



HISTOIRE UNIVERSELLE,

DEPUIS

LE COMMENCEMENT DU MONDE

JUSQU'À PRÉSENT.

D'APRÈS L'ANGLOIS

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES, &c.

TOME QUARANTIEME.

CONTENANT

LA CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE L'EMPIRE D'ALLEMAGNE, DEPUIS LA MORT DE L'EMPEREUR CONRAD IV. JUSQUES À L'AVÉNEMENT DE JOSEPHE I. AU TRÔNE DE L'EMPIRE.

ENRICHIE DES CARTES NÉCESSAIRES.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,

Chez *ARKSTÉE & MERKUS*,

Et ſe vend à Paris chez *NYON, l'aîné.*

MDCCLXXVIII.

Avec Privilège.



AVERTISSEMENT

DES

LIBRAIRES.

Nous aurions fini l'Hiſtoire d'Allemagne dans ce XLᵉ Volume, ſi outre l'abondance des matieres, d'autres raiſons ne nous euſſent engagés de l'interrompre au commencement de ce ſiecle, & de garder ſa concluſion pour le Volume ſuivant; d'autant plus que nous croyons convenable, d'y faire ſuivre immédiatement le Tableau de l'Empire moderne, & le précis des Hiſtoires particulieres des Etats qui y ſont incorporés: il eſt vrai que les Anglois ne l'ont fait qu'après avoir par ſauts & par bonds parcouru l'Europe & l'Amérique, & en finiſſant, ſans donner l'Hiſtoire de leur Patrie &c. Mais c'eſt encore en ceci que nous ne les imiterons pas, & en quoi, nous nous flattons de l'approbation de nos Lecteurs éclairés; laquelle nous n'épargnons ni peines ni fraix de mériter de plus en plus. C'eſt pour cela qu'au lieu de donner ſimplement une traduction améliorée, nous faiſons travailler à neuf, par des hommes ſavans, habiles & eſtimés, tous les morceaux de notre collection, depuis que les derniers compilateurs Anglois n'ont plus ſoutenu la reputation des Auteurs précédens; tantôt, par l'omiſſion entiere, ou en ne parlant que peu d'hiſtoires & de faits qui méritent attention; tantôt, en s'arrêtant trop ſur d'autres moins importans, & en repétant ce qu'ils ont déjà dit, ou qu'il convient mieux de dire en d'autres endroits, où nous renvoyons en ces cas; tantôt & ſouventefois enfin, par leur partialité, par leur négligence ou faute des connoiſſances & des recherches néceſſaires.

Nous continuerons de donner par An un Volume, au-lieu de deux qu'il étoit notre intention il y a quelques années; s'il n'y avoit eu qu'à traduire & corriger l'Anglois, cette tâche auroit été facile à remplir, & nous y aurions gagné, parcequ'il nous en auroit couté bien moins de fraix; mais préférant la ſatisfaction du Public à nos intérêts particuliers, nous aimons mieux d'aller à pas meſurés, que par précipitation & négligence gâter un ouvrage de prix & nous attirer de juſtes reproches.

TABLE

DE CE QUARANTIEME

VOLUME.

LIVRE VINGT-CINQUIEME.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE L'EMPIRE D'ALLEMAGNE.

AVIS AU RELIEUR.

Il eſt prié de placer la Carte d'*Allemagne*, ſans en couper le blanc, de ſorte qu'elle regarde la Page 1

L'*Appendice* ſe place à la fin du Volume.

HISTOIRE



L'ALLEMAGNE
DEVISÉE EN
CERCLES
suivant les Cartes
les plus modernes & des
Observations Astronomiques
Par E. BOWEN.
Milles Anglaises
MER DU NORD
MER BALTIQUE
SUEDE
JUTLAND
HOLSTEIN
CERCLE DE BASSE SAXE
BRANDEBOURG
POMERANIE
PRUSSE
POLOGNE
FRANCONIE
BOHEME
MORAVIE
SILESIE
Cr. DE SOUABE
Cr. DE BAVIERE
AUTRICHE
HONGRIE
SUISSES
ITALIE
SAVOYE
LORRAINE
FRANCE
SCLAVONIE
CROATIE
TURQUIE EN EUROPE
DALMATIE
TOSCANE
Longitude Est de Londres

HISTOIRE UNIVERSELLE

DEPUIS

LE COMMENCEMENT DU MONDE

JUSQU'À PRÉSENT.

SUITE DU

LIVRE VINGT-CINQUIEME.

HISTOIRE DE L'EMPIRE D'ALLEMAGNE.

SECTION VII. *Hiſtoire d'Allemagne, depuis l'évenement de Guillaume de Hollande au trône de l'Empire, en* 1254, *juſqu'à la mort de l'Empereur Henri VII en* 1313.

Hiſt. d'Allemagne, 1254-1313.

Situation de Guillaume de Hollande.

QUOIQUE Guillaume de Hollande portât depuis ſept ans le titre de Roi des Romains, quoique le Pape Innocent IV qui l'avoit élevé à cette dignité, s'efforçât de l'y maintenir, & que ce Prince, eut eu le bonheur de lutter contre Frideric & Conrad, ſes droits n'étoient pourtant rien moins qu'établis en Allemagne, &, à l'exception de la plus grande partie des Eccléſiaſtiques, d'un nombre peu conſidérable de Seigneurs, & de la petite armée qui s'étoit attachée à lui, les Princes, ainſi que les Villes & Etats de l'Empire, malgré l'importante victoire qu'il avoit remportée à Oppenheim, avoient obſtinément refuſé de le reconnoître (1).

Il eſt vrai néanmoins que, profitant avec habileté de l'abſence de Conrad & de l'impreſſion défavorable que faiſoient ſur les eſprits les récits des rigueurs & de la cruauté de ce Prince, Guillaume de Hollande attira pluſieurs Seigneurs Allemands & quelques villes dans ſon parti: mais ce qui contribua le plus à l'accroiſſement de ſa puiſſance, fut le mariage qu'il contracta avec Eliſabeth, fille d'Otton, Duc de Brunswich, Seigneur illuſtre &

(1) Alb. Urſperg. Spener *Hiſt. Germ. univ.* T. I. L. 6.

Sect. VII. Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

Son mariage.

très accrédité; de maniere que par cette alliance, Guillaume se vit en état, si non d'affermir entierement son autorité, du moins de soutenir la splendeur du rang & du titre qu'il tenoit de sa fortune, & des intrigues du Souverain Pontife; enfin lorsque la nouvelle de la mort de Conrad se fut répandue en Allemagne, Guillaume de Hollande fut unanimément reconnu Roi des Romains; & ce fut seulement alors qu'il commença de régner, & que son droit au trône impérial cessa d'éprouver des contradictions. Son premier soin fut d'assembler une diete à Francfort, & de concert avec les Princes, il y porta des loix très-sages pour le rétablissement de la paix en Allemagne, vivement agitée & cruellement déchirée, depuis l'éclat des premiers feux de la guerre funeste entre le Sacerdoce & l'Empire: les crimes y régnoient avec impunité, les loix y étoient ou totalement méconnues ou foulées aux pieds; les plus forts accabloient les plus foibles: il y avoit encore moins de sûreté dans les villes & les routes publiques, que dans les forêts où se retiroient les brigands: heureux si l'avénement de Guillaume de Hollande au trône impérial avoit mis fin à ces desordres: mais armés les uns contre les autres, les Seigneurs, qui, à la faveur du schisme, s'étoient fait une guerre cruelle, étoient trop animés du désir de s'entredétruire, pour se prêter aux vues pacifiques du nouveau Souverain: d'ailleurs, Guillaume avoit un intérêt personnel dans l'une de ces divisions, & c'étoit celle qui pour lors causoit les plus grands troubles (1).

Etat de l'Allemagne.

Marguérite, sœur cadette de Jeanne, Comtesse de Flandre & de Haynaut, avoit épousé à l'insçu de ses parens & de sa sœur, Bouchard d'Avesnes, soûdiacre, & son tuteur. Indignée d'une telle alliance, la Comtesse de Flandre se plaignit vivement, accusa Bouchard de rapt, implora le secours du Pape Innocent IV; mais pendant qu'elle sollicitoit la dissolution de ce mariage, les deux époux vivoient ensemble, & Marguérite eut trois enfans de Bouchard: celui-ci fut pourtant excommunié par le Pape, qui déclara, quoiqu'un peu tard, le mariage nul. Docile à la sentence du Souverain Pontife, Marguérite quitta Bouchard, & quelque tems après elle épousa Guillaume de Dampierre, fils de Guy, Seigneur de Bourbon. Bouchard d'Avesnes reconnut ses torts, fut absous, rentra dans son état de soudiacre, & Marguérite qui avoit aussi plusieurs enfans de son second époux, reconnut, ou du moins parut reconnoître également pour ses héritiers les d'Avesnes & les Dampierres: mais ils se haïrent mortellement: les Dampierre ne voulant regarder ceux que leur mere avoit eus de d'Avesnes que comme des batards. Du vivant de Marguérite ils ne pouvoient se disputer sa succession: mais après s'être fort violemment disputé les droits que les uns & les autres prétendoient qu'ils y auroient un jour, ils consentirent par un compromis qu'ils signerent tous, ainsi que Marguérite leur mere, à s'en rapporter au jugement qui seroit prononcé par le Roi de France & par Eude Légat du S. Siege. Les deux arbitres réglerent, à Paris, qu'après la mort de la Comtesse, Jean d'Avesnes, l'aîné des enfans de Bouchard, auroit le Comté de Haynaut, & qu'il se chargeroit de payer la légitime à Baudouin son cadet; que Guillaume de Dampierre l'aîné du second lit, auroit le Comté de

& divisions.

(1) *Chron.* Albert. Abb. Stad. Spener *loco citato.*

Flandre, à la même condition de payer la légitime à chacun de ses freres cadets (1). *Hist. d'Allemagne, 1254-1313.*

Il étoit évident que les fils de Bouchard n'avoient nulle raison de se plaindre de ce jugement, qui fut rendu par S. Louis deux ans avant son départ pour la terre Sainte; Jean d'Avesnes n'en parut cependant rien moins que satisfait, & il s'en plaignit fort amérement à S. Louis lui-même. Toutefois, ne pouvant, du moins alors, se dispenser de se conformer à la sentence des deux arbitres, il feignit de vouloir s'en tenir à leur décision: mais quelque tems après que le Roi de France fut parti pour la Palestine, Jean d'Avesnes ayant épousé la Sœur de Guillaume de Hollande, & se croyant assez fort avec un tel appui, résolut de rompre le compromis qu'il avoit signé, & de ne plus s'en tenir au jugement prononcé par les deux arbitres. Marguérite irritée se déclara pour les Dampierres, & Guillaume s'empressa d'autant plus de prendre le parti des d'Avesnes, qu'il ne cherchoit qu'une occasion de se venger de Marguérite, contre laquelle il étoit très-irrité, à cause que la Comtesse avoit voulu contraindre son frere Florent à lui faire hommage des Comtés de Hollande & de Zélande.

Guerre en Hollande,

Jean d'Avesnes profitant de cette occasion, rompit hautement l'accommodement qu'il avoit fait avec les Dampierres, & attira dans son parti l'Empereur Guillaume son beau-frere, le Duc de Brabant, l'Evêque de Liége, les Comtes de Cleves, de Bergues, de Luxembourg, l'Archevêque de Cologne, & plusieurs Seigneurs des Pays-Bas. De leur côté, Marguérite & ses enfans du second lit, appellerent à leur secours les Seigneurs de France qui croyant devoir soutenir le jugement de S. Louis, défendirent la Comtesse: ensorte que plusieurs d'entre eux suivis de leurs vassaux, & ayant à leur tête les Comtes de Bar & de S. Pol, marcherent au secours de Marguérite, & tenterent une descente dans l'île de Walcheren en Zélande, où ils s'étoient flattés de surprendre d'Avesnes; mais où ils furent surpris eux-mêmes par Guillaume de Hollande, qui s'étant douté de leur projet, & s'étant mis dans cette île en état de défense, les attaqua & les battit si complettement, qu'ils perdirent vingt mille hommes dans cette malheureuse action, le 24 de Juillet 1253 (2).

& en Flandre,

Accablée par ce cruel évenement, la Comtesse Marguérite, résolue de périr plutôt que de céder à l'Empereur Guillaume, implora le secours de Charles, Comte d'Anjou, frere de S. Louis, & afin de le déterminer, elle lui céda la ville de Valenciennes & tout le Comté de Haynaut. A des conditions aussi brillantes, Charles ne balança point, & rassemblant une puissante armée, il entra dans la Flandre, dans la résolution d'y abattre entierement les ennemis de la Comtesse; mais le plus puissant de ceux-ci étoit alors dans l'impossibilité de s'opposer à Charles: les Frisons s'étoient révoltés contre lui, & il avoit été obligé de marcher contre eux avec toutes ses forces; ensorte que n'éprouvant ni résistance ni obstacles, Charles avoit déja fait des progrès très-rapides en Flandre; il s'étoit déjà rendu maître de Rupelmonde, Mons, Valenciennes, & de plusieurs autres places, quand vainqueur des Fri-

(1) Matth. Paris. Daniel *Hist. de France.* Tom. III.
(2) Idem ibid. *Chronic.* Alb. Abb. Stad. *ad ann.* 1253.

sons qu'il avoit fait rentrer sous son obéissance, Guillaume de Hollande vint dans le Haynaut, arrêta les progrès des ennemis, & se disposoit à livrer bataille au Comte d'Anjou, très-impatient lui-même de terminer cette querelle par une action décisive. Charles étoit le plus foible, & il eut vraisemblablement succombé, si, par bonheur pour lui, quelques Seigneurs François parens des d'Avesnes n'eussent offert leur médiation aux chefs des deux partis; elle fut acceptée; après bien des difficultés, il fut conclu une trêve, & l'on convint que de part & d'autre les choses resteroient au même état où elles étoient alors, jusqu'à ce que par un traité plus décisif cette affaire fût entierement terminée; elle ne le fut que deux ans après par le Roi de France, aux instances duquel Charles d'Anjou consentit, quoiqu'à regret de se désister de la cession qui lui avoit été faite de Valenciennes & du Haynaut; quant au reste, il fut statué que le jugement des arbitres subsisteroit & seroit exécuté de part & d'autre. Ces conditions, quoique très équitables, ulcérerent Guillaume de Hollande, qui ne pardonnoit point au Roi de France de n'avoir pas voulu accabler Marguérite & les Dampierres; & son ressentiment fut tel, que les Seigneurs François & S. Louis lui-même ne douterent point, lors de l'avénement de Guillaume au trône impérial, de le voir rassembler toutes ses forces contre la France, mais Louis & les Seigneurs François connoissoient peu la situation de Guillaume; elle n'étoit alors rien moins qu'heureuse, & malgré toute la sagesse des mesures qu'il avoit prises à la diete de Francfort, bien loin de songer à des entreprises contre les Puissances étrangeres, il ne pouvoit parvenir ni à faire cesser les troubles qui désoloient l'Empire, ni à se faire obéir en Allemagne, où il ne voyoit de toutes parts que des factions à réprimer, des traîtres à punir, des révoltes à étouffer, des conjurations à détruire, & des villes à défendre. (1) L'autorité de Guillaume n'étoit pas plus respectée au delà des Alpes qu'elle l'étoit en Allemagne; l'Italie étoit toujours un malheureux théatre de discordes, de dissentions, & de guerres civiles. Nous avons parlé dans un autre endroit de ce que fit Innocent IV pour achever d'accabler la maison de Suabe, & pour s'emparer du trône de Sicile, au préjudice du jeune Conradin & de Mainfroy, & des sages mesures que prit celui-ci pour s'y opposer (2).

Trêve.

Mécontentement de l'Empereur contre les François.

Innocent, sans atteindre le but qu'il s'étoit proposé, mourut après avoir occupé le S. Siege, ou plutôt, après en avoir violemment abusé, pendant onze ans, cinq mois & quatorze jours. L'Italie, l'Allemagne, l'Europe entiere eussent été heureuses, s'il ne fut jamais né; son caractere ambitieux & turbulent, ses vûes d'aggrandissement & d'usurpation, son projet insensé de dominer sur les Rois & les peuples, désolerent les nations, allumerent la plus cruelle & la plus funeste des guerres; il ne s'occupa que du soin de bouleverser l'Europe, & malheureusement il transmit à son successeur cet esprit d'injustice & de domination qui l'avoit caractérisé (3).

Mort d'Innocent IV & son caractere. 1255.

Tandis que ce successeur, le Cardinal Rainald, Evêque d'Ostie, neveu du Pape Grégoire IX, prenoit, sous le nom d'Alexandre IV, possession de la chaire Pontificale, & tâchoit vainement de remplir les desseins ambitieux de

(1) *Chronic.* Albert. Abb. Stad. Spener *Hist. Germ. univ. ad ann.* 1253-1254. (2) V. notre 37 Tome p. 112. (3) Dom Capecelatro & d'Egly. *Hist. des Rois des deux Siciles.*

ſes prédéceſſeurs ſur le Royaume de Sicile, Guillaume de Hollande s'efforçoit d'affermir ſon autorité en Allemagne, où elle n'étoit point encore généralement reconnue, & il ſe préparoit en même tems à ſoumettre les Friſons occidentaux aux Comtes de Hollande: mais jaloux de leur ancienne liberté les Friſons, autoriſés par les privileges de Charlemagne qui les avoit exemptés de toute ſorte de ſujettion, ne voulurent rendre hommage à Guillaume ni comme Roi des Romains, ni comme Comte de Hollande, & en effet, leur refus paroiſſoit d'autant plus fondé, que le pays qu'ils habitoient n'avoit jamais été ſoumis à aucun tribut (1).

Sect. VII. *Hiſt.* d'Allemagne, 1254-1313.

Guillaume préſumant trop de ſa valeur, ne conſultant que ſon ambition, & d'ailleurs excité par les victoires qu'il avoit déja remportées ſur les Friſons, ne fit pas attention au peu de troupes qu'il avoit, ni aux diſpoſitions des Seigneurs de l'Empire dont il ne pouvoit attendre aucune eſpece de ſervice en cette occaſion; il raſſembla toutes ſes forces qui compoſoient à peine une petite armée de Hollandois, pénétra pendant l'hyver dans la Friſe, s'engagea fort imprudemment dans un terrain marécageux, & tandis que Bréderode ſon Général, à la tête d'une partie des troupes, faiſoit un long circuit pour le joindre, impatient de charger les Friſons, Guillaume entreprit de traverſer le marais; mais pour ſon malheur, la glace rompit ſous les pieds de ſon cheval, qui s'enfonça, & tandis que Guillaume s'efforçoit de ſe dégager, une troupe de Friſons qui s'étoient mis en embuſcade dans les roſeaux, ſe jetterent ſur lui & le maſſacrerent. Ainſi périt Guillaume de Hollande, digne d'un ſort moins malheureux, dans le mois de Février 1256, environ 9 ans après avoir été élu Roi des Romains (2).

Mort de Guillaume, Roi des Romains. 1256.

Bréderode perdit la plus grande partie des troupes hollandoiſes dans cette malheureuſe expédition, il eut bien de la peine à ramener quelque débris de ſon armée, & plus de peine encore à faire reconnoître pour Comte de Hollande Florent fils de Guillaume, & à peine agé de ſix mois, qui fut mis ſous la tutelle du Comte Florent V ſon oncle.

La mort du Roi Guillaume ne fit qu'accroître les déſordres de l'anarchie qui déſoloit l'Allemagne depuis les dernieres années de l'Empereur Frideric II. Armés les uns contre les autres, ou réunis contre le peuple, les ſeigneurs accabloient, ravageoient les provinces, pilloient impunément les villes & leurs habitans, infeſtoient les routes publiques & ſongeoient d'autant moins à donner un chef à l'Empire, qu'un Souverain s'il aimoit la juſtice, eût reprimé leur brigandage.

Fatiguées de tant de vexations les villes confédérées avoient le plus ſenſible intérêt à voir ceſſer des troubles & des hoſtilités qui nuiſoient infiniment à leur commerce; elles ſe réunirent & ſommerent les Seigneurs de procéder inceſſamment à l'élection d'un Roi des Romains, leur déclarant que, ſi ne pouvant s'accorder ſur le choix, ils éliſoient deux Rois au lieu d'un, elles ne reconnoîtroient aucun des deux & réfuſeroient à l'un & à l'autre l'entrée de leurs villes.

L'évenement juſtifia la crainte de la confédération; les Seigneurs s'aſſem-

(1) Emmius L. 10. Hiſt. rerum Friſiæ. (2) Chron. Belg. Spener *Hiſt. Germ. univ. ad ann.* 1256.

Assemblée des Electeurs.

blerent, mais les plus puissans d'entre eux cabalerent, formerent des factions, & chacun d'eux voulant réunir les suffrages, l'assemblée se sépara, sans qu'il eut été possible de procéder à l'élection: afin d'aplanir ces nouveaux obstacles & de dissiper ces brigues, les Archevêques de Cologne & de Mayence représenterent que le seul moyen d'écarter cette foule de prétendans dont la jalousie mutuelle ne faisoit que prolonger la vacance du trône, étoit de choisir un Prince étranger. Cet avis étoit très-sage; mais il n'étoit rien moins que désintéressé; Richard, Comte de Cornouailles & frere de Henri III, Roi d'Angleterre avoit donné aux deux Prélats des sommes très-considérables, & s'étoit, par ce moyen, assuré de leurs suffrages; ce marché étoit connu de tous, & l'on savoit que l'Archevêque de Treves avoit réfusé 15000 marcs d'argent que Richard lui avoit fait offrir; on ne suivit donc qu'en partie l'avis des deux Prélats, & les Seigneurs chargerent par un compromis l'Archevêque de Treves d'élire lui même un Roi des Romains, promettant de reconnoître celui qu'il nommeroit. L'Archevêque, après avoir délibéré en particulier avec le Duc de Saxe, les Evêques de Spire & de Worms, proclama Alphonse, Roi de Castille, & ce choix fut confirmé par tous les Seigneurs assemblés.

Alphonse, Roi de Castille est élu Roi des Romains.

Richard est élu aussi.

Richard avoit, dit-on, fait passer 700,000 livres Sterling en Allemagne, & cette somme agissoit fortement sur les Archevêques de Cologne, de Mayence, & sur Louis de Baviere, Comte Palatin du Rhin; ils s'assemblerent à Francfort & procédant à l'élection, ils élurent Richard, auquel ils se hâterent d'envoyer une ambassade solemnelle, à la tête de laquelle étoit Conrad, Archevêque de Cologne: ceux qui avoient voté pour le Roi de Castille, lui avoient également envoyé des ambassadeurs pour lui notifier le choix qu'on avoit fait de lui. (1)

A ne consulter que les qualités personnelles des deux concurrens, il n'y avoit point à balancer, & Alphonse méritoit la préférence à tous égards; mais Alphonse étoit éloigné, & la crainte que dans son absence, les Maures qu'il avoit abattus ne se réunissent, ou que ses sujets mécontens, ulcérés par ses hauteurs, ne se soulevassent, ne lui permettoit pas de s'éloigner de ses Etats: ainsi qu'à cet égard, le Comte de Cornouailles avoit sur lui le plus grand avantage: il sçut en profiter, & se hâtant de passer en Allemagne, où ses profusions accrurent énormément le nombre de ses partisans, il reçut à Aix-la-Chapelle la couronne des mains de l'Archevêque de Cologne, il alla visiter les villes situées le long du Rhin, & par-tout le Peuple & les Grands s'empresserent à lui rendre hommage.

Pendant que Richard se faisoit reconnoître, le Duc de Lorraine, Chef de l'ambassade envoyée au Roi de Castille, pressoit ce Monarque d'aller aussi se mettre en possession de sa nouvelle dignité. Alphonse étoit, sans contredit, l'un des Souverains les plus éclairés de son siecle; par sa valeur & ses victoires il s'étoit acquis presqu'autant de célébrité que lui en avoient procuré ses progrès étonnans dans les Sciences: il passoit pour le plus habile astronome de son tems & il l'étoit en effet: mais avec tant de grandes qualités, Alphonse n'avoit pas pour lui la cour de Rome: car il n'avoit jamais approu-

(1) Rymeri. T. 1. Matth. Paris. Monach. Paduens. *Chron. August.*

vé les croisades, & même il s'attachoit à affoiblir dans ses Etats la puissance du clergé: il craignoit avec raison que le S. Siege ne se déclarât pour Richard; & s'il ne se soucioit pas d'avoir pour lui la cour de Rome, il ne vouloit pas du moins l'avoir pour ennemie; aussi ne reçut-il la nouvelle de son élection qu'avec assez d'indifférence, & ne montra-t-il que peu d'empressement à accepter le titre de Roi des Romains, dont il ne laissa pourtant pas d'exercer les fonctions, en faveur de Frideric III, Duc de Lorraine, qui lui prêta serment de fidélité & qui reçut publiquement d'Alphonse l'investiture du Duché de Lorraine, & une pension de mille marcs d'argent à prendre sur la ville de Burgos (1).

Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

Mais tandis qu'en Espagne Alphonse agissoit en Roi des Romains, Richard en Allemagne jouissoit pleinement de cette dignité: il investit Ottocare du Royaume de Bohême & du Duché d'Autriche; il combla de bienfaits Henri, Evêque de Strasbourg, auquel il donna l'administration de plusieurs villes Impériales d'Alsace. Vernier de Falkenstein, Archevêque de Mayence son beau-frere, reçut de lui le vicariat d'Alsace; Philippe de Falkenstein celui de Weteravie, & Philippe de Hohenfels celui de Worms, de Mayence &c. Il créa Prince de l'Empire Gui de Dampierre, & fit Chancelier & Prince du S. Empire, Nicolas Evêque de Cambrai.

Richard se fait reconnoître en Allemagne. 1257.

Les Archevêques de Treves, le Duc de Saxe & leurs adhérens, ne cessoient par leurs députés de presser le Roi de Castille de hâter son voyage en Allemagne: mais une foule de factieux qui cabaloient dans son Royaume, & la nécessité d'achever de soumettre les Maures ne lui laissoient pas la liberté de s'éloigner. Les délais qu'il étoit obligé de demander sans cesse aux chefs de son parti, réfroidirent ceux-ci; plusieurs même d'entre eux firent d'autant moins de difficulté de se déclarer pour Richard, que, couronné Roi des Romains, & reconnu dans la plus grande partie de l'Allemagne, la possession du Sceptre & le consentement du peuple avoient couvert, en quelque sorte, l'illégitimité de son élection. Il est vrai que si le Roi de Castille ne pouvoit aller en Allemagne faire valoir ses droits par la force des armes, il s'efforçoit du moins de faire triompher sa cause par les manifestes & les écrits de ses jurisconsultes, mais ses raisons étoient vivement combattues par les jurisconsultes de Richard. Les deux concurrens s'en prenoient chacun aux électeurs qui avoient élu son rival. Richard supposoit à l'Archevêque de Treves des crimes qui le rendoient indigne de voter; Alphonse avec plus de raison, prouvoit que les électeurs de Richard avoient été payés (2).

Comme ces écrits ne faisoient qu'aigrir la dispute & ne décidoient rien, les deux concurrens ne manquerent point d'envoyer des ambassadeurs à Rome, chacun pour engager le Pape à confirmer son élection. Alexandre qui n'étoit point fâché de cette concurrence, très-favorable à ses vuës d'agrandissement en Italie, demanda tant de délais, que, fatigués de ses lenteurs les deux Rois des Romains prirent la résolution de décider la querelle par le sort des armes; ensorte que l'Allemagne étoit menacée de la plus violente des guerres & qu'elle eut inévitablement été déchirée, si les deux Princes

Dispositions des deux concurrens. 1258.

(1) Leibnitz *Codijar. Gent.* Baleicourt. (2) Albert Stad. Spener. Struvius *Period.* 8. *de Interregno.*

Sect. VII. *Hist. d'Allemagne,* 1254-1313.

élus n'eussent pas été engagés à terminer ailleurs des affaires qu'ils jugeoient encore plus importantes.

Richard qui ne s'étoit soutenu jusqu'alors que par les mêmes moyens qui l'avoient fait élire, c'est-à-dire à force d'argent, en répandit de si grandes sommes pour se faire de nouveaux partisans, ou conserver ceux qu'il s'étoit déjà faits, qu'enfin ses trésors s'épuiserent, & avec eux s'éteignirent son crédit, son autorité, même les bonnes qualités qu'on lui supposoit, & qu'il n'avoit pas. En effet, fils du Roi Jean sans terre Monarque méprisé, & frere de Henri III, Souverain foible, irrésolu, pusillanime, injuste; le Comte de Cornouailles n'étoit ni plus estimable que son pere, ni plus digne de régner que son frere: inquiet, entreprenant il étoit le plus inconséquent des hommes; il n'agissoit que par caprice, & la valeur n'étoit en lui que la suite naturelle de son caractere inquiet & de la violence de ses passions: fatigué de ne se voir ni craint, ni respecté en Allemagne; hors d'état de faire des libéralités, il voyoit le nombre de ses partisans s'affoiblir de jour en jour: comme il n'avoit ni assez de fermeté, ni assez d'adresse pour en imposer aux uns & ramener les autres, il se fit mépriser, & pour comble d'inconséquence, il prit tout-à-coup la résolution de quitter l'Allemagne, & de s'en retourner en Angleterre, dans la vue de défendre l'entrée de son Comté de Cornouailles aux Barons ligués contre son frere. (1) Ce projet étoit insensé, Richard l'exécuta pourtant; il partit à la tête de quelques troupes allemandes, s'embarqua, ne fut reçu en Angleterre qu'à des conditions honteuses, & s'y fit mépriser au point, que n'osant plus s'éloigner de la cour de son frere, quelque désir qu'il eut de remonter au trône de l'Empire, il resta jusqu'à sa mort dans la Grande-Bretagne, où il continua de porter le vain titre de Roi des Romains.

Richard s'en retourne en Angleterre.

Ces circonstances étoient très-favorables au Roi de Castille; mais les raisons qui jusqu'alors l'avoient retenu en Espagne, le contraignirent d'y rester; il fit tout ce qui dépendoit de lui pour aller prendre possession du trône Impérial, il se voyoit même à la veille de se mettre en marche, lorsqu'instruit d'un complot des Sarrazins de rentrer dans Cardoue, dont il s'étoit emparé, il en fut encore détourné: mais bien loin de vouloir renoncer à ses droits, il envoya des ambassadeurs au Pape pour le prier de lui confirmer son droit au sceptre de l'Empire. Le politique Alexandre ne refusa, ni n'accorda cette demande: que votre maître, répondit-il aux Ambassadeurs, se fasse élire dans les formes; qu'il se fasse ensuite couronner à Aix-la-Chapelle, & alors je confirmerai sa promotion à l'Empire. Cependant tandis que l'adroit Alexandre éludoit ainsi les demandes d'Alphonse, il donnoit hautement à Richard le titre de Roi des Romains, & faisoit même déclarer en faveur de son protégé plusieurs villes d'Italie. (2)

Desordres en Allemagne. 1259-1262.

L'Empire ayant deux chefs, l'un en Angleterre, l'autre en Espagne, continuoit d'être le malheureux théatre de l'anarchie la plus licencieuse: les loix étoient sans force, les magistrats sans équité, ou sans autorité; les villes en guerre les unes contre les autres, & les provinces ravagées; les Etats séculiers affoiblis, y étoient

(1) Godalst. T. 1. *Trithemius Chron. Hirsang.* Albert Staden. (2) Raynald *ad ann.* 1258-1259.

Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

étoient exclus des assemblées générales par les Prélats, qui abusant de la vacance du trône, gouvernoient tyranniquement, & ne se servoient du pouvoir excessif qu'ils avoient usurpé, que pour accabler les peuples. Les plus légeres contestations y dégénéroient en guerres violentes: Thibaut, Abbé de Mourbach défendoit, les armes à la main, quelques misérables droits contre le Seigneur de Holbourg & le Comte de Habsbourg; & comme il étoit le plus foible, après bien du sang répandu il n'obtint la paix qu'à force d'argent. Les Archevêques, de Mayence pour Richard, & de Treves pour Alphonse, combattoient avec fureur l'un contre l'autre: vaincu par l'Archevêque de Mayence, celui de Treves se disposoit à se venger avec éclat, quand la mort le surprit: les chanoines divisés élurent deux Archevêques Arnold de Sleide & Henri de Bolande; ces deux élus envoyerent à Rome pour faire confirmer leur élection: Henri Festing plus adroit qu'eux, & qui étoit alors à Rome, les dépossédа l'un & l'autre, & se fit donner cet archevêché par le Pape. Philippe, fils du Duc de Carinthie, & Archevêque de Saltzbourg prétendoit jouir du temporel de ce siege, sans se faire sacrer, & sans même se faire ordonner Prêtre, le Pape Alexandre condamna ses prétentions; il n'eut aucun égard à cette décision: le siege fut déclaré vacant, Ulric, Evêque de Seckau fut nommé Archevêque de Saltzbourg, & cette élection fut la cause d'une guerre très-violentre entre les deux Prélats; Henri, Duc de Baviere entra dans cette querelle & contraignit Philippe de se désister de ses prétentions. (1)

Guerre entre le Roi de Bohême & le Duc de Baviere.

Dans le même tems Henri de Baviere soutenoit une guerre plus importante contre Ottocare, Roi de Bohême, au sujet de la succession de Herman de Bade, & de quelques fiefs situés dans la Baviere qu'Ottocare prétendoit devoir lui revenir comme ayant été séparés du Duché d'Autriche. Henri secondé par son frere Louis le Sévere détruisit les raisons d'Ottocare par une victoire complette, & le Roi de Bohême fut contraint de céder les fiefs dont il n'avoit pu s'emparer. Il fut à la vérité plus heureux contre Béla, Roi de Hongrie, auquel il avoit cédé par un traité la Styrie & la ville de Petau. Sous prétexte que c'étoit forcément qu'il avoit fait cette cession, il se jetta à main armée sur la Styrie, remporta la victoire sur les Hongrois & rentra en possession de la Styrie & de Petau. Il y avoit longtems que le Roi de Hongrie avoit été contraint par la force des armes de se soumettre à payer un tribut aux Tartares. Battu par Ottocare, il imagina de se dédommager en partie des pertes qu'il avoit faites dans cette guerre, en se soustraisant à ce tribut, qui en effet étoit assez honteux; mais il ne fut pas le plus fort, les Tartares firent une irruption dans ses états, & Béla écrasé fut contraint de leur rendre hommage. (2)

Pendant que ces divers Souverains, ces Prélats, ces Seigneurs, armés les uns contre les autres, vainqueurs & vaincus tour-à-tour, s'affoiblissoient par leur propre fureur, & opprimoient les peuples, l'Impératrice Marie, femme de Baudouin & fille de Jean de Brienne, Roi de Jérusalem, s'empara du château de Namur, Baudouin l'avoit jadis engagé à Blanche, Reine de France,

(1) Stero. Ann. Chron. *Salisb.* Ughel. T. I.

(2) Spener. *Hist. Germ. Univ. ad ann.* 1259.

SECT. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

Entre l'Impératrice Marie & le Comte de Namur.

qui en disposant comme d'un bien propre, en avoit d'autant plus volontiers fait don à l'Impératrice Marie, que c'étoit un effet du patrimoine de Baudouin: mais Guy de Luxembourg n'approuvant point cette donation, secondé par les habitans de Namur, tua le Gouverneur que Marie y avoit mis, se rendit maître de la ville, & alla assiéger Marie dans un fort du voisinage; elle fut secourue par la Comtesse Marguerite, Jean & Louis ses deux freres; ils eurent la supériorité, & après plusieurs combats, la paix se rétablit aux conditions que Guy fils de la Comtesse Marguerite épouseroit Elisabeth, fille du Comte de Namur, & que l'Impératrice Marie seroit dédommagée par une somme qui fut fixée.

L'Italie n'étoit pas plus tranquille que l'Allemagne, le Schisme de l'Empire étendoit cruellement dans ce pays les desordres & les fureurs de l'anarchie: tandis que secondé par la fortune & plus encore par la férocité d'Ecelin, le plus terrible des guerriers, ou plutôt le plus impitoyable des brigands, Mainfroy abattoit dans la Pouille la faction de Rome, & que de succès en succès il pénétroit en Sicile, se faisoit couronner à Palerme, s'efforçoit de s'affermir sur le trône & luttoit contre les intrigues & les foudres que ne cessoit de lancer sur sa tête le Souverain Pontife; la haine, les hostilités & les feux de la guerre continuoient d'embraser l'Allemagne. L'Evêque de Strasbourg étant mort, Henri, Baron de Geroldes lui succéda, & entreprit de gêner la liberté & de restreindre les privileges des Strasbourgeois: ceux-ci prirent les armes, & s'emparerent d'un château de l'Evêque qu'ils démolirent: outré de cette insulte, Henri ne respirant que la vengeance, se ligua contre les Strasbourgeois avec l'Archevêque de Treves, Rodolphe de Habsbourg, & la principale noblesse des environs; malgré la supériorité que sembloient devoir lui donner tant de puissans alliés, il fut battu & contraint de demander une treve de trois mois: pendant la treve ils attirerent dans leur parti le Comte de Habsbourg, & fiers d'avoir à leur tête un tel Général, ils recommencerent la guerre aussi-tôt que le terme de la treve fut expiré; les grandes espérances qu'ils avoient conçues du Comte de Habsbourg, ne furent point trompées: Rodolphe surprit Colmar, se rendit maître de Mulhausen, & livra une bataille décisive à l'Evêque, qui fut complettement vaincu, & trop heureux d'obtenir la paix aux conditions les plus onéreuses. (1)

Entre les Strasbourgeois & leur Evêque.

Pendant que les Prélats d'Allemagne se signaloient par des combats, leur chef, Alexandre IV, expiroit à Viterbe, après un Pontificat d'un peu plus de six ans; il s'étoit fait estimer par la douceur de son caractere, par son désintéressement, & sur-tout par sa piété: quand la mort le surprit, il s'occupoit des intérêts de son pupille Conradin, & il étoit entré pour ce malheureux Prince en négociation avec l'Impératrice Elisabeth, veuve de Conrad IV. Son successeur Pierre de Troyes, se distingua sous le nom d'Urbain IV, par des qualités opposées; ce fut lui qui en haine de la maison de Suabe séconda de toute sa puissance les projets de Charles de France Comte d'Anjou; il ne fit à la verité que se montrer sur la chaire Pontificale, mais Clément IV son successeur eut la gloire, si c'en est une, d'exécuter les

Mort d'Alexandre IV & d'Urbain IV. Clément IV leur succede. 1263 1264.

(1) Wimphaling. Gaill. Habsburg. L. 6. Rhenau. T. 3. *Chron. Colmar.*

dangereux & funestes desseins d'Urbain IV, & d'établir la puissance de Charles sur les ruines & la destruction de la postérité de l'Empereur Frideric II. *Hist. d'Allemagne, 1254-1313.*

Tandis que ces scenes d'horreur se passoient en Italie & sur-tout en Sicile, l'Allemagne étoit dans le trouble & la confusion: Richard, retenu en Angleterre par le soulevement des Barons Anglois contre le Roi Henri son frere, & Alphonse, occupé en Castille à réprimer les Maures & à contenir ses sujets indociles, ne songeoient ni à remédier aux maux qui accabloient l'Empire, ni à faire valoir leurs droits au Sceptre Impérial, & le peuple étoit la victime de l'indifférence des deux chefs, & de l'avidité des tyrans qui les fouloient. Il est vrai que le Landgrave de Thuringe, le Marquis de Brandebourg, les Ducs de Brunswich, le Marquis de Misnie & les Comtes de Holstein, sensibles aux malheurs de leur patrie, s'assemblerent à Quedlinbourg, firent des réglemens, déterminerent même le nombre des troupes que chaque Prince devoit fournir contre les brigands qui désoloient les campagnes & infestoient les grands chemins: mais ces ligues n'eurent aucune suite, & les croisades qu'à la plus légere querelle avec ses voisins chaque Prélat faisoit prêcher dans son diocese, attiroient sous leurs étendards la plus grande partie des combattans, & affoiblissoient les confédérations qu'on formoit ou qu'on eut pu former pour des objets plus généralement utiles. Ce fut par le moyen d'une de ces croisades que les Chevaliers Teutoniques triomphe- *Victoire des Teutons sur les Prussiens 1265.* rent complétement des Prussiens, qui, soulevés avoient eu déjà des succès allarmans, & se fussent entierement emparés de la Prusse, si Othon, Marquis de Brandebourg à la tête d'une nombreuse armée de croisés ne fut venu au secours de l'ordre teutonique: il fondit sur les Prussiens, qu'il vainquit, qu'il obligea à la restitution de tout le butin qu'ils avoient fait, & à jurer qu'ils ne troubleroient plus les Teutons dans la possession des villes qui leur appartenoient (1).

L'Alsace étoit alors le théatre d'une guerre encore plus meurtriere, au sujet d'une querelle qui s'étoit élevée entre les habitans de la ville de Seltz & ceux de la ville de Strasbourg. Henri, Evêque de Strasbourg attira dans le parti de cette ville l'Evêque de Spire, les Comtes de Linange, plusieurs autres Seigneurs, & sur-tout Rodolphe de Habsbourg, à qui les Strasbourgeois, en reconnoissance des services qu'ils en avoient reçus, & de ceux qu'ils en attendoient encore, érigerent une statue équestre au milieu de leur place publique.

A l'exemple des Strasbourgeois la plupart des villes Suisses, opprimées par les nobles & les ecclésiastiques, se mirent sous la protection de Rodolphe; il répondit à leur attente, du moins pendant quelque tems, & pour mieux les défendre de la tyrannie, il fixa son séjour à Bâle.

Les mêmes Princes qui déjà s'étoient assemblés à Quedlimbourg, dans la vue de remédier aux desordres qui agitoient l'Empire, tournerent enfin leurs regards sur Conradin & songerent à l'élever au trône. Les circonstances *Soins inutiles des Electeurs pour se donner un chef.* paroissoient d'autant plus favorables, que les deux factions, celle d'Alphonse & celle de Richard, également fatiguées de leurs divisions & plus encore de la lenteur du S. Siege à prononcer entre les deux concurrens, étoient

(1) Dlugoss. *Hist. Pol.* Spener *Hist. Germ. Univ. ad ann.* 1265.

SECT. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

très-disposées à se donner un nouveau chef: déjà même l'Archevêque de Mayence avoit indiqué une diete pour y procéder à une nouvelle élection, & la plupart des Princes Electeurs étoient disposés à donner leurs voix à Conradin, lorsque le Souverain Pontife, informé de cette résolution, écrivit des lettres fort pressantes, par lesquelles il défendoit d'élire Conradin, sous peine de nullité & d'excommunication contre les Electeurs qui lui donneroient leur suffrage. (1)

Ce fut ce dernier trait de la haine de Rome qui détermina le trop malheureux Conradin à passer en Sicile, où il avoit un parti formidable composé de tous les mécontens à qui la dureté du gouvernement de Charles d'Anjou étoit devenue insupportable. Jusqu'alors Conradin avoit été à la Cour de Louis le Sévere son oncle maternel, ce fut par les conseils & aux frais de Louis qu'il entreprit cette fameuse expédition: mais avant que de partir pour la Sicile, il légua, en cas de mort, à Louis & à Henri ses oncles, tous ses biens & Etats de quelque nature qu'ils pussent être. On sçait & l'on a dit ailleurs dans cette Histoire (2) quelles furent les suites de ce fatal voyage. Conradin eut d'abord des succès éclatans, mais le Duc de Baviere & le Comte de Tirol, que l'Impératrice Elisabeth avoit épousé en secondes noces, contraints de revenir dans leurs Etats violemment attaqués par le Roi de Bohême, ne laisserent auprès de lui que le jeune Duc d'Autriche. Dès lors la fortune & la victoire quitterent les drapeaux de Conradin, qui, vaincu, mis en fuite par l'usurpateur de son trône, eut encore le malheur de tomber entre les mains de son spoliateur, qui le fit inhumainement périr sur l'échaffaud; jeune infortuné, digne d'un meilleur sort; plus digne de régner que l'atroce Charles d'Anjou, & qui dans ses derniers instans conservant toute sa fermeté déclara hautement que ses intentions étoient que ses droits évidens à la couronne de Sicile, fussent transmis au Roi d'Arragon; elles furent remplies dans la suite ces intentions, & les Aragonois vengerent les Siciliens des maux & des vexations que les François leur avoient fait souffrir.

Malheureuse expedition de Conradin & sa mort. 1266-1267. 1268-1269.

Tant de scenes d'horreur, tant de crimes, tant de malheurs ne fussent vraisemblablement point arrivés, & jamais Charles d'Anjou n'eût pu pousser si loin ses conquêtes & sa rage homicide, si l'Allemagne & l'Italie eussent été moins déchirées par les factions & les guerres civiles; ou si l'Empire eut été soumis aux loix d'un maître prudent & courageux; mais le trône Impérial étoit toujours disputé par deux compétiteurs, qui, absens l'un & l'autre, ne pouvoient en aucune maniere s'opposer aux désordres de l'Allemagne. Les Princes qui avoient élu Alphonse, lui restoient attachés: il avoit le plus grand désir d'aller prendre possession de l'Empire: mais il étoit toujours retenu en Espagne, tantôt par la nécessité de réprimer & contenir les Maures, tantôt par la crainte d'un soulevement du peuple, ameuté par les grands qui ne cessoient de cabaler & de murmurer contre la sévérité du Gouvernement.

Etat de l'Allemagne.

De son côté Richard n'avoit pas plus de liberté de quitter l'Angleterre, où il étoit continuellement occupé à repousser les Barons soulevés contre le

(1) Albert Stad. Schann. Vendem. *Lit. inter Diplom.* N°. 36. (2) Voy. dans cette collection le Tom. 37. *Hist. de Naples & de Sicile.* Liv. 24. Sect. 3. chap. 9.

Roi son frere: ensorte qu'il ne restoit d'autre ressource aux deux rivaux, que celle de faire valoir leurs prétentions par des lettres, des manifestes, ou par des Envoyés, qui, moins intéressés dans cette grande affaire que leurs maîtres, la laissoient languir. Le souverain Pontife, au tribunal duquel ils avoient eu la foiblesse de s'en remettre, ne prononçoit pas, tantôt, comme dans nos procès journaliers, parce que la cause n'étoit pas suffisamment instruite, tantôt, parce que l'un des deux ayant de nouvelles preuves à produire demandoit des délais, & tantôt, parceque le Pape trop occupé de ses propres intérêts, n'avoit ni le tems, ni la liberté de s'occuper de ceux des concurrens.

Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

Excedés enfin de ces lenteurs & plus encore des troubles qui agitoient l'Empire, les Seigneurs résolus de mettre fin à l'anarchie s'assemblerent, & le Marquis de Brandebourg, Albert, leur ayant prouvé que les hostilités qui opprimoient les provinces ne cesseroient que lorsque l'Allemagne auroit un chef, on applaudit à ses représentations, & dès lors on eût pris vraisemblablement la résolution d'élire un Empereur; mais le Roi de Bohême, Ottocare, qui songeoit à se procurer la dignité de Roi des Romains, (1) & qui n'avoit point encore un parti assez fort, demanda, sous prétexte d'avoir le tems de songer murement à cette grande affaire, un délai de quelques mois; il en profita, écrivit à la Cour de Rome, & reçut du Souverain Pontife une réponse telle qu'il la désiroit, & dans laquelle Clément IV après avoir discuté fort prolixement les droits de Richard & d'Alphonse, finissoit par défendre aux Etats d'Allemagne de procéder à une nouvelle élection jusqu'à ce qu'il en eût donné la permission, comme si le consentement du S. Siege eût été nécessaire pour rendre légitime l'élection d'un Empereur.

Pendant que les intrigues, la politique & l'ambition d'Ottocare s'opposoient au seul moyen qu'on eut en Allemagne de rétablir la paix, le Dannemark étoit déchiré par de cruelles dissentions; Marguerite, veuve du Roi Cristophe & tutrice du jeune Eric son fils reconnu souverain, refusa fort imprudemment le Duché de Sleswick à un Prince de Dannemark nommé Eric, & fils du Roi Abel. Ce Seigneur, qui d'ailleurs avoit des droits fondés à la couronne de Dannemark, eut recours aux armes; la victoire se déclara pour lui, & il eut même le bonheur de faire prisonniers de guerre Marguerite, qu'il fit conduire à Hambourg, & le Roi Eric, qu'il fit renfermer dans un château de l'île d'Alsen. Albert, Duc de Brunswick & de Lunebourg prit les armes pour la Régente, lui fit rendre la liberté, & se fit confier à lui-même l'administration du Royaume de Dannemark. Dès qu'il fut revêtu de cette dignité, il fit la guerre aux Comtes de Holstein qui avoient soutenu la cause du fils du Roi Abel: mais dans le tems qu'il se disposoit à marcher contre eux, il fut lui-même attaqué par les paysans réunis de Seelande, qui, mécontens de son gouvernement avoient juré sa perte: le Duc fut assez heureux pour leur échapper, & il se sauva à Lubec, d'où il se retira à Brunswick, dégoûté pour jamais de la charge & des fonctions d'Administrateur du Dannemarc. A force de soins & de négociations Marguerite obtint la liberté du Roi Eric son fils, à condition qu'aussitôt qu'il auroit atteint l'âge de 14 ans il épouseroit la fille d'Albert de Brandebourg, frere d'Othon, & que

Guerre & dissentions en Dannemarck.

(1) Albert Stad. Spener. *ad ann.* 1268.

SECT. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

l'investiture du Duché de Sleswick seroit donnée au Duc Eric le fils du Roi Abel, ces conditions exactement remplies, le jeune Roi fut libre, & il alla remplir le trône de Dannemark (1).

Mort du Pape Clément IV.

A peu près dans ce tems, & environ un mois après l'assassinat affreux de Conradin, mourut le Pape Clément IV, assez généralement accusé d'avoir déterminé Charles d'Anjou à cette atrocité; il avoit occupé le S. Siege 9 ans & vingt quatre jours. Que d'horreurs, d'assassinats publics & particuliers, que de guerres cruelles n'eussent pas troublé l'Allemagne & l'Italie, si le Pape Clément IV fut mort 9 ans & vingt quatre jours plutôt? les fureurs de la guerre & les complots de la perfidie avoient épuisé le sang de Hohenstauffen de Suabe, & il ne restoit plus de cette maison que deux Princesses, Constance & Béatrix, filles de Mainfroy; quoique leur pere fut bâtard de Frideric II, elles prétendoient au trône de Sicile, dont en effet leur pere avoit été reconnu Souverain légitime; l'aînée des deux sœurs, Constance porta ses droits à Pierre son époux, Roi d'Arragon, & ces droits avoient été confirmés par Conradin quelques momens avant sa mort.

De tous les Etats possédés par l'Empereur Frideric II & laissés par Conradin son petit-fils, la Sicile étoit, du moins encore, celui qui excitoit le moins de troubles & de contestations, depuis que par la loi du plus injuste & du plus fort, Charles d'Anjou s'en étoit emparé; ceux d'Allemagne étoient en proie à une foule d'usurpateurs qui s'en rendoient les maîtres jusqu'à ce que de plus heureux usurpateurs vinssent les leur ravir. Ambitieux comme les autres, & plus entreprenant, Rodolphe de Habsbourg se fit aussi des droits sur la succession de Conradin. Un autre usurpateur, Henri de Neufchatel, Evêque de Bâle, retenoit la ville de Brisack & prétendoit, sans preuves que cette ville lui avoit été donnée en fief par l'Empereur Frideric II. Rodolphe, tout aussi fondé, soutint que comme successeur ou proche ou éloigné de Conradin, il avoit de meilleurs droits sur cette place; & pour faire valoir ses raisons, il alla surprendre Brisack & s'en rendit le maître. L'Evêque appella à son secours tous les seigneurs & les nobles du voisinage; Rodolphe trop foible alors pour résister à une aussi puissante ligue, vendit Brisack à l'Evêque moyennant une petite somme de 900 marcs d'argent; mais il fit tant de mauvaises querelles à l'Evêque & en tira tant d'argent par accommodement, que le Prélat fatigué à la fin; reprit Bâle, & eut porté plus loin sa vengeance, si par la médiation de quelques Seigneurs, que ces hostilités incommodoient beaucoup, les deux ennemis n'eussent consenti à une treve de trois ans au moyen d'une très-forte somme que l'Evêque fut contraint de payer à Rodolphe: la treve n'étoit pas expirée, que l'Evêque recommença les hostilités; il en fut cruellement puni, & pour avoir la paix il lui en couta des sommes très-considérables (2).

Guerre de Rodolphe, Comte de Habsbourg contre l'Evêque de Bâle. 1269-1270. 1271.

Mort de Richard, Roi des Romains.

Tandis qu'on combattoit, qu'on s'égorgeoit en Allemagne, le Roi des Romains, Richard, fait prisonnier par les Barons, & renfermé dans le château de Kenelworth, y mouroit des suites du chagrin que lui avoit causé la nouvelle de la mort de son fils Henri, égorgé à Viterbe dans l'Eglise de St. Lau-

(1) Pontanus *Rer. Dan. Histor.* Meursius *Hist. Dan.*

(2) Albert. Argentineus. *Chron. Colmar.* Urtisen *Hist. Helvet.* Guill. Hapsburg. *L. 6.*

rent & au pied de l'autel, par Gui de Montfort, fils du Comte de Leicester. Richard mourut obscurément, à peu près comme il avoit vécu, & il fut tout aussi peu regreté en Allemagne qu'en Angleterre (1).

Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

Depuis environ deux ans & neuf mois, la chaire Pontificale étoit vacante, & les Cardinaux n'étoient rien moins que d'accord sur celui qu'ils y placeroient. Cependant après bien des séances, des divisions & des disputes, le St. Esprit dirigea les suffrages des Electeurs sur Thibaud, de la maison des Viscontis de Plaisance, Chanoine de Lyon, Archidiacre de Liege, & qui étoit alors en Palestine. Thibaud étoit un homme fort respectable par ses mœurs, fort exercé dans les affaires, mais d'ailleurs très-peu éclairé. Son unique soin, lorsqu'il eut pris possession du S. Siege sous le nom de Grégoire X fut d'engager les diverses Puissances de l'Europe à se croiser, & pour mieux réussir dans ses projets, il indiqua un concile général à Lyon. Néanmoins dans la crainte que le schisme qui subsistoit toujours rélativement à l'Empire, ne suscitât des obstacles à son entreprise, il sollicita vivement les Electeurs à nommer un Roi des Romains autre que le Roi de Castille; car quelque déférence qu'eut la cour de Rome en apparence pour Alphonse, ce qu'elle désiroit le moins & ce qu'elle craignoit le plus étoit de le voir possesseur du trône impérial (2).

Election du Pape Grégoire X.

L'Allemagne avoit un intérêt bien plus pressant à se donner un chef; le desordre, le brigandage & l'oppression étoient portés au plus violent excès, il n'y avoit nulle fureté dans les villes ni dans les routes publiques; le vol, le pillage, le meurtre, l'incendie, tous les crimes y étoient impunis: ce fut pourtant au sein de cette confusion que se formerent les plus utiles établissemens; tel fut celui de la confraternité héréditaire qui devroit être adoptée dans tous les pays policés: ce furent les troubles mêmes qui donnerent lieu à cette heureuse institution: ceux d'entre les Seigneurs qui se trouverent les plus foibles ou les moins ambitieux se liguerent, se firent une donation réciproque de leurs terres, de leurs Etats, à condition qu'ils agiroient en freres & s'entredonneroient tous les secours dont ils seroient capables soit en tems de guerre, soit en tems de paix.

Les pactes de cette confraternité sont trop respectables, pour que nous résistions au plaisir de les rapporter; des Princes ou Seigneurs Allemands qui s'unissent par confraternité affectent réciproquement à eux & à leurs descendans mâles, la succession de celui des deux dont la race masculine finira la premiere, & ils ne se réservent que la liberté de disposer de leur mobilier jusques à concurrence d'une somme fixée, dès ce moment la possession & la propriété sont communes aux deux contractans; ensorte que l'un a le droit de recevoir le serment des vassaux de l'autre: mais pour que cette convention soit stable, les trois ordres de la Province où sont situés les fiefs des contractans doivent intervenir, & l'on doit faire confirmer le contrat par le Chef & les Etats de l'Empire, attendu qu'en Allemagne nul Prince ni Seigneur ne peut disposer de ses vassaux sans leur consentement, ni des fiefs de l'Empire sans l'aveu du Seigneur dominant. Au reste, elles se sont si fort multi-

Origine des confraternités en Allemagne. 1272.

(1) Rapin Thoiras *Hist. d'Anglet.* L. 8. (2) Werdenhagen de *Reb. publ. Anseaticis.* Spener. Killingerus.

SECT. VII. *Hist.* l'Allemagne, 1254 1313.

pliées ces confraternités qu'on croit impoffible que maintenant aucune Principauté, même faute d'héritier, retourne à l'Empire. La plus ancienne de ces confédérations eſt celle de Saxe & de Heffe, contractée ſous Fréderic II & confirmée par l'Empereur Rodolphe.

Union des villes Anſéatiques.

La paix dont jouiſſoient pendant ces tems de trouble & de déſordre les villes du Rhin conféderées, engagea la plûpart des villes de Saxe & du Nord à former pour leur ſureté commune de ſemblables confédérations, & elles conclurent une ligue contre les perturbateurs de la tranquillité publique, & les déprédateurs du commerce. Bientôt cette aſſociation acquit tant de conſiſtance, & tant de villes y entrerent, qu'elles ſe ſéparerent, quoique ſous le même régime, en grandes Provinces nommées la Rhénane, la Boruſſienne, la Saxonne & la Weſtphalienne. Les grands avantages qu'elles tirerent de leur union, & des progrès du commerce, inſpirerent aux villes du Dannemarck, de Suede, de Moſcovie & d'Angleterre d'être auſſi compriſes dans le traité; elles y furent admiſes; mais, ce fut par ſon étendue même que cette confédération ne put long-tems ſe ſoutenir dans ſon premier éclat, & comme la plupart des grandes villes commerçantes de l'Europe faiſoient partie de l'union Anſéatique, & que preſque toutes ces villes étoient ſous la domination de divers ſouverains, ſouvent en guerre les uns contre les autres, tout commerce entre ces villes étoit alors interrompu; elles ne pouvoient même correſpondre les unes avec les autres; enſorte que vers la fin du XVIeme ſiecle, cette grande aſſociation étoit réduite à l'union infiniment plus reſſerrée que l'on a appellé depuis la haute Teutonique, qui ne comprenoit plus que les villes d'Allemagne, & dont Lubec, Brunswick, Cologne & Dantzick furent les principales. Elle ſubſiſte encore cette union, mais non dans ſon ancien degré de puiſſance & de ſplendeur; ces villes ont conſervé de leur ancien état la liberté de leur commerce, & quelques privileges qu'elles obtinrent autrefois de différentes puiſſances maritimes, & qu'elles ont ſoin de renouveller & de faire confirmer de tems en tems.

Etabliſſement des Juges Auſtregues.

C'eſt encore aux diſſentions de l'Allemagne pendant la vacance du trône Impérial que l'on doit rapporter l'inſtitution des Juges *Auſtregues.* Les loix étoient impunément violées, les juges n'avoient aucune autorité, & les Seigneurs, ainſi que les habitans des villes, manquant de Magiſtrats auxquels ils puſſent recourir pour terminer leurs différens, établirent des juges arbitraires ou *Auſtregues* auxquels ils donnerent pouvoir de juger ſouverainement des conteſtations qui s'élevoient entre les Seigneurs & les vaſſaux, ou bien entre les villes franches, ces magiſtrats n'étoient en charge que ſix mois, terme auquel on en choiſiſſoit d'autres; mais ſi cet établiſſement avoit ſes avantages dans ces tems d'anarchie, il avoit auſſi de grands inconvéniens, cependant il ſe ſoutint juſqu'au regne de l'Empereur Maximilien I, qui ordonna qu'à l'avenir la juriſdiction trop étendue de ce tribunal reſſortiroit à celle de l'Empire. (1)

Toutefois la ſageſſe de ces établiſſemens n'arrêtoit que très-foiblement les progrès du deſordre & les abus de la licence. Le ſeul moyen de ramener le

(1) Coringius *de judi Germ. Part.* 53.

le calme en Allemagne eut été de lui donner un chef, d'élire un Empereur, ou de reconnoître la légitimité de l'élection d'Alphonse: il avoit encore un très-grand nombre de partisans; mais malheureusement il avoit toujours contre lui le Souverain Pontife, qui ne cessoit par ses lettres de presser les Electeurs de l'Empire de procéder à une nouvelle élection. Irrité de l'opposition constante de Grégoire X, le Roi de Castille résolut de passer en Allemagne, & dans cette vue il conclut avec les Maures un traité qui assuroit la paix à la Castille pendant quelques années, il s'accomoda aussi avec les mécontens de ses Etats, & déjà il avoit fixé le jour de son départ lorsqu'il fut atteint d'une maladie fort dangereuse, & qui, malgré lui, le retint en Castille. Forcé de renoncer à son projet de voyage, il écrivit au Souverain Pontife, & se plaignit amérement des soins que se donnoit Grégoire pour engager les Electeurs à élire un nouveau Roi des Romains, quoique la cour de Rome ne put ignorer l'évidence des droits qu'il avoit à cette dignité. Les raisons du Roi de Castille étoient bonnes sans-doute, & ses prétentions bien fondées: mais le S. Siege ne vouloit point de lui pour Empereur. Grégoire se contenta de lui répondre que son élection n'étoit pas légitime, & il continua de presser les Princes & Etats de l'Empire.

Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

Soins inutiles des Princes de l'Empire pour procéder à une nouvelle Election.

Les Seigneurs d'Allemagne entrerent d'autant plus vivement dans les vues du Pape, qu'ils avoient eux-mêmes le plus sensible intérêt à voir cesser les desordres causés par la vacance du trône; plusieurs d'entre eux s'assemblerent & jeterent les yeux sur le Roi de Bohême auquel même ils envoyerent offrir la couronne Impériale: elle flattoit beaucoup l'ambition d'Ottocare; mais il craignoit que son élection ne fût pas agréable à Rome, il ne vouloit pas mécontenter Grégoire X: d'ailleurs, dans les circonstances où l'on étoit alors, la couronne de l'Empire étoit un fardeau accablant; il eut fallu réprimer la licence des Seigneurs, autorisés dans leurs vexations par un interregne de près de 22 années, il falloit ramener aux loix de la soumission des peuples accoutumés à l'indépendance & qui vivoient perpétuellement dans la revolte depuis la mort de Frideric. Il régnoit en Bohême sur un peuple soumis; il crut qu'il étoit encore plus flatteur d'être jugé digne de la couronne de l'Empire que de l'accepter, & il la refusa. Les dissentions continuerent d'agiter l'Allemagne encore pendant un an, & les Princes s'assemblerent vainement plusieurs fois dans la résolution, ou de confirmer l'élection d'Adolphe, ou d'élire un Roi des Romains: il y avoit tant de prétendans à cette dignité, & si peu d'intelligence entre les Electeurs, que les démarches de ceux-ci resterent inutiles. Tandis qu'on perdoit le tems à délibérer sans pouvoir rien conclure, les Provinces de l'Empire étoient successivement le théatre des guerres les plus violentes; les Kennemeres, peuple indocile & dévastateur, ravageoient le Diocese d'Utrecht & le Comté de Gueldres; battu par les Frisons, Floris, Comte de Hollande les battoit à son tour, & ne réparoit pas les dommages causés sur ses possessions. Le Comte de Juliers combattoit à outrance contre l'Archevêque de Cologne, qui, pris les armes à la main & jeté en prison, n'obtint sa liberté qu'en payant à son vainqueur une rançon immense; il mourut de chagrin, de douleur & de rage; sa chaire fut bientôt après occupée par Sigefroy de Westerbourg. Bertolde Abbé de

SECT. VII. *Hist* d'Allemagne, 1254-1313.

Tulde, guerrier cruel, & Seigneur très-oppresseur, fut mis à mort par ses sujets, fatigués de sa tyrannie. (1)

Guerre entre les Rois de Bohême & de Hongrie.

Une querelle encore plus vive partageoit l'Allemagne entiere: c'étoit celle d'Ottocare, Roi de Bohême, contre Etienne, Roi de Hongrie successeur de Bela, au sujet de la Styrie, de la Carinthie & de la Carniole, dont Ottocare s'étoit mis en possession, fondé sur les droits de sa femme, fille de Frideric le Belliqueux, Duc d'Autriche, & dans la succession duquel ces provinces étoient comprises: Etienne prétendoit que c'étoit à lui qu'elles appartenoient, comme ayant été conquises par Bela son prédécesseur sur Frideric le Belliqueux. De l'avis du Comte Rodolphe de Habsbourg son grand Maréchal, & de celui de ses principaux officiers, Ottocare résolut de défendre ses droits par la force des armes, & de commencer la guerre par le siege de Presbourg, où il savoit qu'étoient les trésors laissés par le Roi Bela; il réussit dans son entreprise, enleva les trésors, poursuivit le Roi Etienne, eut des succès, éprouva des revers; mais cette malheureuse guerre fatale à la haute Hongrie qui en fut le théatre, affoiblissant aussi les forces du Roi de Bohême, on conclut un traité de paix, aux conditions que la Styrie, la Carinthie & la Carniole demeureroient au Roi de Bohême, que de part & d'autre on mettroit en oubli tout ce qui s'étoit passé, & même les trésors du Roi Bela, que les deux Souverains ne s'armeroient plus l'un contre l'autre, mais que dans le cas de nouvelle contestation, ils s'en rapporteroient à l'arbitrage des Evêques, & que celui des deux qui romproit la paix feroit censé excommunié par le fait même. (2)

Les Electeurs s'assemblent pour procéder à l'Election d'un Empereur.

Il y avoit vingt trois ans que, sans chef, du moins présent & universellement reconnu, l'Empire étoit dans la confusion de l'anarchie, lorsque fatigués, affoiblis par leurs propres excès, les Princes, les Seigneurs & les divers Etats d'Allemagne firent hautement des vœux pour l'élection d'un Monarque suprême. De leur côté les Electeurs impatientés par les délais continuels d'Alphonse, & choqués du peu d'empressement qu'ils lui supposoient, touchés de la vue du malheureux état de l'Empire déchiré par ses membres, & tombé presque dans le mépris chez les Puissances voisines; déjà le Dannemarck, la Hongrie & la Pologne ayant secoué le joug & refusé l'hommage: témoins enfin & quelques-uns victimes des troubles qui se perpetuoient & depuis tant d'années s'accroissoient de jour en jour, les Electeurs se réunirent & indiquerent à Francfort une diete solemnelle.

Elle ne fut rien moins que paisible cette diete, &, quoique les Electeurs reconnussent tous la présente nécessité d'élire un Empereur, ils ne furent point d'accord sur le choix: les ambassadeurs d'Ottocare qui n'avoit pu se rendre à cette assemblée, prétendirent au nom de leur maître, avoir deux voix dans l'élection, l'une comme Roi de Bohême, l'autre comme Duc d'Autriche.

Mésintelligence entre les Electeurs.

Le Comte Palatin s'opposa vivement à cette prétention, soit parce que le Roi de Bohême ne jouissoit de ce duché que par usurpation, soit parce qu'il en avoit reçu l'investiture de Richard, que la plus grande partie de l'Allemagne n'avoit pas reconnu pour Roi des Romains. A cette mésintelligence succéda la désunion des Electeurs au sujet de celui que l'on devoit

(1) *Chron. de Holl.* L. 2. *Antiq. Goslar.* (2) *Hist. Bohem.* L. 17.

élire. Trois Seigneurs partageoient les ſuffrages, Albert, Comte de Goritz, Rodolphe, Comte de Habsbourg, & Bernard qui portoit le titre de Duc de Carinthie, quoiqu'Ottocare poſſédât ce duché. Les débats qui s'éleverent au ſujet de ces Seigneurs furent tels que les Electeurs, ne pouvant s'accorder ſur le choix d'un Empereur, convinrent de s'en remettre au jugement de Louis le Sévere, Duc de Baviere, & promirent de reconnoître celui qu'il nommeroit (1).

Hiſt. d'Allemagne, 1254-1313.

Rodolphe Comte de Habsbourg eſt élu. 1273.

Louis le Sévere, avant que de ſe décider, conſulta le Burgrave de Nuremberg & lui demanda ſi dans le cas où il donneroit la préférence à Rodolphe, celui-ci lui accorderoit bien en mariage l'une de ſes filles; il en a ſix, lui répondit ce Burgrave & couſin du Comte de Habsbourg: éliſez le, & choiſiſſez celle qui vous conviendra le mieux. Louis le Sévere ne balança plus, & nomma Roi des Romains Rodolphe, Comte de Habsbourg, chef de l'illuſtre maiſon d'Autriche, & dont quinze deſcendans ont occupé le trône de l'Empire. Louis le proclama, & tous les Electeurs, à l'exception d'Ottocare, Roi de Bohême, applaudirent au choix.

Origine & grandes qualités de Rodolphe.

L'opinion la plus généralement reçue eſt que la Maiſon de Rodolphe, fort de celle d'Alſace, réputée l'une des plus anciennes maiſons Souveraines de l'Europe. Elevé à la cour de l'Empereur Frideric II, il paſſa à celle d'Ottocare, Roi de Bohême, qui le fit grand Maréchal de ſa cour; il fut nommé dans la ſuite Général de la cavalerie de Bohême, & il ſe ſignala par ſa valeur dans la guerre d'Ottocare contre Bela IV, Roi de Hongrie; mais de quelques honneurs qu'il jouit à la cour de Bohême, il la quitta, & ſe retira dans ſes terres, où il ſe fit reſpecter par ſa prudence & ſon caractere bienfaiſant, autant qu'il ſe rendit redoutable par ſes talens militaires (2).

Ce fut donc à ſes grandes qualités & non à ſa puiſſance que ce Prince fut redevable du ſceptre impérial, car Rodolphe n'étoit rien moins que riche, & ſes domaines étoient fort peu étendus. Il l'emporta pourtant ſur Alphonſe X qui s'oppoſa fort inutilement à cette élection. Frideric, Burgrave de Nuremberg fut député pour aller porter à Rodolphe la nouvelle de ſa proclamation; nouvelle d'autant plus ſurprenante pour lui, que, ne ſe doutant point que l'on dût ſonger ſeulement à lui dans cette diete, il étoit alors occupé à faire le ſiege de Bâle, dans une guerre très-injuſte qu'il pourſuivoit contre l'Evêque de cette ville.

Couronnement de Rodolphe, & maniere dont il donne l'inveſtiture aux Princes. 1273.

A la nouvelle de ſon élevation, Rodolphe, impatient de jouir de ſa nouvelle dignité, leva le ſiege & ſe rendit à Francfort, d'où, accompagné des Electeurs, il alla à Aix la Chapelle recevoir la couronne impériale. Suivant l'uſage conſtamment obſervé, cette cérémonie étoit terminée par la preſtation de la foi & hommage des Princes au chef de l'Empire. Mais il étoit d'uſage auſſi que pour recevoir ce ferment, l'Empereur devoit tenir ſon ſceptre à la main, & le hazard ayant fait qu'on n'avoit point porté le ſceptre à Aix la Chapelle, les Princes prétendirent que ſans cet attribut, le Monarque ne pouvoit ni recevoir leur ferment, ni leur donner l'inveſtiture. Pour trancher la difficulté, Rodolphe prenant le crucifix qui étoit ſur l'au-

(1) Struvius *Period.* 9-10. Albert Argentin. Tugger. L. 1. c. 9. (2) *Pragmatica.* Lib. 1. Spener *Hiſt. Germ. Univ.* Lib. 6. cap. 8. Wikelin. Imhoff. *Notet Procerum.*

Sect. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

tel, le fit servir de sceptre. Il est vraisemblable qu'en tout autre tems Rome, qui s'étoit livrée à de si violens excès au sujet l'investiture par la crosse & l'anneau, eut frappé d'anathême l'Empereur qui eut entrepris de substituer le crucifix au sceptre: mais les circonstances étoient changées, & Rome étoit plus modérée (1).

De tous les Seigneurs qui parurent les plus attachés au nouvel Empereur, Conrad, Evêque de Strasbourg & qui venoit de succéder à l'Evêque Gerobdeck fut celui qui se distingua le plus: Conrad, de la maison de Lichtenberg accrut considérablement la puissance de sa famille dans les dernieres guerres qu'il entreprit; aussi étoit-il regardé, non comme le plus pieux des Evêques de son tems, mais comme l'un des plus intrépides guerriers: aussi sa valeur rendit-elle d'importans services à Rodolphe, celui-ci ne se vit pas plûtôt possesseur de l'Empire qu'il ne s'occupa plus que des moyens d'agrandir sa maison, & pour jeter les fondemens de sa puissance, il maria trois de ses filles, Mechtilde, Agnès & Hedwige, la premiere avec Louis, Comte Palatin, la seconde avec Albert, Duc de Saxe, & Hedwige avec Othon, Marquis de Brandebourg. Dans le même tems Rodolphe donna son fils Albert en mariage à Elisabeth, fille de Meinhard, Comte de Tirol, & comme Elisabeth étoit sœur utérine de Conradin, ce titre parut suffisant à Rodolphe pour former des prétentions sur la succession du petit-fils de Frideric II. Mais différens Seigneurs qui sur des titres encore moins apparens s'étoient emparés de l'Alsace & de la Suabe, Domaines de Conradin, se liguerent étroitement contre Rodolphe. Cette considération ne déconcerta point le Monarque, il mit sur pied une armée considérable, fut puissamment secondé par la plûpart des Princes de l'Empire & sur-tout par l'Evêque de Strasbourg, se rendit maître de l'Alsace dont il donna la Préfecture à Werner de Haslach, l'un des plus illustres Seigneurs de cette Province (2).

Grandes alliances qu'il forme.

Rodolphe poursuivoit d'autant plus facilement l'éxécution de ses projets, qu'il s'étoit attaché les Princes les plus puissans de l'Empire, & qu'il avoit pour lui la plus grande partie de la noblesse d'Allemagne. D'ailleurs, il n'avoit de la part des Puissances étrangeres nulle contradiction à essuyer. Le Pape Grégoire X se donnoit les plus grands mouvemens pour inviter les Souverains de la chrétienté à s'unir contre les infidelles d'Orient, & se persuadant que Rodolphe concourroit de toute sa puissance à cette pieuse & folle entreprise, il étoit occupé à tenir à Lyon un concile général auquel se trouverent cinq cents Evêques, une foule d'Ambassadeurs, & où le Souverain Pontife avoit fait citer Henri de Gueldres, Evêque de Liege; jeune Seigneur plus occupé de guerres, d'injustices, d'usurpations & de plaisirs que des fonctions épiscopales. Henri se rendit à Lyon, mais il avoit été précédé par des députés de ses Diocésains qui se plaignirent vivement de ses désordres; de ses vexations & de ses scandaleuses débauches. Grégoire justement irrité, lui demanda s'il vouloit se démettre volontairement de son évêché ou subir la sentence que prononceroient les Peres du concile, l'Evêque, s'imaginant qu'un acte de soumission le reconcilieroit avec le souverain Pontife, lui

(1) Amelot de la Houssaye *Mémoir. Histor.* Fleury. (2) *Hist. d'Alsace.* Spener *Hist. Germ. Univ.* L. 6. cap. 8.

remit ſon anneau paſtoral, mais il fut trompé dans ſon attente; Grégoire garda l'anneau, contraignit Henri de ſe démettre, & donna l'évêché de Liege à Jean d'Enguien, Evêque de Tournai (1).

Hiſt. d'Allemagne, 1254-1313.

Ce fut dans ce même concile que les Ambaſſadeurs d'Alphonſe, Roi de Caſtille tenterent inutilement de faire valoir les droits de leur maître au ſceptre impérial; ils ne réuſſirent point; Alphonſe lui-même ſe rendit auprès de Grégoire, & ne retira aucun avantage de ſa démarche humiliante; l'élection de Rodolphe fut ſolemnellement confirmée. Tandis que le Roi de Caſtille alloit par la plus imprudente des inconſéquences demander au ſouverain Pontife une couronne dont celui-ci n'avoit aucune ſorte de droit de diſpoſer, l'Empereur affermi ſur ſon trône, s'occupoit du ſoin de rétablir la paix en Allemagne, & beaucoup plus encore d'étendre ſa domination & d'accroitre la puiſſance de ſa maiſon. Soutenu par les illuſtres alliances qu'il avoit contractées en mariant ſes filles & ſon fils, il mit dans ſon gouvernement une fermeté qu'il n'avoit pas montrée encore & qui étoit très-néceſſaire à la ſuite des troubles & des déſordres d'un auſſi long interregne. Par ſes ordres un très-grand nombre de châteaux fortifiés, où ſe retiroient les brigands dévaſtateurs des provinces, furent détruits: ces ſcélérats avoient pour chef un Comte de Hongrie qui s'étoit rendu redoutable par ſes crimes & ſa férocité: Rodolphe eut pu le faire ſaiſir & le faire périr ſur l'échaffaud: il aima mieux le ramener par la douceur, & dans cette vue il lui envoya un ſauf-conduit & l'invita à ſe rendre à ſa cour: trop foible pour ſe refuſer à cet ordre, le Comte obéit en tremblant & fut très-étonné de l'accueil gracieux que lui fit Rodolphe, qui le fit manger à ſa table, le fit boire dans ſa coupe, & lui remontra avec tant de douceur l'indignité de ſa conduite, que le Comte, pénétré de cet excès de bonté, promit de changer de vie, & fût devenu en effet l'un des plus eſtimables Seigneurs de l'Empire, ſi quelques jours après ayant été attaqué par des ennemis que ſes brigandages paſſés lui avoient ſuſcités, il n'eut été poignardé ſur le grand chemin & jeté dans la riviere (2).

Imprudente & inutile démarche du Roi de Caſtille auprès du Pape 1234.

Sage adminiſtration de Rodolphe.

Informé du ſéjour que le Pape devoit faire à Lauſanne, Rodolphe, qui déſiroit d'être couronné des mains du Pontife, s'y rendit avec l'Impératrice ſon épouſe & pluſieurs de ſes enfans; afin d'aplanir toutes les difficultés & de ſe rendre le Pape favorable, il s'engagea par ſerment à faire rentrer ſous la domination du S. Siege toutes les terres & fiefs que les Empereurs, depuis Louis le Débonnaire, avoient donnés à l'Egliſe, il promit auſſi 200 mille Marcs d'or pour les frais de la croiſade, ſe croiſa en effet, ainſi que l'Impératrice & tous les Seigneurs de ſa ſuite, publia un édit par lequel, accordant aux chapitres l'élection des Evêques, il renonça en très-grande partie au droit des régales, permit les appellations au S. Siege, & promit de ne recevoir aucun titre ni dignité qui lui donnât quelque pouvoir à Rome. Grégoire très-flatté de tant de libéralités promit de couronner l'Empereur dès l'année ſuivante & l'invita à ſe rendre à Rome aux fêtes de la Pentecôte (3).

(1) Horſem. p. 275. *Concil. Génér.* T. 11. p. 955.

(2) Adlzreitt. *Bell. gent.* Part. 1. L. 25. Heiſſ. *Hiſt. de l'Emp.* T. 1. L. 11. p. 136.

(3) Roo. *Annal. Auſtr.* L. 1. p. 14.

Sect. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

Guerre de Rodolphe contre le Roi de Bohême. 1275.

Le désir de rétablir entiérement la paix dans les diverses Provinces de l'Empire engagea Rodolphe à tenir dans le cours de cette année deux dietes, l'une à Wurtzbourg, l'autre à Mayence, & il n'y parut occupé que des moyens de soumettre ceux qui troubloient encore la tranquillité publique; le plus redoutable de ces perturbateurs de la paix étoit Ottocare, Roi de Boheme, qui avoit usurpé le duché d'Autriche sur les Ducs de Baviere, légitimes successeurs de Frideric le Belliqueux. Opprimés par la tyrannie d'Ottocare, les Autrichiens se plaignirent à l'Empereur, qui, ayant déjà jeté les yeux sur ce même Duché, prétexta vouloir faire rentrer ce pays sous l'obéïssance de ses anciens possesseurs, & saisit avec chaleur cette occasion; il envoya citer Ottocare à la diete d'Augsbourg pour rendre compte de sa conduite & prêter serment de fidélité. Trop fier de sa naissance, qu'il croyoit infiniment au dessus de celle de l'Empereur, Ottocare répondit fort durement qu'il ne reconnoissoit Rodolphe de Habsbourg que pour son ancien domestique, & point du tout pour Empereur, ni pour son Souverain, ni même pour son égal.

D'après cette réponse vraiment injurieuse, Rodolphe fit mettre le Roi de Boheme au ban de l'Empire, ainsi que Henri, Duc de Baviere, frere de Louis le Sévére Comte Palatin, & qui avoit également réfusé de faire des soumissions. Ottocare sans réfléchir aux funestes suites que pourroit avoir son refus, chargea Bernard, Evêque de Secau d'aller à la diete faire valoir les droits de son maître, & Bernard encore plus audacieux que le Roi de Boheme, déclara que ce souverain ne reconnoissant ni ne voulant reconnoître Rodolphe pour légitime chef de l'Empire, il n'étoit nullement tenu à lui prêter serment de fidélité. Le Député de Henri de Baviere parla avec plus de décence & de modération, mais ses raisons n'étant pas jugées meilleures que celles d'Ottocare, elles furent également rejetées, & l'on prit la résolution de soumettre par la force des armes ces deux feudataires rebelles (1).

Succès de Rodolphe contre plusieurs feudataires rebelles. 1276.

La diete d'Augsbourg ne fut pas plutôt terminée que l'Empereur rassemblant ses troupes, se mit à leur tête, & marcha contre Henri de Baviere & les autres Seigneurs qui avoient refusé de lui rendre hommage; le Marquis de Bade, les Comtes de Neubourg & de Fribourg furent les premiers contre lesquels il tourna ses armes; il les soumit, les humilia & les contraignit de restituer les fiefs qu'ils avoient usurpés à la faveur des troubles de l'interregne. Le Comte de Wirtemberg, Eberhard, surnommé le Querelleur, & qui se faisoit gloire de se nommer l'ennemi de tout le monde, fut également défait; à peine l'Empereur avoit triomphé d'Eberhard, qu'il eut à combattre l'armée entiere du Duc de Baviere, soutenu par un nombre considérable de troupes que le Roi de Bohême lui avoit fournies; Rodolphe battit complétement cette armée, ravagea les Etats du Duc Henri, le contraignit à demander la paix, qui lui fut accordée aux conditions qu'Otton, fils de Henri épouseroit Catherine fille de l'Empereur, à laquelle le Duc donneroit en dot tous les domaines qu'il possédoit sur la riviere d'Ens; qu'il payeroit au vainqueur 40 mille onces d'or en dédommagement des frais de la guerre, & qu'il lui feroit hommage pour toutes les villes dont il restoit possesseur (2).

(1) Struvius *Period.* 9. pag. 521. (2) Roo. pag. 22-23. Tugger. L. 1. cap. 11.

Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

Pour terminer glorieusement cette expédition il ne restoit plus à soumettre que le Roi de Bohême, & Rodolphe se disposoit à marcher avec toutes ses forces contre cet ennemi, lorsqu'il reçut une lettre du Souverain Pontife qui lui défendoit d'attaquer Ottocare, s'il offroit de rendre hommage. Bien loin de souscrire à cet ordre, l'Empereur fit de nouvelles levées de troupes, divisa son armée en deux corps, donna le commandement de l'un à Meinhard, Comte de Tirol, avec ordre de pénétrer en Styrie & en Carinthie, & à la tête du reste de l'armée, il fondit sur l'Autriche, s'empara de la plûpart des villes, des provinces même entieres, où il établit des Gouverneurs, & eût fini par accabler Ottocare, si quelques souverains offrant leur médiation n'eussent pacifié cette querelle par un traité, suivant lequel Ottocare renonçoit à l'Autriche, à la Styrie & à la Carniole, consentant que ces provinces fussent remises à l'Empereur, pour être restituées à ceux qui y avoient de légitimes prétentions.

Avantages contre le Roi de Bohême.

Afin que ces Provinces ne demeurassent pas au pouvoir de la maison de Habsbourg, Louis, Comte Palatin, Brunon, Evêque d'Olmutz, & Othon, Marquis de Brandebourg insérerent dans le traité de paix une clause par laquelle Rodolphe s'obligeoit de dégager ces Etats des mains d'Albert son fils aîné, auquel ils étoient hypothéqués pour une somme de 4000 marcs d'argent. Du reste la Bohême & la Moravie resterent à Ottocare à la charge par lui d'en recevoir l'investiture des mains de Rodolphe. De toutes les clauses de ce traité, celle de l'hommage paroissoit la plus onéreux à Ottocare: il obtint que cette cérémonie se feroit au camp impérial sous un Pavillon fermé, en présence seulement des officiers qui ne pouvoient se dispenser d'y assister; mais Rodolphe voulant encore l'humilier, fit construire ce Pavillon de maniere qu'au moment le plus intéressant de la cérémonie, les toiles du Pavillon s'abattant tout à coup, firent voir aux deux armées le fier Ottocare prosterné aux genoux de ce même Rodolphe qui avoit été jadis son commensal (1).

Humiliation du Roi de Bohême.

Quelque humiliante qu'eut été cette scene, Ottocare trop foible pour en tirer vengeance, eut peut-être sacrifié son ressentiment au repos de ses peuples, si la Reine, son épouse, plus sensible & plus fiere, à force de cris & d'injures, de plaintes, de pleurs & de conseils violens, ne fût parvenue à engager son époux à venger par les armes l'outrage qu'il avoit essuyé. Le Roi de Bohême se laissa d'autant plus aisément persuader, qu'il espéroit encore pouvoir recouvrer les pays que Rodolphe avoit envahis, il pénétra en Autriche où il commit les plus cruels ravages, ses succès cependant ne se soutinrent pas; Rodolphe se hâta d'envoyer dire à son fils, Landgrave d'Alsace d'ordonner au Baillif de cette province & à Henri, Evêque de Bâle de lever des troupes & d'aller sur les frontieres d'Autriche. Il s'y rendit lui-même, &, quoique l'armée d'Ottocare fut beaucoup plus considérable que celle de Rodolphe, il ne balança point à lui livrer bataille, la fortune seconda sa valeur, &, malgré les efforts d'Ottocare, les Bohémiens furent entierement défaits: le Roi de Bohême étoit même tombé au pouvoir des vainqueurs, lorsqu'un chevalier dont ce souverain avoit fait mourir le frere, se

Défaite entiere & mort du Roi de Bohême. 1278.

(1) *Diplomat Imp. apud* Marthene. Amelot de la Houssaye. *Mém. Hist. Polit.*

SECT. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

jeta fur lui & le poignarda (1). L'Empereur favoit qu'Ottocare laiffoit à Prague des tréfors immenfes; impatient de s'en emparer Rodolphe fe hâta de paffer en Moravie, & il étoit déjà fur la route de Bohême, lorfqu'il apprit qu'Othon, Marquis de Brandebourg & neveu d'Ottocare, avoit pris foin d'enlever les tréfors & de les mettre en fureté. A cette nouvelle Rodolphe envoya propofer la paix à Othon, & elle fut rétablie aux conditions que le mariage projeté entre Gutta, fille de l'Empereur, & Wenceflas, fils & fucceffeur d'Ottocare, feroit accompli, & que jufqu'à ce qu'il fût en âge de régner Wenceflas feroit mis entre les mains du Marquis de Brandebourg; que Wenceflas ni fes fucceffeurs ne reclameroient plus l'Autriche, la Styrie, la Carinthie, ni la Carniole, comme de fon côté l'Empereur ne demanderoit rien aux Bohémens en dédomagement des ravages commis en Autriche dans la derniere guerre. Dans fa retraite, l'armée impériale fut harcelée par une foule de payfans de Moravie qui, poftés derriere des marais & des rofeaux, ne cefferent de lancer des fleches fur les impériaux. Fatigué de leur infolence l'Empereur à la tête de fes troupes, s'avança fort avant dans les marais, difperfa ces Payfans, en tua beaucoup, en prit un très-grand nombre, les fit tous pendre, & alla fe repofer à Vienne où il fit une entrée triomphale.

Paix avec la Bohême.

Rodolphe profita du loifir que la paix lui laiffoit pour rétablir le bon ordre en Autriche & dans la Styrie, il prit un foin particulier de faire rendre la juftice, accorda aux Frifons la confirmation des privileges qu'ils tenoient de Charlemagne & de fes fucceffeurs; eut la douleur de perdre Anne fon époufe, fœur du Comte Albert de Hohemberg, & trop occupé des affaires de Bohême, il ne put aller pacifier les troubles qui défoloient l'Alface (2).

Albert, fils de Rodolphe ravageoit les environs de Zurich; les Seigneurs de Girfperg fe défendoient autant qu'ils le pouvoient contre les habitans de Mulhaufen qui s'étoient emparés de Turcheim; les habitans de Rapolftein, vainqueurs de ceux de Colmar, s'étoient jetés fur le Diocefe de Bâle, où ils exerçoient le plus violent brigandage. Environnés de troubles, les Strasbourgeois vivoient en paix, parce que leur Evêque, Conrad, mauvais Prélat, guerrier impitoyable, avoit joint fes armes à celles de Laurent, Evêque de Metz, qui faifoit alors la guerre à Frideric III, Duc de Lorraine. La caufe de cette guerre étoit finguliere. Laurent, Evêque de Metz devoit 50000 livres au Comte de Bar & au Duc de Lorraine; il en avoit refufé le payement, par la feule raifon qu'il ne vouloit pas payer. Les deux Seigneurs juftement irrités, avoient voulu ravoir par la force la fomme qui leur étoit due, & Laurent fe fouvenant alors qu'il étoit Evêque, avoit excommunié fes deux créanciers. Ce moyen ni fes alliances avec l'Evêque de Strasbourg & les Comtes de Lichtemberg ne lui réuffirent pas, après bien des pertes il fut contraint de demander la paix, qu'il n'obtint qu'à des conditions fort onéreufes; auffi les hoftilités ne tarderent-elles pas à recommencer entre l'Evêque Laurent & le Duc de Lorraine. Conrad, Evêque de Strasbourg & Henri, Comte des deux Ponts embrafferent la caufe de Laurent. Henri, fils aîné du Comte de Bar prit le parti du Duc de Lorraine: celui-ci fut vaincu, fe dédom-

Troubles & guerres en Alface.

(1) Tuger. L. I. cap. II. *Chron. Colm.* Part. 2. p. 46. Spener *Hift. Germ. Univ.* Henri Stero. (2) *Hift. Alfat.*

dommagea sur l'Evêque de Metz, s'empara de quelques fiefs, & ce différend finit par un traité, où de part & d'autre tout fut mis en oubli (1).

Guerre inique de Rodolphe contre la maison de Baviere. 1279.

Pendant que ces hostilités accabloient l'Alsace & n'étoient avantageuses à aucune des parties belligérantes, l'Empereur, qui ne perdoit point de vue le projet qu'il avoit formé d'assurer à sa maison le Duché d'Autriche, se préparoit à faire la guerre à Henri, Duc de Baviere, sous prétexte de le punir d'avoir soutenu la cause d'Ottocare, quoiqu'au fond Rodolphe n'ignorat pas que Henri n'avoit pris ce parti que dans l'espérance de rentrer en possession d'une partie de l'Autriche, que le Roi de Bohême lui restitueroit si la victoire se décidoit pour lui. Louis, Comte Palatin son frere dissimula, & résolut d'attendre l'évenement, se promettant, si son frere avoit la supériorité, de joindre ses forces aux siennes, & de contraindre l'Empereur à laisser l'Autriche à un Prince de la maison de Baviere. Les espérances des deux freres ne tarderent point à s'évanouir, Rodolphe battit complétement Henri, ne consentit à lui donner la paix qu'aux plus dures conditions, exigea que la dot de Catherine sa fille, apportée en mariage à Othon, fils du Duc, fût rendue, de même que les villes que l'Empereur avoit également données à sa fille à titre d'engagement. Il étoit évident que Rodolphe vouloit entierement dépouiller la maison de Baviere, mais pour ne pas achever d'aigrir les esprits, déjà très-mécontens d'un tel acte d'injustice, il n'investit point encore Albert son fils du Duché d'Autriche, il se contenta d'en confier le gouvernement aux Etats Provinciaux jusqu'à ce que des circonstances plus favorables lui permissent d'usurper hautement ce pays.

Indifférence de Rodolphe pour la gloire de l'Empire & sa lâcheté à l'égard des Papes.

Tandis que Rodolphe par d'injustes guerres, par des spoliations plus injustes encore; même par son ingratitude; car c'étoit en partie à la maison de Baviere, qu'il devoit le trône Impérial; tandis que ce Monarque ambitieux & politique affermissoit de jour en jour sa puissance en Allemagne, & assuroit à ses enfans de vastes possessions, des domaines étendus, il négligeoit entierement ses droits en Italie, où l'autorité Impériale n'étoit presque plus respectée. Grégoire X étoit mort & son successeur Innocent V n'avoit occupé la chaire que pendant 5 mois. Adrien V avoit été élu, mais la mort l'avoit enlevé avant son couronnement. Pierre Julien, Cardinal Evêque de Tusculum lui succéda, &, sous le nom de Jean XXI ne fit que passer rapidement du siege Pontifical dans la nuit du tombeau. Jean, de la maison des Ursins fut élevé au S. Siege, il prit le nom de Nicolas III, & fut de tous les Papes qui l'avoient précédé le plus ambitieux. Il étendit autant qu'il fut en lui les droits temporels de l'Eglise, qui, ne devoit pas avoir de droits temporels, & il fut bien secondé par Rodolphe, qui eut soin de confirmer encore toutes les donations faites à l'Eglise par ses prédécesseurs (2). Mais dans le même tems que Rodolphe concourroit avec si peu de prudence à l'accroissement de l'autorité Pontificale, son Chancelier, nommé Rodolphe de Hoheneck, recouvroit en Italie les droits de l'Empire, & exigeoit même des villes ecclésiastiques le serment de fidélité à l'Empereur, Nicolas III irrité de cet acte de pleine souveraineté, s'en plaignit amerement, & le chef de

(1) *Chron. Metens.* Benoit. *Hist. MSS. de Metz.* (2) Raynald *ad ann.* 1279. N°. 45. 46. Fleury *Hist. Eccl.*

Sect. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

l'Empire ne rougit pas d'envoyer à Viterbe son Protonotaire qui, en plein consistoire déclara nuls tous les sermens des villes exigés par le Chancelier (1). Ce fut à peu près dans ce tems qu'il investit Grand-Sénéchal d'Arles, le Comte Humbert de la Tour.

Conformité des caracteres du Pape Nicolas III & de Rodolphe.

Le Pape Nicolas pensoit exactement comme Rodolphe, c'est-à-dire qu'il s'occupoit beaucoup moins des vrais intérêts du S. Siege, que des siens & sur-tout de l'agrandissement de sa famille: aussi pour les rendre puissans & riches, s'engagea-t-il, ainsi que l'Empereur, dans des entreprises fort injustes, & plus d'une fois l'accusa-t-on d'avoir eu recours à la Simonie. Ce qu'il y a de bien prouvé, est que par ses soins, ses parens devinrent les plus opulens des Romains. Ce qu'il y a encore de trop vrai, est que par une espece d'accord tacite, Rodolphe laissoit faire à Nicolas tout ce qu'il vouloit en Italie, & que Nicolas laissoit Rodolphe gouverner l'Allemagne à son gré, le secondant même de toute sa puissance dans ses démêlés avec les autres Souverains. Ce fut ainsi qu'il défendit vigoureusement les droits de l'Empereur contre Charles, Roi de Sicile, qui fut contraint de se démettre du Vicariat de l'Empire en Toscane & du Secrétariat de Rome. Dans la suite Nicolas parvint à faire conclure, entre Rodolphe & le Roi de Sicile un traité par lequel il fut stipulé que Charles posséderoit les Comtés de Provence & de Forcalquier, comme fiefs de l'Empire, & que Charles, petit-fils du Roi de Sicile & qui depuis fut surnommé *Martel* épouseroit Clémence, fille cadette de l'Empereur; mais comme ils étoient encore très-jeunes tous les deux, leurs nôces ne furent célébrées qu'environ 12 ans après (2).

Projet immense de Nicolas III & approuvé par Rodolphe.

A force de songer aux moyens d'illustrer sa famille même de l'élever à la suprême puissance, Nicolas III conçut un projet magnifique, qu'il communiqua, à l'Empereur, & qui fut assez indifférent à la dignité dont il étoit revêtu pour l'approuver. Ce grand projet étoit de diviser l'Empire en quatre Royaumes, celui d'Allemagne qui resteroit à perpétuité dans la maison de Rodolphe; celui de Dauphiné qui seroit donné en dot à Clémence, & ceux de Lombardie & de Toscane que le modeste Nicolas réservoit à deux Seigneurs ses neveux. Ce partage resserroit immensément la dignité impériale, il l'avilissoit en même tems, l'anéantissoit en très-grande partie, & le consentement de Rodolphe paroîtroit étonnant, s'il n'avoit pas déjà témoigné en plusieurs occasions combien peu la gloire de l'Empire l'intéressoit, & qu'il n'étoit sensible qu'à tout ce qu'il croyoit devoir contribuer à l'agrandissement de sa maison. Jamais il ne se regarda comme le chef d'une République de Princes: il n'agit & ne pensa que comme le chef d'une famille qu'il vouloit élever au plus haut degré d'opulence, à quelque prix que ce fût, & c'étoit là précisément la maniere de penser de Nicolas, qui dans le même tems qu'il s'occupoit du projet de faire ériger le Dauphiné en Royaume en faveur du petit-fils de Charles, entroit avec chaleur dans la conjuration de Procide contre le Roi de Sicile, y fit entrer l'Empereur Paléologue, Pierre Roi d'Arragon, & pensa renverser du trône Charles d'Anjou.

La mort de Nicolas renversa tous ses brillans projets; Simon, Cardinal de Ste. Cécile & François de nation, fut élu Pape, il refusa d'accepter le sceptre

(1) Ricordano Malespini. *Cap.* 204. Raynald. *ad ann.* 1279. (2) Voy. le Tom. 37. de cette collection. *Hist. de Naples & de Sicile.* Liv. 24. Chap. 9. Sect. 4. pag. 149. 150.

Pontifical, fut contraint de l'accepter, & prit le nom de Martin IV. Simon étoit de très-obſcure naiſſance, mais il étoit fort eſtimé par ſes talens, & plus reſpecté encore par ſes éminentes vertus. Sans ambition & ſans avidité, il ne vouloit ni s'enrichir, ni enrichir les ſiens. Sa modération étoit telle, qu'il ſouffrit que les Romains lui confiaſſent le gouvernement de leur ville, & le nommaſſent Sénateur, enſorte qu'en cette occaſion les Romains exercerent eux-mêmes les fonctions de la ſuprême autorité; & s'ils y étoient portés par le caractere pacifique de Martin IV, ils y étoient encore plus autoriſés par l'indifférence que témoignoit Rodolphe pour la décadence totale de la puiſſance Impériale en Italie. Jamais la maiſon de Suabe, tant qu'elle occupa le trône n'avoit permis de pareils attentats; mais il s'en falloit bien que Rodolphe penſât comme ces zélés défenſeurs des droits Impériaux (1).

Hiſt. d'Allemagne, 1254-1313.

Nicolas meurt; Martin IV lui ſuccede. 1280.

L'Empereur s'occupoit alors des moyens d'aſſurer la tranquillité publique dans les diverſes provinces d'Allemagne. Comme par ſes injuſtices il avoit aigri pluſieurs Seigneurs, & qu'il avoit encore quelques entrepriſes ſemblables à faire; il étoit fortement intéreſſé à s'attacher les Princes de l'Empire; il prit le plus grand ſoin de purger les bourgs & les routes publiques des brigands qui les infeſtoient; il les pourſuivit lui-même, & ſuivi de quelques troupes ſeulement, il alla les réduire juſques dans les châteaux où ils ſe retiroient. L'un de ces brigands penſa cauſer par ſon audace une grande révolution; Titocolup étoit le nom de cet homme adroit, téméraire & fort éloquent, il n'entreprit rien moins que de détrôner Rodolphe, & d'uſurper la couronne Impériale: dans cette vue il prétendit être Frideric II, & dit que s'étant évanoui pour s'être baigné dans le Cidnus, ſes gens le croyant mort, l'avoient abandonné; que pour ne pas tomber entre les mains des infideles, il avoit erré dans les déſerts de la Terre Sainte pendant plus de trente années: cette fable étoit abſurde, & ce fut par cela-même qu'elle fit une telle impreſſion ſur le peuple, que l'impoſteur, ſi on lui eût donné encore quelque tems eût excité des troubles qu'il eut été très-difficile d'appaiſer: mais il n'étoit alors ſuivi que d'un très-petit nombre de miſérables; il fut pris à Wetzlar, & brulé avec tous ſes complices (2).

Impoſteur qui prétend être Frideric II. Il eſt pris & brulé. 1281.

Aſſuré de la reconnoiſſance des grands qu'il avoit méritée en effet par les ſervices eſſentiels qu'il leur avoit rendus, Rodolphe crut qu'il étoit tems de déclarer ſes volontés concernant le Duché d'Autriche. Les Princes, ainſi que les peuples, ne doutoient pas que cet Etat ne fût rendu aux Ducs de Baviere ſes légitimes maîtres; c'étoit auſſi le vœu des Etats Provinciaux d'Autriche, qui ſachant combien Rodolphe étoit redevable à Louis de Baviere, & penſant que ce ſeroit à lui que ce Duché ſeroit reſtitué, envoyerent prier l'Empereur de leur nommer le Souverain auquel ſon intention étoit qu'ils ſe ſoumirent. Rodolphe avoit été aſſez ingrat pour former le projet d'élever ſa maiſon ſur les ruines de celle de Baviere; il n'eut garde de remplir les déſirs des Etats Provinciaux; & reprenant l'adminiſtration qu'il leur avoit confiée, il commit à ſon fils Albert le gouvernement de l'Autriche. Peu de tems après, ayant conclu le mariage de ſon fils Albert avec la fille du Comte

Uſurpation du Duché d'Autriche ſur la maiſon de Baviere. 1282.

(1) Fleury. *Hiſt. Eccleſ.* Tom. 18. Liv. 87. (2) Heiſſ. *Hiſt. de l'Emp.* Liv. II. Tom. 1. pag. 137 *aux notes Chronic. Colmar.* Part. 2. pag. 48.

SECT. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

de Tirol, qui étoit par sa mere arriere petite-fille de Frideric le Belliqueux; persuadé qu'une telle alliance pourroit équivaloir à des droits évidens, il ne balança plus, & dans une diete tenue exprès à Augsbourg, il investit Albert & Rodolphe ses fils des pays Autrichiens, donnant particuliérement au dernier le pays de Suabe, sous prétexte que c'étoient des fiefs revertis à l'Empire (1). Vainement indignés de ce trait d'iniquité, les Ducs de Baviere représenterent à Rodolphe l'énormité de l'injustice qu'il leur faisoit; leurs plaintes ne furent point écoutées; l'Empereur avoit pris la précaution de s'assûrer du consentement de tous ceux qui composoient la diete d'Augsbourg, & il ne resta plus aux Ducs de Baviere d'autre parti que la foible ressource de réserver leurs droits & de les mettre à couvert de la proscription par des protestations solemnelles.

Autres Usurpations de Rodolphe.

Peu content d'usurper l'Autriche sur l'illustre maison par laquelle il régnoit, Rodolphe lui enleva encore les différens domaines qu'elle possédoit en Suabe, soit ceux qu'elle avoit acquis de Conrad IV, soit ceux qu'elle tenoit de Conradin à titre de donation, il est vrai qu'après la mort tragique de ce Prince, les troubles publics ne permettant point au Duc de Baviere de prendre possession de ses domaines, il avoit imploré le secours de Rodolphe, mais celui-ci avoit confirmé la donation de Conradin par des lettres qui furent ratifiées par tous les Electeurs & par le plus grand nombre des Princes de l'Empire. Le calme ne fut pas plutôt rétabli en Bohême, dont les Seigneurs s'étoient soulevés, mécontens de la Régence d'Othon, Marquis de Brandebourg & tâchant de faire remonter le jeune Wenceslas au trône de ses peres, que Rodolphe chassa tous les usurpateurs des terres & fiefs délaissés par Conradin; il fut dans cette occasion d'autant plus puissamment secondé par le Duc Louis, qu'il croyoit agir pour lui-même: mais il fut cruellement trompé dans ses espérances & il se vit ravir toutes ses possessions de Suabe par la Maison de Habsbourg; procédé d'autant plus inique de la part de Rodolphe, qu'en investissant son fils, il détruisoit son propre ouvrage, & alloit directement contre les lettres de confirmation qu'il avoit accordées. Au reste, jamais la maison de Baviere n'a renoncé à ses droits sur ces divers Etats, & ce ne fut que sous le regne de Ferdinand I. dans le XVI siecle, qu'elle consentit que les mâles de la maison d'Autriche gardassent la propriété des Etats Autrichiens, mais à charge de droit de reversion dans le cas où les mâles de cette maison viendroient à manquer: aussi l'Empereur Charles VI étant mort sans laisser de postérité masculine, la maison de Baviere fit valoir des prétentions sur l'Autriche, & ce fut, comme l'on aura soin de le dire dans la suite de cette Histoire, le sujet de la guerre qui s'éleva entre l'Empereur Charles VII & l'Auguste Marie Thérese, Reine de Hongrie fille de l'Empereur Charles VI. (2).

Ingratitude de Rodolphe & réclamation des Ducs de Baviere.

Telle fut la mémorable époque de l'élévation de la maison de Habsbourg; Albert par l'accommodement qu'il fit avec son frere prit la qualité de Duc d'Autriche, nom qu'il transmit à sa postérité; ensorte que c'est depuis Rodolphe que l'antique maison de Habsbourg s'est illustrée sous le nom de maison d'Autriche. Il faut donc convenir qu'à tous égards cette maison doit sa grandeur & sa puissance à celle de Baviere; car ce fut, comme nous l'avons

(1) *Déduct. des droits de la maison de Baviere.* Edit. de Munich. 1741. (2) Idem ibidem.

Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

dit, par les soins de Louis le Sévere que Rodolphe fut élu Empereur, & ce fut encore aux dépens & par la ruine de Louis le Sévere que le même Rodolphe éleva sa grandeur (1). Aprés avoir accru par ces divers moyens les domaines de ses enfans; l'Empereur prit les armes pour marcher au secours de Henri, Evêque de Bâle, qui lui avoit rendu les plus importans services, & qui étoit alors très-vivement pressé par le Comte de Montbelliard, maître du fort de Porentru qu'il avoit enlevé au Prélat. Rodolphe ne se contenta point de recouvrer ce château qu'il rendit à l'Evêque, mais il contraignit encore le Comte de Montbelliard à céder plusieurs terres à Henri.

La maison d'Autriche s'éleve sur les ruines de la maison de Baviere.

Mais tandis que l'Empereur défendoit avec tant de vigueur les droits de l'Evêque de Bâle, & qu'il faisoit cesser par sa médiation & son autorité les mouvemens séditieux & les guerres civiles qui divisoient les habitans de Mulhausen, & ceux de la plûpart des villes voisines, le repos public étoit en Allemagne violemment agité par une foule de querelles particulieres; la haine, la discorde animoient les particuliers les uns contre les autres, la fureur épidémique du duel faisoit les plus funestes progrès, & cette barbarie née dans le sein des guerres civiles, autorisée par l'usage, approuvée par de fausses idées de bravoure & d'honneur détruisoit une foule d'Allemands, qui, pour les sujets les plus frivoles, périssoient égorgés par leurs concitoyens (2).

Progrès de la fureur du Duel en Allemagne. 1283.

Les soins que l'Empereur se donna pour arrêter le cours de cette rage meurtriere, les fatigues qu'il prit pour rétablir autant qu'il dépendoit de lui le bon ordre & la concorde, les diverses maladies qu'il avoit essuyées, & le chagrin que lui causoit l'idée trop fondée où il étoit d'être plus craint qu'aimé, altérerent sa santé au point, que, quoique d'un tempérament très-fort & âgé seulement de 67 ans, on craignit pour sa vie. D'accord avec les courtisans ses médecins lui conseillerent de se remarier, cet avis qui fournissoit à Rodolphe une occasion d'ajouter de nouveaux domaines à ses anciennes possessions, lui plut, il le suivit & épousa Isabelle, fille de Hugues IV, Duc de Bourgogne.

Rodolphe épouse Isabelle, fille du Duc de Bourgogne.

Le calme qui avoit succédé aux troubles d'Alsace fut très-court; les Seigneurs divisés s'armerent les uns contre les autres; l'Evêque de Strasbourg ligué avec le Baron de Hohenstein se déclara contre l'Abbé de Morbach, qui dans le cours de ses hostilités s'appropria de vastes domaines dont il fit la conquête & réduisit leurs anciens possesseurs en servitude. Rodolphe ne prit aucun intérêt à ces guerres, il parut plus sensible aux mouvemens séditieux des habitans de Colmar, soulevés au sujet des impositions accablantes que l'on exigeoit d'eux, il alla former le Siege de Colmar, s'en rendit maître, & punit les habitans par des amendes excessives: ainsi d'un même coup il vengeoit son autorité, & contentoit son avarice (3).

Continuation des troubles en Alsace.

Tandis que l'Empereur fondoit en Allemagne la fortune de sa maison, le Pape Martin IV s'occupoit en Italie du soin de réaliser le projet de croisade formé par son prédécesseur Grégoire X: mais le bon Martin IV ne trouvoit par-tout que des obstacles, & jamais les Puissances Européenes n'avoient été moins disposées à de semblables entreprises. D'ailleurs, dans la plûpart

(1) Roo *Annal. Austras.* p. 21. 22. Struvius. *Period.* 9. (2) Barre *Hist. d'Allem.* Tom. 5. pag. 201. (3) *Antiquit. Goslar.*

Sect. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

des Etats de la chrétienté les souverains avoient de trop importantes affaires, pour songer à la Palestine. On sait ce qui occupoit entierement l'Empereur. Le Roi d'Arragon, Pierre III, fondé sur les droits de sa femme, fille de Mainfroy, & plus encore sur les dernieres volontés de Conradin, s'étoit emparé de la Sicile, & avoit été secondé par les Siciliens qui, violemment agités de la tyrannie de Charles, ainsi que de la licence & des vexations des François, en avoient fait un horrible massacre, lors de la fameuse conspiration connue sous le nom de *vêpres Siciliennes* (1). Alphonse X, occupé à se défendre contre son propre fils qui avoit pris les armes, étoit mort, & la Castille en proie aux troubles les plus violens. Des guerres intestines désoloient la plûpart des Etats d'Italie; & c'étoit ce tems orageux que prenoit fort mal à propos le souverain Pontife pour faire prêcher la croisade, aussi ses exhortations n'eurent aucun succès; il ordonna la levée des décimes, on refusa de les payer; Rodolphe lui-même, quelque désir qu'il eut de servir le S. Siege, ne put le seconder en cette occasion. L'Archevêque de Magdebourg assemblant un Concile provincial, y fit de séveres défenses de payer cette imposition. L'Evêque d'Osnabruch & quelques autres firent encore mieux; ils laisserent lever les décimes dans leurs dioceses, se saisirent du produit, & se l'approprierent. La Hongrie étoit moins en état que tout autre pays de se prêter aux désirs du souverain Pontife; accablés par les courses, les irruptions & les brigandages des Cumans, peuple férocement guerrier, les Hongrois trop foibles & trop dégénéres pour resister à cet essaim de barbares, se cachoient lâchement dans des forteresses ou dans des souterrains pratiqués au pied de leurs montagnes, où ils enfermoient tout ce qu'ils pouvoient emporter. Ladislas III leur souverain, Prince lâche, imbécille, incapable de commander même à des esclaves, & plus indigne encore de gouverner une nation libre, retiré au fond de son palais & toujours entouré de femmes perdues & de courtisans presqu'aussi méprisables que lui, oublioit dans l'yvresse de la débauche, les dommages affreux, irréparables, que les Cumans faisoient presque dans toutes les parties de son Royaume (2).

Inutile tentative du Pape Martin IV.

Troubles en Hongrie & en Flandre.

Rodolphe, très-peu disposé à secourir les Hongrois ses voisins, s'occupoit du soin de terminer l'ancienne contestation au sujet du Comté de Flandre, dont Rodolphe, Comte d'Alost avoit dépouillé Gui de Dampierre, pour avoir négligé de lui en faire hommage, & dont il avoit investi Jean d'Avesnes: mais les bourgeois de Grand-Mont, attachés à Gui de Dampierre, ayant refusé de reconnoître Jean d'Avesnes, celui-ci se plaignit à l'Empereur, qui ordonna aux Flamans de reconnoître Jean d'Avesnes pour leur Souverain, & Prince de l'Empire. Pour éluder l'éxécution de cette sentence, Gui de Dampierre implora la protection du souverain Pontife, à la recommandation duquel Rodolphe eut en effet tant d'égards, que non seulement il ne dépossédа point Dampierre, mais qu'il ménagea même un accomodement entre ce Seigneur & Jean d'Avesnes.

Mort de Charles d'Anjou & de Martin IV qui a pour successeur Honorius IV.

Ce fut à peu près dans ce tems que dévoré de chagrin, & ne conservant presque plus rien de ses Etats, envahis par Pierre d'Arragon, Charles, Roi de Naples & de Sicile mourut à Foggia, après avoir été, dit on, cruelle-

(1) Giannone. Tom. II. Chap. 5. Voy. le Tom. 37 de cette Collection. Liv. 24. Chap. 9. pag. 150. 151. (2) Struvius. *Corp. Hist. Germ. Period.* 9. Roo *Annal. Austras.*

ment agité par les remords de ses atrocités, & sur-tout de l'horrible assassinat de Conradin; Martin IV expira aussi, regretant infiniment de n'avoir pas donné des secours efficaces aux chrétiens de la Palestine, il eut pour successeur Jacques Savelli, qui prit le nom d'Honorius IV. Dès son avénement au suprême Pontificat Honorius, entreprenant sur les droits de l'Empereur, nomma de son autorité Pinziville Elizée, Vicaire de l'Empire en Italie, & l'envoya vers Rodolphe pour le faire confirmer dans cette dignité. Rodolphe, quoique mécontent de cet attentat, craignant de se brouiller avec le S. Siege dissimula & confirma le choix d'Elizée, qui se rendit en Toscane; où il se rendit si méprisable, qu'il fut contraint de retourner à l'Empereur pour le prier de lui donner des troupes à la tête desquelles il pût se faire respecter. Rodolphe ne jugea point à propos de lui fournir ce secours, ni de lui laisser plus long-tems le Vicariat de la Toscane, auquel il nomma Cnoderer Evêque de Bâle & son Chancelier: mais dans la crainte que le Pape ne s'offensât de cette nomination, il chargea son nouveau Vicaire de se rendre à Rome, avant que d'exercer aucune des fonctions de sa dignité & de céder en son nom tous les droits que l'Empire conservoit encore sur l'éxarchat de Ravenne. Ces droits étoient très-considérables, & le souverain Pontife très-enchanté de cette cession vraiment avantageuse, reçut avec distinction Cnoderer, le laissa paisiblement remplir les fonctions de son vicariat, & s'attacha si fort à lui, que le siege de Mayence étant venu à vaquer par la mort de Vernhern, le chapitre s'étant divisé & ayant fait une double élection, Honorius rejeta les deux élus & donna cet Archevêché à Cnoderer, qui se voyant alors Archichancelier de l'Empire, eut par là le moyen d'agir avec plus d'autorité (1).

Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

Entreprise d'Honorius & lâche condescendance de Rodolphe.

Quelqu'imposantes néanmoins que fussent les dignités de Cnoderer, il trouva des obstacles qu'il ne put aplanir; en effet, depuis la mort de Frideric II, & sur-tout par les désordres du dernier interregne, l'autorité impériale s'étoit entierement évanouïe en Italie, & il n'y restoit plus ni villes ni Seigneurs qui voulussent se soumettre au chef de l'Empire dont on étoit accoutumé à ne plus respecter la puissance. Averti des difficultés qu'éprouvoit Cnoderer, Rodolphe lui écrivit de chercher, de concert avec le Pape, les moyens de rétablir dans ce pays la souveraineté impériale, on lui répondit vainement que la voie la plus sûre étoit de venir lui-même & de se faire couronner à Rome. Rodolphe fut sans doute très-excusable de regarder cette cérémonie comme tout-à-fait inutile: mais il ne le fut point d'être insensible au refus des villes & des Seigneurs d'Italie, il le fut cependant au point qu'il fit les démarches les plus avilissantes pour entrer en accommodement, & qu'il ne rougit point de leur rendre la liberté au plus bas prix, ne se réservant que l'hommage & le titre de souverain. Les auteurs contemporains assurent qu'il n'en couta à Lucques que 12000 ducats, 6000 à Boulogne & autant aux Génois. Cette conduite vraiment basse, fit mésestimer Rodolphe, qui ne s'étoit déjà rendu que trop odieux par ses injustices, & la sordide avidité avec laquelle il souilloit la majesté de son trône (2).

Il vend en Italie les droits Impériaux. 1286.

(1) Gerhard a Roo. pag. 35. Czerwenckar. L. 1. c. 18. Struvius. (2) Catena *Histor.* Liv. 29. cap. 2. Cuspinian. in Rudolph.

SECT. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

Corruption des mœurs des Ecclésiastiques.

Cependant Cnoderer chargé pour son maître, du prix de la liberté des villes impériales d'Italie, revint d'Italie avec le Légat Jean Buccamali, Evêque de Tusculum: celui-ci dans un Concile qu'il avoit convoqué à Wurtsbourg, fit publier un reglement fort long au sujet de la réformation des mœurs ecclésiastiques; ces mœurs étoient alors parvenues à la plus révoltante corruption; aussi peu modestes dans leurs habits qu'ils étoient scandaleux dans leur conduite, les gens d'Eglise, disent les auteurs contemporains, entroient à toute heure dans les appartemens les plus secrets des couvents de Religieuses, jouoient aux dez, passoient avec les religieuses qu'ils dirigeoient une partie des nuits, avoient publiquement des concubines, usurpoient, vendoient & achetoient les bénéfices, & disoient cinq à six messes par jour afin de gagner davantage. Les avoués, lorsqu'ils se sentoient les plus forts, s'emparoient des revenus & des fonds des églises qu'ils avoient juré de défendre: méprisés autant qu'ils étoient méprisables, les ecclésiastiques étoient impunément vexés, battus, arrêtés, mutilés, mis à mort. A ces désordres le Légat Buccamali opposa des censures, des interdits & des excommunications: mais comme le rétablissement de la discipline ecclésiastique n'étoit pas le but de son voyage, il ne s'occupa que fort peu de cet objet, &, de la part du Pape, il demanda au clergé la levée d'une décime pendant cinq ans. Une telle proposition eut dû irriter l'Empereur; mais bien loin de s'en offenser, il saisit cette occasion de demander pour lui-même à tous les sujets de l'Empire, une forte contribution. Plusieurs Seigneurs qu'il avoit pris soin de gagner, lui firent accorder ce subside, il n'en fut pas de même de la décime demandée par le souverain Pontife; tous les prélats rejetterent cette proposition; le Légat osa persister, la dispute s'échauffa vivement, & dans le tumulte le neveu de Buccamali & un noble Romain furent tués: le Légat lui-même eut beaucoup de peine à se sauver; il partit précipitamment, & prit, fort mécontent, la route d'Italie (1).

Demande du Légat rejetée avec indignation. 1287.

Entreprises guerrieres de l'Evêque de Metz. 1287.

L'Evêque de Metz, Bouchard, n'avoit point assisté à ce Concile de Wurtsbourg, il savoit que l'on ne devoit s'y occuper que du rétablissement des mœurs des gens d'Eglise, & Bouchard avoit alors des affaires bien plus importantes; il étoit en guerre contre Frideric III, Duc de Lorraine au sujet du Comté de Castres, que le Duc à qui cette terre étoit engagée refusoit de rendre au Prélat, celui-ci plus accoutumé aux expéditions militaires qu'aux fonctions épiscopales, rassembla toutes ses forces, livra bataille au Duc, le battit complétement, alla à Mayence suivi d'une partie de ses troupes, reçut de l'Empereur l'investiture des fiefs dépendans de son Evêché, contraignit ses ennemis à accepter la paix aux conditions qu'il voulut leur imposer, continua à se rendre redoutable par sa valeur, & ne quitta les armes que quand la mort, qui le surprit au milieu de ses projets de guerre, le força à quitter la vie (2).

Tandis que l'Empereur s'occupoit à Mayence des intérêts de sa famille, quelques peuples voisins des Comtés d'Uri, de Schweitz & d'Unterwald, firent une violente irruption dans ces trois cantons & commirent d'horribles ravages

(1) Naucler *generat.* 49. *Histor. Austrasf. ad ann.* 1287. Fugger. L. 1. chap. 15.
(2) *Chronic. Colmar.* Meurisse. pag. 481.

ravages dans celui d'Unterwald; à la premiere nouvelle de cette invasion, Rodolphe se hâta de rassembler ses troupes & se rendit en Franconie résolu d'aller arrêter ces brigands; son fils Rodolphe, alors occupé à réduire Guillaume, Abbé de S. Gall, fut plus heureux que son pere, il marcha contre cette foule de dévastateurs, les surprit, les extermina presque tous, reprit tout le butin qu'ils avoient fait, & retournant au siege de la ville de Weil, contraignit l'Abbé de S. Gall de se rendre, & de s'en rapporter, au sujet de ses prétentions au jugement de l'Empereur, il s'agissoit de la part de l'Abbé, de quelques privileges, & de quelques droits de péage dont il prétendoit devoir jouir, quoique ses titres ne fussent rien moins que constatés (1). L'Abbé de S. Gall pouvoit d'autant moins se flatter d'obtenir un jugement favorable, que pour le même sujet l'Empereur avoit vivement soutenu ses droits par la force des armes contre Eberhard, Comte de Wirtemberg qui s'étoit prétendu autorisé à établir des péages & à exiger de ses peuples des impôts exorbitans. L'Archevêque de Mayence avoit ménagé un accommodément en vertu duquel le Comte avoit promis d'abolir tous ces nouveaux droits: mais à peine Rodolphe eut licencié ses troupes, qu'Eberhard s'étoit emparé de plusieurs villes libres & avoit fait revivre toutes ses prétentions. Irrité de sa mauvaise foi l'Empereur étoit rentré dans le Wirtemberg, avoit repris toutes les places conquises par le Comte, obligé celui-ci de se soumettre, & afin de lui ôter jusqu'à l'espoir de remuer encore, il avoit fait entourer de murs plusieurs bourgs, qui dès lors avoient pris le nom de villes.

Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

Guerre en Suisse; l'Abbé de S. Gall est soumis.

Les soins que Rodolphe prennoit étoient sans contredit la voie la plus sûre de fixer la paix dans l'Empire; mais ce furent ces soins mêmes qui animerent contre lui plusieurs Seigneurs, qui jusqu'alors abusant de leur autorité, avoient été dans l'usage de tirer des taxes exorbitantes des villes & de gêner la liberté des autres au point de les soumettre à leur propre domination; ensorte que c'étoit ce choc des villes privilégiées contre les entreprises des Seigneurs, qui perpétuoit la guerre dans les provinces de l'Empire.

Causes des troubles en Allemagne.

Les villes d'Allemagne étoient de trois sortes, les unes franches, les autres impériales & les autres mixtes ou moitié franches & moitié sujettes. Les villes franches étoient celles qui n'avoient jamais reconnu d'autre Souverain que l'Empereur; les villes impériales étoient celles qui après avoir été soumises à des Princes s'étoient soustraites à leur jurisdiction, & avoient été ensuite directement soumises au chef de l'Empire; ensorte que leur liberté consistoit à ne reconnoître que la suprématie Impériale & que leur franchise étoit récente, au-lieu que celle des villes nommées *Franches* par excellence, étoit ancienne (2). Chacune de ces villes étoit distinguée par certaines immunités, qui n'étoient pas communes entre elles: par exemple les villes franches Suisses & Lombardes avoient une liberté entiere, étoient exemptes même de la prestation du serment, & n'étoient tenues à autre chose qu'à reconnoître l'autorité Impériale. Les villes franches Allemandes n'étoient point assujetties aux impositions & ne contribuoient que volontairement lorsque le salut de l'Empire exigeoit des secours; elles jouissoient du titre & du rang

Diversité des villes Franches, Impériales & Mixtes.

(1) Aulug. Goslar. *Chron. Basileius.* (2) Spener *Hist. Germ. Univ.* Barre *Histoire d'Allemagne.* Tom. 5. pag. 216 & *suiv.*

SECT. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

d'Etats de l'Empire: Augsbourg, Metz & Aix la Chapelle étoient les principales de cette classe. A l'égard des villes Impériales, elles jouissoient à quelques égards des mêmes immunités, mais non pas dans la même étendue: toutes les fois que l'Empereur entroit ou sortoit de chez elles, elles étoient tenues à quelque contribution, ce n'étoit qu'à certaines conditions plus ou moins onéreuses qu'il leur étoit permis d'exercer la justice, & elles étoient encore soumises à quelques contributions envers les Princes dans le territoire desquels elles étoient situées. Quant aux villes sujettes soit immédiatement des Princes séculiers & ecclésiastiques, soit médiatement de l'Empire, elles étoient pleinement soumises à l'autorité de ceux de qui elles relevoient, quoique ceux-ci ne pussent les traiter avec despotisme: ensorte que pour les soumettre à des impositions extraordinaires il falloit le consentement des assemblées générales ou particulieres. Enfin les villes mixtes étoient celles qui relevoient des Princes dans le territoire desquels elles étoient situées, & de l'Empereur à raison de leurs régales & des priviléges dont elles jouissoient: il est vrai qu'elles étoient libres; mais elles n'avoient point le titre d'Etats de l'Empire, & n'étoient point admises aux assemblées générales: à cela près, elles avoient le droit de se gouverner elles-mêmes, & quelques unes celui de nommer leurs officiers, dans le nombre de ces villes mixtes étoit Lauterbourg qui reconnoissoit par son territoire le Landgrave d'Alsace, & par ses privileges l'Empire, dont elle n'étoit cependant point Etat. Elle avoit néanmoins bien des privileges, & le jeune Rodolphe, Landgrave d'Alsace & fils de l'Empereur, entreprit de les anéantir & de la réduire à une soumission entiere. Irrités de ce projet les habitans de Lauterbourg prirent les armes & l'Empereur, toujours prompt à soutenir les entreprises de ses fils, forma le siege de cette ville, qui, après quelque tems d'une vigoureuse défense, fut contrainte de se rendre à discrétion (1).

Villes libres & villes sujettes.

La guerre que le chef de l'Empire entreprit quelques jours après ne fut point aussi heureuse quoiqu'elle fut également injuste. Anselme Seigneur de Rapolstein, refusant de faire part à son frere Henri & à ses neveux de quelques biens de famille, l'Empereur voulut l'y contraindre, & Anselme lui répondant qu'il ne pouvoit se dessaisir de ses biens sans tomber dans l'indigence, Rodolphe irrité du refus, donna ordre au Seigneur de Waldech, d'aller assiéger Anselme dans son château de Rapolstein. Cette entreprise ne réussit pas: Anselme qui avoit mis dans ses intérêts la plûpart des Seigneurs du voisinage, força les assiégeans de se retirer, porta le fer & la flamme dans les terres du Seigneur de Habsbourg, qui s'étoit déclaré contre lui, le battit, alla ravager l'évêché de Bâle dont le Prélat s'étoit déclaré pour l'Empereur, brula vingt six villages, & brava Rodolphe, qui, à la tête d'une armée Impériale étoit venu former encore le siege de Rapolstein, le contraignit de s'éloigner, & remporta sur les Impériaux les succès les plus complets: ce ne fut que l'année suivante, que désespérant d'avoir la supériorité, Rodolphe plus heureux par la négociation, pacifia les troubles d'Alsace; on ignore à quelles conditions (2).

Rodolphe prend part aux troubles d'Alsace & échoue.

1286. Il y avoit deux ans qu'Albert, Duc de Brunswick étoit mort; par son

(1) *Histor. Alsac.* (2) *Ann. Colmar.*

teſtament il avoit laiſſé ſes plus beaux domaines à Henri l'aîné de ſes enfans & avoit diſpoſé de quelques autres fiefs en faveur d'Albert le Gros & de Guillaume ſes deux autres fils. Henri mécontent de ces diſpoſitions, quoiqu'il fut le mieux partagé, fit une incurſion ſur les terres d'Albert le Gros, qui ligué avec ſon frere Guillaume, battit complétement Henri, & le contraignit de demander la paix à des conditions avantageuſes pour les deux freres (1).

Hiſt. d'Allemagne, 1254-1313.

A-peu-près dans ce tems l'Empereur perdit un confident qui lui étoit fort cher, l'Archevêque de Mayence Cnoderer, Prélat peu eſtimé par ſon clergé qu'il mépriſoit: homme rempli d'ambition, entiérement dévoué à ſon maître, & qui après avoir paſſé pluſieurs années dans l'obſcurité du cloître, étoit ſorti de l'ordre des Franciſcains, pour occuper à la cour de Rodolphe les poſtes les plus éminens. Gerhard de la maiſon d'Eppenſtein, fut ſon ſucceſſeur & ſe fit reſpecter par ſes vertus épiſcopales, & ſes talens militaires.

Renonciation du Roi de Bohême à la ſucceſſion de Frideric le Belliqueux. 1288.

Ce fut auſſi à-peu-près alors, que le Duc de Sleswich, Waldemar, tuteur du jeune Roi de Dannemarck, dont le pere Eric VII avoit été aſſaſſiné deux ans auparavant, découvrit les meurtriers de ce Monarque; c'étoient dix Seigneurs Danois, qui, dans la vue de ſe rendre maîtres du gouvernement avoient formé le complot de ſe ſaiſir du jeune Monarque: Waldemar les prévint, ils furent condamnés à un banniſſement perpétuel & leurs biens adjugés au fiſc, peine trop douce pour un tel attentat. Alors auſſi le jeune Roi de Bohême Wenceſlas, épouſa la Princeſſe Judith, fille de l'Empereur, après avoir ſolemnellement renoncé aux Duchés d'Autriche & de Styrie, ainſi qu'à tous les autres fiefs dépendans de la ſucceſſion de Frideric le Belliqueux. Enchanté de cette alliance, & plus encore de voir l'Autriche & la Styrie irrévocablement fixées dans ſa maiſon, Rodolphe accorda à Wenceſlas un diplome par lequel il le confirmoit lui & ſes ſucceſſeurs dans la charge de grand Echanſon, avec droit de ſuffrage dans l'élection du Roi des Romains comme les autres Electeurs. Sans-doute le Roi de Bohême, dont les prédéceſſeurs depuis Ladiſlas II avoient joui de cette dignité, devoit y être maintenu; mais Rodolphe n'en commettoit pas moins une injuſtice, lui qui après ſon élection avoit accordé aux Ducs de Baviere le droit d'élire, & qui lors de ſes brouilleries avec le Roi Ottocare n'avoit pas rendu aux mêmes Ducs de Baviere, la charge de grand Echanſon, que leurs ancêtres avoient occupé dans le XIIe ſiecle. Cependant ces Seigneurs craignant qu'étant privés de cette charge ils ne le fuſſent auſſi du droit d'élection, diſputerent aux Comtes Palatins la charge de Grand-maître, ſous prétexte qu'ils deſcendoient les uns & les autres de la même ſouche, & ils parvinrent à exercer avec les Comtes les fonctions de cette charge.

Nouvelle injuſtice de Rodolphe.

Les innovations que le chef de l'Empire faiſoit à meſure qu'il s'y croyoit intéreſſé déplaiſoient ſouverainement aux Seigneurs & à la principale nobleſſe: on parloit hautement de ſon avidité, & l'on diſoit ſans ſe contraindre qu'il ſe conduiſoit moins en chef de l'Empire, qu'en particulier toujours prêt à s'agrandir aux dépens de quiconque avoit par ſa fortune ou l'étendue de ſes domaines, le malheur d'irriter ſon ambition, il ne tarda point à donner une nouvelle preuve de ſon avarice; un jeune homme fut tué à Weſel par des

(1) *Chronic. Brunſwick.*

SECT. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

juifs, qui, soit par fanatisme, ou par représailles, l'ayant attiré dans un caveau le firent périr dans des supplices affreux. On porta des plaintes de ce crime à Rodolphe, qui fit mettre en prison le Rabin qui avoit ordonné ce meurtre. Les juifs vinrent se plaindre à leur tour, prétendirent que les chrétiens avoient mis à mort encore plus inhumainement plusieurs juifs & promirent 20 mille marcs d'argent à Rodolphe, s'il leur faisoit justice des chrétiens de Wesel & de Boppart. L'Empereur eut dû s'indigner d'une aussi insolente proposition, mais il fut encore plus vil que ceux qui osoient la faire; il l'accepta, rendit la liberté au Rabin, & condamna à 2000 marcs de dommage les habitans de Boppart & de Wesel; il fit plus même, & il obligea l'Archevêque de Mayence de prêcher que les habitans de ces deux villes étoient coupables des crimes les plus énormes envers les juifs; ensorte que pour une somme assez modique, il se montra en cette occasion aussi mauvais Empereur que mauvais Chrétien (1).

Querelle entre les Juifs & les Catholiques; lâche parti de l'Empereur.

Mort du Pape Honorius IV Nicolas IV lui succede. 1290.

Il y avoit 10 mois que le Pape Honorius IV étoit mort, & après bien des disputes, des intrigues & des débats, les Cardinaux lui donnerent pour successeur Jérôme d'Ascoli, Evêque de Palestrine, qui sous le nom de Nicolas IV se signala par son aveugle complaisance pour Rodolphe & pour les Gibelins, quoique ce fut la faction constamment opposée aux Papes.

Pendant que Nicolas prenoit possession de la chaire pontificale, Rodolphe s'occupoit à faire des réglemens pour la tranquillité publique. Parmi ces réglemens il y en eut quelques-uns de très-sages, entre autres la célebre constitution qu'il fit dresser à la diete de Wirtemberg, & qu'il fit publier sous le nom de *paix publique:* elle fut approuvée & confirmée dans une diete tenue à Egra, l'Empereur eut aussi l'avantage de terminer une querelle qui avoit couté bien du sang pendant l'interregne, il s'agissoit de la succession à la Thuringe, & il fut réglé que ce pays seroit divisé entre les parties qui y prétendoient; de maniere que la Thuringe proprement dite demeureroit au pouvoir d'Albert, fils de Henri l'illustre, Marquis de Misnie, & que la partie occidentale ou la Hesse seroit transmise à la postérité de Henri, Duc de Brabant, ce fut alors aussi que l'Empereur augmenta considérablement les privileges des Electeurs de Saxe, de Brandebourg & du Roi de Bohême ses gendres: il s'occupa donc beaucoup du soin de faire rendre la justice: mais il ne perdit jamais de vue ses enfans, ni leur agrandissement; on assure même qu'il ne traita si favorablement ses trois gendres qu'afin de les gagner en faveur d'Albert son fils, qu'il désiroit ardemment de faire élire Roi des Romains (2).

Politique de Rodolphe.

Ce fut à-peu-près dans ce tems qu'arriva la fin tragique de Ladislas III, Roi de Hongrie, tué les armes à la main par les Cumans; il ne laissoit point d'enfans, & son trône appartenoit incontestablement à Marie de Hongrie sa sœur, femme de Charles II, Roi de Sicile, qui le destinoit à Charles Martel son fils ainé: mais Nicolas IV, qui, sans preuve, sans nulle raison légitime, prétendoit que la Hongrie relevoit de l'Eglise Romaine, écrivit à Rodolphe & le pria de soutenir le Légat qu'il envoyoit dans ce pays. Ce Légat, en

(1) *Annal. Colmar apud Bell.* T. 10. pag. 700-703. Fleury. Spener. (2) Spener *Hist. Germ. Univ.* Tom. 1. Lib. 1. cap. 2.

en effet, ne tarda point à paroître, & dès son arrivée il déclara sans détour à Rodolphe que la Hongrie appartenant au S. Siege, le Pape défendoit à qui que ce fût de s'y arroger aucun droit (1). Il s'agissoit d'une couronne, & elle convenoit à Albert: l'Empereur pour toute réponse à la déclaration du Légat, fit aussi des prétentions à ce trône, tout aussi peu fondées que celles du souverain Pontife, &, sous prétexte que la Hongrie étoit un fief de l'Empire, il en investit Albert, mais pendant qu'il donnoit cette investiture, un tiers auquel l'Empereur ni le Pape ne songeoient, s'empara d'une partie de ce Royaume, & son invasion étoit appuyée des droits les plus évidens: c'étoit André, surnommé le *Vénitien*, & véritablement héritier des Rois de Hongrie; car il étoit fils d'Etienne, fils posthume d'André II, exclus du trône par Bela IV son frere ainé, dont la postérité masculine s'étoit éteinte avec Ladislas III. Etienne étoit allé s'établir à Venise, où il avoit épousé une Morosini, de laquelle il avoit eu André: celui-ci passa en Hongrie, y fit reconnoître ses droits, & fut solemnellement couronné. Secondé à son tour par le souverain Pontife, Charles Martel, héritier de Hongrie, du chef de Marie sa mere épouse du Roi de Sicile, se fit couronner aussi par un Légat du Pape, & l'année d'ensuite Rodolphe, dont Charles épousa la fille Clémence, lui abandonna toutes ses prétentions sur ce Royaume. Il est vrai que tant qu'il vécut André *le Venitien* resta maître d'une partie de la Hongrie, mais à sa mort, le Royaume entier se soumit à Charles Martel, le premier Souverain de la branche d'Anjou-Hongrie (2).

Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

Le Pape & l'Empereur tentent d'usurper la Hongrie, dont André se fait reconnoître Souverain.

Charles Martel se fait couronner aussi Roi de Hongrie.

1290.

Il y avoit long-tems qu'Othon, Comte Palatin de Bourgogne, s'étoit declaré l'ennemi de l'Empire & avoit prêté serment de fidélité au Roi de France, duquel il prétendoit relever: cette prétention avoit causé bien des hostilités qui avoient été terminées par plusieurs traités presqu'aussi tôt rompus. Othon, ligué avec le Comte de Montbelliard venoit de recommencer la guerre & l'Empereur avoit marché contre lui à la tête d'une partie de ses forces; mais il ne fut point heureux, il fut contraint d'accorder la paix à son ennemi, & même de le décharger de toutes les sentences & de toutes les proscriptions portées contre lui (3).

Ce qui augmenta encore le chagrin de Rodolphe, furent les preuves non équivoques du mécontentement de la plûpart des Seigneurs de l'Empire, & la mort de Rodolphe l'un de ses fils. Ses chagrins ne l'empêcherent point de déterminer bien des différens qui divisoient entre eux plusieurs Princes de l'Empire. Henri, Comte Palatin de Saxe, Marquis de Misnie, étoit mort, ne laissant qu'un fils, Frideric-Clément, qu'il avoit eu de Mathilde son épouse, femme d'une naissance fort inférieure à celle de son mari: celui-ci, quelque tems avant sa mort, pressentant combien cette alliance pourroit dans la suite nuire à son fils, alla prier l'Empereur d'accorder à Mathilde & à ses enfans les honneurs de la haute noblesse; Rodolphe ne crut pas devoir accorder cette demande, il promit de légitimer Frideric-Clément, afin qu'il pût succéder aux fiefs de son pere, & aussi-tôt que Henri l'illustre fut mort, il donna au Duc de Saxe, Albert II son gendre, l'investiture du Palatinat de

Soins de l'Empereur.

(1) *Hist. Hongar.* Thurocz. *Chron.* cap. 18. Fleury d'Egly. (2) Villani. L. 7. c. 134.
(3) Albert Argentin. p. 104. Fugger. L. 1. c. 14. Trithem. *Annal. Hirsang.*

SECT. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

Saxe. Dans une diete qu'il avoit convoquée à Francfort, il pria & pressa fort vivement les Electeurs d'assurer à son fils la couronne Impériale & de l'élire Roi des Romains. Mais les circonstances n'étoient alors rien moins que favorables; son avarice & ses injustes entreprises avoient trop profondement ulcéré les Princes de l'Empire; ils craignoient que son fils ne lui ressemblât, & sous prétexte qu'il n'étoit point assez riche, ni l'Empire assez opulent pour entretenir deux cours Royales, cette demande fut refusée, & même assez durement. Rodolphe, qui ne s'étoit attendu ni à ce refus, ni aux dispositions peu favorables qu'il apperçut, en conçut un tel chagrin, qu'après être allé faire renouveller à Spire la paix publique pour six ans, il se rendit à Germesheim, où dévoré de tristesse, il tomba malade, & mourut en très-peu de jours, le 30e de 7bre 1291, dans la 73e année de son âge & la 18e de son regne (1).

Chagrins de Rodolphe & sa mort. 1291.

L'Empereur Rodolphe, eut sans-doute des qualités fort estimables; il eut de la valeur, de la prudence, il eut plus de bonheur encore, il fut adroit, habile politique & grand homme d'état; il prit un soin particulier de faire rendre la justice à ses sujets: la fortune couronna la plûpart de ses entreprises: il livra plusieurs batailles où il remporta la victoire; il s'empara de toutes les villes qu'il attaqua, réduisit tous ceux auxquels il déclara la guerre, & ne les épargna point, du moins dans leurs possessions, dont il les dépouilla. Mais presque toutes les guerres qu'il entreprit furent injustes, & ses conquêtes furent des usurpations qu'il ne fit que pour agrandir sa famille & lui procurer les plus solides établissemens: il réussit, & jeta les fondemens de cette étonnante grandeur où sa postérité s'est élevée depuis. L'honneur & l'équité lui reprocheront éternellement la ruine de la maison de Baviere, à laquelle il devoit tout, & sur laquelle il ne rougit pas d'usurper l'Autriche, la Carniole & la Styrie. La gloire de l'Empire périt entre ses mains quant à l'Italie, où il renonça honteusement à ses droits, où il vendit lâchement aux villes leur indépendance, où il seconda la puissance Pontificale à affermir dans Rome sa domination; où il se dégrada au point d'enrichir les Papes du bien de ses sujets d'Italie. Nous ne pensons donc pas devoir donner à Rodolphe les éloges outrés que quelques historiens lui ont prodigués: nous convenons qu'il eut des talens; mais il faut avouer qu'il fut plus heureux qu'habile; il ne fut point héros, quoiqu'il parvint à rétablir le bon ordre que les troubles de l'interregne avoient fait disparoître. La vérité ne nous permet pas de dissimuler qu'il fut Souverain injuste & le plus avide des hommes. D'Anne sa premiere femme, fille de Burcard, Comte de Hohenberg, il eut six garçons & huit filles, les garçons furent Albert, Duc d'Autriche, qui perpétua sa maison. Rodolphe, Duc de Suabe; Herman qui venoit de fiancer la fille d'Edouard, Roi d'Angleterre, lorsqu'il se noya dans le Rhin; Frideric qui mourut sans enfans, Charles, qui périt en bas âge, & Rodolphe qui mourut dans l'enfance: ses filles furent Mechtilde, que son pere maria à Louis le Sévere, Duc du Baviere, Comte Palatin, & si cruellement dépouillé par son beau-pere; Agnès qui épousa Albert II, Duc de Saxe; Hedvige qui fut mariée à Othon, Marquis de Brandebourg; Gutta qui fut l'épouse de Wenceslas, Roi de Bohême; Clémence, mariée peu de tems avant la mort de son pere à Char-

Sa postérité.

(1) *Annal. Colmar.* Spener. *ad ann.* 1291. Trithem. *ann.* Hirsang.

les Martel, Roi de Hongrie; Marguerite, épouse de Théodoric, Comte de Cleves; Catherine, mariée à Othon, Duc de Baviere, frere de Louis le Sevére & dépouillé aussi de ses Etats par son Beau-pere; Euphemie enfin, qui vécut & mourut Religieuse. Nous avons eu soin de dire que ce qui hâta la mort de l'Empereur, fut le chagrin que lui causa la nouvelle de la mort de Rodolphe son fils, Landgrave d'Alsace; celui-ci laissa son épouse Agnès enceinte d'un fils dont elle accoucha quelques mois après à Francfort, & qui fut nommé Jean; il vécut pour son malheur, & sans contredit il mérita d'être voué à l'exécration publique: car Jean eut la barbarie d'assassiner son oncle Albert, Roi des Romains son tuteur, & dont-il croyoit avoir à se plaindre (1).

Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

Les Electeurs fatigués des injustices qu'ils croyoient avoir reçues du dernier Empereur, & peu d'accord sur le Successeur qu'ils lui donneroient, ne s'empresserent point de procéder à l'élection d'un Roi des Romains, & cette diversité d'opinions, cette indifférence à remplir le trône impérial occasionna un interregne de près de dix mois: espace de tems qui couta cher à l'Allemagne, par les troubles, les désordres, les guerres qui agiterent la plupart des provinces: celles d'Autriche & de Styrie, le furent par des seigneurs irrités des mesures qu'Albert venoit de prendre pour réformer les abus qui s'étoient introduits, à la faveur de la trop grande autorité dont la complaisance intéressée de Rodolphe laissoit jouir les seigneurs d'Autriche & de Styrie. Bien loin d'avoir égard aux plaintes des mécontens, Albert irrité de leurs mouvemens, accabla ces provinces d'impôts; & cet acte de sévérité achevant d'aigrir ces Seigneurs, ils attirerent dans leur parti le Roi de Hongrie auquel ils promirent une partie de la Carniole, Othon, Duc de Baviere auquel ils assûrerent la Styrie, le Roi de Bohême auquel ils promirent de donner la basse Autriche, & Conrad de Saltzbourg, auquel ils s'engagerent de livrer quelques cantons situés dans la haute Autriche (2). Les confédérés réunirent leurs forces, Albert marcha contre eux & les rencontra aux environs de Petau; la bataille fut presqu'aussitôt engagée; elle fut terrible & meurtriere; mais la victoire ne se décida pour aucun des deux partis, qui ne firent que s'affoiblier l'un l'autre, Albert, comprenant qu'il ne parviendroit jamais par la force à réduire les rebelles, fut le premier à faire des propositions de paix. Le Comte Palatin du Rhin se rendit médiateur, & le calme se rétablit, aux conditions que l'Autriche & la Styrie seroient remises en possession de leurs anciens privileges, que tous les impôts établis depuis la mort de Rodolphe seroient supprimés, que le Duc de Baviere & Conrad de Saltzbourg évacueroient le pays, & qu'en oubliant le passé, Albert accorderoit une amnistie générale aux seigneurs & aux peuples de ces deux provinces.

Interregne de 10 mois & troubles en Autriche & Styrie.

Une dispute plus animée, une guerre plus violente fixoit alors l'attention de l'Allemagne. Valeran III, Duc de Limbourg, mort il y avoit 11 ans, en 1280, n'avoit laissé pour héritiere qu'une fille unique, Hermengarde, épouse de Renaud, Comte de Gueldres; Hermengarde n'avoit survécu que deux ans à son pere, & comme elle ne laissoit point d'enfans, son cousin Adolphe II, Comte de Bergue, s'étoit mis en devoir de recueillir cette riche

Guerre au sujet de la succession du Duc de Limbourg.

(1) Spener. Cuspinianus in *Rodolph. Imperat.* (2) *Théatr. Hist. & Polit. Period. 4. Chron.*

SECT. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

ſucceſſion, qui lui fut diſputée par Renaud, Comte de Gueldre, ſous prétexte qu'en qualité d'épouſe d'Hermengarde, c'étoit à lui que devoit appartenir, du moins tant qu'il vivroit, le Duché de Limbourg. Adolphe ne ſe ſentant point aſſez fort pour lutter contre Renaud, céda ce Duché à Jean I, Duc de Brabant: celui-ci ſe prépara à ſoutenir les droits que lui donnoit cette ceſſion par la force des armes; Renaud ſe diſpoſa auſſi à combattre, & ſe ligua avec l'Archevêque de Cologne, les Comtes de Luxembourg, de Juliers, de Cleves, de Naſſau & pluſieurs Seigneurs puiſſans (1). Les deux partis attendoient le moment de terminer cette diſpute par une action déciſive, lorſque les Comtes de Flandre & de Hainaut offrant leur médiation, furent acceptés pour arbitres; ils prononcerent que le Comte de Gueldres jouiroit pendant ſa vie du Duché de Limbourg, qui enſuite paſſeroit au pouvoir du Duc de Brabant. Quelque juſte que fut ce jugement il fut également rejeté par les deux partis. Renaud, céda ſes droits ſur la ſucceſſion de Valeran à Henri III, Duc de Luxembourg, qui y avoit auſſi des prétentions, comme deſcendant des Ducs de Limbourg, par Valeran ſon ayeul. Dès lors les hoſtilités recommencerent avec la plus grande violence, l'Archevêque de Cologne le plus terrible des ennemis du Duc de Brabant, ſe ſignala par des ravages affreux, & par des artifices peu dignes de ſon caractere; Général des troupes de Gueldre, il marcha contre les Brabançons, qu'il ſe flatta d'intimider: ceux-ci parurent réſolus de combattre; les deux armées paſſerent la nuit fort près l'une de l'autre; le lendemain dès le point du jour, l'Archevêque célébra pontificalement la meſſe à la tête du camp; ſe revétit enſuite de ſa cuiraſſe, harangua ſes ſoldats, leur ordonna de ne faire aucun quartier aux ennemis qu'il maudit, ſe mit à la tête des ſiens, fondit ſur les Brabançons, & fut reçu avec la plus héroïque valeur: cette action fut très-meurtriere, elle fut fatale à pluſieurs chefs des deux partis, l'Archevêque de Cologne couvert du ſang des Brabançons que ſon épée faiſoit ruiſſeler, invoquant tour-à-tour le ciel & les enfers, ſe battit en héros, en furieux, en déſeſpéré, juſqu'à ce qu'épuiſé de rage & de fatigue, abandonné des ſiens, obligé de céder la victoire, il tomba priſonnier entre les mains du Comte de Bergue, qui le fit conduire à Manheim. Le triomphe du Duc de Brabant fut complet, & pour comble de bonne fortune, le Comte de Gueldres lui fut amené priſonnier, ainſi que le Comte Adolphe de Naſſau, qui, le Duc lui reprochant de lui avoir fait une guerre opiniâtre, & de lui avoir tué dans cinq combats cinq de ſes plus braves Généraux, reprit fierement „ ce qui m'étonne, c'eſt que tu ayes échappé toi-même à mon épée qui bruloit de te percer le ſein." Frappé de la fierté de cette réponſe, le Duc de Brabant rendit à l'inſtant même la liberté à Adolphe, le combla de préſens, & lui demanda ſon amitié. Adolphe répondit à ces bontés, & ne fut pas plutôt élevé au trône Impérial, où il ne comptoit pas alors de parvenir, qu'à ſon tour, il combla de bienfaits le Duc de Brabant (2). L'Archevêque de Cologne ſe montra beaucoup moins généreux, ce Prélat ne pouvant pardonner au Comte de Bergue de l'avoir retenu priſonnier, ſe vengea d'une maniere atroce, s'il faut en croire les auteurs contemporains: un jour que le Comte chaſſoit dans une forêt, à quelques lieues

Victoire du Duc de Brabant.

Atroce vengeance de l'Archevêque de Cologne.

(1) *Hiſt. Luxemb.* p. 43. (2) Idem. Liv. 5.

lieues de Bergue, vingt cavaliers poſtés en embuſcade par l'Archevêque, l'enleverent & le conduiſirent à Bonn, où le Prélat le fit enfermer dans une cage de fer, dont le faiſant ſortir de tems en tems, il le faiſoit expoſer à nud, frotté de miel, aux piquures des Guêpes: ce Comte après avoir ſouffert pluſieurs fois ce ſupplice expira miſérablement au bout de quelques mois. Pendant que ces horreurs ſe paſſoient à Bonn, le Duc de Brabant prenoit poſſeſſion du Duché de Limbourg, & s'uniſſoit à la maiſon de Luxembourg par le mariage de ſa fille aînée avec Henri IV, Duc de Luxembourg.

Hiſt. d'Allemagne, 1254-1313.

De tous ceux à qui cette derniere guerre fut onéreuſe, les habitans de Treves furent les plus maltraités par les brigandages de pluſieurs gentilshommes, qui, ruinés par les hoſtilités paſſées, s'emparerent du château de Noirmond, & de là ſe mirent à infeſter les environs de Treves, à piller les campagnes & à porter la déſolation dans tous les environs. Boemond, Archevêque de Treves, homme juſte, brave & très-attaché à ſes diocéſains, réſolut de les venger, & de punir cette troupe de malfaiteurs. Dans cette vue il ſe ligua avec Frideric de Lorraine, alla aſſiéger ces brigands dans le fort de Noirmond, où, après la réſiſtance la plus opiniâtre, il contraignit les aſſiégés de ſe rendre à diſcrétion, & les envoya tous priſonniers en divers châteaux. Ce fut la ſeule fois que Boemond crut que ſon caractere & ſa dignité d'Archevêque lui permettoient de prendre les armes. On reſpecte peu la mémoire des autres Prélats de ce tems, guerriers farouches, & mauvais Evêques; mais Boemond combattant pour les plus chers intérêts de ſes diocéſains, mérite d'être diſtingué de tous les prélats de ſon tems (1).

Généreuſe action de l'Archevêque de Treves.

Quoique le trône Impérial fut vacant depuis plus de neuf mois, perſonne ne doutoit que le Duc d'Autriche Albert n'y fût élevé: car, c'étoit un uſage aſſez conſtamment ſuivi depuis long-tems d'élire celui de la famille du dernier Empereur qu'on jugeoit le plus digne de lui ſuccéder; d'ailleurs, Albert avoit des eſpérances d'autant plus fondées, que dans le nombre de ſept Electeurs, il comptoit quatre beaux-freres, Louis, Comte Palatin, Albert, Duc de Saxe, Othon, Marquis de Brandebourg & Wenceſlas, Roi de Bohême: mais il ne ſavoit pas que Gherard, Archevêque de Mayence cabaloit ſourdement contre lui, & conduiſoit, à l'inſçu même des Electeurs, ſon intrigue avec autant d'adreſſe que d'intelligence. Ce Prélat s'étoit propoſé de mettre la couronne Impériale, ſur la tête du Comte Adolphe de Naſſau ſon couſin, jeune homme brave à la vérité, mais du reſte, ſans crédit, ſans puiſſance & qui ne fixoit l'attention de perſonne. Pour s'aſſurer de l'élection de ſon couſin, Gherard prit une route ſinguliere; il montra le plus grand intérêt pour Albert, & alla dire en confidence à chacun des Electeurs qu'il voyoit avec douleur les ſuffrages ſe réunir ſur un Prince, qu'il nommoit, & qu'il ſavoit être l'ennemi de l'Electeur auquel il parloit. Ce ſtratagême lui réuſſit, & les Electeurs effrayés crurent ne pouvoir mieux faire, pour écarter celui dont on les menaçoit, que de rendre l'Archevêque maître de leurs voix, avec pouvoir d'élire le Prince qu'il voudroit, pourvu que ce ne fût point leur ennemi; & ils ne doutoient pas que le choix ne tombât ſur Albert. Gherard les laiſſa tous ſe bercer de cette eſpérance, & le jour de l'élection arrivé,

Les Electeurs ſongent à nommer un Roi des Romains. Intrigues de l'Archevêque de Mayence.

(1) Brouwer. T. 2.

SECT. VII. *Hist. d'Allemagne*, 1254-1313.

Adolphe de Nassau est proclamé Empereur. 1292.

ils furent dans la plus grande surprise, quand le Prélat proclama Empereur Adolphe, Comte de Nassau. Ils furent indignés de la supercherie; mais ils étoient liés par leur compromis, & il avoit si bien pris ses mesures, qu'ils furent contraints de souscrire à cette élection; le nouveau Roi des Romains fut solemnellement couronné à Aix-la-Chapelle, où il reçut l'hommage & le serment de fidélité de tous les Princes, même d'Albert d'Autriche, qui ne le prêta qu'en frémissant de fureur (1).

Pour tous domaines Adolphe, fils de Walrab, Comte de Nassau, ne possédoit que trois Seigneuries fort peu étendues dans le Comté de Nassau; il s'étoit distingué dans les guerres contre le Duc de Brabant, mais du reste, il avoit peu de talens & peu de vertu; il s'étoit, quoique fort jeune encore, fait connoître par des vices éclatans, il n'aimoit les femmes que pour les outrager, & il étoit hautement accusé d'avoir lâchement abusé par la force, de plusieurs femmes & filles, de quelques veuves, & même de plusieurs religieuses. Vain à l'excès, il étoit injurieux, insultant & fort impudent. Tel fut le chef que l'Archevêque de Mayence ne rougit point de donner à l'Empire (2). Avec tous ses vices, Adolphe commença son regne sous des auspices fort heureux; il affecta de respecter tout ce que son prédécesseur avoit fait, & ne déplaça aucun de ceux qui tenoient, ou leurs charges ou leurs emplois de l'Empereur Rodolphe. Il témoigna d'abord la plus grande déférence aux sages conseils de Boemond, Archevêque de Treves, & par sa douceur affectée & ses manieres bienfaisantes, il s'assura de la fidélité des principales villes de l'Empire.

Adolphe fait la guerre au Comte de Bourgogne.

Comme les talens militaires étoient les seules qualités qu'on lui reconnut, & qu'il eut effectivement, il crut devoir signaler les commencemens de son regne par l'éclat de ses armes: dans cette vue, & croyant avoir intérêt à ramener les Princes qui paroissoient très-peu satisfaits de son élection, il convoqua une diete à Spire & y fit résoudre la guerre contre Othon, Comte Palatin de Bourgogne, qui ne se proposoit rien moins que de se soustraire à l'Empire & de se rendre Vassal du Roi de France, ainsi que nous l'avons dit. Adolphe, fut secondé dans ce projet par la plûpart de ceux qui assistoient à cette diete; mais non par Albert, Duc d'Autriche, occupé alors à négocier un traité avec Philippe le Bel, Roi de France, qui lui fournit un secours de 1500 chevaux, avec lesquels Albert alla assiéger & s'emparer de Zurich, ainsi que de quelques châteaux du voisinage. Irrité de l'espece de défection du Duc Albert, Adolphe, dans l'intention de se venger, marcha vers la Suabe, résolu de s'emparer des fiefs que le Duc possédoit dans cette province. Il ne fut pas heureux dans cette expédition, il fut contraint de l'abandonner, avant même que d'avoir pu rien tenter. Le desir de punir Albert, & la crainte, s'il l'attaquoit, d'avoir pour ennemi le Roi de France, l'engagea à envoyer à ce Monarque des ambassadeurs chargés de conclure un traité avec lui & de demander la restitution du Royaume d'Arles, & l'hommage du Comte de Bourgogne. Philippe le Bel ne voulut pas même accorder audience à ses ambassadeurs, & les renvoya chargés d'une grande lettre cachetée & qui ne conte-

(1) *Annal. Colomb. ad ann.* 1292. *Descript. du Gouvern. German.* (2) Albert Argentin *Chron. Colmar.* Spener *ad ann.* 1292.

noit que ces deux mots *Nimis Germane.* La demande d'Adolphe étoit peut-être injurieuse, mais il faut avouer que la réponse du Roi de France, n'étoit gueres moins orgueilleuse. Adolphe en fut très-irrité, & Philippe le Bel, qui sentoit combien ce Souverain avoit raison de se sentir offensé, offrit pour l'appaiser, de remettre au jugement de quelques arbitres les différens qui divisoient les deux Puissances au sujet de la Franche-Comté; l'Empereur rejeta la proposition, pour ne pas s'ôter à lui-même, le sujet de la guerre qu'il se proposoit de déclarer à la France, & qu'il remit à des tems plus favorables.

Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

Son mécontentement contre la France. 1293-1295.

Cependant la haine mutuelle du Duc Albert & d'Adolphe, devenoit de jour en jour plus vive, & le Duc d'Autriche ne négligeoit aucune occasion d'humilier & d'irriter le chef de l'Empire. Celui-ci avoit fait inutilement beaucoup de démarches pour se concilier l'amitié d'Albert, qui n'y avoit répondu que par des manieres fort insultantes: Adolphe lui avoit envoyé demander par des ambassadeurs sa fille en mariage, pour Gerlac son fils. „ J'y consentirois volontiers, répondit Albert, si par cette union ma fille pouvoit devenir Princesse; qu'Adolphe fasse mieux, qu'il donne en mariage une de ses filles à un de mes fils, & il la fera Princesse" (1).

Pendant que ces deux ennemis se donnoient ouvertement des preuves de leur haine, Conrad, Evêque de Strasbourg & partisan zélé d'Albert, se donnoit les plus grands soins pour conserver l'Alsace à ce Prince: Anselme de Rapolstein introduit dans Colmar par le Prévot de cette ville, y excitoit une révolte en faveur du Duc d'Autriche, & engageoit les habitans à se soustraire à l'autorité Impériale. Adolphe suivi de ses troupes, alla assiéger les Colmariens, les contraignit à lui ouvrir les portes & punit sévérement les auteurs de la rebellion. Il se disposoit à se venger également de Strasbourg, mais les magistrats de cette ville prévenant la punition que les habitans eussent subie, se hâterent de se soumettre, demanderent la paix, & l'obtinrent (2).

Troubles en Alsace.

Pendant ces mouvemens & ces hostilités la guerre entre la France & l'Angleterre s'enflammoit de jour en jour. Edouard, Roi d'Angleterre ayant refusé de comparoître au Parlement de Paris, où il avoit été cité comme Vassal rebelle, le Roi de France avoit envoyé une armée en Guyenne, qui étoit déjà le théatre des plus violentes hostilités. Edouard avoit envoyé en Allemagne l'Evêque de Durham, qui avoit attiré d'autant plus aisément Adolphe dans les intérêts du Roi son maître, que l'Empereur ne demandoit pas mieux que l'occasion de faire éclater son ressentiment contre la France, & que d'ailleurs, le Roi d'Angleterre fit donner à Adolphe, cent-mille marcs d'argent, à condition que cette somme feroit employée à lever des troupes.

Résolu, du moins en apparence, de soutenir la cause d'Edouard, Adolphe s'épuisa en menaces, qu'il n'effectua jamais, contre la France. Peu allarmé de ses dispositions, Albert, Duc d'Autriche, au contraire, prit hautement le parti de Philippe le Bel, & dit pour excuser sa défection, qu'il ne pensoit pas qu'il fut plus honteux d'être Pensionnaire du Roi de France, que de l'être du Roi d'Angleterre, reproche d'autant plus sensible à l'Empereur, que celui-ci s'étoit mis lâchement à la solde d'Edouard. Cependant ce dernier essuyoit en Guyenne de cruelles défaites, & il étoit très-mal secondé par ses

(1) Albert Argentin. *Chronic.* p. 109. (2) *Histor. Alsat.*

Sect. VII. Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

Lâcheté & honteuse guerre entreprise par Adolphe.

alliés. Le plus infidele de tous, Adolphe avoit employé les cent mille marcs à acheter la Thuringe d'Albert, Marquis de Misnie, qui, en haine de son épouse, fille de l'Empereur Frideric II, détestant ses deux fils Dicteman & Frideric le *mordu*; & uniquement pour ruiner ses enfans, vendit ce Landgraviat à l'Empereur, qui fomentoit depuis long-tems cette haine. Les Princes d'Allemagne, déjà indignés de la bassesse du chef de l'Empire à recevoir de l'argent d'Edouard, encore plus outrés de l'emploi qu'il en avoit fait, se souleverent hautement contre lui, & prirent le parti de Frideric & de Dicteman; ceux-ci firent la guerre à leur pere & à l'Empereur, qu'on ne vit qu'avec horreur s'unir à ce pere barbare, pour accabler des enfans qu'il vouloit ruiner. Adolphe & le Landgrave ne réussirent pourtant pas, & jamais l'Empereur ne put parvenir à s'emparer de la Thuringe: il eut à la verité quelques succès, mais il essuya des défaites cruelles, les Thuringiens ne voulant absolument point abandonner la cause de leurs légitimes maîtres; ensorte qu'après trois ans d'hostilités, Adolphe eut la honte de voir Frideric & Dicteman maîtres de la Thuringe (1).

L'Archevêque de Mayence songe à faire déposer l'Empereur.

L'avilissante expédition d'Adolphe ne fit qu'ajouter au mépris que l'Empereur s'attiroit par sa conduite oppressive & très-mésestimable; livré à la grossiéreté de ses vices, il se déshonoroit au-milieu d'une foule de débauchés qui composoient sa cour, & à l'incapacité desquels il confioit les postes les plus éminens. Quelques Seigneurs se hazarderent à lui représenter combien il se dégradoit lui-même; dur & vain Adolphe les traita fort mal, & n'en devint que plus injuste; l'Archevêque de Mayence, Gherard, qui lui avoit procuré le sceptre Impérial, d'autant plus affligé de l'inconduite affreuse de son parent, qu'on l'accusoit lui-même d'avoir trahi la patrie en plaçant la couronne sur une tête aussi peu digne, & désespérant de ramener Adolphe, se ligua avec le reste des Electeurs qui avoient déjà pris la résolution de le déposer (2).

Boniface VIII, Pape.

Tandis qu'Adolphe de Nassau se faisoit mépriser en Allemagne, un Souverain plus éclairé, mais beaucoup plus impérieux se faisoit en Europe de redoutables ennemis; ce Souverain étoit le Pape Boniface VIII. Après la mort de Nicolas IV, les Cardinaux ne pouvant s'accorder sur le choix de son successeur, avoient laissé le S. Siege vacant pendant 2 ans & quelques mois, tems auquel ils élurent Pierre Morron, qui n'occupa la chaire Pontificale que peu de tems, sous le nom de Céleſtin V, & qui fatigué du poids de la thiare, s'en démit par les conseils du Cardinal Benoit Caietan: celui-ci lui succéda sous le nom de Boniface VIII, & de crainte que son Prédécesseur ne regretât la Papauté, il le fit arrêter, enfermer & le laissa mourir dans une étroite prison. Boniface passoit pour très-habile dans les affaires; mais il étoit dissimulé, d'une insupportable vanité, d'une arrogance extrême, n'aimant que lui, & se croyant de bonne foi en droit de commander aux Souverains, qu'il prétendoit obligés de lui obéir (3).

On sait avec quelle fermeté Philippe le Bel humilia l'orgueil de ce Pontife, qui envoya fierement ordonner aux deux Monarques, de France & d'Angle-

(1) Struvius. *Period.* 9. *Theat. Historiq. Period.* 4. c. 10. Henri Stero. Albert Argentin.
(2) Spener *Hist. Germ. Univ.* T. 2. Liv. 1. Heiss. T. 1. Liv. pag. 142 aux notes.
(3) Raynald *ad ann.* 1296.

terre, de mettre fin à leurs hostilités: ses ordres furent peu respectés; les deux Rois continuerent la guerre; Boniface enflammé de colere écrivit une lettre fort menaçante à Philippe le Bel, qui lui fit sentir par sa réponse qu'il ne le laisseroit pas impunément franchir les bornes de sa dignité. Quant au chef de l'Empire, il ne demandoit pas mieux qu'un prétexte de se dispenser de prendre part à cette guerre.

Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

Cependant Philippe le Bel vainqueur des Anglois & poussant vivement ses conquêtes en Flandre, Adolphe, rassembla enfin ses troupes & marcha au secours d'Edouard, ainsi qu'il s'y étoit engagé: mais le Roi de France qui connoissoit le moyen assuré de se débarasser d'un tel ennemi, lui envoya une grosse somme d'argent à condition qu'il garderoit la neutralité, & Adolphe de Nassau l'accepta, sans se douter que dans le même tems Philippe envoyoit une somme tout aussi considérable au Duc Albert pour l'engager à se soulever contre l'Empereur. Albert eut d'autant moins de peine à seconder les vues du Roi de France, qu'il n'ignoroit pas les dispositions des Electeurs: informé de cette résolution Adolphe, crut devoir en imposer à ses ennemis: il avoit encore pour lui l'Archevêque de Treves, le Comte Palatin du Rhin, & le Duc de Baviere; ils lui fournirent des troupes, & se mettant à leur tête, il se montra en armes au centre de l'Empire, afin d'y observer les mouvemens des partisans de son rival. Mais dans le même tems celui-ci étoit à Prague avec l'Archevêque de Mayence, le Roi de Bohême, les deux Margraves de Brandebourg & le Duc de Saxe, qui le lendemain du couronnement du Roi de Bohême délibérerent sur les accusations portées contre Adolphe, & prirent la résolution de le déposer. Albert, afin de n'éprouver aucun obstacle, envoya le Comte de Hohenberg son oncle à Rome, pour s'assurer du consentement du Pape; mais Boniface qui s'étoit déclaré pour Adolphe de Nassau, ne voulut se rendre ni aux raisons que l'on alléguoit contre ce Monarque, ni à l'or que le Duc d'Autriche lui faisoit offrir. Le Comte de Hohenberg ne se déconcerta point, & feignant d'avoir réussi, il revint en Allemagne, & présenta aux Electeurs de fausses lettres, par lesquelles la déposition du chef de l'Empire étoit pleinement autorisée. Très-étonné que Boniface prit ainsi le parti d'un allié de Philippe le Bel, Adolphe envoya à Rome des Ambassadeurs, auxquels le Pape protesta de la fausseté des lettres montrées par le Comte de Hohenberg, offrant de couronner Adolphe aussi-tôt qu'il jugeroit à propos de venir à Rome (1).

Mesures prises pour la déposition d'Adolphe.

Rassuré par cette réponse, Adolphe marcha contre son rival; mais tandis qu'inférieur en forces, le Duc d'Autriche amusoit le Chef de l'Empire par de vaines propositions, les Electeurs de Mayence de Saxe & de Brandebourg, munis du pouvoir des Electeurs de Bohême, de Treves & de Cologne, se rendirent à Mayence, assemblerent le peuple, publierent la déposition d'Adolphe de Nassau, & proclamerent Roi des Romains Albert, Duc d'Autriche. Celui-ci, qui depuis quelques jours se tenoit renfermé dans Strasbourg, n'eut pas plutôt reçu la nouvelle de son élection, que, suivi de ses troupes, il se rendit sous les murs de Mayence, où il entra au bruit des acclamations publiques. L'Alsace fut la premiere Province qui, se déclarant pour Albert,

Albert élu Empereur. 1297.

(1) *Chronic. Colmar.* Cuspinian in *Adolph.* Albert argentin. *in Chronic.*

SECT. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

Hostilités en Alsace.

Bataille entre les deux Empereurs. 1298.

Adolphe est vaincu & tué.

chassa honteusement les officiers d'Adolphe, & se soumit à ceux qu'Albert avoit nommés. Il est vrai qu'un évenement qui n'avoit rien de directement relatif aux deux chefs de l'Empire, troubla cruellement le repos de l'Alsace. Quelques marchands de Strasbourg passant par Haguenau, qui tenoit pour l'Empereur déposé, ayant été arrêtés & conduits en prison, les magistrats de Strasbourg, de concert avec Conrad leur évêque, résolurent de venger cette injure & d'aller assiéger Haguenau: mais cette expédition ne fut pas heureuse, & pendant que les Strasbourgeois avoient bien de la peine à résister aux efforts des assiégés, ils apprirent que le Comte de Ferrete, à la tête des troupes des villes Impériales ravageoit les terres de l'Evêque de Strasbourg, & mettoit à feu & à sang les environs de cette ville; à cette nouvelle les Strasbourgeois s'éloignant des murs de Hagenau, allerent à leur tour désoler les possessions de leurs ennemis (1).

Pendant le cours de ces hostilités & de ces ravages affreux, Albert dont le parti grossissoit de jour en jour, mais qui n'étoit pas encore assez considérable, pour qu'il crut devoir hazarder une action décisive, alla se retrancher sous les remparts de Strasbourg, où il reçut un renfort que lui mena le Comte Eberhard de Wirtemberg; il y fut joint aussi par les Comtes des Deux Ponts, de Linange, & par la plûpart des Seigneurs d'Alsace, à l'exemple desquels le Duc de Lorraine se détacha du parti d'Adolphe; ensorte qu'il ne restoit plus à celui-ci que quelques Evêques, plusieurs Seigneurs & des troupes encore assez nombreuses pour lutter contre son rival, qui s'avançoit du côté de Francfort. Adolphe qui vouloit empêcher le nouvel Empereur de s'y faire couronner, le suivit précipitamment & le rencontra près de Worms aux environs du monastere de Rosenthal. Impatient de terminer cette querelle, Adolphe de Nassau ne voulut point attendre l'arrivée du secours que l'Electeur de Treves, le Comte Palatin du Rhin & le Duc de Baviere lui conduisoient; sans vouloir écouter les conseils de ses officiers, & dans la crainte que son ennemi ne lui échappât, il engagea l'action à la tête de sa cavalerie, rompit & enfonça les escadrons Autrichiens avec tant d'impétuosité, que les Impériaux ne doutant plus du succès du combat se mirent à crier victoire; mais Albert, profitant en Général habile de l'excès de cette confiance, rallia son armée, enveloppa celle des ennemis, donna ordre qu'on s'attachât seulement à la personne de l'Empereur, qu'on le prît ou qu'on le tuât, mais que du reste, on épargnât le sang des Allemands; ses ordres furent exactement suivis. Adolphe se voyant enveloppé de toutes parts, s'écria qu'il étoit trahi; & se tournant du côté de son fils; retirez-vous dit-il, car mes ennemis ne permettront pas que je vive. Au même instant s'élançant au milieu des Autrichiens, il pénétra jusqu'à son rival: c'est ici, lui dit-il, que je te forcerai de renoncer à l'Empire. Je n'en sais rien, répondit froidement Albert, le sort de notre combat est en la puissance de Dieu. Les deux rivaux se batirent avec une égale valeur; mais Albert plus heureux porta à Adolphe un coup près de l'œil qui le fit tomber de cheval: il fut environné à l'instant, accablé, percé de coups, & il resta sur le champ de bataille. Cette action

(1) Gerhard à Roo.

mémorable qui décida de l'Empire, ne fut rien moins que meurtriere: des deux côtés il ne périt pas plus de cent combattans (1).

Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

Adolphe avoit régné sept ans, il s'étoit fait méprifer par ses vices, & détester par le projet insensé qu'il avoit conçu de régner arbitrairement; il ne fut regreté que de quelques débauchés, auxquels il donnoit l'exemple de sa dépravation. L'Archevêque de Mayence son cousin l'avoit élevé au trône, & les intrigues du même Prélat l'en précipiterent. D'Imagine son épouse, fille de Gerlac, Duc de Limbourg, il eut Henri, mort encore très-jeune, Rupert, marié à Gutha, fille de Venceslas, Roi de Bohême, Gerlac, qui lui succéda au Comte de Nassau, Valran & Adolphe dont on ignore le sort, Adelaïde Religieuse à Mayence, Imagine qui mourut fille, & Mechtilde, épouse de Rodolphe, Comte Palatin du Rhin.

Son caractere & sa postérité.

Quelqu'unanimité qu'il y eut dans l'élection d'Albert, ce Prince craignant que dans la suite on ne prît prétexte de la violence exercée contre son Prédécesseur pour l'inquiéter lui-même, assembla les Electeurs à Francfort, leur remit sa couronne, & les pria d'élire librement celui qu'ils jugeroient le plus digne de régner. Sans-doute Albert étoit bien assuré de réunir les suffrages, car on ne fait gueres de semblables démarches sans être certain du succès. Son attente ne fut pas trompée; il fut élu d'une commune voix, le 9 d'Août 1298, & conduit à Aix-la-Chapelle, où il fut solemnellement couronné. Ami de la France avant son élévation à l'Empire, Albert pour resserrer encore les liens qui l'attachoient à Philippe le Bel, lui envoya demander par des ambassadeurs Blanche, sœur du Monarque François en mariage pour Adolphe son fils aîné: cette union fut conclue, & peu de tems après les deux Souverains, dans une entrevue qu'ils eurent à Vaucouleurs en Lorraine, conclurent un nouveau traité par lequel Albert renonçoit à toutes ses prétentions sur le Royaume d'Arles, qui jadis dépendoit de la couronne de France. De son côté Philippe le Bel céda à l'Empereur toutes ses prétentions sur la Lorraine, l'Alsace, ainsi que sur le Fribourg. Aussi disposant de ce pays en Souverain, Albert, lors de la célébration du mariage de son fils Rodolphe, donna en douaire à la Princesse Blanche la Terre de Fribourg en Suisse & le Comté d'Alsace (2).

L'Empereur Albert renouvelle ses traités avec la France & s'unit avec Philippe le Bel.

Sous les deux derniers Empereurs les juifs avoient été cruellement persécutés en Allemagne, & cette persécution duroit encore; la haine de quelques faux zélés enflammoit le soulevement du peuple, qui, ajoûtant foi aux denonciations portées contre ces malheureux, en fit périr une podigieuse quantité. A Nuremberg sur-tout, ainsi qu'à Rottembourg, les juifs furent exposés aux rigueurs de la plus cruelle intolérance. Albert fit cesser ces horreurs, mais il ne put empêcher les désastres du célebre Mardochée d'Autriche, Rabin sçavant & qui s'étoit distingué par des commentaires & des ouvrages très-estimés. Dans un voyage qu'il faisoit d'Autriche à Treves, voulant passer par Nuremberg, il y fut arrêté & pendu (3). La nation juive étoit encore plus violemment persécutée en Hollande & en Frise, où le Comte Florent s'étoit rendu fort odieux à la noblesse du pays par la dureté de son gouvernement

(1) Henri Stero. *Chronic. Colmar.* Albert Argentin. pag. 110. Spener *Hist. Germ. Univ.*
(2) *Histor. Austral.* Guill. de Nangis. Daniel *Hist. de Fr. Regne de Philippe le Bel.*
(3) Bartolloc. *Bibl. Rabb.* T. 4. pag. 47.

Des Hollandois soulevés contre leur Comte le tuent & se donnent au Roi de Dannemarck qui les opprime.

Ils rappellent le Comte Jean.

dans la vue de s'attacher le peuple; Florent favorisa autant qu'il fut en lui, la haine de la populace contre les juifs, qui y furent fort maltraités: mais la politique de Florent le faisant encore plus détester, quelques Seigneurs, qui au besoin trouvoient des secours abondans chez les juifs, conspirerent contre le Comte, le tuerent dans une partie de chasse, n'eurent garde d'appeller Jean son fils, qui étoit alors en Angleterre, & se mirent sous la protection du Roi de Dannemarck, Eric VIII, qui, suivi d'une forte armée, passa en Hollande & en Frise, dont toutes les villes se soumirent à lui. Eric, peu content de s'être assûré de l'obéissance de ce pays, y établit, tant sur les nobles que sur le peuple, des impôts exhorbitans, qui furent levés avec la plus grande sévérité; & avant que de s'en retourner, il nomma pour Gouverneur de ces deux Provinces un Seigneur Danois, auquel il donna sa fille en mariage, afin qu'il gouvernât avec plus d'autorité. Plus mécontens encore du Roi de Dannemarck, qu'ils ne l'avoient été de Florent, les Hollandois exterminerent le Gouverneur Danois & ses soldats, rappellerent d'Angleterre le Comte Jean, qui gouverna la Hollande & la Frise avec autant de sagesse que de modération, & mourut 4 ans après; avec lui s'éteignit l'ancienne maison des Comtes de Hollande, qui avoit régné sur ce pays 437 années (1).

Pendant que ces révolutions agitoient la Frise & la Hollande, puissant par lui-même, & plus encore par son alliance avec Philippe le Bel, Albert, dans la premiere diete qu'il tint à Nuremberg, investit Rodolphe son fils du Duché d'Autriche, où le jeune Prince alla régner avec Blanche son épouse. La maniere dont il s'étoit conduit jusqu'alors avoit fait croire que le nouvel Empereur avoit les talens de son pere, sans en avoir l'avidité: mais on ne tarda gueres à être détrompé; par son ambition, le peu de délicatesse des moyens qu'il mit en usage, & ses usurpations, il se fit détester de ses sujets & craindre des Princes voisins: ceux-ci vivement ulcérés, & plus impatiens encore de se mettre à l'abri des iniquités qu'ils prévoyoient avoir à redouter, formerent le complot d'attenter aux jours du Monarque, dans lequel ils ne voyoient qu'un insatiable oppresseur, & ils firent empoisonner les mets qu'on lui servoit à son diner. Albert fut secouru à tems; la force de son tempérament, ainsi que l'activité des remedes qu'on lui fit prendre lui sauverent la vie; il en fut quitte pour un œil, & cet accident lui valut le surnom de borgne; surnom qui lui fut d'autant plus odieux, qu'il ne put jamais se venger, attendu qu'il ignora toujours profondement, quelques perquisitions qu'il fit, quels étoient ceux qui avoient tenté de le faire périr (2). A peine l'Empereur sentit-il ses forces se rétablir, qu'il se rendit à Strasbourg, où il conféra à Othon, fils du Comte d'Ochsenltein la Préfecture de Mortenau, & nomma Jean de Lichtenberg, neveu de Conrad, Evêque de Strasbourg, à l'importante charge de Landvogt d'Alsace. Il accorda aussi quelques privileges au Prélat & à la ville de Strasbourg, en reconnoissance des preuves multipliées d'attachement & de fidélité qu'il en avoit reçues. Il est vrai que l'Empereur Adolphe avoit fort maltraité Conrad & les Strasbourgeois; mais Conrad n'ignoroit pas que c'étoit à l'instigation du Comte de Ferrete qu'Adolphe avoit fait éclater son

On empoisonne l'Empereur Albert qui n'en meurt pas.

(1) *Chronic. Holland. Zeland* &c. Eminius *Ruen Friscor. Histor.* (2) *Hist. Austr. ad ann.* 1295.

ſon reſſentiment, & le Prélat qui ne pardonnoit pas aiſément les injures, ſe voyant enfin en état de ſe venger, joignit ſes troupes à celles que lui fournirent quelques villes Impériales, marcha vers le Comté d'Alſace, & porta le ravage & la deſtruction dans les terres du Comte, qui ſe crut trop heureux d'obtenir la paix, en s'engageant de donner ſa fille en mariage au dit Othon d'Ochſenſtein.

Hiſt. d'Allemagne, 1254-1313.

Trop content du ſuccès de ſes armes pour reprendre ſi-tôt les fonctions épiſcopales, Conrad paſſa le Rhin & conduiſit ſes troupes au ſecours du Comte Egon de Fribourg ſon beau-frere, qui maître de la citadelle de Fribourg, avoit entrepris de ſoumettre à ſon obéiſſance les Fribourgeois; ceux-ci ſe défendoient avec vigueur; Conrad les aſſiégea dans leur ville, & l'Empereur à la tête d'une partie de ſes forces vint lui-même ſeconder le Prélat: mais à peine il étoit arrivé, que des affaires plus preſſantes le contraignirent de s'éloigner: ſa retraite ralentit la chaleur des aſſiégeans, & ranima le courage des aſſiégés, qui, agreſſeurs à leur tour, formerent le ſiege de la citadelle. Conrad très-irrité, imagina, pour réduire les Fribourgeois, de les affamer, & dans cette vue il alla ravager la campagne; ſes ſoldats que la préſence de l'ennemi ne contenoit pas, n'obſervoient aucune diſcipline; les Fribourgeois s'appercevant de ce déſordre, firent une bruſque ſortie, & tomberent ſur un petit corps commandé par l'Evêque, celui-ci tint ferme & le combat devint très-meurtrier; le caſque en tête & la cuiraſſe ſur le dos, l'Evêque perçoit & maſſacroit tout ce qui ſe préſentoit devant lui, & vraiſemblablement il eut fini par remporter une victoire complette, ſi un Boucher de Fribourg, ne ſe fut approché de lui, & ne lui eut porté un coup mortel au défaut de la cuiraſſe. L'Evêque ne ſentant point d'abord tout le danger de ſa bleſſure, continua pendant quelques inſtans ſes exploits héroïques; mais affoibli par la perte de ſon ſang, il fut contraint de ſe retirer; ſon armée fut totalement défaite, & il alla mourir lui-même, en guerrier redoutable bien plus qu'en pieux Evêque, à Strasbourg, où il avoit gouverné par les armes encore plus que par la croſſe pendant 35 ans & demi (1). Son frere Frideric de Lichtenberg lui ſuccéda, & reçut l'inveſtiture du temporel des mains d'Albert qui étoit retourné à Strasbourg.

Entrepriſes militaires & mort de Conrad, Evêque de Strasbourg. 1299.

Une affaire très-importante occupoit alors l'Empereur; il avoit envoyé l'Evêque de Toul & le Comte d'Oettingue à Rome, pour engager le Pape à le reconnoître Empereur; mais le fier Boniface n'avoit pas voulu y conſentir, au contraire, il déclara que jamais il n'approuveroit l'élection du meurtrier d'Adolphe de Naſſau, légitime chef de l'Empire. Albert connoiſſant aſſez le caractere du Souverain Pontife, pour ſentir qu'il ne s'en tiendroit pas à cette déclaration, & pour ſe précautionner contre ſes entrepriſes, conclut avec Philippe le Bel un traité par lequel il fut convenu que les deux Monarques ſe ſoutiendroient l'un l'autre, contre tout ennemi qui attenteroit aux droits de l'Empire, ou à ceux du Royaume de France: & il eſt évident que l'entreprenant Boniface étoit l'objet de cette clauſe (2).

Précautions d'Albert contre Boniface VIII.

Quelques jours après, Albert ayant convoqué une diete à Toul, où ſe

(1) *Hiſt. d'Alſace.* T. 1. Liv. 22. Cuſpinianus in Albert Imper. (2) Dumont. *Corp. Diplom.* T. 1. Part. 1. p. 324. Leibnitz *cod. Diplom.* Part. 1. p. 41.

Sect. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

rendirent les Electeurs Laïques & la plûpart des Seigneurs de l'Empire, Wicbolde, Archevêque de Cologne, muni du pouvoir des Electeurs Ecclésiastiques, suscités sans-doute par la cour de Rome, s'opposa fortement à l'exécution du traité conclu entre le Chef de l'Empire & le Roi de France, & sur-tout au mariage arrêté entre la Princesse Blanche & Rodolphe: mais cette opposition n'apporta aucun obstacle à l'union projetée, qui fut solemnellement célébrée à Vienne. Boniface en fut très-mécontent, il répondit fort en colere aux Ambassadeurs de Philippe le Bel, qui allerent lui faire part de ce mariage, que l'élection d'Albert étoit nulle, & qu'il devoit être traité d'homicide & non d'Empereur: Boniface fit plus, & un jour il quitta ses vêtemens Pontificaux, se travestit en Général d'armée, prit une épée nue & se montrant en public, il déclara fort ridiculement qu'il n'y avoit d'autre César, ni d'autre Roi des Romains sur la terre que lui (1). (*)

Comique travestissement de Boniface.

Albert eut assez de bon sens pour mépriser cette imbécille puérilité; il fit couronner Impératrice à Nuremberg, où il tenoit une diete, son épouse Elisabeth, fille de Meinhard, Comte de Tirol; il se reconcilia dans cette même diete avec Othon de Baviere, meurtrier du Comte de Hohemberg son oncle; il y fit quelques loix fort sages pour arrêter les vexations de quelques Seigneurs qui opprimoient leurs vassaux, & investit du Duché d'Autriche, de Styrie & de plusieurs autres principautés Adolphe son fils; celui-ci alla régner en Autriche, avec Blanche son épouse, qui y mourut onze mois après sans laisser de postérité. L'Allemagne à-peu-près dans ce tems perdit un excellent Prélat, savoir Boëmond, Archevêque de Treves. Boniface en haine d'Albert, lui donna pour successeur, sans en avoir été requis par le Chapitre de Treves, Diether, Dominicain, frere de l'Empereur Adolphe.

L'Empereur toujours prêt à saisir toutes les occasions de s'agrandir, & d'ajoûter par l'usurpation & les voyes les plus iniques de nouvelles possessions à ses anciens domaines, crut trouver dans la mort de Jean, Comte de Hollande un prétexte de s'emparer de ce pays: mais la mort de ce Comte ne laissoit point cette principauté sans maîtres légitimes; car Jean d'Avesnes, fils d'Alix, sœur de Guillaume de Hollande, Roi des Romains, & grande tante du Comte Jean, étoit appellé de droit à cette succession. Jean d'Avesnes d'ailleurs, s'étoit rendu recommandable par ses succès sur les Frisons, & il venoit récemment de battre & de soumettre Jean de Renesse, qui s'étoit revolté en Zélande. D'après les suggestions de Renesse, Albert ne rougit point de déclarer, contre toute vérité, que les Comtés de Hollande & de Zélande, étoient des fiefs reversibles à l'Empire. Afin de soutenir par la force cette déclaration, Albert rassembla ses troupes, résolu de chasser le Comte Jean qu'il traitoit d'usurpateur: qualification qui ne convenoit qu'à lui-même; Jean d'Avesnes fit mieux il attira dans son parti la plûpart des Seigneurs Hollandois & Frisons, rassembla une armée nombreuse & alla jusqu'à Nimegue, où,

Albert veut dépouiller par la force le Comte de Hollande qui le bat. 1300.

(1) Baillet. *Démêlés de Boniface.* pag. 69. *Strommata Lotharing. ap. Spond.* N°. 2.

(*) Les motifs que le Pape allégua pour ne point reconnoître Albert, comme Empereur, se réduisoient aux points suivans. 1°. qu'il avoit assassiné son légitime souverain, 2°. qu'il étoit borgne & laid de visage. 3°. qu'il avoit épousé une femme du sang vénimeux de l'Empereur Frideric; & en conséquence ce Pontife, prit la qualité de Vicaire Général de l'Empire.

malgré une riviere profonde qui le féparoît de l'ennemi, il traverfa, fuivi de plufieurs des fiens, la riviere à la nage, fur un détachement des Impériaux, en maffacra une partie, contraignit les autres à fe rendre prifonniers, & allarma fi fort Albert, qu'il fe retira précipitamment avec fes troupes, & alla fe retrancher fous les murs de Cologne. Jean d'Avesnes fuivit les Impériaux, dans la réfolution de les refferrer fous Cologne & de les obliger à en venir à une action, ou de les affamer; effrayé du danger, Albert fit offrir par l'Archevêque de Cologne de céder au Comte Jean toutes fes prétentions fur les Comtés de Hollande, de Zélande & de Weftfrife, à condition feulement que Jean en feroit hommage à l'Empereur. Cette propofition fut acceptée, Jean fut invefti de ces Comtés, & rencontra en fe retirant un corps de Zélandois que Reneffe conduifoit au fecours de l'Empereur; le Comte Jean fondit fur ces rebelles, remporta une grande victoire, profcrivit Jean de Reneffe, & confifqua tous fes biens, qu'il diftribua aux Hollandois & aux Frifons qui l'avoient fuivi dans cette expédition (1).

Hift. d'Allemagne, 1254-1313.

Albert fut mieux fondé dans la guerre qu'il entreprit contre le Comte Palatin du Rhin & les trois Electeurs Eccléfiaftiques: ils s'étoient emparés des péages du Rhin dont les produits faifoient l'une des plus fortes parties des revenus du chef de l'Empire. Il commença par fommer ces quatre Princes de reftituer ces péages, & ils refuferent avec hauteur. Gerhard, Archevêque de Mayence, fe trouvant à la chaffe avec l'Empereur, & celui-ci lui ayant parlé de cette reftitution, le Prélat en montrant fon cor de chaffe eut l'imprudence de répondre, il y a encore plus d'un Roi des Romains dans ce cor, & je n'ai qu'à fouffler deffus pour en faire fortir un. Quelqu'irrité que fut & que dut être l'Empereur d'un propos auffi offenfant, avant que d'en venir aux dernieres extrémités, il envoya l'Evêque de Bâle à Rome pour prier le Pape d'ordonner aux trois Archevêques de faire cette reftitution. Cette demarche de la part d'Albert étoit, fuivant nous, d'autant plus inconféquente, qu'il s'agiffoit des droits de la couronne Impériale, au fujet defquels le Pape n'étoit nullement autorifé à prononcer; d'ailleurs, Albert n'ignoroit pas que la cour de Rome refufoit de le reconnoître pour chef de l'Empire; auffi Boniface prévenu par les quatre Electeurs, s'occupoit fortement alors de la ruine de l'Empereur, & pour y parvenir il s'étoit rapproché de Philippe le Bel, qu'il avoit prié de lui envoyer Robert, Comte d'Artois, fils de Robert, fils de S. Louis, afin que ce Prince, à la tête des troupes qu'il amèneroit, & de celles que l'Eglife lui fourniroit, vînt accabler les factieux d'Italie. Il eft même plus d'un auteur qui prétend que Boniface s'étoit engagé à élever Charles de Valois au trône Impérial. L'altier & vindicatif Boniface étoit bien capable de concevoir un tel projet; mais très-affurément Philippe le Bel étroitement uni avec Albert, étoit trop éclairé pour accepter de telles offres (2). Quoiqu'il en foit, tout entier au défir de perdre Albert, le Pape écrivit aux trois Electeurs Eccléfiaftiques une lettre dans laquelle, après avoir dénoncé l'Empereur comme affaffin d'Adolphe & ufurpateur de la couronne Impériale, il les fommoit de lui ordonner de fe ren-

Guerre d'Albert contre quatre Electeurs & intrigues de Boniface. 1301.

(1) *Antiq. de la Gaule Belgiq.* L. 5.

(2) Aventin. L. 7. cap. 13. *Théat. Hiftor.* Part. 3. Périod. 4. ch. 3.

SECT. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

L'Empereur triomphe des Electeurs & leur donne la paix.

dre aux pieds du chef de l'Eglise, pour s'y purger du crime de Leze Majesté, commis contre le Roi Adolphe; & sur son refus, il défendoit aux Electeurs de le reconnoître pour Roi des Romains, les déchargeant d'avance, ainsi que tous les sujets de l'Empire, du serment de fidelité. D'après cette lettre les Electeurs Ecclésiastiques & le Comte Palatin du Rhin, s'assemblerent, prétendirent qu'Albert, meurtrier d'Adolphe son Seigneur, étoit indigne de régner, & prirent des mesures pour le dépossèder. Informé de leur complot, Albert marcha contre eux, & ne fut point secondé dans cette guerre par les trois autres Electeurs, qui crurent devoir garder la neutralité: mais la plûpart des Princes & des Seigneurs prirent parti, les uns pour les Archevêques, les autres pour Albert, qui, après avoir ravagé les terres de l'Archevêque de Mayence, s'empara de Binge, place très-forte, & dont il se rendit maître par les secours abondans qu'il reçut de Philippe le Bel. Effrayé enfin des progrès des Impériaux, l'Archevêque de Mayence demanda la paix qu'il eut bien de la peine à obtenir; les Archevêques de Treves, de Cologne & le Comte Palatin, imiterent l'exemple de Gherard, ils renoncerent tous aux péages du Rhin, dont ils abandonnerent le produit au chef de l'Empire, & le calme fut rétabli (1).

Les Margraves de Brandebourg, quoiqu'ils fussent les plus remuans des Princes de l'Allemagne entiere, n'avoient cependant pris aucune part à cette guerre; ils étoient alors occupés du soin de se venger du Comte de Verle & de Rostok, qui, au mépris des promesses du mariage qu'il avoit faites à leur sœur, avoit fini par refuser de l'épouser. Indignés de cette conduite, les Margraves prirent les armes; mais le Comte de Verle se retira auprès d'Eric, Roi de Dannemark, auquel il fit hommage de son Comté. Neveux d'Eric, les Margraves de Brandebourg, n'oserent poursuivre leur entreprise, & s'en remirent même au jugement de ce Souverain & du Duc de Mecklenbourg. Ce fut à peu-près dans le tems de cette querelle, que les habitans de Rostok, intimidés par la ligue que le Roi de Dannemark, venoit de former pour les contraindre à se soumettre, prévinrent les hostilités dont ils étoient menacés & prêterent serment de fidélité au Roi de Dannemark, qui donna le gouvernement de cette ville au Duc de Mecklenbourg, lequel, dix ans après, obtint du même Roi Eric le territoire & la propriété de cette ville.

Les Margraves de Brandebourg, vont assassiner Prémislas II, Roi de Pologne. 1302.

Si la crainte d'irriter contre eux leur oncle n'avoit pas permis aux Margraves de Brandebourg de se venger du Comte de Verle, ils se dédommagerent bien de cet obstacle sur le malheureux Prémislas II, Roi de Pologne, qu'ils firent cruellement assassiner. Il y avoit long-tems que ces Margraves faisoient la guerre aux Polonois, sur lesquels mêmes il s'étoient emparés de plusieurs villes, lorsque Prémislas II, successeur de Lescus *le noir* fut detrôné par Ladislas II. Le Prince dépossédé, secouru par les Lithuaniens, battit à son tour l'usurpateur de sa couronne & remonta au trône, où il ne se vit pas plutôt affermi, qu'il recommença la guerre contre les Margraves de Brandebourg: ceux-ci, de concert avec Ladislas qui s'étoit retiré dans son Duché de Cujavie, complotterent de se saisir ou de faire périr Prémislas:

(1) *Chronic. Austral. Chronic. Colamb.* Part. 2. pag. 61. Aventin. cap. 50. N°. 10.

En exécution de ce complot les deux Margraves, suivis de quelques scélérats, arriverent à Rugozuo où étoit le Roi de Pologne: ils entreprirent d'abord de l'enlever, mais irrités par la résistance, les ravisseurs blesserent à coups d'épée si cruellement l'infortuné Prémislas, qu'il mourut peu de jours après, ne laissant pour lui succéder & le venger qu'une fille nommée Richsea (1). Le principal assassin de Prémislas, le sanguinaire Ladislas recueillit le fruit de son crime; il parvint à se faire élire Roi de Pologne; mais il ne jouit que peu de tems de son usurpation, sa tyrannie & sa mauvaise administration causerent sa ruine; la noblesse se souleva & mit à sa tête Boleslas, Duc de Swidnie; celui-ci battit complettement Ladislas & les Russes qui combattoient pour lui: il fut contraint de fuir; les Polonois le déposerent, & élurent en sa place Wenceslas, Roi de Bohême, qui épousa la fille de Prémislas II, & se mit à poursuivre Ladislas & les Russes, qui ravageoient les frontieres de la Pologne; il les vainquit encore & dépouilla Ladislas de son Duché de Cujavie, ainsi que de ses autres fiefs (2).

Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

Ladislas, usurpateur du sceptre de Pologne, est détrôné par Wenceslas, Roi de Bohême.

Peu de Princes ont été aussi heureux que Wenceslas, Roi de Bohême & de Pologne, il reçut encore une députation des Seigneurs Hongrois, qui lui offrirent de le reconnoître pour Roi: André le Venitien & Charles Martel étoient morts; il est vrai que Charles Martel avoit laissé un fils nommé Charobert: mais Charobert étoit protégé par la cour de Rome, & les Hongrois refusoient de recevoir un Souverain qui leur fut présenté par le Pape. D'ailleurs Wenceslas descendoit par les femmes de Bela IV; il l'accepta, non pour lui, mais pour son fils Wenceslas alors âgé de 13 années. Boniface prétendit que cette acceptation étoit un attentat contre les droits du S. Siege, qu'il supposoit avoir des droits manifestes au sceptre de Hongrie. Wenceslas n'eut aucun égard aux plaintes ni aux ordres du Souverain Pontife, qui, fort irrité, adjugea ce Royaume à Marie, Reine de Naples, épouse de Charles II & sœur de Ladislas III. Marie destina cette couronne à Charobert son petit-fils: celui-ci étoit neveu d'Albert, qui, résolu de le soutenir de toute sa puissance & ne cherchant que des prétextes de guerre, envoya demander au Roi de Bohême, la dixieme partie des revenus que produisoient les mines d'argent de Bohême, sur lesquelles il supposa que les chefs de l'Empire avoient des droits. Wenceslas rejeta cette injuste demande, & se mit en état de défense. Albert suivi d'une nombreuse armée, se jeta dans la Bohême, y commit beaucoup de ravages & poussa même ses conquêtes jusqu'à Budeweis: mais ce fut là que la fortune cessa de le favoriser. Les armes du Roi de Bohême reprirent la supériorité; les Impériaux essuyerent plusieurs défaites, les eaux voisines de leur camp furent empoisonnées; il périt une prodigieuse quantité de soldats, & l'Empereur fut contraint de se retirer avec honte & suivi seulement de quelques troupes; reste malheureux de cette formidable armée avec laquelle il s'étoit si vainement flatté d'envahir la Bohême (3).

Honteuse expédition d'Albert en Bohême.

Tandis qu'en Allemagne l'avide Albert déshonoroit ses armes: Boniface en Italie soulevoit contre lui, Philippe le Bel & les François, au sujet d'une

(1) Dlagohi. *Hist. 1. Polon.* Liv. 8 & Liv. 9. *Théatr. Hist.* Part. 3. *Périod.* 5. c. 8.
(2) *Hist. Bojem.* L. 18. (3) Spener *Hist. Germ. Univ.* T. 1. Cuspenian *in Albert Cæsare.*

Sect. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

bulle qu'il avoit récemment publiée; & par laquelle il défendoit à tous les gens d'Eglise de fournir de l'argent aux Princes, sous quelque prétexte que ce fût; justement indigné d'un semblable attentat Philippe le Bel annulla cette bulle; le Souverain Pontife vivement ulcéré, mais trop foible pour lutter contre un tel Souverain, n'osa éclater, & finit même par faire sa paix avec Philippe. Peu de tems après le Pape, ennemi déclaré de la maison des Ursins, excommunia les Colonnes, déposa du cardinalat ceux de cette famille qui étoient revêtus de la pourpre Romaine; & à force de proscriptions il les contraignit à chercher un azile à la cour de France, où Philippe leur fit le plus favorable accueil. Boniface à cette nouvelle se croyant insulté, ne garda plus de mesures; il fit pour la seconde fois publier la même bulle: Philippe fit aussi-tôt renouveller l'ordonnance qui l'anéantissoit: le Souverain Pontife enflammé de colere, excommunia le Roi, & invita chrétiennement tous les Souverains à s'armer contre ce Monarque: jusqu'alors Boniface s'étoit déclaré l'irréconciliable ennemi d'Albert, & avoit formé même des intrigues pour le faire déposer. Sa haine contre Philippe le rapprocha du chef de l'Empire, & cessant de le traiter d'usurpateur & d'assassin d'Adolphe, il commença, sans qu'il en fut sollicité, par donner son consentement à l'élection d'Albert, qu'il envoya inviter de venir à Rome, où il offroit de le couronner: mais sur-tout il le pressa très-vivement de prendre les armes contre Philippe. Il est même des Chroniqueurs, qui prétendent que ce Pape offrit de lui donner la couronne de France: couronne qui ne dépendoit pas plus du S. Siege que le sceptre de l'Empire Chinois (1).

Boniface VIII se reconcilie avec Albert. 1302-1303.

Albert dut avoir eu trop de prudence pour se laisser éblouir par ses offres; mais comme l'intérêt de son autorité en Allemagne demandoit qu'il vécût en bonne intelligence avec la cour de Rome, il souscrivit fort lâchement à toutes les conditions que le Pape exigeoit, avant que de lui faire expédier la confirmation au trône de l'Empire: dans les lettres patentes qu'il envoya pour obtenir cette bulle, dont il pouvoit se passer, Albert eut la bassesse de reconnoître, contre toute vérité, que l'Empire avoit été transféré par le S. Siege, des Grecs aux Allemands en la personne de Charlemagne; que le droit d'élire le Roi des Romains avoit été accordé par le Pape à certains Princes ecclésiastiques & séculiers: enfin, que les Empereurs & les Rois recevoient du S. Siege la puissance du glaive matériel. On ne conçoit pas quels motifs pouvoit avoir Albert de faire une déclaration aussi fausse par les faits qui y étoient contenus, qu'elle étoit avilissante pour lui-même. Il n'est pas étonnant qu'enorgueilli par la basse soumission du chef de l'Empire, Boniface se crut réellement au-dessus de tous les Princes de la terre & en droit de leur commander: aussi n'en devint-il que plus altier & plus impérieux; il y avoit quelque tems que le Comte de Luxembourg & les Trévisiens étoient en guerre; le Pape leur envoya ordre de mettre bas les armes, de conclure la paix ou du moins une longue treve, conformément aux articles qu'il avoit dressés & qu'il leur ordonnoit de suivre textuellement: le Comte & les Trévisiens eurent fort peu de déférence pour ces ordres tout au moins singuliers, & comme ils étoient les uns & les autres également fatigués d'hostilités,

Basses soumissions d'Albert.

(1) Villani L. 15. *Différend de Boniface VIII avec Philippe le Bel.* 1 Vol. in fol.

ils firent la paix, sans daigner consulter les conditions prescrites par Boniface (1). *Hist. d'Allemagne, 1254-1313.*

Fatigué des tracasseries que lui suscitoit le Souverain Pontife, le Roi de France tantôt dissimuloit & tantôt remettoit à d'autre tems à faire éclater son ressentiment. Les démarches de Boniface auprès de l'Empereur, & le motif de ces demarchés achevant enfin d'ulcérer Philippe, il ne balança plus, & résolut de surprendre & d'enlever ce dangereux & trop remuant ennemi, qui depuis quelque tems s'étoit retiré à Anagni. On sçait que Nogaret & Sciarra Colonne, cousin des deux cardinaux proscrits, se chargerent de l'exécution de ce projet. Suivis d'une petite troupe de gens armés, ils se rendirent maîtres d'Anagni, allerent droit au Palais de Boniface, qui, dans l'impossibilité d'échapper, se fit revêtir des habits Pontificaux, & s'assit sur le trône, dans la puérile espérance d'en imposer à Colonne & à Nogaret. Son attente fut trompée, Colonne pénétra dans l'appartement du Pape, qu'il commença par accabler d'injures, l'arracha de son trône, le frappa vivement, & eut fini par l'égorger, si Nogaret ne se fut opposé à ce dernier excès. L'orgueilleux Boniface humilié, battu, très-durement traité, fut jeté dans une prison, où on le laissa manquer de tout. Trois jours après, les habitans d'Anagni revenus de leur surprise, s'assemblerent, prirent les armes & allerent délivrer le chef de l'Eglise, qui, foible & moribond, fut trasporté à Rome, où il cessa de maudire ses ennemis & de vivre fort peu de jours après (2). *Humiliation & mort de Boniface VIII.*

Nicolas de Trevise, Cardinal Evêque d'Ostie, fut le successeur de Boniface; & prit le nom de Benoit XI. Il étoit d'une naissance obscure, mais joignoit à un rare mérite des talens distingués, la plus grande douceur, des mœurs simples & pures, des inclinations pacifiques; il fit tout ce qu'il put pour faire oublier la mésintelligence qui avoit altéré l'union de la France avec le S. Siege: mais il ne put arrêter la violence des hostilités des François, irrités contre les Flamands soulevés & commandés par Pierre le Roi, tisserand de Bruges; secondé par un boucher, ces deux généraux des rebelles résisterent à toutes les forces de Philippe le Bel, remporterent même une victoire signalée sur le Comte d'Artois, qui périt sur le champ de bataille, ils furent battus à leur tour par le Roi de France, qui cependant fut contraint de donner la paix aux revoltés, à des conditions honorables pour eux (3). *Benoit XI lui succede.*

Benoit XI ne fut pas plus heureux dans les soins qu'il se donna pour tâcher de pacifier les troubles qui agitoient la Hongrie & la Bohême: ces deux Royaumes étoient en proye aux fureurs des différentes factions, chacune armée pour le Prince qu'elle vouloit faire régner à l'exclusion de ses concurrens. Nous avons eu occasion de dire que Wenceslas II, Roi de Bohême avoit accepté le trône de Hongrie pour son fils, qui fut reconnu par les députés de Hongrie, & couronné à Albe Royale, sous le nom de Ladislas. Le nouveau Souverain étoit très-jeune encore, & par son inconduite, il mécontenta si fort les Hongrois, qu'abandonné de tous il fut contraint de se renfermer dans la citadelle de Bade, où il ne pouvoit gueres plus tenir, quand le Roi de Bohême, son pere vint à la tête d'une nombreuse armée au secours *Troubles en Hongrie. 1304.*

(1) *Hist. Luxemb.* L. 44. (2) Raynald. Sponde. Dupuis. p. 24. *Hist. Pistor. Hist. des démêlés de Boniface avec Philippe le Bel.* (3) J. Villani. *lib.* 18. *cap.* 78. Meyerus.

SECT. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

de son fils, le délivra, & l'amena en Bohême, emportant avec lui la couronne de Hongrie. Albert étoit bien éloigné de le défendre : outre l'intérêt qu'il avoit à seconder son neveu Charobert, il ne cherchoit que l'occasion de se venger de Wenceslas, auquel il ne pardonnoit pas de l'avoir honteusement battu lors de son invasion en Bohême. Ce qui excitoit encore davantage l'Empereur à se déclarer contre Wenceslas, étoit le désir pressant qu'il concevoit toujours de s'emparer d'une partie des revenus des mines de Bohême: il est même vraisemblable que c'étoit là son plus grand motif; car d'ailleurs, il avoit autant d'intérêt à favoriser Ladislas, qu'à seconder le fils de Charles Martel, l'un & l'autre étoient ses neveux, puisque le Roi de Bohême avoit épousé Gutta, sœur d'Albert. Quoiqu'il en soit, l'Empereur étoit prêt à pénétrer en Bohême, quand Wenceslas, ne se trouvant pas assez fort pour lutter en même tems dans son propre Royaume contre les Impériaux, & en Hongrie contre les partisans de Charobert, envoya des ambassadeurs à Albert, chargés de lui porter quelques propositions d'accommodement, & sur-tout de lui offrir une part dans le produit des mines: ce n'étoit que par avidité que l'Empereur avoit entrepris cette guerre; & ce fut par le même motif, qu'il accepta les conditions qu'on lui offroit (1). Alors il se souvint que le fils du Roi de Bohême, étoit son neveu comme Charobert, & il sacrifia les intérêts de celui-ci. Cependant Wenceslas n'eut presque pas le tems de goûter les douceurs de la paix, il mourut, & recommanda avant que d'expirer son fils Wenceslas III à l'Empereur, qui le laissa paisiblement régner sur la Bohême; celui-ci pour peu qu'il eut été courageux ou ambitieux eut pu remonter au trône de Hongrie, où il lui restoit encore beaucoup de partisans: Charobert n'y avoit pour lui qu'un très-petit nombre d'amis: il y étoit d'ailleurs d'autant plus haï, qu'il étoit protégé par la cour de Rome: aussi n'eut-il aucun succès & vit-il le sceptre passer dans les mains d'Othon, Duc de Baviere; qui avoit acheté les suffrages de la plûpart des Seigneurs: mais comme ceux-ci en vendant leurs voix à Othon, ne lui avoient engagé ni leur affection, ni le consentement de la nation, son regne fut très-court: il fut arrêté par Ladislas, Waiwode de Transilvanie, & enfermé dans un château, d'où on ne lui permit de sortir qu'après avoir solemnellement renoncé au trône de Hongrie: on lui rendit alors la liberté, & il se retira très mécontent & fort humilié dans ses Etats de Baviere (2).

Lâcheté d'Albert.

Suites des troubles de Hongrie.

La Pologne étoit également sans Souverain, il est vrai que Wenceslas prenoit le titre de Roi de Pologne; mais les Polonois étoient d'autant moins disposés à le reconnoître, qu'ils n'avoient voulu ni l'élever, ni le couronner. Ladislas Lotticus qui jadis avoit occupé ce trône, croyant les circonstances favorables, entreprit d'y remonter, fut heureux dans ses tentatives, & avoit déjà soumis plusieurs provinces qui l'avoient reconnu pour maître, quand Wenceslas III imagina de disputer le sceptre à ce rival & de faire valoir les foibles droits qu'il prétendoit avoir à la couronne de Pologne. Suivi de ses troupes il marcha vers la grande Pologne, & déjà il étoit arrivé à Olmutz en Moravie, où il perdoit en plaisirs tumultueux un tems que son concurrent em-

(1) Bonfin, *Decad. II. L. 9. Rerum Bohem. Script.* Lib. 19. (2) Dlagohi *Hist. Polon.* Lib. 9.

employoit beaucoup mieux, lorſqu'au milieu des brillantes fêtes qu'il donnoit aux officiers de ſon armée, il fut aſſaſſiné par Conrad Potſicin, chevalier de Bohême: on ignore quel fut le motif de Potſicin, mais Wenceſlas méritoit de périr d'une maniere auſſi tragique. Depuis long-tems il ſe faiſoit un jeu d'outrager & de déshonorer les femmes de la plus haute diſtinction de ſon Royaume, & ſon inſolente conduite avoit violemment ulcéré les Seigneurs Bohémiens; la maiſon de Bohême, iſſue de Prémiſlas, s'éteignit avec lui (1).

Hiſt. d'Allemagne, 1254-1313.

Wenceſlas III, Roi de Bohême meurt aſſaſſiné.

1305.

Il y avoit déjà un an que Bénoit XI n'étoit plus, & les Cardinaux diviſés n'ayant pu convenir du choix d'un Souverain Pontife, le S. Siege étoit reſté vacant. Il eſt même probable que la chaire Pontificale n'eût pas été remplie de bien long-tems encore, ſi le Cardinal Duprat n'eut adroitement engagé les Electeurs à donner leurs ſuffrages à Bertrand de Goth, François de nation & Archevêque de Bourdeaux. On aſſure que Duprat n'agit en cette occaſion que de concert avec ſon maître, Philippe le Bel, qui avant que de conſentir à l'exaltation de Bertrand de Goth, exigea de lui cinq conditions, ſe réſervant à s'expliquer en tems & lieu ſur la ſixieme que Bertrand lui promit de remplir, quelle qu'elle pût être. La plûpart des auteurs contemporains prétendent que cette ſixieme condition étoit que le Pape fixeroit ſa réſidence en France, le Roi croyant qu'il lui ſeroit par ce moyen plus facile de vivre en bonne intelligence avec la cour Pontificale. Nous penſons que ces auteurs ſe trompent; Philippe le Bel étoit trop éclairé pour vouloir d'une Puiſſance rivale dans ſes Etats; l'exemple de la plûpart des villes & des Souverains d'Italie toujours en guerre contre le Pape, agreſſeurs lorſqu'ils n'étoient pas attaqués, indiquoit aſſez l'inſuffiſance d'un tel moyen: nous croyons, avec quelques autres écrivains, que cette ſixieme condition étoit la proſcription & l'anéantiſſement de l'ordre, trop altier, mais plus malheureux que coupable des Templiers, & cette opinion nous paroît d'autant plus probable, qu'elle ne fut que trop juſtifiée par le fait.

Clément V Pape; à quelles conditions.

Tandis qu'à Avignon Bertrand de Goth, commençoit à uſer ſous le nom de Clément V des droits de la thiarre, les Bohémiens réſolus de ſe choiſir un Souverain, (Wenceſlas III étant mort ſans poſtérité,) ſe diviſerent, & la plûpart d'entre eux proclamerent le Duc de Carinthie, Henri, époux de la ſœur de Wenceſlas III, & qui, fils du Comte de Tirol, étoit beau-frere de l'Empereur, époux d'Eliſabeth, fille de ce même Comte. Il faut croire que ſi Albert n'eut point eu d'enfans à établir, il eut paiſiblement ſouffert l'élévation de ſon beau-frere; mais il penſa que la couronne de Bohême ſieroit mieux ſur la tête de Rodolphe, Duc d'Autriche ſon fils, & ſans égard pour l'élection faite par les Bohémiens: ſous le mauvais prétexte de quelques pactes de famille, qui n'avoient jamais exiſté, il entra ſuivi d'une puiſſante armée en Bohême, & força les Bohémiens à accepter Rodolphe pour maître, ce que vraiſemblablement il n'eut point obtenu, ſi le Duc Henri plus actif ſe fût montré le premier en état de défenſe aux Bohémiens (2). La ſoumiſſion de la Bohême à Rodolphe, n'étoit rien moins qu'entiere, la plûpart des Seigneurs ainſi que les Evêques, partiſans zélés de Henri, refuſerent de prêter le ferment de fidélité, & déjà ils ſe propoſoient d'oppoſer la force à

Albert s'empare de la couronne de Bohême, pour ſon fils Rodolphe.

(1) *Chronic.* Elwang. Sifrid. Preb. pag. 704.

(2) Dubrav. *Hiſt. Bohem.*

SECT. VII. Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

la force, dans le cas où l'on voudroit les réduire à l'obéissance, quand Rodolphe, docile aux conseils de ses partisans, prit de sages mesures pour se concilier l'affection de ceux qui jusqu'alors lui avoient été les plus contraires: il épousa Elisabeth, veuve de Wenceslas III, Princesse respectable & généralement aimée. Ce mariage ramena tous les Seigneurs & les Evêques mêmes à Rodolphe, qui fut dès lors reconnu Souverain sans nulle contradiction.

Mort de Rodolphe Heureuse activité du Duc Henri de Carinthie. 1306.

Albert étoit avec raison très-content du succès de ses entreprises; il avoit assuré deux sceptres dans sa maison, celui de Bohême à Rodolphe son fils, & celui de Hongrie à Charobert son neveu; mais sa maison perdit la couronne de Bohême, presqu'aussi-tôt qu'elle l'eut acquise; Rodolphe mourut, après avoir régné tout au plus une année. A cette nouvelle, Henri Duc de Carinthie, aussi actif cette fois qu'il l'avoit été peu lorsqu'il étoit entré en concurrence avec le fils de l'Empereur, se rendit promptement en Bohême, y fut unanimement proclamé, s'affermit sur le trône, malgré tous les efforts d'Albert, qui vouloit faire passer cette couronne sur la tête de Frideric son fils, & qui fut contraint, même assez honteusement de se désister de son entreprise (1).

Humilié de l'inutilité de cette expédition, Albert, qui à l'exemple de Rodolphe son pere, ne trouvoit rien d'injuste lorsqu'il étoit question d'enrichir sa famille, tenta une nouvelle usurpation plus odieuse encore que toutes celles qu'il avoit entreprises. Nous avons dit ailleurs que, de l'argent qu'Adolphe avoit reçu du Roi d'Angleterre, pour lever des troupes contre le Roi de France, il avoit acheté la Thuringe & la Misnie du Landgrave Albert, le plus dénaturé des peres: nous avons eu soin de dire aussi que Dictman & Frideric le *mordu*, fils de ce Landgrave avoient empêché Adolphe de leur ravir leur patrimoine. Après la mort d'Adolphe, Philippe de Nassau son frere, imagina de se prévaloir de cette acquisition, &, comme héritier de son frere, de se faire adjuger la Thuringe & la Misnie; sa prétention étoit évidement injuste; mais elle fut appuyée par l'Empereur, qui se proposoit de partager avec lui ces possessions. Dans cette vue, il fit citer à la diete de Fulde, Frideric & Dictman: ils s'y rendirent, & refuserent de souscrire à l'inique sentence prononcée par l'Empereur en faveur de Philippe de Nassau. Albert qui s'étoit attendu à ce refus, mit les deux freres au ban de l'Empire,

Injuste guerre entreprise par Albert qui échoue.

& marcha contre eux à la tête d'une nombreuse armée. Frideric & Dictman n'avoient que peu de troupes & leur ruine paroissoit inévitable. Cependant la fortune qui trop souvent protege l'injustice, se rangea cette fois du côté de l'équité &, malgré la supériorité de ses forces, l'Empereur fut complettement battu, & contraint de renoncer à la Misnie & à la Thuringe dont Frideric le mordu resta seul possesseur après la mort de son frere Dictman (2).

Ces deux dernieres guerres avilirent beaucoup les armes Impériales, & ne firent que rendre Albert, encore plus odieux à la plûpart des Princes & des Seigneurs de l'Empire. Du reste, la plûpart des provinces d'Allemagne jouissoient d'une profonde paix; il n'y avoit que le Holstein, qui fut violemment agité par la guerre civile & les hostilités des nobles du pays contre

(1) Dubravius. L. 9. Bohusli Balb. *Histor. Bohem.* (2) Spener *Hist. Germ. Univ.* T. 2. L. 1. cap. 4. *Hist.* Landgrav. Thuring. cap. 81.

Gerhard leur Comte. Après bien des combats également funestes aux deux partis, le Comte & les nobles promirent de s'en rapporter au jugement d'Éric, Roi de Dannemarck, du Duc de Mecklenbourg, & de quelques Princes de la basse Saxe. Les arbitres prononcerent, & les deux parties parurent également contentes du jugement: mais le calme dura peu; les nobles recommencerent la querelle, &, ligués avec les Dithmarses ils reprirent les armes; Gerhard & le Duc de Mecklenbourg, marcherent contre les rebelles, leur livrerent bataille, les vainquirent & firent prisonnier Selos chef des nobles revoltés, qui fut rompu & son corps exposé sur la roue, comme traître & rebelle. Les nobles qui avoient échappé à la poursuite du vainqueur s'étoient refugiés à Lubeck, & la retraite que leur donna la Régence de cette ville irritant le Comte de Holstein, il résolut d'aller assiéger & ses ennemis & leurs protecteurs: la Régence de Lubeck, eut recours au Roi Eric de Dannemarck, qui lui envoya des troupes, sous le commandement du Duc Waldemar de Sleswic; Gerhard appella à son tour le Duc de Mecklenbourg, & cette guerre eût eu de très-cruelles suites, si le Duc Waldemar, n'eut terminé par sa médiation les différends suscités entre la Régence de Lubeck & le Comte de Holstein, qui, peu de tems après, se reconcilia avec les nobles ses sujets, auxquels il confirma les anciens privileges dont-ils l'accusoient d'avoir voulu les dépouiller (1).

Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

Troubles dans le Holstein 1307.

L'Empereur très-fâché d'avoir aussi mal réussi dans ses deux dernieres entreprises, résolut, pour se dédommager des pertes qn'il avoit essuyées, d'accabler une nation pauvre; mais fiere de sa liberté, & qu'il tenta pour son malheur, d'écraser sous le poids du despotisme; c'étoient les braves Helvétiens, Peuple sage, également ennemi du faste & de la servitude, tributaire de l'Allemagne, mais fort éloigné de vouloir être esclave du chef de l'Empire. Nous avons dit ailleurs par quelles vexations les Gouverneurs envoyés par Albert dans ce pays irriterent les Helvétiens, par quels outrages ces Tyrans subalternes réduisirent ces hommes courageux à prendre les armes, & avec quelle héroïque valeur ils briserent le joug que la force & l'iniquité vouloient leur imposer (2). Albert furieux du sort trop mérité qu'avoient éprouvé ses officiers en Suisse, résolut de porter la désolation, la vengeance & la servitude au milieu des cantons Helvétiques, lorsqu'un ennemi domestique qu'il s'étoit fait par son avidité, l'arrêta au moment où il alloit commencer cette guerre, & mit en même tems fin à son regne & à ses jours: cet ennemi étoit Jean de Suabe son neveu, fils de Rodolphe, Duc de Suabe. Après la mort de Rodolphe son frere, Albert comme tuteur de Jean, avoit fait venir à sa cour ce jeune Prince, & s'étoit chargé de l'administration de ses biens. Ces biens étoient considérables, & le tuteur bien loin de les remettre à son pupille, quand l'âge eut rendu celui-ci capable de gérer ses affaires, ne cessoit d'éluder & de différer cette restitution sous différens prétextes; ensorte que le fils de Rodolphe, ne jouissoit pas même d'une foible partie de ses revenus. Fatigué des refus réitérés de son oncle, le Duc Jean

Albert se dispose à réduire les Helvétiens.

(1) Huitfeld, *Hist. Dan.* Pontanus *Rerum Dan. Histor.* (2) Voyez dans cette collection, l'*Hist. des Cantons Suisses*, Tom. 39. Liv. 24. Ch. 15. Sect. 11. pag. 33-34-35 *& suiv.*

SECT. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

Conspiration contre les jours d'Albert.

se trouvoit dans la plus inquiétante situation, lorsque son tuteur l'emmena avec lui dans une maison de Plaisance aux environs de Bâle. Jean tenta un dernier effort, & fit encore solliciter son oncle par l'Evêque de Strasbourg: mais le Prélat n'obtint que des promesses vagues qu'il eut l'imprudence de rapporter au jeune Prince: celui-ci au désespoir, & ne prenant conseil que de la violence de son ressentiment, alla trouver trois Seigneurs de ses amis, avec lesquels il forma le complot d'assassiner Albert: ces trois complices étoient Rodolphe de Warth, Walter d'Eschebach & Ulric de Palm, tous trois intimes confidens d'Albert, & les plus scélérats des hommes. Quelques momens après que ces trois monstres eurent formé leur complot, le 1er Mai 1308, l'Empereur les invita à dîner, & pour leur faire plus d'honneur, avant que de s'asseoir à table, il leur mit lui-même des couronnes de fleurs sur la tête. Jean prenant cette marque d'amitié pour une insultante dérision, arracha sa couronne & versa des larmes de rage durant tout le repas. Le dîner fut à peine fini, que l'Empereur invita son neveu & les trois conjurés à l'accompagner à Rhinsfeld, où il alloit joindre l'Impératrice son épouse. Ils n'eurent garde de manquer cette occasion d'exécuter leur crime. Arrivés sur le bord de la Rhus, Albert & les autres assassins entrerent dans un bateau & se rendirent à l'autre bord; il y avoit un champ nouvellement semé à traverser, avant que d'arriver à Rhinsfeld; à peine Albert se fut engagé sur cette terre, que Jean, saisissant son cheval par la bride, porta un coup d'épée dans la gorge de son oncle, qui, au même instant eut la poitrine percée d'un coup de cimeterre, que Warth lui porta, & la tête fendue d'un coup de Sabre par de Palm (1).

Il est mis à mort. 1308.

Sans-doute Albert ne méritoit pas de perdre la vie par un aussi détestable assassinat; mais il faut avouer qu'il fut très-injuste, & que fort peu de Souverains ont été aussi avides que lui: on lui donna le surnom d'heureux parce qu'il avoit remporté douze victoires, mais on eut pu aussi le surnommer le *malheureux*; car il avoit été vaincu bien plus souvent encore qu'il n'avoit triomphé: du reste, le surnom d'inique fut celui qui lui convint le mieux, en effet toutes les guerres qu'il entreprit furent injustes, & n'eurent pour motif que le désir d'usurper: il avoit pris pour modele Rodolphe son pere, & il lui avoit ressemblé par ses vexations, ses rapines, sa politique & sa lâche condescendance pour les ordres & les volontés des Papes. En un mot, il eut tous les talens, tous les défauts & tous les vices de son pere. Il fit tout pour l'agrandissement de sa famille à laquelle il sacrifia la gloire de l'Empire. Comme Rodolphe, Albert laissa une nombreuse postérité; il eut de sa femme Elisabeth, fille de Mainard III. Duc de Carinthie, Comte de Tirol, six garçons & cinq filles: 1. Rodolphe qui étoit mort Duc d'Autriche & Roi de Bohême; 2. Frideric I. Duc d'Autriche, qui, dans la suite disputa l'Empire à Louis de Baviere: 3. Léopold le Belliqueux, qui fut marié

Son caractere.

Sa postérité.

(1) Gerh. à Roo. p. 70-71. Struvius. *Period.* 9. Robdorf *ad ann.* 1308. Alb. Arg. Que nos Lecteurs ne nous accusent point de nonconformité avec ce que nous avons raconté dans notre dite *Hist. des Suisses*; n'ayant point été contemporains nous ne pouvons que suivre les Auteurs qui doivent nous guider, & s'ils différent un peu, c'est par impartialité que nous préférons dans les cas douteux de soumettre la décision du vrai ou du faux au jugement d'un Lecteur éclairé. *V. notre Tome* XXXVII. *pag.* 39-42.

Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

avec Isabelle, fille d'André IV, Comte de Savoye : 4. Othon le hardi qui épousa Elisabeth, fille d'Etienne, Duc de Baviere; 5. Henri, qui mourut sans laisser de postérité & 6. Albert II le sage, ou le contrefait, à cause de sa difformité, fut destiné à l'état ecclésiastique, prit même l'ordre du Soudiaconat & fut Chanoine de Passau. Ce fut pourtant ce Prince contrefait, ce Soudiacre difforme, qui seul, après la mort de tous ses freres, continua l'illustre postérité de la maison d'Autriche; sans lui, cette maison puissante se seroit évanouïe presqu'aussi tôt qu'elle se fut élevée (1). Les filles de l'Empereur Albert, furent 1. Agnès, épouse d'André III, Roi de Hongrie, 2. Elisabeth, épouse de Frideric IV, Duc de Lorraine, 3. Anne, épouse de Herman, Margrave de Brandebourg & en secondes noces de Henri IV, Duc de Breslau, 4. Catherine, épouse de Charles Duc de Calabre, & 5. Gutta ou Judith, qui fut mariée à Louis III, Comte d'Oettingen (2).

Les lâches assassins d'Albert ne recueillirent de leur crime que la honte & l'horreur des hommes. Jean, pénétré de la noirceur dont-il venoit de se souiller, se condamna lui-même à un exil éternel: il erra fort long-tems, & finit par aller se jeter aux pieds du Pape Clément V, qui lui ordonna de passer le reste de ses jours dans le couvent des hermites de S. Augustin à Pise: son Duché de Suabe fut confisqué au profit de Frideric d'Autriche, second fils d'Albert. Palm mourut déchiré de remords à Bâle, dans un couvent de Religieuses où il s'étoit caché: d'Eschebach déguisé, se retira dans un village, dans le pays de Wirtemberg, où l'on assure qu'il passa 35 ans à garder les troupeaux, il fut le seul des complices qui n'eut point frappé l'Empereur. Warth alloit en Italie pour se jeter aux pieds du Pape, lorsque tombé entre les mains d'un Seigneur allié d'Albert, ce Seigneur le livra à l'Empereur Henri VII, qui le condamna à être rompu vif, au même lieu où le crime avoit été commis, & où de Warth fut trainé, attaché à la queue d'un cheval.

Sort des assassins d'Albert.

Lorsqu'Albert expira sous les coups de ses assassins, l'Allemagne étoit assez tranquille, à l'exception du pays de Treves, où le Comte de Luxembourg commettoit de fort violentes hostilités, en haine du refus des Trévisiens de se soumettre à un droit de péage que sans nulle sorte de droit il avoit établi sur ceux qui montoient & qui descendoient la Moselle: afin même de s'assurer du produit de ce tribut le Comte avoit fait construire un fort où il prétendoit que l'on l'allât payer: les Trévisiens indignés prirent les armes & allerent renverser cette forteresse, se jeterent sur les terres du Comte, firent un très-grand nombre de prisonniers & enleverent une prodigieuse quantité de bestiaux. Le Comte de Luxembourg ne respirant que la vengeance, rassembla une armée & alla mettre le siege devant Treves qu'il se flatoit de réduire: son attente fut trompée; les Trévisiens lui opposerent la plus vive résistance, remporterent sur lui de très-grands avantages, & désespérant de réussir le Comte fit la paix avec les habitans de Treves, qui pour mieux s'attacher ce puissant Seigneur lui accorderent le droit de bourgeoisie, à condition qu'en cas de guerre, & toutes les fois qu'il en seroit requis, il leur fourniroit cinquante combattans armés de toutes pieces, pour certaine somme que les Trévisiens promi-

Guerre du Comte de Luxembourg contre les Trévisiens & Paix.

(1) Struvius *loco citato.* Sect. 3. (2) Cuspinian *in Alberto Cæsare.* Spener *ad ann.* 1308.

Sect. VII. Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

rent de lui payer, en reconnoiſſance des ſervices qu'il leur rendroit (1). Ce traité de paix ne ramena pas le calme dans ce pays, Diether, Archevêque de Treves, Prélat ambitieux, remuant & oppreſſeur voulut ſoumettre les habitans de Coblens à des charges très-onéreuſes; ils refuſerent de les payer, & l'Archevêque ne demandant pas mieux que des prétextes de guerre, raſſembla une armée nombreuſe, il marcha contre Coblens & en forma le ſiege: les habitans hors d'état de réſiſter, ſe ſoumirent, reconnurent le Prélat pour leur Seigneur ſpirituel & temporel, lui prêterent ſerment de fidélité, & promirent de payer les impôts qu'il exigeoit quelqu'accablans qu'ils fuſſent. Diether s'étoit couvert de gloire; mais ſes entrepriſes guerrieres & l'exécution de ſes projets de conquête l'avoient jeté dans les plus exceſſives dépenſes; il étoit accablé de dettes, & avoit même été contraint d'engager pluſieurs de ſes domaines; enſorte que hors d'état de ſoutenir ſon rang il perdit infiniment de ſon autorité & devint odieux à ſon chapitre, qui l'accuſa d'avoir attenté aux droits & à la liberté de l'Egliſe. Diether aſſez mauvais Evêque étoit à la vérité plus accoutumé aux évolutions militaires qu'aux fonctions paiſibles de l'Epiſcopat; mais du reſte, ſes mœurs étoient fort pures, & bien aſſuré de détruire les imputations de ſes ennemis il ſe diſpoſoit à paſſer en Italie pour ſe juſtifier auprès de Clément V des vices dont on le chargeoit: mais la mort le délivra du ſoin de ſe juſtifier, & ſes ennemis mêmes rendirent juſtice à ſa mémoire.

Entrepriſes & mort de Diether, Archevêque de Treves.

Albert, depuis les premiers tems de ſon regne avoit donné tant de ſujets de mécontentement qu'il ne pouvoit gueres ignorer les diſpoſitions défavorables à ſon égard. Il s'étoit flatté que la couronne Impériale paſſeroit après ſa mort ſur la tête de ſon fils Frideric, & lorſqu'il fut aſſaſſiné il ſongeoit à le faire élire Roi des Romains, mais il n'eſt pas vraiſemblable qu'il eut déterminé les ſuffrages des Electeurs, à en juger par la maniere dont ils ſe conduiſirent lorſque le trône de l'Empire fut vacant. En effet ils reſterent diviſés pendant près de 7 mois par le grand nombre de concurrens qui aſpiroient à la couronne, & nul d'entre les fils d'Albert ne fut mis ſeulement ſur les rangs (2). Le plus puiſſant d'entre ces aſpirans à l'Empire étoit Philippe le Bel, Roi de France: non qu'il recherchoit pour lui-même cette éminente dignité; mais il vouloit l'obtenir pour ſon frere, le Comte de Valois, fondant principalement ſes eſpérances ſur la reconnoiſſance du Pape Clément V, qui à la vérité lui étoit redevable du ſuprême Pontificat; mais qui n'en étoit pas pour cela mieux diſpoſé à ſervir en cette occaſion ſon ancien protecteur, dont il craignoit trop la puiſſance, pour qu'il déſirât de la voir augmenter (3). Philippe, afin de décider le Souverain Pontife à ſeconder le Comte de Valois, avoit délibéré dans un conſeil ſecret d'aller lui-même ſolliciter Clément, & de l'intimider au point, qu'il n'oſât pas le refuſer. Dans cette vue, il ſe rendoit à Avignon accompagné de toute ſa cour & ſuivi de 6000 chevaux. Mais le ſecret de cette délibération tranſpira. Clément V en fut inſtruit, & ſon embarras fut extrême: car, ſi d'un côté, le ſceptre impérial tomboit entre les mains d'un frere du Roi de France, qui avoit déjà reſtraint l'autorité du S. Siege & ne manqueroit pas, ſecondé par le Chef de l'Empire, de res-

Interregne.

Intrigues de Philippe le Bel, qui veut faire élire Empereur le Comte de Valois, & embarras de Clément V.

(1) *Hiſt. de Lorraine.* T. 2. *Annal. Trevir.* T. 2. — (2) Struvius *Period.* 9. *Sect.* 4. — (3) Baluz, *Vit. Pap. Avenion.* p. 119. Daniel. *Hiſt. de Fr.* Albert Muſſatus. Lib. 1.

ſerer encore la puiſſance Pontificale; de l'autre côté, Clément V réſidant à Avignon aux portes du Royaume de France, riſquoit par un refus de s'expoſer au reſſentiment de ce fier Monarque, qui déjà n'inquiétoit que trop le Souverain Pontife, en le preſſant vivement de faire le procès au feu Pape Boniface, dont il vouloit abſolument faire proſcrire & flétrir la mémoire. Par bonheur pour le Pape, le Cardinal Duprat, qui commençoit dès lors à ſe détacher des intérêts du Roi de France, ſuggera à Clément un expédient qui le tira d'embarras; cet expédient fut d'informer les Princes Electeurs des intentions de Philippe le Bel, & de les preſſer fortement d'élire Henri, Comte de Luxembourg, Seigneur qui outre qu'il fut recommandable par ſa naiſſance illuſtre & ſes talens, étoit reſpectable par ſes vertus. Clément ſuivit ce conſeil, écrivit en Allemagne, & fit entrer dans ſes vues les Electeurs Eccléſiaſtiques qui promirent de donner leurs voix à Henri (1).

Hiſt. d'Allemagne, 1254-1313.

Le Comte de Luxembourg n'étoit pourtant pas encore aſſuré du ſceptre Impérial, car à l'exception des Princes Eccléſiaſtiques, aucun des Electeurs ne ſongeoient à lui. En effet, le Comte de Henneberg & le Chevalier de Reida, chargés de la procuration des Marquis de Brandebourg & du Duc de Saxe, s'étant aſſemblés à Boppart avec Rodolphe & Louis Comte Palatin du Rhin, ils convinrent de propoſer pour Roi des Romains à la Diete d'élection, Othon & Waldemar, Marquis de Brandebourg; le Comte de Hanau; Rodolphe & Louis, Comtes Palatins du Rhin; & Frideric Duc d'Autriche, fils d'Albert, s'engageant à reconnoître pour chef de l'Empire celui des ſix qui auroit la pluralité des ſuffrages. Le 27 de 9bre 1308 les Electeurs s'aſſemblerent à Francfort, & Louis, Comte Palatin propoſa l'un des ſix Princes, conformément au réſultat de l'aſſemblée de Boppart. Les Archevêques de Mayence & de Treves qui avoient engagé leurs voix, en réponſe à la lettre de Clément V, s'oppoſerent à l'élection d'aucun des ſix Princes propoſés, & dirent que celui qu'ils regardoient comme le plus digne à tous égards de la couronne impériale, étoit Henri, Comte de Luxembourg, dont ils firent l'éloge le plus étendu & le plus mérité: ceux mêmes d'entre les Princes qui avoient le plus d'eſpérance à la couronne Impériale, n'eurent pas plutôt entendu nommer le Comte de Luxembourg, qu'ils appuyerent fortement la propoſition des Prélats de Mayence & de Treves; tous les Electeurs adopterent le même ſentiment & proclamerent, comme par inſpiration, Henri, Comte de Luxembourg: il étoit alors à Francfort: les Electeurs l'envoyerent chercher, il conſentit à ſon élection, & fut pour la ſeconde fois ſolemnellement proclamé devant le peuple & le clergé.

Le Comte Henri de Luxembourg eſt élu Empereur. 1308.

Cependant Philippe le Bel ne doutant point que le Comte de Valois ne fut élevé au trône Impérial, alloit ſe mettre en route pour Avignon, quand il reçut la nouvelle de l'élection du Comte de Luxembourg: il ſentit d'ou partoit le coup, en fut très-irrité, n'en témoigna pourtant rien, & au lieu d'aller lui-même à Avignon, il y envoya des ambaſſadeurs, chargés de preſſer plus vivement que jamais Clément V de travailler inceſſamment au procès contre Boniface. Pendant ce tems-là, le nouveau Roi des Romains Henri VII recevoit à Aix la Chapelle des mains de l'Archevêque de Cologne,

Couronnement de Henri VII & ſon origine.

(1) Struvius. *Period.* 9. *Sect.* 4.

SECT. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

la couronne Impériale, aux acclamations publiques, & en cela on ne faisoit que lui rendre justice. Il y avoit long-tems que le trône de Charlemagne n'avoit été occupé par un aussi respectable Monarque; à la plus héroïque valeur, à la plus rare fermeté, Henri de Luxembourg réunissoit prudence consommée, intégrité parfaite, la plus grande douceur de caractere, & un zele éclairé pour la religion, qu'il sçut toujours concilier avec les devoirs de son rang & la majesté de son trône: sa maison dont l'origine se perdoit dans la nuit des tems étoit illustre, & s'il n'étoit pas riche, le Comté de Luxembourg ne renfermant que neuf villes, une sage économie & beaucoup de modération suppléoient à l'opulence que la fortune avoit refusé à cet illustre Prince.

Les deux derniers Empereurs, Rodolphe & Albert ne s'étoient occupés que des moyens d'enrichir leur famille. Plus grand, plus généreux, Henri VII ne songea qu'à la gloire de l'Empire, & le premier dessein qu'il forma, fut celui d'aller, aussitôt qu'il lui seroit possible, rétablir en Italie son autorité, que l'indolence ou l'avidité de Rodolphe & d'Albert, les entreprises & les usurpations de la cour de Rome y avoient presque totalement éteinte. Mais avant que d'éxécuter ce dessein, il falloit étouffer les semences de trouble & de dissention qui fermentoient encore en Allemagne: & ce fut à cette nouvelle pacification que le nouvel Empereur consacra les premiers tems de son regne, après avoir reçu l'hommage & le serment des Princes, des Seigneurs & des villes situées le long du Rhin, il tint à Spire une diete générale, où il fit publier les plus sages reglemens, ce fut aussi dans cette diete que des députés d'Italie vinrent lui faire la peinture de la triste situation de leur pays & le conjurer d'aller y rétablir le calme, qui depuis si long-tems étoit banni de ces contrées (1).

Sage administration de Henri VII.

Le plus turbulent des Seigneurs de l'Allemagne, étoit alors Eberhard, Comte de Wirtemberg, hardi, entreprenant, toujours prêt à susciter des mouvemens séditieux. Eberhard se présenta audacieusement à Spire, escorté de 200 chevaux: suite qui n'en imposa point, il fut hautement accusé d'avoir troublé la paix publique, & l'Empereur le mettant au Ban de l'Empire chargea Conrad de Winsberg de le réduire par la force des armes.

Henri VII étoit entierement lié avec la maison de Baviere; il savoit qu'elle avoit été injustement & tyranniquement opprimée par Rodolphe, & il proposa lui même cette question, savoir, si les Ducs d'Autriche actuels pouvoient légitimement posséder ce Duché. La plupart des Seigneurs conclurent à la restitution, & dirent hautement qu'on ne pouvoit sans injustice refuser de rendre l'Autriche à la maison de Baviere: cet avis alloit former le résultat de la délibération, lorsque quelques Seigneurs attachés à la maison de Habsbourg, représenterent que ce seroit s'exposer encore à de nouvelles guerres, & que ce malheureux pays avoit déjà couté la vie à cinq Rois," oui sans doute, (ajoûta fierement le Duc Frideric l'aîné des fils d'Albert,) & Henri, qui veut disposer de mon patrimoine, pourra bien être le sixieme Roi à qui mon Duché d'Autriche sera funeste (2). L'Empereur trop brave lui-

Réponse fiere de Frideric, Duc d'Autriche qui est investi de ce Duché par l'Empereur.

(1) Albert Argentin. *Chronic.* pag. 115. Hirsang. Trithemius. (2) Spener. *Hist. Germ. Univ.* T. 2. L. 1. Hirsang. Cuspinianus.

lui-même pour ne pas estimer dans les autres la valeur qui le distinguoit, bien loin de s'offenser du propos menaçant de Frideric, fit cesser l'examen de la question qu'il avoit proposée, & investit à l'instant même le fils d'Albert du Duché d'Autriche & de toutes les terres qu'il possédoit en Allemagne. Il érigea aussi le Comté de Luxembourg en Duché, dont il investit Jean son fils; &, après avoir fait confirmer en faveur de Baudouin son frere, Archevêque de Treves les privileges de l'Eglise de Treves; il mit fin à la diete, alla parcourir les villes d'Alsace & régla par les meilleures loix possibles, la police des provinces.

Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

Tandis que par la prudence & les soins du chef de l'Empire. L'Allemagne goûtoit les douceurs de la paix, la meurtriere dispute concernant le Royaume de Bohême se soutenoit toujours dans sa plus grande violence, nous avons eu occasion de dire qu'après la mort de Rodolphe, fils d'Albert; Henri, Duc de Carinthie, à la tête d'une armée de Misniens avoit été se faire reconnoître souverain de Bohême: il avoit un parti nombreux dans ce Royaume: mais il avoit aussi une faction puissante contre lui, & pour la réduire, il crut devoir laisser agir les Misniens, qui, pendant sept années, exercerent dans les Provinces des ravages affreux. La rigueur de ces hostilités diminua si fort le nombre des partisans de Henri de Carinthie, que la plus considérable partie des Bohémiens, résolus de se choisir un autre souverain, prirent les armes & livrerent sous les murs de Prague un combat sanglant aux Misniens, qui furent presque tous massacrés. Les vainqueurs, par pitié pour Henri, le laisserent s'échapper, déclarerent le trône vacant & allerent l'offrir à Jean de Luxembourg fils unique de l'Empereur, & qui n'avoit que 14 ans (1).

Henri de Carinthie est détrôné par ses sujets qui offrent la couronne de Bohême à Jean, fils de l'Empereur.

Dans la vue de mieux affermir la couronne sur la tête de son fils, Henri VII arrêta le mariage de ce jeune Prince avec Elisabeth, fille de Wenceslas & de Gutta, & qui avoit des droits évidens au Sceptre de Bohême. Le Duc de Carinthie, dès les premieres nouvelles qu'il eut de ce mariage, fondit brusquement sur la Bohême, &, ligué avec le Marquis de Misnie, il s'empara de Prague & de Lutterberg. Henri VII secondé par la plupart des Princes de l'Empire qui lui fournirent une nombreuse armée, vola à la défense des droits de Jean son fils, il alla former à son tour le siege de Lutterberg, & les habitans se rendirent aux conditions qu'ils ne seroient tenus de reconnoître Jean pour Roi que lorsqu'il se seroit rendu maître de Prague. Le siege de cette capitale fut long & meurtrier: déjà même Henri VII commençoit à désespérer du succès, lorsque fatigués des violences exercées par les soldats du Duc de Carinthie qui commandoit dans la place, les habitans de Prague ouvrirent leurs portes à l'Empereur. Le Duc de Carinthie & le Marquis de Misnie, abandonnés de leurs partisans se retirerent à la hâte, & envoyerent quelques jours après proposer au Roi Jean de ne plus l'inquiéter, à condition qu'il leur seroit permis de retourner dans leur pays sans armes ni bagage: cette proposition fut acceptée, & Jean unanimément reconnu, fut couronné Roi de Bohême par l'Archevêque de Mayence (2).

Guerre en Bohême.

(1) Spener. *in vit. Henric.* VII. Albert Argentin. *Chron.* pag. 115-116. (2) Boguslaus Balbinius. *Hist. Bohem.* Lib. 3.

SECT. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

Mariage du fils de l'Empereur avec Elisabeth, fille de Wenceslas.

Il ne reftoit plus à l'Empereur qu'à unir fon fils avec la fille de Wenceslas, ainfi qu'il s'y étoit engagé, mais ce mariage fut différé par une raifon qui vraifemblablement ne cauferoit de nos jours aucun retardement: Elifabeth avoit vingt ans paffés, & on la foupçonnoit de quelque commerce de galanterie: Henri VII balançoit, & vouloit être inftruit: les chroniqueurs du tems affurent qu'Elifabeth informée de l'accufation vint elle-même fe deshabiller dans la chambre de l'Empereur, & qu'elle ne voulut point fe retirer qu'elle n'eut été vifitée par des fages-femmes, qui protefterent, fuivant l'ufage, qu'elle étoit vierge: alors les noces furent célébrées avec la plus grande pompe, & les nouveaux époux régnerent fur la Bohême.

Henri VII ne fongeoit plus qu'à fon voyage d'Italie, & dans cette vue, il envoya un Ambaffadeur à Clément V pour lui demander la couronne impériale. Le fouverain Pontife, qui, réfidant à Avignon, ne craignoit rien tant que ce Voyage de l'Empereur en Italie, fous prétexte de la néceffité où il étoit d'aller tenir un Concile général à Vienne en Dauphiné, répondit qu'il ne pouvoit fe trouver à S. Pierre de Rome, où il vouloit couronner l'Empereur que du jour de la Purification fuivante en deux ans: qu'au refte, en attendant il reconnoiffoit Henri VII pour Roi des Romains (1).

Sages mesures de Henri pour le succès de son voyage en Italie.

Henri s'embarraffoit fort peu que Clément V fut ou ne fut pas à Rome, car ce n'étoit ni pour le voir, ni uniquement pour la vaine cérémonie du couronnement, qu'il avoit projetté de paffer les Alpes; c'étoit pour y rétablir la puiffance du fceptre impérial. Afin qu'en Allemagne fon autorité ne fouffrît point de fon abfence, afin même de fe faire des appuis qui le rendiffent de plus en plus refpectable, il fit d'illuftres alliances avec les Princes Allemands, entre autres Léopold d'Autriche auquel il donna en mariage Catherine fa fille. En Italie, il étoit affuré d'Amédée, Comte de Savoye, fon beau-frere, & fes agens lui avoient gagné les citoyens les plus accrédités des principales villes.

Pour écarter de fes Etats tout fujet de trouble, Henri VII fit publier un édit très-févere par lequel il ordonnoit aux juifs de fortir inceffamment des provinces d'Allemagne, où cette nation étoit devenue un objet de haine & d'horreur, non à caufe de fa Religion, mais par l'excès de fes ufures, & par les impôts exhorbitans qu'ils fuggéroient aux Princes d'établir, & dont ils percevoient le produit avec la plus âpre vigueur. Henri VII en vouloit tout autant aux Templiers qui ne fe conduifoient ni plus décemment ni d'une maniere plus défintéreffée que les juifs: l'Empereur écrivit à Clément V très-vivement contre cet ordre, dont il follicitoit la deftruction mais le Souverain Pontife, qui penfoit différemment alors fur le compte de ces Chevaliers, ne voulut pas, du moins encore, confentir à fa ruine; peut-être eut-il mieux fait de fe montrer toujours auffi difficile, & de réfifter aux follicitations du Roi de France, comme il réfifta à celles du Chef de l'Empire (2).

Diete de Francfort.

Dans une nouvelle diete que Henri VII tint à Francfort, il nomma Jean, Roi de Bohême fon fils, Vicaire de l'Empire en Allemagne, reçut des Ambaffadeurs de Philippe le Bel, avec lequel il renouvella le traité d'alliance

(1) Spener *Hift. Germ. Univ.* Tom. 2. cap. 5. Albert Muffat. *in vit. Henric.* VII.
(2) Struvius. *Period.* 4. *Sect.* 4. Guther. *Hift. Templar.* N°. 150.

conclu entre ce Monarque & l'Empereur Albert, régla tout & se dispofa à prendre la route d'Italie (*). Depuis environ soixante ans qu'aucun de ses prédécesseurs n'étoit sorti de l'Allemagne, une foule de petits usurpateurs, s'étoient érigés en Tyrans: ils s'étoient emparés des villes d'Italie, où ils exerçoient la plus violente oppression, celles qui n'étoient point asservies à de tels maîtres, n'en étoient ni plus tranquilles ni plus heureuses: toujours armés les uns contre les autres, les Guelfes & les Gibelins se faisoient une guerre cruelle: chacune des deux factions cherchant à dominer à l'exclusion de l'autre, elles se livroient des combats presque perpétuels. Les vaincus exilés alloient se réunir à d'autres exilés du même parti, jusqu'à ce que devenus assez forts par le nombre, ils rentrassent dans leur patrie, qu'ils rendoient le théatre de nouvelles horreurs. A ces fureurs se joignoient des querelles particulieres, des haines & des divisions entre les plus puissantes familles, à Rome les Ursins & les Colonnes, également ambitieux de dominer, se faisoient une guerre sanglante; à Milan les Viscomti & les Seigneurs de la Tour ne s'occupoient que du soin de s'entredétruire : les Véronois disputoient aux Seigneurs de l'Escale la souveraine autorité qu'ils vouloient envahir: les habitans de Carrare s'efforçoient d'assujettir les Padouans; & les citoyens de Mantoue luttoient contre l'oppression des Passerini: tandis que la puissance Pontificale étoit entierement méconnue en Italie, & à Rome même; de sorte que Clément V, toujours résidant à Avignon, avoit le plus grand intérêt à l'exécution du voyage de l'Empereur en Italie. Les désirs de Clément V furent bientôt remplis; accompagné d'un très-grand nombre de Seigneurs, & suivi d'une puissante armée Henri VII se mit en marche, & par son ordre ses commissaires arrivés à Lausanne firent en son nom serment au Pape de défendre la foi Catholique, de protéger le S. Siege, de défendre de toute sa puissance & de conserver les droits de l'Eglise, le Chef de l'Empire fit plus, & pour achever de mettre la cour de Rome dans ses intérêts, il voulut bien confirmer les donations que l'Eglise Romaine prétendoit, sans titre & sans nulle apparence de preuves, tenir de l'Empereur Constantin, ainsi que tous les droits qu'elle tenoit de la foiblesse & de la pusillanimité des successeurs de Charlemagne (1). Ce fut à Lausanne aussi que Henri VII reçut les députés d'Italie de la faction Gibeline & exilés de leur patrie: à leur tête étoit Mathieu Viscomti persécuté par les Guelphes & Gui de la Tour leur chef: Mathieu dans sa harangue assura l'Empereur du zele & de l'impatience des Gibelins, qui n'attendoient, dit-il, que l'arrivée du chef de l'Empire pour éclater contre leurs ennemis & secouer le joug de leurs tyrans.

Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

Situation de l'Italie. 1310.

Divisions & hostilités en Italie.

Départ de l'Empereur pour l'Italie. 1310-1311.

Encouragés par la présence de Henri VII, qui, contre les conseils du Comte de Savoye, eut l'imprudence de se déclarer trop tôt & trop ouvertement contre les Guelphes, les Gibelins ne doutant plus qu'ils ne fussent les plus forts parlerent avec tant de hauteur & d'inconsidération des projets de vengeance qu'ils méditoient, que les Guelphes jaloux & furieux ne virent

(*) Ce fut dans cette même diete que le Comte Berthold de Henneberg, fut élevé au rang de Prince de l'Empire & octroié dans toutes les prérogatives attachées à cette dignité.

(1) Spener. *Hist. Germ. Univ.* Tom. 2. cap. 5. Albert Mussat. *in Henric.* VII. Lib. 1.

qu'en frémiſſant Henri VII, (qui eut du obſerver, du moins en apparence la neutralité), ſe déclarer le protecteur de leurs ennemis. Ils murmurerent hautement; Gui de la Tour, qui, dans l'eſpérance d'être conſervé dans ſon gouvernement, avoit fait rendre au chef de l'Empire les honneurs les plus diſtingués à Milan, ne put plus ſe contraindre, lorſqu'il vit le commandement de cette ville où il dominoit remis par Henri VII à Mathieu Viſcomti. Vivement ulcéré, Gui & ſes partiſans commencerent par donner une marque aſſez puérile de leur reſſentiment. L'Empereur voulut ſe faire couronner Roi de Lombardie, on ne trouva plus la couronne de fer, dans la ville de Monza, où ſuivant l'uſage elle eût du être conſervée : Henri mépriſa ce petit acte de vengeance, fit faire une couronne d'acier enrichie de pierreries & fut, ainſi que ſon épouſe, couronné par l'Archevêque de Milan (1), mais il ſuivit le parti peu prudent qu'il avoit pris, avec ſi peu de ménagement & il ſe hâta ſi fort de rappeller les Gibelins, de les combler de bienfaits & de leur confier les emplois & les charges dont il dépouilloit leurs ennemis, que ceux-ci s'en indignerent de plus en plus.

Il ſe déclare imprudemment contre les Guelphes.

Gui de la Tour le plus irrité de tous, forma le complot de ſe défaire en même tems de Henri VII, de Mathieu Viſcomti & de toute la faction Gibeline. Dans cette vue il fit ſecretement venir auprès de lui tous les Guelphes exilés, & l'exécution du complot fut remiſe au troiſieme ou au quatrieme jour: tems auquel on devoit bruler un malfaiteur hors des murs de la ville (2). Les Guelphes perſuadés qu'attirés par ce ſpectacle les Allemands laiſſeroient l'Empereur preſque ſeul dans ſon palais; ſe propoſoient de fermer les portes de la ville, afin d'empêcher tout ſecours de dehors, de pénétrer dans le palais, d'y poignarder l'Empereur, de ſe répandre enſuite dans les rues & d'égorger les Viſcomti & tous les Gibelins. Heureuſement pour Henri VII les conjurés étoient en ſi grand nombre, que le ſecret fut mal gardé, Mathieu Viſcomti en fut inſtruit, il en informa l'Empereur, qui, ſans rien témoigner, prit ſi bien ſes meſures, qu'aucun des Guelphes ne pouvoit échapper à ſa vengeance. Bien éloignés de ſe croire trahis, les Guelphes regardoient comme immanquable le ſuccès de la conjuration, & déjà ils s'étoient aſſemblés pour ſe ſaiſir les uns des portes de la ville, les autres du palais, lorſque pénétrant tout-à-coup dans la ville, un corps de troupes tomba ſur les conjurés & les tailla en pieces; pluſieurs d'entre eux s'efforcerent de gagner le palais, mais ils furent maſſacrés: le reſte des Impériaux campés hors des murs entrerent commandés par Léopold d'Autriche ; Milan fut inondé du ſang des Guelphes: il n'y eut que Gui de la Tour, & quelques-uns des ſiens qui eurent le bonheur d'échapper à cette boucherie. Dès ce jour Henri VII protégea plus ouvertement encore qu'il ne l'avoit fait juſqu'alors les Gibelins, & proſcrivit la faction contraire (3).

Conjuration de Gui de la Tour contre Henri VII.

Défaite & maſſacre des conjurés.

Irrité du malheureux ſuccès de ſa criminelle entrepriſe, Gui de la Tour n'en fut cependant point déconcerté; bientôt il forma une conjuration encore plus atroce, & qui fut, comme la premiere, funeſte à ſes complices: le

(1) *Hiſt. Luxemb.* L. 46. Struvius *Period.* 9. *Sect.* 4. *Vita Clement* V. (2) Albert Argentin. Cuſpinian. *in vit. Henric* VII. Conradus Vecerius. (3) Albert Argentin. Spener. *Hiſt. Germ. Univ.* L. 1. Cuſpinian *in vit. Henric.* VII.

principal d'entre ceux-ci fut le Chancelier de l'Empereur; ce traître prit sur lui de faire non-seulement périr son maître, mais aussi de faire massacrer tous les Allemands qu'il y avoit alors en Italie. Le scélérat envoya aux Magistrats de toutes les villes de Lombardie des lettres scellées du sceau de l'Empereur, & portant ordre de faire passer au fil de l'épée dans un même jour, qu'il fixoit, tous les Allemands officiers & soldats de leurs garnisons. Heureusement pour les Impériaux un jeune Chevalier Allemand ayant lu par hazard une de ces lettres, & ne doutant point que l'ordre ne fut réellement donné par Henri VII, courut à Milan se jeter aux pieds de l'Empereur, & le conjura d'épargner le sang de ses compatriotes qui par leur zele & leurs services ne méritoient ni un traitement aussi cruel, ni une mort aussi barbare. Henri prit d'abord ce jeune homme pour un insensé: mais celui-ci, qui s'étoit muni de la lettre qu'il avoit surprise, la fit lire à l'Empereur, qui, violemment indigné d'une aussi noire trahison, envoya ordre à l'instant même d'arrêter son Chancelier. Il ne fut nullement nécessaire de ménacer le teméraire pour lui faire avouer sa faute: il dit que la seule chose qui lui fit de la peine étoit de n'avoir pas réussi; que, Guelphe, & de la maison des Turciens la plûpart massacrés à Milan, il avoit voulu les venger, qu'il avoit déjà fait empoisonner une partie du vin destiné pour les Allemands, mais que ce moyen lui ayant paru trop lent, il n'avoit pu trouver de voye plus sûre que celle de se servir du nom même de Henri VII, pour faire exterminer en même tems tous les Impériaux. Cet officier perfide fut brulé vif, supplice encore trop doux pour l'énormité de son crime (1).

Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

Seconde conjuration contre la vie de l'Empereur par Gui de la Tour & le Chancelier de Henri VII, & supplice du Chancelier.

La nouvelle de ces deux conjurations étouffées dans leur naissance, & la punition des Guelphes hâterent la soumission des villes; Creme, Crémone, Lodi, oserent faire encore quelque résistance; mais apprenant que l'Empereur se disposoit à les réduire, elles s'empresserent de rentrer sous son obéissance; Bresse ne suivit point leur exemple & persista à méconnoitre l'autorité impériale; Henri VII fut contraint d'en faire le siege; il fut long & meurtrier; il fut sur-tout funeste à Valeran frere de l'Empereur, qui y périt percé d'une fléche. Henri VII vivement irrité, jura qu'il n'entreroit dans cette ville rebelle que par la breche; mais avant d'accomplir son vœu, il eut à essuyer bien des désastres; les Bressans se défendirent avec la plus grande valeur, & pour comble d'infortune, les impériaux furent moissonnés en partie par une maladie contagieuse, qui fit périr une foule de Seigneurs & l'Impératrice elle-même, qui fut amerement regrettée de son époux & de sa cour. Telle devint enfin la foiblesse des impériaux, que les assiégés ne les craignant plus daignoient à peine se défendre. Le plus obstiné d'entre ceux-ci étoit Thibaud de Brussat, Préfet de Bresse: Thibaud avoit les plus grandes obligations à l'Empereur, qui, deux ans auparavant, l'avoit fait rétablir dans Bresse d'où il avoit été exilé: mais Thibaud oubliant les bienfaits de Henri, s'étoit mis à la tête des Guelphes, s'étoit fait confier le commandement de Bresse, & avoit juré la ruine de son bienfaiteur. Profitant du malheureux état où la contagion avoit réduit les assiégeans, Thibaud fit une sortie sur les impériaux, & la fortune paroissant d'abord le favoriser, il se flattoit de rame-

Siege de Bresse & vigoureuse résistance des Bressans.

(1) Idem. ibid. Albert Argentin. *Chronic.* pag. 116.

ner prisonnier dans les murs de Bresse le chef de l'Empire, quand il fut pris lui-même, & comme traître & perfide, tiré à quatre chevaux; les Bressans par représailles, firent pendre au haut des murs de leur Ville cinquante prisonniers (1). Henri VII pénétré de courroux fit renouveller les attaques si fréquemment & avec tant de chaleur, qu'affoiblis à leur tour & livrés aux horreurs de la famine, les Bressans eurent recours au Cardinal Légat, qui sollicita si vivement la grace des assiégés, que l'Empereur consentit enfin à leur pardonner, il fit abattre une partie des murs, & entra par la breche, comme il l'avoit juré (2).

Il est vrai que la réduction de Bresse fut suivie de la soumission de Parme, de Plaisance, de Vérone, de Vicence, de Padoue & de Mantoue. Mais la fidélité de ces villes ne dédommageoit que bien foiblement Henri VII des pertes qu'il avoit éprouvées, & sur-tout de celle des deux tiers des impériaux qui avoient péri sous les murs de Bresse: cependant ce dernier succès, quoiqu'il l'eut acheté fort cher, donna tant d'éclat à ses armes, que les Vénitiens se déclarerent pour lui, ainsi que les Génois, chez lesquels il alla se reposer pendant quelques jours, & où il fut reçu avec les honneurs les plus distingués. Mais dans le tems qu'il se flattoit d'avoir abattu, du moins en très-grande partie les plus puissans d'entre les Guelphes; il ne se doutoit pas que le plus dangereux de ses ennemis tramoit contre lui des complots. Jusqu'alors Clément V avoit montré le zele le plus soutenu pour Henri VII, qu'il avoit lui-même puissamment sollicité de venir en Italie: cependant ce même Clément V, n'eut pas plûtôt appris le succès des impériaux, que s'imaginant que le Chef de l'Empire seroit tenté peut-être de fixer sa résidence à Rome, ou du moins d'envahir le patrimoine de l'Eglise: résolut de lui susciter des rivaux formidables, afin de le contraindre à repasser les Alpes.

Intrigues de Clément V contre l'Empereur.

Nous avons dit ailleurs comment d'après les timides conseils de sa terreur panique Clément V, se ligua avec Robert Roi de Naples & de Sicile fils & successeur de Charles II, nous avons dit aussi par quel moyen Robert, le plus juste des hommes & le meilleur des Rois, eut la foiblesse de seconder en cette occasion, le souverain Pontife, & de tromper le chef de l'Empire, auquel il envoya demander la Princesse sa fille en mariage pour le Duc de Calabre son fils ainé, que Henri VII incapable de feindre acceptoit, tandis que Robert, envoyoit le Prince de Morée son frere à la tête d'une armée à Rome, pour en fermer l'entrée à l'Empereur qui déjà s'étoit mis en route pour aller s'y faire couronner (3). Egalement joué par le Roi Robert, qui ne cessoit de lui écrire des lettres remplies de protestations de zele, d'amitié; & par le souverain Pontife, qui avoit poussé la dissimulation jusqu'à envoyer auprès de l'Empereur cinq Cardinaux, chargés de l'accompagner à Rome, & d'y faire la cérémonie du couronnement; Henri VII, ne pouvoit plus douter des mauvaises intentions de ses deux ennemis, il se trouvoit dans la plus inquiétante situation, lorsque le Roi de Sicile, Frideric II, frere de Jacques, Roi d'Arragon, & le plus irréconciliable des ennemis de Robert, rechercha l'allian-

Conduite de Robert, Roi de Naples.

(1) Idem. ibid. Conrad Vecerius *Vita Henric.* pag. 69-70. (2) Spener *Hist. Germ. Univ.* Lib. 10. *Hist. de Luxemb.* L. 46. (3) Voy. cette *Hist. Univ.* Tom. 37. Liv. 24. Chap. 19. Sect. 4. pag. 164-165 *& suiv.*

ce du chef de l'Empire, & offrit de le feconder contre l'objet commun de leur reffentiment. La haine de Frideric II avoit plus d'un motif, comme nous avons pris foin de le raconter ailleurs. Charobert, Roi de Hongrie & neveu de Frideric, ayant tenté après la mort de Charles II de faire valoir fes prétentions fur le Royaume de Naples, comme fils de Charles Martel, frere ainé de Robert, le Pape lui avoit refufé l'inveftiture de ce Royaume, qu'il avoit donnée à Robert: d'ailleurs, il venoit d'y avoir de très-vives conteftations entre Robert & Frideric au fujet de la reftitution de quelques places, convenue entre les deux Monarques, & Robert avoit abfolument refufé de céder à Frideric fes prétentions fur le Royaume de Jérufalem, à moins que le Roi de Sicile ne lui abandonnât la plus grande partie de fes Etats.

Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

Afin de fe faire un puiffant appui contre le Roi de Naples Frideric envoya à Henri VII des ambaffadeurs, chargés de lui demander en mariage pour Pierre fon fils ainé, cette même Princeffe récemment promife au Duc de Calabre, & il lui faifoit propofer en même tems de s'unir l'un à l'autre par un traité de confédération. L'Empereur eut volontiers accepté ces propofitions, qui dans les circonftances où il fe trouvoit, lui étoient très-avantageufes; mais quoiqu'il ne put plus douter des deffeins de Clément & du Roi Robert, il crut devoir diffimuler encore, & ufer de ménagemens avec la cour de Naples; délicateffe d'autant plus refpectable, que Louis de Savoye venoit de lui écrire que le Prince de Morée & les Urfins occupoient une partie de Rome, tandis que les Colonnes, poftés dans les autres quartiers, s'efforçoient de conferver le Ponte-molle, par où le chef de l'Empire pourroit en dépit des obftacles qu'on lui fufciteroit, pénétrer dans la ville (1). Quelqu'ulcéré que fut Henri VII des procédés du Roi de Naples, réfolu de n'éclater qu'à la derniere extrémité, il lui envoya des Ambaffadeurs munis de pouvoirs fuffifans pour le mariage de fa fille avec le Duc de Calabre: & dans le même tems il envoya deux députés à Rome chargés d'agir auprès du Prince de Morée, & d'applanir, s'il étoit poffible toutes les difficultés. Ces deux Miniftres eurent beaucoup de peine à obtenir audience du Prince de Morée, qui leur dit qu'à la vérité Robert fon frere ne l'avoit envoyé à Rome que pour honorer l'entrée de l'Empereur; mais que depuis quelques jours il avoit reçu ordre de s'oppofer de toute fa puiffance à cette même entrée.

Modération & fage conduite de l'Empereur. 1312.

L'Empereur s'approchoit en force de Rome, & il en étoit à une affez petite diftance lorfque fes deux envoyés, qui s'en retournoient, lui rendirent compte de la réponfe du Prince de Morée, & des difpofitions des Urfins qui n'agiffoient que d'après les ordres de Robert, ces nouvelles très-peu fatisfaifantes ne firent que hâter la marche de Henri, qui pénétra dans Rome, fit inutilement des propofitions d'accomodement au Prince de Morée, & apprit des ambaffadeurs qu'il avoit envoyés à Naples, que Robert ne vouloit conclure le mariage de fon fils, qu'à condition qu'il obtiendroit le Vicariat de la Lombardie, le titre & les fonctions d'Amiral général, & que le Duc de Calabre feroit nommé Vicaire de l'Empire en Tofcane (2). Henri VII voyant bien à ces demandes fingulieres, qu'on ne cherchoit qu'à l'amufer, réfolut de fe procurer par la force le cou-

Diffimulation foutenue de Robert.

(1) Albert Muffat. Liv. 5. (2) Struvius. *Period.* 9. Sect. 4.

SECT. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

Situation inquiétante de Henri VII à Rome.

ronnement qu'on lui refusoit avec tant d'injustice: plus de deux mois les deux partis se battirent avec une égale valeur; mais l'avantage restoit toujours du côté des Ursins, & l'Empereur qui voyoit ses troupes s'affoiblir de jour en jour, eut encore le chagrin d'apprendre que l'Amiral de Naples, venoit de lui enlever quelques galeres chargées de munitions de guerre, dont-il commençoit à manquer: il reprit forcément la voie de la négociation, & il fut encore joué par Robert, qui lui faisoit réponare que les différens seroient incessamment terminés, & qu'il se proposoit d'aller lui-même à Rome, pour y donner pleine satisfaction à Henri, pendant qu'il envoyoit sans-cesse de nouveaux ordres d'empêcher le couronnement par toutes sortes de moyens (1).

Fort impatientés par la longueur de ces hostilités, les Romains des deux partis murmuroient contre leurs chefs, & faisoient hautement des vœux pour le rétablissement de la paix: Henri VII irrité de la mauvaise foi de ses ennemis, dédaigna de leur demander ce qu'ils ne pouvoient pas lui refuser sans la plus évidente iniquité: il dit résolument aux Cardinaux qui l'avoient accompagné depuis Bresse, qu'ils eussent à le couronner à S. Jean de Latran, puisqu'ils ne pouvoient faire cette cérémonie dans l'Eglise de S. Pierre, occupée par les Ursins. Ils répondirent que ce seroit déroger à l'usage, & que d'ailleurs leur commission portoit, que ce seroit à S. Pierre & non ailleurs qu'ils feroient cette cérémonie. Indigné de leur obstination, Henri s'adressa aux Romains, & ils presserent si vivement les Cardinaux, que ceux-ci craignant d'être à la fin les victimes de cette querelle, mais ne voulant point aller contre les ordres de Clément, demanderent la permission d'envoyer un courier à Vienne en Dauphiné, où le Pape tenoit un Concile; promettant qu'avant trente jours ils auroient une réponse décisive. L'Empereur voulut bien encore consentir à ce délai: mais au 29e jour, le courier n'étant pas encore de retour, Henri fatigué des mauvais procédés qu'il essuyoit, voulut absolument qu'on le couronnât; les Romains irrités étoient prêts à se soulever; ensorte que les Cardinaux intimidés, & craignant une sédition, se rendirent enfin, & accompagnerent le Monarque suivi d'une foule de peuple à S. Jean, où exigeant de lui les sermens d'usage, & protestant ensuite de la violence qu'on leur faisoit, ils déclarerent que ce n'étoit que forcément qu'ils procédoient à cette cérémonie, qu'en effet ils firent de fort mauvaise grace (2).

Il oblige les Cardinaux à le couronner.

Très-mécontent, & profondement ulcéré du Pape, de ses commissaires & de la faction qui s'étoit opposée à tout ce qu'il avoit tenté, l'Empereur eut la force encore de ne rien témoigner de son ressentiment; au contraire, il avoit eu soin de faire préparer un somptueux festin dans la Place de Ste. Sabine, où, après le couronnement il se rendit avec les Cardinaux & les Seigneurs qui formoient son escorte; mais quelques précautions qu'il eut prises pour que tout se passât tranquillement, les Guelphes troublerent violemment la joye du festin, il y en eut même qui de dessus les toits des édifices voisins lancerent des fléches, sur quelques Gibelins qui en moururent; plusieurs autres ne cessoient de se répandre en propos menaçans & injurieux contre Henri, qui feignant de ne rien entendre, acheva d'assister au

(1) Mussat. Liv. 8. (2) Id. ibid. Rebdorff. Fleury. *Hist. Eccl.* Tom. 19. Liv. 92.

au repas, donna, du mieux qu'il put, ses ordres pour maintenir à Rome, l'autorité Impériale, & confia aux Colonnes le gouvernement de la ville.

Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

Ce fut alors que résolu de se venger avec éclat du Roi Robert, Henri VII conclut avec Frideric, Roi de Sicile, un traité par lequel il fut statué qu'aussitôt que l'Empereur se seroit rendu maître de la Toscane, il entreroit dans le Royaume de Naples, tandis que par ses flottes Frideric en feroit attaquer les villes maritimes (1). Très-étonné à la nouvelle de ce traité, Clément V prévit, mais trop tard, quelles pourroient être les suites de l'injuste & très-imprudente guerre qu'il avoit suscitée, & il s'y prit fort maladroitement pour la pacifier: il écrivit aux Cardinaux qui avoient procédé au couronnement, d'ordonner aux deux Souverains de conclure un traité: car ajoûtoit-il, *l'Empereur & le Roi de Naples, étant également obligés de nous obéir par le serment de fidélité qu'ils nous ont prêté*, ils ne peuvent point douter que nous n'ayons l'autorité de leur ordonner de conclure une treve ou de faire la Paix. Justement irrité de ces expressions, l'Empereur nia hautement que lui ni aucun de ses prédécesseurs eussent jamais prêté serment de fidélité à qui que ce fut sur la terre; il fit proposer aux plus habiles jurisconsultes la question, sçavoir, si le Pape avoit le droit d'ordonner une treve entre le chef de l'Empire & son Vassal: car Henri en vertu de sa Souveraineté sur toute l'Italie, & sur le Royaume d'Arles, prétendoit que Robert étoit, comme Roi de Naples & Comte de Provence, Vassal de l'Empire. La réponse unanime des jurisconsultes fut que non-seulement le Pape n'avoit pas la puissance qu'il se supposoit, mais que si l'Empereur avoit la lâcheté de se déclarer Vassal du Souverain Pontife, il seroit lui-même parjure & violeroit le serment qu'il avoit fait lors de son élection, de ne point avilir la majesté du trône Impérial. On sent bien que Clément V n'eut garde de laisser sans réponse cette décision; il trouva aussi des jurisconsultes qui à la vérité ne prouverent pas, mais qui prétendirent qu'en sa qualité de Vicaire de J. C. le Pape avoit l'incontestable droit d'exercer une pleine souveraineté sur tout le monde chrétien, comme sur tous les trônes. Ils prétendirent que la Puissance spirituelle établit essentiellement la Puissance temporelle, & que d'après cet oracle du Prophête Jérémie; *je t'établis sur les nations pour arracher, pour détruire, pour perdre, pour dissiper, pour édifier & pour planter*; il étoit évident que la suprême autorité appartenoit au Souverain Pontife, à l'exclusion de tout autre Souverain (2).

Traité entre l'Empereur & le Roi de Sicile.

Lettre singuliere de Clément V.

Prétentions absurdes des jurisconsultes du Pape.

A ces raisons plus insultantes que solides, Henri VII se contenta de répondre qu'il ne reconnoissoit ni supérieur, ni juge & qu'il étoit immuablement décidé à ne pas s'abstenir de procéder contre Robert. L'Empereur ne tarda point à effectuer ses menaces, & comprenant que la résistance du Prince de Morée & des Ursins, ne lui permettoit pas de se rendre maître de Rome, il en sortit, se rendit à Arezzo, où, après avoir fait citer Robert à comparoître devant lui, il se mit en campagne, & ne remporta presqu'aucun avantage; il échoua même devant Florence, dont il tenta vainement de se

(1) Voy. cette *Hist. Univ.* Tom. 37. Liv. 24. Chap. 9. Sect. 4. pag. 165.

(2) Spener. Fleury. *Hist. Ecclef.* Tom. 19. Liv. 92. d'Egly. *Hist. des Rois des deux Siciles.*

Sect. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

Disgraces de Henri & sentence qu'il prononce contre le Roi Robert & contre les habitans de Padoue. 1313.

rendre maître. Il se retira à Pise, & les Florentins envoyerent offrir au Roi de Naples la Souveraineté de leur territoire pour cinq ans: Lucques, Pistoie & Prato, imiterent les Florentins. Pour comble d'infortune, des vaisseaux Impériaux attaqués par des Galeres Napolitaines, qui venoient de ravager les îles de Gorgone & de Capraïa, furent défaits & vivement poursuivis jusques dans le port de Pise, sous les yeux de Henri VII, qui furieux de tant de désastres, assembla son conseil, & traitant de crimes atroces les hostilités de Robert, prononça contre ce Souverain une sentence, que très-assurément il se fut abstenu de prononcer s'il eut été moins courroucé. En effet, après avoir qualifié Robert de Vassal ingrat & rebelle, après lui avoir reproché de fomenter des séditions & des revoltes, il le condamna comme sujet traitre, rebelle, contumace & criminel de Leze majesté; le priva de tous ses domaines, le bannit à perpétuité des terres de l'Empire sous peine de la vie, & défendit à qui que ce fut, de lui donner azile ou secours: par une autre sentence aussi peu fondée & non moins violente, Henri proscrivit les habitans de Padoue, par cela seul qu'ils avoient refusé de se soumettre, les mit au ban de l'Empire, & permit à toutes personnes de les traiter en ennemis, même de les assassiner (1).

L'Empereur par ces actes où la violence l'emportoit sur la justice, bien loin de rétablir sa puissance, ne fit que l'affoiblir de plus en plus; les Guelphes irrités s'unirent contre lui plus étroitement qu'ils ne l'avoient été jusqu'alors; plusieurs des Gibelins l'abandonnerent, & il ne lui restoit plus pour appui que le Roi de Sicile, les Génois & les Pisans, qui armoient pour sa cause: il attendoit aussi un nouveau corps de troupes, que Baudouin son frere, Archevêque de Trêves devoit lui amener d'Allemagne, & qui ne tarda point en effet à conduire ce secours. On est prompt à se persuader ce qu'on désire vivement; les alliés & les courtisans de Henri ne cessoient de lui repéter que rien ne lui seroit plus facile que la conquête du Royaume de Naples, & qu'aussi-tôt qu'il paroîtroit sur les frontieres, la noblesse mécontente du gouvernement, ainsi que le peuple, les provinces & les villes s'empresseroient de se soumettre: Robert avoit d'ailleurs, quoique Prince très-bon, très-respectable, des torts réels dans cette cause; & l'Empereur étoit dans l'intime persuasion que sa conduite n'offensoit ni Dieu, ni les hommes, & que le Pape lui-même approuveroit cette entreprise, aussi-tôt que le succès l'auroit justifiée (2).

Préparatifs de l'Empereur contre le Roi de Naples

Les espérances de l'Empereur Henri VII paroissoient d'autant plus fondées, qu'il avoit déjà fait mettre en mer une flotte de 65 galeres, & que l'Italie entiere étoit très-vivement allarmée du bruit de cet armement. Philippe le Bel qui ne doutoit point de la destination de cette flotte, résolut d'empêcher la ruine du Roi Robert, allié & issu de la maison de France. Dans cette vue, il envoya au Pape Clément V des ambassadeurs chargés de se plaindre amérement de la violence de l'Empereur, & de demander au Souverain Pontife la cassation de la sentence prononcée à Pise contre le Roi de Naples. Cette dé-

(1) Spener. *Hist. Germ. Univ.* Lib. I. *ad ann.* 1313. Mussat. Lib. II. Conrad *in vit. Henr.* VII. (2) Muratori. Tom. 9. p. 1212. Rainald. N°. 47. Voy. cette *Hist. Univ.* Tom. 37. Liv. 24. Chap. 9. Sect. 4. p. 166.

marche jeta le Pape dans une inquiétante situation, il ne pouvoit se dissimuler que c'étoit lui qui étoit seul la cause des désastres qui menaçoient Robert: il craignoit pour lui-même le ressentiment du chef de l'Empire; mais d'un autre côté, il n'osoit pas mécontenter Philippe par un refus: il se tira de cet embarras en politique habile. Il fit publier une bulle dans laquelle parlant en termes généraux des armemens qui se faisoient en différens ports d'Italie & du bruit qui se répandoit que ces armemens étoient destinés contre le Roi de Naples, ami, Vassal & allié du S. Siege, il défendoit à qui que ce put être, sous peine d'excommunication, de rien tenter sur ce Royaume. Le Roi de France voulut bien se contenter de cette foible défense: mais Henri VII ne s'en allarma point, & il s'étoit déjà mis en marche pour pénétrer sur les terres de Naples, tandis que commandée par le Roi de Sicile, la flotte Impériale alloit attaquer les villes maritimes de la Calabre (1).

Hist. d'Allemagne, 1254-1313.

Embarras du Pape & sa politique conduite.

Le danger qui menaçoit Robert étoit très-effrayant, & sa ruine paroissoit assurée, lorsqu'un événement imprévu vint dissiper l'orage prêt à fondre sur lui. L'Empereur impatient de commencer l'expédition de Naples, étoit parti malade de Pise, & arrivé à Buonconvento son mal s'accrut au point, qu'il y mourut dès le même jour après avoir entendu la messe. Cette mort fut si prompte que le bruit courut qu'il avoit été empoisonné par un Dominicain nommé Frere Bernard, des mains duquel il avoit communié: c'étoit, disoient les uns, le Pape qui avoit suborné ce Religieux: d'autres assuroient que c'étoient les Florentins; plusieurs même accuserent le Roi de Naples de ce crime, dont il étoit très-incapable; mais les médecins mieux instruits, après avoir soigneusement fait l'inspection du corps, déclarerent que Henri étoit mort d'un abcès formé sous le genou de la jambe droite, combiné avec d'autres maladies: trente ans après Jean de Luxembourg son fils, Roi de Bohême déclara que la mort de son pere avoit été très-naturelle, & qu'une ou plusieurs maladies l'avoient conduit au tombeau (2).

Mort de Henri VII.

L'Allemagne & la plus grande partie de l'Italie & de l'Europe regreterent amérement ce bon Monarque, Souverain aussi respecté par ses vertus, que pour avoir sçu se rendre redoutable par sa valeur & sa fermeté à soutenir les droits de l'Empire. Il est vrai qu'on lui reproche d'avoir trop écouté son ressentiment dans la sentence qu'il prononça contre le Roi Robert: mais ne peut-on pas dire que jamais Souverain n'avoit été aussi cruellement trompé, ni aussi indignement joué qu'il le fut par Robert & Clément V. On l'avoit tant outragé, on avoit si hautement attenté à la Majesté Impériale, que sans se dégrader, sans avilir son rang, Henri VII ne pouvoit dissimuler l'injure. On peut lui faire un reproche, suivant nous, beaucoup mieux fondé; c'est d'avoir perdu trop de tems à Rome, d'avoir trop desiré d'en venir à une cérémonie dont-il n'avoit aucune sorte de besoin. Du reste, il fut chéri de ses sujets, parce qu'il ne s'occupa que du soin de les rendre heureux, son regne fut très-court il est vrai; mais il fut infiniment plus glorieux que celui de ses trois prédécesseurs: ceux-ci n'avoient songé qu'à leurs intérêts

Jugement sur ce Monarque.

(1) *Bulla* apud Mussat. L. 15. *Rubr.* 3 & 4. Spener. *ad ann.* 1313. (2) Cuspinian. p. 367. Conrad Vecerius p. 72. *Hist. Luxemb.* L. 46.

particuliers ; & Henri ne ſongea qu'à maintenir & accroître la gloire de l'Empire.

De tous ceux qui ſe montrerent ſenſibles à la mort de ce ſage Monarque, Frideric, Roi de Sicile, fut le plus violemment affligé ; il ſe rendit à Piſe où l'on avoit tranſporté le corps de l'Empereur ; il le tint long-tems embraſſé, l'arroſa de ſes larmes, & lui fit faire de magnifiques obſeques. Clément V ſe montra moins généreux ; à peine il eut appris la nouvelle de la mort de Henri, qu'il ſe hâta de publier deux conſtitutions auxquelles il n'auroit oſé ſonger ſeulement du vivant de ce Prince. Par la premiere, il ſoutenoit, fondé ſur les plus pitoyables raiſonnemens, que les ſermens faits par l'Empereur avant & après ſon couronnement étoient de véritables ſermens de fidélité ; & cette ridicule prétention eut bien du, ce nous ſemble, guérir les ſucceſſeurs de Henri VII, du ſtupide déſir d'aller ſe faire couronner à Rome. Par la ſeconde conſtitution Clément V caſſa & déclara nulle la ſentence prononcée contre le Roi Robert, *& cela*, diſoit très-fauſſement le Souverain Pontife, *par la ſupériorité que nous avons ſur l'Empire, & par l'autorité à laquelle nous ſuccédons à l'Empereur pendant la vacance du trône* (1). D'après cette ſucceſſion évidemment ſuppoſée, Clément nomma le Roi Robert Vicaire de l'Empire en Italie, & ce nouvel attentat fut bien-tôt, ainſi que nous aurons occaſion de le raconter, le ſujet d'une guerre ſanglante entre le ſacerdoce & l'Empire. Il eſt affligeant de ne pouvoir ſe diſpenſer d'obſerver que dans toutes ces guerres le Souverains Pontifes, ont toujours été les agreſſeurs.

Diſpoſitions peu généreuſes de Clément V.

Henri VII ne laiſſa qu'un fils, Jean de Luxembourg, Roi de Bohême, & trois filles ; Béatrix, qui épouſa Charobert, Roi de Hongrie, Marie qui fut l'épouſe de Charles VI, Roi de France, & Agnès qui fut mariée à Rodolphe, Comte Palatin (2). Nous n'ajoûtons qu'un mot à l'éloge mérité de cet Empereur : à ſa mort, il laiſſa ſa maiſon auſſi pauvre qu'elle l'étoit à ſon avenement à la couronne impériale : car c'étoient les Bohêmiens, qui avoient élu Jean de Luxembourg, & Henri VII n'avoit pas uſurpé ce trône, ainſi qu'Albert ſon prédéceſſeur, ou comme Rodolphe avoit uſurpé le Duché d'Autriche.

Poſtérité de Henri VII.

Tandis qu'en Italie l'Empereur Henri VII luttoit contre les Guelphes, & contre Robert, Roi de Naples ſoutenu par Clément V : tandis qu'à force de courage, de prudence, & de fermeté il y faiſoit redouter ſa puiſſance, & que juſqu'au dernier inſtant de ſon illuſtre vie il défendoit la gloire de ſon rang, & vengeoit les injures faites au ſceptre Impérial, l'Allemagne goûtoit les douceurs de la paix ; non que dans toutes ſes Provinces le calme ſe ſoutint également : car les Chevaliers Teutons, étoient alors en guerre contre diverſes villes, & les progrès de leurs armes fixoient l'attention des Princes de l'Empire. Le Dannemarck & la Pologne, avoient recherché l'alliance de ces braves Chevaliers ; le Duc de Mecklinbourg, ainſi que le Marquis de Brandebourg, & la plûpart des Seigneurs de la Baſſe Saxe, ne voulurent pas d'autres juges dans leurs différens que les Chevaliers Teutoniques. Eric VIII,

(1) *Conſtat. Paſtor. in Decret.* L. 7. *Bull. Clement* V. *apud* Raynald. *ad ann.* 1314. N°. 2.
(2) Henningeſſus *Part.* 1. *quartæ Monarch.* p. 158.

Roi de Dannemarck, ami zélé de cet ordre avoit indiqué il y avoit deux ans en 1311 un Tournoi à Rostock, où il avoit invité les principaux d'entre les Teutons, & la noblesse des environs; mais les habitans de Rostock craignant pour leur liberté, refuserent obstinément d'ouvrir leurs portes à cette foule de Seigneurs; ensorte qu'on fut obligé de célébrer cette fête hors de la ville & de camper sous des tentes. Eric irrité de l'injure, se ligua avec Waldemar de Brandebourg, Henri de Mecklinbourg & quelques Princes du voisinage qui lui fournirent des troupes, & tandis que suivi d'une nombreuse flotte il empêchoit que rien n'entrât dans Rostock, ses alliés en formerent le siege; mais la place étoit trop bien fortifiée pour qu'elle pût être emportée d'assaut: Eric fit construire un fort de chaque côté de l'embouchure de la riviere de Warnou, fit enfoncer de gros vaisseaux chargés de pierres dans cette embouchure, afin que les Rostockois ne pussent avoir aucune communication avec la mer, & les jugeant assez sévérément punis, il remit à la voile, & les Princes ses alliés s'en retournerent (1). Excités par la retraite des assiégeans les Rostockois allerent démolir les deux forteresses, dégagerent l'embouchure de la riviere, & résolus d'attaquer à leur tour, ils mirent une flotte en mer & allerent ravager & piller quelques places Danoises, ainsi que l'île d'Aman où ils firent un butin considérable. Outré de ces hostilités, le Roi de Dannemarck rassembla une partie de ses forces, se réunit avec ses alliés, & alla, pour la seconde fois, faire le siege de Rostock, où il donna l'investiture du Duché de Sleswick, vacant par la mort du Duc Waldemar, au fils du Prince défunt: bien-tôt d'importantes affaires le rappellerent à Coppenhague, & il y étoit à peine arrivé, qu'il y apprit la nouvelle de la reduction de Rostock, dont les habitans pressés par la famine & soulevés contre leurs Magistrats, avoient été se jeter dans les bras du Duc de Mecklinbourg, qui pour toute punition les condamna à payer à Eric, aux Margraves de Brandebourg & au Comte de Werle, leurs Seigneurs une somme de 14 mille marcs d'argent, soit en especes, soit en marchandises. Satisfait de cette expédition, Eric VII soumit Rostock à la puissance du Duc Henri de Mecklinbourg, qui jusqu'alors n'en avoit été simplement que Gouverneur (2).

Hist. d'Allemagne. 1251-1313.

Expédition du Roi de Dannemarck, contre la ville de Rostock.

Reduction de Rostock & Paix.

Ce fut à-peu-près dans ce tems qu'éclata en France, en Espagne & en Italie la févere condamnation ou plutôt l'effrayante proscription de l'ordre des Templiers: violemment persécutés, les Chevaliers de cet ordre furent traités avec plus d'indulgence en Allemagne: on se contenta de les disperser dans divers monasteres avec une pension modique. Ils se maintinrent même pendant quelque tems dans les Provinces de Mayence, de Trêves & de Luxembourg: mais l'Archevêque de Mayence voulant absolument les obliger de sortir de son diocese, & exécuter contre eux la rigoureuse Bulle de Clément V, il convoqua un concile de tous les Evêques de cette Province; Hugues, Chevalier de cet ordre y parut accompagné de vingt de ses confreres. Ils déclarerent tous que les accusations dont on les chargeoit étoient des abominations, qu'il défioit qui que ce fut d'en prouver la réalité; qu'au reste, rien n'étoit plus inique que de rendre tout un ordre responsable des fautes ou même des crimes de quelques particuliers, à supposer qu'il y eut

(1) Huitfeld *Histor. Dan.* Tom. 3. (2) Idem. ibid. Krautzius.

Sect. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

Affaire des Templiers en Allemagne.

quelques Chevaliers qui se fussent rendus répréhensibles. Cette défense, qui cependant étoit la même que celle de tous les Chevaliers, répandus dans les autres Gouvernemens, fit impression sur les Prélats de la Province de Mayence, ils crurent ne pas devoir condamner des accusés, contre lesquels on n'avoit point de preuves: mais Clément V plus févere, voulut absolument que cet ordre fut aboli en Allemagne comme ailleurs, & que ses revenus demeurassent à la disposition du S. Siege. Il ne fut obéi qu'en partie; l'ordre, il est vrai, fut aboli; mais en Lorraine, tout ce qu'il possédoit fut donné aux Hôpitaliers de S. Jean de Jérusalem, & dans la plûpart des autres provinces, les Seigneurs s'emparerent des biens des Templiers, sous le prétexte très-plausible, que leurs ancêtres ayant donné ces biens à l'ordre du Temple, & non à celui de S. Jean de Jérusalem, il étoit juste & naturel qu'ils rentrassent dans la possession de ces fonds, préférablement à tous autres (1).

La Baviere & l'Autriche étoient trop occupées des hostilités violentes dont elles étoient tour-à-tour le théatre, pour que l'on y songeât à persécuter les Templiers. Etienne Duc de Baviere, mort en 1311 avoit laissé deux fils & trois filles dont la tutelle appartenoit incontestablement à Othon, Duc de la Basse Baviere, frere d'Etienne & élu Roi de Hongrie: mais par malheur pour le repos public Othon étoit mort, après avoir laissé par testament la tutelle & la Régence des Etats de ses neveux à Louis de Baviere son frere, qui, par la mort d'Othon devenoit Duc de la Basse Baviere. Malgré les droits évidens de Louis I, quelques Seigneurs Vassaux des pupilles, réfuserent de le reconnoître pour tuteur: & ils furent appuyés par Frideric, Duc d'Autriche, qui, pour se faire déférer la tutelle & la Régence se présenta devant les Etats assemblés. Louis y parut aussi, la contestation fut vive entre eux: Frideric ne voulut rien céder à Louis son cousin, & cette querelle dégénéra bien-tôt en une guerre ouverte entre ces deux cousins. Frideric soutenu par Léopold son frere, qui lui envoya des troupes de Suabe, rassembla toutes ses forces, marcha contre les Bavarois & fut complettement battu à Gunelstorf, & contraint de demander la paix; Louis qui songeoit alors à s'élever à l'Empire consentit à pacifier cette querelle, aux conditions que Frideric renonceroit à la tutelle des enfans & à la Régence des états d'Etienne (2).

Guerre entre Louis de Baviere & Frideric d'Autriche, au sujet de la Régence des Etats de Baviere & Paix.

Quoiqu'il y eut déjà quelques mois que Henri VII fut mort, les Electeurs divisés entre eux ne songeoient gueres à s'assembler pour lui donner un successeur. Jean de Luxembourg, possédoit paisiblement le sceptre de Bohême, mais Henri, Duc de Carinthie, lui disputoit, fort inutilement à la verité, la qualité de Souverain de ce Royaume & le droit de suffrage, lors de l'élection d'un Roi des Romains. Jean & Rodolphe, Ducs de Saxe, se disputoient aussi la qualité d'Electeur, que chacun d'eux prétendoit avoir à l'exclusion de l'autre, à l'égard de la premiere de ces contestations elle fut bientôt terminée, & Henri, Duc de Carinthie, n'ayant jamais reçu l'investiture du Royaume de Bohême, dont personne, à l'exception de quelques Bohémiens

(1) Naucler. *generat.* 44. Brouwer. Tom. 2. pag. 157. (2) *Histor. Landgr. Thuring.* Adlzreitt *annal. Boic. Gent.* L. 25. Part. 1.

fes partifans, ne l'avoit regardé comme Souverain, il fut obligé de céder fes prétentions à Jean, que fon pere, l'Empereur Henri VII, avoit invefti du trône, & dont l'élection avoit été pleinement confirmée dans une diete (1).

Hift. d'Allemagne. 1254-1313.

Il ne fut pas auffi facile de terminer la difpute qui s'étoit élevée entre les Ducs de Baviere, Jean & Rodolphe, dont les prétentions refpectives paroiffoient d'autant plus fondées, que le nombre des Electeurs n'étoit point encore invariablement fixé, & qu'il y avoit plus d'un exemple que deux Princes de la maifon euffent en même tems joui de ce droit; tels avoient été, lors de l'élection d'Alphonfe de Caftille & de Guillaume de Hollande, deux Princes de la maifon de Brandebourg; tels avoient encore été deux Princes de la maifon de Baviere, qui avoient donné leurs fuffrages à Richard, Comte de Cornouailles. Il eft vrai que la plûpart des Electeurs, vouloient que le droit de fuffrage n'appartint qu'aux aînés ou aux branches ainées des maifons Electorales. Mais il n'y avoit encore aucune loi à ce fujet, & ce ne fut que dans la fuite, ainfi que nous aurons occafion de le dire, que Charles IV, par fa conftitution nommée la *Bulle d'or*, décida cette grande queftion, en faveur des aînés poffeffeurs des terres Electorales, auxquelles il attacha le droit d'élire l'Empereur, & les poftes les plus éminens ou les grandes charges de l'Empire (2).

Différens au fujet du droit de fuffrage aux Elections. 1314.

Tandis qu'en Allemagne les Princes de l'Empire, fe partageoient entre les prétendans au droit d'élection, & que cette difpute n'aboutiffoit qu'à prolonger la vacance du trône Impérial: le Pape Clément V ceffant de cabaler & d'intriguer, mourut à Avignon après un Pontificat de près de neuf années. Les Cardinaux en méfintelligence fe diviferent & chaque parti voulant un Pape de fa faction, ils ne purent s'accorder fur le choix d'un fujet & pendant la vacance du S. Siege, les Guelphes & les Gibelins, les Rois de Naples & de Sicile, remplirent l'Italie de dévaftations, de fureurs & d'hoftilités.

Mort du Pape Clément V.

L'Allemagne étoit plus malheureufe encore que l'Italie; du moins dans ces contrées la guerre étoit le feul fléau qu'euffent à redouter les habitans; au-lieu que la pefte, la famine, les tremblemens de terre, & les plus épouvantables inondations ravagoient tour-à-tour & fouvent à la fois la plûpart des provinces Germaniques; la pefte & la famine moiffonnoient la plus grande partie des habitans des villes, fur-tout en Suiffe, en Alface, & dans la plûpart des autres provinces du Rhin. Strasbourg perdit en peu de jours treize mille citoyens; Bâle en vit périr quatorze mille; les campagnes refterent fans cultivateurs; il y eut des villes & des bourgs qui ne conferverent pas un feul habitant. Les Princes de l'Empire effrayés de ces calamités, s'enfermerent dans leurs châteaux, & leur retraite prolongea l'interregne (3).

Défaftres en Allemagne.

La violence de ces fléaux n'étoit pas encore éteinte, que la querelle de Frideric d'Autriche & de Louis de Baviere fe ralluma d'autant plus vivement, que l'objet qui les divifoit maintenant étoit infiniment plus important pour eux, que l'ambition d'obtenir la tutelle des jeunes Princes & la Régence des Etats de Baviere. En effet, Frideric & Louis afpiroient hautement à l'Em-

(1) Wicquefort. *de l'Election de l'Empereur:* Adlzreitt. *annal. Boicæ Gentis.* Part. 2. L. 1.
(2) Steron. *Chronic.* (3) *Chronic.* Vitod *ad ann.* 1314. *Gefta* Baldaini L. 3. Vaffebourg. pag. 415.

SECT. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

Parti de Frideric d'Autriche pour s'elever au trône impérial.

pire, & chacun d'eux étoit soutenu par de puissans appuis : l'Archevêque de Cologne, le Comte Palatin, le Duc de Saxe & le Marquis de Brandebourg, s'étoient déclarés pour Frideric. Louis n'avoit pour lui que l'Archevêque de Mayence, & le peu d'espérance qu'il avoit d'obtenir d'autres suffrages, lui permettoit si peu de compter sur le succès, qu'il promit de donner lui-même sa voix à son cousin Frideric; cependant le Roi de Bohême ne vouloit absolument point voter pour Frideric, auquel il ne pardonnoit pas d'avoir fourni des troupes au Duc de Carinthie, pour lui ravir le sceptre de Bohême : d'ailleurs, Jean de Luxembourg, ne trouvant déjà que trop puissante la maison d'Autriche, étoit bien éloigné de vouloir accroître son autorité; il s'unit avec l'Archevêque de Mayence & résolut de lui opposer un rival qui pût du moins balancer les suffrages (1). Le seul des Princes de l'Empire, qui eut pu lutter avec succès contre Frideric étoit Waldemar, Margrave de Brandebourg, mais Waldemar étoit alors trop occupé de ses différens avec le Roi de Dannemarck & des moyens de se faire de puissans alliés, pour songer au trône de l'Empire. Witislas, Prince de Rugen avoit été inquieté par les habitans de Stralsund, & le Roi de Dannemarck, qui protégeoit Witislas, lui avoit envoyé une flotte pour réduire cette ville. Les habitans de Stralsund appellerent à leur secours Waldemar, qui, ligué avec Wratislas, Duc de Pomeranie, se jeta sur les terres du Prince de Rugen, & prit d'assaut la ville de Loitz. Ces hostilités paroissoient devoir être suivies de la plus violente guerre, lorsque par la médiation de quelques Princes, la paix fut conclue, aux conditions que les habitans de Stralsund, renonceroient à l'alliance qu'ils avoient faite avec le Margrave de Brandebourg & qu'ils reconnoîtroient Witislas pour leur Prince.

Un différend qui sembloit devoir entrainer aussi les plus vives hostilités, étoit celui qui venoit de s'élever entre le Préfet de Revel & le grand maître de l'ordre teutonique au sujet des limites du territoire de Revel, que le grand maître se croyoit en droit de resserer; mais par les soins d'Eric VIII, Roi de Dannemarck, ce différend fut terminé par l'arbitrage de trois gentils-hommes & de quatre chevaliers, qui fixerent eux-mêmes les frontieres des deux Etats (2). Ce fut à peu-près dans ces circonstances que les Dythmarses se mirent sous la protection de ce Monarque, auquel ils prêterent serment de fidélité, ainsi que plusieurs gentils-hommes Suédois, mécontens des vexations que vouloient exercer contre eux les Ducs Eric & Waldemar. Afin de prévenir toutes les difficultés qu'il prévoyoit pouvoir lui être suscitées un jour, au sujet des affaires de la Poméranie, Eric VIII racheta de Waldemar de Brandebourg, au prix de 5000 marcs d'argent, la forteresse qui avoit été construite à frais communs dans les dernieres guerres sur l'embouchure de la riviere de Warnon.

Succès & alliances d'Eric VIII, Roi de Dannemarck.

Quelque précautions que le Roi de Dannemarck eût prises dans le traité qu'il avoit précédemment conclu avec les habitans de Stralsund, ceux-ci, d'un caractere remuant & inquiet, sous prétexte que le Prince de Rugen vouloit restreindre leurs privileges, offrirent une somme considérable au Marquis

(1) Dumont. *Corps. Diplomat.* Tom. I. (2) Huitfeld. *Histor. Dan.* L. 3. *ad ann.* 1314.

quis de Brandebourg, pour les ſoutenir dans la revolte qu'ils méditoient. Waldemar accepta leurs offres, unit ſes forces à celles de Wratiſlas, Duc de Poméranie, & alla ravager les terres du Prince de Rugen. Celui-ci implora la protection d'Eric, qui promit de le défendre & de l'aider à recouvrer les pays qui lui avoient été enlevés. Le Roi de Dannemarck étoit alors d'autant plus puiſſant que Bernard de Rensbourg, & le Comte d'Aſcanie & d'Anhalt, venoient de ſe mettre ſous ſa protection, & de lui rendre hommage de leurs terres. Woldeſlas, Duc de Cracovie, le Prince de Rugen & le Duc de Mecklinbourg, avoient auſſi fait alliance avec ce Souverain. La puiſſance d'Eric, quelque formidable qu'elle fut, n'empêcha cependant pas le Duc de Sleswic, de tenter de faire ſoulever la partie méridionale du Royaume; mais la vigilance du Roi fit avorter ce deſſein, & la revolte fut étouffée avant même que d'avoir éclaté; Eric VIII pacifia ce différend par la négociation, & les Ducs de Suabe renouvellant avec lui leur traité d'alliance à Nachſau, lui promirent des ſecours contre les Margraves de Brandebourg, ennemis perpétuels du Roi de Dannemarck.

Hiſt. d'Allemagne, 1254-1313.

Guerres qu'il pacifie & traités qu'il conclud.

Trop occupé de ſes projets de vengeance, de guerres & de conquêtes pour ſonger à ſe faire un parti parmi les Electeurs, Waldemar ne penſoit point à lutter contre Frideric, qui ſe croyoit aſſuré de l'Empire, & qui ne ſe doutoit pas que l'Archevêque de Mayence, ſon ennemi prenoit des moyens aſſurés de l'exclure du trône Impérial. En effet, ce Prélat toujours porté pour Louis de Baviere, avoit déjà détaché du parti de Frideric, le Marquis de Brandebourg & le Duc de Baviere; il s'étoit aſſuré auſſi des Electeurs de Trêves, de Mayence, de Bohême & de Jean, Duc de la Baſſe Saxe. Celui que l'Archevêque eut le plus de peine à déterminer fut Louis de Baviere lui-même, qui ſe croyoit lié par la promeſſe qu'il avoit faite à Frideric de lui donner ſa voix: mais ce Prélat, à force de ſoins & de ſollicitations le décida à ſe laiſſer élever à l'Empire (1).

L'Archevêque de Mayence, ayant alors convoqué à Francfort la diete d'élection, il s'y rendit avec Baudouin de Luxembourg, Archevêque de Treves, Jean, Roi de Bohême, Waldemar, Marquis de Brandebourg, & Jean Duc de Saxe, tous du parti de Louis de Baviere qui s'y trouva auſſi. Mais le reſte des Electeurs, partiſans de Frideric, étant à Saxenhauſen près de Francfort, il fut convenu que l'élection ſeroit différée, & qu'on leur enverroit une députation pour les inviter à ſe rendre à la diete; ils refuſerent, & ceux qui étoient à Francfort, ſe trouvant en nombre plus que ſuffiſant pour procéder à l'élection, ils proclamerent Roi des Romains Louis de Baviere, qui fit le ſerment ordinaire, & fut couronné Empereur (2).

Election de Louis de Baviere Empereur.

A cette nouvelle l'Archevêque de Cologne, le Comte Palatin du Rhin & l'Ambaſſadeur de Rodolphe, auxquels ſe joignit Henri, Duc de Carinthie, qui ſe trouvoit auſſi à Saxenhauſen, procéderent fort illégalement à une élection, & élurent Roi des Romains, Frideric d'Autriche: il étoit évident que ces trois Electeurs, ayant refuſé de ſe rendre à Francfort, où ils avoient été invités par le plus grand nombre des Electeurs, la canonicité étoit du côté de Louis de Baviere, mais ſon rival & les partiſans de celui-ci ſoutinrent

Et de Frideric d'Autriche.

(1) Struvius *Period.* 5. (2) Adlzreitt *ann. Boic. Gent.* Part. 2. L. 1.

Sect. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1254-1313.

leur ouvrage; & les deux partis firent en même tems la plus imprudente des démarches, celle d'écrire pendant la vacance du S. Siege, une lettre adressée au Pape futur, pour prouver la légitimité de ce qu'ils avoient fait, & le prier de confirmer & de couronner le Souverain, que chacun des deux partis soutenoit avoir légalement élu (1).

SECTION VIII.

Histoire d'Allemagne depuis le couronnement de Louis V & de Frideric en 1314. *jusqu'à la déposition de l'Empereur Wenceslas, en* 1400.

Sect. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

Il étoit tems que l'Empire eût un chef, & l'Allemagne un Souverain dont la suprême puissance arrêtât le cours des désordres qui troubloient le répos public: enhardis par l'absence de l'Empereur Henri VII, lorsqu'il étoit en Italie, des brigands assassins s'étoient mis à infester les grands chemins, & l'excessive violence de leurs entreprises, avoit depuis trois ou quatre ans, presqu'entierement ruiné le commerce, & si fort allarmé les citoyens honnêtes & les cultivateurs, que la plûpart des villes du Rhin avoient formé entre elles une confédération, & s'étoient unies avec Rodolphe, Prince Palatin, & son frere Louis, l'un & l'autre Ducs de Baviere. Ces troupes de dévastateurs étoient d'autant plus redoutables, qu'elles étoient hautement protégées par des Seigneurs qui leur donnoient azile, partageoient le butin avec elles, vengeoient à main armée la mort des brigands qui étoient tombés entre les mains de la justice, & usoient avec indignité de représailles sur les habitans des villes où ces voleurs avoient été exécutés. Pour mettre fin à ces troubles, rétablir le bon ordre & la sûreté publique, c'étoit sans-contredit le plus insuffisant des moyens que d'élire deux Empereurs: aussi ce tems d'orage & d'anarchie continua-t-il d'agiter & de déchirer l'Allemagne encore pendant huit années, depuis le 18 d'Octobre 1314 jusques au 29 Septembre 1322; journée mémorable, où Louis secondé par la fortune & la victoire triompha complettement de son rival qui fut contraint de lui céder l'Empire.

Nécessité où l'Allemagne étoit d'avoir un chef qui fit cesser les troubles.

A ne considérer que les avantages de la naissance, & même, à bien des égards, les grandes qualités qui font les illustres Monarques, les deux concurrens méritoient l'un & l'autre d'être assis sur le trône de Charlemagne. En effet, ils étoient tous deux petits-fils de l'Empereur Rodolphe de Habsbourg; l'un par son fils, & l'autre par sa fille: Louis avoit pour mere Mathilde, fille de Rodolphe & sœur de l'Empereur Albert: elle avoit épousé Louis le Sévére, Comte Palatin du Rhin, qui en avoit eu deux fils, Rodolphe & Louis; le premier eut le Palatinat; le second la Baviere supérieure, & celui-ci avoit trente ans lorsqu'il obtint la dignité Impériale. Brave, intrépide adroit, prudent, actif, habile, inébranlable dans ses résolutions & dans ses entreprises, il étoit plus respectable encore par l'excellence de son cœur, par sa bonté, la douceur de son caractere, sa popularité, son zele à obliger, sa bienfaisance, & son affection extrême pour ses sujets qu'il s'appliquoit sans

Qualités de Louis & de Frideric Rois des Romains.

(1) Herwart T. I, c. 2. *Theat. Histor.* Part. 9. Period. 5. ch. 5. Rebdorf *ad ann.* 1314.

ceffe à rendre heureux (1): il n'avoit qu'un défaut, & c'en eft un très-grand dans un chef de nation, il étoit trop bon, trop facile à pardonner, & en quelques circonftances, cette bonté fit tort à fa juftice. La plûpart des Hiftoriens contemporains difent que Frideric, concurrent de Louis, tenoit de la nature les plus rares agrémens. Fils aîné de l'Empereur Albert & d'Elifabeth, Ducheffe de Carinthie, Frideric étoit d'une taille élevée, d'un port majeftueux & d'un teint éclatant qui lui fit donner le furnom de *bel*. A ces graces extérieures il uniffoit des qualités fort eftimables, il s'étoit diftingué par fa valeur, il étoit officieux, prudent, bon négociateur, habile politique & plein d'ardeur, mais un peu trop fier & préfomptueux (2).

Hoftilités de l'Archevêque de Cologne contre fes diocéfains.

Les Electeurs du parti de Louis ne l'eurent pas plutôt élu, qu'ils le conduifirent à Aix-la-Chapelle, où il fut folemnellement couronné par l'Archevêque de Mayence; & dans le même tems ceux qui avoient donné leur voix à Frideric le firent couronner à Bonn par l'Archevêque de Cologne, mais tandis que Henri, Archevêque de Cologne fe flattoit de mettre légitimement la couronne de l'Empire fur la tête du fils d'Albert, Louis entroit dans Cologne au bruit des acclamations des habitans, d'autant plus empreffés à le reconnoître pour Roi des Romains, qu'ils étoient alors violemment irrités contre leur Prélat, parceque celui-ci vouloit obftinément les foumettre à des impôts très-accablans & dont l'injuftice avoit été fouverainement condamnée par les dietes de Würtsbourg & de Spire, qui lui avoient expreffément défendu d'exiger de femblables contributions. Henri, bien loin de déférer à ces défenfes, ligué avec quelques Seigneurs des environs, eut recours à la force, répandit des troupes ou plutôt des effaims de brigands fur les routes qui conduifoient a Cologne, fit piller les commerçans de même que tous ceux qui vouloient aller dans cette ville, & faifoit tranfporter à Bruel tout le butin que faifoient ces dévaftateurs. Indignés de ce nouveau genre d'oppreffion, les habitans de Cologne appellerent à leur fecours Baudouin Archevêque de Treves, Jean, Roi de Bohême, le Comte de Hainaut & celui de Hollande, ils réunirent leurs forces, s'emparerent de Bruel, mirent cette place fous la garde de l'Archevêque de Treves, & ftatuerent que fi Henri troubloit encore la paix, & gênoit le commerce, les habitans de Cologne feroient autorifés à aller fe faifir de la ville de Bruel & de la rafer (3).

Cependant Louis de Baviere, avant que de fonger à défendre par les armes, le fceptre que fon rival lui difputoit, commença par s'attacher, à force de bienfaits, les Princes, les Seigneurs, les provinces & les villes qui l'avoient reconnu: la Bohême, la Baffe Saxe, la Frife, la Weftphalie entiere & toutes les villes du Bas Rhin s'étoient déclarées pour lui; & elles lui refterent d'autant plus attachées. qu'il eut foin de confirmer leurs privileges; il ajoûta même, en faveur de la plûpart des Princes qui avoient embraffé fa caufe, de nouvelles immunités à celles dont ils jouiffoient: tel fut entre autres Baudouin de Luxembourg, Archevêque de Treves, auquel il céda à perpétuité tous les droits de Souveraineté qu'il pouvoit avoir lui-même fur les terres & fur les perfonnes de cet Archevêché.

Bienfaifance & Politique de Louis V. 1315.

(1) Muffatus in *Ludov. Bavarr.* (2) *Gefta* Balduin. L. 3. c. 10. (3) Barre *Hift. d'Allemagne* Tom. 6. pag. 427-428.

SECT. VIII. *Hist. d'Allemagne, 1314-1400.*

Quelque ſage pourtant & quelque politique que fut la conduite de Louis, c'étoit à ſon concurrent que s'étoit attachée la partie la plus conſidérable de l'Allemagne : il avoit pour lui l'Autriche, la Carinthie, la Suabe en très-grande partie, la Lorraine, toutes les villes du haut Rhin, & ſur-tout Rodolphe, Comte Palatin du Rhin, frere de Louis. Outre ces puiſſans appuis, Frideric diſpoſoit à ſon gré des armes & des magaſins de feu l'Empereur Albert ſon pere, & il étoit fortement ſoutenu par le Duc Léopold ſon frere. Animé par les brillantes eſpérances que lui donnoit ſon apparente ſupériorité, Frideric fut le premier à prendre les armes, &, réſolu de commencer les hoſtilités par la dévaſtation de la Baſſe Baviere, il donna ordre à tous ſes vaſſaux de ſe rendre ſous les murs de Vienne & de s'y tenir prêts à marcher au premier ſignal. Cet ordre ne fut rien moins que promptement exécuté; déjà pluſieurs Seigneurs étoient très-mécontens du ton impérieux & deſpotique de Frideric: le plus indiſpoſé d'entre eux étoit le Duc de Carinthie, qui, quoiqu'il parut agir encore contre Louis V, n'attendoit néanmoins que des circonſtances plus heureuſes qui lui permiſſent d'abandonner ouvertement le chef à l'élection duquel il avoit tant contribué (1).

Mécontentement des Seigneurs du parti de Frideric contre le chef qu'ils ſe ſont donné.

La lenteur de ſes partiſans inquiétoit beaucoup le Duc d'Autriche, lorſque quelques avanturiers entreprirent de le délivrer de cet embarras, & d'enlever Louis, qui étoit alors à Heidelberg avec une très-foible eſcorte: leur entrepriſe fut mal conduite, & n'eut aucun ſuccès: moins par zele pour Frideric, que dans l'eſpoir, ſans doute mal fondé d'obtenir une riche récompenſe, un Gentil-homme ſcélérat, nommé Truchſès d'Altzein, forma, ſans en rien dire au Duc d'Autriche, le complot d'aſſaſſiner Louis, & il fit entrer dans cette lâche conſpiration quelques brigands avec leſquels il prit la route d'Oppenheim, où Louis étoit depuis quelques jours avec l'Archevêque de Mayence. Quelques précautions qu'euſſent priſes ces aſſaſſins, leur ſecret tranſpira, Louis en fut inſtruit; il envoya des ſoldats déguiſés, qui prirent Truchſès & ſes complices au moment même où ils entroient dans Oppenheim; ils furent aiſement convaincus & périrent tous dans les ſupplices (2).

Conjuration contre Louis V.

Pendant que la fortune veilloit ſur les jours de Louis, le Duc Léopold d'Autriche, impatient de ſignaler ſon attachement pour Frideric ſon frere, raſſembla une armée & prit la route de Spire, où il ſavoit que Louis devoit ſe rendre. Il ne ſe trompoit pas; l'Empereur n'étoit plus en effet qu'à une très-petite diſtance de cette ville, quand, averti de l'approche de Léopold, il n'eut que le tems de ſe retrancher dans un cimetiere, où il parut ſi réſolument décidé à ſe défendre, juſques à la derniere extrémité, que Léopold, ne jugeant pas pouvoir l'y forcer, ravagea les environs de Spire, &, dans l'eſpérance d'attirer ſon ennemi hors de l'Alſace, prit la route d'Augsbourg, traverſa le Lech, ſe jeta ſur la haute Baviere, & alla s'emparer de Landsperg, qu'il réduiſit en cendres.

A l'apparente tranquillité de Louis V, & à l'indifférence qu'il sembloit témoigner à la vue de ces hoſtilités, Frideric, croyant que ſon rival ſe jugeant lui même trop foible pour diſputer long-tems le trône de l'Empire, ſeroit bientôt contraint d'y renoncer, ralentit ſes préparatifs de guerre, &,

(1) Vencker. *apparat. archiv*: p. 133. (2) Adlzreitter Part. 3. L. 1.

au lieu de feconder fon frere, il le rappella, convoqua à Bâle tous les Princes de fon parti, & perdit plufieurs jours en tournois, en fêtes & en réjouiffances, à l'occafion de fon mariage avec Elifabeth d'Arragon & du mariage de Léopold avec Catherine de Savoye (1).

Hift. d'Allemagne, 1314-1400.

Frideric fe trompoit, & dans ce tems-là même Louis V étoit en négociation avec les Suiffes, qui à la vérité faifoient des vœux pour lui, fe précautionnoient même contre les entreprifes des Ducs d'Autriche; mais qui n'ofoient, du moins quelques cantons, fe déclarer ouvertement & lui fournir des troupes. Louis V fut mieux fervi par les hauteurs & par la trop bouillante impatience de Léopold, qu'il n'eût pu l'être par les plus habiles négociateurs.

Depuis quelque tems les habitans du Canton de Schweitz étoient en guerre avec l'Abbé de l'Hermitage, qui vouloit les affervir: Léopold qui ne cherchoit qu'une occafion de fe venger des Suiffes dont il avoit juré la ruine, fe ligua avec l'Abbé de l'Hermitage, &, fuivi d'une formidable armée, il marcha contre les habitans de Schweitz, qui avoient appellé à leur fecours les Cantons d'Underwald & d'Uri, avec lefquels ils étoient déjà confédérés. Quoique très-inférieurs en nombre, & ne formant qu'un petit corps d'environ 1600 hommes, les Suiffes ne prirent point la fuite à la vûe du péril imminent qui les menaçoit; ils attendirent fierement les bataillons Autrichiens, & fe pofterent fur les hauteurs des montagnes aux environs de Mortgarten; Léopold trop affuré d'exterminer cette petite troupe, engagea le combat; il fut terrible & meurtrier; nous avons dit ailleurs par quels exploits héroïques les Suiffes fe fignalerent dans cette mémorable journée, pour eux plus glorieufe, que ne le fut jadis pour les braves Spartiates la journée des Thermopiles; car fi Léonidas eut la gloire de s'immortalifer, & d'arrêter, en fe facrifiant, l'innombrable armée des Perfes, ceux-ci du moins immolerent les trois cens Spartiates qui gardoient le paffage des Thermopiles; au lieu que plus heureux, & non moins courageux, les Suiffes taillerent en pieces la plus grande partie de l'armée de Léopold, & contraignirent le refte à prendre honteufement la fuite. Nous avons pris foin auffi de dire ailleurs que ce fut fur le champ même de bataille, que les habitans d'Uri, de Schweitz & d'Underwald, vainqueurs des Autrichiens, renouvellant, & étendant à perpétuité l'alliance qu'ils n'avoient contractée auparavant que pour dix ans, jeterent les premiers fondemens de la confédération Helvetique, dans laquelle entrerent dans la fuite, & en différens tems, les autres Cantons Suiffes (2).

Défaite du Duc Léopold à Mortgarten en Suiffe.

Tandis que par cette action & l'éclat de cette victoire la nation Helvetique fe détachoit entierement de la maifon d'Autriche, Louis V après avoir chaffé du Palatinat le Comte Rodolphe fon frere, qui avoit donné fa voix à Frideric, dont il continuoit de défendre la caufe, tenoit à Nuremberg une diete dans laquelle mettant au ban de l'Empire les Ducs d'Autriche, il permit aux Suiffes de s'emparer de toutes les poffeffions que ces Princes avoient encore dans l'Helvétie, & cette permiffion lui attacha d'autant plus les Cantons, qu'ils ne defiroient rien tant que de trouver une occafion de concourir à l'affoibliffement de la maifon d'Autriche.

(1) Fugger L. 3. c. 3. Albert Argentin ch. 50. (2) Voyez dans cette collection *L'Hift. des Cantons Suiffes Liv. 24. ch. 15. Sect. 11. pag.* 44 & 45.

SECT. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

Toutefois, les deux concurrens au trône Impérial comprenant que des dietes & toutes les délibrations que l'on pourroit y prendre, ne parviendroient jamais à terminer leur différend, avoient un égal desir de vuider leur querelle par une action décisive: leur vœu ne tarda point à être rempli en partie: Frideric en effet, étant allé former le siege d'Eslingue sur le Neckre, Louis, suivi des troupes que le Roi de Boheme lui avoit envoyées, marcha au secours des assiégés. Au bruit de son approche, Frideric impatient de combattre, vola au devant de son compétiteur: les deux armées se rencontrerent sur les bords du Neckre, & peu de tems après le combat s'engagea. Les deux partis animés d'un égal desir de vaincre, & chacun commandé par un chef qui avoit le plus grand intérêt à la victoire, le choc fut terrible & sanglant: après bien des efforts de part & d'autre, le champ de bataille fut abandonné par les deux armées, aussi fatiguées l'une que l'autre d'attaquer, de se défendre & de s'efforcer vainement de remporter la victoire, qui resta indécise. Il est vrai que Louis y perdit plus de monde; mais il avoit plus de ressources, & Frideric se sentit d'autant plus affoibli, qu'à la difficulté de réparer la perte qu'il venoit de faire, si joignoit l'indispensable nécessité de marcher à la défense de ses Etats, que son rival actif étoit allé ravager (1).

Bataille sanglante entre les armées des deux compétiteurs. Victoire indécise. 1316.

Frideric ne s'obstina plus au siege d'Eslingue & il courut défendre les pays Autrichiens: les hostilités continuerent toujours avec les mêmes alternatives d'avantages & de défaites; des deux côtés la guerre se soutint avec la plus grande vivacité entre les deux Césars qui, mettant tout en œuvre pour se faire des partisans, ne s'en faisoient qu'à à proportion des graces, des privileges, des bienfaits & des dignités qu'ils prodiguoient tous deux.

Longue vacance du S. Siege.

Le Schisme de l'Empire n'étoit pas alors le seul qui divisat les provinces de l'Europe; la mésintelligence des Cardinaux, moins cruelle à la vérité, mais non moins scandaleuse, déchiroit le sein de l'Eglise. Depuis près de deux ans que le Pape Clément V étoit mort, les Cardinaux étoient d'autant moins empressés à lui donner un successeur, que la plûpart d'entre eux fort irrités de la conduite du dernier Pape, & craignant qu'elle ne fût imitée par celui qu'ils éliroient, aimoient mieux laisser vacante la chaire de S. Pierre, que d'y placer un semblable déprédateur. Ces craintes à la vérité n'étoient que trop fondées, & Clément V avoit si puissamment aimé l'argent, que, pour s'en procurer, il avoit assez indécemment abusé de sa puissance spirituelle. A sa cour tout se vendoit, les dispenses, les bénéfices &c.; aussi laissa-t-il d'immenses trésors à ses neveux & à ses parens, outre les biens qu'il avoit prodigués à la Comtesse de Périgord, fille du Comte de Foix, jeune & très-belle femme, pour laquelle ce Souverain Pontife avoit eu la plus tendre amitié (2).

Les délais que ne cessoient de demander les Cardinaux fatiguoient Philippe le Bel, qui tenta vainement de les déterminer à procéder à l'election; Philippe le long, frere & successeur de Louis le Hutin fut plus heureux, il engagea séparément chacun des Cardinaux à se rendre à Lyon, & quand ils y furent tous rassemblés, il les fit renfermer dans le couvent des

(1) Albert Arg. p. 120. Cuspinian in Fred. & Lud. Spener Tom. 2. Lib. 1. (2) S. Anthon. Florent. T. 3. P. 287. Fleury *Hist. Eccl.* Tom. 19.

Freres Prêcheurs, leur déclarant qu'ils n'en fortiroient pas, que le S. Esprit, par leur organe, n'eut défigné un Pape. Quoique fort étroitement refferrés, les Cardinaux difputerent encore pendant 40 jours; mais enfin, ennuyés de la cloture d'où il ne leur étoit ni permis, ni poffible de s'éloigner, ils élurent tout d'une voix le Cardinal Jacques d'Offa Evêque de Porto, qui prit le nom de Jean XXII (1) c'eft lui qui excita en Allemagne, en Italie & dans la plûpart des Gouvernemens de l'Europe les plus funeftes guerres, & qui fe fignala par fon talent à fomenter, à exciter les troubles, les divifions, à entretenir la difcorde, à préparer les révolutions. Il étoit fils d'un Savetier de Cahors, fi pauvre, que, hors d'état de pourvoir à la fubfiftance & à l'éducation de Jacques, il avoit regardé comme un grand avantage de le faire recevoir domeftique chez Pierre Ferrier, Archevêque d'Arles, & en Provence Chancelier de Charles II, Roi de Naples. Le jeune Domeftique montra des difpofitions fi heureufes, que le charitable Ferrier lui fit faire fes études; il fut furpris de la rapidité de fes progrès dans les fciences & fur-tout dans la connoiffance des Loix. En effet, Jacques d'Offa fe distingua fi fort, qu'il fut élevé jeune encore à l'Evéché de Frejus, & quelque tems après à la dignité de Chancelier de Robert, Roi de Naples, vacante par la mort de Ferrier. Clément V eut occafion de le connoître, & il prit tant d'amitié pour lui, qu'il le transféra à l'Evéché d'Avignon, & deux ans après le décora de la pourpre Romaine, ce fut par ces degrés, ou plutôt par fon propre mérite qu'à l'âge de 70 ans, d'Offa parvint à la Papauté. Il étoit de petite taille, mais d'un efprit hardi, vif, pénétrant, d'une rare fagacité, d'une ambition déméfurée; enforte que cet homme, quoique fils d'un Savetier, ne fe vit pas plutôt fur la chaire Pontificale, qu'il fe prétendit au deffus de tous les Souverains, non en vertu de fon titre de Lieutenant de Dieu fur terre; mais en vertu de fa puiffance temporelle (2).

Hift. d'Allemagne, 1314-1400.

Election du Pape Jean XXII.

Sa naiffance, fa fortune & fon caractere.

Ebloui de fa propre grandeur il étoit naturel que d'Offa s'efforçât de répandre l'illufion qui le féduifoit; & tâchât d'infpirer aux autres les idées impofantes qu'il avoit de la fuprématie de la chaire Pontificale fur les trônes des Rois; auffi commença-t-il par publier les conftitutions de Clément V; conftitutions injurieufes, & qui étoient tout autant d'attentats à la prééminence & aux droits de la majefté impériale. Peu content de déclarer le trône de l'Empire vacant, quoiqu'il y eut deux Rois des Romains au lieu d'un; peu content de prétendre que le gouvernement de cette monarchie appartenoit au Pape, à qui Dieu même l'avoit confié en la perfonne de S. Pierre; peu content enfin de nommer Robert, Roi de Naples, Vicaire de l'Empire en Italie, Jean XXII cita Louis & Frideric à fon tribunal, afin qu'il pût connoître leurs raifons & décider enfuite auquel des deux appartenoit la dignité impériale. Ces coups d'autorité eurent tout l'effet qu'ils devoient avoir; ils irriterent violemment les Gibelins, qui, partifans de Louis, retinrent le Vicariat de l'Empire dans les villes où ils fe trouvoient les plus forts: leur réfiftance enflamma de courroux Jacques d'Offa; il fe mit à la

Troubles & violences qu'il caufe en Italie.

(1) Fleury: *ibid.* Daniel. *Hift. de France.* Maimbourg. *Hift. de la décad. de l'Emp.* L. 6.

(2) Baluz: Tom. 1. Pag. 137.

SECT. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

tête des Guelphes, résolu d'employer pour la ruine entiere de la faction Gibeline & les foudres du Vatican, & les armes temporelles des Guelphes, qu'il ne cessoit d'animer à la vengeance. Nous ne répéterons point ici ce qu'on a dit ailleurs dans cette collection, de l'acharnement des deux partis à leur destruction mutuelle; on a eu soin de dire par quels exploits Frideric, Roi d'Arragon, à la tête des Gibelins signala sa valeur pour Louis de Baviere, tandis que Robert, Roi de Naples se distinguoit à la tête des Guelphes pour Frideric d'Autriche. Le plus formidable des défenseurs de Louis V en Italie étoit Mathieu Viscomti, l'un des meilleurs Généraux de son tems, & pere de quatre guerriers, Capitaines illustres: on a vu ailleurs aussi comment, hors d'état d'arrêter par la force des armes la rapidité des conquêtes de Viscomti en Lombardie, Jean XXII l'excomunia, ainsi que tous les Gibelins ses adhérans; mais on a dit en même tems que bien loin de se sentir affoibli par ce coup de foudre, Mathieu plus irrité, plus redoutable, alla mettre le siege devant Gênes, prit hautement le titre de Prince de Milan pour Louis de Bavierre, brava & méprisa les vains efforts du Souverain Pontife, qui prit le parti d'envoyer contre lui des troupes commandées par le Cardinal Poyet son Général & son neveu, ou son fils, suivant le plus grand nombre (1).

Intrigues de Jean XXII déconcertées par Mathieu Viscomti. 1317-1318.

Ce fut pendant le cours de cet orage que Philippe le Long, Roi de France conçut le projet insensé d'une nouvelle croisade, & pressa vivement la cour d'Avignon d'entrer dans ses vues. Jean XXII, plus turbulent, mais plus éclairé que Philippe le Long, dans sa réponse à ce Monarque fit une peinture si touchante des malheurs qui accabloient l'Italie, & dont il n'eut garde de dire qu'il étoit le principal auteur, que, par la force de ses raisons, il détourna le Roi de France de ce projet de croisade. Il fit plus, & par ses émissaires, ses écrits, ses instances, il fit tant, que le Monarque lui permit de traiter avec Philippe de Valois son neveu, auquel le Pontife donna le titre de Lieutenant Général de l'Eglise, avec plein pouvoir de la défendre contre les Tyrans d'Italie, & sur-tout contre les Viscomti. Flatté d'un titre qui n'étoit gueres fait pour l'énorgueillir, Philippe de Valois partit, dans l'espérance de s'illustrer: mais il fut arrêté dans sa marche par Galeas Viscomti, fils de Mathieu, il se laissa grossierement tromper aux environs de Verceil par Marceuil, Gentil-homme banni de France, corrompu par l'argent de Viscomti; enfin, il abandonna peu glorieusement le Généralat qu'il avoit accepté, se plaignit sans raison du Pape & du Roi de Naples, qu'il accusoit d'avoir manqué à leurs engagemens, & s'en retourna en France, où dans la suite, son avénement au trône lui fit oublier le tort que cette expédition avoit fait à sa réputation (2).

Tandis que furieux du succès de ses ennemis, & plus irrité encore du mépris qu'ils faisoient de ses censures, de ses foudres, Jean XXII ne savoit plus quels moyens employer pour soutenir les Guelphes, il apprit l'agréable nouvelle de la marche du Prince Henri, frere de Frideric, que celui-ci en-

(1) Voy. dans cette collection l'*Histoire des Royaumes de Naples & de Sicile Liv.* 24. *chap.* 9. *Sect.* 4. *Pag.* 168-169. & notre Tome XXXII. pag. 243. & suiv. (2) *Continuat.* Nangii Villani. Daniel. *Hist. de France* Tom. 3.

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

envoyoit à la tête de 2000 Cavaliers en Italie, dans l'espérance que le Pape confirmeroit son élection à l'Empire. Dans les facheuses circonstances où se trouvoient les Guelphes, ce secours étoit pour eux de la plus grande importance: mais Mathieu Viscomti, aussi adroit dans les négociations qu'il étoit formidable à la tête des armées, fit représenter si fortement à Frideric d'Autriche, qu'en s'armant contre les Gibelins il travailloit contre lui-même, puisque voulant être Empereur il commençoit par se rendre odieux aux Gibelins, les plus zélés défenseurs de l'Empire; que Frideric craignant de se priver lui-même des secours d'une faction, qui dans la suite, deviendroit son plus puissant appui, se hâta de rappeller Henri son frere, qui, corrompu déjà par l'argent de Viscomti s'empressa d'obéir, &, sous prétexte des mécontentemens qu'il supposa avoir reçu des Guelphes, les abandonna, & ramena ses troupes en Baviere (1).

Adroite négociation de Mathieu Viscomti.

Pendant qu'en Italie les Gibelins & les Viscomti déconcertoient tous les projets, & rendoient inutiles toutes les entreprises du Pape & de ses défenseurs, l'Allemagne & le Nord ne présentoient qu'un vaste théatre de guerres, d'hostilités, de haines, de divisions & de soulevemens. Eric VIII, Roi de Dannemarck, toujours occupé du désir d'ajoûter de nouveaux domaines à ses anciennes possessions, s'étoit ligué, à Nicoping, avec le Duc de Mecklinbourg, & les Comtes de Holstein: le but de cette ligue étoit la conquête de la Poméranie qu'il avoit méditée, & à laquelle il se disposoit, lorsque le Duc Christophe son frere, qu'il aimoit, & auquel il n'avoit donné aucun sujet de mécontement, passa tout à coup, sans raison, sans prétexte, dans le parti des Margraves de Brandebourg, leur offrit ses services, alla même jusqu'à leur prêter serment de fidélité, fit une descente en Fionie, s'empara de la ville de Schwanbourg, battit Flep, Gouverneur de cette île, & dispersa ses troupes. Quelque fortes que fussent les raisons d'Eric d'en vouloir à son frere, il l'aimoit, & n'étoit rien moins que disposé à lui faire la guerre; mais ce fut contre les Margraves de Brandebourg qu'il voulut faire éclater son ressentiment; il donna ordre au Maréchal, Comte de Gleichen d'aller assiéger Stralsund, & il fut soutenu dans cette entreprise par les troupes de Birger, Roi de Suede, & par celles des Princes de Rugen, auxquels se joignirent les Princes de Saxe & de Lawenbourg, de Brunswick, de Sleswick, de Mecklinbourg, de Holstein &c. Les alliés du Roi de Dannemarck ne furent point heureux dans les commencemens de leur expédition, le Duc de Lawenbourg fut fait prisonnier par les assiégés, qui le remirent à Waldemar de Brandebourg, au pouvoir duquel il resta jusqu'à ce qu'il lui eût payé une rançon de seize mille marcs d'argent. Irrités de cet échec, les Princes confédérés presserent plus vivement le siege, & éprouverent une si vigoureuse résistance, qu'ils furent obligés de se retirer avec beaucoup de honte. Le Roi de Dannemarck étoit trop occupé ailleurs pour songer à rétablir la gloire de ses armes: de concert avec le Duc de Mecklinbourg, il terminoit alors, comme arbitre, le différend qui s'étoit élevé entre le Comte Adolphe, & ses freres, Jean & Gerhard, Comtes de Hol-

Troubles & Guerre en Dannemarck.

(1) Villani L. 9. c. 143. Maimbourg *Hist. de la décad. de l'Emp.* L. 6.

ftein, au fujet de la propriété de Trawemunde & de la forêt de Kisfhoa. Par la prudence & l'équité des arbitres, cette querelle fut affoupie à la fatisfaction des deux partis; mais quelques jours après, on trouva le Comte Adolphe égorgé dans fon lit. Les uns accuferent le Gouverneur du château où demeuroit Adolphe d'avoir commis ce crime, les autres accuferent Jean & Henri fes freres. Eric prit parti pour ceux-ci, &, par une déclaration, il défendit à qui que ce fût d'accufer de ce fratricide les Comtes de Holftein. Il paroit en effet, qu'on ne forma plus d'accufation contre eux, mais il paroit auffi qu'ils ne furent que plus généralement foupçonnés, fi non d'avoir commis, du moins d'avoir eu beaucoup de part à cet affaffinat (1).

Fin des troubles du Dannemarck & du Holftein.

Moins fatigué de l'inutilité de l'expédition qu'il avoit entreprife, qu'affoibli des pertes qu'il avoit éprouvées, le Roi de Dannemarck ne pouvant réuffir par la voye des armes, publia un manifefte, dans lequel il reprochoit à Waldemar de Brandebourg, d'avoir violé la paix, en foutenant les habitans de Stralfund. Waldemar répondit à ce manifefte, & à fon tour il rejeta toute la faute fur le Duc de Mecklinbourg, qu'il accufa d'avoir fufcité cette guerre, en permettant à fes troupes de commencer les hoftilités, & d'avoir ravagé les frontieres de Brandebourg. Au ton de ces manifeftes il étoit facile de comprendre que Waldemar, ainfi qu'Eric, défiroient également de fe rapprocher, auffi ne tarderent-ils pas à fe réconcilier, & même à conclure un traité d'alliance. Le Roi de Dannemarck qui ne défiroit plus que de paffer le refte de fes jours en paix, réunit les Princes de Rugen avec le Margrave de Brandebourg, fe réconcilia lui-même avec le Duc de Sleswick, duquel il reçut le ferment de fidélité; mais il ne goûta que pendant peu de tems les douceurs du calme qu'il s'étoit procuré; il mourut, unanimément regretté de fes fujets comme de fes alliés & tranfmit fa couronne à Chriftophe fon frere, qui partageant le trône avec fon fils envoya une Ambaffade folemnelle à Louis de Bavière pour le reconnoitre Empereur, & lui promettre de foutenir fa caufe dans le Nord (2).

Mort d'Eric, Roi de Dannemarck, Chriftophe fon fucceffeur fe déclare pour Louis V. 1319.

Frideric d'Autriche voyant s'accroître chaque jour le parti de Louis V, & craignant que l'Allemagne entiere ne finît par fe déclarer pour ce concurrent, prit la réfolution de commettre cette querelle au hazard d'une bataille: il y étoit d'autant plus intéreffé, que Louis à la tête d'une puiffante armée, s'étoit alors jeté fur le Duché d'Autriche, où il faifoit de rapides progrès; Frideric raffembla fes forces & fuivit fon compétiteur, qui marcha à fa rencontre dans l'intention d'en venir à une action décifive & le joignit à Muldorf fur les bords de la riviere d'Inn. A cette contenance, & fur-tout à la fupériorité de l'armée ennemie, Frideric ne fe fentant point le plus fort, envoya propofer à fon rival de choifir un certain nombre de champions qui combattroient en préfence des deux armées. Louis V accepta le défi: quinze braves, choifis de parti & d'autre, s'avancerent: on donna le fignal du combat, il fut court & fanglant; animés d'un défir égal de foutenir la caufe de leur chef, les trente champions s'attaquerent avec tant de précipitation & de fureur, qu'au même inftant, au lieu de vainqueurs & de vaincus, on ne vit plus que trente combattans morts ou mourans étendus fur le champ

Combat entre divers champions défenfeurs de Louis & de Frideric.

(1) Huitfeld. *Hiftor.* Dan. Tom. 3. (2) Idem ibidem.

de bataille (1). Cet essai ne décidant rien, Louis V fit donner le signal de la bataille; le choc fut terrible, on se battit de part & d'autre pendant un jour entier avec le plus cruel acharnement; la victoire flotta long-tems entre les deux concurrens; mais enfin elle se rangea sous les drapeaux de Louis. Les Autrichiens affoiblis par la perte de la plus grande partie des leurs, prirent la fuite, & repasserent l'Inn. Léopold d'Autriche, qui suivi d'un corps de troupes venoit dans l'intention d'envelopper les Bavarois, apprit la défaite de son frere, s'en retourna précipitamment sur ses pas, & passa en Suabe pour y lever une nouvelle armée (2).

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Bataille de Muldorf, victoire de Louis V.

Bien loin de terminer la querelle entre Frideric & Louis, la bataille de Muldorf ne servit qu'à l'envenimer davantage, d'un côté, par les grandes espérances qu'elle donnoit aux Bavarois, & de l'autre, par le desir que les Autrichiens avoient de rétablir l'honneur de leurs armes. Pendant deux ans encore les hostilités continuerent entre les deux partis, il y eut divers combats, les succès & les pertes furent égaux de part & d'autre; de maniere que l'Empire & l'Allemagne, mais sur-tout l'Autriche & la Baviere continuerent d'être en proie à toutes les fureurs de la guerre civile. Baudouin, Archevêque de Treves, Prélat sage, éclairé, bienfaisant, & qui s'étoit rendu recommandable par ses vertus, autant que par son zele pour les intérêts de Louis de Baviere, & par la force de ses armes, toutes les fois qu'il avoit eu à défendre les droits de ses diocésains, ou à punir les infracteurs de la paix publique, se rendit médiateur entre l'Archevêque & les habitans de Cologne brouillés depuis long-tems, & qui accepterent sans balancer les articles de paix dressés par Baudouin (3).

Frideric attendoit depuis long-tems l'occasion de se venger de la défaite qu'il avoit essuyée à Muldorf, & dans cette vûe il avoit rassemblé une puissante armée; Louis de son côté, faisoit tous ses efforts pour se mettre en état de lutter avec avantage contre son concurrent, mais il n'avoit pu encore se procurer tous les secours dont il avoit besoin, & il attendoit à Spire que tous les préparatifs qu'il avoit ordonnés fussent achevés. Léopold suivi d'une armée nombreuse marcha vers cette ville, & ne pouvant parvenir à engager Louis à une action générale, il ravagea les environs de Spire, renvoya une partie de ses troupes & reprit avec le reste la route de ses terres situées au de-là de Bâle: mais à peine il y fût arrivé, qu'apprennant la marche de Louis, qui, suivi d'un corps considérable de cavalerie, avoit pris la route de l'Alsace, il rappella ses troupes, envoya ordre à l'Evêque de Strasbourg & au Comte de Ferrete de prendre leurs mesures pour retarder la marche de son ennemi, & se mit lui même en chemin. Pendant que le Comte de Ferrete posté à Dorosheim attendoit le Duc d'Autriche, pour joindre ses troupes aux siennes, Louis de Baviere, suivi d'un petit corps de quatre cens hommes, auxquels s'étoient joints les secours que s'étoient hâtés de lui envoyer les Archevêques de Mayence, de Treves & le Roi de Bohême, s'approcha de la ville de Strasbourg divisée en deux factions, l'une qui tenoit pour les Bavarois & l'autre pour les Autrichiens. Aux approches de Louis la division entre les

Louis V marche vers l'Alsace & est reçu à Strasbourg. 1320.

(1) *Syntagmea Histor. Ludov. Bavar.* (2) Cuspinian. *in Freder. & Ludovic. Bavar.*
(3) *Histoire de Lorraine* L. 25.

Sect. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

habitans devint plus violente, & elle eut eu des suites facheuses, sans la prudence des Magistrats, qui, ayant donné quelque tems auparavant l'entrée de leur ville à Frideric, jugerent sagement ne pas devoir la refuser à Louis, le reçurent comme ils avoient reçu son concurrent, & lui rendirent tous les honneurs dus au Roi des Romains (1).

Tandis qu'afin de témoigner sa satisfaction aux Magistrats de Strasbourg, Louis V confirmoit aux habitans de cette ville tous les privileges dont elle jouissoit, Léopold inquiet des suites de la reception que les Strasbourgeois avoient faite aux Bavarois, joignit ses troupes à celles de l'Evêque & d'Ulric, Comte de Ferrete; mais malgré cette réunion ses forces n'étoient pas encore assez considérables pour hazarder une bataille, il se contenta de harceler dans sa marche l'armée ennemie; mais bientôt Frideric à la tête de ses forces joignit son frere, & ils se trouverent si près des Bavarois qu'ils résolurent d'en venir à une bataille. Louis étoit dans la même intention, & il envoya un trompette à Frideric avec ordre de l'avertir de se préparer à un combat: dites à mon cousin, répondit Frideric d'Autriche, que de mon côté tout est prêt pour terminer notre querelle, & qu'il est tems pour nous deux de finir une guerre qui depuis trop long-tems fatigue & déchire l'Empire, au même instant il sortit de ses retranchemens, rangea son armée en bataille, & passa fierement la Brusch, en présence des ennemis qu'il alloit attaquer. Cette courageuse démarche & l'activité de ses troupes jeterent la terreur dans l'armée de Louis, qui, témoin du découragement des siens, se retira précipitamment sous les murs d'Hagenau, & de là en Baviere, que Frideric, après l'avoir inutilement poursuivi pendant deux jours, alla désoler: mais il ne put engager son rival à sortir des places fortes où il se tenoit renfermé (2).

Louis & Frideric marchent l'un contre l'autre, Louis se retire précipitamment en Baviere.

Celui qui profita le plus de ces hostilités pour le bonheur public, fut Jean, Evêque de Strasbourg; peu content de veiller à la sûreté de ses diocésains & de faire fortifier les différentes places situées dans son Evêché, il acheta de Frideric, & du consentement des Ducs d'Autriche ses freres, la ville de Berckeim, les châteaux de Belestein & d'Ortemberg, le village de Scherweiller & la vallée d'Albrechtal. Cette acquisition très-avantageuse aux successeurs de Jean, le fut aussi pour Frideric, qui, au moyen des sommes qu'il tira de ces possessions, se mit en état de lutter contre son concurrent. Ce fut à peu près dans ce tems que mourut Ulric, Comte de Ferrete; il laissoit deux filles, Jeanne & Ursule; Jeanne fut peu d'années ensuite mariée avec l'Archiduc Albert le *Contrefait* qui, Evêque de Passau, & déjà engagé dans les ordres sacrés, avoit perdu ses quatre freres, & restoit seul rejeton de l'illustre maison d'Autriche; il obtint aisément du Pape la dispense des vœux qu'il avoit faits, épousa Jeanne, & perpétua la lignée d'Autriche; qui sans lui, fut restée totalement éteinte (3).

Buchek nommé par Jean XXII Archevêque de Mayence.

Le Comte de Ferrete étoit mort fort peu de tems après l'Archevêque de Mayence, & les chanoines de son Eglise avoient offert la chaire Archiépiscopale à Baudouin de Luxembourg, qui ne voulut pas quitter le diocese de Treves où il étoit fort aimé. Jean XXII prévint la seconde Election qu'eût pu

(1) Albert Argentin. *Spener. Hist. Germ. Univ.* (2) Idem. ibid. Cuspinian. *in Frider. & Ludov. Bavar.* (3) Cuspinian. *Austr.*

faire le chapitre, & lui donna pour Archevêque Matthias de Buchek, moine de l'Abbaye de Mourbach, auquel Louis V, en partie pour obliger le Souverain Pontife, & en partie aux sollicitations de l'Archevêque de Treves donna l'investiture, & qu'il alla lui-même installer à Mayence, ne lui recommandant autre chose que de se conduire comme l'Archevêque de Treves (1): & il est vrai qu'alors, de tous les Prélats d'Allemagne, Baudouin étoit à tous égards, le plus illustre & le plus respectable, il se signaloit sur-tout par son zele pour la justice, & par sa vigilance sur les Magistrats chargés de juger les contestations de ses diocésains; généreux & désintéressé, il remettoit au peuple une partie des impôts, s'occupoit sans cesse des moyens de perpétuer & d'accroître la félicité publique, contenoit la noblesse, édifioit par son exemple, & reformoit par sa juste sévérité les mœurs de son clergé, entretenoit un corps nombreux de troupes, non pour tenter des conquêtes, mais pour contraindre ses voisins à garder les anciens traités; il punissoit avec sévérité les violateurs & les perturbateurs de la paix publique, réduisoit les rebelles, & se rendoit formidable aux Seigneurs trop entreprenans qui osoient attenter ou sur les droits de son Eglise ou sur ceux des habitans de son diocese.

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Buchek est investi par Louis V.

Par sa conduite également sage, prudente & respectable, Baudouin de Luxembourg avoit gagné l'amitié & la confiance intime de Louis V, qui dans une diete tenue à Baccarat sur le Rhin, lui accorda le privilege de retirer toutes les terres, & les châteaux & fiefs dépendans de l'Empire qui auroient été vendus ou engagés sous faculté de rachat, à la seule condition que les Empereurs ses successeurs pourroient les retirer à leur tour de ses mains ou de celles des Archevêques de Treves ses successeurs en lui rendant les mêmes sommes qu'il auroit données lui-même.

Les deux compétiteurs au sceptre Impérial ne se perdoient point de vûe, & tentoient par toutes sortes de moyens de s'exclure l'un l'autre. Les partisans de Louis V avoient en Italie la supériorité sur ceux de Frideric, pour lequel Jean XXII & Robert, Roi de Naples ne faisoient que de vains efforts: mais il n'en étoit pas de même en Allemagne, où la fortune paroissoit depuis quelque tems seconder les entreprises & les hostilités de Frideric; soutenu par Léopold son frere, & à la tête d'une armée considérable il alla porter le fer & la flamme, le ravage & la désolation dans la Baviere, qu'il eût achevé d'accabler, si Louis ne se fut hâté de rassembler ses forces & d'accourir à la défense de ses Etats.

Ravages de Frideric en Baviere, Louis V marche pour arrêter ces hostilités.

1321. 1322.

Frideric eut aisément pu se retirer en Autriche chargé d'un immense butin, il savoit que Louis conduisoit une nombreuse armée; il prit l'imprudente résolution de rester en Baviere, & il fit la plus irréparable des fautes. Entre l'Iser & l'Inn où il alla se cantonner, il reçut un renfort de troupes que lui amenoient quelques Seigneurs de son parti: alors il se crut invincible; il se trompa cruellement encore: ses forces étoient inférieures à celles de Louis, dont l'armée étoit composée de trente mille hommes commandés par le Roi de Bohême, par Schweppermann, brave Général Bavarois, & par le Burgrave de Nuremberg. Louis qui desiroit, autant & plus encore que son rival, d'en venir à une action, passa l'Inn, & sous les yeux des Autrichiens alla s'étendre

(1) Brouw. T. 2. *Annal. Trevir.* p. 200.

Bataille entre les deux Rois des Romains à Vechwis.

dans la plaine de Vechwis entre Muldorf & Oetingen. Vainement les principaux officiers de Frideric lui conſeillerent d'éviter le combat & de différer juſques à l'arrivée de Léopold ſon frere, qui venoit avec un corps de troupes (1). Frideric n'écouta que ſon impatience, & croyant aller à la victoire, tandis qu'il courroit à ſa perte, il rangea ſes troupes ſur deux lignes, commandées, la premiere par Henri, Duc de Carinthie, & la ſeconde par lui-même. Louis de Baviere étendit ſon armée ſur un très-grand front, & de maniere à envelopper les Autrichiens & à les attaquer en même tems de tous côtés. Au ſignal que donna Louis la bataille fut engagée; le choc fut violent & le combat affreux; des deux côtés on ſe battit avec une égale valeur, ou plutôt avec une égale férocité: vainqueurs & vaincus tour à tour, les deux partis ne ceſſerent pendant douze heures de s'entr'égorger. Frideric revêtu des ornemens Impériaux, monté ſur un cheval de très-haute taille, ne s'occupoit qu'à tuer & à maſſacrer. Louis tout auſſi brave, mais meilleur Général prenoit garde à tout & donnoit ordre à tout, profitoit avec habileté des plus légeres fautes de ſon rival, & animoit ſans ceſſe l'ardeur des ſiens: toutefois la victoire balançoit entre les deux armées, lorſqu'on vit tout à coup deſcendre d'une hauteur voiſine, une nouvelle armée qui hâtoit ſa marche au ſon des inſtrumens guerriers, & précédée d'un grand étendard où étoient repréſentées les armes d'Autriche. A la vue de ce ſecours les troupes de Frideric pouſſerent des cris de joye, ne doutant pas que ce ne fut Léopold à la tête de ſon armée: mais elles furent cruellement détrompées, quand, à la portée du trait, cette troupe prenant les Autrichiens à dos & les choquant avec impétuoſité, les chargea, les enfonça & en fit un horrible maſſacre. Cette armée étoit un corps de troupes commandé par le Burgrave de Nuremberg, qui, d'après les ordres de Louis, avoit levé ce faux étendard pour mieux ſurprendre les Autrichiens: ce ſtratagême eut le ſuccès le plus complet, l'armée de Frideric fut en partie maſſacrée. Frideric combattit en héros, juſqu'à ce qu'abandonné de tous les ſiens, & prêt à ſuccomber ſous le nombre des ennemis qui le preſſoient de ſe rendre, il demanda qu'on fît venir le Burgrave de Nuremberg: celui-ci ſe préſenta; le Duc d'Autriche lui donna ſon épée, ſe rendit priſonnier & fut conduit à Louis, qui lui dit avec amitié: *nous vous voyons avec bien de la joie, mon couſin, nous ſommes très-ſenſibles à votre malheur, & nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour adoucir votre diſgrace:* le vaincu fut remis enſuite ſous la garde de deux Seigneurs qui le conduiſirent au château de Trausnitz, dans le Haut-Palatinat (2).

Stratagême heureux de Louis, qui remporte la victoire.

Frideric eſt fait priſonnier de guerre.

Telle fut la mémorable journée de Vechwis (3). Léopold qui avoit hâté ſa marche pour ſoutenir ſon frere, n'arriva que pour être témoin de ſon déſaſtre: il s'en retourna ſur ſes pas & ſe retira dans les poſſeſſions qu'il avoit ſur les frontieres de Suiſſe. De là il fit tous ſes efforts pour obtenir la liberté de Frideric, il fit même ſolliciter par le Pape & par le Roi de France; mais Louis V étoit trop intéreſſé à s'aſſurer d'un tel priſonnier, pour ſonger, du moins encore, en déférant à ces ſollicitations, de ſe ſuſciter à ſoi-même de nouvelles guerres & travailler au malheur de ſes Peuples.

(1) Fugger L. 5 c 3. Struvius *Period.* 9. *Sect.* 5. Rebdorf *ad ann.* 1322. (2) *Theat. Hiſtor. Period.* 5 c. 5. Rebdorf *ad ann.* 1322. Albert Argentin. p. 122. (3) Ou *d'Amphingen*, comme d'autres auteurs la deſignent.

La défaite de ſon compétiteur rendit enfin Louis légitime & ſeul poſſeſſeur du trône de l'Empire, juſques alors il avoit mérité par ſa rare valeur de parvenir à cet auguſte rang: il s'en montra plus digne encore lorſqu'il n'eut plus de rival à combattre: ſa réſiſtance aux prétentions outrées & aux efforts multipliés du Pape contre les droits les plus ſacrés de la couronne Impériale; ſes vertus & les révolutions que ſon courage fit éclore, rendirent ſon regne, qui fut d'ailleurs de très-longue durée, l'une des plus glorieuſes époques de l'hiſtoire d'Allemagne. Louis V fut le premier des Princes de Baviere qui fit entrer ce ſceptre dans ſon illuſtre maiſon, où dans la ſuite ce trône devint en quelque ſorte héréditaire: on ſait auſſi que ce Monarque, également célebre par ſes ſuccès & ſes revers, affermit ſa puiſſance au milieu des terribles ſecouſſes qui paroiſſoient devoir l'anéantir (1). Très-peu de jours après la victoire de Vechwis, l'Empereur, congédiant les troupes que les Princes ſes alliés lui avoient fournies, partit pour Landshut, ſuivi du reſte de l'armée: mais il étoit ſi fort épuiſé de fatigue, qu'il fut contraint de reſter quelques jours en Baviere, d'où il envoya en Alſace Hunchan de Lichtemberg, qui reçut, au nom de ſon maître, la ſoumiſſion de pluſieurs villes de cette Province. Jean, Évêque de Strasbourg avoit ſoutenu juſqu'alors le parti de Frideric; mais déſeſpérant de ſa cauſe, il promit de garder la neutralité, & de ne plus fournir aucune ſorte de ſecours à la maiſon d'Autriche. Quant aux Marquis de Bade, ils s'étoient joints à Léopold, qui, après avoir pillé, devaſté, ravagé le reſte de l'Alſace, ſe retira dans ſes Etats, d'où tour à tour il employoit la force des armes & la voie des négociations pour obtenir la liberté de ſon frere; mais il échoua dans ſes ſollicitations, & ne fut gueres plus heureux dans ſes hoſtilités.

Efforts inutiles de Léopold.

Troubles de Bohême.

Tandis que Léopold s'efforçoit de relever par toutes ſortes de moyens le parti, totalement abattu de Frideric, l'un des plus zélés défenſeurs de Louis de Baviere, Jean de Luxembourg, Roi de Bohême chanceloit ſur ſon trône, & ne conſervoit preſque plus aucune autorité dans ſon Royaume, rempli de mécontens & de factieux, comme la cour de Bohême étoit remplie de traîtres & d'ambitieux. Ce qu'il y avoit de plus inquiétant pour le Roi Jean étoit qu'il ne pouvoit attribuer qu'à lui-même les déſordres & les troubles qui agitoient ſes Etats. Foible, puſillanime, & fort peu éclairé dans l'art de gouverner, Jean avoit donné toute ſa confiance à quelques Seigneurs Allemands, qui, revêtus des charges les plus importantes & des meilleurs gouvernemens, indiſpoſerent ſi fort par leurs hauteurs, par les abus qu'ils faiſoient de leur autorité, & ſur-tout par leur faſte & leur opulence, la nobleſſe Bohémienne, que le ſeul moyen qui reſtât à Jean de prévenir les ſuites du mécontentement de ſes ſujets, fut de renvoyer dans leur pays les principaux d'entre ces étrangers, & de donner les poſtes qu'ils avoient occupés à des Bohémiens. Henri Lippa, Seigneur originaire de Bohême fut, entre autres, l'un de ceux qui furent revêtus des dépouilles des Allemands, & nommé par le Roi au Gouvernement de Bohême.

Lippa plus dangereux, plus ingrat & mille fois plus ambitieux que les Seigneurs Allemands qui avoient excité la jalouſie des Bohémiens, devint,

(1) Fleury. *Hiſt. Eccl.* Tom. 19. L. 92. Maimbourg *Hiſt. de la décad. de l'Emp.* L. 6.

SECT. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

Bassesses & ingratitudes de Lippa, Confident du Roi Jean.

à force de bassesses, le plus intime confident du Roi Jean; & le traître ne profita de l'autorité qu'il avoit usurpée, que pour semer la zizanie & la discorde dans la maison Royale; il parvint même par ses délations à irriter la Reine douairiere contre le Souverain. Quelque foible que fut celui-ci, les trames de Lippa ne lui échapperent point, & dès-lors il lui voua une haine d'autant plus irréconciliable, qu'il n'osoit la faire éclater. Cependant, quelque redoutable que se fut rendu le ministre par le grand nombre de partisans qu'il s'étoit attachés, Jean, Evêque de Prague, Prélat respectable & excellent citoyen, fit tant auprès du Roi, & il fut si bien secondé par Baudouin, Archevêque de Treves, qui vint exprès à Prague afin d'y soutenir les intérêts de son neveu, que le Roi Jean faisant un effort sur lui-même, fit citer Lippa à comparoître devant une assemblée nombreuse, afin d'y rendre compte de sa conduite. L'audacieux ministre assûré du secours de sa faction parut devant cette assemblée, mais si bien escorté, que Baudouin lui-même, ainsi que l'Evêque de Prague conseillerent au Roi de ménager cet homme, qui d'un mot, eut pu soulever une partie du Royaume; de maniere que le ministre en fut quitte pour quelques reproches très-légers (1).

Insolence de Lippa, il est banni.

Par cela même que Jean de Luxembourg s'étoit fait la plus grande violence pour user de dissimulation, il ne s'attacha plus qu'aux moyens de perdre le ministre insolent qui osoit le braver: il commença par gagner à force de bienfaits, les seigneurs qui paroissoient les plus ardens à soutenir la cause du ministre; ensuite, convoquant une assemblée générale, il envoya pour la seconde fois ordre à Lippa d'y comparoître: il refusa d'obéir, à moins que pour sa sûreté le Prince ne lui livrât des otages. Indigné de ce trait d'insolence, Jean, de l'avis unanime de l'assemblée, le bannit de ses Etats, & il se retira en Autriche. Le Roi de Bohême se flattant d'avoir rétabli par ce coup d'autorité le calme dans son Royaume, rassembla ses troupes, se mit à leur tête & alla joindre Louis V à Vechwis.

Lippa rentre dans le Royaume, y suscite des troubles & est fait prisonnier.

A peine le Ministre disgracié eut appris le départ de Jean, que rentrant en Bohême, il résolut de périr ou d'y reprendre toute l'autorité: secondé par le Reine Douairiere, il réussit, se fit de nombreux partisans, &, lorsqu'il crut sa faction assez puissante, il porta contre l'Evêque de Prague les accusations les plus graves, & le fit citer à Avignon au tribunal du Pape. Obligé d'obéir à cette citation, l'Evêque alla se justifier, & à son retour, il trouva dans la province de Luxembourg le Roi Jean, auquel il persuada de revenir en Bohême. Jean suivit ce conseil, & alla trouver à Ellebegen, la Reine son épouse, qui s'y étoit réfugiée, ne pouvant plus tenir contre les persécutions du ministre & de la veuve de Wenceslas. Une foule de Seigneurs, indignés des vexations de Lippa se joignirent à l'Evêque de Prague & presserent le souverain d'aller à Prague, d'y convoquer les Etats de Bohême, & de s'assurer de la personne du factieux Lippa. Celui-ci ne craignant plus rien parut avec audace devant les Etats de la nation; dit qu'à la vérité son intention n'étoit pas de prendre les armes contre le Roi son maître, mais qu'il demandoit justice contre ses ennemis. Le Roi, quelques rai-

(1) Dubrav. *Hist. Bojem.* L. 20.

raiſons qu'il eut de punir le rebelle, n'oſa cependant pas ſe commettre, lui permit de ſe retirer & ſe contenta de faire obſerver ſes démarches (1).

Hiſt. d'Allemagne, 1314-1400.

Cet excès d'indulgence, ou plutôt la certitude de l'impunité ne fit qu'ajoûter à l'audace de Lippa, mais peu de jours après paſſant preſque ſeul dans les rues de Prague, & ayant inſulté quelques ſeigneurs de la cour, il fut arrêté & conduit priſonnier dans un fort. Ses partiſans trop foibles pour le délivrer, s'adreſſérent à Léopold d'Autriche, qui promit de paroître en Bohême, dans l'eſpérance qu'auſſitôt qu'il s'y montreroit, les mécontens qu'il croyoit en beaucoup plus grand nombre qu'ils n'étoient, prendroient les armes. Le Roi Jean averti à tems, appella à ſon ſecours les Archevêques de Mayence & de Treves, qui lui amenerent des troupes, & agiſſant comme arbitres entre le Peuple & le Roi, ils offrirent des ſauf-conduits à tous les mécontens, les inviterent à ſe rendre à Prague & promirent de réparer tous les torts dont ils prétendoient avoir à ſe plaindre (2).

Les troubles recommencent.

Après bien des conteſtations, les deux Prélats & le Roi de Bohême rendirent la liberté à Lippa, à condition qu'il donneroit pour ſûreté de ſa ſoumiſſion ſix gentilshommes de ſes partiſans en otage, & qu'il reſtitueroit ſix forteresſes dont il s'étoit emparé. Cette affaire terminée les Archevêques de Mayence & de Treves prirent congé de Jean, qui croyant le calme entiérement rétabli, voulut abſolument, & malgré les repréſentations de la Reine, accompagner Baudouin juſques à Treves & de là paſſer dans le Luxembourg; mais à peine il ſe fut éloigné, que les troubles recommencerent, enſorte qu'il fut obligé de hâter ſon retour, afin d'arrêter par ſa préſence les complôts des factieux. La véritable & trop fertile cauſe des troubles qui depuis ſi long-tems agitoient ce Royaume étoit la jalouſie mutuelle, la haine & l'ambition des deux Reines, qui ſe détruiſoient d'autant plus, que le puſillanime Jean ne ſavoit en impoſer à l'une ni à l'autre. Accoutumée à dominer, la veuve de Wenceſlas poſſédoit un très-riche douaire, & par cela même elle s'étoit attachée un nombre conſidérable de ſeigneurs, ſur leſquels elle répandoit les bienfaits & les graces: Lippa ſon confident & ſon conſeil, irrité de voir le crédit de la veuve de Wenceſlas baiſſer en proportion de l'autorité qu'acquéroit ſur l'eſprit de ſon époux la Reine régnante, donna des conſeils violens à ſa protectrice, & fit répandre contre la jeune Reine des bruits ſi calomnieux, qu'ils devoient inévitablement lui faire perdre en même tems l'eſtime & la tendreſſe de ſon époux. Ce moyen réuſſit en partie, le crédule Jean adoptant tout ce que l'on voulut lui perſuader, témoigna beaucoup de froideur à ſon épouſe, & envoya ſon fils, en faveur duquel on accuſoit la reine de cabaler & de méditer une révolution, auprès de Charles, Roi de France.

Leur cauſe.

Peu content de ces arrangemens, le timide Jean, dégoûté du poids d'une couronne qui ne lui procuroit que des ſoins & des déſagrémens, prit la réſolution de ſe démettre de ſon trône, & de l'échanger contre le Palatinat du Rhin, dont l'Empereur s'étoit emparé ſur le Comte Rodolphe ſon frere, pour le punir d'avoir ſoutenu la cauſe de Frideric d'Autriche. Jean n'eut

(1) Id. ibid. Barre. *Hiſt. d'Allem.* Tom. 6. P. 1323. *& ſuiv.* (2) *Chron. Aulæ Reg. Bohem.*

pas plutôt formé ce dessein qu'il en fit part à Louis V, qui, trouvant cet échange infiniment avantageux à sa maison, se hâta d'en faire dresser un acte, mais les deux parties contractantes n'avoient pas consulté les Seigneurs de Bohême, & ceux-ci, persuadés que le chef de l'Empire ne vouloit se rendre maître du Royaume que pour y régner despotiquement, prirent la résolution de ne pas le permettre, se déchainerent sans ménagement contre le Souverain qui vouloit les faire passer sous la domination de Louis, & se promirent de faire les plus grands efforts pour secouer en même tems le joug de la maison de Luxembourg & de celle de Baviere.

Informé de ces dispositions & du danger qui menaçoit le Roi Jean, Louis V se rendit à Prague, & montra aux Seigneurs assemblés l'acte d'échange; il leur fit observer, que, par une clause expresse, il y étoit stipulé qu'avant de consommer cette affaire, le consentement des Etats seroit requis, & que sur leur refus, l'acte seroit annullé. Cette clause en effet adoucit les Seigneurs; mais Louis ne pouvant obtenir le consentement des Etats, il jeta, devant les Seigneurs, l'acte d'échange au feu. Les Etats applaudirent à ce trait de désintéressement, & ne conserverent plus contre leur Souverain aucun ressentiment; ils lui renouvellerent tous le serment de fidélité. Afin d'établir plus surement la paix & d'éteindre tout levain de discorde, Jean fit proposer à la Reine Douairiere de choisir pour sa résidence la ville de Brin en Moravie, & de lui donner en appanage cette ville; la veuve de Wenceslas accepta ce parti, alla en Moravie avec sa cour & les Seigneurs qui lui étoient les plus attachés, & dès le jour de son départ il n'y eut plus de divisions dans le Royaume, ainsi que dans la famille Royale (1).

Le calme est entierement rétabli.

Libre des soins que lui avoit donnés la pacification de la Bohême, Louis V s'occupa des moyens d'extirper les abus qui s'étoient glissés dans les Provinces de l'Empire, & sur-tout de remédier à ceux dont les Seigneurs & le Clergé se plaignoient le plus amérement. Dans cette vue il tint une diete à Nuremberg, & après y avoir fait solemnellement renouveller les articles de la paix publique, statués dans la diete de Spire en 1287, & depuis assez mal observés; il fit de sages réglemens contre ceux qui munis de provisions irrégulieres par le S. Siege, venoient en Allemagne s'emparer des meilleurs bénéfices (2). Quelqu'irrité que fut Jean XXII des réglemens portés dans la diete de Nuremberg, il dissimula son ressentiment; ne crut pas devoir en cette occasion lutter ouvertement contre la noblesse & le clergé d'Allemagne; feignit d'ignorer ce qui s'étoit passé, n'accorda plus que rarement de ces sortes de provisions, & voua une haine irréconciliable à Louis V; on sait combien ce Pontife étoit exact à suivre imperturbablement les résolutions de cette espece.

Sage administration de Louis V. 1323.

(1) Idem. ibid. *Hist. Luxemb.* L. 48.

(2) Depuis long-tems les Papes étoient dans l'usage d'accorder de ces sortes de provisions à des clercs Italiens, & souvent même en attendant la vacance des bénéfices. Jean XXII abusa tellement de ce prétendu droit, qui n'étoit cependant qu'une très-révoltante usurpation, que la noblesse & le clergé s'en plaignirent très-vivement: mais ce Pontife altier, qui s'irritoit des plus légeres contradictions, bien loin d'avoir égard à ces plaintes fondées, multiplia ces sortes de provisions, & prétendit qu'on ne pouvoit sans crime s'opposer à l'exercice de ce droit inconteftable du S. Siege. *Lunig. Spicileg. Eccles. Tome I.*

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

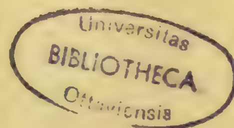
Louis V s'empare du Margraviat de Brandebourg dont il investit Louis de Baviere son fils.

Il y avoit environ deux ans que Waldemar, Margrave de Brandebourg enflammé d'un pieux désir, avoit fait vœu d'aller en Palestine; à peine il eut formé ce dessein, qu'impatient de l'exécuter, il avoit laissé ses Etats à Jean son frere qui en avoit pris possession: afin que son voyage fut encore plus méritoire, Waldemar avoit renvoyé toute sa suite, & accompagné seulement de deux domestiques, il s'étoit mis en route, sans déclarer à personne où il alloit, ni quand il jugeroit à propos de donner de ses nouvelles, vingt quatre jours après le départ de Waldemar, Jean mourut; & les deux freres ne laisserent point de postérité: Louis V, qui relativement à l'aggrandissement de sa famille, pensoit assez comme les Empereurs Rodolphe & Albert, ne fit nulle difficulté de disposer de l'Electorat de Brandebourg en faveur de Louis de Baviere son fils (1). Ce trait d'injustice mécontenta d'autant plus les Princes de l'Empire, qu'il restoit encore plusieurs branches de la maison de Brandebourg, telles que la branche Electorale de Saxe, & celles de Saxe Lawenbourg & d'Anhalt. Mais en vain les différens Seigneurs de ces maisons firent valoir leurs droits; leurs représentations furent inutiles: le fils de l'Empereur fut investi de l'Electorat & des Etats de Brandebourg, même du consentement des Etats de l'Empire que Louis V avoit gagnés (2).

Il restitue le Palatinat au fils de Rodolphe son frere.

L'Empereur songeoit alors à une autre spoliation en faveur de ses enfans; il avoit formé le dessein de les investir des Etats du Comte Rodolphe son frere, qu'il avoit dépouillé du Palatinat & contraint de chercher un azile en Angleterre: Louis s'étoit montré insensible aux sollicitations que faisoit pour le Comte Palatin le Roi Edouard III: mais il ne le fut pas, quelque désir qu'il eut d'envahir le Palatinat, aux instances de ce même Monarque, en faveur du fils de Rodolphe, que l'Empereur son oncle investit en effet des Etats de son pere: il consentit même à assurer à Rodolphe son frere une pension assez modique, & tout au plus capable de le faire subsister sans éclat en Angleterre.

Les mêmes vues d'aggrandissement engagerent à peu près dans le même tems Louis V, veuf depuis quelques années, à se remarier avec Marguerite, fille du Comte de Hainaut & de Hollande: ce fut à cette alliance que la maison de Baviere fut redevable des Comtés de Hainaut, de Hollande, de Zélande & de Frise. Toutefois, si cet Empereur avoit une partie de l'ambition qui avoit caractérisé Rodolphe & Albert, il pensoit tout autrement qu'eux à l'égard de la condescendance d'un chef de l'Empire pour le Pape & des droits de sa couronne en Italie. Aussi, fortement occupé des moyens de rétablir l'autorité impériale dans ce pays, commença-t-il par envoyer de puissans secours aux Gibelins ses partisans, & députa-t-il quelques-uns de ses officiers au Cardinal Payet, Légat du Souverain Pontife, avec ordre de le prier d'accorder une amnistie à la faction Gibeline. Le Cardinal Payet aussi fier & plus insultant encore que celui qu'il représentoit, reçut fort mal ces envoyés: *Quand il y aura un Empereur*, leur dit-il avec arrogance, *l'Eglise prendra soin de lui conserver ses droits, mais jusqu'alors, de quel droit votre maître ose-t-il s'intéresser pour des hérétiques?* les officiers de



(1) *Theat. Histor. Period.* 5. c. 5. (2) *Chronic. Elwong.* Rebdorf. *ad ann.* 1323.

SECT. VIII. Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Louis V justement offensés de cette réponse s'éloignerent, & se rendirent en secret à Luques, à Pistoie, à Mantoue & à Pérouse. Ils y réunirent les Gibelins, qui prenant tous les armes, & commandés par le Comte Berthold, l'un de ces envoyés, marcherent à Milan, & s'en rendirent maîtres.

Fureur du Pape Jean XXII, & monitoire contre Louis V.

De plus légeres entreprises eussent irrité Jean XXII: celle-là le remplit de colere, & dans les premiers transports de son ressentiment, il publia un monitoire, dans lequel, après avoir soutenu comme une vérité incontestable, que c'étoit le S. Siege qui jadis avoit donné l'Empire à Charlemagne, il ajoûtoit que Louis de Baviere ayant osé prendre la couronne Impériale, avant que le successeur de S. Pierre eut prononcé sur la validité de son election: il lui enjoignoit sous peine d'excommunication de se désister dans trois mois, de l'administration de l'Empire, déchargeoit de leur serment tous ceux qui lui avoient juré fidélité, & leur défendoit de lui obéir en aucune maniere, ni de lui donner aide, ou conseil. Si l'intention du Souverain Pontife, en publiant ce monitoire, étoit de répandre le trouble & la dissention en Allemagne, il réussit en partie, & cette piece injurieuse qui y fut envoyée à tous les Archevêques & Evêques fut reçue avec applaudissement par les Guelphes, qui y restoient encore attachés à la maison d'Autriche. Il est vrai qu'en même tems les partisans de Louis lui furent encore plus entierement dévoués qu'ils ne l'avoient été jusqu'alors: ensorte que ce libelle sema la zizanie & la discorde dans la plûpart des villes & ne servit qu'a ajouter à la confusion & au desordre qu'y suscitoit déjà la haine mutuelle des deux factions (1).

Diete à Nuremberg & sage conduite de Louis.

Cependant, quelqu'indigné que dût être & que fut Louis V des procédés iniques de Jean XXII, comme il vouloit toujours mettre la justice de son côté, il envoya de nouveaux Ambassadeurs à ce Pontife pour savoir de lui les causes d'une si violente démarche. Mais dans le même tems il convoqua à Nuremberg une assemblée des Prélats & des principaux Seigneurs d'Allemagne, devant lesquels rappellant tout ce qui s'étoit passé depuis le jour de son élection, & les divers attentats de Jean XXII contre les droits Impériaux, il déclara qu'il en appelloit à l'Eglise assemblée, pour lui & pour tous ceux qui voudroient adhérer à son appel, & qu'il demandoit la convocation d'un concile général, auquel il vouloit assister en personne (2). Tandis qu'à Nuremberg Louis faisoit rédiger sa déclaration dans la forme la plus authentique, Jean XXII, à Avignon, répondoit avec une hauteur vraiment injurieuse aux Ambassadeurs de l'Empire, & après avoir renouvellé ses accusations, ou plutôt ses dénonciations contre Louis, il lui faisoit déclarer qu'il vouloit bien, avant que de lancer la foudre, lui donner encore deux mois pour se désister du titre de Roi des Romains, & révoquer tout ce qu'il avoit fait comme Empereur.

L'inflexible Pontife traitoit encore plus sévérement Mathieu Viscomti & les Gibelins d'Italie, & sa haine contre eux étoit d'autant plus violente, qu'ils venoient de remporter une grande victoire sur l'armée de l'Eglise, commandée par Raymond de Cardonne, qui, battu & tombé dans les mains des vainqueurs, avoit été conduit prisonnier à Milan. A la nouvelle de cette ac-

(1) Villani. P. 174. Albert Argentir. p. 122. Bzov. *ad ann.* 1323. Spener. *Hist. Germ. Univ.* (2) Harvart n. 34. Sponde *ann.* 1323. n°. 3. *Thesauri anecdot.* Tom. 2.

tion, Jean ne se possédant plus, fit prêcher une croisade contre les adhérans de l'Empereur, & fit expédier des lettres dans lesquelles, renouvellant toutes les calomnies qu'il avoit tant de fois répandues contre Louis V, il lui fit les plus dures menaces, s'il ne se hâtoit de renoncer au trône Impérial, de ne plus protéger les Gibelins & de réparer les torts qu'il l'accusoit d'avoir faits au chef de l'Eglise *son supérieur* (1).

Hist. d'Allemagne. 1314-1400.

Violence du Pape. 1324.

Louis V méprisant également les menaces & l'arrogance de d'Ossa, ne repondit à ses injures qu'en établissant ses Vicaires en Italie le redoutable Castruccio Castracani à Luques & Pistoie; Galeas Viscomti à Milan; Cani de l'Escale à Veronne & Vicence, & Passavin à Mantoue; & tandis que ces chefs remportoient chaque jour de nouveaux avantages sur les troupes du Pape, l'Empereur s'occupoit en Allemagne des moyens d'obliger la maison d'Autriche à le reconnoître pour légitime possesseur de l'Empire. Léopold qui s'étoi saisi de tous les ornemens Impériaux les avoit déposés à Burgau, place forte défendue par une très-nombreuse garnison, commandée par Burchard de Hellesbach. Louis V alla former le siege de cette forteresse en Suabe; mais après de très-vives attaques, il fut contraint de s'éloigner & de se retirer en Baviere, où, à force d'activité il parvint à augmenter ses troupes, & à se mettre en état de n'avoir plus rien à redouter de la part de la faction d'Autriche (2).

Supériorité de Louis V sur ses ennemis.

Pendant ces hostilités, le délai de deux mois accordé par le Pape s'écoula & bien loin d'obéir à la monition du Pontife, l'Empereur s'affermissoit de plus en plus sur le trône; il étoit même puissamment secondé par les Electeurs, vivement offensés du droit que prétendoit s'arroger Jacques d'Ossa à l'élection du Chef de l'Empire. Jean XXII déterminé à pousser à bout le Monarque, prononça solemnellement la sentence d'excommunication dont il l'avoit si souvent menacé; à l'exemple des plus fougueux d'entre ses prédécesseurs, il accusa Louis de plusieurs hérésies, d'une foule de crimes, le déclara déchu de l'Empire, & lui défendit d'exercer aucune des fonctions de la souveraineté; & envoya cette très-scanduleuse bulle dans tous les Etats de la chrétienté, avec ordre aux évêques de la publier; & elle le fut en France, dans une partie de l'Allemagne, en Italie, en Angleterre, graces à la foiblesse des Souverains, qui jamais n'eussent dû souffrir de pareils attentats (3). En Allemagne cette inique sentence nuisit beaucoup aux intérêts de l'Empereur, qui fut abandonné de quelques villes; mais qui n'en devint que plus animé contre son persécuteur. Bien éloigné de se soumettre à des ordres, qu'en effet il ne devoit point respecter, il convoqua une assemblée à Saxenhausen; & là, après avoir justifié sa conduite, après avoir rendu compte des injures multipliées qu'il avoit reçues, il prouva que Jean XXII ne s'occupoit qu'à exciter la division, à souffler par ses nonces & par ses lettres le feu de la revolte contre l'Empire & le chef de l'Empire, qu'il condamnoit comme hérétiques tous ceux qui refusant de seconder ses intrigues séditieuses demeuroient attachés à leur Souverain légitime; que peu content enfin d'attenter sur la puissance temporelle du

Il est excommunié par Jean XXII. & il l'attaque vivement à son tour.

(1) Raynald *ad ann.* 1324. no. 7-11-13. Nicolaus Burg. p. 89. Roo. p. 86. Bzovius *ad ann.* 1324. Villani L. 9.

(2) Spener *Hist. Germ. Univ.* ad ann. 1324.

(3) Baluz. *in vit. Papar. Avinion.* Tom. I.

SECT. VIII. *Hist. d'Allemagne*, 1314-1400.

sceptre Impérial; il attaquoit directement la doctrine de l'Evangile, non-seulement par sa conduite scandaleuse, plus guerriere que pontificale, mais encore plus par sa doctrine hérétique & empoisonnée (1).

Querelle ridicule dans laquelle Jean XXII ayant pris parti, s'étoit fait regarder comme hérétique.

Par ce dernier chef d'accusation, Louis V faisoit allusion au parti que Jean XXII avoit pris dans la querelle violente & très-ridicule qui divisoit alors les membres de la hyerarchie. Quelques moines fanatiques de l'ordre des freres mineurs ne trouvant point la regle de leur ordre, telle qu'elle étoit observée, assez austere, s'étoient séparés de leurs freres par permission du Pape Céléstin; ils avoient formé une congrégation particuliere, & étoient allé s'établir dans une île de la Grece. Boniface VIII désapprouvant cette scission, les avoit obligés de rentrer dans leur ordre: mais après la mort de Boniface, leurs idées de perfection se ranimant, ils firent des proselytes, & bientôt l'ordre des freres mineurs fut divisé en deux partis, celui des spirituels & celui des conventuels. Cette dispute avoit été portée si loin, que Clément V pour la faire cesser, avoit déclaré par une constitution, que la maniere de vivre des conventuels suffisoit pour s'acquiter de tous les devoirs de Religieux. Ce schisme demeura suspendu jusques à la mort de Clément, mais alors il se renouvella plus vivement que jamais: Jean XXII qui eût dû ordonner le silence aux deux partis, déclara que c'étoit une affreuse héréfie que de soutenir que J. C. & ses Apôtres n'avoient rien eu, même en commun, dont ils fussent les maîtres & dont ils pussent disposer. La décision de Jean XXII n'étoit rien moins que fondée; elle fut victorieusement refutée par les Docteurs les plus fameux du XIV Siecle, ils soutinrent que la pauvreté parfaite & évangelique consistoit à ne rien posséder, & que c'étoit une héréfie atroce de traiter d'hérétique une telle opinion, exactement conforme aux préceptes de l'Evangile & à la vie même de J. C. Le Pape qui n'avoit rien à répondre à cette réfutation, persécuta de toute sa puissance les freres mineurs déclarés pour la pauvreté Evangélique; les plus savans d'entre ceux-ci Marsile de Padoue & Jean de Gand se retirerent auprès de Louis V, qui les accueillit, les protégea, les combla de bienfaits & leur permit d'écrire en faveur de sa cause. Cet accueil enflamma de colere le Souverain Pontife, il forma de nouvelles intrigues, écrivit de tous côtés & envoya des nonces chargés de détacher les peuples de l'obéissance de l'Empereur, dont la puissance devenoit de jour en jour plus respectable, sur-tout en Italie, où Castrucio de Lucques, & Passavin de Mantoue venoient de remporter deux victoires complettes, le premier sur les Florentins, l'autre sur les Boulonnois (2).

La puissance de Louis V s'accroit malgré Jean XXII.

En Allemagne l'autorité de Louis s'affermissoit aussi de jour en jour, le nombre de ses partisans s'accroissoit sensiblement, & les éclats de Jean XXII ne servoient qu'à rendre odieuse l'illégale suprématie qu'il s'efforçoit d'usurper. Christophe, Roi de Dannemarck, dont la fille Marguerite avoit épousé Louis de Baviere, Margrave de Brandebourg & fils de l'Empereur, fatigué des attentats du Souverain Pontife contre le pere de son gendre, écrivit fortement aux Cardinaux pour les engager à faire cesser le scandale de la querelle suscitée par Jean XXII. Louis V qui comptoit fort peu sur le succès

(1) Fleury *Hist. Eccles.* Tom. 19. L. 93. Baluz. *Tom.* I. Villani Bzovius. (2) *Annal. Bojor.* L. 8. Villani L. 9. c. 265 - 275.

de la démarche de Christophe, se préparoit à se faire justice à lui-même par la force des armes (1); mais avant que d'en venir à ce moyen extrême, il envoya encore des négociateurs à la cour d'Avignon, pour tâcher d'amener le Souverain Pontife à quelque accomodement: il est vrai que comme il n'espéroit point du tout de réussir, il s'efforçoit en même tems d'abattre entierement le parti de la Maison d'Autriche, & d'assurer en Italie la supériorité aux Gibelins. Chargés de ses ordres des agens allerent dans les Pays-Bas, en Lombardie. & dans les différentes villes d'Allemagne avec pouvoir de traîter en son nom avec tous les particuliers qui voudroient soutenir sa cause; &, dans la vûe de s'attacher les Princes étrangers & de les attirer auprès de lui afin de négocier lui-même avec eux, il fit publier des Tournois à Francfort & à Nuremberg, où les Seigneurs & les Princes étrangers ne manquerent pas de se rendre, comme il s'y étoit attendu, & où l'accueil distingué qu'il leur fit en détermina plusieurs à traîter avec lui. Jean XXII toujours attentif aux démarches de Louis V, pénétra les véritables vûes des Tournois de Francfort, & afin d'éloigner les Princes, les villes & les particuliers de l'alliance de son ennemi, il fit répandre par l'Evêque de Magdebourg & par Léopold d'Autriche une foule d'exemplaires de la bulle d'excommunication, il ne fut pas trompé dans ses espérances; cette bulle fit une si vive impression sur les villes d'Alsace, qu'elles se déclarerent pour les Princes Autrichiens, ainsi que les Seigneurs & les habitans du Pays Messin. Toutefois Louis V avoit négocié fort heureusement à Francfort avec plusieurs Seigneurs, mais quelques promesses qu'ils eussent faites, la crainte des foudres d'Avignon les effrayerent, & ils refuserent tous de remplir leurs engagemens: de maniere que l'Empereur fut contraint de recourir aux Princes de l'Empire, & de leur demander du secours: il se ligua avec le Roi de Bohême, l'Archevêque de Treves, Ferri, Duc de Lorraine & Edouard, Comte de Bar, ils lui promirent tous de se trouver en personne à la tête de leurs troupes, & de ne faire ni paix ni treve, que du consentement de l'Empereur (2).

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Sa politique & adresse des moyens, qu'il employe. 1325.

Il se ligue avec les Princes de l'Empire.

En exécution de ce traité conclu à Rheineck sur la Mosellé, les confédérés allerent assiéger la ville de Metz, contraignirent les habitans à capituler & à reconnoître Louis V pour légitime chef de l'Empire. Vivement allarmé de ces succès, Jean XXII forma le projet d'opposer à son ennemi un concurrent assez redoutable pour lui faire perdre l'Empire, & ce concurrent fut le Roi de France, qui, se laissant persuader par le Souverain Pontife, conclut avec Léopold un traité par lequel le dernier s'engageoit, de servir le Monarque à condition qu'aussi-tôt qu'il seroit élu Roi des Romains, il donneroit trente mille marcs d'argent au Duc d'Autriche. Quand celui-ci se crut assuré d'un nombre assez considérable de Princes de l'Empire pour procéder à l'élection, il convint avec Charles qu'ils se rendroient l'un & l'autre à un jour indiqué à Bar sur Aube. Ils furent très-exacts au rendez-vous, mais malheureusement ils s'y trouverent seuls: aucun de ceux qui avoient promis d'y aller ne s'y rendit, & le Roi de France honteux d'une aussi fausse démarche renonça

Fausse démarche que le Pape fait faire au Roi de France.

(1) Hutfeld *Hist.* Daniel Tom. 3. Hervart *Apolog. advers Bzovium.* (2) *Hist. Luxemb.* L. 48.

SECT. VII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

pour toujours à ce projet, qui dès-lors lui parut fort injuste, & il résolut de ne plus seconder la haine du Pape, ni d'entrer dans aucun de ses complots (1).

Moins facile à se désister de ses entreprises, le Duc d'Autriche s'attacha au contraire à susciter de nouvelles affaires à Louis V, & dans cette vûe, il assembla les Princes & les Seigneurs de son parti à Rense près de Coblens, & dans cette assemblée, où se trouverent les nonces du Pape & les envoyés du Roi de France, Léopold proposa d'examiner s'il ne conviendroit pas de procéder tout de suite à l'élection de Charles à l'Empire. Léopold ne doutoit point que cette proposition ne fut reçue avec acclamation, & il fut très-surpris lorsque Berthold de Buchek, commandeur de l'ordre Teutonique s'opposa fortement à cet avis, & fut puissamment appuyé par les envoyés de la cour de France, qui déclarerent que leur maître n'accepteroit jamais la couronne de l'Empire, légitimement possédée par Louis de Baviere, & qu'il ne souffriroit pas qu'on entreprît d'en dépouiller ce Prince (2). Dès cet instant le Duc d'Autriche, comprenant qu'il ne feroit que d'inutiles efforts contre Louis V, prit la résolution de gagner son amitié & de lui remettre les ornemens Impériaux, qu'il s'étoit obstiné à garder jusqu'alors: en effet, peu de jours après il lui renvoya ces ornemens; l'Empereur les reçut, & ne parut rien moins que disposé à rendre, comme le Duc d'Autriche s'en étoit flatté, la liberté à Frideric. Cette sévérité fut hautement blamée des principaux d'entre les partisans de Louis V, & sur-tout par l'Archevêque de Mayence, ils le presserent vivement de se reconcilier avec les Princes Autrichiens; & d'après leurs instances, il traita avec Frideric son prisonnier, qui signa, disent, mais sans en rapporter des preuves, quelques historiens, un acte par lequel renonçant à toutes ses prétentions à l'Empire, il fut remis en liberté. Ce qu'il y a de plus vrai est que tout le monde & le Pape lui-même ignora profondement les clauses de ce traité, qui fut conclu, dit-on, en présence seulement des confesseurs des deux Princes, & qui fut toujours tenu secret (3).

Tentative inutile de Léopold d'Autriche.

Frideric d'Autriche est mis en liberté.

De tous ceux qui apprirent la nouvelle de cette reconciliation, celui qui en fut le plus surpris & le plus irrité fut le Pape Jean XXII, qui ne concevant point que l'on pût pardonner & se reconcilier, fit de nouveaux efforts contre Louis & ses adhérans: il fut habilement secondé par son nouveau Legat de Florence, le Cardinal Jean Gaëtan des Ursins, qui se signaloit par ses bulles contre Castrucio & Gui de Tarlat, Evêque d'Arezzo, les excommuniant l'un & l'autre, les privant de leurs biens, autant qu'il se pouvoit, & donnant même l'Evêché d'Arezzo à Ubertin, qui ne put s'en mettre en possession, attendu que Gui de Tarlat, plus guerrier encore qu'Evêque s'étoit emparé d'Arezzo & de plusieurs autres places de l'Eglise Romaine, où il commandoit en maître: car ce Prélat étoit l'un des plus formidables chefs de la faction

(1) Villani L. 9. c. 248-268. Anon. Leop. *Chronicon.* L. 6. (2) Villani L. 9. c. 248-268. Albert Argentin. p 123. Gerhard de Roo.

(3) Quelques historiens plus attachés à la Maison d'Autriche qu'à la vérité, ont dit que par ce traité Frideric conserva le titre & l'autorité de Roi des Romains. Cette assertion est tout au moins très ridicule; quelle apparence en effet, que Louis V n'eût combattu & remporté tant d'avantages que pour partager son trône avec son rival?

tion Gibeline. De leur côté les Guelphes ſoutenus par Robert, Roi de Naples & par le Duc de Calabre ſon fils, remportoient à leur tour de très-grands avantages & reprenoient peu-à-peu la ſupériorité. Jean XXII qui aux plus légeres lueurs de ſuccès concevoit les plus brillantes eſpérances, imaginant que les Guelphes avoient irrévocablement fixé la victoire ſous leurs drapeaux, crut qu'il ne tenoit plus qu'à lui d'achever la ruine de l'Empereur; & d'après cette idée il écrivit & envoya dire à Frideric que n'étant pas libre lorſqu'il s'étoit engagé envers Louis V, le traité qu'il avoit conclu étoit nul, & qu'il étoit par conſéquent diſpenſé de le reconnoître pour Roi des Romains. Les deux Princes Autrichiens n'euſſent pas mieux demandé que de renouveller les hoſtilités, mais ils n'oſoient point éclater, à moins qu'ils ne fuſſent ſoutenus par quelque puiſſance formidable, & d'ailleurs Frideric déſiroit qu'avant tout, le ſouverain Pontife confirmât ſon élection à l'Empire, parce qu'il ſe perſuadoit que la plûpart des Princes d'Allemagne s'attacheroit à lui auſſitôt que le chef de l'Egliſe auroit prononcé.

Hiſt. d'Allemagne, 1314-1400.

Hoſtilités en Italie.

Le Pape informé des intentions de Frideric ſe hâta d'écrire à Jean, Evêque de Strasbourg qu'il ne demandoit pour confirmer l'élection de Frideric que le décret d'élection, & une information juridique de tout ce qui s'étoit paſſé dans l'aſſemblée des Princes qui l'avoient élu, l'Evêque ſe donna les plus grands ſoins pour ſatisfaire le Pape, & ne fut pas en cette occaſion auſſi fortement ſecondé qu'il l'eût été en tout autre tems par Léopold, occupé alors à ſe venger du Landgrave de la Baſſe Alſace, le ſeigneur de Saint Hypolite, qui avoit tenté de le ſurprendre. Léopold furieux, alla mettre le ſiege devant Saint Hypolite, s'en rendit maître, raſa cette place, & le courroux qui l'enflammoit ne lui permettant point de ſonger à rétablir ſa ſanté que cette rapide expédition avoit conſidérablement altérée, il marcha ſous les murs de Spire, réſolu de s'en emparer; il commença par ravager les environs; mais ſa maladie devenant plus violente il fut contraint de ſe faire tranſporter à Strasbourg, où il mourut en peu de jours (1).

Mort de Léopold d'Autriche. 1326.

La mort de Léopold, le plus actif & le plus redoutable des ennemis de Louis V, nuiſit infiniment aux intérêts de Frideric, preſque hors d'état d'agir, par les ſuites d'une maladie que ſon étroite & longue captivité lui avoit cauſée. Il avoit d'ailleurs à ſoutenir une très-embarraſſante conteſtation contre ſon frere Othon, qui vouloit partager avec lui la ſucceſſion de Léopold, & cette querelle menaçoit de dégénérer en guerre ouverte, lorſque le Roi de Bohême, qui cependant étoit l'un des plus zélés partiſans de Louis V offrit ſa médiation; elle fut acceptée, mais cette affaire ne fut décidée que l'année d'enſuite (2).

Ce n'étoit plus ni Frideric ni les adhérans au foible parti de la maiſon d'Autriche que Louis V redoutoit le plus: c'étoient les Guelphes, qui, ſoutenus en Italie par le Duc de Calabre & ſon pere le Roi Robert, faiſoient des progrès ſi rapides, que les Gibelins allarmés envoyerent à Louis V des Ambaſſadeurs pour le prier de venir à leur ſecours le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible. Avant que d'entreprendre cette expédition, l'Empereur voulut tenter encore la voie de la négociation, & il fit demander au Pape de con-

Démarche modérée de Louis V, & réponſe arrogante de Jean XXII.

(1) Spener *Hiſt. Germ. univ. Hiſt. d'Alſace.* L. 23. (2) *Anon.* Leob. *ad ann.* 1327.

SECT. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

sentir à son élection, & de lui fixer le tems auquel il pourroit faire à Rome la cérémonie du couronnement. L'altier Jean XXII, qui comptoit plus qu'il ne devoit sur la supériorité des Guelphes, répondit arrogamment à Louis V, qu'il eût à se désister du titre d'Empereur, à ne plus se mêler du gouvernement de l'Empire, & à attendre avec docilité la sentence qu'il jugeroit à propos de prononcer. Justement offensé d'une aussi insultante réponse, Louis V convoqua une diete à Spire, y rendit compte des pressantes raisons qui l'obligeoient de passer en Italie, rassembla son armée, & prit la route du Tirol, où il eut une entrevue avec Frideric d'Autriche: on ignore ce qui se passa entre ces deux Princes: mais ils se quitterent fort mécontens l'un de l'autre, & l'on présume que la véritable cause de leur mécontentement mutuel fut le reproche que l'Empereur fit à Frideric, de ce qu'il souffroit qu'on lui donnât le titre de Roi des Romains; quoiqu'il eut expressément promis de renoncer à cette qualité. L'Empereur continua sa route & s'arrêtant à Trente, il y tint une assemblée, devant laquelle il fit serment de ne pas retourner en Allemagne, qu'il n'eût été à Rome recevoir la couronne: il renouvella aussi ses plaintes contre Jean XXII, qui fut accusé d'hérésie, & d'autant plus unanimément condamné comme tel, que cette assemblée étoit composée d'une foule de mécontens du Pape, & d'un essaim de Cordeliers. On sent bien qu'on n'avoit garde d'y reconnoître Jean pour légitime Pape; aussi ne le désignoit-on que par le nom de Prêtre Jean (1).

L'Empereur passe en Italie.

De Trente l'Empereur traversant les montagnes passa par Côme & se rendit à Milan, où il reçut la couronne de fer des mains de Gui de Tarlat, en l'absence de l'Archevêque de Milan. Ce voyage & la présence de l'armée impériale firent la plus grande sensation parmi les peuples d'Italie, sur-tout à Rome, dont la plûpart des citoyens mécontens de l'absence du Pape, & craignant que les nobles ne voulussent mettre la ville sous la puissance du Roi de Naples, leur ôterent le Gouvernement, & se donnerent pour Capitaine Sciarra Colonne, auquel ils établirent un conseil de cinquante deux citoyens. Les Romains envoyerent en même tems des Ambassadeurs à Jean XXII, chargés de le presser de venir fixer sa résidence à Rome, & même de le menacer, pour peu qu'il différât, de recevoir Louis V. Afin de ménager tous les partis, les Romains envoyerent aussi des Ambassadeurs à Naples, pour assûrer le Roi Robert que jamais ils ne se départiroient de la fidélité qu'ils lui avoient vouée. Mais dans le même tems, d'autres Ambassadeurs étoient allés à Milan promettre à l'Empereur que les portes de Rome lui seroient ouvertes aussitôt qu'il se montreroit, & que les citoyens s'empresseroient de le reconnoître pour maître (2).

Dispositions des Romains & leur conduite politique. 1327.

La politique des Romains leur réussit le Pape, comme ils s'y étoient attendus, fit des promesses vagues & s'exhala en violentes déclamations contre Louis avec lequel il défendit aux citoyens de Rome de faire aucun traité. Le Roi de Naples, imaginant que les Romains avoient juré à l'Empereur une haine irréconciliable parut d'autant plus tranquille, qu'il se reposoit sur le zele du Comte d'Anguillar & d'Annibaldo Annibaldi, qu'il avoit établis ses

(1) Cuspinian. *Burgund.* L. 2. Corio. P. 459. Villani. L. 10. (2) *Epist. Rom. in Chronic. Sicil.* c. 96. *Epist. Joann. XXII. apud Raynald an ann.* 1327.

Lieutenans à Rome. Afin de tenir plus fecretes leurs véritables intentions, les Romains envoyerent une feconde Ambaffade au fouverain Pontife pour le preffer plus vivement encore de fe mettre en route: mais ils étoient bien affurés de ne pas réuffir: auffi Jean XXII fe contenta de leur écrire une lettre remplie d'éxortations, & de reproches fur ce qu'ils avoient chaffé les nobles: du refte, il les prioit très-fortement de ne pas fouffrir que leur ville fût fouillée par la préfence de Louis V, *Prince*, difoit-il, *ennemi de Dieu & des hommes*, *enfant de perdition*, *d'autant plus impie qu'il lui avoit été févérement défendu de la part du ciel même*, *par l'organe du chef de l'Eglife*, *de ne pas approcher de Rome* (1). Toutefois, quelqu'haute idée que Jean eût de fon éloquence, comme il connoiffoit auffi l'infubordination des Romains, il donna ordre à Jean des Urfins, fon Légat, de fe montrer à la tête des troupes, aux environs de Rome: le Légat obéit, & marcha, réfolu de maintenir dans cette ville l'autorité du Roi de Naples, qui fit marcher auffi vers les murs de Rome le Prince de Morée fon frere, à la tête de mille chevaux, ces forces n'en impoferent pas aux Romains, ils refuferent de recevoir le Prince de Morée, qui ravagea le territoire de Viterbe, tandis que, par ordre de Robert, cinq galeres Génoifes fermoient l'embouchure du Tybre & s'emparoient d'Oftie. Irrités de tant d'hoftilités, les Romains tenterent de s'emparer d'Oftie & furent repouffés. Cet échec les animant encore davantage, ils jurerent de n'entendre à aucun accommodement avec le Roi de Naples. Mais tandis qu'ils délibéroient & prenoient les plus violentes réfolutions, Jean des Urfins & le Prince de Morée s'introduifoient dans Rome à la faveur d'une nuit très-obfcure. Le Prince s'empara de l'Eglife & de tout le quartier de S. Pierre, où il fit inhumainement égorger tous ceux d'entre les Romains qui oferent lui réfifter. Il fe croyoit affuré dans ce pofte & comptoit fur le fecours d'un grand nombre de citoyens qui avoient promis de le feconder: mais il fe trompoit; aucun d'eux ne fe rendit auprès de lui; & dès le point du jour, le peuple prit les armes & courut l'attaquer: le combat fut fanglant & fi défavantageux au Prince de Morée, qu'après avoir perdu la plus grande partie des fiens, il fut contraint de s'éloigner fort précipitamment & de s'en retourner à Oftie (2).

Sect. VIII. *Hift.* d'Allemagne, 1314-1400.

Ils envoyent prier Louis V de venir à Rome.

Le Prince de Morée s'introduit à Rome & eft contraint d'en fortir.

Louis V ne fut pas plutôt informé des fuccès de fes adhérans qu'il fortit de Milan; & prenant la route de Rome, il tint au château d'Orzi dans le Breffan, une diete dans laquelle pour prouver à quel point il méprifoit les cenfures du Pape, il nomma trois Evêques; puis, s'avançant vers la Tofcane, il envoya demander aux Pifans l'entrée de leur ville: quoique hors d'état de lutter contre les impériaux, les Pifans répondirent qu'ils ne le reconnoiffoient ni pour Empereur ni pour Catholique, & qu'ils ne vouloient pas recevoir un hérétique excommunié. Louis V indigné d'une telle infolence, réfolut de fe faire juftice par les armes: l'Evêque d'Arezzo ramena les Pifans, qu'après bien des conteftations, ils déclarerent enfin, que moyennant foixante mille livres d'or, ils voudroient bien confentir à laiffer Louis V continuer fa route, pourvu qu'il ne s'arrêtât point à Pife; mais l'Empereur

(1) Raynald *ann.* 1327. N°. 14-17. (2) Barre *Hift. d'Allem. fous Louis* V. *Tom.* 6. P. 501.

SECT. VIII. *Hist. d'Allemagne*, 1314-1400.

Siege & réduction de Pise.

qui mit le siege devant la ville, s'en rendit maître, & éxigea des Pisans d'abord les soixante mille livres d'or qu'ils avoient eux-mêmes demandées, & ensuite cent autres mille livres d'or en punition de leur arrogance (1). Ce fut à Pise aussi que Louis V renouvella la sentence portée par Henri VII contre Robert, Roi de Naples, & annullée par Clément: mais tandis qu'il concevoit les plus flatteuses espérances des suites de son expédition, tandis qu'il avoit la satisfaction de voir le nombre de ses ennemis décroître chaque jour; le plus envenimé de ceux-ci, l'altier Jean XXII, informé à Avignon de la marche de Louis vers les murs de Rome, se revêtit des habits Pontificaux, se mit à la tête du clergé, rassembla le peuple, & la rage dans le cœur, l'anathême à la bouche, montant en chaire, il prononça une nouvelle sentence d'excommunication; sentence dans laquelle chargeant Louis de tous les crimes, le réprouvant comme hérétique, & le *condamnant*, disoit-il, *judiciairement*, ce qui étoit très-faux, il le déclara dépouillé de ses biens meubles & immeubles, jurisdictions & charges, sur-tout du Palatinat du Rhin & de tous ses droits à l'Empire: & peu content de décharger tous les vassaux de Louis de leur serment de fidélité, il défendit sous peine d'excommunication dans cette vie, & de damnation éternelle dans l'autre, à qui que ce fût de communiquer avec lui, ni de lui prêter ou envoyer quoique ce pût être (2).

Fureur de Jean XXII. il excommunie Louis V.

Cette sentence, monstrueux tissu d'imprécations, & qui prouve à quel excès de délire Jean étoit parvenu, fut envoyée à tous les Prélats d'Allemagne, avec les ordres les plus rigoureux de la publier: mais Jean fut très-mal obéi, & tandis que les Prélats d'Allemagne, scandalisés d'un tel libelle, refusoient de servir la fureur du souverain Pontife, Louis traversant la Toscane, arrivoit à Viterbe, & se disposoit à faire son entrée dans Rome. A son approche, les Romains se diviserent en trois partis, l'un qui vouloit qu'on le reçût, l'autre qu'on lui fermât les portes, & le troisieme qu'il ne lui fût permis d'entrer qu'à certaines conditions. Le dernier des trois partis l'emporta & l'on envoya des députés à l'Empereur, pour régler avec lui ces conditions: mais Colonne & les principaux d'entre les citoyens firent partir aussi des députés chargés de dire à Louis de ne faire aucune attention aux propositions des Romains, & de hâter sa marche. C'étoit là justement l'intention de l'Empereur, qui se présenta devant les murs de Rome, au grand étonnement des habitans: ils le reçurent néanmoins & le menerent avec acclamations au Palais de S. Pierre, d'ou quatre jours après il alla prendre possession de Ste Marie-Majeure. Le peuple gagné par ses libéralités, fut assemblé par ses ordres, & l'Empereur le remerciant de l'accueil qu'on lui avoit fait, fut interrompu par les cris répétés de *vive notre Seigneur Louis, Roi des Romains.* Le dimanche suivant l'Empereur fut conduit en pompe à la basilique de S. Pierre, où il fut couronné avec l'impératrice son épouse, par quatre Barons Romains choisis par le peuple, pour le représenter (3): car le peuple soutenoit que le Pape ne faisoit point cette cérémonie comme chef de l'Eglise, mais comme le premier des citoyens de Rome,

Entrée de l'Empereur à Rome, il y est couronné Roi des Romains. 1328.

(1) Raynold *ad ann.* 1327. (2) Idem *ad eund. ann.* No. 20. Fleury *Hist. Eccles.* T. 19. L. 93. (3) Id. ibidem. *Burgund.* L. 2. P. 105, 106. Veghel. Tom. 5. P. 1344.

au nom de Sénat, du peuple & du clergé. A la ſuite de cette cérémonie l'Empereur fut ſacré par Albertin, neveu du Cardinal Dupat, nommé Evêque de Veniſe par Clément V, & dépoſé par Jean XXII. Albertin fut aſſiſté dans cette cérémonie par Orlandin, Evêque d'Alera, dépoſé par le Pape, & excommunié comme hérétique, c'eſt-à-dire attaché à Louis V.

Hiſt. d'Allemagne, 1314-1400.

Rome paroît ſoumiſe à la puiſſance impériale.

Bien loin de ſe douter de ce qui ſe paſſoit à Rome, Jean XXII ſe flattoit que jamais les Romains ne conſentiroient à recevoir ſon ennemi, & pour les fortifier dans cette réſolution, il envoya ordre à Jean des Urſins ſon Légat de publier & faire publier dans l'étendue de l'Italie, que tous ceux qui porteroient pendant un an, ſous les enſeignes de l'Egliſe, les armes contre Louis de Baviere, gagneroient les mêmes indulgences que s'ils alloient combattre en Paleſtine contre les infidelles; mais bientôt apprenant les ſuccès de l'Empereur & ſon couronnement, ſa ſurpriſe fut extrême, & ſa fureur parvint au plus haut degré d'effervefcence. Cependant il ſe flattoit encore qu'à Rome les partiſans du S. Siege l'emporteroient ſur les factieux du parti de Louis: il ſe trompoit encore; l'Empereur avoit pour lui la nobleſſe, le peuple & ſur-tout une foule de prélats & de moines, qui ne ceſſoient d'irriter, & de ſe déchaîner contre Jean XXII qu'ils taxoient hautement d'hérétique, & de ſimoniaque, ſcandaleuſement intrus dans la chaire Pontificale (1).

Quelque nombreuſe & redoutable que fut la faction de l'Empereur, il reſtoit néanmoins au Pape des partiſans zélés en Italie; tels étoient l'Evêque & le Gouverneur de Viterbe. Ils complotterent de livrer cette place au Roi de Naples: mais Louis V inſtruit à tems de leur projet, envoya contre eux un corps de mille hommes de cavalerie; le gouverneur & ſon fils furent pris, chargés de chaînes & conduits à Rome, où ils furent jetés en priſon. Dans le même tems Richard des Urſins tenta de livrer Oſtie au même Souverain, & déjà même il avoit introduit dans cette fortereſſe des troupes Napolitaines: mais un corps d'impériaux marcha vers le fort dont il s'empara & tandis que la garniſon Napolitaine s'enfuyoit précipitamment, les Romains ſoulevés contre Richard des Urſins, ſe jeterent furieux dans ſon palais, qu'ils pillerent & détruiſirent enſuite (2).

Succès de Louis V à Rome.

Extrême dans ſa haine la multitude s'exhaloit en invectives contre le Pape Jean, & ſon averſion s'accrut au point, que s'aſſemblant en tumulte elle alla prier l'Empereur de donner à l'Egliſe un autre chef. Louis V qui par ſes émiſſaires n'excitoit les Romains que pour les engager à venir lui demander la dépoſition de ſon ennemi, diſſimula encore, & pour eſſayer ſon autorité, avant que d'en venir à ce grand coup d'éclat, il commença par faire pluſieurs actes de ſouveraineté: il créa Sénateur de Rome & Vicaire de l'Empire Caſtrucio Caſtracani, ordonna au peuple de ſe raſſembler dans l'Egliſe de S. Pierre, & là, revêtu de tous les ornemens impériaux, aſſis ſur un trône élevé, il fit lire des loix nouvelles, qui, quoique très-ſéveres, furent reçues avec tranſport. Dès lors ne doutant plus de ſa puiſſance, il indiqua pour le lundi ſuivant une aſſemblée au même lieu. Il y parut avec toute la pompe impériale, la couronne d'or ſur la tête, le ſceptre à la main droi-

(1) Villani lib. 10. cap. 69-70. Maimbourg *Hiſt. de la décad. de l'Emp.* L. 6.
(2) Raynald *ad ann.* 1328. Adlzreitt. Part. 2. L. 2. P. 34.

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

te, le globe dans la gauche, & environné d'une brillante cour. Par ses ordres un moine Augustin à voix de Stentor, demanda par trois fois *s'il y avoit quelqu'un qui fût tenté de défendre le Prêtre Jean de Cahors qui se donnoit le nom de Pape Jean?* Personne n'ayant répondu à la proclamation de l'Augustin, un Abbé d'Allemagne prononca en latin un Sermon dans lequel, après avoir relevé la puissance de Louis & donné les plus grands éloges à son zele pour la Religion, il s'attacha à flétrir de la plus violente maniere Jean XXII, qu'il accusa des crimes les plus noirs, & sur-tout d'hérésie. Ce discours fit d'autant plus d'impression, que l'assemblée n'étoit composée que d'ennemis du souverain Pontife. Après cette violente déclamation, l'Archevêque, par ordre de Louis, lut la sentence de déposition; sentence dans laquelle l'Empereur après avoir rassemblé tous ses griefs contre le Pape, & l'avoir accusé des plus criminels attentats; *nous*, continuoit-il, *qui voulons suivre l'exemple d'Otton, qui, avec le clergé & le peuple de Rome déposa le Pape Jean XII, & en fit ordonner un autre, nous déposons Jacques de Cahors de l'Evêché de Rome, & nous soumettons Jacques, dépouillé de tout ordre, office, bénéfice & privilege ecclésiastique, à la puissance séculiere de nos officiers pour le punir comme hérétique* &c. (1).

Il procede à la déposition du Pape Jean XXII.

Sentence de déposition.

Le procédé de Louis V étoit sans doute très-violent, il étoit très-injuste: mais au fond, il n'avoit pas moins de droit de déposer le Pape, que celui-ci n'étoit fondé à la déposition de l'Empereur, qui en cela, ne faisoit que se conformer au très-mauvais exemple que lui avoit donné Jean XXII. Louis V triomphoit, & il ne supposoit pas qu'à Rome, où sa puissance étoit si respectée il existât personne qui osât seulement former des vœux pour le Pape déposé. Jean trouva cependant un homme assez hardi pour soutenir sa cause & braver l'autorité impériale, cet homme fut Jacques Colonne, jeune Seigneur, fier, intrépide, & qui, quatre jours après la publication de cette sentence, se rendit à Rome dans la place de S. Marcel, & en présence d'une foule de peuple lut tout haut une bulle du Pape, par laquelle il étoit déclaré qu'il étoit faux que l'on eut pu légalement porter des accusations contre le souverain Pontife, & que celui qui, dans la derniere assemblée avoit joué le rôle de Sindic du clergé de Rome étoit un imposteur, puisque les Chanoines de S. Pierre, de S. Jean de Latran & de Ste. Marie Majeure, les autres Ecclésiastiques, Abbés, Prélats & Religieux étoient sortis de Rome, pour éviter les excommuniés dont la ville étoit pleine, c'est pourquoi, dit Colonne en finissant, je m'oppose à tout ce qui a été fait par Louis de Baviere; je soutiens que le Pape Jean XXII est Catholique, & que celui qui se dit Empereur ne l'est point; mais excommunié & tous ses adhérans avec lui (2). De la foule d'auditeurs qui environnoient Colonne, nul n'osa le contredire, il alla afficher la bulle & la déclaration qu'il avoit faite, à la porte de l'Eglise de S. Marcel, monta à cheval & s'en retourna à Palestrine. Louis V qui logeoit à S. Pierre informé de cette action, envoya une petite troupe à la poursuite de Colonne; mais il ne fut pas possible de le joindre. Cependant irrité de l'outrage qu'il venoit de recevoir, Jean XXII,

Entreprise hardie d'un jeune Seigneur Romain.

(1) Id. P. 2. L. 2. P. 34-35. Baluz. *Hist. Papar. Avenion.* T. 2. P. 512. Fleury *Hist. Eccles.* L. 93. P. 44. (2) Petrarque *Epist. Lib.* 4. Ep. 6. Villani: L. 10. c. 71.

Jean XXII presse les Electeurs d'elire un autre Empereur, qui condamne par arrêt le Pape & le Roi de Naples à être brulés vifs.

peu content de casser tout ce qui s'étoit fait à Rome, écrivit aux Electeurs en Allemagne, & déclarant Louis de Baviere dépouillé de son trône, il les pressa fort vivement d'élire un autre Empereur. Il est vrai qu'en cette occasion le Pape réussit auprès du Duc de Saxe Lawembourg & des Princes d'Anhalt, auxquels Louis avoit enlevé l'Electorat de Brandebourg dont ils étoient héritiers: mais tous les autres Princes refuserent sans détour, de seconder le souverain Pontife, même l'Archevêque de Treves adressa au Roi de Bohême une lettre, dans laquelle il se plaignoit fort amérement des entreprises & des attentats du Pape sur les droits les plus sacrés du trône impérial, & sur les privileges des Electeurs.

Encore plus irrité que les Princes de l'Empire à la nouvelle de cette derniere démarche de Jean XXII, Louis V se portant aux extrémités, tint une assemblée publique & prononça l'arrêt de mort contre Jacques de Cahors, qu'il déclara convaincu d'héréfie, & criminel de leze majesté; & enveloppant dans cette sentence le Roi de Naples, il les condamna l'un & l'autre à être brulés vifs comme traîtres & hérétiques (1).

Le Pape, dans le tems que l'Empereur le condamnoit à mort, se félicitoit à Avignon de la docilité qu'il avoit trouvé dans le Duc de Lawembourg, les Princes d'Anhalt & l'Archevêque de Cologne, mais il ne songeoit gueres, qu'alors même il essuyoit le plus sensible des affronts à Rome, où Louis V faisoit élire un autre Pape: ce nouveau Pontife étoit Pierre Reinaluci, du petit village de Corbiere, dans l'Abruzze; marié dans sa jeunesse, Pierre avoit quitté sa femme & s'étoit retiré dans l'ordre des Freres mineurs: à force de travail, d'étude & de bonheur, il étoit parvenu au rang de Pénitencier du Pape; il s'étoit même fait une grande réputation par l'austerité de ses mœurs: ce fut sur lui que Louis jeta les yeux, & Pierre de Corbiere, qui vraisemblablement étoit moins humble que savant, ne négligea ni soins, ni démarches pour maintenir Louis dans ses bonnes dispositions. Le 12 de Mai 1328, tout le peuple Romain assemblé dans la place de S. Pierre, l'Empereur parut au haut de l'Eglise, sur une espece de théatre qu'on y avoit dressé, & là, revêtu des habits impériaux, environné de beaucoup de Seigneurs, accompagné d'une très-grande quantité de religieux, il fit avancer Pierre de Corbiere, qu'il obligea de s'asseoir sous le dais: un Augustin fit un Sermon fort pathétique sur ce qu'il appelloit les crimes de Jean XXII, & après qu'il eut cessé d'invectiver, Jacques Albertin, Evêque de Venise demanda trois fois au peuple s'il vouloit Frere Pierre de Corbiere pour Pape (2) le Peuple qui s'attendoit à la proclamation de quelque Prélat Romain, parut un peu déconcerté: cependant la crainte de déplaire à l'Empereur lui fit répondre qu'il approuvoit ce choix: aussitôt Louis V lui mit au doigt un anneau, le revêtit d'une chappe, le fit asseoir à sa droite & lui donna le nom de Nicolas V.

Il fait élire Pape Pierre de Corbiere qui prend le nom de Nicolas V.

Il n'y avoit pas plus de trois jours que Pierre de Corbiere jouissoit des honneurs du Pontificat, qu'oubliant la pauvreté Evangélique dont jusqu'alors

(1) Spener *Histor. Germ. univ.* *ad ann.* 1328. Raynald *ad eund. annum.* N°. 23-37. *Histor. contention. inter Sacerdoc. & Imp.* (2) Vitæ *Papar. Avenion.* T. I. P. 148. *Chronic. Aulæ Reg.* c. 22. Vading. *ad ann.* 1328.

Soins & démarches de l'Antipape secondé par Louis V.

il avoit embraſſé les plus rigoureuſes maximes, il ſe compoſa une brillante cour, eut une table ſomptueuſe, &, afin de ne pas manquer de Cardinaux en créa pluſieurs: on ſent que Jacques Albertin, & Fabiano, ce Moine Auguſtin qui par ſon Sermon avoit ſi fort aigri les Romains contre Jean XXII, ne furent pas oubliés.

Cependant Louis V, qui dépenſoit prodigieuſement pour l'entretien de ſon Antipape, alla à Tivoli, d'où quelques jours après revenant camper ſous les murs de Rome, il y fit ſon entrée ſolemnelle, accompagné de Nicolas & des nouveaux Cardinaux, à la tête deſquels traverſant à cheval une partie de la ville, il ſe rendit à S. Pierre, où il donna la calotte rouge à Nicolas, ſacré par Albertin, & enſuite couronné par Louis, qui reçut à ſon tour la couronne Impériale des mains de l'Antipape: celui-ci nomma quelques Légats: & Louis, avant que de ſortir de Rome y établit pour Sénateur Rainier de la Fagiola, qui pour eſſai de ſon autorité fit bruler vifs deux citoyens, pour la ſeule raiſon qu'ils avoient dit que Pierre de Corbiere n'étoit point Pape légitime.

Afin de mieux jouer le rôle de Souverain Pontife, l'Antipape Nicolas publia deux bulles: dans l'une, après avoir confirmé la dépoſition de Jean XXII, il déclaroit tous les adhérans à ce Pape privés de leurs bénéfices, dont il ſe reſervoit la liberté de diſpoſer: par l'autre il défendoit à qui que ce fût d'ôbéir à Jacques de Cahors, ſous peine d'encourir les cenſures décernées contre les hérétiques (1). Cependant le Roi de Naples profitant du ſéjour inutile de Louis V à Rome ſe fortifioit dans la Campanie, repouſſoit les Impériaux & mettoit la Terre de Labour à l'abri de toute invaſion. Bientôt il les attaqua lui-même, les battit, s'empara d'Anagni, d'Oſtie & leur ferma tous les paſſages, enſorte que manquant de vivres & de munitions l'Empereur, après avoir inutilement tenté de dégager ſes troupes, fut contraint de rentrer dans Rome, d'où les Napolitains s'approcherent. Tant que Louis avoit eu la ſupériorité, les Romains lui avoient obéi: mais l'avantage des armes étoit paſſé du côté des Napolitains, & les citoyens de Rome murmurerent hautement contre l'Empereur qui, diſoient-ils, au lieu de leur apporter l'abondance, les expoſoit aux horreurs de la famine & de la guerre, les épuiſoit par ſes dépenſes exceſſives & celles de ſon Antipape qu'ils étoient fatigués d'entretenir. Bientôt ces murmures dégénérerent en ſédition, & elle fut ſi violente, que Louis fut contraint de ſortir de la ville, pour éviter cette foule de rebelles qui le pourſuivirent à coups de pierre: pénétré de honte & de chagrin, il ſe retira à Lodi avec Nicolas V. (2).

Les Romains ſoulevés contre Louis V, l'obligent de s'enfuir avec ſon Antipape.

A peine le chef de l'Empire s'éloignoit de Rome, que Berthold des Urſins & Etienne Colonne y entrerent, ſuivis de quelques troupes Napolitaines. Les Romains montrerent autant d'empreſſement à rentrer ſous l'obeiſſance de Jean XXII qu'ils avoient témoigné de joie lors de ſa dépoſition. Ils maudirent Louis & Nicolas: afin même de prouver à quel point ils déteſtoient les ennemis du Souverain Pontife, ils allerent déterrer les cadavres des Allemands,

(1) Villani. L. 10. Fleury. *Hiſt. Eccles.* L. 93. Raynald *ad ann.* 1328. No. 44 45.
(2) Vegnel Tom. 5. Fleury. *Hiſt. Eccles.* L. 93. Spener *ad ann* 1328.

mands, les trainerent dans la boue & les jeterent dans le Tybre. La nouvelle de ces excès causa la plus sensible joie au Pape Jean, & le plus cuisant chagrin à Louis V: il s'en prenoit sur-tout à Frideric, Roi de Sicile, qui ne lui avoit pas envoyé les secours qu'il s'étoit obligé de fournir. Cependant le fils de Frideric, Pierre de Sicile, s'avançoit & ne cherchoit qu'à réunir ses forces à celles de l'Empereur, avec lequel il eut une entrevue à Corneto; mais en vain le Prince de Sicile s'efforça de ranimer le courage de Louis V; il ne put le disposer à continuer la guerre, de sorte qu'il remit à la voile pour s'en retourner en Sicile. Sa traversée fut très-malheureuse; une violente tempête submergea presque toute la flotte, & il ne restoit plus à Pierre que quatre galeres en fort mauvais état, lorsqu'il rentra dans le Port de Messine (1).

Louis découragé refuse de continuer la guerre; sa situation fâcheuse.

L'Empereur avoit en effet, d'autant moins d'empressement à continuer la guerre, qu'il venoit d'être abandonné de la plus grande partie de la cavalerie Allemande, qui, faute de payement avoit refusé de servir. Louis étoit reduit à la plus inquiétante situation, lorsque les pirates d'Alger, de Tunis & de Tripoli lui envoyant offrir cinquante vaisseaux chargés de soldats & de secours de toute espece, promirent de le secourir dans ses entreprises sur le Royaume de Naples, le priant seulement de leur désigner le port d'Italie où il vouloit qu'ils se rendissent. Ce secours, quelqu'odieux que fussent ceux qui l'offroient, fut accepté par Louis V, auquel très-peu de tems après Jean, Roi de Bohême fit donner avis qu'il passeroit incessamment en Italie à la tête d'une nombreuse armée. Le Roi de Bohême n'étoit pourtant encore rien moins qu'en état de remplir ces promesses; il n'avoit pas entiérement terminé la guerre qu'il faisoit aux Lithuaniens en faveur des Chevaliers Teutoniques, qu'il vouloit rétablir dans la Prusse; il est vrai qu'il avoit eu les plus grands succès; & qu'il s'étoit même rendu maître de toute la Lithuanie, dont il avoit fait présent au grand maître de l'ordre Teutonique, malgré les prétentions du Roi de Pologne, qui faisoit valoir ses droits sur cette Province.

Secours offert à l'Empereur.

Tandisqu'à la suite de cette glorieuse expédition, le Roi Jean de retour en Bohême s'occupoit à former d'illustres alliances, & à procurer de solides établissemens à ses enfans, Louis V & son Antipape se rendoient à Pise, où d'abord ils reçurent les honneurs les plus distingués. Pierre de Corbiere se conduisit dans cette ville comme il s'étoit conduit à Rome, & trop facile à se persuader que les Pisans lui étoient sincerement attachés, il se mit à prêcher, & à la fin de son sermon, qui vraisemblablement ne rouloit ni sur l'humanité, ni sur la charité Chrétienne, il accorda des indulgences plénieres à quiconque renonceroit à l'obéissance de Jean XXII. Louis V & son Antipape réitererent si souvent leurs sentences contre le Souverain Pontife & le Roi de Naples, ils mécontenterent si fort les Guelphes par leur sévérité, & les Gibelins par les contributions qu'ils ne cessoient d'exiger, que les Pisans fatigués d'un séjour aussi dispendieux finirent par se revolter, & le soulevement fut tel, que Louis fut contraint de se retirer au plus vîte, laissant pour son Lieutenant à Pise Tarlat d'Arezzo. (2) Louis V n'étoit plus heu-

Il se rend à Pise d'où il est contraint de fuir. 1329.

(1) Voy. dans cette collection: au Tom. 37. *Histoire des Roy. de Naples & de Sicile.* L. 24. *ch.* 9. *Sect.* V. P. 235. (2) Veghel. *Ital. Sacr. Tom.* 2. P. 784. Villani L. 10. c. 116-123. *Vit. Papar: Avenion.* P. 143.

Cruelle situation de Pierre de Corbiere à Pise, loin de Louis V qui se retire en Baviere.

reux, ſes bienfaits mêmes tournoient contre lui; Tarlat d'Arezzo qu'il connoiſſoit mal, & qui étoit l'un des plus zélés partiſans de Jean XXII, eut à peine vu l'Empereur s'éloigner, qu'il engagea les Piſans à ſe reconcilier avec le Pape & les Florentins. Informé par les Piſans mêmes de ces diſpoſitions, Pierre de Corbiere leur demanda un ſauf-conduit pour aller joindre Louis V en Toſcane; ils le lui refuſerent; mais Novelli Domiritique, l'un des principaux citoyens, le fit conduire à l'un de ſes châteaux, où il reſta caché pendant trois mois & juſqu'à ce que l'armée des Florentins s'approchant de cet azile, Novelli craignant qu'ils ne vouluſſent enlever l'Antipape, le ramena ſécrétement à Piſe, où il reſta caché encore pendant près d'une année. Pierre de Corbiere étoit d'autant plus inquiet, qu'environné d'ennemis, le ſeul protecteur qu'il eut, Louis V, ſe trouvoit lui-même ſi peu en état de lutter contre les partiſans du Pape, qu'il avoit été forcé de s'éloigner d'Italie & de ſe retirer en Baviere, où il avoit amené Michel de Ceſène & Guillaume Ockam (1).

Pierre de Corbiere ſe demet de la Papauté, & ſe reconcilie avec Jean XXII.

Louis V contraint de ſortir d'Italie, & les Guelphes ſupérieurs aux Gibelins, il ne manquoit plus au triomphe de Jean XXII, que d'avoir en ſa puiſſance ſon rival Pierre de Corbiere, Jean eut bientôt cette douce ſatisfaction, l'Antipape ſentant combien il lui ſeroit impoſſible de ſe ſoutenir, déſira de mettre fin au Schisme. A force de prieres, il engagea Novelli ſon bienfaiteur à le livrer, & écrivit lui-même au Souverain Pontife, auquel il témoigna les remords les plus vifs. Jean lui répondit dans les termes les plus encourageans, & Pierre raſſuré, ſe rendit à Avignon, où, après avoir publiquement confeſſé ſon crime & donné les marques du plus ſincere répentir, il fut abſous & reconcilié avec le Pape, qui le traita avec bonté; mais, afin d'éprouver la ſincérité de ſa converſion il le fit enfermer dans une priſon honnête, où il fut ſervi par les officiers mêmes de Jean; ils prirent ſoin de lui fournir des livres pour s'occuper & ſe diſtraire: mais on prit plus de ſoin encore de ne le laiſſer parler à perſonne; il vécut trois ans dans cette ſolitude, mourut & fut enterré avec pompe (2).

L'abjuration de Pierre de Corbiere ne ſatisfaiſoit qu'en partie Jean XXII que la ruine entiere de Louis V pouvoit ſeule contenter, auſſi mit-il tout en

(1) *Corio Hiſt. Mediot.* Part. 3. Spond. *ad ann.* 1329. Ce Michel de Ceſene, ancien Général des Freres Mineurs, & fanatique défenſeur de l'Antipape, étoit regardé comme l'un des plus ſavans Docteurs de ſon tems; Jean XXII l'avoit excommunié: la plûpart des Souverains de l'Europe avoient appris avec aſſez d'indifférence les diverſes cenſures lancées contre Louis V; mais ils frémirent à la nouvelle de l'excommunication portée contre Michel: ils ſe hâterent d'engager la plûpart des Evêques de la Chrétienté à écrire au Pape en faveur du Moine. Jean refuſa de révoquer la ſentence, & Michel de Ceſene, ſécondé par Ockam docteur & cordelier Anglois, ne gardant plus de meſures, ſe mit à écrire contre le Pape avec la plus grande violence. Jean XXII avoit auſſi des docteurs qui défendoient ſa cauſe & ceux-ci publierement des écrits qui euſſent du ſoulever tous les Souverains: car leurs propoſitions les plus modérées étoient que la puiſſance du Pape eſt Sacerdotale & Royale, qu'il eſt juge de tous & ne reconnoit point de juge, qu'il a droit d'élire l'Empereur, ſans le miniſtere des Electeurs, qui ne doivent qu'à lui leur exiſtance: en un mot, qu'il peut éléver & dépoſer à ſon gré les Souverains, obligés d'obéir aveuglement à tous ſes ordres. *Trithem. Chron. Hirſang*, *Reinald ad ann.* 1329.

(2) Bernard Guido *apud Baluz. Vit. Papar. Avenion.* T. 2. P. 145. *continuat* Nangii *Tom.* 2. *Spicileg.* Villani. L. 10. c. 164.

usage pour perdre le chef de l'Empire; il écrivit des lettres violentes à tous les Princes d'Allemagne, qu'il pressoit fortement de procéder à l'élection d'un Roi des Romains: mais ses lettres, ses démarches, ses sollicitations ne produisirent rien: Louis V étoit réspecté des seigneurs & adoré du peuple: depuis long-tems on étoit vivement irrité des scandaleuses entreprises du Souverain Pontife sur les droits des Electeurs & sur ceux du sceptre Impérial. Louis d'ailleurs n'avoit plus d'ennemis parmi les Princes de l'Empire, la Maison d'Autriche s'étoit si considérablement affoiblie, qu'il ne restoit plus de cette puissante famille qu'Othon & Albert le *Contrefait*. Frideric, Léopold, Henri & Rodolphe étoient morts sans enfans; Othon n'en avoit pas, & le dépérissement de sa santé ne faisoit guere espérer qu'il laissât de postérité: Albert le *Contrefait* étoit engagé dans les ordres sacrés, & d'ailleurs il étoit si difforme, qu'il ne donnoit pas plus d'espérances qu'Othon; ce fut lui néanmoins, ce fut Albert par qui cette illustre Maison reprit & sa puissance & sa grandeur passée (1). Rodolphe, Comte Palatin étoit mort obscurément en Angleterre, laissant trois fils, Adolphe, Rodolphe & Rupert. Adolphe, loin des Rois & des cours, vécut paisiblement dans la retraite, mais ses deux freres héritant de la haine que leur pere avoit vouée à son frere, Louis V, se déclarerent contre lui pour la Maison d'Autriche. L'Empereur plaignoit plus ses neveux, qu'il ne les haïssoit, & il étoit alors occupé à répondre à Christophe Roi de Dannemarck, qui déposé par ses sujets, imploroit le secours du chef de l'Empire: mais les affaires de Louis ne lui permettant point d'employer ses armes au rétablissement de Christophe, il s'intéressa pour lui auprès des Princes d'Allemagne, & écrivit en termes très-pressans à Gerhard, Comte de Holstein & Régent du Royaume de Dannemarck, pour lui demander de soumettre cette affaire au jugement de quelques Princes de l'Empire. Mais le Comte de Holstein, qui étoit le principal auteur de la déposition de son Souverain, n'eut garde d'accepter cette proposition; & répondit que rien au monde ne pouvoit l'engager à se démettre de l'autorité que la nation Danoise lui avoit confiée, & que le jugement d'une telle affaire n'appartenoit à aucune Puissance. Le Roi détrôné, déterminé à employer contre son spoliateur des moyens plus efficaces, envoya son fils à la cour de Louis V, qui se chargea généreusement de son éducation, reçut du Comte de Wagrie son frere une somme considérable, se ligua avec le Duc de Mecklinbourg, les Comtes de Werle & le Marquis de Brandebourg, se jeta suivi d'une armée nombreuse dans les îles de Falster & de Laaland qu'il soumit, recouvra ses Etats, contraignit à la paix Gerhard, qui en dédomagement de la régence, à laquelle il fut obligé de renoncer, reçut l'investiture de l'île de Fionie. Christophe rétabli sur le trône régna trois ans encore avec beaucoup de gloire: il est vrai qu'il mourut excommunié, pour avoir défendu la cause de Louis V son ami & son bienfaiteur; les Danois n'en respecterent cependant pas moins sa mémoire (2).

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Affoiblissement de la Maison d'Autriche. 1330.

Troubles en Dannemarck désastres & succès du Roi Christophe.

L'Empereur Louis V, affermi sur son trône régnoit avec tant de gloire, quoique perpétuellement en butte aux foudres de la cour d'Avignon, que

(1) Spener *Hist. Germ. univ.* T. 2. L. 1. c. 8. (2) Huitfeld *Hist. Dan.* Tom. 3. Pontanus *Hist. rer. Dan.*

SECT. VIII. Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

malgré les intrigues, les émissaires, les menaces & les complots de Jean XXII, qui ne cessoit de cabaler pour faire élire un autre Roi des Romains; les Princes Allemands, bien loin de se prêter aux vûes séditieuses du souverain Pontife, s'attacherent encore plus étroitement à Louis; qui vit en même tems revenir à lui ses neveux Rodolphe & Rupert, ainsi qu'Othon, Duc d'Autriche. Ces Princes se liguerent, & de concert avec Jean, Roi de Bohême, & de Baudouin, Archêveque de Treves, ils envoyerent à Avignon des Ambassadeurs chargés des propositions que l'Empereur vouloit bien faire encore pour rétablir la paix: ces propositions étoient plus favorables que Jean XXII n'eut osé l'espérer. En effet, Louis V offroit de révoquer tout ce qu'il avoit fait contre le S. Siege, même de reconnoître qu'il avoit été justement excommunié, & il ne demandoit autre chose, si non que Jean XXII le laissât paisiblement tenir les rênes de l'Empire. Mais c'étoit là précisément ce que le Pontife ne vouloit pas permettre. *Quand le Bavarois*, dit-il insolemment, *demande à conserver l'Empire; il ignore ce qu'il exige, car il veut une chose impossible. Peut-il se maintenir dans la dignité Impériale, sans acquérir un nouveau droit; puisque c'est par usurpation qu'il s'est rendu maître du Royaume & de l'Empire, & qu'il s'efforce de les retenir de même, &c.* Assurément lorsque Jean tenoit ce langage, il ne pouvoit ignorer qu'il soutenoit la plus insigne des faussetés: car il eut été le seul en Europe qui eut douté de la légitimité de l'élection de Louis V: mais au défaut de raisons, il falloit bien que Jean recourût aux prétextes, aux injures & aux faux faits.

Réponse audacieuse de Jean XXII.

Intrigues de Jean XXII pour perdre Louis V.

Cette révoltante réponse du Pape ne fit qu'irriter contre lui les Princes d'Allemagne, & le Roi de Bohême sur-tout, qui dans le même tems qu'il envoyoit faire de nouvelles instances au Souverain Pontife, écrivoit en Italie au chef des Gibelins, & se donnoit les plus grands mouvemens pour accroître le nombre des partisans de l'Empereur. Jean XXII informé de ces démarches écrivit au Roi de Bohême une lettre fort vive, & dans laquelle il lui faisoit les reproches les plus amers de son ingratitude: car, suivant lui, la maison du Roi de Bohême ne devoit sa puissance qu'au S. Siege & aux bontés du Pontife actuel. Les tems sont bien changés, & de nos jours un Pape qui s'exprimeroit ainsi à l'égard d'un Roi, parleroit un langage qui paroitroit au moins fort ridicule (1). Ces reproches ne firent aucune impression sur le Roi de Bohême, qui feignant de vouloir faire une incursion en Carinthie, au lieu de passer dans ce pays, pénétra rapidement en Lombardie, & entra dans Bergame dont il ramena les habitans à l'obéissance de Louis V. Flatté de ces premiers succès, afin de soumettre plus aisément l'Italie entiere à l'Empereur, il fit répandre qu'il agissoit d'intelligence avec Jean XXII. Ce bruit ne tarda point à parvenir à la cour d'Avignon: le Pape se hâta de désavouer le Roi de Bohême, & il exhorta par ses lettres les Florentins à s'unir avec les Pisans, afin de repousser ce nouveau défenseur de l'hérésie & de Louis. Mais ces ordres arriverent trop tard, & le Bohémien étendant chaque jour ses conquêtes, s'étoit déjà rendu maître d'une partie de l'Italie, où son nom & ses armes répandirent la terreur (2).

Succès du Roi de Bohême en Italie.

(1) Raynald. *ad ann.* 1330. No. 27-30-34-36-37. (2) Spener. *Hist. Germ. Univ. ad ann.* 1330. *Hist. Luxemb.* L. 48.

Jean XXII connoissant trop le caractere du Roi de Bohême pour espérer d'obtenir quelque chose de lui à force ouverte, prit une autre voie, & donna ordre au Cardinal Poyet son neveu de recourir à la séduction pour rompre l'union du Bohémien avec le Bavarois. Le Cardinal Poyet étoit le plus adroit, le plus insinuant & le moins véridique des hommes. Il alla trouver le Roi de Bohême, & après l'avoir comblé d'éloges sur sa valeur & son habileté, il lui dit de la part du Pape, qu'au lieu de faire la guerre pour Louis V en Italie, il ne tiendroit qu'à lui d'agir pour ses propres intérêts; que le S. Siege consentiroit volontiers à lui laisser, comme Seigneur particulier, toutes les villes dont il se rendroit maître, ensorte qu'il se procureroit une brillante domination. Cette brillante idée éblouit le Roi de Bohême; il ne résista point à l'ambition de se procurer un nouveau Royaume, & dès lors s'unissant avec le Légat par un traité secret, ils s'attacherent à ruiner dans l'Italie, qu'ils opprimerent, l'autorité Impériale. Cette ligue ne fut pas long-tems ignorée: allarmés des projets du Roi de Bohême, les Guelphes & les Gibelius se réunirent contre lui: jusqu'alors il avoit triomphé; du moment de son alliance avec le Légat, il n'essuya que des défaites, & la fortune l'abandonna au point qu'il fut contraint de retourner en Allemagne faire de nouvelles levées de troupes, & il partit, laissant à Parme, Charles, Marquis de Moravie, l'ainé de ses enfans. Son séjour en Allemagne fut plus long qu'il ne l'avoit prévu: car Louis V informé de sa défection lui suscita tant d'affaires, tant d'ennemis, qu'il ne lui fut plus possible de retourner en Italie. Il étoit tems que le Roi de Bohême se rapprochât de ses Etats, ménacés, à l'instigation de l'Empereur, par les Rois de Pologne, de Hongrie & de Naples; ainsi que par Frideric, Marquis de Misnie, & par Othon, Duc d'Autriche, qui s'étoient ligués contre lui. Othon même à la tête de 50 mille hommes étoit prêt à pénétrer dans la Bohême. Louis V avoit donné aux Ducs d'Autriche l'investiture du Duché de Carinthie, que le Roi de Bohême prétendoit lui appartenir comme unique & légitime successeur de Henri, Duc de Carinthie & Comte de Tirol, dont la fille avoit épousé le Prince Jean second fils du Roi de Bohême.

Hist. d'Allemagne, 1314 1400.

Il se laisse séduire par le Cardinal Poyet; abandonne la cause de Louis & essuye tant de défaites qu'il est contraint de s'en retourner en Bohême. 1331.

Ulcéré de la perte du Duché de Carinthie, Jean de Luxembourg rompit ouvertement avec l'Empereur, & jura de le perdre. Pour y réussir il s'unit avec des Princes assez puissans pour le mettre en état de lutter contre un aussi redoutable Monarque: il maria ses deux filles, l'une à Rodolphe, Duc de la Basse Baviere, & l'autre à Jean, fils ainé de Philippe de Valois, Roi de France, qui lui donna la préférence sur Edouard, Roi d'Angleterre, à la sœur duquel ce même Prince avoit été offert en mariage (1). Appuyé de l'alliance du Roi de France & du Duc de Baviere, Jean de Luxembourg eut encore le bonheur de conclure à son avantage, & par les soins du Souverain Pontife la paix avec les Rois de Hongrie, de Pologne & de Naples. Il restoit cependant encore un fidelle ami à l'Empereur; mais le Pape Jean XXII se donna tant de soins, écrivit tant de lettres, & fit tant de démarches, qu'il parvint enfin à priver Louis V de cet appui. Cet allié fidelle étoit Othon, Duc d'Autriche, dont l'ame étoit aussi pusillanime que le corps étoit

Ses alliances contre l'Empereur.

(1) Dubrav. *Hist. Bojem.* L. 21.

Sect. VIII. Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Othon Duc d'Autriche abandonne Louis V.

foible & délicat. Dans les lettres multipliées que le Pape lui écrivit, il ne cessa de lui répréſenter que par ſa liaiſon avec l'hérétique Louis, il ſe couvroit d'un opprobre éternel; qu'abandonnant la cauſe de Dieu pour un excommunié, il perdoit à jamais ſon ame; Othon ſe ſentit ébranlé à la vûe des périls imaginaires que le Pape créoit, & que ſa propre ſuperſtition lui groſſiſſoit épouvantablement: toutefois, il balançoit encore, lorſque Rodolphe, Duc de Saxe, & partiſan de Jean XXII acheva de le perſuader; enſorte que le Duc d'Autriche, pour ſortir de la mauvaiſe voie où il croyoit être, non ſeulement quitta les étendards de Louis V, mais par humilité Chrétienne, ou plutôt par la plus ſtupide lâcheté, ſe fit Vaſſal du Pape, & reconnut par un acte authentique, & contre toute vérité, tenir du Souverain Pontife tous ſes pays héréditaires (1).

Complot contre la vie du Prince Charles de Bohême.

Cependant le Roi de Bohême ſe ſignaloit par les ſuccès les plus éclatans: déjà il avoit abbatu le Marquis de Miſnie, qui ſe répentit, mais trop tard, de s'être attiré ces déſaſtres en renvoyant la fille de Jean de Luxembourg qu'il avoit démandée en mariage: déjà le Bohémien avoit parcouru en conquérant l'Autriche qu'il avoit ravagée juſqu'aux portes de Vienne, lorsque pour comble de bonheur, il apprit qu'en Italie, Charles ſon fils ſe couvroit de gloire & enchaînoit la victoire ſous ſes drapeaux. En effet, ce Prince avoit remporté les plus grands avantages, quand les Guelphes & les Gibelins, hors d'état d'agir à force ouverte, recoururent, pour ſe venger, & perdre leur vainqueur, au plus noir des complots: ils gagnerent à force d'argent un ſcélérat qui contrefaiſant le muet, s'introduiſit auprès du maître d'hôtel du jeune Prince, acquit par ſes ſervices la confiance des domeſtiques, & un jour que Charles de Bohême devoit donner un grand repas, répandit du poiſon dans les mets qu'on devoit ſervir. Par bonheur, l'heure du repas ayant été retardée, & quelques officiers du Prince preſſés par la faim, ayant mangé avant que les convives fuſſent aſſemblés, le poiſon agit avec tant de véhémence, qu'ils moururent à l'inſtant même. Le traître fut découvert & les tourmens de la torture déliant ſa langue, il avoua ſon crime & nomma Viscomti de Milan, qui l'avoit chargé de commettre cette noirceur (2).

Les principaux auteurs de cette atrocité ſe voyant découverts leverent hautement le masque, s'unirent avec le Marquis de Ferrare, & ſouleverent la Lombardie presqu'entiere. La ſituation du jeune Prince étoit d'autant plus inquiétante, qu'il voyoit la foule de ſes ennemis s'accroître prodigieuſement, & qu'il ne recevoit point un ſecours de 14 mille hommes qu'il attendoit depuis long-tems, & que lui conduiſoit en effet le Roi Jean ſon pere, lors qu'arrêté dans ſa marche par les Autrichiens, il fut contraint d'en venir à une bataille qui ne fut point heureuſe pour les Autrichiens: mais cette victoire glorieuſe pour le Roi Jean n'empêchoit pas que ſon fils ne reſtât dans une très-fâcheuſe poſition: les Guelphes & les Gibelins menaçoient de s'emparer de Modene, place d'une importance extrême pour l'armée de Charles. La crainte de perdre cette ville fit prendre au jeune Prince la réſolution de livrer bataille à ſes ennemis, quoiqu'ils fuſſent infiniment ſupérieurs en nom-

(1) Raynald *ad ann.* 1331. Albert. Argentin. Spener *Hiſtor. Germ. Univ.* (2) Dubrav. *Hiſt. Bojem.* L. 21.

bre, & ce qui l'y détermina furent deux renforts qu'il reçut inopinément, l'un d'un corps assés considérable d'Italiens qui vinrent se ranger sous ses drapeaux, l'autre de quelques escadrons de cavalerie que l'Archevêque de Treves venoit de lui envoyer. Toutefois, il s'en falloit encore de beaucoup que les forces des deux partis fussent égales; mais la valeur de Charles supléant au nombre, il alla fierement attaquer les Guelphes & les Gibelins, qui étonnés de l'impétuosité du choc, prirent l'épouvante, se défendirent mal & furent complettement battus (1).

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Il triomphe des Guelphes & des Gibelins.

Quelques jours après cette action le Roi Jean de Bohême vint rejoindre son fils, rétablit le bon ordre en Lombardie, & eût fini vraisemblablement par soumettre l'Italie entiere, si la nouvelle du progrès des armes du Duc d'Autriche, qui avoit déjà reconquis toutes les places qui lui avoient été enlevées n'eut obligé Charles & Jean à reprendre la route de Bohême. Leur entrée dans Prague fut une espece de triomphe: la gloire dont le jeune Charles venoit de se couvrir fixoit sur lui tous les regards; les Seigneurs lui témoignoient le plus grand attachement & le peuple ne le voyoit qu'avec admiration. Tant de marques d'estime & de respect inspirerent de la jalousie au Roi Jean, qui, piqué de se voir un peu négligé dans sa cour, en écarta son fils, qu'il envoya avec son épouse en Moravie, en le créant Marquis de cette Province, afin que cet éloignement n'eût rien qui ressemblât à un exil (2). Le séjour de la Moravie fut pour Charles un nouveau sujet de s'illustrer, & les triomphes qu'il remporta sur les Polonois ne firent qu'accroître l'estime & la tendresse des Bohémiens, & ajouter à la jalousie de Jean, qui, agité par ses soupçons & dévoré d'inquiétude, s'exila lui-même de son Royaume, & se retira dans le Duché de Luxembourg. Ce fut de là qu'il se rendit à Avignon, où étoit aussi le Roi Philippe de Valois, qui fit d'inutiles efforts pour lui persuader d'adopter le plan d'une croisade fort mal adroitement imaginée par Philippe & Jean XXII.

Le Roi Jean jaloux de la gloire de son fils se retire dans son Duché de Luxembourg.

1332.

A peine le Roi Jean étoit rentré dans son Duché de Luxembourg que la nouvelle de la mort d'Elisabeth son épouse l'obligea de passer en Bohême, où il trouva ses trésors si fort épuisés & les finances si mal administrées, que manquant d'argent, & ayant une guerre à soutenir contre les Polonois & les Lithuaniens, il fit frapper une monnoye de très mauvais aloi; le peuple murmura, les commerçans se plaignirent vivement; mais la nécessité l'emportant en cette occasion sur les représentations des Bohémiens, même sur la justice, Jean laissa subsister cette monnoye jusqu'à la fin de cette guerre. C'étoit pour la défense des Chevaliers Teutons que le Roi de Bohême s'étoit déclaré contre les Polonois, qui s'étoient emparés de quelques villes appartenantes à cet ordre: Jean fondit sur la Posnanie, & alla assiéger Cracovie, dont, après une très-longue résistance, il contraignit les habitans à capituler, ces hostilités finirent par la médiation du Roi de Hongrie: le traité qui rétablit la paix fut également favorable aux Polonois & aux Bohémiens: il fut convenu que le Roi de Pologne renonceroit à toutes ses prétentions sur la Silésie; & que de son côté, le Roi de Bohême en cessant

Guerre de Jean, Roi de Bohême contre le Roi de Pologne, & Paix.

(1) Id. ibid. *Hist. Luxemb.* L. 48. *Hist. Germ. Univ. ad ann.* 1331.

(2) Dubrav. *Hist. Bojem.* L. 21. Spener

Sect. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

de prendre le titre de Roi de Pologne, cesseroit aussi d'éxiger les tributs qu'il avoit jusqu'alors demandés au sceptre Polonois (1).

Soins utiles de l'Archevêque de Treves dans le diocese de Mayence.

Baudouin de Luxembourg, Archevêque de Treves fut l'un de ceux qui se montrerent les plus sensibles aux succès des armes de Jean & de Charles. Baudouin étoit lui-même le plus respectable Prélat qu'il y eut alors en Allemagne & peut-être même dans toute l'étendue de la chrétienté: aussi la confiance qu'il avoit inspirée par sa justice, sa valeur & son habileté étoit telle, qu'il étoit en même tems chargé de l'administration des Dioceses de Mayence, de Worms & de Spire: depuis quatre ans que le siege de Mayence étoit vacant, le chapitre n'avoit cessé de demander Baudouin pour Archevêque: mais Jean XXII y avoit nommé Henri de Wirnebourg; les Chanoines opposés à cette nomination avoient chargé l'Archevêque de Treves de l'administration du Diocese, où le respectable Prélat rétablit le bon ordre par ses soins, & même par ses armes contre ceux qui suscitoient des troubles (2). Dans le tems même que Baudouin remplissoit avec gloire l'administration du Diocese de Mayence, il soutenoit avec avantage la guerre dans le Diocese de Spire, dont l'administration lui étoit également confiée. Berthold fils de Bubech, Comte de Bourgogne avoit été transféré de ce siege à celui de Strasbourg. Berthold guerrier par goût, avoit toujours les armes à la main, il signala son avénement au siege de Strasbourg par une guerre contre le Marquis de Bade & le Comte de Wirtemberg, qui lui disputoient quelques fiefs. Ces deux Seigneurs suivant l'usage constamment suivi dans ce siecle, porterent le ravage & la désolation dans les terres que Berthold possédoit au de-là du Rhin, le Duc d'Autriche se chargea du soin de terminer cette querelle, &, après avoir ravagé les terres des deux Seigneurs & de leurs vassaux, il offrit & fit accepter sa médiation.

Troubles en Alsace.

Opprimées par les Seigneurs, les villes n'avoient qu'un seul moyen de se garantir de leurs entreprises, celui de se liguer: ce fut là le parti que prirent celles de Strasbourg, de Bâle & de Fribourg: mais malgré cette confédération, l'Alsace n'en fut pas plus tranquille: Othon, Duc d'Autriche ligué avec l'Evêque de Constance & Berthold, entreprit le siege de Colmar qui soutenoit la cause de Louis V; l'Empereur marcha au secours de cette place. Berthold conseilla vainement au Duc Othon d'aller à la rencontre des Impériaux, & de leur livrer bataille; le Duc s'obstina à pousser le siege de Colmar, & pendant que l'Evêque perdoit le tems à donner des conseils qu'on n'écoutoit pas, les Impériaux lui enlevoient la ville de Rhinfeld. Le Duc d'Autriche n'eut pas autant de succès, & il fut obligé de renoncer à son entreprise, après avoir ravagé les environs de Colmar (3). Celui qui par état eût du prendre les plus grands soins pour faire cesser ces désordres, le Pape Jean XXII, ne cessoit d'attiser le feu de la discorde; il ne songeoit qu'à susciter des ennemis à l'Empereur, & il écrivit à ce sujet des lettres très-pressantes au Duc d'Autriche: il alla même jusqu'à lui offrir cinquante mille

(1) Dubràv. *Histor. Bojem.* L. 21. *Annal. Trevir.* Tom. 2. P. 204. *Histor. Thuring.*
(2) Albert Argentin. P. 169. (3) Wenker. P. 49. *Chronic.* Vitod. Crusius *Annal Suevic.* Tom. 2. L. 4. c. 7.

mille marcs d'argent à condition qu'il continueroit ſes entrepriſes contre le chef de l'Empire. Quelque foible & puſillanime que fut Othon, il fut ſcandaliſé des exortations très-peu chrétiennes du Pontife, & bien loin d'adhérer à ſes conſeils, il fit la paix avec Louis V, qui lui donna 20 mille marcs d'argent en dédommagement des frais de la guerre. Cette réconciliation d'Othon avec Louis acheva d'affoiblir en Allemagne la faction du Pape, qui n'avoit plus pour lui que Berthold, Evêque de Strasbourg; mais Berthold paya cher ſon obſtination à lutter ſeul contre Louis V, il eut à ſe défendre contre une foule de Seigneurs ſoulevés contre lui; il eſt vrai qu'il dévaſta cruellement les terres de pluſieurs d'entre eux, mais cette vengeance ne le dédommagea point des pertes qu'il eſſuyoit lui même.

Tandis que le Prélat Berthold s'efforçoit de faire reſpecter ſes armes, les Strasbourgeois ſe délivroient du gouvernement oppreſſif des nobles, & donnoient à leur ville une nouvelle forme d'adminiſtration; une querelle imprévue donna lieu à ce changement. Quelques nobles s'étant aſſemblés dans une maiſon pour y ſouper, & ayant imaginé de donner un bal à la ſuite de ce repas, les nobles de Mullenheim & ceux de Zorn prirent querelle enſemble, les aſſiſtans ſe mêlerent dans la diſpute, elle s'échauffa: des deux côtés on prit les armes, & pluſieurs d'entre eux s'entr'égorgerent. Comme le nombre des morts fut plus conſidérable du côté des gentilshommes d'au dehors de la ville, ils ſortirent de Strasbourg, réſolus de revenir le lendemain. Pendant la nuit Burckard Twinger, Boulanger de Strasbourg raſſembla ſes voiſins, leur peignit le péril que courroient les bourgeois, s'ils ne s'oppoſoient à l'entrée de ces nobles, qui, leur dit-il, après s'être vengés, ſe réuniront aux nobles de la ville pour achever de nous opprimer. Ce diſcours fit une telle impreſſion ſur ceux qui l'entendoient, qu'ils allerent prier le Magiſtrat de leur confier les clefs, le ſceau & l'étendard de la ville, promettant d'empêcher les nobles du dehors d'entrer dans Strasbourg, & de garantir les habitans du danger qui les menaçoit. Les magiſtrats que la crainte de ce combat allarmoit vivement, accorderent à ces bourgeois la permiſſion qu'ils demandoient; ceux-ci ne furent pas plutôt les maîtres des portes de la ville, que faiſant part au reſte du peuple du deſſein qu'ils avoient conçu, ils créerent un nouveau Sénat, ôterent la prépondérance aux nobles, établirent de nouveaux Magiſtrats, & nommerent le boulanger Twinger, auteur de cette révolution, maître des corps de métiers; place qui lui convenoit d'autant plus, qu'elle le mettoit à la tête du peuple, dont il étoit regardé comme le libérateur (1).

Révolution à Strasbourg.

Pendant qu'à Strasbourg les nobles perdoient irrévocablement l'autorité dont ils avoient trop long-tems abuſé, Louis V, par la douceur de ſon gouvernement & ſon zele pour la juſtice, affermiſſoit la paix dans les provinces de l'Empire; & terminoit avec équité les différens qui s'étoient élevés entre les Princes de la Baſſe Baviere, au ſujet de la ſucceſſion de Rodolphe leur pere. Chéri & reſpecté des ſeigneurs & du peuple, l'Empereur jouiſſoit paiſiblement du calme qu'il avoit ramené dans ſes Etats, & s'occupoit très-

(1) Hertzog L. 6. P. 46. Konigshov. *Chronic. Alſat.* Knipſch. *De civit. Imper.* L. 5. c. 51.

peu de l'Italie, où les deux factions, celle du Chef de l'Empire, & celle du souverain Pontife ne cessoient de se faire la plus cruelle guerre. Les villes passoient d'un parti à l'autre, & le Pape Jean XXII, suivant les nouvelles qu'il recevoit, n'étoit occupé que du soin, tantôt de les bénir, & tantôt de les foudroyer, celles sur-tout à qui le Pape en vouloit le plus, & qu'il avoit le plus souvent excommuniées étoient les villes de la Marche d'Ancone: moins allarmées de ces censures que fatiguées d'hostilités, & d'ailleurs, ne recevant aucun secours de la part du chef de l'Empire, ces villes prirent le parti de se réconcilier avec le souverain Pontife, qui leur donna la plus ample absolution. Les Milanois firent aussi leur paix avec Jean XXII, qui comptoit d'autant plus sur la soumission du reste de l'Italie, qu'en exécution du traité qu'il avoit conclu à Avignon avec le Roi de Bohême, celui-ci à la tête d'une armée considérable passa en Italie, dans le dessein de soumettre les peuples à la domination Pontificale: mais il ne réussit point dans cette expédition; il fut complettement battu deux fois de suite par Azon Viscomti: ses troupes furent massacrées en partie, & lui même contraint de repasser les Alpes & de rentrer dans ses Etats (1).

Malheureuse expédition du Roi de Bohême en Italie. 1333.

Le désir de rendre à ses armes le lustre qu'elles avoient perdu en Italie, engagea le Roi Jean dans une guerre nouvelle contre le Duc de Brabant. Le sujet de cette guerre étoit une entreprise formée par le Duc contre la ville de Malines au préjudice du Comte de Flandres, qui y avoit des droits incontestables. Celui-ci ligué avec le Roi de Bohême, le Comte de Hainaut, les Comtes de Juliers, de Gueldres & de Namur, les Archevêques de Cologne & de Treves & l'Evêque de Liege, marcha contre le Duc de Brabant, soutenu par le Roi de France. De part & d'autre les hostilités furent de la plus grande violence, & les parties belligérantes se signalerent par le carnage des malheureux habitans des pays qui furent tour à tour le théatre de ces fureurs. Cependant tout cédoit aux armes des Princes confédérés, & le Duc de Brabant n'avoit presque plus d'espérance de se soutenir, lorsque les ministres de France firent des propositions d'accomodement, d'après lesquelles, l'on convint, au congrès de Noyon, d'un traité de paix dont les conditions principales furent, que le Duc de Brabant payeroit au Roi de Bohême 160 mille Royaux d'or, 25 mille à l'Archevêque de Cologne, 30 mille à celui de Liege, & que les confédérés lui rendroient les châteaux dont ils s'étoient emparés. Par un second traité, il fut statué, que Renaud, fils du Comte de Gueldres épouseroit marie de Brabant (2).

Il fait la guerre au Duc de Brabant.

Paix.

Pendant le cours de ces dissentions & de ces violentes hostilités, Louis V, qui n'avoit pas cru devoir y prendre part, tenoit paisiblement sa cour à Munich, où il ne s'occupoit que des moyens d'assûrer le bonheur de ses peuples; aussi chéri que respecté, il ne se connoissoit d'autre ennemi que Jean XXII, qui même depuis quelque tems paroissoit un peu moins animé. L'Empereur, qui, lors même que cette querelle avoit été le plus vivement enflamée, avoit été le premier à proposer des conditions de paix, en proposa encore; elles furent fortement appuyées par le Roi de France; mais l'inflexible Jean les rejeta avec beaucoup de dureté; en exigeant toujours

(1) Lechman. L. 7. Raynald. *ad ann.* 1332. N°. 12-17. (2) *Hist. Luxemb.* L. 49.

pour premiere condition que Louis abdiquât l'Empire. Bien des historiens nient que ce Monarque ait jamais songé à se dépouiller du sceptre; cependant il existe encore dans les Archives de Munich une lettre de cet Empereur, datée de Rotenbourg, adressée à Henri, Duc de la Basse Baviere, & dans laquelle il est écrit que si Louis V ne peut faire par aucun autre moyen sa paix avec le Pape, il assemblera une diete générale, & cédera la couronne impériale à Henri, on dit aussi que le Duc de Baviere répandit cette nouvelle, quelque secret qui lui eût été recommandé, & que Louis V son oncle, fort mécontent de l'abus qu'on faisoit de cette confidence, ne songea plus dès lors à abdiquer (1).

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Démarches de Louis pour sa réconciliation avec le S. Siege. 1334.

Quoiqu'il en soit, l'Empereur fort irrité des insultes réitérées du Pape, & sur-tout des démarches qu'il ne cessoit de faire auprès des Electeurs pour les engager à déposer son ennemi, permit à ses théologiens de réfuter la doctrine du souverain Pontife; doctrine qui avoit déjà causé beaucoup de scandale. Il y avoit deux ans que, dans un sermon prêché devant les Cardinaux, Jean XXII avoit soutenu que les ames des justes ne jouiroient de la vision béatifique qu'après la résurrection. Fort ulcérés de cette opinion, les auditeurs se mirent à crier à l'hérésie, & le Pape allarmé eut l'adresse d'étouffer alors cette affaire: mais par malheur, un Dominicain ayant imaginé quelque tems après de débiter un sermon, exprès pour démontrer l'extrême fausseté de cette proposition, Jean XXII qui ne crut pas devoir ménager un simple moine comme il avoit ménagé les Cardinaux, le fit séverement punir. Le Général des Cordeliers qui pensoit justement comme le Dominicain, se rendit avec un de ses moines à Paris, &, afin de savoir quel étoit là dessus le sentiment de la faculté de Théologie, il se mit à prêcher, & dans l'un de ses sermons il hazarda cette même opinion; à peine il l'eut énoncée, qu'une foule de Docteurs crierent à l'hérétique, & coururent dénoncer le prédicateur comme le plus monstrueux scélérat que l'enfer eut vomi (2).

Doctrine du Pape Jean XXII condamnée comme hérétique.

Sur cette dénonciation que dans le XIV siecle on regardoit comme une affaire très-importante, Philippe de Valois fit assembler ses plus habiles Théologiens, & d'après leur décision il écrivit très-vivement au Pape, le menaçant de le faire bruler lui-même, s'il osoit soutenir encore une aussi détestable doctrine. Quelqu'altier que fut Jean XXII il craignit que le Roi de France ne passât de la menace aux effets, & il se hâta de déclarer que jamais il n'avoit eu intention d'avancer rien de contraire à la foi. C'étoit cette même opinion que l'Empereur permit à ses Théologiens de réfuter aussi vivement qu'ils le jugeroient à propos: aussi Michel de Cezene & Bonnegrace de Bergame se déchaînerent-ils avec beaucoup de violence contre le souverain Pontife, & leurs écrits firent sur le plus grand nombre des ecclésiasti-

(1) Rebdorf *ad ann.* 1334. Ptolomæus Lucens. *Hist. Eccles.* L. 24. c. 42. Adlzreitt *Annal. Boicæ Gentis. Part.* 4. *L.* 3. Ajoutons, que les Etats d'Allemagne s'opposerent unanimément à cette abdication & que même les Guelfes & le Roi de Naples, ne voulant point pour Empereur, un gendre du Roi de Bohême, détournerent le Pape de l'élévation de Henri, Duc de la Basse Baviere.

(2) Baluz. *vit. Papar. Avenion.* Tom. 1. P. 788.

SECT. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

ques d'Allemagne une si forte impression, qu'ils prierent Louis V d'assembler un concile général afin d'y faire examiner la doctrine du Pape. L'Empereur qui ne demandoit pas mieux que de mortifier le souverain Pontife, résolut de procéder à toute rigueur contre lui. Dans cette vûe, il écrivit au Cardinal Napoléon, ennemi déclaré du Pape, & il le pria de le seconder dans la convocation & la tenue d'un concile. Napoléon saisit avec empressement cette occasion, & il répondit à Louis qu'il l'aideroit de toute sa puissance; mais qu'avant tout, il devoit se réconcilier avec le Roi de Naples, se défier du Roi de Bohême, écrire au Roi de France, pour démentir les bruits qu'on avoit répandus au sujet de son abdication, & engager les Princes & les Prélats Allemands à demander un concile; ensuite envoyer une lettre d'invitation à tous les Souverains de la Chrétienté, en faire afficher une copie aux portes du palais d'Avignon; enfin, publier les raisons par lesquelles il étoit prouvé que le Pape étoit hérétique.

Louis V se dispose à assembler un concile général contre le Pape Jean XXII.

Mort du Pape Jean XXII.

Informé de ce qu'on tramoit contre lui, & fort intéressé à se justifier du reproche d'hérésie, Jean, pour ramener les esprits, indiqua un consistoire au 2^d^ jour d'Octobre 1334: mais ce jour là-même il fut attaqué d'une maladie si grave, qu'il ne put s'occuper d'aucune affaire: le lendemain il fut encore plus mal, & sentant qu'il ne lui restoit plus que peu de momens à vivre, il appella auprès de lui les Cardinaux qui se trouvoient à Avignon, fit sa confession de foi, leur recommanda l'Eglise & ses neveux, ne témoigna aucun regret de ses injustices envers Louis V, & mourut le 4e d'Octobre âgé d'environ 90 ans, après un Pontificat de 18 ans 3 mois 28 jours (1). Il étoit fort inutile que Jean XXII recommandât ses neveux aux Cardinaux; il avoit pris le plus grand soin de pourvoir à leur sort, & outre les dépenses excessives qu'il avoit faites pour eux, on trouva des trésors immenses dans ses coffres; aussi jamais homme n'avoit poussé si loin l'avarice & la rapacité: il avoit inventé mille moyens plus odieux les uns que les autres, & les vexations les plus oppressives. Jean XXII, disent la plûpart des auteurs contemporains, étoit de tous les hommes le plus colere, le plus prompt à s'irriter & le moins facile à s'appaiser. Quelqu'austérité de mœurs qu'il affectât, il ne fuyoit point le commerce des femmes; on le soupçonne même de plus d'une intrigue de galanterie, & bien des gens assurent que le Cardinal Bertrand de Poyet qu'il appelloit son cher neveu, étoit son fils: il faut croire que cette opinion étoit fondée sur la ressemblance frappante qu'il y avoit entre ce Cardinal & le Pape. Peut-être aussi les ennemis de Jean se servirent-ils de cette ressemblance pour inventer leur calomnie, que la malignité publique se hâta d'adopter. Quoiqu'il en soit, il eût été heureux que Jean XXII eût rempli le sacré college de ses batards, & que du reste, il eût laissé l'Europe en paix; qu'il eût aimé les femmes & n'eût pas déchiré l'Allemagne & l'Italie, porté le trouble dans le sein de l'Eglise, dans la solitude des cloîtres & dans les Ecoles publiques: il eût bien mieux valu qu'il eût eu quelqu'intrigue de galanterie, & qu'il se fût moins occupé du soin de soulever les sujets de l'Empire contre leur Souverain. Ces foudres que sa main turbulente

Son avarice & ses mœurs.

Son caractere turbulent.

(1) Idem. Ibid. Raynald *ad ann.* 1334. *Hist. de Philippe de Valois.* L. 1.

ne cessa de lancer, ces anathêmes qu'il prodigua si scandaleusement: en un mot, cet esprit de vengeance, de haine & de fureur qui le caractérisa flétrirent à jamais sa mémoire (1).

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Bénoit XII Pape.

Les Cardinaux assemblés en conclave, ne pouvant s'accorder, imaginerent, après bien des débats, d'élire celui qu'ils regardoient comme le moindre d'entre eux ; savoir, Jacques Fournier, fils d'un Boulanger de Saverdun, & surnommé le Cardinal Blanc, parcequ'il avoit été moine de Citeaux. Il prit le nom de Bénoit XII, & il étoit, à bien des égards, plus digne d'occuper le S. Siege que celui auquel il succédoit. Dès son avènement à la chaire Pontificale, il forma trois grands projets, l'un de hâter l'exécution de la croisade, si vivement sollicitée par Philippe de Valois; l'autre d'engager par la douceur de ses procédés Louis V à se reconcilier avec l'Eglise, & le troisieme d'aller à Rome fixer irrévocablement sa résidence & celle de ses successeurs, mais il eut le malheur d'échouer dans toutes ses vûes. Philippe de Valois qui avoit mis tant de chaleur à presser la croisade, n'avoit plus la même ardeur pour cette expédition, il s'occupoit alors à former de grandes alliances qui pussent le mettre en état de s'assûrer de la supériorité dans la guerre qu'il prévoyoit avoir bientôt à soutenir. Le Comte de Hainaut avoit marié trois de ses filles, l'une à l'Empereur, l'autre au Roi d'Angleterre, la troisieme au Comte de Juliers, & il destinoit la quatrieme au fils du Duc de Brabant, auquel même elle étoit promise. La guerre qui alloit inévitablement se déclarer entre la France & l'Angleterre faisant craindre à Philippe la réunion des quatre gendres du Comte de Hainaut en faveur d'Edouard, Roi d'Angleterre, il envoya offrir au Duc de Brabant Marie de France en mariage pour son fils: le Duc accepta l'offre, retira la parole qu'il avoit donné au Comte de Hainaut, &, malgré les oppositions d'Edouard, le mariage fut célébré. Dans le même tems Philippe, toujours dans la vûe d'affoiblir la puissance de l'Empereur allié d'Edouard, maria son fils Jean avec la Princesse Bonne, de Bohême, & le Roi de Bohême lui-même, veuf depuis quelque tems, épousa Béatrix, fille du Duc de Bourbon, Comte de Clermont & de la Marche. Dans le contrat de mariage il fut stipulé que les enfans mâles qui naîtroient de cette union succéderoient au Duché de Luxembourg, ainsi qu'à toutes les possessions que le Roi de Bohême avoit déjà ou qu'il auroit dans le Royaume de France, & qu'au défaut de mâles, les filles seroient mises en possession des fiefs que la Maison de Luxembourg avoit dans le Hainaut (2).

Alliance du Roi de France avec le Roi de Bohême, 1335.

Il y avoit quelque tems que Jean de Luxembourg, second fils du Roi de Bohême avoit épousé Marguerite, fille de Henri, Duc de Carinthie & Comte de Tirol, lequel étant mort, Jean prit le titre de Duc de Carinthie, mais à peine il s'étoit mis en possession de ce Duché, que Marguerite son épouse, ou par dégoût, ou par inconstance, imagina de l'accuser d'impuissance, & sur ce prétexte, qu'elle n'avoit pas encore allégué, elle demanda pour époux Louis de Baviere, fils de l'Empereur & Marquis de Brandebourg: cette démarche, en effet assez scandaleuse, souleva tout le monde: mais non

(1) Villani. Lib. II. c. 20. Maimbourg. *Hist. de la décad. de l'Emp.* Tom. 6.
(2) *Hist. de Philippe de Valois.* L. I. *Hist. Luxemb.* L. 48.

SECT. VIII. Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Entreprise injuste de Louis V. le Roi de Bohême lui fait la guerre.

pas l'Evêque de Freisingue qui de sa propre autorité cassa ce mariage. Benoit XII justement irrité, envoya ordre au Patriarche d'Aquilée de s'opposer de toute sa puissance, même par les censures & l'excommunication, à toute nouvelle union que Marguerite oseroit contracter. Le Duché de Carinthie & les Comtés de Tirol & de Gorlitz étoient des domaines trop considérables pour que Louis V crût devoir négliger l'occasion de les assûrer à son fils, & malgré les remontrances & les menaces du Patriarche, il consentit à ce mariage & le fit célébrer. Les cours d'Avignon & de France furent également ulcérées de cette entreprise, qui à la vérité n'étoit rien moins que juste (1). De tous ceux qui condamnerent ce mariage le Roi de Bohême fut le plus vivement offensé: résolu de venger l'affront fait à son fils, il rassembla ses forces, déclara la guerre à l'Empereur, & envoya vers Ratisbonne 12000 hommes, sous la conduite de Charles de Luxembourg, Marquis de Moravie. Cette petite armée étoit de beaucoup inférieure aux troupes Impériales, & Charles en Général habile évita toute action décisive. Louis V désespérant de forcer les Bohémiens dans leurs retranchemens partagea son armée en deux corps, & leur fit passer le Danube, avec ordre d'aller ravager la Bohême: mais Jean surprit l'une de ces deux divisions, & la battit complettement; Charles son fils étoit allé en Carinthie, où il commettoit les plus violentes hostilités: les impériaux marcherent contre lui; mais après plusieurs combats, qui, sans rien décider ne faisoient qu'affoiblir les deux armées, la paix fut rétablie aux conditions que la Maison de Luxembourg approuveroit le mariage de Marguerite, que Louis de Baviere garderoit le Duché de Carinthie & Jean de Luxembourg le Comté de Tirol. Libre des soins que lui avoit donnés cette guerre, Louis V ne songea plus qu'à faire cesser les troubles qui agitoient quelques provinces, telle étoit la Saxe, divisée par les Chanoines d'Hildesheim, qui, ne pouvant s'accorder sur le choix d'un Evêque avoient partagé la province en autant de factions qu'il y avoit de différens partis dans le chapître (2).

Traité de Paix.

Louis V fut moins heureux en Alsace: cette province étoit en proie aux troubles, aux désordres & aux dévastations. Depuis long-tems Walter, seigneur de Geroldseck & de Schwanau inquiétoit beaucoup les Strasbourgeois & les environs: à la tête d'une troupe de brigands il dévastoit les terres voisines, infestoit les chemins, nuisoit infiniment au commerce & s'étoit rendu si redoutable, que, pour se défendre de ses violentes excursions, Bâle, Fribourg & la plûpart des villes Impériales d'Alsace se liguerent contre lui. De leur côté les Magistrats de Strasbourg firent marcher leurs troupes contre ces brigands; elles s'emparerent d'Erstein & allerent assiéger Schwanau où Walter se tenoit. Soutenus par les forces réunies des villes confédérées, les Strasbourgeois presserent très-vivement la place; mais Walter leur opposa la plus vigoureuse résistance, & jamais il n'eût été forcé, si les assiégeans n'eussent mis en usage une ressource qui jusqu'alors n'avoit pas été employée. Ils lancerent, au moyen de certaines machines, des matieres

Troubles & hostilités en Alsace.

(1) *Idem ibidem.* Barre *Hist. d'Allemagne* Tom. 6. P. 568-569. Marguerite fut surnommée du mot Allemand *Maultasche* à cause de la difformité de sa bouche: ce n'étoit donc point pour l'amour de sa beauté que l'un ne vouloit pas s'en désister & que l'autre la vouloit pour épouse. (2) *Antiq. Goslar ad ann.* 1335.

ſi puantes dans la fortereſſe, qu'elles corrompirent les eaux, les proviſions, & infecterent ſi fort les aſſiégés qu'ils ne purent plus ſe ſoutenir; Walter ſe ſauva déguiſé en payſan; ſa garniſon fut obligée de ſe rendre aux vainqueurs, qui, après avoir fait couper la tête à un gentil-homme & à quarante ſoldats, lierent trois ouvriers qui s'étoient ſignalés par les ſecours qu'ils avoient fournis aux aſſiégés, les mirent dans une machine propre à jetter des pierres & les lancerent contre les murs de la fortereſſe contre leſquels ils s'écraſerent. Schwanau fut enſuite entierement démoli, de ſorte qu'il n'en reſta aucun veſtige & Erſtein ſubit le même ſort (1).

Hiſt. d'Allemagne, 1314-1400.

A la tête des Strasbourgeois, l'Evêque Berthold alla ravager les environs de Steinbach appartenant au Comte d'Oetingue ſon ennemi. Ce dernier ligué avec le Comte de Wirtemberg alla porter ſes plaintes à l'Empereur, déjà très-irrité de ce que le Prélat n'avoit point encore fait hommage de ſes fiefs à l'Empire, il voulut l'y contraindre; mais Berthold, qui tenoit pour le Pape, & regardoit Louis comme très-juſtement excommunié, refuſa, & dit que jamais il ne reconnoitroit pour maître un hérétique. Indigné d'une telle réponſe, Louis V envoya des troupes avec ordre de ravager les terres de l'Evêque, mais celui-ci ſécondé par l'Evêque de Metz & le Duc de Lorraine arrêta les Impériaux, les obligea de s'éloigner, alla continuer ſes hoſtilités contre les Comtes d'Oetingue & de Wirtemberg, fut à ſon tour pourſuivi par Louis V, qui l'obligea de ſe renfermer dans le château de Kokerberg, où il voulut périr plûtôt que de rendre l'hommage qu'on exigeoit de lui & qu'il ſe croyoit obligé en conſcience de refuſer. L'Empereur, ſoit qu'il voulut ménager cet Evêque, qui s'étoit en effet rendu très-formidable, ſoit par égards pour le Souverain Pontife qu'il ſongeoit alors à ramener, conſentit à terminer cette conteſtation aux ſeules conditions que Berthold, ſans rendre hommage, s'obligeroit ſeulement à ne pas s'oppoſer aux officiers de l'Empire, & même qu'il les ſeconderoit quand il en ſeroit requis (2).

Ceſſation des Troubles d'Alſace.

Si Louis V, avoit formé le projet de ſe réconcilier avec le Pape; Bénoit XII de ſon côté paroiſſoit d'autant plus diſpoſé à ſe prêter à un accomodement, qu'il étoit alors en méſintelligence avec Philippe de Valois, qui avoit demandé, pour ſe mettre à la tête d'une croiſade, 1°. qu'on lui livrât l'immenſe tréſor raſſemblé par Jean XXII, 2°. qu'on accordât pendant 10 ans la levée d'une décime ſur tous les biens eccléſiaſtiques de la Chrétienté, 3°. qu'on accordât à Jean, Duc de Normandie ſon fils tous les droits réclamés par l'Empire ſur la Provence, le Dauphiné, quelques autres Provinces, & que l'on en formât un Etat ſous le nom de Royaume de Vienne. Très étonnés de ces propoſitions le Pape & les Cardinaux n'eurent garde de les accepter, furent très-mécontens & ne parlerent plus de croiſade à Philippe. Inſtruit des diſpoſitions de la cour d'Avignon, l'Empereur y envoya des Ambaſſadeurs chargés de négocier ſa paix avec l'Egliſe; mais Philippe de Valois craignant qu'une fois réconcilié avec le Pape, Louis V étroitement lié avec Edouard ne devint un ennemi trop redoutable, s'oppoſa de toute ſa puiſſan-

Inutiles démarches de Louis V pour ſe réconcilier avec le Pape Bénoit XII. 1336.

(1) *Chronic. Vitodur. Chronic. Alſat. Hiſt. Alſac.* L. 24. (2) Albert Argentin. P. 125-126.

SECT. VIII. *Hist. d'Allemagne*, 1314 1400.

ce à ce raccommodement, qui lui auroit été d'autant plus préjudiciable, qu'il auroit été obligé de restituer les villes de l'Empire que Jean XXII lui avoit données en garde: Casimir, Roi de Pologne, Charobert, Roi de Hongrie, Robert, Roi de Naples & sur-tout le Roi de Bohême s'unirent avec le Roi de France, pour s'opposer à cette réconciliation: Henri de Baviere joignit ses instances à celles de ces Souverains; ensorte que Bénoit XII, naturellement timide n'osa passer outre, &, malgré lui-même, reçut très-froidement les Ambassadeurs de Louis & ne leur donna que des réponses vagues.

Piqué avec raison de ce refroidissement, dont il démêloit les véritables auteurs, l'Empereur se ligua secretement avec le Roi d'Angleterre contre Philippe; mais le secret transpira; & Bénoit XII qui par sa pusillanimité en étoit en partie la cause, écrivit à Louis, pour l'exhorter à rompre cette alliance, & à travailler sincerement à sa réconliation avec l'Eglise, Louis V ne jugeant point à propos de rendre compte des raisons qui l'avoient engagé à traiter avec le Roi d'Angleterre, se contenta d'envoyer au Pape des Ambassadeurs chargés d'une procuration par laquelle il déclaroit qu'ignorant que ce fut une hérésie de dire qu'un Empereur peut déposer un Pape, de même que le Pape croyoit pouvoir sans hérésie détrôner l'Empereur, il avoit fait élire Pierre de Corbiere; mais qu'il étoit fort repentant de cette opinion, ainsi que de tout ce qu'il avoit fait en conséquence. Cette Ambassade ne produisit rien, non plus que les lettres de Louis V à Benoit XII, elles resterent sans réponse (1).

Cependant la guerre s'enflamoit entre la France & l'Angleterre: Robert d'Artois, Prince du sang de France, & banni du Royaume, s'étoit ligué avec le Roi d'Angleterre, & Philippe, dans l'espérance de gagner l'Empereur en le réconciliant avec le St Siege, & de l'attirer dans son parti, fit partir pour la Cour d'Avignon des Ambassadeurs qui entrerent en conférence avec ceux de Louis. Déjà l'on étoit convenu de part & d'autre des principales conditions, & l'on ne doutoit plus que cette grande alliance ne fût incessamment terminée, quand Louis V envoya ordre à ses ministres de rompre la négociation, de quitter Avignon & de se rendre auprès de lui. Cette conduite fut hautement blâmée, & peut-être on eut tort; car enfin, l'une des conditions de cette paix étoit que l'Empereur quitteroit le parti d'Edouard & défendroit la cause de Philippe. Or, Louis ne crut pas pouvoir avec honneur se réconcilier avec le S. Siége aux depens du Roi d'Angleterre son allié. Bénoit XII, quoique très-ulcéré écrivit cependant à Louis une lettre fort modérée, & dans laquelle il l'exhortoit à renouer la négociation; mais sa lettre ne fit pas plus d'impression que les instances des Ducs Albert d'Autriche & Henri de Baviere, qui ne cessoient de presser le chef de l'Empire de se raccomoder, à quelque prix que ce fût avec le S. Siege (2).

Négociation commencée & brusquement rompue par Louis V. 1337.

Nous avons dit plus haut que soutenu par les Rois de France, de Pologne, de Bohême, de Hongrie & de Naples, Henri, Duc de Baviere ayant pris les armes contre l'Empereur, celui-ci l'avoit contraint à demander la paix,

(1) Raynald *ad ann.* 1335. No. 7. & *ad ann.* 1336. No. 17-18. (2) Albert Argentin. Spener Raynald *ad ann.* 1337.

paix, & même à jurer de lui rester fidelle: mais comme cette soumission avoit été forcée, le Duc humilié ne chercha qu'une occasion de secouer le joug: il crut l'avoir trouvée dans la persévérance de Louis à rester dans le schisme, & se hâtant d'envoyer des députés au Pape, il le pria de lui pardonner l'obéissance qu'il avoit forcément jurée à Louis V. Enchanté de cette démarche, le Souverain Pontife ne balança point à absoudre Henri, & à lui imposer pour toute pénitence de ne participer en aucun maniere avec Louis V, de ne plus lui donner le titre d'Empereur, & de ne reconnoître pour tel, que celui qui seroit préalablement approuvé par le S. Siege (2).

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Ligue de l'Empereur avec le Roi d'Angleterre contre la France.

Bénoit XII écrivit dans les mêmes termes à la plûpart des Souverains de la Chrétienté, ainsi qu'aux Princes de l'Empire, leur défendant de communiquer avec Louis, jusqu'à ce qu'il se fût réuni à l'Eglise. Il paroit que l'Empereur s'embarrassa fort peu de ces défenses: car ce fut précisément alors qu'il prit des mesures avec Edouard pour commencer les hostilités contre le Roi de France: &, soit qu'il voulut garder encore quelques ménagemens avec la Cour d'Avignon, soit que son intention fût de braver le Pape, il lui écrivit une lettre dans laquelle il exposoit les diverses raisons qu'il prétendoit avoir de déclarer la guerre à Philippe de Valois, priant même Bénoit XII de l'aider de ses conseils & de ses forces. Cette démarche en effet très-singuliere, étonna le Souverain Pontife; il n'eut garde de répondre à l'Empereur: mais il se hâta d'avertir Philippe de Valois de l'orage qui se formoit contre la France; il lui écrivit même que les Princes d'Allemagne avoient signé un traité par lequel Louis V, renonçant à ses droits à l'Empire & ne voulant plus conserver que le Royaume d'Allemagne, devoit pour une grosse somme, céder le sceptre de Roi des Romains à Edouard, qui par ce moyen, unissant à l'Empire les couronnes d'Angleterre & de Germanie, deviendroit le Monarque le plus puissant & le plus formidable de l'Europe. Il falloit être aussi timide que l'étoit Bénoit XII pour ajouter quelque foi à ce bruit populaire, vraisemblablément fondé sur la qualité de Vicaire de l'Empire dans les Pays-Bas, que Louis V avoit donné au Roi d'Angleterre. C'étoit connoître bien peu l'ame grande & généreuse de ce Monarque, que de le soupçonner capable de sacrifier sa couronne à des vûes d'intérêt. Quoiqu'il en soit, le Pape exhortoit vivement Philippe de Valois à faire la paix avec Edouard; seul moyen, lui disoit-il, de prévenir les dangers qui vous menacent. Ce conseil étoit très-sage, & la suite prouva qu'en ne le suivant point, le Roi de France fit une faute irréparable (3).

Craintes de Bénoit XII. 1337.

Cependant le Roi d'Angleterre assûré du chef de l'Empire & des plus puissans d'entre les Princes d'Allemagne, avoit déjà fait reconnoître dans les Pays-Bas où il s'étoit rendu, sa qualité de Vicaire de l'Empire. A Cologne où il eut une entrevûe avec Louis V, il érigea le Comté de Gueldres en Duché, répandit tant de graces, tant de bienfaits, qu'il ramena l'Archevêque de Cologne à Louis V, fit entrer dans la confédération le Duc de Brabant, & fit pour la cause commune des dépenses si excessives, qu'il fut contraint, après avoir fait des emprunts très-considérables chez les Princes & plusieurs

(1) Alb. Arg. Raynald Spener. *Hist. Germ. Univ. ad ann.* 1337. (2) Raynald *ad ann.* 1338. No. 1-2. Albert Argentin. P. 127.

villes d'Allemagne, de remettre sa propre couronne en gage entre les ma[ins] de l'Archevêque de Treves.

Edouard avoit fait aussi, mais inutilement, quelques tentatives auprès d[es] villes d'Alsace, pour en obtenir, à titre d'emprunt, quelques secours péc[u]niaires: mais les villes de cette province étoient alors violemment agitées p[ar] la discorde & la haine mutuelle de deux factions, celle de l'Evêque Berthol[d] & celle du Chapître de Strasbourg. Cette querelle avoit été suscitée par u[n] mandement de Berthold, qui, scandalisé de l'irrégularité des mœurs de s[on] clergé, avoit renouvellé les anciennes ordonnances qui enjoignoient aux tit[u]laires des bénéfices destinés pour des prêtres, de s'engager dans les ordres [sa]crés, & de vivre d'une maniere décente & analogue à leur état. Irrité co[n]tre ce mandement, quelque juste qu'il fut, le clergé de Strasbourg en av[oit] appellé au Pape. Le Chapitre presqu'aussi mécontent que le clergé, aya[nt] perdu Gerhard son Prévôt, se divisa sur le choix de celui qui devoit rempl[ir] cette place; le plus grand nombre y nomma Jean de Lichtemberg, & l[es] autres donnerent leurs voix à Allric de Sugnowe, neveu de l'Evêque. Ch[a]cun des deux élus se fit des partisans; les Seigneurs de Kirkel, de Kagne[ck] & de Hohenstein se déclarerent pour Jean leur parent, soutenu & approuv[é] par l'Archevêque de Mayence. Berthold soutint le parti de son neveu mais il fut mal secondé par les Strasbourgeois, & il fut enlevé par le[s] parens de Jean qui l'emmenerent prisonnier dans le fort de Kirkel. Bé[]noit XII irrité de cette entreprise donna fort inutilement des ordres pou[r] qu'on rendît la liberté à l'Evêque. Albert le Contrefait marcha tout auss[i] vainement à la défense du Prélat, tout ce qu'il put faire pour lui fut d[e] négocier & de conclure un traité fort désavantageux, & par lequel on con[]sentit à rendre la liberté à l'Evêque, à condition, qu'il ne fairoit rien dan[s] le gouvernement spirituel & temporel de son diocese, sans le consentemen[t] du Prévôt du chapitre de Strasbourg (1).

Divisions entre les Strasbourgeois.

Berthold accoutumé à vaincre, à imposer des loix à ses ennemis abattus, fut d'autant plus humilié des conditions onéreuses & flétrissantes qu'on lui avoi[t] prescrites, qu'il ne se croyoit point en état de s'y soustraire; dans la vûe de se faire un puissant protecteur, il alla trouver Louis V à Colmar, & lui porta ses plaintes; mais l'Empereur, soit qu'il ne se sentit pas lui-même assez fort pour réprimer les ennemis de l'Evêque, soit qu'il ne crut pas devoir les soulever contre lui, ou qu'il crut que cette occasion lui fourniroit un moyen de se réconcilier avec Bénoit XII, Protecteur de Berthold, parut vivement pénétré de la situation du Prélat, lui dit qu'il ne desiroit rien tant que de le rétablir dans ses droits, mais qu'il ne croyoit pas encore lui-même avoir assez d'autorité pour former une telle entreprise & pacifier les troubles de l'Alsace. Dès cet instant Berthold, par intérêt pour lui-même, résolut de travailler de toute sa puissance à la réconciliation de Louis V avec le Pape, & il fut bien secondé par l'Empereur, qui affecta le plus vif empressement à renouer avec le Souverain Pontife. Wirnebourg, Archevêque de Mayence & confident de Louis assembla à Spire un concile de ses suffragans ainsi que de la plûpart des Evêques & Prélats d'Allemagne. Ceux-ci aux instigations de

Berthold Evêque de Strasbourg travaille à la réconciliation de Louis V avec le Pape.

(1) *Histor. Alsat.* L. 24.

Virnebourg envoyerent à l'Empereur des députés chargés de le prier de faire inceſſamment la paix avec le Pape. „ *Juſqu'à préſent*, leur répondit Louis: *il n'a pas tenu à moi, & pour y parvenir, je ſuis prêt à faire tout ce que les Prélats jugeront à propos que je faſſe*". Très-contente de la déférence du Monarque, l'aſſemblée de Spire fit partir pour Avignon des députés, chargés de demander au Pape l'abſolution du chef de l'Empire, & de lui protester que s'il la refuſoit, l'aſſemblée ſe réuniroit & délibereroit ſur ce qu'elle auroit à faire. Bénoit XII qui deſiroit peut-être plus ſincerement que Louis cette réconciliation, fit un très bon accueil aux députés: „ *Hélas*, leur dit-il, les larmes aux yeux, *j'eſtime, j'aime votre Prince, & ſuis bien diſpoſé pour lui: mais que voulez-vous que je faſſe? Le Roi de France, qui ſçait bien que je ne peux lui réſiſter, m'écrit que, ſi j'accorde cette abſolution, il me traitera plus durement que ſes prédéceſſeurs n'ont traité Boniface* " (1).

Hiſt. d'Allemagne, 1314-1400.

Bénoit XII en effet craignoit tant Philippe de Valois, que pour lui témoigner ſon dévouement, il écrivit à l'Archevêque de Cologne une fort longue lettre dans laquelle, après avoir déclaré que le plus grand obſtacle à cette réconciliation étoit l'alliance du chef de l'Empire avec l'Angleterre contre la France, il ajoutoit fort mal adroitement, pour détruire les bruits qu'on répandoit du projet formé par le S. Siege d'anéantir les droits de l'Empire & du trône d'Allemagne „ *jamais je ne ſongeai à uſurper, ni à diminuer aucun de ces droits, quoiqu'il ſoit vrai que l'Egliſe a très-juſtement dépouillé Louis V de l'Empire & du Royaume, attendu qu'il n'y poſſédoit rien, les ayant reçus de celui ou de ceux qui n'avoient aucun droit de lui rien donner* (2). Indignés avec raiſon de cette lettre, d'autant plus révoltante, qu'elle les dépouilloit de tous leurs droits, les Princes de l'Empire s'aſſemblerent à Coſtheim près de Mayence, & dans la proteſtation qu'ils firent rédiger, & qu'ils ſignerent tous, à l'exception de Jean, Roi de Bohême, qui dès-lors étoit ſervilement attaché à la cour d'Avignon, ils déclarerent que celui qui étoit élu Roi des Romains par les Electeurs, ou par la plus grande partie d'entre eux, même en diſcorde, n'avoit beſoin, pour adminiſtrer les biens & les droits de l'Empire, ni de l'approbation, ni du conſentement, ni même de la confirmation du S. Siege. Peu contens de l'authenticité de cette proteſtation, les Electeurs ſe raſſemblerent quelques jours après à Rentz ſur le Rhin, & déclarerent par un acte public que depuis que Charlemagne avoit transféré l'Empire Romain à la nation Germanique, on avoit toujours regardé comme Empereur légitime, & indépendamment de la cour de Rome, celui qui avoit été nommé par les Electeurs; que du reſte, le Pape n'avoit d'autre droit que celui de couronner le chef de l'Empire, cérémonie qui ne conféroit aucune ſorte de puiſſance, mais qui ſuppoſoit eſſentiellement la dignité Impériale dans le Monarque qui ſe faiſoit couronner. D'après cette déclaration, les Electeurs jurerent de maintenir leurs droits & ceux de l'Empereur envers & contre tous, ſans nulle exception: & envoyant notifier au Pape leur délibération, ils lui écrivirent qu'ils attendoient de lui qu'il caſſât

Lettre fort mal adroite de Bénoit XII à l'Archevêque de Cologne.

Proteſtations des Electeurs contre les prétentions du Pape.

(1) Albert Argentin. P. 128. Spener. Raynald *ad ann.* 1338. No. 2-3. (2) *Id. ad Eund. ann.* No. 5-6-7-8.

SECT. VIII. *Hist. d'Allemagne*, 1314-1400.

tout ce que son prédécesseur avoit fait contre Louis V, ou bien, s'il réfusoit, qu'ils employeroient pour obtenir cette cassation les voies les plus efficaces (1).

Sage constitution donnée par Louis V. & manifeste.

Le ressentiment des Electeurs servoit trop bien Louis V, pour qu'il négligeât de profiter de tous les avantages qu'il pouvoit en retirer ; aussi Bénoit XII s'étant refusé aux propositions des Electeurs, l'Empereur dans une diete générale tenue à Francfort, fit cette constitution célebre, par laquelle établissant à perpétuité l'indépendance de l'Empire & de son Chef, il défendit à qui que ce pût être, sous peine d'être poursuivi comme criminel de leze majesté, d'avancer ou de soutenir rien de contraire à ce décret, ni d'obéir à celui ou à ceux qui auroient osé attenter à cette loi. Dans le même tems Louis V, publia un manifeste dans lequel, après avoir déclaré nulles toutes les procédures faites contre lui par Jean XXII, il démontroit qu'il est faux que la puissance Impériale vienne du Pape ; qu'il est tout aussi faux que le souverain Pontife ait la plénitude de puissance, soit au spirituel, soit au temporel, puisque le Concile général est manifestement supérieur au Pape. Enfin, l'Empereur terminoit son manifeste par les défenses les plus séveres à tous ses sujets de déférer aux sentences de Jean XXII, & par un ordre à tous les Ecclésiastiques de célébrer l'office divin sans égard à l'interdit injustement lancé par ce fougueux Pontife (2). Ces nouvelles loix exciterent d'abord quelques murmures parmi le clergé d'Allemagne; mais ceux d'entre les Ecclésiastiques qui refuserent de s'y conformer ayant été chassés de leurs Eglises, les autres se soumirent. Cependant Bénoit XII affecta d'accueillir fort mal le député que lui envoya l'Evêque de Strasbourg pour lui faire part du manifeste de Louis & de la résolution unanime des Princes de l'Empire; mais, malgré ces marques extérieures de mécontentement, il ne tarda point à envoyer un Nonce à Louis V, pour l'engager à poursuivre la négociation, & le prier d'envoyer incessamment à Avignon des Ambassadeurs munis de pouvoirs suffisans, &, avant tout, de conclure la paix avec les Rois de France & de Naples.

Démarches de Bénoit pour la Paix.

Celui qui s'intéressoit le moins en Allemagne à la réconciliation du sacerdoce & de l'Empire étoit Albert, Duc d'Autriche surnommé le *Contrefait*; il songeoit alors à en venir à l'exécution d'un projet fort au dessus de son expérience & de ses forces; ce projet étoit de reduire les Suisses & les contraindre par la force à rentrer sous la domination de la Maison d'Autriche. Dans cette vûe il rassembla toutes ses troupes, passa le Rhin à Schaffouse, fut arrêté à Kibourg par une poignée de Suisses, qui défirent son avant-garde, fut vivement harcelé dans sa marche, contraint de s'arrêter au Canal de Zurich, & fort content enfin de la nouvelle qu'il y reçut des troubles qui agitoient l'Alsace, & qui lui fournirent un prétexte plausible de renoncer à son entreprise pour voler au secours des villes de son domaine. Ces troubles d'Alsace étoient causés par le fanatisme du peuple soulevé contre les Juifs par un Gentil-homme nommé Armleder, & qui avoit persuadé à cette foule mutinée, que c'étoit plaire au Ciel que d'égorger sans pitié tous les Juifs &

Inutile expedition d'Albert contre les Suisses.

(1) Herward *ad ann.* 1338. N. 24. Dumont *Corps Diplom. Tom. I. Part.* 2 Goldast. *constit Imper. Tom.* 3. Rebdorf. P. 426. (3) Spener. *Hist. Germ. Univ.* Tom. 2. L. I. c. 6. Albert Argentin. *Chronic.* P. 129. Rebdorf. P. 436.

de s'emparer de leurs biens (1). Cette doctrine fut d'autant plus facilement adoptée par une multitude de payfans, qu'elle leur offroit un moyen affuré de s'enrichir par le brigandage, ils s'affemblerent fous les étendards d'Armleder qui prit le titre de Roi ; & la fuperftition s'étendant de proche en proche dans la haute Allemagne; Armleder extermina tous les Juifs qui eurent le malheur de tomber entre fes mains; il s'empara de tout ce qu'ils poffédoient & quand les Juifs manquerent à fes troupes, elles fe jeterent fur les Chrétiens qui furent contraints de prendre les armes contre ces effaims de fcélérats: ils euffent ravagé l'Allemagne & l'Empire fi, de concert avec Louis V, l'Evêque Berthold ne fe fût ligué contre eux avec la plûpart des Seigneurs d'Alface. Armleder fut pris: on le fit périr fur l'échafaud: les payfans fanatiques qu'il avoit raffemblés furent fi fort effrayés par cet exemple, qu'ils fe difperferent & ne reparurent plus (2).

Hift. d'Allemagne, 1314-1400.

Perfécution contre les Juifs.

La guerre entre la France & l'Angleterre s'envenimoit de jour en jour, quelques foins que Bénoit XII fe donnât pour infpirer aux deux Monarques des vûes pacifiques: dans fes lettres à Edouard il lui faifoit les reproches les plus amers au fujet de l'alliance qu'il avoit contractée avec Louis V, *hérétique impénitent*, difoit-il, *& publiquement reconnu pour le perfécuteur de l'Eglife.* Le fouverain Pontife ne pardonnoit pas à Edouard d'avoir accepté le Vicariat de l'Empire; des mains d'un ufurpateur qui, fuivant lui, n'avoit aucune forte de droit à la dignité Impériale. Afin qu'on ne doutât point de fa maniere de penfer à cet égard, le fouverain Pontife écrivit en même tems à fes Légats en Italie & en Allemagne, que l'Empire étoit vacant, & que l'adminiftration en appartenoit évidemment au Siege Apoftolique, mais il étoit bien plus évident que ces deux propofitions étoient deux fauffetés infignes: le Trône Impérial étoit rempli, & depuis plus d'un fiecle il ne l'avoit pas été auffi dignement; il étoit tout auffi faux que l'adminiftration de l'Empire vacant eut jamais appartenu au S. Siege (3). La conduite du fouverain Pontife étoit d'autant plus finguliere que dans le même tems qu'il déclaroit Louis déchu du trône, hérétique & excommunié, il ne ceffoit de faire de nouvelles tentatives pour engager ce Prince à renouer la grande affaire de fa réconciliation, & les lettres qu'il lui écrivoit à ce fujet étoient fi preffantes & fes exhortations fi affectueufes, que Louis V promit de fatisfaire le S. Siege, aux conditions que dans fa querelle avec le Roi de France, il s'en remettroit au jugement du Pape; que fi Philippe de Valois confentoit auffi à accepter Bénoit XII pour arbitre, Edouard de fon côté s'en rapporteroit à la décifion de l'Empereur; qu'enfin, on commenceroit par ordonner une trêve entre la France & l'Angleterre. Louis V ne doutoit pas que le Pape montrant un défir fi vif pour la paix, n'acceptât ces propofitions. Il fe trompa, Bénoit XII les rejeta fort durement & répondit qu'à l'égard des démêlés de Louis avec Philippe, ils rouloient fur quelques droits de l'Empire, & que, par cela même Louis n'y avoit aucun intérêt, attendu qu'il ne poffédoit pas légitimement le Sceptre Impérial, auquel il devoit commen-

Lettre ridicule de Bénoit XII au Roi d'Angleterre. 1339.

(1) *Chronic.* Vitod. (2) Lunig. *Archiv. Imper.* Tom. 7. P. 12. (3) Spener *Hift. Germ. univ.* Tom. 2. Lib. 1. cap. 6.

SECT. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

cer par renoncer (1). Quelqu'indigné que fut Louis d'une telle réponſe, il feignit, & promit même de faire partir pour Avignon des Ambaſſadeurs, auxquels le Pape envoya des paſſeports: mais tandis que Bénoit XII ſe flattoit de recueillir enfin le fruit des attentats de Jean XXII, d'humilier le chef de l'Empire & de diſpoſer à ſon gré du trône d'Allemagne, Louis V ſongeoit à toute autre choſe qu'à ſe déshonorer par ſon aveugle déférence aux vûes ambitieuſes de la cour d'Avignon. Ses Ambaſſadeurs différerent ſous mille divers prétextes leur départ d'Allemagne; & l'Empereur commençant, lorſqu'on s'y attendoit le moins ſes hoſtilités contre les partiſans du Pape, fournit de nombreuſes troupes à Edouard, qui, à la tête d'une formidable armée étoit entré déjà dans les terres des Pays Bas, où il s'étoit rendu maître de Bruxelles, de Mons & de Valenciennes.

Bizarre conduite du Pape & ſage Politique de Louis V.

Les Flamands ſoulevés contre la France avoient pour chef le fameux Artavelle, qui de l'état obſcur de braſſeur de biere, s'étoit rendu le maître abſolu de ſa patrie, & après en avoir chaſſé le Comte de Flandre & ſa famille, avoit fondé une ſorte de gouvernement républicain, ſur lequel il avoit une telle domination, que rien ne ſe faiſoit que par ſes ordres. Toutefois quelqu'animés contre les François que fuſſent les Flamands, qui dans les derniers traités de paix avoient promis par ſerment de ne jamais prendre les armes contre le Roi de France, ils n'oſoient marcher contre Philippe de Valois, & refuſoient de prendre part à cette guerre. L'intriguant Artavelle imagina, pour lever tout ſcrupule, de conſeiller à Edouard de prendre le tître & les armes du Roi de France. Edouard adopta ce conſeil, & dès lors les Flamands le reconnoiſſant pour leur Souverain, combattirent avec d'autant plus de zele ſous ſes drapeaux que ſoutenant la cauſe d'un Roi de France, ils croyoient, d'après la déciſion d'Artavelle leur chef, ne donner aucune atteinte à leurs ſermens (2).

Hoſtilités en Flandre.

Tandis que de part & d'autre on pourſuivoit cette guerre qui devoit être ſi fatale aux deux nations, Louis V n'étoit occupé que des moyens de terminer ſes différens avec le ſouverain Pontife; déjà même il cédoit aux inſtances de Jean, Roi de Bohême, qui lui repréſentoit vivement que la voie la plus ſûre pour obtenir ſon abſolution étoit d'abandonner l'alliance qu'il avoit contractée, & de ſe réunir avec Philippe de Valois; mais Edouard inſtruit de ces diſpoſitions lui envoya des députés chargés de lui repréſenter combien une telle conduite ſeroit contraire à l'honneur & à l'équité. Louis V en effet, ſentant qu'il y auroit une eſpece de honte à rompre auſſi légerement les engagemens qu'il avoit pris, répondit qu'il obſerveroit les clauſes du traité d'alliance, & promit de conſerver à Edouard tant qu'il ſeroit en guerre avec la France, la qualité qu'il lui avoit donnée de Vicaire de l'Empire. Dans les circonſtances où ſe trouvoit l'Empereur, ſa fidélité à remplir ſes promeſſes étoit d'autant plus reſpectable, qu'elle nuiſoit infiniment à ſes intérêts. En effet, depuis qu'il avoit eu l'imprudence de ſe liguer avec le Roi d'Angleterre, les troupes qu'il entretenoit au ſervice de l'Angleterre le

Fidélité de Louis V dans ſon alliance avec Edouard. 1340.

(1) Albert Argentin. Raynald *ad ann.* 1339. N°. 2—6. (2) Daniel *Hiſt. de Fr.* Tom. 3. d'Orleans *Hiſt. de Fr.* Tom. 2. *Hiſt. de Philippe de Valois.* Liv. 2.

mettoient hors d'état d'envoyer des secours en Italie, où la puissance impériale étoit tout-à-fait méconnue, & où l'autorité du Pape s'affermissoit de jour en jour. La plûpart de ces petits Tyrans qui, usurpant en Lombardie les droits de la souveraineté, asservissoient les villes & opprimoient le peuple; ambitieux de conserver leur pouvoir illégitime, s'étoient soumis à Bénoit XII, qu'ils avoient reconnu pour maître, & qui, pour un tribut annuel, leur avoit accordé le titre de Vicaires de l'Empire.

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Peu content de ses succès en Italie le souverain Pontife ne pouvoit être satisfait que par la ruine totale du chef de l'Empire, & pour la hâter autant qu'il seroit en lui, il écrivit à Edouard, le pressa de se détacher de l'alliance de l'Empereur, & offrit même de le réconcilier avec Philippe de Valois. Edouard étoit alors d'autant plus éloigné de suivre ce conseil, que le Comte de Hainaut qui s'étoit séparé de la confédération des Princes Allemands, pour passer au service du Roi de France, venoit de rentrer dans la ligue. Aussi, bien loin de songer à la paix, Edouard ne s'occupa que des moyens de se dédommager de la perte de Trin-l'Evêque, récemment pris d'assaut par le Duc de Normandie. A la nouvelle de la perte de cette place, le Roi d'Angleterre, qui étoit passé dans ses Etats, rassembla toutes ses forces, & suivi de cinquante vaisseaux, s'embarqua sur la Thamise, & fit voile, dans l'intention d'aborder à l'Ecluse: mais Philippe de Valois informé de la route que les Anglois devoient tenir envoya une nombreuse flotte à la hauteur de l'Ecluse, avec ordre de s'opposer à la descente des ennemis: bientôt ceux-ci parurent; les deux flottes se joignirent, le combat fut sanglant & le carnage affreux: cependant la victoire balançoit incertaine encore, lorsqu'une nouvelle flotte de Flamands & de Saxons parut & s'unissant aux Anglois fit remporter à ceux-ci le succès le plus complet (1).

Victoire des Anglois sur les François à l'Ecluse & trêve entre la France & l'Angleterre.

Edouard vainqueur de Philippe ne fut pas plutôt arrivé à l'Ecluse, que rassemblant une armée de cent cinquante mille hommes, il alla mettre le siege devant Tournai: mais il y échoua, &, malgré cette multitude d'assiégeans, le Duc de Bourgogne qui commandoit dans cette place, opposa la plus vigoureuse résistance, & donna le tems à Philippe de Valois d'accourir, à la tête de soixante mille hommes: Philippe accompagné des Rois de Navarre & de Bohême qui combattoient pour lui tenta de forcer les Anglois dans leur camp; Edouard au bruit de la marche des ennemis, sortit de ses lignes, résolu d'en venir à une action décisive, & déjà il commençoit a ranger ses troupes en bataille, lorsqu'il vit arriver Jeanne de Valois, Douairiere de Hainaut, sa belle-mere & sœur de Philippe, qui malgré les conseils d'Artavelle, parvint à faire consentir les deux Monarques à une trêve de dix mois, dont à force de soins, Bénoit obtint la continuation pour deux ans (2).

Pendant que cette trêve se concluoit à Tournai, & qu'Edouard congédioit les Princes d'Allemagne, Louis V, dans une diete, demandoit aux Seigneurs de l'Empire des secours pour aller réduire les villes d'Italie qui s'étoient soustraites à la domination impériale: mais cette proposition fut reçue si froidement par les uns & combattue si vivement par les autres, que

(1) Froissard. Tom. 1. *Hist. Philippe de Valois* Liv. 2. *Chronic. de Flandre.* (2) Daniel & d'Orleans *Hist. de Fr. Annal. de Flandre.* Froissard Tom. 1.

SECT. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

Allarmes que Louis V donne au Pape.

l'Empereur fut contraint de remettre cette expédition à d'autres tems: cependant comme il ne cachoit pas le dessein où il étoit, d'envoyer, aussitôt que les circonstances le permettroient, une armée en Italie, & d'y passer lui-même, afin d'y rétablir sa puissance; ce projet allarma si fort le Pape, qu'il écrivit au Patriarche d'Aquilée de se liguer avec le Comte de Tirol, les Florentins & quelques autres peuples, afin de s'opposer au passage des impériaux, mais Louis V n'étoit alors rien moins que disposé à passer les Alpes, & tandis que par ces bruits d'invasion & de conquête il inspiroit des craintes à Bénoit XII, il ne cessoit de donner à la cour d'Avignon des espérances au sujet de sa réconciliation. Le souverain Pontife qui affectoit de désirer avec la même ardeur ce racommodement, écrivit à Louis V, que l'Eglise étoit toujours prête à le recevoir dans son sein, mais qu'il croyoit ses démarches d'autant moins sinceres, qu'il paroissoit ne chercher qu'à tromper l'Eglise, & se jouer de la bonne foi de son chef; qu'il étoit tems néanmoins que l'on sçut de part & d'autre à quoi s'en tenir, & que s'il n'étoit pas réconcilié avant la Pentecôte suivante, le S. Siege seroit forcément obligé d'user de la plus grande sévérité (1).

Louis V se détache d'Edouard & se ligue avec Philippe de Valois.

Ces remontrances ne firent aucune impression sur l'Empereur, qui, très-peu disposé à se soumettre à la pénitence qu'il prévoyoit que l'on exigeroit de lui, remit à d'autres tems la conclusion de cette affaire. Cependant Philippe de Valois profitant de la trêve, mettoit avec succès tous ses soins à affoiblir Edouard, & il parvint à détacher des intérêts de l'Angleterre les alliés sur lesquels elle comptoit le plus: tel fut entre autres l'Empereur, qui, aux sollicitations de son épouse, niéce de Philippe, abandonna la cause d'Edouard, lui ôta le Vicariat de l'Empire, &, sous prétexte qu'il avoit conclu la trêve sans le consulter, il se ligua avec le Roi de France qui mit aussi dans ses intérêts plusieurs Princes de l'Empire (2). L'une des principales conditions du traité entre Louis & Philippe étoit que le Roi de France hâteroit de toute sa puissance la réconciliation de l'Empereur avec le S. Siege; & en effet, par les mêmes Ambassadeurs qui allerent notifier ce traité à Bénoit XII, Philippe le faisoit solliciter de conclure cet accommodement: mais il s'en falloit bien que le Roi de France fut aussi bien intentioné pour Louis qu'il affectoit de le paroître: on prétend même qu'il avoit envoyé dire secrétement au Pape qu'il se gardât de conclure cette réconciliation: ensorte que Bénoit résidant à Avignon, & dans la dépendance de Philippe, n'osoit plus répondre qu'en termes vagues aux Ambassadeurs de Louis, qui ne tarda pas à s'appercevoir qu'il étoit également joué par le Pape & par le Roi de France: mais comme au fond il ne prenoit lui-même qu'un très-foible intérêt à cet accommodement, il ne se plaignit point (3).

Il est joué par son nouvel allié.

A peu près vers le tems que les Rois de France & d'Angleterre suspendoient, au moyen de la trêve, le cours de leurs hostilités, Jean, Roi de Bohême éprouvoit la plus irréparable des pertes, celle de la vûe; il alla vainement

(1) Albert Argentin: Raynald *ad ann.* 1340. N°. 67—69. (2) Daniel *Hist. de Fr.* Tom. 3. *Epist. Edouard. apud Walsingam.* (3) Maimbourg *Hist. de la décad. de l'Emp.* L. 6. Albert Argentin: *Chronic.* P. 128.

nement chercher des secours jusqu'à Montpellier, il devint & demeura aveugle; cet accident l'affligea au point, qu'avant que de rentrer dans ses Etats, s'arrêtant au Pont de Bouvines, entre Lille & Tournai, il y déclara ses dernieres volontés par un acte public; & ce testament, qu'il sembloit ne faire que pour assûrer le sort de son jeune fils Wenceslas, âgé pour lors de deux ans seulement, fut bientôt une source de divisions, car Charles frere ainé de Wenceslas s'empara de ce duché & le garda pendant huit années (1).

Sect. VIII. Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Troubles & divisions en Dannemarck.

Des troubles beaucoup plus violens agitoient alors le Dannemarck; Eric & Christophe étoient morts; Othon, fils du dernier étoit retenu en captivité par Gerhard Comte de Rendsbourg, qui s'étoit fait nommer Régent du Royaume pendant l'interregne, & Waldemar, frere d'Othon vivoit paisible à la cour de Munich, auprès de l'Empereur. Gerhard, d'une ambition outrée, vouloit mettre cette couronne sur la tête du Comte de Sleswick son neveu, qui y avoit renoncé, il ne cessoit de le presser de faire valoir ses droits, promettant de le seconder de toute sa puissance, mais les Danois avoient résolu de ne jamais passer sous le joug de la famille de Holstein; se doutant des desseins du Régent, ils envoyerent à Louis V des Ambassadeurs, chargés de le prier de leur renvoyer le jeune Prince Waldemar, qu'ils vouloient placer sur le trône de ses peres. Informé de cette démarche, Gerhard commença par déclarer que lui ni son neveu n'aspiroient au sceptre Danois; & cependant, lorsqu'il cherchoit à en imposer par cette fausse déclaration, il fit comme Régent du Royaume les plus grands changemens, & donna les gouvernemens les plus importans à des personnes attachées à la maison de Holstein. Ces innovations achevant de le rendre odieux, les Danois prirent les armes & leverent de toutes parts l'étendard de la révolte. Gerhard à la tête d'un corps de dix mille hommes de troupes étrangeres marcha contre les révoltés, massacra impitoyablement tout ce qui se présenta devant lui, mit à feu & à sang tout le pays qu'il parcourut jusqu'à Randersen, & ulcéra vivement contre lui le peu de Seigneurs Danois, qui jusqu'alors lui avoient paru attachés.

L'un de ces Seigneurs, Nicolas Jacobi, homme d'une illustre naissance & d'un courage intrépide, forma le généreux projet de délivrer la nation du tyran qui l'opprimoit, mais afin d'éviter jusqu'aux apparences de la trahison, il commença par dire au Comte Gerhard qu'il renonçoit à son amitié; & dès ce moment se déclaroit son ennemi. Quelques jours après le brave Jacobi, accompagné seulement de 47 cavaliers, entra dans Randersen, pénétra dans la maison où logeoit le Régent, dont il massacra la garde, enfonça les portes de son appartement, alla l'égorger dans son lit, & se retira si précipitamment lui & les siens qu'il fut vainement poursuivi. La mort du Comte de Rendsbourg ranima le courage des Danois, qui, commandés par Jacobi chasserent du Royaume les Princes de Holstein & leurs partisans, ils remporterent même sur eux une victoire complette, quoique funeste à Jacobi, tué dès le commencement de l'action. La retraite des Princes de Holstein rétablit le calme parmi les Danois qui proclamerent Roi, Waldemar III, fils de Christophe II. Prince d'un caractere aimable, doux, généreux, chéri

Fin des Troubles de Dannemarck.

(1) Dubrav: *Hist. Bojem:* L. 21. *Hist. Luxemb.* L. 29.

Sect. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

de Louis V, auprès duquel il avoit passé douze années, & qui par la médiation du Margrave de Brandebourg & du Duc de Poméranie parvint à terminer par un traité de paix, les anciennes contestations qui subsistoient depuis tant d'années entre les Princes de Holstein & la Maison régnante en Dannemarck (1).

La paix régnoit en Allemagne, & le même Monarque, Louis V qui l'y avoit solidement établie, s'occupoit tout entier des moyens de la perpétuer; il parcouroit, non en Roi qu'on redoute, mais en Prince chéri les provinces, s'arrêtoit dans les villes, écoutoit les plaintes, jugeoit les différens, veilloit à l'administration de la justice, poursuivoit lui-même les brigands, faisoit exécuter les réglemens des dietes de l'Empire, & n'avoit pour ennemis que les perturbateurs du repos public. Content du bonheur & de la paix qu'il avoit procurés à l'Empire & à l'Allemagne, il revint tenir sa cour à Munich, où il donna un magnifique tournois, dans lequel se signalerent plusieurs Seigneurs de l'Empire & plus qu'eux Raoul, Duc de Lorraine, fils de Frideric IV, mort en 1329. Raoul étoit très-jeune encore quand la mort lui enleva son pere; mais Isabelle d'Autriche sa mere fut déclarée Régente, & elle se conduisit avec tant de sagesse, de prudence & d'habileté, que le jeune Raoul gagna beaucoup sous une telle administration: il y avoit peu de tems qu'il avoit eu le malheur de perdre Isabelle, lorsqu'il se rendit à Munich (2).

Mort de Bénoit XII: Election de Pierre Roger, qui prend le nom de Clément VI. 1341-1342.

Ce fut à peu près dans ce tems que mourut aussi Bénoit XII. Il fut amerement regretté, & il méritoit de l'être. On lui donna pour successeur le Cardinal Pierre Roger, François d'une naissance distinguée, jadis Moine en Auvergne dans l'Abbaye de la Chaise-Dieu, nommé ensuite par le Pape Jean XXII à l'Abbaye de Facamp, d'où il étoit passé à l'Evêché d'Arras; élevé en France au poste de Garde des Sceaux il le quitta pour l'archevêché de Sens, d'où il fut transféré à l'archevêché de Rouen, qu'il possédoit encore lorsqu'il fut élu Pape; il prit le nom de Clément VI; il se donna bien des soins pour rétablir la paix entre la France & l'Angleterre, mais surtout il ne perdit point de vûe l'Italie, divisée toujours par les factieux, qui s'y faisoient une guerre perpétuelle (3).

A la tête d'une armée, Louis V étoit alors dans le Tirol dont il s'étoit emparé comme appartenant à son fils du chef de Marguerite. Clément VI craignant que l'Empereur ne passât du Tirol en Italie, envoya des ordres à son Légat, qui, ligué avec tous les Princes Lombards se disposoit à fermer aux Impériaux le passage de l'Italie; mais la présence de Louis V étoit trop nécessaire en Allemagne pour qu'il songeât à franchir les Alpes. Les mesures que prenoit le nouveau Pontife firent juger qu'il ne tarderoit pas à se déclarer l'ennemi de l'Empereur. Clément VI en effet étoit d'un caractere trop ambitieux pour vivre en bonne intelligence avec le chef de l'Empire. Inquiet, intriguant, hardi, entreprenant, téméraire & d'une violence outrée, Pierre Roger avoit de la puissance Pontificale une plus haute idée que

Caractere de Clément VI.

(1) Huitfeld *Hist. Dan.* Tom. 3. Meursius *Hist. Dan. ad ann.* 1340. Pontanus *Rerum Dan. Hist. ad ann.* 1340. (2) *Histoire de Lorraine.* L. 26. (3) Baluz. *Vit. Papar. Avenion.* 284, 311.

n'en avoit eu Jacques d'Offa de Cahors: il étoit avide de richeffes, dévoré du défir d'élever fes parens au comble des honneurs & de l'opulence. Du refte, il étoit prefque tout auffi avide de plaifir: il vouloit que par le fafte & la magnificence, fa cour égalât, &, s'il étoit poffible, qu'elle éclipfât celles des Rois: il aimoit à fe faire efcorter d'une nombreufe fuite de chevaliers: fes parens auxquels il prodiguoit fes tréfors & les plus riches bénéfices étoient, pour la plûpart des jeunes gens fans mœurs & d'une vie fcandaleufe, ce qui ne l'empêcha point d'en élever plufieurs au cardinalat. Il fe piquoit très-peu lui-même de donner l'exemple de la décence. Dans fon palais, & jufques dans fa chambre à coucher, il étoit toujours environné de jeunes femmes. Ses affiduïtés auprès de la Comteffe de Turenne, & le peu de foin qu'il prenoit de dérober au public, fon amitié pour elle fcandalifoient les fages, révoltoient le peuple, & autorifoient les défordres des jeunes libertins de fa cour. Tel étoit Clément VI, qui fut à peine affis fur la chaire Pontificale qu'il s'attacha à renverfer Louis V du trône de l'Empire (1).

Hift. d'Allemagne, 1314-1400.

Mais fi l'Empereur étoit menacé des attaques d'un violent perfécuteur, la mort de Robert, Roi de Naples le délivroit de l'un de fes plus implacables ennemis. Robert le plus fage & le plus éclairé des Princes de fon tems, laiffa fa couronne & d'immenfes tréfors à Jeanne, fa petite-fille, & nomma des adminiftrateurs pour régir le gouvernement, jufqu'à ce que Jeanne, fort jeune encore, eût atteint fa 25e année. Sous prétexte qu'en qualité de Seigneur fuzerain le gouvernement de ce Royaume lui appartenoit, Clément VI, caffant le teftament de Robert, défendit aux Adminiftrateurs de s'ingérer en aucune maniere dans la tutelle de Jeanne, ni dans l'adminiftration du Royaume, dont il confia la régence à un Cardinal. Le Royaume de Naples n'étoit cependant pas le principal objet des foins du fouverain Pontife, c'étoit en Allemagne & contre Louis V qu'il fe donnoit les plus grands mouvemens. Irrévocablement décidé à perdre le chef de l'Empire, il publia une bulle dans laquelle raffemblant les dénonciations & les calomnies imaginées par fes prédéceffeurs, *comme fes crimes*, ajoûtoit-il, *deviennent chaque jour plus énormes, & que nous ne pouvons nous empêcher de l'en punir, nous lui ordonnons de fe défifter dans trois mois de l'Empire, de quitter le titre de Roi, & toute autre dignité, & de venir en perfonne fe foumettre à nos ordonnances; lui déclarant qu'à faute de foumiffion, nous procéderons contre lui temporellement & fpirituellement, fuivant l'énormité de fes actions* (2).

Mort de Robert, Roi de Naples. Clément VI caffe fon teftament.

Bulle audacieufe de Clément VI contre Louis V. 1342.

Peu content d'envoyer cette bulle à tous les Prélats d'Allemagne, avec ordre de la publier & de la faire afficher, Clément VI répondit avec hauteur & renvoya durement les agens que l'Empereur, auffi modéré que fon ennemi fe montroit violent, lui avoit envoyés. A peine le délai de trois mois fut écoulé, que l'altier Pierre Roger affemblant les Cardinaux en confiftoire, déclara Louis contumace, & notoirement convaincu de tous les crimes dont Jacques de Cahors avoit jugé à propos de l'accufer, mais l'Empereur avoit écrit au Roi de France que ce feroit à lui qu'il s'en prendroit des procédures que le Pape fairoit, & Philippe écrivit fi fortement au fouverain Pontife, que celui-ci n'ofa paffer outre. Mais fi Clément VI fut contraint, par

(1) Raynald *ad ann.* 1342. No. 42. *usque ad* No. 57. (2) Albert Argentin, P. 253.

Attentats & intrigues du Pape. 1343.

la crainte d'irriter Philippe de Valois, de suspendre le cours de ses procédures, il n'en agit pas moins vivement contre Louis V & il envoya secrétement à l'Archevêque de Trêves une lettre qui devoit être communiquée aux autres Electeurs, & par laquelle il les pressoit d'élire au plutôt un Roi des Romains. Le Pape dans le même tems invita Charles de Luxembourg Marquis de Moravie & fils de Jean, Roi de Bohême, à se rendre à Avignon, car comme c'étoit Charles que Clément VI désiroit d'élever à l'Empire, il vouloit prendre des mesures pour s'assurer de sa fidélité & sur-tout de sa reconnoissance.

Louis V s'étoit fait, même parmi les Princes de l'Empire plusieurs ennemis, soit par l'usurpation du Comté de Tirol, soit par l'injure faite au fils du Roi de Bohême, en appuyant de toute sa puissance la dissolution du mariage de Marguerite: ensorte que pour ne pas avoir à lutter en même tems contre le S. Siege & contre ses propres sujets, il fit partir pour Avignon des Ambassadeurs chargés du pouvoir signé de sa main, & par lequel il les autorisoit à avouer en son nom toutes les hérésies qu'on lui avoit imputées, même de renoncer à l'Empire & de ne le reprendre que des mains du Pape, & à titre de grace. A cet excès de soumission, Clément VI comprenant que Louis se trouvoit dans une inquiétante situation, n'en devint que plus fier & plus éxigeant; cependant, pour ne pas offenser Philippe de Valois, il feignit de se prêter aux vûes de la cour de France, & remit aux Ambassadeurs de l'Empire un modele de procuration qu'il vouloit que Louis signât: ce modele étoit conçu en termes si durs, il étoit si fort humiliant, qu'il ne doutoit pas que Louis ne le rejetât avec indignation. Il se trompa pourtant; l'Empereur le signa, & se hâta de le renvoyer par des députés au souverain Pontife auquel il écrivit une lettre fort soumise. Ces envoyés, après avoir rempli toutes les formalités d'usage, presserent le Pape de leur donner les articles de la pénitence qu'il vouloit imposer à leur maître. Mais au lieu d'ordonner des prieres, des bonnes œuvres, Clément VI remit aux députés un écrit par lequel il étoit enjoint à l'Empereur, 1°. de soumettre sa couronne à la Thiare & de reconnoître l'Empire entierement dépendant du S. Siege; 2°. de céder à l'Eglise certaines villes: 3°. de faire des choses qui eussent pour jamais avili la dignité Impériale (1).

Conditions avilissantes proposées par le Pape à Louis V. 1344.

Louis V qui déjà n'avoit fait que trop d'avances, fut d'autant plus content des demandes outrées de Clément VI, qu'elles lui présentoient un moyen honnête de se retracter. Il déclara juridiquement que, quant à ce qui concernoit sa personne, comme Catholique zélé, il accepteroit volontiers les loix que le S. Siege lui prescrivoit, quelque dures qu'elles fussent; mais que, comme Empereur, il ne pouvoit se soumettre à ces conditions, à moins qu'elles ne fussent ratifiées par les villes & les Princes, auxquels il envoya des copies des articles qu'il avoit reçus, les invitant à l'aider de leurs conseils dans une diete qu'il indiqua à Francfort. Là, les propositions de Clément VI furent condamnées avec indignation par les villes, les Princes & sur tout les Electeurs, qui conjurerent l'Empereur de ne point accepter ces odieuses Loix. Quoique le Pape à qui l'on envoya le résultat de cette délibération dut

(1) Rebdorf *Chronic.* Villani L. 12. Maimbourg Liv. 6.

s'attendre à l'impreſſion défavorable que feroient les loix qu'il avoit impoſées, il feignit la plus violente colere contre Louis, & jura de venger le S. Siege des injures que ne ceſſoit, diſoit-il, de lui faire le chef de l'Empire; afin même d'aſſûrer ſa vengeance, il ſe lia plus étroitement qu'il ne l'étoit avec les Princes de la Maiſon de Luxembourg, prit des engagemens avec Jean, Roi de Bohême, & Baudouin, Archevêque de Treves pour élever Charles, Marquis de Moravie & fils de Jean au trône de l'Empire (1).

Hiſt. d'Allemagne, 1314-1400.

Les Princes de l'Empire rejettent avec indignation les propoſitions odieuſes de Clément VI.

Dans le tems même que le Souverain Pontife préparoit la ruine de l'ennemi qu'il vouloit opprimer; le Roi de Bohême déclaroit la guerre à Caſimir, Roi de Pologne, au ſujet de l'hommage pour le Duché de Schweidnitz dans la haute Siléſie, que Boleſlas avoit prêté à Caſimir, contre les réclamations de Jean, qui prétendoit que la haute Siléſie relevoit de ſa couronne. Les premieres hoſtilités ne furent point heureuſes pour Jean, dont l'armée fut complétement battue par Caſimir; mais affoibli, même par ſes triomphes, le Roi de Pologne, afin de conſerver ſa ſupériorité, quelqu'attaché qu'il fut au Pape, ne balança point à conclure un traité d'alliance avec Louis V. Clément n'en fut pas plutôt informé, qu'il écrivit à Caſimir pour lui reprocher d'avoir ſouillé la gloire du ſang Polonois en ſe liguant avec un impie, un ſchismatique, foudroyé par le S. Siege, & condamné dès cette vie à la réprobation éternelle. Très-ſenſible à ces remontrances, Caſimir s'excuſa, proteſtant que jamais il n'eut ſongé à cette alliance, s'il ne ſe fut ſenti trop foible pour lutter ſeul contre les Bohémiens; du reſte, il promit de ne jamais prendre les armes contre l'Egliſe en faveur de ſon allié. Clément VI voulut bien ſe laiſſer fléchir, & cette guerre finit par le mariage de Charles, Marquis de Moravie, veuf depuis quelque tems avec la niece de Boleſlas, Duc de Schweidnitz & fille de Henri, Duc de Jaures; Boleſlas ainſi que Henri, promirent de ſoumettre leurs Duchés à la couronne de Bohême pour eux & pour leurs ſucceſſeurs; de ſon côté, le foible Caſimir renonça pour jamais à la Siléſie, & fit confirmer ſa renonciation par la diete Polonoiſe (2). Il ne fut pas auſſi facile à Clément VI de détacher le Roi de Hongrie des intérêts de Louis V: en effet, le Roi de Hongrie venoit de ſuccéder à Charobert ſon pere, qui avoit laiſſé deux autres fils, André & Etienne; André avoit été marié, pour ſon malheur, avec Jeanne, 1ere Reine de Naples, & peu de tems après avoit été étranglé par ſes domeſtiques. Ce meurtre ſouleva, contre Jeanne, qui en fut généralement accuſée, l'Europe entiere, & ſur-tout Louis, Roi de Hongrie, qui réſolut de porter le fer & la flamme dans le Royaume de Naples pour venger ſon frere, & afin de n'avoir rien à craindre pour ſes Etats pendant ſon abſence, il fit un traité d'alliance avec l'Empereur. Clément lui écrivit à ce ſujet les lettres les plus vives; elles furent inutiles, & le Roi de Hongrie reſta conſtamment attaché à ſon allié (3).

Clément tente inutilement de détacher Roi de Hongrie des intérêts de Louis V.
1345.

Dans le tems que ces traités ſe concluoient, au grand déplaiſir du Souverain Pontife, le Comte de Hainaut, croyant avoir à ſe plaindre des habitans d'Utrecht, entreprit de les aſſiéger, & ne fut point heureux, il étoit même, après ſix ſemaines de ſiege, reduit à de facheuſes extrémités, lorſque Jean

(1) Id. ibid. Spener *Hiſt. Germ. Univ. ad ann.* 1344. (2) Du gloſſ. *Hiſt. Polon. L.* 9. (3) Raynald *ad ann.* 1345.

Sect. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

d'Arkel, Evêque d'Utrecht parvint à le réconcilier avec les habitans de cette ville. Le Comte ne fut pas plutôt débaraſſé de cette guerre, fort mal-à-propos entrepriſe, qu'il fit embarquer ſes troupes à Dordrecht, & alla faire une incurſion en Friſe; où il fut plus malheureux encore, il y tomba dans une embuſcade & fut tué; l'Impératrice Marguerite ſa ſœur hérita de tous ſes fiefs, ſoit de Hollande, ſoit de Hainaut (1).

Mort du Comte de Hainaut.

Cependant le Souverain Pontife avoit d'autant plus de ſuccès en Allemagne, (où par ſes lettres & ſes émiſſaires, il ne ceſſoit d'exciter à la revolte les ſujets de l'Empire,) qu'il étoit puiſſamment ſecondé par le Roi de Bohême & par le Marquis de Moravie: déjà par leurs ſoins, l'eſprit de haine & de diſcorde faiſoit de rapides progrès dans les provinces; le trouble y fermentoit très-vivement: l'Allemagne étoit diviſée en deux factions, elles ſe menaçoient ouvertement; & l'on voyoit les Princes & les Particuliers paſſer de l'une à l'autre, ſuivant l'impreſſion que faiſoient ſur eux, d'un côté, les cenſures eccléſiaſtiques, & de l'autre, les ordres & les menaces de l'Empereur, ou plutôt, ſuivant les offres avantageuſes de Clément & de Louis. Il n'y avoit que Henri de Wirnebourg, Archevêque de Mayence, qui reſtoit immuablement attaché au parti de l'Empereur, ſans ſe laiſſer intimider par les monitoires, les menaces, ni les cenſures de la cour d'Avignon. Clément VI irrité contre ce Prélat, le dépoſa de l'Archevêché de Mayence dont il pourvut Gerlac, fils du Comte de Naſſau. Mais Wirnebourg ne ſe tint pas pour dépoſé: il ſe ſoutint dans ſa dignité, & prit même un coadjuteur. La guerre s'alluma entre les deux concurrens; ils s'excommunierent réciproquement, exercerent tous deux l'autorité ſpirituelle & temporelle, & ſe firent une cruelle guerre, qui, pendant huit années, écraſa le Dioceſe de Mayence. Toujours prudent & toujours attentif à mettre la juſtice de ſon côté; Louis V, dans le même tems qu'il prenoit contre le Souverain Pontife les plus ſages meſures, ne ceſſoit de faire des démarches pour obtenir l'abſolution: mais il n'agiſſoit que mollement; enſorte que par ces démarches mêmes, il ulcéroit encore plus l'inflexible Clément, qui, réſolu d'en venir aux dernieres extrémités envoya ordre à tous les évêques de la chrétienté de dénoncer Louis de Baviere hérétique, excommunié, déchu de tout droit à l'Empire, dépouillé de tout domaine & de toute qualité. Peu content de ce premier éclat, il publia & fit afficher une bulle remplie d'injures, de calomnies & des plus violentes menaces. Dans le même tems il écrivit à ceux des Electeurs ſur leſquels il comptoit le plus de s'aſſembler inceſſamment & de procéder à l'élection d'un Roi des Romains (2).

Troubles & diviſions en Allemagne. 1346.

Bulle ſcandaleuſe & outrageante du Pape contre Louis V.

A peine cette lettre fut arrivée en Allemagne, que le Roi de Bohême & Charles ſon fils ſe rendirent à Avignon pour y négocier les conditions de la promotion de Charles à la couronne de l'Empire: & ces conditions, quoique très-aviliſſantes, Charles & Jean ſe hâterent d'y ſouſcrire. A ce ſujet, Clément aſſembla les Cardinaux; mais ils ſe diviſerent en deux partis, l'un des Cardinaux François, à la tête deſquels étoit le Cardinal de Périgord, & qui vouloient l'élection de Charles, l'autre des Cardinaux Gaſcons dont le chef étoit le Cardinal de Cominges, & qui ne vouloient pas du fils du Roi de

(1) *Hiſt. de Hainaut.* Liv. 10. (2) Spener *Hiſt. Germ. Univ.* Albert Argentin.

Bohême. Ce consistoire fut très-agité; les chefs des deux factions se querellerent violemment: le Cardinal de Comminges reprocha à celui de Périgord d'avoir été l'un des complices de l'assassinat d'André; ils s'appellerent mutuellement fourbes & traîtres à l'Eglise; se menacerent, & même se leverent de leurs sieges pour se frapper: le Pape s'élanca au milieu d'eux, eut la plus grande peine à les séparer, n'y parvint qu'avec beaucoup d'efforts, & oublia cette indécente & très-ridicule scêne, par l'excessive lâcheté de Jean & de Charles, qui se soumirent aux plus flétrissantes loix, & qui par ambition, dégraderent de la plus étrange maniere le sceptre Impérial, que Charles vouloit obtenir à force de se montrer indigne de le posséder (1). Assuré, croyant l'être du moins, d'avoir applani tous les obstacles, Clément VI envoya ordre aux Archevêques de Cologne & de Treves de s'assembler où Gerlac, Archevêque de Mayence les convoqueroit, & là de remettre le sceptre des Romains entte les mains de Charles, dont il faisoit les éloges les plus brillans & les moins mérités. Il écrivit à peu près dans les mêmes termes au Duc de Saxe, auquel il offrit libéralement l'absolution des censures qu'il avoit encourues pour avoir suivi le parti de Louis: mais le Duc de Saxe ne se crut pas suffisamment payé, & Clément fut contraint de l'acheter à 2000 marcs d'argent qui lui furent comptés.

Lâcheté de Charles pour s'élever à l'Empire.

Gerlac, comme Archevêque de Mayence, quoique Henri de Wirnebourg fut en possession de ce Siege, le Duc de Saxe, l'Archevêque de Cologne, celui de Treves & Jean, Roi de Bohême s'assemblerent à Rentz le 11e de Juillet 1346 & protestant de la vacance de l'Empire, ils élurent en l'absence des trois, ou plutôt des quatre autres Electeurs, Roi des Romains, Charles de Luxembourg, Marquis de Moravie, qui prit le nom de Charles IV (2). Cette élection aussi précipitée qu'elle étoit illégitime à tous égards n'eut pas plûtôt été consommée, que les Electeurs se hâterent d'envoyer un courier à Avignon, pour la notifier à Clément VI, qui en eut une joye extrême & écrivit une fort longue lettre de félicitation au nouveau Roi des Romains, auquel il n'épargna point les conseils, soit relativement à la réconnoissance éternelle qu'il devoit au S. Siege, soit relativement, à l'intérêt qu'il avoit de se liguer avec les Lombards que Louis de Baviere pensoit attirer dans son parti. De son côté, Charles, par les Ambassadeurs qu'il envoya au Pape, ne manqua point de dire qu'il avoit été salué Roi des Romains par tous les Princes Electeurs.

Trois Electeurs vendent leurs voix & élisent Empereur le fils du Roi de Bohême qui prend le nom de Charles IV.

Clément VI, quoiqu'il sçut bien à quoi s'en tenir, puisqu'il étoit instruit des marchés faits avec les trois seuls Electeurs qui eussent donné leurs suffrages, n'eut garde de trouver aucun vice dans l'élection, & il répondit à Charles par une magnifique bulle, dans laquelle entr'autres propositions plus qu'erronnées, il disoit: *Le Pontife Romain, à qui Dieu a donné la pleine puissance de l'Empire céleste & terrestre... Le Pontife établi sur les nations pour arracher, détruire, dissiper, ravager, édifier & planter, doit prendre soin de l'administration des Royaumes, & tourner vers cet ob-*

Fastueuse & revoltante lettre.

(1) *Vita Caroli IV.* Raynald *ad ann.* 1346. N°. 20-23. Les conditions étoient entr'autres d'abolir tous les actes de Louis de Baviere; d'abandonner à jamais & sans retour au S. Siege, Rome, Ferrare, l'Etat de l'Eglise, les prétentions sur Naples, Sardaigne & la Corse; de n'exercer ni en Lombardie ni en Toscane aucun acte de souveraineté sans l'agrément du Pape &c. &c. (2) Rebdorf *ad ann.* 1346. *Gesta Balduini.* L. 2. c. 8.

SECT. VIII. Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

jet sa sollicitude pastorale ... Nous avons signifié aux Princes d'Allemagne qu'ils eussent à procéder à une nouvelle Election, sans quoi le Siege Apostolique d'où ils savoient qu'est venu leur droit d'élire le Roi des Romains, y pourvoiroit: ils se sont conformés à nos ordres &c. (1). Cette bulle, ni les absurdités, ni les fastueux éloges que Clément prodiguoit au nouvel élu, ni l'imposante idée qu'il donnoit de la plénitude de puissance céleste & terrestre des Papes, ne servirent que très-peu à Charles IV; ou, pour mieux dire, cette bulle fort révoltante & très-mal adroitement publiée, souleva les Princes & les peuples, justement indignés de l'attentat du Pape, qui s'arrogeoit le droit de disposer du trône de l'Empire, & de la bassesse de Charles, qui recevoit le sceptre Impérial des mains du Souverain Pontife: aussi ne put-il parvenir à se faire couronner à Aix-la Chapelle, ni à Cologne, quoique l'Archevêque fut dans son parti, les habitans tenoient pour Louis V; ensorte que cette cérémonie fut faite sans nul appareil & presque incognito à Bonn, où, pour tous spectateurs, l'Archevêque avoit eu bien de la peine à rassembler quelques ecclésiastiques; & comme le nouvel Empereur ne comptoit guère pour adhérans que des moines & des gens d'Eglise, on lui donna par dérision, le surnom *d'Empereur des Prêtres.* Pour comble de chagrin, il apprit que les députés des villes Impériales assemblés à Spire avoient déclaré son élection nulle, & juré la plus inviolable fidélité à Louis V (2). Le peu de partisans qui, à force d'argent, consentoient à s'attacher à lui, & le mépris général où il étoit tombé donnoient à Charles une telle confusion que, n'osant presque pas se montrer dans l'Empire, où sa puissance étoit généralement méconnue, il répondit avec empressement à Philippe de Valois qui l'appelloit à son secours avec Jean Roi de Bohême, contre Edouard, Roi d'Angleterre. Avec un tel appui, Philippe n'en fut pas plus heureux, & quoique son armée fut supérieure en nombre à celle d'Edouard, elle fut cruellement battue dans la sanglante & mémorable bataille de Crecy. Jean de Luxembourg resta parmi les morts, & Charles, son fils, après avoir reçu quatre blessures, s'enfuit & retourna en Bohême, d'où, à la tête de toutes ses troupes, il marcha vers Trente dans la résolution de s'emparer du Tirol; mais il avoit été prévenu par l'Empereur qui y avoit envoyé Louis, Marquis de Brandebourg son fils; & Charles encore battu, fut contraint d'abandonner cette entreprise.

Charle tombe dans le mépris.

Il va combattre pour le Roi de France qui est battu à Crecy. Jean Roi de Bohême y perd la vie. Charles est encore battu dans le Tirol par le fils de Louis V.

La fortune & la victoire suivoient constamment les drapeaux de Louis V. A la rapidité de ses succès, quelques partisans de Charles, imaginant que le dessein du vainqueur étoit de passer en Italie l'écrivirent à Clément VI, qui, pénétré de terreur, écrivit aux Princes & aux villes d'Italie, pour les conjurer au nom du Ciel, de se liguer contre le Bavarois; mais les allarmes du Pontife étoient très-peu fondées; Louis connoissoit trop ses intérêts pour abandonner l'Allemagne à son compétiteur. Celui-ci fatigué d'être battu crut devoir employer pour se maintenir, une autre voie que celle des armes: il mit en usage les décrets & les bulles; mais ce moyen lui réussit tout aussi peu

(1) Spener Albert Argentin. Rainald *ad ann.* 1346. No 35-36. (2) Rebdorf Spener *Hist. Germ. univ.* Tom. 2. L. 1. c. 6.

peu que les hostilités: il cassa d'abord tous les réglemens, toutes les ordonnances que Louis avoit faites contre les droits de l'Eglise & du S. Siege; ensuite il renouvella par serment les promesses qu'il avoit faites lui-même à Clément VI, enfin, il s'avilit, autant qu'il fut en lui, par de nouveaux actes de soumission, qui n'aboutirent qu'à le faire mépriser encore d'avantage, quoiqu'ils lui valussent de magnifiques remerciemens de la part de la cour d'Avignon (1).

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Charles s'avilit par sa soumission outrée pour le Pape.

Aussi indifférent aux vaines procédures de son foible rival, qu'aux bulles du Souverain Pontife, Louis V se ligua, pour inquiéter Clément VI, avec Gabrini Rienzi, qui par l'excès de son audace s'étoit rendu maître de Rome, d'une partie de l'Italie, & faisoit trembler le Pape à Avignon. Fils d'une Lavandiere, Rienzi avoit si bien profité de l'éducation que ses parens lui avoient fait donner; il avoit exercé à Rome la charge de Notaire avec tant d'intégrité; il s'étoit enfin rendu si recommandable par sa sagesse, son éloquence & la hardiesse de ses conseils, qu'il étoit parvenu à se faire élire Tribun du Peuple, & s'attribuant toute l'autorité des Tribuns de l'ancienne Rome, il s'étoit mis en possession du capitole, avoit humilié les nobles, s'étoit saisi de toute l'autorité, & avoit soumis à ses loix une partie de l'Italie. Louis avoit concerté avec lui une entreprise sur le Royaume de Naples; mais malheureusement pour le nouveau Tribun, enivré de sa puissance, il fit tant de folies, devint si cruel, si sanguinaire, que ces mêmes Romains dont il avoit été l'idole, se souleverent contre lui, l'obligerent de s'enfuir précipitamment & de s'aller refugier dans la Pouille auprès de Louis, Roi de Hongrie, alors maître de Naples (2).

Projet de révolution concerté entre Louis V & Rienzi.

1347.

En Allemagne le pouvoir de Charles, n'étoit guere mieux affermi que celui de Rienzi en Italie; il est vrai qu'il se disoit toujours Roi des Romains; mais il n'avoit que ce vain titre, & ne jouissoit d'aucune sorte d'autorité, tandis que son heureux rival, chéri autant qu'il étoit respecté, tenoit paisiblement sa cour à Munich. Jaloux du bonheur mérité dont son ennemi jouissoit, Charles, pour le troubler, imagina de faire une irruption en Baviere; elle ne lui réussit pas; ses troupes furent massacrées, & couvert de confusion il fut contraint de s'enfuir (3). Couronné par la victoire, Louis V recevoit à Munich les preuves les plus flatteuses de l'amour de ses Peuples, lorsque Jeanne, Duchesse d'Autriche, épouse d'Albert le *Contrefait*, revenant de la haute Allemagne, & passant par la Baviere, pour se rendre à Vienne, s'arrêta à Munich, où Louis V la reçut avec distinction & lui donna un somptueux festin. Jeanne, dit-on, sur la fin du repas pria Louis d'accepter une coupe d'or, qu'elle lui présenta, il la reçut & but dedans: Jeanne partit, & quelques momens après, il se sentit une palpitation de cœur très-véhémente: craignant d'être empoisonné, il eut recours aux antidotes dont en pareilles circonstances il s'étoit utilement servi plus d'une fois: mais ils n'opérerent point avec le même succès, & les médecins lui conseillerent de prendre quelque exercice bien fatiguant: il choisit la chasse, & poursuivit à l'entrée d'une forêt, un ours d'une grandeur prodigieuse, lorsqu'au moment d'atteindre

Expédition malheureuse de Charles en Baviere.

(1) Raynald *ad ann. eund.* Albert. Argentin. Spener T. 2. L. 1. c. 6. (2) Villani L. 12. c. 89. Raynald *ad ann.* 1347. N° 17-18-19. (3) Aldzreitter *Part.* 2. L. 4.

Sect. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

cette bête féroce, il tomba tout-à-coup de cheval & resta étendu à terre sans mouvement, comme s'il eut été frappé d'apoplexie. Tous les secours qu'on lui donna furent inutiles; à force d'être secoué, il revint un moment à lui, leva les yeux au Ciel, fit une courte & fervente priere, donna tous les signes d'un répentir sincere, d'une résignation parfaite, & expira dans la 63e année de son âge & la 33e de son regne, le 11 d'Octobre 1347 (1).

Mort de Louis V. 11e d'Octobre. 1347.

Jeanne fut violemment soupçonnée d'avoir empoisonné Louis V, & cela, disoit-on, pour se venger de ce que trente trois ans auparavant, il avoit emporté l'Empire sur Frideric, frere d'Albert le *Contrefait.* Mais ce bruit qui n'étoit fondé que sur les plus vagues conjectures ne s'accrédita point, & les meilleurs écrivains de ce tems ne doutent point que cette mort soudaine n'ait été occasionnée par une apoplexie. Quoiqu'il en soit, Louis V mérita les regrets & les larmes de ses peuples; il fut amerement regretté de la plûpart des Souverains de l'Europe, &, à l'exception de Clément VI, il n'y en eut aucun qui ne donnât après la mort de cet illustre Souverain des éloges à ses vertus & à ses grandes qualités. Nul Empereur n'avoit régné plus glorieusement. En vain la même Puissance qui jadis avoit voulu terrasser Frideric II, s'efforça de l'abattre: Louis soutint ses droits avec la plus mâle vigueur, il vengea l'Empire, &, au milieu des foudres incapables de l'intimider, parcequ'elles étoient injustement lancées, il resta ferme sur son trône. Trois Papes lui firent, sans raison légitime, une guerre sanglante, & cet acharnement à le persécuter ne servit qu'à faire éclater ses talens supérieurs, son courage, sa valeur héroïque, sa justice même & son amour pour la paix, ce fut sous lui que le gouvernement d'Allemagne prit une forme plus réguliere. Ce fut aussi sous lui qu'il fut invariablement statué que les Electeurs seuls éliroient désormais les Empereurs, à l'exclusion des autres Etats: enfin, ce fut sous lui, que les villes obtinrent un suffrage décisif dans les dietes.

Son caractere.

Louis V avoit été marié deux fois; de Béatrix, fille de Henri III, Duc de Glogau, il eut Louis, Marquis de Brandebourg, & Etienne qui resta contrefait & noué pendant toute sa vie. De Marguerite fille de Guillaume III Comte de Hollande, il eut Guillaume, Albert, Louis & Otton; il eut aussi quelques filles dont les historiens n'ont parlé que fort obscurément (2). Mais de tous les fils de Louis, Etienne le *Contrefait* ou le bouclé, fut le seul qui continua la postérité de l'illustre Maison de Baviere; tous ses freres moururent sans enfans. Ainsi les deux Maisons les plus augustes de l'Allemagne, celle d'Autriche & celle de Baviere, se seroient éteintes dès l'aurore de leur splendeur, si deux Princes également contrefaits & ceux précisément sur lesquels on comptoit le moins, ne les eussent perpétuées.

Sa postérité.

La mort de Louis V n'aplanit point les obstacles que Charles de Luxembourg avoit éprouvés jusqu'alors. Bien loin de consentir à le reconnoître Roi des Romains, le peuple ne lui témoigna que de la haine, & la plûpart des grands, les Electeurs sur-tout ne lui marquerent que le plus souverain

(1) Rebdorff. Trithem. *Chron.* Albert Argentin, Pag. 141. (2) On compte parmi ses filles du premier mariage, Mathilde, mariée à Frideric le Sévere, Margrave de Misnie; Agnès, Religieuse Carmelite, & Anne, Mariée à Louis de l'Escale Comte de Vérone: de son second mariage on nomme Marguerite, mariée à Gerlac, Comte de Hohenlohe, & Elisabeth, qui eut en premieres noces Jean I, Duc de Basse Baviere & ensuite Ulric XI, Comte de Wurtemberg.

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Démarches de Charles de Luxembourg.

mépris. Il eſt vrai, par la baſſeſſe de ſes démarches, par les aviliſſantes conditions auxquelles il s'étoit ſoumis, par la déshonorante lâcheté des ſermens qu'il avoit prêtés entre les mains du ſouverain Pontife, & par l'illégitimité de ſon élection, Charles étoit à tous égards bien peu digne de ſuccéder à l'illuſtre Empereur dont il avoit ſi vainement tenté de ravir la couronne. A peine il fut inſtruit par la conſternation publique de la mort de ſon rival, qu'il ſe hâta d'aller de ville en ville mendier les ſuffrages des Magiſtrats & tâcher de les engager à lui jurer obéiſſance: mais par-tout on refuſa de l'écouter, & il vit en plus d'une ville la populace indignée, prête à ſe ſoulever contre lui: Charles très-peu ſenſible aux humiliations, & réſolu de s'aſſeoir, à quelque prix que ce pût être ſur le trône de l'Empire; prit, afin de parvenir à ſon but, les mêmes moyens qu'il avoit employés pour s'aſſurer des voix de ceux d'entre les Electeurs qui, trahiſſant la foi de leurs ſermens, n'avoient pas rougi de l'élire. Il répandit avec profuſion l'or & l'argent, s'épuiſa en brillantes promeſſes; & ce moyen qui fut toujours ſi puiſſant, lui attacha quelques-uns des anciens partiſans de Louis de Baviere: même Nuremberg & Ratisbonne, villes impériales, ſe laiſſerent corrompre, le reçurent en Souverain & le ſaluerent Empereur, mais cette foible lueur de bonne fortune s'évanouit bientôt, & Louis de Baviere, Marquis de Brandebourg, fils ainé du dernier Empereur l'effraya ſi fort par les troupes nombreuſes qu'il mit ſur pied, que le timide Charles s'enfuit précipitamment dans ſon Royaume de Bohême & courut ſe renfermer dans Prague, où il s'occupa du ſoin de raſſembler une armée, & de ſe procurer à force d'impôts, aſſez d'argent pour remplir les engagemens qu'il avoit contractés, & aſſouvir l'avidité des villes & des grands qui lui avoient vendu leur attachement (*a*).

(*a*) Tels furent les Comtes de Wirtemberg, qui, pour ſoixante & dix mille florins s'attacherent à Louis: mais qui bientôt l'abandonnerent, pour paſſer du côté de Louis de Baviere, Marquis de Brandebourg, auquel ils ſe vendirent pour cent mille florins. Si Charles IV eut ſuivi les conſeils de l'Archevêque de Prague & du Comte de Naſſau, il ſe fut vengé de cette infidélité, par le ravage du Wirtemberg: il prit un parti plus prudent, &, dans l'eſpérance fondée de ramener par la douceur & à force de politique les eſprits, que la contrainte & la rigueur n'euſſent fait qu'irriter encore davantage, il s'attacha à donner & à faire donner des dégoûts au Marquis de Brandebourg, le plus envenimé de ſes ennemis, afin que celui-ci fatigué de n'éprouver que des contradictions ſe déterminât à préférer un accomodement utile pour lui-même, à la voie pernicieuſe & violente des ſoulevemens & des hoſtilités. Ce plan étoit très-ſage; auſſi fut-il approuvé par Berthold, Evêque de Strasbourg, ce Prélat dévoué à la maiſon de Luxembourg, aſſemblant les députés des villes & les ſeigneurs de la ligue d'Alſace, leur parla ſi favorablement des grandes qualités de Charles, de la légitimité de ſon élection & des brillantes eſpérances qu'on devoit concevoir de la bonne intelligence qui régnoit entre le ſouverain Pontife & lui, que les députés de ces villes, & ces ſeigneurs ne balancerent point à reconnoître ce Prince pour légitime poſſeſſeur du trône impérial. Charles plein de reconnoiſſance, ne fut pas plutôt informé du ſuccès de la négociation de Berthold, que ſe rendant à Strasbourg, où il fut reçu en Empereur, il donna à ce Prélat l'inveſtiture du temporel de ſon Evêché, & alla parcourir la plûpart des villes du Rhin, s'aſſura de la fidélité des habitans, leur accorda des privileges étendus, combla ſur-tout de bienfaits la ville de Keyſersberg, & voulut qu'à l'avenir elle jouit des mêmes prérogatives dont jouiſſoit la ville de Colmar (1). Toutefois, l'autorité de Charles ne s'étendoit encore que ſur les villes de l'Alſace, & elle étoit entierement méconnue dans le reſte de l'Empire.

(1) Spener. T. 2. *Lib.* 2. *cap.* 2. Rebdorf. *ad ann.* 1347. Albert Argentin. p. 141.

Demande singuliere du Pape Clément VI.

Telle étoit l'embarraſſante ſituation de Charles, lorſque le Pape Clément VI, perſuadé qu'en Allemagne tout ſecondoit les vues de la cour d'Avignon, écrivit en termes magnifiques au nouvel Empereur, une lettre dans laquelle, après l'avoir félicité des grands ſuccès qu'il ſuppoſoit remportés par ce Prince, il l'exhortoit à paſſer inceſſamment en Italie, afin d'y réduire les rebelles qui perſiſteroient dans leur attachement à la maiſon de Baviere; mais le Pape étoit fort mal inſtruit, & les rebelles d'Allemagne ne permettoient guere à Charles, quelqu'aveugle que fût ſa déférence aux avis du Pontife, de ſonger à paſſer les Alpes. Charles en effet voyoit alors la plus grande partie des Princes de l'Empire ſoulevés & ligués contre lui: cette ligue devenoit de jour en jour plus formidable; & ces Princes étoient immuablement déterminés à renverſer toutes les eſpérances du Roi de Bohême, qu'ils traitoient hautement d'uſurpateur du ſceptre impérial; dans cette vûe ils jeterent les yeux ſur Edouard III, Roi d'Angleterre, qui étoit à la vérité le plus illuſtre des Monarques de ſon ſiecle: cette réſolution priſe, Henri de Wirnebourg, qui, quoiqu'excommunié par le Pape & dépoſé de l'Archevêché de Mayence, n'en reſtoit pas moins poſſeſſeur de ce Siege; Rupert ou Robert, Comte Palatin du Rhin; Eric, Duc de Saxe, & Louis, Marquis de Brandebourg ſe rendirent, accompagnés de pluſieurs Princes d'Allemagne, à Lahnſtein, & là, déclarant nulle l'élection de Charles de Luxembourg, comme faite contre toutes les regles, du vivant d'un Empereur univerſellement reconnu; & d'ailleurs la Simonie ayant manifeſtement dirigé cette élection, ils la caſſerent, déclarerent le trône impérial vacant, & élurent Edouard III auquel ils envoierent des Ambaſſadeurs pour l'inviter à venir prendre poſſeſſion de ſa nouvelle dignité (1). Plus prudent que Richard, Edouard III remercia les Electeurs de la préférence qu'ils lui avoient donnée, proteſta qu'il ſaiſiroit toutes les occaſions de leur témoigner ſa reconnoiſſance; mais leur dit, qu'engagé, comme il l'étoit, dans une violente guerre contre la France, & les circonſtances ne lui permettant point de s'éloigner de ſes Etats, il les prioit de l'excuſer, s'il ſe trouvoit dans l'impoſſibilité abſolue d'accepter leurs offres.

Les Electeurs éliſent Edouard III, qui refuſe le ſceptre Impérial.

1348.

Baſſeſſe du Marquis de Miſnie.

Le refus d'Edouard III ne déconcerta point les quatre Electeurs conjurés contre Charles de Luxembourg; ils firent la même offre à Frideric le Sévere, Margrave de Miſnie, fils de Frideric le Mordu, auquel ils tenterent de perſuader d'épouſer l'Impératrice, veuve de Louis V: comme ils ne doutoient point que ces propoſitions, en effet très-avantageuſes, ne fuſſent acceptées, ils l'élurent ſolemnellement, mais ils connoiſſoient mal le Marquis de Miſnie, Prince foible, avare, lâche, & qui eut la baſſeſſe de céder à Charles, pour dix mille marcs d'argent, les droits fondés que cette élection lui donnoit au trône de l'Empire (2). Cette lâcheté imprévûe indigna les Electeurs, qui cependant n'en furent que plus animés à hâter la ruine de Charles. Toutefois, l'un d'entr'eux & le plus implacable des ennemis du Bohémien, Louis de Baviere, fut ſi vivement ſollicité par Albert, Duc d'Autriche, qu'il conſentit à une conférence à laquelle devoit ſe trouver le Roi de Bohême.

(1) Albert. Argentin. Maimbourg *Hiſt. de la décad. de l'Emp.* Liv. 6. (2) Cuſpinian. in *Carol. Cæſar*: Albert. Argentin. P. 145, 146.

Le Marquis de Brandebourg s'y rendit, escorté de 2000 chevaux: mais le Roi des Romains trop prudent ou trop timide: pour paroître à un tel rendez-vous, se contenta d'y envoyer des ambassadeurs, avec lesquels à peine Louis de Baviere étoit entré en négociation, qu'il apprit que Charles, suivi d'une armée avoit fait une irruption dans le Comté de Hollande, qu'il vouloit enlever à Guillaume, frere de Louis. Une nouvelle plus allarmante encore obligea le Marquis de Brandebourg à rompre brusquement la négociation. Il apprit que pour usurper sur lui-même le Brandebourg, Rodolphe, Duc de Saxe, & le plus zélé des partisans de Charles, avoit gagné un malheureux de la lie du peuple, qui ressembloit à Waldemar, dernier Marquis de Brandebourg, duquel Louis tenoit l'Électorat, & qu'on avoit déja fait croire à la populace d'être le véritable Waldemar, qui n'avoit fait répandre la fausse nouvelle de sa mort, qu'afin d'être plus libre d'accomplir une longue pénitence qu'il s'étoit imposée. D'après cette fourberie, le Roi de Bohême qui feignit de reconnoître Waldemar dans cet imposteur, alla faire incursion dans le Brandebourg où il se rendit maître de plusieurs places (1).

Hist. d'Allemagne, 1314 1420.

Insigne trahison de Charles de Luxembourg.

Louis de Baviere indigné de tant de perfidie vola à la défense de son Electorat, remporta les plus grands avantages sur les Bohémiens, qu'il contraignit de s'éloigner, & se liguant encore plus étroitement avec les trois Electeurs, il tenta les plus grands efforts pour détacher les peuples de l'obéissance de Charles: mais, encore plus actif que ses ennemis, le Roi de Bohême, à force de promesses & de bienfaits ramenoit plusieurs villes dans son parti; & il étoit puissamment secondé par Clément VI qui offroit généreusement le pardon à toutes celles des villes interdites qui reconnoîtroient Charles pour Empereur.

Tandis qu'en Allemagne Charles IV luttoit par son activité, sa prudence & sa politique, contre les Princes qui vouloient le renverser du trône, Guillaume, fils de Marguerite, veuve de l'Empereur Louis, profitant de l'absence de sa mere, qui lui avoit confié l'administration des Comtés de Hollande, de Zélande & de Frise, abusant avec ingratitude de la puissance dont il étoit revêtu, se fit un parti redoutable & tenta d'usurper ces Souverainetés. Quelque fortement irritée que fut Marguerite de la conduite de son fils, sa tendresse pour le rebelle l'emportant, elle lui proposa de lui céder la propriété de ces Comtés, à condition qu'il lui assureroit une pension de dix mille écus, cette condition étoit infiniment avantageuse à Guillaume; mais il étoit avare encore plus qu'ambitieux, il rejeta la proposition, & persista dans son projet d'usurpation. Indignée d'un refus aussi révoltant, la veuve de Louis prit la résolution de se faire justice par les armes, & de chasser son fils de la Hollande & de la Zélande dont il s'étoit déjà mis en possession. La cause de Marguerite étoit juste; elle fut puissamment secondée par l'Evêque d'Utrecht, & par Charles IV qui lui fournit des troupes: les Frisons soulevés par l'Impératrice, se souleverent contre Guillaume, & elle alla s'enfermer dans Enchuse, place forte qu'il paroissoit vouloir assiéger, pendant que dans cette ville elle donnoit ses ordres & pourvoyoit à tout en Général habile, Didier Bréderode à la tête des troupes de l'Evêque d'Utrecht & du

Marguerite, veuve de l'Empereur Louis V fait la guerre à Guillaume son fils.

(1) Spener. T. 2. Lib. 2. cap. 2. Cuspin. in *Carol.* IV. *Cæsar.*

Sect. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314 1400.

Roi de Bohême, étoit campé à quelque distance de la ville menacée. Marguerite ne s'étoit pas trompée; suivi de son armée, Guillaume vint assiéger Enchuse & y éprouva une résistance à laquelle il ne s'étoit point attendu. L'intrépide Marguerite à la tête d'un petit corps de cavalerie sortit de la place, alla piller, ravager & bruler les tentes & les équipages des assiégeans, & de là courant joindre Brédérode, elle revint attaquer le camp de Guillaume, le battit, le força d'abandonner le siege d'Enchuse, de s'enfuir précipitamment, & de lui demander une trêve, qu'elle voulut bien lui accorder pour un an (1).

Victoire de Marguerite, & trêve d'un an.

Succès de Charles & services que le Pape lui rend.

Pendant que l'illustre veuve de l'Empereur Louis V se signaloit en Hollande par sa valeur & ses triomphes; impatient de hâter la réconciliation des anciens partisans de Louis V avec l'Eglise & de les ramener à Charles IV, le souverain Pontife envoya à l'Archevêque de Treves & à l'Evêque de Bamberg deux modeles du serment qu'il éxigeoit de tous ceux qui voudroient être absous: mais ce serment étoit conçu en termes si durs; la mémoire de Louis V y étoit si fort outragée, & la puissance pontificale y étoit si prodigieusement élevée au dessus de la puissance impériale, que la plupart des villes ne voulurent point s'y soumettre; le Bourguemestre même & les Consuls de Bâle déclarerent hautement à Charles & aux Evêques, qu'ils ne consentiroient jamais à dire ni à croire que l'Empereur Louis V eut vêcu ou fut mort hérétique; qu'ils tenoient pour Roi des Romains ou pour Empereur celui-là seulement que les Electeurs ou la plus grande partie des Electeurs avoient nommé, quand même il ne demanderoit jamais au Pape sa confirmation (2). Une déclaration aussi ferme, aussi généreuse, dut humilier Charles, qui néanmoins ayant le plus grand intérêt à se faire des partisans, engagea les Evêques à absoudre, sans éxiger aucune sorte de serment, les braves citoyens de Bâle de toutes les censures qu'ils pouvoient avoir encourues: de leur côté les citoyens de Bâle ne balancerent point à le reconnoître pour Roi des Romains.

Gunther élu Empereur. 1349.

Sa réconciliation avec les citoyens de Bâle ne dédommagea que bien foiblement Charles de Luxembourg de l'accablante nouvelle qu'il reçut, au sujet du rival formidable que les quatre Electeurs ses ennemis venoient de lui donner. Ce dangereux rival étoit Gunther, ou Gonthier, Comte de Schwartzbourg en Thuringe, grand guerrier, excellent Général, homme prudent d'ailleurs, & que les quatre Electeurs assemblés à Francfort élurent le jour de la Purification en 1349; mais les habitans de Francfort, quoique très-peu attachés à Charles IV, refuserent d'ouvrir leurs portes au nouveau Roi des Romains, afin de se conformer à l'usage, suivant lequel ils ont le droit de se laisser assiéger pendant six semaines par un Empereur qui n'a été élu que par une partie des Electeurs, lorsqu'il est en concurrence avec un autre Empereur élu; suivant le même usage si les deux compétiteurs ne s'accordent point avant l'expiration du terme de six semaines, les citoyens de Francfort reçoivent celui des deux qui les assiege, & ils le reconnoissent légitime Roi des Romains. Ainsi Charles IV n'ayant pas même tenté de faire lever ce siege,

(1) *Chronic. Holland. Zéland.* &c. *Hist. du Hainaut.* L. 11. (2) Raynald *ad ann.* 1348. N°. 15. Alb. Argentin. Pag. 143.

les portes de Francfort furent ouvertes à Gunther, & les habitans lui prêterent le ferment de fidélité. Charles de Luxembourg prit alors, mais trop tard la réfolution de foutenir fes droits, & raffemblant toutes les forces de fes partifans, il alla camper près de Mayence, après avoir fait annoncer le deffein où il prétendoit être de faire une guerre mortelle à fon rival: mais celui-ci le redoutoit fi peu, qu'il alla fuivi de la principale nobleffe qui lui étoit attachée, célébrer un tournoi près du camp de Charles IV, qui trop timide pour interrompre cette fête, fe tint conftamment dans fa tente, & n'ofa provoquer un ennemi dont il connoiffoit la valeur (1).

Valeureufe fermeté de Gunther.

Gunther, afin que fon foible rival & la cour d'Avignon ne puffent point douter de l'intention où il étoit de marcher fur les traces de Louis de Baviere, publia à Francfort un édit renouvellant la loi portée par fon prédéceffeur, fuivant laquelle tout Prince, élu Roi des Romains par la plus grande partie des Electeurs, avoit de droit & fans attendre la confirmation du Pape, la pleine adminiftration de l'Empire. D'après cette loi Gunther déclara nuls tous actes contraires faits ou à faire, & fur-tout les décrets des Papes, comme évidemment oppofés à la doctrine chrétienne, fuivant laquelle, difoit-il, *c'eft le Pape qui refte foumis à l'Empire, tandis qu'à l'égard du temporel, le chef de l'Empire ne connoit fur la terre aucun fupérieur* (2).

Par cet acte de fouveraineté, il étoit facile de juger que Gunther foutiendroit avec autant de fermeté, que Louis V l'indépendance du fceptre impérial, dont il eut très-vraifemblablement fait refpecter la majefté par la cour de Rome même, fi Charles de Luxembourg, trop lâche pour lui difputer fon rang par la force des armes, & trop ambitieux pour confentir à lui céder la couronne de l'Empire, n'eut employé l'atrocité, la perfidie & le poifon, pour perdre le rival qu'il n'ofoit combattre, du moins en fut il généralement foupçonné. Il commença par fe réconcilier avec Louis, Marquis de Brandebourg, auquel il promit de céder la Carinthie & le Tyrol; il attira auffi dans fon parti Rodolphe, Comte Palatin, dont il promit d'époufer la fille unique; ces deux réconciliations fe firent fi fecrettement que Gunther même n'en eut aucune connoiffance: les foins perpétuels qu'il fe donnoit altererent fa fanté; & pour la rétablir il fit venir auprès de lui à Francfort le Médecin des Comtes de Naffau, homme habile & qui jouiffoit de la plus grande réputation. Ce Médecin promit de guérir l'Empereur au moyen d'un breuvage qu'il compofa lui-même & dont il vanta l'efficacité avec tant de chaleur, que Gunther concevant des foupçons, ordonna à l'apologifte de ce breuvage d'en faire lui même l'effai: le médecin ne balança point à goûter de cette médecine, & il parut fi peu déconcerté, que l'Empereur ne fit nulle difficulté d'avaler le refte, mais peu de momens après le médecin pâlit, tomba par terre, fut violemment agité & mourut trois jours après. A force de remedes Gunther échappa, du moins pour quelques jours, à l'activité du poifon, mais il refta perclus de toutes les parties de fon corps, & incapable de toute forte d'application (3). Charles IV gagnoit trop à la mort de Gun-

Atroce empoifonnement de Gunther, dont Charles de Luxembourg eft hautement accufé.

(1) Cufpin. Albert. Argent. Spener. *Hift. Germ. Univ.* T. 2. L. 2. cap. 2. (2) Godaft. *Conftit.* Tom. 3. Pag. 414. (3) Id. ibid. Spener. Albert. Argent. Cufpin. *in vit. Carol. Cæfar.*

SECT. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

ther, pour qu'il échappât aux soupçons; aussi dit-on publiquement que c'étoit lui qui avoit suborné le domestique du Médecin, & que c'étoit ce domestique qui, à l'insçu de son maître, avoit empoisonné ce breuvage. Ce qui accrédita le plus ces soupçons, qui n'étoient déja que trop fondés, fut la conduite même de Charles, qui feignit tout à coup des vues pacifiques, tint une assemblée à Spire, & affectant d'ignorer la scene affreuse qui venoit de se passer à Francfort, déclara qu'il désiroit ardemment d'entrer en négociation avec Gunther, & de terminer toute contestation par un accommodement.

Le Marquis de Brandebourg, qui jusqu'alors avoit paru le plus envenimé des ennemis de Charles, fut assez mal-adroit pour se trouver à cette assemblée, & même pour y offrir sa médiation entre les deux concurrens; elle fut acceptée sans balancer par Charles, & Louis se rendit tout de suite à Francfort, où il eut peu de peine à déterminer le malheureux Gunther à le prendre pour arbitre, & à s'en rapporter à sa décision. Quelque affoibli que fut Gunther, comme Louis lui avoit jusqu'alors témoigné le plus inviolable attachement, il n'imaginoit pas qu'un tel arbitre pût lui être défavorable, aussi sa surprise fut extrême, lorsque peu de jours après on lui signifia le jugement par lequel le Marquis de Brandebourg avoit décidé qu'au moyen de 22000 marcs d'argent & la cession de deux villes dans la Thuringe, Gunther se désisteroit en faveur de son concurrent de tous les droits qu'il avoit à l'Empire.

Charles IV reste seul Empereur.

La fraude & l'injustice avoient évidemment dicté ce jugement: aussi le Comte de Schwartzbourg n'y eut-il jamais déféré, si l'état malheureux auquel il se voyoit réduit ne l'eut contraint de céder la couronne impériale, il ne survécut qu'un mois à sa disgrace, & mourut à Francfort sous les yeux de son heureux rival, qui lui fit faire de magnifiques funérailles, & ne rougit pas d'y assister. Ainsi périt ce respectable & trop malheureux Prince, si lâchement abandonné par ceux qui l'avoient soutenu, & à tous égards bien plus digne que son compétiteur d'occuper le trône de l'Empire, qu'il eût illustré, autant que Charles l'avilit. Il est vrai que celui-ci se hâta de marquer sa reconnoissance à Louis de Baviere qu'il investit du Marquisat de Brandebourg, & duquel il reçut, l'épée de Charlemagne, qui le touchoit très-foiblement; mais le côté droit avec un des clous de la croix, & la nappe que l'on croyoit avoir servi à la Cêne de J. C, quoique du tems d'Auguste on ne se servit point de nappe, étoient aux yeux de Charles IV des reliques & des effets si précieux, qu'il les eût achetées au prix de l'Empire même, qui lui valoit tant de trésors, tant de bassesses, tant de crimes. On a vû depuis le Roi France, Louis XI afficher aussi un gout décidé pour les reliques. Délivré de enfin de tout dangereux compétiteur, & possesseur paisible du trône impérial, Charles eut, pour comble de bonheur, le plaisir, pour lui bien flatteur, de recevoir une très-longue lettre de félicitation de la part de Clément VI, qui ne cessoit, à son ordinaire, de calomnier de la plus insultante maniere Louis V, & sa postérité, & qui, suivant l'usage, depuis quelque tems pratiqué par les souverains Pontifes, finissoit par donner au chef de l'Empire des conseils ou plutôt des leçons, comme un supérieur se croit en droit de donner des instructions à son inférieur (1).

La

(1) Raynald *ad ann.* 1349. N°. 13. Maimbourg. Spener.

La couronne de Charlemagne coutoit trop de ſoins, & peut-être trop de remords à Charles IV, pour qu'il ne craignit point de la perdre, & comme il connoiſſoit l'illégitimité de ſa premiere élection, & l'irrégularité des moyens qu'il avoit employés pour ſe conſerver le rang ſuprême, ſon premier ſoin, lorſqu'il ſe crut bien aſſuré de l'attachement des Electeurs, fut, afin de prévenir d'avance les avantages que quelque ambitieux pourroit prendre tôt ou tard contre lui, de l'illégitimité de ſon couronnement fait à Bonn, d'aller ſe faire ſolemnellement couronner à Aix la Chapelle, ainſi que l'Impératrice Anne, fille du Comte Palatin, ſa nouvelle épouſe (1).

Hiſt. d'Allemagne, 1314-1400.

Son couronnement à Aix la Chapelle.

Le parti du reſpectable Louis V ſe voyant de toutes parts entiérement abbatu, & trahi par les fils mêmes de cet illuſtre Monarque, la plupart des villes d'Allemagne déſiroient de rentrer dans le ſein de l'Egliſe, d'où leur fidélité à Louis V les avoit fait exclure; mais la formule d'abjuration à laquelle Clément VI vouloit qu'elles ſe ſoumiſſent paroiſſant trop dure à quelques unes, à celle de Mayence ſur-tout, cette réconciliation fut remiſe à d'autres tems. Les Cordeliers qui s'étoient montrés ſi zélés partiſans de Louis, furent moins difficiles, ils déclarerent tout ce que le Pape voulut qu'ils déclaraſſent, & ce même Louis dont ils avoient fait tant de fois l'apologie, ils le reconnurent ſchiſmatique, hérétique, damné: renoncerent expreſſément à ce qu'ils appellerent alors ſon héréſie, ainſi qu'aux erreurs de Marſile, qui étoit mort en Italie en 1329, & de Michel de Céſene, qui en 1343 avoit fini ſes jours à Munich, hérétique ſuivant les uns, excellent catholique ſuivant le plus grand nombre, & dans la vérité, zélé partiſan de Louis, mais pitoyable écrivain, & Théologien abſurde & fanatique (2).

Aux guerres de Religion & aux diſſentions civiles excitées par l'ambition & la haine de Rome on vit en Allemagne ſuccéder l'eſprit de vertige & la plus complette démence. Depuis 4 ans une peſte terrible qui déſoloit & ravageoit ſucceſſivement toutes les parties de l'Europe, avoit commencé à

(1) Alb. Argent. Henr. Rebdorf. Trithemius. Cet Empereur dont la fortune paroiſſoit prendre un ſoin ſi particulier, & dont le ſuccès couronnoit toutes les entrepriſes, quoiqu'il ne format guere que des projets injuſtes, Charles, Roi de Bohême, fils de Jean de Luxembourg & petit fils de l'Empereur Henri VII étoit né à Prague en 1316 & avoit reçu à ſon baptême le nom de Wenceſlas: dès l'âge de 7 ans élevé à la cour de France, ſous les yeux du Roi Philippe le Bel, époux de Marguerite de Luxembourg, ſœur du Roi Jean, il avoit, ſuivant l'uſage de ce tems reçu au Sacrement de la confirmation le nom de Charles, & par tendreſſe pour l'époux de Marguerite ſa tante, il préféra ce nom à celui de Wenceſlas. Il reçut à la cour de France une excellente éducation, il fit ſous les plus habiles maîtres des progrès rapides dans les ſciences, dans les langues ſur-tout, & il parloit avec une égale facilité l'Allemand, le Bohémien, le Latin, le François & l'Italien. Dès ſa 17e année il fut inveſti par Jean ſon pere, du Duché de Moravie; & 14 ans après, à la mort du Roi Jean, il monta au trône de Bohême, & fut contraint de céder la Moravie au Prince Henri ſon frere, qui avoit tenté de lui ravir le ſceptre de Bohême; un autre de ſes freres nommé Wenceſlas, eut le Comté de Luxembourg. Charles continua de mériter des éloges par ſa prudence, ſa douceur & ſon ardent amour pour les lettres, & il éprouva que dans les Princes, ainſi que dans les hommes ordinaires, ces qualités ne ſont rien moins qu'incompatibles avec l'ambition, l'avarice, la diſſimulation, la perfidie & la baſſeſſe; car ces défauts, ou pour donner aux choſes les noms qui leur conviennent, ces vices odieux dans les particuliers & déteſtables dans les Princes caractériſoient Charles IV. *Cuſpinian in Vit. Carol.* IV.

(2) Spener. Raynald. *ad ann.* 1343. N°. 15, 16.

SECT. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314 1400.

étendre ſes fureurs dans les contrées Germaniques, & les Allemands s'étant perſuadés que le plus infaillible moyen d'arrêter les progrès de ce fléau deſtructeur étoit d'appaiſer le Ciel irrité: quelques imbécilles imaginerent de remettre en vigueur les auſteres & très-rigides pratiques des Flagellans, cette idée fut reçue comme une inſpiration d'en haut, & bientôt la fureur de ſe fouetter publiquement fut ſi généralement adoptée, qu'on ne voyoit dans les villes & les chemins que de nombreuſes proceſſions, quelques-unes de dix mille perſonnes, de tout ſexe, de toute condition & qui nues juſqu'à la ceinture, chacune, la main armée d'un fouet plein de nœuds & armés de pointes de fer par le bout, ſe déchiroient les épaules & la poitrine. L'Egliſe commença par donner de grands éloges à cette rude pénitence, qui n'étoit cependant rien moins qu'un bon préſervatif contre la peſte: toutefois, après bien des ravages ce fléau ceſſa, mais on avoit pris tant de goût aux flagellations publiques, que cette manie reſta, & bientôt il ſe gliſſa parmi les flagellans un ſi grand nombre de libertins & d'hypocrites; ſous prétexte de flagellations nocturnes, il ſe paſſoit tant d'indécences, & tant d'horreurs parmi ces pénitens, que Clément VI & Charles IV furent contraints de publier contre cette trop licentieuſe confrérie les édits les plus ſéveres (1).

Genre de dévotion ſingulier & très-licentieux.

Cette maniere d'arrêter les fureurs de la peſte n'étoit que ridicule, mais elle avoit été précédée par la plus barbare des atrocités, par une violente perſécution des Juifs, objets de la haine du peuple, imbécille, quand il n'agit que d'après ſes propres idées, & ſanguinaire & féroce lorſqu'il ſuit les impulſions du fanatiſme. Quelques ſcélérats dirent que les Juifs avoient empoiſonné les puits & les fontaines, & que c'étoit de-là que provenoit la peſte & ſes ravages. D'après cette ſtupide déclaration, la populace, dans la plupart des villes ſe jeta ſur les malheureux Juifs, en maſſacra une partie, chaſſa les autres & les traita violemment ſans diſtinction de ſexe ni d'âge. Les Magiſtrats de Strasbourg, trop équitables pour ſouffrir qu'on opprimât ainſi l'innocence, permirent aux Juifs de ſe barricader dans leur quartier, & de ſe défendre même contre quiconque viendroit les attaquer. Les Strasbourgeois très-mécontens de cet acte de juſtice, & ameutés per Jean Bettochold, Boucher, homme inſolent, impitoyable, ſe ſouleverent contre les magiſtrats, les dépoſerent, créerent un nouveau ſénat compoſé d'une foule de miſérables, à la tête duquel ils placerent leur chef Jean Bettochold: alors les Juifs furent bientôt jugés; on en conduiſit deux mille dans leur cimetiere, où on les brula vifs (2).

Perſécution contre les Juifs: ſoulévement à Strasbourg.

Juſtement irrité de cette horrible exécution, Charles IV envoya des ordres pour faire ceſſer cette boucherie, & déclara qu'il prenoit les Juifs ſous ſa protection. Ces ordres ne firent aucune impreſſion ſur les Strasbourgeois: ils ſe liguerent avec les Seigneurs qui s'étoient déclarés ennemis des Juifs: & les principaux d'entre ces ſeigneurs étoient l'Evêque Berthold, l'Abbé de Mourbach, les Comte de Wirtemberg, de Fribourg, de Hohenberg, de Furſtemberg & pluſieurs autres. Ce qui dévoiloit les véritables motifs du zele de ces ſeigneurs confédérés, étoit la clauſe par laquelle ils firent

(1) Dubrav. *Hiſt. Bojem.* p. 457. Boileau *Hiſt. des Flagellans.* (2) Albert Argentin. p. 148. *Hiſtor. Alſac.* L. 25. Basnage *Hiſt. des Juifs.* Tom. 12-13-14.

ſtipuler que tous les billets par lesquels ils reconnoiſſoient devoir aux Juifs des ſommes plus ou moins conſidérables, leur ſeroient rendus. Cette ligue étoit un mépris formel des ordres de l'Empereur & de la protection qu'il avoit accordée aux Juifs; tout autre que lui en eût été vivement ulcéré; mais Charles, qui peut-être lui-même n'avoit protégé les opprimés que par les mêmes motifs qui engageoient les confédérés à les fouler, ſe montra peu ſenſible à cet acte de déſobéiſſance; il envoya dire même aux Magiſtrats de Strasbourg qu'il pardonnoit aux Strasbourgeois, & qu'il n'obligeroit ni la ville à rappeller les Juifs, ni les particuliers, quels qu'ils fuſſent, à leur reſtituer leurs billets (1).

Hiſt. d'Allemagne, 1314-1400.

Injuſte foibleſſe de Charles IV.

Il eſt vrai que le chef de l'Empire, occupé alors d'une affaire pour lui fort importante, étoit très-intéreſſé à ne pas aigrir les eſprits. Les dépenſes exceſſives que lui avoit cauſées ſon élection & les ſommes exorbitantes qu'il avoit promiſes à ceux qui l'ayant élu, le preſſoient de remplir ſes engagemens, rendoient ſa ſituation d'autant plus inquiétante, que ſes coffres étoient épuiſés, & que ſes revenus de Bohême étoient inſuffiſans. Obligé néammoins de ſe dégager, & les reſſources lui manquant, il créa de nouveaux impôts; &, afin que ſes ſujets de Bohême y fuſſent également aſſujettis, il anéantit les privileges & les exemptions dont pluſieurs villes de ce Royaume avoient conſtamment joui. Ce moyen ne lui réuſſit pas autant qu'il s'y étoit attendu; les Bohémiens ſe ſoumirent aux impôts, mais exigerent que le produit n'en fût pas employé hors du Royaume. Charles, toujours fertile en expédiens, imagina un moyen de ſe procurer des fonds, il créa de nouveaux péages, ſur le Rhin, ainſi que dans pluſieurs villes de l'Empire, & en abandonna le produit aux Princes & Seigneurs qui le preſſoient d'acquitter ſes promeſſes. Mais ce moyen fut inſuffiſant encore, & les Magiſtrats de Strasbourg refuſant de ſe ſoumettre à ce ſubſide qui troubloit le commerce, firent fermer la navigation par des pieux & des chaînes de fer; enſorte qu'il ne fut plus poſſible, pendant près de deux ans que dura cet impôt, de naviger ſur le Rhin.

Il crée de nouveaux impôts & ruine l'Empire.

Il reſtoit encore une reſſource à Charles; il eſt vrai qu'elle étoit honteuſe, mais il ne fit nulle difficulté de s'en ſervir, & pour ſe délivrer des demandes des Princes qui ne ceſſoient de ſolliciter le payement de ce qui leur avoit été promis, il engagea à pluſieurs villes & à quelques ſeigneurs les domaines de l'Empire, permit à quelques autres de retirer ceux qui étoient engagés, & par cette ruineuſe opération, il parvint à raſſembler d'immenſes tréſors. Ce fut alors que Charles IV commença, pour le malheur & l'irréparable ruine de l'Empire, le cours de ſes déprédations (2).

De tous ceux qui avoient ſecondé l'impoſteur qui avoit voulu ſe faire paſſer pour Waldemar, Marquis de Brandebourg, & dépouiller Louis le Romain, frere de Waldemar de ce Marquiſat, le Duc de Mecklinbourg étoit celui qui avoit le plus hautement protégé ce fourbe. Le Roi de Dannemarck, beau-frere de Louis le Romain s'étoit voué pour la défenſe de ſon beau-frere, & ſuivi d'une flotte conſidérable, il avoit fait une deſcente ſur les terres du Duc

Guerre entre le Roi de Dannemarck & le Duc de Mecklinbourg & Paix.

(1) Hertzog. *Chronic.* Albert Argentin. *Chron.* Lunig. *Archiv. Imper.* T. 7. p. 18.
(2). Annal. Hirſaug. T. 2. Knipſah. *de civit.* T. 3. c. 21. N°. 23.

de Mecklinbourg. Mais ayant divisé ses forces, le Duc alla à la rencontre de Louis le Romain, lui livra bataille, remporta une victoire complette, & vit à son tour son pays si cruellement ravagé par le Roi de Dannemarck, qu'il fut contraint d'accepter la paix, aux conditions que Louis le Romain épouseroit Ingeburge, fille du Duc, & que les prisonniers faits sur Louis seroient rendus sans rançon. Ce fut très-peu de tems après la cessation de ces hostilités, que Charles IV déclara dans une diete à Sprenberg qu'il reconnoissoit Louis le Romain pour légitime héritier & possesseur des Etats de Brandebourg.

De Sprenberg l'Empereur s'en retourna à Prague, capitale de la Bohême & où il faisoit sa résidence. Il y avoit trois ans qu'il y avoit fondé une Université, qui par ses soins ne tarda pas à devenir célebre. C'étoit à Prague aussi que, n'étant encore que Roi de Bohême, il avoit fait publier un excellent code de loix pour la police du Royaume, & sur-tout contre les malversations des magistrats, qui, par un long abus, s'étoient accoutumés à juger arbitrairement. Dès son arrivée à Prague Charles IV s'occupa du soin de réconcilier l'Impératrice Marguerite avec Guillaume de Baviere son fils, & il se montra d'autant plus empressé à les engager l'un & l'autre à en venir à un accomodement, que la treve accordée l'année précédente par la veuve de Louis V étoit prête d'expirer; mais, quelqu'avantageuses que fussent les propositions auxquelles Marguerite consentit, Guillaume impatient de régner à l'exclusion de sa mere, rejeta toutes les offres, ensorte que la guerre se ralluma: Marguerite suivie d'une armée d'Anglois & de Bohémiens, marcha en Zélande; Guillaume l'y suivit à la tête des Hollandois & des Frisons; il rencontra bientôt sa mere; celle-ci engagea le combat; il fut long & sanglant; Guillaume fut vaincu; son armée mise en fuite, & lui-même contraint de se sauver en Hollande, où rassemblant une nouvelle armée il revint sur ses pas résolu de venger la honte de sa défaite, rencontra les troupes ennemies aux environs de Briele, & malgré l'avantage du poste qu'avoit choisi sa mere, il l'attaqua; Marguerite combattit avec la plus rare valeur; mais la fortune ne seconda point son courage: elle fut vaincue-perdit son armée près, qu'entiere, & fut contrainte de se sauver en Angleterre abandonnant au vainqueur toutes les places qu'elle avoit en Hollande, en Zélande & en Frise. Ce ne fut que quelque tems après que le Roi d'Angleterre ne pouvant rétablir cette illustre Princesse dans ses Etats, ménagea entre elle & Guillaume un traité de paix, par lequel il fut convenu que Marguerite posséderoit le Hainaut, & que la Hollande, la Frise & la Zélande demeureroient au pouvoir de son fils. La veuve de l'Empereur Louis V, si injustement dépouillée, se retira à Valenciennes, & mourut environ cinq ans après, respectée des plus grands guerriers de son siecle, & régardée comme la plus illustre héroïne de son tems & la plus malheureuse des meres.

La guerre entre Marguerite & Guillaume son fils se rallume.

A peu près dans ce tems, le fameux Gabrini Rienzi après avoir été quelque tems en Italie, eut l'imprudence d'aller chercher un azile à la cour de Charles IV, auquel il eut l'effronterie de soutenir que, petit fils de l'Empereur Henri VII par l'un de ses batards, il étoit très-proche parent de l'Empereur régnant; mais Charles qui se fut fait un devoir de sacrifier ses plus proches au Pape, n'eut garde de protéger Rienzi, qu'il envoya chargé de

chaînes à Avignon, où il resta en prison jusqu'après le Pontificat de Clément VI.

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Soins inutiles de Charles IV pour pacifier la France & l'Angleterre.

La mort qui avoit moissonné l'année précédente Bonne de Luxembourg, sœur de l'Empereur & femme de Jean, Duc de Normandie, fils aîné de Philippe de Valois, frappa aussi Philippe de Valois lui-même, qui transmit sa couronne au Duc de Normandie Jean II, fort chéri des François, & qui par ses talens militaires s'étoit fait un grand nom: son regne ne fut cependant qu'une suite de troubles & d'orages; Jean fut encore plus malheureux que Philippe son pere, & il essuya les plus accablantes disgraces, quelques soins que se donnât Charles IV pour tâcher de pacifier les différends interminables qui divisoient la France & l'Angleterre. Il n'y avoit guere alors en Europe que l'Allemagne qui jouit des douceurs de la paix, & Charles employoit ce tems de calme à tenir des dietes, où il portoit des loix pour la tranquillité publique. Il est vrai que ce n'étoit qu'en Allemagne seulement qu'il régnoit, & que l'autorité Impériale n'étoit plus reconnue en Italie où tout étoit dans la plus grande confusion, & où les villes de l'Eglise & de l'Empire étoient en proie aux brigandages & aux vexations d'une multitude de petits tyrans qui fondoient leur domination usurpée sur les ruines de la puissance Pontificale & des droits du chef de l'Empire.

Troubles d'Italie. 1350-1351.

De cette foule de tyrans, Jean Visconti, Archevêque de Milan étoit le plus ambitieux & le plus formidable. Peu content de régner sur les villes qu'il avoit soumises à son autorité, il entreprit de s'emparer aussi de Boulogne qui appartenoit à l'Eglise; Clément VI le conjura en vain de respecter les possessions du S. Siege; Visconti ne respectoit rien, il s'empara de Boulogne, se rendit maître d'une partie de la Lombardie: ensorte que le Pape, hors d'état de résister par la force à un tel aggresseur, crut devoir employer contre lui des armes qu'il supposoit plus redoutables aux yeux d'un Archevêque, & il prononça contre Jean & contre ses neveux, Bernabé, Galeas & Mathieu une sentence d'excommunication (1). Bien loin de déconcerter l'Archevêque de Milan, ce coup de foudre ne le rendit que plus furieux, & pour se venger, il résolut d'étendre ses conquêtes. Mais comme en sa qualité de Prélat, il devoit donner quelque apparence de justice à ses usurpations il prétendit justifier la violence de ses hostilités par la nécessité où il se supposoit de défendre la liberté publique menacée par les Florentins, qui en effet venoient de se liguer avec les Pisans: il tâcha même de corrompre ceux-ci & de les détacher du parti qu'ils venoient d'embrasser; mais il ne réussit pas & les Pisans indignés renvoyerent honteusement ses ambassadeurs, ce qui leur valut les plus grands éloges de la part de la cour d'Avignon. Impatient de se venger des Pisans & du Pape, Jean Visconti forma de grands projets, tenta même des intrigues & échoua; la plupart des villes de Toscane se liguerent contre lui & envoyerent des députés à Avignon, afin de savoir les intentions du Pape, & d'apprendre comment il vouloit qu'elles se conduisissent avec ce dangereux ennemi. Clément VI effrayé des desseins de Jean Visconti encore plus que les Toscans, leur répondit qu'ils n'avoient que l'un des deux partis à prendre, où celui d'inviter l'Empereur à passer les

(1) Raynald *ad ann.* 1350-1351. No. 29-30. &c.

SECT. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

Alpes & joindre leurs forces aux siennes contre leur ennemi commun, ou celui de le reconcilier avec Jean Visconti, ce qu'il paroissoit même desirer. Les Florentins étoient d'autant plus disposés à préférer le dernier de ces deux partis, que dévoués au Pape & Guelfes déclarés, ils ne pouvoient supporter l'idée d'une confédération avec l'Empereur qu'ils regardoient comme le chef des Gibelins, & conséquemment comme l'implacable ennemi du S. Siege. Mais ils connoissoient fort mal Charles IV & ils étoient fort loin de se douter qu'il n'existoit point de Guelfe aussi fortement soumis qu'il l'étoit aux volontés du Souverain Pontife.

Projet de Voyage de Charles IV & craintes du Pape.

Ce que Charles desiroit alors avec le plus d'ardeur étoit d'aller en Italie non pour y rétablir les droits de l'Empire; il étoit sur cet objet de la plus grande indifférence, mais afin d'y jouir de l'enorgueillissante satisfaction d'y être couronné dans la Basilique de S. Pierre, ou des mains du Pape lui-même, ou du moins par quelques Cardinaux. Dans cette vûe il envoya des ambassadeurs à la cour d'Avignon chargés de demander à Clément VI comment il vouloit que le chef de l'Empire se conduisît dans ce voyage. Quelques raisons qu'eût le Souverain Pontife d'être persuadé de la soumission d'un tel Monarque, la nouvelle de son passage en Italie ne lui fut rien moins qu'agréable & il se hâta d'écrire aux villes Guelfes pour les engager à lui envoyer incessamment des députés à Avignon, afin qu'il pût connoître leurs intentions & se conduire de concert avec elles (1). Les Florentins & les Siennois violemment pressés par l'Archevêque de Milan, se déterminerent à appeller l'Empereur à leur secours quelque répugnance qu'ils eussent à se liguer avec celui qui par son rang étoit le chef des Gibelins, & ils firent part à Clément VI de cette résolution; ils étoient vivement pressés par Jean Viscomti, qui maître déjà de la plûpart des terres du Pape, pour prouver à quel point il s'embarrassoit peu du S. Siege & de ses foudres, imagina de publier un libelle en forme de lettre sous le titre de *lettre du Diable à son vicaire Clément VI & aux Cardinaux conseillers de la cour infernale.* Dans cette lettre atrocement plaisante, l'Archevêque de Milan faisoit la satyre la plus amere des vices qu'il supposoit déshonorer l'Eglise, son chef & les principaux membres; il exortoit sur-tout Clément VI & les Cardinaux à ne répandre que des instructtions conformes à leur scandaleuse vie, &, se plaignoit très-vivement du ton de zele & de décence que le Souverain Pontife prenoit dans ses bulles, & à ce sujet il faisoit une peinture très-peu édifiante des mœurs peu régulieres de Clément VI, qui à la vérité n'étoit pas exempt de reproches par son goût outré pour le faste, par sa dévorante ambition, & l'empire qu'il laissoit prendre sur lui-même & dans sa cour à quelques jeunes femmes qui ne le quittoient pas & disposoient assez indécemment des charges & des bénéfices auxquels pour de l'argent elles faisoient nommer d'assez mauvais sujets (2). Cette outrageante plaisanterie ulcéra d'autant plus le Souverain Pontife, qu'il étoit hors d'état de se venger de celui qui l'avoit publiée: en effet, l'Archevêque de Milan se trouvoit alors le plus fort, mais bientôt informé de la prochaine arrivée de Charles IV en Italie, il

Satire violente de l'Archevêque de Milan contre le Pape & le Clergé.

(1) Spener Raynald *ad ann.* 1351. No 30. (2) Albert. Argentin. p. 150. Matthieu Villani. L. 2. c. 48. Fleury. T. 20. L. 96.

craignit à son tour, & ne se sentant point en état de lutter contre les forces de l'Empire réunies à celles de l'Eglise; la crainte de perdre le fruit de tant de travaux, d'hostilités, & d'usurpations, l'engagea à faire des démarches pour tâcher d'appaiser l'ennemi qu'il avoit si violemment irrité. Clément VI & les Cardinaux rejetterent d'abord avec indignation les propositions de paix que l'Archevêque leur fit faire; mais celui-ci employa de si puissantes sollicitations & offrit des sommes si considérables, fit des présens si magnifiques que de l'avis des Cardinaux non seulement le Pape oublia toutes les injures qu'il avoit essuyées, mais accorda encore à Jean Visconti l'investiture de Milan & de Boulogne pour douze ans, moyenant une rétribution de 12000 florins d'or par année; ensorte qu'à force d'argent, l'Archevêque retint tout ce qu'il avoit usurpé, fut abondamment absous & solemnellement réconcilié à l'Eglise. En cette occasion, le souverain Pontife fournit à l'Archevêque de Milan d'excellens matériaux, pour peu que celui-ci eût tenté de publier une seconde *lettre du Diable*.

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Paix entre Visconti & le S. Siege.

Quoique la guerre entre les Guelfes & les Gibelins fut terminée, Charles IV étoit toujours également impatient de se montrer en Italie, & le Souverain Pontife assûré qu'il n'avoit rien à craindre d'un Prince aussi zélé pour les intérêts de l'Eglise, ne désiroit rien tant que l'occasion, si non de le recevoir lui-même à Rome, du moins de donner des ordres pour qu'il y fut reçu avec les honneurs les plus distingués: mais il n'eut pas la satisfaction d'apprendre la nouvelle de ce voyage, il mourut le 6e Decembre 1352, fût infiniment régretté par quelques femmes qu'il laissoit gouverner, par une foule d'officiers & de chevaliers que son goût pour le faste attachoit à sa cour, & fort peu estimé du plus grand nombre des Cardinaux, qui lui donnerent pour successeur le Cardinal Etienne Aubert, François, né dans le diocese de Limoges & qui prit le nom d'Innocent VI. Etienne Aubert étoit un homme simple, de mœurs très-respectables, & qui avant que d'embrasser l'état ecclésiastique avoit été successivement Professeur en droit civil & juge-mage de la ville de Toulouse; il n'aimoit point le faste, étoit sans ambition, & il ne permit ni aux femmes, ni aux flatteurs de s'ingerer des fonctions du suprême Pontificat (1).

Mort de Clément VI. Innocent VI lui succede.

1352.

Dès la premiere nouvelle que Charles IV reçut de l'élevation d'Innocent VI, il se hâta de lui écrire dans les termes les plus soumis, se hazardant néammoins à l'exorter à la douceur, à la modération & sur-tout au choi des moyens les plus sages d'accroître autant qu'il lui seroit possible le nombre des fidelles. Etienne Aubert étoit modeste, il donna de grands éloges aux bonnes intentions de l'Empereur, le remercia de ses avis, ainsi que de l'attachement qu'il montroit au S. Siege, & pour répondre aux répréséntations du Monarque il lui donna aussi de très-judicieux conseils sur l'administration de l'Empire; car la vérité est qu'Innocent VI étoit beaucoup mieux instruit dans la science du gouvernement, que l'Empereur ne l'étoit dans les affaires relatives à l'exercice de la puissance spirituelle aussi la lettre du Pontife pénétra Charles IV de la plus vive satisfaction, il la reçut avec cette profonde vénération qu'il témoignoit toujours pour tout ce qui venoit de la cour d'Avi-

(1) Maimbourg Raynald. Fleury. Tom. 20. L. 96.

SECT. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

Soins de l'Empereur pour affermir la paix publique.

1353.

1354.

gnon. Docile aux conseils du Souverain Pontife, il s'occupa tout entier des moyens d'affermir la paix en Allemagne, où il avoit solidement établi son autorité (*) il se rendit à Mayence, à la réquisition des habitans & du clergé de cette ville, qui se plaignoient amerement de leur ancien Archevêque Henri de Wirnebourg, déposé comme partisan de Louis V par Clément, & de l'autorité que prétendoit exercer sur eux Conrad, coadjuteur, de Wirnebourg qui se donnoit toujours le titre d'Archevêque, & qui disputoit très-vivement le siege de Mayence à Gerlac de Nassau. Celui-ci ne manqua point d'accompagner l'Empereur qui le protégeoit hautement, & qui commençoit à faire les informations nécessaires pour décider dans cette affaire, lorsqu'un accident subit, la mort de Wirnebourg laissa Gerlac, seul possesseur de l'Archevêché de Mayence, comme quelques années auparavant Charles IV étoit resté seul possesseur du trône Impérial par la mort imprévue de Gunther de Schwartsbourg. Un autre Electeur ecclésiastique, Baudouin de Luxembourg oncle de l'Empereur & Archevêques de Treves mourut, à peu près dans ce même tems (1).

Charles qui ne songeoit qu'à applanir tous les obstacles qui eussent pu retarder son départ pour l'Italie ou occasionner des troubles pendant son absence, renouvella la paix avec les deux fils de Louis V, Louis, Marquis de Brandebourg & Albert, Duc de Baviere: Louis même, pour donner la marque la plus forte de son amitié pour Charles, lui fit présent de quelques reliques que l'Empereur promit de remettre dans trois jours à Nuremberg ou à Francfort, & qu'il se hâta de faire transporter à Prague d'où peu de tems après

(*) Quoiqu'alors l'Allemagne étoit assez paisible; ce calme ne s'étendoit pas également sur toutes les provinces. La Suisse depuis quelque tems étoit vivement agitée, & c'étoit à Zurich que l'esprit de discorde avoit commencé de diviser les habitans de ce pays. Fatigués des impôts qu'on ne cessoit d'établir, & de la rigueur de ceux qui les percevoient, les Zuricois, après s'être plaints plusieurs fois à leurs magistrats, finirent par se soulever, non contre les commissaires qui exigeoient les impôts, mais contre la lenteur ou la partialité de leurs propres magistrats, & le peuple mutiné chassa les principaux d'entre ces officiers de justice: ceux-ci se retirerent auprès de Jean de Habsbourg, ancien ennemi de Zurich, & eurent peu de peine à lui persuader que rien ne seroit plus facile que de se rendre maître de cette ville, à la faveur des intelligences qu'ils prétendoient y conserver. Ailleurs nous avons eu occasion de dire que le Comte Jean de Habsbourg, trop facile à adopter les dangereux conseils de ces bannis, envoya secrettement quelques conjurés dans Zurich, & y pénétra lui-même à la faveur des ténebres de la nuit, dans la résolution d'y porter l'épouvante, le carnage & la mort; mais il fut découvert, pris & jeté dans une étroite prison par les Zuricois, qui allerent épuiser leur vengeance sur les terres du Comte. Vainement les Ducs d'Autriche embrassant la querelle du Comte Jean, se liguerent avec plusieurs villes contre les Zuriçois; ceux-ci refuserent obstinément de relâcher leur prisonnier. En vain aussi l'Empereur Charles IV tenta de soumettre les Suisses à la Maison d'Autriche: il marchoit lui-même résolu de seconder les Ducs, lorsqu'ils reçut à Metz un affront que tout autre chef de l'Empire n'eut vraisemblablement pas laissé impuni. Les habitans de cette ville ne voulurent le recevoir que comme simple particulier, &, sous prétexte qu'il n'avoit pas encore reçu la couronne Impériale des mains du souverain Pontife, ils refuserent de lui rendre les honneurs & les hommages dus à un souverain. Charles dissimula l'injure, & alla visiter les villes de l'Alsace. *Voy. dans cette collection, l'Hist. des Cantons Suisses. Tom.* 39. *Liv.* 24. *Chap.* 15. *Sect.* 4. *P.* 163. *& suiv.*

(1) Spener *Hist. Germ. univ.* Tom. 2. Lib. 2. cap. 2.

après il écrivit au souverain Pontife pour le prier d'instituer une fête en l'honneur de ces précieuses reliques, très-important service qu'Innocent lui rendit fort généreusement, ajoutant même par surabondance plusieurs années d'indulgence à quiconque visiteroit les Eglises où étoient ces respectables monumens. Les bontés d'Innocent VI enflammerent l'Empereur d'un tel zele, qu'il ne s'occupa plus jusqu'au tems de son départ que du soin de rassembler à Prague le plus de reliques qu'il put se procurer; il écrivoit par tout, en demandoit de tous côtés, & il étoit lui même aussi surpris qu'édifié de la prodigieuse quantité qu'on lui en envoyoit de toutes parts; aussi dans ces momens d'ardeur, se donna-t-il les plus grands soins pour ramener à l'obéissance de Rome tous ceux que les troubles passés en avoient écartés; & se donna tant de soins qu'il parvint à réconcilier au S. Siege, Albert Duc de Baviere, Prince foible, pusillanime, & qui depuis long-tems étoit dévoré de remords, croyant avoir justement mérité les censures, pour avoir soutenu la cause de Louis V son pere: dans le désir pressant qu'il avoit d'être absous, il ne rougit pas de signer une formule d'abjuration avilissante pour lui-même.

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Beaucoup moins empressés d'être absous, les rebelles d'Italie, bien loin de témoigner quelque désir de rentrer sous l'obéissance du souverain Pontife, retenoient les principales villes de l'Eglise, où les tyrans qui s'en étoient emparés, jouissoient sans scrupule des revenus qui eussent dû être versés dans les coffres du Pape, qui faisant un dernier effort pour arrêter les progrès trop rapides des armes de ses ennemis, y envoya en qualité de Légat, le Cardinal Gilles Alvares d'Albornos, homme habile, sage, prudent, aussi capable de bien commander une armée que de conduire une négociation. Tout autre que lui n'eut vraisemblablement point osé se charger d'une aussi dangereuse légation; il ne restoit plus en effet que deux places de sureté au S. Siege, Montefalco & Montefiascone. Jean de Vico qui s'étoit décoré lui-même du titre de Préfet de Rome, étoit maître de Toscanelle, de Viterbe & de presque tout le patrimoine; Jean XXII & Clément VI l'avoient excommunié & il n'en étoit devenu que plus entreprenant. Albornos lança aussi sur lui l'excommunication; mais comme il comptoit peu sur l'efficacité de ce moyen; il se mit à la tête des troupes, lui fit très-vivement la guerre, le défit en plusieurs rencontres & lui enleva Toscanelle (1).

Hostilités en Italie.

Les Romains toujours dans le prudent usage de suivre le parti des plus forts, ne manquerent point de se mettre sous la protection du Légat, & ils avoient d'autant plus d'intérêt à chercher de l'appuy, quil venoit d'y avoir à Rome un tumulte très-violent qu'Innocent VI avoit occasionné sans le vouloir & contre son attente. En effet, à peine il eut pris possession du S. Siege, qu'il rendit la liberté à Rienzi, & trop facilement persuadé des grandes vûes & des bonnes intentions de ce factieux, il l'avoit renvoyé à Rome, où il avoit été reçu aux acclamations publiques. Rienzi, dont la longue captivité n'avoit fait qu'accroître l'ambition, reprit sa charge de Tribun, se donna le titre de Sénateur, se rendit très-puissant dans Rome, se mit à juger souverainement & de la fortune & de la vie des citoyens; foula insolem-

Tyrannie & Mort de Rienzi.

(1) Raynald *ad ann.* 1354. Matthieu Villani. Lib. 3. cap. 98.

SECT. VIII. Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

ment le peuple, s'érigea en tyran, & fit mourir ſans cauſe, par la main du bourreau, un Romain reſpectable par ſon rang & fort chéri de ſes concitoyens. A cet acte d'atrocité le peuple furieux prit les armes, courut au palais de Rienzi, qui tenta vainement de ſe ſauver, fut reconnu dans ſa fuite, percé de coups, mis en pieces, & les membres de ſon corps attachés au gibet (1). Le Légat Albornos appaiſa les Romains juſtement irrités, &, vainqueur de Jean de Vico, il ſe diſpoſoit à unir ſes forces à celles qu'il eſpéroit que l'Empereur conduiroit en Italie où il étoit fort impatiemment attendu, mais avant que de ſe mettre en route, Charles IV, afin de s'aſſurer par lui-même que rien n'éxigeoit plus ſa préſence en Allemagne, parcourut la plûpart des villes impériales, ſe rendit à Metz où il érigea le Comté de Luxembourg en Duché, & le Comté de Bar en Marquiſat; il fit auſſi quelques voyages de dévotion, qui lui valurent la douce ſatisfaction de ſe procurer encore quelques reliques: il fit même quelques hoſtilités pour la maiſon d'Autriche contre les Suiſſes, ſeconda de toute ſa puiſſance Albert le contrefait, avec lequel il aſſiégea Zurich (2): ne retira que de la honte de cette expédition, & fut plus heureux contre les habitans de Würtzbourg révoltés contre leur Evêque, & avec lequel il parvint de les réconcilier (3).

Expéditions de Charles IV.

Cependant les villes d'Italie qui s'attendoient à voir arriver le Chef de l'Empire à la tête d'une formidable armée, furent bien étonnées lorſqu'elles apprirent qu'après avoir pris les plus ſages précautions, pour que rien pendant ſon abſence ne pût troubler la paix qu'il avoit affermie dans ſes Etats; il s'étoit mis en marche, eſcorté ſeulement de 300 chevaux, à la tête deſquels il entra en Lombardie, accompagné de Nicolas de Luxembourg ſon frere naturel & Patriarche d'Aquilée. Dès ſon arrivée chez les Lombards, il envoya demander au Pape, par Thierri Evêque de Mindea, la permiſſion de ſe faire couronner à Rome. Très-content & peut-être même fort étonné de cet acte de ſoumiſſion, Innocent VI ne manqua point à écrire au Monarque, une fort longue lettre dans laquelle, après s'être excuſé ſur les grandes affaires qui ne lui permettoient point d'aller faire lui-même cette cérémonie, il lui écrivit en ſtyle qu'il croyoit fort ſublime & qui étoit très-ridicule, les devoirs d'un Empereur, dont on ſent bien que les principaux étoient de défendre la liberté Eccléſiaſtique, de protéger & d'accroître les droits de l'Egliſe Romaine, & d'avoir le plus profond reſpect pour tous les membres de la Hyerarchie. Ce beau ſermon fit ſur le Prince auquel il étoit adreſſé la plus forte impreſſion, il n'aſpiroit qu'au bonheur de ſe voir couronner dans l'Egliſe de S. Pierre, mais avant que d'en venir à cette cérémonie, il falloit, ſuivant l'uſage, recevoir à Monza dans le Milanez la couronne de fer, & l'on craignoit quelque oppoſition de la part des trois neveux de Jean Viſconti, mort depuis quelques mois, & ſur-tout de la part de Robert Viſconti, ſucceſſeur de Jean à l'archevêché de Milan. Innocent VI, afin de lever toutes difficultés à cet égard, commit le ſoin de cette cérémonie aux trois Patriarches, d'Aquilée, de Conſtantinople & de Grado; à ce ſujet mê-

(1) Raynald *ad ann.* 1354. N°. 26. (2) Voy. dans cette collection l'*Hiſtoire des Cantons Suiſſes* L. 24. ch. 25. ſect. 4. Tom. 39. (3) Albert. Argentin, pag. 158, 159, 162. Spener Tom. 2. Lib. 2. cap. 2.

me il leur écrivit une lettre fort curieuse par l'explication allégorique & mystique de tous les attributs, ornemens & vêtemens impériaux (1). Toujours émerveillé de l'éloquence d'Innocent, Charles, après avoir reçu la couronne de fer à Milan, sans éprouver aucune sorte d'opposition, parcourut la Lombardie où il fut reçu en Prince ami du Souverain Pontife plutôt qu'en Empereur qui passe sur les terres soumises à sa domination. Suivant les instructions qu'il avoit reçues du Pape, & qui n'étoient rien moins que flatteuses pour le Monarque qu'il alloit couronner, le Cardinal Bertrandi joignit l'Empereur à Viterbe, & ils arriverent ensemble à Rome, où après avoir promis d'observer avec fidélité toutes les conditions que le Pape éxigeoit de lui, il reçut des mains du Cardinal d'Ostie la couronne Impériale, de même que l'Impératrice Anne qui étoit venue joindre son époux à Pise. A peine cette cérémonie eut été faite, que l'Empereur, la couronne en tête, le sceptre dans la main droite, le globe dans la gauche, monta à cheval escorté d'une suite nombreuse de Princes & de Seigneurs, traversa Rome & alla dîner à S. Jean de Latran, où il reçut une députation des Romains, qui en lui offrant le gouvernement de la ville, comme lui appartenant par droit héréditaire, le prioient de les rétablir dans leurs anciens privileges. Effrayé bien plus que flatté de ces offres, Charles, n'osa les accepter, de crainte de déplaire au S. Siege, afin même que la cour d'Avignon ne pût point douter de son dévouement, il se hâta de sortir de Rome, en exécution du lâche serment qu'il avoit fait de s'éloigner dès le jour même qu'il auroit été couronné (2).

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Charles reçoit la couronne à Rome & s'y avilit.

1355.

Cette retraite précipitée couvrit Charles IV de honte, & l'humiliant aveu qu'il faisoit de n'oser prétendre à aucune autorité sur les Romains dont il se disoit l'Empereur, le fit mépriser de l'Europe entiere, sur-tout en Italie, où dans son retour en Allemagne il essuya les plus sensibles affronts, la populace de Pise indignée se souleva, prit les armes, mit le feu au palais où il étoit logé; plusieurs de ceux de sa suite furent massacrés, & il eut toutes les peines du monde à se sauver: la plûpart des autres villes refuserent de lui ouvrir leurs portes, & les Magistrats de Crémone, après l'avoir fait attendre sous les murs pendant plus de deux heures, ne consentirent à le recevoir, qu'à condition qu'il entreroit seul, sans armes, & qu'il ne resteroit qu'un jour seulement dans la ville, comme simple étranger & sans aucune des marques de son rang. La lâcheté de Charles au milieu de tant d'humiliations acheva de le déshonorer, & d'anéantir en Italie les droits & l'autorité de l'Empire Germanique (3).

Injures & humiliations qu'il essuye en Italie.

L'indignation des Italiens & des Allemands étoit d'autant plus fondée, que dans le même tems que cet Empereur dégradoit à ce point la majesté de son rang, il secondoit de toute sa puissance les desseins du Légat Albornos contre les Gibelins, partisans déclarés du trône impérial, mais il suffisoit que les Guelfes fussent, ou qu'ils parussent attachés aux intérêts du S. Siege, pour que Charles se crût obligé de les défendre & de les protéger: aussi, quand Malatesta, guerrier fameux, grand Capitaine, & l'un des meilleurs Géné-

Sa conduite lâche.

(1) Raynald *ad ann.* 1354. N°. 9. (2) Id. *ad ann.* 1355. N°. 4-17. Fleury *Hist. Eccles.* T. 20. Liv. 96. (3) Petrarchus de *vita Solit.* Lib. 2. Sect. 4. cap. 3.

SECT. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

raux du parti Gibelin vint à Pise pour rendre ſes devoirs à l'Empereur & lui offrir ſes ſervices, Charles ne vouloit ni l'entendre, ni permettre qu'on le lui préſentât, par la grande raiſon que ſans riſquer le ſalut de ſon ame, il n'étoit pas permis à un chrétien de conférer avec un excommunié. Il faut cependant avouer que ſi, dans la vue de plaire au ſouverain Pontife, Charles IV faiſoit des baſſeſſes auxquelles peut-être aucun de ſes ſujets n'eut voulu deſcendre, il en étoit ou s'en croyoit bien abondamment dédommagé par les éloges outrés que le Pape lui prodiguoit, & ces éloges étoient tels, que pour en marquer ſa reconnoiſſance, l'Empereur ne croyoit jamais en avoir fait aſſez en faveur du ſouverain Pontife: afin de mériter de plus en plus la bienveillance de la cour d'Avignon, il fit paſſer en Italie un corps très-conſidérable de troupes, à la tête deſquelles le Légat Albornos remporta quelques avantages ſur les Malateſta, les Manfredi & même ſur François Oderlaſſi, le plus terrible & le plus impitoyable des Capitaines Gibelins: cruel par goût & d'ailleurs violemment aigri contre la cour d'Avignon & les Guelfes, Oderlaſſi ne faiſoit pas la guerre en Général qui ne cherche qu'à ſe défendre, mais en bête féroce & pour ſe donner le plaiſir d'aſſouvir ſa cruauté; c'étoit ſur-tout du ſang des Prêtres qu'il paroiſſoit altéré; il les faiſoit périr dans les ſupplices les plus cruels & les plus douloureux, en un ſeul jour il en fit bruler vifs & écorcher quatorze ſous ſes yeux: les foudres du palais d'Avignon lancées ſur ſa tête ne le rendirent que plus furieux & plus atroce; ce fut pourtant cet homme ſi violent, & qui d'ailleurs étoit habile Général que le Légat Albornos eut la gloire de vaincre (1).

Succès du Légat Albornos contre les Tyrans d'Italie.

Pendant qu'en Italie les impériaux combattoient pour le Pape contre les Gibelins, Charles IV s'occupoit en Allemagne des moyens les plus ſûrs de perpétuer la paix; & pour y parvenir, il publia les reglemens les plus judicieux, & qui le firent regarder avec raiſon comme un Souverain fort éclairé; car il faut avouer que malgré ſes foibleſſes & ſes lâchetés même, Charles éclipſa pluſieurs Princes ſes contemporains dans l'art de gouverner. L'une des principales cauſes des troubles que l'Allemagne avoit éprouvés, avoit été la mésintelligence qui juſqu'alors avoit diviſé les Princes de l'Empire; mais Charles IV régla ſi bien les droits, les prétentions & les prérogatives des uns & des autres, qu'il leur ôta tout prétexte de ſe faire la guerre, c'étoit ſur-tout dans le tems des élections des Empereurs que chacun de ces Princes étendoit ſes prérogatives; ils empiétoient les uns ſur les autres, & occaſionnoient par leurs diſſentions les plus cruels déſordres. Il eſt vrai que dès lors l'uſage avoit fixé à ſept le nombre des Electeurs: mais ce titre n'étoit pas attaché à certaines maiſons, ni à certains Princes privativement à d'autres; enſorte que preſque tous prétendoient avoir le droit d'élire, & cette prétention avoit ſuſcité de très-vives diſputes entre les Ducs de Baviere & les Comtes Palatins, qui ſoutenoient de part & d'autre devoir jouir de la dignité Electorale, quoiqu'ils fuſſent de la même maiſon (2). Afin de terminer d'une maniere irrévocable cette conteſtation en effet très-importante, l'Empereur convo-

Loix & reglemens rédigés & publiés par Charles IV dans ſa diete de Nuremberg. 1356.

(1) Raynald *ad ann.* 1355. N. 31. *Vita Nicol. Laurent.* cap. 18. (2) Spener *Hiſt. Germ. Univ.* T. 2. Lib. 2. cap. 2. Maimbourg *Hiſt. de la décad. de l'Emp.* Dumay. *Etat de l'Emp.*

qua une diete folemnelle à Nuremberg, où fe rendirent les Electeurs, les Princes, les Comtes, les Seigneurs & les députés des villes impériales. Ce fut dans cette affemblée qu'il fut réglé que les Comtes Palatins jouiroient, exclufivement aux Ducs de Baviere, des priviléges & de la dignité Electorale, ce fut auffi dans cette diete que le Chef de l'Empire fit plufieurs conftitutions, & des reglemens de la plus grande utilité.

Hift. d'Allemagne, 1314-1400.

Publication de la Bulle d'Or.

La plus célebre de ces conftitutions, & qui, prefque dans tous fes points eft encore obfervée eft le fameux Edit appellé, Bulle d'Or, & dans lequel eft réglé tout ce qui concerne, foit la forme de l'élection du Roi des Romains & de l'Empereur, foit les fonctions de chacun des Electeurs, fon rang & fes prérogatives. Ce fut le célebre Barthole, qui, par ordre de Charles IV, dreffa tous les articles de cet édit. Il eft vrai que l'on doute fi ce fut Barthole ou l'Empereur qui en écrivit le préambule; car ce préambule eft une efpece de fermon en ftyle finguliérement élevé, & dans lequel l'Empereur fe déchaîne fort vivement contre les fept péchés mortels. Aux allégories, aux apoftrophes à Satan, Lucifer &c.; à la myfticité de ce fermon, on reconnoit bien plus Charles IV, admirateur outré du ftyle allégorique du Pape Innocent VI, que le favant Barthole, intrépide commentateur d'Ulpian & de Tribonien, nullement prédicateur, & beaucoup moins poëte dans le ton de fes écrits. Comme le droit public d'Allemagne eft appuyé en très-grande partie fur cette *Bulle d'Or*, ainfi nommée du fceau d'or dont elle eft fcellée, nous penfons que l'Hiftoire même que nous écrivons éxige que nous employons quelques momens à en donner une idée au Lecteur.

Analyfe de la Bulle d'Or.

Cet Edit, tel qu'il fut lu & publié en préfence de Charles IV, devant les Princes & Etats de l'Empire affemblés à Nuremberg, ne contenoit alors que 23 articles ou chapitres. Le premier avoit pour objet la maniere dont les Electeurs feroient accompagnés jufques dans la ville ou au lieu où ils auroient à procéder à l'élection du Roi des Romains: car dans ces tems les chemins étoient très-peu fûrs en Allemagne, & il fut ftatué que chaque Electeur feroit tenu de faire conduire & efcorter par toute l'étendue de fa domination tous fes co-électeurs ou leurs députés, à la premiere requifition qui lui en feroit faite, fous peine de parjure, & d'être privé, pour cette fois, de voix & de fuffrage dans l'élection: les Princes poffédant quelque fief de l'Empire, les Comtes, les Barons, gens de guerre, vaffaux, nobles & non nobles, ainfi que les habitans des bourgs, des villes & de tous les lieux de la domination impériale font foumis à la même loi. La maniere dont l'Archevêque de Mayence doit envoyer fes lettres patentes pour intimer la convocation par des couriers exprès à chacun des Princes Electeurs eccléfiaftiques & féculiers fes confreres, eft déterminée dans le même chapitre le 2e a éprouvé des changemens depuis que quelques-uns des Electeurs fe font féparés de l'Eglife Romaine: il eft queftion dans ce chapitre des formules à obferver lors de l'élection du Roi des Romains, & il y eft ftatué que les Electeurs, ou leurs Miniftres Plénipotentiaires, dès le lendemain qu'ils fe feront tous rendus à Francfort, iront & feront chanter dans l'Eglife de S. Barthélemi la meffe du S. Efprit, à la fuite de laquelle, ils promettront, la main fur la poitrine & l'évangile de S. Jean devant les yeux, que, fuivant leur difcernement & jugement, ils éliront un chef temporel au Peuple

1 Chap.

2 Chap.

SECT. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

chrétien, ou un Roi des Romains futur Empereur, & qui soit digne de l'être; qu'ils donneront leur voix sans aucun pacte ni intérêt, ni espoir de récompense. La formule de ce serment finissoit par ces mots, *ainsi Dieu me soit en aide & tous les saints.* Depuis l'adhésion de quelques Electeurs au Protestantisme, à ces derniers mots du serment sont substitués ceux-ci, *Dieu me soit en aide & les saints Evangiles.* Dès l'instant d'après cette cérémonie il est enjoint aux Electeurs & aux Ambassadeurs de ceux de ces Princes absens, de procéder à l'élection, sans qu'il soit permis à aucun d'eux de sortir de Francfort avant que d'avoir nommé à la pluralité des voix un Roi des Romains; & s'ils sont en discorde durant un mois, le 30e jour expiré, ils seront renfermés tous au même lieu, & il ne leur sera donné pour toute nourriture, jusqu'à ce que l'élection soit faite, que du pain & de l'eau. Dans le reste de ces 23 articles ou chapitres, il s'agit du rang des Archevêques de Mayence, de Cologne & de Trêves dans les assemblées impériales; de l'ordre que les Electeurs séculiers doivent observer, lorsqu'ils donnent leur voix lors de l'élection; des droits du Comte Palatin & du Duc de Saxe, Vicaires de l'Empire pendant la vacance du trône; de la préséance des Princes Electeurs sur les autres Princes; de l'ordre de la succession dans les maisons des Electeurs; des privileges & des immunités du Roi de Bohême, & des prérogatives des habitans de ce Royaume; du droit du Roi de Bohême & des Princes Electeurs, ecclésiastiques & séculiers, de posséder légitimement les mines d'or, d'argent & autres métaux qui se trouvent ou pourront se trouver dans les terres de leur domination; du droit de faire battre monnoye d'or & d'argent; de l'élection des Princes Electeurs & de leurs assemblées; de la révocation des privileges, de ceux qui comme indignes peuvent & doivent être dépouilles de leurs biens féodaux; des conspirations, confédérations & pactes tendans à troubler la paix publique; des citoyens déchus du droit de Bourgeoisie; des défis trop en usage & de leurs funestes suites; de la formule de la lettre d'intimation pour l'élection du Roi des Romains, qui devra être envoyée par l'Archevêque de Mayence à chacun des Electeurs pour venir à jour fixe procéder à cette élection; de la forme de procuration que ceux des Electeurs qui ne pourront se rendre au lieu de l'assemblée devront donner à ceux qu'ils enverront en qualité de leurs Ambassadeurs pour les représenter & élire en leur nom; de l'union des principautés des Electeurs & des droits unis à ces principautés; de l'ordre à observer dans les marches publiques entre les Archevêques Electeurs, & de l'ordre aussi que doivent observer entre eux les Princes séculiers en semblables circonstances, de même que de l'ordre de ceux de la suite de ces Princes par qui seront portées les marques honoraires; enfin de l'ordre dans lequel les Archevêques donneront les bénédictions en présence de l'Empereur.

3e jusqu'au 25e Chap.

Additions à la Bulle d'Or.

Quoique déja fort étendu cet édit ne remplissoit point encore toutes les vûes de l'Empereur Charles IV; il y ajouta 7 chapitres qu'il fit lire & dont il fit jurer l'observation perpétuelle, dans une diete solemnelle tenue à Metz le jour de Noël 25 Decembre 1356: il y & étala toute la pompe du cérémonial, & y fit assister outre les Electeurs, les Princes & Etats de l'Empire, le Légat du Pape & Charles, Duc de Normandie, Dauphin de Viennois & fils ainé du Roi de France. Dans le 1er de cet sept nouveaux chapitres Charles IV porta la peine de

mort contre quiconque se trouveroit convaincu d'avoir seulement formé le dessein d'attenter à la vie d'un Electeur. La conservation des principautés de chaque Electeur dans leur intégrité est l'objet du 2e: la splendeur & les droits de la cour Impériale sont les objets traités dans le 3e chapitre de ces additions. Le 4e est, sinon le plus important, du moins le plus curieux, & pour parler avec vérité, le plus minutieux, car il y est traité des diverses fonctions des Electeurs, comme premiers officiers du chef de l'Empire, & ces fonctions qui s'observent encore fort scrupuleusement, se ressentent beaucoup de la barbarie du 14e siecle. Il y est en effet, gravement ordonné que dans les rencontres où les Empereurs ou les Rois des Romains tiendront leur cour, il y aura devant le lieu de la séance Impériale un tas d'avoine, de telle hauteur qu'il aille jusqu'à la selle du cheval sur lequel sera monté le Duc de Saxe, qui, tenant dans ses mains une mesure & un baton d'argent, remplira d'avoine cette mesure, qu'il remettra au premier palfrenier qui se présentera, fixera le baton d'argent dans le reste du tas d'avoine & se retirera; après quoi son vice-Maréchal, ou en l'absence de celui-ci, le Maréchal de la cour permettra au peuple de piller ce monceau d'avoine. Charles IV, sans doute connoissoit le but allégorique de cette ridicule réprésentation: il seroit bien à désirer qu'il eut développé ses idées énigmatiques. Il fit régler encore dans ce dernier Chapitre, que lorsque l'Empereur se seroit mis à table dans quelque repas de cérémonie, le Marquis de Brandebourg entreroit à cheval dans la salle du festin tenant dans ses mains une aiguiere & un bassin du poids de douze marcs d'argent, qu'il mettroit pied à terre & donneroit à laver à l'Empereur ou au Roi des Romains: qu'ensuite paroîtroit dans la salle, & de même à cheval, le Comte Palatin du Rhin, portant quatre écuelles d'argent, chacune du poids de douze marcs, remplies de viandes, & qu'il placeroit sur la table tandis que le Roi de Bohême en sa qualité d'échanson entreroit à cheval dans la salle, tenant une coupe d'argent couverte, pleine de vin & d'eau, qu'il présenteroit au chef de l'Empire ou au Roi des Romains. Il faut avouer que s'il ne paroit y avoir rien de bien majestueux, dans ces fonctions, elles doivent du moins être bien génantes pour les Princes qui ont à les remplir. Les Chapitres 5 & 6 traitent, le 1er des tables Impériales & Electorales, l'autre des droits dûs aux officiers lors de la prestation de l'hommage des Princes pour leurs fiefs au chef de l'Empire: enfin le 7e Chapitre qui est le dernier de la *Bulle d'or* est, suivant nous, le plus judicieux de ces sept nouveaux articles de l'Edit. Charles IV ordonne qu'à l'avenir les Electeurs séculiers seront obligés de faire instruire leurs fils héritiers ou successeurs dans les langues Allemande, Latine, Italienne & Sclavone, de maniere qu'ils les parlent dès l'âge de quatorze ans, cet utile réglemenr à été observé jusqu'à nos jours & l'est encore; ensorte que les Princes & les Seigneurs soumis par goût encore plus que par l'autorité à cette sage loi, possédent outre la connoissance du latin & de l'Allemand celle des plus belles langues de l'Europe.

Cette Bulle, quoiqu'elle renferme bien des détails minutieux, contient aussi de très-utiles reglemens, & sa publication est sans contredit le plus bel endroit de la vie de Charles IV, comme elle sera perpétuellement une preuve de la sagesse du Jurisconsulte Barthole: aussi l'Empereur après avoir

Hist. d'Allemagne. 1314-1400.

Objets des 7 derniers chap. de la Bulle d'or.

Représentation des fonctions des Grands officiers de l'Empire.

Sect. VIII. *Hist. d'Allemagne*, 1314-1400.

pris toutes les précautions possibles pour l'ériger en loi fondamentale de l'Empire, voulut se donner à lui-même & au peuple, à Metz, où il étoit encore, le spectacle des exercices des diverses fonctions des Electeurs, & il donna, dans cette vûe, un magnifique festin, pendant lequel chacun des Princes Electeurs joua pour la premiere fois, comme s'il l'eut joué toute sa vie, le role qui lui étoit assigné; & comme le Roi de Bohême ne pouvoit faire l'office d'Archi-échanson, attendu que c'étoit Charles IV lui-même, ce fut Wenceslas son frere qui en exerça les fonctions à la plus grande satisfaction de l'Empereur & de la foule des spectateurs.

Sujet du voyage du Dauphin de France à Metz.

Le plus illustre de ces spectateurs étoit, comme on l'a dit, le fils ainé du Roi de France, qui pourtant n'étoit pas venu à Metz uniquement pour y assister à cette espece de représentation; mais pour engager Charles à se rendre médiateur entre les Rois de France & d'Angleterre qui se faisoient alors une guerre cruelle (1). Vainement le Pape Innocent VI avoit fait les plus vives démarches pour engager les deux Souverains à terminer par un traité de paix leurs contestations: il eut réussi peut-être, si, malheureusement pour la France, le succès des Anglois qui se rendirent maîtres de Calais n'eut enflammé l'ambition d'Edouard, & ne lui eut donné le chimerique espoir de conquerir la France & de faire valoir par la force des armes, les droits qu'il prétendoit avoir sur la couronne de son rival, sur lequel il avoit d'autant plus d'avantage, qu'il étoit secondé par Charles le Mauvais, Roi de Navarre, le plus inique des souverains, le plus perfide & le plus scélérat des hommes. Car, peu content d'avoir formé des complôts détestables contre le malheureux & trop crédule Jean, Roi de France son beau-pere, il séduisit Charles, Dauphin de France, lui persuada d'abandonner la cour de son pere, de se retirer auprès de l'Empereur Charles IV, & de prendre avec lui des mesures pour se saisir de la personne du Roi Jean, l'enfermer, & si les circonstances l'exigeoient attenter à sa vie. Cette perfide trâme n'eut point de suites; elle fut découverte presqu'au moment fixé entre les conjurés pour le départ du Dauphin, qui ne tarda point à se repentir amerement d'avoir prêté l'oreille aux affreuses propositions du Roi de Navarre; il se réunit étroitement avec son pere, qui, plus courageux que prudent, marcha contre les Anglois, les rencontra pour son malheur près de Poitiers, dans la plaine de Maupertuis, leur livra bataille, fut complettement vaincu, vit périr sous ses yeux la plus grande partie de son armée, courut lui-même les plus grands dangers, fut fait prisonnier & conduit en captivité à Bordeaux par le Prince de Galles son vainqueur (2).

A la nouvelle de l'infortune du Roi de France, Innocent VI se hâta d'écrire à Edouard pour l'exhorter à la modération envers le Monarque malheureux qui étoit tombé en son pouvoir: Edouard étoit généreux, il n'abusa point des droits de la victoire: il paroit même qu'il ne voulut point pousser ses avantages aussi loin qu'il les auroit pu pousser en France, dont la conquête ne paroissoit rien moins qu'impossible après un tel désastre. Ce fut dans

(1) Rebdorf. *ad ann.* 1356. Matth. Villani. Lib. 5. Cap. 46. (2) Mezerai. & P. Daniel. *Hist. de France.*

dans ces cruelles circonſtances que le Dauphin, rempli du déſir de ſauver le Royaume & de procurer la liberté à ſon pere, ſe rendit auprès de l'Empereur à Metz, où il étoit encore lors de la publication de la *Bulle d'or.* L'Empereur parut prendre le plus vif intérêt à la ſituation de la France & du Roi Jean; deux Cardinaux envoyés par le Pape ſe rendirent également à Metz, où ſe trouverent auſſi les Ambaſſadeurs d'Edouard. Mais le vainqueur exigeoit des conditions ſi dures, qu'il ne fut pas poſſible alors de procurer la paix aux deux nations ennemies; Edouard qui affectoit de la déſirer ne vouloit en effet la conclure qu'après que le Roi de France auroit été conduit captif en Angleterre: auſſi après pluſieurs jours d'une inutile négociation, le Dauphin n'ayant rien pu obtenir fut contraint de rentrer en France (1).

Hiſt. d'Allemagne. 1314-1400.

Charles IV veut inutilement rétablir la Paix entre la France & l'Angleterre.

Charles IV fut plus heureux dans les ſoins qu'il ſe donna pour ſon frere Wenceſlas, Duc de Luxembourg & de Brabant qui juſqu'alors avoit eu les plus grands déſavantages dans la guerre très-violente qu'il ſoutenoit contre le Comte de Flandres; celui-ci s'étoit déjà rendu maître de tout le Duché de Brabant, lorſqu'aux ſollicitations du Pape, l'Empereur, pour qui les volontés d'un tel interceſſeur étoient des ordres très-preſſans, paſſa, ſuivi d'une partie des forces Impériales dans le Brabant, qu'à l'exception de Malines il reconquit pour ſon frere: enſorte que le ſuccès de cette expédition obligea le Comte de Flandres à accepter la paix que ſon ennemi lui offrit.

Les Electeurs avoient reçu avec acclamation *la Bulle d'or;* mais il s'en falloit de beaucoup que tous les Princes de l'Empire l'euſſent également approuvée; les Ducs de Baviere ſur-tout en furent d'autant plus mécontens, que l'Empereur les dépouillant de leurs anciennes prétentions, avoit adjugé l'élection de Baviere à la branche Palatine, au préjudice de la branche Ducale. Informé des plaintes & des menaces même d'Etienne & d'Albert, Ducs de la Baſſe Baviere, Charles avoit donné ordre à Eckere, Gentil-homme très-riche de la Baſſe Baviere, de ſuivre les démarches d'Etienne & d'Albert, & de lui rendre compte de tout ce qu'il découvriroit: Eckere remplit avec zele cette commiſſion dangereuſe, & il écrivit à l'Empereur que les Ducs venoient de former une ligue avec le Duc d'Autriche contre le chef de l'Empire. A cette nouvelle, Charles, dans l'intention de prévenir ſes ennemis, raſſembla ſes forces & ſe mit en état de déconcerter les projets des confédérés. Ceux-ci ne doutant point qu'Eckere ne les eut dénoncés, allerent l'aſſiéger dans le Fort d'Anaſtauſſein; mais Eckere s'y défendit vaillamment, & donna le tems à l'Empereur de venir le ſecourir à la tête des Bohémiens, qui ravagerent la Baſſe Baviere. Enflammés du deſir de ſe venger, Albert & Etienne accoururent ſuivis d'une armée de Bavarois; ils préſenterent bataille aux Bohémiens; Charles, au lieu de l'accepter, ſe retira précipitamment dans les bois, d'où il faiſoit ſortir de tems en tems des partis qui déſoloient la campagne & harceloient les ennemis; fatigués de ce genre de combat qui les affoibliſſoit, les Ducs de la Baſſe Baviere accepterent la paix que Charles leur offrit, aux conditions qu'ils laiſſeroient la vie & la liberté à Eckere, & que le fort d'Anaſtauſſein leur ſeroit livré (2).

Les Ducs de la Baſſe Baviere font la guerre à Charles IV. qui les oblige à accepter la Paix.

(1) Matth. Villani. Rebdorf in Carol. IV. Cæſar.

(2) Adlzreitt. *ann. Boic. Gentis.* Part. 2. L. 5.

Sect. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

A la Bulle d'or près, qui même n'avoit pour but que la conſervation des droits des Electeurs, & des prérogatives de la couronne de Bohême, il eſt conſtant que Charles IV s'embarraſſa fort peu des affaires de l'Empire, & que de la plus extrême indifférence à cet égard, il ne s'occupa guere que des affaires des peuples & des ſouverains étrangers, non par intérêt pour eux, mais ſeulement par intérêt pour lui-même. Ce fut ainſi qu'ambitieux d'ajouter la Siléſie, fief de l'Empire à la Luſace relevant de la Pologne, au Royaume de Bohême, il entreprit une guerre très-injuſte contre le Duc d'Autriche, qui, après avoir vainement repréſenté à tous les Princes de l'Empire combien ils s'expoſoient eux mêmes, s'ils ſouffroient de ſemblables uſurpations, raſſembla toutes ſes forces & marcha contre Charles. Celui-ci, foible guerrier, mais fort adroit uſurpateur, jugeant avec raiſon ſes forces inférieures à celles du Duc d'Autriche, eut recours à des moyens qui lui étoient aſſez familiers, très-condamnables à la vérité, mais qui lui avoient réuſſi juſqu'alors, & qui lui réuſſirent encore, Il corrompit trois des principaux officiers de l'armée du Duc d'Autriche, & les traîtres perſuaderent ſi bien à leur maître par leurs faux rapports que l'armée Impériale étoit innombrable, & qu'il ſeroit inévitablement écraſé dès la premiere action, que le Duc effrayé s'enfuit précipitamment. Cependant les trois perfides étant venus demander à Charles IV la récompence qu'il leur avoit promiſe, il les accabla de reproches, les fit chaſſer avec ordre de ſortir au plus vîte de ſes Etats ſous peine d'être livrés au Prince qu'ils avoient ſi lâchement trahi. L'indignation de Charles IV mériteroit ſans doute des éloges s'il n'eut été lui-même en cette occaſion plus traître & plus perfide que ces trois officiers, lui qui les avoit corrompus & ſéduits. Il n'eſt pas à préſumer d'ailleurs que ce fut véritablement par intégrité que Charles IV ſe conduiſit ainſi avec les trois perfides; il avoit donné plus d'un exemple de ſemblables manœuvres, & il ne convenoit pas à l'auteur de l'empoiſonnement de Gunther d'affecter tant d'horreur de la trahiſon, auſſi ſoupçonna-t-on cette grande colere de n'avoir d'autre motif que l'avarice, car depuis quelque tems l'Empereur ſe livroit à ce vice. Fatigué des ſoins de l'adminiſtration publique il ne s'en mêloit plus, & n'étoit occupé que des moyens légitimes ou illégitimes de groſſir ſes tréſors; il vendoit tout, accordoit tout pour de l'argent, emplois, honneurs, graces, diſtinctions, on étoit ſûr d'obtenir tout de lui, pourvu qu'on le payât: ſon honneur, ſon autorité, la gloire de ſon rang; il n'étoit rien qu'il ne poſtpoſât à l'or; & ce vil ſentiment le rendit plus d'une fois injuſte & tyrannique. Le deſir de ſe voir riche le fit deſcendre aux plus aviliſſantes baſſeſſes; il vendit aux villes Impériales leur affranchiſſement & augmenta leurs privileges, il abolit les dignités anciennes & en créa de nouvelles dont il revétit les plus offrans; il ne rougit point de rendre pour de l'argent les Princes plus abſolus ſur leurs ſujets, qu'ils pouvoient déſormais fouler impunément: il ſe rendit maître du tréſor de l'Empire, aliéna les péages, les revenus publics, & contraignit enfin des peuples libres à acheter leur liberté, qu'il n'avoit aucun droit de reſtreindre; en un mot il ſaiſit toutes les occaſions & tous les prétextes de vendre ou d'engager à ſon profit les biens de l'Empire, qu'il affoiblit autant qu'il fut en ſa puiſſance. Il eſt vrai que Charles IV ſe montra libéral une fois en ſa vie, & ce fut lorſque, dans la vûe de parvenir

Guerre injuſte & perfidie de Charles IV. 1357.

Avarice de Charles IV,

& ſes malverſations.

au trône Impérial ou pour s'y affermir, il répandit des sommes immenses pour gagner les suffrages des Electeurs: mais il se dédommagea bien de cette profusion, lorsque, tous ses concurrens écartés, il ne travailla plus qu'à ruiner l'Empire afin de recouvrer au centuple ce qu'il lui en avoit couté pour s'élever à ce rang: aussi l'un des plus illustres d'entre ses successeurs, Maximilien Ier, disoit-il, que Charles IV avoit été pour l'Empire & l'Allemagne un fléau plus cruel que la peste (1).

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Il refuse de secourir le Pape.

Il faut cependant avouer qu'il s'en fallut de beaucoup que tout le monde pensât aussi défavorablement de Charles IV; il est vrai qu'il étoit mésestimé des grands, & fort haï du peuple; mais il se consoloit de ces sentimens peu flatteurs, par les fréquentes assurances que le souverain Pontife lui donnoit de sa tendre amitié: en effet, l'Empereur jouissoit de la confiance entiere d'Innocent VI, qui craignant alors pour le Comté Venaissin, menacé d'une violente invasion par cette foule de scélérats qui, sous le nom de compagnies se rendirent si fameux par l'horrible brigandage qu'ils portoient de province en province, écrivit à Charles IV une lettre remplie des plus fastueux éloges sur son amour pour la justice, sa valeur & sur-tout son désintereſſement. Vraisemblablement Charles IV ne se reconnut point à ces brillantes qualités, qui jamais en effet ne l'avoient caractérisé. Il fut très-enchanté des marques d'éstime que le Pape lui donnoit, mais quelque vive que fut sa satisfaction, il n'eut garde de marcher à la tête de ses troupes à la défense du Comté Venaissin; une semblable expédition eut exigé trop de dépenses, & Charles n'étoit rien moins que disposé à combattre à ses frais les ennemis d'Innocent (2).

Rodolphe, Duc d'Autriche & fils ainé d'Albert le Contrefait se montra plus zélé pour les intérêts du S. Siege, il marcha contre les dévastateurs des terres de l'Eglise: c'étoit ce même Rodolphe qui venoit de se signaler par les soins qu'il s'étoit donnés pour reconcilier avec le souverain Pontife Louis, Duc de Baviere, Marquis de Brandebourg, mais dans le même tems le Prince Louis donnoit des marques sensibles de son mécontentement à Charles IV, avec lequel il se brouilloit en haine de ce que celui-ci venoit d'accorder la dignité Electorale à la Branche Palatine: le Marquis de Brandebourg étoit même si fort ulcéré, que, s'éloignant avec ses freres, il prit les armes contre l'Empereur, qui par des démarches peu honorables, & qui décèloient sa foiblesse, parvint à se raccomoder avec la maison de Baviere. A la vérité si ce fut à des conditions peu glorieuses que Charles IV appaisa le Marquis de Brandebourg & ses freres, il fut hautement condamné par tous les sujets de l'Empire qui ne voyoient qu'avec indignation ce Souverain dégrader chaque jour d'avantage la majesté de son rang & la gloire du trône Impérial. Aussi ne faisoit-il nulle difficulté de céder sans rougir tout ce que l'on jugeoit à propos de lui disputer, de renoncer honteusement à ses droits les plus légitimes, & d'abandonner tout; ses trésors & les fruits de ses déprédations exceptés; car sur ces deux articles il se montroit toujours de la plus inébranlable fermeté (3).

Mécontentement général contre Charles IV.

(1) Joan. Cluver. *in Epitom Histor. ad ann.* 1358. (2) Spener *Hist. Germ. Univ.* T. 2. Lib. 2. Cap. 2. Raynald. *ad ann.* 1357. (3) Rebdorff. *ad ann.* 1357. Spener. Cuspinian.

Sect. VIII. Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Toutefois, quelques soins que Charles IV prit pour que rien n'altérât la tranquillité publique, des plaintes trop fondées penserent causer de grands troubles, il s'en fallut même très-peu que ces plaintes n'affoiblissent la tendre & solide amitié qui unissoit le chef de l'Empire & le chef visible de l'Eglise. Quelques grands, plus zélés citoyens, que superstitieux & dévoués au Pape, représenterent fort vivement à l'Empereur que parmi les constitutions hardies rédigées en forme de code par le Pape Clément V, & appellées *Clémentines*, il y en avoit plusieurs injurieuses à l'autorité Impériale, celles entre autres par lesquelles il étoit décidé que les Empereurs étoient soumis au souverain Pontife par serment de fidélité, & sur-tout celle qui revoque la sentence portée par l'Empereur Henri contre Robert Roi de Naples. Ces réprésentations furent si souvent répétées & toujours si vivement, qu'enfin Charles IV se souvint qu'il étoit justement petit-fils de ce même Henri, si durement traité dans ces *Clémentines*, & dans ces momens le respect filial l'emporta dans son cœur sur sa profonde vénération pour la cour de Rome, au point qu'il s'échappa jusques à demander avec assez de force à Innocent VI, si non l'abolition totale des *Clémentines*, du moins la suppression des constitutions injurieuses à la mémoire de son bisayeul. Innocent, qui sous le voile de la plus grande modération cachoit beaucoup de fermeté, sur-tout à l'égard de ceux dont il connoissoit la foiblesse & la pusillanimité, répondit constamment à Charles que les *Clémentines* faisant une partie du droit Canonique, dicté dans les Ecoles, il feroit de la plus grande indécence d'en supprimer seulement une syllabe. C'étoit précisément parce que ces constitutions étoient publiquement dictées dans les Ecoles que Charles IV eût dû employer toute sa puissance pour les faire abolir : mais il trouva excellentes les raisons du Souverain Pontife & n'eut garde d'insister (1).

Lâcheté de sa conduite à l'égard du Pape. 1358. 1359.

Demande d'Innocent VI très-mal reçue en Allemagne.

Fort peu de tems après ce refus de la cour d'Avignon l'Empereur s'engagea dans une entreprise, qu'il n'étoit point en état de remplir, quelqu'assuré qu'il fut des vœux que ses sujets faisoient pour la voir réussir. Innocent VI jugeant d'après la facilité de Charles, combien il lui feroit aisé de mettre à contribution les provinces de l'Empire, imagina d'envoyer en qualité de son Nonce en Allemagne l'Evêque de Cavaillon, Philippe de Cabassole, avec ordre d'établir au profit de la Chambre Apostolique, un dixieme, sur tous les revenus ecclésiastiques; mais la seule proposition d'un tel subside remplit d'indignation tout le Clergé Germanique, & le nonce du Pape qui déjà s'étoit rendu à Mayence, d'où il comptoit emporter des richesses immenses, eut la douleur d'entendre refuser la demande du Pape avec beaucoup de dureté. Presqu'aussi touché que l'eût pu être Innocent lui-même de cette espece d'humiliation, Charles IV convoqua dans la même ville de Mayence tous les Princes de l'Empire: la plûpart s'y rendirent, Cabassole leur demanda pour la seconde fois que le subside qu'il proposoit fût établi; Conrad d'Alezia, Chancelier du Comte Palatin, répondit par ordre des Princes à l'Evêque de Cavaillon, que depuis trop long-tems les Papes étoient dans l'usage pernicieux d'épuiser l'Allemagne & l'Empire par leurs vexations, qu'on étoit

Le Légat du Pape est très-mal accueilli par le Clergé & les Princes d'Allemagne.

(1) Rebdorf, Spener, Cuspinian. & Raynald *ad ann.* 1359. N°. 11.

fatigué de voir s'écouler & passer irrévocablement dans les trésors de Rome tout le numéraire de l'Empire, qui en dédommagement de sa ruine entiere ne recevoit que des lettres qui ne rapportoient rien, des bulles qui ne produisoient que des dissentions & des paroles vagues dont on n'avoit que faire (1).

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Il faut croire que le discours de Conrad d'Alezia fut bien vif & bien éloquent, puisque l'impression qu'il fit sur l'Empereur fut telle, qu'il dit au Nonce qu'il étoit bien étonnant que le Souverain Pontife ne cessât point de demander de l'argent au Clergé & qu'il s'occupât si peu à le reformer: & cette idée de reforme enflamma tout-à-coup son zele pieux au point, qu'il envoya des ordres à tous les prélats de l'Empire, d'obliger les ecclésiastiques à la régularité prescrite par les canons; *vous saisirez*, continuoit Charles, qui ne s'oublioit jamais, *les fruits des bénéfices des rebelles & des désobeissans pour être appliqués à notre Fisc*; *vous ferez même*, *si les circonstances l'exigent*, *emprisonner les opposans*. La sévérité de Charles ne satisfit ni l'Evêque Cabassole qui s'en retourna fort mécontent à Avignon, ni le Pape Innocent VI, qui ne prétendant pas avoir fait inutilement une telle démarche, fit partir plusieurs Nonces pour l'Allemagne, afin de recueillir la moitié des revenus de tous les bénéfices vacans & de ceux qui pendant deux années viendroient à vaquer. Le Souverain Pontife ayant fait, & avec succès, tout ce qu'il avoit cru devoir faire pour l'honneur & le profit de la chambre Apostolique, il ne jugea point convenable de laisser l'Empereur reformer le Clergé. Dans cette vûe il lui écrivit une lettre fort pathétique, par laquelle, après l'avoir beaucoup loué sur le respectable motif qui l'engageoit à empiéter sur les droits du chef de l'Eglise, il le prioit très-instament & lui enjoignoit même par la supériorité de la puissance spirituelle, non seulement de revoquer ses ordres, mais aussi de faire au plutôt restituer aux Ecclésiastiques tout ce qui leur avoit été pris en exécution de l'Edit de reforme (2). La lettre d'Innocent VI fut un coup de lumiere pour l'Empereur, qui avouoit avec autant d'humilité que de remords, que ses prophanes mains avoient eu le plus grand tort de toucher à l'encensoir; qu'il étoit très-répentant de s'être arrogé le droit de corriger les abus publiquement reprochés aux prêtres Allemands ses sujets; & croyant qu'il n'en feroit jamais trop pour effacer le souvenir de cette entreprise, qu'il regarda dès lors comme très-criminelle, il se hâta de publier une bulle qui fut appellée *Caroline*, & par laquelle il se déclara le plus vigilant défenseur & protecteur des immunités & des biens de ces mêmes ecclésiastiques, que quelques jours auparavant il avoit déclarés libertins, & contre lesquels il avoit décerné de si séveres punitions (3).

Coup d'autorité de Charles IV.

Son repentir & sa honteuse retraction.

Le repentir de Charles IV donnoit au Souverain Pontife les plus brillantes espérances d'un tel Monarque & pour lui prouver qu'il lui rendoit avec son amitié sa confiance entiere, il implora son secours, contre Bernabo Visconti, qui, digne successeur de Jean Visconti à l'Archevêché de Milan, étoit le plus implacable & le plus dangereux des ennemis du Pape. Furieux des

(1) Spener *ad ann.* 1359. Fleury *Hist. Eccl.* Tom. 20. Liv. 96. (2) Raynald Annal. Eccles. *ad ann.* 1359. Tom. 16. N°. 15. (3) Fleury. *loco citato*. Goldast Tom. 2. Pag. 92.

SECT. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

succès du Légat qui s'étoit remis en possession de Boulogne, Bernabo ra∫se blant toutes ses forces alla assiéger cette ville, qu'il pressa si vivemen qu'Innocent effrayé envoya prier tous les Princes de l'Empire d'engager Ch les IV à voler à la défense du S. Siege si violemment outragé par l'Arche que de Milan. Louis, Roi de Hongrie fut de tous les Souverains celui qui hâta le plus de servir le souverain Pontife; il envoya des Ambassadeurs à V conti pour le déterminer à donner la paix à l'Eglise: mais Bernabo répondit q dans ce moment même il faisoit valoir la justice de sa cause à la cour d'A gnon où en effet ses députés se plaignoient amerement de ce que le Lé Albornos s'étoit emparé de Boulogne contre la foi du traité, par lequel c te ville avoit été cédée pour douze ans à l'Archevêque Jean Visconti. L raisons de Bernabo étoient en effet très-fondées, mais soit que le Pape cr gnit de perdre pour toujours cette ville, soit qu'il eut résolu de rompre traité, non seulement il refusa d'écouter aucune proposition d'accomo ment, mais il excommunia Visconti contre lequel il publia une bulle, où retraçoit l'histoire de tous les crimes & de toutes les atrocités dont ce sang naire Prélat étoit accusé; & il faut avouer que ces crimes étoient affreux (

Troubles d'Italie.

Loix dures que le Pape est forcé d'accepter. 1360.

Outré de fureur & tout entier à la vengeance Bernabo ne ménagea p rien, & ne mit plus de bornes à la violence de ses hostilités; plus terril sous le poids de l'anathême qu'il ne l'avoit été jusqu'alors, il remporta de grands avantages sur les troupes du S. Siege, que le Pape connoissant, m trop tard, combien il étoit dangereux d'irriter un tel ennemi, envoya au p tôt Nicolas Acciaioli, Ministre de la cour de Naples auprès de cet Arche que, pour tâcher de lui inspirer des sentimens de paix, mais toute l'adre d'Acciaioli fut inutile, & Bernabo ne daigna consentir à un accomodemen qu'aux conditions les plus dures & les plus humiliantes pour la cour d'A gnon; le Pape fut contraint de les accepter & de se soumettre à un tribut cent mille livres d'or pendant cinq ans. Ce n'étoit que pour mieux tromp son ennemi que l'Archevêque de Milan avoit feint de consentir à ce trait car à peine le Pape crut avoir rétabli la paix, que Bernabo, suivi de tout ses troupes alla porter le fer & la flamme, le ravage & la mort dans les te res de l'Eglise, hors d'état de lui résister: le Légat Albornos ne songea p même à s'opposer à cette irruption, & il alla précipitamment à la cour Roi de Hongrie implorer du secours: mais alors engagés eux-mêmes da une violente guerre, les Hongrois ne purent rien accorder au Pape, qui tournant du côté de son ami Charles IV, lui écrivit une lettre fort pressante dans laquelle il lui faisoit le tableau le plus touchant du malheureux état c l'Italie (2). L'Empereur occupé à Prague d'où il ne sortoit plus, à grossi ses trésors, n'étoit nullement disposé à les employer à la défense des droits d S. Siege, & quelque respect qu'il eut pour ce qui venoit de la part d'Innc cent, il étoit encore plus avare qu'attaché au souverain Pontife; aussi s contenta-t-il d'envoyer signifier à Bernabo qu'il eût incessamment à mettre ba les armes, sous peine d'être privé de toutes les dignités qu'il tenoit des bon tés de l'Empire Romain: afin de montrer même combien il désiroit de servi

Fureurs & violences de l'Archevêque de Milan, Bernabo Visconti. 1361.

(1) Fleury. *Hist. Eccl.* Liv. 96. Raynald *ad ann.* 1360. (2) Id. ibid. Matth. Vi lani Lib. 10.

our d'Avignon pourvû toute fois qu'il ne lui en coutât rien; il pria le *Hist. d'Allemagne, 1314-1400.*
r d'appuyer son édit impérial d'une sentence apostolique, dans laquelle
abo fut dénoncé à toute la chrétienté comme hérétique, pour avoir mé-
la puissance du S. Siege. L'Archevêque de Milan méprisant également
rdres de l'Empereur & la sentence d'Innocent, jura de rester maître de
ogne & de toutes les terres qu'il avoit usurpées, quelques efforts que
eux Puissances liguées tentassent pour l'en déposséder : cependant peu
urs après Galcot Malatesta pénétra dans le camp de Bernabo, le battit,
son armée & la massacra presqu'entiere.

ndant que Charles IV voyoit avec indifférence sa puissance s'anéantir en-
nent au-delà des Alpes, & sa conduite généralement méprisée dans
pire, le Roi de Dannemarck profita de cette négligence & chercha à
randir par ses armes; les villes & les Princes de la Basse Allemagne al-
és de ses entreprises, formerent contre lui une puissante ligue, à laquelle
lerent le Roi de Norwege, le Duc de Mecklinbourg & le Comte Henri
Holstein: ce dernier à la tête des forces des confédérés mit à contribution
lle de Copenhague, & animé par le succès de cette expédition, il alla
re le siege devant Halsibourg; mais Waldemar, Roi de Dannemarck *Guerre du Roi de Dannemarck contre les villes & Princes de la Basse Allemagne, & Paix.*
it la flotte des ennemis, s'empara de six vaisseaux, en brula trois, mas-
une partie des soldats, & força les assiégeans à se retirer précipitamment.
ri de Holstein embrasé du désir de rétablir la gloire de ses armes, alla
er le siege de Werdinbourg, & ne fut pas plus heureux; après six mois
entatives inutiles; les confédérés & les Danois également fatigués d'une
re qui les épuisoit les uns & les autres, firent la paix à des conditions
remirent les choses à peu près au même état où elles étoient avant cette
ition (1).

'Empereur n'avoit pris aucune sorte d'intérêt à cette guerre, & il croyoit
r beaucoup fait que de s'être intéressé pour le Pape, & d'avoir inutile-
t ordonné à l'Archevêque de Milan de cesser d'inquiéter l'Eglise, con-
de cette démarche & ne songeant qu'aux moyens d'accroître ses riches-
un événement attendu depuis quelque tems, vint le combler de joye;
e, fille du Duc de Schweidnitz qu'il avoit épousée en troisiemes noces, ac-
ha d'un fils, & l'Empereur convoquant à Nuremberg une diete solem-
, où se rendirent presque tous les Electeurs & la plûpart des Princes de
pire, y fit baptiser le jeune Prince, qui reçut le nom de Wencesclas.
fêtes qui furent données à cette occasion durerent pendant huit jours, *Naissance de Wencesclas & fêtes à cette occasion.*
rles fit apporter de Bohême la plupart des reliques qu'il y avoit rassem-
s; il fit célébrer des tournois, donna de magnifiques spectacles, s'en-
a même à aller avec toute sa cour en pélérinage à notre Dame d'Aix la
pelle: mais ces premiers transports de joye passés, il frémit à la vûe de
épense que lui causeroit un tel voyage, il se contenta d'envoyer à l'E-
 d'Aix la Chapelle seize marcs d'or, & il se retira en Bohême avec
pératrice, le nouveau né, & les reliques auxquelles il étoit presqu'autant
attaché qu'à ses trésors (2).

(1) *Hist. Dan.* Tom. 3. Pontan. *Rer. Danic. Histor.* (2) Rebdorf *ad ann.* 136[illegible]
nald *ad eund. annum.* No. 2.

SECT. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

Dès cette époque Charles ne s'occupant que de l'administration de son Royaume de Bohême, ne sortit plus de Prague & parut avoir profondément oublié qu'il étoit Empereur; aussi les Princes de l'Empire offensés de son indifférence autant qu'ils étoient indignés de sa lâche conduite, lui ayant envoyé des députés pour lui représenter combien le peuple & les grands désiroient de le voir s'acquitter des fonctions impériales; il leur répondit durement. *Pensez vous que je sois assez insensé pour vous entretenir en Allemagne un Empereur avec le produit de mes revenus de Bohême:* réponse bien digne sans doute d'un Souverain avide qui pour de l'argent vendoit tout, jusques à la justice; ainsi l'Allemagne privée de la présence de son chef ne tarda point à être en proie aux désordres & à la confusion de l'anarchie: il n'y avoit plus de sureté dans les villes, ni dans les routes publiques; les grands s'armoient les uns contre les autres, on s'unissoit pour accabler le peuple, les plus foibles furent contraints de se liguer pour repousser les entreprises & les usurpations des plus forts: les villes, les provinces s'unirent par des confédérations particulieres, seul moyen de se mettre à l'abri des déprédateurs, car on n'assembloit plus de dietes pour arrêter le cours du brigandage; le chef qui seul eût dû s'opposer à ces horreurs, étoit enséveli dans une honteuse léthargie (1).

Malheureux état de l'Allemagne.

Le désordre qui croissoit de jour en jour secondoit merveilleusement les vûes des ambitieux, qui, profitant du trouble, cherchoient à s'aggrandir par toutes sortes de moyens: aussi Jean, Evêque de Strasbourg; Jean qui depuis long-tems désiroit d'illustrer par des titres nouveaux sa qualité d'Evêque, acheta des Comtes d'Oettingue le Landgraviat de la basse Alsace, soit pour retirer ceux d'entre les fiefs de son Eglise qui dépendoient de ce Landgraviat, soit pour le plaisir d'être décoré de la qualité de Landgrave. Charles IV fut d'autant plus satisfait de cette acquisition, qu'il eût dû interdire au Prélat, que celui-ci lui donna 2000 florins pour recevoir l'investiture de sa nouvelle dignité. La possession éteint les désirs de la plûpart des hommes, sur-tout des avares, lorsque cette possession a été acquise à prix d'argent, & Jean étoit encore plus avare qu'ambitieux; il pensa, mais trop tard, que la qualité de Landgrave n'étoit pas trop compatible avec celle d'Evêque; il eut des scrupules, & ses remords furent tels, qu'il écrivit au Pape pour le prier de lui pardonner: non seulement le souverain Pontife lui accorda libéralement le pardon, mais il le félicita même d'avoir acquis à son Siege cette dignité, qui ne pouvoit que l'illustrer. L'approbation d'Innocent VI ne dédommagea point l'Evêque Jean des sommes que lui avoit couté ce Landgraviat, ni des dépenses auxquelles l'exposoient les guerres qu'il eut à soutenir contre les habitans de Haguenau qui, jaloux de la puissance de l'Evêque de Strasbourg, allerent ravager ses terres, l'obligerent de prendre les armes, & d'aller à son tour assiéger Haguenau, dont il ne put se rendre maître: ce qu'il y eut encore de plus fâcheux pour lui, fut que toutes les villes d'Alsace aussi mécontentes que les habitans de Haguenau prirent parti pour les derniers; ensorte que Jean eut été inévitablement écrasé, si Burcard, Burgrave

Troubles en Alsace.

(1) Maimb. *Hist. de la décad. de l'Emp.* Spener. T. 2. Lib. 2. cap. 2.

grave de Magdebourg, n'eut par sa médiation rétabli le calme, aux conditions que de part & d'autre tout ce qui s'étoit passé seroit mis en oubli (1).

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Dans le tems que l'Allemagne étoit si violemment agitée & si lâchement abandonnée par son chef, Innocent VI, courbé sous le poids des années & accablé de maladies, mourut, après un Pontificat de 9 ans & 9 mois. Il fut très-jaloux de ses droits, les étendit autant qu'il fut en sa puissance, & ne fut l'ami de Charles IV, que parce que ce Souverain étoit le plus foible Monarque qui jusqu'alors eut occupé le trône de l'Empire. Guillaume Grimoard, Abbé de S. Victor fut unanimement élevé à la chaire de S. Pierre: Grimoard, lorsque les Cardinaux l'élurent étoit bien éloigné de penser que l'on songeoit à lui; il étoit en qualité de Nonce à la cour de la Reine Jeanne I. Aussitôt qu'il reçut la nouvelle de son élection, il partit & entra secrettement à Avignon, où il fut consacré sous le nom d'Urbain V. (2). Il marcha sur les traces de son prédécesseur, & se proposa sur-tout de profiter de tous les avantages que lui offroit l'aveugle déférence, & l'oisive insouciance du chef de l'Empire, auquel il écrivit d'abord pour lui demander son amitié, ensuite pour l'exhorter à continuer de confondre les méchans, de faire régner la justice, & de venger l'Eglise des attentats des impies. Si le Pape Urbain savoit que Charles IV protégeoit ouvertement l'injustice & l'usurpation; s'il n'ignoroit pas que ce Prince donnoit tout à l'argent & rien à l'équité, sa lettre étoit la plus forte satire qu'il eût pu adresser à l'Empereur, qui la reçut pourtant avec autant de satisfaction, que s'il eût réellement mérité les éloges du souverain Pontife.

Mort du Pape Innocent VI. Urbain V lui succede. 1362.

La longue & ruineuse guerre, qui pendant si long-tems avoit épuisé la France & l'Angleterre, venoit de cesser par le fameux traité de Bretigni, & Jean II délivré de sa captivité, écrivit au nouveau Pape pour le féliciter de son élevation à la chaire Pontificale & lui annoncer que bientôt il iroit le voir à Avignon; il s'y rendit en effet, & l'on croit que le principal motif de ce voyage étoit d'accélerer par la médiation du Pape, le projet qu'il avoit formé d'épouser la Reine Jeanne de Naples; mais il se répandit tant de bruits scandaleux sur la conduite & les galanteries de Jeanne, que le Roi de France renonça à ce dessein, & prit à Avignon des engagemens qu'il étoit hors d'état de remplir. Pierre de Lusignan, Roi de Chypre étoit alors à Avignon, où il s'efforçoit d'engager le Pape à solliciter une croisade contre les Musulmans, oppresseurs de la Palestine; Pierre & Urbain parlerent au Roi Jean en termes si magnifiques de cette entreprise, qu'ébloui par les brillantes promesses qu'on lui faisoit, le Roi Jean, oubliant que son Royaume étoit dans le plus déplorable état, qu'il n'avoit ni troupes ni fonds, prit la croix des mains du Pape, qui, croyant trouver la même déférence & la même crédulité dans tous les souverains de la chrétienté, prêcha la croisade contre les Turcs, ordonna un voyage général en Palestine, & nomma le Roi de France chef de cette expédition (3). Elle n'eut cependant pas lieu, & quelques solemnel-

Motif du voyage de Jean, Roi de France à Avignon.

(1) Carta Carol. IV. apud Obrecht in prod. P. 308. Vencher de Usbourg P. 79. Arch. Zabern. (2) Il étoit fils du Chevalier Grimoard Seigneur de Grisa en Gevaudan au Diocese de Mende, Raynald *ad ann.* 1362. N. 2. Fleury T. 20. Liv. 96. (3) Daniel *Hist. de Fr.* T. 3. Fleury *Hist. Eccl.* T. 20. Liv. 96.

SECT. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

les qu'eussent été les promesses du Roi de France & du souverain Pontife, Pierre de Lusignan, qui croyoit trouver les secours les plus abondans à la cour de Charles IV & dans celles de la plûpart des souverains de l'Europe, parcourut inutilement la plûpart des gouvernemens de l'Empire. On s'excusa par tout sur les malheureuses circonstances qui ne permettoient pas de seconder ses vûes; le Roi d'Angleterre lui dit qu'une semblable expédition ne convenoit point à son âge avancé. L'Empereur allégua l'indispensable néceffité où il étoit de ne pas s'éloigner de ses Etats, & même d'y retenir toutes ses troupes afin de s'oppofer à tout ce qui pourroit menacer ou troubler la tranquillité publique (1).

Le Pape ne peut faire adopter ses projets.

Pierre de Lusignan se persuada que le Pape auroit plus d'ascendant sur l'esprit de l'Empereur, auquel Urbain en effet écrivit une très-longue lettre, pour l'éxorter au nom du Ciel même, à défendre la cause du Roi de Chypre: s'il n'eût fallu que céder quelque chose de ses droits, ou même se laisser dépouiller des plus belles prérogatives attachées à son rang, ou bien s'il eût suffi de porter des édits contre les Musulmans usurpateurs des possessions du Roi de Chypre, Charles IV eut volontiers souscrit aux volontés du Pape; mais il étoit question de s'engager dans une expédition militaire, incompatible avec son indolence naturelle, & qui d'ailleurs eut exigé des dépenses énormes, Charles répondit à Urbain précisément comme il avoit répondu au Roi de Chypre. L'Italie fut de toutes les parties de l'Europe celle qui étoit le moins en état de songer à des guerres étrangeres, ses plus belles provinces étoient devastées par Bernabo Visconti, qui renouvelloit toute la violence de ses hostilités à cause de l'anathême récemment & fort imprudemment prononcé contre lui par Urbain (2). Jean II, Roi de France & Pierre de Lusignan lui envoyerent vainement des Ambassadeurs pour tâcher de calmer sa colere, peut-être qu'ils fussent parvenus à lui inspirer des sentimens plus modérés, si au lieu de l'adoucir les Ambassadeurs François ne l'eussent fort mal adroitement aigri par des hauteurs très-déplacées. Bernabo se croyant outragé rejeta toute proposition d'accommodement; il refusa même d'écouter les sollicitations de l'Empereur; qui après bien d'inutiles tentatives s'irritant de trouver dans un vassal tant d'opiniâtreté, envoya ordre à tous les Vicaires de l'Empire en Italie, de prendre les armes contre l'ennemi de l'Eglise, mais ce que Bernabo avoit si durement refusé aux sollicitations impérieuses de la cour de France, & aux ordres de Charles IV, il l'accorda aux sages représentations de l'Archevêque de Crête, Ambassadeur du Roi de Chypre; ensorte que par la médiation de ce Prélat, l'Archevêque de Milan conclut avec le Pape un traité de paix, aux conditions qu'à la premiere demande du Légat du S. Siege l'Archevêque de Milan évacueroit & rendroit toutes les places dont il s'étoit emparé dans les territoires de Boulogne, de Modene & de la Romagne, comme de son côté le souverain Pontife payeroit dans le terme de huit années 500000 florins d'or, c'est-à-dire 62500 par an. D'après ces conventions, Urbain déclara pleinement absous ce même Bernabo qu'il reconnut hérétique, & qu'il avoit peu de jours avant, traité com-

Hostilités en Italie.

Paix entre le Pape & l'Archevêque de Milan.

1364.

(1) Spener *Hist. Germ. Univ.* T. 2. Lib. 2. Cuspin. Raynald *ad ann.* 1363. (2) Id. ibid. Matth. Villani. Lib. XI. Sect. 41.

me le plus abominable des excommuniés (1). Le calme rendu à l'Italie, Urbain & Pierre de Lusignan se flatterent que désormais rien ne pourroit plus s'opposer à l'exécution de leur projet de croisade, mais au moment où ils s'y attendoient le moins, Jean II, qu'Urbain avoit nommé chef de cette expédition, mourut en Angleterre, où il étoit allé sous prétexte d'applanir quelques difficultés qui arrêtoient l'exécution du traité de Bretigni; mais suivant la plupart des historiens contemporains, uniquement pour se rapprocher d'une jeune Angloise dont il étoit devenu éperdument amoureux pendant sa captivité. Quoiqu'il en soit, il mourut à Londres, & transmit la couronne de France à Charles V son fils, que ses vertus & sa prudence firent surnommer le sage (2).

Mort de Jean II, Roi de France.

La mort de Jean tira le Pape Urbain d'un très-grand embarras; car si ce Prince eut vécu, le souverain Pontife eut été dans l'impossibilité de remplir les brillantes promesses qu'il avoit faites à Pierre de Lusignan. En effet, jamais les Puissances Européennes n'avoient été moins disposées à des entreprises militaires au-delà des mers: les Florentins & les Pisans se faisoient une guerre cruelle; les Vénitiens étoient armés contre les Génois; l'Empereur & Louis, Roi de Hongrie marchoient l'un contre l'autre, & le sujet de leur division étoit un propos très-injurieux hazardé fort légérement par Charles IV, contre la Reine Elizabeth, mere de Louis. Celui-ci résolu de venger l'honneur de sa mere avoit attiré dans son parti Rodolphe, Duc d'Autriche; Charles avoit engagé dans ses intérêts Henri, Marquis de Moravie, & cette querelle particuliere eût vraisemblablement fini par embraser l'Allemagne entiere, si le souverain Pontife, à force de démarches, n'eut rapproché les deux Princes ennemis, qui se réconcilierent à Cracovie, dans une assemblée générale des Princes de l'Empire. L'Empereur qui venoit d'épouser la Princesse Elisabeth, fille de Bugislas, Duc de Poméranie, plein de reconnoissance pour le service essentiel qu'Urbain lui avoit rendu, lui écrivit une lettre de remerciment, & comme le bruit s'étoit répandu que le Pape vouloit incessamment transférer son Siege à Rome, l'Empereur lui promit de l'accompagner dans ce voyage. La présence du Chef de l'Empire en Italie ne flattoit point du tout le Pape; il se hâta de répondre à Charles que les dangers qui depuis la mort du Roi de France menaçoient Avignon & le Comté Vénaissin ne lui permettoient pas, du moins de bien long-tems de remplir le projet qu'il avoit formé d'aller fixer sa résidence à Rome, ni de paroître en Italie qui étoit remplie encore de troubles & de dissentions (3). Le souverain Pontife, l'un des plus habiles négociateurs de son siecle, parvint à peu près dans le même tems à étouffer ces troubles, & à réconcilier les Génois & les Vénitiens; il termina aussi par sa médiation en Allemagne une affaire qui paroissoit devoir occasionner une sanglante guerre. Depuis bien des années la maison d'Autriche ambitionnoit le Comté de Tirol, dont Louis, Marquis de Brandebourg étoit en possession: Louis vivoit en assez mauvaise intelligence avec Marguerite son épouse; il mourut, & laissa un fils nommé Maynard, qui sur le bruit public, & sur quelques apparences peut-être trom-

Troubles en Allemagne.

(1) Raynald *ad ann.* 1364. N°. 1, 2, 3. (2) Daniel *Hist. de Fr.* T. 3. Fleury *Hist. Eccl.* T. 20. Liv. 96. (3) Spener T. 2. Lib. 2. Raynald *ad ann.* 1364. No. 7-10.

SECT. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

peuses reprocha fort durement à Marguerite sa mere d'avoir fait mourir Louis. Marguerite ne jugea point à propos de repousser par des raisons l'accusation de son fils, mais pour se venger avec éclat d'une imputation aussi grave, elle l'empoisonna lui même, & fit donation du Comté de Tirol à la maison d'Autriche. Etienne, Duc de Baviere étoit le plus proche parent de Maynard, dont il se déclara l'héritier, & qu'il jura de venger. Le Duc d'Autriche se prépara à soutenir par les armes la donation de Marguerite, & cette guerre alloit diviser les Princes de l'Empire, lorsque l'actif Urbain, agit si puissamment auprès des deux prétendans au Comté de Tirol, qu'ils consentirent à un accommodement par lequel la possession du Tirol demeura à la maison d'Autriche (1).

Il y avoit long-tems que Charles IV méditoit un voyage à la cour du souverain Pontife, & il exécuta ce projet quelques mois après que la réconciliation des Ducs d'Autriche & de Baviere, eut raffermi le calme en Allemagne. Le désir d'aller rendre ses hommages au Pape, & celui d'assister à la messe Pontificale, revêtu de ses habits impériaux, la couronne en tête & le sceptre à la main, étoient sans doute de fort puissans motifs pour un tel Monarque: ce n'étoit cependant point là l'unique but de son voyage, & dans les diverses conférences qu'il eut avec Urbain, on assure qu'il promit d'envoyer du secours contre les Turcs, de faire passer au delà des mers une partie des troupes impériales & d'y soudoyer pendant trois ans ces compagnies, qui depuis si long-tems ravageoient les provinces de France, & quelques Royaumes voisins. Quelques auteurs du tems assurent que l'objet principal de ces conférences étoit d'accabler les tyrans d'Italie & sur-tout les Visconti (2).

Conférences entre l'Empereur & le Pape, à Avignon. 1365.

Par une lettre qui s'est conservée, d'Urbain à Charles V, Roi de France, il paroit que le chef de l'Eglise & celui de l'Empire, également intéressés à se délivrer de la crainte perpétuelle où les tenoient ces compagnies de brigands, ne s'étoient rapprochés que dans la vûe de trouver le moyen d'engager par l'appat du gain & l'espérance du pardon de leurs crimes passés, ces compagnies de déprédateurs, à aller combattre les infidelles: car par cette lettre, le Pape apprend au Roi de France que l'Empereur offroit, non-seulement le passage à ces troupes sur les terres de l'Empire, mais aussi de leur fournir des vivres, jusqu'à leur arrivée sur les frontieres de Hongrie. Charles IV avoit le plus grand intérêt à éloigner de ses Etats ces compagnies de brigands, & il goûta d'autant plus le projet du Pape Urbain, que celui-ci pour faciliter au Monarque François le moyen de faire partir ces dangereuses troupes, lui accorda pour deux années une décime sur tous les bénéfices du Royaume (3): déjà le plus grand nombre des soldats qui formoient cette compagnie attirés par l'espoir du gain, bien plus encore que par l'assurance que le chef de l'Eglise leur donnoit d'une absolution générale de leurs crimes passés, s'étoient hâtés de s'enroler, & on se disposoit à les faire embarquer pour la Terre sainte, lorsque les troubles d'Espagne fournirent l'occasion de les employer à beaucoup moins de frais, & de se délivrer de cette foule de Soldats. Pierre le cruel, assassin de ses freres, & de Blanche de Bourbon son

Troupes qu'on se propose d'envoyer en Orient.

(1) Rebdorf *in annal.* Phil. Villani *in append. ad* Lib. II. Spener T. 2. cap. 7. (2) Raynald *ad ann.* 1365. No. 1, 2. (3) Daniel *Hist. de Fr.* Tom. 4.

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

époufe, avoit foulevé contre lui, les Caftillans, outrés des excès de fa tyrannie: Henri de Traftamaze, frere naturel de Pierre & chef des révoltés, étoit venu en France demander du fecours, & on lui permit de faire paffer en Efpagne ces compagnies, qui y allerent fous le commandement du célebre Bertrand du Guesclin: on fait que cet illuftre Général fe couvrit de gloire dans cette expédition, qui couta la couronne & la vie à Pierre le cruel, & qui éleva au trône de Caftille, Henri de Traftamaze. Quelque defir qu'eut montré Charles IV de fervir Pierre du Lufignan, il fut très-enchanté d'apprendre que ces compagnies auxquelles il avoit promis paffage & même de fournir des vivres, avoient pris une autre route; & comme il n'avoit plus à redouter leur voifinage, il fe mit peu en peine du préjudice que caufoit au Roi de Chypre la privation de ce fecours fur lequel il avoit tant compté.

Elles vont en Efpagne, révolution qu'elles y caufent.

Couronnement de Charles IV à Arles.

Depuis très-long-tems les chefs de l'Empire contens d'être couronnés à Aix la Chapelle, & plufieurs d'entre eux à Milan & à Rome, avoient renoncé à l'ufage d'aller fe faire couronner à Arles, Royaume fur lequel le fceptre Impérial confervoit encore fes droits, mais Charles IV profitant de fon féjour à Avignon, imagina de renouveller cette cérémonie, & alle réellement recevoir la couronne à Arles, où content de s'être montré, il refta très-peu de tems & retourna à Avignon conclure un traité de ligue avec Urbain & les principaux feigneurs d'Italie, contre les ufurpateurs des terres de l'Eglife; traité par lequel il promit d'envoyer inceffamment au de-là des Alpes une puiffante armée. Urbain pénétré de reconnoiffance, accorda au Chef de l'Empire des décimes fur le clergé d'Allemagne pour fubvenir aux frais de cette guerre. C'étoit là vraifemblablement le grand objet des brillantes promeffes de Charles IV, car à peine il eut obtenu du Pape cette libéralité, qu'il reprit le chemin d'Allemagne, & alla fe renfermer dans Prague, où pendant environ trois années il oublia profondement les conditions auxquelles il percevoit le produit des décimes, qui groffiffoient confidérablement fes tréfors (1).

Et fon retour à Prague.

Abandonné des Souverains de l'Europe, & trompé dans fes efpérances, Pierre de Lufignan fe rendit presque fans fuite à Venife, où il étoit attendu par Pierre Thomas, Archevêque de Crête, & nommé par le Pape Légat de la croifade projettée. Le Roi de Chypre envoia quelques foldats, fe mit en mer feulement avec deux galeres, & débarqua à Rhodes, où le Prince d'Antioche fon frere l'attendoit avec un fecours affez confidérable, enforte que fuivi de 10000 hommes & de 1400 chevaux, il fe remit en mer, aborda à Alexandrie, battit les Sarrazins, s'empara d'Alexandrie, qu'il fut obligé enfuite d'abandonner, par la défection des Anglois qui formoient la plus grande partie de fa petite armée, & qui refuferent de le fervir plus long-tems, comme il l'apprit au Souverain Pontife par une lettre dans laquelle après lui avoir rendu compte de fes fuccès & de la défection imprévue qui l'arrêtoit au milieu de fa courfe, il le conjuroit d'engager les Puiffances chrétiennes à lui fournir des fecours, & fur-tout de déterminer l'Empereur à faire un généreux effort en fa fa-

Succès & revers de Pierre de Lufignan, Roi de Chypre.

(1) Spener. Bouefius Conon, *Pragenfis ad ann.* 1365. Albert Krantzius Lib. 9. Saxon. cap. 33.

SECT. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

veur (1). Urbain & Charles IV n'étoient guere occupés alors des affaires de Pierre de Lusignan. Le Souverain Pontife résolu d'aller établir sa résidence à Rome, avoit déjà envoyé préparer à Viterbe son logement & celui des Cardinaux: il employoit tous ses soins à dissiper les troubles toujours fomentés, excités & accrus par l'ambition, la haine & les usurpations de l'Archevêque de Milan, qui venoit d'envoyer contre Gênes, dont il vouloit se rendre maître, des troupes sous le commandement d'Ambroise Visconti son fils naturel. Urbain après avoir écrit à tous les Princes d'Italie de se liguer contre ces implacables ennemis de la tranquillité publique, envoya demander du secours à l'Empereur: celui-ci toujours empressé, du moins en apparence à défendre les intérêts du S. Siege, assembla à Francfort une diete générale, où l'on délibéra sur les moyens de pacifier l'Italie; cette grande affaire fut très-vivement agitée; on ne décida rien, & toutefois, comme si l'on eût pris les moyens les plus efficaces, & qu'on eût déjà fait les plus immenses préparatifs, Charles IV envoya des députés à Avignon chargés d'annoncer à Urbain que tout étoit prêt, & pour lui demander s'il vouloit être devancé ou suivi par l'Empereur en Italie. A cette agréable nouvelle le souverain Pontife se hâtant de marquer sa reconnoissance à Charles, lui écrivit, & le pria de hâter sa marche autant qu'il lui seroit possible. Une armée Impériale étoit en effet d'autant plus nécessaire alors en Italie, que l'Archevêque de Milan, informé de l'appuy que le Pape trouvoit dans le chef de l'Empire exhala contre celui-ci sa colere dans les expressions les plus outrageantes; son frere Galéas Visconti tout aussi violent & non moins usurpateur, avoit porté le fer & la flamme dans le Piémont qu'il avoit projetté de soumettre, ainsi que la Province & le Comté de Forcalquier. Allarmé de l'invasion de ces Etats qui appartenoient à Jeanne, Reine de Naples, le souverain Pontife pressa plus vivement encore l'arrivée des secours promis par l'Empereur, qui satisfait de s'épuiser en promesses aussi brillantes qu'elles étoient vagues, ne fit aucune sorte de démarche pour arrêter les progrès de Galéas (2).

Brillantes & fausses promesses de l'Empereur au Pape. 1366-1367.

Voyage du Pape en Italie & atrocités de Visconti, Archevêque de Milan. 1368.

Ne doutant pourtant point de la fidélité de l'Empereur à remplir ses engagemens, Urbain quitta le séjour d'Avignon au tems où il avoit promis de prendre la route d'Italie, & dès le neuf de Juin 1367 il fit son entrée à Viterbe, où il fit une ligue offensive & défensive avec Charles IV, Louis, Roi de Hongrie, & les Seigneurs de Padoue, de Ferrare & de Gonzague, contre la maison de Visconti, si fertile en tyrans & en déprédateurs. Mais cette ligue même au lieu d'arrêter les fureurs de l'Archevêque de Milan, ne fit que l'engager à exercer des troubles encore plus affreux. Il s'abandonna sans frein aux plus atroces cruautés, & sous prétexte de mépriser & le Pape & l'Eglise, il se livra publiquement au plus honteux libertinage; il accabloit les peuples d'impôts, faisoit traîner dans son palais les filles & les jeunes femmes des maisons les plus distinguées, les violoit impudemment & les faisoit indignement outrager; l'un des plaisirs de ce monstre, étoit de tourmenter & de faire expirer dans les plus horribles supplices les prêtres & les moines (3).

(1) Raynald *ad ann.* 1367. N°. 19-20. (2) Raynald *ad ann.* 1367. N°. 20-22.
(3) Raināld *ad ann.* 1368. N°. 1-3.

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Après bien des délais Charles IV se mit enfin en marche : il franchit les Alpes à la tête d'une nombreuse armée, on eût dit qu'il alloit se montrer en maître en Italie. Mais son expédition ne fut rien moins que glorieuse; au lieu de soumettre les tyrans qu'il avoit promis de reduire, il approuva pour de l'argent leurs usurpations; confirma la possession de Verone aux Seigneurs de l'Escale; fut très-piqué contre les Visconti qui ne lui offroient point de racheter leurs attentats, marcha contre Milan, & ne fit qu'une inutile tentative (1). Néanmoins Bernabo ne voulant point avoir en même tems à combattre contre tant d'ennemis qu'il s'étoit faits, demanda la paix à Urbain qui le redoutoit si fort, qu'il ne fit nulle difficulté de la lui accorder aux conditions les plus avantageuses pour l'Archevêque de Milan.

Expédition peu glorieuse de Charles IV en Italie.

Par la crainte qu'il avoit inspirée, Bernabo régnoit plus souverainement en Italie que l'Empereur, qui bien loin d'y faire respecter son rang, & d'y rétablir sa puissance, eut la foiblesse de se contenter des promesses très-vagues que les Pisans, les Siennois & les Florentins lui firent de lui restituer la plûpart des droits Impériaux qu'ils avoient usurpés. Mais il songeoit moins à combattre qu'au bonheur de rendre ses hommages à Urbain qu'il alla trouver à Viterbe, & qu'il accompagna à Rome, où il eut la satisfaction de se montrer au peuple à pied & tenant un côté de la bride du cheval sur lequel le souverain Pontife étoit monté. Il attendit pendant quelques jours à Rome, l'Impératrice Elizabeth, qu'il avoit depuis peu épousée en quatriemes noces; elle arriva, fut couronnée & peu de jours après, Charles fort content de son voyage d'Italie, sortit de Rome, & reprit la route d'Allemagne, après avoir laissé le commandement des troupes Impériales à Gui de Boulogne, Cardinal Evêque de Porto, avec ordre de marcher ou contre Bernabo, ou contre quiconque entreprendroit d'usurper les droits ou les terres de l'Eglise (2). A peine l'Empereur avoit repassé les Alpes, que Bernabo, recommençant ses violentes hostilités, ligué avec Agut, voleur insigne, & capitaine d'une troupe d'Anglois vagabonds; les Pisans & les Florentins marcherent sous les ordres du Légat contre l'Archevêque de Milan & furent complettement battus. Touché de la disgrace de l'armée Papale, Louis Roi de Hongrie, écrivit au souverain Pontife, & lui promit d'aller incessament en Italie, à la tête de dix mille Hongrois & de ne point quitter les armes qu'après avoir écrasé Bernabo: mais cette expédition n'eut pas lieu; parce que l'Archevêque de Milan, informé des grands préparatifs qu'on faisoit contre lui, employa le même moyen qui lui avoit si souvent réussi, demanda la paix au S. Siege & l'obtint (3).

Nouveaux troubles en Italie & Paix.

Urbain s'occupoit tout entier du soin de pacifier les troubles qui divisoient toujours la France & l'Angleterre: dans la vûe de rétablir la paix, & déterminé sur-tout, par les conseils & les intrigues de quelques Cardinaux qui préféroient le séjour d'Avignon à celui de Rome, il prit la résolution de passer en France, se mit en mer sur une flotte que lui fournirent les Rois de France, d'Arragon & la Reine de Naples, & aborda à Marseille, d'où il se rendit à Avignon. A peine il commençoit à s'occuper des moyens de reconcilier Charles V & le Roi d'Angleterre, qu'il mourut le 19[e] Decembre

(1) Raynald Lib. & Mutius. *Rer. German.* Lib. 25. (2) Idem. Dubravius. *Hist. Boem.* Lib. 22. (3) Raynald. *ad ann.* 1370. No. 14.

Sect. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

Mort d'Urbain V. 1370.

1370, après un pontificat de 8 ans, 9 mois 19 jours. Urbain V fut amerement regretté; il méritoit l'estime & le respect de ses contemporains par son zele éclairé, sa modération, autant que par l'intégrité de ses mœurs: il aima & protégea les sciences & les belles lettres: il étoit dans l'usage d'entretenir dans les diverses universités de l'Europe mille étudians, il fut le pere des pauvres & des orphelins, l'irréconciliable ennemi des oppresseurs, & sur-tout des usuriers, des simoniaques & des concubinaires (1).

Pierre Roger, Cardinal de Beaufort, neveu du Pape Clément VI, & fils du Comte de Beaufort Gentil-homme François, fut le digne successeur d'Urbain V; il se distingua sous le nom de Grégoire XI par beaucoup de douceur, l'amour des lettres & des mœurs respectables. Dès son avenement à la chaire Pontificale, il se donna les plus grands soins pour engager les souverains de la chrétienté à passer en Orient, où les Turcs se rendoient de jour en jour plus formidables. Mais les Princes Européens avoient perdu depuis long-tems la folle envie d'abandonner leurs plus chers intérêts & dépeupler leurs Etats, pour des guerres qui leur étoient tout-à-fait étrangers. Ce n'étoit seulement pas contre les Musulmans que Grégoire imploroit les secours des Puissances chrétiennes, il sollicitoit encore avec plus de chaleur le secours du Roi de Hongrie & celui de l'Empereur contre l'ambitieux Bernabo Visconti, qui toujours les armes à la main, ne méditoit rien moins que l'asservissement de l'Italie entiere. Le motif du Pape qui témoignoit le desir le plus vif d'affranchir Italie du joug de la tyrannie dont l'Archevêque de Milan menaçoit toutes ces contrées, eût fait le plus grand honneur à Grégoire XI, si par malheur on ne l'eut assez généralement accusé dans ce même tems de trâmer de fort mauvais desseins contre la Toscane, & d'avoir même fait quelques démarches dans la vûe d'étendre sur elle le joug temporel du S. Siege. Grégoire se justifia de cette accusation comme de la plus sensible injure que l'on put faire à la droiture de ses intentions; ses raisons ne ramenerent point les Toscans; & ils resterent d'autant plus persuadés de l'attentat que le chef de l'Eglise avoit médité contre eux, que dans le même tems précisément Perouse, ville de Toscane, éblouie & gagnée par les émissaires du S. Siege, se déclara sujette du Pape, & réconnut son autorité quant au temporel. Quoiqu'il en soit le nouveau Pape ne put se rendre souverain dans la Toscane, & il eut le désagrément de voir les divers Princes de l'Europe aussi indifférens aux progrès des armes Musulmanes en Orient, qu'aux violentes hostilités de Visconti en Italie. Il est vrai que l'Empereur fit de belles promesses aux envoyés du Pape, mais il les oublia presqu'aussi-tôt qu'il les eut faites, & ne s'éloigna point de Prague, d'où vraisemblablement il ne feroit pas sorti, si les entreprises du Duc de Juliers ne l'eussent contraint de prendre les armes.

Avenement de Grégoire XI au Pontificat. Il ulcere les Toscans. 1371.

Outrage fait par le Duc de Juliers à Wenceslas frere de Charles IV.

Charles IV aimoit tendrement Wenceslas, Duc de Luxembourg & de Brabant son frere, Prince rempli de valeur & d'excellentes qualités. Souverain de Strasbourg, Marquis du S. Empire & Intendant des grands chemins, Wenceslas digne d'occuper des postes encore plus élevés, jouissoit & n'abusoit pas de la confiance de l'Empereur son frere. Les honneurs qu'on lui ren-

(1) Raynald ib. Fleury. *Hist. Eccl.* Tom. 2. Liv. 96.

rendoit à la cour Impériale, exciterent la jalousie du Duc de Gueldres & du Duc de Juliers son beau-frere, & pour l'insulter ils mirent en usage le plus lâche moyen. On vit paroître tout-à-coup une troupe de brigands qui infesterent les chemins des environs du Duché de Juliers. Plusieurs particuliers vexés & dépouillés par ces voleurs allerent se plaindre à Wenceslas, & lui dirent que ces brigands étoient protégés par le Duc de Juliers qui non seulement leur donnoit azile dans ses terres, mais leur fournissoit encore des chevaux pour exercer leur brigandage. Le Duc de Luxembourg justement indigné d'un semblable procédé, envoya des députés au Duc de Juliers, pour se plaindre & de l'infraction qu'il permettoit que l'on fit chez lui aux ordonnances publiées pour la fureté des voyageurs, & de l'injure personnelle qu'on lui faisoit, par une telle infraction. Le Duc de Juliers reçut très-froidement ces députés, & leur parla d'un ton si insultant, que le Duc de Luxembourg résolu de tirer de cet affront la plus éclatante vengeance, rassembla quelques troupes, & à la tête d'une petite armée de 2500 lances fit une irruption sur les terres du Duché de Juliers (1). Les Ducs de Juliers & de Gueldres qui s'étoient attendus à ces hostilités, marcherent au devant de l'ennemi. Il étoit presque nuit lorsque les deux armées se rencontrerent & Wenceslas impatient de combattre, s'élança au milieu des bataillons ennemis, mais il fut repoussé, & ses troupes le voyant reculer, s'épouvanterent, lâcherent le pied, & furent presqu'entierement massacrées; Wenceslas tomba au pouvoir du vainqueur, auquel ce succès ne couta que très-peu de soldats; mais il eut à regretter le Duc de Gueldres son beau-frere qui fut blessé à mort dès les premiers momens du combat.

Wenceslas marche contre le Duc de Juliers, est battu & fait prisonnier.

A la nouvelle de la disgrace de son époux la Duchesse de Luxembourg implora le secours du Roi de France; mais alors ce Monarque ayant à soutenir tous les efforts des Anglois, se trouva hors d'état de secourir la Duchesse, à laquelle il conseilla de s'adresser à l'Empereur, qui étoit en effet très-affligé du malheur de son frere, & qui devoit l'être d'autant plus, que c'étoit lui-même que le Duc de Juliers avoit outragé dans la personne d'un de ses vicaires. Aussi quand la Duchesse de Luxembourg parut à sa cour, elle le trouva disposé à tirer vengeance de l'attentat du Duc. En effet, Charles IV fit les plus grands préparatifs & dans une diete solemnelle qu'il avoit convoquée à Aix la Chapelle, il déclara que son intention étoit d'aller, suivi de toutes les forces de l'Empire, porter le fer & la flamme dans le Duché de Juliers. Les Archevêques de Cologne, de Mayence, ainsi que l'Evêque de Liege & Albert, Duc de Baviere, cousins du Duc de Juliers tenterent d'adoucir l'Empereur irrité, & lui représenterent si vivement qu'il y auroit plus de gloire à se laisser fléchir par le coupable, qu'à écraser un Prince qui, à cette faute près, étoit plein de valeur & avoit rendu les services les plus essentiels à l'Empire, que Charles IV, toujours prêt à préférer les moyens d'accomodement aux voïes de rigueur, consentit à pardonner, pourvu que le coupable vint publiquement reconnoître sa faute. Celui-ci qui frémissoit déjà à la vûe des préparatifs qu'on faisoit contre lui, se hâta d'accepter avec reconnoissance la condition proposée: il se rendit à Aix la Chapelle, se prosterner-

Charles IV se prépare à punir le Duc de Juliers & lui pardonne.

(1) Spener. Froissard. Tom. 3. p. 266.

SECT. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

na aux pieds de Charles, auquel il demanda pardon en pleine diete de l'énorme faute qu'il avoit commise (1). Charles IV comme s'il ne savoit, que dire, gardoit un profond silence, lorsque le jeune Wenceslas son fils, à peine âgé de 11 années se levant & regardant le Duc d'un œil de courroux; *Duc de Juliers*, dit-il, *vous nous avez fait un outrage sensible, & sans vos cousins qui ont intercédé pour vous, nous vous en aurions fait repentir; continuez de parler jusqu'à ce qu'il ne nous reste plus rien sur le cœur contre vous, car il vous en couteroit trop.* Le Duc de Juliers obéit, & par ses soumissions, il obtint sa grace, se reconcilia pleinement avec le Duc de Luxembourg, avec le jeune Wenceslas qui avoit montré plus de fermeté que son pere, & avec Charles IV, qui, après cette assez singuliere expédition, alla se renfoncer dans la Bohême.

Continuation des troubles d'Italie.

Il s'en falloit de beaucoup qu'en Italie les perturbateurs de la paix, songeassent à suivre l'exemple du Duc de Juliers; le plus turbulent d'entr'eux, l'Archevêque de Milan faisoit chaque jour de nouvelles invasions, commettoit sur les terres de l'Eglise les plus affreux ravages, & bravoit les anathêmes & les foudres que le Pape ne cessoit de lancer sur sa tête. Grégoire écrivoit de tous côtés & à tous les Princes d'Allemagne pour tâcher de les déterminer à prendre les armes contre Bernabo; on se contentoit de faire des vœux pour lui, mais personne n'offroit de le seconder; il envoya tout aussi inutilement des nonces & les lettres les plus pressantes à l'Empereur, auquel même il fit présent d'un morceau du bois de la vraie croix, enchassé dans une croix d'or enrichie de pierres précieuses; l'avarice & la dévotion de Charles IV furent également flattées de ce riche présent; mais il ne valut au Pape aucune sorte de secours de la part du Chef de l'Empire (2).

La violence de Bernabo n'étoit pas la seule cause des chagrins qu'éprouvoit alors Grégoire XI; les nouvelles qu'il recevoit des progrès des Turcs en Orient étoient pour lui très-allarmantes; la domination de Jean Paléologue, Empereur des Grecs s'affoiblissoit de jour en jour; les Turcs étant maîtres de la Chersonese, d'une partie de la Thessalie, de l'Albanie, de la Servie & de la Bulgarie, le trône des Césars occupé par Paléologue, le plus lâche des souverains & le plus débauché des hommes, touchoit à sa ruine, quand épouvanté à la vûe du péril imminent qui le menaçoit, cet Empereur envoya un nouvel ambassadeur au Pape, pour le prier de le sécourir au plutôt; (3) mais que pouvoit le Pape, embarrassé comme il l'étoit à se défendre contre les Visconti, en faveur de Jean Paléologue? Un incident vint rendre à Louis, Roi de Hongrie son ancienne ardeur pour la croisade. Ligués avec les Tartares, les Turcs menacerent d'insulter la Hongrie & de s'en emparer. A cette nouvelle qui se publioit hautement; le Roi de Hongrie fit, de l'aveu du souverain Pontife, prêcher la croisade dans toutes les terres de sa domination, & fit vivement solliciter l'Empereur de prendre part à cette entreprise; il lui fit écrire par le Pape, & le presser par Rodolphe, Electeur de Saxe. Charles resta inébranlable; il répondit que les expéditions de ce genre avoient toujours été fatales aux Chrétiens, & que d'ailleurs il ne pensoit pas qu'il fut nécessaire qu'il y eût deux Césars sur la terre. En s'exprimant ainsi, Char-

Progrès des Turcs en Orient & réponse ridicule de Charles IV. 1373.

(1) Froissard. Pag. 268. Spener. (2) Raynald *ad ann.* 1372. No. 1. Fleury. T. 20.
(3) Raynald *ad ann.* 1373. No. 1-3.

les, le moins guerrier & le moins conquérant des Princes, parloit un langage d'autant plus ridicule, que trente Césars comme lui n'eussent pas risqué de s'éclipser les uns les autres, & qu'ils eussent été tous fort paisibles. Au reste, le Roi de Hongrie qui montroit tant de chaleur pour cette entreprise, cessa d'en parler & de trouver que la Religion fut intéressée à une semblable entreprise, aussi-tôt qu'il apprit que les Turcs ne songeoient plus à marcher en Hongrie (1).

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Grégoire XI, dans la lettre qu'il avoit écrite à l'Empereur pour l'exorter à secourir Jean Paléologue, parloit des divisions qui étoient survenues entre Charles IV & les Ducs de Baviere. Le Marquisat de Brandebourg que l'Empereur s'étoit proposé de faire entrer dans sa maison, étoit l'objet de cette division. Après la mort de Louis, fils ainé de l'Empereur Louis V, Louis le Romain posséda le Brandebourg, qu'il transmit à Otton son frere. Celui ci, lorsqu'il épousa la Princesse Anne, fille de Charles IV, consentit par l'un des principaux articles du mariage, que dans le cas où il ne laisseroit point d'héritiers de son nom, le Marquisat de Brandebourg passât en propriété aux Princes de la Maison de Luxembourg. Rupert, Comte Palatin & proche parent d'Otton ne fut pas plutôt instruit de cette convention, qu'il engagea son parent à la faire rompre: mais Charles IV, qui dès lors songeoit à faire élire Wenceslas son fils ainé Roi des Romains ne vouloit pas se désaisir des droits qu'on lui avoit donnés à cet Electorat, & qui s'il en étoit en possession, lui assuroit une voix de plus dans l'élection. Dans cette vûe, il s'efforça de le réunir au Royaume de Bohême, mais les Ducs de Baviere & le Comte Palatin ne voulant point y consentir, il résolut d'avoir par la force, ce qu'il ne pouvoit obtenir par la voie de la négociation, & il se disposoit à commencer les hostilités, lorsque le Pape offrit sa médiation; elle fut acceptée de part & d'autre, & Otton, moyennant une somme considérable céda ce Marquisat à Charles qui en investit Wenceslas son fils ainé, & dans la suite Sigismond le second de ses fils: ainsi la maison de Baviere eut la douleur de voir passer l'Electorat de Brandebourg dans la maison de Luxembourg, qui n'y avoit d'autre droit que celui qu'elle tiroit de l'imbécillité du Prince Otton (2).

Contestation entre l'Empereur & les Ducs de Baviere.

Charles fait entrer le marquisat de Brandebourg dans sa maison.

Toujours persécuté par l'Archevêque de Milan, Grégoire XI ne connoissant que trop la foiblesse & l'inutilité des armes spirituelles contre un tel ennemi, se plaignit amerement à la plupart des souverains, du peu d'intérêt qu'ils avoient jusqu'alors paru prendre à sa situation, & il les conjura de se hâter de lui fournir des troupes; mais comptant peu sur les promesses générales qu'on lui fit, il prit la généreuse résolution de tenter les derniers efforts pour la défense de l'Eglise, il épuisa les trésors de la chambre Apostolique & rassemblant tout autant de soldats qu'il put en enroller, soit dans ses terres, soit dans celles de ses alliés & dans le Royaume de France, il parvint à mettre sur pied une armée considérable, dont il donna le commandement à Amédée, Comte de Savoye. Les grandes espérances que le Pape fondoit sur un tel Général ne furent point trompées: Amédée remporta les plus grands

Succès des armes du Pape en Italie. 1374.

(1) Raynald Trithemius. *Chronic.* Hirsang *ad ann.* 1373. (2) Spener *Hist. Germ. Univ.* Tom. 2. Lib. 2. cap. 7. Dubravius *Hist. Boem.* Lib. 25.

avantages fur Bernabo, qui, affoibli par fes défaites, demanda la paix au S. Siege, & ne put l'obtenir (1). Grégoire XI étoit d'autant moins difpofé à accepter les propofitions de l'Archevêque de Milan, que les armes de l'Eglife avoient la fupériorité, & qu'il comptoit d'ailleurs fur les effets des promeffes que l'Empereur ne ceffoit de lui faire. Il eft vrai que Charles IV paroiffoit vivement irrité des excès, de la violence & de la mauvaife foi de Bernabo, contre lequel il publia les édits les plus féveres, & où il le traitoit de perfide, d'impie, d'ennemi déclaré de Dieu, de l'Empire, de l'Eglife & des hommes; afin même de témoigner combien il déteftoit la tyrannie & la conduite de l'Archevêque de Milan, il permit au fouverain Pontife d'étendre fa puiffance temporelle fur toutes les villes de Lombardie, qui, quoiqu'elles relevaffant de l'Empire, voudroient ou pourroient s'affranchir du joug de Bernabo & de fon frere Galéas. Sans doute Charles IV aimoit mieux renoncer en Italie aux droits Impériaux dont il étoit fort peu jaloux, que de fournir au S. Siege, comme il l'avoit promis, des fecours effectifs qui l'euffent néceffairement expofé à quelques dépenfes (2).

Cependant l'appas que l'on offroit aux villes Lombardes en porta plufieurs à rompre les liens qui les attachoient fortement aux Vifconti; Verceil donna l'exemple, elle fe mit fous la protection du Pape, malgré tous les efforts de Bernabo, qui tenta vainement de s'en remettre en poffeffion, il fut cruellement repouffé par Amédée de Savoye: la plûpart des autres villes fecouerent également le joug; enforte que les Vifconti battus, contraints de fuir de place en place, prefque fans troupes, fans reffources, demanderent la paix plus vivement qu'ils ne l'avoient fait jufqu'alors, & afin que l'on ne doutât point de la fincérité de leurs intentions, ils firent dire à Grégoire qu'ils vouloient que les Ducs d'Autriche, défenfeurs zélés de l'Eglife, fuffent les médiateurs. Cette offre fut acceptée, & le Duc Léopold qui fut choifi médiateur rédigea lui-même les articles du traité, & prit les plus fages précautions pour prévenir la perfidie des Vifcomti. L'accord fut juré de part & d'autre, & Bernabo foumis en apparence, ne pofa les armes, que pour renouveller la guerre avec plus de fureur & d'atrocité, auffi-tôt qu'il fe verroit en état de recommencer les hoftilités.

L'Archevêque de Milan obtient la Paix.

Les tyrans d'Italie n'étoient pas les feuls ennemis qui agitaffent alors le Pontificat de Grégoire, la pureté de la foi étoit alterée dans le Nord; les dogmes de la religion étoient vivement attaqués, de nouvelles opinions s'introduifoient, & le Pape avoit en même tems à réfuter, à repouffer, à foudroyer une foule d'hérétiques: le plus dangereux de tous, Milicius, ébranloit en Bohême la doctrine de Rome, pour un fujet qui de nos jours peut-être paroîtroit affez mince, mais qu'on traitoit gravement dans le XIV fiecle. Le Concile de Latran avoit profcrit en 1215 la communion fous les deux efpeces, & avoit retranché la coupe. Mais les Bohémiens qui vouloient abfolument des deux efpeces, avoient continué jufques vers le milieu du XIVe fiecle à communier fuivant l'ancien ufage: il vint de nouveaux ordres de Rome, & le retranchement de la coupe excita d'autant plus de tumulte & de trouble parmi les Bohémiens, que l'ancien rit étoit fortement foutenu par Milicius, Chanoine, Prédicateur de Prague, réputé faint par l'auftérité de fes mœurs &

Difputes de Religion en Bohême.

(1) Raynald *ad ann.* 1373. No. 10-13. (2) Ib. 1374. No. 14, 15.

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

de fon abftinence: en effet, Milicius étoit un homme d'une piété profonde, févere envers lui-même, & par cela même fort peu complaifant pour les autres. Il fe mit à prêcher contre le retranchement de la coupe, & fes fermons attiroient un fi grand concours d'auditeurs, que n'y ayant point d'édifice affez vafte pour les contenir, il prit l'ufage de prêcher jufqu'à trois fois par jour (1). La cour de Rome indignée de la réfiftance de ce Prédicateur lui interdifit la chaire. Milicius ne fe tint pas pour interdit & quittant le fujet ordinaire de fes fermons, la néceffité de la communion fous les deux efpeces, il annonça au peuple que l'Antéchrift étoit venu. A cette grande nouvelle, les Bohémiens accoururent de toutes parts, & Milicius prouva ou prétendit prouver fon affertion, par le relâchement & les abus de toute efpece qui s'étoient introduits dans la hyérarchie, par l'extrême négligence des pafteurs, la vie toute licentieufe des prêtres, les mœurs fcandaleufes des évêques, des cardinaux, & fur-tout par l'énormité des richeffes temporelles que l'Eglife avoit acquifes & qu'elle paroiffoit préférer hautement aux richeffes fpirituelles. Le fouverain Pontife envoya des ordres très-preffans pour réprimer & même pour chaffer ce faux Prophête: il écrivit même à ce fujet à Charles IV, qu'il prioit très-inftamment de livrer cet hérétique au bras féculier, mais Milicius ne fut ni condamné, ni jugé hérétique, quelque condefcendance qu'eut l'Empereur pour les volontés de Grégoire (2).

Nous ne faifons que rapporter les faits tels qu'ils fe font paffés, & il ne nous appartient, ni d'examiner, ni de juger fi les opinions & les déclamations de Milicius étoient ou n'étoient point hétérodoxes; mais nous croyons ne pouvoir nous difpenfer d'obferver que depuis le XIV fiecle, tous les ennemis de Rome ont exactement fuivi le même plan, à très-peu de chofe près; ils ont tous commencé par fe déchaîner fur la trop prodigieufe opulence temporelle de l'Eglife, fur l'irrégularité des mœurs des eccléfiaftiques, & fur l'indifpenfable néceffité où les fouverains étoient de s'oppofer, aux demandes pécuniaires fans ceffe renaiffantes de la cour de Rome, & à la mauvaife adminiftration des tréfors de l'Eglife, c'eft-à-dire à la vente très-peu édifiante des graces purement fpirituelles: tous ces déclamateurs avant de faire fchifme ont demandé une réforme; Rome n'a pas cru devoir déférer à cette demande, elle n'a répondu que par des coups de foudre, la perfécution s'en eft mêlée, & la fchifme a été le fruit de la perfécution.

Conduite de Charles IV.

A peu près dans le même tems que Milicius fe fignaloit contre le Pape, un autre Docteur Bohémien fe diftinguoit auffi par fon attachement à la communion fous les deux efpeces, celui-ci, nommé Mathias de Janaw, confeffeur, confident & favori de Charles IV ne difoit pas comme Milicius, que l'Antéchrift étoit venu; mais il fe plaignoit amérement du relachement des mœurs des eccléfiaftiques, & il en vint au point de prier l'Empereur d'affembler un concile œcuménique, afin d'y travailler à la réformation de l'Eglife. Très-content du zele de fon confeffeur, Charles IV s'empreffa de faire part de cette demande au Pape, qui très-irrité de l'audace de Mathias demanda très-vivement lui-même à l'Empereur, de réprimer cet hérétique, & de le ban-

(1) Mathias Flacc. Illiric. *Catalog. Teft. Veril.* Raynald *ad eund. ann.* No. 10, 11.
(2) Bohufla, Balbinus *Epitom. Rer. Bohem. Mifcell.* Pag. 409.

Sect. VIII. Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

nir de ses états. Quelqu'amitié que Charles eut pour son confesseur, il le sacrifia, & l'obligea de s'éloigner de la Bohême. La crainte d'un traitement encore plus sévere contint les partisans de la réformation & de la communion sous les deux especes, dont l'usage fut dès-lors entierement aboli dans ce Royaume (1).

Personne ne songeoit en Italie à l'antiquité du rit Grec, ni au besoin où l'on étoit de ramener le clergé à des mœurs plus régulieres; on ne connoissoit point des hérétiques dans cette contrée; il n'y avoit que des tyrans & des usurpateurs; & les plus dangereux d'entre eux, les plus entreprenans, les Visconti, ne paroissant depuis le dernier traité de paix méditer aucun nouveau projet d'invasion, Grégoire XI se flattoit que sa présence acheveroit de pacifier l'Italie, & il prit la résolution de quitter Avignon, annonçant aux divers souverains de la chrétienté l'immuable dessein où il étoit d'aller fixer sa résidence à Rome. Informés de ce départ prochain, les Florentins, qui pensoient toujours que le Pape vouloit se rendre maître de la Toscane, & qui croyoient avoir de très-fortes raisons de se défier du motif de ce voyage, rompirent brusquement avec le S. Siege, prirent les armes, allerent ravager les terres de l'Eglise, & dans la fureur qui les animoit exercerent contre les habitans du patrimoine de S. Pierre, & sur-tout contre les prêtres & les moines, d'affreuses cruautés (2).

Violentes hostilités des Toscans. 1375.

La violence de ces hostilités & l'espérance de terminer par sa médiation les différends qui divisoient la France & l'Angleterre, engagerent Grégoire à différer jusqu'au printems de l'année suivante son voyage d'Italie. Une affaire très-importante occupoit alors l'Empereur: quelque répréhensible que fut l'indifférence qu'il avoit constamment montrée pour la gloire de l'Empire, il n'en désiroit pas moins ardemment de fixer le sceptre impérial dans sa maison, & pour y parvenir, il prit exactement la même route qu'il avoit suivie pour s'élever à cette dignité, c'est-à-dire, que, pour faire élire son fils Roi des Romains, il ne rougit point de recourir à la même lâcheté, qui, du vivant de son prédécesseur l'avoit fait élire lui-même: il écrivit au Pape dans les termes les plus soumis, & s'avilit au point de le prier de lui permettre de faire procéder à l'élection de Wenceslas, comme si la couronne impériale eût uniquement dépendu du Pape. Aussi le souverain Pontife très-agréablement surpris de cet acte de bassesse auquel il ne s'attendoit très-assurément point, ne manqua pas de donner les plus grands éloges à la pieuse soumission de l'Empereur, & d'accorder pour cette fois seulement, disoit-il, & sans tirer à conséquence, cette élection: *non que par là*, ajoutoit Grégoire XI, *notre intention soit que les Electeurs acquierent quelque droit, ni qu'aucun préjudice soit porté au droit & à l'autorité de l'Eglise Romaine* (3). Les prétentions outrées du souverain Pontife eussent dû pénétrer Charles d'indignation; il en fut enchanté, & feignant de croire qu'en effet l'élection du Roi des Romains appartenoit au S. Siege, il convoqua une diete à Francfort, ne pensant pas que, muni de l'aveu de Grégoire, il eût à éprouver aucune sorte de difficulté de la part des Electeurs. Il fut trompé dans son attente, & dès la pre-

Lâchetés de Charles IV pour faire élire son fils Wenceslas, Roi des Romains. 1376.

(1) *Hist. Persec. Eccl. Bohem.* P. 31. *L'enfant Hist. du Concil. de Bâle.* Liv. I. (2) Raynald *ad ann.* 1375. N°. 13-15. (3) Spener, Maimbourg, Raynald *ad ann.* 1376. No. 13.

miere propofition qu'il fit de procéder à l'élection de Wenceflas, les Princes affemblés parurent très-peu difpofés à feconder fes vûes, ils firent naître mille obftacles, & ne fe rendirent que fur la promeffe que l'Empereur leur fit de donner à chacun d'eux cent mille florins d'or, cette promeffe éblouiffante applanit toutes les difficultés, il n'y eut plus d'obftacles qui s'oppofaffent à la cérémonie, & le 10 de Juin les Electeurs, après avoir pris toutes les précautions néceffaires pour s'affurer du paiement des fommes promifes, jurerent, fuivant l'ufage, & conformément à la *Bulle d'Or*, qu'ils n'avoient engagé leur fuffrage par aucune forte de pacte, & qu'ils ne fe détermineroient par aucune efpérance, ou promeffe. Après avoir, fuivant l'ufage auffi, imploré le fecours & les lumieres du S. Efprit, ils élurent unanimément Wenceflas Roi des Romains, & de tout ce qui fe paffa à ce fujet, à la promeffe près, faite à chaque Electeur de 100000 florins d'or, Charles en fit une très-brillante rélation, qu'il fe hâta d'envoyer au fouverain Pontife; & le nouveau Roi des Romains fut folemnellement couronné à Aix la Chapelle (1).

A force d'argent Wenceflas eft élu.

Charles IV & Wenceflas étoient très-contens, mais les Electeurs ne l'étoient pas; ils avoient rempli leurs engagemens, & l'Empereur ne parloit pas d'acquitter fes promeffes; il paroiffoit même avoir oublié cette convention; ils eurent foin de la lui rappeller, & lui en demanderent l'exécution. Charles trouvant trop dur de fe défaifir tout d'un coup de 700000 florins d'or, imagina un moyen qui ruina pour jamais l'Empire, & fouleva les peuples, mais la poffeffion de fes tréfors l'emportoit dans le cœur de Charles, fur l'intérêt le plus facré de l'Empire & fur l'eftime générale; il céda à perpétuité aux Electeurs les revenus des péages que le Domaine impérial percevoit fur le Rhin; & cette ruineufe aliénation ne fuffifant point, il vendit quelques villes impériales qu'il n'avoit aucun droit de vendre, telles qu'Oberwefel & Boppart à l'Electeur de Trêves, Oppenheim, Obernheim, Kaiferlauter & Ingelheim à l'Electeur Palatin &c. Juftement indignées d'une telle déprédation les villes de Suabe formerent entre elles une confédération, dont le but étoit d'empêcher le chef de l'Empire, même s'il le falloit à force ouverte, de les vendre ni de les engager (2).

Charles avilit & ruine l'Empire.

Cependant Wenceflas nouveau Roi des Romains, & digne imitateur de la conduite de fon pere, envoya des Ambaffadeurs au fouverain Pontife, chargés de prêter en fon nom tel ferment de fidélité au St Siege, que Grégoire voudroit prefcrire, avec promeffe d'exécuter toutes les conditions qu'il jugeroit à propos d'impofer, ne demandant autre chofe du Chef de l'Eglife que l'affurance d'en obtenir l'onction facrée & la couronne impériale en tems & lieu convenables. Malgré tant de foumiffions, Grégoire XI, inftruit du pacte illicite qui avoit précédé l'élection de Wenceflas, refufa d'accorder cette nouvelle demande, quelqu'avantageufes que fuffent les offres du Roi des Romains, & l'Empereur, qui étoit trop éclairé pour ne pas fentir toute l'irrégularité de la ftipulation faite avec les Electeurs, craignit d'avoir perdu l'ami-

Le Pape fe refufe aux propofitions de Wenceflas.

(1) Spener *Hift. Germ. Univ.* T. 2. Lib. 2.

(2) Id. ibid. Æneas Sylvius *Hiftor. Bohem.* cap. 35.

SECT. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

tié de Grégoire, & pour gagner sa bienveillance il publia un édit très-févere, par lequel il condamnoit au feu quiconque seroit déclaré hérétique (1).

Le Chef de l'Eglise étoit alors trop occupé pour faire attention au service que l'Empereur rendoit par cet édit, ou du moins qu'il croyoit rendre à la Religion: en effet, il recevoit une Ambassade solemnelle de la part des Romains qui lui déclaroient sans détour que, pour peu qu'il tardât à revenir à Rome, ils se pourvoiroient d'un autre Pape qui résideroit parmi eux. Cette menace étoit d'autant plus sérieuse, qu'ils avoient déjà jeté les yeux sur l'Abbé du Mont-Cassin, qui avoit accepté l'offre du suprême Pontificat. Aussi Grégoire pour détourner l'orage, quelques instances que lui fit Charles V, Roi de France, s'empressa de se mettre en route; il traversa rapidement l'Italie, fut reçu aux acclamations publiques par les Romains, qui lui remirent la pleine souveraineté de Rome. A peine il étoit arrivé qu'il adressa une bulle à l'Archevêque de Cantorberi & à l'Evêque de Londres contre le fameux Wiclef, dont la doctrine & les opinions faisoient d'autant plus de progrès en Angleterre, que ce hardi novateur se déchaînoit très-vivement contre l'autorité des Papes, les désordres du Clergé, & les usurpations des Moines mendians. Wiclef étoit fortement appuyé par les grands du Royaume, & par ce qu'il y avoit de plus pieux & de plus régulier parmi les prêtres: ensorte que cette premiere bulle non plus que quatre autres que Grégoire envoya consécutivement, ne purent prévenir les troubles que le Wiclefisme occasionna fort peu de tems après (2).

Et il va fixer sa résidence à Rome. 1377.

D'ailleurs, on fit alors d'autant moins d'attention à ces bulles en Angleterre, que la mort récente d'Edouard III causoit dans ce Royaume de très-grands mouvemens. Ce Monarque eut pour successeur Richard II son petit-fils, qui n'ayant que 11 ans, eut le malheur de gouverner sous la tutelle de trois oncles également ambitieux. Charles V à la faveur de la minorité de ce Prince infortuné, reconquit sur les Anglois toutes les places qu'Edouard III avoit conquises en France, profita de ses avantages & se refusa aux vûes pacifiques que cherchoient à lui inspirer le Pape & Charles IV, qui, croyant mieux réussir résolut d'aller en France, moins à la vérité pour tâcher de terminer la guerre entre les deux nations, que pour voir le Roi de France son neveu, qu'il aimoit tendrement, & sur-tout pour s'acquitter du vœu qu'il avoit fait jadis, d'aller visiter l'abbaye de S. Maur à 2 lieues de Paris. Afin de se rendre le Ciel & le S. Siege favorables, avant que de partir Charles IV publia une bulle en faveur des immunités du clergé, & dont le but principal étoit d'arrêter par la crainte des chatimens les entreprises des séculiers, qui, sur des prétextes souvent assez frivoles, s'emparoient des biens des ecclésiastiques & attentoient à leurs personnes; il fit aussi de sages réglemens sur la conservation de la tranquillité publique durant son absence & il se mit en route accompagné du jeune Wenceslas, & de plusieurs des seigneurs les plus distingués de sa cour (3). Quelque plaisir que donnât à Charles V la visite

(1) Bohusla Balbin. *Histor. Bohem.* (2) Raynald *ad ann.* 1376. No. 12. Fleury *Hist. Eccles.* Tom. 20. Liv. 97. (2) *Révolut. d'Angleterre par le P. d'Orléans.* Tom. 2.

visite de son oncle, il n'ignoroit pas que les Empereurs non seulement prétendoient avoir la préséance sur les Rois, mais que même quelques uns d'entr'eux s'étoient flattés d'avoir une espece de suzeraineté sur tous les Royaumes d'Occident, qu'ils regardoient comme feudataires de l'Empire. Charles V, aussi sage, qu'éclairé, d'ailleurs très-jaloux des droits de sa couronne, prit les plus sures précautions pour que rien, soit dans la reception qui seroit faite à l'Empereur quoique son oncle, soit dans le séjour qu'il feroit en France, ne put lui suggérer l'idée de faire valoir ces ridicules prétentions. Assurément le Roi de France connoissoit en cela fort mal l'Empereur Charles IV, qui avoit si lâchement abandonné tant de droits légitimes, qu'il n'y avoit pas à craindre qu'il songeât à en réaliser d'aussi chimériques. Charles IV arriva à Paris le 1er Janvier 1378, & fut reçu de Charles V, en oncle très-chéri, & en Monarque ami de la France; son neveu lui fit rendre les plus grands honneurs, le combla de présens, l'admit même à son conseil, & lui exposa lui-même avec autant d'éloquence que de précision les sujets de la guerre qu'il soutenoit contre l'Angleterre, il présenta sa cause sous un jour si favorable, que Charles IV déclara publiquement que lui, Wenceslas son fils, ses alliés & ses sujets étoient & resteroient au service du Roi de France (1).

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Voyage de Charles IV, à la cour de France. 1378.

Ayant fait son pélérinage à l'Abbaye de S. Maur, l'Empereur comblé d'honneurs, de présens, de riches reliques, reprit le chemin d'Allemagne, après avoir nommé son Vicaire-Général & perpétuel dans le Royaume d'Arles le Prince Charles, Dauphin de France, fils aîné du Roi. Pendant que Charles IV passoit des jours délicieux à la cour de France, Grégoire XI se répentoit d'être entré à Rome, où, quelque brillante qu'eut été la réception qu'on lui avoit faite, à peine on lui laissoit une ombre d'autorité. La suprême puissance y étoit exercée par un Magistrat, sous le titre de Sénateur, & par douze Bannerets ou chefs de quartiers: de maniere que ne voyant aucune sorte d'espérance de rétablir son autorité temporelle, le Pape étoit déterminé à s'en retourner à Avignon, & étoit à la veille d'entreprendre ce voyage, lorsqu'une violente maladie le conduisit au tombeau le 27 du mois de Mars après un Pontificat de 7 ans 2 mois & 27 jours, on lui reprocha trop d'attachement pour ses parens, ses freres & ses neveux, de l'élevation desquels il fut plus occupé qu'il n'eût dû l'être. Du reste, il aima les lettres, & combla de bienfaits les savans & les littérateurs (2).

Mort de Grégoire XI.

Quelque soin qu'eut pris Grégoire XI de cacher le dessein qu'il avoit formé de retourner à Avignon, ce secret transpira, & les Romains persuadés que si le successeur qu'on lui donneroit n'étoit pas Romain ou Italien, il fixeroit aussi sa résidence à Avignon, s'assemblerent & résolurent de contraindre les Cardinaux de nommer pour Pape un Cardinal qui fut de Rome ou d'Italie, exclusivement à tout autre: dans la crainte même que leurs désirs ne fussent pas secondés par le Conclave, ils eurent recours à la violence, & les Cardinaux ne furent pas plutôt rassemblés pour procéder à l'élection, que le peuple & une foule de montagnards armés, gens féroces & brigands, firent aux environs un horrible tumulte, criant en forcenés; *un Pape Romain*

Fureurs des Romains contre les Cardinaux assemblés au Conclave.

(1) Daniel, Mezerai, Godefroi Pag. 54-100. Christin de Pisan. *Partie* 3. *ch.* 43.
(2) Raynald *ad ann.* 1378. Fleury Tom. 20. Liv. 97.

Election d'Urbain VI.

ou Italien, ou nous massacrons tous les Cardinaux: ceux-ci, quelque frayeur que dussent leur causer ces cris & ces menaces, élurent d'une voix unanime, Barthélemy de Prignani, Archevêque de Bari, originaire de Naples & qui n'étoit point Cardinal. Cette élection parut également agréable aux Romains & aux seize Cardinaux qui l'avoient élu; ils assisterent tous à son installation, lors de laquelle il prit le nom d'Urbain VI; ils lui rendirent tous les devoirs accoutumés, & écrivirent tous seize aux Cardinaux qui étoient restés à Avignon, une lettre dans laquelle, en leur rendant compte de l'unanimité de l'élection, ils se félicitoient du choix qu'ils avoient fait, & qui fut approuvé par les Cardinaux d'Avignon: cependant trois mois après, quelques-uns de ces mêmes Cardinaux électeurs d'Urbain, prétextant faussement que cette élection avoit été forcée, se rassemblerent à Anagni près de Gaête, élurent, sans raison, & illicitement Robert de Genêve, Cardinal Prêtre, qui prit le nom de Clément VII; de maniere que le mécontement de quelques Cardinaux factieux alluma un schisme qui pendant une longue suite d'années, désola les Eglises d'Occident (1).

Et de Clément VII. schisme.

De nos jours un événement semblable ne produiroit que quelques intrigues à Rome, & nul mouvement en Europe; on pensoit différemment dans le XIV siecle, & il dépendoit du caprice de quelques prêtres turbulens, qui au lieu d'un Pape, imaginoient d'en nommer deux, de troubler le repos des nations. En effet, à peine cette double élection fut publique, que la Pologne, la Hongrie, la Flandre, la Bohême, la Westphalie & les peuples du Nord embrasserent la cause d'Urbain; tandis que la France, l'Ecosse, le Royaume de Chypre, les duchés de Savoye, de Lorraine, de Bar & d'Autriche se rangerent du côté de Clément. Quant aux deux chefs de l'Eglise, ambitieux de s'exclure l'un l'autre de la chaire pontificale, & de tenir à l'exclusion l'un de l'autre le filet de S. Pierre, ils s'accablerent d'injures, de reproches, d'outrages, se foudroyerent, s'anathêmatiserent mutuellement, & remplirent le monde chrétien de troubles, de scandale, de folie & de fanatisme (2).

Charles IV se déclare pour Urbain, & meurt.

Au milieu de ce schisme, l'Empereur Charles IV se déclara sans balancer pour Urbain, qui s'étoit empressé de confirmer l'élection de Wenceslas, Roi des Romains: mais le bon Charles IV n'eut pas le tems de voir les triomphes & les disgraces de son Pape, car peu de tems après son retour de France à Prague il tomba malade & mourut le 29 Octobre 1378, assez mésestimé des grands & fort peu regretté des peuples. Peu de souverains ont eu autant de foiblesse d'ame que lui; peu de monarques ont porté l'avarice aussi loin, & cependant il étoit encore plus vain qu'avare; on dit qu'il aimoit les savans, qu'il étoit éclairé lui-même, ce qu'il y a de plus vrai, c'est qu'il fut un très-mauvais politique, qu'il ne sçut ni maintenir ses droits, ni veiller à l'administration de ses Etats: à l'égard de ses lumieres on ne peut en juger que d'après la célebre bulle d'Or; & cette bulle ne prouve que son orgueil & sa puérilité: car il n'y est question que de la pompe du couronnement, du ridicule cérémonial de la cour, & des minutieuses fonctions des

Son caractere.

(1) L'enfant *Hist. du Concil. de Pise.* Liv. 1. Fleury *Hist. Eccl.* Tom. 20. (2) Vita Greg. XI. apud Beluz. Tom. 1.

grands Officiers de l'Empire; objet dont le Monarque s'occupoit plus que de la véritable gloire de la majesté de son rang, qu'il ne connut jamais. Comme particulier Charles IV fut un bon Prince, il eut même de bonnes qualités. Comme Monarque, il fut un très-mauvais Empereur, un imbécile souverain, & comme le disoit Maximilien l'un de ses successeurs il fut *la peste de l'Empire* (1). Il eut quatre femmes, Blanche, fille de Charles de Valois & sœur de Philippe VI, Roi de France; il en eut 4 filles & la perdit après 20 ans de mariage. Anne, fille de l'Electeur Rodolphe, Comte Palatin du Rhin, dont il eut un Prince qui mourut en bas âge. Anne, fille de Henri II, Duc de Jauer en basse Silesie, dont il eut Wenceslas pour le malheur des peuples. Enfin Elizabeth, fille de Bugislas V, Duc de Poméranie qui lui laissa Sigismond, & Jean, il en eut aussi deux filles. Toutes ses filles furent très-bien mariées, la plupart à des souverains.

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Sa postérité.

Comme le calme & le silence précédent la tempête, de même les regnes des tyrans sont communément annoncés par des jours tranquilles & séreins. Denis, Néron, Phalaris, Alexandre de Pheres &c. commencerent par donner aux nations, qu'ils souleverent ensuite, les plus brillantes espérances. Néron, le plus cruel des monstres, quelles qualités respectables n'avoient pas paru d'abord le caractériser! Qui ne sçait par quels traits de clémence, de douceur & d'humanité il fit les délices de Rome pendant les premieres années de son détestable regne! Wenceslas encore plus féroce que le successeur de Claude, trompa aussi les peuples, qu'il affecta pendant quelques mois d'éblouir, par les vertus les plus opposées aux vices qui le dominoient, par une grandeur d'ame incompatible avec sa cruauté naturelle; enfin, par une générosité d'autant plus trompeuse, qu'il étoit le plus avide des tyrans & le plus oppresseur des despotes. Il commença comme finit Titus; mais ces beaux jours s'écoulerent rapidement, à peine la mort de Charles IV eut fait passer dans les mains de Wenceslas, alors âgé de 17 années, le sceptre de l'Empire, que ce Prince, montrant le zele le plus vif pour la gloire de son trône & le bonheur des peuples, parut vouloir se consacrer entiérement aux soins de l'administration. Il est vrai qu'il ne tarda point à se distraire de ses pénibles occupations par des fêtes bruyantes, & que dès-lors même il fit quelques actions qui décéloient en lui les vices d'un homme sans mœurs & l'ame d'un tyran: mais, éblouis par les brillantes espérances qu'ils avoient conçues des grandes qualités qu'ils lui supposoient, les peuples ne virent encore dans ces égaremens que les écarts d'un jeune homme bouillant, & les élans peu réfléchis d'un caractere impétueux (2).

Heureux commencement du regne de Wenceslas. 1379.

Les Papes Urbains & Clément remplissoient l'Italie & l'Europe du bruit de leur violente querelle, & pendant qu'ils épuisoient l'un contre l'autre les foudres de l'Eglise, chacun d'eux attiroit par toutes sortes de moyens le plus de partisans qu'il lui étoit possible; & le schisme qui déchiroit l'Eglise divisoit aussi les citoyens dans la plûpart des Etats de la chrétienté; les ecclésiastiques sur-tout, qui tenoient, les uns pour Clément, les autres pour Urbain, disputoient à outrance, cabaloient, suscitoient des haines & fomentoient des

Progrès du schisme. 1380.

(1) Maimbourg *Hist. de la décad. de l'Emp.* Spener *& alii.*

(2) Maimbourg *Hist. de la décad. de l'Emp.* Spener *ad ann.* 1380.

SECT. VIII. *Hist. d'Allemagne*, 1314-1400.

troubles qui devenoient de jour en jour plus violens. Fatigué de ces querelles eccléſiaſtiques auxquelles il ne comprenoit rien, Wenceſlas, au lieu de contenir par la ſévérité des loix l'un & l'autre parti, convoqua très-mal-adroitement une diete à Franckfort, où il voulut, plus mal-adroitement encore, que l'on examinât les élections des deux Pontifes. Cet examen ne fit, ainſi qu'on eût dû le prévoir, qu'envenimer la querelle; les uns ſoutinrent que l'élection d'Urbain avoit été forcée & qu'elle étoit nulle; les autres prétendirent que la cabale, la ſimonie, l'intrigue, la mauvaiſe foi avoient préſidé au choix de Clément; on raiſonna beaucoup de part & d'autre, on ſe condamna mutuellement; Wenceſlas, les Electeurs, ainſi que les Evêques de Saxe & de Bohême héſiterent pendant quelque tems & finirent par reconnoître Urbain pour légitime Pape. Clément très-irrité de cette préférence, n'en fut pas plutôt informé, qu'il prit les armes & alla s'emparer du Château de S. Ange; mais il en fut bientôt chaſſé par le Comte Alberic, Général du Pontife Urbain, & il fut s'obligé de s'éloigner au plus vîte de Rome, & de ſe retirer à Avignon.

Commencement des vices & débauches de Wenceſlas.

Tandis que la victoire couronnoit l'heureux Urbain, la peſte ravageoit la Bohême, &, pour éviter les fureurs de ce fléau, l'Empereur alla tenir ſa cour à Aix-la Chapelle, où bientôt ceſſant de ſe contraindre, il ſe livra ſans retenue à ſes inclinations perverſes & à la groſſiereté de ſes vices: ce fut là, qu'abandonnant, pour ne plus les reprendre, les rênes de l'Empire, il ſuivit ſon goût effrené pour le faſte, & s'enfonça dans la plus crapuleuſe débauche. Sans ceſſe environné de femmes perdues, & de lâches flatteurs, il leur prodigua ſes tréſors; agit par leurs conſeils, & ces conſeils n'étant que trop conformes à la baſſeſſe & à l'atrocité de ſes ſentimens, il devint lâche, injuſte, oppreſſeur & cruel (1). Ces folies de Wenceſlas, ſon indolence, ſon yvreſſe cauſerent les plus affreux déſordres: l'Empire fut en même tems dévaſté par des eſſaims de brigands, qui le fer & la flamme à la main, parcouroient les provinces; & par les grands, qui profitant de la lâcheté d'un tel chef, s'érigeoient en ſouverains, s'affranchiſſoient impunément du joug Impérial, & fouloient violemment les ſujets de l'Empire. Le mal parvint à un tel degré de violence, qu'il ne fut plus poſſible d'en arrêter les funeſtes progrès: les loix étoient ſans force, le commerce ſans activité, la foibleſſe & l'innocence ſans défenſeurs, les magiſtrats ſans équité. Révoltés des ſcênes iniques & licentieuſes qui ſe paſſoient ſous leurs yeux, & qu'on les forçoit d'approuver, les miniſtres s'étoient éloignés d'une cour corrompue, où tous les vices étoient autoriſés & la vertu perſécutée ou mépriſée.

Mauvais moyens que prend Wenceſlas pour raffermir ſon autorité. 1381.

Au bruit des troubles, des déſordres qui agitoient l'Etat, Wenceſlas ſe réveilla enfin, & comprenant, aux entrepriſes des grands, que c'étoit à ſon autorité qu'ils en vouloient, il alla en Bohême, réſolu d'y défendre ſes droits contre les attentats des ſeigneurs, qui, cantonnés dans leurs châteaux, refuſoient hautement de reconnoître ſa puiſſance & ſa ſuprématie. Pour ramener le peuple prêt à ſe ſoulever & les grands déjà révoltés, il falloit ou des troupes nombreuſes, ou des talens bien ſupérieurs, & Wenceſlas n'avoit ni armée à commander, ni ſeulement des talens médiocres: auſſi prit-il le plus

(1) Trithem. *Chron.* Hirſang. *ad ann.* 1380.

mauvais parti qu'il eût à choifir, celui d'appeller à fon fecours des troupes de voleurs, en partie Bohémiens, en partie Tartares, qui exerçoient leur brigandage dans ces contrées, & qu'on appelloit *Tardvenus*; à la voix de Wenceflas, ces brigands accoururent en foule, & la Bohême fut inondée, d'une armée d'affaffins, qui, fous prétexte de défendre la caufe du Souverain, ravagerent le Royaume, &, chargés de butin, allerent vendre leurs fervices à Jeanne, Reine de Naples. Cette irruption acheva d'irriter contre leur Tyran les fujets de Wenceflas, qui, peu fenfible à la haine publique, continua de fe déshonorer par la plus fçandaleufe débauche (1).

Hift. d'Allemagne, 1314-1400.

Etat de l'Italie Urbain excommunie Jeanne Reine de Naples.

Si l'Empire étoit malheureux par l'incapacité d'un auffi mauvais Souverain, l'Eglife, pour avoir deux chefs, n'en étoit gueres plus heureufe. Egalement obftinés à s'entredétruire Urbain & Clément étoient d'autant plus ambitieux de régner à l'exclufion l'un de l'autre, que le parti de chacun d'eux étoit très-nombreux dans la Chrétienté. Il eft vrai qu'ils ne combattoient pas les armes à la main: mais la guerre qu'ils fe faifoient n'en étoit pas moins violente. Urbain du haut du Vatican anathématifoit Clément, qui, de fon palais d'Avignon excommunioit Urbain. A ces armes, qui, pour être trop ufées, avoient beaucoup perdu de leur force primitive, les deux Papes ajoutoient l'intrigue, la cabale, la voie des négociations; & plus habile dans ce genre d'hoftilités que fon concurrent, Urbain voyoit la plus grande partie des Princes d'Italie dans fon obédience: il n'y avoit que Jeanne, Reine de Naples qui refufoit de fe détacher du parti de Clément, & cette réfiftance enflammant Urbain de colere, il commença par excommunier Jeanne, & envoya enfuite prier le Roi de Hongrie d'engager Charles de Duras à accepter la couronne de Naples, & à paffer en Italie pour s'en faifir (2) (*).

Tandis que la caufe & les armes d'Urbain avoient en Italie la fupériorité, les Allemands étoient toujours également divifés entre les deux Pontifes. A Toul, le Cardinal de Neufchatel qui en étoit Evêque; reconnoiffoit, ainfi que fon chapitre, Clément pour légitime Pape: mais les bourgeois de cette ville, partifans déclarés d'Urbain, imaginerent de procéder à

(1) Trithem. *Chron.* Hirfang. *ad ann.* 1380. (2) *Bonfin. Hiftor. Hung.*

(*) Nous avons dit ailleurs, que Charles de Duras, qui avoit des prétentions au fceptre de Hongrie, & qui d'ailleurs étoit né fujet de Jeanne, balançoit à accepter les offres du Souverain Pontife. Cependant Louis Roi de Hongrie qui craignoit qu'après fa mort, Charles de Duras ne fit valoir fes droits, le preffa fi vivement, que ce Prince, après avoir promis à Louis, de ne point inquiéter fes filles, auxquelles la couronne de Hongrie devoit appartenir par droit de fucceffion, fe rendit à l'invitation d'Urbain; il partit fuivi d'une petite armée de 8 mille hommes, & par la célérité de fa marche & fon arrivée en Italie, il épouvanta fi fort Jeanne de Naples, que croyant détourner l'orage qui la menaçoit, elle adopta pour fon fucceffeur Charles d'Anjou, frere de Charles V, Roi de France: mais ce fut cette précaution même qui hâta fa ruine, car les nobles & le peuple également indignés, & ne voulant point d'un Souverain François, fe déclarerent ouvertement pour Duras, qui, de Rome où le Pape Urbain lui donna l'inveftiture de Naples, marcha vers les Etats de Jeanne, pénétra jufqu'à Naples, battit Othon, mari de cette malheureufe Reine, la força de fe rendre, & pour n'avoir plus une telle concurrente à redouter, la fit étrangler quelques jours après. *Oder. Raynald ad ann.* 1381. *Gobel. ætat.* 6. *c.* 76. *Voy. le Tome* 37 *de cette collection. Hiftoire des Royaumes de Naples & de Sicile. Liv.* 24. *Chap.* 9. *Sect.* 4. *Pag.* 186. *& fuivantes.*

SECT. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

Divisions à Toul entre les Bourgeois & l'Evêque.

l'élection d'un autre Evêque; le chapitre ne voulut pas le permettre, & Wenceslas irrité contre l'Evêque & le chapitre, envoya des troupes contre les adhérans de Clément. Hors d'état de se défendre contre les habitans de Toul, soutenus par les Impériaux, l'Evêque & les Chanoines allerent se réfugier à Vaucouleurs, d'où ils écrivirent à Clément, qui, par la médiation du Roi de France engagea les Impériaux à cesser les hostilités; & il fut convenu que le Cardinal Evêque & les Chanoines, ne contraindroient personne à suivre le parti de Clément, mais que du reste, les bourgeois de Toul reconnoitroient l'autorité de leur Evêque (1). Le Roi de France s'empressa d'autant plus de seconder en cette occasion les vûes de Clément, qu'il avoit lui-même un très-grand intérêt à ce que les Princes de l'Empire, ne se divisassent point; car il formoit alors avec plusieurs d'entre eux une confédération dans laquelle étoient entrés, moyenant des pensions plus ou moins considérables, les Ducs de Juliers & de Gueldres, les Comtes de Namur & de Cleves, de même que plusieurs autres seigneurs qui s'étoient engagés à fournir des troupes au Monarque François, & à le servir envers & contre tous, excepté contre l'Empereur & l'Empire.

Murmures & plaintes contre Wenceslas, le Comte Palatin & les Ducs de Baviere lui font la guerre, & il fait lâchement la Paix. 1382. 1383.

Quoique par cette clause il sembloit que les Princes d'Allemagne conservassent encore des égards pour Wenceslas, il est cependant vrai que, comme ils n'avoient pour lui nulle sorte d'estime, il s'embarrassoient peu de le consulter dans les divers traités qu'ils formoient, on ne l'informoit pas même des alliances qu'on rompoit ou qu'on contractoit, & l'on ne montroit que la plus grande indifférence à la situation fâcheuse où il s'étoit réduit lui-même à force de folles dépenses, de débauches & prodigalités. Ses coffres en effet, se trouvoient totalement épuisés; il devoit des sommes énormes à plusieurs seigneurs, ainsi qu'à plusieurs villes, qui, depuis quelque tems ne cessoient de demander leur payement. Avec un peu de réforme dans sa conduite, l'Empereur eût pu se dégager, mais il ne vouloit rien diminuer de son luxe, ni de ses profusions; ensorte que pour se délivrer de l'importunité de ses créanciers, il créa des impôts exorbitans, inusités, & entr'autres il voulut qu'il lui fût payé un florin par chaque feu dans toute la Bohême, la Silésie & les villes du haut Palatinat. A cette étrange innovation, les Silésiens, ameutés par les seigneurs du pays, qui regrettoient la douceur du gouvernement Polonois comparé à la tyrannie du souverain de Bohême, murmurerent & se plaignirent hautement. Les villes du haut Palatinat firent mieux, & prirent des mesures pour rentrer sous la domination de la maison de Baviere. Robert, Comte Palatin, fait prisonnier dans la guerre qu'il avoit soutenue contre le Marquis de Brandebourg, avoit, pour sa rançon, cédé forcément le haut Palatinat, dans lequel il désiroit ardemment de rentrer (2). L'occasion parut très-favorable au Comte Robert; il se ligua avec Etienne, Frideric & Jean, Ducs de la haute Baviere. Les confédérés suivis d'une nombreuse armée, allerent s'emparer de Mulberg, se rendirent maîtres de Rozemberg, Pirnaw, Sulzbac, des places les plus considérables, pénétrerent dans la Bohême, & pousserent leurs conquêtes jusqu'aux portes de Prague. Wenceslas foible

(1) *Hist. de Toul.* Pag. 498. Benoît *Hist. de Toul.* (2) Adlzreitt. *Ann. Boic. Gentis.* L. 6. Barre *Hist. d'Allemagne* Tom. 7. Pag. 16-17.

& lâche, comme le font ordinairement les tyrans, demanda bassement la paix, &, pour l'obtenir, fut contraint de céder à Robert les villes du haut Palatinat, & d'en donner plusieurs autres en engagement aux Ducs de Baviere, jusqu'à ce qu'il leur eût payé les cent mille florins que Charles IV avoit promis à Othon.

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Peu contens de ces avantages, les Princes de l'Empire, indignés de la mauvaise conduite de Wenceslas, lui envoyerent dire qu'ils le prioient au nom du corps Germanique, de se montrer plus digne du rang qu'il occupoit, de tenir plus fréquemment des dietes, & de visiter avec plus d'assiduité les provinces de l'Empire. Trop occupé de ses plaisirs, trop enivré de ses débauches pour faire quelque attention à ces réprésentations, Wenceslas reçut très-froidement les députés des Princes de l'Empire, les renvoya fort mécontens, & continua de se plonger dans la plus honteuse crapule. Les villes & les seigneurs d'Allemagne ne pouvant plus compter sur la protection d'un tel souverain, prirent de sages mesures pour assurer la paix & se procurer la sûreté des chemins, infestés par les brigands dans toute l'étendue de l'Allemagne; elles formerent entr'elles des confédérations & renouvellerent les anciennes ligues contre quiconque, sans nulle exception, attenteroit à la tranquillité. A l'exemple des villes, les Princes & les Seigneurs, pour se mettre en état de défense, formerent entr'eux de semblables associations (1).

Ligue entre les villes, & les Seigneurs.

Le Nord étoit presqu'aussi vivement agité que l'Allemagne. Olaüs V, Roi de Dannemarck mourut à peine âgé de 22 années, & sans laisser de postérité: Marguerite sa mere, Princesse habile, ambitieuse, magnifique & très-voluptueuse, occupoit depuis quelque tems le trône de Norwege. Fille de Waldemar, Roi de Dannemarck, elle crut que cette qualité lui donnoit des droits suffisans au sceptre Danois, & elle fit valoir ses prétentions: mais Henri de Mecklinbourg, frere d'Albert, Roi de Suéde avoit épousé Ingeburge, sœur ainée de Marguerite, & les droits d'Ingeburge paroissoient plus évidens que ceux de Marguerite. Il est vrai que celle-ci avoit pour elle la supériorité du génie & la plus grande activité. Pendant que l'époux d'Ingeburge se préparoit à faire approuver ses raisons, l'adroite Marguerite mit dans son parti les évêques, le clergé & les moines Danois, qui cabalerent pour elle avec tant de succès, que dans les assemblées particulieres des différentes provinces du Dannemarck, elle fut reconnue seule & légitime Souveraine. Ulcéré de ce choix, Henri de Mecklinbourg, résolu d'avoir par la force la couronne que les Danois avoient donnée à sa rivale, se ligua avec le Roi Albert son frere, les Comtes de Holstein & les villes de Hambourg, de Breme & de Lubec. Mais pendant que Henri s'occupoit tout entier de ces préparatifs qui sembloient en effet, devoir lui assûrer le trône, l'ambitieuse Marguerite, peu contente des couronnes de Norwege & de Dannemarck, formoit le projet de détrôner Albert, & de joindre à ses deux sceptres celui de Suede. Les circonstances lui étoient favorables; la plupart des seigneurs Suédois très-mécontens de leur souverain, s'étoient retirés à la cour de la Reine de Norwege & y avoient été comblés de bienfaits. Albert,

Marguerite Reine de Norwege réunit à sa couronne celles de Dannemarck & de Suede. 1384. 1385. 1386.

(1) Adlzreitt. Barre ib. *Hist. Dan.* T. 4. *Hist. Luxemb.* Liv. 57.

avoit achevé de se rendre odieux à la noblesse & au clergé, dont il avoit despotiquement réuni la troisieme partie des fiefs à son domaine. Les émissaires de Marguerite aigrirent si fort les esprits, déjà trop disposés à la révolte, que tous les Suédois se souleverent en même tems, envoyerent offrir la couronne à Marguerite, & firent signifier au Roi Albert, qu'ils renonçoient à l'obéissance qu'ils lui avoient jurée, & en même tems, ils proclamerent Reine de Suede, Marguerite, dont les troupes se joignirent à l'armée des révoltés. Albert soutenu par tous les seigneurs de sa maison & par les chevaliers de l'ordre Teutonique, marcha contre les rebelles, leur livra bataille, fut battu, ses troupes massacrées, & lui-même fait prisonnier avec son fils Eric & la plûpart des seigneurs, qui avoient combattu sous ses drapeaux (1).

Cette victoire ne procura cependant point encore la couronne de Suede à Marguerite; les Suédois par un scrupule fort bisarre, après ce qu'ils avoient fait, ne crurent pas devoir disposer de la Souveraineté, tant qu'Albert, dont la déposition n'étoit pas encore juridiquement prononcée, resteroit prisonnier. Dans l'espérance de rétablir ce Prince & de se venger eux-mêmes des pertes qu'ils avoient éprouvées, tous les seigneurs de la maison de Mecklinbourg réunirent à leurs forces celles des villes de Lubec, de Breme & de Hambourg, firent en Allemagne des levées considérables de troupes, & porterent le ravage & la dévastation dans la Suede, qui, pendant plusieurs années fut en proie aux plus violentes hostilités. L'obstination de tant d'ennemis réunis ne découragea point Marguerite, & pour affoiblir tout d'un coup la force de leur confédération, aussi habile négociatrice, qu'illustre souveraine, elle fit un traité avec le Duc de Sleeswick & les Comtes de Holstein. Comme ce n'étoit que par intérêt pour ces Princes que les villes de Hambourg, de Breme & de Lubec avoient pris part à cette guerre, elles ne furent pas plutôt instruites du traité, qu'elles rappellerent leurs vassaux qui faisoient la principale force d'Albert: ensorte que ce Prince abandonné de ses alliés, & prisonnier de Marguerite, se crut trop heureux de recouvrer la liberté au prix du sceptre de Suede auquel il renonça: il se retira auprès du Duc Henri son frere, & Marguerite fut solemnellement reconnue Reine de Suede (2).

Elle triomphe de tous ceux qui s'opposent à son aggrandissement.

Pendant que la guerre embrasoit le Nord, Cunon de Falkenstein, Archevêque de Trêves, & qui s'étoit démis de sa dignité en faveur de Wernier de Conigstein son petit-neveu, expiroit, & laissoit une vaste succession à recueillir; il avoit aimé singulierement l'alchimie, & l'immensité des biens qu'il avoit ramassés, avoit persuadé au peuple que ce Prélat possédoit le chimérique secret de la pierre philosophale. Par quelques moyens que Cunon se fut aussi prodigieusement enrichi, l'énormité des biens qu'il laissoit, causa des démêlés très-vifs entre Philippe de Falkenstein son frere, Frideric Archevêque de Cologne, & Wernier; mais celui-ci par sa sagesse parvint à pacifier ces différens, même sans mécontenter les avides aspirans à cette succession. Cunon

(1) *Pontanus Rer. Dan. Histor.* Huitfeld. *Hist. Dan.* T. 4. Meursius *Histor. Dan. ad ann.* 1384.

(2) *Idem. ibid.*

Cunon avoit été très-opulent: Wernier son petit-neveu se rendit fort respectable par sa vigilance à défendre les droits de ses diocésains, à réprimer les seigneurs qui faisoient des irruptions sur les terres de Trêves, ainsi que par le succès de quelques expéditions militaires, & entr'autres, le siege de Wesel sur le Rhin, en 1389, pendant lequel, disent les chroniqueurs du tems, on fit usage de canons & bombardes. Mais ce qui fit à Wernier bien plus d'honneur encore que ses succès & ses conquêtes, ce fut la générosité qu'il eut de renoncer, contre ses intérêts, à un abus fort ancien, & par lequel l'Archevêque de Trêves étoit seul héritier de tous les Ecclésiastiques de son Diocese, soit qu'ils mourussent *ab intestat*, ou qu'ils eussent pris soin de déclarer leurs dernieres volontés (1).

Hist. d'Allemagne, 1314 1400.

De tous les Princes d'Allemagne celui qui s'étoit le plus fortement opposé à la promotion de Wernier Archevêque de Trêves, étoit Léopold, Duc d'Autriche, ennemi déclaré de l'ancien Archevêque Cunon, par cela seul que ce Prélat avoit constamment approuvé la conduite des Suisses dans tout ce qu'ils avoient entrepris pour secouer le joug de la maison d'Autriche; & Léopold embrasé du desir de punir les cantons & de les obliger de rester sous sa puissance, fit les plus grands préparatifs, & déclara la guerre à la confédération Helvétique. Le soin que nous avons pris de raconter ailleurs les évenemens de cette guerre, qui acheva d'abattre jusqu'aux prétentions de la maison d'Autriche sur l'Helvétie, ne nous permet point de rendre compte ici de la mémorable journée de Sempach, & de l'éclatante victoire remportée par un petit nombre d'intrépides Helvétiens, sur l'innombrable armée commandée par le Duc Léopold (2).

Hostilités de Léopold, Duc d'Autriche contre les Suisses. 1387.

Encouragées par l'exemple & le bonheur des Suisses, les villes d'Alsace, de Suabe & du Rhin, également ambitieuses de se procurer la liberté, armerent, pour se délivrer de l'oppression des Princes qui vouloient les assujettir, & envoyerent ravager les terres de Robert, Comte Palatin, qui exerçoit sur elles le plus de vexations; Robert furieux de l'injure, rassembla ses troupes, alla dévaster la basse Alsace, & se signala par les atrocités qu'il commit sur tous les malheureux qui tomberent en sa puissance. Le Marquis de Bade ne traitoit pas avec moins de sévérité les habitans des environs de Strasbourg, qui à leur tour allerent saccager le Marquisat de Bade. Le Comte de Linange agité par la même fureur incendia plusieurs villages dépendans de Strasbourg. Les Magistrats de cette ville, pour se venger complettement, envoyerent des troupes vers la ville de Brumpt qui appartenoit à ce Comte, & elles eurent ordre d'en exterminer les habitans, quoique très-innocens des ravages commis par leur Seigneur. Ces ordres sanguinaires ne furent que trop exactement remplis. Les Strasbourgeois se saisirent de Brumpt, en firent fermer les portes, en égorgerent tous les habitans, sans distinction d'âge, de sexe, ni d'état, pillerent tout ce qui pouvoit être emporté, & réduisirent en cendres la ville, ainsi que les châteaux, les bourgs & les villages appartenans au Comte de Linange: celui-ci à la vérité, s'il ne répara point le mal de ses vassaux, vengea leur mort par les incendies &

Troubles d'Alsace. 1388.

(1) Trevir: *Chronic.* T. 2. P. 254-255. (2) Voy. dans cette collection *Tom.* 39. *Histoire des Cantons Suisses. Liv.* 24. *Chap.* 15. *Sect.* 4. Pag. 121. *& suiv.*

Sect. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

les dévaftations qu'il alla porter, réuni au Marquis de Bade & au Comte Palatin, jufques, fous les murs de Strasbourg. Ruinée, dépeuplée & entierement ravagée dans toutes fes parties, l'Alface étoit réduite à la plus déplorable fituation, lorfque, par la médiation de quelques feigneurs de l'Empire cet affreux brigandage finit par un traité de paix, d'autant plus onéreux au peuple, que les villes furent contraintes de payer aux mêmes feigneurs qui avoient dévafté le pays, des fommes très-confidérables, & de leur remettre celles qui leur étoient dues à elles mêmes par ces mêmes feigneurs (1).

L'atrocité de ces hoftilités fut telle, que Wenceflas lui-même, malgré fa cruauté naturelle, en parut ému, & que fe reveillant de la honteufe léthargie qui l'engourdiffoit à Prague, il convoqua une diete à Egra, où il fit renouveller la paix publique & caffant les traités de ligue conclus entre les Princes & les villes, fit ordonner que celles-ci refteroient dégagées des fommes qu'elles s'étoient obligées de payer. Mais content de donner ces ordres, qu'il n'avoit pas la force de faire exécuter, Wenceflas mit fin à la diete & courut fe renfermer dans la crapule qui faifoit fes délices, dans fon palais de Prague. A peine la diete eut ceffé, que les troubles recommencerent avec plus de véhémence, &, l'indigne chef de l'Empire croyant avoir encore plus fait que ne pouvoient l'exiger les obligations de fon rang, ne fongea plus qu'à fes plaifirs, & fe rendit d'autant plus méprifable, que pour affervir fes paffions, il accabloit la Bohême d'impôts, dépouilloit en brigand les riches citoyens des biens qu'ils poffédoient, & fe les approprioit à titre de confiscation, les partageoit avec une troupe de femmes perdues, & une foule de fcélérats, feuls courtifans & feuls miniftres qu'il voulut fouffrir à fa cour. Les Bohémiens opprimés, foulés impitoyablement par le tyran, en proie aux horreurs de la famine, étoient d'autant plus malheureux, que le fafte le plus infultant régnoit à la cour de leur Souverain, où l'on voyoit fe fuccéder les fêtes les plus bruyantes, les feftins, les bals, & tout ce que la plus effrénée débauche a de tumultueux.

Conduite Tyrannique & méprifable de Wenceflas.

Auffi refpectable, auffi vertueufe que fon lâche époux étoit vil & odieux, l'Impératrice Jeanne, peu contente de gémir fur la fituation des malheureux Bohémiens, s'épuifoit pour foulager, autant qu'il étoit en elle, la mifere publique; fes pierreries, fon argent, fes meubles, fes habits, elle donna tout; & quand il ne lui refta plus rien, elle alla fe jeter aux pieds de Wenceflas, & les yeux baignés de larmes, elle le conjura d'avoir pitié de fes fujets, & de ralentir du moins le cours de fes débauches & de fes prodigalités. Le farouche Wenceflas jetant fur elle des regards de fureur, la repouffa durement & lui défendit, fous peine de la vie, d'ofer jamais l'importuner (2). Jeanne fe retira le cœur brifé de douleur, & s'abandonna au chagrin. Les méchans font toujours foupçonneux; à la trifteffe de l'Impératrice, à la mélancolie qui la dévoroit, Wenceflas imagina qu'elle méditoit quelque projet finiftre, & curieux de connoître fes deffeins, il envoya chercher le prêtre Jean Népomucene, & voulut abfolument qu'il lui révélât la confeffion de

(1) Trithemius *ad ann.* 1388. Wencker. Hermann. Dubravius. *Hift. Bojem.* L. 23.

(2) *Hift. Luxemb.* Livre 57.

Jeanne. Népomucene étoit un homme très-pieux, doux, éclairé, tolérant, mais ferme & incapable d'une indiscrétion sacrilege: il représenta combien une telle demande étoit affreuse, & résista également aux promesses & aux menaces. Wenceslas enflammé de courroux, le fit lier, ordonna qu'on le portât aux bains, l'y suivit & eut la barbarie de le faire précipiter sous ses yeux dans un gouffre du Moldaw (1). Tant d'horreurs, tant de cruautés indignerent les Bohémiens; ils éclaterent en murmures, & déjà ils paroissoient prêts à se soulever, quand Wenceslas, pour ramener les esprits ulcérés, déclara qu'il vouloit prendre soin désormais de l'administration, & veiller par lui-même au bonheur de ses peuples. En effet, sous prétexte de dissiper les troubles que sa mauvaise maniere de gouverner avoit fait naître, il alla visiter quelques villes de l'Empire; mais tout son voyage se borna à Cologne, à Mayence, à quelques villes du Rhin; & toutes les fonctions Impériales qu'il exerça aboutirent à assister à un combat à l'épée & à la lance, que quelques gentils-hommes François soutinrent en champ clos, contre quelques chevaliers Allemands: de maniere que cette course, qui fut très-dispendieuse ne produisit aucune sorte d'avantage, & ne servit qu'à faire mépriser l'Empereur, qui, très-content de cette excursion alla se renfermer à Prague, & s'y abandonner au plus honteux débordement (2).

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Ses atrocités.

Tandis que Wenceslas se déshonoroit sur le trône de l'Empire, son frere Sigismond, Roi de Hongrie éprouvoit dans son royaume des désastres qu'il avoit beaucoup moins mérités. Il avoit épousé Marie, fille aînée de Louis, Souverain de Hongrie, & afin qu'il ne pût prétendre au gouvernement de l'Etat, même du consentement de sa femme, les Hongrois avoient nommé la Reine Elisabeth, veuve de Louis, tutrice de Marie & Régente du Royaume. Elisabeth séduite & gouvernée par le Palatin Jean Gara, mécontenta les seigneurs Hongrois, au point que, résolus de déposséder les deux Reines, ils envoyerent offrir la couronne à Charles de Duras, Roi de Naples. Duras ne consultant que son imprudente ambition, accepta ces brillantes offres, s'embarqua suivi de quelques troupes, se rendit à Zagrab, fit donner avis de son débarquement aux conjurés, pour faire soulever le peuple, & prit la route de Bude. Au premier bruit de sa marche, Sigismond alla dans son Margraviat de Brandebourg, pour y lever des troupes, dans l'intention, de revenir bientôt venger ses droits & délivrer sa belle-mere & son épouse. Cependant Charles de Duras ne trouva nulle part ni résistance, ni obstacles; pas même du côté des deux Reines, qui, habiles dans l'art de dissimuler, feignirent de se démettre volontiers du sceptre en sa faveur, & assisterent même à son couronnement. Etonné lui-même de son bonheur, mais n'ayant point assez de défiance, Charles, le lendemain de son couronnement,

Troubles en Hongrie. 1389.

(1) Ces bains étoient l'un des plus agréables amusemens de l'Empereur; il les avoit fait construire au château de Visigrade sur les bords du fleuve de Moldaw, & ils étoient construits de maniere que le parquet très-uni, très-ferme en apparence, dès que l'on y mettoit les pieds, tournoit, & l'on s'enfonçoit dans un gouffre d'eau, creusé exprès pour y faire périr ceux que l'Empereur condamnoit à ce genre de mort: c'étoit l'un de ses spectacles favoris, & il ne se passoit gueres de jours qu'il n'y fit précipiter plusieurs victimes. *Dubravius. Bohusl. Balb.*

(2) Trithemius *ad ann.* 1389. Saintré. P. 67.

Sect. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

ne fit nulle difficulté de se rendre seul dans l'appartement d'Elisabeth, qui, sous prétexte d'avoir des affaires très-importantes à lui communiquer lui avoit fait demander un secret entretien: mais dans le tems que la Reine entretenoit paisiblement le nouveau Souverain, Fargach, assassin qu'elle avoit aposté, s'approcha de Charles, & d'un coup de sabre lui fendit la tête jusqu'aux yeux. Le malheureux Monarque périt à Wisigrade trois jours après. Les conspirés ne furent pas plutôt informés de cet assassinat, que courant en foule au palais de Bude, ils en arracherent les deux Reines, les chargerent de fers, & les firent monter sur un chariot qui les transporta en Croatie, où elles furent enfermées dans une citadelle: Elisabeth y resta peu de tems; Jean Herwath, Ban de Croatie ne la jugeant point assez punie, ni Charles de Duras assez vengé, la fit précipiter dans la Bozwtha & fit renfermer Marie encore plus étroitement (1). Cependant Sigismond s'avançoit à la tête d'une armée nombreuse; les révoltés tenterent vainement de l'arrêter dans sa marche, il les battit, reçut avec clémence & pardonna à ceux qui vinrent se soumettre à lui, & bientôt la Hongrie entiere fut soumise à ses loix. Le chef des révoltés Herwath, Ban de Croatie, allarmé des succès du Roi, & craignant tout après le crime dont ils s'étoit souillé, alla dans la forteresse où il tenoit la Reine Marie en prison & il lui demanda, pour prix de la liberté qu'il alloit lui rendre, d'oublier tout ce qui s'étoit passé: Marie ne balança point, promit tout, signa même un acte par lequel, non-seulement elle renonçoit à se venger, mais aussi par lequel elle promettoit à Herwath de lui laisser son Gouvernement. La liberté lui fut rendue; elle alla joindre son époux, qui, dans l'amnistie qu'il fit publier eut soin d'excepter du pardon qu'il accordoit aux coupables, le Ban de Croatie, qui ne méritoit pas en effet qu'on lui fit grace; il se sauva en Bohême, y fut découvert quelque tems après, arrêté, & tiré à quatre chevaux.

Cessation des troubles de Hongrie.

En perdant avec la vie le sceptre de Hongrie, Charles de Duras occasionna par sa mort des troubles violens dans le Royaume de Naples, disputé entré sa veuve, mere de Ladislas; Louis d'Anjou; & le Pape ou l'antipape Urbain, qui s'en regardoit comme le seul & légitime souverain, nous avons dit ailleurs quelles horreurs & quels ravages commirent ces différens partis pour s'exclure l'un l'autre (2). Le plus obstiné des trois prétendans, Urbain, malassuré lui-même sur la chaire Pontificale, mourut peu regretté, quoiqu'il eut de respectables qualités; mais elles furent éclipsées par son insatiable cruauté, par les moyens qu'il prit pour aggrandir sa maison, & sur-tout par sa persévérance à prolonger le schisme qui déchiroit l'Eglise. Urbain étoit détesté, & sa mort fut si précipitée, qu'on crut assez généralement qu'il avoit été empoisonné. Quoiqu'il en soit, sa mort ne rendit pas le calme à l'Eglise: les Cardinaux de son parti s'assemblerent & lui donnerent pour successeur Pierre Thomacelli, qui, sous le nom de Boniface IX, commença son pontificat par l'excommunication de Clément: celui-ci foudroya Boniface, & le schisme reprit une nouvelle violence. Un Prince aussi respectable, que Clément & Boniface étoient turbulens l'un & l'autre, Jean I, Duc de Lorraine, qui

Urbain meurt, Boniface IX lui succede, & le schisme se perpétue.

(1) *Chronic. Histor. Polon.* L. 14. Bonfin L. 1. *décad.* 3. (2) Voy. dans cette collection le Tom. 37. Liv. 24. Chap. 3. Sect. 4. pag. 198. *& suiv.*

s'étoit diſtingué pour la France, dans la guerre de Flandre contre Artavelle & les Flamands; Jean I, ami & confident du Monarque François, mourut à Paris, laiſſant de Sophie de Wirtemberg ſon épouſe, Charles qui lui ſuccéda; Ferri qui épouſa Marguerite de Vaudemont, & Iſabelle qui fut mariée avec Enguerand de Couci, après la mort duquel elle épouſa Etienne de Baviere.

Hiſt. d'Allemagne, 1314-1400.

Pendant que l'Egliſe & quelques ſouverainetés particulieres changeoient ainſi de maîtres, la Bohême toujours opprimée par Wenceſlas donnoit au reſte des provinces de l'Empire, l'exemple & le ſignal d'une horrible perſécution contre les Juifs. Ce fut à Prague même, & ſous les yeux du farouche Empereur, que commencerent ces atrocités. Le peuple choiſit le jour de Paque pour faire éclater ſa haine fanatique; tous les Juifs qui ſe trouvoient dans cette capitale étoient aſſemblés dans la Synagogue; la populace en ferma les portes, y mit le feu, & ils périrent tous dans les flammes. Wenceſlas imaginant que cette horreur lui fourniſſoit l'occaſion de regagner la confiance de ſes ſujets, que ſes débauches & ſes vexations avoient totalement aliénés, déchargea par un édit inique la nobleſſe & les villes impériales de tout ce qu'elles pouvoient devoir aux Juifs, à quelque tître que ce fut (1). Les Bohémiens perſuadés avec raiſon qu'un tel arrêt équivaloit à une proſcription, & que la nation Juive n'avoit plus de protecteur, ſe jeterent en furieux ſur ces malheureux, & maſſacrerent impitoyablement tous ceux qui tomberent dans leurs mains, ſans nulle diſtinction. Cette ſoif inſatiable du ſang des Juifs s'étendit de proche en proche dans toutes les provinces de l'Empire: à Spire ils furent tous en un même jour paſſés au fil de l'épée: dans la plûpart des autres villes, on les traita preſqu'auſſi cruellement. Une foule d'entr'eux ſe retirerent en Lithuanie, où Jagellon, qui, par bonheur pour eux, étoit éperduement amoureux d'une jeune Juive, non-ſeulement accueillit les Juifs, mais leur accorda même des privileges fort étendus: les autres allerent ſe réfugier dans le Royaume de Naples, où Montjoye, poſſeſſeur de la vice-royauté à la place d'Othon de Brunswich, (lequel, époux & veuf de la Reine Jeanne II avoit été pendant long-tems le plus valeureux défenſeur des droits & du parti de Louis d'Anjou,) irrité de ſe voir dépouillé de la vice-royauté, &, ſuivant quelques-uns, trop foible pour rejeter les propoſitions de la Reine Marguerite, qui, pour ſe l'attacher, l'amuſoit par des propoſitions de mariage, quitta le parti des Angevins pour ſoutenir la cauſe de la veuve de Charles de Duras. Il étoit fort vieux, &, à peu près dans le tems de l'émigration des Juifs d'Allemagne à Naples, il mourut à Foggia dans la Pouille, âgé de plus de 80 années (2). Il étoit oncle d'Othon, de Frideric & d'Albert, Ducs de Brunswich-Lunebourg, qui, à force de vigilance, de valeur & de fermeté, firent jouir la Saxe & la Weſtphalie du calme de la paix, dans ce tems de trouble & d'anarchie, ſi orageux pour tout le reſte des provinces Germaniques.

Perſécution contre les Juifs. 1390.

Ils s'enfuient, les uns en Lithuanie, les autres à Naples.

De toutes ces Provinces l'Alſace étoit alors la plus violemment agitée: nous avons eu occaſion de dire que l'Empereur Charles IV avoit donné en

(1) Cruſius *Annal. Suev.* L. 6. c. 3. Æneas Sylvius *Hiſtor. Bohem.* cap. 34. (2) Voy. au Tom. 37. de cette collection *l'Hiſtoire des Roy. de Naples & de Sicile* L. 24. chap. 9. Sect. 4.

SECT. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

engagement à Robert Comte Palatin plusieurs villes d'Alsace; mais Strasbourg, Worms & Spire prétendant que ces villes étoient des fiefs qui leur appartenoient, tenterent de troubler Robert dans sa possession. On prit les armes de part & d'autre, & à la suite de bien des hostilités, les villes furent contraintes de laisser le Comte Robert jouir des fiefs qu'il tenoit de l'Empereur Charles (1). Strasbourg avoit d'autant plus d'intérêt à voir cesser cette contestation qu'elle étoit alors occupée d'une affaire très-importante. Elle avoit reçu au nombre de ses bourgeois Brunon, Baron de Rapolstein, d'une naissance illustre. Lors du passage de l'armée d'Enguerrand de Couci par l'Alsace, les terres de Brunon avoient été fort maltraitées, & il avoit fait prisonnier l'un de ces guerriers dévastateurs nommé Harleston, gentilhomme Anglois, qu'il retenoit dans une étroite captivité: Richard II, Roi d'Angleterre reclama son sujet, & demanda aux Strasbourgeois qu'ils eussent à lui faire rendre la liberté; mais les Magistrats de Strasbourg bien loin de consentir à la délivrance de Harleston, soutinrent le Baron de Rapolstein & lui fournirent des troupes. Richard II fort irrité s'adressa à Wenceslas, qui envoya ordre à Brunon de relâcher ce gentilhomme Anglois; il refusa; l'Empereur défendit aux Magistrats de Strasbourg de protéger ce Seigneur: mais sachant combien le chef de l'Empire s'étoit rendu méprisable, ils n'eurent aucun égard à ses ordres; il les déclara rebelles & les mit au ban de l'Empire (2).

Entreprise des Strasbourgeois. 1391 1392.

Il faut avouer, que jamais tyran n'eut mérité autant que Wenceslas le mépris de ses sujets & l'éxécration publique: mais jamais aussi les Strasbourgeois n'avoient si mal choisi leur tems pour lutter contre leur Souverain; car ils s'étoient eux-mêmes rendus si fort odieux à la plûpart des seigneurs & des villes d'Alsace, par la hauteur avec laquelle ils abusoient de leur puissance, que, sous prétexte de venger la cause du chef de l'Empire, il se forma une puissante & redoutable confédération, dans laquelle entra même Fréderic Evêque de Strasbourg, impatient d'humilier les Magistrats de cette ville & de restraindre leur jurisdiction. De part & d'autre on prit les armes, mais après beaucoup de ravages la paix fut rétablie, aux conditions, que les Strasbourgeois payeroient 30 mille florins à l'Empereur en punition de leur désobéissance, qu'ils n'éxigeroient aucun dédommagement des confédérés pour les ravages commis, & qu'ils ne troubleroient ni la paix, ni la liberté du commerce. Comme les villes d'Alsace étoient les plus accoutumées à susciter des troubles, des désordres, elles furent aussi les plus punies, non-seulement par les pertes énormes que leur causerent les hostilités qu'elles avoient excitées; mais aussi par le jugement qui fut prononcé contre elles à Egra, par les députés des villes du Danube liguées entre elles & les Ducs de Baviere & de Franconie: cette diete condamna les villes du Rhin, d'Alsace & de Weteravie à payer soixante mille florins à Robert Comte Palatin, à l'Archevêque de Mayence & au grand Maître de l'ordre Teutonique, en dédommagement des forteresses détruites dans le cours des dernieres hostilités. Ce fut aussi dans cette diete, que Jean, Etienne & Fréderic, Ducs de Baviere partagerent leurs Etats qu'ils avoient jusqu'alors gouvernés conjointement. Etienne & Jean eurent la haute Baviere; Fréderic eut pour lui la Basse, &

Ligue des des villes & des seigneurs d'Alsace contre les Strasbourgeois. 1393-1394.

(1) *Histor. Palatin Diplom.* 174. (2) *Histor. Alsac. Arch. Imper.* Tom. 6. P. 30.

s'obligea de payer tous les ans 8000 florins à chacun de ses freres. Les trois Ducs réglerent l'ordre de la succession & de l'aliénation de leurs Domaines (1).

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

Ce n'étoit dans ce tems de troubles de confusion & d'anarchie, que par de semblables traités que les Princes de l'Empire croyoient devoir assurer la paix & la concorde dans leurs maisons & leurs Etats: car on ne songeoit pas même au chef de l'Empire, en qui l'on n'avoit aucune sorte de confiance, & qui n'avoit d'autre puissance que celle de faire du mal dans son palais de Prague, où il s'abandonnoit sans retenue & sans pudeur à tout ce que les vices ont de plus déshonorant, & la cruauté de plus farouche. Avide de débauche & alteré de sang, il passoit du sommeil de l'yvresse dans les bras de femmes perdues, qu'il ne quittoit que pour se donner le plaisir d'entendre les gémissemens des victimes qu'il faisoit périr dans les supplices. Pour courtisans, pour amis, pour confidens & pour ministres, il ne restoit plus auprès de lui que le bourreau qui le suivoit par tout, qu'il combloit d'amitiés, & qu'il appelloit son cher compere. Ces deux monstres étoient bien faits pour être unis par les liens de l'amitié; ils sortoient communément ensemble, & souvent le premier citoyen qui se rencontroit sur leurs pas, étoit pendu par ordre de Wenceslas, qui prenoit un plaisir singulier à ces sortes de scenes.

Débordement & cruauté de Wenceslas.

A l'horreur qu'inspiroit sa vûe, l'Empereur imaginant que les Bohémiens formoient quelque conjuration contre lui, fit bâtir un fort inaccessible, à deux lieues de Prague, & où il se retiroit, toutes les fois qu'après s'être baigné dans le sang des malheureux, il craignoit que ses fureurs n'excitassent quelque soulevement. L'évenement justifia enfin les craintes du tyran: le peuple de Prague se souleva, & les magistrats irrités de voir cette capitale se dépeupler chaque jour par les mains meurtrieres du souverain & du bourreau, se mirent à la tête du peuple, allerent au palais, se saisirent de l'Empereur, le chargerent de fers & le jeterent dans un cachot, où il resta pendant quatre mois. A force de prieres & de promesses de changer de conduite, il toucha le sénat, qui lui permit l'usage des bains, où on le faisoit conduire par quatre gardes; un jour qu'ils s'étoient un peu écartés il vit près du rivage une nacelle près de laquelle étoit une lavandiere: il lui demanda si elle auroit le courage de le conduire de l'autre côté; elle répondit qu'oui; il s'élança dans la nacelle, gagna le bord opposé, alla se renfermer dans le fort qu'il avoit fait construire & dont le Gouverneur lui étoit dévoué. Susanne, c'étoit le nom de cette femme, fut magnifiquement récompensée; & Wenceslas peu content de l'admettre à sa table, en fit une de ses concubines les plus chéries (2).

Wenceslas est arrêté, il s'évade. 1394-1395.

Bien loin d'avoir adouci la férocité de son ame, la captivité n'avoit fait que rendre Wenceslas plus cruel & plus sanguinaire: il tomboit plusieurs fois par jour dans des excès de fureur si violens, qu'il immoloit quiconque osoit l'approcher, Susanne seule exceptée, qui conservoit encore de l'ascendant sur lui. Enfermé dans le château de Ziebrack il y recommença ses débauches & ses atrocités: il reparut à Prague & y commit tant de crimes que les grands de Bohême ne voulant plus d'un tel monstre, envoyerent prier Sigismond de

(1) Adlzreitt *Ann. Boic. Gentis* P. 2. L. 6. (2) *Hist. Luxemb.* L. 57. Bonfin. *Decad.* 3. L. 3.

SECT. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

Les Bohémiens appellent Sigismond, & se déclarent tous pour lui; lâcheté de Wenceslas.

venir les délivrer de la tyrannie de son frere. Suivi d'un petit corps de troupes, Sigismond se mit en marche, & à peine il se fut montré sur les frontieres de Bohême, que l'armée nationale presqu'entiere alla se ranger sous ses étendards; de maniere qu'abandonné de tous & tremblant pour sa vie, Wenceslas sortit de Prague, d'où il ne se fut pas plutôt éloigné, que les habitans se déclarerent pour le Roi de Hongrie, qui vit bientôt dans son parti toutes les villes du Royaume, & les Seigneurs qui jusqu'alors avoient gardé la neutralité; il fut reçu en Souverain à Prague, d'où il prit la route de Bern, forteresse dans laquelle Wenceslas s'étoit réfugié. Hors d'état d'y tenir, & craignant, s'il en sortoit, de tomber entre les mains du peuple, qui l'eût massacré, il prit le parti d'envoyer dire à Sigismond qu'il étoit prêt d'exécuter toutes les conditions qu'il voudroit lui prescrire. Les deux freres eurent une entrevue, & aussi lâche dans la disgrace, qu'il étoit insolent & cruel dans la prospérité, l'Empereur dit que si l'on vouloit lui laisser la vie & une pension honnête pour son entretien, il se démettroit volontiers de l'Empire & de la couronne de Bohême: Sigismond déclara qu'il n'étoit venu que pour l'obliger de changer de conduite & de mieux gouverner ses peuples (1). Les deux freres se rendirent à Prague; Sigismond y fut reçu avec acclamation, & Wenceslas avec horreur; le Roi de Hongrie l'envoya sous bonne escorte en Autriche, où le Duc Albert le tint enfermé dans une forteresse située sur le Danube: mais avec quelques précautions qu'on le retint en captivité, il trouva le moyen de rompre ses liens, même d'une maniere assez ingénieuse. Un pécheur accoutumé d'aller vendre du poisson aux prisonniers retenus dans ce fort, y entroit, en sortoit & conversoit librement avec les prisonniers. Wenceslas, à force de promesses, l'engagea à lui procurer une ceinture de soye dont il lui fixa la longueur, & à se trouver avec une barque sous la fenêtre de sa prison à un jour fixé, le pêcheur lui remit cette ceinture, à l'aide de laquelle Wenceslas s'évadant par la fenêtre, entra dans la barque & fut transporté de l'autre côté du Danube (2).

Il se sauve encore de prison. 1395-1396.

Pour être libre, Wenceslas n'en étoit pas plus assuré de remonter au trône de Bohême, où il n'ignoroit pas qu'il étoit abhorré: sa tête même n'étoit pas à l'abri des dangers qui la menaçoient, parce qu'il s'étoit fait presqu'autant d'ennemis qu'il avoit de sujets dans l'Empire. Les seuls Seigneurs sur lesquels il pût compter encore, étoient le Duc de Schweidnitz son frere, & Procope, possesseur de quelques fiefs dans le Brandebourg. L'industrie & l'audace lui tinrent lieu d'armée & d'alliés. Déguisé en paysan & suivi du pêcheur, auquel il s'étoit dévoilé, Wenceslas, après douze jours de marche, arriva inconnu en Bohême, & se rendit à la porte de la forteresse de Visigrade. Là, sous prétexte qu'il avoit des affaires très-pressantes à communiquer au Gouverneur, il pénétra dans le fort, en ferma la porte, se fit reconnoître à la petite garnison qui y étoit, & promit aux soldats que tous ceux qui le seconderoient recevroient de riches récompenses; à cette invitation plus de vingt soldats promettent de soutenir sa cause; il se met à leur tête,

Stratagême singulier qui réussit à Wenceslas. 1307.

(1) Idem. Ibid. Dubrav. Æneas Sylvius *Hist. Bohem.* (2) *Histor. Luxemb.* L. 57. Dubrav. *Hist. Bohem.*

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

rête, va dans l'appartement du Gouverneur, le fait saisir, & le menace de le faire égorger à l'instant même, s'il refuse d'écrire au Gouverneur & aux Magistrats de Prague une lettre telle qu'il la lui dicteroit. Le Gouverneur allarmé obéit, &, sous la dictée de Wenceslas, il écrit que ne pouvant aller rendre compte aux Magistrats d'une affaire de la plus extrême importance, il les prie de venir au plus vite à Visigrade. Le pêcheur déguisé en officier, porte cette lettre à Prague, & les Magistrats, ainsi que le Gouverneur de la capitale se hâtent de se rendre à Visigrade, où ils ne sont pas plutôt arrivés que l'Empereur les fait dépouiller, & enfermer dans la prison du Fort (1). L'Empereur sentant que le succès de son entreprise dépendoit de la célérité, ne perdit point de tems, & faisant revêtir trente soldats des habits des Magistrats dont il venoit de s'assurer, il se rendit à Prague, où il alla s'enfermer dans le château, jusqu'à l'arrivée du Duc de Schweidnitz. Alors Wenceslas fit avertir tous ceux qui lui avoient montré quelque attachement, ainsi que ceux d'entre les Bohémiens dont il croyoit être sûr; ensorte que dès la nuit suivante une foule de Bohémiens ayant été introduits dans Prague, & s'étant joints aux troupes du Duc de Schweidnitz ils se répandirent de rue en rue, criant: vive l'Empereur & la liberté, & massacrant tous les citoyens qui avoient le malheur de se rencontrer sur leurs pas: une foule de ceux-ci allerent se jeter aux pieds de l'Empereur, qui paroissant ému, fit cesser le carnage & remit au lendemain à décider du sort des habitans. En effet, dès le point du jour, Wenceslas fit publier qu'il laisseroit la vie à tous ceux qui apporteroient leurs armes sur la place publique, & qui donneroient un état éxact de leurs biens & de leurs richesses: d'après ces états qu'on s'empressa de donner, il taxa les seigneurs & les bourgeois à des sommes exorbitantes, qu'ils furent contraints de payer (2).

Il est rétabli.

L'Empereur fut si bien secondé par son frere le Duc de Schweidnitz qu'en peu de jours la Bohême entiere fut soumise & qu'il remonta au trône, avec d'autant plus de facilité, que Sigismond dont les Etats étoient menacés par une armée de Turcs, étoit allé défendre ses droits & ses sujets. Pendant que la Bohême rentroit forcément sous le joug du despote qui l'opprimoit, l'Allemagne plus paisible n'étoit troublée que par les cris & les disputes des théologiens qui soutenoient, les uns la cause d'Urbain, les autres celle de Clément: le plus grand nombre néanmoins demandoit un concile général qui rendît le calme à l'Eglise. Un événement inattendu parut devoir mettre fin à ce malheureux schisme. Clément VII mourut, & le Roi de France, ainsi que plusieurs Prélats d'Allemagne se hâterent d'écrire aux Cardinaux d'Avignon, pour les prier de ne pas procéder à une nouvelle élection: mais dans ce tems-là même les Cardinaux assemblés en conclave, après avoir juré sur les SS. Evangiles que celui d'entr'eux qui seroit élu renonceroit au Pontificat, si les autres Cardinaux le jugeoient nécessaire pour le bien de l'Eglise, élurent Pierre de Lune, Cardinal d'Arragon qui prit possession du S. Siege sous le nom de Bénoit XIII (3).

Mort de Clément VII, Bénoit XIII lui succéde & le schisme se perpétue.

On promet volontiers de renoncer à ce que l'on n'a pas, quelqu'ardem-

(1) Bonfin. *Décad.* 3. L. 4. *Hist. Luxemb* Dubravius. (2) Idem ibidem *Barre Hist. d'Allemagne* Tom. 7. P. 58. (3) Baluz. *Vitæ Papar. Avenion. Hist. Univ. Paris* T. 4.

Sect. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

ment qu'on le désire; mais il est rare qu'on consente à abandonner une éminente dignité, quand on en est en possession. Bénoit XIII, sans refuser ouvertement d'acquitter la promesse qu'il avoit faite avant son élection, ne fut pas plutôt assis sur la chaire Pontificale, qu'il ne s'occupa plus que des moyens de s'y affermir, & d'éluder sous mille différens prétextes, l'engagement qu'il avoit pris. Fatigués des détours qu'employoient les deux Papes, Boniface & Bénoit pour se maintenir tous les deux, à l'exclusion l'un de l'autre, les Prélats d'Allemagne firent tous leurs efforts pour les engager à rendre la paix à l'Eglise, & à abdiquer: ils refuserent, & on convoqua une diete à Francfort, à laquelle l'Empereur ne voulut point assister; on y délibera long-tems, & l'on n'y décida rien. Wenceslas qui n'avoit pas jugé à propos d'assister à cette diete, où la présence du chef de l'Empire eut cependant été si nécessaire, prit tout-à-coup la résolution de travailler à mettre fin au schisme, & dans cette vue il écrivit au Roi de France, qu'il se rendroit à Rheims pour conférer avec lui sur cet important objet. En vain les Princes de l'Empire tâcherent de le dissuader de ce voyage, d'autant plus ridicule en effet, qu'abruti comme il l'étoit, il ne pouvoit que déshonorer à tous égards le rang qu'on lui laissoit occuper. Il rejeta tous les avis qu'on lui donnoit, se mit en route, se rendit à Rheims, où il fut reçu avec les honneurs les plus distingués, & où il resta quelques jours perpétuellement enséveli dans le sommeil de l'yvresse. Il y eut en effet une conférence à laquelle assisterent les Prélats les plus respectables du Royaume présidés par le Roi de France: Wenceslas accablé des vapeurs du vin, fut de tous les avis, approuva toutes les opinions, & promit de faire ratifier dans une diete qu'il tiendroit en Allemagne, le résultat de cette assemblée: & ce résultat fut que Pierre d'Ailly, Evêque de Cambrai iroit à Rome pour exhorter, au nom de l'Empereur & du Roi de France, le Pape Boniface, à ne pas s'opposer à l'élection d'un nouveau Pontife: *j'y consentirai volontiers*; répondit Boniface, *pourvu que Bénoit qui se dit Pape, à Avignon, se démette de son côté* (1). D'apres cette réponse plus adroite que sincere, les Prélats de France résolurent de se soustraire à l'obédience de Bénoit XIII, vers lequel Pierre d'Ailly fut envoyé pour en obtenir la démission: mais moins politique que son concurrent, Bénoit répondit sans détour qu'il n'en feroit rien; que son élection étoit très-canonique, & qu'il prétendoit jouir du suprême Pontificat jusqu'à la mort: en vain les Cardinaux le presserent d'agir conformément au serment qu'il avoit fait avant son élection; Bénoit, qui comme chef de l'Eglise dispensoit les autres des sermens qu'ils avoient faits, s'en dispensa lui-même, se laissa assiéger par les François dans Avignon, & se retira dans la citadelle, où il resta prisonnier pendant cinq ans, refusant obstinément de se désaisir des clefs de S. Pierre.

Wenceslas va à Rheims où il se fait mépriser. 1398.

Tandis que l'ambition des deux Papes agitoit l'Italie, la France & l'Allemagne, l'illustre Marguerite, prenoit dans le Nord les moyens de réunir sous une même domination les trois couronnes qui décoroient sa tête; &, pour y parvenir, elle gagna par ses bienfaits les Allemands, & s'attacha les Princes de Holstein: mais au moment où elle comptoit parvenir à cette réu-

(1) Froissard. L. 4. apud Spond. *ad ann.* 1398.

nion si désirée, les Suédois qui la voyoient sans enfans & qui craignoient qu'après sa mort les prétentions du Duc de Mecklinbourg ne renouvellassent les troubles, lui proposerent de se marier, & d'assurer par une alliance avantageuse le bonheur & la tranquillité de la Suede. Marguerite étoit sans contredit l'une des femmes les plus voluptueuses de son tems; mais si elle aimoit le plaisir, elle détestoit d'avoir un maître, & ne vouloit point reconnoître d'égal dans ses Etats: aussi éluda-t-elle avec beaucoup d'adresse les instances des Suédois, &, pour les satisfaire, du moins en apparence, elle se choisit un successeur; mais si jeune qu'elle étoit bien assurée de ne jamais partager avec lui la puissance souveraine; ce successeur fut son petit-neveu, le fils de Wratislas VII, Duc de Poméranie & de Marie de Mecklinbourg (1). Après avoir fait approuver par les Etats de Suede le successeur qu'elle se donnoit, Marguerite convoquant à Colmar les Etats Généraux des trois Royaumes, de Norwege, de Dannemarck & de Suede y porta cette loi célebre connue sous le nom de *l'union de Colmar*, par laquelle les trois Etats ne formerent plus qu'une même domination: loi qui fut dans la suite une source de guerres qui enflammerent le Nord pendant plus de cent ans. Cet Edit paroissoit néanmoins applanir par avance toutes les difficultés. Il étoit statué par le 1er article que les trois couronnes électives n'auroient à l'avenir qu'un Roi, que les Etats des trois Royaumes éliroient alternativement. Par le 2e, il étoit réglé que le Souverain résideroit successivement dans les trois Royaumes, & consommeroit dans chacun les revenus de chaque couronne, sans qu'il lui fut permis de transporter, ou faire passer ailleurs ces revenus. Enfin, le troisiéme ordonnoit que chaque Royaume conserveroit ses loix, ses privileges, ses coutumes, son Sénat, ses Magistrats, & que les postes & les emplois, ainsi que les évêchés ou autres bénéfices ne pourroient être remplis que par des sujets de chacun des trois Royaumes, sans qu'il fût, sous aucun prétexte, permis au Souverain de se servir d'étrangers, ou même des sujets des deux autres Royaumes, qui en cela, seroient réputés étrangers.

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

La Reine Marguerite se choisit un successeur.

Disposition de l'Edit de la réunion de Colmar.

Tout concourroit au succès de Marguerite: à peine les trois Royaumes se furent soumis à *l'union de Colmar*, que, le Duc Albert de Meklinbourg, pénétré de regret de la mort du jeune Eric son fils, en faveur duquel il n'avoit pas voulu jusqu'alors renoncer à ses prétentions sur la Suede, céda à Marguerite tous les droits qu'il pouvoit avoir sur cette couronne, & reconcilia même avec cette heureuse Souveraine les habitans de Stockholm, qui n'avoient voulu reconnoître que lui pour Souverain. Il ne restoit plus qu'une chose qui inquietât Marguerite; les Chevaliers Teutons possédoient l'île de Gothland dont ils avoient fait la conquête sur les pirates que le Duc de Mecklinbourg avoit invités à venir ravager les possessions des Suédois. La Reine commença par tenter de s'emparer de cette île par la force des armes; mais elle y éprouva une si vigoureuse résistance, qu'elle eut recours à la négociation; ce moyen lui réussit, &, pour une somme assez peu considérable, l'ordre Teutonique lui céda pour toujours l'île de Gothland (2).

Succès de Marguerite.

L'Empereur Wenceslas étoit alors occupé de toute autre chose, que de

(1) Meursius *Hist. Dan.* Pontanus *Rerum. Dan. Histor.* Huitfeld *Hist. Dan.* T. 4.
(2) Huitfeld *Hist. Dan.* T. 4. Pontanus, Meursius.

SECT. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

guerres, de conquêtes & de moyens de soutenir la splendeur de l'Empire. La respectable Impératrice Jeanne étoit morte, & il songeoit à se marier avec Sophie, fille du Duc Etienne de Baviere. Cette union fut célébrée avec beaucoup de pompe à Egra; & ce fut à l'occasion de ce mariage, que l'Empereur porta les coups les plus funestes, les plus irréparables à l'Empire. En effet, après qu'il eut dissipé en fêtes, en folles dépenses les revenus ordinaires de l'Etat, il eut recours, pour se procurer de nouveaux fonds, aux plus étranges expédiens. Peu content de vendre indécemment les dignités les plus éminentes, il vendit aux plus offrans les fiefs que l'Empire conservoit encore en Italie; ce fut ainsi que pour 150 mille écus d'or, il déclara la Lombardie indépendante de l'Empire, & Galéas Visconti suprême Souverain de ce Duché (1). Il s'occupoit de ces aliénations, quand Boniface IX lui fournit un nouveau moyen de s'enrichir; ce bon Pontife, qui vraisemblablement connoissoit mal le chef de l'Empire, lui écrivit & le pressa fort vivement d'aller à Rome se faire couronner Empereur. Wenceslas qui ne songeoit à rien moins qu'à ce couronnement, montra le plus grand zele, dit qu'il ne désiroit rien tant que de recevoir la couronne des mains du chef de l'Eglise, & qu'il partiroit aussi-tôt que le Pape lui auroit accordé, pour subvenir aux frais de ce voyage, une décime sur le clergé d'Allemagne. Boniface y consentit; cette décime fut très-exactement levée; elle produisit beaucoup; le produit fut dépensé en débauches & en excès de tout genre, & Wenceslas ne se souvint pas même qu'il s'étoit engagé de se rendre à Rome. Il ne songeoit à rien qu'à assouvir la brutalité de ses passions, & s'embarrassoit peu de l'Empire & de l'Allemagne, ni des maux qui les désoloient. En effet, sous ce lâche Empereur la nation Allemande fut si peu redoutée, qu'assurés de l'impunité, les Polonois rompant leurs anciens traités, firent des incursions dans la Silésie, où ils commirent des ravages affreux (2).

Wenceslas se remarie & ruine l'Empire. 1399.

Il joue le Pape.

Insensible à ces malheurs, Wenceslas & ses ministres ne s'occupoient que des moyens plus ou moins tyranniques de fouler les citoyens; mais il faut rendre cette justice à l'Empereur, que ce fut lui qui indiqua à ses ministres une ressource, en apparence fort heureuse à la vérité, mais qui ne laissa pourtant pas de hâter la ruine du Monarque. Après qu'il fut remonté sur le trône, quand Sigismond l'en eut chassé, il n'avoit point accordé d'amnistie aux rebelles, qui l'avoient livré à son frere. Il se souvint heureusement de cet oubli, & fit porter contre ces Bohémiens des accusations de crime de Leze-Majesté; accusations d'après lesquelles les juges préposés à la connoissance de cette affaire, condamnerent les villes de Prague, de Pilsen, de Budweiss, ainsi que beaucoup de bourgs & de châteaux comme coupables de haute trahison, & adjugerent à l'Empereur les biens de tous leurs habitans. On commença à procéder si rigoureusement à l'exécution de cette sentence, que la plûpart des gentils-hommes & des citoyens riches, dans la vûe de sauver du moins quelques débris de leur fortune, allerent implorer la clémence du Souverain, qui, après s'être fait long-tems solliciter, leur ordonna de donner des obligations en blanc, & que Wenceslas eut grand soin de remplir de sommes exorbitantes.

Nouveau genre d'extorsion.

(1) Struvius *Period.* 9. *Sect.* 7. (2) Dubravius *Hist. Bohem.* Georg. Christ. *not. de Reb. Mogunt.* Tom. 1.

Tant d'injuſtices, de folies, d'actes d'iniquité ſouleverent les Princes de l'Empire; ils s'aſſemblerent à Boppart ſur le Rhin & enſuite à Francfort, pour délibérer ſur les moyens d'arrêter les déprédations du tyran. Quelques précautions qu'on eût priſes pour tenir les aſſemblées ſecrettes, Wenceſlas en eut connoiſſance, &, perſuadé que de telles délibérations ne pourroient que lui être-défavorables, il fit tous ſes efforts pour les rompre; il s'épuiſa en promeſſes, & alla même juſqu'à s'engager à tenir une diete générale où il rémédieroit aux maux & aux déſordres dont on ſe plaignoit. Ces raiſons ne firent aucune ſenſation ſur les Electeurs, ils s'aſſemblerent encore, & le réſultat de la délibération fut qu'on obligeroit Wenceſlas à choiſir ſon frere Sigismond pour Vicaire de l'Empire. L'Empereur rejeta ces propoſitions, & ne croyant plus lui devoir des égards, les Princes formerent une confédération à la tête de laquelle étoient les Archevêques de Mayence, de Cologne & de Treves, l'Electeur Comte Palatin, le Duc de Saxe & de Lunebourg, le Burgrave de Magdebourg, & le Comte de Breme; ils s'aſſemblerent à Francfort, aux vives inſtances, dit on, du Pape Boniface, qui ne pardonnoit point à Wenceſlas d'avoir diſſipé le produit de la lévée des décimes, & d'avoir vendu à Galéas Viſcomti la Lombardie. L'Empereur fit vainement tous ſes efforts pour rompre les projets des Electeurs, il ne put parvenir qu'à retarder de quelques jours ſa chute: car les Princes s'aſſemblant à Mayence prirent la réſolution d'obliger Wenceſlas de renoncer à l'Empire, & ſur ſon refus de le dépoſer, déclarer le trône vaccant & procéder à l'élection d'un nouveau Roi des Romains. D'après ce réſultat on envoya ſommer l'Empereur de ſe rendre à la diete; mais bien loin de répondre à cette ſommation, il déclara qu'il caſſoit par avance tout ce qu'on y réſoudroit, & qu'il mettroit au ban de l'Empire quiconque oſeroit ſe charger de l'exécution des délibérations qui y ſeroient priſes (1).

Hiſt. d'Allemagne, 1314-1400.

Les Princes de l'Empire ſe liguent contre lui.

Ils s'aſſemblent & prennent les plus menaçantes réſolutions.

1400.

Ces menaces ne l'intimiderent point; il eſt vrai que l'Archevêque de Mayence ayant convoqué une diete à Landſtein, les villes Impériales n'y envoyerent point de députés, il ne s'y trouva avec les trois Electeurs eccléſiaſtiques que Robert, Comte Palatin, le Burgrave de Nuremberg, & un fort petit nombre d'autres ſeigneurs. Après avoir attendu pendant dix jours Wenceslas, qui n'eut garde d'y paroître, ils procéderent contre lui, & l'Archevêque de Mayence prononça la ſentence de dépoſition; ſentence par laquelle on le déclaroit convaincu d'avoir donné à ſes ſujets les exemples les plus ſcandaleuſement pernicieux, d'avoir aliéné pluſieurs fiefs de l'Empire, vendu Gênes à la France, le Milanez & la Lombardie à Viſconti; d'avoir accordé aux voleurs & aux meurtriers l'impunité de leurs crimes; d'avoir lui-même maſſacré & fait maſſacrer, noyer & bruler une infinité de prélats, de prêtres & d'autres perſonnes de haute conſidération; enfin d'avoir employé à la plus affreuſe débauche des jours & des nuits qu'il eut du conſacrer au bien de l'Empire (2).

Il eſt dépoſé.

Cette ſentence ne produiſit aucun des avantages que les Electeurs en avoient attendu: il eſt vrai que l'Empire fut délivré du tyran qui l'oppri-

(1) Wencker *appar. archiv.* Obrecht. P. 21. Struvius *Period. 9. Sect.* 7. (2) Windech *Hiſt. Sigism.* Goldart. T. 1. Pag. 179.

SECT. VIII. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

moit, mais les Princes n'en furent pas moins en proie aux troubles & aux désordres de l'anarchie. D'ailleurs, une partie de l'Allemagne refusa de se conformer à la diete de Landstein, & puissamment secondé par Sigismond son frere, Wenceslas avec sa dignité conserva l'attachement de plusieurs Princes & de quelques villes qui lui resterent fidelles. Quelques soins que les Electeurs se donnassent pour faire publier dans toute l'étendue de l'Empire la sentence de déposition qu'ils avoient prononcée, ils ne purent la faire également adopter par-tout. Les Archevêques de Mayence, de Cologne & de Treves qui ne s'étoient pas attendus à voir leur jugement approuvé de tous, sans chercher à réunir les esprits, se hâterent de consommer leur ouvrage, & dans cette vûe, s'assemblant à Rentz, ils élurent Frideric, Duc de Brunswic. Mais à peine ce Prince avoit reçu la nouvelle du choix qu'on avoit fait de lui, qu'il périt assassiné par le Comte de Waldeck: on ignore pour quel sujet (1). Aux regrets que causa sa mort on doit juger que ce Prince eût tenu dignement les rênes de l'Empire, & justifié la préférence que les Princes Electeurs lui avoient donnée. Quoiqu'il en soit, Frideric n'ayant pas été couronné, son élection même n'étant pas encore publiée dans l'Empire lorsqu'il mourut, on ne le compte point parmi les Empereurs.

Frideric Duc de Brunswick est élu Roi des Romains & meurt assassiné.

SECTION IX.

Histoire d'Allemagne depuis l'avénement de Robert au trône de l'Empire, en 1400 *jusqu'à la mort de l'Empereur Albert II, en* 1440.

Robert élu Empereur, & promesses qu'il fait. 1400.

La mort de Frideric ne déconcerta point les Electeurs, qui se rassemblant à Rentz, élurent, le 22e d'Août, Robert III, Comte Palatin, fils du Comte Robert II & de Béatrix de Sicile. Pour obtenir une couronne on contracte volontiers les engagemens les plus forts; à l'exemple de Charles IV, qui, pour s'assurer les suffrages des Electeurs, avoit promis encore plus

(1) *Chronic. Schw. ad ann.* 1400. Meibomius *Pag.* 423. Ce furent Henri Comte de Waldeck & les Chevaliers de Hertingshausen & de Falckenstein qui l'attaquerent & le tuerent près de Fritzlar, où ils dépouillerent & firent prisonnier en même tems l'Electeur de Saxe qui accompagnoit Frideric. Ce fut à l'Electeur de Mayence que ce lâche attentat fut imputé, mais Waldeck & ses complices tacherent de détruire ces soupçons, & offrirent même de justifier leur procédé devant les Etats assemblés. Les apologistes de cette maison ont depuis soutenu, que le Duc de Brunswick avoit été tué dans une guerre que le Comte de Waldeck lui avoit formellement déclarée, au sujet d'une prétention de 100000 marcs d'argent, somme que Charles IV avoit condamné la maison de Brunswick de rembourser au Comte de Waldeck, pour la dot de sa Mere Mathilde, fille d'Otton, Duc de Luneboura. Quoiqu'il en soit les Ducs de Brunswick furent assez venger la mort de leur frere, ils accablerent tant les Comtes de Waldeck par une guerre ruineuse, qu'il ne leur restoit d'autre moyen que de céder leur comté allodial en fief à la maison de Hesse; ce qui réduisit leur patrimoine, autrefois héréditaire, au rang d'un arriere-fief de l'Empire: dégradation qui depuis 80 ans met un obstacle invincible à l'admission des Princes de Waldeck dans le College des Princes de l'Empire, parce que la Capitulation Impériale, défend précisément aux Empereurs, d'élever les vassaux des Princes d'Allemagne à une condition plus éminente, & que la maison de Hesse n'a jamais manqué de faire valoir cette exclusion.

qu'on ne lui avoit demandé, Robert s'obligea par serment, de conserver aux Princes & aux villes leurs droits & leurs immunités. Il promit de faire rentrer le Duché de Milan & la Lombardie sous la domination de l'Empire, dont il jura de maintenir & défendre les droits, contre quiconque, sans nulle exception, tenteroit de les attaquer; mais entre Charles IV & Robert il y eut cette différence que Charles ne balança point à ruiner l'Empire & à dégrader son rang, pour remplir des engagemens qu'il n'avoit pris que par des motifs d'intérêt; au lieu que Robert ne s'imposa des obligations & ne se lia par des promesses solemnelles, que dans la vue de rétablir la majesté du sceptre avili dans les mains de ses deux prédécesseurs, aussi son premier soin fut-il de supprimer tous les impôts créés par Wenceslas & Charles; aussi se déclarant le Protecteur & le Pere des Peuples, ordonna-t-il que les subsides de l'Empire seroient réduits exactement à ce qu'ils étoient sous le regne de Louis de Baviere. Ces actes de désintéressement valurent au nouvel Empereur l'attachement de plusieurs villes qui ne s'étoient pas encore déclarées & qui dès-lors embrasserent hautement son parti. A Francfort, qu'il assiégea, suivant l'usage observé toutes les fois qu'il y a deux chefs de l'Empire en concurrence, & où il entra en triomphe, il reçut le serment de fidélité des magistrats & des citoyens, auxquels il confirma leurs privileges, ainsi qu'au reste des villes du Rhin qui lui témoignerent le même empressement & la même fidélité (1).

Hist. d'Allemagne, 1400-1410.

Il s'attache les villes & les peuples.

Quelque nombreuse cependant que fut la faction de Robert, une partie de l'Allemagne restoit encore attachée à Wenceslas, qui avoit pour lui la plûpart des Etats & des Souverains de l'Europe; son frere Sigismond s'étoit donné beaucoup de soins, & il s'étoit hâté d'écrire à Boniface IX, ainsi qu'aux Cardinaux; de maniere que prévenu pour Wenceslas, & le jugeant d'après le témoignage de Sigismond, qui avoit fait les plus grands efforts pour le justifier, le Pape secondé par les Cardinaux d'Avignon écrivit à tous les Souverains de son obédience de reconnoître Wenceslas pour seul & légitime possesseur du trône de l'Empire. Néanmoins les sollicitations de Sigismond, ne purent déterminer Charles VI, Roi de France, ni les Seigneurs de ses Etats à se déclarer contre Robert; il est vrai que Charles VI fut petit-fils de Bonne de Luxembourg, tante de Wenceslas, & que dans le conseil où l'on délibera sur celui des deux Empereurs qu'il conviendroit le plus de reconnoître, le Duc d'Orléans parla avec beaucoup de force en faveur de Wenceslas, & représenta même qu'il y auroit une espece d'ingratitude à abandonner le petit-fils de Jean de Luxembourg, Roi de Bohême qui avoit perdu la vie à la bataille de Créci pour Philippe de Valois: mais le Duc d'Orléans fut le seul de son avis, & Wenceslas étoit si fort méprisé à la cour, que l'on décida que la France resteroit neutre entre les deux concurrens (2).

Assuré que la plûpart des Souverains de l'Europe ne le troubleroient pas dans la jouissance de son rang, Robert croyant d'autant plus s'affermir sur le trône, voulut se faire couronner à Aix-la-Chapelle; mais les magistrats, sous prétexte qu'ils n'étoient pas suffisamment informés de la légitimité de son élection, refuserent de lui ouvrir les portes de la ville; ensorte qu'il fut obligé d'aller

Son couronnement à Cologne. 1401.

(1) Obrecht. *apparat. jur. publ.* Marten. *anecd. Tom.* I. (2) Daniel *Hist. de Fr. Hist. de Charles VI Roi de Fr.* L. 3.

recevoir à Cologne la couronne impériale des mains de l'Archevêque Frideric (1).

Robert se consacrant tout entier aux soins de l'administration, résolut de rétablir la tranquillité publique dont l'Allemagne & l'Empire étoient privés depuis long-tems. Dans cette vue, il déclara qu'il se disposoit à réformer les vexations & les abus dont les Princes, les Seigneurs & les villes n'avoient que trop de raisons de se plaindre; & qu'il invitoit tous les bons citoyens à le seconder dans son entreprise: cette déclaration fut d'autant plus favorablement accueillie, qu'on désiroit universellement une telle reforme. Le Marquis de Misnie, le Landgrave de Hesse, une foule de Seigneurs, ainsi que la plupart des villes de Lorraine, de Franconie & d'Alsace applaudirent à ces bonnes dispositions, & s'attacherent au nouvel Empereur, qui fut reçu en Souverain à Strasbourg & dans une partie de l'Alsace. Metz & Toul résisterent, & le Duc de Lorraine chargé de les soumettre, ne se fut pas plutôt montré devant les murs de Metz, que les habitans se soumirent. Les Toulois refuserent de les imiter, ils soutinrent même un siege; mais, malgré le secours du Bailli de Vermandois qui combattoit pour eux, ils furent contraints de capituler, & renoncerent à l'obéissance jurée à Wenceslas (2).

Soumission de plusieurs villes à Robert.

Robert songeoit alors à une expédition pour lui plus importante que la réduction de quelques villes d'Allemagne; il s'occupoit des moyens d'abattre la puissance de Galéas Viscomti, qui, créé Duc de Lombardie par Wenceslas, s'efforçoit de se rendre maître de cette Province: déja même il s'étoit emparé de Boulogne, malgré les efforts réunis de Pise, Lucques, Venise & Florence. Ses succès & ses entreprises effrayoient l'Europe entiere, & le Pape lui-même redoutoit cet usurpateur. En effet, Galéas plus cruel que politique, opprimoit & fouloit les villes, qui, par crainte, s'étoient soumises à sa puissance, comme celles qu'il avoit envahies par la force des armes. Accablés, excédés d'impôts, & d'ailleurs violemment maltraités par Galéas, les Milanois envoyerent conjurer Robert de venir à leur secours; il crut les circonstances favorables, & brulant du désir de réunir à l'Empire, les contrées d'Italie, que le malheur des tems & les déprédations de Wenceslas en avoient aliénées, il fit de grands préparatifs, reçut de puissants secours d'Allemagne, d'Italie, d'Arragon, de France même, & suivi d'une armée de 20 mille hommes, il prit la route des Alpes, après avoir chargé du soin de l'administration de l'Empire son fils aîné, Louis de Baviere, Electeur Palatin. Dès son arrivée à Inspruck, Robert envoya des ordres menaçans à Galéas de se désaisir des villes dont il s'étoit illégitimement rendu maître: mais bien loin d'obéir, Galéas répondit sur un ton tout aussi menaçant, & lui déclara même la guerre au nom de Wenceslas, dont il tenoit ces villes & ces fiefs (3).

Robert part pour l'Italie. Ses ordres sont insolemment rejetés par Galéas Viscomti.

Vivement ulcéré d'une telle réponse Robert se flattoit d'autant plus de punir Galéas Viscomti que recevant dans le Bresian un renfort de 3000 chevaux que les Florentins lui envoyerent, son armée étoit infiniment supérieure à celle

(1) Obrecht. *apparat. jur. publ.* Pag. 97. (2) *Hist. de Lorr.* par Benoit Pag. 370. (3) Poggio. *Histor. Florentin.* Marten. *Anecdot. Tom.* I.

Hist. d'Allemagne, 1400-1410.

celle de l'ennemi qu'il alloit attaquer. Les impériaux croyant marcher à la victoire, allerent au devant des ennemis, qui en effet n'étoient gueres plus de 15000 hommes: bientôt les deux armées se rencontrerent, & la confiance des Allemands ne fit qu'augmenter. Léopold de la Maison d'Autriche, à la tête de l'avant-garde, voulut avoir l'honneur de commencer l'attaque: Galéas Viscomti le laissa s'approcher de fort près, & au moment où il alloit être attaqué, il fit faire une si violente décharge d'arquebuses & d'arbalêtes, qu'il mit les impériaux en désordre. Quelque meurtriere que fut cette premiere action, le corps de bataille & l'arriere-garde de Robert étoient encore assez forts pour vaincre, & même pour exterminer les troupes de Galéas; mais effrayés de la défaite de Léopold, & perdant tout courage, les Allemands, sans songer seulement à se défendre, prirent la fuite & contraignirent l'Empereur à s'enfuir avec eux: il alla se réfugier à Trente, où François de Carrare, Général des Florentins le détermina à rétablir l'honneur de ses armes, & parvint à lui persuader qu'aidé, comme il le seroit, par les Florentins, rien ne lui seroit plus aisé que de ramener la victoire sous ses drapeaux. Assuré par ces promesses l'Empereur alla à Padoue, quoique suivi seulement de 5000 hommes; il avoit envoyé le reste de ses troupes en Allemagne, pour s'opposer aux entreprises de Wenceslas, que l'on disoit vouloir reprendre par la force le sceptre de l'Empire. Robert crut qu'en effet, il se trouveroit bientôt en état de réparer ses pertes: les Florentins s'empresserent de lui fournir un petit corps de troupes; il envoya demander de nouveaux secours en Allemagne & jusqu'en Angleterre, on lui fit de brillantes promesses; les Lucquois & les Pisans jurerent de soutenir sa cause jusqu'aux dernieres extrêmités (1). Si pour repousser Galéas, les promesses eussent suffi, Robert eut pu sans doute compter sur la victoire; mais il attendit vainement jusqu'au Printems suivant, les secours des Lucquois, des Pisans, des Florentins; il n'en reçut pas même des Seigneurs d'Allemagne; ensorte que, ne pouvant espérer de lutter contre Galéas Viscomti, dont les armes faisoient chaque jour de rapides progrès, il prit le seul parti qui lui restat à prendre, celui de repasser les Alpes, & d'aller veiller dans l'Empire à ses plus pressans intérêts. Sa retraite ne laissoit plus d'obstacles à Galéas, il étendit ses conquêtes sur la Lombardie entiere; mais il jouit fort peu de tems du fruit de ses usurpations: il mourut, & sa mort rendit la liberté à ses voisins; plusieurs villes se révolterent & refuserent d'obéir à son fils. Le Pape Boniface, qui depuis plusieurs années frémissoit de terreur au seul nom de Jean Galéas, reprit courage en apprenant la mort de cet ennemi redoutable, & profitant avec activité des circonstances, il se remit en possession de la plupart des villes de l'Etat ecclésiastique, traita fort rigoureusement celles qui entreprirent de lui résister, bénissant & accordant généreusement l'amnistie à celles qui lui demanderent grace pour avoir, forcément ou volontairement, combattu pour les intérêts de Galéas.

Galéas bat les Impériaux.

Robert retourne en Allemagne. 1402. 1403.

Conduite de Boniface après la mort de Galéas Viscomti.

Boniface IX ayant enfin solemnellement reconnu Robert & consenti à la déposition de Wenceslas, mourut aussi peu de tems après, & fut succédé par Innocent VII. Les troubles de l'Eglise continuerent malgré tous les efforts du Roi Ro-

(1) Poggio ib. & Martene. T. 2. Juven. des Ursins.

SECT. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400-1410.

bert pour les terminer: il eut bien défiré auffi de rentrer en Italie après la mort de Galéas, & de s'affurer de l'obéiffance des villes de la Lombardie; mais Wenceflas, qui fe difoit toujours Roi des Romains, & qui fembloit vouloir foutenir par les armes fes prétentions, ne lui permettoit point de s'éloigner de l'Empire: cependant comme ni l'un ni l'autre des concurrens n'étoit bien puiffamment fecondé, il n'y eut point d'hoftilités: on difputa beaucoup par écrit; Wenceflas offrit de s'en rapporter au jugement du Roi de France Charles VI. Robert y confentit, & il fut convenu que dans une diete folemnelle qui feroit tenue à Cologne, & à laquelle affifteroient le Roi Charles VI & les Princes de fon fang, ainfi que Wenceflas & Robert, on examineroit les droits des deux compétiteurs, & l'on décideroit irrévocablement en faveur de celui des deux qui paroîtroit le mieux fondé (1). L'Electeur de Cologne qui avoit propofé & fait accepter ces conventions, étoit bien affuré que cette diete n'auroit pas lieu, foit que Charles VI, dont les accès d'épilepfie devenoient chaque jour plus fréquens & plus violens fut dans l'impoffibilité de s'éloigner de fon palais, foit parce que dans le cas où les grands du Royaume y affifteroient fans le Roi, le Prélat ne doutoit pas que le Duc de Bourgogne ne s'oppofât de toute fa puiffance à ce que l'avis du Duc d'Orléans proche parent de Wenceflas prévalut: cependant affectant la plus vive impatience de voir ceffer cette grande querelle, l'Archevêque de Cologne fe donna les plus grands foins pour affembler cette diete, qu'il indiqua à Mayence pour la plus grande commodité de ceux qui devoient s'y trouver: mais elle n'eut pas lieu, à la grande fatisfaction de Robert, qui ne fupportoit pas que l'on eût fongé à compromettre fes droits, qu'il croyoit auffi légitimes qu'incontestables (2). Quant à Wenceflas, comme il n'avoit rien à perdre, & qu'il ne pouvoit au contraire que gagner beaucoup à s'en rapporter au jugement de Charles VI, il ne défiroit rien tant que l'exécution des conditions propofées par l'Archevêque de Cologne; & il fut d'autant plus affligé d'apprendre que cette diete ne feroit pas affemblée, qu'il ne lui reftoit plus aucune forte d'efpérance de remonter au trône Impérial. Ses débouches, fes cruautés l'avoient rendu fi fort odieux, qu'il étoit abandonné de tous, même de Sigismond fon frere, qui avoit déclaré ne vouloir plus fe mêler des affaires de ce Prince également abhorré & méprifé. Fatigués de fa tyrannie, les barons s'étoient foulevés contre lui, & quelques uns d'entr'eux avoient formé contre fa vie une confpiration.

Moyen fingulier de décider la querelle entre les deux coucurrent à la couronne Impériale accepté, & qui n'a pas lieu.

Au milieu des dangers qui le menaçoient, Wenceflas prit une réfolution dont on ne le croyoit pas capable; il raffembla toutes les troupes qui voulurent le feconder, fe mit à leur tête, & parut tout à coup dans les provinces qui montroient le plus de difpofition à lever l'étendard de la révolte. Cette démarche en impofa aux Bohémiens, &, quelque violence que fut la haine du peuple, il n'ofa fe déclarer pour les barons; ceux-ci même déconcertés; renoncerent à leur projet de foulevement; les uns allerent implorer la clémence du tyran, & les autres fe retirerent auprès de Sigismond, qui les ac-

(1) Mart. Thef. *anecdot. Tom.* 1. *Apparat. jur. Publ.* (2) En propofant ce moyen d'accomodement, l'Archevêque de Cologne offenfoit en même tems les droits de Robert, légalement élu Empereur, & les droits des Electeurs, qui euffent dû s'oppofer de toute leur puiffance à une femblable diete.

On conspire contre Wenceslas qui dissipe les dangers dont il est menacé.

cueillit, & concerta même avec eux les moyens de s'assurer de la personne du Roi de Bohême, & de le renfermer pour toujours. Soit que le Roi de Bohême fut informé de ce dessein, soit qu'il craignit une invasion de ses Etats par les Hongrois, il envoya proposer à son frere un traité de ligue & Sigismond n'y voulut consentir qu'à condition qu'en lui cédant la Lusace & la Silésie, le Roi de Bohême le nommeroit, par un acte authentique, son successeur aux Etats de Bohême. Irrité de la dureté de ces conditions, Wenceslas rompit la négociation, fit condamner comme convaincus de haute trahison, les seigneurs qui s'étoient refugiés en Hongrie, & dont les biens furent adjugés au fisc (1).

Sigismond Roi de Hongrie détrôné & rétabli.

Il est vrai que Sigismond étoit d'autant moins fondé à prescrire des loix trop dures à son frere, que dans ce tems-là même, la Hongrie entiere étoit soulevée contre lui, soit à cause du pouvoir arbitraire qu'il s'efforçoit d'usurper, soit à cause de la mort de trente deux seigneurs & du Palatin Gara qu'il avoit fait périr sur l'échaffaud, pour avoir appellé Charles de Duras en Hongrie. Les fils du Palatin Gara, suivis d'une foule innombrable de mécontens, marcherent contre Sigismond, l'arrêterent & l'emmenerent prisonnier dans le fort de Sokles, où les chefs des rebelles lui envoyerent déclarer au nom de la nation, qu'ils renonçoient à son obéissance, & ne vouloient plus de lui pour Roi. En effet, les Hongrois envoyerent offrir la couronne à Ladislas, Roi de Naples, Prince, qui, plus prudent que son pere, accepta le trône de Hongrie, s'embarqua, puissamment secondé par le Pape Boniface IX, & alla débarquer à Zura, où une foule de seigneurs Hongrois vinrent lui prêter serment de fidélité. La captivité de Sigismond, & les dispositions de ses nouveaux sujets persuadant à Ladislas qu'il n'auroit plus d'obstacles à éprouver, il s'avança jusques à Javarin, ville de Hongrie située sur les frontieres d'Autriche, il y fut même couronné par le Légat de Boniface : mais au moment où il s'y attendoit le moins une révolution que toute la prudence humaine n'eût pu prévoir, vint lui ravir le sceptre de Hongrie; les fils du Palatin Gara touchés du sort de Sigismond, & vivement pressés par leur mere, se reconcilierent avec leur prisonnier, qui fut remis en liberté. Il lui restoit encore dans le Royaume un nombre très-considérable de partisans ; ils vinrent se ranger sous ses drapeaux, & il marcha contre Ladislas: mais celui-ci venoit de se rembarquer pour son Royaume de Naples, la Noblesse soulevée avoit pour chefs les S. Severini. Il hâta son voyage, reparut dans ses Etats, & y signala sa vengeance par des actes de cruauté dont nous avons pris soin de rendre compte ailleurs (2).

Bien des auteurs contemporains regardent comme inexcusable la conduite de Robert, qui, négligea de profiter de ces circonstances, non seulement pour affermir sa puissance en Allemagne en achevant d'accabler Wenceslas, mais encore au lieu d'aller rétablir en Italie, après la mort de Galéas, l'autorité Impériale, perdit le tems, & la plus favorable des occasions à tenir

(1) Wenck. Coll. Archiv. p. 405. (2) Voy. dans cette collection *l'Histoire des Royaumes de Naples & de Sicile* Tom. 37. Liv. 24. *chap.* IX. *Sect.* 4. *pag.* 200.

Sect. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400-1440.

des dietes, & à chercher les moyens de réprimer les hostilités & les brigandages de quelques seigneurs; mais ces auteurs se trompent, Robert desiroit ardemment de rentrer en Italie, & de rendre à ses armes l'éclat qu'elles y avoient perdu; ce ne fut pas lui, ce furent les Electeurs ecclésiastiques qui, refusant de seconder cette entreprise, rendirent inutiles les vœux de l'Empereur. Traversé dans ses vues, Robert du moins ne négligea rien pour s'assurer en Allemagne la supériorité sur son rival; il recula autant qu'il fut en lui les frontieres de son Electorat, contraignit par la force plusieurs villes d'Allemagne à le reconnoître, mit au ban de l'Empire Aix la Chapelle, qui refusoit de se soumettre, & acquit plusieurs fiefs de Guillaume l'Evêque de Strasbourg. Mais le chapitre & les citoyens de Strasbourg désapprouvant les aliénations faites par leur Prélat, s'y opposerent fortement, & Robert, qui avoit d'autant plus d'intérêt à ménager les Strasbourgeois, qu'il n'ignoroit pas qu'il avoit beaucoup d'ennemis même parmi les Princes, ne profita point de ces acquisitions. Le plus dangereux de ces ennemis de Robert étoit l'Electeur Jean de Nassau, Archevêque de Mayence. Jean de Nassau, Prélat sans mœurs, homme fourbe & dissimulé devoit son Archevêché aux bontés de Robert, & il le paya de la plus noire ingratitude: à peine il fut élevé à cette prélature, qu'il s'attacha à faire perdre à Robert la couronne Impériale, qu'il vouloit placer sur la tête d'Adolphe de Nassau son neveu. Robert, qui connoissoit & les vues & les ressources de l'Archevêque, dissimula, feignit d'ignorer tout de crainte de l'irriter, mit dans ses intérêts les Princes les plus puissans & les villes les plus redoutables de l'Empire, s'accomoda avec les Strasbourgeois au sujet des fiefs que l'Evêque Guillaume lui avoit vendus, & fit un traité avantageux avec les principales villes d'Alsace (1).

Conduite de Robert justifiée.

Ingratitude de l'Archevêque de Mayence & ses intrigues contre l'Empereur, qui soumet le Marquis de Bade.

1404.

De tous les seigneurs qui se signaloient alors par leurs vexations, Bernard, Marquis de Bade étoit celui qui se distinguoit par dessus tous les autres par les plus odieuses déprédations; soutenu par l'Archevêque de Mayence, il avoit établi des péages exorbitans dans toute l'étendue de ses domaines, & il fouloit de la maniere la plus oppressive les voyageurs & sur-tout les marchands: ceux-ci, de même que les villes commerçantes se plaignirent vivement de ces vexations, & Bernard refusant de supprimer ses comptoirs, Robert lui fit la guerre, & envoya contre lui plusieurs seigneurs & des troupes nombreuses dans le dessein de le réduire. Le Marquis trop foible pour résister à des forces si supérieures fut contraint de demander la paix qu'il n'obtint qu'à condition que les comptoirs qu'il avoit établis seroient supprimés, qu'il supporteroit tous les frais de la guerre, qu'il resteroit fidelle à l'Empereur, & n'entreprendroit plus rien qui tendit à troubler la paix publique. Le Marquis de Bade ne forma plus directement, à la vérité, aucune nouvelle entreprise, mais il ne tarda point à donner à Robert de nouveaux sujets de mécontentement. Wenceslas avoit rendu le Duché de Luxembourg à Josse, Marquis de Moravie, & se repentant de cette aliénation, mais hors d'état de retirer ce Duché, il engagea le Duc d'Orléans à en faire le retrait, en remboursant à Josse le prix que celui-ci en avoit donné. Le Duc d'Orléans

(1) Wenkeri, *collect. archiv.* p. 227. Marten, *Thesauri anecdot.*

accepta la propofition, paya le Marquis de Moravie, & fe mettant en possession du Duché de Luxembourg, il refufa d'en faire l'hommage à Robert, qu'il s'obftinoit à ne pas regarder comme légitime poffeffeur de l'Empire: cependant il exigea lui-même l'hommage des feigneurs fes vaffaux, & le Marquis de Bade qui poffédoit quelques fiefs dans ce duché, n'ofa refufer cet acte de foumiffion: Robert en fut très-offenfé, & la plûpart des Princes de l'Empire défapprouverent fi fort le Marquis de Bade, qu'il fut contraint de défavouer le ferment qu'il avoit fait, & qu'il revoqua (1).

Hift. d'Allemagne, 1400-1410.

Le Duc d'Orléans achette le Duché de Luxembourg.

Cependant les Luxembourgeois ayant ou croyant avoir à fe plaindre de quelques entreprifes des habitans du pays Meffin, s'adrefferent à leur nouveau Souverain, qui écrivit très-fortement aux Meffins, & leur ordonna de fe juftifier; ils répondirent qu'à la vérité ils avoient eu des torts avec les Luxembourgeois, mais que cette affaire étoit terminée il y avoit long-tems, & que le Roi de Bohême leur avoit accordé le pardon. Cette réponfe ne fatisfit point le Duc d'Orléans; mais preffé de retourner en France pout y lutter contre le Duc de Bourgogne fon ennemi, il remit fa vengeance à fon retour dans fon duché. Les Meffins croyant qu'il ne prenoit qu'un foible intérêt aux Luxembourgeois, ne furent pas plutôt informés de fon départ, qu'ils recommencerent leurs entreprifes & leurs hoftilités, mais Louis d'Orléans revint dès le commencement de l'année fuivante, & plein d'indignation contre les habitans du pays Meffin, il fe mit à la tête d'un corps de troupes auxquelles s'étoient jointes celles de l'Evêque de Verdun, des Ducs de Berg & de Juliers, des Comtes de Naffau, de Calm & de quantité d'autres feigneurs. Les Meffins de leur côté formerent une ligue avec Charles, Duc de Lorraine, contre lequel, par ordre de Louis, le Maréchal du Duché de Luxembourg marcha fuivi d'un corps d'armée confidérable. Bientôt les deux armées fe rencontrerent dans la plaine de Champigny, & prefqu'au même inftant la bataille fut engagée; la victoire, après avoir balancé pendant quelques heures, fe rangea du côté de Charles de Lorraine, les alliés furent complettement battus, vivement pourfuivis, & en partie maffacrés par les vainqueurs: les Comtes de Sarbruch, de Salm, de Saverden & plufieurs autres principaux officiers tomberent au pouvoir de Charles de Lorraine, qui leur fit un accueil généreux, les traita avec diftinction, mais les fit conduire prifonniers dans quelques forteresses de fes Etats (2). Peu content de ce fuccès le Duc de Lorraine, profitant de fes avantages & de la terreur que fes armes infpiroient à fes ennemis, fe jeta fur les terres des alliés, qu'il parcourut en conquérant, il entra dans le Barrois & alla mettre le fiege devant la ville de Verdun, s'embarraffant fort peu des défenfes de l'Evêque, & nullement allarmé de l'excommunication dont ce Prélat le menaçoit: mais celui-ci trouva dans la fuite, un moyen plus affuré de délivrer Verdun de ce péril effrayant.

Guerre entre les Luxembourgeois & les habitans du pays Meffin. 1405.

Défaite des Luxembourgeois.

Les pertes du Duc d'Orléans le firent renoncer aux projets de vengeance qu'il avoit méditées, & comprenant qu'il lui étoit plus avantageux d'être l'allié du Duc de Lorraine, que de s'en faire un ennemi par le feul motif de

Traité de Paix.

(1) Windach: *Hiftor. Sigismond.* c. 13. Vaffebourg. *Hiftoire de Lorraine.*

(2) *Vit. MSS. de Charles Duc de Lorraine.*

Sect. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1314-1400.

soutenir la cause de Wenceslas, qui ne prenoit aucune sorte d'intérêt aux soins que se donnoient pour lui des partisans qu'il ne méritoit pas d'avoir : Louis d'Orléans fatigué de combattre pour un Monarque également vil & ingrat, négocia sa paix avec Charles, Duc de Lorraine, & elle lui fut accordée, aux conditions, que ni les villes, ni les seigneurs du Duché de Luxembourg ne seroient contraints de reconnoître Wenceslas pour chef de l'Empire, ni d'abandonner Robert; que les prisonniers faits par Charles seroient remis en liberté, à la charge pour chaque Comte de payer pour lui & les siens 60 mille écus, & chaque Baron ou Chevalier trente-mille (1). Une contestation beaucoup plus vive venoit de s'élever entre Guillaume, Duc de Berget & son fils Adolphe, Comte de Ravensberg. Guillaume par son inconduite, ses prodigalités, ses profusions avoit dépensé des sommes immenses, & ne voulant ni se réduire, ni suspendre le cours de ses profusions; il avoit déjà commencé à vendre plusieurs fiefs & à dégrader ses domaines, lorsqu'Adolphe craignant avec trop de raison que son pere ne finit par le ruiner entierement, prit la résolution de le faire arrêter, exécuta ce vigoureux dessein, & fit enfermer son pere dans le château de Ravensbourg; Guillaume trouva le moyen de s'évader, il s'enfuit à Cologne, d'où, protégé par l'Electeur, il se rendit à Heidelberg auprès de l'Empereur, auquel il se plaignit amerement des mauvais traitemens d'Adolphe. Ce dernier ne fut pas plutôt informé de l'évasion de son prisonnier, que soupçonnant Anne sa mere de connivence avec ceux qui avoient favorisé cette fuite, il la chassa rigoureusement de toute l'étendue du Duché de Berg. Anne justement ulcérée d'une telle violence, alla aussi se jeter aux pieds de Robert, qui envoya citer le Comte de Ravensberg & le fit sommer de venir rendre compte de sa conduite; le Comte refusant d'obéir, il fut mis au ban de l'Empire; Robert se disposoit à tourner contre lui ses armes, & l'Electeur de Cologne avoit déjà rassemblé ses troupes pour ravager le Duché de Berg, & la ruine du Comte paroissoit inévitable, lorsque, pour écarter le péril qui le menaçoit, il envoya supplier l'Empereur de suspendre les effets de son courroux, & l'assurer qu'il ne désiroit rien tant que de se reconcilier avec Guillaume & Anne. Par la médiation de Robert, la paix se rétablit entre le pere & le fils, à condition que toute la partie du Duché située depuis la Wipere jusqu'au Rhin appartiendroit à Guillaume, & qu'Adolphe conserveroit avec le reste, le Comté de Ravensberg (2).

Guerre entre le Duc de Berg & son fils & Paix. 1406.

Le plus cruel & le plus dangereux des partisans de la tranquillité publique étoit l'intriguant Archevêque de Mayence, qui, toujours ennemi de Robert, attisoit sourdement le feu de la discorde; il souffloit dans toutes les provinces de l'Empire l'esprit de la rebellion. A force de soins & d'instances, il parvint à liguer contre l'Empereur le Marquis de Bade, Eberhard, Comte de Wirtemberg, les Magistrats de Strasbourg & toutes les villes de Suabe. Par l'une des clauses de ce traité de confédération, il étoit convenu qu'à la moindre démarche de Robert contre les droits ou les privileges de l'une des villes confédérées, tous les ligués prendroient les armes contre lui; clause d'autant plus injurieuse à l'Empereur, qu'il n'avoit fourni aucun prétexte de

Confédération contre Robert.

(1) *Idem ibid.* (2) Schaten. *annal.* Teschenmacher. *annal. Part.* 1.

soupçonner qu'il songeât à attenter aux droits ou aux privileges des villes. Aussi, vivement irrité d'un semblable traité s'en plaignit-il amerement; mais vainement il ordonna aux villes de Suabe de venir rendre compte, dans une diete générale, des raisons qui les avoient portées à former une confédération aussi offensante pour lui; elles n'obéirent point, & jamais il ne lui fut possible de terminer cette désagréable affaire (1).

Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

Guerre en Alsace.

Vainement le sage Robert s'occupoit tout entier des moyens d'assurer la paix dans les diverses provinces de l'Empire, l'esprit de dissention s'opposoit trop efficacement à ses vues; une guerre cruelle dévastoit alors le Sundgaw & le territoire de Bâle: une contestation assez légere dans son principe avoit donné lieu à la violence de ces hostilités. Catherine de Bourgogne, épouse du Duc Léopold d'Autriche avoit proposé de terminer à l'amiable un différend qui s'étoit élevé dans ses terres d'Alsace entre ses vassaux & les Bâlois; ses propositions avoient été durement réjetées, & des deux côtés, on avoit pris les armes. Lupsen, grand Bailli d'Alsace pour les Ducs d'Autriche, & le Comte Herman avoient joint leurs forces & avoient poussé leurs ravages jusques sous les murs de Bâle. Louis, Comte Palatin du Rhin, & fils de l'Empereur Robert, se donna les plus grands mouvemens, & comme Vicaire de l'Empire, fit tout ce qui dépendoit de lui pour engager les deux partis à un accomodement; il ne put réussir, & les Bâlois animés du désir de se venger, se liguerent avec les Strasbourgeois, Bonn, & Soleure; ils allerent former le siege de Rhinfeld qu'ils furent contraints d'abandonner, furent plus heureux à Stein, place située au de-là du Rhin, s'en rendirent maîtres, se jeterent en furieux dans les provinces du Sundgaw, & y commirent les plus cruels ravages, réduisirent en cendres une foule de villages, & inonderent ce malheureux pays du sang de ses habitans.

Trêve & suite des hostilités. 1407. 1408.

Le Comte Palatin profondement affligé de ces meurtrieres hostilités offrit encore sa médiation; il avoit même dressé, du consentement des parties belligérantes, un traité d'accomodement, lorsque les Bâlois qui ne s'étoient prêtés à ces vues pacifiques, que parce qu'ils se sentoient affoiblis, ayant reçu de nouveaux secours de troupes & d'argent, renouvellerent leurs attaques & allerent porter l'incendie, le ravage & la mort dans les autres possessions de la maison d'Autriche. Fatigués cependant quelque tems après, autant qu'ils fatiguoient leurs ennemis, ils consentirent à une trêve de quelques mois: elle n'étoit pas finie encore, que reprenant les armes ils renouvellerent la violence de leurs hostilités, qui durerent encore pendant deux ans & ne furent terminées que sous le regne de l'Empereur Sigismond (2).

Troubles en Bohême excités par Jean Hus.

Si l'Alsace étoit alors violemment agitée, la Bohême n'étoit pas plus tranquille: Wenceslas plongé dans les plaisirs, ou plutôt, lâchement engourdi dans la plus honteuse crapule, ne pensoit à ses sujets, que pour les opprimer, & ne se donnoit aucun soin pour arrêter les désordres, qui troubloient les provinces de ce Royaume. Un noble Bohémien qui avoit passé quelque tems en Angleterre, revint dans sa patrie, & y porta les ouvrages de Wiclef, qu'il fit lire à plusieurs de ses compatriotes. La doctrine de Wiclef

(1) Struvius *Period.* 9. *Sect.* 7. *Tom.* 7. *pag.* 102. *& suiv.*

(2) *Idem ibid. Hist. d'Allem.* Par le P. Barre

détruisoit entierement la puissance pontificale & l'autorité des évêques, elle favorisoit l'indépendance des citoyens; les Bohémiens vexés par leur tyran, par la cour de Rome & par les évêques, adopterent les opinions de Wiclef. Jean Hus, confesseur de la Reine fut un des plus zélés partisans de cette doctrine, & il se mit à la prêcher; l'université de Prague s'éleva contre le novateur, & celui-ci méprisa les dénonciations de l'université. Pour se venger de ses antagonistes, & s'assurer de la préponderance dans cette même université, Jean Hus fit décider par Wenceslas, que, contre les réglemens de Charles IV, qui avoit ordonné que dans les assemblées d'élection les Allemands & les Polonois auroient trois voix & les Bohémiens une seule, ceux-ci en auroient trois à l'avenir, & que les Polonois & les Allemands n'en auroient qu'une. Piqués avec raison d'un aussi injuste décret, les Docteurs Polonois & Allemands quitterent l'université de Prague, & se retirerent à l'Académie de Leipsick, que venoit de fonder Frideric Guillaume, Duc de Saxe. Par leur retraite, les Bohémiens se trouvant les plus forts, élurent Jean Hus Recteur de l'université. Le Pape, ou l'Antipape Alexandre V informé de ce qui se passoit en Bohême & des progrès qu'y faisoit le Wiclefisme, envoya ordre à Léopold, Archevêque de Prague de s'opposer de toute sa puissance à ces pernicieuses innovations. L'Archevêque fit en effet tout ses efforts pour arrêter le cours des nouvelles opinions; mais l'obstiné Jean Hus, & l'université de Prague où il dominoit, se rendirent appellans des procédures de Léopold au Pape Grégoire XII, qui après la mort d'Innocent VII avoit été élu par les Cardinaux Romains & qui, quoique déposé par le concile de Pise, qui avoit élu Alexandre V, continuoit de se donner la qualité de Souverain Pontife. Flatté de la supériorité que reconnoissoient en lui Hus & ses sectateurs, Grégoire défendit fiérement à Léopold de suivre cette affaire, le Prélat n'eut aucun égard à ces ordres, & il envoya prier l'autre Pape d'interposer son autorité, qui cita Jean Hus devant son tribunal pour y venir rendre compte de sa conduite. Wenceslas & son épouse qui protégeoient ouvertement la nouvelle doctrine, envoyerent prier le Pape de dispenser Jean Hus d'un voyage qu'il ne pourroit faire sans traverser l'Allemagne, où sa vie ne seroit pas en sûreté (1). Peu contens de cette démarche Wenceslas & son épouse se donnerent tant de soins & intimiderent si fort l'Archevêque de Prague, qu'il consentit à signer un acte par lequel il déclaroit n'avoir rien trouvé de repréhensible dans la doctrine de Jean Hus, celui-ci se hâta d'envoyer au Pape des députés chargés de justifier ses opinions; mais, bien loin de vouloir écouter les députés de Jean Hus, il les fit enfermer, l'excommunia lui-même, & jeta l'interdit sur la ville de Prague. Cet acte de sévérité fut en Bohême le signal des plus grands troubles & des désordres les plus violens. La fureur des deux partis fut telle, que Wenceslas craignant pour sa personne, courut se renfermer dans son fort de Wiserade, & Jean Hus ne se trouvant point en sûreté dans Prague alla se réfugier à Hussinet, village où il étoit né, & d'où il avoit pris le nom de Hus, ce fut là que le fier sectateur de Wiclef se rendit, appellant du jugement du Pape à la Ste Trinité,

Il est fortement protégé par Wenceslas. 1409.

Sévérité du Pape, & commencement des troubles de Bohême.

(1) Æneas Sylvius c. 15. Theob. *Part.* 1. c. 3. Reinald *ad ann.* 1409.

nité, & depuis cet appel, il écrivit aux Cardinaux qu'il étoit prêt à rendre raiſon de ſes opinions, même au péril de ſa vie dans l'univerſité de Prague, devant tous ceux qui avoient aſſiſté à ſes leçons.

Hiſt. d'Allemagne, 1400-1440.

L'Egliſe alors violemment déchirée par la ſchiſme, n'étoit point aſſez tranquille pour s'occuper de cette affaire; elle en avoit d'infiniment plus importantes, & ce malheureux ſchiſme cauſoit les plus cruelles hoſtilités, au ſujet des prélatures auxquelles les deux Papes élevoient différens ſujets. Telle fut la guerre meurtriere que Jean de Baviere, petit-fils de l'Empereur Louis de Baviere & nommé Evêque de Liege par Urbain VI, ſoutint contre Théodoric, élevé à ce même Siege par les Liégeois, & confirmé par Bénoit XIII. Le Duc de Bourgogne ſoutint la cauſe de Jean de Baviere, battit complettement le parti de Théodoric, & Liege fut livré au plus affreux pillage. Cette querelle finit par un accommodement entre Jean de Baviere qui avoit été le plus fort & les Liégeois qui ſe trouverent contraints de recevoir la loi que le vainqueur voulut leur impoſer (1). Fatigués des horreurs dont ce malheureux ſchiſme étoit la cauſe ou le prétexte, les Princes d'Allemagne aſſemblerent une diete à Francfort, pour y examiner s'ils enverroient des députés au Concile de Piſe; concile ſagement convoqué pour rendre la paix à l'Egliſe en obligeant les deux Papes Grégoire XII & Bénoit XIII de ſe démettre & de procéder à l'élection d'un nouveau Souverain Pontife; ce moyen en effet paroiſſoit le plus ſûr pour arrêter & anéantir même le mal juſques dans ſa ſource; mais par malheur, les Peres de ce concile furent mal ſecondés dans leurs vues, & l'Empereur Wenceſlas légitimement dépoſé, ſe rendit à cette diete, où d'abord on examina ſi le Concile de Piſe étoit ou n'étoit pas légitimement aſſemblé: Maramaur, Cardinal, Archevêque de Bari, y fit lire un mémoire dans lequel il ſoutenoit la légitimité de ce concile, & ſa ſupériorité ſur l'Evêque de Rome: Robert, bien éloigné de ſe rendre, proteſta que, quoiqu'il eut la plus entiere confiance aux conciles légitimement convoqués, il ne pouvoit adhérer à celui de Piſe qui lui paroiſſoit d'autant plus illicite, que Grégoire XII, légitime & vrai Pape, ayant ſeul le droit de convoquer de telles aſſemblées, n'avoit point donné ſon conſentement au Synode général, raſſemblé pour cela même très-illégitimement à Piſe. Cette opinion n'étoit rien moins que ſoutenable, toutefois, elle fut fortement appuyée par le Cardinal Corrario, qui, neveu du Pape Grégoire XII, avoit le plus grand intérêt à s'élever contre un concile évidemment aſſemblé contre ſon oncle. Cependant, malgré Robert & Corrario, le plus grand nombre des Princes, des Prélats & Seigneurs d'Allemagne ſe déclarerent pour le Concile de Piſe (2).

Diete de Francfort au ſujet du Concile de Piſe qui eſt approuvé contre l'opinion de Robert.

L'Empereur ne pouvant rien faire, envoya des députés à Grégoire XII pour tâcher de porter ce fier Pontife à des voies d'accomodement: ils n'en obtinrent rien, mais, avant que de retourner en Allemagne, ils ſe rendirent à Piſe, où ils s'oppoſerent autant qu'il fut en eux aux procédures qu'on y avoit déjà faites contre Grégoire. L'Evêque même de Verdun, l'un de ces députés ne craignit pas de ſoutenir devant les Peres aſſemblés, que ce concile n'étoit point canonique, & il ſe retira avec ceux qui l'accompagnoient, après avoir fait afficher au nom de l'Empereur, un appel de tout ce qui s'étoit fait ou de tout ce que l'on entreprendroit encore contre les intérêts de

(1) *Hiſt. Luxemb.* L. 58. Bzovius Monſtrelet. (2) Vander Hardt. T. 2. *Part* 2.

SECT. IX. *Hift.* d'Allemagne, 1400-1440.

Dépofition de Grégoire XII & de Bénoit XIII par le Concile de Pife, & Election d'Alexandre V.

Grégoire, au futur concile œcuménique. Malgré cet appel, les Peres affemblés à Pife porterent leur fentence définitive, par laquelle reconnoiffant pour véritables & prouvées toutes les accufations portées contre Pierre de Lune fe difant Pape fous le nom de Bénoit XIII, & Ange Corrario fe difant Pape auffi fous le nom de Grégoire XII, l'un & l'autre furent déclarés indignes du fuprême Pontificat, dont ils étoient déchus, comme notoirement fchismatiques, parjures, fimoniaques & fcandaleux. D'après cette fentence, les Cardinaux fe raffemblant au nombre de 24 dans le Palais de l'Archevêque de Pife, ils élurent unanimement Pierre Philargi de Candie, qui prit poffeffion de la chaire Pontificale fous le nom d'Alexandre V (1).

L'Election de Pierre Philargi fut généralement approuvée; car il étoit refpecté par fes mœurs, & fes vertus avoient fait oublier la profonde obfcurité de fon origine. En effet, Pierre ignoroit à quels parens il devoit fa naisfance, & il étoit encore dans fon enfance, lorfqu'un Cordelier Italien le trouvant dans les rues de Candie demandant l'aumone, fe chargea de lui par charité, & le mena dans fon couvent, où le jeune mendiant fit de fi rapides progrès dans l'étude, qu'on lui donna de très-bonne heure l'habit de Cordelier; il alla pourfuivre le cours de fes études à Paris; où il fut reçu Docteur en Théologie; de retour en Lombardie, il gagna par la fageffe de fa conduite & par fon habileté dans les affaires, la confiance de Galéas Viscomti qui le mit à la tête de fon confeil, & le nomma même en mourant tuteur de fon fils. Pierre de Candie fut fucceffivement Evêque de Vicence, de Navarre, Archevêque de Milan & Cardinal. A peine il eut été placé fur le S. Siege qu'il montra le zele le plus vif pour éteindre le fchifme & reformer l'Eglife, foit dans fon chef, foit dans fes membres; il promit même d'affembler un concile général, pour remplir ces deux grands objets: mais tandis qu'il faifoit d'inutiles efforts pour rendre la paix à l'Eglife, l'entreprenant Grégoire XII transféroit de St. Vic en Frioul, à Udine dans le Tirol, un concile, dans lequel, après avoir fait condamner comme illégitimes chefs de l'Eglife Bénoit XIII & Alexandre V, il porta la diffimulation jufqu'à promettre avec ferment de renoncer lui-même au fuprême Pontificat auffitôt que fes deux concurrens fe feroient dépofés eux-mêmes, & affectant le plus grand zele pour la paix, il promit de s'en rapporter à la décifion de l'Empereur Robert, de Ladiflas, Roi de Naples & de Sigismond, Roi de Hongrie, qu'il invitoit à s'affembler pour juger définitivement cette grande affaire, leur donnant même le pouvoir de convoquer à cet effet un concile général (2). Le rufé Grégoire XII favoit bien en faifant ces brillantes promeffes, qu'il ne s'engageoit à rien, & que jamais les trois Souverains au jugement defquels il s'en remettoit ne confentiroient à fe raffembler, & encore moins à être du même avis. En effet, une haine irréconciliable divifoit Sigismond & Ladiflas, qui avoit voulu ufurper le fceptre de Hongrie; Sigismond étoit d'ailleurs l'implacable ennemi de Robert, auquel il ne pardonnoit pas d'avoir ravi l'Empire à la Maifon de Luxembourg & Ladiflas les déteftoit tous deux, parcequ'il n'afpiroit à rien moins qu'au trône Impérial.

Adroite politique & diffimulation de Grégoire XII. 1410.

(1) Ciacon. *Hift. Pontif. Roman.* (2) *Concil.* Labb. Tom. 12. Bzovius *ad ann.* 1409.

Il n'y avoit donc nulle apparence que ces Princes consentissent à se rassembler & agir de concert.

Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

Cependant Alexandre V prit grand soin de notifier son élection à tous les Souverains de l'Europe, & entr'autres à Wenceslas, auquel il donnoit exclusivement à tout autre le titre de Roi des Romains. Robert profondement ulcéré de l'injure, défendit aux Princes & Prélats d'Allemagne de reconnoître Pierre de Candie pour Souverain Pontife: mais celui-ci pour détourner les effets de cette défense, trouva le moyen de s'attacher plusieurs Prélats d'Allemagne par le moyen du titre de Légats du S. Siege qu'il accorda à plusieurs d'entr'eux: & déjà flattés de cette marque de prédilection, ils faisoient les plus grands efforts pour faire reconnoître la canonicité du concile de Pise & l'élection d'Alexandre V, quand la mort imprévue de celui-ci vint déconcerter les mesures qu'il avoit prises. Alexandre mourut à Boulogne dans le 11 mois de son Pontificat, & dix-sept Cardinaux se hâtant d'entrer au conclave, élurent unanimement Balthazar Cossa, le plus débauché des hommes & le plus mauvais des prélats. Cossa d'une famille distinguée de Naples avoit été très-libertin dès sa premiere jeunesse; il avoit même été pirate, & il en avoit conservé les mœurs & le caractere. Tout pervers qu'il étoit, il avoit cependant gagné l'amitié de Boniface IX, qui l'avoit élevé au Cardinalat. Dévoré d'ambition, il avoit, par ses intrigues, contribué beaucoup à la déposition de Bénoit XIII & de Grégoire XII, & après la mort d'Alexandre V, Balthazar encore plus heureux dans ses intrigues, se fit élire Pape & prit le nom de Jean XXIII (1).

Alexandre V offense vivement Robert, il meurt, & Jean XXIII prend possession de la chaire de S. Pierre, caractere & mœurs de Jean XXIII.

Jean eut plus de bonheur qu'il ne méritoit d'en avoir; il fut même reconnu dans la plus grande partie de l'Europe; il tenta de gagner Ladislas, Roi de Pologne, afin de s'assurer l'obédience de ce Royaume; mais alors le Roi Ladislas étoit trop occupé de la guerre qu'il soutenoit contre l'ordre Teutonique, pour répondre aux vues du nouveau Pontife. Cette guerre avoit été occasionnée par une violence du Grand-Maître des Teutons, qui avoit fort indignement violé le droit des gens. En effet, Ladislas, Roi de Pologne envoyant aux Lithuaniens, exposés aux horreurs de la famine, vingt navires chargés de bled, Jungen, Grand-Maître de Prusse fit confisquer les navires, sous prétexte qu'ils renfermoient des armes pour les idolâtres de Lithuanie. Ladislas offensé de cet acte d'hostilité envoya l'Evêque de Gnesne en qualité de son Ambassadeur au Grand-Maître, pour se plaindre de cette inique confiscation, & demander les vingt navires arrêtés: Jungen reçut très-mal l'Ambassadeur, &, bien loin de vouloir restituer, il fit maltraiter & piller tous les marchands Lithuaniens & Polonois qui se trouverent à Rangnitz, petite ville Prussienne.

Guerre entre Ladislas, Roi de Pologne & les Chevaliers Teutons.

Withold, Duc de Lithuanie & frere du Roi de Pologne, irrité avec raison de tant d'iniquités, prit les armes, & se jeta dans la Samogitie, qu'il ravagea. Le grand-Maître furieux & ne doutant point que Ladislas n'eut secondé son frere fit une invasion en Pologne, fondit sur la Mazovie, & y fit un horrible ravage. Ladislas rassembla toutes ses forces, marcha contre le Grand-Maître, & eut tant de succès, qu'il le força à demander la Paix. Tan-

(1) *Chronic.* Sponheim.

SECT. IX. *Hist. d'Allemagne*, 1400-1440.

dis que Ladislas régloit, pendant la trêve qu'il avoit accordée aux Teutons, les conditions du traité de paix, les chevaliers Teutons rompirent la trêve, sous prétexte que les Polonois ne montroient pas assez de zele pour la conversion des Idolâtres qui habitoient les Provinces Polonoises. Sur ce ridicule motif le Grand-Maître Jungen, à la tête d'une armée de 80 mille hommes, se jeta sur la Basse Pologne, & s'y livra aux plus cruels excès. Ladislas, suivi de ses troupes marcha à la rencontre des Teutons, les joignit, leur livra bataille, & remporta sur eux une victoire complette, qui couta aux vaincus environ 60 mille hommes, morts sur le champ de bataille, & parmi lesquels fut trouvé le cadavre du Grand-Maître Jungen. Cette défaite irréparable réduisit l'ordre Teutonique aux plus dures extrêmités, & pour comble de disgrace, la plûpart des villes de Prusse se revolterent contre les Chevaliers oppresseurs de ce pays; ensorte qu'il ne leur restoit plus que le château de Marienbourg, où secourus par Henri de Plaven, nouveau Grand-Maître, ils se défendirent pendant près d'une année avec la plus intrépide valeur (1).

Défaite des Teutons.

Cette guerre du Roi de Pologne contre les Chevaliers Teutons fixoit l'attention de l'Allemagne, dont les Provinces jouissoient d'ailleurs des douceurs de la paix, graces à la sagesse de l'Empereur Robert, qui par les soins & son autorité avoit réprimé toutes les factions, & réduit même le turbulent Archevêque de Mayence à ne pouvoir rien entreprendre contre le chef de l'Empire. Robert étoit aimé; il étoit respecté, & par le bien qu'il avoit fait à ses sujets, & par ses éminentes vertus; aussi la mort qui le moissonna presque tout-à-coup à Oppenheim, le 10 de Mai 1410, remplit de douleur & des plus vifs regrets l'Allemagne & l'Empire (2). Robert s'étoit marié deux fois; on ignore quelle fut sa premiere épouse, il en avoit eu Rupert, Prince vaillant, qui, long tems prisonnier chez les Turcs, étoit mort quelque tems avant son pere. De sa seconde femme, Elisabeth, fille de Frideric, Burgrave de Nuremberg; il laissa huit enfans, Marguerite, épouse de Charles, Duc de Lorraine; Agnès, femme d'Adolphe, Duc de Cleves; Elisabeth qui fut mariée à Frideric, Duc d'Autriche; Louis, souche de la maison Electorale Palatine, qui s'éteignit en la personne d'Othon-Henri en 1559; Jean, dont le fils Christophe fut Roi de Dannemarck; Frideric & Etienne qui moururent sans postérité; & Othon dont les descendans Comtes Palatins du Rhin subsistent encore de nos jours.

Mort de Robert. 1410.

A peine la mort eut moissonné Robert, que l'Archevêque de Mayence indiqua pour le 1er de Septembre suivant la diete d'élection: mais Wenceslas, Rodolphe Duc de Saxe, Josse ou Jodoce de Luxembourg, Marquis de Brandebourg & de Moravie ne pouvant s'éloigner de leurs Etats tant que la guerre entre la Prusse & la Pologne subsisteroit, envoyerent prier l'Electeur de Mayence de remettre cette diete à un tems plus favorable; ils ne purent obtenir le délai qu'ils demandoient, & les Archevêques de Trêves, de Cologne, ainsi que Louis, Comte Palatin du Rhin s'assemblerent au jour indiqué par l'Archevêque de Mayence, & ils se contenterent d'envoyer dire aux trois

(1) Dlugloss: *Hist. Polon.* L. 10. *Hist. d'Allem.* Par le P. Barre *Tom.* VII. (2) *Theat. Histor.* Part. 4. *Period.* 1. c. 2.

Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

Electeurs qu'ils pouvoient envoyer à la diete leurs Ambassadeurs chargés de leurs procurations, & qu'ils y jouiroient de tous les droits accordés par la Bulle d'or. Le Duc de Saxe & le Marquis de Brandebourg prirent ce parti & envoyerent leurs représentans, l'Archevêque de Mayence qui depuis bien des années cabaloit, dans la vue d'élever au trône Adolphe de Nassau son neveu, n'avoit eu garde d'inviter à la diete d'élection Sigismond, Roi de Hongrie, qui prétendoit avoir le droit d'y assister, & qui disputant à Josse la qualité d'Electeur de Brandebourg, envoya des députés à Francfort chargés de soutenir ses droits.

Diete assemblée pour l'élection d'un Empereur : une partie des Electeurs proclament Sigismond.

Les prétentions de Sigismond étoient fortement appuyées par le Pape Grégoire XII & par Louis Comte Palatin du Rhin. Il s'éleva à ce sujet, une très vive dispute entre les Electeurs, & ceux de Cologne & de Mayence refuserent de recevoir les ambassadeurs du Roi de Hongrie. Cependant le Comte Palatin & l'Archevêque de Trêves qui soutenoient la cause de Sigismond, sans égard aux représentations de l'Electeur de Mayence, s'assemblerent, admirent les ambassadeurs du Roi de Hongrie, & procédant à l'élection proclamerent Sigismond Roi des Romains (1). Les Electeurs de Mayence & de Cologne très-mécontens s'assemblerent de leur côté, avec les envoyés des Electeurs de Saxe & de Brandebourg; ils procéderent aussi à une élection, & protestant de l'irrégularité de celle qui avoit été faite, ils élurent Empereur Josse, Marquis de Brandebourg. Ainsi l'Empire eut trois chefs, Wenceslas, Sigismond & Josse, tous trois de la maison de Luxembourg, & tous trois animés l'un contre l'autre d'une haine irréconciliable. Il est vrai que l'insensible & lâche Wenceslas voyoit avec assez d'indifférence le sceptre qu'il avoit perdu passer dans d'autres mains; mais comme il détestoit Sigismond, ce qui lui faisoit le plus de peine étoit non pas la perte du trône impérial, mais l'élévation de son frere. A l'égard du Roi de Hongrie, il étoit résolu de perdre la vie plutôt que de descendre du rang qu'il venoit d'obtenir: aussi dès qu'il fut informé de l'élection de Josse son cousin, il lui envoya demander s'il étoit dans l'intention d'accepter l'Empire; oui très-certainement, lui fit répondre Josse; & moi, repliqua Sigismond, je vais porter en Moravie la guerre & la désolation (2).

Josse élu aussi Roi des Romains.

Sigismond méditoit une invasion dans les Etats de Josse son rival, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de celui-ci, qui cessa de régner & de vivre le 8e de Janvier 1411; il ne laissa point d'enfans, & Sigismond se hâta de se mettre en possession du Marquisat de Brandebourg qu'il avoit constamment disputé à son cousin. Josse mourut sans avoir reçu la couronne impériale, & la plûpart des historiens ne le mettent pas au nombre des Rois des Romains; cependant il existe de lui un decret qui paroit dicté par l'équité, & par lequel Josse déclare que nul n'est obligé à se soumettre à un decret impérial, s'il est contraire aux loix & aux maximes de l'Empire. Quelque honneur néanmoins que puisse faire ce decret à la mémoire de Josse, les auteurs contemporains assurent que ce fut un bonheur pour les peuples, que ce Prince n'ait pas régné plus long-tems; c'étoit, disent-ils, le plus foible des hommes, le moins

Mort de Josse. 1411.

(1) Eccard. *Corp. Histor.* Tom. 1. d'Alem. Tom. VII. Goldast. Tom. 3.

(2) Struvius *Period.* 9. Sect. 9. Barre *Hist.*

Sect. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400-1440.

sûr des alliés, & le plus avare des souverains. Il est vrai que Dubravius, Evêque d'Olmutz en Moravie, l'a peint dans son *Histoire de Bohême*, sous des traits bien différens; il donne les plus grands éloges à sa valeur, à son habileté dans les affaires & sur-tout à son désintéressement; mais Dubravius est le seul qui ait loué Josse, & si l'on doit s'en rapporter au plus grand nombre, l'Empire & l'Allemagne gagnerent beaucoup plus qu'ils ne perdirent à la mort de ce Prince (1).

Sigismond unanimément reconnu Empereur.

Quoique les Electeurs de Mayence, de Cologne, de Saxe & de Brandebourg eussent refusé leurs suffrages à Sigismond, aussitôt qu'ils furent informés de la mort de Josse de Luxembourg, ils crurent tous devoir reconnoître pour légitime chef de l'Empire le Roi de Hongrie. L'Archevêque de Mayence assemblant le college Electoral en diete à Francfort, le 21 Juillet 1411, Sigismond y fut unanimément proclamé Empereur. Cette élection étoit d'autant plus nécessaire, que l'Allemagne étoit dans toutes ses parties, fort violemment agitée, & l'Italie déchirée par les factions & les hostilités. Grégoire XII & Jean XXIII avoient chacun en Allemagne un parti redoutable; ils disposoient en maîtres en faveur de leurs partisans des mêmes évêchés, des mêmes bénéfices; chaque nomination à une prélature étoit suivie d'une guerre entre les deux compétiteurs; & ces guerres, auxquelles les Princes & le peuple ne manquoient pas de prendre part, les uns par intérêt, & le peuple par fanatisme, accabloient les provinces, ravageoient les campagnes & dépeuploient les villes. Armés contre les Vénitiens, les Hongrois se disposoient à terminer par la force des armes les anciennes & vives contestations qui s'étoient élevées entre eux & la république de Venise. Ladislas tout vaincu qu'il étoit, se faisoit encore redouter, & la crainte des nouvelles hostilités qu'il sembloit méditer, répandoit la terreur & la consternation dans l'Italie entiere.

Telle & plus violente encore étoit la situation de l'Empire, de l'Allemagne & de l'Italie, quand Sigismond prit possession du trône impérial: on le regardoit comme le seul Prince capable de détourner les maux qui menaçoient les peuples & de faire cesser les troubles, les désordres & l'espece d'anarchie qui depuis la mort de Robert ébranloient & bouleversoient les différens Etats soumis à la domination impériale. A ne considérer en effet, que les grandes qualités de Sigismond, nul n'étoit plus en état que lui de rétablir les loix de la subordination & de ramener dans l'Empire le calme de la paix; il étoit plein de courage & de valeur, intrépide dans le danger, ferme dans la disgrace, modéré dans la prospérité, sage, instruit, éclairé, & méritoit à beaucoup d'égards le surnom de *lumiere du monde* qu'on lui avoit donné. Sigismond à ces éminentes vertus, à ces brillantes qualités joignoit pourtant des défauts essentiels, qu'il s'efforçoit, & qu'il avoit même l'adresse de cacher aux plus clairvoyants. Avare à l'excès, prodigue jusqu'à la profusion, il sacrifioit tout dans les occasions d'éclat, & paroissoit paisible & satisfait, lorsqu'il regrettoit le plus amérement les dépenses énormes qu'il faisoit moins par goût que par ostentation. Orgueilleux & populaire, généreux en apparence, intéressé au fond, il réunissoit en lui les qualités les plus opposées, les vertus les plus respectables, les vices les plus odieux. Il aimoit à être

Espérances qu'on conçoit du regne de Sigismond, ses vertus & ses défauts.

(1) Cuspinian. *de Imperat.* Heiss. *Hist. d'Allem.* Tom. 1. Dubrav. *Hist. Bohem.* L. 23.

regardé comme l'ami, le pere de ses peuples, & comme le plus sûr des alliés; cependant il ne faisoit nulle difficulté de manquer de parole à ses sujets & de tromper ses alliés, pour peu que l'intérêt, le plus puissant de ses motifs, l'y engageât, & lorsqu'il avoit satisfait à son avarice, il paroissoit accablé de chagrin, se condamnoit lui-même, détestoit sa conduite; mais n'avoit garde de réparer les vexations ou les actes d'injustice dont ses sujets se plaignoient, ni les torts qu'il pouvoit avoir faits à ses alliés. Sigismond s'attachoit aisément, mais il se détachoit avec plus de légéreté encore; rien n'étoit moins sûr que son amitié, non qu'il maltraitât ceux avec lesquels il s'étoit lié, mais parce qu'il les accabloit de son indifférence & les abandonnoit, sans daigner seulement s'informer de leur situation (1).

Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

Tous les auteurs contemporains ont néanmoins rendu cette justice à Sigismond, que le bon l'emportoit en lui sur le mauvais, & que ses grandes qualités faisoient oublier ses défauts. Du reste, ces auteurs le peignent comme l'un des plus beaux hommes de son tems & de la plus agréable figure. Il avoit essuyé les plus cruels revers; mais son génie, sa valeur, son intrépidité l'avoient fait triompher de ses ennemis; nous avons eu occasion de dire comment il reconquit la couronne que Charles de Duras avoit tenté de lui ravir. Après la mort de la Reine Marie son épouse, ses sujets soulevés s'étoient saisis de lui, l'avoient même renfermé dans une étroite prison, & appellé, pour occuper le trône, Ladislas, Roi de Naples: cette disgrace en apparence irréparable, n'abattit point ce Prince; sa prudence & la fortune lui rendirent la liberté, &, malgré le rival que les Hongrois lui avoient donné, il remonta au trône, & transmit à ses descendans ce même sceptre qui avoit tant de fois échappé de ses mains (2).

Par quelles disgraces il a été éprouvé.

Elevé au trône de l'Empire, Sigismond répondit à l'attente des peuples; par lui la sûreté du commerce fut rétablie, les impôts furent en très-grande partie supprimés, & la paix assurée dans les divers Etats de l'Empire. Il pacifia aussi la violente querelle qui divisoit Guillaume de Berg & Théodoric de Meurs, élevés l'un & l'autre au Siege de Cologne; le premier confirmé par le Pape Grégoire XII, & Théodoric par le Pape Jean XXIII, cette double élection avoit occasionné de cruelles hostilités, & les deux partis s'étant rencontrés aux environs de Paderbon, s'étoient livrés une bataille meurtriere; la victoire s'étoit rangée sous les drapeaux de Théodoric, qui rentrant en triomphe à Cologne y avoit été proclamé seul & légitime Archevêque; Guillaume de Berg soutenu par le Duc Adolphe de Berg son frere, & par le Duc de Brunswick tâchoit encore de soutenir ses droits, lorsque par la médiation du nouveau chef de l'Empire, Théodoric accorda la paix à Guillaume de Berg, à condition que le dernier renonceroit à tous ses droits sur les sieges de Paderbon & de Cologne; afin même qu'il ne pût tenter encore de faire valoir ses prétentions, Théodoric lui donna sa niece en mariage, & Guillaume de Berg, qui n'étoit point encore engagé dans les ordres sacrés, préféra la possession paisible de la fille du Comte de Tecklembourg, niece de Théodoric, à l'espérance très-incertaine de remonter un jour sur les sieges de Cologne & de Paderbon (3).

Sages commencemens de son administration. 1411.

(1) Histor. Sigismond. apud Vanderhardt. (2) Cuspin. Heiss. Eccard. (3) Gobelin. *Cosm. æt.* 6. c. 7, 8. &c.

Sect. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400-1440.

Inconduite de Wenceslas & malheureuse situation de la Bohême.

Tandis que Sigismond illuftroit les commencemens de fon regne par des bienfaits & par les foins heureux qu'il fe donnoit pour affurer le repos de fes peuples; toujours plongé dans la débauche & dans la plus honteufe crapule, le Roi de Bohême fon frere, continuoit de s'avilir par fa conduite infâme, & de fe faire détefter par l'horreur de fa tyrannie. Infenfible à la mifere publique, environné d'une foule de femmes perdues, auxquelles il vendoit le fang du petit nombre de citoyens honnêtes qui exiftoient encore dans fes Etats, il paffoit les jours & les nuits à table, dans l'ivreffe, ou dans les plus aviliffans & les plus fcandaleux amufemens. La corruption du Prince avoit gagné de proche en proche, & la Bohême étoit en même tems livrée aux maux de l'indigence, & aux excès de la perverfité; les citoyens étoient fans mœurs, les eccléfiaftiques donnoient l'exemple du libertinage, les troupes ne connoiffoient aucune forte de fubordination; les magiftrats étoient fans équité, les loix fans force & l'humanité tout-à fait méconnue. Répandus dans les campagnes & fur les grands chemins, les foldats pilloient, ravageoient & maffacroient impunément; le laboureur fans protection & fans appui avoit abandonné la culture des terres; la mifere accabloit les provinces, & le défordre s'accrut au point que, malgré fon infenfibilité, Wenceflas effrayé, envoya prier les Chevaliers Teutoniques d'enrôler cette foule de brigands & d'affaffins qui défoloient la Bohême (1).

Le grand-Maître de cet ordre, Henri de Plauen, s'empreffa d'autant plus volontiers de répondre à l'invitation de Wenceflas, qu'il étoit occupé alors à faire les plus grands préparatifs pour recommencer la guerre contre Ladislas, Roi de Pologne & contre fon frere Alexandre, Duc de Lithuanie. En effet, dès les premiers jours du Printems l'armée des Teutons fe jeta dans la Mazovie, porta le ravage & la défolation dans la petite Pologne, prit la route de Coronow, qu'Henri de Plauen avoit réfolu d'affiéger: déjà même il étoit parvenu à une petite éminence, à peu de diftance de Coronow, quand Ladiflas & fon frere, à la tête des Polonois parurent, & dès le même inftant fe rangerent en bataille. Les Chevaliers Teutoniques fe montroient également impatiens de combattre; les deux armées refterent en préfence pendant la plus grande partie du jour, & jufqu'à ce que le Roi de Pologne & fon frere, fatigués de cette inaction, attaquerent les Teutons qui fe défendirent avec la plus grande valeur: les combattans des deux partis fe mêlerent, fe battirent jufqu'à la nuit avec acharnement: la victoire demeura indécife, & quoique du côté des Polonois le nombre des morts & des bleffés fut infiniment plus confidérable, ils fe difpoferent à recommencer le combat dès l'aurore: mais le lendemain au point du jour, ils virent que Henri de Plauen s'étoit éloigné, & occupoit à quelque diftance un pofte avantageux, & où il y auroit eu trop de danger à l'attaquer. Quelques jours après Henri de Plauen prit la route de fes Etats de Pruffe; les Polonois le fuivirent, &, pendant plufieurs mois les deux armées ne firent que s'affoiblir mutuellement par de petits combats qui ne décidoient rien.

Guerre entre les Polonois & les Teutons.

Fatigué de ce genre d'hoftilités, le grand-Maître de l'ordre, Plauen, auffi habile

(1) Dubravius *Hist. Bohem.* Dlugloffi *Hist. Polon.*

habile négociateur qu'il étoit excellent Général, parvint à détacher des intérêts du Roi de Pologne le Duc de Lithuanie, auquel il promit de céder la Samogicitie auſſitôt que Ladiſlas auroit ceſſé de régner. Par ce traité, Ladiſlas expoſé ſeul aux ſuites de cette guerre, trop foible pour réſiſter aux Teutons, & craignant d'ailleurs une incurſion des Hongrois dans la Pologne, parut déſirer la paix; le grand-Maître ſe montra tout auſſi diſpoſé à terminer la guerre, qui finit par un traité conclu à Torn ſur la Viſtule, & à des conditions également avantageuſes aux deux partis, mais ſur-tout au Duc de Lithuanie, auquel il fut convenu que la Samogitie reſteroit tant qu'il vivroit, & qu'enſuite cette province appartiendroit à l'ordre Teutonique (1).

Hiſt. d'Allemagne, 1400-1440.

Traité de paix entre les Polonois & l'ordre Teutonique.

Ladiſlas n'eut pas plutôt ſigné ce traité, qu'il retourna à Cracovie pour y aſſiſter au mariage de ſa niece, fille du Duc de Mazovie avec Erneſt, Duc d'Autriche. L'Empereur, ſous prétexte de ſe trouver aux noces du Duc d'Autriche auxquelles ce dernier l'avoit invité, ſe rendit auſſi en Pologne: mais des raiſons plus importantes lui faiſoient entreprendre ce voyage. Il y avoit long-tems qu'il ſouffroit impatiemment l'ambition, les courſes, les invaſions & les conquêtes des Chevaliers Teutoniques, & il ne déſiroit rien tant que de concourir à la deſtruction de cet ordre. Dans cette vue, il conclut un traité ſecret avec le Roi de Pologne, & par lequel il étoit ſtipulé qu'à la premiere tentative que cet ordre feroit, les deux Souverains alliés réuniroient leurs forces, entreroient dans la Pruſſe; qu'ils en chaſſeroient les Teutons, ſe partageroient ce pays, & détruiroient entiérement l'ordre Teutonique. Ce traité étoit ſans doute fort avantageux aux deux Souverains; mais l'exécution n'en étoit rien moins que facile; car les Chevaliers Teutons tenoient aux plus puiſſantes maiſons, & les Princes de l'Empire, non plus que la principale nobleſſe d'Allemagne n'euſſent pas ſouffert la deſtruction de cet ordre. Auſſi l'Empereur ſentant le préjudice qu'il ſe porteroit à lui-même par une ſemblable entrepriſe, détermina Ladiſlas à renoncer à une partie des clauſes du traité, comme il y renonçoit lui-même, & à ſe contenter de la ligue formée entre eux contre l'ordre Teutonique, dans le cas où il formeroit quelque entrepriſe, contre l'un ou l'autre des deux Monarques, à faire alors la conquête de la Pruſſe, & à ſe la partager auſſitôt qu'ils en auroient entiérement expulſé les Chevaliers (2).

Ligue entre l'Empereur & le Roi de Pologne, 1412.

De Cracovie Sigismond ſe rendit à Bude, capitale de ſon Royaume de Hongrie, d'où il envoya ſes ordres concernant la guerre qu'il ſoutenoit contre les Vénitiens. Ladiſlas fortement appuyé par le Pape Jean XXIII fit aiſément approuver par ce Pontife & la guerre qu'il avoit faite à l'ordre Teutonique, & le pillage des égliſes & des vaſes ſacrés que ſes troupes avoient commis en Pruſſe. Jean XXIII ſe montra très-facile ſur cet article; mais il refuſa obſtinément au Roi de Hongrie la permiſſion de faire prêcher une croiſade contre les Tartares. Ladiſlas étoit très-irrité de ce refus, & avoit de la peine à comprendre par quel motif Jean XXIII ſe déclaroit l'ami, & le protecteur des Tartares, lorſqu'il reçut une ambaſſade du Kan, qui demandoit à s'allier avec la Pologne. Ces ambaſſadeurs ne pouvoient arriver dans de plus favora-

Alliance du Roi de Hongrie & de l'Empereur avec le Kan des Tartares.

(1) *Idem.* L. 11. Heiſſ. Barre *Hiſt. d'Allem.* Tom. 7. (2) Dlugloſſi *Hiſt. Polon.* Cromer. *Hiſt. Polon.*

Sect. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400-1440.

bles circonſtances; non ſeulement Ladiſlas ſe ligua avec le Kan; mais il engagea même les ambaſſadeurs de ce Prince à aller faire de la part de leur maître les mêmes propoſitions à l'Empereur, qui ne balança point à conclure auſſi un traité d'alliance: traité dont la nouvelle allarma vivement les Vénitiens. La Dalmatie étoit le ſujet de la guerre que Sigismond faiſoit aux Vénitiens; cette province avoit jadis appartenu aux Rois de Hongrie, & Charles de Duras l'avoit engagee à la République de Veniſe qui refuſoit de la rendre à Sigismond, auquel elle n'offroit pour tout dédommagement de la perte de ce pays, qu'un ſimple hommage. Sigismond irrité avoit eu recours à la force des armes, & ſes Généraux avoient remporté dans le Tirol une victoire complette; mais les vainqueurs, au lieu de profiter de leurs avantages & de s'emparer de la Dalmatie, avoient donné le tems à la République de réparer ſes pertes & d'envoyer une nombreuſe armée du côté de la Dalmatie. Les Hongrois marcherent contre cette nouvelle armée, & déjà ils étoient en préſence des ennemis; on s'attendoit de part & d'autre à une action déciſive, lorſque les Hongrois ſe retirerent par ordre de Sigismond, qui prit une partie de cette armée pour l'accompagner en Italie (1).

Départ de Sigismond pour l'Italie.

Sa préſence en Lombardie calma les allarmes des Princes Italiens, conſternés par les hoſtilités & les conquêtes du Roi de Naples, qui, après avoir envahi le patrimoine de S. Pierre, & s'être rendu maître de Rome, étoit allé à Naples méditer de nouvelles invaſions, & faiſoit hâter les préparatifs de guerre qu'il avoit ordonnés. Sigismond, afin que rien ne rallentit l'exécution de ſes deſſeins, conclut avec les Vénitiens une trêve de cinq années, aux conditions que la République, ainſi que les Impériaux garderoient pendant ces cinq années, chaque parti les poſſeſſions qu'il avoit acquiſes, à quelque titre que ce fut, durant le cours des dernieres hoſtilités. Gênes, depuis long-tems agitée par des guerres civiles, menacée au dehors par des ennemis redoutables qu'elle s'étoit faits, eut recours à Sigismond, qui confirma les privileges accordés par ſes prédéceſſeurs à cette République, & s'aſſura par ſes bienfaits l'amitié des Génois, qui par leur marine redoutable pouvoient à leur tour le ſervir puiſſamment contre les Turcs qui depuis quelque tems menaçoient la Hongrie (2).

Jean XXIII eſt conſterné des motifs qui ont conduit en Italie Sigismond qui lui déclare vouloir mettre fin au ſchiſme.

Jean XXIII avoit contribué de toute ſa puiſſance, ou ſe flattoit du moins d'avoir contribué à l'élection de l'Empereur, & comptant mal-à-propos ſur la reconnoiſſance de ce Monarque, il l'envoya prier par des ambaſſadeurs de ſe rendre au plutôt avec toutes ſes forces dans l'Etat Eccléſiaſtique & d'en chaſſer les troupes de Ladiſlas, Roi de Naples. La réponſe de Sigismond ne fut rien moins que ſatisfaiſante pour le Souverain Pontife, il en fut accablé comme d'un coup de foudre. L'Empereur lui donna de bons conſeils qui dévoiloient aſſez diſtinctement les véritables motifs qui l'avoient conduit en Italie; il répondit à Jean que le plus infaillible moyen d'arrêter la conquête de Ladiſlas, Roi de Naples, & de ſe mettre à l'abri de ſes hoſtilités, étoit de donner la paix à l'Egliſe, de mettre fin au ſchiſme qui la déchiroit, & qu'on n'y parviendroit que par un concile général. Quoique très-conſterné d'une

(1) Bzovius *Ann. ad ann.* 1412. No. 8 Raynald *ad eund. ann.* N°. 6. (2) *Hiſt. de Gênes* L. 7. *Vit. Sigismond. apud* Vander Hardt.

Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

telle réponse Jean XXIII, ne pouvant encore se persuader que l'Empereur lui fut défavorable, témoigna le désir le plus vif pour la paix de l'Eglise, convint en apparence de bonne foi que la cessation du schisme ne pouvoit être opérée que par un concile: mais en même tems il savoit que rien n'étoit moins incertain que le succès d'un tel moyen, parce que si d'un côté, les Cardinaux prétendoient avoir seuls le droit de prononcer sur la légitimité de l'un des trois compétiteurs au suprême Pontificat, il n'ignoroit pas de l'autre, que le clergé de Rome divisé entre les trois Papes, ne seroit jamais d'accord sur la préférence qu'on devroit donner à l'un des trois à l'exclusion des autres: d'ailleurs, Jean XXIII jugeant par lui-même des dispositions de ses deux concurrens, étoit bien assuré qu'aucun d'eux ne souscriroit à la convocation d'un concile, parce que, quoique déposés dans celui de Pise, qui avoit élu Jean XXIII, Grégoire XII & Bénoit XIII n'en avoient pas moins continué de se maintenir sur le S. Siege, & qu'il étoit très-vraisemblable qu'au lieu d'éteindre le schisme, un nouveau concile n'aboutit qu'à surcharger d'un quatrieme Pape la chaire Pontificale (1).

Espérances de Jean XXIII. 1413.

Sigismond avoit prévu tous ces événemens, & il connoissoit aussi bien que Jean XXIII les difficultés qu'il y auroit à combattre & à applanir: mais fortement persuadé que le seul moyen de rendre la paix à l'Eglise, étoit de délivrer l'Italie des tyrans qui l'opprimoient & de rétablir dans ces contrées l'autorité Impériale, il envoya des ambassadeurs à Florence, où étoit alors le Pape Jean, chargés de le presser de convoquer les Cardinaux & les Prélats de la Chrétienté. Le Pape qui n'ignoroit pas que le Chef de l'Empire useroit du droit qu'il avoit de convoquer un concile, parut ne désirer rien tant que de concourir à ces vues de pacification; & à son tour, il envoya des ambassadeurs à Sigismond, pour fixer, de concert avec lui, le lieu où l'on assembleroit ce concile. Malheureusement pour Jean, ces ambassadeurs qu'il avoit comblés d'honneurs & de bienfaits, s'occuperent moins de ses intérêts que de l'utilité publique, & déciderent au gré de Sigismond, que le concile seroit assemblé à Constance, ville Impériale dans le cercle de Suabe. Le choix de cette Ville dans laquelle il prévoyoit qu'il ne seroit pas maître des délibérations, causa au Pape le chagrin le plus vif, & le désir d'obtenir, s'il étoit possible, un lieu moins défavorable à ses vues lui fit prendre le parti d'aller lui-même trouver l'Empereur à Plaisance en Lombardie: ils se rendirent l'un & l'autre à Lodi, où après un mois de conférence, il fut enfin convenu que le concile seroit convoqué à Constance sur le lac de ce nom, ville grande, peuplée, dépendante de l'Archevêché de Mayence, & d'autant plus commode pour une telle assemblée, qu'à la faveur du lac, on pouvoit y faire transporter toutes sortes de provisions, cette décision immuablement prise, Sigismond qui vraisemblablement n'étoit pas fâché de laisser entrevoir les vrais motifs qui lui faisoient si fort désirer la tenue d'un concile, dit sans détour au Pape, que la réformation de l'Eglise dans son chef, ainsi que dans ses membres, devant être le grand objet de cette assemblée, il l'exhortoit à changer par avance de conduite, & à édifier les peuples, autant qu'il les avoit jusqu'alors scandalisés par ses mœurs peu régulieres, & que c'étoit

L'Empereur & Jean XXIII conviennent de la convocation d'un Concile à Constance; mortification de Jean.

(1) Gerson. *Tom.* 2.

Sect. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400-1410.

là l'unique moyen de se mettre à l'abri des reproches trop mérités que les Prélats & les Cardinaux ne manqueroient pas de lui faire publiquement (1).

Pour applanir autant qu'il lui feroit possible les obstacles qui pourroient arrêter l'exécution de ses projets, l'Empereur, après avoir fait publier un mémoire dans lequel, démontrant l'indispensable nécessité de mettre fin au schisme, il invitoit tous les Evêques de la Chrétienté à se rendre à Constance, pour le 1er d'Octobre de l'année suivante 1414. Il écrivit à Grégoire XII, que comme chef de l'Empire son devoir le plus indispensable étoit de travailler à rendre la paix à l'Eglise, il l'invitoit, le sommoit même de venir à Constance, avec ceux de son parti; mais Grégoire protégé par Ladislas, Roi de Naples, n'étoit rien moins que disposé à répondre à cette invitation; il envoya aussi des ambassadeurs au Roi d'Arragon, auprès duquel étoit Bénoit XIII, pour engager ce Souverain à lui menager avec Pierre de Lune une entrevue, dans laquelle il put convenir avec ce Pontife, des moyens d'éteindre le schisme (2). Jean XXIII, toujours fort allarmé; mais ne pouvant mieux faire, publia une bulle pour annoncer la convocation du concile à Constance, & écrivit même en divers Etats des lettres particulieres; par lesquelles il invitoit tous les Evêques & Prélats à venir à cette assemblée. L'Empereur Sigismond le seul qui désirat sincérement l'extinction du schisme, alla en Allemagne, disposa les Princes de l'Empire & les Evêques à seconder ses bonnes intentions, pacifia toutes les querelles particulieres qui s'étoient élevées pendant son absence, & prit les plus sages mesures pour que rien ne troublât la tranquillité publique durant son séjour à Constance.

Jean XXIII est forcé d'annoncer lui-même le concile.

Tandis que le Chef de l'Empire se donnoit les plus grands mouvemens pour assurer le repos de l'Eglise, les Antipapes Bénoit & Grégoire, s'opposoient autant qu'il étoit en eux à ses projets, dont l'exécution devoit incontestablement anéantir l'ombre d'autorité dont ils croyoient jouir encore. Bénoit, après avoir solemnellement protesté contre toutes les délibérations qui pourroient être prises à Constance, convoqua un concile à Perpignan, où se rendirent seulement quelques Evêques Espagnols, qui s'obstinant à regarder Pierre de Lune, dont ils étoient les créatures, comme seul & légitime Pape, afin de mieux jouer le rôle de Peres d'un concile, lancerent avec autant de force qu'ils en avoient, quelques excommunications contre les adhérens de Jean & de Grégoire. Ce dernier à la vérité, n'avoit presque personne dans son obédience; mais il avoit grand soin de ne paroître à Rimini, où il faisoit sa résidence, que paré des ornemens pontificaux, & ces vêtemens suffisoient pour lui persuader qu'il étoit en effet le seul & légitime chef de l'Eglise; d'ailleurs, Grégoire avoit mis dans son parti Ladislas, Roi de Naples, & Ladislas ligué avec les Florentins & le Duc de Milan, ne songeoit à rien moins qu'à chasser d'Italie Jean XXIII, & à en interdire l'entrée à l'Empereur. Déjà même il avoit assemblé une nombreuse armée, & il se préparoit aux plus violentes hostilités, lorsqu'il mourut subitement, âgé tout au plus de 40 années, on ne peut refuser à Ladislas quelques grandes qualités, de la valeur, beaucoup d'activité, de rares talens pour la guerre; mais

Conduite de Grégoire XII & de Bénoit XIII mort de Ladislas, Roi de Naples. 1414.

(1) Théod. Uric. *Hist. Const.* (2) Niem. *de Schism.* L. 3. c. 7, 8. Bzovius *ad ann.* 1413. No. 20.

ces grandes qualités étoient entierement éclipſées par les vices les plus odieux; il n'avoit ni mœurs, ni foi, ni loi, ni nul veſtige de probité. Ami fourbe, infidelle allié, diſſimulé juſqu'à la perfidie, cruel juſqu'à l'atrocité, il ne mérita les regrets de perſonne, & il laiſſa ſon ſceptre à Janette ſa ſœur ainée, veuve de Guillaume, Duc d'Autriche; & qui ſur le trône, continua de ſe déshonorer par ſa conduite ſcandaleuſe & l'infamie de ſes proſtitutions (1).

Hiſt. d'Allemagne, 1400-1410.

Demandes de Jean avant de ſe mettre en route.

En tout autre tems le Pape Jean XXIII eut été enchanté de la mort de Ladiſlas, ſon plus implacable ennemi; mais alors la crainte des délibérations qu'on pourroit prendre contre lui au concile de Conſtance, le rendit peu ſenſible à cet événement: on le preſſoit de toutes parts à ſe rendre à cette aſſemblée; il fut contraint de le promettre; mais avant que de ſe mettre en route, il envoya vers Sigismond des ambaſſadeurs chargés de prendre des arrangemens pour ſa ſureté tant qu'il ſeroit dans cette ville. Il vouloit y être reçu, traité & reſpecté comme ſeul & vrai Pape, y avoir une liberté entiere d'en ſortir ou d'y rentrer comme il le jugeroit à propos, y avoir ſeul toute juriſdiction, ſoit quant au ſpirituel, ſoit quant au temporel, &c. Quelqu'étendus & multipliés que fuſſent ces conditions, Sigismond ne fit nulle difficulté de les approuver, il engagea même les Magiſtrats & les citoyens de Conſtance à accorder au Pape tout ce qu'il demandoit. Tant de marques de déférence ne raſſuroient point Jean; il partit cependant; mais à ſon paſſage par le Tirol il fit un traité avec Fridéric Duc d'Autriche, ennemi déclaré de Sigismond. Par ce traité, le Duc promit de ſoutenir de toute ſa puiſſance les intérêts de Jean, & d'empêcher ſur-tout qu'on ne le dépoſât; outre que Frideric avoit aux environs de Conſtance pluſieurs fortereſſes, il étoit à quelques égards autant intéreſſé que le Pape à traverſer les délibérations du concile; il ſçavoit que les évêques de Coire, de Brixen & de Trente devoient y porter contre lui des accuſations très-graves, qui néceſſairement lui ſuſciteroient des ennemis puiſſans & les affaires les plus diſgracieuſes; afin de s'attacher encore plus étroitement ce protecteur, Jean XXIII lui donna le titre de Général des Troupes de l'Egliſe, avec une penſion de 6000 florins d'or ſur la chambre apoſtolique: il acheta auſſi, au prix de 16000 florins d'or l'amitié du Marquis de Bade, & ces alliances qu'il croyoit très-puiſſantes, le raſſurerent un peu; il fit ſon entrée à Conſtance, où il fut reçu avec tout le reſpect, les honneurs & les diſtinctions qu'on ne rendoit qu'au chef de l'Egliſe (2).

Elles lui ſont accordées, il ſe ligue avec Frideric, Duc d'Autriche & ſe rend à Conſtance.

Toujours dans la réſolution de diſſoudre l'aſſemblée, pour peu qu'il s'apperçut que les réſolutions qu'on y prendroit ne lui fuſſent pas favorables, Jean XXIII fit l'ouverture du concile, & ce même jour arriva à Conſtance Jean Hus, qui, muni d'un ſauf-conduit de l'Empereur, s'y rendoit, pour s'y juſtifier des erreurs dont il étoit accuſé. Par ce ſauf-conduit, très-ample, Sigismond aſſuroit la vie & la liberté de Jean Hus durant ſon voyage & ſon retour, ſoit par mer ſoit par terre, & déclaroit qu'il le prenoit ſpécialement ſous ſa protection. Malgré des aſſurances auſſi poſitives, à peine Jean Hus fut entré à Conſtance, qu'il y fut arrêté & fort-étroitement gardé. De Chlam, l'un de ſes plus zélés partiſans écrivit à l'Empereur, qui alors étoit

Jean Hus arrive à Conſtance, & il y eſt mis en priſon.

(1) Raynald *ad ann.* 1414. Bzovius *ad eund. ann.* Vander Hardt. (2) *Id. Tom* 1. & *Tom.* 2. Pag. 388. Gerard de Roo. *de Reb. Auſt.* L. 6. Tritbem. *Chron.* Dlugloſſi *Hiſt. Polon.* L. 11.

Sect. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400-1440.

à Aix- la Chapelle, où il recevoit des mains de l'Archevêque de Cologne la couronne Impériale. La détention de Jean Hus parut offenser Sigismond, qui se hâta d'envoyer à Constance ordre de rendre la liberté au prisonnier: mais on n'eut pas plus d'égard à cet ordre, qu'on n'en avoit eu au sauf-conduit, & Jean Hus n'en fut que plus étroitement resserré (1).

Cependant Sigismond que le Pape Jean XXIII ne cessoit de presser de hâter son voyage, se rendit à Constance, ainsi que Barbe de Cillei son épouse, accompagné de l'Electeur de Saxe, du Burgrave de Nuremberg & d'une brillante suite de Princes & de Seigneurs. Les affaires dont le concile devoit s'occuper fixerent toute l'attention de l'Empereur, qui, dans une congrégation générale qu'il avoit fait convoquer, rendit compte de sa négociation auprès des deux Antipapes, & engagea les Peres du concile à recevoir les Légats & les Ambassadeurs que l'un & l'autre avoient promis d'envoyer. Sigismond lui-même avoit une entrevue à Nice en Provence avec le Roi d'Arragon & ensuite dans le même mois de Juin, il devoit avoir une conférence à Villefranche avec Bénoit XIII. Après avoir délibéré avec quelques Cardinaux, sur les moyens qu'il y avoit à employer, soit pour la continuation du concile, soit pour la subsistance & la plus grande commodité de la grande affluence d'étrangers que le désir de voir cette assemblée avoit attirés à Constance au nombre de plus de cent mille, les Commissaires prierent l'Empereur de leur laisser la plus entiere liberté de régler les affaires de l'Eglise; & pour que sa présence ne gênât point leurs délibérations, il promit de ne pas s'y trouver. Pour l'honneur de Sigismond on voudroit croire qu'il ne se doutoit point que le but de la priere des Cardinaux étoit de poursuivre à toute rigueur le procès déjà commencé contre Jean Hus, & de rendre inutile le sauf-conduit qu'il avoit obtenu: mais il n'est pas possible de se dissimuler qu'en cette occasion, l'Empereur, par la plus inexcusable des foiblesses, abandonna lâchement Jean Hus, qui n'étoit venu à Constance que sur la certitude que le sauf-conduit lui donnoit qu'on n'y attenteroit à sa liberté ni à sa vie: Sigismond ne rougit point de se déshonorer en cette circonstance, d'abandonner le malheureux qu'il avoit juré de protéger, & de se laisser persuader que l'Eglise ordonnoit aux Monarques de manquer de foi aux hérétiques: il porta son inique pusillanimité jusqu'à se laisser persuader qu'en pareille matiere, il n'avoit pas été fondé à donner de sauf-conduit à Jean Hus, attendu que dans toutes les choses qui concernent la foi, les conciles sont au-dessus des Empereurs, qui ne peuvent rien faire que de concert avec l'Eglise (2). La noblesse de Bohême pensoit d'une maniere toute différente, & elle avoit raison; elle écrivit les lettres les plus pressantes, & envoya faire les remontrances les plus vives à Sigismond, mais par le plus absurde des scrupules, il ne voulut se donner aucune sorte de mouvement en faveur de Jean Hus, qui de chez les Dominicains qui le retenoient en prison, fut conduit chez les Cordeliers, où il fut encore plus étroitement renfermé.

Injustice de Sigismond envers Jean Hus.

Tandis que par le plus atroce attentat, tandis que contre le droit des gens, le fanatisme se disposoit à faire périr Jean Hus dans les tourmens, les envoyés de Bénoit XIII arrivoient à Constance, où ils furent reçus avec la plus haute

(1) Van der Hardt. *Tom.* 4. *Pag.* 28-212. (2) *Idem ibid.* Naucler. *Pag.* 1049.

Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

distinction, malgré les réclamations de Jean XXIII, qui soutenoit que Bénoit ayant été canoniquement déposé, ni lui, ni ses agents ne devoient pas être écoutés. Jean ne le fut point lui même, & peu de jours après il fut encore plus mortifié des honneurs qu'on rendit aux Légats de Grégoire XII, hautement protégés par Louis Electeur Palatin, gendre de l'Empereur Robert, & qui déclara que pourvu que Jean XXIII ne présidât point au concile, il garantissoit que Grégoire se rendroit lui-même à Constance, & qu'il accepteroit tous les moyens qu'on lui proposeroit de rendre la paix à l'Eglise. Les Légats & Louis donnerent par écrit cette déclaration qu'ils signerent, assurés d'obtenir de Grégoire sa démission volontaire du suprême Pontificat: les Cardinaux assemblés en congrégation ne s'occupoient que des moyens de s'assurer également de la cession des deux autres chefs de l'Eglise, & pour cet effet, l'Empereur se préparoit à passer en Espagne, où il espéroit de déterminer ou d'obliger Bénoit à prendre le même parti: ensorte qu'il ne restoit plus qu'à décider Jean XXIII à se démettre aussi; or, Jean ne paroissoit rien moins que disposé à cette démarche, & il étoit d'autant plus dangereux de la lui proposer, que l'on craignoit avec raison que dès la moindre ouverture qu'on lui en feroit, il ne rompit le concile, où, contre son opinion, il fut statué qu'on recevroit les Laïques ainsi que les Docteurs, quoiqu'ils ne fussent point ecclésiastiques, de même que les députés des Rois, des Républiques & des Universités, enfin que dans les Sessions publiques, on opineroit par nations, & non par personnes; ces nations étoient l'Italienne, la Francoise, l'Allemande & l'Angloise.

Moyens qu'on prend à Constance d'obtenir la démission des trois Papes. 1415.

Jean XXIII fort allarmé de ces dispositions, le fut bien d'avantage, lorsqu'il apprit qu'il se répandoit dans Constance un mémoire qui avoit été présenté aux Peres du concile, & dans lequel on avoit rassemblé contre ses mœurs & sa conduite impie, scandaleuse, les plus graves accusations. Ce mémoire en effet, avoit fait de fortes impressions, & la vie de Jean étoit assez connue pour qu'on ne doutat point que la plûpart de ces accusations ne fussent très-fondées; cependant comme on pensoit alors que l'hérésie prouvée étoit la seule cause pour laquelle on pouvoit déposer un Souverain Pontife, on crut ne pas devoir faire des informations sur les crimes atroces imputés dans ce mémoire à Balthazar Cossa, qui ne sachant point encore quel parti l'on prendroit au sujet de ces dénonciations, étoit dans la plus violente situation, lorsque les députés des quatre nations allerent lui proposer très-respectueusement, mais d'une maniere fort pressante, la cession du Souverain Pontificat (1). Jean XXIII, qui avoit craint avec raison de ne pas en être quitte pour une démission, ne fit d'abord nulle difficulté de consentir à ce qu'on lui demandoit; mais bientôt réfléchissant sur la perte qu'il alloit faire, il envoya forcément, & pour satisfaire à la promesse qu'il avoit donnée, une formule d'abdication, conçue en termes si vagues, avec tant d'ambiguïté, & remplie d'ailleurs de tant de conditions, qu'elle fut généralement rejetée, & Jean très-vivement prié d'en donner une plus claire & plus positive. Il y fit quelques changemens; mais la nouvelle formule qu'il envoya présenter, paroissant moins acceptable encore que la premiere, fut unanimement refusée.

On propose à Jean XXIII de se démettre. Il promet & refuse ensuite.

(1) De Niem. Vander Hardt. *T.* 2. *P.* 391. & *Tom.* 4. *P.* 42. Dugloss *Hist. Polon.* L. 11.

SECT. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400-1440.

Pendant que Jean XXIII faisoit tous ses efforts pour conserver la Thiare dont on étoit dans l'immuable intention de le dépouiller, une foule de Princes Ecclésiastiques & Laïcs, ainsi que des députés & des ambassadeurs de diverses Puissances de la chrétienté arrivoient à Constance. Parmi ces Princes se distinguoient sur-tout Frideric, Duc d'Autriche, Général des Troupes de l'Eglise, Protecteur pensionné du Pape, & Jean de Nassau, Electeur, Archevêque de Mayence, qui, suivi d'une brillante & très-nombreuse escorte, fit son entrée à Constance, non en Prélat, mais en Général d'armée, la tête couverte d'un casque, & la cuirasse sur le corps. La présence de Frideric d'Autriche ne changea rien à la situation de Jean XXIII, que l'on pressoit toujours plus vivement de donner une cession pure & simple, telle qu'on la lui demandoit: il employa mille détours pour éluder; on le sollicita plus fortement encore, & comme il ne cessoit de retarder, les représentans des quatre nations dresserent eux-mêmes une cession qu'ils lui firent présenter par le Patriarche d'Aquilée (1).

On le presse de signer la cession qu'on a dressée en son nom.

Jean XXIII désespéré de ne pouvoir plus reculer, mais comptant toujours sur la puissante protection de Frideric d'Autriche, feignit d'accepter cette formule, & il en fut tout aussi vivement remercié, que s'il l'eut donnée volontairement. Les Cardinaux croyant avoir applani l'obstacle qui sembloit s'opposer le plus à l'extinction du schisme, prierent l'Empereur de se rendre à Nice où il devoit entrer en conférence avec le Roi Ferdinand & Pierre de Lune. Tout fut réglé pour cette entrevue, &, comme Sigismond ne prévoyoit pas avoir des difficultés bien épineuses à surmonter dans cette conférence, il voulut, avant son départ, avoir des certitudes que Jean ne reviendroit pas sur ses pas. Dans cette vue, il lui fit représenter qu'il étoit indispensable d'expédier une bulle par laquelle il certifieroit à tous les Catholiques son abdication. A cette demande Balthazar Cossa répondit avec indignation, & traita même fort durement les Prélats qui avoient été chargés de la lui faire. Les Cardinaux ne se relacherent point, & ils lui dirent que pour rendre cette cession plus solemnelle & plus irrévocable il étoit prié de choisir pour procureurs & garants de l'exécution de cet acte, l'Empereur & les Prélats nommés pour l'accompagner à Nice. Jean regardant comme un nouvel outrage cette proposition entra dans la plus violente colere, & il fut même soutenu par la plupart des Cardinaux & des évêques Italiens qui déclarerent qu'ils étoient prêts à s'en retourner en Italie, pour peu qu'on persistât à user de rigueur envers le souverain Pontife (2). Ferme dans le parti qu'il avoit pris, Sigismond s'embarrassa peu de la menace des Italiens, il ne se laissa pas éblouir non plus par Jean XXIII, qui dans l'espérance de se le rendre favorable, lui présenta une Rose d'or, qu'il avoit solemnellement bénie; Sigismond la reçut avec la plus vive reconnoissance; assista au festin que Balthazar donna en cette occasion, lui témoigna la plus sincere amitié, lui donna des preuves du plus profond respect, & dès le lendemain assembla une congrégation publique, où il fit proposer de procéder à l'élection d'un Pape. A cette proposition Jean frémit de terreur; le mémoire qu'on avoit présenté contre lui, ne

Il differe sous divers prétextes & est pressé plus vivement encore.

(1) De Niem. Vander Hardt Dluglossi. *Ibidem. Rerum Mog. Scriptores.* (2) Sponde *ad ann.* 1415. Vander Hardt. *Tom.* 4. *P.* 47.

ne lui laissoit guere espérer de réunir les suffrages, & il étoit fort allarmé, lorsque Jean de Nassau, Archevêque de Mayence se levant, déclara que tant que Jean vivroit il ne reconnoîtroit jamais d'autre chef de l'Eglise, & que ce n'étoit que pour affermir la Thiare sur sa tête qu'on pouvoit, si on le jugeoit à propos, procéder à une élection. Les protestations de ce Prélat aigrirent les esprits, &, au lieu d'adhérer à cette opinion, on renouvella contre Balthazar Cossa toutes les accusations énoncées dans le mémoire qu'on avoit supprimé par égards pour lui; pendant deux jours on continua d'approfondir ces dénonciations, & le résultat pris par les quatre nations fut qu'on pouvoit, & même qu'on devoit élire un autre Pape (1).

Hist. d'Allemagne, 1400 1410.

On decide qu'il est indispensable de procéder à l'election d'un nouveau Pape.

Jean XXIII ne doutant pas du péril qui le menaçoit, ne s'occupa que des moyens de s'évader: mais comme on avoit prévu ce dessein, on en avoit par avance empêché l'exécution; Jean étoit observé: on ne le quittoit point, on suivoit tous ses pas: afin de savoir si en effet, il lui seroit possible de s'enfuir, il dit au Cardinal de S. Ange son confident d'aller se promener hors des murs de Constance: le Cardinal voulut sortir de la ville, mais il fut arrêté à la porte, & obligé de s'en retourner chez lui. Jean n'en fut pas plutôt informé, que rassemblant dans son palais les Magistrats de Constance, qui lui étoient en apparence fort soumis, il se plaignit amerement de l'affront que l'on avoit fait au Cardinal de S. Ange: les Magistrats lui dirent sans détour qu'ils n'avoient fait que suivre les ordres du chef de l'Empire, cette découverte, par cela même qu'elle étoit fort allarmante, ne fit que rendre Jean plus impatient de s'échapper. Sigismond pénétrant les projets de Balthazar Cossa, lui envoya demander une déclaration par laquelle il promit de nommer des procureurs garants de son abdication, de n'accorder à qui que ce fut la permission de sortir de Constance; enfin de promettre qu'avant l'extinction du schisme, il ne dissoudroit ni ne transfereroit ailleurs le concile. Jean qui ne cherchoit qu'à tromper l'Empereur & les Cardinaux, promit de ne point dissoudre le concile, de laisser aux Cardinaux à en fixer ailleurs la continuation, s'ils le jugeoient à propos: mais il refusa de donner la procuration qu'on lui demandoit, promettant du reste, sous peine d'être abandonné de tout le monde, de faire tout ce qui dépendoit de lui pour rétablir la paix de l'Eglise (2).

Jean XXIII cherche à s'enfuir de Constance.

Les projets d'évasion de Jean XXIII étoient trop connus, pour que l'on eût quelque égard à ses offres; elles furent rejettées: les Anglois mêmes irrités de sa mauvaise foi, proposerent de le faire arrêter, & l'on eut suivi cet avis, si les François & les Italiens ne s'y fussent fortement opposés; cette opinion adoptée par les uns, combattue par les autres occasionna de longues contestations, que la prudence de Sigismond vint à bout de terminer; il parvint même à réunir, contre l'attente & les intérêts du rusé Balthazar Cossa, les François, les Allemands & les Anglois. Dès que la bonne intelligence étoit rétablie entre les trois nations qui formoient le parti le plus nombreux, Jean ne désirant rien tant que de s'éloigner, feignit d'être malade, & il alla demander à l'Empereur la liberté de sortir de Constance, dont l'air peu fait

(1) Naucler. P. 1046. Van der Hardt. *Tom.* 2. (2) Sponde *ad ann.* 1415. No. 6, 7. Naucler. Van der Hardt. *Tom.* 2.

Sect. IX. Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

pour ſon tempéramment, altéroit ſa ſanté. Sigismond apperçut le piege, & répondit que dans les circonſtances où l'on étoit, une telle démarche lui feroit trop préjudiciable, & qu'au reſte il ne dépendoit piont de lui, de lui permettre de s'éloigner. Jean ſortit de cette conférence très-mécontent de Sigismond, & il ne s'occupa plus que de concerter avec l'Archevêque de Mayence & Frideric les moyens de s'enfuir. Quelque ſecretes que fuſſent leurs conférences, & quoique Frideric affectât de n'avoit aucune ſorte de relation avec le Pape, Sigismond, ou informé, ou ſe doutant du projet qu'ils méditoient, prit les plus grandes précautions, redoubla de vigilance, parla même pluſieurs fois au Duc d'Autriche qui nia conſtamment qu'il ſongeât à procurer au Pape les moyens de s'enfuir (1). Cependant c'étoit dans ce tems même, que Frideric, pour mieux ſeconder cette évaſion, annonçoit un tournoi aux portes de Conſtance; cette fête qui fut très-brillante cauſa les plus grands mouvemens, Jean XXIII profitant des momens où il étoit moins obſervé, & déguiſé en Palefrenier, le corps couvert d'une mauvaiſe caſaque, monta ſur un mauvais cheval, à l'arçon duquel étoit attachée une arbalête; il ſortit, ſans qu'on le connut, de Conſtance, & ſe rendit à Schaff houſe où bientôt Frideric vint le joindre, & d'où il écrivit mal-adroitement à l'Empereur qu'il s'étoit éloigné à l'inſçu du Duc d'Autriche, non pour manquer à la promeſſe qu'il avoit faite d'abdiquer; mais pour rétablir ſa ſanté, & faire une démiſſion plus libre & plus volontaire.

Frideric & le Pape trompent Sigismond, & Jean XXIII s'évade.

On ſe diſpoſe à procéder rigoureuſement à Conſtance contre le Duc d'Autriche.

L'évaſion de Jean XXIII occaſionna des diſputes fort vives entre les Peres du concile, qui étoit, ſuivant les uns, cenſé diſſous par cela ſeul que le chef de l'Egliſe s'étoit éloigné; le plus grand nombre ſoutenoit au contraire, que non-ſeulement il falloit en continuer les Seſſions, mais procéder par contumace à la dépoſition du Pape. Ce dernier avis prévalut, & Sigismond, après avoir par ſa prudence ramené le calme dans Conſtance, raſſembla tout ce qu'il y avoit de Princes Allemands dans cette ville, & faiſant accuſer le Duc d'Autriche de trahiſon envers l'Egliſe & l'Empire, il fut décidé qu'on le citeroit à comparoître en perſonne pour venir rendre compte de ſa conduite (2). Frideric s'étoit fait tant d'ennemis, qu'à peine la plûpart des ſeigneurs ſes vaſſaux eurent vu ſe former contre lui l'orage qui le menaçoit, qu'ils lui firent notifier qu'ils renonçoient au ferment de fidélité qu'ils lui avoient prêté, & qu'ils ne vouloient plus le reconnoître pour leur ſupérieur. Jean XXIII, quoique libre à Schafhouſe, étoit pourtant encore plus embarraſſé que Frideric: informé du parti que les Peres aſſemblés avoient pris de continuer les Seſſions, & ne doutant point de l'intention où ils étoient de le dépoſer s'il refuſoit d'abdiquer volontairement, il fit encore quelques inutiles efforts pour diſſoudre le concile. Dans cette vue il envoya ordre aux ſeigneurs & aux officiers de ſa cour de ſe rendre dans ſix jours, & ſous peine d'excommunication, auprès de lui à Schafhouſe. Quelques-uns d'entre eux obéirent, ſept Cardinaux ſe retirerent, & leur retraite ne fit qu'affoiblir à Conſtance le parti de Jean XXIII. On s'occupa des moyens de l'obliger à ſe démettre du ſuprême Pontificat; vainement il écrivit à l'Empereur, aux Cardinaux & aux

Et contre Jean XXIII.

(1) Stumphius. Niem. Roo. *Hiſt. Auſtr.* L. 4. (2) Gerard de Roo. *Hiſt. Auſtr.* L. 4. Theob. Uric. *apud* Van der Hardt. *Tom.* I.

Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

Ambaſſadeurs des diverſes Puiſſances de la chrétienté, que ce n'étoit ni par crainte, ni par défiance de l'Empereur ou des Princes Allemands, mais ſeulement par la néceſſité de rétablir ſa ſanté qu'il avoit cru devoir s'éloigner de Conſtance, & qu'il déſiroit ſi ſincerement l'union & la paix de l'Egliſe, qu'il étoit prêt d'accompagner l'Empereur Sigismond à Nice pour y travailler à ce grand ouvrage.

On connoiſſoit trop les véritables intentions de Jean, pour que l'on daignât faire quelque attention à ſes promeſſes, & pour toute réponſe, l'aſſemblée préſidée par les Cardinaux de Florence & de Cambrai continuant ſes Seſſions, le Cardinal de Florence dit que la retraite du Pape n'avoit, ni ne pouvoit avoir apporté aucune ſorte de changement au concile, qui ſubſiſtoit malgré l'éloignement du chef dans toutes ſes forces & toute ſon intégrité. Qu'à l'avenir aucun de ceux qui y aſſiſteroient, ne ſeroit libre de ſe retirer, ſans en avoir donné des cauſes légitimes, qu'il ſeroit tenu de communiquer aux commiſſaires, & que ſi ceux-ci lui accordoient la permiſſion de s'éloigner, avant que de ſortir de Conſtance, il laiſſeroit ſa procuration à un ou à pluſieurs des membres de l'aſſemblée (1). Dans la Seſſion ſuivante on lut publiquement pluſieurs decrets, & un entr'autres par lequel il étoit ſtatué que tout concile canoniquement aſſemblé repréſentoit eſſentiellement l'Egliſe & recevoit de Dieu une plénitude de puiſſance, à laquelle le Pape lui-même étoit obligé d'obéir. L'aſſemblée après la lecture de ce decret, pria l'Empereur d'engager par toutes ſortes de moyens le Pape à revenir; Sigismond promit de faire auprès de Jean qui étoit alors à Lauffembourg, tout ce qui dépendoit de lui, & dit qu'il avoit déjà envoyé à la tête d'un corps de troupes, le Burgrave de Nuremberg contre le Duc d'Autriche: en effet, dès le lendemain Sigismond fit afficher un Edit par lequel Frideric étoit mis au ban de l'Empire, ſes ſujets & vaſſaux dégagés du ſerment de fidélité & les villes de Suabe & de Suiſſe invitées à lui faire la guerre comme à l'ennemi déclaré de l'Egliſe, de l'Empire & de la Paix publique (2).

Frideric mis au Ban de l'Empire eſt dépouillé par ſes ennemis de toutes les terres, fiefs, villes & châteaux qu'il poſſédoit en Suiſſe & en Suabe.

A peine cet édit fut répandu qu'une foule de ſeigneurs prirent les armes contre le Duc d'Autriche: ils étoient ſoutenus par une armée de 40000 hommes, que Sigismond avoit fait raſſembler, & qui partagée en 4 corps, envahit la plûpart des places que le Duc poſſédoit en Suabe. Schafhouſe même ſe ſoumit à l'Empereur, qui, moyennant une ſomme aſſez conſidérable, l'érigea en ville Impériale; la plûpart des villes Suiſſes preſſées par les inſtances de Sigismond & du concile, prirent auſſi les armes contre Frideric, & firent ſur lui des conquêtes qu'elles retinrent à perpétuité: tels furent le pays d'Argow, Bade, Mellingen, pluſieurs terres, pluſieurs châteaux & quelqu'autres places, que la maiſon d'Autriche perdit irrévocablement. Frideric qui juſqu'alors avoit fondé ſes eſpérances ſur l'attachement de beaucoup de ſeigneurs qui lui avoient montré le zele le plus inébranlable, éprouva qu'il ne faut jamais compter dans la diſgrace, ſur les amis que l'on s'eſt fait dans la proſpérité. Ceux même qu'il avoit le plus généreuſement comblés de bienfaits, eurent non ſeulement la lâcheté de l'abandonner, mais ils furent aſſez

(1) Marten. *Anecdot. Tom.* 2. Sponde *ad ann.* 1415. No. 8. (2) Gerard de Roo. *Hiſt. Auſt.* Guilliman *de Reb. Helveticis.* Van der Hardt *Tom.* 4.

Sect. IX. Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

Fâcheuse situation du Duc Frideric.

ingrats pour se déclarer hautement contre lui. Il ne faut cependant pas mettre au nombre de ces faux amis son beau-frere, l'Electeur Palatin, qui s'empara de quelques places d'Alsace appartenantes au Duc. L'Electeur n'agissoit que pour les intérêts de son beau-frere, & c'étoit pour lui conserver les fiefs que ce Prince possédoit dans cette province, qu'il s'en emparoit: il eut été trop heureux que tous ceux qui avoient pris les armes contre lui eussent pensé comme l'Electeur son beau-frere: mais ils se conduisirent tous en ennemis avides & acharnés à sa ruine. Déjà il ne lui restoit plus qu'une foible partie de ses anciens domaines; en butte à une foule d'ennemis, sans alliés, abandonné de tous il n'avoit pour consolateur que le Pape Jean XXIII, qui cherchoit à lui persuader que ce léger orage se dissiperoit bientôt, & qu'il se verroit en état, non seulement de resister à l'Empereur, mais de lui rendre au centuple tout le mal qu'il en recevoit (1). Frideric sentoit trop vivement ses malheurs & la violence de sa situation, pour faire aucune attention aux propos peu sensés de Balthazar Cossa, qui, peu tranquille lui-même, & ne se croyant point en sûreté à Lauffembourg, alla chercher un azile à Newembourg, d'où il envoya au concile un mémoire dans lequel offrant de se démettre du Pontificat, il demandoit en dédommagement qu'il jouiroit de toute sûreté, de toute liberté, soit avant, soit après son abdication; que toutes les hostilités contre le Duc d'Autriche cesseroient; qu'aussitôt qu'il auroit abdiqué il seroit créé Cardinal Légat pour toute l'Italie, à perpétuité, à moins qu'on n'aimât mieux lui donner la jouissance du Bolonois & du Comtat d'Avignon; enfin qu'on lui assigneroit sur les villes de Venise, de Florence & de Gênes une pension de 30,000 florins d'or.

Conditions auxquelles Sigismond fait espérer qu'il pardonnera au Duc d'Autriche.

Par ces propositions ou plutôt par ces loix que le Pape Jean XXIII prescrivoit comme s'il eut été encore le plus fort, il rendit sa cause encore plus mauvaise qu'elle ne l'étoit: les Peres du concile ne croyant pas devoir les accepter, résolurent de fermer tous les chemins à Jean, qui méditoit une retraite chez le Duc de Bourgogne, & pour lui ôter toute espérance, on décida qu'il falloit achever de réduire Frideric, Duc d'Autriche, son protecteur & son appui. Sigismond approuva cette délibération & fit entendre à Louis de Baviere qui venoit demander grace pour son allié, que celui-ci n'auroit ni paix, ni trêve, à moins qu'il ne remît entre les mains des PP. du concile Jean XXIII, dont il avoit favorisé la fuite. Louis de Baviere sincerement attaché à son parent, se hâta d'aller le trouver à Fribourg, & lui persuada d'implorer la clémence de l'Empereur, & de tâcher de ramener, soit de gré, soit de force le Pontife à Constance. Rien n'étoit moins facile que de déterminer Jean XXIII à se présenter devant une assemblée qu'il savoit être disposée à le condamner, & où il n'avoit ni amis ni défenseurs. Cependant Frideric, afin de l'attirer à Fribourg, lui écrivit qu'il n'y avoit pour lui aucune sureté dans l'azile qu'il avoit choisi à Newembourg, & que la plus irréparable faute qu'il pourroit faire seroit d'aller dans les Etats du Duc de Bourgogne, attendu qu'il étoit informé que l'Empereur faisoit exactement garder tous les passages (2).

(1) *Idem. Ibidem.* Heiss. Barre *Hist. d'Allemagne* Tom. 7. (2) Gerard de Roo *Hist. de Reb. Austr.* Sponde *ad ann.* 1415. Naucler.

Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

Jean XXIII étoit dans la plus violente ſituation, il ſavoit que l'Empereur avoit fait partir pluſieurs corps de troupes, qui avoient ordre de l'enlever; il connoiſſoit les diſpoſitions du Duc d'Autriche, qui ne déſiroit rien tant que de ſe réconcilier avec Sigismond. Dans cette extrêmité, Jean XXIII craignant avec raiſon qu'on n'employât la force pour s'aſſurer de ſa perſonne, crut qu'il gagneroit plus à s'abandonner à la générofité de Frideric, qu'à s'expoſer au reſſentiment de l'Empereur & à la haine des PP. du concile. D'après cette réſolution, il quitta Newembourg & ſe rendit auprès du Duc à Fribourg, où il fut très-étonné de trouver deux Légats de l'aſſemblée de Conſtance chargés de lui demander ſa procuration, de le ſommer de fixer pour ſa réſidence une ville auprès de Conſtance, & d'où il pût plus aiſément concourir au rétabliſſement de la paix de l'Egliſe: du reſte; ils lui déclarerent que ſur ſon refus, on avoit pris à Conſtance la réſolution de procéder à toute rigueur contre lui (1).

Nouvelles conditions propoſées par le concile à Jean XXIII.

Il étoit tems encore pour Balthazar, ſinon d'éviter la perte de ſon rang, du moins de s'épargner la honte dont les ſuites d'une procédure le couvriroient inévitablement: toutefois, trop obſtiné pour ſe rendre, & concevant, on ne peut pas plus mal à propos, l'eſpérance de retarder ſa chute, il remit entre les mains des Légats un mémoire qui ne contenoit autre choſe que les conditions outrées qu'il avoit déja propoſées, & les ridicules dédommagemens qu'il avoit exigés: ſon mémoire fut rejeté fort durement, & l'on réſolut de procéder inceſſamment contre lui. Allarmé de cette nouvelle, Jean XXIII envoya au concile le Comte des Urſins chargé de ſa procuration, par laquelle il promettoit d'abdiquer le Pontificat, auſſitôt qu'on auroit pourvu à ſa liberté & à ſa fortune conformément à ce qu'il avoit déjà demandé. Cette procuration acheva d'aigrir les eſprits, & on fixa le jour pour commencer la procédure. Jean XXIII n'avoit plus de partiſans, & les déſaſtres du Duc d'Autriche, qui, pour avoir oſé ſe déclarer ſon protecteur, s'étoit perdu lui-même, firent une ſi forte impreſſion ſur l'Archevêque, Electeur de Mayence, que craignant les mêmes diſgraces, il ſe hâta d'envoyer à l'Empereur des députés, chargés de l'aſſurer de ſon obéiſſance, & de promettre qu'au premier ordre, il ſe mettroit en route pour ſe rendre à Conſtance. Cependant les Peres aſſemblés firent citer Jean XXIII, & envoyerent afficher aux portes des égliſes & de la ville, la citation par laquelle il étoit ſommé de comparoître en perſonne dans l'eſpace de neuf jours, & de venir répondre aux accuſations d'héréſie, de ſchiſme, de mauvaiſe adminiſtration, de conduite ſcandaleuſe & des crimes énormes dont il étoit chargé; avec proteſtation que, ſoit qu'il comparût, ou qu'il reſtât éloigné on continueroit contre lui & ſes adhérens les procédures commencées.

Dès le lendemain de cette citation le Duc Frideric d'Autriche accompagné du Burgrave de Nuremberg ſon neveu, & de Louis de Baviere ſon allié, ſe préſenta devant le concile préſidé par Sigismond, auquel il demanda grace, déclara par un acte qui fut lu en public, qu'il remettoit ſa perſonne & tous ſes domaines entre les mains de l'Empereur, pour en diſpoſer à ſa volonté, qu'il obligeroit Jean XXIII de revenir, ou à Conſtance, ou dans toute au-

(1) Von der Hardt. T. 4. Bzovius *ad ann.* 1415.

Réconciliation du Duc d'Autriche avec l'Empereur.

tre ville que Sigismond voudroit indiquer, & que jusqu'à l'exécution de cet engagement, il resteroit lui-même en ôtage. Après la lecture de cet acte, l'Empereur consentit à faire grace à Frideric, qui envoya ordre à ses sujets & à tous ses vassaux de prêter serment à Sigismond, dont les troupes allerent se mettre en garnison dans le bailliage de Turgaw, ainsi que dans toutes les villes Autrichiennes du Brisgaw, de Suabe & d'Alsace. Il n'y eut que le Tirol qui refusa de se soumettre. Ernest, frere de Frideric, suivi d'un corps nombreux de troupes rassemblées dans cette province, marcha contre les Impériaux qui venoient pour s'en mettre en possession; il défendit avec autant de valeur que de succès l'entrée du Tirol aux ennemis, & la vigueur de sa résistance en imposa tellement aux Impériaux, que Sigismond renonçant au dessein de poursuivre son entreprise dans le Tirol, se contenta de garder comme ôtage le Duc d'Autriche (1).

Frideric s'étoit engagé à contraindre Jean XXIII de venir à Constance; les Peres du concile & l'Empereur lui-même pour seconder le Duc, envoyerent à Fribourg deux prélats suivis d'un corps de trois cens hommes, soit pour enlever le Pape, s'il refusoit de suivre les députés, soit pour garder toutes les avenues, & l'arrêter, s'il tentoit de prendre la fuite. Jean n'employa aucun de ces deux moyens; il reçut d'un air content les deux prélats, & tandis qu'il les trompoit par les plus belles apparences & les promesses de la plus intime déférence aux délibérations du concile, il envoyoit une procuration aux Cardinaux de S. Marc, de Florence & de Cambrai, pour plaider sa cause & défendre ses droits. Cette procuration fut unanimément rejetée. Jean fut déclaré contumace; il fut cité de nouveau aux portes de l'Eglise dans laquelle les PP. étoient assemblés, & on remit au lendemain à poursuivre la procédure. Les députés des nations ayant dès le jour suivant

Sentence contre Jean XXIII.

représenté que Jean étoit convaincu d'avoir dissipé les biens de l'Eglise Romaine, d'avoir commis les plus horribles Simonies, d'avoir tenu la conduite la plus scandaleuse, enfin, de s'être notoirement déclaré l'ennemi de la foi, il importoit qu'il fut suspendu de toute administration des biens ecclésiastiques, tant au temporel qu'au spirituel; les Peres du concile ayant délibéré sur ces représentations, prononcerent que Jean XXIII demeureroit suspendu de toute administration Pontificale pour être ensuite déchu & chassé du St. Siege (2).

Il s'éleva quelques débats au sujet de la trop grande supériorité que la nation Germanique affectoit sur les trois autres, & du mépris qu'elle faisoit de certaines formalités & de l'ordre établi par le concile & qu'elle se dispensoit de suivre en plusieurs occasions: cette dispute fut presqu'aussitôt terminée; elle n'eut point de suites, & les commissaires nommés pour la déposition de Jean n'interrompirent point la procédure qu'ils avoient commencée contre ce Pontife: chaque jour de nouveaux témoins venoient déposer contre lui, le chargeoient de mille crimes, attestoient la perversité de ses mœurs; mais nul d'entr'eux ne l'accusoit d'hérésie: car Balthazar Cossa étoit trop mécréant &

(1) Stumphius P. 53. Naucler P. 1047. Van der Hardt T. 4. P. 160-167. (2) *Concil. Labb. Tom.* 12. Van der Hardt T. 4. P. 179. *Vie de Charles VI. Roi de France.* Tom. 2. P. 1041.

trop impie pour s'occuper de dogme ou de doctrine; il ne songeoit qu'à ses plaisirs, qu'à s'enrichir par la vente des bénéfices & point du tout à avancer des opinions hérétiques. Cependant, quoiqu'il réfusât d'obéir aux citations, Jean XXIII fut contraint de suivre le Burgrave de Nuremberg jusqu'à Ratolfiel, à environ deux lieues de Constance, & le concile lui envoya aussitôt trois evêques, qui, sous prétexte de le consoler dans sa disgrace, avoient ordre de veiller sur toutes ses démarches & de ne pas le perdre de vue. Cependant le procès prêt à être jugé, les Commissaires en firent devant le concile assemblé un fidelle rapport, & il ne restoit plus qu'à prononcer la sentence définitive, lorsque cinq Cardinaux furent nommés pour aller à Ratolfcel notifier à Jean tout ce qui s'étoit passé depuis que l'on avoit commencé les informations, & pour lui déclarer qu'il seroit incessamment jugé. Ces députés trouverent Jean dans des dispositions auxquelles ils ne s'attendoient pas; il se soumit à tout, & écrivit même au concile, qu'il étoit prêt à ratifier la sentence que l'on porteroit contre lui, quelque défavorable qu'elle lui fût; qu'il conjuroit seulement les PP. assemblés de vouloir bien avoir quelque égard pour sa personne & son état, si toutefois, ils le pouvoient, sans compromettre les intérêts de l'Eglise. Si Balthazar Cossa pensoit par cette soumission toucher ses juges, il se trompoit beaucoup, & l'événement détruisit ses espérances; le 29 de Mai 1415, dans la douzieme Session, le concile assemblé déclara par sentence définitive Jean XXIII déchu du Pontificat. On prit des mesures pour procéder à une nouvelle élection, & les trois prétendans au S. Siege furent également exclus de toute prétention. Balthazar, qui vraisemblablement espéroit toujours que du moins il seroit en partie dédommagé de l'irréparable perte qu'il faisoit, reçut avec autant de soumission que d'humilité la nouvelle de sa déposition. Devant les Commissaires mêmes qui allerent la lui notifier, il fit ôter de la chambre qu'il habitoit la croix Pontificale, promit de renoncer à la suprême dignité qu'il reconnut avoir si mal exercée, donna ordre à ses officiers de ne plus lui donner le titre de S. Pere, & envoya de toutes parts pour que l'on effaçât des prieres publiques le nom qu'il avoit pris lors de son élevation à la chaire de S. Pierre (1).

Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

Humiliation de Jean XXIII.

Sentence de déposition de Jean XXIII.

Par l'indécence de sa conduite, la perversité de ses mœurs & son irréligion Jean XXIII avoit sans doute mérité d'être déposé; la sentence prononcée contre lui fut généralement approuvée, & il eut été à désirer que Sigismond & le concile de Constance après avoir rendu la paix à l'Eglise & travaillé aussi utilement qu'ils l'avoient fait à l'extinction du schisme, eussent dissous l'assemblée; alors elle ne se fut point souillée par un acte de fanatisme également contraire au droit des gens & aux loix de l'humanité. Depuis longtems Jean Hus qui n'étoit venu à Constance que sous la protection du chef de l'Empire, & muni d'un sauf-conduit qui assuroit sa vie & sa liberté: Jean Hus chargé de fers languissoit renfermé en prison dans le couvent des Cordeliers. L'affaire de Jean XXIII terminée, les PP. du concile & Sigismond lui-même ne songerent plus qu'à juger cet infortuné, ou plutôt ils ne s'occuperent plus que des moyens de donner le plus grand éclat à l'assassinat pu-

Jean Hus est abandonné & même durement traité par Sigismond, qui conclud à sa mort.

(1) Sponde *ad ann.* 1415. Pag. 745. Niem. *apud* Van der Hardt. T. 2. P. 427. Van der Hardt. *Tom.* 4. P. 300.

SECT. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400-1440.

blic de la victime qu'ils avoient attirée à Constance. Jean Hus fut conduit en criminel devant le concile présidé par Sigismond, qui l'exhortant à se soumettre, & à s'avouer coupable d'hérésie, lui déclara qu'il allumeroit lui-même le bucher auquel il alloit être condamné, pour peu qu'il témoignât de l'opiniatreté (1). Jean Hus trop fortement persuadé de l'orthodoxie de toutes les opinions qu'il avoit avancées dans ses écrits & dans ses sermons, protesta avec autant de modestie que de fermeté, qu'il étoit venu au concile dans la sincere résolution de se rétracter aussitôt qu'on lui montreroit quelque chose de plus vrai que ce qu'il avoit enseigné. Les PP. du concile jeterent sur lui des regards de colere, & le firent conduire dans sa prison; le lendemain on le fit comparoître encore, & on lui lut 26 propositions extraites, lui dit-on, de son *livre sur l'Eglise*, & qu'on qualifia d'hérésies atroces: on pressa très-vivement Jean Hus d'avouer qu'il les avoit réellement écrites, & on lui ordonna de les rétracter, je suis prêt, répondit-il, à recevoir de vous toutes les instructions que vous croirez devoir me donner; mais au nom de Dieu, notre pere commun, n'éxigez pas de moi que j'agisse contre ma conscience. Quand on abjure, l'on renonce à une erreur que l'on a soutenue; & des articles que vous venez de lire, il y en a plusieurs qui me sont faussement imputés, & auxquels je n'ai jamais songé. Quand aux autres, je conviens que ce sont mes opinions, comme je proteste d'y renoncer, si quelqu'un peut me convaincre que ce sont des erreurs, & s'il m'enseigne quelque chose de meilleur. L'Empereur & les Cardinaux le menacerent, il n'en fut que plus inébranlable, on le ramena dans son cachot, & Sigismond son protecteur, ou du moins qui l'avoit si cruellement trompé par le sauf-conduit qu'il lui avoit donné, dit qu'il n'y avoit point à balancer, & que s'il persistoit encore dans son abstination il falloit l'envoyer au supplice; que comme on ne remédioit à de tels maux qu'en coupant la racine & les branches, non-seulement il importoit de faire brûler Jean Hus, mais d'user de la même sévérité envers Jérôme de Prague son disciple.

Fausses allarmes que le Duc d'Autriche donne à Sigismond.

Pendant que Sigismond concluoit avec tant d'atrocité à la mort de Jean Hus, il reçut une lettre du Duc de Bourgogne, qui le prioit d'imposer silence à Louis de Baviere & à Frideric, Duc d'Autriche, qui l'accusoient de s'être ligué avec le Dauphin de France & le Comte de Savoye pour faire assassiner le chef de l'Empire à son passage par le Duché de Bourgogne, dans son voyage à Nice. L'Empereur fort étonné de ce complot, & qui en effet avoit reçu avis du Duc d'Autriche qu'il feroit inévitablement tué en Bourgogne, s'il alloit à Nice, demanda en pleine assemblée des éclaircissemens à Louis de Baviere sur cette prétendue conspiration; Louis lui répondit que tout ce qu'il savoit & qu'il avoit dit à ce sujet, il le tenoit du Duc d'Autriche: celui-ci ne nia point d'en avoir parlé, & pressé par Sigismond, il dit que c'étoit le Pape Jean XXIII qui avoit fait ce complot avec le Duc de Bourgogne, le Comte de Savoye, & lui même Duc d'Autriche, qui s'étoit joint à ces trois conspirateurs. Quelques informations que l'on fit sur cette affaire, on ne découvrit rien, & le Duc de Savoye eut tout aussi peu de peine à se justifier qu'en avoit eu Louis de Baviere; ensorte que l'on ne douta

(1) *Idem* T. 4. P. 314. *Hist. concil. Constant.* L. 3.

douta point que le Duc d'Autriche n'eut inventé cette calomnieuſe accuſation dans la vue d'intimider l'Empereur, de l'empêcher d'aller à Nice conſommer la grande affaire de l'extinction du ſchiſme, & de fatiguer les Cardinaux & les Prélats, qui, ennuyés du ſéjour de Conſtance ſe ſépareroient avant d'avoir mis la derniere main à l'union, ce qui annulleroit la dépoſition de Jean XXIII. (1).

On ne connoit pas trop quel grand intérêt Frideric pouvoit prendre à Balthazar Coſſa, pour s'expoſer par une auſſi périlleuſe intrigue au reſſentiment de l'Empereur, qui avoit déjà tant de raiſons de ſe plaindre de lui. Quoiqu'il en ſoit, Sigismond après avoir été paſſer quelques jours à Uberlingen revint à Conſtance, où l'on n'attendoit que lui pour terminer l'affaire de Jean Hus, ou plutôt pour donner le ſpectacle inhumain de la mort de ce malheureux. On le fit comparoître pour la derniere fois devant l'aſſemblée: on lui ordonna d'abjurer des erreurs qu'il proteſta n'avoir jamais avancées: il fut déclaré hérétique, dégradé, dépouillé des habits ſacerdotaux, remis entre les mains de l'Empereur, qui le livra à l'Electeur Palatin, & celui-ci au Magiſtrat de Conſtance, lequel enfin le fit attacher à un potau & brûler vif à la grande ſatisfaction des PP. du concile: ſes cendres furent ramaſſées & jetées dans le Rhin (2).

Supplice atroce de Jean Hus.

Eclairé par l'exemple de Jean XXIII, & moins obſtiné que lui, Grégoire XII avoit fait ſa rénonciation au ſuprême Pontificat, & il avoit chargé Malateſta, Seigneur de Rimini & le Cardinal de Raguſe d'aller préſenter cet acte au concile aſſemblé à Conſtance: les Prélats & les Cardinaux furent ſi contents de cette démarche, que, pour en témoigner leur ſatisfaction à Grégoire, ils le nommerent Légat perpétuel à Lateré de la Marche d'Ancone.

Démiſſion volontaire de Gregoire XII & ſa récompenſe.

Il ne reſtoit plus à ſoumettre que Bénoit XIII, & Sigismond, après avoir fait reconnoître l'Electeur Palatin pour défenſeur du concile, ſe mit en route ſuivi de 4000 chevaux: il ſe rendit à Narbonne où le Roi d'Arragon vint le joindre fort peu de jours après: ils allerent enſemble à Perpignan, d'où l'Empereur envoya inviter Bénoit XIII à venir les trouver, mais Bénoit refuſant de ſe rendre à l'invitation, envoya propoſer les conditions les plus déraiſonnables: il vouloit commencer par convoquer un concile qui le confirmeroit dans ſa dignité; enſuite il promettoit de renoncer au Pontificat, pourvu qu'avec la qualité de Légat à Lateré perpétuel, on lui accordât d'exercer l'autorité ſuprême, tant au temporel qu'au ſpirituel; enfin il vouloit jouir de toutes les prérogatives de la Papauté, & ne renoncer qu'au titre, à moins qu'il ne fût élu pour la ſeconde fois. Ces propoſitions abſurdes furent rejetées, & Bénoit ne put ſe diſpenſer de ſe rendre à Perpignan, où bien loin de vouloir ſe prêter en aucune maniere à un accommodement, il déclara qu'il étoit & qu'il mourroit Pape. Sigismond indigné le menaça de le contraindre par la force à abdiquer ſa dignité, & il ſortit bruſquement de Perpignan. Bénoit, croyant ſe mettre à l'abri de tout ce qu'on pourroit tenter contre ſa dignité, alla ſe renfermer dans le Fort de Paniſcole, réſolu de s'y défendre

Obſtination de Bénoit XIII.

(1) Op. Gerſon. Tom. 3. (2) Van der Hardt *T.* 4. *Oper. Hus T.* 1. *in fol. Hiſt. concil. Conſtant.* L. 3.

Sect. IX. Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

jusqu'à la mort. Cette démarche lui réussit fort mal ; & il se vit abandonné de tous ceux qui jusqu'alors étoient restés dans son obédience (1).

L'Empereur regardant le schisme comme entierement éteint, se rendit à Lyon, où, par amitié pour le Comte de Savoye Amedée VIII, il voulut ériger la Savoye en Duché : mais Lyon appartenant au Roi de France, les Magistrats de cette ville ne voulurent pas lui permettre d'y exercer un tel acte de souveraineté : de maniere que l'Empereur s'éloignant des terres de France alla à Chamberi, où créant Amedée Duc de Savoye, il lui donna l'investiture de ce nouveau Duché & confirma tous les privileges que les Empereurs avoient précédemment accordés à l'illustre maison de Savoye.

Sigismond se rend à la cour de France où ses propositions sont rejetées. 1416.

Sous prétexte de pacifier les différens qui divisoient les Rois de France & d'Angleterre, Sigismond se rendit à Paris, où il fut reçu avec beaucoup de distinction : quelques honneurs pourtant que la cour lui fit rendre, elle n'ignoroit pas qu'il prenoit l'intérêt le plus vif au Roi d'Angleterre : aussi rejeta-t-elle les voies d'accommodement qu'il proposa & ne voulut-on pas accepter sa médiation. Piqué de ce refus, auquel pourtant il auroit du s'attendre, l'Empereur passa tout de suite en Angleterre (2). Il n'étoit pas le seul que le désir de rétablir la paix entre ce Royaume & la France eut conduit dans la Grande Bretagne ; le Comte de Hollande & de Zélande Guillaume de Baviere, y étoit passé dans la même intention ; ils ne réussirent point, & au moment où ils croyoient avoir amené les deux Souverains sinon à un traité de paix, du moins à une trêve de trois années, les François rompirent brusquement toute négociation, & rejeterent les propositions qu'ils paroissoient avoir acceptées déjà. A son retour de Londres dans ses Etats, l'Empereur s'arrêtant à Cantorberi avec le Roi Henri, contracta un traité de ligue avec ce Monarque contre la France, & promit de seconder de toute sa puissance les Anglois dans le projet qu'ils avoient formé de se remettre en possession de la Guienne & de la Normandie. Il est vrai que de son côté, le Roi d'Angleterre promit de soutenir la cause de l'Empereur qui vouloit obliger Charles VI, Roi de France, de même que quelques autres Princes de lui faire hommage de quelques villes & cantons sur lesquels l'Empire avoit d'ancien-

Sigismond se ligue avec le Roi d'Angleterre contre la France.

(1) Van der Hardt &c. *Ibid. Hist. d'Allem.* Par le P. Barre. *Tom.* 7. P. 186, 187. *& suiv.*

(2) Avant que de débarquer, il fut très-surpris de voir le Duc de Glocester & plusieurs autres Seigneurs se jeter dans l'eau, l'épée à la main, & arrêter sa chaloupe. Fort étonné d'une semblable réception, il demanda quelle pouvoit en être la cause : si vous venez, lui répondit Glocester, pour tenter quoique ce puisse être contre les droits de la couronne Britannique, nous sommes ici pour nous opposer à votre débarquement ; mais si vous venez comme ami ou comme médiateur vous serez reçu avec tous les égards que l'on doit à votre rang. Sans doute le Roi d'Angleterre avoit appris que Sigismond avoit voulu agir en Souverain à Lyon, & qu'à Paris, assistant au jugement d'une cause au Parlement, entre deux concurrens qui se disputoient la charge de Sénéchal de Beaucaire, l'avocat de l'un des deux ayant dit que celui qu'il défendoit étant Chevalier, & l'autre pas, ce défaut de qualité l'excluoit de la charge à laquelle il aspiroit ; Sigismond appella celui des deux plaideurs qui alloit perdre sa cause & le créant Chevalier, il dit aux juges que la raison qu'on alléguoit contre cet homme n'existoit plus & qu'il étoit tout aussi Chevalier que sa partie. Le conseil de Charles VI blama fort amérement, & avec raison, les Magistrats d'avoir souffert un pareil acte de souveraineté. Sans doute le Duc de Glocester & les autres seigneurs vouloient lui faire entendre par cette réception combien peu on étoit disposé en Angleterre à lui permettre aucun acte de cette nature. Mezerai : Daniel *Hist. de France.*

Singuliere réception qu'on lui fait en Angleterre.

Hist. d'Allemagne, 1314-1400.

nes prétentions (1). L'espérance de cet hommage n'étoit cependant pas le seul motif qui eut engagé Sigismond à signer ce traité de ligue; tandis qu'il passoit de la cour du Roi de France à celle du Monarque Anglois, & qu'il faisoit de vains efforts pour rétablir la paix entre les deux nations, son Royaume de Hongrie étoit cruellement ravagé par les Turcs, qui, portant le fer, la flamme, l'esclavage & la mort de province en province, y avoient causé les plus horribles dévastations, & après avoir également ravagé la Dalmatie & l'Esclavonie ils s'étoient jetés sur l'Autriche qu'ils avoient tout aussi cruellement traitée, jusques aux environs de Saltzbourg. La violence de ces hostilités rappella l'Empereur en Allemagne, d'où il envoya faire en Hongrie de nouvelles levées de troupes, & dont il confia le commandement à Nicolas son Général, guerrier fort estimé, qui déjà s'étoit rendu fameux par des actions illustres & en qui Sigismond avoit tant de confiance, que, croyant n'avoir plus rien à craindre des Turcs, il ne s'occupa plus que des moyens de concourir avec le concile de Constance à la solide extinction du schisme (2).

Ravages des Turcs en Hongrie

Quelque désir que les Cardinaux & les Prélats eussent, pour rétablir l'union & la paix dans le sein de l'Eglise; enflammés de zele pour ce qu'ils appelloient la gloire de la Religion, ils brûloient de signaler pour la seconde fois leur enthousiasme, qu'ils étoient fort éloignés de prendre pour du fanatisme, & regardant le supplice de Jean Hus comme un acte très propre à édifier les fidelles, & à réprimer les hérétiques, il leur tardoit infiniment de profiter de l'occasion qu'ils avoient de donner au public un spectacle de la même nature. Jérôme de Prague, disciple de Jean Hus & beaucoup plus éloquent que lui, informé de la détention de son maître & résolu de le défendre, avoit demandé à Sigismond un sauf-conduit pour se rendre à Constance; l'Empereur, qui vraisemblablement sentoit combien il s'étoit manqué à lui-même en souffrant qu'on eut attenté à la liberté & à la vie de Jean Hus qu'il avoit garanties par une semblable promesse, ne voulut point se déshonorer une seconde fois, & refusa d'accorder un sauf-conduit à Jérôme de Prague; celui-ci s'adressa aux PP. du concile, qui lui firent expédier le sauf-conduit le plus ample & le plus capable de le rassurer. Le Bohémien se mit en route, mais informé de la rigueur outrée avec laquelle on traitoit Jean Hus, il retourna sur ses pas, &, irrité de la maniere dont on discutoit à Constance les questions théologiques contre les Docteurs réputés hérétiques, il déclama très-vivement contre le concile, qu'il appella injurieusement, non l'assemblée de l'Eglise, mais l'école du Diable. Un Curé d'aux environs de la forêt noire, indigné du propos de Jérôme de Prague, le fit arrêter & conduire chargé de fers à Constance.

Jérôme de Prague arrêté & conduit à Constance.

Conduit en criminel devant les Prélats assemblés, il fut si fort intimidé d'entendre les Prélats crier de toutes parts qu'il étoit suffisamment convaincu, & qu'il falloit le traîner au bucher, qu'il fit une rétraction publique & très-précise des opinions de Wiclef & de celles de Jean Hus; cependant quelque satisfaisante que fut cette rétraction, on ne lui rendit point la liberté; il fut au contraire plus étroitement renfermé: & l'on nomma des commissaires pour

(1) Juvenal des Ursins. Monstrelet. Tom. 1. Rimeri *Act. Publ. Tom.* 9. (2) *Histor. rerum. Hongar. Décad.* 3. *Lib.* 3.

Sect. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400-1440.

procéder à de nouvelles informations; procédure en effet, qui semble d'autant plus injuste que l'Evêque de Salzbourg avoit dit publiquement à Jérôme de Prague que l'Eglise ne vouloit point sa mort, mais seulement qu'il se convertît & qu'il abjurât les erreurs qu'il avoit soutenues. Or, l'accusé ayant solemnellement renoncé à ces erreurs, on n'avoit nul prétexte de le retenir prisonnier, ni d'entendre contre lui des témoins sur des faits dont il étoit convenu, dont il avoit paru se répentir, & qu'il avoit publiquement désavoués; aussi Jérôme, aigri par la persécution, & comprenant qu'on vouloit le faire périr, innocent ou coupable, refusa de répondre aux Commissaires chargés de l'instruction de son procès, & demandant d'être conduit devant les Cardinaux & les Evêques assemblés, il y fut mené, toujours chargé de chaînes. Là, le cœur plein d'indignation il dit qu'il étoit véritablement répentant, non d'avoir soutenu les opinions qu'il avoit avancées, mais de les avoir retractées par la terreur que lui avoit causé la menace de le faire expirer dans les flammes; qu'il ne craignoit plus la mort, & qu'il persistoit hautement à croire irrépréhensible la doctrine de Wiclef & de Jean Hus, à l'exception néanmoins de leur sentiment sur l'Eucharistie, qu'il n'avoit jamais adopté, ne reconnoissant sur ce point d'autre doctrine que celle des SS. PP. (1). D'après cet aveu, les Cardinaux & les Prélats ne balancerent point, & condamnant d'une voix unanime Jérôme de Prague, ils le livrerent au Magistrat qui le fit conduire sur la place publique, où il fut attaché au poteau, & brulé. Si le concile de Constance croyoit rétablir la paix de l'Eglise par ces exécutions cruelles, il fut bien trompé dans son attente; car le supplice de Jean Hus & de son disciple fut le signal d'une guerre funeste, qui pendant bien des années déchira la Bohême, & fit couler dans ce Royaume le sang de ses habitans. Les partisans & les disciples de Jean Hus se souleverent, prirent les armes, & vouerent une haine irréconciliable aux prêtres; ils les massacrerent avec une fureur & une atrocité que le fanatisme seul est capable d'inspirer (2).

Il est brulé vif, cruelles suites de cette intolérance.

Fort contens des moyens qu'ils prenoient pour assurer le repos & l'union de l'Eglise, les Peres du concile s'occuperent des différens qui pouvoient encore s'opposer à cette pacification générale à laquelle ils travailloient. L'un des perturbateurs de cette paix étoit Frideric, Duc d'Autriche, qui depuis longtems retenoit en prison George de Lichtenstein, Evêque de Trente & s'étoit emparé de tous les châteaux, de tous les fiefs & de tous les domaines dépendans de ce Siege. George réussit à faire parvenir ses plaintes au concile. Frideric étoit d'autant plus condamnable, que lorsqu'il avoit imploré la clémence de l'Empereur, l'une des conditions de la grace qu'il avoit obtenue avoit été qu'il restitueroit à l'Evêque tout ce qu'il lui avoit pris & qu'il le remettroit en liberté. Sous prétexte qu'il étoit lui-même prisonnier de l'Empereur, Frideric ne remplit point cette condition, & garda les domaines de George de Lichtenstein, qui resta prisonnier. Sur les plaintes & les demandes du Prélat, le concile assemblé, après avoir entendu les avocats des deux partis, condamna le Duc d'Autriche à exécuter dans l'espace de trente jours, la condition qui lui avoit été imposée par l'Empereur, & qu'il avoit acceptée. Le Duc d'Autriche tout aussi peu disposé à obéir au concile,

(1) Van der Hardt. T. 1, 2, 3. (2) *Id. Tom.* 4. *Histor. Rer. Hungar. Décad.* 3. L. 3.

Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

qu'il l'avoit été de se conformer aux volontés de Sigismond, passa six mois encore à Constance, sans songer à se soumettre à la sentence portée contre lui. Pendant qu'il paroissoit faire si peu de cas de la décision de l'Eglise assemblée, il apprit qu'Ernest son frere se faisoit un parti nombreux & s'affermissoit dans la possession du Comté de Tirol, qu'il avoit usurpé. Le désir de recouvrer ce pays engagea Frideric à s'évader de Constance où il étoit en ôtage: il s'enfuit & se rendit dans le Tirol, où l'autorité d'Ernest étoit d'autant plus solidement établie, que la noblesse & le clergé s'étoient déclarés pour lui. Afin de s'attacher un plus grand nombre de partisans, Ernest leur avoit abandonné une partie de ses droits; ensorte que les Abbés & les Prévôts y exerçoient la souveraineté; les simples gentilshommes même, aussi ambitieux que les Prévots & les Abbés régnoient en maîtres; chacun dans ses terres opprimoit & fouloit, autant qu'il le jugeoit à propos, les bourgeois & les laboureurs (1). Tandis que dans le Tirol Frideric, Duc d'Autriche s'occupoit des moyens de reprendre sa puissance & les domaines que son frere lui avoit ravis, l'Empereur informé de la fuite de son ôtage, le mit au ban de l'Empire, & les Prélats assemblés, envoyerent ordre aux Sindics de l'Eglise de Trente, d'obliger le Duc d'Autriche de rendre la liberté à George de Lichtenstein & de lui restituer ses domaines, les Sindics ne purent, malgré leur bonne volonté exécuter ces ordres; car Frideric avoit pour lui le peuple du Tirol fatigué de l'administration d'Ernest, qui, par politique, laissoit fouler les habitans par une foule de tyrans. Les deux freres, chacun à la tête d'un parti fort nombreux, étoient prêts à en venir à une action décisive, lorsque par la médiation des Princes voisins, ils consentirent à un accommodement; le traité fut très-avantageux à Frideric, qui recouvra le Comté de Tirol. d'où son frere s'éloigna & se retira dans ses Etats de Styrie.

Guerre entre le Duc d'Autriche & son frere Ernest, au sujet du Comté de Tirol & Paix.

Après une fort longue absence, Sigismond revint à Constance, où quelques jours après, il investit dans son palais, Jean de Nassau de l'Archevêché de Mayence; il donna aussi l'investiture du Comté de Nellenbourg à l'Electeur Palatin, & celle de leurs Etats à Rodolphe, Electeur de Saxe, & à Wassa, Duc de Poméranie. De tous les Princes qui vinrent recevoir à Constance l'investiture de leurs fiefs, Frideric le Belliqueux, Margrave de Misnie & Landgrave de Thuringe fut celui qui parut avec le plus d'éclat, & qui reçut aussi les honneurs les plus distingués. Sigismond lui même accompagné des Electeurs & de la premiere noblesse de l'Empire, alla au devant de ce Prince. Quelque flatteuse néanmoins que fut cette réception, Frideric le Belliqueux fut très-mécontent de l'Empereur, qui lui refusa l'investiture de plusieurs villes de Bohême, dont le Margrave de Misnie s'étoit emparé, & qu'il prétendoit lui appartenir par droit de conquête. Héritier présomptif de Wenceslas son frere, il n'étoit pas naturel, quelqu'amitié que l'Empereur eut pour Frideric le Belliqueux, qu'il consentit à démembrer le Royaume de Bohême, & son refus étoit très-juste: il ne le parut point à Frideric qui dit hautement que celui qui lui refusoit cette investiture à Constance, seroit forcé peut-être de la lui donner en rase campagne. Sigismond feignit de n'avoir point entendu cette menace, & comme ce n'étoit qu'à regret, & en

Occupations de Sigismond à Constance. 1417.

(1) Gerard de Roo. *Histor. de Reb. Austr.*

SECT. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400-1440.

quelque forte malgré lui, qu'il ne confentoit point à la demande du Landgrave de Thuringe, il le dédommagea quelques années après par l'Electorat de Saxe, qu'il lui donna après la mort d'Albert III. (1). Il eft vrai que Frideric le Belliqueux méritoit l'eftime du chef de l'Empire, & celle de tous les hommes de fon fiecle; il étoit regardé comme le plus habile Général d'alors, & à cette réputation il joignoit celle du Prince le plus éclairé de fon tems. C'étoit lui qui avoit fondé l'Univerfité de Leipfic; Univerfité qui bientôt devint la plus célebre de l'Europe, & qui acquit un tel degré d'illuftration, que plufieurs Souverains d'Allemagne, furent plus flattés d'en obtenir le Rectorat, que de reculer les frontieres de leurs propres Etats.

Frideric, Burgrave de Nuremberg, tige illuftre de la maifon régnante de Pruffe, reçut dans cette même affemblée l'Electorat de Brandebourg, vafte fief reverti à l'Empire depuis la mort de Joffe, Marquis de Moravie. Frideric avoit rendu des fervices effentiels à Sigismond & même au concile de Conftance; car c'étoit lui qui avoit ramené à Gottleben l'obftiné Jean XXIII: auffi les Electeurs qui avoient la plus forte eftime pour le Burgrave de Nuremberg, s'empreffèrent de donner par écrit leur confentement à fon élevation à la dignité d'Electeur: ayant pris dès le même jour place dans le College Electoral, il demanda juftice des excès des Ducs de Poméranie, protecteurs & défenfeurs des Seigneurs de Quitzaw, qui avoient levé l'étendard de la rebellion: ces Ducs, Othon & Cafimir furent mis au ban de l'Empire, ainfi que leurs alliés de Gartz & Stetin, de même que tous les habitans mâles de la Poméranie au deffus de 14 ans (2).

Après avoir été à Berlin recevoir, comme Electeur, les hommages de fes nouveaux fujets, Frideric de Nuremberg revint à Conftance, où Sigismond lui donna folemnellement l'inveftiture de l'Electorat de Brandebourg. Il reftoit à Sigismond une affaire à terminer; affaire d'autant plus effentielle, qu'elle lui étoit perfonnelle; c'étoit fon différend avec le Duc d'Autriche Frideric. Sigismond, après avoir affemblé les Princes de l'Empire qu'il choifit lui-même pour arbitres, & leur avoir rendu compte de tout ce qui s'étoit paffé, les pria de tâcher par leurs exhortations d'engager ce Prince à fe reconnoître coupable envers fon Souverain, & à faire fa paix. Louis de Baviere d'Ingolftad fut le feul qui ofa entreprendre la juftification de Frideric, & il accufa même Sigismond d'avoir porté, par trop de févérité, le Duc à des violences dont il ne fe feroit pas rendu coupable, s'il eut été traité moins rigoureufement. L'Empereur prit très-mal cette juftification, & regardant avec colere Louis de Baviere, il lui demanda s'il prétendoit défendre la caufe d'un Rebelle (3). Mais foit que Sigismond ne crut pas devoir pouffer à bout le Duc d'Autriche, foit qu'il ne défirat que de le ramener par la crainte à l'obéiffance, cette affaire ne fut point encore terminée, & de nouveaux évenements en firent remettre la décifion à d'autres tems. Le premier de ces incidens fut le mariage de Louis II, Duc de Lignitz & de Brieg, qui, veuf de la fœur du Comte de Capus, & n'en ayant point eu d'enfans, époufa en

L'Empereur cherche à terminer fes différens avec le Duc d'Autriche.

(1) Engelh. *Chronic.* Menckenius *de Fredico Bellic.* (2) Trithem. *Chronic. Hirfang.* *Tom.* 2. Schook *Mſſ. Hiſtor. Frider.* Gundeling. *Hiſt. Frider.* 1. (3) Van der Hardt. *Tom.* 4.

fécondes noces Elifabeth de Brandebourg: ce mariage fut célébré à Conftance avec beaucoup de pompe fous les yeux de Sigismond, qui donna à cette occafion des fêtes très-brillantes. Le jugement que l'on rendit fur les informations contre Bénoit XIII fut encore une des caufes qui fufpendit la décifion du différend entre Sigismond & Frideric d'Autriche. Bénoit XIII fut déclaré convaincu d'avoir été d'intelligence avec Grégoire XII, pour ne pas fe trouver au rendez-vous auquel ils avoient promis l'un & l'autre de fe trouver, afin d'y prendre les moyens de faire ceffer le fchifme; il fut auffi déclaré convaincu de s'être oppofé à l'union de l'Eglife en refufant de fe rendre au concile de Pife: enfin, il fut déclaré hérétique pour avoir dit qu'il n'étoit pas tenu de remplir l'engagement qu'il avoit pris lui-même de renoncer à la thiare, fi on le jugeoit néceffaire.

Hift. d'Allemagne, 1400-1410.

Différentes affaires traitées à Conftance.

La dépofition de Bénoit XIII étoit unanimement regardée comme inévitable, les PP. du concile fe difpofoient à procéder à l'élection d'un nouveau Pape, lorfque le chef de l'Empire, les Allemands & les Anglois demanderent fort vivement qu'avant de nommer au fuprême Pontificat, on travaillât à la grande affaire de la réformation; affaire qui avoit été le principal objet de la convocation du concile. Les Cardinaux & les Evêques, ainfi que tous ceux qui tenoient au facré college, s'oppoferent encore plus vivement à cette demande, répondirent qu'on auroit toujours le tems de travailler à la réformation; mais qu'il n'y avoit pas maintenant de raifon à vouloir réformer un corps qui n'avoit point de tête, & des membres qui n'avoient point de chef; qu'il convenoit d'abord de laiffer agir le S. Efprit, qui donneroit un chef à l'Eglife, & que ce chef enfuite, de concert avec le concile, fe reformeroit lui-même & s'occuperoit du foin de reformer les eccléfiaftiques. L'Empereur, les Allemands & les Anglois perfifterent dans leur fentiment, la difpute s'échauffa, & la nation Efpagnole, qui faifoit en fecret des vœux pour Bénoit XIII, fomenta de toute fa puiffance cette défunion & fe joignit aux Italiens qui avoient attiré les François dans leur parti (1). Cette divifion eut dégénéré en une violente querelle, fi, contre l'attente des Caftillans, l'Empereur, les Allemands, les Anglois, les Italiens & les François ne fe fuffent réunis pour terminer par une fentence définitive le procès de Bénoit XIII. Cette affaire fut décidée dans la 37e Seffion du concile: Bénoit cité fort inutilement pour la derniere fois, on alla aux opinions, & le Cardinal de Viviers qui les avoit recueillies prononça que Pierre de Lune reconnu parjure, fchifmatique, hérétique obftiné, & vifiblement rejeté de Dieu, étoit indigne de toute dignité & fur-tout du fuprême Pontificat; qu'en conféquence le concile le dégradoit, le dépofoit, non feulement de la Papauté, mais encore de tout titre, dignité, honneur & prérogative; que les chrétiens étoient abfous de tout ferment qu'ils pouvoient lui avoir prêté, & que fous peine d'être traités comme fectateurs du fchifme & d'hérétiques, ils ne pouvoient lui obéir, le foutenir, lui donner confeil, fecours ni azile, &c. Cette fentence fut publiée, affichée, & envoyée à tous les Souverains de la Chrétienté (2).

Difpute au fujet de la réformation, entre les Cardinaux qui ne la veulent pas & l'Empereur, les Allemands & les Anglois qui la demandent.

Sentence de dépofition de Bénoit XIII.

L'Empereur efpérant affez mal à propos que les Cardinaux & les Evêques

(1) Gundeling *Hiftor. Frider.* 1. P. 172. Von der Hardt. *Tom.* 4. (2) *Idem. Ibidem.* Pag. 1374. Bzovius *ad ann.* 1417.

Sect. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400-1440.

ſouſcriroient à ſes vues, donna ordre qu'on préparât dans un édifice public qu'il déſigna, tout ce qui étoit néceſſaire pour la tenue d'un conclave, imaginant qu'avant la fin de ces préparatifs on auroit tout réglé pour la réformation. On le laiſſa ſe bercer de cette idée, mais quelques jours après, Sigismond ayant dit dans une aſſemblée des quatre nations que ſon intention étoit toujours qu'avant de procéder à l'élection d'un Pape ou terminât l'affaire de la réformation, les Cardinaux, les Italiens, les François & les Eſpagnols, rejeterent ſi durement cette propoſition, que l'Empereur en fut très-offenſé; il ſoutint avec beaucoup de fermeté, mais inutilement, ſon opinion, ne ramena aucun des oppoſans, ſoupçonna le ſacré college d'être la véritable cauſe du refus qu'il eſſuyoit, & défendit ſéverement aux Cardinaux de s'aſſembler entr'eux, à moins qu'il ne leur en donnât la permiſſion ou l'ordre. Bien loin d'intimider les oppoſans, cet acte d'autorité ne ſervoit qu'à les irriter, & ils proteſterent tous qu'ils ne vouloient s'occuper d'autre affaire que de l'élection d'un ſouverain Pontife. Vivement ulcéré de cette déclaration qu'il regardoit comme une injure faite à ſa prééminence, l'Empereur en fut ſi courroucé, que, dans les premiers mouvemens de ſa colere, il réſolut de faire arrêter & conduire dans les priſons tous les Cardinaux; mais, ajoutent quelques auteurs contemporains, ſongeant aux ſuites d'une auſſi violente entrepriſe, il ſe réduiſit à ſix Cardinaux qu'il projetta de faire arrêter comme les plus turbulens & ceux qui lui montroient le moins d'égards dans leurs oppoſitions; & ces auteurs prétendent qu'il n'auroit pas tardé à exécuter ce deſſein, ſi l'Evêque de Wincheſter n'eut par ſes adroites négociations engagé les deux partis à ſe réunir & à convenir qu'on commenceroit par remplir le S. Siege, que tout de ſuite on travailleroit à la réformation de concert avec le Pape élu, auquel il ne ſeroit pas permis de s'éloigner de Conſtance avant que cette grande affaire eût été terminée (1).

Les Cardinaux l'emportent ſur l'opinion de l'Empereur.

D'après cette réſolution les Cardinaux & ſix Prélats de chaque nation auxquels, pour cette fois ſeulement, & ſans tirer à conſéquence, on accorda le droit de ſuffrage, s'aſſemblerent en conclave dans le Palais épiſcopal. Les premieres ſéances ne furent rien moins que paiſibles, le députés voulant que l'on choisît chacun un Pape de ſa nation, à l'excluſion des autres; enſorte que pendant pluſieurs jours, il y eut de très-vives diſputes; juſqu'à ce que les Allemands s'uniſſant aux Italiens, déciderent la pluralité des ſuffrages en faveur d'Othon Colonne, Romain & Cardinal Diacre du titre de S. George; il prit le nom de Martin V, & ſon élection fut également approuvée de tous les partis, & fut très-agréable à Sigismond, ainſi qu'aux Allemands. Cet Othon, fils du Prince Agapet Colonne, créé Cardinal il y avoit douze ans par le Pape Innocent V, avoit été l'un des plus zélés partiſans de Grégoire XII, & s'étoit fort diſtingué par ſa rare capacité dans les affaires, autant que par ſon zele pour la juſtice, & la réputation qu'il s'étoit faite dans ſa jeuneſſe par ſa profonde connoiſſance dans le droit canon, qu'il avoit profeſſé à Pérouſe. Lors de ſon élection au ſuprême Pontificat, il étoit âgé de 50 ans. La nouvelle de la promotion ne fut pas plutôt annoncée, que Sigismond, enchanté du choix qu'on avoit fait, entra dans le conclave, & emporté

Othon Colonne élu Pape prend le nom de Martin V.

(1) Schelſt. *Pag.* 266. Van der Hardt. *T.* 4. *P.* 1415--1450.

porté par un zele très-peu politique, il alla ſe proſterner aux pieds du nouveau Pape. Frideric II, ni Henri IV, quelqu'amitié qu'ils euſſent pu avoir pour un Cardinal élu Pape, n'euſſent eu garde de s'oublier à ce point: ils connoiſſoient trop la ſupériorité de leur rang, pour avoir négligé dans cette occaſion d'uſer du droit qu'avoient eu précédemment les Empereurs de confirmer l'élection du chef de l'Egliſe, avant que l'on procédât à ſon couronnement. Sigismond ne ſongea point combien ſa démarche imprudente préjudicioit aux droits de ſon ſceptre & nuiroit à ſes ſucceſſeurs, & peu content de cette marque de foibleſſe, l'Empereur, quand le nouveau Pape alla, ſuivant l'uſage, à cheval, du conclave à la Cathédrale, tint humblement les rênes du cheval ſur lequel Martin V étoit monté. Du reſte, la cérémonie fut d'autant plus ſolemnelle, qu'outre l'Empereur & pluſieurs Princes Allemands qui y aſſiſterent, il y avoit auſſi les Ambaſſadeurs de douze Rois Catholiques. Sans doute ils virent avec autant de ſurpriſe que d'admiration les ſoins pieux du chef de l'Empire autour des rênes du cheval du nouveau Pontife (1).

Hiſt. d'Allemagne, 1400-1440.

Imprudentes démarches de Sigismond.

Afin qu'il ne reſtât plus aucune étincelle de ſchiſme, les Cardinaux & les Evêques ſe donnerent beaucoup de mouvemens pour obtenir la ceſſion de Bénoit XIII; il répondit très-froidement à leurs ſollicitations; on députa vers lui le Cardinal de Piſe, & Bénoit ne répondit autre choſe aux repréſentations, aux mouvemens & aux exhortations du Cardinal, ſi non qu'on lui laiſſât le ſoin de rendre la paix à l'Egliſe, dont il étoit & vouloit conſerver le titre de chef tant qu'il vivroit; qu'au reſte, il en écriroit, & qu'il offroit même d'en parler à Othon, qu'il ſavoit être un homme fort ſenſé. Il perſiſta dans cette obſtination juſqu'à ſa mort qui n'arriva que ſix ans après, en 1424, & qui même n'éteignit pas entierement le ſchiſme, puiſque les deux ſeuls Cardinaux qui fuſſent reſtés attachés à Bénoit, & qui ne l'avoient point quitté, créerent Pape un Chanoine de Barcelone, qui accepta le Pontificat, prit le nom de Clément VIII, & s'en démit enſuite pour l'Evêché de Majorque, que le chef de l'Empire lui fit obtenir. A peu près dans le tems qu'on s'efforçoit ſi vainement d'engager Bénoit à ſe démettre, on apprit à Conſtance la nouvelle de la mort du Cardinal Ange Corraro, qui avoit pendant ſi long-tems été Pape ſous le nom de Grégoire XII. Comme il s'étoit en quelque ſorte démis volontairement, on lui fit à Conſtance un ſervice très-magnifique, & Sigismond lui-même aſſiſta à ſes funérailles (2).

Refus de Bénoit XIII d'abdiquer la Papauté. 1418.

Cependant Martin V, qui ne cherchoit qu'à ſe rendre agréable & à ſe concilier l'attachement de tous les Princes, ſe donna beaucoup de ſoins pour engager Louis de Baviere Ingolſtadt, & Henri de Baviere Landshut, qui, au ſujet du partage de leurs Etats s'étoient voués une haine immortelle, à terminer leurs diviſions, ils rejeterent l'un & l'autre ſa médiation, ainſi que les moyens de conciliation que l'Empereur leur propoſa. Martin V fut plus heureux dans les démarches qu'il fit auprès de Sigismond, pour l'engager à ſe réconcilier avec Frideric, Duc d'Autriche, qui, dépouillé de ſes Etats, promit non ſeulement de ne manquer jamais de fidélité à l'Empereur, mais auſſi de lui payer en forme d'amende une ſomme de 60000 florins d'or. Si-

Réconciliation de Sigismond avec Frideric, Duc d'Autriche.

(1) *Hiſt. du concile de Conſtance. Tom. 2. L. 6.* (2) *Idem. Ibidem.*

SECT. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400-1440.

gismond à ce prix fit grace à Frideric, lui quitta même vingt mille florins des soixante mille que le Duc avoit promis, & lui restitua une partie des Etats dont il avoit été privé lorsqu'on l'avoit mis au ban de l'Empire; mais l'Empereur ne put obliger les Suisses à rendre à ce Prince les fiefs dont ils s'étoient emparés, ni de les céder à lui-même. Les Suisses répondirent que l'une des conditions de la guerre qu'ils avoient faite à grands frais contre le Duc d'Autriche avoit été qu'ils resteroient en possession des pays dont ils s'empareroient sur ce Prince. Sigismond ne croyant pas devoir recourir aux armes pour forcer les Suisses à restituer ces domaines, s'accommoda avec ceux des Cantons qui s'étoient aggrandis aux dépens de Frideric, & au moyen de quelques sommes d'argent que ces Cantons payerent au chef de l'Empire; il convint qu'ils resteroient en possession des places & des terres qu'ils avoient ravies au Duc (1).

Sigismond n'avoit, du moins depuis qu'il occupoit le trône impérial, aucun des vices de Wenceslas; mais il avoit, comme lui, le défaut d'être fort prodigue; & même quelquefois peu délicat sur les moyens de remplir ses coffres, épuisés par ses profusions: il se trouvoit souvent dénué de finances, & alors il avoit recours aux emprunts: il engageoit des places & des villes, qu'il n'étoit rien moins qu'exact à dégager; dans l'un de ces cas qui arrivoient très-fréquemment, il s'adressa aux Anglois qui lui remirent une partie de la dot de Blanche, fille de leur Roi & épouse de l'Electeur Palatin qui avoit consenti à cet arrangement: mais dans la suite l'Electeur redemandant cette portion de dot à l'Empereur, celui-ci fort offensé d'une telle demande menaça l'Electeur de le contraindre par la force des armes, à restituer tous les fiefs & tous les domaines qu'il l'accusoit d'avoir usurpés sur l'Empire. Cette maniere de payer une dette ulcéra vivement l'Electeur, & dans cet instant le chef de l'Empire & ce Prince furent irréconciliablement brouillés.

Cause de rupture entre Sigismond & l'Electeur Palatin.

Pendant que Sigismond s'approprioit en partie la dot de l'épouse de l'Electeur Palatin, refusant de rendre l'argent que le Roi d'Angleterre avoit envoyé à son gendre; Wenceslas en Bohême chancelloit sur son trône, & ses provinces ravagées ne pouvoient resister aux fureurs d'une foule de fanatiques, qui, le fer & la flamme à la main, portoient de contrée en contrée la désolation & la mort. Ces fanatiques étoient les sectateurs de Jean Hus & les vengeurs de Jérôme de Prague. Ce torrent destructeur se fut peut-être dissipé après avoir ruiné une partie de l'Etat, s'il n'eut été guidé par le célebre & redoutable Ziska, (le plus impitoyable des hommes, le plus habile Général de son tems,) & par Nicolas de Hussinetz, qui, avec moins de talens, étoit infiniment plus ambitieux que Ziska. Nicolas, Gentilhomme ordinaire, peu distingué par sa naissance & beaucoup moins par ses qualités, n'aspiroit à rien moins qu'à s'élever au trône de Bohême, & il crut que le fanatisme & l'apparence du zele qu'il montroit pour la doctrine de Jean Hus seconderoient ce projet insensé. Malgré sa dissimulation, on démêla ses vues; mais comme on ne le craignoit pas assez pour le punir, on se contenta de l'éloigner de Prague, & il alla aux environs de Bechin où, à force d'hypocrisie, & de discours séditieux il ameuta quarante mille fanatiques, se mit à leur tête, alla

(1) Gerard de Roo *Histor. Austr.* P. 144.

Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

Troubles en Bohême & fureurs des Hussites.

camper sur une montagne, qui prit le nom de *Thabor*, harangua si fréquemment ses troupes, les laissa vivre avec tant de licence, & leur inspira un tel fanatisme, que ne doutant plus qu'elles ne fussent entierement dévouées à ses volontés, il leur proposa de se donner pour Roi un Hussite zélé, qui se fut signalé par son attachement à la doctrine de Jean Hus, & capable par sa valeur autant que par son habileté de contraindre Wenceslas à renoncer au trône, & d'attirer à son parti le reste des Bohémiens. Les troupes ébranlées par ce discours, & flattées d'ailleurs du droit que leur donnoit leur Général de faire un Roi, paroissoient disposées à procéder à cette élection, lorsqu'un Prêtre Hussite nommé Coranda, se leva, condamna hautement le proposition de Nicolas, opina pour la liberté Républicaine, montra qu'en se donnant un souverain, ils se forgeroient une chaîne qui tôt ou tard les accableroit, parla avec tant de véhémence, que les troupes applaudissant à son avis rejeterent d'une voix unanime la proposition de Nicolas de Hussinetz (1).

Nous avons dit plus haut que Jean Hus avoit eu le Rectorat de l'Université de Prague, & qu'il n'étoit resté dans ce corps académique que des Professeurs attachés à la doctrine de ce Recteur : aussi les Hussites obtinrent aisément un décret de cette Université en faveur de leurs opinions : ce décret n'eut pas plutôt été rendu public, qu'une foule de Bohémiens qui jusqu'alors n'avoient osé se déclarer embrasserent hautement la nouvelle doctrine, & ne s'entretenoient que des moyens violens qu'il falloit employer pour venger la mort de Jean Hus & celle de Jérôme de Prague, victimes de la mauvaise foi, l'un du chef de l'Empire & l'autre du concile. Allarmés de ces propos menaçans, les seigneurs de Bohême, qui se trouvoient à Prague, s'assemblerent, & après avoir délibéré sur ce qu'il convenoit de faire pour le bien de l'Eglise & du Royaume, ils nommerent plusieurs d'entr'eux pour aller prier Wenceslas de se rendre au plutôt dans la capitale, afin de prendre de concert avec ses plus fidelles sujets les mesures les plus convenables. Wenceslas qui n'avoit fait encore aucune attention au malheureux état de ses provinces dévastées par les Hussites, aux fureurs & aux excès d'une partie des Bohémiens soulevés ni aux risques qu'il couroit lui-même, poursuivoit le cours de ses débauches dans le chateau de Tocksnick situé sur la cime d'une montagne dans le département de Podwerder. Enyvré de vin, de plaisir ou plutôt de crapule, au milieu de ses concubines, il ne songeoit guere aux affaires, lorsqu'appercevant de loin ces seigneurs députés qui venoient droit au château, la terreur s'empara de lui, & croyant que c'étoit une troupe envoyée par les Magistrats de Prague qui avoient résolu de le faire enfermer pour la troisieme fois, il donna ordre qu'on redoublât sa garde, les attendit en frémissant, & fut si satisfait quand il sut que ce n'étoient que les députés des seigneurs de Bohême, qu'il consentit à les entendre : mais quoique remis de sa terreur, il eut toutes les peines du monde à se laisser persuader de répondre à l'invitation des seigneurs, & ce ne fut en quelque sorte que forcément qu'il s'éloigna de Tocksnick & retourna à Prague avec les députés (2).

Lâche conduite de Wenceslas.

Informés du retour du Roi dans sa capitale plusieurs seigneurs Hussites déterminés par Nicolas de Hussinetz, allerent conjurer Wenceslas de vouloir

(1) Dubravius *Hist. Bohem.* Balb. *Mss.* Wratislas P. 8, 9. (2) Idem ibidem.

Sect. IX. Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

bien leur accorder avec la liberté de culte quelques églises où ils puissent prier à leur maniere, communier sous les deux especes, & établir des pasteurs pour instruire le peuple. Le Roi craignant également de leur refuser, & de les satisfaire, promit de rendre réponse dans quelques jours, & s'approchant de Hussinetz, *mon ami*, lui dit-il, *vous filez une corde pour vous faire pendre tôt ou tard.* Quoique dévoré d'ambition, Nicolas de Hussinetz se déconcertoit à l'avis que lui donnoit Wenceslas, & soupçonnant que ce Monarque avoit pénétré ses projets, il pâlit, répondit en bégayant, sortit du palais, prit la fuite, se sauva précipitamment dans le Canton de Bechin, rassembla tous les Hussites qui voulurent se joindre à lui, reprit courage & se mit à leur tête. Cependant les seigneurs attachés à la doctrine de Jean Hus, fatigués de solliciter en supplians, prirent les armes, coururent au palais & demanderent avec une allarmante fermeté, qu'on leur accordât des églises. Wenceslas fut très-effrayé; deux de ses conseillers se laissant moins intimider, allerent au devant des Hussites, & leur dirent que ce jour là même le Roi leur auroit accordé tout ce qu'ils demandoient, & au delà, mais qu'irrité de les voir armés il avoit tout à coup changé de résolution, ne pensant pas qu'il convint à son rang d'accorder à des sujets rebelles une grace qu'ils osoient demander les armes à la main. Au reste, ajouterent ils, le moyen le plus sûr que vous ayez d'obtenir tout ce que vous voudrez est d'apporter vos armes au palais, & de les déposer aux pieds du Roi (1). Les Hussites évidemment coupables, & connoissant l'extrême sévérité de Wenceslas, ou plutôt son insatiable cruauté; étoient dans le plus grand embarras & craignoient également, soit qu'ils obéissent, soit qu'ils réfusassent d'obéir, mais Ziska sut bientôt les déterminer, *avez-vous donc perdu la tête*, leur dit il, *quelle terreur panique vous saisit, & de qui vous allarmez-vous? je connois beaucoup mieux que vous Wenceslas* (2); *il n'est rien moins que méchant*; *au contraire, il est des occasions où il est très bon: il sera si content de vous voir bien armés, qu'à coup sûr il vous laissera vos armes*; *suivez moi; il me connoit, ce sera moi qui vous présenterai à lui.* Ziska s'étoit fait un nom célebre parmi les plus intrépides guerriers. Les Hussites le choisirent pour leur chef; ils marcherent sous sa conduite au palais; & en abordant Wenceslas; *Sire*, dit-il, *vous voyez une troupe de sujets fideles, qui, conformément à vos ordres, ont pris les armes & sont prêts à défendre votre majesté contre ses ennemis aussitôt qu'ils nous seront connus.* La contenance fiere de l'orateur, & le grand nombre des seigneurs Hussites firent la plus forte impression sur le Roi, qui en effet, leur fit l'accueil le plus honnête, & les renvoya avec leurs armes. Dès ce jour là Ziska fut reconnu chef suprême & Général des Hussites & dès ce jour là aussi il s'occupa tout entier des moyens d'exécuter les grandes entreprises qu'il méditoit depuis long-tems (3).

Demande des Hussites à Wenceslas.

Ils sont fortement soutenus par Ziska.

Cependant Sigismond informé des troubles de Bohême, & de la vengeance éclatante que les séditieux vouloient tirer de la mort de Jean Hus, écrivit aux seigneurs les plus distingués du parti des Hussites, & après leur avoir

(1) Balbin. Dubrav. *Hist. Bohem.* (2) Ziska devoit d'autant plus connoître Wenceslas qu'il avoit été long-tems son chambellan. Le vrai nom de Ziska étoit Jean de Trocznou: il avoit perdu un œil dans une bataille, & depuis, il fut nommé Ziska, qui en langue Bohémiene signifie *Borgne.* (3) Theob. *Bell. Hussit.* Balbin. Ep. *Rer. Bohem.*

représenté les irréparables maux que causeroit à leur patrie, environnée de puissans ennemis, une rebellion toujours punissable, mais beaucoup plus encore dans les circonstances où l'on se trouvoit alors; il ajoutoit que du moins on n'avoit aucune sorte de reproche à lui faire concernant la mort de Jean Hus, équitablement condamné comme hérétique par des juges très-éclairés. L'Empereur eut mieux fait de ne pas parler du supplice de Jean Hus: car pouvoit-il ignorer que l'on seroit toujours fondé à lui reprocher d'avoir laissé condamner & exécuter un homme, qui ne s'étoit rendu à Constance que sur les assurances d'un sauf-conduit qui lui garantissoit la vie, & la plus entiere liberté dans son voyage & retour en Bohême? n'étoit-on pas autorisé à lui reprocher éternellement d'avoir manqué de parole à Jean Hus; d'avoir violé atrocement le droit des gens? n'avoit-il pas reconnu lui-même du moins tacitement cette irréparable faute, lorsque honteux d'avoir si cruellement trompé Jean Hus, il avoit refusé de tromper Jérôme de Prague & de lui envoyer aussi un sauf-conduit? Pourquoi donc rappeller aux seigneurs Hussites, son infidélité au sauf-conduit accordé à Jean Hus? infidélité qui n'étoit très-assurément pas le plus bel endroit de sa vie (1).

Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

Lettre maladroite de Sigismond aux Hussites.

Tandis que Sigismond s'excusoit fort mal-adroitement auprès des seigneurs de Bohême, il souffroit à Constance des actes de supériorité que jamais il n'eut dû souffrir. En effet, le Pape Martin V, dans une congrégation qu'il avoit fait assembler, y fit reconnoître Roi des Romains Sigismond, qui dans l'Europe entiere, même par Wenceslas son frere, étoit reconnu Empereur. A la suite de cette plus qu'inutile cérémonie, Martin V célébra pontificalement la messe, & à la fin du sacrifice, Sigismond se prosternant très-humblement aux génoux du Pape, celui-ci le proclamant Roi des Romains, déclara *qu'en vertu de son autorité apostolique il suppléoit à tous les défauts qui auroient pu vicier son élection.* Que Martin V ait tenu ce langage vraiment injurieux, il n'y a là rien de bien surprenant; ses prédécesseurs, comme lui, serviteurs des serviteurs de Dieu, étoient aussi dans l'usage de s'arroger sur le chef de l'Empire une supériorité qu'ils n'avoient pas: mais que l'Empereur ait entendu sans émotion une déclaration semblable, que les Electeurs qui assistoient à cette messe pontificale, ne se soient point élevés contre cette offensante déclaration, qu'ils n'ayent pas dit au Pape qu'il attentoit à leurs prérogatives, & qu'il n'y avoit que le college Electoral qui put suppléer aux défauts d'une élection; c'est ce qui doit surprendre. Quant à Sigismond il étoit trop occupé de la très-inutile cérémonie du couronnement, pour entendre rien de ce qui se passoit ou se disoit autour de lui. Il fit plus, & lorsqu'il eut reçu la couronne; pénétré de reconnoissance, il fit lire un acte par lequel il promettoit au S. Siege la plus inviolable fidélité: on aimeroit bien mieux qu'il eut fait lire un acte par lequel approuvant, comme il en avoit le droit, le choix que les Cardinaux avoient fait d'Othon Colonne, il eut suppléé par son autorité impériale à tous les défauts qu'on auroit pu connoître dans son élection. Du moins il y eut eu alors quelqu'apparence d'égalité entre les deux chefs: mais le souverain Pontife s'arrogea toute la prééminence & l'Empereur eut la foiblesse de la lui céder (2).

Singuliere déclaration de Martin V, & complaisance encore plus singuliere de Sigismond.

(1) Cochl. *Hist. Hussit.* L. 4. Theob. *Bell. Hussit.* (2) *Hist. du concile de Constance.* Tom. 2.

Sect. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400-1440.

Toutefois, Martin V qui montroit tant de zele pour les intérêts temporels du S. Siege; ne paroissoit rien moins qu'occupé du soin de réformer l'Eglise dans son chef & dans ses membres. Quand on lui en parloit, ou il tâchoit de détourner la proposition, ou, quand il se voyoit trop vivement sollicité, il demandoit, sous mille différens prétextes, des délais, qui à la fin impatienterent si fort les députés des quatre nations, qu'ils lui déclarerent que la réformation ayant été le but principal du concile leur intention étoit que l'on s'en occupât sérieusement, & que toute autre affaire fut remise après la décision de celle-là. Les sollicitations devinrent si pressantes, que Martin V ne pouvant plus éluder, changea tout à coup de conduite, & témoignant lui-même le désir le plus ardent pour cette réforme, il publia quelques constitutions qui lui eussent fait sans doute le plus grand honneur, s'il eut réellement agi de bonne foi. Par l'une de ces constitutions: il révoqua toutes les dispenses & exemtions accordées depuis le Pape Grégoire XI: il proscrivit même très-généreusement l'abus qui s'étoit introduit, d'appliquer au profit de la chambre apostolique, c'est-à-dire au souverain Pontife, les revenus des églises vaccantes. Il déclara nulles toutes dispenses accordées à de simples Clercs pour posséder des bénéfices, qui éxigeoient que les possesseurs fussent revêtus des ordres sacrés. Il voulut que les anciennes ordonnances sur la décime & sur la modestie des habits des ecclésiastiques fussent remises en vigueur; il statua qu'à l'avenir les revenus des bénéfices vaccans seroient mis en réserve pour être délivrés aux successeurs à ces bénéfices, dans le cas où ils ne seroient pas chargés de dettes; où dans le cas contraire, qu'ils seroient employés à les acquitter. Enfin, il se réserva à lui seul le droit d'imposer des décimes, & dans les occasions urgentes, celui d'accorder des indulgences; abus dont la supression eut du commencer le grand ouvrage de la réformation (1).

Adroite Politique de Martin V & constitution qu'il publie pour la réformation.

Cette derniere constitution de Martin V, paroissoit annoncer en lui tant de zele & tant de bonne-foi, que les Allemands persuadés qu'il désiroit sincérement qu'il ne restât plus ni abus à réformer, ni opinion équivoque & qui put dans la suite donner lieu à de nouvelles contestations, demanderent que l'on réglât par une loi expresse, qu'un concile avoit de droit la puissance de déposer un Pape, non seulement à cause d'hérésie, mais aussi pour simonie & pour tout autre crime, qui par sa nature ou sa notorieté, scandalisoit l'Eglise. Il est vrai que c'étoit à cette supériorité de puissance du concile que Martin V devoit le suprême Pontificat; mais il étoit encore plus vrai que, devenu chef de l'Eglise, & par cela même se croyant fort au dessus des conciles, il ne pensa pas devoir renoncer à la prééminence qu'il prétendoit l'élever fort au dessus de l'Eglise assemblée: aussi, pour ne blesser ni ceux qui l'avoient élu, ni les Allemands, ni déroger à ses prérogatives, assura-t-il que ce point n'avoit rien de relatif à la réformation & décida-t-il qu'il n'y avoit nulle néceffité à rien statuer de nouveau sur cet objet (2).

Proposition embarrassante éludée par Martin V.

Aux démarches, aux soins & à l'activité de Martin V, on ne doutoit point que ce Pontife ne désirat la réformation, & déjà l'on regardoit cette impor-

(1) Person. *Act.* 6. Gobelin. *Hist. du concile de Constance.* (2) Id. *Hist. d'Allemagne* par le P. Barre. *Tom.* 7. *Pag.* 215.

tante opération comme presque terminée; le Pape cependant ne pensoit à rien moins qu'à répondre sur ce point aux vues des nations de la Chrétienté: Sigismond étoit celui qui paroissoit désirer le plus ardemment que l'on mît fin à cette affaire: le souverain Pontife, dans la vue de fixer l'attention du Monarque sur un objet qui pût l'intéresser plus directement; de concert avec le sacré college, accorda pour un an au chef de l'Empire une décime sur tous les biens ecclésiastiques d'Allemagne. Sigismond qui se trouvoit alors avoir grand besoin de suppléer à ses fonds épuisés, fut très-sensible à ce présent auquel il ne s'attendoit pas, & chargea l'Archevêque de Riga de faire, de concert avec les Evêques de Passau & de Brandebourg, la levée de cet impôt. Ces trois prélats qui pensoient beaucoup plus en avides traitans qu'en pasteurs désintéressés, & qui comptoient que pour reconnoître leurs soins, il resteroit entre leurs mains une partie de cette décime, procéderent avec la plus grande vigueur; &, peu contens d'excommunier quiconque refuseroit de donner la dixieme partie des revenus de ses bénéfices, ils menacerent les désobéissans de les contraindre par la force des armes & de les faire jeter dans les prisons: quelques séveres que fussent ces procédés, ils ne réussirent point; la plûpart des ecclésiastiques, & sur-tout des riches bénéficiers refuserent obstinément de se soumettre à cet impôt, qui n'étoit en effet qu'une énorme vexation. Les plus modérés se contenterent de faire de très-vives remontrances aux préposés à la levée de cette décime; les plus indignés murmurerent publiquement contre l'injuste prodigalité de Martin V, qu'ils prétendoient n'avoir aucun droit de disposer de biens qui ne lui appartenoient pas; & quelques uns condamnerent avec assez peu de ménagement l'avidité tout aussi oppressive de Sigismond, qui avoit accepté du souverain Pontife le privilege inique de fouler ses sujets, & de leur ravir leurs biens; & tous maudirent hautement les trois prélats qui les avoient menacés d'excommunication; on ignore comment se termina cette querelle qui répandit beaucoup de troubles dans l'Allemagne entiere (1).

Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

Décime accordée à l'Empereur par le Pape qui cherche à se l'attacher.

Depuis environ une année la Hollande, le Hainaut & le Brabant, étoient dans la plus violente agitation. De son mariage avec Marguerite de Bourgogne, Guillaume, Duc de Frise, Comte de Hollande & de Hainaut, n'avoit laissé que Jacqueline, veuve de Jean, Dauphin de France, elle fut reconnue souveraine de Hollande & de Hainaut, & elle commençoit à régner paisiblement, lorsque son oncle Jean de Baviere, Evêque de Liege, prétendit qu'il devoit succéder au Duc de Frise préférablement à sa niece. Deux factions appellées, l'une des Hameçons, l'autre des Cabillaux divisoient alors la Hollande. Jacqueline, Princesse jeune & imprudente donna toute sa confiance aux Hameçons, & les Cabillaux irrités entreprirent, pour se venger, de donner un curateur à leur souveraine. Ils jeterent les yeux sur Jean de Baviere, qui accepta très-volontiers le titre qu'on lui donnoit. Les Hameçons refuserent de recevoir le Prélat, & prétendant que Guillaume par son testament les avoit déclarés tuteurs de sa niece, ils prirent les armes; Jean de Baviere employa le même moyen pour se maintenir dans la tutelle, & les deux provinces furent cruellement ravagées par les deux partis. Après les

Guerre en Hollande & sa cause.

(1) Von der Hardt. *T.* 2.

Sect. IX. Hist. d'Allemagne, 1400-1410.

plus cruelles hostilités, les Hameçons, commandés par Bréderode & les Cabillaux sous les ordres de Guillaume d'Arkel, en vinrent à une action décisive, aux environs de Gorcum: la bataille fut longue & meurtriere; la victoire, après avoir flotté incertaine entre les deux partis, se déclara pour les Hameçons, qui à la vérité, perdirent Walcran de Bréderode leur Général: mais les Cabillaux, outre Guillaume d'Arkel qui resta parmi les morts, laisserent aussi un nombre infini des leurs sur le champ de bataille (1).

Mariage de Jacqueline avec le Duc de Brabant & de l'Evêque de Liege avec une niece de l'Empereur.

Cette action n'avoit fait qu'affoiblir les deux partis, qui n'avoient rien perdu de leur animosité mutuelle, & qui continuerent de s'entredétruire avec plus de fureur. Jean de Bourgogne, oncle de Jacqueline crut que le moyen le plus sûr de servir sa niece, & de renverser les projets de l'Evêque de Liege, seroit de la marier avec un Prince puissant, & il choisit le Duc de Brabant, jeune seigneur, cousin germain, & de plus filleul de Jacqueline. Ces obstacles ne l'arrêterent point, il fit proposer cette union aux Etats de Hollande & de Hainaut qui l'approuverent: il envoya demander à Martin V des dispenses pour permettre à Jacqueline d'épouser son cousin Germain & son filleul, & Martin accorda tout. Jean de Baviere Evêque depuis 28 ans, fut si piqué contre le Duc de Bourgogne, que, pour se mettre en état de poursuivre ses prétentions & la guerre qu'il avoit commencée, il imagina de se marier aussi, quoiqu'il fut soudiacre. Dans cette vue s'adressant à l'Empereur, il le pria de le déclarer légitime possesseur de la Hollande & du Hainaut, comme successeur de droit de Guillaume, Duc de Frise; il lui demanda aussi en mariage Elisabeth, Duchesse de Luxembourg, veuve d'Antoine, Duc de Brabant, & au Pape, auquel il remettoit son Evêché, la dispense de se marier, quoique soudiacre, & celle d'épouser la Duchesse, quoiqu'il eut tenu sur les fonds de baptême une de ses filles. Sigismond accueillit les propositions de Jean de Baviere, & n'y ayant nulles difficultés de la part du souverain Pontife, reconnut Jean, Duc de Frise, Comte de Hainaut, de Hollande & de Zélande. Le Pape, afin de se rendre encore plus agréable au chef de l'Empire, promit d'annuller la dispense qu'il avoit accordée à Jacqueline, quoiqu'au fond elle ne fut pas plus révocable que celle qu'il accordoit à Jean de Baviere; & en effet, il eut soin de la révoquer fort peu de jours après: mais il n'étoit plus tems, & Jacqueline étoit déjà mariée avec le Duc de Brabant. L'Empereur qui regardoit le projet de ce mariage comme entierement renversé, fut très-offensé d'apprendre que cette union étoit consommée, &, que pour comble de chagrin, Martin venoit de confirmer la dispense qu'il avoit accordée & révoquée ensuite (2).

Mécontentement de l'Empereur contre le Pape.

Il se plaignit amérement au souverain Pontife, qu'il accusa d'être de connivence avec Jacqueline: il lui reprocha d'avoir violé les canons en permettant un mariage entre deux cousins germains, & lui dit très-vivement que c'étoit manquer fort scandaleusement au rang qu'il occupoit que d'autoriser des unions aussi condamnables & d'inviter par de semblables dispenses les Chrétiens à vivre dans la discorde & à se souiller de péchés. Martin eut pu répondre à l'Empereur qu'il n'y avoit pas

(1) *Chronic. Fland.* Monstrelet. *Tom.* I. *app.* Suffridi *ad ann.* 1416. Bzovius *ad ann.* 1418. (2) Vindeck. c. 14. Rimer. *act. Publ.* T. 9.

pas plus de mal à permettre le mariage entre deux cousins germains, qu'à le permettre à un ecclésiastique Evêque depuis 28 ans & soudiacre.

Hist. d'Allemagne, 1400-1410.

Toutefois, Sigismond ne pouvant empêcher ce qui étoit fait, se déclara plus hautement qu'il ne l'avoit fait jusqu'alors le protecteur de Jean de Baviere. Il publia un décret par lequel il ordonnoit qu'il seroit investi des Comtés de Hollande & de Hainaut, qu'il déclaroit être deux fiefs revertis à l'Empire. De concert avec les Etats de ces deux provinces, le Duc de Brabant envoya dire à Sigismond que jamais ces deux Comtés n'avoient été des fiefs impériaux, & que d'ailleurs, les femmes y étoient appellées à la succession, toutes les fois qu'elles se trouvoient, comme Jacqueline, les plus proches parentes des derniers souverains. Secondé par le Chef de l'Empire, Jean de Baviere, époux d'Elizabeth de Luxembourg, fit équiper une puissante flotte, alla ravager les côtes de Hollande, s'empara de quelques villes, eut des succès, éprouva des défaites, & cette guerre après quelques mois d'hostilités & de fureurs, fut terminée à la satisfaction des deux partis, par un traité dont les conditions principales furent que Jean de Baviere seroit établi pour trois ans Gouverneur de Hollande, de Zélande & de Frise: qu'il garderoit en toute propriété les villes de Gorcum, Dordrecht, Leerdam, Arkel, Woerden, de Rotterdam, la Brille & Worcom: qu'il renonceroit en faveur de Jacqueline, à toutes ses prétentions sur la Frise, la Hollande & le Hainaut: enfin, que Sigismond reconnoîtroit que jamais le Hainaut & la Hollande n'avoient relevé de l'Empire (1).

Le Duc de Brabant soutient contre Sigismond les droits des Comtés de Hollande & de Hainaut.

Traité de Paix.

Cette guerre fatiguoit d'autant plus l'Empereur, que les soins qu'il prenoit à Constance pour tâcher de procurer la réformation de l'Eglise, ne lui laissoient ni assez de loisir, ni assez de liberté pour soutenir, comme il l'eut fait dans toute autre circonstance, l'époux de la Duchesse de Luxembourg. Cependant quelques mouvemens qu'il se donnat, quelque pressantes que fussent ses instances, les Cardinaux & le chef de l'Eglise demandoient tant de délais, trouvoient tant de prétextes, suscitoient tant d'affaires, que comprenant enfin que jamais il ne parviendroit à terminer cette affaire, il parut désirer qu'on mît fin au concile: Martin V qui le souhaitoit encore plus ardemment, indiqua la derniere Session pour le 22 d'Avril, & après un discours fort édifiant, il déclara le concile terminé. Comme il restoit encore bien des choses à régler à Constance, l'Empereur partit pour Zurick où il se proposoit de rester quelques jours: mais à peine il y fut arrivé, qu'il apprit que le Pape hâtoit les préparatifs de son départ, quoiqu'il lui eut promis d'attendre son retour. A cette nouvelle Sigismond revint précipitamment à Constance, où en effet, il trouva Martin V au moment de son départ. Ce départ fut très-solemnel: Martin accompagné de l'Empereur, de plusieurs Princes Allemands & d'une foule de Seigneurs sortit de son palais, à cheval, sous un dais magnifique, revêtu de ses habits pontificaux, la tête couverte d'une thiare enrichie de pierreries. Sigismond eut le brillant honneur de tenir à droite les rênes du cheval de Martin; l'Electeur de Brandebourg exerçoit la même fonction honorablement servile à gauche, tandis que Louis de Baviere Ingolstadt, Frideric d'Autriche & quelques autres Princes relevoient la housse & que plusieurs milliers de gentilshommes étoient à

Cloture du concile de Constance. 1418.

Départ de Martin V.

(1) Windeck & Rimer *ibid. Histoire du Hainaut.* P. 376.

Sect. IX. [illegible]

leur ſuite : cette marche traverſa la ville de Conſtance, & à la porte, Martin changea de cheval, & ſubſtituant à ſes vêtemens pontificaux, un habit rouge, alla à Gottleben toujours accompagné de Sigismond & des Princes, & s'y embarqua ſur le Rhin, pour ſe rendre à Schafhouſe (1).

De retour à Conſtance, l'Empereur n'en partit que le dernier jour du même mois de Mai; il prit la route de Straſbourg, viſita quelques villes impériales d'Alſace, & tandis qu'on croyoit qu'il voleroit avec une partie de ſes troupes au ſecours de la Bohême, il alla ſe repoſer de ſes pieuſes fatigues en Hongrie, où ſa préſence étoit beaucoup moins néceſſaire. En effet, jamais la Bohême n'avoit été auſſi cruellement agitée qu'elle l'étoit alors. Le fier Ziska portoit la mort & la terreur de province en province, & les Huſſites ſous ſes ordres paroiſſoient invincibles. Perſonne ne ſongeoit à arrêter ce torrent deſtructeur, & le lâche Wenceſlas, effrayé des ſuccès des fanatiques, avoit couru ſe renfermer dans le fort de Wiſerahd. Ziska informé de la fuite de ce mépriſable Monarque, ſe rendit dans la capitale, & ſuivi d'une innombrable foule de factieux, il fondit ſur les égliſes, pilla les monaſteres, & marcha vers l'hôtel de ville où il ſavoit que la foule étoit aſſemblée. De tous les ſénateurs, il n'y en eut que onze qui échapperent à la férocité de cet eſſaim de fanatiques; les autres tomberent entre les mains des Huſſites, qui les précipitant par les fenêtres, ſe faiſoient un jeu de les livrer à la populace qui recevoit les ſénateurs ſur la pointe des piques ou des lances. A la nouvelle de cet affreux maſſacre, Wenceſlas craignant pour lui-même parut très-conſterné; ſes courtiſans pénétrés de terreur gardoient un morne ſilence, lorſque le grand Echanſon s'écria qu'il y avoit long-tems qu'il prévoyoit toutes ces horreurs. Le Monarque regardant cette réflexion comme un reproche, & ſoupçonnant ce ſeigneur d'intelligence avec les Huſſites, s'élança ſur lui, le terraſſa & lui eut plongé un poignard dans le ſein, ſi une foule de ſeigneurs témoins de cette ſcene, n'euſſent arrêté ſon bras. Wenceſlas par ſon excès de colere, fut ſaiſi d'une attaque d'apoplexie, & reſta perclus de tout ſon corps, il ne ſurvécut que dix huit jours à cet accident, & mourut âgé de 58 ans, dans la 41e année de ſon regne ſur la Bohême, & 22 ans après avoir été élevé à l'Empire : il ne laiſſa point d'enfans de ſes deux femmes, Jeanne, fille d'Albert de Baviere, Comte de Hollande, & Sophie, fille d'Etienne, Duc de Baviere : la Bohême & l'Allemagne euſſent été heureuſes, ſi ce mauvais Prince fut mort 40 ans plutôt. La perverſité de ſes mœurs égaloit ſa férocité, & Wenceſlas étoit le plus atroce des tyrans (2).

Fureurs des Huſſites dans Prague.

Mort de Wenceslas. 1419.

Le trône de Bohême reſta vacant pendant quelque tems; car Sigismond avoit cedé vingt ſept ans auparavant en 1388, ſes droits ſur ce Royaume à Jean de Gorlitz ſon frere, qui étoit mort & n'avoit laiſſé qu'une fille nommée Eliſabeth, mariée avec Jean de Baviere : celui-ci eut tenté de faire valoir ſes droits à la couronne de Bohême; mais il avoit reçu tant de bienfaits de Sigismond, & d'ailleurs il étoit ſi peu en état de lutter contre un tel compétiteur, qu'il n'oſa ſoutenir ſes prétentions par la force des armes. Sigismond retenu en Hongrie par les plus importantes affaires, laiſſa la régence

(1) *Hiſtoire du Concile de Conſtance.* Reichent. L. 2.

(2) Balbin *Miſcellan.* L. 4. Dubrav. *Hiſt. de Bohem.* P. 627. Cochl. *Hiſt. Huſſit.* L. 4.

de Bohême à la Reine Sophie, veuve de Wenceslas. Sophie se renferma dans le château de Wisrhade, d'où elle fit de fréquentes sorties sur les Hussites: mais ceux-ci commandés par Ziska, triompherent des Bohêmes, taillerent en pieces leur cavalerie, & Sophie eut les plus grandes difficultés à échapper au massacre, & à gagner, seule avec son Général, le château de Wisrhade. Au bruit de la victoire de Ziska, une foule de paysans & de gentilshommes vint se ranger sous ses drapeaux; ensorte que se voyant à la tête d'une armée considérable, il ne mit plus de bornes à sa fureur & à la violence de ses hostilités. Tous les prêtres, tous les religieux qui tomboient dans ses mains, périssoient dans les supplices; il pilloit & détruisoit les églises, les monasteres, & les historiens de ce tems comptent jusqu'à 550 abbayes & couvents détruits de fond en comble par les Hussites (1). [illegible] [illegible]

Le seul qui eut pu s'opposer à ce torrent destructeur eut été Sigismond, qui y étoit d'autant plus intéressé, qu'il étoit reconnu Roi de Bohême: mais il ne pouvoit alors s'éloigner de ses Etats de Hongrie menacés par Mahomet I qui faisoit à Andrinople les plus grands préparatifs, & dont les troupes étoient prêtes à pénétrer en Hongrie: Sigismond, par sa vigilance & son activité déconcerta les projets des Turcs, qui tournerent leurs armes contre les Grecs. L'Empereur n'ayant plus rien à craindre pour la Hongrie s'occupa sérieusement des moyens de pacifier la Bohême, où le redoutable Ziska avoit fait des progrès étonnans; implacable dans ses fureurs, il avoit réduit en cendres Sedlitz, Crepomuck & Rabi; la réduction de cette derniere place ajoûta d'autant plus à la fierté de Ziska, qu'il y perdit le seul œil qui lui restat. Cet accident le rendit plus atroce dans ses vengeances; à la tête des Hussites, il alla former le siege du château de Wisrhade, dont il se fut rendu maître, si la place n'eut été promptement secourue par les troupes que Sigismond y envoya; de maniere que les Hussites repoussés jusques dans la ville de Prague dont ils s'étoient emparés, & ne pouvant espérer d'emporter Wisrhade d'assaut, furent contraints de faire une trêve de 4 mois, aux conditions qu'ils jouiroient de toute liberté de conscience, qu'ils restitueroient le fort de Saxenhausen, & que pendant les 4 mois que dureroit la trêve, ils ne commettroient aucune violence contre les monasteres, ni les religieux (2). Zi[illegible]a. 14[illegible]

Le calme commençoit à renaître, lorsqu'une lettre de Sigismond vint renouveller toutes les horreurs auxquelles la trêve sembloit avoir mis fin; il écrivit aux habitans de Prague qu'il viendroit incessamment chez eux, & que son dessein étoit de rétablir dans toutes ses parties le Gouvernement de Charles IV son pere. Cette lettre produisit un très-mauvais effet; car on n'avoit pas oublié les ordonnances séveres portées par Charles IV contre les hérétiques, ni son extrême déférence pour la cour de Rome. Les Hussites persuadés que Sigismond vouloit user contre eux de la plus grande rigueur, se souleverent, se réunirent, & rompirent la trêve; ils en vinrent aux plus violentes hostilités: supérieurs en nombre aux Catholiques, ils porterent la terreur, la désolation & la mort par tout où ils se répandirent, & les soldats de l'impitoyable Ziska étoient d'autant plus empressés à remplir les ordres de

(1) Cochl. Hist. Hussit. *Tom.* I. L. 6. Aventin. *Ann. Bojor.* L. 7. (2) Dubrav. *Hist. de Boh.* L. 24. *Aeneas Sylv.* cap. 29.

Sect. IX. Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

Négligence de l'Empereur.

leur Général, qu'il leur donnoit les biens des malheureux qu'ils avoient égorgés, & qu'il les mettoit en possession des couvents & des monasteres dont ils avoient massacré les religieux. Allarmé de ces désordres, & dans la vue de les faire cesser, Sigismond indiqua une diete à Brinn en Moravie, il s'y rendit avec la Reine Sophie, un Légat du Pape, & une foule de seigneurs: par ses soins & la sagesse de sa conduite, il rétablit le calme, du moins en Moravie, & les habitans de cette province s'engagerent à le seconder de toute leur puissance. Les seigneurs & les Magistrats de Prague invités par l'Empereur, se rendirent à cette diete, promirent de reconnoître Sigismond pour leur Souverain & le prierent d'oublier tout ce qui s'étoit passé; mais en même tems ils demanderent une liberté entiere de conscience, & la permission de communier sous les deux especes & de professer la doctrine de Jean Hus. Sigismond n'eut garde d'accepter ces propositions, mais il répondit qu'il leur notifieroit par écrit ses intentions. En effet, il fit très-peu de jours après publier une déclaration par laquelle il ne promettoit une amnistie générale aux Hussites, qu'à condition qu'ils cesseroient toutes les hostilités, qu'ils iroient déposer leurs armes & leur artillerie dans le château de Wisrhade: qu'ils abattroient les murs & les retranchemens qu'ils avoient élevés contre le fort de St. Wenceslas, que cessant de maltraiter les religieux & les ecclésiastiques, ils obligeroient les Généraux & commandans des places, d'abandonner les postes auxquels ils les avoient élevés, & qu'à leur place ils les céderoient & se soumettroient aux officiers du Souverain.

Négligence fatale de Sigismond & fanatisme des Hussites.

Cette déclaration intimida si fort les Hussites que sortant de Prague, ils se réfugierent les uns auprès de Ziska, les autres auprès de Nicolas de Hussinetz, & le feu de la révolte se ralluma plus vivement que jamais. Ziska plus fort qu'il ne l'avoit été encore, répandit de province en province la consternation; il devint la terreur de la Bohême, & son nom célebre en Europe remplissoit de frayeur les ennemis des Hussites. Sigismond trop persuadé que cette troupe de fanatiques conduite par un Général aveugle, n'étoit rien moins que redoutable, négligea pour le malheur de ses sujets, d'arrêter cet essaim de dévastateurs; dans la suite il ne put plus s'opposer à leur fureur, quand les Hussites agguerris & disciplinés en furent venus au point de se persuader qu'en exécutant les ordres de Ziska, c'étoit au Ciel même qu'ils obéissoient, & que le fanatisme les eut rendus aussi cruels, aussi terribles que leur chef. Déjà Ziska s'étoit signalé par une célebre victoire remportée sur Albert, Duc d'Autriche & Henri de Krawartz commandant de Moravie; les Hussites avoient massacré les Impériaux, & Ziska victorieux marchant vers Prague, s'étoit rendu maître de la nouvelle ville où il avoit rétabli les Hussites, qui fiers de leurs succès, avoient sommé le commandant du château de Wisrhade de leur livrer cette place; mais le Burgrave de Wirtemberg à qui Sigismond avoit confié la défense de cette forteresse, se trouvant trop foible pour résister, & ne voulant cependant point livrer le fort, usa de stratagême, & répondit qu'il ne demandoit que 15 jours pour se déterminer ou à répondre à la confiance de l'Empereur, ou à embrasser la doctrine de Jean Hus, pour laquelle il se sentoit beaucoup d'inclination; les Hussites enchantés des bonnes intentions qu'ils supposoient au Burgrave, lui accorderent sa demande; il profita de leur crédulité, envoya secretement vers Sigismond, qui fit partir un corps

de troupes; enforte que la citadelle de Wisrhade fut en état de repouſſer les attaques des aſſiégeans: ceux-ci furieux de la ſupercherie du Burgrave de Wirtemberg réſolurent de périr où de ſe rendre maîtres de cette place, furent puiſſamment ſoutenus par Ziska, pénétrerent dans le fort, & en furent repouſſés (1) par les Catholiques de Prague. Irrité des obſtacles qui rendoient ſes efforts inutiles, Ziska écrivit des lettres circulaires pour inviter tous les Huſſites à venir ſe ranger ſous ſes étendards; ils accoururent en foule; il battit les Impériaux, ſe préſenta ſous les murs de Prague dont les portes lui furent ouvertes; le Sénat, le Clergé, les citoyens allerent au devant de lui, & il fit ſon entrée au bruit des acclamations publiques. Ce triomphe & la ſoumiſſion des habitans de Prague ne ſatisfaiſoient qu'en partie les vœux & les hauts projets de Ziska; la réduction de Wisrhade pouvoit ſeule contenter ſes déſirs; ils pourſuivit avec une activité ſans égale cette grande entrepriſe (2).

Hiſt. d'Allemagne, 1400 1410.

Ziska victorieux va aſſiéger Wisrhade, & fait ſon entrée triomphante dans Prague.

Pendant que les diſſentions, le fanatiſme & le plus affreux brigandage ravageoient la Bohême & que malgré le ſecours des impériaux, les Catholiques expiroient ſous les coups des Huſſites, le Dannemarck étoit en proie aux plus funeſtes diviſions. Depuis que la Reine Marguerite avoit conclu, en 1411 une trêve avec la Maiſon de Holſtein, le calme paroiſſoit s'être ſolidement rétabli; mais les Comtes de Holſtein & Eric, Roi de Dannemarck conſervoient toujours la haine mutuelle dont ils étoient animés & n'attendoient pour la faire éclater qu'une occaſion favorable. Lorſqu'on avoit conclu cette trêve, il avoit été convenu que Wratiſlas, Duc de Poméranie ſeroit arbitre entre le Roi Eric, & Henri, Duc de Brunswick Lunebourg, oncle des enfans de Gerhard, Duc de Sleswick; Wratiſlas avoit rendu ſa ſentence; mais la Reine Marguerite n'étoit plus, & le Roi de Dannemarck ne croyant pas devoir compromettre ſes droits, ni entrer en négociation avec des ſujets, qu'il regardoit comme rebelles, bien loin de ſe ſoumettre à la ſentence du Duc de Poméranie, envoya ſommer le Duc Henri de Brunswick Lunebourg, ainſi qu'Eliſabeth, veuve de Gerhard, & Henri, Adolphe & Gerhard ſes enfans de comparoître devant l'aſſemblée des Etats convoqués à Neubourg en Fionie, où cette affaire devoit être jugée par lui ſeul. Ils comparurent tous; le Duc Henri conjura le Roi Eric de vouloir bien donner l'inveſtiture du Duché de Sleswic aux enfans du Duc Gerhard; mais ſes prieres ne furent point écoutées, car il étoit prouvé que Gerhard appuyé par une foule de gentilshommes, & ingrat envers la Reine Marguerite qui lui avoit accordé l'inveſtiture du Duché de Sleswic, s'étoit révolté contre elle; il les fit tous ſommer de venir rendre compte de leur conduite; ils furent convaincus de félonie, &, à la pluralité des voix, les Princes de la Maiſon de Holſtein furent déclarés déchus de tout droit au duché de Sleswick. Vainement Henri, fils aîné de Gerhard ſe jeta aux pieds du Roi, & le conjura de lui donner l'inveſtiture de ce Duché à titre de fief; il ne put rien obtenir (3).

Troubles en Dannemarck entre le Roi Eric & les Comtes de Holſtein.

L'inflexibilité d'Eric déplut à la plupart des Princes d'Allemagne, & ils entrerent dans le parti de la Maiſon de Holſtein: les premiers qui ſe déclarerent pour elle furent Balthazar, Prince de Wandalie, Henri de Brunswick,

(1) Lupac *Ephemer. Rer. Bohem.* Theobald. *Hiſt. Bell. Huſſit.* (2) *Id. ibid.* Balbin. *Epit.* P. 442. Lupac *Ephemer. Rerum Bohem.* (3) Barre *Hiſt. d'Allem.* Tom. 7. P. 233. *& ſuiv.* Huitfeld *Hiſt. Dan.* T. 4.

les oncles des jeunes Comtes de Holstein, ainsi qu'Albert de Mecklinbourg, jadis Roi de Suede qui saisit avec empressement cette occasion de se venger de Marguerite en la personne de son successeur; ensorte que de part & d'autre on se disposa à terminer ce différend par la force des armes. Cependant plusieurs gentilshommes qui avoient été condamnés comme complices de l'ancien Duc de Sleswick, eurent recours à la clémence du Roi, qui, enchanté du parti qu'ils prenoient d'abandonner la Maison de Holstein, non seulement leur pardonna, mais leur confia des postes éminens dans ses Etats. A peu près dans le même tems le Roi Eric fit tous ses efforts pour rétablir, aux sollicitations de l'Empereur, le Sénat de Lubec que les citoyens avoient supprimé; il ne réussit point; mais il montra tant de zele dans cette occasion, que l'Empereur confirma la sentence qu'Eric avoit prononcée contre la Maison de Holstein.

Situation critique des Comtes de Holstein.

Très-content d'avoir l'approbation du Chef de l'Empire, & comptant encore plus sur ses forces, qui étoient à la vérité très-supérieures à celles de ses ennemis, le Roi de Dannemarck commença les hostilités & remporta d'abord des avantages signalés. Les affaires des jeunes Comtes de Holstein étoient dans le plus déplorable état, Henri de Brunswick leur oncle s'étoit mis en possession des villes de Ploen, Gottorp, Hasseldorp & Hanrou pour sureté d'une somme de 40000 florins d'or qu'il leur avoit prêté. La Wandalie ainsi que tous les Princes voisins s'étoient déclarés pour le Roi de Dannemarck; le Duc de Saxe étoit armé contre eux, & dans cette malheureuse situation, ils avoient à lutter contre un puissant Monarque, maître de trois Royaumes, soutenu par un très-grand nombre de Princes, & par une armée nombreuse contre laquelle toutes les forces de la maison de Holstein paroissoient devoir inévitablement échouer. Ces menaçantes apparences ne déconcerterent point les jeunes Comtes; ils se préparerent à résister à tous les efforts des Danois, & jeterent de fortes garnisons dans les villes de Gottorp & de Sleswick, qu'ils prévoyoient devoir être les premiers objets des hostilités d'Eric: ils ne se tromperent point, le Roi de Dannemarck alla former le siege de Gottorp; mais il ne fut rien moins qu'heureux dans cette entreprise, & les assiégés firent à la faveur de la nuit, une si vive sortie sur les Danois, qu'ils en massacrerent une partie & mirent les autres en fuite.

Défaite des Danois.

Eric n'étoit pas encore remis de la surprise que lui avoit causé cette défaite imprévue, lorsqu'il apprit qu'Albert de Mecklinbourg, & Balthazar Prince de Wandalie marchoient, suivis d'un nombreux corps de troupes au secours des jeunes Comtes, qui dans le même tems persuaderent aux Frisons de prendre les armes contre le Roi de Dannemarck: naturellement indociles, & ne subissant que forcément le joug, les Frisons se mirent en campagne & s'emparerent de Fusenbourg, tandis qu'Henri d'Osnabrug se rendit maître de Tonderen (1). Vivement irrité de la défection des Frisons, le Roi de Dannemarck ne respirant que la vengeance, leva le siege de Gottorp, & résolu d'aller mettre à feu & à sang le pays des Frisons, il marcha vers cette contrée, mais il fut arrêté au passage de l'Eyder par Henri d'Osnabrug, dont les troupes avantageusement placées sur la rive opposée paroissoient disposées

Eric battu par les Frisons.

(1) Huitfeld *Hist. Dan.* Tom. 4.

Hist. d'Allemagne, 14 [illegible].

à en venir à une action. Eric changeant alors de plan, mais toujours ulcéré contre les Frisons prit la résolution d'aller les attaquer; il échoua encore; les Frisons l'attendirent, remporterent la victoire, & le contraignirent de se retirer; il alla dans ses Etats faire de nouveaux préparatifs, résolu de périr ou de rétablir la gloire de ses armes.

La retraite d'Eric animant les Comtes de Holstein, ils poursuivirent leurs avantages & se rendirent maîtres de l'Ile de Femeren. Pendant qu'ils étendoient leurs conquêtes, le Roi de Dannemarck rassembloit toutes ses forces & mettoit en mer une flotte nombreuse. Lorsqu'il se crut en état d'accabler ses ennemis, il se mit en campagne, mais les Comtes, pour diviser les forces d'Eric, se jeterent dans le Duché de Sleswick qu'ils mirent à contribution; leur attente ne fut point trompée; le Roi de Dannemarck, toujours dans l'espérance de les accabler tout d'un coup, divisa son armée en deux corps, résolu de se rendre en même tems maître de Gottorp & de Sleswick dont il forma les sieges. Il ne réussit qu'en partie, Sleswick étoit défendu par Albert, Duc de Mecklinbourg, qui avoit paru le plus envenimé des ennemis d'Eric; Albert qui avoit donné à ses jeunes alliés de si brillantes espérances, se démentit tout à coup, & dès les premiers jours du siege il se rendit à composition, & accepta la liberté de se retirer dans ses Etats à condition qu'il ne prendroit plus les armes contre Eric. Indigné de ce traité, l'Evêque d'Osnabrug se rendit promptement à Hambourg, & représenta aux Magistrats le danger qu'ils couroient, si Sleswick & Gottorp tomboient au pouvoir des Danois: les citoyens d'Hambourg persuadés qu'en effet ils auroient tout à craindre des entreprises d'Eric, pour peu qu'ils lui donnassent le tems d'étendre ses conquêtes, lui déclarerent la guerre & rassemblerent contre lui une nombreuse armée. Informé de la marche des ennemis prêts à se jeter dans le Holstein: instruit d'ailleurs des projets menaçans des Comtes qui, soutenus par les Dythmarses se disposoient à secourir Gottorp, Eric fut si fort effrayé, qu'abandonnant le siege de Gottorp, il courut précipitamment se renfermer dans ses Etats. Les Princes de Holstein profitant habilement de la terreur du Monarque Danois, rassemblerent une partie de leurs forces, & marcherent en conquérans vers Hattersbourg dont ils se rendirent maîtres, ainsi que de Sleswick & de Konigsbourg qui fut entierement détruit (1).

Succès des Comtes de Holstein, & propositions d'accommodement.

Etonné des succès & du nombre de ses ennemis, le Roi de Dannemarck consentit volontiers aux propositions d'accomodement que lui fit l'Evêque de Lubec; on conclut une trêve de quelques mois, pendant laquelle on tint diverses conférences à Gottorp. Comme de part & d'autre on paroissoit désirer la paix, on convint que la décision de ce différend seroit remise au jugement de deux Princes d'Allemagne assistés de quatre députés des villes anséatiques: & afin d'applanir tous les obstacles qui pourroient survenir, il fut statué que l'avis des arbitres seroit soumis à Bernard de Brunswick & à Bugislas de Poméranie, qui jugeroient définitivement. Tout sembloit annoncer une paix prochaine: déjà les Comtes de Holstein, qui la souhaitoient beaucoup moins ardemment qu'Eric, s'étoient rendus au jour fixé à Gottorp, pour y

(1) Barre *Hist. d'Allem.* Tom. 7. P. 234. *& suiv.* Huitfeld *Hist. Dan.* T. 4.

SECT. IX. Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

entrer en conférence: mais les vents contraires n'ayant pas permis aux députés du Roi de Dannemarck d'y aborder, les Comtes de Holftein enchantés de trouver ce prétexte de rompre la négociation, & prétendant que c'étoit avec le Roi feul qu'ils vouloient traiter, & non avec fes miniftres, ils recommencerent les hoftilités avec la plus grande violence.

Ulcéré des procédés des Comtes de Holftein, Eric ne refpirant que fureur & vengeance prit la réfolution de périr, ou d'abattre ces ennemis qu'il accufoit de la plus infultante mauvaife foi. Le Roi de Dannemarck paroiffoit en effet très-fondé, & dans les premieres entreprifes, le fuccès répondit à fon attente: fuivi d'une puiffante flotte, il alla ravager les environs de Wolftad & d'Oldenbourg, mais enfuite il ne trouva point la même facilité dans la defcente qu'il vouloit faire dans l'Ile de Femeren; les habitans repoufferent valeureufement les Danois, & ajoutant l'offenfe à la valeur, ils firent les plus piquantes railleries contre le conquérant qui vouloit les affujettir. Enflammé de courroux Eric fit paffer dans le cœur de fes foldats la colere qui l'animoit lui-même, & leur dit que, refta-t-il feul, fon deffein étoit de prendre terre ou de périr; il fe mit à leur tête, leur donna l'exemple & ils firent tant d'efforts qu'ils débarquerent, & en très-peu de jours, fe rendirent maîtres de l'Ile entiere: alors ne fongeant plus qu'à la vengeance, ils fe livrerent aux plus cruels excès, porterent le ravage, l'incendie & la mort dans toute l'étendue de l'Ile, en exterminerent les habitans fans diftinction d'âge ni de fexe, & les atrocités qu'ils commirent furent telles, qu'Eric en eut des remords éternels. Il mena fes troupes victorieufes de l'Ile de Femeren ravagée & détruite dans l'Ile de Jutland, & s'avança jufqu'à Immerswed; mais le Général Schacco de Rantzow à la tête de 20000 Holftenois & pofté fur une éminence, attendoit fierement les Danois. Trop affuré de vaincre, le Roi de Dannemarck donna le fignal de l'attaque, les Holftenois peu contens de repouffer les ennemis, devinrent aggreffeurs à leur tour, & chargerent fi vigoureufement les Danois, qu'ils les mirent en fuite, en maffacrerent le plus grand nombre, & remporterent une victoire fi complette, qu'Eric accompagné des débris de fon armée, eut toutes les peines du monde à gagner le rivage & à s'embarquer: il s'enfuit précipitamment, & ne fe crut en fureté que lorfqu'il fe fut renfermé dans fa capitale: fes troupes étoient fi confternées, que ne pouvant leur perfuader de tenter une feconde defcente dans le Jutland, il fut contraint de demander aux Comtes de Holftein une trêve, qu'ils ne voulurent lui accorder que pour 4 mois & qu'ils obferverent fort mal (1).

Ils font complettement battus dans le Jutland.

Si le Dannemarck, le Holftein & les contrées du voifinage étoient vivement agitées, la Bohême continuoit d'être cruellement déchirée par les fureurs du fanatifme & des diffentions inteftines; l'implacable Ziska, remportoit autant de victoires qu'il livroit de combats, & chacune de fes victoires étoit pour les Huffites le fignal du carnage contre les ennemis qu'ils avoient abattus. Les Catholiques ne pouvoient prefque plus réfifter aux troupes du terrible Ziska, lorfque Sigismond uni avec Frideric le Belliqueux, l'Electeur de Brandebourg, Albert, Duc d'Autriche, le Prince de Baviere, Henri de Landshut, Guillaume de Munich &c. hâta fa marche, & réfolu de faire les

(1) Barre & Huitfeld *ibidem.*

les derniers efforts pour ſoutenir les Catholiques, ſe rendit aux environs de Konigs-Gratz, d'où il écrivit aux habitans de Prague, les ſommant de le reconnoître pour Roi de Bohême. Ses lettres furent lues en plein Sénat: mais les Magiſtrats d'accord avec les citoyens, bien loin de ſe ſoumettre, ordonnerent devant les envoyés de l'Empereur, de redoubler les gardes, & d'ajouter de nouvelles fortifications aux murs (1). Vivement irrité contre les Magiſtrats & les habitans de Prague, Sigismond conduiſit ſon armée devant les murs de cette capitale: mais il fut repouſſé avec perte de la nouvelle & de la vieille ville où il ne put pénétrer. Il penſa que tant que Ziska reſteroit maître d'une petite éminence où il étoit poſté & d'où il envoyoit des ſecours aux Huſſites il ne pourroit avoir aucun ſuccès; il entreprit de déloger Ziska; mais il connoiſſoit mal le guerrier redoutable qu'il alloit attaquer: l'action fut terrible, & le Général Huſſite avoit ſi peu de monde avec lui, que la victoire panchoit déjà du côté des impériaux, lorſqu'un prêtre Huſſite portant dans ſes mains le ciboire en forme d'étendard, & ſuivi d'un corps conſidérable de troupes parut & rétablit le combat; il dura une journée entiere; les impériaux furent cruellement battus, & pour comble de disgrace le feu ayant pris aux équipages de l'armée de Sigismond, conſuma toutes les machines qu'on avoit amenés à grands frais pour le ſiege de Prague; enſorte que l'Empereur qui avoit déjà perdu beaucoup de ſoldats, fut contraint de ſe retirer, & fut vivement harcelé dans ſa retraite par les ennemis: il alla ſe réfugier en Moravie, d'où, après avoir licentié les troupes de ſes alliés, il paſſa dans ſes Etats de Hongrie (2).

Hist. d'All. [illegible]

Affaires de Bohême, fureur des Huſſites & défaite des Impériaux.

Animés par la gloire qu'ils avoient eue d'obliger le chef de l'Empire à s'enfuir devant eux, les fiers Huſſites recommencerent le ſiege de Wisrhade, & Sigismond auſſi honteux de ſa défaite qu'intéreſſé à la conſervation de cette place, ſe hâta de raſſembler ſes troupes, & trop fidele imitateur des cruautés de ſes ennemis, il ſe ſignala par le ravage & les excès les plus épouvantables; juſqu'aux environs de Boleslaw tout le pays fut innondé du ſang de ſes habitans, les enfans mêmes ni les femmes n'échapperent point au maſſacre. Les Huſſites aigris par ces fureurs redoublerent de violence; enſorte que les deux partis diſputant de férocité ne chercherent plus qu'à ſe ſurpaſſer l'un l'autre en ravages & aſſaſſinats. Plus humains que les impériaux & les fanatiques ſoldats de Ziska, quelques ſeigneurs offrirent à Sigismond de négocier avec ce Général un accomodement; l'Empereur y conſentit, & promit un oubli total du paſſé, pourvu qu'on commençât par le reconnoître pour Roi de Bohême. Les Huſſites avoient l'avantage & ils dirent qu'avant d'entrer en négociation, ils demandoient deux choſes, l'une qu'il y auroit à Prague, entre les Théologiens de leur parti & ceux du parti Catholique, une conférence dans laquelle on diſcuteroit & l'on régleroit invariablement tous les articles de la Religion; l'autre qu'on leur céderoit Wisrhade: cet article fut rejeté avec indignation par l'Empereur, & les Huſſites furieux pouſſerent le ſiege de ce Fort avec tant de vivacité, que les aſſiégés forcés de capituler, promirent de rendre la place, ſi dans l'eſpace de 15 jours ils n'étoient

Négociation rompue. Victoire des Huſſites & priſe de Wisrhade.

(1) Cochl. *Bell. Huſſit.* L. 5. Balbin *Epit.* P. 440. Czechor. *Mars: Morav.* P. 462.

(2) Theob. *Bell. Huſſ.* Pag. 84.

SECT. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400-1440.

fecourus par l'Empereur. Informé de cette capitulation, & appuyé par une nouvelle armée qu'il venoit de recevoir de Moravie, l'Empereur entreprit de délivrer le château de Wisrhade; il marcha contre les affiégeans, fut fi complettement battu, qu'il perdit dans cette malheureufe action prefque toute fon armée, & trois cens feigneurs qui refterent parmi les morts fur le champ de bataille. Pendant qu'une partie des Huffites fe fignaloit par ce triomphe, les Impériaux, fideles à la capitulation rendoient Wisrhade, dont Ziska prit poffeffion, & pour premier acte d'autorité fit démolir les églifes & les fortifications.

Le Roi de Pologne refufe la couronne de Bohême. 1421.

Maîtres de Wisrhade, de Prague & de la plus grande partie de la Bohême, les Huffites fongerent à fe donner un Roi; mais ils fe diviferent fur le choix: les Huffites de Prague vouloient qu'on offrît la couronne au Roi de Pologne; mais les Huffites de Thabor ou les Thaborites, vouloient que le Souverain qu'on éliroit fût choifi dans la nation, & cet avis étoit vivement appuyé par Nicolas de Huffinetz, qui, toujours rempli de fon projet de Royauté, fit tout ce qui dépendoit de lui pour faire approuver cette opinion; mais malgré fes inftances & celles des Thaborites, elle ne prévalut pas; il fe retira fort piqué près de Ziska; & Jagellon réuniffant tous les fuffrages, les Huffites lui envoyerent des députés chargés de lui offrir la couronne: Jagellon avant que de fe décider convoqua une diete à Lublin; on y délibéra fur les propofitions des Bohémiens, & le réfultat de l'affemblée fut qu'il ne convenoit pas au Roi de Pologne de ravir, même du confentement des Bohémiens, le fceptre dont Sigismond étoit légitime poffeffeur par droit héréditaire. Du refte, on offrit aux Huffites d'engager leur Souverain à leur pardonner leur révolte (1). La médiation du Roi de Pologne fut rejetée par les Bohémiens, qui, affemblés en diete à Czaslaw, après avoir protefté que jamais ils ne recevroient Sigismond pour leur fouverain, attendu qu'il s'étoit rendu indigne de ce titre par les ravages affreux qu'il avoit commis dans le Royaume, envoyerent offrir la couronne à Sigismond Coribut, proche parent du grand Duc de Lithuanie. L'Empereur informé de la réfolution prife par la diete de Czaslaw, y envoya des députés qui, après bien des difficultés, furent enfin écoutés, & remirent aux Bohémiens leurs lettres de créance, par lefquelles Sigismond faifant valoir fes droits au fceptre de Bohême, déclaroit que, fi l'on vouloit le reconnoître pour Souverain, il accorderoit à tous une amniftie générale, mais que fi on perfiftoit à vouloir l'exclure du trône, il avoit réfolu d'employer jufqu'à la derniere goutte de fon fang plutôt que de fouffrir une pareille injure (2).

Lettre de Sigismond aux Bohémiens & de ceux ci à Sigismond.

A cette lettre les Huffites firent une réponfe bien peu propre à fatisfaire Sigismond, & dans laquelle rappellant tous les maux qu'ils l'accufoient d'avoir faits à la Bohême, ils lui difoient fans détour & avec amertume: „ vous avez permis au grand déshonneur de notre patrie, contre le droit des gens, contre votre parole, qu'on brulât Jean Hus & Jérôme de Prague: Jean Hus fur-tout qui n'étoit allé à Conftance pour y défendre fes opinions religieufes, que fur les affurances que lui donnoit votre fauf-conduit: non feulement

(1) Dlugloffi *Hift. Polon.* L. 11. P. 428, 434. & *feqq.* (2) Theob. *Hift. Huff.* Dlugloffi *Hift. Polon.* L. 11.

vous avez permis que le Pape profcrivit & frappat d'anathême le Royaume par une bulle d'excommunication, mais vous même avez fait publier cette bulle par un décret donné à Breslaw; c'eft cette malheureufe & injufte cenfure qui nous faifant regarder comme des hérétiques par les Princes Allemands, a mis à feu & à fang ce Royaume, fur lequel vous voulez cependant regner &c." (1). Cette lettre des Huffites étoit fort embarraffante; en effet, elle étoit d'autant plus preffante, que Sigismond ne pouvoit en aucune maniere juftifier la foibleffe qu'il avoit eue de laiffer périr dans les fupplices Jean Hus, dont il avoit garanti la vie & la liberté: néanmoins, fe perfuadant toujours qu'en Bohême les Catholiques étoient encore les plus forts, fi ce n'étoit par les armes, du moins par le nombre, il répondit aux Bohémiens „ qu'il étoit très-innocent de la mort de Jean Hus (ce qu'il eut eu bien de la peine à prouver) & que l'excommunication dont ils fe plaignoient n'avoit été lancée que fur des fcélérats, qui, après avoir ravagé les biens eccléfiaftiques, maffacré les religieux & pillé les églifes, avoient exercé un brigandage affreux dans la Bohême: enfin, que quant à lui, s'il avoit enlevé les chartres & les joyaux de la couronne, ç'avoit été pour les mettre à l'abri de cette foule de mauvais citoyens". Il y avoit dans cette lettre bien de la mal-adreffe; car ces brigands, ces fcélérats que Sigismond peignoit de fi noires couleurs, étoient juftement les Huffites, c'eft-à-dire la plus grande partie des Bohémiens: auffi produifit elle les plus mauvais effets; elle aigrit les efprits, & les Bohémiens furieux vouant à Sigismond une haine irréconciliable fe livrerent à tout ce que la fureur & la rage ont de plus violent. L'incendie, le meurtre, le carnage furent les premieres marques du reffentiment des Huffites: tous les citoyens catholiques, religieux ou prêtres furent profcrits, pourfuivis & cruellement mis à mort. La contagion du fanatifme gagna tous les citoyens, au point qu'il n'y eut plus entre eux de diftinction de rang ni de naiffance, ils penfoient & agiffoient tous en forcenés. Le bourreau de Prague à la tête d'une troupe de fcélérats fe fignaloit comme les autres par des crimes affreux, & fe regardant lui-même comme un Général refpectable, il invita le Comte de Rofemberg à une fête, où le Comte eut la baffeffe de fe rendre, & l'infolence du bourreau s'accroiffant à proportion des égards qu'on lui témoignoit, il demanda au Comte le gouvernement d'une place, qui jusqu'alors n'avoit été confiée qu'à des feigneurs illuftres (2).

Hift. d'Allemagne, 1400-1440.

Fureurs & excès des Huffites.

Sigismond voyant, mais trop tard, la faute qu'il avoit faite de pouffer les Bohémiens à bout, & hors d'état de réparer le mal qu'il avoit fait, s'adreffa aux Etats de Siléfie pour en obtenir des fecours qui lui furent promis, & qui après bien des délais lui furent envoyés: il fit paffer en Bohême un corps de dix mille Siléfiens; mais ces troupes, au lieu de rétablir le calme, ou d'arrêter les fureurs des Huffites, profitant de la confufion & des défordres qui bouleverfoient ce Royaume, pafferent de province en province, ravagerent cruellement tous les lieux où elles porterent leurs pas, & s'enfuirent honteufement auffitôt qu'elles reçurent la nouvelle de la marche des Huffites. Etonné des maux irréparables que continuoit de caufer le fupplice trop hâté de Jean Hus, que peut-être il eut été poffible de ramener fi l'on eut ufé de plus

(1) *Idem ibid.* (2) Theob. *Hift. Huff.* Barr. *Hift. d'Allem.* Tom. 7. P. 252. *& fuiv.*

Une armée de croisés marche contre les Hussites qui les battent & les dispersent.

de douceur, ou du moins si on lui eut permis quelques usages, quelques points de doctrine assez indifférens ; le Pape Martin V crut qu'il étoit possible encore de réprimer les fanatiques irrités de la mort de leur chef, & dans cette vue, il fit prêcher en Allemagne une croisade contre ceux qu'il nommoit les hérétiques de Bohême. L'Archevêque de Trêves, Othon, enflammé d'un pieux zele, prit la croix; & rassemblant une armée nombreuse, composée de Soldats ramassés en Alsace, en Suabe, en Baviere, presque tous gens sans discipline, & que l'espérance du pillage entraînoit à cette expédition, il se mit à leur tête, pénétra par la haute Saxe dans la Misnie, & marcha vers la Bohême. Ziska, suivi d'une poignée de Hussites, alla à la rencontre de cette foule de croisés, fondit sur eux, & dès le premier choc, enfonça leurs bataillons épais, les mit en désordre, & leur inspira une telle épouvante, que jetant tous les armes, ils prirent honteusement la fuite (1).

Cette victoire fit dès lors regarder Ziska & les Hussites comme des héros invincibles, & Sigismond se voyant sur le point de perdre irrévocablement la Bohême & la Moravie, écrivit au Roi de Pologne une lettre dans laquelle peignant la malheureuse situation de la Bohême, & avouant en partie le tort qu'il avoit eu, il l'exhortoit comme son allié, à lui envoyer au plutôt de puissans secours, & à mettre par ce moyen la Pologne à l'abri des incursions des Hussites. Le Roi de Pologne lui répondit qu'il étoit bien-disposé à le secourir de toute sa puissance, mais qu'avant il jugeoit convenable de tâcher de faire accepter sa médiation par les Bohémiens. L'Empereur charmé des bonnes dispositions de Jagellon lui offrit sa fille en mariage, où, s'il l'aimoit mieux, la veuve de Wenceslas, avec la Silésie pour dot & 100,000 Florins (2). Dans le tems que les deux Monarques s'occuppoient des moyens de réaliser ce projet, il survint entre eux quelques différens qui les firent renoncer l'un & l'autre à l'exécution de cette affaire. Le grand Duc de Lithuanie profitant de cette mésintelligence envoya des Ambassadeurs en Bohême pour tâcher de faire donner la couronne à son parent, Sigismond Coribut; mais il demandoit en même tems des secours, supposé que l'Empereur ou d'autres ennemis vinssent l'attaquer; les Hussites accueillirent favorablement les Ambassadeurs, mais ils répondirent que dans les circonstances où ils se trouvoient, ils ne pouvoient absolument, sans s'affoiblir, envoyer au loin des troupes dont ils avoient eux-mêmes le plus pressant besoin (3).

Coribut fait consentir les Bohémiens à le reconnoître pour Roi.

Cependant l'Empereur déterminé à faire les plus grands efforts pour s'assurer la possession du trône de Bohême; envoya une armée considérable sur les frontieres de ce Royaume. Ziska n'en fut pas plutôt informé, qu'après avoir jeté une nombreuse garnison dans Prague, & fait fortifier les places pour lesquelles il craignoit le plus, alla camper sur la montagne de Taurgang, & de là observa les mouvemens des impériaux : ceux-ci s'emparerent de Cuttemberg, & allerent attaquer les Hussites : mais Ziska n'ayant avec lui qu'un petit corps d'armée & craignant d'être investi; s'ouvrit par sa valeur & son activité un passage à travers les impériaux, & alla à Collin attendre plus tranquillement les ennemis, que la rigueur de la saison obligea de se retirer

(1) Theob. *Hist. Huss.* Naucler. *gener.* 46. *Mss. Trevir.* Brouwer. *annal. Trevir.* T. 2.
(2) Dlugloss *Hist. Polon.* Cromer. *de reb. Polon.* L. 13. (3) Theob. *Bell. Huss.* Pag. 104, 105. & *seq.*

Hist. d'Allemagne, 14[illegible].

Grande Victoire de Ziska, sur les Impériaux. 1422.

en Siléſie. Sigiſmond toujours impatient de mettre fin aux troubles qui dévaſtoient la Bohême, ne tarda point à revenir ſur ſes pas, & après avoir ravagé les environs de Cuttemberg, il alla former le ſiege de Deutſchbrod ou Broda: mais Ziska qui avoit fait une levée conſidérable de troupes, marcha contre les impériaux, les rencontra, donna le ſignal du combat, & les Huſſites animés par leur chef, attaquerent ſi vivement les troupes impériales, que celles-ci ne pouvant ſoutenir cette impétuoſité, ſe débanderent, laiſſerent cinq mille morts ſur le champ de bataille, prirent la fuite, entraînerent l'Empereur avec elles; furent vivement pourſuivies & en partie maſſacrées par le vainqueur; & tandis que le brave Ziska paiſiblement aſſis ſur un tas de drapeaux enlevés à l'ennemi, s'occupoit a faire des chevaliers, Sigismond effrayé couroit ſe renfermer dans ſon Royaume de Hongrie (1).

Peu de jours après cette mémorable journée, Coribut, eſcorté de 5000 chevaux arriva en Bohême & fit ſon entrée à Prague; il comptoit que les Bohémiens lui offriroient unanimément la couronne; il ſe trompoit; la Bohême étoit diviſée en trois factions, qui penſoient chacune très différemment: celle des Catholiques, & c'étoit la plus foible, ne vouloit reconnoître pour ſouverain que l'Empereur; les Huſſites en général vouloient un Roi, ou Coribut, ou quelqu'autre Prince, pourvu que ce ne fut point Sigismond; la 3e avoit pour chef Ziska, & c'étoient les Huſſites Thaborites, qui s'étant déclarés ennemis de la Royauté, ne vouloient ni de Coribut, ni d'aucun autre pour ſouverain. Les Catholiques peu contens de proteſter que jamais ils ne donneroient leurs voix à Coribut, ſe ſaiſirent de la couronne & allerent la tranſporter à Carlſtein. Coribut irrité alla former le ſiege de cette place, devant laquelle il éprouva la plus vigoureuſe réſiſtance; il tenta tous les moyens poſſibles de s'en rendre maître, ſoit par la force, par la ſurpriſe ou par la ruſe; rien ne lui réuſſit, & déjà il y avoit quatre mois que le ſiege duroit, quand on vit arriver en Bohême une nombreuſe armée Allemande commandée par le Marquis de Plauen: ce Général ayant pris la route de Satz ou Siatik, petite place très-peu forte, & dans laquelle s'étoient retirés une foule de gens de la campagne avec leurs effets qu'ils avoient voulu ſouſtraire à l'avidité des ſoldats Allemands: Plaven ne ſoupçonnant ſeulement point que l'on fit quelque difficulté à lui accorder le paſſage, le demanda, & promit de ne cauſer aucune ſorte de dommage; mais les habitans de Satz lui répondirent que jamais ils ne conſentiroient à laiſſer tranquillement paſſer des ennemis armés contre leurs concitoyens. Le Marquis de Plauen irrité d'une telle réponſe, & ſe perſuadant d'emporter cette place d'aſſaut, la fit attaquer en même tems de trois côtés; les aſſiégés ſe défendirent avec la plus grande valeur. Plauen fit inutilement tous ſes efforts; il échoua; les habitans de Satz peu contens de lui réſiſter, firent une ſi vigoureuſe ſortie, qu'ils mirent la confuſion parmi les aſſiégeans; ceux-ci prirent l'épouvante & s'enfuirent en déſordre (2).

Coribut à Prague; oppoſitions qu'il y éprouve, & entrée d'une armée d'Allemands en Bohême.

Ils ſont battus

Le ſiege de Carlſtein duroit toujours avec les mêmes avantages du côté des aſſiégés; Coribut voyoit tous ſes projets déconcertés, toutes ſes meſures rompues, & pour comble de diſgrace, il reçut la nouvelle d'une irruption

(1) Theob. *Hiſt. Huſſ.* Lupac *Ephem. rer. Bohem.* Theob. *Bell. Huſſ.* Dubranski.

(2) Dubrav. *Hiſt. Bohem.* L. 26.

SECT. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400 1440.

des Hussites Thaborites, dans la capitale dont il se croyoit assuré. A cette nouvelle il leva le siege, & s'éloignant des murs de Carlstein il alla à Prague, où en effet, les Thaborites avoient commis quelques désordres, mais d'où les citoyens les avoient chassés. Cette entreprise des Thaborites inquiétoit d'autant plus Ziska, qui ne l'avoit ni conduite, ni conseillée, qu'il craignoit que les Hussites de Prague ayant reconnu Coribut pour souverain, ne se joignissent par ressentiment aux Catholiques, ce qui eut entierement ruiné ses projets. Dans la vue de dissiper les soupçons que les citoyens de Prague pouvoient avoir conçus contre lui au sujet de cette entreprise, il leur écrivit qu'il n'y avoit aucune part, puisqu'au contraire, il étoit toujours dans la constante résolution de les défendre & contre les impériaux & contre les catholiques: qu'au reste, le plus sage parti qu'ils eussent à prendre étoit celui de ne reconnoître aucun souverain, & de vivre indépendans; il les exhortoit à refuser la couronne à Coribut, & à ne pas se donner un maître, qui tôt ou tard deviendroit leur oppresseur. Les citoyens de Prague remercierent Ziska des bonnes dispositions où il étoit pour eux; mais ils lui marquerent en même tems qu'ils croyoient au contraire, n'avoir rien de mieux à faire que de choisir Coribut pour leur souverain, la Bohême ayant toujours été soumise à un Roi, & ce malheureux Royaume ne pouvant, dans les circonstances où il se trouvoit, se passer d'un souverain, seul capable de mettre fin aux troubles qui l'agitoient (1). Le fier Ziska irrité de cette déclaration: les ingrats, dit-il, ont-ils donc oublié que je les ai sauvés deux fois, pensent-ils que celui qui les a délivrés, ne puisse pas les perdre? Ils verront que celui qui a sauvé la patrie peut aussi l'opprimer. Enflammé de colere, & tout entier à la vengeance, Ziska résolut de détruire Gradits, ville très forte, d'un accès difficile, abondamment pourvue, & défendue par une nombreuse garnison Hongroise. Il se mit à la tête des troupes & marcha pendant la nuit, espérant de surprendre la place: mais le Comte de Wartemberg informé du projet des ennemis, alla à leur rencontre suivi de cinq mille hommes d'infanterie & de six cens chevaux: au point du jour les deux armées furent si près l'une de l'autre, que la bataille s'engagea, elle fut très-meurtriere; la victoire balança pendant la plus grande partie du jour, au grand étonnement de Ziska, accoutumé jusqu'alors à triompher dès le premier choc: la résistance des troupes ennemies irritant sa valeur, il fit tant d'efforts & revint si souvent à la charge, qu'enfin il força la victoire de se déclarer pour lui, mit l'armée du Comte de Wartemberg en déroute, en massacra une partie, & n'épargna que ceux qui par une retraite précipitée se déroberent à ses coups. Ziska victorieux & méditant de nouveaux triomphes se présenta devant Gradits dont les portes lui furent ouvertes; il ne s'arrêta point dans cette place, & alla former le siege de Czaslaw, où il éprouva plus de résistance qu'il ne s'y étoit attendu; mais les assiégés, après quelques jours de défense, craignant d'irriter sa colere, s'ils montroient une plus longue obstination, capitulerent & obtinrent une composition avantageuse.

Conseils de Ziska rejettés: ses projets de vengeance, & sa victoire sur la Comte de Wartemberg.

Sigismond ne croyant pas pouvoir en même tems défendre la Bohême presqu'entierement soumise aux Hussites, & la Moravie menacée & souvent

(1) Barre *Hist. d'Allem.* T. 7. P. 261. & *suiv.* Dubrav. *Hist. Bohem.* Theob. *Bell. Huss.*

attaquée, céda cette derniere Province à son gendre Albert, Duc d'Autriche, qui, pour s'en assurer la possession, alla former le siege de Juttemberg dont les habitans étoient Hussites, du moins le plus grand nombre. Ceux-ci trop foibles pour lutter contre Albert, envoyerent demander du secours à Ziska, qui leur envoya un corps de troupes sous les ordres de Procope Rase, surnommé le grand-Procope depuis long-tems ami de Ziska, auquel il succéda ensuite dans le Généralat: il entra en Moravie, passa l'épée à la main à travers les bataillons Autrichiens, se jeta dans Juttemberg avec le corps d'armée auquel il commandoit, & ranima tellement le courage des assiégés, que par leurs fréquentes sorties, ils désolerent le camp des assiégeans, & contraignirent Albert de se retirer en Autriche (1). Ziska suivit de près les pas de son ami Procope (2), & suivant son usage, il porta le ravage & la dévastation dans toutes les contrées où il passa. Dans son retour en Moravie il assiégea la ville de Cremsier, & il s'affoiblissoit devant cette place, quand l'Evêque d'Olmutz accompagné d'un corps de troupes aguerries, vint de nuit le surprendre dans son camp, & eut un succès si complet, que Ziska tout intrépide qu'il étoit, en parut vivement effrayé: il appella Procope, qui, suivi d'un régiment, vola à son secours, & qui pour ne point s'égarer dans sa marche pendant la nuit mit le feu à un village, afin que son armée fut éclairée: mais malheureusement la même lumiere qui éclairoit ses troupes rendoit le même service à l'armée de l'Evêque d'Olmutz; ensorte que de part & d'autre on en vint bientôt aux mains; on se battit des deux côtés avec une égale valeur, mais les Hussites furent les plus maltraités; Ziska même craignant une déroute totale, & inquiet pour son ami, qui, quoique blessé s'exposoit aux plus grands dangers, fit sonner la retraite, & se retrancha pendant la reste de la nuit derriere ses chariots: de son côté l'Evêque alla à Olmutz, pour y prendre de nouvelles troupes, dans la résolution de rengager le combat dès le lendemain; mais informé de la marche d'un corps de troupes que le Duc d'Autriche envoyoit au secours du Prélat, Ziska ne jugeant pas devoir attendre ce renfort, se retira précipitamment en Bohême.

Hist. d'Allemagne, 14[illegible].

Sigismond cede la Moravie au Duc Albert son gendre qui est forcé par Procope Rase de se retirer en Autriche.

1423.

Succès de l'Evêque d'Olmutz sur les Hussites.

L'apreté du froid ne permettant point à Ziska de continuer le cours de ses hostilités; il suspendit pour quelque tems l'exécution de ses projets, & dès que la saison fut adoucie, il se mit en campagne, alla ravager le cercle de Pilsen, prit la route de Prague, & porta ses ravages jusques sur les rives de l'Elbe, où il apprit la marche d'une armée des Hussites de Prague, qui commandés par Coribut, s'approchoient dans le dessein de le surprendre. L'un des talens de Ziska étoit d'amener ses ennemis dans les pieges qu'il leur tendoit; il usa en cette occasion d'un stratagême qui eut réussi avec des Géné-

Coribut battu par Ziska, qui remporte une seconde victoire sur les Hussites de Prague.

(1) Balbin. *Epit.* Theob. *Bell Huss.* Aeneas Sylvius *Hist. Bohem. Czechor.* P. 498. &c.

(2) C'étoit un Gentilhomme de Bohême, si peu riche, qu'un de ses oncles, après avoir fourni aux frais de ses études, & l'avoir fait voyager à ses dépens, en Italie, en France, en Espagne & dans la Palestine le retira auprès de lui. Procope ennuyé d'être sans état, se fit ordonner prêtre, & ce fut ce qui lui valut le surnom de *Rase*. Il resta fidele au catholicisme jusqu'au tems où la doctrine de Jean Hus se fut étendue; Procope l'adopta, déclara qu'il ne vouloit plus des ordres sacrés, prit des vêtemens séculiers, & s'attacha au parti de Ziska, qui témoin de sa valeur & de sa rare habileté dans la profession des armes, s'attacha particulierement à lui: ce fut sur-tout dans son expédition contre Albert, que Procope commença d'acquérir de la célébrité. *Ibid.*

Sect. IX. Emp. d'Allemagne, 1400-1410

raux plus habiles que Coribut; il feignit de craindre les Hussites de Prague, repassa l'Elbe & marcha précipitamment vers Colin; il y fut poursuivi; alors feignant encore une plus vive terreur, il s'enfuit sur les montagnes de Maleschowa, persuadé que l'avantage du poste lui procureroit plus facilement la victoire; les ennemis l'y poursuivirent; il rangea promptement ses troupes en bataille, & dès que les Hussites parurent, les Thaborites se jeterent sur eux, les enfoncerent, tuerent environ trois mille hommes, disperserent le reste, ainsi que Coribut qui courut s'enfermer dans Prague (1). Persuadé de la supériorité du Général des Thaborites, Coribut désiroit ardemment de l'attirer dans son parti, & dans cette vue, il lui envoya des députés chargés de lui faire des propositions de paix & d'amitié; ,, dites à Coribut, leur répondit Ziska, que je ne mettrai les armes bas, que quand je l'aurai détrôné". Pour effectuer cette menace, il alla ravager le cercle de Glatow, brûla plusieurs villes, & passant l'Elbe, alla se porter aux environs de Kostelecz, d'où il fit répandre le bruit qu'abandonné de la plus grande partie de ses troupes, il n'avoit plus avec lui qu'un petit nombre de soldats. Les Hussites de Prague donnerent encore dans ce piege, se réunirent & marcherent contre cet ennemi, plus redoutable encore par ses ruses, qu'il ne l'étoit par sa valeur; il affecta, comme il l'avoit déjà fait, une grande terreur & s'enfuit précipitamment; Coribut le poursuivit avec cette confiance qu'inspire l'ardeur de la victoire; mais au moment où il comptoit exterminer ses ennemis, ceux-ci revenant sur leurs pas, fondirent sur les Hussites & les taillerent en pieces (2).

La défaite de Coribut donnoit avec raison les plus brillantes espérances à Ziska; il prit la route de Prague, sous les murs de laquelle il établit son camp, résolu d'en former le siege, mais il ne trouva point les seigneurs Thaborites disposés à le seconder dans cette entreprise, quelque déférence que jusqu'alors ils eussent eue pour lui: il parvint néanmoins, à force d'exhortations à les faire entrer dans ses vues; Prague fut très-vivement assiégée; les Thaborites maîtres des remparts, qu'ils avoient emportés par escalade, répandirent une si grande consternation dans la ville, que Coribut assemblant son conseil, on jugea devoir envoyer auprès du redoutable Ziska, Rockizane en qualité de député, afin de tâcher d'en obtenir des conditions avantageuses. Rockizane étoit un prêtre fort éloquent, & qui même parmi les Thaborites jouissoit d'un très-grand crédit: admis à l'audience de Ziska, il y fut écouté: le Général avant que de lui répondre délibéra avec les principaux seigneurs Thaborites; ensuite il remit au député un écrit contenant ces mots: ,, nous consentons de donner la paix aux Hussites de Prague, à condition que Coribut renoncera pour toujours à la couronne de Bohême, qu'il se retirera en Lithuanie, & qu'il ne fera aucune tentative pour remonter au trône; qu'il remettra aux citoyens, aux villes & châteaux le serment de fidélité qu'ils lui ont prêté; enfin que le sénat de Prague ne recherchera jamais ceux qui de son service ont passé à celui des Thaborites." Vainement Rockizane & le sénat s'efforcerent d'adoucir la rigueur de Ziska; il resta inflexible, il fallut se soumettre à ces conditions; Coribut fut contraint d'abdiquer la couronne & de se

Conditions auxquelles Ziska proposent de se réunir aux Hussites.

(1) Czechor. Aeneas Sylvius *Hist. Bohem.* (2) Idem *Hist. Bohem.* Czechor. P. 101.

fe retirer en Pologne; & le jour même du départ de ce Prince, Ziska fit solemnellement son entrée à Prague, où il fut reçu avec acclamation (1).

Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

Les dissentions qui pendant si long tems avoient divisé les habitans de Prague étoient pacifiées à la vérité, mais le calme ne s'étendoit pas dans le reste des Provinces. L'Evêque d'Olmutz qui avoit acquis, tant de célébrité par la gloire qu'il avoit eue de lutter avec avantage contre Ziska, combattoit avec succès contre un seigneur, nommé Bockzco de Konstat, qui avoit ravagé les terres de l'évêché, & s'étoit même rendu maître de quelques villes. Le Prélat marcha contre lui, le joignit, lui livra bataille, &, quoique Bockzco s'attribuat l'honneur de la victoire, il s'éloigna cependant, donna par sa retraite le tems à l'Evêque de rétablir la paix dans la Moravie, fut même le premier à demander la cessation des hostilités, & n'obtint sa demande qu'à condition qu'il rappelleroit toutes les troupes qu'il avoit mises en garnison dans quelques places dépendantes de l'Evêché d'Olmutz, & que jamais il ne joindroit ses armes à celles des Thaborites.

Pendant que la ruine de Coribut rétablissoit, du moins en apparence, la bonne intelligence entre les Hussites & les Thaborites, l'Empereur Sigismond tenoit une brillante cour à Presbourg en Hongrie, où il écoutoit les demandes du Roi Eric, qui n'avoit pu encore terminer ses différens avec les Comtes de Holstein. Irrité de leur obstination à perpétuer la guerre, il avoit entrepris de leur enlever l'Ile d'Alsen; mais la nombreuse flotte qu'il avoit assemblée pour cette expédition avoit été battue & dispersée par une violente tempête. Plus malheureux encore, Eric n'avoit pu conserver la ville d'Hadersleben dont Henri de Brunswich s'étoit emparé. Accablé de la perte du Jutland, qu'il voyoit presque tout au pouvoir de ses ennemis, le Roi de Dannemarck, déterminé à tout tenter pour mettre fin à cette guerre, fit publier dans ses Etats qu'il donneroit la liberté à quiconque prendroit les armes contre les Comtes de Holstein. Tous les paysans Danois, ainsi que le plus grand nombre des bourgeois de Dannemarck étoient alors réduits à l'état de servitude; ainsi cette promesse de la liberté fit le plus grand effet, & elle auroit attiré sous les drapeaux d'Eric la plus nombreuse armée, si le Duc de Brunswich n'eut envoyé dire au Roi qu'une foule d'esclaves étoit peu propre à l'intimider: qu'au reste, jusqu'alors il n'avoit fait la guerre que pour avoir justice, & qu'il donneroit la paix au Dannemarck aussitôt que les Comtes de Holstein seroient satisfaits; mais que sans cela il étoit déterminé à porter les choses à l'extrêmité, & à dévaster entierement le Royaume (2).

Suite des dissentions du Dannemarck.

Pour empêcher le Duc d'effectuer ces menaces, le Roi se ligua avec les villes de Wandalie, conclut des alliances avec les Princes voisins, ainsi qu'avec les Dithmarses, & écrivit au Pape & à l'Empereur pour se plaindre des Comtes de Holstein, qu'il accusoit de retenir injustement le Duché de Sleswick qu'il prétendoit être un fief dépendant de la couronne Danoise, offrant de s'en rapporter sur ce point à la décision des Princes ses alliés. Cette déclaration produisit les meilleurs effets: le Duc de Lunebourg & le Régent de Lubec s'attacherent entierement aux Comtes; & les Dithmarses persuadés

(1) Lupac *Ephem. rer. Bohem.* Theob. *Bell. Hussi.* Aeneas Sylvius *Hist. Bohem.*
(2) Huitfeld *Hist. Dan.* T. 4. Fontanus *Hist. Dan.*

que le Duché de Sleswick ayant été donné en fief, étoit devenu propre aux Comtes qui en avoient reçu l'investiture, dirent sans détour au Roi Eric que la cause des Comtes leur paroissant juste, ils ne prendroient jamais les armes contre eux. Avant que d'en venir aux dernieres extrêmités, Eric tenta la voie des négociations, & l'Empereur députa même un commissaire pour terminer à l'amiable ce différend, qui jusqu'alors avoit eu des suites si fâcheuses: mais la mort de ce commissaire ayant arrêté la négociation, Eric se rendit à Bade & fit voir lui-même la justice de sa cause auprès du chef de l'Empire, qui par sa sentence arbitrale, prononça en faveur du Roi de Dannemarck, & fit ensuite tous ses efforts pour le réconcilier avec les Comtes de Holstein; mais ceux-ci très-mécontens de la sentence ne voulurent entendre à aucune proposition.

Ce fut à Bade aussi que Sigismond déterminant par une sentence définitive les anciens différens du Comte de Savoye avec le Prince d'Orange, défendit à Louis de Châlon de prendre désormais la qualité de Comte de Genêve ni d'en prendre les armes. Dans un grand conseil qui fut tenu à peu près dans le même tems, il fut statué que Coribut ne paroîtroit plus en Bohême: que le Roi de Pologne ne seconderoit plus les Bohémiens dans leur révolte, mais qu'il fourniroit des secours au grand Duc de Lithuanie contre les Chevaliers de l'ordre Teutonique (1). Malgré cette délibération, Coribut ne laissa pourtant pas d'aller à Prague, d'où à la vérité il fut contraint de se retirer fort précipitamment. L'Empereur songeoit sérieusement à s'assurer du trône de Bohême; mais le seul obstacle qu'il y trouvoit étoit Ziska, qui ne cessoit de se déclarer l'ennemi de la Royauté: Sigismond dans la vue de gagner cet homme, sans lequel il ne pouvoit absolument réussir, lui envoya offrir par des Ambassadeurs le gouvernement de Bohême & les conditions les plus avantageuses. Ziska, vieux, aveugle & fatigué d'avoir sans cesse à réprimer des hommes turbulens, grossiers, & qui souvent n'obéissoient que par crainte, presque toujours en murmurant, étoit, assure-t-on, disposé à accepter les offres de l'Empereur; il se disposoit même, ajoute-t-on, à aller lui-même l'assurer de sa reconnoissance & de sa fidélité, quand la peste qui ravageoit ses troupes, le moissonna: on dit de lui, qu'avant que de mourir, il ordonna qu'on l'écorchât aussitôt qu'il auroit cessé de vivre, & que de sa peau l'on fit un tambour, dont le son, lui fait-on dire, répandra la terreur parmi les ennemis. Ce conte ridicule s'est accrédité; mais la vérité est que Ziska ne dit rien de semblable en mourant, & que son corps tout entier fut honorablement enterré dans la Cathédrale de Czaslaw (2). A la valeur, aux stratagêmes d'Annibal, Ziska réunit les qualités des héros les plus illustres: grand Général, célébre conquérant, il mérite l'admiration des guerriers, mais il fut le fléau de sa patrie, le plus redoutable ennemi de ses souverains; il incendia, ravagea la Bohême, brûla les monasteres & dressa un hecatombe de plus de dix mille moines & prêtres à Jean Hus & à Jérôme de Prague: dont l'exécution servit de prétexte à ses fureurs & à ses atrocités.

Sigismond tente de gagner Ziska, qui meurt.

Tant que Ziska avoit vécu, les Thaborites étoient restés étroitement unis;

(1) *Chron.* Holsat *ad ann* 1424. Pontan. *Hist. Dan. Hist. Gen. de Savoye* Tom. I.
(2) Theob. *Bell. Huss.* Cochler *Hist. Huss.* L. 5.

Hist. d'All. [illegible]

à sa mort, ils se diviserent en trois corps, qui à la vérité agissoient de concert dans les grandes occasions; mais qui dans tout le reste étoient d'opinion différente. Le premier, suivant les intentions de Ziska, reconnoissoit Procope Rase pour Général; le second prétendit d'abord n'avoir besoin d'aucun chef, & acquit par là le nom d'*Orphelin*, mais bientôt il se choisit Procope le petit pour lui commander; le troisieme, fut celui des *Orebites* sous les ordres de Hincko & de Crusina de Cumbourg. Les Orebites & les Orphelins sous la conduite de Procope le petit, allerent ravager la Lusace & la Silésie, mais à Baudissen, les Hussites soupçonnant Procope de vouloir se rendre maître de cette place, firent secretement venir des troupes, armerent les habitans, forcerent les Orebites & les Orphelins dans tous les postes qu'ils occuppoient, & les contraignirent de s'enfuir honteusement. Ils ne furent pas plus heureux à Gorlitz, & obligé de se retirer, Procope le petit alla rejoindre Procope Rase, qui, traversant la Moravie avoit formé le dessein de se jeter sur la Baviere. Dans sa marche il forma le Siege de Graditz; & au commencement du siege, Bohuslas de Savenberg ayant été tué, les assiégeans jurerent de venger la mort de cet officier par le massacre de tous les habitans de Graditz; ils furent très-fideles à ce serment atroce, & s'étant emparés de Graditz ils passerent au fil de l'épée tout ce qu'il y avoit dans cette place d'hommes, de femmes & d'enfans, à l'exception du Gouverneur qui fut conduit à Prague où il demeura prisonnier pendant le reste de sa vie.

Les Taborites se partagent en trois corps. Défaite de Procope le petit, prise & [illegible] de Graditz.

Troubles & guerre dans les Pays Bas.

Tandis que la Bohême continuoit d'être le malheureux théatre des troubles, des divisions & des plus cruelles hostilités, tandis que le Pape Martin V ne cessoit d'exciter les Princes Allemands à s'armer contre les Hussites, & qu'il écrivoit à Sigismond les lettres les plus pressantes pour l'exhorter à exterminer ces hérétiques; la Frise, la Hollande & le Brabant étoient presqu'aussi violemment agités que la Bohême. Pour se dédommager des frais de la guerre, les seigneurs alliés de Jean de Baviere avoient ravagé tout le pays entre le Leck & le Zuiderzée. Les habitans d'Utrecht & d'Ammersfort s'étoient plaints vainement de ces excès à Jean de Baviere, qui, bien loin d'avoir égard à leurs plaintes, s'étoit ligué avec le Duc de Gueldre & avoit concerté avec lui d'attaquer Ammersfort, à condition que le Duc de Gueldre resteroit possesseur de cette place aussitôt que les deux alliés s'en seroient rendus maîtres (1). Informés de cette ligue les habitans d'Utrecht demanderent du secours au Duc de Brabant, qui répondit indifféremment qu'il ne prenoit, ni ne vouloit prendre aucun intérêt à cette affaire. Frideric de Blanckenstein Evêque d'Utrecht, irrité de cette réponse, se ligua avec les habitans d'Overyssel, & quelques seigneurs voisins intéressés comme lui, à arrêter les entreprises de Jean de Baviere. Les hostilités commencerent, on se signala de part & d'autre par des ravages funestes aux habitans des lieux où l'un & l'autre parti passoient tour à tour. Jean de Baviere s'empara de Leyden & échoua devant les murs d'Ammersfort; obligé de lever le siege, il fut vivement harcelé, battu même deux fois de suite par l'Evêque d'Utrecht, qui, joignant ses troupes à la garnison d'Ammersfort, fit une irruption dans les

(1) Haraeus *ann. Ducum Braban. ad ann.* 1422. Grummaye *antiq. Belgiq. ad eund. ann.*

SECT. IX. *Hist. d'Allemagne, 1400-1440.*

Paix faite contre les intérêts de Jacqueline qui irritée contre le Duc de Brabant son époux, fait divorce avec lui & se retire en Angleterre. 1425.

terres du Duc de Gueldre, s'empara de la petite ville de Wagening, emmena prisonniers le commandant & huit cens habitans, après avoir réduit la ville en cendres (1).

Plus malheureux devant Gertruydenberg qu'il ne l'avoit été au siege d'Amersfort, Jean de Baviere, après avoir perdu une partie de ses troupes à cette expédition, abandonna son entreprise, & songea à terminer cette guerre, qui lui avoit été si contraire. Par la médiation du Duc de Brabant il fit la paix avec l'Évêque d'Utrecht à des conditions aussi avantageuses pour lui qu'elles étoient préjudiciables à Jacqueline, qui, accompagnée de Marguerite sa mere se rendit à Bruxelles pour révoquer les clauses dont elle avoit à se plaindre: mais ne pouvant rien obtenir du Duc de Brabant son époux, elle se retira fort irritée dans le Hainaut, &, sous prétexte que la dispense de parenté d'après laquelle elle avoit épousé le Duc de Brabant étoit nulle, puisqu'elle avoit été révoquée, elle forma le dessein de faire casser son mariage; & en effet, quelque tems après elle se fit enlever par quelques cavaliers qui la conduisirent en Angleterre, où elle fut si bien accueillie par le Roi Henri, que l'on ne douta point qu'il n'eut lui même médité cet enlevement, & qu'il n'eut formé le dessein de marier Jacqueline avec le Duc de Glocester, pour assurer à celui-ci la possession de quatre provinces des Pays Bas (2).

Le Duc de Bourgogne fort mécontent de ces dispositions, en effet très préjudiciables au Duc de Brabant, se plaignit amérement; mais le Roi sans égard à ses plaintes, préféra les intérêts du Duc de Glocester à ceux du Duc de Brabant. Il falloit cependant autre chose que des vues politiques pour faire un pareil mariage, qui étoit en effet assez indécent, puisque celui qu'elle avoit contracté avec le Duc de Brabant subsistoit encore. Pour le faire casser, le Roi d'Angleterre & son frere s'adresserent à l'Antipape Bénoit XIII, qui, flatté de la préférence qu'on lui donnoit sur Martin V, cassa le mariage de Jacqueline, & lui permit de s'unir avec le Duc de Glocester. La permission accordée par cet Antipape ne satisfaisoit pas pleinement le Roi d'Angleterre qui balançoit encore, mais il mourut, & le Duc de Glocester se hâta d'épouser Jacqueline. Ce n'étoit pas assez de s'être uni avec Jacqueline; le Duc de Glocester vouloit se mettre en possession des Etats de sa nouvelle épouse, & ces Etats étoient entre les mains du Duc de Brabant, qui ne songeoit à rien moins qu'à s'en défaisir. Le Duc se mit en route avec Jacqueline, &, suivi d'une nombreuse armée, il s'empara de Bouchain, Avênes, Condé, Maubeuge, Landrecies, Mons, le Quesnoi & Valenciennes. Le Duc de Bourgogne irrité se prépara à arrêter les progrès d'un tel conquérant; les Ducs de Brabant & de Glocester, fort ulcérés l'un contre l'autre s'écrivirent les lettres les plus offençantes, & finirent par se proposer un cartel pour se battre seul à seul en présence de l'Empereur ou du Duc de Betfort.

Mariage de Jacqueline épouse du Duc de Brabant, avec le Duc de Glocester.

Pendant que les deux Maris de Jacqueline se disposoient à vuider leur querelle, le Comte de S. Pol, frere du Duc de Brabant entra dans le Hainaut & forma le siege de Braine-le-Comte, place défendue par deux cents Anglois: ils furent contraints de se rendre, & les milices de Brabant les passerent tous

(1) *Hist. Luxemb.* L. 51. (2) *Hist. du Hainaut.* Liv. 12. Rymer *act. Public.* Tom. 9.

au fil de l'épée, & brulerent la place. A cette expédition près, les hostilités cesserent entre les deux partis, qui attendoient avec une égale impatience l'évenement du duel dont le jour & lieu étoient fixés. Le Duc de Glocester se disposoit à ramener son épouse en Angleterre: mais les habitans de Mons firent auprès de lui tant d'instances que le Duc, après avoir reçu des Magistrats le serment par lequel ils promettoient de la défendre envers & contre tous, au péril même de leur vie, consentit à la laisser dans leur ville, mais à peine il en fut sorti, que le Duc de Bourgogne, de concert avec Marguerite, mere de Jacqueline, négocia avec tant de succès auprès des villes de Hainaut, que la plûpart se déclarerent pour le Duc de Brabant. Jacqueline ignoroit cette trâme, lorsque le Comte de S. Pol, à la tête d'une armée parut sous les remparts de Mons. La Princesse, quoique surprise ne perdit point courage, se défendit avec beaucoup de valeur, & fit même quelques sorties sur les assiégeans: mais elles ne furent pas heureuses, & les Montois oubliant leur serment, & préférant leur salut à celui de Jacqueline, la presserent d'entrer en composition avec le Comte de S. Pol. Ils la menacerent même de la livrer, si elle ne se déterminoit promptement à s'accomoder avec ses ennemis (1). Ne pouvant mieux faire Jacqueline promit de se retirer dans une ville de Duché de Bourgogne, jusqu'à la décision de la cour de Rome au sujet du divorce avec le Duc de Brabant, qu'en attendant cette décision, le Duc de Bourgogne cousin & héritier de la Princesse, seroit reconnu administrateur de la Hollande, de la Zélande, de la Frise & du Hainaut. D'après cette très-onéreuse capitulation, Jacqueline fut conduite à Gand par le Prince d'Orange.

Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

Jacqueline abandonnée & trahie est obligée de traiter avec le Duc de Bourgogne.

Quelqu'affligée que fut l'épouse du Duc de Glocester, elle dissimula, parut contente de sa prison, & trompa si bien ses gardes, que ceux ci n'apportant plus les mêmes soins à veiller sur ses démarches, elle trouva le moyen de s'évader, & de passer déguisée, en Hollande, où le Duc de Bourgogne furieux, résolut de porter la guerre, tandis que le Duc de Glocester tentoit les plus grands efforts pour la secourir & la délivrer: son duel accepté par le Duc de Bourgogne, avoit été annullé par le Duc de Betfort; ensorte que ne songeant plus qu'à se venger & à défendre Jacqueline, il parvint à rassembler un corps assez considérable de troupes, qu'il fit partir pour la Hollande; mais à peine elles y furent arrivées, qu'elles furent completement battues par Philippe, Duc de Bourgogne: de maniere que la situation de Jacqueline fut plus fâcheuse & plus embarrassante, qu'elle ne l'avoit été jusqu'alors: heureusement pour elle l'Empereur parvint à lui faire obtenir une trêve jusqu'à ce que le Pape eût prononcé sur la validité ou l'invalidité de son mariage avec le Duc de Brabant. Cette décision ne lui fut rien moins que favorable: Martin V annulla le mariage contracté avec le Duc de Glocester, & confirma celui qui la lioit avec le Duc de Brabant, qui mourut dans ce même tems & qui transmit ses biens & ses prétentions au Comte de S. Pol son frere. A la mort du Duc de Brabant, les Etats de Hollande, de Zélande, de Hainaut & de Frise soulevés par les émissaires du Duc de Bourgogne, refuserent de reconnoître Jacqueline pour leur souveraine, elle leur

Victoire du Duc de Bourgogne sur les troupes du Duc de Glocester & mort du Duc de Brabant.

(1) *Hist. Luxemb.* Liv. 61. *Hist. du Hainaut.* Liv. 12.

Sect. IX. Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

Le Duc de Glocester répudie Jacqueline & épouse Eleonore de Cobham. Jacqueline épouse Borfelen.

fit la guerre, & fes troupes furent battues fi fouvent, qu'enfin elle fut obligée de s'en remettre à la décifion du Duc de Bourgogne: ce Prince qui avoit agi beaucoup moins pour le Duc de Brabant que pour lui-même, la contraignit de lui remettre le gouvernement de ces provinces, de le déclarer fon héritier & de promettre qu'elle ne fe remarieroit plus. Le Duc de Glocester qui l'avoit époufée fans fcrupule à caufe de fa riche dot, eut des remords quand il la vit dépouillée de fes Etats, & par refpect pour la décifion de Martin V, il ne voulut plus d'elle; & époufa publiquement fon ancienne Maitreffe, Eleonore de Cobhan. De deux maris qu'elle avoit eus en même tems, Jacqueline n'en ayant plus aucun, oublia les promeffes qu'elle avoit faites au Duc de Bourgogne, & fe fit époufer par Borfelen, Gentilhomme de Zélande: mais Philippe lui déclara la guerre, la pourfuivit, fit Borfelen prifonnier, & ne le relacha, que quand Jacqueline eut promis que fes Etats pafferoient à Philippe au préjudice des enfans qu'elle pourroit avoir de Borfelen: cette Princeffe vécut encore dix ans, & à fa mort Philippe réunit la Frife, le Hainaut, la Hollande & la Zélande à fes Etats; enforte que peu de Rois en Europe furent auffi puiffans que lui (1).

Les hoftilités de Hollande n'étoient que des jeux auprès des fureurs & des excès qui défoloient toujours la Bohême. Coribut à la perfuafion de Rockizane, adminiftrateur, de l'Evêché de Prague faifoit de fréquentes apparitions dans le Royaume pour encourager fes partifans, & le Roi de Pologne étoit fortement foupçonné de le feconder. Pour fe laver de ce foupçon il envoya un corps de cinq mille hommes au fecours des Catholiques Bohémiens; mais le Duc d'Autriche qui craignoit que ces troupes ne vouluffent, fous prétexte de feconder les Catholiques, appuyer Coribut, les attaqua très-vivement aux environs d'Olmutz, ne voulut pas leur permettre de continuer leur route, & les contraignit de s'en retourner en Pologne (2).

Cependant les Thaborites fe portoient contre les Catholiques aux excès les plus violens, ils les faifoient périr dans les plus cruels fupplices, s'emparoient de leurs poffeffions, & traitoient les prêtres & les religieux avec la plus horrible atrocité. Heureufement la mésintelligence divifa cette foule de fanatiques, & ils tournerent leurs armes contre eux mêmes. Les Huffites de Prague & les Orphelins, branche des Thaborites, fe firent ouvertement la guerre: Les Orphelins allerent affiéger Lytomiffel dont ils fe rendirent maîtres; ils affiégerent la citadelle, qui paroiffoit imprenable, contraignirent les affiégés de s'enfuir dans l'églife, où ils furent tous maffacrés; & maîtres de la citadelle, ils la réduifirent en cendres, après avoir égorgé tous les malheureux qui y étoient reftés. Les Orphelins enhardis par ce fuccès allerent renforcer l'armée des Thaborites qui affiégeoit Swietla en Autriche; place forte, importante, & qui n'eut jamais été prife, fi le Duc Albert eut été plus prompt à la fecourir: mais il comptoit fur la nombreufe garnifon qui y étoit, ainfi que fur les fortifications qui la défendoient, & il n'avançoit que lentement; auffi n'arriva-t-il que lorfqu'il n'étoit plus tems de fecourir Swietla. Le Duc pofté à la vue de l'ennemi, fit une faute encore plus irréparable,

Excès des Thaborites & défaite du Duc d'Autriche. 1426.

(1) Haraeus *Annal. Ducum Brabant.* Grammaye *Antiq. Belgiq. Hift. du Hainaut.*
(2) Dlugloffi *Hift. Polon.*

celle de livrer bataille aux Thaborites ſupérieurs en nombre, & qui avoient l'avantage du poſte; il fut completement battu (1). Dès la fin de l'hiver ſuivant Procope Raſe alla faire le ſiege de Prague, diviſée alors en autant de factions qu'il y avoit de différentes ſectes parmi les Huſſites; les Calixtins, les Thaborites, les Orphelins & les Oberites y diſputoient à outrance, ſe vouoient une haine irréconciliable & ne ſe réuniſſoient que pour opprimer & tyranniſer les Catholiques, qui y étant les plus foibles, étoient cruellement foulés. Dès les premieres attaques de Procope Raſe, les Calixtins lui envoyerent faire des plaintes de ce qu'il aſſiégeoit ſes amis: Procope y eut égard; abandonna le ſiege & ramena ſes troupes à Glattau, dans la réſolution de ſe jeter ſur la Baviere: mais informé de la marche des Princes Allemands, qui conduiſoient une armée de cent mille hommes commandés par les Comtes Wenden & Schwartzembourg, il changea de réſolution, & diviſant ſon armée en trois corps, celui des Thaborites qu'il commandoit, des Orphelins commandés par Hincko de Kolſtein, & des Calixtins ſous les ordres de Boczkco de Podiebrad.

Hiſt. d'Allemagne, 1400-1440.

Les Huſſites ne marcherent pas long-tems dans cet ordre ſans rencontrer l'armée Impériale: les Allemands comptant trop ſur leur grand nombre, ſe jeterent avec impétuoſité ſur les Thaborites, & la fortune parut d'abord ſeconder leurs efforts; mais bientôt la valeur des Huſſites fit changer le combat de face; on ſe battit de part & d'autre avec la plus intrépide valeur depuis dix heures du matin juſqu'après le coucher du Soleil; la victoire ſe déclara enfin pour les Huſſites, la perte, du côté de l'armée Allemande fut immenſe ſuivant quelques auteurs contemporains, à la vérité peu d'accord entre eux: mais ils conviennent tous, qu'il y périt un grand nombre de ſeigneurs très-illuſtres, & que les Huſſites ne perdirent pas plus de 3000 hommes. Tout autre Général que Procope eut pourſuivi très-vivement les fuyards; mais il modéra l'ardeur de ſes ſoldats, & les raſſembla en bon ordre; car il ſavoit que le Duc de Baviere venoit ſuivi de 8000 hommes, & il ne vouloit pas que ce reſte d'Allemands lui échappât (2).

Victoire des Huſſites ſur les Allemands.

En effet, peu de momens après il vit paroître l'armée du Duc; celui-ci, informé de la défaite des Impériaux comptoit ſurprendre les vainqueurs, tandis qu'ils pilleroient, comme il le ſuppoſoit, le camp, ou qu'ils pourſuivroient en déſordre les fuyards: il ſe trompa & jugeant à la contenance des Huſſites qu'ils ſe diſpoſoient à remporter une ſeconde victoire, il ſe retira; Procope de ſon côté décampa, traverſa en partie la Bohême, & alla ſur les frontieres de la Moravie, aſſiéger Kamenitz, place bien fortifiée & défendue par Agnès, fille de Sezime d'Auſt, jeune perſonne fort au deſſus de ſon âge & de ſon ſexe; elle fit une réſiſtance d'autant plus vigoureuſe, qu'elle attendoit un ſecours que devoit lui conduire Neuhaus ou Maiſonneuve gentilhomme Bohémien ſon parent, qui en effet approchoit de Kamenitz, lorſqu'il fut battu par les Thaborites, & contraint de ſe retirer. Agnès après les efforts les plus héroïques, ne pouvant plus tenir obtint des conditions honorables, & rendit la place à Procope, qui la fit conduire où elle voulut ſe re-

Et priſe de Kamenitz.

(1) Balbin *Epit.* P. 456. Theob. *Bell. Huſſ.* (2) Theob. *Bell. Huſſ. Comment. Hiſt. fratr. Bohem.*

SECT. IX. *Hist. d'Allemagne, 1400-1410.*

tirer. Maifonneuve, quoique vaincu par les Thaborites, tenoit encore la campagne, il eut même des fuccès & finit après beaucoup d'hoftilités, par faire la paix avec les Thaborites. Quant à Procope Rafe il fe jeta dans l'Autriche, qu'il ravagea jufqu'au Danube, affiégea Retzen, place défendue par Haydeck, Burgrave de Magdebourg: mais, malgré fa valeur, Retzen & fa citadelle tomberent au pouvoir des affiégeans, qui, après avoir paffé la plus grande partie de la garnifon au fil de l'épée, pillerent la ville, ainfi que la citadelle, & conduifirent le Burgrave avec fa femme & fes enfans prifonniers en Bohême (1).

Il y avoit peut-être moins d'inhumanité, mais autant d'obftination dans les hoftilités qui défoloient le Dannemarck, au fujet du Duché de Sleswick, que les Comtes de Holftein prétendoient leur appartenir contre les droits du Roi Eric, qui vouloit que ce fut un fief reverti à fa couronne. Ce Prince avoit raffemblé une formidable armée, & les Comtes de leur côté, fe fortifioient avec beaucoup d'activité; & par leurs manifeftes donnoient une telle apparence de juftice à leur caufe, que les villes de Wandalie s'étoient déclarées pour eux: toutefois, avant que de prendre les armes elles envoyerent des députés au Roi de Dannemarck pour l'inviter à faire la paix & le prier de faire ceffer une guerre qui nuifoit infiniment à leur commerce. Sans égard à ces remontrances, Eric entra, fuivi de fes troupes, dans le Duché de Sleswick & affiégea en même tems la Capitale & Gottorp: il pouffoit vivement ces deux entreprifes, lorfqu'il reçut des lettres par lefquelles les villes de Wandalie lui écrivoient que puifque leurs repréfentations avoient été inutiles, elles le prioient de ne pas trouver mauvais qu'elles joigniffent leurs armes à celles des Comtes. Ces villes étoient très-puiffantes, & Eric ne jugeant pas devoir les irriter, renonça aux deux fieges; il ramena fes troupes qui furent fuivies & harcelées par l'armée des Comtes, fans que de part ni d'autre on fe déterminat à en venir à une action décifive (2).

Continuation de la guerre en Dannemarck. 1427.

Efpérant que cette marque de déférence avoit fait une heureufe impreffion fur les villes de Wandalie, le Roi de Dannemarck leur écrivit qu'il n'y avoit point de fa faute dans la guerre qu'il étoit obligé de faire aux Comtes, & que fi ce malheureux différend nuifoit à leur commerce, elles ne devoient s'en prendre qu'à leurs Magiftrats, qui fans nul motif légitime avoient rompu l'alliance qu'elles avoient contractée avec le Dannemarck. Ces lettres ne produifirent qu'une partie des effets que le Roi en avoit attendus. Le peuple de Wandalie fe fouleva dans les villes contre les Magiftrats; quelques uns même de ceux-ci furent mis à mort; mais du refte, la fédition appaifée, les chofes refterent comme elles étoient, & les villes continuerent à foutenir la caufe des Comtes de Holftein (3). Dès le printems fuivant ces villes mirent en mer une flotte confidérable, qui, commandée par Gerhard de Holftein alla brûler tous les bâtimens qui étoient dans le port de Nybourg & de Hinsgagel: de là, Gerhard alla bloquer par mer Flensbourg, tandis que le Prince Henri fon frere l'affiégeoit par terre; les affiégeans fe défendirent avec courage, & par leurs infultantes railleries ils irriterent fi fort le Prince Henri, que

(1) Czechor *Mars Morav. ad ann.* 1426. (2) Pontanus *Rer. Dan. Hift.* (3) Huitfeld *Hift. Dan. ad ann.* 1426.

Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

que résolu de s'en venger avec éclat, il prit une échelle & monta contre une haye afin de voir par quel côté il seroit le plus convenable de diriger l'attaque: mais à peine il étoit au haut de l'échelle, qu'un coup de lance le renversa mort. Ce malheureux accident répandit sur les troupes une telle consternation, qu'elles refuserent de continuer le siege de Flensbourg: Adolphe, frere de Henri fit vainement tous ses efforts pour ranimer leur courage; elles s'enfuirent; les troupes même de Lubec & de Hambourg se retirerent aussi précipitamment que les autres. Henri par ses grandes qualités, par son activité, sa prudence & sa valeur, avoit mérité la confiance des Holstenois & de ses alliés; quand il mourut il étoit fiancé avec une Princesse de la Maison de Brunswick, & il périt jeune & sans postérité (1).

Le Roi de Dannemarck irrité contre les villes de Wandalie, envoya contre leur flotte une escadre qui remporta une victoire complette, & pour comble de bonne fortune, ses armateurs prirent trente vaisseaux de la Régence de Lubec chargés de marchandises. Quelque considérables que fussent ces succès, Eric désiroit ardemment de faire une paix solide avec les villes maritimes du Nord, & de les détacher des intérêts des Comtes de Holstein; il leur écrivit, & fut secondé par les Magistrats, contre lesquels le peuple se souleva, par cela seul qu'ils étoient d'avis de faire la paix avec le Dannemarck. L'Empereur Sigismond ne fut pas plus heureux dans les lettres qu'il écrivit à ces mêmes villes, il ne put les engager ni par ses promesses, ni par ses menaces à quitter les armes; elles répondirent vivement au Roi Eric, & lui reprocherent avec amertume d'avoir attenté à leurs privileges, & détruit la liberté du commerce du Nord. L'Empereur, dans la vue de pacifier cette division, qui enflammoit le Dannemarck, mais toujours porté pour les intérêts d'Eric, chargea Nicolas Stock de négocier la paix; ce ministre habile se rendit à Lubec, fit assembler le Sénat, & parla si fortement du tort que la Régence avoit eu d'armer, sans en avoir reçu l'ordre, ni la permission du Chef de l'Empire, que la Régence qui sentoit en effet, qu'elle avoit agi trop précipitamment contre les loix du corps germanique, demanda quelques jours pour délibérer; Stock y consentit & alla trouver les Comtes de Holstein au monastere de Reinfeld; mais ceux ci ne voulurent entendre à aucune proposition d'accomodement, à moins qu'Eric ne commençat par leur laisser la paisible jouissance du Duché de Sleswick comme d'un fief héréditaire.

Les villes de Wandalie vivement ulcérées contre le Dannemarck.

Le Roi de Dannemarck étant disposé à la paix, on convint pour en régler les articles, de tenir un congrès à Nikoping, où toutes les parties belligérantes promirent d'envoyer des députés. Il survint de la part des Comtes de Holstein quelques difficultés; mais Stock les applanit: tandis qu'on ne paroissoit s'occuper que des moyens de pacifier tout, les flottes du Holstein & des villes de Wandalie continuoient leurs hostilités, & elles furent portées si loin, que le Roi de Dannemarck justement courroucé, ne voulut plus entendre à aucun accomodement, & jura que cette querelle ne seroit terminée que par la voie des armes. Les villes alliées pensoient exactement comme Eric, & quelque disposées qu'elles parussent être à négocier, déjà elles avoient mis en mer une flotte de 160 voiles qui prit la route de Coppenhague, dans le

Négociation rompue, la guerre recommence.

(1) Crantzius, Huitfeld *Hist. Dan. ad ann.* 1427.

SECT. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400-1410.

dessein d'attaquer cette capitale, mais le Roi avoit pourvu à tout, & les côtes étoient si bien gardées, que les alliés ne jugeant pas à propos de tenter une descente aux environs de Coppenhague, allerent tenter un débarquement dans l'Ile de Zélande: mais la Reine de Dannemarck avoit rassemblé tous les habitans de l'Ile en état de porter les armes, & par son activité elle garantit si bien les côtes, que l'Ile entiere fut à l'abri de toute insulte; ensorte que cette flotte si formidable, devenue inutile, fut contrainte de se retirer, sans avoir pu rien entreprendre. Gerhard de Holstein & Guillaume de Brunswick, plus heureux dans leurs hostilités firent une violente irruption dans le Jutland, s'emparerent de tous les environs de Kolding, contraignirent les habitans de se renfermer dans leurs forts, les y poursuivirent, se rendirent maîtres des forteresses, mirent le feu aux tours & réduisirent en cendres ces différentes places avec tous ceux qui s'y étoient renfermés. De cette expédition, ils allerent attaquer les habitans du Canton d'Arhus, les forcerent de s'enfuir & firent un butin immense (1).

Quelque considérables que fussent les succès des Comtes, ils ne pouvoient se dissimuler qu'ils faisoient la guerre contre les ordres exprès du Chef de l'Empire, qui avoit déclaré ses intentions & les moyens qu'il prenoit pour rétablir la paix. Ainsi, pour ne pas irriter Sigismond, & craignant, s'ils continuoient, d'être mis au ban de l'Empire, ils publierent un manifeste, par lequel ils protestoient ne recourir aux armes que forcément & pour la conservation de leurs droits & de leurs possessions violés par le Roi de Dannemarck: du reste, ils déclaroient qu'ils étoient prêts à s'en rapporter à la décision du grand-Maître de Prusse, qu'Eric lui-même avoit choisi pour arbitre; mais qu'ils ne pouvoient consentir à s'en rapporter au jugement de l'Empereur, qui parent du Roi Eric, ne pouvoit par cela même, être juge dans cette cause. Sigismond à qui ce manifeste fut envoyé, n'y eut aucun égard, & déclarant qu'en semblable matiere le chef de l'Empire ne connoissoit ni juge, ni supérieur, il défendit à qui que ce fut de prendre connoissance du différend du Roi de Dannemarck avec les Comtes de Holstein. En même tems l'Empereur donna ordre aux Electeurs de Brandebourg, de Saxe, & au Duc de Lunebourg de soutenir de toute leur puissance le Roi de Dannemarck (2).

Décision de l'Empereur rendue inutile.

Les Comtes de Holstein, sans rien céder de leurs prétentions consentirent, pour ne pas ulcérer Sigismond, à une trêve pendant laquelle des commissaires nommés de part & d'autre s'assemblerent à Nikoping: les conférences ne furent rien moins que paisibles: les Comtes de Holstein persisterent à soutenir que ce différend ne pouvoit être jugé que dans un congrès libre & où l'autorité de l'Empereur n'eût aucune influence; c'étoit déclarer ouvertement qu'ils ne vouloient pas reconnoître le congrès de Nikoping, aussi les négociateurs se séparerent-ils sans avoir pu rien conclure. La Reine de Dannemarck enhardie par l'éclat des succès qu'elle avoit eus contre les ennemis, & voulant se signaler par de nouvelles entreprises, mit en mer une flotte assez considérable dans le dessein d'aller ravager le pays situé aux environs de Stralsund; cette expédition ne réussit pas; au contraire, la flotte Danoise fut

Défaite des Danois: prise des trésors du Roi & mort de la Reine.

(1) Pontanus *Rer. Dan. Hist.* Huitfeld *Hist. Dan.* Meursius *Hist. Dan. ad ann.* 1427.
(2) Idem *Hist. Dan. ad eund. ann.* Bering, Florus, *Dan. ad ann.* 1428.

battue par quelques vaisseaux de Stralsund, trois cents Danois périrent dans cette malheureuse course, les vaisseaux de la flotte furent dispersés, & pour comble de disgrace, la Reine ayant, sans consulter son époux, envoyé ordre au vaisseau chargé des revenus de la couronne de Suede de venir en Dannemarck, les armateurs du Holstein rencontrerent & prirent ce vaisseau. Perte dont Eric fut si sensible, qu'il en témoigna son ressentiment à la Reine avec tant d'amertume, que cette Princesse en mourut de douleur peu après, dans un monastere où elle s'étoit retirée. Les villes alliées commençoient néanmoins à être fatiguées de cette guerre; leur commerce languissoit, & les petits succès qu'elles avoient ne les dédommageoient pas des pertes irréparables que leur causoit l'interruption du commerce, qu'il ne leur étoit plus possible de continuer: celles de ces villes qui souffroient le plus de cette malheureuse interruption étoient Rostock, & Stralsund; aussi furent-elles les premieres qui conclurrent avec Eric un traité de paix; leur exemple ne fut pas imité par les autres, lesquelles continuerent à se ruiner pour la cause des Comtes de Holstein (1).

Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

Suite des troubles de Bohême, Coribut est pris & enfermé dans un monastere.

La mésintelligence, la haine, la discorde & le fanatisme agitoient toujours la Bohême, où, quoique couronné, Coribut ne jouissoit d'aucune autorité; les Calixtins s'étant assez mal à propos imaginés que pour les abaisser il songeoit à se réunir avec Procope, ils le prirent, lui couvrirent la tête d'un capuce de Moine & le renfermerent dans un monastere: les Thaborites ennemis des Calixtins blâmerent hautement cet attentat, & ligués avec les Orphelins ils allerent faire une invasion en Silésie, s'emparerent de quelques villes, & échouerent devant Schweidnitz. Comme ils s'éloignoient de cette ville Procope Rase & Procope le petit informés de la marche d'une armée considérable, qui, commandée par l'Electeur Frideric, s'avançoit contre eux, allerent joindre les milices qu'ils avoient en Silésie, ravagerent tous les lieux par où ils passerent & emmenerent en Bohême un immense butin. Impatiens de se venger, les Silésiens rassemblerent leurs forces & firent à leur tour une irruption aux environs de Graditz, traverserent les montagnes des géants, & s'avancerent jusqu'à Nachod, les Bohémiens des environs pour arrêter le cours de ces dévastations, se réunirent & marcherent contre les Silésiens: ceux-ci feignant de fuir se retirerent dans les bois du voisinage, laissant en embuscade quelques troupes: ils furent vivement poursuivis, & déjà les Bohémiens ne doutant point de la victoire, attaquoient l'arriere garde lorsque les Silésiens faisant tout à coup volteface & paroissant déterminés à une bataille engagerent l'action: on se battoit de part & d'autre avec une égale valeur, quand les Silésiens placés en embuscade parurent tout à coup & envelopperent les Bohémiens qui furent contraints de s'enfuir; les Silésiens les massacrerent en partie & les poursuivirent jusqu'aux portes du Nachod (2).

Les Bohémiens battus par les Silésiens.

Les Thaborites & les Orphelins unis se signaloient dans le même tems par le pillage, le massacre, l'incendie & les meurtres; maîtres de Slan qu'ils avoient emportée d'assaut, ils massacrerent inhumainement la garnison entiere & tous les habitans; ils commirent les mêmes horreurs à Korsin & autres lieux

(1) Crantzius Huitfeld *Hist. Dan. ad ann.* 1427. Meursius *Hist. Dan. ad ann.* 1428.
(2) Czechor. Pag. 528-530. Theob. *Bell. Huss.*

SECT. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400-1440.

& ne fuſpendirent le cours de leurs fureurs que pour ſe préparer à combattre les Impériaux qui arrivoient commandés par le Cardinal Henri de Winchester; ils formoient une armée de 200000 hommes diviſée en trois corps; l'un compoſé des Saxons & des villes anſéatiques & maritimes; l'autre des troupes de Franconie, de Thuringe & de Lunebourg ſous les ordres de l'Electeur de Brandebourg; le troiſieme ſous les ordres de l'Electeur de Trêves, des milices de Baviere, du Rhin, de Carinthie & des villes de Suabe. A l'approche de cette armée tous les Huſſites ſe réunirent, & Procope Raſe ſuivi de 10000 chevaux, vint ſe mettre à leur tête: les deux partis ſe rencontrerent ſur les bords de la Miſa qui les ſéparoit (1), Procope impatient de combattre paſſa la riviere, & ſuivi des Thaborites, attaqua les Impériaux avec tant d'impétuoſité, que, dès le premier choc ils furent mis en déroute, pourſuivis juſqu'à Tauſch & diſperſés: cette journée malheureuſe leur couta 10000 hommes; & la perte des Bohémiens fut preſqu'inſenſible.

Défaite des Impériaux.

Nonobſtant cette défaite le Cardinal de Wincheſter parvint à raſſembler une diete générale à Francfort, où l'Electeur de Brandenbourg repréſenta avec tant de force que les malheurs de la derniere campagne provenoient de ce qu'on s'étoit ſervi contre des troupes aguerries, d'une armée raſſemblée a la hâte & ſans diſcipline, qu'il fit agréer le projet de lever une milice réguliere aux dépens des Etats à proportion de leurs contingents. Ce fut là l'époque de l'établiſſement d'une contribution pécuniaire qualifiée de *denier commun.* Tous les citoyens de l'Empire depuis l'Electeur juſqu'au dernier villageois furent taxés à une eſpece de capitation, on commit des receveurs généraux & particuliers, le Bureau général en fut fixé à Nuremberg & chaque Electeur nomma un régiſſeur pour adminiſtrer ce fond. Chaque Etat devoit payer ſon contingent juſqu'a ce qu'on entreroit en Bohême, & la Caiſſe générale ſoudoyeroit les troupes juſques à leur retour en Allemagne. On fixa auſſi à Nuremberg une eſpece de Conſeil de guerre permanent, pour diriger les opérations contre les Huſſites.

Conférence inutile à Pilſen.

Cependant les Bohémiens après leur derniere victoire s'emparerent de Tauſch, & allerent faire le ſiege de Pilſen, dont ils brûlerent les fauxbourgs: mais les habitans de cette ville ayant demandé une trêve, les vainqueurs leur accorderent ſix mois, à condition qu'ils enverroient à Noel des députés à une conférence où l'on devoit conférer ſur les articles de religion qui depuis ſi long-tems diviſoient les Bohémiens, cette conférence eut lieu, quelques ſoins que ſe donnat le Pape pour qu'on ne la tint pas, tant il craignoit pour la foi Catholique: mais il n'avoit rien à craindre: en pareille matiere, les conférences, les diſputes théologiques n'aboutiſſent qu'à aigrir les eſprits; on ne conclut rien dans la conférence de Pilſen, chaque parti ſoutint ſes opinions, & la haine mutuelle n'en fut que plus irréconciliable (2).

Procope Raſe, à la tête des Thaborites & des Orphelins recommença les hoſtilités par le ſiege de Colin dont il ſe rendit maître: de là, il marcha vers la Siléſie, ravagea dans ſa courſe le Duché de Munſterberg; il envahit Schweidnitz, Jauer, Liegnitz, porta le ravage & la déſolation juſqu'à Bres-

(1) Ou près de la ville de Mies aſſiégée par le corps des Saxons. (2) Bzovius *ad ann.* 1427. Czechor.

Hist. d'Allemagne. 1400-1440.

law, réduisit en cendres douze villes & plusieurs monasteres, commit les mêmes ravages dans le Duché de Grotkau, assiégea Neisz, ville forte & si bien défendue, qu'il fut obligé d'abandonner cette entreprise. Passant en Moravie, mettant tout à feu & à sang, il assiégea Brinn qu'il s'efforçoit de réduire, lorsque la place fut secourue par le Duc Albert d'Autriche & l'Evêque de Breslaw. Les troupes que le Duc & l'Evêque envoyoient à la défense des assiégés formoient une armée de 18000 hommes; les Thaborites accoutumés à vaincre, ne refuserent point le combat qui leur fut présenté, il fut vif & sanglant, mais l'avantage demeura du côté des troupes du Duc d'Autriche & des vassaux de l'Evêque. Les Orphelins & les Thaborites perdirent une grande partie des leurs; les premiers se retirerent en Bohême, les autres passerent en Autriche, où ils porterent la désolation jusques sous les murs de Vienne, mais crainte d'être enveloppés par les Autrichiens & les Hongrois qui venoient en force contre lui, Procope ramena ses troupes chargées de butin à Thabor, s'empara de Béchin pour se venger des conquêtes que la garnison de cette place avoit faites sur ceux de son parti (1). Les Orphelins furent moins heureux dans leurs entreprises, ils assiégerent Lichtemberg, furent battus par le commandant de cette place, attaqués & en partie massacrés ensuite par les troupes du Baron de Biberstein. Furieux de tant de défaites ils allerent faire une irruption dans les environs de Königgrätz, & mirent tout à feu & à sang dans le cercle de Glatz; mais étant entrés dans un défilé, oú ils ne pouvoient ni combattre, ni s'étendre, ils y furent attaqués par le Prince Jean de Munsterberg, qui les eût tous taillés en pieces, si l'armée de Procope ne fût venue rétablir le combat; à l'approche de ce Général & des troupes qu'il conduisoit les choses changerent de face, & la victoire passa du côté des Hussites; la terreur s'empara des Siléfiens, ils prirent la fuite, & laisserent seul exposé au feu des ennemis leur Général, le Prince de Munsterberg, qui renversé de cheval, fut assassiné à coups de hache.

Le Duc d'Autriche & l'Evêque de Breslaw battent les Hussites. 1428.

La victoire des Hussites fut fatale à la Silésie, elle fut cruellement ravagée par les Hussites, qui allerent former le siege de Schweidnitz; pendant que les assiégés défendoient cette place, le Général des Siléfiens s'appercevant du désordre qui régnoit dans le camp des assiégeans fondit sur eux & les tailla en pieces, mit le feu dans leur camp; ensorte que Weliko, Général des assiégeans, ne trouvant point à qui s'en prendre du mauvais succès de ce siege, fit mourir plusieurs de ceux qui lui avoient conseillé de s'emparer de Schweidnitz, & levant le siege il s'en retourna en Bohême (2). Weliko haï de tous par ses injustices & ses cruautés arrivoit en Bohême, à peu près dans le même tems que l'on y recevoit des députés de l'Empereur, chargés de faire aux Thaborites, aux Calixtins & aux Orphelins des propositions de paix, & des offres avantageuses: ces députés furent reçus à Cuttemberg, la réponse qu'on leur fit fut accablante; „ votre maître, leur dit-on, en consentant à la mort de Jean Hus & à celle de Jérôme de Prague, en versant à torrens le sang des Bohémiens pense-t-il avoir acquis de nouveaux droits à la couronne? il en auroit eu de fondés qu'il les auroit tous perdus."

Victoire des Hussites sur le Prince de Munsterberg.

Fiere réponse des Bohémiens aux envoyés de Sigismond.

Quelque vive que fut la réponse des Bohémiens, Procope Rase fatigué

(1) Balbin *Epit.* P. 473. Czechor, Theob. *Bell. Hussit.* (2) Idem Balbin *Epit.*

SECT. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400-1440.

de guerres & de divisions ne pensoit pas comme la plupart de ses concitoyens: à force de soins & de démarches il parvint à obtenir une suspension d'armes; il engagea ensuite les divers ordres du Royaume à s'assembler par députés à Prague, & là, par son avis, on consentit à reconnoître l'Empereur Sigismond pour Roi, à condition qu'il consentiroit de son côté à permettre la communion sous les deux especes, & à accorder aux Hussites toutes les graces qu'ils lui demanderoient. Cette délibération prise, on envoya des députés à la tête desquels étoit Meinard von Neuhaus ou de Maisonneuve, vers l'Empereur, pour lui faire part de l'intention des Bohémiens. Sigismond assembla une diete à Presbourg, & là il répondit aux députés de Bohême qu'il n'étoit pas en son pouvoir d'accorder ou de refuser la communion sous les deux especes, que quand aux graces & aux immunités que les Bohémiens demandoient, lorsqu'il en connoîtroit la nature, & qu'elles lui paroîtroient équitables, il ne feroit nulle difficulté de les accorder. La réponse de l'Empereur portée à Prague, où les Etats étoient assemblés, on convint qu'il falloit recevoir Sigismond pour Roi, & déjà cet avis alloit passer unanimement, lorsque les Orphelins s'opposant tout à coup à cette opinion, s'emporterent très-vivement contre l'Empereur, firent valoir avec beaucoup de force les raisons qu'on avoit eues jusqu'alors pour l'exclure, & finirent par conclure que la plus irréparable des fautes que puisse faire un peuple libre est de s'assujettir aux caprices d'un maître. Quelques chefs Thaborites, dont la guerre servoit l'ambition & l'avidité, furent généralement soupçonnés d'avoir suscité les Orphelins, soit dans l'espérance de gouverner pendant le trouble, soit dans la crainte du ressentiment de l'Empereur, qui, une fois Roi de Bohême, se vengeroit tôt ou tard des maux qu'ils avoient causés (1). Quoiqu'il en soit, les hostilités recommencerent avec plus de vivacité qu'elles n'en avoient eu précédemment, les Orphelins & les Thaborites allerent ravager la Misnie: tandis que les Oberites dévasterent les environs de Glatz & la Silésie. Procope persuada aux Bohémiens d'aller porter le fer & la flamme en Misnie, & de profiter de l'inexpérience du Prince qui gouvernoit ce pays.

On délibere de ne point reconnoître l'Empereur pour Roi de Bohême. 1429.

A la voix de Procope, les Bohémiens se mirent en campagne; il leur fit passer l'Elbe, traversa la province de Leutmeritz, laissant par tout d'ineffaçables marques de son passage, s'avança vers la Silésie & s'empara de la vieille ville de Dresde. Frideric le pacifique, Marquis de Misnie, accourut au secours de la nouvelle ville, & fut bien secondé par le commandant de cette place, qui s'appercevant de la négligence des Bohémiens pendant la nuit, tomba sur eux, en massacra une partie, & fit beaucoup de prisonniers, qu'il fit tous précipiter dans l'Elbe. Pour se venger, les Bohémiens allerent s'emparer de Meissen, capitale de la Misnie; tenterent de se rendre maîtres de Hayn; &, forcés d'abandonner cette entreprise, ils allerent épuiser leur vengeance & leur fureur dans la campagne, où ils mirent tout à feu & à sang, de même que dans la province de Lusace & dans la Marche de Brandebourg. Enivrés de carnage, ils allerent dans la Basse Lusace, attaquerent la ville de Guben, qu'ils firent consumer par les flammes ainsi que tous ses habitans.

Fureurs & devastations des Hussites.

(1) Theob. *Bell. Hussit.* Byzinius *Diarium*, *Bell. Hussit.*

Leur férocité ne faisant que s'accroître, ils prirent à peu de distance de cette ville, l'Abbaye de Nova Cella ou Neuhalle & par forme d'amusement, ils couperent les bras & les jambes à tous les Moines: de là, ils envoyerent sommer la ville de Gorlitz de se rendre à discrétion, ou de payer une somme exhorbitante. Ces habitans pour toute réponse enfermerent dans des sacs les députés Bohémiens & les précipiterent dans la Neisze (1). La ville de Gorlitz étoit si forte par elle-même, & d'ailleurs défendue par une si nombreuse garnison, qu'une partie des Hussites étant allé faire le siege de Bauzen le reste de l'armée ne crut pas devoir tenter cette entreprise, & alla se réunir au reste des Bohémiens sous les murs de Bauzen, mais vainement ils firent les plus grands efforts pour s'emparer de cette place; ils furent plusieurs fois repoussés avec perte, & jamais les habitans de Bauzen n'auroient consenti à capituler, s'ils n'eussent été trahis par leur Syndic qui s'étoit laissé corrompre, & qui découvert au moment où il consommoit son crime, fut tiré à quatre chevaux & ses membres exposés sur les portes: alors les assiégés craignant que quelqu'autre mauvais citoyen, ne les livrât aux assiégeans, ou ne mit le feu à la ville, ils consentirent à donner aux Hussites une somme considérable, moyennant laquelle ils promirent de s'éloigner de la province; mais la somme reçue ils manquerent à leur engagement, & marcherent vers Kameneck dont les habitans épouvantés, s'enfuirent à Dresde, mais les paysans, moins effrayés s'enfermerent dans la place, & non seulement résisterent aux Hussites, mais devenant agresseurs à leur tour, forcerent les assiégeans dans leurs retranchemens, les contraignirent de prendre la fuite, & les poursuivirent fort loin (2).

Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

Suite de ces Hostilités, 1430.

Moins fatigués des travaux de la campagne, qu'excités à de nouveaux ravages, les Hussites, après quelques mois de séjour en Bohême, se rassemblerent dès les premiers jours du Printems dans la pleine de Weissemberg, & là se partagerent en différentes troupes des dénominations bisarres, telles que les *Collecteurs*, les *petits cousins*, les *petits chapeaux*, les *loups* &c. ils délibérerent long-tems, pour déterminer la route qu'ils prendroient, & ils finirent par décider qu'ils retourneroient en Misnie, pour achever la ruine de cette province. Au nombre de 50,000 hommes, ils se répandirent dans cette malheureuse province & y exercerent les plus affreux ravages, précédés par Procope Rase, qui marchoit suivi de 8000 hommes fort loin avant l'armée; ce Général se signala par l'incendie de quantité de villes & le massacre de leurs habitans; dans sa course dévastatrice, il apprit que l'Electeur de Brandebourg venoit, avec toutes ses forces au secours du Marquis de Misnie. Quoiqu'il n'eut avec lui qu'une troupe de beaucoup inférieure, Procope Rase ne balança point, & marcha contre l'Electeur & les Impériaux; il les joignit & au même instant les attaqua aux environs de Grim avec tant d'impétuosité, que les Impériaux furent complétement défaits; peu même d'entre eux eurent le bonheur d'échapper à la fureur du vainqueur. Cette victoire anima les Hussites à de nouvelles conquêtes, découragea tout à fait les Impériaux, répandit la consternation dans l'Allemagne, & pendant que les Prin-

(1) Byzin. *Diarium Bell. Huss. Chron. Meisn.* 175. Czechor.

(2) Theob. *Bell. Huss.* Balbin *Epit.*

SECT. IX. Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

Perfidie des Hussites.

ces divisés s'accusoient les uns les autres de trop de lenteur, les villes effrayées craignoient d'être la proie de ces fiers conquérans. Maîtres d'Altembourg les Hussites y mirent le feu, & jeterent dans les flammes avec les statues des saints, les malades & les vieillards, après avoir égorgé ou fait prisonniers le reste des habitans. Plauen eut le même sort, & quoique les vainqueurs eussent composé avec le Commandant & lui eussent permis de se retirer avec armes & bagages, les portes de la ville ne leur furent pas plutôt ouvertes, qu'ils firent passer au fil de l'épée la garnison entiere, cent gentilshommes, les sénateurs, les prêtres, plus de neuf cent citoyens, & brûlerent la place. Rien ne gênant la course des Hussites, ils passerent dans la Lusace résolus d'assiéger & de se rendre maîtres de Bauzen; mais cette entreprise n'eut pas le succès qu'ils en avoient espéré, non seulement ils furent repoussés par les assiégés qui leur tuerent beaucoup de monde; mais encore forcés de se retirer, & harcelés dans leur retraite par l'armée de l'Electeur de Saxe, qui reprit sur eux une partie du butin qu'ils avoient fait en Misnie. Ils ne furent pas plus heureux en Thuringe; mais ils se dédommagerent en Franconie, où ils contraignirent plusieurs Princes à racheter à force d'argent le pillage de leurs Etats: il en couta neuf mille ducats d'or à l'Evêque de Bamberg, pour se mettre à l'abri du ravage, lui & sa ville; ensorte que les Hussites se retirerent en Bohême chargés d'or & d'argent (1).

Quelque formidables que fussent les Hussites, jamais ils n'eussent étendu aussi loin leurs conquêtes, leurs ravages & leurs fureurs, si l'Empire & l'Allemagne se fussent réunis contre eux; mais des guerres intestines désoloient ces provinces, & ne leur laissoient ni le tems, ni la liberté de se liguer contre ces dévastateurs. Conrad, élu Archevêque de Mayence étoit de tous les Princes le seul qui s'appliquat à pacifier les divisions des Allemands: par ses soins & ses démarches, il étoit parvenu à terminer la guerre que se faisoient l'Evêque & la ville de Spire, l'Evêque de Wurtzbourg & les citoyens de Schweinfurt; il avoit assoupi la querelle qui s'étoit élevée entre le Comte de Wirtemberg & le Margrave de Brandebourg, celle de la ville de Worms avec son Evêque. Ernest & Louis, Ducs de Baviere lui devoient aussi la paix qui s'étoit rétablie entre eux, après la longue dispute qu'ils avoient eue au sujet de quelques fiefs de cette province. Cependant, quelqu'ami de la paix que fut le respectable Archevêque de Mayence, il fut contraint de prendre les armes contre le Landgrave de Hesse; il eut même tant de désavantages dans cette guerre, qu'il se hâta de faire la paix, & de céder une partie de ses droits, quelque fondé qu'il fut à les soutenir, & il continua de s'attacher à réunir les Princes d'Allemagne, & à persuader aux seigneurs de l'Empire à suivre le parti de l'Empereur Sigismond contre les Hussites: mais les troubles qui agitoient l'Electorat de Trêves, rendirent pendant quelque tems, ses soins infructueux. A la mort d'Othon de Zingheim, Archevêque de Trêves, les Chanoines divisés, élurent, les uns Jacques de Sirck, Prévôt de Wurtzbourg, les autres Udalric de Manderscheit, grand Doyen de Cologne: Udalric secondé par ses parents, s'empara de quelques forts dépendans du siege de Trêves. Sirck, moins puissant eut recours au Pape Martin V, qui dé-

Double élection d'un Archevêque de Trêves.

(1) Vandal. L. II. cap. 20. Crantz. L. I. Theob. *Bell. Huss.*

déclarant nulles les deux élections, nomma Archevêque & Electeur de Trêves Raban de Heimenstadt. Udalric ne respectant pas plus l'élection de Raban que celle de Sirck, continua ses hostilités, parvint à mettre dans son parti le chapitre, la noblesse & le clergé, mais ne put également gagner les Magistrats de Trêves, qui refuserent de le reconnoître. Raban excommunia tous ceux qui favorisoient son compétiteur; celui-ci se saisit de quelques villes qu'il ne put conserver, perdit peu à peu ses partisans & finit par être contraint de céder (1).

Hist. d'Allemagne, 1400-1410.

Tandis que ces divisions troubloient le repos de l'Empire & de l'Allemagne, un ennemi plus redoutable encore que les Hussites menaçoit la Hongrie; ce terrible ennemi étoit Amurath II, dont les troupes, au mépris de la trêve, faisoient de fréquentes irruptions en Servie, où elles mettoient tout à feu & à sang. Sigismond demanda, à Uladislas, Roi de Pologne & à Withold, Grand-Duc de Lithuanie une entrevue à Lucko, pour y prendre des mesures qui pussent arrêter les hostilités des Turcs, mais dans cette conférence, au lieu de s'occuper des moyens de s'opposer aux desseins d'Amurath, Sigismond commença par proposer à Uladislas & à Withold de faire de concert une expédition en Moldavie, afin d'en chasser les Princes de ce pays & de se le partager ensuite. Le Roi de Pologne, très-surpris d'une telle demande, répondit qu'il ne croyoit pas qu'il y eût de l'équité à vouloir sans nulle cause légitime accabler les Walaques, déposséder leurs Waiwodes, & s'emparer en brigands d'une contrée qui appartenoit incontestablement à des Princes & à une nation amie de la Pologne. Peu déconcerté du refus des deux Princes, l'Empereur demanda que l'on convoquât un concile pour la réduction des Bohémiens & la réformation de l'Eglise, offrant, si le Pape ne vouloit pas le convoquer, de l'assembler lui-même de son autorité. C'étoit pour concerter les moyens de s'opposer aux Turcs, & non pour délibérer sur la ruine des Moldaves, ou pour examiner comment il seroit possible de réduire les Bohémiens, que l'on s'étoit assemblé à Lucko; aussi ces deux demandes rejetées, Sigismond insista sur la nécessité de faire la guerre aux Turcs; Uladislas promit de secourir Sigismond aussitôt qu'Amurath attaqueroit la Hongrie; mais il voulut qu'auparavant on sommât Amurath d'exécuter les traités qu'il avoit conclus avec la Pologne & la Hongrie, & de retirer ses troupes de la Servie (2).

Les Turcs menacent la Hongrie. Démarches singulieres de Sigismond.

Sigismond très-mécontent de l'avis du Roi de Pologne, mais ne jugeant pas devoir encore se plaindre hautement, imagina, pour se venger, de persuader à Withold de consentir à ce que le Chef de l'Empire érigeât la Lithuanie en Royaume: il lui en fit même la proposition, & elle éblouit tellement le grand-Duc, qu'il ne désira rien tant que d'être couronné, même, s'il le falloit, sans le consentement du Roi de Pologne: mais ce projet fut rejeté par la ferme & constante résolution de l'Evêque de Cracovie, qui souleva les prélats & les barons de Pologne; ils déclarerent tous qu'ils souffriroient plutôt la mort que de souscrire à une érection aussi pernicieuse à la Pologne. En vain Withold fit prendre les armes à ses troupes pour secon-

(1) *Rer. Mog. Script. Tom.* 1. Adlzreit. *Ann. Boic. Gent.* L. 7. *Part.* 2. *Ann. Trevir.* Pag. 272--275. (2) Dlugloss *Hist. Polon.* L. 11. P. 514--536.

der la bonne volonté de l'Empereur; en vain celui-ci avoit fixé le jour & le lieu de son couronnement, tout ce brillant projet échoua, & le Duc de Lithuanie, âgé de plus de 80 ans, étant tombé malade, reconnut non seulement la vanité du titre dont on l'avoit flatté, mais encore l'impossibilité d'en être décoré, si les Polonois & leur Roi ne vouloient pas y consentir, il y renonça hautement & mourut peu de jours après.

L'Empereur tenoit alors à Nuremberg une diete, dans laquelle, après huit mois de délibérations, presque tous les Princes de l'Empire qui y assistoient, ainsi que Julien, Cardinal de St. Ange, en qualité de Légat du Pape; convinrent de faire une nouvelle expédition contre les Hussites, & d'employer pour les réduire toutes les forces de l'Allemagne & de l'Empire. Le Pape Martin V applaudit à cette délibération mais il n'eut pas le tems d'en voir l'exécution, la mort l'ayant surpris le 20 de Février 1431. Martin V avoit occupé le Pontificat pendant 13 ans. Ce fut lui qui décida la question ridicule proposée fort mal à propos aux Casuistes, savoir si les rentes constituées sont, ou ne sont pas usuraires; il eut assez de bon sens pour décider que ces rentes sont licites. Le successeur de Martin fut Gabriel Condolmiere, Vénitien, neveu du Pape Grégoire XII, & qui dans sa jeunesse ayant donné tous ses biens aux pauvres s'étoit retiré dans un hermitage: il prit le nom d'Eugene IV, promit, avant que de prendre possession du S. siege de ne créer des Cardinaux que du consentement des anciens, de ne pas transférer hors de Rome la résidence pontificale, & de convoquer incessamment un concile.

Mort du Pape Martin V. Eugene IV lui succede.

Le nouveau Pape confirmant le Cardinal Julien Légat en Allemagne, écrivit aux Princes de l'Empire des lettres fort pressantes pour les inviter à se réunir contre ceux qu'il appelloit les hérétiques de Bohême; Sigismond fatigué d'hostilités &, dans l'espérance que des négociations auroient plus de succès que des batailles, alla lui-même jusqu'à Egra, d'où il envoya deux seigneurs à Prague chargés de faire aux Bohémiens des propositions d'accomodement. Les seigneurs Hussites, & Procope Rase lui-même, fatigués de combattre parurent également portés à la paix; il n'y eut que les Orphelins qui ne voulurent point consentir à la négociation, mais ils ne furent point écoutés, & les Bohémiens envoyerent quatre députés à Egra, où l'Empereur étoit encore; les conférences durerent pendant quinze jours, & déjà l'on étoit d'accord sur bien des points de part & d'autre, lorsque les négociateurs Hussites apprirent que dans l'Empire tout étoit en armes contre eux: Furieux à cette nouvelle, ils rompirent les conférences, se plaignirent amérement, déclarerent qu'il n'avoit pas tenu à eux que la paix ne se rétablit, & se retirerent à Prague, où les Hussites assemblés avoient pris déjà les plus violentes résolutions (1).

Négociation rompue. Fureur des Hussites.

Plus indigné que le reste des Bohémiens, Procope Rase à la tête d'un corps considérable de Hussites fit sans succès une irruption dans la Voigtland, & revint en Lusace assiéger Reichenbach. Il y éprouva de la part d'Othon de Brunswick qui y commandoit, une très-vive résistance, malgré laquelle cependant il s'obstinoit à rester sous les murs de cette place, lorsqu'il y fut attaqué dans ses retranchemens par l'Electeur de Saxe à la tête d'une nom-

(1) Bzovius *ad ann.* 1431. Czechor. Pag. 455.

breux armée. Procope s'enfuit très-précipitamment, & reprit le chemin de Prague, où il trouva tous les Hussites rassemblés & prêts à faire les plus grands efforts, contre leurs ennemis. Le rendez-vous général des Hussites fut indiqué à Chodischow, où ils se rendirent au nombre de 50,000 hommes d'infanterie & de sept mille de cavalerie, suivis de 3600 chariots, outre cette puissante armée, plusieurs corps de troupes répandus sur les frontieres de la Bohême en défendoient l'entrée aux Impériaux, qui, par la lenteur des Princes, manquerent le tems favorable pour attaquer les ennemis. Les impériaux se mirent enfin en marche, sous le commandement de Frideric, Electeur de Brandebourg. On ne sait pas au juste de combien de combattans cette formidable armée étoit composée, les uns assurent de 90000 hommes & plusieurs qu'elle étoit de 130000, tant fantassins que cavaliers. Sur la fausse nouvelle d'une division survenue entre les Hussites, les Impériaux hâterent leur marche, & le Duc de Baviere avec le fils du Marquis de Brandebourg, alla faire le siege du fort de Tachau sur la Misa. C'étoit là où Procope les attendoit; il accourut à la défense de cette forteresse, & attaqua les assiégeans dans des lieux marécageux & où les Impériaux avoient le plus grand désavantage; le Duc de Baviere voulut se retirer & il fut harcelé & battu dans sa marche, son avant-garde mise en déroute & si fort effrayée, qu'elle porta la consternation dans le reste de l'armée.

Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

Défaite des Impériaux par les Hussites.

Les Allemands découragés se fussent retirés, ainsi que leurs Princes également très-effrayés, si le Cardinal Julien ne se fut donné les plus grands soins pour les rassurer: ils rougirent de la terreur à laquelle ils s'étoient laissés surprendre, & allerent camper au Riesenberg ou Montagne des géants, résolus d'y attendre les Hussites. Ceux-ci ne tarderent point à paroître, & au même instant Procope Rase donna le signal de l'attaque, qui fut si prompte & si vive, que les Impériaux enfoncés, effrayés, ne purent se rallier; Procope ne leur donna point le tems de se reconnoître; il les poussa plus vivement encore, & les mit en déroute; les Impériaux épouvantés prirent la fuite, laissant sur le champ de bataille 11000 hommes & entre les mains des vainqueurs 700 prisonniers, le bagage, les munitions de guerre & de bouche, 50 gros canons & 240 chariots dont plusieurs étoient chargés d'or & d'argent: on assure qu'en cette occasion le Cardinal Julien hâta si fort sa fuite, qu'il perdit avec la Bulle du Pape, son chapeau & son habit de Cardinal qui tomberent entre les mains des Hussites (1). Tout aussi effrayé que le Cardinal Julien, le Duc de Baviere se retira à Ratisbonne, & porta la consternation, dans cette ville qui s'étoit épuisée pour fournir aux frais de l'armement. Tandis que la victoire des Hussites étonnoit l'Allemagne & l'Europe l'Electeur Palatin accouroit suivi de 26,000 hommes pour se joindre aux Impériaux, & apprenant au milieu de sa course la défaite des Allemands, ne crut pas devoir continuer sa route & provoquer au combat un ennemi que son triomphe rendroit encore plus redoutable; il se hâta de s'en retourner sur ses pas. Un peu remis de sa frayeur & comptant les Hussites fort éloignés, le Cardinal Julien entreprit de ranimer le courage des débris de l'armée Alleman-

Bataille de Riesenberg les Impériaux sont battus.

(1) Barre *Hist. d'Allem.* Tom. 7. Pag. 338, 339. Theob. *Bell. Huss.* Aeneas Sylvius cap. 48. Balbin *Epit.* Pag. 477.

SECT. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400 1440.

de; &, pour aguerrir les Impériaux, il forma le fiege de Przibislaw. Albert, Duc d'Autriche, perfuadé auffi que l'ennemi étoit fort loin s'avança vers cette place pour fe joindre au Cardinal; mais les Thaborites volerent au fecours des affiégés, attaquerent les affiégeans & les contraignirent à prendre la fuite. Albert qui n'avoit pas encore joint le Cardinal, paffa en Moravie, où il commit d'affreux ravages & en Autriche, où il fut fuivi & pris par Procope le petit, qui défola ce Duché & y fit un immenfe butin.

Défaite des Huffites, devant Brinn.

Fatigué de carnage & chargé de butin, Procope repaffa dans la Moravie où le Duc Albert avoit laiffé Kragir à la tête de dix mille hommes. Kragir trop foible pour combattre en bataille rangée contre les Huffites, les fatigua par fes marches, & alla s'emparer d'un pofte avantageux où il fe maintint avec tant de valeur & d'habileté, qu'il ne put en être chaffé: il fe retira en bon ordre dans la ville de Brinn, où il fut prefqu'auffitôt affiégé; mais il fe défendit avec un tel courage, qu'il obligea les affiégeans de fe retirer, & faifant fur eux une vigoureufe fortie, il les mit en fuite, les harcela, & les força de gagner la province d'Olmutz, où la prife de quelques châteaux ne répara que foiblement la honte qu'ils avoient effuyée à Brinn (1). Plus terrible & plus heureux dans fes hoftilités, Procope Rafe, après avoir dévafté la Siléfie & jeté la confternation dans le Duché de Troppau, où il avoit remporté une victoire complette fur le Duc Wenceflas, fut joint par Procope le petit; & ces deux chefs fuivis d'une armée confidérable, allerent fondre fur la Hongrie, où ils mettoient déjà tout à feu & à fang, lorfque les feigneurs Hongrois apprenant qu'une partie des Huffites avoit pris la route de la Moravie, & qu'il ne reftoit plus en Hongrie qu'un corps affez confidérable réunirent toutes leurs troupes, formerent une petite armée d'environ 18000 hommes, dont ils donnerent le commandement à Rozgon, Gouverneur de la province, & marcherent contre les Huffites qu'ils trouverent campés fur le Wag dans un pofte avantageux. Rozgon, habile Général, ne croyant pas devoir attaquer l'ennemi dans un tel pofte, feignit de fe retirer avec crainte, & attira par ce ftratagême les Huffites dans la plaine; ceux-ci n'étoient qu'au nombre de 7000; mais ils étoient commandés par Procope; ils ne balancerent point à combattre contre les Hongrois, quoique ceux-ci

Les Huffites font battus.

fuffent au nombre d'environ 18000 hommes: malgré cette inégalité le combat fe foutint avec la plus incroyable valeur, depuis 9 heures du matin, jufqu'à 4 heures du foir, mais enfin la victoire fe rangea du côté du plus grand nombre: la plupart des Huffites périrent les armes à la main; les autres furent maffacrés dans leur retraite; enforte que de 7000 hommes, Procope n'en ramena guere qu'environ 1500 en Bohême (2).

Sigismond confeillé par le Cardinal Julien, profitant des avantages que les Impériaux avoient fur les Bohémiens, leur écrivit avec beaucoup de douceur pour les exhorter à le reconnoître & les inviter à envoyer au concile pour fe raccomoder avec l'Eglife. Les Huffites bien loin de fe rendre à ces exhortations, répondirent à l'Empereur qu'ils périroient plutôt que de renoncer à leur doctrine, & qu'ils étoient réfolus à fe défendre jufqu'à la derniere extrêmité. Ce concile dont Sigismond parloit, avoit été indiqué à Bafle par

(1) Theob. *Bell. Huffit.* Czechor. Pag. 564. (2) *Idem. Ibidem.* Aeneas Sylvius.

Martin V, qui avoit désigné le Cardinal Julien pour y présider. Ce Cardinal écrivit aux Hussites qu'on étoit prêt à donner à leurs députés le plus ample sauf-conduit, & qu'on feroit tout au monde pour terminer une trop longue & trop sanglante dispute: cette lettre avoit déjà produit de très-bons effets à Prague, lorsqu'il prit tout à coup fantaisie à Eugene de craindre que cette indulgence pour les Hussites ne préjudiciât à la foi Catholique. D'après cette vaine terreur, il envoya ordre à Julien, de dissoudre le concile de Bâle & de le transférer à Bologne: Julien, au lieu d'exécuter cet ordre, répondit au Pape & lui fit sentir qu'après l'invitation qu'il avoit faite aux Hussites de venir à Bâle; une translation aussi subite leur seroit très-suspecte; que d'ailleurs les Cardinaux & les Evêques ayant accepté Bâle & ne voulant point aller à Bologne, non plus que l'Empereur; cette innovation risquoit d'entraîner des mécontentemens qui pourroient finir par un schisme. L'Empereur fit au Pape des remontrances encore plus fortes: mais Eugene étoit par malheur le plus obstiné des hommes; il persista dans son opinion; les Peres du concile ne voulurent point céder, & dès lors la mésintelligence divisa le chef de l'Eglise, les Cardinaux & les Evêques.

Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

Mésintelligence entre Eugene IV, & les Peres du concile de Bâle. 1432.

Cependant l'Empereur, toujours dans l'espérance de ramener les Bohémiens, les invita à envoyer des députés à Presbourg, où il tenoit une diete: ces députés s'y rendirent; mais ne voulant point entrer dans la ville, de crainte d'y être arrêtés; l'Empereur fit dresser des tentes en pleine campagne; il y donna audience aux envoyés Hussites: ils se plaignirent amérement de la maniere dont Jean Hus & Jérôme de Prague avoient été traités à Constance, & déclarerent qu'ils ne se rendroient point à Bâle. Sigismond leur promit de leur répondre à ce sujet d'une maniere satisfaisante à Egra, où dans une assemblée qu'il convoqueroit, il leur feroit part des intentions du concile. Les Hussites avoient d'autant moins de confiance, qu'ils n'ignoroient pas que les Peres du concile faisoient tous leurs efforts & formoient diverses intrigues pour détourner les Princes d'Allemagne de tout accomodement avec les Bohémiens (1). Quelque mal intentionnés que les Peres du concile parussent être, ils donnerent cependant le sauf-conduit le plus ample & le plus satisfaisant aux députés que les Bohémiens jugeroient à propos d'envoyer à Bâle. Par ce sauf conduit il étoit statué que si quelqu'un des députés Bohémiens soit en allant, soit pendant son séjour, ou s'en retournant, commettoit quelqu'action qui put annuler son privilege, ce seroient les Bohémiens eux-mêmes, & non d'autres, qui en feroient justice: de même que ce seroit le concile de concert avec les députés Bohémiens qui feroit justice de quiconque d'entre les Catholiques insulteroit ou porteroit préjudice à quelqu'un d'entre les Bohémiens; que les députés seroient libres de rester à Bâle ou de s'en aller ailleurs, comme ils le jugeroient à propos, & que, dans le cas où ils voudroient, pour changer d'air, sortir de la ville, ils seroient escortés par les troupes du concile, de même que les Ambassadeurs Hussites auxquels il seroit donné une escorte à leur retour, pour les accompagner jusqu'à Tachau ou autre ville frontiere qu'ils voudroient désigner (2).

Sauf-conduit accordé par le concile de Bâle aux Hussites.

Quelqu'étendu que fut ce privilege, les Hussites, avant que de se déter-

(1) Pagi. *Brev. gest. Pont. Rom.* Tom. 4. Raynald *ad ann.* 1431. (2) *Concil.* Labb. Tom. 12. Pag. 482, 484. Theob. *Bell. Huss.*

Sect. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400-1440.

miner, balancerent encore, & assemblés à Prague ils discuterent long-tems pour savoir s'ils consentiroient à se présenter au concile; les Thaborites, les Orebites & les Orphelins refusoient d'accepter cette invitation, & alléguoient l'exemple de Jean Hus & de Jérôme de Prague, inhumainement brûlés à Constance, malgré la sureté que leur donnoit le sauf-conduit qu'ils avoient reçu. Les seigneurs de Bohême & le reste des Hussites soutenoient au contraire que sans marquer une coupable obstination, on ne pouvoit se dispenser d'accepter les conditions proposées par le concile. Cette derniere opinion prévalut, on nomma des Ambassadeurs; ceux du Clergé Hussite furent Rokyczane, Pryne & Biscupecz; à la tête des députés de la noblesse étoient Procope Rase, & Guillaume de Kostka. Les Thaborites & les Orphelins qui s'étoient opposés à la députation, croyant par cela même, ne pas devoir cesser leurs hostilités contre les Catholiques, allerent successivement ravager la Lusace, la Marche de Brandebourg, la Silésie & la Moravie, d'où ils se jeterent sur l'Autriche; mais ils furent attaqués par Puchomir à la tête d'un corps de troupes Autrichiennes; les Hussites supérieurs en nombre eurent l'avantage; les Autrichiens furent vivement repoussés, & déjà les Hussites se croyoient assurés de la victoire, lorsque le Général Kragir, à la tête des Moraves tomba sur les Hussites, les enfonça & les poussa jusques derriere leurs chariots, où ils se retrancherent pendant la nuit: dès le lendemain au point du jour Kragir les attaqua encore, & les forçant dans leurs retranchemens, il les obligea de prendre la fuite, s'empara de tout le butin qu'ils avoient fait, brûla tous leurs bagages, les contraignit de se retirer, & les défit si complettement qu'ils n'oserent plus se montrer de quelque tems (1).

Défaite des Hussites en Autriche.

On ne s'occupoit en Europe que du concile de Bâle & de la dispute qui s'étoit élevée entre Eugene IV & les Peres du concile. Sigismond qui avoit agi avec tant d'activité à Constance, se flattant d'avoir la même prépondérance à Bâle, se rendit en Italie & se fit couronner à Milan Roi de Lombardie: Eugene IV n'avoit pas oublié que c'étoit par les soins de cet Empereur que Bénoit, Grégoire & Jean avoient été déposés à Constance; Eugene qui avoit de très-vives contestations avec les Peres du concile, n'apprit qu'avec émotion la nouvelle du voyage de ce Monarque, & craignant qu'il ne s'opposât, ainsi que la plus grande partie du clergé, à la dissolution de l'assemblée de Bâle, il se ligua secretement avec les Vénitiens & les Florentins qui envoyerent une armée de 20,000 hommes pour s'opposer aux desseins de Sigismond; mais Viscomti, Duc de Milan joignant ses forces à celles des Impériaux attaqua les troupes des deux Républiques & les tailla en pieces; les Florentins & les Vénitiens perdirent 10,000 hommes dans cette journée, & presque tout le reste de leurs combattans furent faits prisonniers. Malgré tous les obstacles que la jalousie lui opposoit, Sigismond entra dans Rome & s'y fit couronner des mains du Pape; il parvint même à faire cesser toutes les hostilités, malgré les intrigues d'Eugene, qui dans le même tems témoignoit extérieurement à l'Empereur le zele le plus vif. Le Duc de Milan, à la faveur des divisions qui depuis très-longtems agitoient les Génois, étoit parvenu à se rendre seigneur de Gênes, & vouloit y gouverner despotique-

Sigismond en Italie. Victoire sur les Florentins & les Vénitiens. Sigismond couronné à Rome.

(1) Barre *Hist. d'Allem.* Tom, 7. Pag. 351. Aeneas Sylvius.

ment. Irrités de cette nouvelle forme de gouvernement, les Génois se soulevèrent & offrirent la souveraineté de leur République à Sigismond, qui eut bien voulu l'accepter, mais qui craignant de se faire un trop puissant ennemi, réconcilia les Génois avec Philippe Viscomti, & les engagea à lui proroger la seigneurie de Gênes (1).

Hist. d'Allemagne. 1400-1440.

Cependant le schisme entre le Pape Eugene IV & les Peres du concile de Bâle éclatoit: l'obstiné Pontife eut l'imprudence de publier une bulle qui cassoit l'assemblée de Bâle, & la transféroit à Bologne: les Peres fortement ulcérés, s'adresserent à Sigismond, qui leur promit d'employer les voyes les plus efficaces pour engager le souverain Pontife à révoquer sa bulle: Eugene n'en voulut rien faire, & les Peres du concile procéderent si vivement, qu'Eugene, craignant qu'on n'en vînt à le déposer, révoqua sa bulle, confirma le concile de Bâle, & y envoya des Légats pour y présider: mais il n'étoit plus tems, les procédures furent continuées, & les informations étoient poussées fort avant lorsque l'Empereur arriva à Bâle.

Procédure contre Eugene, entrée de Sigismond à Bâle. 1433.

Il y avoit plusieurs mois que les députés de Bohême, au nombre de 300, s'étoient rendus à Bâle, où par la célébrité qu'ils avoient acquise, ils attiroient tous les regards; car dans le 15e siecle on trouvoit tout étrange dans un hérétique; on regardoit sur-tout avec étonnement Procope Rase, & on ne cessoit d'examiner ce redoutable Général qui avoit renversé tant de villes, ravagé tant de contrées, & fait massacrer tant de Catholiques. Les Peres du concile accueillirent ces députés avec douceur, écouterent leurs propositions, consentirent à leur accorder la communion sous les deux especes, pourvu qu'ils ne l'administrassent qu'aux adultes: sur le reste, les Théologiens des deux partis entrerent en conférence, disputerent pendant cinquante jours & eussent disputé pendant cinquante années sans convenir de rien; ensorte qu'ils finirent chacun plus persuadé de son opinion qu'il ne l'auroit été avant la dispute (2).

Les Députés des Hussites à Bâle, conférence inutile.

Lors de son départ de Bohême, Procope Rase avoit remis le commandement de l'armée à Pardus de Horka; ce Général suivi de 8000 Hussites avoit été ravager la Moravie, & jusques sur les frontieres de la Pologne, il avoit porté le fer & la flamme, la mort & la désolation; le Roi même s'étoit ligué avec les Hussites contre les Chevaliers de l'ordre Teutonique, & la nouvelle Marche de Brandebourg avoit été cruellement dévastée, jusqu'à Dantzick, qui eut de violens assauts à soutenir contre les Polonois, qu'ils accuserent de Hussitisme; mais le Roi de Pologne eut peu de peine à se justifier; il dit qu'il s'étoit uni aux Hussites parce qu'il n'avoit pas eu d'autre moyen de repousser les Chevaliers Teutoniques, & que s'il y avoit eu des églises pillées ou profanées en Prusse & en Poméranie, ce n'étoit que par représailles contre les Chevaliers Teutons, qui avoient brûlé & profané plusieurs églises dans le territoire de Uladislaw; que du reste, il abhorroit les opinions des Hussites & n'avoit que forcément contracté alliance avec eux (3).

Dès son retour, Procope Rase entreprit le siege de Pilsen, & il fut puissamment secondé par les Orphelins & par Procope le petit, ainsi que par la

(1) Raynald *ad ann.* 1352. Ripamont *Hist. Mediol.* Lib. 4. Giustin *Hist. Genuens* L. 4. (2) Aeneas Sylvius *Bell. Huss.* Choisy. *Hist. Eccles.* L. 26. c. 2. (3) Czechor *Mars Morav.* L. 4. Dlugloss *Hist. Polon.*

Sect. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400-1440.

plus grande partie des Hussites: mais quoique foible & peu nombreuse, la garnison se défendit avec tant de valeur, que les assiégeans désespérant de prendre la ville d'assaut, résolurent de l'affamer & en formerent le blocus. Environ 700 Hussites & 700 cavaliers se détacherent de l'armée & allerent ravager le Haut Palatinat; ils s'en retournoient chargés de butin, lorsque tombant dans une embuscade que leur avoient tendu les Bavarois, ils furent mis en pieces, & maltraités au point qu'à peine trente cavaliers échapperent au carnage. A la nouvelle de ce désastre, l'armée de Procope éclata en murmures contre son Général, qui, sans les instances des Thaborites, eût quitté le commandement & se feroit retiré à Prague. Un renfort considérable de troupes Polonoises vint se joindre aux Hussites, & Procope résolut de recommencer avec une nouvelle ardeur le siege de Pilsen; les assiégés opposerent la plus vigoureuse résistance, mais réduits à l'extrêmité, sans vivres, presque sans munitions, ils se voyoient au moment de ne pouvoir plus tenir, quand ils reçurent une somme considérable des Peres du concile; ils avoient fait passer à Maisonneuve 8000 ducats; il en acheta des vivres & d'autres munitions: les Calixtins & les Catholiques y joignirent 1400 muids de farine: Maisonneuve se chargea de faire entrer ce convoi dans la place, où en effet il pénétra à la faveur du désordre que causa une attaque qu'il fit au quartier des Thaborites (1).

Victoire des Bavarois sur les Hussites.

Un évenement auquel on n'avoit gueres du s'attendre vint semer la division parmi les Hussites, & cette division fut l'avant-coureur de leur ruine entiere. Les Peres du concile de Bâle envoyerent à Prague des députés chargés de présenter un formule d'union; formulaire qui se rapprochoit autant qu'il étoit possible de la doctrine de Jean Hus, & sur-tout qui accordoit la communion sous les deux especes. Rockysane, les Calixtins & presque toute la noblesse Bohémienne souscrivirent à ce formulaire, & envoyerent assurer le concile de leur soumission. Les Cardinaux & les Evêques assemblés à Bâle reçurent ces députés avec la plus grande joye, & dresserent le célébre traité de paix connu sous le nom de *Compactata* qu'ils renvoyerent à Prague, & auquel Rockysane & les Calixtins se soumirent. Les Thaborites & les Orphelins, bien loin de vouloir souscrire à cet accomodement, se déchaînerent avec une espece de fureur contre Rockysane qu'ils traiterent hautement de lâche & de perfide (2). Ulcérée de ces propos injurieux, la noblesse de Bohême prit le parti de Rockysane, & résolut de s'emparer de Prague; la vieille ville reçut Rockysane & les nobles: Procope le petit commandoit dans la nouvelle ville: il refusa de se soumettre à la noblesse; Maisonneuve & Risemberg à la tête des nobles, l'attaquerent, pénétrerent dans la nouvelle ville, se jetterent sur les Thaborites, les Orphelins & les Hussites opposans, & en firent un horrible carnage. Cette attaque, disent les chroniqueurs du tems, couta la vie à plus de 20,000 Hussites (3).

Traité d'accomodement, division parmi les Hussites.

A la nouvelle de ce massacre, Procope Rase furieux jura de venger les Thaborites, écrivit à tous les alliés de venir le joindre, leva le siege de Pilsen,

(1) *Id. Ibid.* Aeneas Sylvius *Bell. Huss.* cap. 15. (2) *Concil.* Lab. Tom. 12. Orth. Grat. *in fol.* Pag. 150. (3) Czechor. *Mars Morav.* Pag. 588.

sen, & prit la route de Prague. Risemberg & Maisonneuve rassemblerent toutes leurs forces & marcherent contre Procope Rase: les deux armées se rencontrerent à 4 lieues de Prague, entre Broda & Korsim. On en vint bientôt à une action: la victoire se déclara pour les seigneurs Bohémiens, qui enfoncerent les bataillons Thaborites, verserent des torrens de sang, & triompherent complettement, malgré les efforts de Procope Rase, qui fut blessé à mort, & de Procope le petit qui fut tué. Czapech restoit seul Général des Thaborites; il alla se renfermer dans Colin qu'il livra fort peu de jours après à Maisonneuve, avec lequel on prétend qu'il étoit d'intelligence (1). La défaite des deux Procopes & le massacre de la plus grande partie des Thaborites & des Orphelins acheva d'éteindre les troubles qui depuis tant d'années agitoient la Bohême. On avoit fait dans cette mémorable journée beaucoup de prisonniers; les vainqueurs s'assemblerent pour délibérer sur leur sort; les avis étoient partagés, on craignoit avec raison d'exposer l'Etat si on leur rendoit la liberté; ils étoient en trop grand nombre pour qu'on pût les tenir renfermés dans des prisons, & l'on opinoit à leur mort, lorsque Maisonneuve prenant un milieu entre ces deux partis, dit qu'il falloit massacrer les plus dangereux & pardonner aux autres. Afin de connoître quels étoient les malheureux qu'il y avoit à immoler; il les fit tous venir, leur dit qu'il y avoit encore des villes à prendre & des combats à livrer, qu'il avoit besoin de soldats aguerris & intrépides, & que ceux qui voudroient le seconder dans cette expédition n'avoient qu'à entrer dans une grange, qu'il leur indiqua: les plus braves des Thaborites entrerent avec joye dans cette grange; on renvoya les autres; on ferma la grange, l'on y mit le feu, & tous ces malheureux périrent dans les flammes.

Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

Procope Rase vaincu & tué par les Hussites Calixtins & les Catholiques Bohemiens.

1434.

Moyen cruel qui met fin aux troubles de Bohême.

Il ne fallut plus, ni combattre, ni user de rigueur pour s'assurer du reste des Thaborites & des Orphelins; les villes qui jusqu'alors avoient tenu pour eux ouvrirent leur portes; Ulric de Rosen, Général de la noblesse fit dire à une foule de Hussites qui avoient imploré sa clémence, qu'ils missent bas les armes & se rendissent au camp; ils y allerent, jeterent leurs épées, leurs fleches, leurs armes à feu: on leur pardonna, on les dispersa dans la Bohême & en Moravie, après les avoir menacés du supplice si jamais il leur arrivoit seulement de s'attrouper (2). Enchanté de cette heureuse résolution, Sigismond qui en apprit la nouvelle à Bâle, se hâta de se rendre à Ulm, d'où il envoya aux seigneurs de Bohême des Ambassadeurs chargés de leur proposer de le reconnoître pour légitime Souverain; cette proposition fut acceptée par les nobles assemblés à Prague, & ils envoyerent à leur tour une Ambassade solemnelle à Sigismond.

Sigismond reconnu Roi de Bohême.

L'Empereur tenoit alors à Ulm une diete, & écoutoit les plaintes multipliées que les villes & les Princes portoient contre Louis, Duc de Baviere, qui, pour fournir à son faste & aux dépenses excessives qu'il faisoit, vexoit cruellement ses sujets, exerçoit un brigandage affreux sur les églises & ravageoit les terres des Princes ses voisins. Sigismond le somma de comparoître à la diete, & d'y venir rendre compte de sa conduite; le Duc refusa & fut

Louis, Duc de Baviere mis au Ban de l'Empire, raccommode ses affaires.

(1) Balbin *Epit.* Pag. 456. Aeneas Sylvius *Hist. Bohem.* (2) *Idem ibid.* Theob. *Bell. Hussit.*

SECT. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400-1440.

mis au ban de l'Empire: ses accusateurs réunirent leurs forces & lui firent la guerre. Hors d'état de la soutenir, & pour éviter sa ruine, Louis se soumit, alla trouver l'Empereur, auquel il avoit jadis prêté une somme considérable, & déchirant l'obligation de cette somme, il promit de réparer tous les torts dont on se plaignoit, & de supprimer les impôts qui avoient soulevé ses sujets. Sigismond très-content d'être dégagé de sa dette, exigea encore de Louis qu'il se désistât de ses droits sur Donawerth, & Louis s'engagea par écrit à ne plus prétendre sur cette ville; par ce moyen il mit fin aux affaires fâcheuses qu'il s'étoit suscitées (1).

Contestations au sujet de l'Electorat de Saxe. Sentence inique de Sigismond.

Il y avoit à terminer une affaire plus importante, une contestation plus envenimée, & pour le jugement de laquelle l'Empereur convoqua à Francfort une diete à laquelle se trouverent les Légats du concile de Bâle & la plûpart des Princes de l'Empire. Il s'agissoit de décider à qui appartiendroit l'Electorat de Saxe, vaccant par la mort d'Albert III, Prince de la branche Electorale de l'ancienne maison d'Ascanie. Cet Electorat étoit très-vivement disputé par Frideric le Belliqueux, Marquis de Misnie; Louis, Comte Palatin; & par Eric de Saxe Lawembourg, qui y avoit des droits beaucoup plus évidens que ses compétiteurs. En effet, Eric prouvoit que les lettres d'investiture délivrées à Bernard l'Ours par l'Empereur Frideric, en 1180, portoient expressément que ce Duché & les autres Etats qui en dépendoient passeroient aux descendans mâles de Bernard en ligne directe & légitime. Or, Eric de Lawembourg descendoit directement de Bernard l'Ours. Cette preuve rendoit incontestables les droits d'Eric; mais malheureusement pour lui, Frideric le Belliqueux se servit d'une raison plus décisive, il fit présent à l'Empereur de cent mille florins, & l'équité de Sigismond ne tenant pas contre cette maniere de faire valoir une cause, il donna l'investiture de l'Electorat de Saxe à Frideric le Belliqueux, en considération, dit-il, des services essentiels qu'il avoit rendus à l'Allemagne (2): mais il ne s'agissoit pas là des services que le Marquis de Misnie pouvoit avoir rendus, il étoit question de décider entre ses droits qui n'étoient pas fondés & ceux d'Eric de Lawembourg qui étoient démontrés. D'ailleurs, l'Electorat de Saxe n'étoit pas un effet dont l'Empereur pût disposer, puisqu'Eric descendoit évidemment de Bernard l'Ours, aussi appella-t-il de cette sentence au concile de Bâle: mais l'Empereur ne voulut point souscrire à cet appel; & protesta que c'étoit à lui seul à défendre les droits de l'Empire, & en cela il avoit raison; mais il n'en avoit pas en privant Eric de ce fief dont il donna solemnellement l'investiture à Frideric, qui le transmit à ses descendans, malgré les réclamations mille fois réitérées des Ducs de Saxe Lawembourg, jusqu'à Jules François de Lawembourg, qui, en 1671 fit avec Jean Georges, Electeur de Saxe un concordat de succession mutuelle, dont nous aurons occasion de parler dans la suite (3). Dans son voyage de Francfort à Ratisbonne, où il alloit tenir une nouvelle diete; Sigismond rencontra les Ambassadeurs de Bohême avec lesquels il continua sa route, & qui exposerent devant la diete les différens objets de leur Ambassade, concernant les privileges dont ils demandoient à

(1) Adlzreit *ann. Boic. Gent.* Part. 2. L. 7.

(2) Fabric. *Orig. Saxon.* L. 7. *Chron.* Spalatin. *apud Hortleder* Tom. 1. Lib. 4. Struvius *Period.* 9. Windeck cap. 102.

(3) Krantzius *Saxoniæ* Lib. 11. cap. 10.

jouir. Dans cette assemblée furent aussi terminés tous les différens survenus entre le Duc Louis d'Ingolstadt & les seigneurs de Baviere & de Suabe.

Hist. d'Allemagne, 1400-1410.

Mort de l'Archevêque de Mayence & du Roi de Pologne. 1435.

Durant son séjour à Albe Royale, où il étoit allé passer l'hyver, l'Empereur essuya quelques évenemens fâcheux, tels que la mort de Conrad III, Archevêque de Mayence, & dont le successeur fut Théodoric, Comte d'Esbach, & celle d'Uladislas, Roi de Pologne, auquel, par les soins de Zbinko, Archevêque de Cracovie, succéda Ladislas, malgré les difficultés que faisoient plusieurs seigneurs Polonois, à cause de la grande jeunesse de ce Prince. La premiere démarche de Ladislas, aussitôt qu'il fut couronné justifia les soins que Zbinko s'étoit donnés: le nouveau Souverain envoya à l'Empereur des Ambassadeurs chargés de lui demander en mariage la fille du Duc Albert son gendre, héritier présomptif des sceptres de Hongrie & de Bohême. Par une telle alliance, le but de Ladislas étoit de s'affermir sur le trône: mais il y avoit des différens à terminer entre la Pologne & la Hongrie, & Sigismond à qui le Palatin de Cracovie avoit persuadé que ces mêmes Ambassadeurs avoient ordre de lui offrir la régence de Pologne, très-mécontent de ce qu'ils ne lui faisoient aucune proposition à ce sujet, sous prétexte que ce mariage ne pouvoit être conclu tant que ces démêlés subsistoient, congédia les Ambassadeurs, & remit à un autre tems à s'expliquer sur l'alliance qu'ils lui proposoient (1).

Accord entre Sigismond & les Bohémiens.

Cependant les seigneurs Bohémiens après avoir réglé dans une assemblée les conditions auxquelles ils consentoient à reconnoître Sigismond pour Souverain, lui envoyerent proposer ces conditions par des Ambassadeurs, à la tête desquels étoient Maisonneuve & Rockysane; l'Empereur les reçut à Brinn en Moravie, où il étoit avec son gendre; il accepta ces différens articles, accorda & confirma les privileges que les Bohémiens demandoient & fut reconnu légitime Souverain. Peu contens de ce commencement de réconciliation, & pour mieux réparer tout ce qui s'étoit passé, les Etats de Bohême rassemblés convinrent de reconnoître aussi Albert gendre de l'Empereur pour son successeur à la couronne, & ils en envoyerent annoncer par des Ambassadeurs la nouvelle à Sigismond, qui les combla de graces, de bienfaits & de présens (2).

Contestation & guerre entre René d'Anjou & Philippe, Duc de Bourgogne au sujet du Duché de Lorraine.

Tandis que cet heureux dénouement terminoit les troubles de Bohême, la mort moissonna en Sicile la Reine Jeanne II, âgée de 61 ans; elle avoit nommé pour son successeur René d'Anjou, frere de Louis III, Roi de Naples: mais René étoit alors en guerre contre Philippe, au sujet du Duché de Lorraine, auquel le Comte de Vaudemont avoit des droits que Philippe soutenoit d'autant plus vivement, que René s'étoit déclaré pour la Maison d'Orleans, irréconciliable ennemie de la Maison de Bourgogne. Epoux d'Isabelle fille aînée de Charles II, René avoit pris possession de ces deux Duchés, lorsqu'Antoine, Comte de Vaudemont & fils de Ferri, frere de Charles II, prétendit que c'étoit à lui qu'appartenoit incontestablement le Duché de Lorraine, comme plus proche héritier du Duc Charles, les filles n'étant point reçues à succéder dans ce Duché au préjudice des mâles. Les Etats de

(1) Dlugloffi *Hist. Polon.* L. 11. *Rer. Mogunt.* Tom. 1. Pag. 141. Cochl. *Hist. Hussit.*

(2) Leibnitz Part. 2.

SECT. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400-1440.

Lorraine gagnés par René prononcerent en sa faveur; mais Antoine, Prince plein de valeur prit hautement le titre de Duc de Lorraine, & se ligua avec Philippe, Duc de Bourgogne & le Comte de S. Pol; René eut aussi recours aux armes; les deux compétiteurs en vinrent à une action décisive, elle ne fut rien moins qu'heureuse pour René, dont l'armée fut complettement battue, & lui-même fait prisonnier par le Duc de Bourgogne, qui l'envoya au château de Dijon dans une tour, où il fut étroitement renfermé. Isabelle, épouse de René demanda au Comte de Vaudemont une trêve qui lui fut accordée. De part & d'autre on nomma des arbitres pour juger cette contestation: mais ils déclarerent qu'il ne leur appartenoit point de juger, attendu que la Lorraine étant un fief de l'Empire, c'étoit à l'Empereur exclusivement à tout autre, à connoître de cette affaire (1).

Pour que l'Empereur pût prononcer avec connoissance de cause, il falloit indispensablement qu'il entendît les deux partis, & René, captif à Dijon ne pouvoit aller faire valoir ses droits; sur les instances d'Isabelle, Philippe de Bourgogne permit à René de sortir de prison, à condition que si dans le terme d'une année, il ne s'accomodoit pas avec le Comte de Vaudemont il reviendroit au château de Dijon, se constituer prisonnier. Ce fut à Bâle dans l'Eglise Cathédrale, en présence des Peres du concile & après avoir écouté les deux partis, que Sigismond donna par provision à René, sans préjudice aux droits du Comte de Vaudemont, l'investiture du Duché de Lorraine: Antoine, peu content de s'oppofer à ce jugement mit encore dans ses intérêts Philippe de Bourgogne, qui somma René d'aller se remettre en prison ainsi qu'il l'avoit promis. Dès lors la captivité de René devint fort dure, & ses ennemis d'autant plus intraitables, que ce fut pendant sa détention que la mort de la Reine Jeanne II lui assuroit la couronne de Naples. Vainement le Pape, les Peres du concile & plusieurs Souverains demanderent à Philippe la liberté de son prisonnier; le Duc de Bourgogne résista à toutes les sollicitations, & ce ne fut qu'à force d'importunités, qu'enfin René obtint sa liberté, moyenant une rançon de 400000 écus & la cession de quelques places: il alla prendre possession du sceptre de Naples; mais le différend qu'il avoit avec le Comte de Vaudemont ne fut terminé qu'environ onze années après, par le mariage de Ferri, fils aîné du Comte de Vaudemont & d'Jolande d'Anjou, fille de René; ce fut alors seulement que les deux branches de Lorraine se réunirent, & Ferri obtint ce Duché par droit successif, ce fut lui qui fut la souche des Ducs de Lorraine, des Ducs de Guise & des différentes branches de cette illustre maison (2).

Fin des contestations entre René & le Comte de Vaudemont. 1436.

Sigismond couronné à Prague.

A peu près dans le tems auquel le Duc René d'Anjou prenoit possession de la couronne de Naples, une nouvelle Ambassade de Bohémiens invitoit à Iglau, l'Empereur à aller recevoir la couronne de Bohême: il accepta, de même que ces Ambassadeurs, au nom des Etats de Bohême, le formulaire d'union dressé par les Peres du concile de Bâle. Sigismond prit la route de Prague accompagné d'une nombreuse cour; il y fut reçu aux acclamations publiques, reçut l'hommage des grands, de la noblesse, des gens de guerre,

(1) Benoit *Hist. de Lorraine. Vie MSS. du Comte de Vaudemont.* Dom. Calmet *Hist. de Lorraine Liv.* 28. (2) *Hist. de Lorraine* Liv. 29. *Code Diplom.* de Leibnitz T. 1.

& des députés des villes; fit sa paix avec les Thaborites, auxquels il accorda beaucoup de graces, statua que désormais Thabor seroit réputée ville royale, & qu'elle jouiroit des mêmes droits & privileges accordés autrefois à la ville d'Aust. Mais quelque considérables que fussent les privileges que l'Empereur accordoit à ses anciens ennemis; les bienfaits & les graces qu'il répandoit sur eux, ne purent lui ramener encore tous les fanatiques; il y avoit quelques brigands, qui, enrichis à la faveur des derniers troubles refusoient de se soumettre, tel étoit un gentilhomme nommé Rohatecz qui, d'un fort construit près des montagnes de Sion, faisoit, avec quelques autres scélérats, des incursions dans le voisinage, &, sous prétexte de venger la cause de la Religion, dévastoit tous les environs. Sigismond envoya un seigneur de ses parens à la tête de quelques troupes contre Rohatecz, qui fut pris ainsi que ses soldats & envoyé à Prague où ils furent tous pendus, ainsi que le prêtre de la garnison qui par ses exhortations enflammoit leur fanatisme (1).

Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

Il ne restoit plus dans la Bohême entiere que la ville de Gratz, qui refusoit de reconnoître la souveraineté de Sigismond: la noblesse irritée se ligua contre cette ville, elle fut vivement assiégée; non seulement les rebelles qui s'y étoient renfermés repousserent les assiégeans, mais ils les attaquerent & les mirent en déroute; ce succès ne se soutint pas: défaits à leur tour, ils demanderent la paix, se soumirent, & Zdislaw leur commandant, homme brave & jadis moine, négocia avec tant d'adresse que les rebelles de Gratz obtinrent de l'Empereur la même grace qu'il avoit accordée au reste des revoltés. Le calme entierement rétabli, Sigismond s'occupa tout entier des moyens d'assurer la félicité publique: il donna d'excellentes loix, & fit les plus sages établissemens; entr'autres celui d'un tribunal suprême où seroient discutées les affaires d'Etat, & composé de 12 Magistrats; 4 tirés de l'ordre des seigneurs & barons, & huit de l'ordre des gentilshommes ou Chevaliers: il établit aussi une chambre royale. Après avoir nommé Gouverneur du Royaume le Burgrave de Maisonneuve; l'Empereur se rendit à Egra, où plusieurs Princes de l'Empire allerent recevoir de lui l'investiture des fiefs qu'ils possédoient, & qui pour la plupart relevoient du sceptre de Bohême.

Loix & réglemens de Sigismond. 1437.

L'un des premiers soins de Sigismond fut de rappeller les prêtres, les moines & les bénéficiers, que les fanatiques avoient exilés durant les derniers troubles & de rendre au culte des Catholiques toute son ancienne splendeur (2). Les Hussites en murmurerent & prétendirent que c'étoit violer les clauses du formulaire d'union: mais bien loin d'avoir égard à leurs plaintes & à leurs remontrances, Sigismond dit à Rockysane que jamais il ne confirmeroit son élection à l'archevêché de Prague, s'il ne commençoit à renoncer à la communion sous les deux especes & s'il ne se conformoit dans tous les points à la doctrine de Rome. Cette déclaration indisposa les Bohémiens, & dans la vue de prévenir la suite de cette fermentation qui eut pu dégénérer en révolte, l'Empereur envoya ceux d'entre les Thaborites & les Orphelins qui paroissoient les plus mécontens, en Hongrie, contre les Turcs, qui, déjà maîtres de Culpenic & de Baritz dans la Servie, s'étoient emparés des plus

(1) Cochl. *Hist. Hussit. Liv.* 7. Aeneas Sylvius *Hist. Bohem.* cap. 52. Balb. *Epit.* P. 477. Theob. *Bell. Hussit.* Czechor *Pag.* 601. (2) Aeneas Sylvius cap. 52.

SECT. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400-1440.

Incursion des Turcs en Hongrie & leur défaite.

fortes places dans le Comté de Sirmich, & menaçoient le Royaume de Hongrie d'une invasion. Les Turcs n'eussent pas fait des progrès en Hongrie, si les Hongrois eussent voulu s'opposer à leurs hostilités, mais ils prétendoient qu'il étoit contre leur liberté de les forcer à marcher sous les ordres du Palatin de Hongrie, auquel l'Empereur avoit confié cette guerre; ils ne devoient, disoient-ils, obéir qu'au Roi, & c'étoit les avilir que de vouloir les contraindre d'obéir au Palatin. Pendant cette ridicule dispute, les Turcs ravageoient la campagne, & ils se seroient emparés de tout le pays situé entre la Drave & la Save, si les Orphelins & les Thaborites envoyés par Sigismond, n'eussent très-à propos marché contre les Ottomans, qui furent complettement battus & mis en fuite, après avoir laissé 26000 des leurs sur le champ de bataille; le reste de l'armée Turque fut dispersé & ne reparut plus (1).

En tout autre tems Sigismond eut été très-sensible à cet évenement; mais alors il luttoit contre une maladie qui déjà l'avoit considérablement affoibli. D'ailleurs, l'ambition, & les intrigues de l'Impératrice Barbe son épouse le chagrinoient amérement; car il n'ignoroit pas les soins & les démarches de Barbe pour éloigner de la couronne de Bohême le Duc Albert son gendre, auquel elle avoit voué une haine irréconciliable; elle ne songeoit à rien moins qu'à s'emparer elle-même de la couronne de Bohême, c'est-à-dire à procurer à ce Royaume un Roi qu'elle pût épouser après la mort de Sigismond: dans cette vue elle avoit commencé par animer les Calixtins contre Albert, dont elle leur fit redouter le zele pour la religion de Rome; & leur proposa ensuite pour succéder à l'Empereur, Casimir, frere de Ladislas, Roi de Pologne; les seigneurs Calixtins goûterent cette proposition, & déjà ils méditoient avec Barbe les moyens de la faire réussir, quand, d'accord avec Sigismond, Albert instruit des intrigues de sa belle-mere, alla en Moravie, sous prétexte de quelques affaires très-pressantes (2).

Intrigues de l'Impératrice Barbe.

Peu de jours après le départ de son gendre, Sigismond affectant un désir véhément de voir sa fille Elisabeth, voulut aller aussi en Moravie, & se mit en route avec l'Impératrice & Ulric, Comte de Cilley, frere de Barbe, mais il ne fut pas plutôt arrivé à Znaim, qu'il y fit arrêter son épouse, mais ne put s'assurer de Cilley qui prit la fuite: il fit partir de suite pour Prague, des Commissaires, chargés d'y porter son testament, par lequel il désignoit le Duc Albert pour son successeur. Les Etats assemblés applaudirent aux dispositions de l'Empereur, & promirent de s'y conformer; mais les Calixtins déclarerent qu'ils n'accepteroient le Duc d'Autriche pour leur Souverain, qu'autant qu'il se lieroit par une capitulation, & que jusqu'alors ils s'opposeroient de toute leur puissance aux volontés de Sigismond: ils écrivirent même au Duc Albert, & ne lui dissimulerent pas que son beau-pere ayant déjà violé le formulaire d'union, ils avoient tout à craindre qu'il n'allât plus loin encore; que du reste, l'élection d'un Roi devoit être libre, & qu'il ne dépendoit point du Prince régnant de se désigner un successeur: en un mot, qu'ils aimoient mieux être gouvernés par un Prince Polonois, que par un Prince choisi parmi les Allemands, la Bohême n'ayant déjà que trop souffert de cette

(1) Cochl. *Hist. Hussit.* P. 303. (2) *Chron. Hongar. apud* Bonfin. Pag. 136. Cochl. *Hist. Hussit.* L. 9.

nation. Il eſt vrai que les Calixtins ne formoient pas le plus grand nombre, mais ils étoient très-obſtinés & il y avoit à craindre que tôt ou tard ils ne ſe réuniſſent aux Thaborites & aux Orphelins, cette oppoſition affligea ſenſiblement l'Empereur, dont la ſanté étoit déjà très-chancelante; ſa maladie devint de jour en jour plus grave, & après quelque tems de ſouffrances, il mourut à Znaim, âgé d'environ 70 ans, après un regne de 51 ans en Hongrie, 27 ans après être monté au trône de l'Empire, & dans la 17 année de ſon regne en Bohême.

Hiſt. d'Allemagne, 1400-1410.

Mort de l'Empereur. 1437.

Sigismond ne fut, ni grand guerrier, ni fort habile Général; mais par la douceur de ſes manieres, par ſa popularité, ſa bienfaiſance, il ſe fit aimer des Allemands & des Italiens: il fut très-adroit négociateur: il parvint même à ſe faire aimer des Bohémiens, dont il eut l'art d'amollir les mœurs, par les plaiſirs qu'il ne fuyoit pas lui-même: les ſavans & les gens de lettres furent très-accueillis à ſa cour; mais les bienfaits qu'il verſoit ſur eux n'étoient rien en comparaiſon des tréſors qu'il prodiguoit pour donner, & quelquefois pour acheter la paix. Il parloit pluſieurs langues avec une égale facilité; il paſſoit pour l'un des Princes les plus éclairés de ſon ſiecle; la nature l'avoit doué de la plus intéreſſante figure; ſes vertus n'étoient pas éclipſées par ſes défauts, qu'il cachoit avec art. Du reſte, il étoit en même tems, avare, & très-prodigue; dominé par l'oſtentation, il regrettoit les dépenſes énormes que lui avoit couté le déſir de paroître. Il étoit glorieux & aimoit à paroître facile & ſans prétention: par intérêt il manquoit de parole, s'en répentoit; mais ne réparoit pas ſes torts; il étoit peu conſtant en amitié, mais tant qu'il reſtoit attaché à ſes amis, il les combloit de bienfaits; on aſſure qu'il étoit fort verſé dans les affaires: il aimoit beaucoup à préſider aux dietes, qu'il convoquoit très-fréquemment: ce fut lui qui par une bulle ſtatua que déſormais nul Prince ne pourroit être élu Roi des Romains qu'il n'eut au moins dix-huit ans. De Marie, fille unique du Roi de Hongrie, ſa premiere épouſe, il n'eut point d'enfans. Barbe, fille de Herman, Comte de Cilley qu'il épouſa en ſecondes noces, lui donna une fille, la Princeſſe Eliſabeth, qui en 1422, fut mariée à Albert V, Duc d'Autriche, mariage qui fit paſſer dans la maiſon d'Autriche tous les biens de la maiſon de Luxembourg. L'impératrice Barbe eut beaucoup d'ambition, mais elle fut ſans mœurs; ſa conduite fut ſcandaleuſe, & Sigismond ſon époux fut peut-être le ſeul qui ne connut point, ou qui feignit de ne point connoître ſes déſordres; elle ſurvécut 4 années à ſon époux, & s'il faut s'en rapporter au plus grand nombre des hiſtoriens de ſon tems, ſa conduite fut auſſi peu réglée dans ſa viduité, qu'elle l'avoit été pendant ſon mariage.

Sa poſtérité.

Dans l'Empire, comme dans l'Allemagne on s'attendoit à voir le ſceptre Impérial paſſer des mains de Sigismond dans celles de ſon gendre. De tous ceux en effet, qui euſſent pu prétendre à cette dignité, Albert étoit ſans contredit le plus puiſſant, & c'étoit à lui ſeul que les Electeurs deſtinoient leurs ſuffrages; mais avant que de ſe déclarer, ils attendirent environ quatre mois, ſoit qu'ils cruſſent avoir beſoin de ce délai pour mieux connoître les bonnes qualités de ce Prince, ſoit qu'avant ils vouluſſent le voir décoré des couronnes de Bohême & de Hongrie. Fils d'Albert IV, Duc d'Autriche ſurnommé *la merveille du monde*, & de Jeanne, fille du Comte de Hollande, Albert V,

Sect. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400-1440.

gendre de Sigismond avoit passé les plus belles années de sa jeunesse dans les plaisirs & dans l'oisiveté. La mort du Duc Albert son pere excita l'ambition de Léopold IV & d'Ernest ses plus proches parens, qui se disputerent la régence de ses Etats; elle fut déférée à Léopold, Prince rempli d'ambition, & qui dans l'espérance de conserver, peut-être même d'abuser de l'autorité suprême, écartoit le jeune Prince, autant qu'il lui étoit possible, de l'administration, & ne lui procuroit que les plaisirs qu'il jugeoit les plus capables de l'amollir. La dangereuse politique du Régent réussit en partie, Albert ne paroissoit occupé que de la chasse, ou de voyages inutiles; mais Léopold mourut & son frere Ernest fut chargé de la régence; Ernest moins dévoré d'ambition, gouverna plus sagement les Etats d'Autriche, dont il remit l'administration à son pupille, aussitôt que celui-ci eut atteint sa majorité (1).

Naissance & jeunesse d'Albert, gendre de Sigismond.

Albert qui jusqu'alors avoit paru livré aux plaisirs & aux amusemens, prit les rênes de l'administration, & gouverna sans ministres, avec autant de prudence que de sagacité: il se montra non tel qu'il avoit paru jusqu'alors, mais tel qu'il étoit en effet, c'est-à-dire Prince éclairé, habile Politique, excellent Général, digne enfin de gouverner des hommes, de commander aux nations & de rendre les peuples heureux. Enchanté de ses grandes qualités, Sigismond lui donna pour épouse la Princesse Elisabeth sa fille unique, avec la Moravie pour dot. Nous avons dit avec quelle valeur & quels succès Albert défendit ce pays contre les Hussites. La mort de son beau-pere lui donnoit des droits assurés aux trônes de Hongrie & de Bohême; les Hongrois s'empresserent de le reconnoître pour leur Souverain, & ils le couronnerent à Albe Royale. Les Catholiques de Bohême l'élurent aussi pour leur Roi, & ses droits à cette couronne étoient d'autant plus fondés, qu'outre le choix des Bohémiens Catholiques, il éxistoit un ancien traité d'alliance entre les Rois de Bohême & la Maison d'Autriche, par lequel la couronne de Bohême devoit, au défaut d'enfans mâles dans la maison de Luxembourg, revenir aux Princes Autrichiens, & ce fut autant en vertu du testament de Sigismond qu'en exécution de ce traité qu'Albert prit de l'aveu des seigneurs Catholiques de Bohême possession de ce Royaume (2).

Il est couronné Roi de Hongrie, & de Bohême. 1438.

Toutefois, quelque fondés que fussent les droits d'Albert, les Calixtins, bien loin de lui donner leurs suffrages élurent Casimir, jeune Prince de Pologne, âgé d'environ 13 années; Ladislas son frere consentit à cette élection, & n'eut aucun égard aux députés d'Albert, qui lui représenterent vainement combien il étoit injuste d'usurper un sceptre évidemment dévolu au gendre de Sigismond, & à quelle guerre l'exposoit une telle entreprise. Pour toute réponse aux raisons du Roi de Bohême, Ladislas conduisit à la tête d'une nombreuse armée, son frere Casimir en Bohême, se joignit aux Calixtins & eut d'abord de très-grands avantages sur les Autrichiens. Les deux factions se firent pendant quelque tems une guerre cruelle; mais Albert rassemblant toutes ses troupes & résolu de rétablir la gloire de ses armes, s'avança vers Thabor, dans le dessein de se rendre maître de cette ville, où étoient

Bataille entre les Polonois joints aux Calixtins qui ont élu Casimir & Albert qui remporte la victoire.

(1) Gerhard de Roo, Lib. 4. Fugger, Lib. 4. cap. 4. (2) Dubrav. *Hist. Boh.* L. 28. André *Presbit.*

étoient renfermées les troupes ennemies. Celles-ci comptant trop sur leurs forces marcherent au devant des Autrichiens: les deux armées se rencontrerent aux environs de Prague; celle de Ladislas étoit inférieure en nombre; il n'osoit hazarder une action décisive, & il se renferma dans ses retranchemens: Albert courut le forcer dans ce poste, mit les Polonois en déroute, remporta une victoire complette (1), contraignit Ladislas & Casimir de s'en retourner en Pologne, alla à Prague où il fut généralement reconnu pour Roi, établit le Comte de Cilley oncle de sa femme, Gouverneur de Bohême, avec lequel il s'étoit récemment reconcilié, & partit pour Breslaw. A peine il étoit arrivé, qu'il reçut Roderic, Evêque de Burgos, Prélat que le concile de Bâle avoit chargé de négocier un accomodement entre les deux Rois prétendans à la couronne de Bohême. Roderic étoit un excellent & très-habile négociateur, mais il ne put persuader aucun des deux concurrens, Casimir ne voulut pas céder l'apparence de droit que lui avoient donné les Calixtins, il n'étoit pas naturel qu'Albert, maître de la Bohême & par droit de conquête & en vertu du testament de Sigismond, se dépouillât d'une souveraineté si légitimement acquise, aussi Roderic n'obtint-il des deux Rois autre chose, sinon qu'ils reconnoîtroient le concile de Bâle, & qu'ils refuseroient d'obéir au Pape Eugene, qui s'efforçoit toujours de vouloir transférer le concile en Italie.

Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

L'Italie étoit alors dans la plus grande agitation, la mésintelligence d'Eugene avec les Cardinaux secondoit les projets d'usurpation d'une foule de Tyrans qui opprimoient ces contrées, & sur-tout de Viscomti, qui se rendoit chaque jour plus redoutable aux Vénitiens & aux Florentins.

Etat de l'Italie.

Ce fut pendant ces troubles, & dans la vue d'en arrêter le progrès que les Electeurs assemblés à Francfort procéderent à l'élection d'un Roi des Romains; Albert réunit les suffrages, il fut nommé tout d'une voix, & on lui envoya une ambassade pour l'inviter à venir prendre possession de la dignité Impériale. Albert s'attendoit si peu au choix des Electeurs qu'il ne s'étoit même pas rendu à Francfort pour y donner sa voix, en qualité de Roi de Bohême. La nouvelle de son élection l'embarrassa au point qu'il ne voulut point accepter l'Empire, avant que d'en avoir obtenu le consentement des Hongrois, auxquels il avoit promis de ne point recevoir de couronne sans leur agrément. Il ne se trompoit pas, les Hongrois refuserent d'abord de permettre à leur Roi de prendre les rênes de l'Empire; ce ne fut qu'aux vives sollicitations de Frideric, Duc d'Autriche, qu'ils consentirent enfin que leur Souverain fut revêtu de la dignité Impériale. D'après leur agrément Albert fut solemnellement couronné Empereur à Aix la Chapelle des mains de l'Archevêque de Cologne: ainsi dans l'intervalle de 4 mois l'Empereur Albert II réunit trois sceptres; ceux de Hongrie, de Bohême & de l'Empire (2). Son premier soin fut d'assembler à Francfort une diete générale pour y délibérer sur le parti qu'il y avoit à prendre dans la division du Pape & du Concile. Car alors cette grande affaire fixoit l'attention de l'Europe entiere. L'inflexible Eugene, sans prévoir les suites trop cruelles de son obstination, avoit

Albert II élu & couronné Empereur.

(1) Balbin *Epit. Rer. Bohem.* L. 5. Dugloffi *Hist. Polon.* L. 12. (2) Bonfin. *Hist. Hung.* Fugger L. 4. cap. 8. Dubrav. *Hist. Bohem.* Aeneas Sylvius *Hist. Bohem.* cap. 55.

cassé le concile de Bâle, qui à son tour avoit déclaré nulles, & la bulle & la translation du concile à Ferrare: irrité de cette résistance, à laquelle pourtant il auroit du s'attendre, le fier Pontife étoit allé à Ferrare, où il avoit excommunié les Peres de Bâle: ceux-ci vivement ulcérés commençoient de porter les choses aux dernieres extrêmités, & cette querelle étoit dans sa plus grande violence, lorsque les Princes & les Grands de l'Empire assemblés en diete à Francfort, dans la vue de rétablir la paix entre le Pape & les Peres de Bâle délibérerent d'observer la plus exacte neutralité & écrivirent aux deux partis; ils leur envoyerent même des ambassadeurs, mais leurs négociations furent infructueuses (1).

Sages réglemens faits par Albert II.

Des objets bien plus intéressans occupoient l'Empereur Albert II à Nuremberg, où, dans une diete, il faisoit de sages réglemens, & extirpoit avec la plus rare prudence les abus trop multipliés que l'intérêt & l'ignorance avoient introduits dans l'administration de la justice; tel fut l'abolissement des duels; la réforme des Austrégues, arbitres établis pour juger en premiere instance, les différens qui s'élevoient entre les Princes de l'Empire; ces juges étoient depuis quelques années accusés de n'être rien moins qu'incorruptibles: Albert statua que, désormais dans le nombre de trois Princes que l'accusé nommeroit pour connoître de sa cause, l'accusateur en choisiroit un, mais que nul des Austrégues ne pourroit commencer la procédure sans le consentement & l'approbation des Etats de l'Empire. Il fut réglé que dans le cas où les parties ne voudroient d'aucun des Princes, elles s'adresseroient à l'Empereur, qui nommeroit des Commissaires pour juger la contestation. Du reste, il fut sévérement défendu aux Austrégues de connoître d'aucune des affaires qui par leur nature étoient dévolues à la chambre Impériale, de recevoir des présens, sous quelque titre que ce fût, & il leur fut enjoint de rendre leur jugement dans les six mois, ou dans l'année tout au plus (2).

Division de l'Allemagne en 4 cercles.

Afin de rendre encore plus stable la paix publique, & pour que rien ne pût désormais s'opposer à la tranquillité des provinces, Albert II divisa l'Empire en 4 cercles: car ce fut ce Monarque, & non comme l'ont fort mal à propos soutenu plusieurs Historiens, l'Empereur Maximilien qui fut l'auteur de cette sage division. Ces cercles furent 1°. la Baviere & la Franconie, 2°. le Rhin & la Suabe, 3°. la Westphalie & les Pays Belgiques, & 4°. le cercle de Saxe (3). Albert II ordonna que les Etats de chacun de ces districts ou cercles s'assembleroient toutes les fois qu'ils le jugeroient nécessaire au maintien de la paix & de la sureté publique: à cet effet, chaque cercle eut à sa tête un Directeur & un Duc. Les fonctions du premier consistoient à assembler les Etats, lorsque les circonstances l'éxigeoient, à faire exécuter les délibérations prises dans ces assemblées, à recevoir & faire remplir les ordres du chef de l'Empire, répondre aux demandes des divers membres du district, enfin à écouter les seigneurs étrangers qui avoient quelque contestation avec le cercle. Les fonctions du Duc étoient de diriger toutes les expéditions mi-

(1) *Rer. Mog.* Tom. 1. *Syntagma jur. Publ.* (2) Dumont *corp. Diplom.* T. 3.

(3) La constitution donnée par Albert II dans cette diete en 1438, démontre la fausseté de l'opinion qui attribue à Maximilien cette division en cercles. Au reste, Albert II n'établit que 4 cercles & non 5 comme l'avance Dumont dans son *Corps Diplom.* L. 3. Pag. 43.

litaires, de faire contribuer chaque membre du diſtrict, afin qu'ils fourniſſent tous, au tems indiqué, leur contingent de troupes, d'argent, de munitions &c. Quelques auteurs ont dit par erreur qu'Albert diviſa l'Empire en cinq cercles, & ces auteurs ſe ſont trompés; la bulle donnée à Nuremberg n'en déſigne que quatre, & il y eſt expreſſément dit que l'Autriche, la Bohême & les Electorats ne feront pas compris dans ces cercles, attendu que le Chef de l'Empire & les Electeurs avoient aſſez de puiſſance, pour faire obſerver la paix dans ces Etats. Il éxiſtoit depuis Charlemagne, en Weſtphalie, un tribunal d'autant plus redoutable que c'étoit un conſeil ſecret, compoſé de Magiſtrats qui condamnoient à mort ſur de ſimples dénominations, & qui faiſoient ſi promptement exécuter leurs ſentences, que l'accuſé étoit pris, mis à mort, avant même qu'il ſe doutât qu'il y avoit des plaintes portées contre lui, cette maniere atroce de procéder fut pour jamais abrogée (1).

Hiſt. d'Allemagne, 1400-1440.

Suppreſſion d'un tribunal Weſtphalique.

Dans une ſeconde diete infiniment moins importante, convoquée auſſi à Nuremberg, on s'occupa uniquement des démêlés du Pape Eugene avec le concile de Bâle; les Légats du concile y parurent, & demanderent l'approbation des procédures commencées contre le ſouverain Pontife, les Princes ne voulurent pas s'écarter de la neutralité qu'ils avoient promis d'obſerver. Afin de ſe rendre l'Empereur favorable, les Légats travaillerent à rétablir la paix entre ce Monarque & le Roi de Pologne. Albert parut très-ſenſible à leur zele, mais jugeant à propos de négocier lui-même ſans recourir à des négociateurs, il y eut à Breslaw en Siléſie des congrès dans leſquels les Ambaſſadeurs Polonois déclarerent que Caſimir n'avoit accepté la couronne qu'on lui avoit offerte, ſans qu'il la demandât, que dans la vue de rétablir le calme en Bohême, & qu'il étoit prêt à céder ſes droits ſur ce trône, ſi l'Empereur vouloit de ſon côté céder ſes prétentions & laiſſer aux Bohémiens la liberté de procéder à une nouvelle élection. Il n'étoit pas naturel qu'Albert, reconnu par les Bohémiens, couronné, & paiſible poſſeſſeur du trône, conſentit de mettre en compromis des droits auſſi évidens que les ſiens. Il rejeta la propoſition des Ambaſſadeurs; mais il dit à l'Archevêque de Gueſne que par amour de la paix, il donneroit ſa fille aînée en mariage à Ladiſlas, & ſa fille cadette à Caſimir; qu'enfin ſi Caſimir & Ladiſlas conſentoient à reconnoître la légitimité de ſes droits, il ſe démettroit du ſceptre de Bohême en faveur de Caſimir. Cette propoſition étoit très-avantageuſe au Roi de Pologne: elle l'étoit bien plus encore à Caſimir; mais les Ambaſſadeurs Polonois très-mécontens de n'avoir pas été conſultés, & jaloux de la préférence que l'Empereur avoit donné en cette occaſion à l'Archevêque de Gueſne, réfuſerent ces offres, ſe réduiſirent à propoſer une trêve de quelques années & ils ſe retirerent.

L'Empereur ſe diſpoſoit à paſſer en Moravie; lorſque ſortant de ſon appartement, il fit une chute très-violente & qui ne tarda point à devenir funeſte: cet accident allarma tout le monde excepté le brave Albert II, qui forma contre les Turcs une ligue avec George, deſpote de Bulgarie, raſ-

(1) Un ſemblable tribunal éxiſte à Klingenfurt capitale de la Carynthie, on commence par prendre l'accuſé, on lui fait enſuite ſon procès; s'il eſt trouvé coupable, on laiſſe ſon corps au gibet: s'il eſt trouvé innocent, on l'enterre honorablement aux dépens du public; il y a bien de la barbarie encore ſur la terre.

Sect. IX. *Hist.* d'Allemagne, 1400-1440.

Ligue d'Albert II avec le Despote de Bulgarie contre les Turcs. 1439. *Cruauté d'Amurath.*

sembla le plus grand nombre des Calixtins & des Thaborites, & marcha contre les Ottomans. George de Bulgarie avoit donné en mariage à Amurath sa fille unique, & lui avoit remis en ôtage son fils aîné, ce mariage fit concevoir à Amurath le dessein de s'emparer des Etats de son beau-pere, & comme celui-ci, malgré ses promesses, faisoit fortifier Semandrie, l'Empereur des Turcs prit de là prétexte d'envahir la Bulgarie. George informé par sa fille de ce projet d'invasion, demanda des secours aux Hongrois. Les Palatins témoignerent très-peu d'empressement à secourir leur voisin, quelques instances que fit auprès d'eux Jean Corvin Hunniade. Tandis que l'armée Hongroise perdoit un tems précieux en vaines délibérations, Amurath assiégeoit la ville de Semandrie, dont la garnison épuisée fut contrainte de se rendre à discrétion. Le cruel Amurath fit créver les yeux à ses deux beaux-freres, les Princes Etienne & George, fils du Despote de Bulgarie (1).

Mort de l'Empereur Albert II.

A la nouvelle des progrès de l'armée Ottomane, Albert II se rendit à Bude, & par ses remontrances & ses prieres ranimant l'ardeur des Hongrois, ils promirent d'envoyer incessamment des troupes à Pesth; mais ces troupes attaquées par une maladie contagieuse qui ravageoit alors la Hongrie & la Servie devinrent inutiles: cette contagion s'étendit si loin & causa tant de ravages, qu'elle attaqua aussi l'armée des Turcs, qui furent contraints de s'éloigner. Albert dont la santé étoit très-altérée depuis la chute qu'il avoit faite à Breslaw, fut atteint par la contagion, & éprouva une dissenterie, dont il augmenta lui-même la violence en mangeant du melon; il prit la route de Vienne, dans l'espérance que la salubrité du climat de cette capitale lui rendroit la santé, mais arrivé à Nesmel, aux environs de Gran ou Strigonie, il se sentit si fort affoibli, que, n'espérant plus rien, il fit son testament, & mourut le 27 d'Octobre, âgé de 45 ans, dans la 2e année de son regne, comme Empereur & comme Roi de Hongrie & de Bohême (2). Brave, intrépide, généreux, éclairé, Albert II commençoit à remplir les grandes espérances que donnoient ses vertus, ses talens, ses éminentes qualités, lorsque la mort le moissonna: s'il eut vécu, vraisemblablement, il eut éclipsé la gloire de ses prédécesseurs.

Son portrait & sa postérité.

De son épouse Elisabeth, fille de l'Empereur Sigismond, Albert laissa deux filles, Anne, qui dans la suite fut mariée à Guillaume, Duc de Saxe, & Elisabeth, qui épousa Casimir, Prince de Pologne. L'Impératrice étoit enceinte lorsqu'elle perdit son époux: elle se donna les plus grands soins en Hongrie & en Bohême, pour que l'on attendît ses couches, avant que de disposer de ces couronnes (3): plusieurs parens d'Albert aspirerent hautement au Duché d'Autriche; mais les Etats de ce Duché statuerent que Frideric, fils aîné d'Ernest, Comte de Tirol seroit administrateur d'Autriche en attendant les couches d'Elisabeth, & que si elle accouchoit d'une Princesse, Albert & Frideric prendroient possession de l'Autriche, comme héritiers d'Albert, les Hongrois promirent aussi d'attendre l'événement des couches de l'Impératrice avant que de disposer du sceptre; cependant quelques historiens assurent qu'ils traiterent avec le Roi de Pologne. Quant aux Etats de Bohême, après bien des

(1) Bonfin, *Rerum Hung. Décad.* 3. L. 4. (2) Aeneas Sylvius, *Hist. Bohem.* cap. 50. Gerhard de Roo, L. 5. (3) Rien n'étoit plus juste; nous verrons dans la section suivante qu'elle accoucha d'un fils le 22 Fevr. 1440, qui fut nommé Ladislas.

disputes, contre l'avis des Calixtins qui vouloient qu'on procédât à l'élection d'un Roi, vraisemblablement dans la vue de rappeller Casimir, il fut délibéré qu'on attendroit les couches de l'Impératrice (1).

Hist. d'Allemagne, 1440-1519.

SECTION X.

Histoire d'Allemagne, depuis la mort de l'Empereur Albert II, en 1434 *jusqu'à l'avénement de l'Empereur Charles V au trône Impérial.*

Sect. X. Hist. d'Allemagne, 1440-1519.

Tandis que les Autrichiens, les Hongrois & les Bohémiens attendoient que l'évenement des couches de l'Impératrice Elisabeth fixât leur incertitude sur le choix d'un Souverain; les Electeurs assemblés en diete à Francfort, croyant que le moyen le plus sûr de prévenir les troubles inséparables d'un interregne, étoit de donner un chef à l'Empire, jetterent les yeux sur Louis III, Landgrave de Hesse. Louis étoit digne par ses vertus du rang auquel on vouloit l'élever, & il méritoit d'autant plus la couronne qu'on lui offroit qu'il ne l'avoit ni demandée ni désirée: content de ses Etats, du bonheur & de l'amour de ses sujets, il étoit le moins ambitieux des Princes & le plus moderé des hommes; „ vos suffrages, fit il répondre aux „ Electeurs me pénétrent de reconnoissance, mais il est des souverains plus „ dignes que moi de l'Empire, je ne me sens point capable de gouverner „ d'aussi vastes Etats, & mon inexpérience dans les sciences suffit pour m'ex- „ clure." D'après ce modeste refus, les Princes de l'Empire choisirent unanimément Frideric d'Autriche, cousin du dernier Empereur Albert II & fils d'Ernest surnommé de Fer. Malgré les oppositions du protonotaire impérial, fondée, sur des griefs exclusifs qu'il présenta à la diete, ils l'élurent le 2 Février 1440, & bien moins modéré que Louis, Landgrave de Hesse, Frideric III se hâta d'accepter & de consentir à son élection (2). L'esprit de trouble, de discorde, qui avoit agité les derniers regnes, ceux principalement de Wenceslas & de Sigismond n'étoit pas encore totalement éteint, ni en Bohême, ni dans plusieurs provinces d'Allemagne; les Turcs avoient plusieurs fois insulté les frontieres de la Hongrie, & les incursions de ce dangereux voisin étoient toujours à craindre; il étoit dans ces circonstances du plus grand intérêt de donner à l'Empire un chef redoutable par sa valeur, de la plus infatigable activité, capable d'en imposer par sa bravoure, & de rendre à l'Empire toute son ancienne splendeur par sa prudence & son habileté. Mais de tous les Princes sur lesquels on eut pu jetter les yeux il n'y en avoit pas qui réunit moins ces qualités, qu'éxigeoient alors les besoins de l'Empire & la situation des diverses provinces d'Allemagne. En effet Frideric III, quoiqu'âgé seulement de 24 ans & quelques mois lorsqu'il monta au trône se distinguoit par la plus sordide avarice; foible d'ailleurs presque jusqu'à l'imbécillité, son ame étoit vouée à la superstition la plus outrée & la plus ridicule, il passoit une partie de sa vie à dormir & l'autre à interprêter les songes qu'il

Louis III Landgrave de Hesse refuse le trône impérial, Frideric y est élevé. 1440.

Caractere de l'Empereur Frideric III.

(1) Roo, *Hist. Austras.* L. 5. Theob. *Bell. Huss.* cap. 8. (2) Aeneas Sylvius, in Frideric III. *id. de statu Europæ* c. 70.

Sect. X. *Hist.* d'Allemagne, 1440-1519.

avoit eus durant son sommeil: il se croyoit fort éclairé, parce qu'il avoit fort assiduement étudié les principes absurdes de l'astrologie judiciaire. Du reste il étoit d'une indolence extrême (1), & comme toute occupation utile le fatiguoit, il étoit grand ami de la paix, & toujours prêt pour l'obtenir à faire même les plus honteux sacrifices: les avares sont ordinairement fort soupçonneux, & Frideric étoit le plus méfiant des hommes; il s'embarassoit peu que ses ministres vexassent le peuple, il craignoit seulement qu'ils ne le trompassent, & il ne se croyoit trompé que lorsqu'on le voloit: aussi le fut-il très-souvent, mais comme les ministres & les Princes ne faisoient qu'abuser de son nom & de l'autorité qu'il leur confioit pour piller, vexer ses sujets, & qu'ils le laissoient jouir du plaisir de remplir & contempler les trésors qu'il accumuloit dans ses coffres, Frideric III se croyoit fort heureux & très-fidellement servi; c'est ainsi que les historiens peignent le successeur que les Electeurs donnerent au généreux Albert II (2). Il est vrai qu'Aeneas Sylvius le justifie & lui donne un caractere bien différent; & que selon lui, l'économie de Frederic ne paroit avarice que parce qu'on la compare avec les prodigalités de Sigismond & d'Albert; sa frugalité & sa modestie avec leur intempérance & leur faste; mais on sait que cet historien avoit été son secrétaire, & qu'il dut sa fortune & son élévation à cet Empereur. Cependant ce même Prince dont nous venons de tracer, d'après la vérité un portrait si désavantageux, montra en quelques occasions des talens respectables, même du désintéressement; il donna, malgré son excessive timidité des preuves de courage que l'on n'attendoit pas de lui; il protégea la Religion, & eut pour le St. Siege plus de vénération qu'il n'eut dû en avoir: il est vrai que son regne fut une longue léthargie, mais quoiqu'il parut endormi sur le trône durant 53 années, il y eut des occasions où se réveillant tout à coup il montra la plus grande activité, & surtout dans les commencemens de son empire, vraisemblablement pour prouver qu'il étoit digne du choix qu'on avoit fait de lui: lorsqu'il arriva à Francfort pour confirmer son élection, il y trouva les Légats du concile de Bâle fort occupés à solliciter les Princes de l'Empire d'approuver la déposition d'Eugene, résolue par les P P. du concile; lesquels n'avoient point été rebutés par les refus du Roi de France, Charles VII, qui leur avoit reproché de n'agir que par les motifs d'une haine particuliere; les Electeurs très-vivement pressés par les Légats étoient même déjà disposés à consentir à cette déposition, mais le nouvel Empereur parla si fortement en faveur du chef de l'Eglise, que les ramenant à son opinion, il fit statuer que l'assemblée de Francfort recevroit tout ce qui seroit fait par le concile de Bâle, à l'exception toutefois des décrets que l'on y porteroit contre le Pape Eugene, à l'égard duquel on resteroit dans la plus exacte neutralité. Cette délibération ne répondoit point du tout à l'attente des Peres du concile de Bâle: elle ne les déconcerta cependant point, & les plus envenimés d'entre eux contre Eugene, s'assemblerent en conclave au nombre de 28, déposerent le Pape qu'ils haïssoient & lui donnerent pour successeur Amedée VIII, Duc

Il cherche à rendre la paix à l'Eglise & se déclare pour le Pape Eugene.

Eugene est déposé par le concile qui élit le Duc Amedée VIII. Il prend le nom de Felix V.

(1) Il prit pour devise A. E. I. O. U. C'est-à-dire *Austriæ est imperare orbi Universo*, c'est à l'Autriche à commander l'Univers. C'est des connoissances de l'Astrologie judiciaire qu'il tiroit cette prétention.

(2) Cuspin. Naucler. Bonfin, *in vita* Frideric. III.

de Savoye (1), qui depuis quelque tems, quittant l'administration de son Duché qu'il avoit confiée à son fils, s'étoit retiré à Ripaille, solitude charmante, où suivi de quelques amis, il vivoit, suivant les uns dans la plus austere pénitence, & suivant d'autres au sein de l'amitié, des plaisirs & de la volupté. Quoiqu'il en soit, le Duc, Hermite de Repaille, accepta la Thiare, prit le nom de Félix V & écrivit à tous les Princes de la Chrétienté pour leur en faire part.

Hist. d'Allemagne, 1440-1519.

Tandis que Félix V s'applaudissoit à Ripaille de son éxaltation, les Hongrois, oubliant les sermens qu'ils avoient faits à l'Impératrice Elisabeth, impatiens de se donner un maître, envoyerent offrir la couronne de Hongrie à Ladislas, Roi de Pologne, qui l'accepta & se disposoit même à aller prendre possession de ce trône, quand Elisabeth accoucha d'un Prince qui fut nommé aussi Ladislas. A la nouvelle de cet événement le Roi de Pologne eut la générosité de refuser le rang qui lui avoit été offert; & il fit dire aux Hongrois qu'il y auroit en lui, trop d'injustice à retenir un sceptre qu'ils avoient euxmêmes reconnu, devoir appartenir au jeune Souverain que le ciel venoit de leur donner. L'exemple respectable du Roi de Pologne fut suivi par la plûpart des seigneurs Hongrois qui, rendant au jeune Prince les droits dont on avoit tenté de le dépouiller avant sa naissance, ne balancerent plus, & déclarerent la Reine Elisabeth Régente du Royaume (2). La naissance de ce Prince & la générosité de Ladislas la tirerent de l'oppression de ses sujets; car en déférant au Roi de Pologne, la couronne de Hongrie, ils lui avoient aussi offert la main de cette Princesse, & elle auroit été forcée de se prêter à leurs vues. Elle se fit un parti puissant en Hongrie; sa réconciliation avec Barbe, veuve de Sigismond, lui concilia les seigneurs Hongrois, & elle fit couronner son fils.

Les Hongrois offrent le trône à Ladislas Roi de Pologne qui le refuse généreusement.

Les Bohémiens trop indociles pour imiter la conduite des Hongrois, n'eurent aucun égard aux promesses par lesquelles ils s'étoient liés & s'assemblant ils nommerent pour leur Souverain Albert de Baviere, auquel ils envoyerent secretement notifier son élection par des Ambassadeurs. Albert pensoit exactement comme le Roi de Pologne, & il répondit „ qu'il se croiroit le plus „ injuste des hommes s'il acceptoit le choix illégitime qu'on avoit fait de lui, „ au préjudice d'un jeune Prince que les Etats de Bohême n'avoient eu au- „ cune raison de priver du trône de ses peres, & qu'il préfereroit la mort à „ l'acceptation d'une couronne acquise à de telles conditions." Le refus d'Albert ne fit aucune impression sur les Bohémiens; ils ne voulurent point reconnoître le fils d'Elisabeth, mais ses droits étoient si évidens que craignant de ne pas trouver un Prince qui fut aussi mal intentionné qu'ils l'étoient euxmêmes, à l'égard de la postérité d'Albert II, ils n'oserent pas procéder au choix d'un souverain, & envoyerent prier l'Empereur, ou de se charger luimême du gouvernement de Bohême, ou bien de disposer de ce trône en faveur de qui il voudroit. Frideric III étoit avare; l'offre qu'on lui faisoit étoit éblouissante, mais connoissant l'inquiétude naturelle & l'insubordination des Bohémiens, ou peut-être par désintéressement, (car lorsqu'une action est

Albert de Baviere refuse la couronne de Bohême.

(3) Pap. Brev. Pontif. Rom. Tom. IV. Voyez notre Tome XXXVIII. Hist. de Savoye Sect. III. p. 39. *& suiv.*

(1) Bonfin, *Rer. Hongar. Histor. Décad.* 3. *Lib.* 4.

SECT. X. *Hist.* d'Allemagne, 1440-1519.

louable en elle-même, pourquoi lui prêter des motifs ou bas ou intéressés?) Quoiqu'il en soit, l'Empereur refusa ce sceptre, & répondit aux Ambassadeurs qu'après son retour d'Aix la Chapelle où il alloit se faire couronner, il leur désigneroit le Prince auquel ils devroient se soumettre. Cette réponse ne satisfit point les Etats de Bohême, & ils lui envoyerent une nouvelle Ambassade pour l'inviter à venir occuper le trône, ou à leur indiquer le Souverain qui lui feroit le plus agréable. „ Je n'ai point de choix à faire, répondit Frideric aux Ambassadeurs, vous ne pouvez ignorer que le jeune „ Ladislas, fils d'Albert II est votre maître légitime; si son enfance vous „ empêche de le reconnoître, élisez des Administrateurs qui, jusqu'à sa majorité, tiennent les rênes de l'Etat (1)."

L'Empereur soutient les intérêts de Ladislas son pupille.

Ce conseil dicté par la prudence fut approuvé par les Bohémiens, qui se choisirent pour Administrateurs du Royaume, Maisonneuve & Ptaczeck, l'un & l'autre également distingués par les services qu'ils avoient rendus, par leur habileté & par leurs rares talens. Cette élection, les inquiétudes dont la vie d'Elisabeth avoit été agitée, les changemens qu'elle vit dans les dispositions du Roi de Pologne, dont le désintéressement généreux commençoit à s'affoiblir, entrainerent au tombeau cette Princesse; elle mourut amérement regrettée, & par ses vertus, ses éminentes qualités dont la moindre étoit d'être l'une des plus belles femmes de son tems, enfin par sa bienfaisance & son caractere généreux, elle mérita les pleurs que sa mort fit répandre: Elisabeth n'eut pas le tems de voir les troubles, les désordres qui bientôt agiterent la Bohême: incapables de se gouverner eux-mêmes & trop turbulens pour se soumettre aux loix d'un Souverain, les Bohémiens se diviserent en mille factions, & tandis que les citoyens s'acharnoient à leur mutuelle destruction, les provinces en proie à une foule de brigands étrangers qui, à la faveur des discordes publiques, s'étoient glissés dans le Royaume, opprimoient impunément le peuple, infestoient les chemins, pilloient & ravageoient les bourgs & les villages où ils portoient le fer, l'incendie & la mort. L'autorité des Administrateurs étoit trop foible pour arrêter le cours de ces désordres, ils ne pouvoient ni contenir les citoyens armés les uns contre les autres, ni purger la Bohême des voleurs qui la ravageoient. Maisonneuve & Ptaczeck supposant que la présence de Ladislas, quoiqu'encore dans sa premiere enfance, feroit plus que tous leurs soins, envoyerent prier Frideric III de l'envoyer en Bohême, où devant régner, il convenoit qu'il apprît de bonne heure, les loix & les usages des sujets qu'il auroit à gouverner (2).

Mort de la Reine Elisabeth.

Barbe veuve de Sigismond perd l'occasion de régner en Bohême. 1441.

Informé de l'espece d'anarchie qui bouleversoit ce Royaume, Frideric n'eut garde d'exposer le jeune Ladislas, &, sous prétexte qu'en mourant la Reine Elisabeth lui avoit confié la tutelle de son fils qui feroit mieux & plus surement élevé à la cour du Chef de l'Empire, que dans un état déchiré par des divisions intestines, il refusa de renvoyer son pupille aux Administrateurs, qui ulcérés de ce refus, envoyerent offrir la couronne à la voluptueuse & débordée Barbe, veuve de Sigismond. Cette Princesse ne sut pas profiter de cette occasion, & les conditions qu'elle proposa fort maladroitement, parurent

(1) Aeneas Sylvius. *Hist. Bohem.* cap. 58. (2) Theob. *Bell. Huss.*

rent si éxorbitantes qu'on ne songea plus à elle. Un homme ambitieux & qui depuis longtems fomentoit avec adresse le trouble & les divisions, songeoit à s'élever lui-même sur le trône, cet homme étoit Ptaczeck, usurpateur d'autant plus dangereux qu'il couvroit ses projets du voile de l'amour du bien public; qu'il s'étoit rendu nécessaire, & que par sa feinte douceur il s'étoit concilié la confiance & l'attachement des troupes. Quand Ptaczeck fut parvenu au degré de crédit auquel il avoit voulu s'élever, il changea le titre d'Administrateur en celui de Gouverneur supérieur, se déclara lui-même protecteur du Royaume, il nomma, croyant se l'attacher, Maisonneuve Commandant des cercles de Slau & de Prague, & dispofa en maître des principaux emplois & des dignités les plus éminentes, dont il révêtit ses créatures. Pour comble de bonne fortune, il fut si bien secondé par les troupes, qu'il délivra les provinces des brigands qui les infestoient, il obligea le plus grand nombre à s'éloigner de la Bohême, prit les autres, les fit périr dans les supplices: & rendit la tranquillité aux Bohémiens, qui ne furent pas plutôt libres, que se rassemblant en tumulte, ils demanderent qu'on leur donnât un Roi.

Hist. d'Allemagne, 1400-1440.

Projets d'usurpation de la part de Ptaczeck. 1442.

Le parti de Ptatzeck n'étoit pas encore assez puissant pour qu'il crut devoir se placer sur le trône: en politique habile, il feignit comme le reste des citoyens de désirer un Prince, & convoquant les Etats parla si fortement en faveur du jeune Ladislas, que les seigneurs délibererent qu'on enverroit encore demander ce jeune Souverain à Frideric: Ptaczeck bien assuré de ne rien obtenir se fit nommer chef de cette Ambassade, se rendit auprès de Frideric, qui fatigué des demandes réitérées des Bohémiens, promit, au grand étonnement du chef des ambassadeurs, d'envoyer incessamment son pupille en Bohême. Soit que Frideric n'eut fait cette promesse que pour se délivrer des importunités des Bohémiens, soit qu'il ne cherchat qu'à gagner du tems, il oublia bientôt l'engagement qu'il avoit pris, & les soins de son couronnement qui fut fait à peu près dans ce tems à Aix la Chapelle, ne lui permirent pas de s'acquitter de la parole qu'il avoit donnée, ni de faire attention aux troubles qui recommencerent plus vivement que jamais parmi les Bohémiens (1).

Tandis que la Bohême étoit dans la plus violente situation, les Princes de l'Empire eussent joui du calme le plus heureux, si la division entre Eugene & Félix V, entre les Peres du concile de Bâle & l'inflexible Eugene, n'eussent causé en Allemagne & dans l'Empire; des mésintelligences, des querelles, des haines qui s'enflammerent de jour en jour, car dans ces malheureux tems les Princes & les Peuples de la Chrétienté avoient la puérile foiblesse de prendre un sensible intérêt, aux décrets souvent contradictoires des conciles, aux volontés fort peu stables des Papes, & aux décisions quelquefois ridicules des Cardinaux assemblés. Le regne de Frideric n'avoit encore été troublé que par la demande qu'Albert le prodigue son frere lui faisoit d'un nouveau partage: Albert s'adressa au comte de Cilley, qui lui fournit des troupes à la tête desquelles, il entra dans la Carniole & assiégea Laubech; les forces que leur opposa l'Empereur couperent les vivres à l'ennemi; les assiégés se défendirent avec tant de vigueur, que dans une sortie ils le force-

Mésintelligence occasionnée en Allemagne par les divisions du concile de Bâle & du Pape Eugene. 1443.

(1) Theob. *Bell. Huss.* & Contin. de Fleuri, Tom. XXII.

SECT. X. *Hist.* d'Allemagne, 1410-1519.

Querelle de Frideric III & d'Albert le prodigue son frere.

rent de lever le siege. Albert manquant d'argent pour soudoyer ses troupes, leur abandonna le butin qu'elles pourroient faire. N'ayant pu en faire des soldats, il en fit des brigands, & força par la Frideric de conclure un traité par lequel il abandonnoit pendant six années à son frere, les revenus des domaines Autrichiens situés dans la Suabe; en outre pour appaiser la fureur des troupes du Comte de Cilley, & les obliger à évacuer la Carniole, il leur fit distribuer soixante & dix mille écus d'or. A cette petite querelle près Frideric eut été fort tranquille, mais ayant après son couronnement indiqué une diete à Francfort, dans laquelle il n'eut du s'occuper que des affaires de l'Empire, les légats d'Eugene & les envoyés du concile ne manquerent pas de s'y rendre les uns & les autres, & y soutinrent avec tant de zele les intérêts des deux partis, qu'on nomma pour les entendre des commissaires à la tête desquels étoit l'Empereur: les uns soutinrent qu'Eugene en sa qualité de Lieutenant de Dieu sur la terre, étoit infiniment au dessus non seulement de tous les potentats, mais encore au dessus des conciles; les autres prétendirent que précisément comme Pape & ayant été nommé par les Cardinaux, d'après l'inspiration directe ou indirecte du St. Esprit, & les Cardinaux assemblés représentant essentiellement l'Eglise, le Pape étoit tenu d'obéir aux conciles, qui n'étoient que l'Eglise assemblée. D'ailleurs, ajoutoient les envoyés de Bâle, puisque le S. Esprit nous a inspiré d'élire Amedée, il est clair qu'il a reprouvé Eugene, qui n'est plus rien, depuis que nous l'avons dépossédé de la Thiare. Ces raisons étoient pressantes; Frideric ne s'y rendit point, il fit délibérer que le concile de Bâle seroit transféré, & il envoya ordre dans toutes les villes de sa dépendance qu'on eût à reconnoître Eugene comme seul & légitime Pape, & Félix V comme intrus & illégitimement élu (1). Peu content de ces soins en faveur d'Eugene, l'Empereur Frideric se rendit à Lausanne, dans la vue d'engager Félix V à abdiquer la Papauté. Félix qui se doutoit des motifs qui amenoient l'Empereur, & qui connoissoit son attachement aux richesses, le reçut avec les plus grandes distinctions, & dès les premiers entretiens lui offrit en mariage sa fille avec une dot de 200000 écus d'or. Quelque considérable que fut cette offre, elle ne fut point acceptée par l'Empereur, & après avoir fait lui-même de vains efforts pour engager Félix à accepter ses propositions, il alla à Bâle, parla fort vivement pour Eugene, prit des mesures pour la translation du concile, & s'occupoit si sérieusement des affaires de l'Eglise, ou plutôt de la division des deux chefs de l'Eglise, qu'il ne faisoit aucune attention à la cruelle guerre que se faisoient les Suisses & les Autrichiens.

Soins de Frideric III pour Eugene.

Guerre en Suisse. 1444.

Nous avons raconté ailleurs la cause & les événemens de cette guerre, à laquelle Charles VII, Roi de France prit part, & pendant laquelle les Suisses signalerent avec tant d'éclat leur valeur (2). Pendant le cours de ces hostilités si glorieuses aux Cantons Helvétiques, une révolution inattendue arrachoit des mains du pupille de Frideric le sceptre de Hongrie, nous avons eu occasion de dire il y a quelques momens que le Roi de Pologne avoit généreusement refusé le trône que les Hongrois lui avoient offert, lors de la

(1) Struvius, *Period.* X. Ger. de Roo. *Hist. Austr.* L. 5. (2) Voyez cette collection *Tom.* 39. *Liv.* 24. *chap.* XV. Histoire des Suisses, *Sect.* V. *pag.* 177. & *suiv.*

Hist. d'Allemagne, 1440-1519.

naissance du fils d'Elisabeth leur légitime Souverain. On a vu que le Roi de Pologne ne persévera point dans ce noble désintéressement: dans un tems où on ne lui offroit plus ce trône il conçut le désir de l'usurper. Dans cette vue, il combla de bienfaits les seigneurs de Hongrie les plus puissans, & à force de présens se fit un parti si nombreux, que la plus grande partie des Hongrois s'attacherent à lui, & sous prétexte que l'Etat avoit besoin d'un Prince habile, capable de resister aux Turcs qui menaçoient le Royaume, le proclamerent Souverain. Il le fut presque sans contradiction, car le jeune Ladislas élevé loin de la Hongrie n'avoit presque point de partisans dans ce Royaume. Il est vrai qu'il avoit pour tuteur le chef de l'Empire, mais Frideric, soit que les affaires de l'Eglise l'occupassent tout entier, soit excès de timidité, ne réclama seulement pas les droits de Ladislas qu'il eut du défendre de toute sa puissance, & il parut si indifférent, que le Roi de Pologne eut tout autant de tems qu'il lui en falloit pour s'affermir dans son usurpation (1).

Ladislas Roi de Pologne usurpe le trône de Hongrie.

La conduite du Roi de Pologne étoit injuste, celle de Frideric fort lâche, le Pape Eugene montra en cette occasion que son ingratitude égaloit tout au moins la mésestimable indolence du chef de l'Empire. En effet, le souverain Pontife ne pouvoit ignorer que, quelqu'indifférence que Frideric témoignat, il devoit au fond savoir très-mauvais gré au Roi de Pologne de son usurpation, & qu'il ne pouvoit qu'être offensé de l'atteinte portée aux droits de son pupille. Eugene cependant ne fut pas plutôt informé de cet attentat que bien loin de le condamner, il se hâta d'envoyer à l'usurpateur le Cardinal Julien pour le féliciter de son avénement au trône de Hongrie, & l'inviter à secourir le Dispote de Rascie (2) dépouillé de ses Etats par Amurath, Empereur des Turcs. Ladislas, nouveau Roi de Hongrie fut si flatté de la démarche du Pape, qu'il se hâta de demander contre Amurath du secours aux Chevaliers Teutons, mais ceux-ci épuisés par la guerre désastreuse qu'ils avoient eue à soutenir contre la Livonie, se trouvoient tout à fait hors d'état d'entreprendre de nouvelles hostilités contre des ennemis aussi redoutables que l'étoient alors les Ottomans. Le refus des Chevaliers Teutons ne déconcerta point Ladislas, il se ligua avec les Bohémiens, les Polonois & les Valaques, qui tous également intéressés à s'opposer aux entreprises d'Amurath, fournirent des secours si prompts à Ladislas, qu'à la tête d'une armée de 40,000 hommes, il marcha contre les ennemis d'Etienne, Despote de Rascie. Amurath de son côté mit en campagne environ 80,000 hommes sous les ordres du célebre Scanderberg, Bacha de Romanie. Les deux armées se rencontrerent sur les bords de la Riviere de Morave, & presqu'au même instant le combat s'engagea; il fut sanglant, meurtrier & décisif, malgré l'habileté de Scanderberg & sa valeur, la victoire se rangea du côté du plus petit nombre. Le fameux Hunniade se couvrit de gloire dans cette bataille; Ladislas mit en fuite les Ottomans, il en tua plus de vingt mille dans leur retraite, & les eut poursuivis jusqu'au de-là des frontieres de la Macédoine si le fier Amurath, humilié par ce désastre & craignant de voir ses provinces ravagées par le vainqueur, n'eut demandé la paix, qui lui fut accordée aux conditions

Ingratitude d'Eugene.

(1) Dugloss, Aeneas Sylvius. (2) Aujourd'hui la Servie.

SECT. X. *Hist.* d'Allemagne, 1440-1519.

qu'il restitueroit au Despote de Rascie toutes les Places & tous les Forts qu'il lui avoit ravis, & qu'il mettroit les Hongrois en possession de tout le pays qui leur avoit appartenu jadis dans l'Albanie. Ce traité fut signé de part & d'autre pour dix ans, & pour le rendre plus solemnel, Ladislas en jura l'observation sur l'Evangile & Amurath sur l'Alcoran (1).

Victoire de Ladislas sur les Turcs & traité de Paix.

Quelque sacré que fut le serment des deux Monarques, Amurath fut plus fidelle à l'Alcoran que le Roi de Hongrie ne le fut à l'Evangile; il viola lâchement sa promesse, & son parjure fut d'autant moins étonnant que l'on étoit généralement persuadé qu'il n'avoit remporté la victoire que par la trahison de Scanderberg avec lequel il étoit d'intelligence, & qui laissa battre ses troupes: quelle apparence en effet qu'un Général aussi habile que Scanderberg, n'eût par disputé la victoire à Hunniade & eut cedé aussi facilement à Ladislas, qui jusqu'alors s'étoit peu signalé dans les combats. Il y avoit déjà longtems que Scanderberg cherchoit l'occasion de rentrer en possession de l'Epire dont son pere Castrio avoit été dépossédé par Amurath, à la cour duquel fut conduit Scanderberg jeune encore. Enchanté des talens de son prisonnier Amurath lui persuada d'embrasser le Mahométisme, lui donna sa confiance, & le fils de Castrio dissimula si bien les projets qu'il méditoit, & s'acquit tant de gloire dans les diverses expéditions qu'il fit pour les Turcs, qu'Amurath ne balança point à lui donner le commandement de l'armée qu'il envoyoit contre les Hongrois: c'étoit là l'occasion que Scanderberg attendoit depuis si longtems; il s'entendit avec Ladislas, laissa battre les Turcs & profitant de la consternation que cette déroute causoit à l'Empereur d'Orient, il envahit l'Epire & s'en rendit maître, par une ruse que son génie préparoit depuis longtems.

Perfidie de Ladislas: il est vaincu & tué dans le combat.

Celui qui le premier félicita le fils de Castrio de son invasion fut Ladislas, qui, dès lors se ligua ouvertement avec les Epirotes, & sous l'infame & faux prétexte qu'un Souverain Chrétien n'est pas obligé de tenir les engagemens qu'il a pris avec un Monarque sectateur de l'Alcoran, il marcha au mépris de la foi qu'il avoit jurée contre les Ottomans. Le Pape Eugene ne rougit pas de se laisser séduire par les mêmes prétextes; il envoya vers Ladislas & vers le Vaivode Hunniade, pour les engager de profiter de l'abbatement des Turcs; son légat le Cardinal Julien avoit ordre de calmer leurs scrupules, & s'il leur en restoit quelqu'un au sujet des parjures, de les relever du serment qu'ils avoient fait; il en fit dire autant aux Princes Allemands dont la conscience plus timorée ne se crut pas en sureté. Mais les Bavarois, les Carinthiens, les Moraves & les Bohémiens, se crurent autorisés à croire que le Pape pouvoit permettre de violer un traité solemnellement fait avec un Turc, une partie de ces peuples se rangea sous les drapeaux de Ladislas; à ces troupes devoient se joindre trente mille hommes que Scanderberg lui envoyoit, mais qui ne les purent joindre. Cependant la perfidie du Roi de Hongrie fut punie, tant il est vrai qu'indépendamment de la Religion, le Ciel se déclare toujours tôt ou tard contre les parjures & venge la bonne foi violée. Dès le premier combat l'armée de Ladislas fut exterminée (2), il resta lui-même

(1) Idem. Ibid. Callimech. *de Reb. Wladislas.* L. 7.

(2) Dugloss *Histor. Polon.* *Lib.* 12. Muller. *Ep.* 18. *& alii.*

parmi les morts; ses Généraux furent faits prisonniers, & cette action qui ne méritoit pas d'avoir une meilleure fin, couta la vie; disent les Historiens contemporains, à plus de 50000 chrétiens. Le Cardinal Juliên y fut tué.

Hist. d'Allemagne, 1440 1519.

Casimir, frere du trop perfide Ladislas lui succéda malgré lui au trône de Pologne; les Hongrois qui déja n'avoient eu que trop de raisons de se répentir de s'être donné un Souverain étranger, au préjudice des droits du jeune Ladislas leur légitime Prince, laisserent le trône vaccant jusqu'au tems où l'âge permit au fils d'Albert II de prendre possession du sceptre de ses peres, cependant la vaccance du trône augmentoit & perpétuoit en Bohême la confusion de l'Anarchie. Maisonneuve & Ptaczeck s'efforçoient de profiter des malheurs de l'Etat, & ne tendoient à rien moins qu'à s'emparer, à l'exclusion l'un de l'autre du suprême pouvoir. Maisonneuve, homme sans foi, entreprenant, audacieux, faisoit consister toute sa politique à tromper avec art, à se jouer de sa parole, à sacrifier tout à son élevation; Ptaczeck plus souple, plus adroit affectoit le zele le plus vif, & le patriotisme le plus désintéressé: mais sous ce spécieux prétexte, couvert de ce voile imposant, il séduisoit avec plus d'art les citoyens, & avançoit toujours dans ses projets d'usurpation; cependant les deux Administrateurs veillant sans cesse sur les démarches l'un de l'autre se nuisoient mutuellement, ensorte que fatigués de se traverser, sans jamais s'entredétruire ils prirent le parti de se liguer, en ne paroissant occupés que du soin d'assurer le repos public: dans cette vue ils assemblerent les Etats, afin, disoient-ils de s'en rapporter aux moyens qu'on leur indiqueroit de rétablir le calme. Ces moyens ne furent point heureux; en effet on statua qu'il seroit envoyé des Ambassadeurs à l'Empereur pour le conjurer d'envoyer Ladislas dans ses Etats, mais comme les Administrateurs l'avoient prévu, Frideric ne jugea point à propos de renvoyer son pupille, & les troubles, les factions continuerent d'agiter la Bohême (1). Ptaczeck qui fomentoit les troubles, mourut en 1444, & Maisonneuve songea à s'emparer seul de l'administration, mais le parti des Hussites qui craignoit son pouvoir & son ambition lui associa Podiebrad, plus ambitieux encore, mais sachant mieux dissimuler ses projets: il attira dans son parti ceux qui étoient mécontens de Maisonneuve, offrit le gouvernement du Royaume à l'Impératrice Barbe; Maisonneuve contrebalança cette intrigue, il engagea l'Empereur à se charger du Gouvernement de Bohême, jusques à la majorité de Ladislas; le Pape qui avoit mis l'Empereur dans son parti offrit aux Bohémiens de leur pardonner leur révolte contre le St. Siege & l'usage de la communion sous les deux especes, s'ils vouloient rentrer au sein de l'Eglise. Ces propositions du Pape susciterent de nouveaux troubles. Maisonneuve les acceptoit, Podiebrad le rejettoit & rien ne fut décidé.

Troubles de Bohême. Projets de Maisonneuve & de Ptaczeck.

L'Allemagne, à la Bohême près, étoit assez tranquille, & de toutes les provinces l'Alsace seule eut de violentes hostilités à souffrir des François commandés par le Dauphin, récemment vaincu par les Suisses, & contraint d'accepter la paix à des conditions humiliantes. Les Alsaciens s'étoient engagés de fournir des vivres à l'armée du Dauphin, & cette armée battue se retiroit en très-mauvais état, & totalement épuisée; les Alsaciens avoient

(1) Aeneas Sylvius, *Hist. Bohem.* Duglossi, *Hist. Polon.*

SECT. X. *Hist.* d'Allemagne, 1440-1519.

Traité en Alsace, auquel le Dauphin de France est contraint. 1445 1446.

entendu fournir des vivres pour de l'argent, & les François n'en ayant point, ces vivres leur furent refusés; dans la nécessité où ils se trouvoient, ils eurent recours à la force, & se répandirent dans la campagne, allant & ravageant tous les lieux par où ils passoient. Les habitans d'Alsace trop foibles pour arrêter ces dévastateurs armés & d'autant plus redoutables qu'ils étoient eux-mêmes pressés par la nécessité qui ne reconnoit point de loix, implorerent le secours de Frideric, aux plaintes duquel le Dauphin répondit que les Alsaciens s'étant engagés à fournir des vivres à son armée & manquant à leurs engagemens, il ne pouvoit ni réprimer ses soldats, ni contenir les Anglois qui marchoient sous ses ordres, & qui se procuroient par besoin ce qu'on leur refusoit par la plus énorme injustice. Cette réponse que la situation de l'armée Françoise, & l'infidélité des Alsaciens à leur promesse, rendoient si admissible, ne satisfit point l'Empereur. Résolu de délivrer la province d'Alsace, il leva de nombreuses troupes, marcha contre le Dauphin, qui ne se croyant point en état de lutter contre une aussi forte armée, conclut la paix, évacua l'Alsace, & se retira en France aussi mécontent du traité que les Impériaux l'avoient contraint de signer, que de la funeste journée qui avoit si cruellement flétri la gloire de ses armes en Suisse (1). Mais la paix ne fut pas pour cela rétablie en Alsace. Les châteaux & les villes qui avoient favorisé les armes des François furent l'objet des vengeances du Comte Palatin, il mit à feu & à sang la ville de St. Hippolite, & tout le païs nommé le *Leberthal* sur les bords du Leber. Les Bâlois commettoient les mêmes excès, contre les seigneurs alliés des Princes Autrichiens, ils envoyerent cinq cens hommes en Alsace, sous les ordres d'un officier qui savoit profiter de la nuit pour mettre le feu aux châteaux des nobles & aux villes sans défense. Les marchands du Suntgaw reçurent ordre de n'avoir plus aucun commerce avec la ville de Bâle que cette défense réduisoit à la disette. Les Bâlois au nombre de 2500 firent une irruption dans le Suntgaw, le mirent à contribution & le désolerent. Les paysans & les nobles dévasterent les terres des Suisses, & marcherent contre les Bâlois qui les disperserent & les battirent: de part & d'autre ceux qui tentoient de s'opposer à ces violences en commettoient eux mêmes les premiers, jusques à ce qu'enfin, le Marquis de Bade, le Comte de Wirtemberg & l'Electeur Palatin s'entremirent pour rendre la paix à l'Alsace désolée.

Ce fut à peu près dans ce tems que le turbulent Eugene se signala par un nouvel attentat qui pensa lui couter fort cher. Déposé par les Peres du concile de Bâle, mais soutenu par le chef de l'Empire, Eugene, sans égard aux obligations essentielles qu'il avoit à son protecteur, & toujours animé du désir de se venger de ses ennemis, entreprit, sans consulter ni Frideric, ni le College Electoral, de déposer Théodoric de Meurs, Electeur, Archevêque de Cologne, & Jacque de Sierck, Archevêque Electeur de Trêves, par la seule raison qu'ils avoient adhéré au concile de Bâle & à tout ce qui s'y étoit fait. A la nouvelle de cette audacieuse déposition, les Electeurs de Mayence, de Saxe, du Palatinat & de Brandebourg, s'assemblant en diete à Francfort, & se réunissant contre le Pontife, signerent une déliberation, par laquelle ils déclaroient à Eugene que s'il ne se hâtoit de révoquer son inique sen-

(1) Daniel *Hist. de F.* Regne de Charles VII. Recueil des traités de Léonard.

tence, de renoncer aux impôts accablans dont il ne cessoit de surcharger l'Allemagne, & de se déclarer inférieur aux conciles, ils étoient eux-mêmes résolus à renoncer à son obédience, & à reconnoître Félix V pour seul & légitime Pape. Les Electeurs déterminés à soutenir leur délibération, l'envoyerent à l'Empereur Frideric en le priant de se charger de le notifier au Souverain Pontife. Tout autre que Frideric III eut saisi avec empressement cette occasion de se venger du trait d'ingratitude d'Eugene qui avoit approuvé l'usurpation de Ladislas: mais Frideric ne se vengea que par une nouvelle preuve de générosité, & quoique par elle-même l'action de cet Empereur soit très-respectable, on ne voit pas à quel propos il prenoit avec tant de chaleur les intérêts d'Eugene, le moins pacifique & le plus obstiné des hommes. Qûoiqu'il en soit, l'Empereur répondit aux Electeurs que quelques raisons qu'il eut d'être mécontent de ce Pape il ne souffriroit pas qu'on attentât à l'autorité Pontificale, mais qu'il s'engageoit à solliciter puissamment auprès d'Eugene pour que celui-ci révoquât la sentence de déposition qu'il avoit prononcée (1).

Hist. d'Allemagne, 1440-1519.

Entreprise hardie d'Eugene.

Frideric remplit exactement sa promesse, Aeneas Sylvius fut chargé d'aller représenter au Pape combien il avoit ulcéré par la disposition des deux Archevêques le College Electoral: Eugene qui avoit déjà senti combien fâcheuses pouvoient être pour lui les suites de cet acte d'autorité, parut sensible aux remontrances de l'envoyé de Frideric, & il dit qu'il ne demandoit pas mieux que de rétablir les deux Electeurs déposés, & qu'il révoqueroit sa sentence aussitôt que les circonstances le lui permettroient. En effet, très-peu de tems après, Eugene instruit de la tenue d'une diete qui venoit d'être convoquée à Francfort, y envoya l'Evêque Cardinal de Bologne, Thomas de Sarsane, & le Cardinal Carvajal chargés d'une bulle avec plein pouvoir de travailler à la réconciliation des deux Prélats, pourvu (étoit il dit dans la procuration) que les deux Légats ne fissent ni n'accordassent rien qui pût en aucune maniere préjudicier aux intérêts du S. Siege. Cette clause n'étoit rien moins que satisfaisante, elle laissoit toujours Eugene le maître de désavouer tout ce qu'auroient fait ses Légats, aussi les Electeurs bien loin de s'en contenter, renvoyerent Aeneas Sylvius chargé de présenter au Pape, un écrit qu'ils le sommoient de signer & par lequel il promettroit d'assembler incessamment un concile, de reconnoître expressément l'autorité des conciles œcuméniques au dessus des Papes, de satisfaire incessamment la nation Germanique sur les griefs dont elle avoit à se plaindre; enfin de révoquer au plutôt la sentence de déposition prononcée contre les Archevêques de Cologne & de Trêves. Aux termes dans lesquels ce projet d'accomodement étoit conçu, Eugene sentant qu'il falloit ou se perdre inconteſtablement, ou bien tout accorder aux Electeurs qu'il avoit si mal adroitement offensés, prit le dernier parti, & c'étoit le plus sage, il souscrivit à tout ce que l'on éxigeoit de lui, & la bulle qu'il envoya fit tant de plaisir aux Princes d'Allemagne, que pour lui témoigner leur satisfaction, ils le reconnurent pour seul & légitime Pape, & refuserent d'approuver les décrets du concile de Bâle, auquel cette réconciliation fut si funeste qu'il ne fut plus regardé comme légitimement assemblé, & très-peu

(1) Aeneas Sylvius. Cochler. *Lib.* 9. *Pag.* 342, 343.

SECT. X. *Hist.* d'Allemagne, 1440-1519.

de tems après les Prélats qui le composoient se séparerent les uns des autres & sortirent de Bâle au premier ordre de l'Empereur (2).

Réconciliation d'Eugene avec les Electeurs, & sa mort. Nicolas V lui succede. 1447-1448.

Depuis que le Pape Eugene occupoit le S. Siege, il s'étoit occupé à susciter des troubles, à se faire des ennemis, à former des factions; il étoit ennemi déclaré du repos & de la paix: aussi cette réconciliation avec les Princes de l'Empire fit-elle une si grande violence à son caractere fougueux, qu'il n'y survécut que très-peu de tems: il mourut dans le mois de Février 1447, & eut pour son successeur ce même Thomas de Sursane qu'il avoit employé dans le dernier acte de son Pontificat, & qui à son avénement au S. Siege prit le nom de Nicolas V. Frideric avoit été trop attaché au Pape Eugene pour ne pas approuver l'élection de celui qui lui succédoit. Peu content de le reconnoître, il assembla une diete & les Etats d'Allemagne à Aschaffembourg, & voulut qu'à son exemple tous ceux qui composoient cette assemblée embrassassent l'obédience du nouveau Pontife. Cette proposition ne fut pas également approuvée de tous; les uns voulurent qu'on eut égard aux délibérations du concile de Bâle, dont les décrets étant contraires à Eugene, l'étoient par cela même au successeur du chef que ce concile avoit déposé; les autres furent d'avis de modifier l'adhésion que l'on devoit faire aux opérations de ce concile; Frideric fut inébranlable, & comme Empereur, il ordonna aux Princes & Etats de l'Empire de se ranger sans restriction, ni modification, sous l'obédience de Nicolas, & de ne reconnoître Félix, ses décrets & ses bulles, sous peine à quiconque désobéiroit, d'être soumis aux rigueurs des loix de l'Empire (2).

Soins épiscopaux de Frideric, qui se consacre tout-entier aux affaires de l'Eglise.

L'Empereur Frideric se faisoit un devoir de maintenir le successeur d'Eugene, il mettoit là toute sa gloire, il étoit obstiné, & il y eut eu de la folie à l'irriter & lui désobéir sur ce point en lui-même si fort indifférent: qu'importoit en effet que ce fut ou Nicolas V ou Félix V qui possédât légitimement où illégitimement l'évêché de Rome? Et si Frideric étoit assez foible, assez insensé pour se sacrifier à l'un de ces deux élus, y eut-il eu de la raison à soutenir celui des deux qu'il proscrivit? aussi les Etats de l'Empire jurerent-ils obéissance à Nicolas. Cette grande affaire terminée, Frideric qui s'occupoit plus des fonctions du chef de l'Eglise que de celles d'un chef de l'Empire, se mit à travailler avec le Cardinal Carvajal à la réforme des Eglises d'Allemagne, & il parvint à faire un concordat qui devoit servir de regle perpétuelle au corps Germanique. Par les articles les plus essentiels de ce concordat, il fut statué que désormais le Pape nommeroit à tous les bénéfices vaccans en cour de Rome: que les élections seroient rétablies dans les Cathédrales & dans les Abbayes: que le Pape & les ordinaires se partageroient les bénéfices de moindre valeur: qu'à l'égard des monasteres soumis immédiatement au St. Siege, les élections seroient confirmées par le Pape; enfin que ceux qui obtiendroient des bénéfices dont le revenu ne feroit pas au dessus de 24 florins d'or, ne payeroient rien (3). Quelques-uns des articles de ce concordat étoient sans doute fort utiles, quoiqu'au fond l'Empereur n'eut

(1) *Histor. Concil. Bal.* Fleuri, *Hist. Eccl.* *Tom.* 11. Muller *Part.* 1. *cap.* 27.
(2) Cuspinian. *in vit.* Frider. III. Nauclér.
(3) Idem. Ibid. Georg. Grav. *Lib.* 1.

n'eut nul besoin du Pape pour faire ces loix, attendu que de droit, tout Monarque est & doit être le maître de nommer aux bénéfices qui sont dans ses Etats, & que des taxes fort mal à propos payées à la cour de Rome, n'ajoutent rien à la canonicité d'une élection ou d'une nomination à un bénéfice quel qu'il soit, & ne servent qu'à exporter irrévocablement un numéraire qui sort de l'Etat pour ne plus y rentrer & qui va s'abîmer à Rome, qui n'a aucune sorte de titre qui l'autorise à lever des impôts chez les Puissances étrangeres. Il a été des tems où l'on étoit assez imbécile pour croire que ces subsides étoient ordonnés par la Religion, que l'on confondoit, on ne peut pas plus mal à propos, avec l'avidité des Ministres de la Religion; on a pensé différemment depuis, & s'il existe encore quelque Gouvernement en Europe qui se laisse ainsi présurer par la chambre Apostolique, il faut espérer que cet abus ne subsistera pas longtems. On s'éclaire maintenant, & l'on sait que le numéraire d'un Etat appartient ou au Prince ou à ses sujets, & point du tout à l'Evêque de Rome & à ses suppôts.

Tandis que l'Empereur Frideric III s'occupoit très-pieusement de décrets, de conciles, de réforme, ou à décider quels prêtres avoient été le mieux inspirés, de ceux qui avoient élu Félix V, ou de ceux qui avoient donné leurs voix à Nicolas V: il songeoit fort peu aux affaires de l'Empire, & beaucoup moins aux intérêts du Prince Ladislas son pupille. L'entrée du Cardinal Carvajal dans Prague où Nicolas V l'avoit envoyé, fut la cause ou le prétexte de nouveaux troubles, qu'il n'eut tenu qu'à ce légat de pacifier. Podiebrad & Maisonneuve soumirent leurs différens à une assemblée qui se tint à Prague. Podiebrad sous prétexte de vouloir rétablir la tranquilité, persuada à la bourgeoisie de Prague que Maisonneuve devoit faire entrer des troupes Allemandes, pour la forcer à se soumettre au joug que le Pape & l'Empereur vouloient lui imposer. Il gagna les habitans, qui s'introduisirent dans Prague pendant la nuit, avec un élite de troupes. Maisonneuve fut arrêté, & livré à son ennemi, qui l'envoya dans une de ses forteresses sur l'Elbe, où il mourut peu de jours après. Podiebrad resta maître du Royaume. Rockisane fut rétabli dans son Archevêché de Prague, & tout fut assez tranquille, jusques à ce que les Hussites & les Calixtins réunis chasserent les Catholiques de Prague. Ceux-ci se rejoignirent aux enfans de Maisonneuve pour venger sa mort: mais cette guerre fut terminée presqu'aussitôt que projettée. Il eut dépendu de l'Empereur, après la mort de Ladislas Roi de Pologne & usurpateur de la couronne de Hongrie, de faire monter son pupille sur le trone de Hongrie; le fils d'Albert II y eut été reçu avec acclamations, on se fut empressé de le reconnoître ; mais à l'exemple de Frideric, les Hongrois, témoignoient aussi sur ce point assez d'indifférence, il est vrai qu'ils n'avoient point disposé du sceptre, & que tout entiers au ressentiment que leur avoient causé les atrocités d'Amurath, qui n'avoit fait néanmoins que punir la perfidie de Ladislas, ils désiroient avec ardeur de rétablir la gloire de leurs armes, y étant fortement excités par le brave & célébre Hunniade, qui longtems captif du Sultan venoit de payer sa rançon, & brûloit de se signaler par de nouvelles hostilités: animés par le désir de la vengeance & par les conseils d'Hunniade, les Hongrois leverent une armée de 22 mille hommes & marcherent à la rencontre d'Amurath qui suivi de 140 mille Ottomans étoit sur les fron-

Hunniade persuade aux Hongrois de venger la mort de Ladislas.

SECT. X. *Hist.* d'Allemagne, 1440-1519.

Défaite entiere des Hongrois par Amurath.

tieres de la Bulgarie. Aux approches de cette petite armée, le Sultan étonné de l'audace de ce petit nombre de Hongrois, parut craindre & refusa de combattre au même instant où les deux partis se rencontrerent. Hunniade fit des prodiges de valeur & disputa la victoire pendant toute la journée; rangeant dès le lendemain au point du jour ses soldats de nouveau en bataille, il engagea une seconde action; mais elle fut courte: la cavalerie Turque environna les Hongrois, fondit sur eux & les extermina presque tous: à peine le trop téméraire Hunniade échappa-t-il à cette boucherie; il s'enfuit presque seul, laissant les Ottomans maîtres du champ de bataille & des bagages. Si le Sultan Amurath eut été aussi ambitieux qu'il étoit habile Général & guerrier redoutable, il eut dépendu de lui de profiter de la consternation que sa victoire avoit répandue en Hongrie. Rien n'eut pu l'arrêter, ce Royaume dénué de troupes, & sans Souverain n'eut opposé aucune résistance aux conquêtes des Ottomans, favorisés par l'indolence extrême de Frideric; qui apprit sans émotion la défaite des Hongrois, & ne fit aucune sorte de disposition pour arrêter le vainqueur des troupes de son pupille.

Les Bohémiens étoient moins tranquilles, & croyant que le meilleur moyen de retarder la marche du vainqueur, à supposer qu'il voulût pousser plus loin ses avantages, étoit de se réunir tous sous un même Souverain, ils firent de nouveau prier l'Empereur de leur envoyer Ladislas, en le menaçant de s'élire un autre Roi en cas de refus; & comme il ne jugeoit pas encore à propos de leur accorder cette demande, ils assemblerent les Etats à Beneschau, pour y procéder à l'élection d'un Roi. L'Empereur informé de cette résolution songea enfin aux intérêts de Ladislas, & pour rompre les projets des Bohémiens, il envoya Aeneas Sylvius à cette assemblée, avec ordre de persuader aux Bohémiens de renoncer à cette élection & de conserver le sceptre à Ladislas leur légitime Prince. Aeneas Sylvius étoit en même tems le plus adroit des négociateurs & le plus éloquent des hommes de son siecle. Il parla avec tant de force & fit si bien valoir les droits de Ladislas, que les Bohémiens touchés de la solidité de ses raisons & de l'injustice qu'ils commettroient en dépouillant le petit-fils de Sigismond d'une couronne qui lui appartenoit, ils délibererent d'attendre la majorité de ce jeune Prince & de suivre la volonté de l'Empereur qui le leur conservoit (1). L'éloquence d'Aeneas Sylvius avoit rétabli le calme parmi les Bohémiens; il rapporta cette heureuse nouvelle à l'Empereur qu'il trouva fortement occupé d'un projet qu'il méditoit, & pour lequel il se servit encore avec succès de l'adresse de ce même négociateur. Ce projet étoit d'épouser la Princesse Eléonore, niece d'Alphonse Roi de Naples & d'Arragon & sœur d'Edouard, Roi de Portugal. Un obstacle en apparence insurmontable sembloit devoir rendre inutile ce projet de mariage, le Dauphin de France vouloit aussi s'unir avec Eléonore, & le Roi Edouard avoit paru très-content de la demande qui lui en avoit été faite, quoiqu'il n'eut cependant point encore accordé son consentement. Eléonore applanit cette difficulté; l'éclat de la couronne Impériale la flatta plus que la certitude éloignée de la couronne de France, & à ses sollicitations, Edouard consentit à préférer le chef de l'Empire. On convint d'une dot de 60000

Refus de Frideric de rendre Ladislas à ses Sujets. 1449-1450.

(1) Aeneas Sylvius *Histor. Bohem.* Theob. *Bell. Hussit.*

écus d'or dont Edouard promit de payer moitié par armée. Aeneas Sylvius fut envoyé auprès d'Alphonse, & il lui dit que l'intention de son maître étant d'aller avec son épouse se faire couronner à Rome, il prioit le Roi Alphonse de lui faciliter les moyens de faire ce voyage en toute sûreté, à cet effet le Roi de Naples indiqua une ville de ses Etats dans laquelle les deux Monarques auroient une entrevue.

Hist. d'Allemagne, 1440-1519.

Mariage de l'Empereur avec Eleonore de Portugal.

Tout étoit réglé pour le mariage de Frideric & le jour de son départ étoit fixé, lorsqu'il reçut la nouvelle des troubles & des dissentions qui agitoient si vivement l'Autriche & la Hongrie, qu'il y avoit tout à craindre pour ces Etats. Il s'agissoit des plus chers intérêts du jeune Ladislas, mais Frideric désiroit ardemment de se voir l'époux d'Eléonore, & il brûloit d'impatience d'être couronné à Rome des mains du Pape. Il étoit naturel que Frideric pensât comme il pensoit, aussi les troubles de Hongrie ne l'arrêterent point un seul jour; il donna au Duc d'Autriche plein pouvoir de rétablir la paix chez les Hongrois, même d'effrayer, s'il le jugeoit nécessaire, les factieux par les chatimens des coupables; il regardoit cette affaire comme terminée, il se mit en route, suivi du jeune Ladislas & d'une foule de seigneurs, se hâta de se rendre à Sienne, où conduit par Aeneas Sylvius qui avoit été le prendre à Livourne, Eléonore vint le joindre. Ce mariage fut célébré avec beaucoup d'éclat, & quelques jours après les deux époux, accompagnés du plus brillant cortege partirent pour Rome, où ils furent reçus en Souverains & avec la plus grande magnificence (1). Ces honneurs quelqu'éclatans qu'ils fussent, ne remplissoient pas les désirs de Frideric; il aspiroit à un plus haut degré de gloire, à être couronné, & à jouir de ce qu'il regardoit comme la plus flatteuse distinction du rang Impérial. Nicolas V se prêta de très-bonne grace à l'impatience du Monarque; quelques jours après son entrée à Rome, quelques Cardinaux vinrent prendre en cérémonie l'Empereur qu'ils conduisirent dans la chapelle nommée *entre les Tours.* Le chef de l'Empire à genoux aux pieds du Pape jura de rester fidelle à S. Pierre, qui jamais ne connut de vassaux, à Nicolas V & à ses successeurs. Après ce premier acte d'humilité chrétienne, & de bassesse Impériale, Frideric se retira; on l'affubla d'une aube & il eut le bonheur d'être reconnu pour l'un des Chanoines de l'Eglise de S. Pierre. Cette réception faite, il trouva à la porte de l'Eglise un Cardinal soudiacre qui avec beaucoup de gravité le bénit solemnellement; l'Empereur s'inclina, on lui mit des sandales en guise de souliers, on le couvrit d'une tunique, par dessus laquelle on le revêtit d'une cotte d'armes, ensuite on lui donna libéralement deux bénédictions, &, conduit devant l'autel, un Cardinal lui fit les onctions sacrées: alors on commença la messe, & aux endroits marqués par le rituel, le Pape s'approchant de Frideric lui donna d'abord le sceptre, puis la pomme représentant le globe de la terre, puis l'épée, & à la fin du sacrifice, le Souverain Pontife mit sur la tête de Frideric une belle couronne étincellante de diamans; après quoi l'Impératrice fut aussi couronnée: comblés d'honneurs, surchargés d'attributs les deux époux allerent se reposer dans le Palais pendant quelques momens, & jusqu'à ce que le Pape vint les joindre. Les deux Souverains descendirent ensemble & de

Son couronnement à Rome. 1451.

(1) Aeneas Sylvius *in vit.* Friderici III.

SECT. X. *Hist.* d'Allemagne, 1440-1519.

front les degrés de la basilique: mais au dernier degré étoit un cheval de parade superbement enharnaché, le Souverain Pontife monta dessus, & Frideric en Prince très-instruit de ses fonctions, prit le cheval par la bride, & conduisit Nicolas V pendant quelques pas: il se rendit ensuite à S. Jean de Latran où il prit encore possession d'un canonicat. Nous avons cru devoir nous arrêter à ce cérémonial, quelque puérile qu'il parusse, parce qu'en effet c'est un des plus beaux endroits de la vie de Frideric: mais tous les momens de triomphe s'écoulent, & cette brillante journée finit par un somptueux repas où présiderent les deux chefs & qui dura fort avant dans la nuit.

Cérémonies puériles de ce couronnement.

Très-satisfait des honneurs qu'on lui avoit rendus, l'Empereur s'éloigna de Rome & se mit à parcourir les Etats d'Italie, accompagné du jeune Ladislas qu'il instruisoit des loix des différens Gouvernemens qu'ils visitoient, des mœurs des habitans, de leurs bonnes qualités, de leurs défauts, des vertus ou des vices des Souverains; excellentes instructions, à supposer que Frideric fut bien capable d'observer, leçons fort-propres sans-doute à éclairer le jeune Ladislas, mais qui, tout bien consideré, ne le dédommageoient pas de la couronne de Hongrie, ni du sceptre de Bohême, ses Etats héréditaires, où on désiroit sa présence, & dans lesquels son tuteur, pour des raisons que lui seul connoissoit ne vouloit pas lui permettre de se rendre. Préférant aux fonctions du chef de l'Empire celles de Mentor du fils d'Albert, Frideric se proposoit de voyager bien plus longtems encore, lorsqu'il apprit l'allarmante nouvelle d'une rebellion qui bouleversoit ses Etats d'Allemagne, & qui étoit d'autant plus dangereuse qu'elle avoit pour chef, l'homme le plus hardi, le plus ambitieux & le plus intriguant: cet homme étoit le factieux Eisinger, particulier obscur par sa naissance, mais qui à force d'intrigues, d'adresse & même de talens étoit parvenu à s'élever au rang des seigneurs les plus respectés de l'Empire (1). L'entreprenant Eisinger instruit des sentimens peu favorables des Peuples & des Grands pour l'Empereur, qui à la vérité par l'excès de son indolence pour les affaires de l'Empire, & par son zele outré pour Rome, le Pape & les conciles, ne se faisoit guere estimer, attisa autant qu'il fut en lui le feu de la rebellion. Voici l'origine & les progrès de cet incendie. Le prodigue Albert, Duc d'Autriche accablé de dettes, se vit forcé de vendre un château près de Neustadt. Eisinger qui sous l'Empereur Albert s'étoit rendu maître de toutes les parties de l'administration, avoit acquis une fortune redoutable dans un Etat, il se présenta pour acheter le château, & le marché étoit conclu; l'Empereur Frideric demanda la préférence, & l'obtint sur un mot équivoque d'Eisinger qu'Albert fit semblant de prendre pour un désistement. Eisinger indigné vouloit être mis en possession: Frideric crut l'appaiser en lui donnant des charges à la cour. A peine ce Prince fut il parti pour l'Italie qu'Eisinger convoqua une diete à Meilperg où l'on rassembla la noblesse Autrichienne & Morave; Eisinger la harangua & il fut résolu de s'emparer du Gouvernement, & de demander Ladislas à l'Empereur. Sur le refus de ce Prince Eisinger alla en avant; il excita les nobles à inviter les habitans de Vienne à se joindre à eux. Les Viennois avertirent l'Empereur qui se contenta de défendre toute assemblée & d'écrire à Eisinger. Celui ci

Frideric voyage en Italie.

(1) Aeneas Sylvius, *Histor. Bohem.*

à la tête des mécontens se présente devant Vienne & s'en empare, il harangue le Peuple, lui présente Elisabeth sœur de Ladislas, comme abandonnée, & persuade que l'Empereur ne traite pas mieux leur Duc. On décide de chasser le Gouverneur & les autres officiers de l'Empereur; Eisinger est mis à la tête des affaires. Les troupes des Comtes de Cilley jointes aux rebelles se répandent sur les pays qui appartiennent à Frideric, pillent, désolent mettent à contribution, les bourgs les villages & les châteaux; l'Empereur dont on ne connoit plus l'autorité, envoya au Gouverneur d'Autriche le pouvoir le plus ample, pour réprimer ces excès, qu'il eut du venir réprimer lui même à main armée; mais il continuoit sa marche triomphale en Italie, au lieu de suivre le conseil du Pape, plus sensé que ce Prince, auquel il envoya un de ses secrétaires pour l'engager de retourner en Autriche: ce fut à Rome que Frideric reçut la lettre des rebelles, par laquelle ils lui demandoient sur le ton le plus menaçant qu'il eût à envoyer incessamment Ladislas son Pupille aux Bohémiens & aux Hongrois, qui l'attendoient pour l'élever au trône, lui déclarant qu'au plus léger refus, ils l'y contraindroient par la force des armes.

Hist. d'Allemagne, 1440-1519.

Révolte en Allemagne. 1452-1453.

Cette lettre avoit été envoyée par des députés à qui l'Empereur refusa de donner audience: informé de l'objet de leur ambassade, Frideric s'exhala en menaces & fut très-fortement secondé par Nicolas V, qui menaça les révoltés de lancer sur eux toutes les foudres de l'Eglise, s'ils ne se hâtoient de reconnoître leur faute, & de recourir à la clémence du Monarque. L'Empereur & le Pape eussent bien du prévoir qu'une faction nombreuse, après avoir aussi hautement parlé, ne feroit pas plutôt intimidée par les menaces du Souverain qu'elle ne craignoit plus, que par la crainte des anathêmes qui ne pouvoient faire sur eux aucune sorte d'impression. Aussi les confédérés qui s'étoient attendus à ce refus, ne furent pas plutôt informés de la réception faite à leurs envoyés, que soutenus par Albert de Brandebourg & par le Duc de Baviere, dont le chef de l'Empire s'étoit attiré la haine, ils firent les plus grands préparatifs. La Hongrie entra ainsi que la Bohême dans cette confédération, & deux formidables armées conduites par Eisinger prirent la route de Neustadt, où Frideric qui avec des troupes réglées eut pu tenir les rebelles en respect étoit allé se renfermer. A la rapidité de la marche des revoltés, à leurs mouvemens & à leur contenance, l'Empereur étonné assembla son conseil, & fut assez malheureux ou assez obstiné pour ne pas se rendre à l'avis d'Aeneas Sylvius, qui prouva que le parti le plus judicieux qu'il y eut à prendre dans ces circonstances critiques, étoit de céder à l'orage & pour le dissiper de rendre le jeune Ladislas aux vœux de ses sujets; il prouva qu'au fond il y avoit de l'injustice à priver ces deux Royaumes de leur Souverain légitime, & que c'étoit un très-mauvais prétexte pour le garder que celui de sa minorité, attendu qu'un Roi quoique mineur est en état de gouverner ses peuples toutes les fois que ceux-ci le désirent & ne veulent se soumettre qu'à lui (1). Le conseil d'Aeneas Sylvius étoit très-sage, mais par malheur Frideric étoit très-obstiné; il se persuada que quelqu'irrités que pussent être les rebelles, jamais ils n'oseroient lutter contre un Empereur, à la tête de ses troupes: il se trompa cruellement dans ses combinaisons; sa majesté ni ses

Obstination de Frideric.

Il est forcé de céder. 1453.

(1) Aeneas Sylvius *in vit.* Frider. III.

Sect. X. *Hist.* d'Allemagne, 1440-1519.

forces Impériales ne tinrent pas devant les confédérés, il fut complettement vaincu trois fois de suite, contraint de fuir & ses troupes honteusement battues: en un mot il se vit réduit à l'humiliation de demander la paix, & pour l'obtenir de conduire Ladislas aux Hongrois (1).

On ne peut le justifier.

On ne doute pas qu'Eisenberg sujet de l'Empereur ne fut un factieux & un rebelle très-coupable; mais les Hongrois & les Bohémiens n'étoient nullement condamnables d'avoir voulu obtenir par la force des armes, leur Roi que Frideric ne vouloit pas leur rendre; au fond on ne peut concevoir par quel motif l'Empereur s'opposoit à l'avénement de son pupille au trône de ses peres: car ce n'est pas l'excuser ou c'est du moins le justifier mal, que de dire d'après quelques Historiens, que Frideric connoissant le caractere inquiet & turbulent des Bohémiens & des Hongrois, ne vouloit pas exposer son pupille, mais attendre sa majorité. L'indifférence que Frideric avoit témoignée lors de l'usurpation du sceptre de Hongrie par le Roi de Pologne, ne prouvoit pas en lui un attachement bien fort aux intérêts de son pupille. D'ailleurs il étoit bien plus prudent de déférer aux demandes réiterées des habitans des deux Royaumes, que d'entretenir les divisions & le feu des guerres civiles, qui les déchiroient en l'absence du Souverain qui par sa seule présence eut contenu les factieux. Ils se réunissoient tous à vouloir Ladislas, les Etats s'étoient déjà assemblés plusieurs fois pour procéder à l'élection d'un Roi, & Frideric exposoit bien d'avantage son pupille en le retenant à sa cour. Nous sommes bien persuadés que l'Empereur ne songeoit point à s'emparer de ces deux sceptres, mais sa conduite envers Ladislas laisse du moins bien des soupçons. On avoit blâmé l'injustice de l'Empereur, & les prétextes qu'il employoit pour empêcher son Pupille de prendre possession des trônes de Hongrie & de Bohême avoient été généralement condamnés: le sacrifice qu'il fit pour obtenir la paix fut taxé de lâcheté; il est vrai que ce ne fut qu'après trois défaites consécutives qu'il consentit enfin à l'élevation de son pupille, & que les circonstances dans lesquelles il changea si subitement de maniere de penser, semblent prouver que la terreur & la contrainte eurent plus de part à ce consentement, que la justice & la générosité. Quoiqu'il en soit, le fils d'Albert II se rendit en Bohême, où il reçut les honneurs les plus distingués, & où le désir de régner lui fit faire des promesses auxquelles vraisemblablement il ne se feroit point engagé, si son instructeur eut pris plus de soins de lui faire connoître les droits des Souverains; en effet il promit par serment qu'il n'empêcheroit personne de placer son argent sur les fonds publics, & il ne sentit point que par cet engagement tot ou tard les fonds publics appartiendroient aux plus riches particuliers: il s'engagea aussi à n'admettre aucun étranger dans son conseil, quel que fut son mérite, & quelque puissans que pussent être les besoins de l'Etat. Enfin il jura de réunir l'Autriche à la couronne de Bohême, & cette réunion ne dépendoit absolument point de lui. Ces sermens téméraires indiquent dans ce jeune Prince plus de désir de régner que de connoissance des devoirs qu'il avoit à remplir; ils prouvent en même tems que son tuteur avoit pris aussi peu de soin de l'éclairer que de veiller à ses intérêts (2).

Fautes essentielles que le désir de régner fait commettre à Ladislas.

(1) Bonfin, *Rer. Hong.* Aeneas Sylvius, *in vit.* Frider. (2) Theobald. *cap.* 20. Aeneas Sylvius, *Hist. Bohem.*

Pendant que le Pupille de Frideric signaloit par des obligations aussi peu réfléchies son avénement aux trônes qu'il devoit occuper & qu'il limitoit lui-même sa puissance, on apprit qu'Amurath à la tête d'une armée de 340 mille hommes assiégeoit la ville de Croye qu'il pressoit vivement, qui ne pouvoit pas tenir & qui emportée une fois rendroit inévitablement les Turcs maîtres de l'Albanie entiere. Cette nouvelle consterna les Princes de la chrétienté, répandit en Allemagne les plus vives allarmes, & l'on étoit d'autant plus fondé à craindre les suites de cette invasion qu'on ne supposoit pas que malgré toute sa valeur, l'habile Scanderberg n'ayant avec lui qu'une très foible armée put résister aux forces réunies des Ottomans: on étoit dans l'inquiétude & l'on s'attendoit à recevoir la fatale nouvelle de la prise de Croye & de la défaite entiere des Hongrois, lorsqu'on apprit que la mort avoit soudainement moissonné Amurath, & que les Turcs avoient proclamé successeur, son fils Mahomet aussi grand Général que son pere, encore plus ambitieux & qui s'étoit déjà signalé dans cette expédition, ensorte que l'on se persuadoit que la mort d'Amurath ne dérangeroit rien de ses projets. On se trompoit néanmoins, Mahomet avoit formé dans le silence, des desseins qu'il lui tardoit d'exécuter: mais avant que de remplir ses grandes vues, il crut devoir s'affermir sur le trône, il ramena ses troupes à Andrinople où il prit solemnellement possession du sceptre, & s'assura de l'Empire; ensuite rassemblant toutes ses forces il marcha vers Constantinople, dont il avoit résolu de s'emparer & où il voulut établir le Siege de l'Empire: tandis qu'il s'avançoit vers cette capitale suivi de 400000 hommes qui devoient l'assiéger par terre, ses galeres & ses vaisseaux couvroient la mer afin de l'attaquer de tous côtés en même tems (1).

Hist. d'Allemagne, 1440-1519.

Siege & prise de Constantinople par le Sultan Mahomet.

L'Empire de Constantinople étoit alors rempli par Constantin Paléologue; ce Monarque avoit succédé à une longue suite de Princes lâches, foibles, efféminés, sans talens, sans vertu, & il ne leur ressembloit pas: mais il n'avoit que peu de troupes & son foible empire ne s'étendoit guere au de-là des murs de sa capitale, le nombre prodigieux des ennemis qui l'attaquoient, ni l'extrême foiblesse de ses ressources ne le déconcerterent point, la vue même du danger ranima son courage, il opposa aux assiégeans la plus mâle & la plus intrépide résistance; les Turcs commençoient même à se décourager, quand Mahomet qui connoissoit le génie de sa nation, fit publier qu'il abandonneroit la ville au pillage, & qu'il ne demandoit aux Ottomans autre chose sinon qu'ils la prissent & qu'ils n'y missent point le feu. Cette proclamation produisit tout l'effet que le nouveau Sultan en avoit attendu, l'espoir du butin enflamma les assiégeans, les Spahis & les Janissaires formerent les plus vives attaques, mais ils furent repoussés, Constantin & son Général Justinien se défendoient en héros entre les deux enceintes; mais au moment où l'Empereur se flattoit de repousser ces essaims d'aggresseurs, Justinien épouvanté d'une blessure qu'il reçut, se retira, & ses troupes croyant que tout étoit perdu, abandonnerent la défense de la brêche & s'enfuirent précipitamment dans la ville; Constantin, les Princes de son sang & le généreux Comnene, désespérés de la lâcheté des assiégés, combattirent jusqu'au dernier instant & périrent les armes à la main: les Turcs entrant en foule se répandirent de quartier en

(1) Trithem Annal. *ad ann.* 1453.

Sect. X. *Hist.* d'Allemagne, 1440-1519.

quartier, arborerent le croiſſant ſur les ramparts & pendant trois jours ſe livrerent à tout ce que la fureur, la débauche & la certitude de l'impunité peuvent inſpirer d'atroce & de licentieux à des brigands (1).

Les Princes chrétiens qui auroient pu prévenir la priſe de Conſtantinople, en furent au déſeſpoir auſſitôt qu'elle fut au pouvoir des Turcs. Frideric & les Princes Allemands témoignerent les plus grands regrets de ne l'avoir pas ſecourue. Le premier, durant les préparatifs de Mahomet, étoit d'avis d'indiquer une ville où ſe raſſembleroient tous les Souverains, afin de convenir des efforts que chacun pourroit faire pour chaſſer les infidelles. L'Empereur écrivit dans ces vues au Pape, qui indiqua Ratisbonne, où les Princes allarmés ſe réunirent; mais ce n'étoit pas aſſez, Aeneas Sylvius qui dans cette aſſemblée fit briller ſon éloquence, vouloit qu'on y appellât le Roi d'Arragon, les Gênois, les Florentins, & les Princes Souverains d'Italie, les Rois de France, d'Angleterre, de Pologne, de Hongrie, de Dannemarck, de Suede, de Norwege & d'Ecoſſe; ou que du moins ils y envoyaſſent des Ambaſſadeurs. Le Pape écrivit à tous; mais chacun eut des raiſons ou des prétextes pour éluder les ſecours; il y eut une aſſemblée à Francfort plus nombreuſe que celle de Ratisbonne. Aeneas Sylvius amena les Princes Allemands & les députés de quelques Souverains de l'Europe; ils ſe rendirent a Neuſtadt auprès de l'Empereur, pour prendre une derniere réſolution. Dans ces circonſtances Nicolas V mourut & Calixte III lui ſuccéda. L'Empereur lui envoya deux députés, l'un étoit Aeneas Sylvius qui l'aſſura de la part de ce Prince, qu'il contribueroit de toutes ſes forces à l'entrepriſe projetée contre le Turc, & qu'il lui répondoit des Princes Allemands, du Roi de Naples, du Duc de Bourgogne, de Charles VII, Roi de France, des Anglois, des Caſtillans, des Portugais, enfin de tous les peuples de la chrétienté. Le Pape ſeul rem-

(1) Nous renvoyons pour ce ſiege, à la relation qui s'en trouve dans notre *Hiſt. de l'Empire Ottoman* Tom. XXII. L. XVIII. *Ch.* VIII. *Sect.* 1. *p.* 492. *& ſuiv.* mais nous croyons devoir ajouter ici l'Anecdote ſuivante qui y a été omiſe & qui prouve l'incroyable atrocité de Mahomet II. Une jeune Princeſſe de la plus brillante figure, cachée dans un ſouterrain avoit échappé au maſſacre & à la brutalité des vainqueurs: un Bacha qui la découvrit étonné de ſes graces & de l'éclat de ſa beauté, la prit & la conduiſit à Mahomet: ſes larmes, ſes attraits émurent le Sultan; qui après l'avoir contemplée quelques inſtans avec admiration, s'en ſaiſit, s'enferma avec elle, & en monſtre, inacceſſible à la pitié, en abuſa ſans reſpecter ſes pleurs, ſes prieres, ſon rang ni ſa jeuneſſe: pendant trois jours il ne la quitta point & s'énivra de plaiſir, ſuppoſé qu'il puiſſe y en avoir à déshonorer brutalement & à outrager une jeune victime hors d'état de ſe défendre. Cependant, les Janiſſaires ne voyant point paroître Mahomet, & opinant qu'il ne pouvoit quitter la belle Irene, murmurerent; un Viſir alla dire à ſon maître que le vainqueur de Conſtantinople n'étoit pas fait pour s'amollir aux pieds d'une captive, & que l'armée entiere condamnoit hautement cette paſſion, à laquelle il paroiſſoit ſacrifier ſa gloire. Non, Viſir, répondit le cruel Mahomet, dites à mes Soldats que c'eſt eux-mêmes qu'ils déshonorent par ces lâches accuſations, raſſemblez les bientôt, leur Empereur paroîtra devant eux, & ils lui rendront plus de juſtice. Trop fidelle en effet à cette promeſſe atroce, Mahomet paroiſſant devant ſon armée aſſemblée, fit conduire à ſes pieds Irene revêtue des plus brillants habits. A cette vue les Ottomans étonnés, enchantés, excuſerent leur maître; quel d'entre vous, leur dit celui-ci, me reprochera d'avoir ſacrifié quelques journées à cette jeune perſonne? On gardoit le ſilence, oui je l'aimois, ajoûta le barbare, mais voyez comme je ſais me vaincre, & les yeux enflammés de colere, ſaiſiſſant Irene par les cheveux, il lui trancha la tête d'un coup de cimeterre. Ducas, cap. 39. Naucler. Sagredi, *in vita*: Mahomet II.

remplit sa promesse, que son peu de précaution rendit même inutile. Soit qu'il ne put se persuader que Constantinople étoit tombée au pouvoir des Turcs, soit que, le plus foible des Princes de la Chrétienté, il voulut se signaler par une entreprise célebre, Calixte mit en mer une nombreuse flotte, & fit partir en même tems un corps de troupes avec ordre de se rendre sur les frontieres de la Hongrie. Par malheur le Souverain Pontife avoit oublié de pourvoir en même tems à la subsistance de cette foule de croisés, qui se trouverent dans la disette, & ne se souvenant plus que c'étoit contre les Turcs qu'ils devoient se signaler, commirent d'affreux brigandages & se répandirent en Autriche & dans la Carniole qu'ils ravagerent en voleurs & en assassins (1).

Hist. d'Allemagne, 1440-1519.

L'Empereur Frideric III eût bien voulu s'opposer aux excès de ces dévastateurs, mais il étoit retenu en Allemagne par une contestation & une querelle qui s'enflammant chaque jour davantage faisoient craindre les plus cruelles guerres. Le Duché de Luxembourg étoit l'objet de cette dispute, plusieurs Princes se disputoient ce pays: le Comte de Saxe qui n'y avoit pas, mais qui prétendoit y avoir les droits les plus évidens, s'en étoit emparé, & déjà il se flattoit de s'en assurer la possession, quand le Duc de Bourgogne, qui avoit aussi des vues sur ce Duché surprit pendant la nuit le Comte de Saxe, le contraignit de s'éloigner, se rendit maître de cette souveraineté & la remit à la Duchesse Elizabeth de Gorlitz, qui en effet avoit sur ce pays les titres les mieux fondés. Le Duc de Bourgogne agissoit pour lui-même, car très-peu de tems après Elizabeth lui céda ce Duché pour une modique somme de 12 mille florins d'or & une pension viagere de 8000 florins; ensorte que l'acquisition de cette souveraineté ne couta que 12000 florins au Duc de Bourgogne, la mort d'Elizabeth survenue fort peu de tems après le dispensant de payer la pension à laquelle il s'étoit engagé. Ce ne fut cependant point sans opposition que le Duc de Bourgogne avoit acquis d'Elizabeth de Gorlitz le Duché de Luxembourg; car Ladislas, Roi de Hongrie & petit-fils de Sigismond, y avoit du chef de sa mere de fortes prétentions, mais il ne put les soutenir par la force des armes, à cause du voisinage des Turcs & de leurs conquêtes.

Troubles en Allemagne. 1454.

Mahomet à la tête d'une armée de 150000 hommes assiégeoit alors Belgrade, & pour qu'aucun secours ne put y pénétrer, il faisoit garder le Danube par une flotte de 2000 voiles. La chute de Belgrade sembloit inévitable, & elle n'eut pu résister aux Ottomans, si le brave Hunniade n'eut valeureusement entrepris de la secourir; il dispersa la flotte de Mahomet, & alla attaquer les assiégeans sous les murs de la ville, il les défit entierement, & contraignit Mahomet de lever le siege (2). Il est vrai que dans ce dernier combat Hunniade fut merveilleusement secondé par Jean Capistran son aumonier. Capistran étoit un Cordelier plein de valeur, & qui pour ne pas manquer aux loix de l'Eglise qui défend à ses ministres de répandre le sang, n'avoit pour armes que son Pseautier; mais les bras nerveux du Cordelier se servoient de cette arme comme d'une massue, & d'un seul coup il abattit l'un des plus redoutables ennemis; il est vrai encore que fier de son triomphe, il s'attribua tout l'honneur de la victoire, & prétendit que sans lui les Hon-

Les Turcs sont battus par Hunniade. 1455-1456.

(1) Paulus Langius *Chronic.* Pag. 1244. (2) Gener. P. 479. & *seqq.* Naucler.

SECT. X. *Hist.* d'Allemagne, 1440-1519.

grois & Belgrade euſſent été exterminés. Hunniade le laiſſa dire, & l'honneur de la victoire lui reſta. On ne peut cependant point disconvenir que dans ce ſiege, l'un des plus mémorables dont parle l'Hiſtoire, Capiſtran n'ait donné des preuves de la plus grande intrépidité; Hunniade & Capiſtran moururent peu de tems après.

Le Pape avoit publié des indulgences pour faire la guerre au Turc, mais la levée des indulgences irrita les Princes Allemands: on indiqua une diete à Nuremberg qui fut ſans effet. On en indiqua une autre à Francfort. Un des points des délibérations étoit d'aviſer aux moyens d'obliger Frideric à réſider dans l'Empire; les Electeurs parmi leſquels celui de Trêves, Jean de Bade, venoit de ſuccéder à Jean de Sierk, étoient ſi irrités contre Frideric, qu'ils étoient ſur le point de nommer un nouveau Roi des Romains, auquel ils transmettroient tous les droits du Chef du corps Germanique. L'Empereur pour les appaiſer révoqua les défenſes qu'il avoit faites aux villes d'envoyer des députés à Francfort. Ladiſlas, Roi de Hongrie, mourut à peu près dans ce tems, les uns attribuent ſa mort à une indigeſtion, les autres prétendent qu'il avoit été empoiſonné. Quoiqu'il en ſoit il fut peu regretté, & il ne paroit pas qu'il eut rien fait pour être plaint; on ne peut pas dire de lui qu'il eut des vices; mais il n'eut pas non plus des qualités bien éminentes, de bien rares talens: il reſſembloit aſſez par ſon caractere au Prince qui l'avoit formé. Ce n'étoit point Ladiſlas qui avoit ſauvé la Hongrie & diſſipé l'orage dont ce Royaume étoit menacé: c'étoit le valeureux Hunniade qui avoit délivré Belgrade, vaincu Mahomet & mis les Turcs en fuite: auſſi les Hongrois qui avoient donné les regrets les plus vifs à la mort d'Hunniade qui avoit péri épuiſé de fatigue, éleverent par reconnoiſſance ſur le trône Mathias, fils de ce Général & qui s'étoit déjà montré digne d'un tel pere (1). Mathias avoit vu périr Ladiſlas Hunniade ſon frere par la main du bourreau. Le Roi Ladiſlas avoit abandonné à Ulric de Cilley ſon oncle les rênes du gouvernement de Hongrie pour ſe livrer aux plaiſirs. La Servie adoroit les Hunniades, ils avoient une garniſon dans Belgrade & la nobleſſe étoit dans leur parti. Ulric en prit prétexte pour leur ſuppoſer de mauvaiſes intentions, il les accuſa auprès du Roi qui partit avec Ulric pour la Servie. Hunniade voulut ſe juſtifier, Ulric lui tint des propos outrageans & les ſeigneurs indignés ſe jeterent ſur lui & le tuerent. Le Roi diſſimula, mais Ladiſlas Hunniade étant venu quelque tems après faire ſa cour au Roi à Bude ce Prince le fit arrêter, & trois jours après il fut condamné à avoir la tête tranchée. Les deux fils d'Hunniade avoient hérité de toute la valeur de leur pere. Mathias étoit encore priſonnier en Bohême, lorſqu'il fut choiſi ſur tous ſes concurrens pour monter ſur le trône de Hongrie. Le Roi étoit mort à l'âge de 18 ans, au moment où ſes envoyés venoient d'obtenir la main de Magdeleine de France, fille de Charles VII.

Mort de Ladiſlas, Mathias fils d'Hunniade eſt élevé au trône de Hongrie. 1457 1458. 1459.

Le dernier Roi de Hongrie avoit laiſſé en mourant une autre couronne vaccante, celle de Bohême, & Frideric III prétendoit, on ne ſait trop à quel propos avoir ſeul le droit d'en diſpoſer: les Bohémiens refuſerent de reconnoître cette puiſſance: les Ducs d'Autriche, Albert & Sigismond, prétendoient auſſi que c'étoit à eux à régner ſur la Bohême, & ils ſe fondoient ſur un ancien traité conclu entre les Princes de Bohême & la maiſon d'Au-

(1) Gerhard de Roo. *Hiſt. Auſtr. Lib. 6.* Sugger *Lib. 6.*

Prétendans à la couronne de Bohême Podiebrad l'emporte.

triche par lequel il avoit été convenu qu'au défaut d'enfans mâles de l'une des deux maisons, l'autre lui succederoit. Cette convention en effet paroissoit très-favorable à Albert & à Sigismond, mais il y avoit en Bohême un homme puissant qui aspirant secretement à la puissance Royale s'étoit fait un parti nombreux. Podiebrad, homme ambitieux, rusé, que Rokysane aimoit beaucoup & qu'il avoit fait nommer Gouverneur du Royaume, fit si bien valoir les services qu'il disoit avoir rendus à l'Etat dans le poste qu'il avoit occupé, & il fut secondé avec tant de zele par les Seigneurs qu'il s'étoit attachés qu'il l'emporta sur les Ducs d'Autriche, & que malgré les oppositions de l'Empereur Frideric, il fut unanimément élu Roi de Bohême. On fait volontiers les plus grands sacrifices pour parvenir au trône: Podiebrad qui brûloit du desir de régner, avoit jusqu'alors dissimulé ses sentimens, & quoiqu'Hussite très-zélé, il avoit paru sincerement attaché aux dogmes de la cour de Rome. La crainte de se faire des ennemis l'engagea à dissimuler encore, & lors de son avenement à la couronne de Boheme, se croyant intéressé à ménager le S. Siege, il déclara solemnellement qu'il ne reconnoissoit d'autre foi que celle de l'Eglise, & qu'en Catholique docile il se soumettoit entierement à l'autorité spirituelle du Souverain Pontife (1).

Mort de Calixte III. Æneas Sylvius lui succede & prend le nom de Pie II.

Le Souverain Pontife dont le Roi Podiebrad juroit d'adopter la doctrine, étoit Calixte III; il avoit succédé à Nicolas V, mais ne survécut que peu de tems à son élevation: à peine eut-il passé des honneurs du Pontificat dans la nuit du tombeau, que l'Empereur Frideric III se donna les plus grands mouvemens en faveur d'Æneas Sylvius son ministre, son confident & son ami. Ces démarches ne furent point infructueuses. Æneas Sylvius Piccolomini réunit les suffrages, & sous le nom de Pie II, il prit possession de la chaire Pontificale: il méritoit d'autant plus ce succès qu'il ne devoit qu'à lui même, à ses talens, à son génie, son élevation; & nullement à ses ayeux, quoique d'une famille honnête de Sienne. Il s'étoit elevé seul aux emplois les plus distingués, & s'étoit déjà rendu célebre par ses talens, son habileté dans les négociations, quand il fut jugé digne d'occuper le S. Siege. Le premier soin de Pie II fut de convoquer à Mantoue une assemblée générale à laquelle il invita les Princes de la Chrétienté. Pie II prouva combien ils étoient tous intéressés à se réunir contre Mahomet dont la dévorante ambition ne se proposoit rien moins que d'envahir les Etats de l'Empire, & d'usurper les Sceptres de l'Europe Chrétienne: on ne pouvoit se dissimuler en effet que c'étoit à l'exécution de ce vaste dessein que tendoient les entreprises du Sultan Mahomet; on ne pouvoit non plus se dissimuler que le moyen que les Princes Chrétiens eussent d'arrêter ce rapide conquérant, étoit de se liguer entre eux & de se réunir tous contre ce rapide conquérant. Ils avoient le plus pressant interêt à applanir tous les obstacles qui eussent pu retarder les effets ou dissoudre les nœuds de cette confédération, mais ils ne voyoient les dangers dont ce guerrier insatiable menaçoit les Rois de l'Europe que dans l'éloignement, ils étoient divisés par divers interêts, & cette mésintelligence étoit poussée si loin, que leurs Envoyés s'étant tous rendus à Mantoue, il s'éleva entre eux d'interminables contestations sur la préséance, chaque Envoyé prétendant

(1) Dubrav. Lib. 30. Cochler. *Hist. Hussit. Ad ann.* 1458.

Sect. X. *Hist.* d'Allemagne, 1440 1519.

l'avoir, à l'exclusion des autres; & ces disputes s'aigrirent, s'enflammerent pendant huit mois que dura l'assemblée, quelque voye d'accomodement que proposat l'esprit conciliateur du Pape Pie II, pour les terminer (1).

Croisade proposée par Pie II, son projet n'est point accepté.

1460

Le projet d'Æneas Sylvius étoit très-généreux sans doute; mais il étoit impracticable; la plûpart des Rois & des Princes de l'Europe étoient armés les uns contre les autres, & leur méfiance, leur jalousie, leur haine mutuelle ne leur permettoient guères de se liguer de bonne foi, & d'employer leurs forces contre leur ennemi commun. Attaquée par des voisins inquiets & entreprenans, la France avoit essentiellement besoin de ses troupes pour se défendre: le Portugal étoit dans la même situation: la discorde agitoit l'Allemagne. Louis de Baviere, Landshut, étoit armé contre Albert de Brandebourg qui commettoit les plus violentes hostilités, étant soutenu par l'Empereur Frideric III, qui trop indolent pour prendre soin des affaires de l'Empire lui en avoit confié les rênes: Albert aussi turbulent qu'il étoit ambitieux abusoit de sa puissance & ravageoit les Etats de Louis de Baviere. Docile aux conseils de son ami le crédule Frideric rassembloit ses troupes, résolu d'accabler l'ennemi qui bravoit également Albert de Brandebourg & le Chef de l'Empire. Les nouveaux Rois de Hongrie & de Bohême avoient mis dans leurs interêts les Electeurs & ne craignoient ni les menaces ni les reclamations de Frideric qui ne les voyoit qu'avec douleur s'affermir sur leurs trônes: & c'étoit dans ce tems néanmoins que le Pape Pie II, se flattoit de réunir les Princes de l'Empire, & les Rois de l'Europe Chrétienne contre les Ottomans; ce projet quoique très-sage étoit conçu on ne peut pas plus mal à propos (2). Ce n'étoit pas tout, mais il se formoit une ligue contre l'Empereur lui-même. Albert IV, & Sigismond I, Prince d'Autriche l'un frere & l'autre cousin germain de Frideric; les Ducs de Baviere, l'Electeur de Mayence, & le Comte Palatin du Rhin, s'adresserent à Podiebrad irrité des oppositions que ce Prince faisoit à son établissement sur le trône de Bohême, & voulurent lui offrir la couronne de l'Empire. L'Empereur se hâta d'appaiser Podiebrad, & il résolut de se venger des Princes confédérés. Maître de la basse Autriche, il ordonna aux Seigneurs à qui Ladislas avoit donné des fiefs de les rendre moyennant une somme modique. Conrad de Fronauer engagea Albert & Sigismond à protéger la noblesse. On leva des troupes, Frideric s'avance jusqu'à Ens & en fait le siege; mais la garnison & les bourgeois se défendirent si bien, qu'Albert & Sigismond ayant eu le tems de venir au secours, l'Empereur leva le siege, eut dans sa retraite son arriere-garde taillée en pieces, & fut contraint à faire la paix.

Etat de la Hongrie & de la Bohême.

1460. 1465.

Podiebrad, dans les premiers jours de son regne fut l'amour de ses sujets: mais ces jours s'écoulerent vîte: fatigué de se contraindre & comptant trop sur la docilité des Bohémiens, il se persuada qu'ils ne feroient nulle difficulté d'adopter ses opinions, & d'après cette fausse idée il embrassa ouvertement le Hussitisme. Le Peuple murmura, les Grands se plaignirent hautement de cette innovation; les plus hardis cabalerent. Des factions dangereuses se formerent & furent approuvées par les Catholiques, assurés d'avoir pour eux le Pape & le Clergé; enfor-

(1) Platina. Multer. *Cap.* 24. *Part.* 3. (2) Spond. *Chronic.*

te que la Bohême fut menacée d'une nouvelle guerre civile qui néceſſairement ne ſe termineroit que par quelque funeſte révolution. Les Hongrois n'étoient pas plus tranquilles; il eſt vrai qu'ils n'avoient nulle plainte à former contre le fils d'Hunniade; il régnoit paiſiblement, mais l'Empereur Frideric avoit entre ſes mains la couronne des Rois de Hongrie; il prétendoit l'avoir en dépôt, & ſous mille différens prétextes il refuſoit de la rendre. Sans doute les Hongrois euſſent mieux fait de lui laiſſer cette couronne, & d'en donner une autre à Ladiſlas, mais le Peuple toujours ſuperſtitieux dans ſa maniere de penſer, regarda ce refus comme un outrage fait à la nation, & il voulut ravoir par force cette couronne: enſorte que pendant quatre années ce fut là un ſujet de diſſentions, de troubles, de diſcordes qui ſans nulle apparence de raiſon bouleverſerent ce Royaume.

Hiſt. d'Allemagne, 1440-1519.

Troubles & diſſenſions en Allemagne.

Les Hongrois n'étoient cependant pas ceux qui donnoient le plus de crainte à l'Empereur; il s'étoit fait preſqu'autant d'ennemis qu'il y avoit de Princes & de Seigneurs dans l'Empire & dans l'Allemagne, ils s'étoient tous ligués contre lui & ſous prétexte de venger les torts particuliers dont ils prétendoient avoir à ſe plaindre ils porterent le ravage & la dévaſtation de Province en Province; cet eſprit de vertige & d'inſubordination gagna de proche en proche les citoyens de tous les rangs; ils étoient tous armés les uns contre les autres; & ne ſe ralierent que pour tâcher d'ébranler le trône impérial. Les crimes, les aſſaſſinats, le pillage, les vols, les incendies faiſoient de l'Allemagne entiere un vaſte théatre de guerre, & ceux même qui commettoient le plus de violences ne ſavoient ni pourquoi ils étoient armés, ni quelle étoit la véritable cauſe de ces fatales diviſions. Les Hongrois auſſi avoient à ſe plaindre de Podiebrad; ce Prince avoit promis à Mathias du ſecours contre les Turcs, à condition qu'il permettroit à ſon fils d'entrer dans un bourg ſur le Danube; lequel Podiebrad quelques mois après livra à Mahomet, moyennant une ſomme conſidérable; les Hongrois avoient été moins ſenſibles à la priſe de Conſtantinople, qu'à la perte de ce bourg, qui ouvroit un paſſage de la Servie en Walachie, pour porter la guerre chez les Ottomans.

Tous ces malheurs n'avoient d'autre origine que l'indolence extrême de Frideric, & ſa condeſcendence aux perfides conſeils de quelques Princes, auxquels il avoit eu la foibleſſe de confier le gouvernement des Etats de l'Empire. Il ſentit enfin qu'il ne devoit accuſer que lui ſeul de ces maux & de ces déſordres; mais les traîtres qu'il avoit autoriſés par ſon aveugle confiance s'étoient rendus ſi redoutables qu'il n'étoit plus le maître de les faire reſter dans le devoir: dans cette ſituation cruelle Frideric ſe conduiſit en excellent politique; il fit à la vérité des ſacrifices qui durent couter cher à ſon ambition; quelques uns même ternirent la gloire de ſon rang: mais dans les circonſtances où il s'étoit réduit, il s'agiſſoit de conſerver ſon trône, & non de l'illuſtrer: il comprit qu'il étoit perdu s'il ne cédoit quelques uns de ſes droits, & il plia ſans réſiſtance; il acheta la paix, & à force de bienfaits parvint à adoucir ſes ennemis les plus envenimés. A force de patience, de ſageſſe & de bienfaiſance il rétablit le calme en Allemagne, & s'affermit ſur le trône de l'Empire, malgré la formidable confédération qui avoit entrepris de l'en faire tomber. (1).

Sage conduite de Frideric III. 1455.

(1) Cuſpinian. in Vit. Frider. III.

Sect. X. Hist. d'Allemagne, 1440-1519.

Ce Prince fut délivré d'une guerre cruelle par la mort d'Albert son frere, Archiduc d'Autriche. l'Empereur lui avoit promis le Gouvernement d'Autriche avec quatorze mille Ducats. Frideric n'accomplissoit point sa promesse. Albert après avoir inutilement sollicité, reprend les armes qu'il n'avoit quittées qu'à ces conditions, s'approche de Vienne, où Wolfgand de Schawembourg lui avoit fait un parti, & marche à Neustadt avec Wenceslas & ses Bohémiens. Frideric se présente de bonne grace, Wenceslas fait semblant de le craindre, se retire devant lui, l'attire dans une embuscade & Albert tombe sur les Impériaux; la Bataille fut sanglante, mais enfin la victoire longtems disputée demeure à Albert, qui ayant forcé Frideric de se retirer en desordre à Neustadt & sûr de ses avantages, songe à se faire reconnoitre Souverain de la basse Autriche. On s'entremit auprès du Pape pour la paix, on proposa des articles, Frideric les acceptoit, Albert les rejetoit, à peine voulut-il consentir à une trêve: la guerre alloit recommencer lorsque l'Archiduc mourut. Vers ce tems Frideric termina aussi sa querelle sur la couronne d'or du Roi de Hongrie, qu'il tenoit en dépôt; Mathias résolut de la demander les armes à la main; Frideric le prévint & la rendit, on la rapporta à Bude en cérémonie, & Mathias fut solemnellement couronné.

Un autre des ennemis de l'Empereur, le Roi Podiebrad, éprouva très-peu de tems après combien il est dangereux d'offenser une nation accoutumée à se choisir ses maîtres. Depuis que l'imprudent Podiebrad avoit embrassé les erreurs de Jean Hus, il s'attacha à affoiblir dans ses Etats le parti Catholique; Pie II étoit mort & Paul II son successeur, informé de la conduite du Roi de Bohême, & de son zele fanatique pour le Hussitisme, l'excommunia solemnellement, ce qu'il étoit très autorisé à faire; mais peu content de lancer sur lui l'anathême, il le déclara déchu de tous droits à la couronne de Bohême & dégagea les Bohémiens du serment de fidélité: Podiebrad étoit coupable envers la Religion du Pape, mais sa faute, ne donnoit certainement aucun titre au Souverain Pontife sur une couronne qui ne lui appartenoit pas, & qui dépendoit essentiellement non de la volonté de la cour de Rome, mais du choix des Etats de Bohême. Par malheur pour Podiebrad, il étoit détesté de ses sujets qui approuverent sa déposition, qu'eux seuls avoient le droit de prononcer. Quant à lui il affecta le plus souverain mépris pour l'excommunication, se répandit en propos insultans, & fit afficher des manifestes injurieux contre la cour de Rome, & par lesquels il défendoit sous les plus séveres punitions aux Bohemiens de s'etayer, pour quelque cause que ce fut, d'aucun acte émané de cette cour. (1). Haï par ses hauteurs le Roi Podiebrad souleva par ses violences contre le Souverain Pontife les Catholiques de Bohême, & comme ceux-ci formoient le plus grand nombre, leurs chefs s'assemblerent, souscrivirent à la déposition prononcée par le Pape, & envoyerent offrir la couronne à Casimir, Roi de Pologne; Casimir content de ses Etats refusa de se rendre à l'invitation des Bohémiens, & prétextant un traité d'alliance conclu avec Podiebrad, il offrit de rétablir par sa médiation, la bonne intelligence entre ce Prince & ses sujets.

Podiebrad excommunié par le Pape. 1467-1468 1469.

(1) Czechor *Lib.* 6. Papeius, Ep. 202.

Paul II avoit dépofé le Roi de Bohême, & il étoit bien réfolu, à ne pas laiffer dans fes mains le Sceptre dont il l'avoit dépouillé: auffi difpofant en maître de cette couronne, il l'envoya offrir à Mathias, Roi de Hongrie: Mathias étoit ambitieux, il accepta fans balancer l'offre du Pape, & fit favoir aux Catholiques de Bohême qu'auffitôt qu'il auroit terminé la guerre qui le retenoit en Tranfylvanie; il iroit fuivi d'une nombreufe armée, prendre poffeffion du trône & les délivrer de Podiebrad qui malgré eux prétendoit les gouverner. Fidelle à fes promeffes, Mathias n'eut pas plutôt foumis les Tranfylvains que raffemblant toutes fes forces, il entra en Bohême, & alla former le fiege de Hradifch dont les habitans foutenus par une forte garnifon, défendirent fi valeureufement la caufe de Podiebrad, qu'ils donnerent à celui ci le tems de s'avancer, à la tête d'une nombreufe armée: mais cette armée étoit commandée par des Officiers les uns très-attachés, les autres fort peu au Roi Podiebrad & ennemis les uns des autres; enforte que leur méfintelligence éclata au moment où ils devoient agir, la plupart d'entre eux refuferent d'obéir, Podiebrad craignant des malheurs encore plus irréparables, fut contraint de s'en retourner fur fes pas; fut très-vivement pourfuivi dans fa retraite, & Mathias, le harcelant fans ceffe, lui tua la plus grande partie de fes foldats. Le Roi de Bohême, dans l'efpoir d'éviter de plus grands défaftres, fit demander une entrevue à fon rival, celui-ci l'accorda; mais les deux Souverains, au-lieu de conférer paifiblement fe firent des reproches fanglans, & leur querelle s'échauffa au point que Podiebrad dont la vieilleffe avoit appefanti les forces propofa un duel à Mathias, qui répondit qu'il avoit pitié de fon âge, que l'interêt feul de la Religion l'avoit engagé à prendre les armes, & que fon deffein étant de terminer cette difpute en rafe campagne, il accepteroit volontiers le défi, pourvu que leur combat fe fit en préfence des deux armées rangées en bataille (1). Podiebrad fe fentant inférieur à tous égards au Roi de Hongrie, ne voulut ni fe compromettre, ni expofer fes troupes à une défaite affurée, il rompit la conférence, & Mathias revint fous les murs de Hradifch. Cependant le Légat du Pape s'étoit donné tant de foins, que le Roi de Hongrie fut unanimément proclamé à Prague Souverain de Bohême. A cette nouvelle Frideric qui haïffoit encore plus le Catholique Mathias, qu'il ne haiffoit Podiebrad le Huffite, fe rapprocha de ce dernier, & lui écrivit que détefté de fes fujets & n'y ayant plus pour lui d'efpérance de conferver le fceptre, le parti le plus fage qu'il avoit à prendre, étoit de fe choifir lui-même un fucceffeur & d'envoyer offrir la couronne qui lui échappoit à Cafimir, Roi de Pologne, feul capable de le venger de l'ufurpateur Mathias, & de lui conferver, fi non la puiffance Royale du mois le titre & les honneurs de fon rang.

Hift. d'Allemagne, 1440-1519.

Paul II offre la couronne de Bohême à Mathias qui l'accepte, & marche contre le Roi de Bohême.

Confeil politique de l'Empereur à Podiebrad qui le fuit.

En tout autre tems le Roi de Bohême fe feroit défié du confeil de l'Empereur, mais abattu par fes revers, & croyant cet avis très-défintéreffé, il le fuivit, affembla les Etats de Bohême, déclara que la foibleffe de fon âge ne lui permettant plus de fupporter le poids d'une couronne, il avoit formé, pour le bonheur de fes fujets, le projet de fe facrifier lui-même & de fe donner un fucceffeur qui par fes talens fupérieurs & fon activité, mît les Bohémiens à l'abri des incurfions & de la tyrannie des Hongrois. Quoique les Etats

(1) Czechor, *Lib.* 6. Bonfin, *Rerum Hungar.* Decad. 4.

SECT. X. Hist. d'Allemagne, 1440-1519.

eux-mêmes eussent élu Mathias, comme ils n'avoient fait ce choix qu'aux vives sollicitations du Pape & de son Légat, & qu'au fond ils n'aimassent point les Hongrois, qui leur inspiroient plus de jalousie que de confiance, ils applaudirent à la proposition de Podiebrad qui se donna pour successeur Casimir, Roi de Pologne. C'étoit sur Casimir que les Bohémiens avoient jeté les yeux avant que d'offrir la couronne à Mathias, ensorte que regardant le choix fait par leur Souverain comme une inspiration du Ciel, ils l'approuverent avec acclamations, & envoyerent des Députés au Roi de Pologne pour lui annoncer son élection. Casimir l'avoit déjà refusée cette couronne, & il n'étoit pas plus disposé à l'accepter; il répondit que si les Etats de Bohême vouloient faire pour son fils Ladislas ce qu'ils avoient fait pour lui-même & l'accepter pour Souverain, il soutiendroit ses droits de toute sa puissance, mais que quant à lui, content de faire le bonheur des Polonois il n'ambitionnoit ni dignités, ni trônes. Ladislas étoit un jeune Prince qui formé par le sage Casimir, donnoit de grandes espérances; les Bohémiens consentirent à cette proposition, & Ladislas réunissant tous les suffrages fut élu Roi de Bohême (1). Ce n'étoit point par intérêt pour Podiebrad, ni par attachement pour les Bohémiens, mais par intérêt pour lui-même & par la crainte que lui donnoit l'ambition de Mathias, que Frideric avoit conseillé le choix de Casimir; en effet, l'Empereur ne doutoit pas que le Roi de Hongrie, s'il parvenoit au trône de Bohême ne tentât de s'emparer du Duché d'Autriche, & cette crainte étoit d'autant plus fondée, que Mathias avoit déjà fait part de ses dispositions à cet égard aux Catholiques de Bohême, & qu'il leur avoit dit que le mécontentement général que l'on avoit pour l'Empereur étoit une occasion dont il profiteroit pour envahir l'Autriche & la réunir à la couronne de Bohême aussitôt qu'il se seroit affermi sur ce trône. Frideric avoit donc le plus grand intérêt à mettre Mathias hors d'état de remplir ce projet qu'il étoit très-capable d'exécuter, & la modération de Casimir ni l'inexpérience de Ladislas son fils n'inspiroient pas les mêmes craintes à l'Empereur, très-indifférent que tout autre Prince, à l'exception de Mathias, occupât le trône de Bohême.

Ladislas fils de Casimir est reconnu Roi de Bohême.

1468. Frideric animé par les représentations du Pape, songea sérieusement à pacifier les troubles, pour tirer des Princes & des villes du secours contre les Turcs. Dans une diete convoquée à Milbenstadt, il parla avec tant d'éloquence, que les Electeurs, les autres Princes & les députés des villes, convinrent d'ériger un tribunal composé de vingt-quatre assesseurs, qui connoitroient des différens des Princes & des villes, qui les accomoderoient, veilleroient à la punition des brigands, réprimeroient les violences & rétabliroient la sûreté. Mais rien de tout cela ne fut éxecuté. Quelques Etats sentant la néceffité de la paix, firent des traités entr'eux, & s'entremirent pour faire cesser les guerres étrangeres. La plupart ne voulurent conclure que des trêves, parce qu'ils voyoient l'impossibilité d'une paix durable. Tandis que le Duc de Bourgogne épuisoit ses vengeances contre les Liégeois, Frideric III accomplissoit tranquillement le vœu qu'il avoit fait d'aller à Rome. Le Pape envoya au devant de lui, & comme il fit son entrée dans la nuit la veille de Noel, on le conduisit à l'Eglise, on le plaça sur un siege entre

(1) Papeius. Ep. 513. Bonfin, *loco citato.* Cromer, *Lib.* 27.

entre le Pape & les Cardinaux, il assista aux cérémonies du lendemain, ensuite à un consistoire où il déclara qu'il étoit très-disposé à défendre la Religion contre les Turcs, & proposa de convoquer une assemblée à Constance où le Pape & lui appelleroient les Princes. Le Pape ne goutant pas cet avis, on resolut d'écrire aux Princes au nom du Pape & de l'Empereur pour les inviter à envoyer leurs Ambassadeurs à Rome, afin de délibérer sur les moyens de conserver la Religion, & de défrayer les Vénitiens des dépenses qu'ils avoient faites, dans les guerres continuelles qu'ils avoient soutenues contre les Turcs, en leur accordant les décimes, le vingtieme du bien des Juifs, & le trentieme de celui des séculiers. Ces projets demeurerent sans effet. Enfin l'Empereur retourna en Autriche chargé d'indulgences, après un séjour de dix-sept jours à Rome, pendant lesquels il ne s'attira que le mépris des Romains, comme il s'étoit attiré celui de tout les Souverains de l'Europe.

Hist. d'Allemagne, 1440-1519.

Tandis que la politique, la crainte & des motifs qu'on n'avoit garde d'avouer écartoient le Roi de Hongrie du rang où le Pape vouloit l'élever, les Turcs sans songer aux grands mouvemens que la cour de Rome, se donnoit fort inutilement pour armer contre eux toutes les Puissances Chrétiennes, portoient dans la Bosnie & la Carniole, le ravage, la mort & la désolation; l'atroce Mahomet dirigeoit leur course meurtriere, & leur donnoit l'exemple de la plus impitoyable férocité. La fureur de ses hostilités & le progrès de ses conquêtes allarmoient les nations Européennes, l'Italie sur-tout étoit dans la plus grande inquiétude, & le Pape Paul II, qui avoit le plus sensible intérêt à arrêter ce torrent destructeur, conjuroit, avec tout le zele que peut inspirer la terreur de l'imminent danger, les Princes Chrétiens de se réunir tous contre ce formidable ennemi. Les malheurs dont l'Europe étoit menacée par les Turcs, l'indolence de Frideric, les guerres civiles qui désoloient l'Allemagne, aigrirent les esprits. La noblesse & les villes formerent le projet de déposer le Chef du corps Germanique, & de faire élire Podiebrad Roi des Romains. L'Empereur allarmé en écrivit au Pape, qui rassura ce Prince, & l'engagea de convoquer une diete générale de l'Empire. Frideric vivement pressé par les lettres & les Légats du Souverain Pontife, se ressouvint enfin qu'il étoit Roi des Romains, & que d'ailleurs la Bosnie & la Carniole conquises, les Turcs envahiroient les Provinces de l'Empire. Effrayé par cette idée qui n'étoit pas sans fondement il convoqua une diete générale à Ratisbonne, & dans cette assemblée les Légats du Pape firent voir avec la plus grande chaleur la pressante nécessité où l'on étoit de se conféderer contre Mahomet II; l'Ambassadeur de Venise, l'éloquent Morosini appuya les discours des Légats, & fit une si touchante peinture des maux irréparables auxquels les Peuples seroient inévitablement exposés si l'on donnoit aux Ottomans le tems de remplir les projets du conquérant insatiable qui dirigeoit leur course, que tous ceux qui l'écoutoient frémirent de terreur: quelqu'allarmé que l'Empereur parut, il ne put pas encore se résoudre à s'armer; mais dans une nouvelle conférence les Légats appuyés par Morosini parlerent si vivement, & le discours de l'Ambassadeur de Venise fit une telle impression sur le Chef de l'Empire, que rougissant enfin de sa lâche indolence, il promit de faire incessamment les plus grands préparatifs & détermina les Princes Allemands à le seconder de

Allarmes qu'inspirent les conquêtes de Mahomet II.

Sect. X. Hist. d'Allemagne, 1440-1519.

Mort de Paul II. Le Cardinal de la Rovere lui succede sous le nom de Sixte IV.

toute leur puissance (1). Si cette délibération eut été exécutée avec autant de zele qu'elle avoit été prise, il n'est pas douteux que la fureur des Turcs se fût brisée contre l'invineible barriere qu'on avoit résolu de leur opposer; mais un évenement qu'on n'avoit pas prévu rendit entierement inutiles tous ces préparatifs d'armement, d'hostilités & de défense. Paul II mourut, & sa mort fit évanouir toutes ces bonnes dispositions, il étoit l'ame & l'auteur de cette croisade, & son successeur le Cardinal de la Rovere, qui sous le nom de Sixte IV se distingua par son excessive vanité, n'avoit qu'une ambition puérile, un caractere turbulent; au-lieu de réunir les Souverains contre leur commun ennemi, il les ulcéra par les grands projets qu'il forma pour lui-même, & pour l'aggrandissement de sa famille qu'il vouloit illustrer par toutes sortes de moyens; D'ailleurs de nouveaux sujets de guerre armerent les Princes Chrétiens les uns contre les autres, & ils perdirent de vue les Turcs, & l'idée de s'opposer à leurs conquêtes. Tandis que par la plus dangereuse des imprudences on perdoit en Europe des momens précieux, maître des Iles de Lemnos, du Peloponese & de Negrepont qu'il avoit envahis, Mahomet préparoit des fers aux habitans des Provinces orientales de l'Allemagne, se disposoit à subjuguer l'Autriche & la Carinthie, & menaçoit en même tems les Etats d'Italie. Ses vues d'invasion étoient connues, il ne voiloit pas ses projets, on ne le connoissoit que trop capable de les exécuter, & la crainte de passer sous la domination d'un tel Tyran n'excitoit aucun Potentat à se mettre en état de défense: celui d'eux tous qui étoit le plus menacé étoit le chef de l'Empire, & Frideric enchaîné par son indolence dans une lâche oisiveté paroissoit aussi tranquille que s'il eut été assuré de faire jouir ses Provinces du calme le plus inaltérable. A son exemple les Princes de l'Empire vegetoient sans inquiétude dans leurs châteaux.

Mort de Podiebrad.

Toujours divisés par le desir de s'exclure l'un l'autre du trône de Bohême, les Rois de Hongrie & celui de Pologne étoient en guerre, & chacun d'eux vouloit succéder seul à Podiebrad qui accablé de fatigues étoit mort dans la caducité (2). Les deux compétiteurs n'étoient cependant point égaux en forces & en activité; Casimir, Roi de Pologne étoit sage & prudent; Mathias étoit jeune, ardent, plein de valeur, & très-habile dans l'art des combats, aussi fixa-t il la victoire sous ses drapeaux; il battit complettement Casimir, qui s'occupoit des moyens de reparer la honte de ses armes, quand le Pape Sixte IV voulant poursuivre les projets de croisade conçus par son prédécesseur, écrivit au Roi de Hongrie pour le féliciter sur ses succès & le conjurer de tourner ses armes contre les Turcs par intérêt pour lui-même, & pour peu qu'il desirat de conserver le Royaume dont il venoit de s'assurer la possession. Il importoit à Mathias de se rendre le Pape favorable, il saisit cette occasion, & se liguant avec le Waivode de Moldavie, il marcha contre les Ottomans, leur livra bataille & malgré la supériorité du nombre & la valeur de Mahomet, les battit complettement, & les tailla en pieces (3).

Casimir & Mathias se disputent le trône de Bohême, victoire de Mathias sur Mahomet II. 1470-1471 1472.

Moins abattu par sa défaite qu'enflammé du desir de se venger, Mahomet médita dans le silence de nouvelles entreprises, parut intimidé par l'echec

(1) Caechor. Dubrav. Duglossi. *Hist. Polon.* (2) Id. ibid. Bonfin. *Rer. Hongar.*
(3) Papeius Lib. 7. *Campon.* Ep. Lib. 6. August. Patricius. ap. Fecher. Tom. II.

qu'il avoit essuyé, & lorsque par sa feinte tranquillité, il eut trompé ses ennemis, il se mit soudainement à la tête d'une armée nombreuse, alla mettre le siege devant Croïe qu'il emporta d'assaut & soumit l'Albanie entiere. A cette allarmante nouvelle, Sixte IV se hâta d'écrire à Casimir & à Mathias que leurs Etats également menacés, il étoit pour eux du plus grand intérêt de se réunir contre le conquérant qui ne tarderoit point à les attaquer l'un & l'autre. Les Rois de Hongrie & de Pologne encore plus allarmés que le Pape de l'invasion de l'Albanie & de la proximité de leur ennemi, sentirent l'intérêt extrême qu'ils avoient à terminer leurs différens, & par le traité qu'ils conclurent, il fut convenu que la Siléfie & la Moravie appartiendroient à Mathias, que Ladislas garderoit pour lui la Lusace & la Bohême, & que si l'un des contractans mouroit sans postérité, le Royaume entier passeroit sous la domination de l'autre. Il est vrai que Casimir & Mathias étoient alors de tous les Princes de l'Europe, ceux qui étoient les plus directement intéressés à s'opposer à Mahomet; mais il est vrai aussi que la plûpart des autres Souverains, étoient trop occupés chez eux pour s'armer contre les Turcs; Frideric à la vérité avoit les plus fortes raisons de se liguer avec les deux Monarques & de faire tous ses efforts pour repousser les Turcs; mais Frideric n'étoit rien moins que guerrier & son indolence extrême ne lui permettoit pas de former de telles alliances. D'un autre côté des démêlés particuliers, des guerres & des vues intéressées de politique rendoient le reste des Souverains de la Chrétienté, fort indifférens sur les Hostilités, les invasions & les conquêtes du Sultan Mahomet. Charles, Duc de Bourgogne l'un des plus opulens, des plus ambitieux & peut-être le Prince le plus entreprenant, de son siecle avoit eu de violentes querelles avec Louis XI Roi de France, & le Duc de Lorraine avoit soutenu la cause de Louis: ces démêlés furent pacifiés, mais le Duc de Bourgogne sous prétexte de se venger du Duc de Lorraine lui déclara la guerre, envahit la plus grande partie de ses Etats, & traita les habitans en vainqueur irrité, ou plutôt en brigand. Il étoit très-naturel que le Roi de France volât à la défense du Duc de Lorraine qui ne s'étoit exposé au ressentiment du Duc de Bourgogne, que pour avoir pris les intérêts de la France: mais on sait que la reconnoissance n'étoit point une des vertus de Louis XI qui étoit au contraire le plus ingrat des hommes, aussi accueillit-il très-froidement son ancien allié, qui implora avec plus de succès le secours de la ligue Helvétique. Nous avons dit ailleurs avec quelle chaleur les Suisses embrassèrent la cause du Duc de Lorraine, & combien la guerre qu'ils firent aux Duc de Bourgogne fut fatale à ce dernier, qui honteusement battu, complettement défait, perdit sa gloire, & la vie dans le dernier combat qu'il osa livrer aux Suisses (1).

Hist. d'Allemagne, 1440-1519.

Hostilités des Turcs en Albanie.

Guerre entre le Duc de Bourgogne & les Suisses. 1473-1477

Quand Louis XI avoit refusé de secourir le Duc de Lorraine, ce n'avoit pas été par amitié pour le Duc de Bourgogne qu'il détestoit, mais qu'il craignoit aussi, & qu'il n'osoit irriter. A peine il eut appris la nouvelle de la mort de ce Prince, qu'il forma le projet d'envahir ses Etats, mais il ne put si bien dissimuler que Frideric ne démêlât ses vues, & Frideric étoit tout au moins

(1) Voy. dans cette collection: le Tom. 39. Hist. des Suisses Chap. XV, Section VI. pag. 210, 211 & suiv.

Sect. X. *Hist.* d'Allemagne, 1440-1519.

Maximilien fils de l'Empereur Frideric, épouse Marie, fille unique du Duc de Bourgogne.

auſſi avide que Louis XI, afin de procurer à ſa maiſon les Etats du Duc de Bourgogne, du moins en très-grande partie, il rechercha Marie fille unique de ce Prince en mariage pour Maximilien ſon fils: la veuve du Duc de Bourgogne fort contente de cette propoſition qui étoit très-brillante en effet, l'accueillit, détermina ſa fille à s'unir à Maximilien, & ce mariage fut célébré avec beaucoup de pompe; il fut heureux, dès l'année ſuivante la naiſſance d'un Prince qui reçut au bapteme le nom de Philippe, aſſura dans la maiſon de Maximilien la poſſeſſion des Pays-bas. Il eſt vrai qu'au mépris des droits de Marie, & ſans autre titre que la force de ſes armes, Louis XI s'étant emparé d'une partie des Pays-bas, cette invaſion donna lieu à une conteſtation très-vive, & de part & d'autre on ſe préparoit à décider la querelle par une bataille, lorſque Louis & le fils de l'Empereur convinrent d'une treve, pendant laquelle la plûpart des terres envahies par les François furent reſtituées à l'époux de Marie, la trève n'étoit pas encore expirée que Louis XI mourut, & profitant avec habileté de cet évenement, Maximilien rentra en poſſeſſion de toutes les places que la France retenoit encore dans les Pays-bas (1).

Guerre de Frideric III contre le Roi de Hongrie. 1478 1482.

Moins heureux dans la guerre qu'il eut à ſoutenir à peu près dans le même tems contre le Roi de Hongrie, l'Empereur Frideric eſſuya des déſaſtres d'autant plus humilians qu'il ne pouvoit s'en prendre qu'à lui-même, & que par ſon injuſtice il s'étoit ſuſcité un ennemi contre lequel il n'étoit point en état de lutter. Depuis longtems Frideric affectoit de ſe décorer du titre de Roi de Hongrie, quoi qu'il n'eut ſur ce trône aucune apparence de droit. Mathias l'avoit fait prier pluſieurs fois de renoncer à cette qualité qui ne lui appartenoit pas, & Frideric par la plus imprudente obſtination refuſa de ſe déſaiſir du titre qu'il s'étoit arrogé. Fatigué de cette obſtination, & la regardant comme une injure, Mathias déclara la guerre à l'Empereur, & étoit venu mettre le ſiege devant Vienne. l'Empereur pour ſe délivrer d'un ennemi qu'il craignoit & des embarras de la guerre que ſa pareſſe redoutoit encore d'avantage ſe hâta de renoncer à ſes prétentions ſur la Hongrie & à donner à Mathias l'inveſture du Royaume de Bohême, avec cent quatre vingt mille florins. Le Roi de Hongrie qui obtenoit plus qu'il n'eut pu attendre du ſuccès des armes, leva le ſiege & ſe retira. Ce Prince fut un des prétendans à la main de Cunégonde, fille de l'Empereur. Mathias la lui avoit demandée en mariage & Frideric la lui avoit refuſée. Piqué de ce refus, Mathias alla former le ſiege de *Hainbourg* dans la baſſe Autriche, battit un corps de trois mille Impériaux que Frideric avoit envoyés au ſecours de cette place, s'en rendit maître, & dès les premiers jours du Printems de l'année ſuivante, raſſembla toutes les Bandes noires & rentra en campagne. Les Bandes noires étoient de formidables corps de ſoldats agguerris, infatigables & qui par leur habillement ſingulier & leur air farouche, autant que par leur extrême férocité inſpiroient la terreur aux guerriers les plus intrépides. Mathias diviſa en deux corps cette nombreuſe milice; à la tête de l'un il alla ſur les frontieres de la Baſſe Hongrie, pour les mettre à couvert des incurſions des Ottomans: l'autre fut confié à David Hazi, qui marcha du côté de la Leita & alla faire le ſiege de la ville de Pruck. Hazi fut très-heureux dans ſes hoſtilités: il ſe couvrit de

(1) Gerhard Roo. *Hiſt. Auſtr. Lib.* 9. *Heuter. Rer. Auſtr.* Lib. 2. cap. 9.

gloire; après 4 jours de siege il se rendit maître de Pruck, s'empara de toutes les places du voisinage, remporta autant de victoires qu'il livra de combats, & conquit pour son maître l'Autriche prèsqu'entiere, où il ne restoit plus à Frideric que Vienne & Corneubourg: elles resistérent l'une & l'autre. La derniere fut attaquée par le Général Hazi, mais au moment où il se disposoit à donner l'assaut, il fut renversé mort d'un coup de balle; le Comte de Scépus lui succéda, & le remplaça si bien que quelques jours après, il s'empara de Corneuburg, & marcha avec le Roi Mathias sous les murs de Vienne; qui fut au même instant investie, bientôt affamée, & les assiégés si vivement pressés qu'ils demanderent à capituler. Mathias leur accorda généreusement la vie & la liberté. La Basse Autriche, à l'exception de Neustadt étoit passée sous sa domination: Mathias réduisit encore cette ville & n'eut plus d'ennemis à combattre dans cette contrée (1).

Hist. d'Allemagne, 1440-1519.

La conduite de Frideric pendant que le Roi de Hongrie conquéroit ses Etats étoit singuliere & bien lâche. Il affectoit la plus parfaite indifférence, il recevoit sans émotion la nouvelle des progrès de ses ennemis, & voyageoit aussi paisiblement dans les Pays-bas, que si toutes les Provinces eussent joui d'une profonde paix. Ce ne fut qu'à force de le presser que quelques Princes & Maximilien son fils qui s'intéresserent plus que lui-même à sa gloire, le déterminerent enfin à faire du moins quelques efforts pour arrêter, s'il le pouvoit encore, les conquêtes du Roi de Hongrie. Il mit fin à son voyage & se rendant à Nuremberg il y convoqua une diete, dans laquelle il fut convenu qu'on assembleroit incessamment des troupes, & que l'on enverroit contre les Hongrois une armée sous les ordres d'Albert de Saxe. Il étoit plus facile de prendre des déliberations, que de donner aux Princes Allemands une activité à laquelle ils n'étoient plus accoutumés depuis que le chef de l'Empire leur donnoit, contre ses propres intérêts, l'exemple de la plus honteuse indolence: ils montrerent si peu de zele & ils différerent si fort à payer les subsides qu'ils étoient convenus de fournir, que Frideric comptant très-peu sur eux, & préférant d'ailleurs un accomodement quelqu'il fût, aux soins qu'éxigeoit une guerre, envoya proposer des moyens de conciliation à Mathias; celui-ci parut disposé à terminer cette contestation par des voyes pacifiques: les deux Souverains convinrent de conférer ensemble à Margendorff; ils s'y rendirent, & après avoir applani tous les obstacles, ils convinrent d'une trêve de huit mois, à condition que la basse Autriche resteroit au pouvoir de Mathias, jusqu'à ce qu'il fût remboursé de tous les frais de la guerre; que de son côté Frideric continueroit à prendre le titre de Roi de Hongrie, & que dans le cas où Mathias mouroit avant l'expiration de la trêve, l'Empereur sans être obligé à aucun dédommagement seroit remis en possession de l'Autriche (2).

Défaite de Frideric & son insensibilité.

1483.

Trêve entre Mathias & Frideric.

L'évenement prévu par l'Empereur arriva; Mathias en effet mourut dès l'année suivante, & sa mort enflamma l'ambition de plusieurs Princes qui aspirerent au trône de Hongrie: Tels étoient Maximilien, fils de l'Empereur, Ferdinand, Roi de Naples & Mathias Corvin, fils naturel du dernier Sou-

(1) Bonfin Rer. Hongar. Zeiter. Top. Austr. Pag. 21. Cuspin. in Vit. Frider.
(2) Cuspinian. Naucler. Bonfin *Rer. Hongar.*

Sect. X. *Hist.* d'Allemagne, 1440-1519.

Mort du Roi de Hongrie. Ladislas Jagellon lui succede. 1489-1490

verain des Hongrois. Une Princeſſe habile, & contre laquelle les trois compétiteurs ne ſongeoient pas devoir diſputer cette couronne, l'emporta ſur eux: cette Princeſſe étoit Béatrix, veuve de Mathias; elle aimoit paſſionnément Ladiſlas Jagellon, fils de Caſimir, Roi de Pologne: & elle étoit tout auſſi ambitieuſe de ſe maintenir dans le rang où ſon époux l'avoit élevée. Elle aſſembla les Etats de Hongrie, fit le recit des ſervices que Mathias avoit rendus à la nation; peignit avec beaucoup de force les malheurs & les déſordres où la rivalité des trois compétiteurs plongeroit inévitablement le Royaume, & dit qu'elle ne connoiſſoit qu'un ſeul moyen d'arrêter ces déſaſtres; & ce moyen étoit de reconnoître pour Roi celui qu'elle avoit réſolu de choiſir pour époux, moins dans l'intention de ſe ſatisfaire elle-même, que pour ſe ſacrifier à des ſujets dont Mathias lui avoit appris en tant d'occaſions à faire le bonheur aux dépens de lui-même. La harangue de Béatrix eut tout le ſuccès qu'elle en avoit eſpéré, les Etats de Hongrie promirent de reſter fidéles au Prince avec lequel elle voudroit s'unir; elle nomma Ladiſlas Jagellon; ſon choix fut unanimément approuvé, & elle épouſa Ladiſlas qui fut couronné Roi de Hongrie au grand étonnement des trois compétiteurs (1). Ladiſlas Jagellon ne fit cependant point oublier aux Hongrois les vertus & les rares qualités de Mathias, qui méritoit à tous égards la confiance, les éloges & le reſpect du Peuple qu'il avoit gouverné: guerrier illuſtre, excellent Général, il s'étoit ſignalé auſſi par ſon goût éclairé pour les ſciences, les belles lettres & les arts. Poſſeſſeur d'une vaſte bibliotheque, c'étoit au-milieu de ſes livres & dans la ſociété des ſavans attirés & fixés à ſa cour par des bienfaits & des diſtinctions, qu'il aimoit à ſe délaſſer de ſes fatigues militaires, & qu'au ſein de l'amitié il oublioit les dangers qu'il avoit courus & les triomphes qu'il avoit remportés. Caſimir, Roi de Pologne ne ſurvécut que peu de tems à Mathias, Caſimir avoit ſans doute tous les talens & toutes les grandes qualités qui caractériſent les illuſtres Souverains. Plein de valeur, il ſe diſtinguoit auſſi par ſes rares connoiſſances, & peut-être il eut éclipſé Mathias s'il eut pris autant de ſoin pour cacher ſon goût effrené pour les plaiſirs, ou ſi l'on veut, la perverſité de ſes meurs, qu'il montroit de ſageſſe dans le Gouvernement de ſes Etats, & qu'il apportoit de prudence dans les conſeils qu'il donnoit à ſes alliés.

Mort du Pape Innocent VIII. de Caſimir, Roi de Pologne, & de l'Empereur Frideric III. 1491-1493

L'Europe entiere eut à regretter dans le même tems le Pape Innocent VIII qui avoit ſuccédé à l'orgueilleux Sixte IV; doux, bienfaiſant, ami des hommes, habile politique, excellent négociateur, Souverain ſans faſte, & vertueux Pontife, Innocent n'avoit rempli que fort peu de tems le S. Siege, & dans ce court intervalle il parvint à pacifier l'Italie, ſe fit admirer de tous les Princes de la Chrétienté, & édifia les Peuples par la douceur & l'intégrité de ſes mœurs. La mort dans la même année frappa encore une illuſtre victime, l'Empereur Frideric III, qui, arrêté à Lintz par les douleurs que lui faiſoit ſouffrir une ampoule envenimée au pied, eut vainement recours aux plus habiles médecins; ils ne purent ni prévenir ni arrêter les progrès de la gangrene, & quoique Frideric fut déjà parvenu à un âge très-avancé, le déſir de conſerver la vie, le détermina à ſouffrir une opération très-douloureuſe, il ſe fit couper le pied, & l'opération fut faite avec tant de bonheur,

(1) Idem. Decad. 4. L. 9.

qu'il se crut entierement rétabli; mais pendant sa convalescence il mangea si indiscretement des melons, qu'il fut attaqué d'une violente dissenterie, & en mourut le 19 d'Août 1493, âgé de 78 ans dans la 54 année de son regne.

Hist. d'Allemagne, 1440-1519.

Ce que nous avons eu occasion de rapporter concernant cet Empereur nous dispense de nous arrêter sur le jugement que l'on doit porter de ce Monarque. Sous son régne le sceptre impérial perdit sa gloire & sa splendeur. Ses Peuples furent malheureux: ils éprouverent des désastres, des revers accablans: tant il est vrai que les regnes des Tyrans sont moins à craindre que les regnes des souverains foibles & pusillanimes. D'Eléonore son épouse Frideric avoit eu cinq enfans, trois fils & deux filles: des trois fils il ne laissa en mourant que Maximilien qui lui succéda, & deux filles, l'une qui mourut en bas âge, & l'autre qui fut mariée à Albert, surnommé le *Sage*, Duc de Baviere. Le dernier acte de la vie de ce Prince fut la cassation de la donation du Tirol faite par Sigismond d'Autriche en faveur d'Albert, Duc de Baviere lors de son mariage avec Cunégonde, fille de Frideric, qui prétendoit que ce Comté, comme les autres fiefs appartenant à Sigismond, devoit revenir au Roi des Romains, & que la cession du Tirol avoit été faite à Albert contre le consentement de l'Empereur, ce qui la rendoit nulle de droit. Albert protesta contre cette prétention, & fût soutenu des Comtes Palatins, du Roi de Bohême de l'Electeur du Saxe, du Duc de Brunswich, du Landgrave de Hesse, des Evêques de Witzbourg, de Bamberg, de Ratisbonne, de Worner & de Spire. L'Allemagne étoit menacée d'une nouvelle guerre civile, mais Maximilien s'entremit pour la paix, & l'Empereur y consentit. Il fut convenu qu'Albert abandonneroit ses nouvelles prétentions sur Ratisbonne qui seroit à rétablie dans ses prérogatives de ville impériale, qui l'on céderoit Munich au Duc de Baviere, & à ses hértiers la seigneurie d'Abensperg, & qu'il céderoit le Tirol à la maison d'Autriche, lorsqu'on seroit convenu de de la dot de Cunégonde.

A peine on s'apperçut en Allemagne & dans l'Empire que Frideric III s'étoit entierement éteint, sa mort ne fit aucune sensation; car depuis bien des années il n'avoit pas la force de tenir les rênes du Gouvernement: par son indolence & sur-tout par sa profonde indifférence pour l'honneur de son rang & la gloire de son trône, il s'étoit rendu si méprisable, & avoit accoutumé les peuples à respecter si peu l'autorité impériale, que les Electeurs ne désiroient que sa mort pour lui donner un Successeur, d'autant plus capable de gouverner la nation & d'illustrer son rang, que ce chef pusillanime s'étoit fait mésistimer & qu'il avoit avili la puissance impériale. Le Prince qui faisoit le plus espérer, étoit le fils de Frideric; Maximilien en effet réunissoit à une valeur éprouvée en mille occasions, une habileté peu commune dans les affaires, la plus rare prudence dans le conseil, une éloquence douce & persuasive, un caractere ferme & des vertus éminentes, le zele le plus vif pour le progrès des sciences & des arts qu'il protigeoit ouvertement, qu'il aimoit & cultivoit lui-même, lorsque des soins plus importans éxigerent qu'il se consacrât tout entier aux affaires publiques. Tel étoit ou dumoins tel s'étoit montré près que jusqu'alors le Prince sur qui les Electeurs avoient depuis longtems jetté les yeux. Ils s'assemblerent à Francfort & l'élurent unanimément Empereur: leur choix fut généralement applaudi. Les Allemands & les Grands de l'Empire regarderent cette élection comme l'heureux présage de l'éclat dont

Maximilien est élu Empereurs.

SECT. X. *Hist.* d'Allemagne, 1440-1519.

Il contraint les Turcs d'évacuer la Croatie.

alloit jouir le trône. Des évenemens glorieux ne tarderent par à justifier ces flatteuses idées. A peine Maximilien fut-il couronné, que rassemblant les troupes impériales, il marcha contre les Turcs qui désoloient & dévastoient la Croatie dont ils s'étoient emparés. Le nouvel Empereur inspirant à l'armée qu'il commandoit, une partie de sa valeur, attaqua fierement les Ottomans, enfonça du premier choc leurs bataillons qu'il rompit, dispersa les uns & les autres, & les força d'aller loin de la Croatie cacher la honte de leurs armes, & la terreur dont ils étoient saisis. Ce triomphe le rendit un vainqueur si formidable aux Puissances voisines, qu'aucune d'elles n'osa former des entreprises, & que pendant plus d'une année, l'Europe & l'Allemagne jouirent d'un calme profond.

La paix que Maximilien venoit d'assurer à ses peuples ne fut pas pour lui un tems d'oisiveté. Il s'appliqua avec autant d'intelligence que de bonheur, rétablit la concorde qui depuis beaucoup d'années étoit bannie de ses Etats, il parvint à pacifier les querelles particulieres qui animoient les citoyens, les grands sur tout, les uns contre les autres: par ses soins la justice fut exactement administrée. Soumis lui-même aux loix, il les fit respecter, il excita l'industrie, par ses récompenses & des encouragemens; une foule d'artistes s'empresserent de mériter ses bienfaits; le commerce fleurit, l'agriculture, base unique du commerce & des richesses nationales, fut remise en honneur & la terre ainsi cultivée reprit son ancienne fertilité. Le laboureur ne fut plus foulé par les grands qui n'étoient plus les maîtres de remplir en brigands, les complots de leur tyrannie & de leur ambition, étant contraints de regretter au fond de leurs châteaux, ces tems d'anarchie & de licence, où l'incapacité d'un Souverain indolent leur permettoit de tout oser: les peuples affranchis des impôts qui les avoient si longtems accablés, bénissoient le Maître bienfaisant qui cherchoit à les rendre heureux; & Maximilien, sensible à la tendre reconnoissance de ses sujets, paroissoit n'aspirer qu'à la gloire de mériter leurs éloges & leurs acclamations. Il suffit de quelques jours séreins pour faire perdre jusqu'au souvenir des plus violentes tempêtes & des plus cruels orages, & le commencement de ce regne fut pour les Allemands un agréable intervalle de calme & de sécurité; mais que de troubles succéderent à ces jours radieux! & qui eut pû prévoir que Maximilien, que le Prince, qui, jusqu'alors avoit donné tant de preuves de sagesse & d'habileté, changeroit, & perdroit par les fautes les plus impardonnables, par les plus surprenantes imprudences la réputation qu'il avoit si justement acquise. (1) Malheureusement Frideric avoit transmis à son fils deux vices auxquels il résista pendant quelque tems, mais qui finirent par le dominer; il étoit très-avare & ce fut vraisemblablement dans la vue de le vaincre, qu'il s'étoit signalé par son désintéressement, lorsqu'il affranchit ses sujets des impôts dont son pere les avoit surchargés. Ce Prince étoit d'ailleurs, quoique fort éclairé, crédule, irrésolu, pusillanime, & cette irrésolution le fit tomber dans les inconséquences les plus funestes, de même que sa crédulité le rendit tour-à-tour le jouet des Souverains plus politiques & plus rusés que lui. Le premier trait d'avarice par lequel il se fit connoître, l'avilit

(1) Struv. Perrod. 10. Tom. 11. Sect. 2.

l'avilit & le fit méprifer de fes fujets & des Cours étrangeres. Il eft vrai que par avarice, Frideric l'avoit marié avec Marie de Bourgogne; mais outre que cette union n'étoit pas inégale, Marie avoit apporté à fon époux un nom illuftre, des états étendus, une vafte domination; mais Marie n'avoit vécu que peu de tems avec fon mari, enforte que dès le commencement de la feconde année de fon regne, Maximilien, veuf depuis onze années & fongeant à fe remarier, s'attacha moins à choifir, non une Princeffe digne par fa naiffance du rang illuftre auquel il devoit l'élever, mais une femme qui par l'énormité de la doc qu'elle apporteroit, pût contenter l'extrême avarice qui commençoit à le dominer.

Alexandre VI étoit alors fouverain Pontife: jamais l'encenfoir n'avoit été fouillé par des mains plus impures: Politique habile, Souverain ambitieux, Tyran avare, il avoit demandé pour l'aîné de fes enfans la fille dn Roi de Naples; irrité d'avoir été refufé, il réfolut de fe fervir de Charles VIII, Roi de France, qui avoit des prétentions fur le trône de Naples, pour fe venger; & il fe ligua avec Ludovic Sforce, ufurpateur du Duché de Milan & avec les Vénitiens. Avec ces fecours Alexandre promit à Charles de feconder fes prétentions. Sforce par un traité particulier, promettoit au Roi de France, le libre paffage fur fes terres, & le Roi lui promettoit de le foutenir dans fon ufurpation. Mais le traitre Sforce traitoit en même tems avec Maximilien, il lui faifoit offrir en mariage Blanche fa niece, fœur de Galéas, & les moyens de fa venger du Roi de France, dont les Etats, dès que ce Prince auroit paffé les Alpes, ouverts du côté de la Champagne, offroient un paffage libre jufques à la capitale, & une conquête aifée de tout le Royaume: enfin Sforce offroit à l'Empereur quatre cent quarante mille écus d'or; il ne demandoit que l'inveftiture du Duché de Milan, qui, vacant par l'extinction de la famille des Vifconti, retournoit de plein droit à l'Empire. Ces projets & furtout la fomme offerte par Sforce éblouirent l'Empereur, qui accorda fans héfiter l'inveftiture du Duché de Milan & accepta la main de Blanche Marie Sforce. Or il n'étoit pas poffible que l'Empereur fit un choix plus capable, en même tems de l'avilir & d'affouvir fa paffion pour la richeffe, car il eft vrai que fa mere Blanche n'étoit que l'arriere petite-fille d'un miférable bucheron, mais elle apportoit des efpérances fondées fur le Duché de Milan, à fon époux & ce qu'il eftimoit encore plus, une fomme effective de quatre cens quarante mille écus d'or. Cette fomme en effet étoit exorbitante dans le XVe Siecle, auffi éblouit-elle tellement le chef de l'Empire, que fans faire attention à l'obfcurité de l'origine de Blanche Marie, ne la regardant au contraire qu'à travers fes tréfors, elle lui parut la plus noble des femmes, & il l'époufa au grand étonnement des grands de l'Empire & des Princes de fa Maifon. (1)

Mariage de Maximilien avec Blanche Sforce. 1494.

Il eft vrai que par l'inégale alliance que Maximilien venoit de contracter, il s'étoit étrangement dégradé; mais cette alliance même lui fit prendre une fenfible intérêt aux états d'Italie; auxquels comme Roi des Romains & chef de l'Empire, il eut dû s'intéreffer également; il étoit fur-tout fort éloigné d'approuver les prétentions de Charles VIII, Roi de France au Royaume de

(1) Créfpin. Heiff. *Hift. d'Allem.* Dumont Corps Diplom. Part. 2. Tom. 3.

SECT. X. *Hist.* d'Allemagne, 1440-1519.

Naples, & résolu de s'opposer au Monarque François, il convoqua une diete à Worms; mais vainement il demanda qu'on prît des mesures pour arrêter ou retarder l'exécution des projets de Charles VIII. il ne fut point écouté, les Princes & les grands refuserent de délibérer sur cette affaire, & tout ce que l'on fit dans cette diete, fut un très-sage réglement dont le but étoit de maintenir la paix & la subordination entre tous les ordres de l'Empire. C'est dans cette diete que l'investiture du Duché de Milan accordée à Ludovic Sforce, fut confirmée; & que les Electeurs préterent le serment de fidélité à l'Empereur. Celui du Duc de Lorraine souffrit quelques difficultés quant à la forme, parce que le Duc Réné prétendoit que le Duché de Lorraine ne relevoit point de l'Empire & que l'hommage ne tomboit que sur quelques fiefs; mais tout s'arrangea dans cette diete. On y établit la chambre Impériale à Francfort, cour souveraine & sédentaire, destinée au jugement des procès, au lieu qu'auparavant les juges étant à la suite de l'Empereur, les parties étoient obligées de s'épuiser en frais.

Pendant que Maximilien se donnoit infructueusement à Worms beaucoup de soins pour empêcher l'expédition de Charles VIII, ce Monarque à la tête d'une formidable armée, franchissoit les Alpes, traversoit l'Italie en conquérant, entroit dans Rome en maître, & s'emparoit, sans éprouver aucune résistance, de l'état Ecclésiastique. Au bruit de sa marche, au progrès de ses conquêtes, à l'éclat de ses exploits, la plupart des Souverains de la Chrétienté, intimidés ou jaloux de la puissance de ce Roi, se liguerent entr'eux, & eurent d'autant plus de tort qu'ils n'avoient qu'à laisser à Charles VIII lui-même, le soin de ruiner par ses inconséquences, le brillant édifice qu'il élévoit par sa valeur; car le Roi Charles, brave, intrépide, plus imprudent encore, ne savoit que conquérir & ignoroit l'art de conserver les pays dont il s'étoit rendu maître. Plus effrayé que les autres, le Pape fut le premier qui engagea par ses pressantes sollicitations, Ferdinand & Isabelle à résister de toute leur puissance aux progrès du vainqueur. Il attira aussi dans la confédération l'Empereur, qui avoit ou croyoit avoir le plus grand intérêt à s'opposer à l'expédition du Roi de France. Les Vénitiens, qui avoient bien plus à craindre de l'ambition qu'ils supposoient à Charles, s'empresserent d'entrer dans cette ligue, dont le traité fut rendu public à Rome; que Charles avoit abandonné, en emmenant avec lui César Borgia, le fils d'Alexandre comme otage. Sforce, qui avoit accompagné Charles jusqu'à Pavie, après en avoir obtenu suivant les conditions de leur traité particulier, la Principauté de Tarente, cessa de lui marquer de l'attachement, & fut aussi un des principaux auteurs de cette confédération. Le Duc de Mantoue se joignit à lui & obligea Ferdinand & Isabelle d'y entrer aussi, quoique par un traité solemnel ils eussent promis à Charles de ne pas se mêler de l'affaire de Naples. L'Empereur reçut des confédérés des sommes considérables pour lever des troupes Allemandes & songea dans ce moment à ses propres intérêts, en arrangeant le double mariage, de Philippe, Archiduc d'Autriche son fils unique, avec la fille puinée de Ferdinand & d'Isabelle; & de Marguerite d'Autriche, que Charles VIII avoit repudiée, avec le fils unique de leurs Majestés Catholiques.

Confédération contre Charles VIII, Roi de France. 1495-1496.

A peine Charles VIII se fut persuadé que l'Italie étoit soumise, parce

qu'il n'y avoit pas trouvé des ennemis qui l'arrêtassent dans sa marche, que regardant les diverses provinces qu'il avoit parcourues, comme autant de pays conquis & pour jamais unis à sa domination, il ne songea plus qu'à rentrer en France: mais à peine il eut repris la route de ses états, que l'armée des confédérés forte d'environ 30000 hommes, vint l'arrêter dans sa marche & lui présenter bataille. Cette rencontre inattendue ne fit qu'enflammer le courage de Charles VIII: il se défendit en lion, attaqua à son tour les confédérés, les mit en fuite, leur tua plus de 3000 hommes & au lieu de profiter de la victoire & d'achever d'abattre la ligue formée contre lui, il poursuivit imprudemment sa route & rentra triomphant en France; il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il apprit que les confédérés avoient remis sur pied une armée plus formidable encore, & que déjà ils avoient envahi le Royaume de Naples. Cette nouvelle à laquelle il eut du néanmoins s'attendre, irrita vivement le Roi de France, qui faisant à grands frais de nouveaux préparatifs de guerre, mit en mer une flotte nombreuse, sûr de se venger & de recouvrer non-seulement le Royaume de Naples, mais de porter la guerre, la vengeance, la mort & la désolation dans le sein des Etats des Souverains qui s'étoient ligués contre lui. Ceux-ci se mirent en état de repousser les efforts du Monarque François; ils firent des levées immenses, & Maximilien passa lui-même en Italie à la tête d'un petit corps de troupes, qui même n'étoit point assez considérable pour former un détachement ordinaire: à la vue de ce secours fort peu imposant les confédréés se plaignirent hautement, accusant l'Empereur de sacrifier les intérêts de la ligue à la parcimonie; accusation qui ne paroissoit pas tout à fait destituée de fondement, & ces plaintes furent si vives que le Chef de l'Empire offensé s'en retourna en Allemagne, quelques efforts que fissent pour le retenir, le Pape & la ligue (1). Plusieurs raisons le déterminerent à ce départ. A son arrivée en Italie, il avoit proposé aux Princes confédérés de changer le Gouvernement de Naples, qu'il vouloit faire tomber à son gendre; mais ce projet avoit échoué: il avoit mandé au Duc de Savoye, & aux Marquis de Montferrat & de Saluces, de venir le trouver à Pavie, où devant prendre la couronne de Lombardie, il recevroit leurs hommages, mais ces ordres demeurerent sans exécution. A la sollicitation de Sforce qui les persuada de protéger Pise, dont il vouloit se rendre maître, contre les Florentins qui l'attaquoient, il alla mettre le siege devant Livourne; mais la mer souleva ses flots & dispersa la flotte de l'Empereur, qui se méfiant de Sforce & de ceux qui l'avoient attiré en Italie, songea à l'abandonner; ce qui lui fit prendre son parti fut la nouvelle d'une trêve conclue entre l'Espagne & la France, & plus encore les délais des Princes d'Allemagne à lui envoyer les secours qu'il avoit demandés.

Hist. d'Allemagne, 1440-1519.

Armement de Charles VIII, & mécontentement des confédérés contre Maximilien.

Cependant l'Allemagne étoit troublée. Il avoit été arrêté à la diete de Worms, une taxe pour rétablir la paix dans la Hollande & dans la Frise, les Frisons refuserent de s'y soumettre, sous prétexte que leur pays n'étoit pas un fief de l'Empire; l'Empereur résolu de faire valoir ses droits, nomma le Duc de Saxe Podestat de Frise, & déclara rebelles ceux qui refuseroient de lui obéir: le Frisons jaloux de leur indépendance chasserent le Duc de Saxe &

(1) Martin. *Anecd.* Tom. 1. Camil. Ghil. *Dior. Maximil. I. Imper.*

SECT. X. *Hist.* d'Allemagne, 1440-1519.

se mirent sous la protection de Charles, Duc de Gueldres, qui étoit en guerre avec Maximilien. Ce Prince étoit occupé à calmer ces querelles, lorsqu'un événement inattendu lui fit encore tourner ses regards vers l'Italie.

Mort du Roi Charles VIII.

Charles VIII avoit formé les plus vastes projets de conquête & de vengeance, & déjà il avoit fixé le jour de son départ, lorsque la mort le moissonna. Louis XII, son successeur, Roi sage, aussi brave que Charles, mais moins impétueux & qui mettoit sa principale gloire à rendre ses sujets heureux, différa l'expédition méditée par Charles, à laquelle pourtant il ne renonça point; au contraire, en se mettant en possession de la couronne de France, il prit le titre de Duc de Milan, & ce titre alarma si fort Ludovic Sforce, possesseur de ce Duché, qu'il forma diverses intrigues, & épuisa ses trésors pour susciter des ennemis au Monarque François. Le Duc de Lorraine ne résista point à l'or de Ludovic, il promit de tracasser Louis XII, & fidelle à son engagement, il envoya demander au Roi de France, la restitution de la Provence, sur laquelle ni lui ni ses prédécesseurs n'avoient eu en aucun tems nul droit, avec protestation qu'il se feroit à lui-même justice par la force des armes, si on ne lui restituoit cette province. Cette déclaration de guerre n'irrita point Louis XII, très-supérieur au Duc de Lorraine à tous égards, pour craindre d'aussi vaines menaces; mais Louis XII étoit le plus juste des hommes, & fit examiner les prétentions du Duc par les plus habiles jurisconsultes de son Royaume. Ils ne trouverent pas même des apparences de raison dans cette demande, & ils démontrerent avec tant d'évidence la fausseté des titres & des droits de ces prétentions, que le Duc de Lorraine rougit de l'avoir formée, garda l'argent de Ludovic Sforce, se reconcilia avec Louis XII & ne songea plus à l'inquiéter (1).

Réunion de Louis XII, successeur de Charles VIII, avec l'Archiduc. 1497-1498.

Il n'étoit par aussi facile au Roi de France, d'appaiser Philippe, Duc d'Autriche également excité par le Duc de Milan, & qui avoit des justes sujets de guerre. En effet Louis XII s'étoit emparé de plusieurs villes de Bourgogne, qui appartenoient à ce Prince, avec lequel il eut été d'autant plus dangereux de se brouiller, qu'il étoit très-puissant, fort aimé de ses sujets, guerrier très-redoutable & d'ailleurs autorisé dans la demande qu'il faisoit. Ces villes de Bourgogne, étoient sans contredit à la bienséance de Louis; mais le Duc d'Autriche y avoit les droits les plus légitimes. Louis connoissoit ces droits; il ne balança pas à sacrifier ses intérêts à l'équité, il rechercha l'amitié de Philippe, réussit, & par le traité d'accommodement conclu entre eux, il fut convenu que de son côté, il rendroit hommage au Roi, pour les Comtés de Flandres & d'Artois. Louis XII eut bien voulu détacher également de la confédération, l'Empereur & l'attirer dans son parti; mais pour y parvenir il avoit à lever des obstacles en apparence insurmontables. En effet Maximilien ne pouvoit s'unir avec la France, sans renoncer au Milanez dont il avoit donné l'investiture à Ludovic Sforce; c'eut été se contredire trop manifestement lui-même. Cette raison quelque puissante quelle fut, n'empêcha cependant pas l'Archiduc d'Autriche & le Cardinal d'Amboise, de solliciter l'Empereur de conclure un traité de paix avec la Cour de France, il est vrai qu'ils n'obtinrent point tout ce qu'ils désiroient, mais quand Maxi-

Trêve entre Louis XII, & Maximilien.

(1) Daniel *Hist. de France*, Histoire de Lorraine par *Benoit*.

milien fut assuré que le Roi d'Angleterre & Ferdinand ainsi qu'Isabelle, avoient pacifié tous les différens qu'ils avoient avec Louis, il ne balança plus à consentir à une trêve de quelques mois, mais il ne fut rien statué dans ce traité concernant le Duché de Milan. (1) Le motif qui faisoit agir si vivement les Ministres de Louis XII, étoit l'intérêt que le Monarque avoit alors de se reconcilier avec les alliés les plus redoutables de ses ennemis, afin de n'avoir pas en même tems à combattre contre une trop puissante confédération. On chercha vainement à deviner, pourquoi l'Empereur avoit eu la foiblesse de se détacher de la ligue & de se réunir avec le Roi de France: pourquoi il abandonna Ludovic Sforce, qui lui avoit payé des sommes très-considérables, pour se rapprocher de Louis XII, qui ne faisoit pas un secret du dessein qu'il avoit formé, de s'emparer du Duché de Milan, aussi-tôt que les circonstances pourroient seconder ses vues.

Hist. d'Allemagne, 1440-1519.

Politique & droits du Roi Louis XII.

La conduite de Maximilien en cette occasion, ne pouvoit se déterminer que par une seule raison, qui même suivant nous ne le justifie guere, d'avoir abandonné Ludovic Sforce, vassal de l'Empire, & dont il ne pouvoit pas se dispenser de défendre les intérêts. Sigismond, frere du dernier Empereur & oncle de Maximilien, venoit de mourir & Sigismond avoit été, comme son frere, le plus indolent, le plus foible & le plus irrésolu des hommes. Par ses inconséquences, il avoit si fort aliéné les Suisses, que ceux-ci avoient résolu de ne plus former d'alliance avec la Maison d'Autriche, qui, bien loin de seconder leur indépendance, paroissoit s'attacher à ruiner leur liberté. Successeur de Sigismond, Maximilien vouloit absolument contraindre les Cantons Helvétiques à le reconnoître pour protecteur & pour allié: les Suisses refuserent de se conformer à ses vues & la crainte d'avoir à soutenir en même tems la guerre contre les Cantons combinés & contre la France, engagerent vraisemblablement l'Empereur à conclure avec Louis XII cette trêve, dont la publication surprit si fort la ligue formée en Italie par le Pape, les Vénitiens & Ferdinand. Si la réunion de l'Empereur & du Roi de France fut hautement condamnée par la plupart des Souverains, elle fut du moins applaudie en Allemagne par la noblesse, qui ne voyant qu'avec une extrême jalousie les Suisses s'ériger en Nation indépendante, s'occupoit des moyens de les faire rentrer sous la domination Impériale. Mais le droit de la liberté agit plus puissamment sur les Suisses que celui de dominer n'agit sur la maison d'Autriche & sur les nobles d'Allemagne. Les Cantons décidés à tout risquer pour la conservation de leurs droits se liguerent entr'eux, reçurent dans la confédé rationles Grisons, Bâle, Strasbourg, l'Alsace, la Rhétie, & Ludovic Sforce, auquel ils promirent des secours: plusieurs villes Impériales accédérent à cette ligue, dont la force étonna les ennemis de la liberté Helvétique. Quoiqu'il n'ignorât pas le but de cette formidable alliance, l'Empereur dissimula, & feignant de ne pas douter des vues des Cantons, il leur envoya une lettre remplie de protestations d'amitié & de propositions éblouissantes. Les Suisses ne se laisserent point séduire, & refuserent même sous serment de faire aucune alliance avec Maximilien, soit comme Chef de l'Empire soit comme Duc d'Autriche.

Guerre des Suisses contre l'Autriche.

(1) Dumont, Corps Diplom. p. 2. Tom. 3.

SECT. X. *Hist.* d'Allemagne, 1410-1519.

Paix entre les Suisses, l'Allemagne & l'Empereur.

Dès lors la Guerre la plus sanglante s'alluma; nous avons dit ailleurs combien cette querelle fut obstinée & fatale aux pays Autrichiens ainsi qu'aux différens Cantons de l'Helvétie. Nous avons peint les fureurs & les brigandages qui furent tour à tour éxercés dans les contrées qui furent alternativement le théatre de cette malheureuse guerre. Vainement l'Allemagne fit les plus grands efforts pour réduire les fiers Helvétiens, ils triompherent de l'Allemagne entiere & de l'Empereur, qui fatigué de combats & de défaites, finit par demander la paix, qu'il se crût trop heureux d'obtenir, mais en s'obligeant pour lui & pour ses successeurs, que jamais on n'attenteroit à la liberté des Suisses & qu'ils resteroient affranchis à perpétuité (1). L'Empereur fit aussi sa paix avec Charles d'Egmont, Duc de Gueldres; Charles fut un héros; il descendoit du Seigneur d'Egmont, qui reçut en dot de Marie de Juliers, le Duché de Gueldres & le Comté de Zutphen. Il avoit appris le métier de la guerre sous Maximilien, qui s'étant emparé de ses états, le gardoit pour ainsi dire à vue; il lui échappa, sortit au point du jour de Bruxelles, travesti en paysan, & gagna Nimegue. Il écrivit à quelques seigneurs de venir le joindre, mais il ne trouva que des cœurs avilis par la faveur, ou glacés par la crainte: il s'adressa aux paysans de la Province; il n'en trouva qu'un petit nombre qui se souvinssent de leur ancienne liberté. A la tête de cette petite troupe, il surprend le château de Nimegue: alors toute la Gueldre se déclare. Venlo, Stevensweert, Nieustadt, & tout ce qui est situé entre le Waal & le Rhin, se soumirent. Ruremonde qu'il investit, capitula. Cependant l'Archiduc envoye le Duc de Saxe contre Charles, qui n'ayant point d'armée à lui opposer, perd tout ce qu'il a conquis, est déclaré inhabile à posséder le Duché de Gueldres & réduit au simple titre de Comte d'Egmont. Il fait semblant de se soumettre à cette sentence: mais l'année d'après, sûr des Gueldrois il reprend les armes; pour lors le Duc de Saxe s'empare des villes prises par Charles, qui le force à lever le siege de Nimegue & à convenir d'une trêve. Les guerres d'Italie & des Suisses firent suspendre les hostilités de la part de l'Empereur, & le Duc de Saxe investi par l'Empereur de la préfecture de la Frise, fut réduit à intriguer auprès des Gueldrois pour se mettre en possession d'une dignité rendue héréditaire dans sa famille. Enfin par le traité de paix entre l'Empereur & Charles d'Egmont, l'Empereur lui rendit les villes dont il s'étoit emparé dans la Gueldre, permit à ce Prince de prendre le titre de Duc à condition qu'il reconnoîtroit que le Duché de Gueldres relevoit de l'Empire, & qu'il en recevroit l'investiture de l'Empereur.

Paix entre l'Empereur & le Duc de Gueldres.

Libre des soins & des inquiétudes que lui avoient causé ces querelles, l'Empereur se livra tout entier aux moyens de rétablir le calme & la concorde dans ses états. A la faveur du dernier trouble il s'étoit introduit bien des abus dans l'administration de la justice, & Maximilien s'attacha à les extirper & à rendre aux tribunaux toute leur ancienne intégrité. Albert avoit été l'instituteur des Cercles d'Allemagne & cette création, vrai chef d'œuvre de Politique, avoit déjà produit les plus grands avantages, mais chacun de ces cercles étoit trop étendu pour que celui qui en étoit Di-

(1) Voyez dans cette Collection Tom. 39. *Histoires des Suisses* Chap. VI. Liv. 24. p. 221. & suiv.

recteur, put veiller également ſur tous les Cantons qui le compoſoient. Maximilien en augmenta le nombre, il ſuivit à tous égards le plan de l'Empereur Albert: il fit ces changemens avec tant de ſageſſe & d'habilité, que quelques écrivains ſans doute mal inſtruits, l'ont regardé comme l'inſtituteur des Cercles d'Allemagne & lui ont donné tout l'honneur de cette diviſion de l'Empire, en Républiques ou Etats ſoumis au même chef (1).

Hiſt. d'Allemagne, 1440 1519.

Sage gouvernement de l'Empereur, il augmente les Cercles de l'Empire.

L'Empire par les ſoins & la prudence éclairée du ſage Maximilien, goûtoit les douceurs de la paix & jouiſſoit de tous les avantages qu'un Monarque bon & ſenſible, procure à des ſujets qu'il aime à rendre heureux; quand le Roi Louis XII, ſuivi d'une armée nombreuſe, paſſa les Alpes & alla s'emparer du Duché de Milan. Ludovic Sforce épouvanté, s'enfuit & courut chercher un azile auprès de l'Empereur, mais pour ſoutenir la cauſe de l'oncle de ſa femme, Maximilien crût ne devoir pas rompre avec le Roi de France & replonger l'Empire dans les horreurs d'une nouvelle guerre: il refuſa de lui prêter les ſecours qu'il lui demandoit & lui permit ſeulement d'enroler à ſes frais les ſoldats qui voudroient le ſervir. Ludovic qui s'attendoit à des plus grands ſecours, prit, ne pouvant mieux faire, environ ſeize cens archers à ſa ſolde, obtint des Cantons Helvétiques ſes alliés, une troupe de 8000 hommes & rentra dans le Milanez, où d'abord il eut des ſuccès qui le flatterent de l'eſpoir d'obliger les François à ſe retirer: il fut cruellement détrompé. Sous les murs de Navarre dont il étoit allé former le ſiege, pendant qu'il preſſoit les aſſiégés, l'armée Françoiſe parut, l'inveſtit l'attaqua, le battit complettement & pour comble d'infortune, il tomba au pouvoir du vainqueur, par la trahiſon, dit-on, de quelques officiers Suiſſes qui le livrerent aux François. Ludovic malgré ſa diſgrace, perſuadé de la générofité de Louis XII, crut qu'il ſeroit traité en illuſtre captif, il ſe trompoit encore, il s'étoit rendu trop odieux par ſa tyrannie, ſon inhumanité, ſes exactions; il fut jeté dans un cachot où il vécut miſérablement pendant cinq années. Ses complots & ſes noirceurs ne méritoient par un ſort plus agréable. Du Lys de Saint George en Berri, Ludovic fut transféré dans les priſons du château de Loches où il fut traité encore plus ſéverement, & où malgré les horreurs de ſa captivité, il ſouffrit ſix ans encore, & où il périt, dit-on, de douleur & de faim. Si ce traitement paroiſſoit contraire au bon cœur de Louis XII, qu'on ſe rappelle que Ludovic Sforce fut le plus méchant des hommes; non ſeulement il avoit trompé ce Roi & tous ceux qui avoient traité avec lui, mais encore il avoit une ſi grande haine pour les François qu'il en faiſoit égorger ſecretement autant qu'on pouvoit en découvrir. Il donnoit un ducat pour chaque François égorgé dans les hoteleries; & lorſque Louis XII fut maître du Milanez, il fit metre le feu à ces hoteleries, & bruler leurs hôtes avec elles.

Défaite & Captivité de Ludovic Sforce, il eſt mené & meurt en priſon.

Cependant Louis XII paiſible poſſeſſeur du Duché de Milan, ne perdit point de vue le Royaume de Naples ſur lequel il avoit des prétentions & dont il méditoit la conquête. De concert avec l'Eſpagne, il fit tous les préparatifs de cette expédition, fit partir une puiſſante armée ſous les ordres de d'Aubigni, & mit en mer une flotte nombreuſe qu'il confia à Philippe de Cleves. Ces deux Chefs, ſe rendant en même tems aux frontieres du Royaume de Naples,

(1) Gerh. Roo. Hiſt. Auſt. Dumont. Corps Diplom. T. 3. p. 45.

Sect. X. *Hist.* d'Allemagne, 1440-1519.

firent des rapides progrès, s'emparerent des places les plus fortes & répandoient une telle consternation sur les Napolitains, que Frideric, leur Roi n'aiant pour lui personne qui osoit le défendre, se rendit sans combattre & céda son trône à Louis, qui pour le dédommager, si quelque chose pouvoit reparer la perte d'une couronne, lui donna la Comté du Maine, 30000 livres de pension & lui assura le rang & les honneurs accordés aux Princes du Sang (1).

Louis s'empare du Royaume de Naples. 1503-1504. 1505-1506.

Ce fut vers ce tems que les Tartares aiant fait une irruption en Pologne, Alexandre VI en prit occasion de former le projet d'une croisade contre les infidelles; il envoya le Cardinal Raymond, son légat en Allemagne vers l'Empereur, pour lui dire que S. S. étoit convenue avec les Ambassadeurs de diverses Puissances que les Hongrois, les Bohémiens, les Polonois & les Allemans, iroient faire la guerre aux Turcs dans la Thrace, les François & les Espagnols dans la Grece, & que lui même avec le Roi d'Angleterre, les Vénitiens & les autres Princes d'Italie, attaqueroient Constantinople: qu'il avoit envoyé des Nonces à tous les Souverains pour les exhorter à terminer leurs guerres particuliers, & réunir leurs forces contre l'ennemi commun. l'Empereur qui ne croyoit pas beaucoup à la religion d'Alexandre, & qui ne voyoit dans son projet qu'un moyen d'amasser beaucoup d'argent, répondit qu'aucun Prince n'avoit plus de zele pour le succès d'une aussi sainte entreprise, mais que ses finances ne lui permettoient point de mettre des troupes sur pied, & que le légat pouvoit s'adresser au corps Germanique. En effet les Electeurs promirent des secours contre les infidelles, & écrivirent aux Rois de France, de Dannemarck & d'Espagne pour les engager d'entrer dans cette confédération, qui n'eut point lieu.

Il ne suffisoit pas à Louis XII d'avoir conquis le Milanez, c'étoit un fief de l'Empire, & pour s'en assurer la possession à perpétuité, il falloit l'aveu de l'Empereur; il n'étoit pas à présumer que Maximilien qui en avoit donné l'investiture à Ludovic Sforce, oncle de son Epouse, consentît à détruire lui-même son ouvrage & à donner cette même investiture à un autre qu'à Ludovic, tant que celui-ci éxisteroit. Le Cardinal d'Amboise vit toutes ces difficultés & il ne désespera point de les surmonter, aussi il n'y avoit guere de négociations qui furent impossibles pour cet habile Politique; il alla trouver, l'Empereur & couvrit avec tant d'adresse ce qu'avoit de honteux la démarche qu'on exigeoit de Maximilien, que celui-ci n'eut pas la force de résister aux insinuations adroites du Cardinal. Il consentit à investir Louis XII du Duché de Milan, à condition que le Roi de France prêteroit au chef de l'Empire le même hommage que Ludovic Sforce lui avoit prêté. Le Roi de France qui ne s'étoit point attendu à ce traité, promit de donner sa fille Claude en mariage au fils de l'Archiduc Philippe, Charles Duc de Luxembourg (2), il s'obligea à secourir le Roi des Romains contre les Turcs, à soutenir les droits de ce Prince ou ceux de ses successeurs sur le Royaume de Hongrie & de Bohême après la mort de Ladislas; à lui donner passage pour aller se faire couronner à Rome; à lui faciliter son couronnement auprès du Pape, & la trêve fut prolongée jusques à la ratification du traité. Maximilien se couvroit de gloire sur

Traité entre Empereur & Louis XII.

(1) Voy. dans cette collection *Tom.* 37. Hist. du Royaume des Naples Sect. VI, pag. 267 & suiv. (2) Sluvius *Period.* 10. sec. 20. Daniel Hist. de Fra. *au Regne de, Louis XII.*

fur le Rhin. Les villes d'Alface par une ancienne confédération, s'étoient engagées à des fecours mutuels. Cette affociation de villes étoit gouvernée fuivant leurs loix, par un Préfet ou *Land-Vogt*, nommé par l'Empereur: cette préfecture (ou Grand Bailliage) d'Alface, appellée depuis préfecture de Haguenau, étoit poffédée d'engagement par les Comtes Palatins du Rhin. Robert, fecond fils de Philippe, Electeur Palatin, avoit hérité des Etats de fon beau-pere George, Duc de la Baffe Baviere, mort en 1503 fans enfans mâles. Albert de Baviere, héritier le plus proche dans la ligne mafculine, attaqua le teftament de George. L'Empereur n'ayant pu les accommoder, accorda à Albert l'inveftiture des fiefs qu'il répétoit. Robert ne s'en mit pas moins en poffeffion & follicita les Etats de la Baffe Baviere, de le reconnoître pour feigneur. L'Empereur permit à Robert d'expofer fes prétentions à Augsbourg en fa préfence: il les expofa, & il fut condamné. Le refus qu'il fit de fe foumettre à cette condamnation irrita l'Empereur qui le mit au ban de l'Empire & permit aux Etats germaniques de lui faire la guerre. Elle fut déclarée, elle commença au mois de Juin 1504: cinq mois après Robert mourut, & fon époufe le fuivit de près. Philippe, Electeur Palatin, fon parent, foutint les droits de leurs enfans. Maximilien le mit au ban de l'Empire & lui déclara la guerre. Albert de Baviere foutint auffi fes prétentions; les troupes d'Albert & de Wolfgang, de Frideric, Marquis de Brandebourg, de l'Evêque de Strasbourg & de toute la ligue de Suabe, formerent une armée nombreufe, divifée en deux corps. Le premier fous la conduite d'Albert, marcha dans le Palatinat, le fecond aux ordres de Maximilien, fe jeta dans l'Alface. Ulderic, Duc de Wirtemberg, Alexandre de Weldents, Comte Palatin, le Duc de Mecklinbourg, Henri, Duc de Brunswick, les Comtes de Leiningen, de Lippe, de Konigftein, tous ennemis de Philippe prirent les armes, ravagerent fes Etats. L'Electeur s'enferma dans Heidelberg. L'Empereur, comme un torrent, emporta les fiefs que l'Electeur poffédoit dans l'Alface; il ne fit que fe préfenter devant Haguenau qui lui ouvrit fes portes, Lutzelftein, Weiffembourg, tout le pais de la préfecture d'Alface, fe foumirent; l'Electeur harcelé par Weldentz & Wirtemberg, eut recours à l'Empereur même; il lui envoya quelques feigneurs de confiance; Maximilien les reçut avec bonté, indiqua une diete à Cologne, & il fut décidé que chacun refteroit maître de ce qu'il avoit conquis pendant la guerre: quant aux enfans du Prince Palatin Robert, on leur donna pour appanage les pays qu'on a depuis nommés le Haut Palatinat, & qu'on détacha de la fucceffion du Duc George. Ainfi finit cette guerre qui ne fut fatale qu'à l'Electeur Palatin.

Hift. d'Allemagne, 1440-1519.

Querelle fur la fucceffion de George Duc de Baviere.

1504.

Louis XII occupé de fes démêlés avec l'Efpagne au fujet du Royaume de Naples qu'ils avoient conquis enfemble, ne fongeoit point à remplir les claufes du traité que le Cardinal d'Amboife fon Miniftre avoit conclu avec l'Empereur, & Maximilien après avoir attendu l'hommage que Louis s'étoit obligé de rendre par lui-même ou par procureur, convoqua une diete à Nuremberg & fe plaignit amerement non-feulement de la négligence du Roi de France à effectuer fes promeffes, mais plus vivement encore de l'efpece de fouveraineté qu'il exerçoit dans la République de Gênes, où il créoit des Magiftrats & envoyoit des Gouverneurs, au mépris du chef de l'Empire, qui feul avoit le droit d'exercer de pareils actes dans cette République. Les Prin-

Sect. X. Hist. d'Allemagne, 1440-1519.

ces & les Grands entrerent avec chaleur dans les sentimens de Maximilien & délibérerent de soutenir de troupes & d'argent les Espagnols contre la France, dans la guerre qui divisoit alors les deux nations. Louis XII craignant de se faire de nouveaux ennemis, résolut d'appaiser l'Empereur & fut habilement secondé par le Cardinal d'Amboise; il se rendit à Blois où étoient arrivés les Ministres de Maximilien: ils demanderent hautement l'éxécution des clauses du traité conclu l'année précédente, ils éxigerent que la Princesse Claude promise au Duc de Luxembourg, fût déclarée par le Roi héritiere du Duché de Milan, & que si le Duc de Luxembourg venoit à mourir avant que de l'avoir épousée, elle fut mariée aux mêmes conditions avec le Duc Ferdinand, fils puisné de l'Archiduc Philippe. Par ces nouvelles demandes ainsi que par le ton de hauteur avec lequel on les faisoit, il étoit évident que les Ministres de Maximilien ne cherchoient que des prétextes de rupture & de guerre: ils n'y parvinrent pas; le Cardinal d'Amboise souscrivit à tout, promit tout au nom de son maître, convint même que si cette union entre la Princesse Claude & le Duc de Luxembourg venoit à manquer, par la faute du Roi de France, le Duc de Luxembourg prendroit en dédommagement possession du Duché de Milan, & que si c'étoit par la faute de l'Archiduc Philippe ou bien de l'Empereur, le Duc de Luxembourg se désisteroit de toutes ses prétentions sur le Milanez (1). Ce traité, par lequel le Cardinal d'Amboise promettoit beaucoup plus que son maître n'avoit dessein de tenir, adoucit Maximilien, mais il fut hautement désapprouvé par les François, ainsi que l'avoit prévû le politique d'Amboise. Les Etats assemblés protesterent contre le traité & délibérerent de présenter une requête à Louis XII pour le prier de donner en mariage Claude sa fille au Comte d'Angoulême, héritier presomptif de la couronne. Ces remontrances eurent lieu & furent accueillies par Louis XII & son conseil. Le Roi de France ne balança point à satisfaire ses sujets, il rompit le mariage de sa fille avec le fils de l'Archiduc Philippe, & l'unit avec François, Comte d'Angoulême au grand contentement des Etats encore assemblés, devant qui ce mariage fut célébré. (2)

Rupture entre Louis XII, & l'Empereur.

Et leur raccommodement.

1506. Il paroit qu'en disposant ainsi de sa fille, Louis XII renonçoit au Duché de Milan, qui en vertu des clauses du dernier traité passoit au pouvoir du Duc de Luxembourg. Le Roi de France n'eut garde cependant de faire cette renonciation, aussi Maximilien tant de fois trompé par les Ministres de la cour de France en fut vivement ulcéré; mais dissimulant encore cette offense qu'il ne pouvoit cependant ignorer, il écrivit au Roi de France une lettre fort modérée, dans laquelle il le prioit de remplir ses engagemens & de ne pas violer la foi qu'il avoit jurée: il eut été bien difficile à Louis XII d'exécuter des promesses qu'il venoit d'annuller, il répondit & tacha vainement de s'excuser sur la nécessité qui ne lui avoit pas permis de rejeter les vœux de ses sujets. L'Empereur vivement irrité regarde cette justification comme une nouvelle injure & déclara la guerre à Louis XII; mais le chef de l'Empire ignoroit que le Roi de France avoit prévu cet éclat & qu'il s'étoit ligué avec le Roi de Hongrie, qui s'étoit engagé à donner tant d'occupation à Maximilien que celui-ci ne pût rien tenter contre la France: de part & d'autre on se prépa-

(1) Vie du Card. d'Amb. L. 4. Hist. du Hainault. L. 14. (2) V. notre Tom. XXXI. p. 7.

roit à porter les choses à l'extrêmité, quand la mort moissonna Philippe Archiduc d'Autriche. Cet évenement suspendit cette querelle. Car quelque raison de mécontement que Louis eut donné à Philippe, celui-ci néanmoins déclara avant que de mourir le Roi de France tuteur de Charles d'Autriche, Duc de Luxembourg son fils. Louis XII, contre l'avis du plus grand nombre & par les sages conseils du Cardinal d'Amboise, se chargea de cette tutelle quelque onéreuse qu'elle pût être pour lui. Ce trait de politique étoit d'autant plus adroit qu'en cas d'une guerre contre l'Empire, les Pais-bas devoient nécessairement être le premier théatre des hostilités, au lieu que ces provinces appartenant au Pupille du Roi de France, elles seroient nécessairement respectées & les Etats de Louis XII couverts de ce côté (1). La maladie de Ladislas, Roi de Hongrie, que Maximilien venoit d'apprendre, le fit songer à faire valoir les prétentions qu'il avoit sur ce Royaume; il savoit que les Grands disoient qu'ils ne se croyoient pas obligés à l'éxécution du dernier traité & surtout de celui de Breda, par lequel le Roi Ladislas & les Etats de Hongrie avoient promis qu'au cas que Ladislas décedât sans enfans mâles, le Royaume de Hongrie & ses dépendances viendroient à Maximilien & à ses descendans en ligne directe, parce que disoient ils, on les avoit forcé à consentir, les armes à la main. Dans cette circonstance, Maximilien qui avoit projeté d'aller se faire couronner à Rome, n'osa pas éloigner ses troupes de l'Allemagne: aiant appris cependant que la santé du Roi de Hongrie se rétablissoit, il voulut reprendre son projet d'aller en Italie; mais n'ayant pas de quoi payer ses soldats, il en fût abandonné.

Hist. d'Allemagne, 1490-1519.

Mort de Philippe Archiduc d'Autriche, ses dispositions empêchent l'Empereur de faire la guerre à la France.

Embarras de l'Empereur.

Le Roi de France, ne croyant plus avoir rien à craindre de la part des Impériaux, résolut d'humilier & soumettre les Gênois, qui turbulens & foibles venoient de se révolter contre lui; il se mit à la tête d'une armée de 50000 hommes & prit la route d'Italie. Le Pape Jules II, qui avoit succédé à Alexandre VI, ne pouvant se persuader que pour faire rentrer quelques rebelles dans le devoir, le Roi de France eut mis sur pied une aussi formidable armée, s'imagina que le véritable but de cette expédition étoit la conquête de l'Etat Ecclésiastique, ensorte que dans la terreur qui l'agitoit, il se hâta d'écrire à Maximilien & de l'assurer que le dessein de Louis XII étoit de se faire proclamer Empereur en Italie, & que ce projet ambitieux lui étoit inspiré par le Cardinal d'Amboise qui vouloit en même tems s'emparer du suprême Pontificat. Les craintes de Jules II firent une forte impression sur les Vénitiens, qui redoutant d'avoir pour leur ennemi un Monarque aussi puissant que le Roi de France, résolurent de s'opposer à toutes ses entreprises & promirent de se déclarer contre lui aussitôt qu'il auroit passé les Alpes. L'Empereur moins timide, mais tout aussi crédule que le Pape Jules, & qui à la vérité avoit d'assez fortes raisons de se défier des projets du Roi de France, ordonna à ses troupes de se rassembler & se disposa à s'opposer de toute sa puissance aux progrès des François en Italie; mais pendant qu'il s'épuisoit en préparatifs de guerre, Louis XII s'emparoit de Gênes, effrayoit les rebelles, & pendant qu'ils s'attendoient à des supplices, content de les avoir humiliés, le géné-

Expédition de Gênes: Erreurs du Pape & de l'Empereur. 1507 1508

Soumission des Genois, Clémence de Louis XII.

(1) Mezerai Hist. de France en l'année 1506. Hist. de Hainault. L. 14. & notre dit Tome XXXI.

SECT. X. *Hist.* d'Allemagne, 1440-1519.

reux Monarque leur pardonnoit leurs crimes, confirmoit leurs droits & leurs privileges & reprenoit, suivi de son armée, la route de ses Etats. (1)

Soumission des Génois, Clémence de Louis XII.

La retraite du Roi de France, sa modération & sa conduite envers les Génois étonnerent les Vénitiens, firent rougir le Souverain Pontife, des terreurs auxquelles il s'étoit si mal à propos livré, des vues dont son imagination éffrayée avoit soupçonné ce Prince, & de la précipitation avec laquelle il avoit écrit à l'Empereur; il crut réparer en public son imprudence, en envoyant de concert avec les Vénitiens féliciter Louis XII, sur son désintéressement & sur la gloire de son expédition: mais malheureusement la crainte qui l'avoit si fort inquiété agit très-puissamment sur l'imagination de l'Empereur, qui suivi d'une armée de 80000 combattans, étoit déjà dans le Trentin, & qui pour cacher le véritable motif de sa course allarmante, disoit & faisoit publier qu'il n'avoit d'autre dessein que celui d'aller à Rome se faire couronner Empereur (2). De tous les successeurs de Charlemagne qui s'étoient rendus à Rome, pour y recevoir des mains du Pape la couronne Impériale, nul d'entr'eux n'avoit fait le voyage avec un appareil aussi formidable: les Vénitiens lui supposerent des projets plus ambitieux & résolurent de s'opposer à ses entreprises & à retarder sa course autant qu'il leur seroit possible. Dans cette vue, ils engagerent les Véronois à lui refuser le passage; mais déjà Maximilien maître des plus fortes places étoit aux environs de Vicence, & cette ville conquise à tems, ne pouvoit plus l'empêcher de pénétrer jusqu'à Venise; c'étoit là l'opinion des meilleurs officiers de l'Empereur: il ne se rendit pas à leurs conseils, & dans la très-fausse espérance que cette République allarmée se consumeroit elle même, & qu'on feroit toujours en état d'empêcher tous les secours d'entrer à Venise, il ne voulut point attaquer Vicence, regarda comme un succès très-flatteur & comme le gage de ses conquêtes futures, le vain titre d'Empereur que le Pape Jules II lui envoya offrir; titre que le Souverain Pontife ne pouvoit lui refuser. Trop fait à se laisser éblouir par la prospérité, l'Empereur Maximilien, remettant à un autre tems l'exécution de ses projets, abandonna le commandement de son armée & retourna en Allemagne, pour solliciter des Princes de l'Empire de nouveaux secours, résolu de venir incessamment avec toutes ses forces s'emparer de Venise & soumettre cette République à sa domination.

Maximilien entre en Italie à la tête d'une armée formidable.

En effet, dès son arrivée en Allemagne, l'Empereur aiant convoqué une diete générale à Ulm, y rendit compte de ses succès & des brillantes conquêtes qu'il avoit en vue, mais, tandis qu'on délibéroit à Ulm sur les moyens d'effectuer les grands desseins du chef de l'Empire, Alviane, Général des Vénitiens triomphoit en Italie & remportoit sur les Impériaux une victoire signalée: la nouvelle de cette défaite n'étoit pas encore parvenue jusqu'à l'Empereur, que le victorieux Alviane, s'étoit emparé de toutes les places que les ennemis avoient prises dans leur marche conquérante, & de plusieurs autres appartenantes à la maison d'Autriche. Le brave Alviana étoit puissamment secondé par l'Amiral Contarini, qui suivi de la flotte Vénitienne, s'empara dans le même tems du Cap d'Istrie & des ports de Pola, de Trieste & de Rovigno; mais Alviane, que ses triomphes animoient à des plus éclatantes conquêtes, n'osa tenter le

Succès des Vénitiens contre les Impériaux

(1) V. notre Hist. de Fr. Tom. XXXI. p. 8. 9. (2) Cusp. in vit. Maximil. Gerh. Roo, Hist. Austr.

siege de la ville de Trieste, bien fortifiée & défendue par une si nombreuse garnison, qu'elle eut vraisemblablement été l'écueil des forces de la République : ainsi désespérant du succès, les Vénitiens écouterent les propositions d'accommodement que les Ministres de Maximilien leur firent. Les Ambassadeurs des deux Puissances entrerent en négociation, mais comme des deux côtés on ne voulut rien céder, on renonça de part & d'autre à terminer ces contestations par un traité de paix, & l'on se contenta de conclure une trêve qui même fut rompue presque aussitôt que convenue (1). Celui qui le premier fit des hostilités au préjudice de la trêve fut Maximilien, & le motif qui le porta à violer ses engagemens fut l'affront qu'il prétendit avoir reçu de la part des Vénitiens, qui décernerent à leur Général Alviane les honneurs du triomphe. Ce Général avoit accablé les Impériaux; il les avoit forcé à demander la paix, & Maximilien se persuadant que la République avoit voulu insulter à sa dignité de chef de l'Empire, & que s'il ne se vengeoit avec éclat, il resteroit couvert de honte, prit la résolution de périr ou de se faire justice de cette prétendue injure. Les Vénitiens en accordant les honneurs les plus distingués au brave Alviane, n'avoient voulu que lui témoigner leur reconnoissance, & ils n'avoient point du-tout songé que ces honneurs blesseroient l'amour propre de Maximilien. Celui-ci fut d'autant plus empressé à courir à la vengeance, que les circonstances lui parurent très-favorables; car le Roi Louis XII, se plaignoit amerement des procédés de la République, qui avant de conclure la trêve, ne l'avoit pas consulté. Instruit du ressentiment du Monarque François, l'Empereur saisit habilement cette occasion de proposer au Roi de se liguer avec lui contre les Vénitiens. Ce projet de confédération fut accepté, le Pape Jules, ainsi que le Roi d'Arragon, mécontens aussi & jaloux de la puissance Vénitienne, accéderent à cette ligue, & convinrent entre eux des secours en argent & en hommes que chacun des confédérés fourniroit pour leur cause commune. Comme les suites de cette guerre nous meneroient trop loin, & que nous en avons parlé dans un autre endroit, nos Lecteurs voudront bien prendre la peine d'y recourir (2).

Hist. d'Alemagne, 1440-1519.

Trêve convenue & rompue. 1509-1510.

Confédération contre Venise.

Le Pape Jules II & le Roi d'Arragon rentrés en possession des places qu'ils avoient reclamées, se détacherent de la ligue. Offensés de cette défection qu'ils n'avoient par prévue, Louis XII & Maximilien se lierent encore plus étroitement, le premier de très-bonne foi, l'Empereur dans le dessein de profiter des secours & de la supériorité du Roi de France, comme le prouve sa lenteur à remplir ses engagemens. La République de Venise, du consentement de Jules II, profita avec habileté de l'indolence de Maximilien, & mettant tout à coup une forte armée sur pied, elle l'envoya dans le Frioul qui ne fit aucune résistance, & passa sous la domination des Vénitiens. A la nouvelle de cette invasion, Maximilien jura de se venger avec éclat du Pape & de la République. Dans cette vue, soutenu par Louis XII, son allié, il forma le projet de convoquer un Concile, dans lequel il prétendoit faire procéder à la déposition du Souverain Pontife (3). Jules II n'étoit pas plus

l'Empereur veut faire déposer le Pape Jules II.

(1) Bemb. *Hist. Venit.* Daniel Hist. de France *sous cette époque.* (2) Id. ibid. & V. notre Hist. de Venise L. XXIV. Ch. II. Sect. VII. Tom. XXXIII. pag. 304 & suiv.
(3) Cuspin. Mariana, Hist. de Esp. L. 29.

SECT. X. *Hist.* d'Allemagne, 1440-1519.

aimé du Roi de France, qu'il l'étoit de Maximilien & les deux Monarques dans la pressante nécessité de reformer les abus qui s'étoient introduits dans l'Eglise, demanderent hautement la convocation d'un Concile, & envoyerent des ambassadeurs au Roi d'Espagne, auquel ils s'efforcerent de démontrer l'extrême facilité qu'ils auroient, s'ils étoient bien unis, d'obliger Jules d'abdiquer la Papauté, de l'aveu même de toutes les Puissances de la chrétienté, qui formoient les mêmes desirs. Ferdinand ne se laissa point éblouir par ce grand projet, il répondit aux ambassadeurs des deux Rois, que le Concile qu'ils demandoient avec tant d'instance, ne seroit vraisemblablement point approuvé par la Hongrie, la Bohême, l'Ecosse, l'Angleterre & le Dannemarck, & qu'il ne croyoit pas même que l'Allemagne souffrît tranquillement, qu'on procédât à la déposition de Jules, dont le corps Germanique n'avoit pas à se plaindre; que quant à lui il n'entreroit pour rien dans un pareil projet, qui lui paroissoit plus propre à occasionner un Schisme, qu'à donner la paix à l'Eglise qui n'étoit actuellement agitée par aucun trouble.

L'Empereur, & Louis XII, très-mécontens de cette réponse, ne furent que plus obstinés à la poursuite de leur brillante & vive entreprise. Ils conclurent un traité secret, convinrent de faire les plus grands efforts pour le succès de leur projet, de réunir leurs forces qui seroient commandées par Louis XII, la 1re Campagne; par le Chef de l'Empire, dans la seconde année, & ainsi alternativement jusqu'à la fin de la guerre. Ces deux Monarques regardant même les succès dont ils se flattoient comme infaillibles, s'étoient déjà partagés la plus grande partie des Etats d'Italie; il étoit convenu entr'eux, que l'Empereur garderoit pour lui la ville de Rome avec tout l'Etat ecclésiastique, la ville de Venise & tout le pays soumis à la domination de cette République, le Roi de France s'étoit reservé les Duchés de Milan & de Ferrare, de Mantoue, de Florence & les Etats de Gênes (1).

Projets secrets de Louis XII & de l'Empereur.

Quelque secret que fut ce traité, Ferdinand, Roi d'Espagne en fut instruit, & dans la vue de semer la mésintelligence entre les deux alliés, il envoya représenter à Maximilien, qu'il travailloit sans-doute contre son attente à accroître la puissance d'un Monarque ambitieux, qui tôt ou tard, envahiroit en Italie les conquêtes que le Chef de l'Empire acquerroit seul, & qu'il ne concevoit pas comment le sage Maximilien, avoit pû se conduite en cette occasion avec tant d'imprudence & devenoit lui-même l'instrument de l'élevation d'un rival, dont-il avoit connu si fréquemment l'insatiable ambition, & cela dans des circonstances qui lui offroient le moyen le plus simple de rétablir la gloire de l'Empire & de faire recouvrer au corps Germanique, sans hostilités & sans contradictions, tout ce qu'il avoit jadis possédé en Italie, que ce moyen étoit de convoquer dans une ville d'Italie, si l'on vouloit à Mantoue, une assemblée générale dans laquelle on s'occuperoit d'arranger les intérêts respectifs de tous les Princes qui avoient des prétentions sur les divers états de l'Italie. "Quant à moi, ajoutoit l'adroit Ferdinand j'enverrai mes ambassadeurs à cette assemblée, & je souscris d'avance à ses décisions. "Je ne doute pas qu'à mon exemple, Louis XII ne s'empresse d'y envoyer ses Ministres. "Le désir de conserver la Thiare & la crainte d'être déposé,

Conseils artificieux du Roi d'Espagne. 1511.

(1) Raynald ad ann. 1510. N°. 24.

engagerent Jules II, à s'en remettre aux délibérations qui feroient prifes. "Vous favez que la République de Venife, fuit prefque aveuglement les volontés du Souverain Pontife: ainfi dans cette affemblée, où vous êtes affuré d'avoir la prééminence, les Vénitiens & le Pape fe foumettront à tout ce que vous jugerez à propos d'exiger, enforte que l'Empire recouvrera tout d'un coup & par des voyes pacifiques, tout ce qu'il avoit autrefois en Italie & tout ce que vous n'êtes point du tout affuré d'obtenir par la force des armes, même avec le fecours du Roi de France, qui en ce dernier cas, agiroit plus pour lui que pour vous-même" (1).

Hift. d'Allemagne, 1440-1519.

Ces propofitions artificieufes firent les plus fortes impreffions fur Maximilien, qui flatté de rendre à l'Empire toute fon ancienne autorité, applaudit aux confeils de Ferdinand & réfolut de s'y conformer. Dans cette nouvelle idée, il écrivit au Roi de France qu'avant d'éclater, il convenoit de fe plaindre à Jules II de l'injuftice de fes procédés, parce que, difoit-il, pour peu qu'il refufe de réparer fes torts, nous ferons toujours les maîtres de févir contre lui & de travailler à fa dépofition. Le fort de Maximilien étoit d'être la dupe des Princes qui, plus politiques que lui, fe jouoient de fa crédulité, ou de fe tromper lui-même par fes projets ambitieux: on affure & il paroît même prouvé, que le but qu'il s'étoit propofé par cette convocation d'un Concile, dans lequel il vouloit faire dépofer Jules II, étoit de fe frayer lui-même la route du Souverain Pontificat, & que fatigué de la couronne d'Allemagne, il afpiroit férieufement à la Thiare; foible Empereur, il eft très-vraifemblable que s'il eut réuffi, il eut été fort mauvais Pape. De fon côté le Roi de France, avoit fait des réflexions fur les fuites du traité de ligue conclu entre le Pape & les Vénitiens; il fe repentoit déjà de la guerre qu'il avoit promis de faire au Souverain Pontife fans caufe légitime, enforte qu'acceptant les voyes pacifiques propofées par l'Empereur, il nomma pour fon Miniftre à l'affemblée de Mantoue E. *Poncher*, Evêque de Paris. M. *Langhen* Evêque de *Gurck*, fe rendit auffi pour Maximilien à Mantoue, où ils trouverent le député de la République de Venife, & trois Cardinaux chargés de défendre les intérêts du Pape. Les négociateurs des cinq Puiffances, conférerent pendant plufieurs féances & ne chercherent, fuivant l'ufage, qu'à fe tromper les uns les autres. *Langhen* ne vouloit figner aucun accommodement, que le Pape n'eut commencé par conclure la paix avec le Roi de France. Les envoyés du Souverain Pontife, exigeoient au contraire que l'Empereur fignât la paix avec la République de Venife, parce que l'intention du Pape étoit enfuite de faire la guerre à Louis XII & au Duc de Ferrare, qui s'étoit déclaré pour le Roi de France, enforte que ces opinions fort oppofées les unes aux autres, empêcherent qu'on ne prit aucune délibération & n'aboutirent qu'à accroître la haine mutuelle des négociateurs. (2)

L'Empereur & Louis XII abandonnent le projet de la dépofition de Jules.

Pendant qu'on conféroit avec fi peu de fruit à Mantoue, qu'on difputoit & ne concluoit rien, le Pape Jules par le trait de perfidie le plus puniffable, abufant avec autorité de la fufpenfion d'armes accordée par Louis XII & l'Empereur, tenta de s'emparer de Gênes, & confia cette expédition à l'Evêque

(1) Guichardin. Liv. IX. Lettre de Louis XII. T. 2. Page 60. (2) Sainte Marthe. Gallia Chriftiana & *Rainald ad ann.* 1511.

SECT. X. *Hist.* d'Allemagne, 1440-1519.

Perfidie de Jules II.

de *Vintimille*, qui, pour mieux réussir se déguisa en marchand, & à la faveur de ce travestissement tenta de pénétrer dans la ville qu'il s'étoit engagé de surprendre & où il avoit un parti déjà formé: l'Evêque fut reconnu malgré son déguisement, on le chargea de chaînes & il fut conduit à Gênes où la cruauté des tortures lui fit avouer la conspiration & celui qui l'avoit tramée; ses complices périrent tous dans les tourmens. Par égard pour son caractere, & il ne méritoit certainement aucun égard, on ne prononça point contre lui de sentence de mort, & l'on se contenta de le chasser avec ignominie. La fourberie de Jules II & l'indignité de sa conduite ulcérerent si vivement Louis XII & Maximilien, que ces deux Monarques se liguerent de nouveau contre le Pape, convinrent de concourir de toute leur puissance à l'humiliation du Pape, & à l'abaissement des Vénitiens: mais afin qu'aucun des alliés ne pût impunément manquer à ses engagemens, il fut statué par une clause particuliere, que si le Chef de l'Empire négligeoit d'envoyer en Italie une armée considérable & telle qu'il s'y étoit engagé, de son côté le Roi de France seroit dispensé de fournir des secours extraordinaires. Louis XII agissoit de si bonne foi, qu'afin de donner aux Allemans tout sujet de confiance, il commença par fournir huit mille fantassins, douze cens lances & douze cens chevaux légers (1).

Nouveau traité de ligue contre le Pape entre Maximilien & Louis XII.

Tout entier à son ressentiment, l'Empereur avoit fait les plus fortes levées de troupes & il faisoit les préparatifs les plus formidables. Rien ne paroissoit capable de dissiper l'orage menaçant, prêt à fondre sur Jules & sur les Vénitiens, quand Ferdinand, toujours assuré de l'ascendant que sa profonde politique lui donnoit sur la crédulité de Maximilien, entreprit de détourner ce Prince de l'expédition à laquelle il se disposoit, de lui inspirer des craintes & de le remplir d'irrésolution. Dans cette vue, il commença par le féliciter d'avance sur la gloire dont-il alloit se couvrir, & lui dit, „qu'il souhaitoit sincerement que ce fût pour lui seul qu'il allât faire des conquêtes; mais qu'en fidele ami, il croyoit devoir lui donner les avis qui lui paroitroient à l'avenir de la plus grande importance, qu'il devoit sur-tout avoir soin de ne paroître en Italie qu'à la tête de toutes ses forces; parce que s'il ne s'y montroit qu'accompagné d'une armée ordinaire, bien loin d'y avoir des succès, il y éprouveroit incontestablement des défaites qui le rendroient la fable de l'Europe; à la vérité, continuoit le Roi d'Espagne, si vous passés les Alpes, suivi de toutes les troupes Impériales, je crains bien que cette marche imposante & digne de vous n'excite vivement la jalousie des François, & que dans la crainte d'être éclipsés, ils ne fassent tous leurs efforts & pour vous affoiblir & pour vous faire perdre l'occasion de cueillir des lauriers & de faire des conquêtes, du reste je pense que vos progrès en Italie, dépendent de la chute de Padoue, dont-il vous importe infiniment de vous rendre maître: les Vénitiens ont fait passer dans cette ville la plus nombreuse garnison, & elle est si bien fortifiée que je ne vois pas qu'il vous soit possible de la réduire à moins de l'attaquer à la tête de 120 mille hommes." Je sais que l'Empire & l'Allemagne fourniront aisément 120 mille soldats; mais je n'ignore pas non plus

L'Empereur est encore la dupe des conseils de Ferdinand.

(1) Daniel Hist. de France, regne de Louis XII. Lettres de Louis XII. T. 2.

plus que vous ne sauriez soudoyer une armée aussi considérable, & comme dans ce cas, c'est à Louis XII à fournir cette solde, mon avis est, qu'il faut d'abord s'assurer du Roi de France, & savoir s'il consent à fournir à ces fraix". (1)

Hist. d'Allemagne, 1440-1519.

Les conseils du Roi d'Espagne parurent si sages, si désintéressés à Maximilien, que sans rompre ouvertement avec Louis XII, il fit ajouter au traité, des clauses qui marquoient son irrésolution & la méfiance qu'on lui avoit inspirée. Cependant contre l'attente de l'Empereur, Louis XII souscrivit à ces nouvelles clauses, envoya, sous les ordres du fameux Général la Palice, une armée dans le Frioul, dont les François s'emparerent avant que les Vénitiens eussent songé à s'y défendre. Au lieu de s'assurer de cette conquête, l'Empereur envoya ordre à la Palice de marcher du côté de Vicence & de s'en rendre maître. La Palice obéit; mais à peine les François se furent éloignés du Frioul, que la République de Venise le recouvra & s'en mit en possession. Avant que d'arriver sous les murs de Vicence, la Palice avoit bien des difficultés à surmonter, beaucoup de places à réduire. Il s'empara de Castelnova, mais il n'avoit que peu de troupes, & ne voulant pas les commettre, ni entreprendre le siege de Trevise, il écrivit à Louis XII, lui rendit compte de l'état où il se trouvoit, & en reçut ordre de ne pas aller plus loin & de demeurer en repos, au-lieu même où il se trouveroit. Informé de l'inaction des François & de l'ordre qu'ils avoient reçu, Maximilien, déjà très-disposé à soupçonner le Roi de France, ne manqua par de se persuader que c'étoit comme l'avoit prévu Ferdinand, par jalousie, que Louis XII agissoit, & il n'attendit plus qu'une occasion de se venger. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Le Roi d'Arragon venoit de former une ligue contre la France avec le Roi d'Angleterre; il envoya offrir à Maximilien, s'il vouloit entrer dans cette ligue, d'assurer à Ferdinand d'Autriche son petit-fils les Duchés de Bourgogne & de Milan. Des propositions moins brillantes eussent déterminé l'Empereur à rompre ouvertement avec la France, & celles-ci le déciderent d'autant plus aisément, qu'il avoit la plus tendre amitié pour le Prince Ferdinand: il accepta volontiers les promesses du Roi d'Arragon & entra dans cette confédération qui paroissoit n'avoir pour but que la ruine de la France, tandis qu'au fond, les Princes qui l'avoient formée, ne songeoient tous, à l'exception de Maximilien, qu'à se tromper les uns les autres. Ainsi vit-on s'évanouir tous ces projets éblouissants de guerre & de conquêtes, plus vîte encore qu'ils n'avoient été formés; des événemens nouveaux les engagerent à conclure d'autres traités qui durerent tout aussi peu. Les confédérés se réunirent, se séparerent encore, pour se rapprocher de nouveau. Ils firent passer quelques troupes en Italie; y livrerent quelques combats & tous ces grands mouvemens & toutes ces intrigues n'aboutirent qu'à assurer à Maximilien Sforce le Duché de Milan dont l'Empereur lui donna l'investiture. (2)

Mésintelligence entre Maximilien & Louis XII. 1512-1513.

L'ame de ces diverses confédérations & le moteur de toutes ces guerres, le trop turbulent Jules II mourut enfin, & comme c'étoit lui qui jusqu'alors avoit le plus contribué à former entre les différens Souverains l'esprit de méfiance, de division & de haine, on espéra que sa mort rétabliroit le calme

Mort du Pape Jules II.

(1) Mariana, Hist. d'Esp. Liv. 30. (2) Bembo. Hist. Venit.

SECT. X. *Hist.* d'Allemagne, 1440-1519.

Léon X lui succede. 1514-1517.

qu'il s'étoit si fort attaché à troubler pendant son Pontificat. Léon X fut son successeur, & il commença par faire chérir & respecter ses vues de paix & de conciliation. On étoit alors bien éloigné de prévoir que le Pontificat de Léon X, qui paroissoit si paisible & si doux, feroit un tems d'orages bien funeste à l'Eglise. Animé, du moins en apparence dans ces beaux commencemens, du désir de réunir tous les Princes de l'Europe Chrétienne, il se donna, pour faire réussir ses beaux projets, les plus grands mouvemens; il offrit aux uns & aux autres ses médiations; mais les démêlés qui divisoient les Puissances étoient trop considérables & trop envenimés, pour qu'on put se flatter de les reconcilier. Aussi le Pape Léon X désespérant d'engager par ses pieuses exortations les Princes à se réunir, prit le parti de profiter de leurs contestations & de tirer les avantages qu'il pourroit de la mésintelligence qui divisoit les nations: il adopta, dans toutes ses parties, le plan formé par Jules son prédécesseur. Léon X étoit en effet trop éclairé pour ignorer que le St. Siege ne s'étoit aggrandi & n'avoit formé sa puissance qu'à la faveur des troubles survenus chez les différens peuples de la chrétienté, & que la constante maxime du St Siege, comme celle des anciens Romains, avoit été de susciter ces discordes, & de préparer des révolutions afin de mieux cimenter son pouvoir. La nouvelle conduite du Pape Léon X donna des violens soupçons à Louis XII, il démêla les vues du Souverain Pontife, & celui-ci comme s'il eut voulu justifier la sagacité du Monarque François, se ligua contre lui avec les Rois d'Angleterre, d'Arragon & le Chef de l'Empire. (1)

Par le traité de confédération que Léon X conclut avec les trois Monarques, il fut convenu qu'un an après que le traité feroit signé, chacun des Souverains ligués attaqueroit la France, & que le Pape porteroit la guerre en Provence & en Dauphiné, que l'Empereur feroit en même tems une incursion en Bourgogne, & que tandis que le Roi d'Angleterre attaqueroit ou la Guyenne ou le Languedoc, le Roi d'Arragon pénétreroit dans le Bearn: du reste les alliés convinrent que pour subvenir aux fraix de la guerre, le Roi d'Angleterre payeroit 100,000 écus d'or à l'Empereur, qui ratifieroit la ligue dans un mois, au-lieu que le Roi d'Arragon & le Pape ne la ratifieroient que dans deux: que quand même les deux Souverains ne la ratifieroient pas, les engagemens stipulés entre Henri VIII & le Chef de l'Empire, ne subsisteroient pas moins dans toute leur intégrité. Henri VIII persuadé que cette confédération étoit réellement formée contre le Roi de France, étoit bien éloigné de penser que c'étoit lui-même que ses prétendus alliés vouloient jouer. Le dernier cas prévu par le traité ne manqua pas d'arriver.

Ligue contre le Roi de France.

Ferdinand, le véritable auteur de cette négociation, désavoua ses Ambassadeurs, Léon X refusa de ratifier, & Maximilien, qui avoit reçu du Roi d'Angleterre de très-fortes sommes d'argent, allégua mille prétextes, & montra la plus grande lenteur à remplir ses engagemens. Le but que Ferdinand s'étoit proposé, en formant le plan de cette confédération, avoit été d'engager le Roi d'Angleterre dans de si énormes dépenses qu'il fût totalement hors d'état de se liguer contre Louis XII, & Henri VIII étoit encore trop jeune & avoit trop peu d'expérience pour démêler & éviter ce piege. (2)

(1) Rimer. Act. Publ. T. 13. (2) Guichardin. Liv. 12.

Hist. d'Allemagne, 1440-1519.

Nous avons vu dans un autre endroit de cette Histoire, comment la sage politique de Louis XII, parvint à dissiper l'orage qui le menaçoit de tous côtés (1).

Commencemens de la Doctrine de Luther.

Depuis longtems on se plaignoit en Allemagne, ainsi que dans tous les Etats de la chrétienté, de l'extrême avidité de la cour de Rome, de ses exactions, des mœurs peu régulieres du clergé, de la simonie exercée publiquement par le St. Siege & de mille autres abus. Wiclef, Jean Hus & Jerôme de Prague avoient indisposé les esprits contre Rome. Un homme plus hardi, parut alors & acheva la révolution que tant de circonstances avoient préparée. Cet homme étoit Luther, Moine Augustin, que Rome ne ménagea point assez & qui pourtant a détaché de Rome la moitié de l'Europe. Le Pape Léon X lui fournit lui-même l'occasion d'éclater. On sait qu'avec des talens supérieurs & un goût décidé pour les beaux arts, Léon X étoit de la plus grande ostentation: pour fournir à sa magnificence, il prodigua l'or & l'argent; il n'épargnoit rien pour monter & élever ses proches; sa sœur Olimpia lui demandoit sans cesse & sa cupidité n'étoit jamais assouvie. Il avoit épuisé les trésors que son prédécesseur avoit rassemblés & qu'il destinoit aux travaux commencés de l'Eglise de St. Pierre; ce superbe édifice devoit être le plus bel ornement de Rome: Léon X voulut avoir la gloire de finir cette majestueuse Eglise, du moins d'en poursuivre le bâtiment, & comme ses finances étoient épuisées, il publia des indulgences pour quiconque voudroit contribuer aux dépenses qu'exigeoit cet édifice, & à une croisade contre le Turc: le Pape malheureusement chargea l'Archevêque Albert, Electeur de Mayence du soin de faire publier ces indulgences en Allemagne, & de recevoir les fonds qu'elles produiroient. Soit qu'Albert fut trop occupé, soit qu'il crut cette commission trop au dessous de sa dignité, il la confia aux Dominicains: ceux-ci se mirent à prêcher la vertu des indulgences, ramasserent beaucoup d'argent & le consommerent en débauches: mais leur vie scandaleuse, leurs sermons fanatiques & le très-condamnable usage qu'ils firent des deniers qu'ils retiroient des imbécilles, les rendirent odieux. Jusqu'alors les Augustins avoient rempli ces sortes de commissions & ils s'en étoient acquités avec plus de décence, du moins extérieurement: irrités de la préférence donnée aux Dominicains, ils s'éleverent contre la fanatique doctrine de ces Religieux, relative aux indulgences. Martin Luther, Augustin encore plus hardi que ses confreres, parla non-seulement contre les Dominicains, mais contre les indulgences mêmes (2). La guerre qui s'étoit élevée entre ces deux ordres de Moines, s'enflamma. La cour de Rome prit fort imprudemment le parti des Dominicains; Luther n'en devint que plus irrité, & Rome, ou son Chef, ne fut point épargné dans ses sermons. Maximilien aussi imprudent que le Souverain Pontife, convoqua une diete à Augsbourg: son but principal étoit d'engager les Electeurs à nommer l'un de ses petits-fils son successeur à l'Empire; mais le prétexte de cette convocation étoit de pacifier la querelle qui s'étoit élevée entre les Dominicains & les Augustins. Son premier dessein ne réussit pas & sa demande en faveur d'un de ses petits-fils fut rejetée même assez durement. On en vint au sujet de la querelle con-

(1) Voyez notre Hist. de France, L. XXIII. Sect. VIII. Tom. XXXI. pag. 12 & suiv.
(2) Sleid. Lib. 1. Comment. Cochlæ. Descript. Luth.

SECT. X. *Hist.* d'Allemagne, 1440 1519.

cernant les indulgences, & Luther fut sommé de venir se justifier ou retracter ses dénonciations, il parut, non d'un air timide & soumis, mais bouillant de zele: la présence du chef de l'Empire & des Electeurs, ni celle du Cardinal Cajetan, Légat du Pape, ne le déconcerta pas, il refusa obstinément de retracter ses accusations ou ses écrits; pressé très-vivement & menacé par le Légat du Pape, il eut recours au stratagême, & dit, mais sans se retracter, qu'il vouloit bien soumettre sa doctrine au jugement de l'Eglise. Dès l'année suivante Martin Luther, comme s'il se fut repenti de cette apparence de douceur, fit afficher dans Augsbourg une déclaration par laquelle il appelloit du Légat Cajetan au Pape, & prit en même tems la fuite; quelques jours après il répandit un écrit dans lequel il déclaroit que le Pape n'étoit pas plus infaillible que son Légat, & celui-ci que les Dominicains; & il en appelloit de la décision du Pape à celle d'un Concile général.

Mort de Maximilien 1519.

Et son Caractere.

Cependant Maximilien très-affligé de n'avoir pû assurer l'Empire dans sa Maison, mit fin à la diete: il souffroit depuis quelques jours d'une fievre lente qui le minoit. Croyant que le changement d'air lui seroit plus favorable, il se fit transporter à Wels, dont le séjour ne lui fut pas plus salutaire, il y languit encore quelques jours & y mourut le 12e de Février 1519. Les faits que nous avons rapportés developpent suffisamment, ce nous semble, le caractere de Maximilien. Il y auroit de l'injustice à lui refuser quelques bonnes qualités, il fut doux, sans ambition, sensible à l'amitié, mais il n'avoit dans l'ame aucune sorte de fermeté, le caprice guida ses démarches bien plus que ses réflexions; timide dans l'adversité, il étoit rusé, faux même pour peu que la fortune le seconda, il ne faisoit nulle difficulté de manquer à ses engagemens, ou pour les éluder de les interprêter suivant ses intérêts; quoique avare il étoit des circonstances où on l'eût pris pour le plus prodigue des hommes. Nous avons dit avec quelle valeur il s'illustra dans la premiere année de son regne; mais aussi ce ne fut qu'alors qu'il se couvrit de gloire, il entreprit ensuite bien des guerres, mais, presque toujours trompé par ses généraux, il fit tout aux dépens de ses alliés & avec leurs troupes; on le trompoit fort aisément, & quoiqu'il reconnut qu'on avoit abusé de sa crédulité, ceux qui l'avoient trompé une fois, étoient assurés de le tromper aussi souvent qu'ils le jugeroient à propos. Du reste on assure que Maximilien fut un Prince éclairé, qu'il protégea les sciences & les arts, enfin qu'il cultiva les lettres lui-même, & à ce sujet on cite deux de ses ouvrages. Dans l'un sous le titre du Sage Roi, il écrivit l'histoire de sa vie, & celle de Frideric III son pere, mais il est assez difficile de comprendre comment la vie de Frideric & celle de Maximilien pourroient servir de modele à un Roi sage. L'autre ouvrage roule sur les *fortifications des places*, & sur les évolutions militaires, mais il ne s'agit point ici de juger Maximilien comme auteur, & nous ne pouvons nous dissimuler que s'il fut bon pere de famille, bon Prince, il fut très-foible chef de l'Empire. De Marie, Duchesse de Bourgogne son Epouse Maximilien eut deux fils, François qui mourut en bas âge, & Philippe, tige des deux branches de la Maison d'Autriche, établies l'une en Espagne & l'autre dans l'Empire; de Blanche Sforce, qu'il épousa par avarice

en seconde Nôces & qui mourut en 1511, Maximilien n'eut point d'Enfans. (1)

(1) Comme les disputes de Religion influerent beaucoup sur les évenemens du 16. Siecle nous avons cru devoir en tracer ici une esquisse légere d'après un Ecrivain moderne. Ce fut sous le regne de Maximilien que commencerent à se developper, sans qu'il y contribuat, ces disputes de la Religion qui agiterent si violemment celui de son successeur, & qui lui donnerent tant d'éclat. Le renouvellement des lettres, la multiplicité des livres, occasionnée par l'Imprimerie, avoient produit, non pas précisément l'amour des disputes, qui est commun à l'ignorance, comme à la science, mais l'envie de tout examiner, de tout approfondir, de tout juger par la raison. Wiclef, Jean Hus, Jérome de Prague s'étoient distingués par cette hardiesse; ils avoient laissé des partisans, qui sous le nom de Hussites s'étoient rendus redoutables à leurs souverains & plus encore aux ministres de la Religion Catholique. Ces Hussites s'étoient divisés en plusieurs associations, comme il arrive à toutes ses sectes; ils avoient pris les noms de Taborites, d'Orphelins, de Calixtains. Ces noms étoient ridicules; mais la bravoure de ceux qui les portoient & leurs victoires les rendoient respectables; tous étoient réunis dans leur animosité contre la cour de Rome & les défenseurs d'un culte qui leur paroissoit vomir des flammes; mais sur les autres points, il s'en falloit beaucoup qu'ils fussent d'accord.

Les Taborites avoient été presque exterminés par un Roi à qui ils faisoient ombrage; leurs restes se ranimerent sous la conduite d'un cordonnier qui les prêcha, les arma, & leur fit à la fois un plan de doctrine & de défense, il leur donna le nom de Freres de Bohême. Ce nouvel apôtre eut des successeurs non moins adroits. Pour augmenter leur pouvoir, ils amenerent une rupture entre les freres & le grand corps des Hussites, nommés Calixtains, parce que leur principale prétention étoit d'exiger l'administration du Calice pour la validité de la communion; les sectateurs du cordelier alloient plus loin; ils rejetoient plusieurs sacremens; ils recevoient la présence réelle; mais condamnoient d'adorer l'Eucharistie, parce que, disoient-ils, J. C. ne doit être adoré que dans le Ciel, à la droite de son pere: ils ne vouloient ni célibat, ni jeunes, ni prieres pour les morts, ni prêtres spécialement consacrés. Cependant ils conservoient la Messe; mais ils la disoient avec du pain levé & presque sans autre priere que l'oraison dominicale. Les Calixtains savoient que le Roi Ladislas panchoit pour eux; ils lui déférerent les freres de Bohême. Ceux-ci ne se sentoient pas encore appuyés suffisamment: ils tâcherent d'éblouir la Cour par une profession de foi spécieuse qui paroissoit assez conforme au dogme Catholique, mais ils ne réussirent point. Ladislas promulga contre eux des édits séveres. Le mécontentement qui en fut le fruit troubla son regne & prépara des partisans zélés à Luther, quand on le vit soutenir à peu près les mêmes opinions auxquelles les freres de Bohême étoient attachés. L'envie de disputer étoit si générale ainsi que le partage des opinions, qu'elle s'étendoit même en d'autres pays où l'on ne songeoit point à attaquer le dogme. On avoit vu les Catholiques se diviser à Cologne & enfin dans toute l'Allemagne, au sujet de quelques livres des Juifs, espece de Romans absurdes enfantés par le délire des Rabbins & très-indifférens à la Religion.

Un homme, célebre alors par son érudition, nommé Jean Reuclin s'en étoit déclaré protecteur, peut-être pour prouver qu'il entendoit l'Hébreu. Reuclin avoit été employé dans des affaires importantes: comme savant & comme ministre il avoit des jaloux & des ennemis. Un dominicain de Cologne, Inquisiteur, imagina pour le mortifier, de faire bruler les livres qu'il approuvoit. Un Juif apostat, dans le dessein de faire sa cour au Jacobin, écrivit contre les livres de sa nation; il en fit un intitulé le *Miroir manuel*, pour prouver qu'on avoit raison de les condamner au feu. Reuclin répondit par un *Miroir oculaire* où il soutint la proposition opposée. L'inquisiteur prononça contre l'ouvrage du protecteur la même peine que contre les protéges, & le fit insulter de nouveau dans un autre libelle appellé le *Tocsin*. Tous ces ridicules écrits étoient dignes du fond de la querelle, & pour comble de puérilité on employoit autant d'intrigues & de manœuvres que s'il s'étoit agi du fond même de la Religion: le procès fut instruit en cérémonie en cour de Rome: la faculté de Théologie de Paris rendit des décrets avec appareil, & tout ce fracas aboutit à ne rien décider. Reuclin cessa de défendre les livres des Juifs quand il crut n'en avoir plus besoin pour sa gloire; & comme il mourut peu après dans la misere, on cessa aussi de les bruler. Ces petites dissentions soutenues de part & d'autre avec tant de chaleur animoient les esprits; elles les

SECTION XI.

Histoire d'Allemagne, depuis la mort de Maximilien I, en 1519, *jusques à l'abdication de Charles-Quint, en* 1519-1558.

SECT. XI. *Hist.* d'Allemagne, 1519-1558.

Année 1519. *Concurrence de Charles Roi d'Espagne & de François I, Roi de France.*

Après la mort de Maximilien il y eut un interregne de quelques mois, pendant lesquels les Electeurs de Saxe & du Palatinat prirent selon l'usage, les rênes du Gouvernement, en qualité de Vicaires de l'Empire. L'Archiduc Charles, qui s'étoit déjà mis en possession sans obstacle de ses Royaumes d'Espagne, & qui avoit tenté de se faire élire Roi des Romains du vivant du feu Empereur, tourna tous ses regards vers la couronne Impériale; mais il trouva un concurrent redoutable dans le Roi de France, François I. L'ambition de ce Prince, qui n'avoit alors que vingt-sept ans, ses succès à la guerre, son caractere haut, fier & courageux l'aveuglerent sur une entreprise qui ne pouvoit guere se concilier avec sa propre tranquillité & le bonheur de ses peuples: chacun avoit ses partisans & ses ressources, mais celles de Charles paroissoient bien plus fécondes, soit par ses grandes possessions en Allemagne, soit par les rélations particulieres qu'il s'y étoit menagées de longue main, soit par le zele & l'habileté de ses agens. Ces Princes couvroient l'un & l'autre leurs prétentions du voile du bien public, & sous prétexte de maintenir la liberté du Corps Germanique, parurent d'abord ne vouloir employer que la voye des négociations: heureux s'ils s'en étoient tenus à des dispositions aussi honnêtes !

Les Puissances voisines de l'Empire jouissoient depuis quelque tems ou du moins avoient paru jouir des douceurs de la paix. Le Pape Léon X. qui n'aspiroit qu'à étendre sa puissance temporelle, suivant les circonstances, tournoit toute son adresse à faire échouer les deux prétendans; il agissoit en secret, de crainte de se faire des ennemis trop dangereux, s'il eut fait connoître ses véritables dispositions. Il craignoit également Charles, maître du Royaume de Naples, & François I, comme Duc de Milan. Les allarmes du Roi d'Angleterre étoient calmées sur les conquêtes des François en Italie. La Cour de France étoit au comble de ses vœux, par la naissance d'un Prince, qui devoit remplir les espérances de la nation. L'Espagne commençoit à respirer sous le regne de son nouveau maître: lorsque les intrigues des deux aspirans au trône Impérial, vinrent troubler un calme si nécessaire au bonheur des Peuples.

Intrigues de François I.

François I ne se dissimula pas toutes les difficultés qu'il auroit à vaincre pour parvenir à l'Empire; il sentoit bien que si les Rois de Hongrie, de Bo-

disposoient à discuter, non moins vivement des objets plus importans; & dès que Luther parut décidé à livrer à l'Eglise Romaine des attaques sérieuses, il trouva des partisans ardens & prêts à seconder ses efforts. On a vu ses commencemens sous le regne de Maximilien; il n'avoit fait encore que s'annoncer: ce fut sous son successeur qu'il se montra à découvert, & que sa doctrine prit des racines si profondes, qu'il y a apparence quelle se soutiendra, du moins autant que le Catholicisme. V. *Linguet.* Hist. Univ. du XVI. siecle.

hême & de Pologne, se déclaroient contre lui, ils donneroient une grande prépondérance à son rival. Il résolut donc d'obtenir de ces Princes, une neutralité absolue. Il envoya en Pologne pour représenter & exagerer même au Roi, les griefs qu'il pouvoit avoir contre la maison d'Autriche. (1) Mais, ni Sigismond, (2) qui régnoit alors en Pologne, ni Louis son neveu, Roi de Hongrie & de Bohême, ne parurent fort touchés de ses représentations. (3) Les Hongrois sur-tout qui dans ce moment se trouvoient épuisés par les guerres qu'ils avoient soutenues contre les Turcs, craignirent de se brouiller avec la maison d'Autriche & de troubler une paix qui leur donnoit le tems de réparer leurs forces. Toutes ces Puissances annoncerent clairement qu'elles n'étoient nullement disposées à traverser l'élection de Charles à l'Empire. François I, mettant en œuvre toutes les ressources de l'intrigue, n'eut pas honte de s'adresser aux Suisses qu'il venoit d'humilier; il députa vers eux, leur fit tout promettre, mais les Suisses plus fiers & plus grands dans cette occasion que leur vainqueur, déclarerent qu'ils avoient promis par le dernier traité conclu avec la France, de ne point se mêler des affaires de l'Empire. Ils firent même plus, car ils écrivirent bientôt après au college Electoral, pour le supplier d'exclure François I, pour peu qu'on eut à cœur de conserver la liberté du Corps Germanique. (4) Le Pape Léon X. dépêcha Robert Ursin, Evêque de Reggio à Francfort, pour se concerter en apparence avec le Ministre du Roi très-chrétien, mais avec ordre en même tems de n'agir que suivant les dispositions du College Electoral. Ce Prélat qui aimoit naturellement les François, travailla au contraire à attirer au parti de François I, l'Electeur de Brandebourg, qui devoit même entraîner le suffrage de l'Archevêque de Mayence: avec ce nouvel appui, ce Monarque conçut les plus belles espérances. Il se croyoit assuré de l'Electeur de Trêves. Il avoit envoyé à son Ministre Bonnivel, l'argent nécessaire (5) pour acheter une quatrieme voix; il ne lui manquoit donc rien pour obtenir l'Empire.

Hist. d'Allemagne, 1519-1558.

(1) Eberhard, Collect. Script de electio. Car. V.

(2) Sigismond avoit succédé à Alexandre son frere, à l'âge de 40 ans. La Pologne avoit beaucoup perdu de sa puissance, de sa gloire & de son ancien éclat. Sigismond avoit toutes les grandes qualités qui étoient nécessaires pour rendre à un Royaume son premier lustre. Il étoit reconnu pour un Prince rempli de courage & de valeur & d'une sagesse consommée: on raconte de lui des prodiges de force.

(3) Ladislas, Roi de Hongrie, avoit fait en 1515, un traité par lequel, au défaut d'hoirs mâles, Anne sa fille, promise à Charles d'Autriche succéderoit aux Royaumes de Hongrie & de Bohême; ce qui privoit le Roi de Pologne & ses enfans de pouvoir succéder à ces deux couronnes. François I offroit de faire casser ce traité, si ce Prince vouloit venir à son secours. Voy. *Mansen in vit. Car. V.*

(4) Quoique ces Peuples eussent desiré de voir monter au trône impérial, un Prince dont les domaines fussent moins étendus, alors cependant leur haine pour la nation Françoise les détermina à donner la préférence au Roi d'Espagne, & à traverser les prétentions de François I. Voy. *Sabinus.* Les Vénitiens au contraire voyoient clairement qu'il seroit de leur intérêt de s'opposer aux succès des deux concurrens; mais leur jalousie contre la Maison d'Autriche, dont le voisinage & l'ambition avoient été si funestes à la grandeur de leur République, les décida à se déclarer en faveur du Roi de France.

(5) Comme la ressource prompte & commode de faire passer de l'argent par des lettres de change étoit peu connue alors (1519), les Ambassadeurs de France voyageoient avec une suite de chevaux, chargés d'or. Appareil de corruption peu honorable au Prince à qui il appartenoit, & honteux pour ceux à qui il étoit destiné. *Voy. les mémoires de*

SECT. XI. *Hist.* d'Allemagne, 1519-1553.

Mais le succès ne répondit pas à des espérances qui paroissoient si bien fondées. Ce Prince ignoroit les démarches & les ressources de l'Archiduc, il avoit beau se persuader que les Electeurs craindroient de se donner un chef, qui régnoit sur les plus grandes & les plus riches Provinces d'Allemagne ; les manœuvres secretes des négociateurs qui travailloient pour Charles, l'emporterent sur toute autre considération. (1) Albert de la Mark, Seigneur de Sedan, & son frere Evrard, Evêque de Liege, furent les principaux auteurs de cette intrigue. (2) Mécontens de la France, ils allerent offrir leurs services à Charles d'Autriche, qui les accueillit avec le plus grand empressement. Le Prince entrevit sans beaucoup de peine, que leur défection ruineroit infailliblement les prétentions de son rival, puisque c'étoit par leur canal, que le Roi de France espéroit d'acquerir les suffrages des quatre Electeurs dont il s'étoit déjà flatté, & qui lui étoient nécessaires pour parvenir à l'objet de ses vœux. Ces deux Seigneurs commencerent par gagner à leur parti, le fameux Francisque Sickingen, (3) qui par ses correspondances secretes avec les cercles de l'Empire & par ses talens pour les négociations, pouvoit faire pancher la balance du côté qu'il voudroit favoriser. Le premier effet de leurs démarches combinées, fut d'abord de détourner l'Electeur de Mayence, de se rendre aux sollicitations de François I. Pour mieux se l'attacher, ils lui persuaderent de mettre sur les rangs son frere l'Electeur de Brandebourg. On lui promit que si l'Archiduc ne pouvoit parvenir à l'Empire, on lui procureroit la voix de Bohême. Ils s'adresserent ensuite à l'Electeur de Saxe & à Louis, Comte Palatin, & ceux-ci promirent leurs suffrages à Charles.

Intrigues de Charles.

Les

Fleuranges. Dans notre siecle tout au moins aussi corrompu, on cache mieux ces moyens de séduction; mais par malheur les employe t-on d'avantage, & sur des ames viles plus efficacément en plusieurs autres occasions; car malgré les largesses de François I, la plûpart des Electeurs ne consultoient que le bonheur de l'Empire & les suites d'une élection précipitée ou peu réfléchie; moins touchés de leur avantage particulier, que des inconvéniens qu'ils voyoient de part & d'autre, ils firent tous leurs efforts pour se soustraire également aux importunités des deux concurrens & à la nécessité d'opter entr'eux. „ Ils auroient voulu, dit un de nos Ecrivains, ne se point laisser emporter par des „ impressions étrangeres dans un choix qui sembloit devoir être libre." Si le hazard de la naissance, peut faire tomber les trônes héréditaires à des Princes qui n'ont pas les qualités nécessaires pour gouverner; la corruption & la violence ne mettent que trop souvent les couronnes électives sur des têtes indignes de les porter: inconvénient pour inconvénient, celui des successions est préférable; il évite du moins les intrigues presque toujours suivies de guerres funestes, occasionnées par la vengeance & le dépit du concurrent rejeté.

(1) *Hist. Elect. Part. II.* (2) Chapeauville *de Epis. Leod.* Mém. du Bellay.

(3) Sickingen étoit un Gentilhomme de l'Alsace, qui s'étoit acquis une grande réputation à la guerre, soit contre la Ville de Metz, soit contre le Landgrave de Hesse, & les Abbés de Fulde. Il avoit été prévenu sur le dessein de François I, par Buisson, gentilhomme du Dauphiné, qui le persuada de faire un voyage en France à ce sujet, où il fut magnifiquement traité en présens & en pensions; mais comme on ne lui témoigna pas toute la confiance à laquelle il s'étoit attendu pour cette affaire, il s'en retourna peu satisfait & bien décidé de rompre avec la France à la premiere occasion: quelques démêlés d'intérêt avec les Marchands de Milan, lui en fournirent bientôt le prétexte, & Robert de la Mark lui ayant offert de le comprendre dans le traité qu'il négocioit avec la Maison d'Autriche, il passa avec lui au service du Roi d'Espagne. *Voy. Chr. Mss. de Metz, Hist. de Lorraine, Mém. de Fleuranges.*

Hist. d'Allemagne, 1519-1555.

Assemblée des Electeurs à Francfort.

Les Electeurs s'assemblerent quelque tems après à Francfort, pour commencer la diete : Les deux Princes concurrens envoyerent, chacun de leur côté, des Ambassadeurs afin de soutenir leurs prétentions. Le souverain Pontife (1) crut devoir y envoyer aussi un Nonce avec des instructions rélatives à la politique Pontificale. Le Roi d'Angleterre même (2), prévoyant bien que l'election souffriroit de grandes difficultés pour l'un où l'autre des compétiteurs qui étoient sur les rangs, députa un Ambassadeur à la diete. Il espéroit que dans le conflit des deux concurrences, il pourroit y avoir moyen de réunir le plus grand nombre des voix. Mais la négociation étoit si avancée & les partis si décidés, qu'il n'auroit eu que la honte de s'être compromis, s'il eut persisté plus longtems, malgré l'assistance de Léon X, qui n'étoit disposé ni pour Charles ni pour François.

Le trône Impérial est offert à l'Electeur de Saxe.

Les suffrages demeurerent quelque tems indécis entre ces deux Monarques; le Comte Palatin & l'Electeur de Trêves se tinrent d'abord fermes pour le Roi de France; d'un autre côté l'Archevêque de Mayence & l'Electeur de Brandebourg ne vouloient point abandonner le parti de l'Archiduc, desorte que si l'ennui des pourparlers inutiles, & de rester à Francfort sans rien conclure ne les eut déterminés à se réunir, l'élection auroit encore été retardée. (3) Ils résolurent donc, pour mettre les deux compétiteurs d'accord, de ne nommer ni l'un ni l'autre, comme étant étrangers, & d'offrir la couronne Impériale à Frideric, Electeur de Saxe, Prince de leur nation & surnommé *le sage*, à cause de son rare mérite ; mais sa modestie & son peu d'ambition lui firent refuser une dignité, dont il redoutoit les dangers. Après avoir demandé deux jours pour se consulter, il s'excusa dans un long

(1) Le Pape Léon X, également célebre par ses talens politiques & par son goût pour les arts, fut le seul Prince de ce siecle, qui observa les mouvemens des deux contendans avec une attention vraiment éclairée. L'autorité des Papes & la Jurisdiction Impériale étoient à portée de se croiser en tant d'occasions; les plaintes réciproques d'usurpation étoient si multipliées; la sureté des domains de l'Eglise dépendoit si fort de la foiblesse de ses voisins, & si peu de ses propres forces, qu'il n'y avoit rien de plus redoutable pour la cour de Rome qu'un Empereur, qui joindroit à une grande puissance un génie entreprenant. Un Roi d'Espagne & de Naples, maître du nouveau monde, lui paroissoit aussi dangereux & allarmant sur le trône de l'Empire qu'un Roi de France, Duc de Milan, Seigneur de Gênes. Il falloit autant de prudence que d'adresse pour traverser deux rivaux si puissans sans rien risquer. Léon employa l'un & l'autre; mais il vit échouer toutes ses mesures par le peu d'intelligence de ses agens: Malgré toutes les ruses de sa politique, il laissa entrevoir quelque partialité pour l'Empereur, en lui accordant une dispense de posséder l'Empire & le Royaume de Naples, quoique cela fut contraire aux conditions sous lesquelles il avoit donné l'investiture de ce Royaume. Il est vrai que Charles avoit fait tout ce qui dépendoit de lui pour le gagner, tant par sa docilité à se faire absoudre de son serment & des censures qu'il avoit encourues en épousant les deux cousines, qu'en renouvellant sa promesse de payer chaque année, sept mille ducats de redevance au Saint Siege, d'entretenir deux galeres pour la défense des côtes de l'Etat Ecclésiastique, & de rendre tous les malfaiteurs sujets de cet Etat qui se réfugieroient dans les Etats Napolitains.

(2) Henri VIII avoit autant d'intérêt & plus de moyens pour empêcher les deux contendans d'acquerir une nouvelle dignité, qui les éléveroit si fort au dessus des autres monarques ; il sentit sa vanité vivement blessée de se voir exclus de cette glorieuse lice, il s'y présenta; mais on s'excusa sur ce qu'il avoit annoncé sa prétention trop tard: il parut satisfait de cette raison, & content d'avoir fait le fastueux étalage de son importance, il ne parut plus dès lors prendre aucune part à cette grande querelle ni pour ni contre.

(3) *Thuan. Libr.* 2. Hist. Belle forest. *Liv.* 9. *Salin. in Hist. Elec.*

SECT. XI. *Hist.* d'Allemagne, 1519-1558.

discours, en désignant Charles V à sa place (1). Il leur représenta ce Prince, comme rempli des plus belles qualités, jeune, vigoureux, porté naturellement aux grandes actions, généreux, magnifique, connoissant bien le metier de la guerre, capable de soutenir tous les droits de l'Empire, jaloux d'acquerir de la gloire, en un mot digne petit-fils de Maximilien, qui n'avoit rien négligé pour son éducation. D'un autre côté Frideric fit entendre que quoiqu'on ne put pas dissimuler que le Roi de France n'eut du mérite & de la valeur, étant cependant élevé en France, il ne devoit avoir aucune connoissance ni de la langue ni des mœurs Allemandes ; que le caractere François étant totalement opposé au caractere Allemand, on devoit se méfier d'un Prince né dans un pays où la monarchie est absolue, & qu'il pourroit bien un jour reduire les Etats & les Princes d'Allemagne au même état ou sont aujourd'hui les Ducs & les Pairs en France. Malgré ces représentations, on continua les plus vives instances auprès de Frideric, & voyant qu'il persistoit dans son refus, on le pria de choisir celui qu'il croyoit en conscience le plus propre à supporter le poids de la couronne Impériale, & on promit de s'en rapporter à son choix. Sur quoi après s'être excusé de nouveau, se voyant pressé plus fortement, il protesta sur son honneur & sur sa conscience qu'il ne connoissoit personne plus digne de l'Empire que Charles V.

Il le refuse & désigne Charles.

Cependant le Roi de France trouva aussi un puissant défenseur dans Richard, Electeur de Trêves. Cet Archevêque réfuta en détail les imputations faites à François, & le justifia sur tous les points. Il représenta avec force au College Electoral, que si l'on donnoit la préférence au Roi d'Espagne sur celui de France, on exposeroit l'Italie aux plus grands troubles, & que Charles en voulant recouvrer le Milanez, ce qu'il ne manqueroit pas d'entreprendre, exposeroit les plus belles provinces de l'Empire à tous les fléaux de la guerre, tandis que les Turcs réuniroient toutes leurs forces pour fondre sur la Hongrie; mais toutes ces belles raisons ne firent que glisser sur des esprits prévenus. Le Prélat Electeur finit par laisser par écrit ses protestations contre tout ce qui se feroit en faveur de l'Archiduc d'Autriche (2). Le Duc de Saxe au contraire ayant fait enrégistrer le même jour son suffrage en faveur de Charles, partit le lendemain après avoir refusé un présent de trente mille florins d'or (3) que l'Ambassadeur d'Espagne lui avoit fait porter. Un pareil désintéressement parut surprenant à toute l'Allemagne (4). Cependant les autres Electeurs s'assemblerent pour consommer l'élection de Charles; mais avant d'aller plus loin ils crurent nécessaire, autant pour servir de rempart à la liberté Germanique, que pour servir de base au Gouvernement de l'Empire, de dresser un corps d'Articles dont le Prince jureroit l'observation avant son couronnement (5). Ce n'étoit pas ainsi qu'on en avoit agi

Désintéressement de l'Electeur de Saxe.

(1) Sleidan. *in Comment. de statu Relig. & Reipub.* (2) *Sabin. Hist. Elect.* Sleidan. p. 22.

(3) Le Roi d'Espagne & ses Ministres n'avoient offert cette somme que comme une gratification pour le moment, bien résolus de faire bien davantage dans la suite. Sur le refus formel de l'Archiduc, ils le prierent de permettre du moins qu'on distribuât dix mille florins à ses domestiques; il répondit que s'il apprenoit que quelqu'un d'eux eut reçu seulement un Schelin, il le chasseroit sur l'heure.

(4) Eras. *in Epist. Langh Chron.* (5) Struvius, périod. 10. Annales du Gouvernement Germanique.

avec les autres Empereurs. On leur faisoit seulement prometre de faire *bon usage de leur charge*; car tel étoit le style des dietes, & c'est sous ce simple rapport qu'étoit considérée la dignité impériale; mais comme les Empereurs avoient été jusqu'alors la plûpart Princes Allemands, on supposoit qu'ils étoient parfaitement instruits de l'esprit du Gouvernement & de la maniere de conduire les rênes de l'Empire. D'ailleurs quelque penchant que les Electeurs eussent à favoriser Charles; quelques fortes que fussent les brigues qui l'élevoient à l'Empire, ils ne pouvoient pas se dissimuler que ce Prince ne fut assez mal instruit des constitutions du corps Germanique: ils avoient tout lieu de craindre que les étrangers, Espagnols ou autres auroient bientôt toute l'autorité dans son conseil, & que son caractere ambitieux & remuant, ne le portât bientôt à des entreprises téméraires qu'il ne pourroit soutenir qu'en épuisant toutes les forces de l'Allemagne. C'est dans cet esprit, & pour avoir du moins l'apparence de veiller aux intérêts de leur nation, qu'ils dresserent une capitulation en 34 articles, dont nous analisons ci-bas les principaux, parce qu'elle sert aujourd'hui de loi fondamentale (1).

Hist. d'Allemagne, 1519-1558.

Capitulation que Charles est obligé d'accepter.

A l'ombre de cette espece de sauve-garde, les Electeurs procéderent à l'élection de Charles d'Autriche. Ils envoyerent ces articles aux Ambassadeurs du Roi d'Espagne, pour les approuver & les signer au nom de leur maître, ce qu'ils firent; après quoi s'étant assemblés à Gelnhausen, ils entamerent leur derniere délibération: les Electeurs de Cologne, de Mayence & de Brandebourg, suivis des députés de Bohême & de Saxe, donnerent hautement

(1) Charles V. s'y engagea: I. *Envers le Corps Germanique en général*; de garder inviolablement la Bulle d'or; de ne pas conférer ultérieurement les fiefs qui échoiroient à la couronne Impériale, mais de les y réunir & d'en consolider la jouissance avec la directe: de ne conférer les charges de l'Empire qu'à des Allemans: de ne point donner des dispenses contre le droit commun: de ne se servir dans les actes de l'Empire que de la langue Allemande ou Latine: de ne mettre personne au ban de l'Empire sans forme judiciaire, c'est-à-dire sans avoir été condamné par la Diete ou par la Chambre Impériale. II. *Envers ce même Corps assemblé en Diete*; de n'en rassembler aucune sans le consentement des Electeurs, ni hors des terres de l'Empire: de la maintenir invariablement dans l'exercice de la Puissance législative, tant pour faire de nouvelles loix, que pour en changer, confirmer ou renouveller des anciennes: pareillement dans le droit d'entretenir la paix publique, ainsi que dans ceux de faire guerre ou paix au nom de l'Empire: de porter des réglemens en fait du commerce & de la monnoye: d'arrêter des contributions, régler les contingens & prescrire la maniere de les percevoir: de juger les causes personnelles des Etats: & enfin dans l'administration de la haute Police de l'Eglise. III. *Par rapport aux Electeurs en particulier*; de ne point les gêner dans la faculté de s'assembler collégialement: de les consulter & demander leur consentement, pour faire des alliances au nom de l'Empire; pour aliéner, engager ou transporter à un tiers quelques parties du Domaine de la couronne; pour convoquer des dietes; pour créer des péages, ou pour en proroger ou augmenter; pour déclarer la guerre au nom de l'Empire & pour imposer des contributions extraordinaires, (supposé, dans ces deux derniers cas qu'une nécessité pressante ou d'autres raisons majeures, ne lui permissent pas de prendre l'avis d'une diete générale): enfin de maintenir les Electeurs dans le droit d'élire librement les Empereurs, sans chercher d'aucune maniere à rendre l'Empire héréditaire dans sa famille. IV. *Envers tous les Etats en général & chacun en particulier*; de leur conserver tous les droits de souveraineté ou de supériorité territoriable, qu'ils avoient légitimement acquis; de ne point souffrir qu'aucun de ces droits fût autrement attaqué, que par les voyes de la Justice ordinaire: & de ne les point faire citer ni traduire devant d'autres Tribunaux que ceux de l'Empire. *V. Gold. Polit. Imp. Limnæus Stat. & rescr. Imper. Corps Diplomat. & Barre, Hist. d'Allem.* dans cette année.

SECT. XI. *Hist.* d'Allemagne, 1519-1558.

leurs suffrages; il n'y eut que Louis, Comte Palatin & l'Archevêque de Trêves, qui imaginerent de faire quelque représentation en faveur de François I; mais il n'étoit plus tems, l'Election de Charles étoit résolue; on les intimida si fort (1) qu'ils furent contraints de se taire. L'Archevêque de Mayence convoquant la diete solemnellement à Francfort, le Roi d'Espagne y fut proclamé Empereur, selon les formes accoutumées, sous le titre de Charles V du nom; il est aisé de concevoir la joye que ressentit ce Prince, en apprenant une nouvelle qui flattoit si agréablement son ambition. Ce fut dans ce moment qu'il conçut ces vastes projets qui séduisirent son imagination & qui étonnerent toute l'Europe. Le Comte Palatin, un des Electeurs fut député bientôt après, pour porter au nouvel Empereur, le decret de son élection, approuvé de la noblesse & du peuple; mais comme il eut les vents contraires, il ne put arriver en Arragon qu'au mois de Novembre. Charles étoit alors à Saragosse. Il y reçut le député de la diete avec tous les honneurs dûs à sa qualité, l'Electeur finit son compliment en le suppliant de se rendre en Allemagne le plutôt qu'il pourroit, sous prétexte que les affaires de l'Empire demandoient sa présence.

Mécontentement des Espagnols.

Mais Charles avoit bien d'autres mesures à garder. Son élevation à l'Empire n'avoit pas été fort agréable à ses anciens sujets, les Espagnols; ils entrevoyoient avec raison que cette nouvelle dignité les priveroit bientôt de la présence de leur Souverain, pour les livrer au Gouvernement d'un Vice-Roi & de son Conseil; ils prévoyoient que leurs trésors seroient prodigués pour soutenir l'éclat d'un trône étranger, & que leur sang même couleroit pour des querelles étrangeres. Ils auroient bien voulu renouveller l'exemple de leurs ancêtres, qui s'opposerent hardiment à ce qu'Alfonse le Sage allât prendre possession du trône Impérial; (2) mais Charles, sans aucun égard au murmure de ses sujets, déclara hautement qu'il étoit décidé à passer en Allemagne pour s'y faire couronner. Cette résolution répandit une sombre inquiétude dans la nation; son mécontentement éclata dans le refus que fit le clergé de payer le dixieme du revenu de tous les bénéfices ecclésiastique de la Castille, que le Pape avoit accordé au Roi. Le prétexte de ce refus étoit fondé, sur ce que cette espece de tribut ne devoit avoir lieu que dans le tems où la Chrétienté seroit réellement attaquée par les infideles. Le Souverain Pontife eut beau mettre le Royaume en interdit, on eut peu d'égard à cette censure, dont Charles lui-même se hâta de demander la révocation. (3)

Le Clergé d'Espagne refuse de payer les décimes.

Lorsque ce Prince s'étoit rendu en Espagne, il avoit aussi trouvé de gran-

(1) On assure que le Comte Palatin avoit reçu beaucoup d'argent de la Cour de France. *Voy. Mém. de Fleurange.* On lui fit craindre que les troupes de la ligue de Suabe, qui avoient pourchassé le Duc de Wirtemberg, se jeteroient sur le Palatinat; s'il refusoit son suffrage à Charles V. D'autres disent mal-à-propos que ce fut là une des raisons qui porterent Frideric le sage à refuser la couronne impériale, & à se déclarer pour Charles. *Confrontez Robertson.* Hist. & *Leti.* Vie de Charles V.

(2) Dans une assemblée des Etats de Castille, il fut défendu à Alphonse le sage, de sortir du Royaume pour aller se faire couronner Empereur d'Allemagne; & suivant les formes des constitutions Germaniques, l'Empereur ne pouvoit exercer aucun acte de Jurisdiction & d'autorité avant d'avoir été couronné publiquement. *Voy. Sabinus.*

(3) P. Mart. Ferreras, & notre Hist. d'Esp. Sect. XIV. Tom. XXIX. pag. 7. *& suiv.*

des difficultés dans le caractere des Castillans & des Arragonois, jaloux à l'excès de leurs privileges; ils voyoient avec peine que les Conseillers Flamans & Allemans, attachés au service de l'Empereur, ne cherchoient qu'à leur porter quelqu'atteinte; ils craignoient qu'on ne fît revivre certaines prétentions que les Allemans avoient fait valoir autrefois sur les Provinces d'Espagne, en soutenant que ce Royaume, ayant dépendu de l'ancien Empire Romain, devoit relever de celui d'Allemagne, qui avoit succédé aux droits de Rome; mais Charles ne tarda pas à dissiper ces soupçons, il fit publier une loi par laquelle il déclara que l'Espagne étoit absolument indépendante & entierement séparée de l'Empire; ce Prince auroit fait encore de plus grands sacrifices pour pouvoir pacifier toutes choses, pendant le voyage qu'il alloit entreprendre & qui lui étoit si nécessaire pour affermir sa puissance. (1) Dom *Antonio d'Acugna*, Evêque de Zamora, *Juan de Padille* & *Juan de Bravo* s'efforçoient d'accréditer les bruits qui s'étoient répandus au sujet du départ de l'Empereur, qui ne devoit plus, disoit-on, retourner en Espagne, & qui devoit faire de son Royaume une province dépendante de l'Empire, sous le gouvernement d'un Vice-Roi. Charles que ces faux bruits inquiétoient, convoqua l'assemblée des Etats de Castille & d'Arragon, déclara qu'il avoit nommé pour Gouverneur en son absence le Cardinal Adrien, & un conseil composé des Seigneurs qu'il désigna, tous Espagnols, Castillans ou Arragonois. Il témoigna les plus grands regrets de la nécessité où il étoit de s'absenter, mais il laissa aux Etats à juger eux-mêmes, s'il pouvoit s'en dispenser dans les circonstances où il se trouvoit. Il fit sentir la conséquence dont-il étoit pour lui de partir au plutôt. Il représenta qu'outre l'Espagne, il avoit possédé jusques alors plusieurs Etats; & que quoique ses sujets d'Allemagne, d'Italie & des Pays-Bas, lui fussent très-chers, il ne leur avoit jamais marqué de préférence sur les Espagnols qu'il chérissoit également; & qu'à l'égard de l'Empire, quelque flatté qu'il fut d'une dignité qui réhaussoit encore l'éclat de la couronne d'Espagne, ils n'auroient jamais à se plaindre d'aucun mécontentement, se regardant comme le pere de tous les Peuples qui lui étoient confiés, sans distinction. Cependant il sentit bien que son départ ne pouvoit pas être aussi prompt qu'il l'auroit désiré, & que cette absence pourroit indisposer les Allemands. Dans cette conjoncture il renvoya le Comte Palatin, qui lui avoit porté la nouvelle de son élection, avec une lettre, par laquelle il marquoit aux Electeurs toute sa reconnoissance, leur protestant qu'il ne prenoit les rênes du Gouvernement de l'Empire, que pour chercher les occasions de procurer au Corps Germanique & au College Electoral la gloire & les avantages qui dépendroient de lui.

L'Empereur travaille à se concilier les Esprits.

Assemble les Etats de Castille.

Charles ne songea plus qu'à faire préparer la flotte qui devoit le conduire dans les Pays-Bas. Il choisit quelques Seigneurs qui devoient l'accompagner dans ce voyage: mais il laissà en Castille ceux qu'il crut les plus dévoués à

Départ de Charles V.

(1) C'est par ce motif qu'il ferma les yeux sur l'esprit de revolte, qui excita les Autrichiens, mécontens des officiers qu'on leur avoit donnés pour les gouverner, & sur le soulevement des huit Jurisdictions dépendantes de la maison d'Autriche, dans le pays des Grisons. Nous parlerons ailleurs de la guerre sanglante que se firent alors l'Evêque de Hildesheim & Eric de Brunswic, à raison des brigandages de Burcard de Saldern, que les Princes de la maison de Brunswic, paroissoient soutenir contre l'Evêque.

SECT. XI. *Hist. d'Allemagne, 1519-1558.*

ſes intérêts & les plus capables de prévenir & de calmer les troubles dont il croyoit être menacé. Il s'embarqua le 15e du mois Mai, & malgré les vents contraires qui le retardoient, il arriva en peu de jours ſur les côtes d'Angleterre. La cour de Londres qui ne l'attendoit pas, parut fort ſurpriſe; mais le Cardinal Wolſey, qui avoit menagé cette viſite & qui en étoit convenu ſecretement avec Henri VIII, obtint la permiſſion d'aller complimenter l'Empereur à Douvres, où il s'étoit arrêté pour ſe raffraichir. Le Monarque Anglois s'y rendit auſſi le lendemain & ils prirent enſemble la route de Cantorbery, où Henri fit venir la Reine, qui témoigna la plus grande ſatisfaction de voir l'Empereur ſon neveu, qu'elle n'avoit jamais eu le plaiſir d'embraſſer. Charles V employa tous les reſſorts de ſa politique, pour détourner le Roi d'Angleterre de l'entrevue qu'il s'étoit propoſé d'avoir avec le Roi de France; tout cet entretien ſe paſſa à lui faire ſentir les raiſons qui devoient déterminer Henri à abandonner François I. Le Roi d'Angleterre ſe borna à lui promettre de ne prendre aucun engagement qui pût être déſavorable à l'Empereur. Charles ſe contenta de cette promeſſe, bien aſſuré que l'eſprit intriguant du Cardinal de Wolſey en obtiendroit d'avantage. Charles lui avoit promis qu'après la mort de Léon X, il fairoit tous ſes efforts pour l'élever au Souverain Pontificat: à quoi l'ambition n'engage-t-elle pas les hommes! car ç'eut été une honte pour Charles, s'il eut réuſſi à mettre la Thiare ſur la tête de Wolſey, grand-Miniſtre à la vérité, mais d'un caractere atroce & digne de ſa naiſſance: fils d'un boucher, il dut le commencement de ſa fortune à la dépravation de ſes mœurs; il s'avança par ſon génie & parvint à la plus grande élevation en flattant les paſſions effrénées & ſon maître. Charles qui le connoiſſoit n'eut pas honte de le traiter de ſon Couſin & même de ſon pere. Ce qui juſtifie en quelque ſorte ce Prince, c'eſt qu'il n'avoit aucune intention de le faire monter au ſiege de Saint-Pierre, comme la ſuite le prouvera.

Son arrivée en Angleterre.

Intrigues de l'Empereur & du Cardinal de Wolſey, auprès de Henri VIII.

Charles quitta la cour de Londres avec de grandes eſpérances de la réuſſite de ſes projets, & s'embarqua le 30 Mai pour ſe rendre dans les Pays Bas: de Zélande il alla à Gand où l'Archiduc Ferdinand ſon frere vint au devant de lui, accompagné de vingt-quatre ſeigneurs de la premiere qualité. L'Empereur fit ſon entrée au bruit d'une nombreuſe artillerie & au milieu de la bourgeoiſie ſous les armes. L'Electeur Palatin & celui de Saxe députés par le College Electoral, vinrent le complimenter. Charles les accabla d'honneurs & de careſſes. L'Electeur de Saxe lui marqua plus d'égards que les autres, & le Prince parut pénétré d'une ſenſibilité qui annonçoit l'obligation qu'il lui avoit de ſon avénement au trône Impérial. Après un mois de ſéjour en Flandres, où Charles reçut avec amitié ſes nouveaux ſujets, leur rendit toute juſtice, & leur accorda toutes les faveurs & toutes les graces qu'ils pouvoient deſirer, il partit pour Aix-la-Chapelle, (1) où ſe fit la cérémonie de ſon couronnement, ſelon les formes & les cérémonies preſcrites par la Bulle d'or, le 23 d'Octobre 1520. L'Electeur de Mayence le harangua au nom du Col-

l'Empereur eſt couronné à Aix-la-Chapelle.

(1) Sa ſuite étoit plus nombreuſe & plus magnifique que celle qu'il avoit eu en Flandres. La nobleſſe des Pays-Bas formoit ſon cortege. Elle ſe faiſoit remarquer par la beauté des chevaux & par la richeſſe des habits. Les Electeurs vinrent au devant de lui à la tête de 130 Princes, Ducs, Comtes, Marquis & Barons, & d'environ deux cens gentilshommes des plus conſidérables maiſons d'Allemagne.

lége Electoral. Avant de partir d'Aix-la-Chapelle, Charles V créa plusieurs Chevaliers & se fit recevoir Chanoine de cette ville. Le nouvel Empereur ayant assemblé les Electeurs & les autres Princes d'Allemagne, leur déclara qu'ayant recueilli en qualité d'aîné, toutes les souverainetés accumulées dans sa maison depuis trente-ans, que même la succession de son grand-pere, Maximilien, ne pouvant lui être contestée, & les Etats que ce Prince possédoit en Allemagne lui étant dévolus, il vouloit céder tous ces états à l'Archiduc son frere: ce qui fut approuvé & ratifié par un acte autentique. Alors il songea au mariage (1) de ce Prince, *avec Anne Elisabeth*, sœur de Louis, Roi de Hongrie & de Bohême; alliance qui le porta par la suite sur le trône de ces deux Royaumes réunis.

Hist. d'Allemagne, 1519-1558.

Il cede ses Etats d'Allemagne à l'Archiduc son frere.

L'Empereur termina ses opérations par l'indication d'une diete générale à Worms pour le 6e Janvier 1521, il en fit expédier des lettres circulaires & pria lui-même les Princes d'Allemagne de s'y trouver en personne, & de la rendre aussi nombreuse, aussi solemnelle qu'il seroit possible. Il songeoit à s'occuper sérieusement des troubles de Religion, & c'étoit le principal objet qu'il se proposoit de faire agiter dans la diete. Comme nous n'avons pas cru devoir couper le fil de notre narration, pour nous occuper des troubles que causerent en Allemagne les opinions nouvelles, nous allons en présenter une légere esquisse, avant que de nous arrêter à ce qui se passa à la diete de Worms. Depuis trois ans Luther dogmatisoit contre la Cour de Rome, sans qu'il eut été possible de lui imposer silence. Ni menaces, ni promesses, ni intrigues n'avoient pu l'arrêter. Ses progrès étoient très-rapides; une partie de l'Allemagne adoptoit sa doctrine.

Troubles de Religion, progrès du Lutheranisme.

Le Pape Léon X allarmé des conquêtes que faisoit cette doctrine, crut devoir prendre des mesures pour en arrêter le cours. Luther s'étoit d'abord contenté d'attaquer le trafic des indulgences, trafic vraiment scandaleux: il attaqua ensuite les indulgences en elles-mêmes; puis le pouvoir que le Souverain Pontife s'étoit attribué de les accorder. Il examina ensuite les fondemens de la puissance pontificale, & croyant qu'il n'y avoit rien dans les livres saints qui l'autorisât, il l'attaqua de front sans aucune espece de menagement, ni pour la personne ni pour les droits du Souverain Pontife: une infinité de Princes & de villes suivoient déjà ses dogmes. Les maisons de Saxe, de Brandebourg, de Lunebourg, le Landgrave de Hesse, les Ducs de Wirtemberg & de Poméranie & beaucoup d'autres s'étoient déclarés pour lui. Rome cherchoit à les regagner; mais ses ministres opposoient l'autorité à l'adresse & à l'éloquence de Luther; d'ailleurs il se servoit avantageusement de la corruption du Clergé, dont il faisoit des peintures frappantes & malheureusement trop vrayes. Léon X dirigea toute sa politique à gagner l'Electeur de Saxe le plus ardent protecteur de Luther. Il lui envoya la Rose d'or, que le Pape bénit tous les ans le quatrieme dimanche du Carême, il en chargea son camerier avec des instructions relatives à son dessein. Cet ambassadeur devoit représenter à l'Electeur Frideric, „combien il se nuiroit à lui-„ même en protégeant un moine hérétique qui par sa défection avoit perdu

(1) L'Empereur & les Princes Allemans donnerent leur consentement à cette alliance; mais la cérémonie n'en fut faite que l'année suivante.

SECT. XI. *Hist.* d'Allemagne, 1519-1558.

„ tous les droits de Citoyen, & qui par sa revolte s'étoit rendu digne de la „ punition la plus févere; *il insista sur-tout* sur la compétence de la Cour „ de Rome pour connoître des causes majeures, & sur-tout du crime d'Hé- „ résie : *il soutint* que les loix de l'Empire n'étoient ni ne pouvoient lui „ ôter cette liberté." Le grand but du Souverain Pontife étoit d'obtenir de l'Electeur de Saxe, qu'il chassât Luther de ses états. En conséquence il adressa deux brefs l'un à Pfeffinguer, Conseiller d'état de l'Electeur & l'autre à George Spalatin, Secrétaire de ce Prince, pour les engager à déterminer leur maître à l'expulsion de Luther. Cette ambassade fut très-mal accueillie, Frideric refusa formellement la Rose d'or, & fut sourd aux sollicitations du Pape & aux intrigues de ses agens.

Le Pape comprit que le parti de Luther étoit trop puissant, pour tenter de l'affoiblir par des négociations de ce genre & qu'il étoit inutile d'employer l'autorité. Miltitz son envoyé eut ordre de prendre le parti de la douceur; il chercha à se rapprocher de Luther, le flatta, le combla d'éloges, & chercha à séduire cet homme qu'il n'avoit pu accabler; il alla jusqu'à inculper le Dominicain Tetzel, qui avoit défendu les indulgences contre Luther, & l'exhorta, pour reparer le mal qu'il avoit fait, de parler au peuple avec plus d'exactitude & de modération au sujet des indulgences. Ce qui engageoit Léon à prendre le parti de la conciliation, n'étoit ni l'esprit de tolérance, ni les réflexions qu'il avoit pu faire sur l'abus & la vente des indulgences; mais il étoit indigné que dans la diete indiquée à Worms, on eut assigné Luther à comparoître pour y être entendu & jugé par les Princes qu'on invitoit à s'y trouver. La cour de Rome, ne pouvoit pas consentir à laisser juger par des Laïques une doctrine, qu'elle avoit condamnée, c'étoit blesser ses prétentions. Souffrir cette espece d'usurpation, c'étoit en quelque façon donner son aveu à plusieurs points de la doctrine de Luther, qui avoit persuadé aux Princes que non-seulement ils avoient un pouvoir suprême sur la personne & les biens des Ecclésiastiques, mais encore qui ni le Pape, ni le Clergé ne pouvoient avoir de jurisdiction, & qu'au contraire ils devoient être soumis à celle des Laïques; parce que celui qui se disoit, Vicaire de J. C. devoit être humble & pauvre comme son maître. Léon eut bien voulu empêcher la diete & faire échouer le projet de Charles, quoique ce Prince n'eût d'autre vue que l'intérêt de la Religion Catholique; mais le moyen paroissoit odieux à la Cour de Rome, parce qu'il lui sembloit opposé à sa suprématie.

Inquiétudes de Léon X, sur la diete de Worms.

D'un autre côté, Luther craignoit qu'à force de sollicitation *Pfeffinguer* & *Spalatin* ne gagnassent l'Electeur de Saxe, & ne le déterminassent à l'abandonner. Il prit le parti d'écrire au Pape une Lettre très-respectueuse, dans laquelle il témoignoit les regrets les plus vifs d'avoir encouru sa disgrace; il protesta devant Dieu que son intention n'avoit jamais été de porter aucune atteinte à l'autorité de l'Eglise, ni à la puissance du Pape, & que s'il lui étoit échappé des expressions peu respectueuses, il n'y avoit été excité que par la considération de la conduite peu décente des prédicateurs des indulgences. Il finissoit en donnant à entendre qu'il étoit prêt à se soumettre à tout ce qu'on exigeroit de lui. Ces protestations qu'on auroit du saisir avec empressement pour gagner Luther, qui peut-être, n'eut pas mieux demandé, persuaderent apparemment à la Cour de Rome, qu'intimidé & abbatu par les

les circonstances, il demandoit grace & se soumettroit pour l'obtenir à une retractation humiliante; quoiqu'il en soit, ses protestations parurent insuffisantes, & la Cour de Rome proposa à Luther de s'en rapporter au jugement de l'Archevêque de Trêves. Luther consentit à une conférence: mais l'Archevêque ayant appris que le Cardinal Cajetan, devoit assister à toutes celles qui se tiendroient à ce sujet, elles n'eurent point lieu; la Cour de Rome ne voulut pas retirer ses pouvoirs à Cajetan, qui ne pouvoit que gêner la liberté des disputes & influer dans les jugemens. C'est ainsi que cette cour, par ses prétentions & par son inflexibilité, a souvent été funeste à l'Eglise Romaine. Cette démarche qui indisposa les partisans de Luther contre le Saint siege, lui fut favorable: il ne songea plus qu'à augmenter le nombre de ses disciples, & eut bien desiré pouvoir y comprendre le célebre Erasme, qui, sans adopter ses dogmes, partageoit de bonne-foi son indignation contre les mœurs relachées du Clergé. C'est à cette indignation qui lui étoit commune avec tous les honnêtes gens, de quelque parti qu'ils fussent, qu'Erasme dut les inculpations que lui firent quelques Docteurs, d'avoir favorisé le parti de Luther; mais de telles accusations sont des éloges, quand le véritable motif en est connu.

Luther publia de nouveaux ouvrages également contraires à la puissance des Papes, & favorables aux Princes Souverains. Il écrivit contre le célibat des prêtres, auquel il attribuoit leur vie licencieuse; contre les vœux monastiques, qu'il regarda comme un attentat fait à la nature; il se déchaîna surtout contre le Pape & l'opulence de la cour de Rome, avec plus de véhémence qu'il ne l'avoit encore fait; il exhorta les Princes Souverains à s'emparer des biens & des fonds attachés aux Evêchés, aux Abbayes & aux Monasteres. Ces exhortations fructifierent rapidement dans le cœur de plusieurs Princes d'Allemagne, qui se déclarerent maîtres des biens ecclésiastiques qu'ils trouverent à leur bienséance; le Roi de Dannemarck trouva cet exemple bon à imiter, il embrassa la Doctrine de Luther, qui se répandit bientôt dans la Suede & dans la plupart des Etats voisins de l'Allemagne. C'est à-peu-près dans le même tems, que le célebre Zuingle, curé d'une petite paroisse de Suisse, autorisé par les progrès de la doctrine de Luther, excité par les trafics honteux des vendeurs d'indulgences, par l'ignorance & le libertinage des prêtres, attaqua les indulgences, comme des pratiques superstitieuses; s'enhardit peu-à-peu à porter ses vues sur les principaux dogmes de l'Eglise; & confondant les excès des ministres & les abus de la Religion même, il soutint que la confession auriculaire n'avoit été imaginée que pour consoler les pêcheurs, & non pour les absoudre. Il soutint que le Purgatoire étoit une chimere, inventée par l'avarice des prêtres, dans des tems très-postérieurs à l'établissement du Christianisme; que les vœux de chasteté sont inutiles; il pensoit comme Luther sur le célibat des prêtres & sur plusieurs autres points: on verra dans la suite les guerres sanglantes & les révolutions que ces nouveaux dogmes occasionnerent.

La décadence de la Chambre Impériale avoit causé les plus grands désordres dans le Corps Germanique; tous les abus du gouvernement feodal, duels, guerres particulieres, exactions arbitraires renaissoient, & la violence étoit érigée en droit. Le rétablissement de la Chambre étoit le seul remède à tant 1521. *Rétablissement de la Chambre Impériale.*

SECT. XI. *Hist.* d'Allemagne, 1519-1558.

de maux, & ce fut le premier objet, dont s'occupa, ſous les auſpices de Charles V, la Diete aſſemblée à Worms le 6 Janvier 1521 (1). Ce Prince ſentit la néceſſité de rendre à ce Conſeil ſa premiere vigueur, & il renouvella tous les réglements faits à cet égard en 1495. Enſuite la diete de Worms approuva le ſtatut héréditaire de la maiſon de Solms, qui établiſſoit la poſſeſſion indiviſe & commune des domaines de cette famille, & l'excluſion des filles, tant qu'il y auroit des mâles. Les Etats s'engagerent à maintenir les Electeurs dans leurs privileges, quel que fût la Puiſſance étrangere qui voudroit y porter atteinte. La ſanglante querelle qui duroit depuis quelques années entre Henri de Lunebourg & l'Evêque de Hildesheim d'une part, & Eric de Brunswic & l'Evêque de Minden de l'autre, attira encore les regards de la diete: on cita les parties belligérantes, on les ſomma d'expoſer leurs droits & leurs plaintes : mais ces Princes, n'ayant point comparu, on lança contr'eux un ban Impérial ; cependant ce différend ne fut terminé que l'année ſuivante (2), par la médiation de l'Archevêque de Cologne, & du Duc de Saxe. Les conquêtes n'ayant point été reſtituées par le traité, l'Evêque de Hildesheim qui perdoit une partie de ſes domaines, en porta ſes plaintes à la Cour de Rome, qui tonna en vain contre les uſurpateurs.

Affaire de Lunebourg & de Brunswic.

Mais cette Cour fut encore moins indignée de leur réſiſtance, que de la facilité avec laquelle on admit Luther dans la diete, il étoit muni d'un ſaufconduit de l'Empereur. Cet homme qui mettoit l'Allemagne en feu avec des arguments, entra dans Worms accompagné de huit Cavaliers, & ſa préſence fit plus de ſenſation, que celle de Charles lui-même ; on lui demanda s'il étoit l'Auteur des écrits publiés ſous ſon nom, & s'il étoit réſolu de ſoutenir, ou de condamner la doctrine qu'ils renfermoient? il ne balança point, ſur le premier article; quand au ſecond, ſa réponſe fut plus anbigue: après avoir dit qu'il ſoutiendroit la doctrine développée dans ſes premiers écrits, où il s'élevoit contre le deſpotiſme du Pape, il déſavoua les injures ſemées avec profuſion dans ſes répliques aux Ultramontains (3). Il offrit enſuite de diſputer ſur les principaux dogmes, proteſtant qu'il n'étoit point opiniâtre, & qu'il jetteroit lui-même ſes livres au feu ſi on pouvoit le convaincre d'erreur. Les Electeurs ne voulurent d'abord être ni champions, ni juges de cette lutte théologique. On refuſa d'entendre Luther, comme autrefois Louis IX refuſoit le combat aux Seigneurs, qui vouloient vuider leurs différends par l'épée: on ſe contenta de lui dire que ſes écrits étoient erronés, puiſqu'ils étoient contraires à la croyance de l'Egliſe. Quelques Seigneurs propoſerent de l'arrêter malgré ſon ſauf-conduit. Cette perfidie fit horreur au reſte de l'aſſemblée, & ne ſervit qu'à rendre Luther plus intéreſſant: ce fut peut-être ce qui contribua le plus à lui faire accorder la conférence qu'on lui avoit réfuſée. Il parla, & s'il ſe montra fort incertain dans ſes diſcours, il fût très-opiniâtre dans ſes ſentiments; il partit enfin (4), mais l'Electeur de Saxe, craignant que l'imprudence de ſon enthouſiaſme ne le livrât à ſes ennemis lorſque le ban ſeroit

Luther paroit dans la diete de Worms.

(1) *Receſſus Imperii.* p. 149. (2) *Lunig. Archiv.* P. Spec. T. IV. p. 44-46.
(3) *Petr. Martyr. Sckend.* l. 1. ſect. XLVI. (4) *Pallavic. l.* 1.

seroit publié contre lui, le fit enlever par des gardes, qui le conduisirent dans un de ses châteaux. Ce Prince voulut lui-même ignorer, quel étoit le séjour de son prisonnier, afin sans-doute de ne pouvoir le trouver, si la diete l'obligeoit à faire des recherches. On vit enfin paroître l'édit de l'Empereur, qui, „ déclaroit Luther hérétique, défendoit à tous les Princes ou „ sujets de l'Empire de lui accorder ni protection, ni asile, de lire ses „ ouvrages, & qui ordonnoit enfin à tous les Princes, sous peine de désobéissance, de se saisir de sa personne, de poursuivre ses complices, & de „ s'emparer de leurs biens."

Hist. d'Allemagne, 1519-1558.

L'Espagne menacée par François I, rappelloit le nouvel Empereur au-delà des Pyrenées. Il falloit établir un Conseil de Régence, pour gouverner l'Allemagne pendant son absence. Ce Prince usa du droit qu'ont les Empereurs, de choisir des *Vicaires* pour tenir les rênes du Gouvernement, lorsque les circonstances les forcent à les abandonner. Ces Vicaires de l'Empereur différent des Vicaires de l'Empire, en ce que les premiers rendent compte de leur conduite au Monarque, qui peut annuller ce qu'ils ont fait, & que ceux qui gouvernent pendant la vacance du trône, jouissent de la même autorité que l'Empereur qu'ils remplacent. Charles jeta les yeux sur l'Archiduc Ferdinand, & l'Electeur Palatin (1). La résidence de ces Vicaires fut fixée à Nuremberg, ils devoient présider à l'assemblée de vingt-deux assesseurs; & ce Conseil eut le pouvoir de convoquer des dietes. Après ces arrangemens Charles se prépara à partir pour l'Espagne, où François I, avoit porté la guerre (2), en même temps qu'il lui suscitoit d'autres ennemis, & armoit contre lui Robert de la Marck, Prince de Sédan: le Comte de Fleuranges fils de ce Souverain assiégea Virton dans le Duché de Luxembourg: mais la Cour d'Angleterre sollicitée par Charles, s'étant élevée contre ce procédé, François I, défendit à ses sujets de sécourir Robert, & Fleuranges licentia sa petite armée (3). Un traité avec le Duc de Lorraine assura à l'Empereur, si non l'amitié de ce Prince, au moins sa neutralité; c'étoit beaucoup, qu'il ne prit pas les armes en faveur de François I: bientôt le Pape se ligua avec le Monarque Autrichien, pour chasser les François de Milan & y rétablir les Sforces. La retraite du Comte de Fleuranges n'avoit point encore satisfait Charles V; les troupes Impériales entrerent dans les Etats du Comte de la Marck. Ce Prince ne put obtenir aucun secours de François I. Mais il obtint de Charles une trêve de six semaines. C'étoit assez de loisir sans doute pour réfléchir sur les dangers que courent les petits Princes, en épousant les querelles des Souverains puissans.

Départ de Charles pour l'Espagne, il nomme des Vicaires pour gouverner pendant son absence.

Hostilités du Prince de Sédan.

A la faveur de ce calme momentané, on entama une conférence à Calais. La paix générale en fut le prétexte (4). Le Cardinal Wolsey, Ministre d'Angleterre, qui se jouoit de la volonté de son Maître, de la bonne-foi de François I, & qui se seroit joué même de la politique de l'Empereur, si ce Prince n'avoit sçu le gagner, avoit assemblé ce congrès, pour y former une ligue contre la France. Elle fut en effet conclue entre le Pape, Charles V, & le Roi d'Angleterre. Le Milanez fut le premier théatre de la guerre. Les François de ce tems là n'étoient point encore assés éclai-

Ligue contre la France.

(1) *Dumont*, *Corps Dipl* T. IV. part 1. p. 349 (2) Thuan. Hist L. I. p 21. L. II. p. 559. (3) *Mém. de du Bellay* (4) *Act. Rymeri* Corps Diplom. T. IV.

SECT. XI. *Hist.* d'Allemagne, 1519 1558.

rés par les désastres que leurs ayeux avoient essuyés dans cette contrée; & leur postérité n'a paru gueres mieux instruite par les malheurs de François I. L'Italie venoit de perdre un Maître, à qui il n'avoit manqué que la bonne-foi pour être véritablement un grand homme. C'étoit Léon X. On avoit élu à sa place Adrien VI, né à Utrecht, autrefois Précepteur de Charles V. Mais l'éleve gouvernoit son Précepteur; & l'on peut dire, que, sous le nom d'Adrien, Charles V étoit chef de l'Eglise. L'Empereur, suivant l'usage, lui envoya une Ambassade, pour féliciter sa Créature, sur le rang auquel il l'avoit élevée. Il passa ensuite en Angleterre, où il conclut avec Henri un traité particulier: il s'obligeoit à acquiter envers ce Prince les dettes de François I. De son côté Henri déclaroit, que le Roi de France étoit aggresseur, & qu'en conséquence il étoit obligé de secourir l'Empereur attaqué. La guerre continuoit toujours en Italie; les Suisses désertoient l'armée Françoise; les Impériaux s'emparoient de Gênes; l'incendie se propageoit; les Anglois venoient fondre sur les côtes de Picardie; la Hongrie étoit en proie aux ravages des Turcs; les discordes civiles désoloient le Holstein; Gustave Vasa se frayoit un chemin au trône de Suede; la Régence de Lubec lui donnoit des secours, Christiern II tomboit du trône & alloit chercher en Autriche, auprès de Ferdinand son beau-frere, un asile & des soins qu'il ne méritoit pas.

1522. *Mort de Léon X, Adrien du Pape.*

Cependant l'Allemagne, témoin de ces révolutions, ne donnoit que des soldats, & conservoit son repos; lorsque le flambeau du fanatisme non moins dangereux que celui de la guerre alloit l'embraser de toutes parts. La Saxe, la Poméranie, la basse Alsace avoient embrassé le Luthéranisme. Les Princes s'affranchissoient du joug de la cour de Rome, & trouvoient dans la nouvelle secte, un motif pour se liguer contre l'autorité Papale. Telles étoient leurs vues politiques, cachées sous les déhors d'un zele Evangélique: quant au peuple, il adoptoit les nouvelles opinions, & la plupart parce qu'elles étoient nouvelles. On ne peut pas penser que ce fut toujours par conviction de quelques erreurs; Luther en laissoit encore assez; & il n'est pas plus difficile d'en souffrir mille, que d'en avoir une: les Théologiens refutoient à leur maniere les objections tirées de l'Ecriture Sainte: mais ils évitoient de répondre sur celles que faisoient naître leur avarice & leurs mœurs dépravées, & c'étoit sur celle-là que les Luthériens insistoient. Ferdinand déploya contre les sectaires toute la puissance que lui donnoit son titre de Régent. Un nouvel édit fut publié aussi infructueusement que le premier (1). L'Electeur Palatin, & l'Electeur de Saxe, furent d'autant plus choqués de ce decret, que ce dernier s'y trouvoit indirectement attaqué. Tous deux étant Vicaires nés de l'Empire dans le cas de la vacance, prétendoient, que l'Empereur avoit porté atteinte à leurs droits, en donnant aux Régens qu'il avoit choisis, une autorité si étendue. L'Electeur de Saxe protesta contre la diete assemblée à Nuremberg. Le Pape par un bref adressé à cette assemblée exhortoit les Princes à employer les voyes de rigueur contre les Luthériens, si celles de la douceur étoient insuffisantes (2). Cependant le Pontife avouoit de bonne-foi, que les désordres du Clergé étoient la premiere cause des troubles de l'Eglise, & que la cour de Rome y avoit

Progrès du Luthéranisme.

(1) *Muller Staats Cabinet. Part. I.* (2) *Palavic. lib.* 2.

aussi contribué par une conduite quelquefois peu chrétienne. Quoique Luther parut avoir résolu de combattre toutes les vérités qui venoient d'Italie, il est probable que celle-ci eut son suffrage. Adrien accusoit la diete d'une mollesse criminelle dans l'exécution des édits, mais les Princes assemblés répondirent „ qu'une persécution trop ouverte pouvoit allumer une guerre „ civile, sans convertir les Hérétiques, que la cour de Rome & le Clergé „ devoient commencer par réformer dans leur conduite les abus qui avoient „ été le prétexte de la révolte, que le produit des annales exigé par les Papes pour faire la guerre aux Turcs avoit été employé à d'autres usages, „ qu'il falloit le restituer à l'Empire, qu'après avoir imposé silence aux novateurs par ces réformes, on assembleroit un Concile en Allemagne, qu'alors ses décisions seroient plus respectables, & qu'un bon exemple étoit la „ premiere leçon qu'il falloit donner aux hommes." On ajouta „ que la „ diete prendroit des mesures, pour arrêter l'impression de tous les ouvrages „ composés par les Hérétiques, & qu'on laisseroit aux Evêques la puissance „ de punir suivant, les canons, les prêtres & les réligieux qui s'étoient mariés."

Hist. d'Allemagne. 1519-1558.

Mésintelligence de la cour de Rome & de la diete de Nuremberg.

Le Nonce, qui avoit apporté le bref fut peu satisfait de cette réponse; on le fut encore moins de la sienne; & par une espece de représailles, on dressa un long mémoire (1) qui renfermoit cent griefs, *centum gravamina*, sur lesquels on demandoit justice au Pape. Le plus grand de tous étoit l'abus des indulgences, qu'on vendoit, sous le prétexte de subvenir aux frais de la guerre, contre les infidelles, mais dont le produit n'étoit employé par le Clergé de Rome qu'à se mettre en effet par son luxe & ses débauches dans la nécessité de recourir à ces mêmes indulgences. On se récrioit encore contre l'avidité des prêtres Catholiques, qui mettoient à trop haut prix, les Sacrements, & les tristes honneurs de la sépulture: on ajoutoit qu'ils vendoient aussi le droit d'avoir une concubine; on se plaignoit de ce que le Nonce & les Légats s'arrogeoient le pouvoir de légitimer les bâtards, & de donner des bénéfices, enfin, de ce que les moines héritoient de leurs parents, qui ne pouvoient hériter d'eux. La diete en même tems fit publier un decret (2) „ qui défendoit l'impression des livres hérétiques, (& qui contenoit une disposition plus sage encore,) c'étoit une défense aux prédicateurs Catholiques de parler des dogmes contestés par les Luthériens; on leur enjoignoit „ d'enseigner purement l'Evangile." Quoique ce réglement fut dicté par la prudence, il eut un effet tout contraire à celui qu'on en espéroit. Les deux partis l'interpreterent chacun en leur faveur & n'en devinrent que plus acharnés l'un contre l'autre. Le Pape Adrien étoit de bonne-foi; il ne dissimuloit pas, que les plaintes des Allemands étoient justes; mais il ajoutoit, que tant d'abus ne pouvoient être reformés à la fois, & qu'il falloit aller pas à pas. Les ennemis de la cour de Rome crurent reconnoître dans sa lenteur politique, un dessein formé d'éluder la satisfaction qu'on exigeoit d'elle, & dirent *qu'elle iroit si bien pas à pas, qu'entre un pas & l'autre, elle mettroit l'espace d'un siecle.*

François I venoit de perdre & le Milanez & le Connétable de Bourbon qui l'avoit trahi; perte peut-être plus grande encore. La guerre duroit tou- 1523.

(1) *Cochlæus de Act. Luth.* (2) *Sleidan* L. 4.

SECT. XI. *Hist.* d'Allemagne, 1519-1558.

jours; le Pape demandoit, qu'on fit une trêve, afin de s'occuper à loisir des affaires de l'Eglise. Las de descendre à des prieres, il prit le ton de l'autorité, & ordonna aux Puissances belligérantes de mettre bas les armes, sous peine d'interdit & d'excommunication. On n'en tint compte: François I, surtout que l'étude des sciences avoit éclairé, brava les foudres du Vatican; & ce même Pontife, qui condamnoit cette guerre, comme un péché, se ligua avec l'Empereur & les Etats d'Italie, contre la France. (1) Mais il ne vit ni les opérations, ni le succès de cette guerre. Jules de Médicis lui succéda sous le nom de Clément VII. Celui-ci n'eut ni la modestie ni la candeur d'Adrien: il regardoit l'aveu ingénu que ce Pape avoit fait des fautes du clergé, comme la source de cet esprit d'indépendance, que les Allemands affectoient. En effet la noblesse, qui relevoit des Evêques, s'étoit affranchie de l'hommage & de toute la servitude féodale; elle s'étoit liguée contr'eux & avoit choisi pour chef, Francisque de Sickingen, noble Alsacien, l'un des plus zélés prosélites de Luther: il eut bientôt une armée; mais il falloit un prétexte pour faire la guerre; on le trouva dans un léger différend avec l'Archevêque de Trêves (2) & les troupes de Sickingen entrérent sur les terres de cet Electeur. La Diete de Nuremberg leur ordonna de mettre bas les armes: mais le chef audacieux de ces rebelles ne répondit à ce decret, que par des railleries; on résolut de lui faire son procès; les menaces de la Diete ne furent pas mieux reçues, que ses ordres: on prit enfin le parti d'engager l'Electeur à traiter avec un homme qu'il devoit punir. Cette démarche humiliante redoubla l'orgueil de Sickingen, & loin d'être touché du procédé de l'Archevêque, il alla assiéger Saint Wandel.

Révolte de Sickingen.

Après une résistance plus opiniâtre qu'on ne pouvoit l'attendre d'une ville aussi mal fortifiée, Sickingen y fut reçu en vainqueur, mais il abusa de sa victoire & traita les habitans & la garnison avec cette dureté naturelle aux chefs de parti, & aux nouveaux parvenus: la terreur qu'inspira cette conduite, dépeupla bientôt les villages & les bourgs; les habitans chercherent un asile dans Trêves; les Seigneurs songerent à leur propre défense, & s'enfermerent dans leurs châteaux; & l'Electeur au-lieu de trouver des soldats prêts à combattre, ne vit autour de lui, que des bouches inutiles, moins propres à défendre sa capitale qu'à l'affamer. Cependant l'Electeur de Cologne, & quelques Princes éloignés, pour qui le péril étoit moins pressant, lui envoyerent des troupes; il en donna le commandement à Gerlac d'Isembourg, & attendit dans Trêves l'ennemi, occupé à ravager les environs: il exhortoit son peuple à défendre la patrie; c'étoit tout ce qu'un Archevêque pouvoit faire. On lui conseilla de se retirer; il rejeta ce conseil timide, & jura de s'ensévelir sous les ruines de la place, si elle tomboit au pouvoir des ennemis: ils parurent, & leur artillerie tonna d'abord avec succès: des boulets rouges & des dards enflammés causerent quelques incendies. L'Electeur de Cologne offrit en vain sa médiation entre l'Archevêque Richard, & Sickingen, celui-ci demandoit une contribution de deux cens mille écus d'or. Le Prélat en exigeoit une pareille pour les ravages que Sickingen avoit commis sur ses terres. Celui-ci assura les habitans, qu'il les traiteroit en vainqueur généreux, que

Etat déplorable de l'Electorat de Trêves.

(1) Rymeri. act. l. 15. (2) *Brouwer. Ann. trevir.* T. II. p. 340.

l'Archevêque & son clergé étoient les seuls objets de sa haine; mais on se souvenoit du sort de Saint Wandel, on n'écouta ni ses menaces, ni ses promesses; après avoir livré plusieurs assauts, il leva le siege, & suivit les bords de la Moselle. Il étoit temps qu'il fit sa retraite. Louis, Comte Palatin du Rhin, & Philippe Prince de Hesse accouroient au secours de l'Electeur. Bientôt le sort des armes changea; Jean de Sickingen, fils de Francisque fut contraint d'abandonner Saint Wandel, & alla rejoindre son pere. Cronenbourg, où étoit l'Arsenal des rebelles, ouvrit ses portes à l'Electeur. Albert, Electeur de Mayence fut condamné à lui payer vingt cinq mille ducats, pour avoir favorisé la révolte de Francisque: enfin ce chef & ses officiers, assiégés dans Neustadt furent contraints de se rendre à discrétion. Telle fut la fin de cette guerre, peu considérable, si l'on ne fait attention qu'à sa durée, mais très-désastreuse pour le pays qui en fut le théatre. (1)

Hist. d'Allemagne, 1519-1558.

Fin de la révolte de Sickingen.

1524.

Cependant on s'occupoit à Rome des plaintes trop légitimes du corps Germanique: elles avoient deux objets, les abus qui s'étoient introduits dans le clergé Romain, & ceux qui s'étoient glissés dans le clergé Allemand. On crut à Rome qu'en réformant ces derniers, on se dispenseroit de réformer les autres. Ce fut dans cette vue, que le Pape envoya à Nuremberg Laurent Campege, Cardinal de Saint Anastase, en qualité de Légat. Ce prélat déclara, que, quant au clergé Romain, il n'appartenoit qu'au Pape d'y toucher; mais qu'il alloit réformer celui d'Allemagne. Comme son plan ne regardoit que le clergé du second ordre, & qu'il laissoit aux prélats les prérogatives qu'ils avoient usurpées, & l'usage tyrannique de leur puissance, les Princes le rejeterent, & demanderent la convocation d'un Concile (2). On promit d'enjoindre aux magistrats de veiller à ce que l'Evangile fut prêché dans toute sa pureté; mais le Légat prétendit, que ce n'étoit point à des Laïcs à rien ordonner sur la foi. Malgré ces contradictions réciproques, l'Archiduc Ferdinand, les deux Ducs de Baviere, l'Archevêque de Saltzbourg, les Evêques de Trente & de Ratisbonne, & les députés de neuf autres Evêques firent publier de nouveau l'édit de Worms dans leurs Etats, le firent éxécuter dans toute sa rigueur, & rappellerent ceux de leurs sujets, qui étudioient dans l'Université de Wittemberg, où la manie des nouvelles opinions devenoit épidémique. Le Légat crut dès cet instant qu'il pouvoit publier son plan de réforme; il le fit, mais il trouva presque autant de censeurs que de partisans.

L'Empereur (3) blâma hautement la conduite de la Diete. Ce n'étoit pas qu'en secret ce Monarque impérieux applaudit au ton despotique, que le Légat avoit pris dans l'Empire, mais il craignoit que le Pape, qui voyoit les forces des François & celles de l'Empire à-peu-près égales en Italie, ne fit pancher la balance en faveur de ses ennemis: l'indignation qu'il fit paroître contre ceux qui avoient voté pour un Concile, étoit plus sincere; il prétendoit que lui seul pouvoit le demander & l'obtenir. La promesse qu'avoient faite les Electeurs de s'assembler à Spire, l'aigrit encore davantage; il menaça de mettre au ban de l'Empire tous ceux qui s'y rendroient, ou par eux-mêmes, ou par députés. Malgré cette menace, on vit arriver à Spire quel-

L'Empereur cherche à s'attacher le Pape & en est abandonné.

(1) Brouwer, Tom. II. p. 346. (2) *Palavicin. Lib.* 2. (3) *Sleidan. L.* 4.

Sect. XI. *Hist. d'Allemagne.* 1519-1558.

ques Princes & quelques Miniſtres: ils voulurent travailler à un corps de doctrine; mais l'ouvrage fut abandonné avant même d'être commencé : ce procédé ne gagna point le Pape, & le fier Charles-quint eſſuia l'humiliation de ſe voir abandonné dans la guerre, par le Pontife auquel il avoit ſacrifié les opérations de la Diete de Nuremberg. (1) Le Pape déclara, qu'il reſteroit ſimple ſpectateur de la guerre d'Italie: cette neutralité n'étoit pas le parti le plus ſage, & le repos de l'Italie dépendoit de la ruine ou de la ſupériorité de l'un ou l'autre parti: il le ſentit peu de temps après & conclut un traité avec François I, qui par une héroïque imprudence, perdit la bataille de Pavie & la liberté: il eſt probable que ſi le Pape avoit prévu cet évenement il auroit embraſſé le parti contraire. Tandis que le héros François couvert de gloire, & chargé de fers alloit dans ſa priſon méditer ſur les dangers d'une valeur trop impétueuſe, tandis que le Roi d'Angleterre ſe détachoit des intérêts de Charles V, une nouvelle Doctrine venoit d'éclore en Allemagne: quelques eſprits factieux, las d'être proſélites, voulurent devenir Chefs de ſecte. Ils prétendirent qu'un baptême donné à un enfant, qui n'a ni raiſon, ni liberté, ne ſuffiſoit pas, & qu'il falloit le laver de nouveau lorſqu'il commençoit jouir de l'une & de l'autre; on les nomma Anabaptiſtes. Leur ſyſtême étoit une conſéquence des principes de Luther: nouveaux embarras pour la Diete, nouvelles allarmes pour la cour de Rome.

1525. *François I fait priſonnier.*

Secte des Anabaptiſtes.

Quelques années auparavant on avoit vu paroître le livre fameux de la *liberté chrétienne.* C'étoit dans cet ouvrage, que les ſectes modernes puiſoient (2) cet eſprit de caballe & d'indépendance, qui les animoit contre les Princes & les magiſtrats: il ſe trouva cependant des magiſtrats & des Princes, qui protégerent le livre & l'Auteur; tant l'amour des nouveautés aveugle les hommes ſur leurs véritables intérêts. C'étoit Luther, qui avoit póſé les principes, dont ce livre étoit rempli; Nicolas Pelargus ou Storch, ſon diſciple en tira des conſéquences plus fortes encore. Le caractere de ce proſélite formoit un contraſte frappant avec celui de ſon maître. Luther altier, fougueux, deſpote, ſophiſte, ne vouloit que régner & convaincre: Storch ne cherchoit qu'à perſuader; le premier vomiſſoit des injures, lorſque les raiſons lui manquoient, le ſecond, au défaut de raiſons, employoit les louanges délicates, les careſſes, & les prodiguoit même à ſes adverſaires. L'un avoit porté dans le monde le vice le plus ordinaire dans le Cloitre, l'amour du vin & de la bonne chere; & en quittant l'habit de moine, il n'en avoit point quitté les mœurs: l'autre vivoit avec toute la décence & la retenue d'un philoſophe; mais, s'il faut ſonder ces deux cœurs, & les juger par leurs actions, on verra que Storch avoit plus d'ambition, plus d'animoſité que Luther, mais qu'il ſavoit mieux diſſimuler. De diſciple, il devint chef de parti; & bientôt il compta lui-même au nombre de ſes ſectaires (3), & Muntzer, terrible dans la guerre, & Melanchton, redoutable dans la diſpute; l'un fait pour combattre, l'autre pour enſeigner, tous deux capables de donner de l'ombrage à leur chef; & à Luther lui-même.

Caracteres differents de Storch & de Luther.

En effet celui-ci ne tarda pas à s'oppoſer aux progrès de l'anabaptiſme. Muntzer de ſon côté publia, que Luther n'étoit pas moins ennemi de Dieu, que

(1) *Guichardin.* (2) *Oltius*, ad ann. 1521. (3) *Mathovius.* p. 5.

que le Pape, & qu'il avoit reçu du Ciel un plein pouvoir pour confondre l'un & l'autre. Ces deux Docteurs eurent à Wittemberg une entrevue, où ils traiterent d'arguments, avec autant de gravité, que deux Souverains traitent des grands intérêts de l'Univers: mais ils quitterent bientôt ce ton majestueux, & se séparerent en vomissant l'un contre l'autre les plus grossieres invectives (1). Luther qui avoit plus d'ascendant sur l'esprit du Duc de Saxe, obtint de lui un édit de proscription contre Storch, Muntzer, Melanchton & leurs partisans. Zwickaw devint le centre & le foyer de leurs Dogmes: c'étoit de là que Storch & Muntzer, se répandoient dans les villages & dans les bourgades pour étendre l'empire de leurs opinions; Muntzer sur-tout s'accommodoit beaucoup mieux de la respectueuse crédulité des paysans, que du ton raisonneur des habitants de la ville: d'ailleurs, tandis qu'il déclamoit contre les mœurs de Luther, il séduisit une jeune fille & la deshonora; cette avanture l'avoit un peu décrédité, il alla à d'autres endroits où cette anecdote étoit ignorée: là il déclama d'un ton prophétique. „ Dieu lui parloit toutes les nuits; „ il lui ordonnoit de soulever les peuples contre les magistrats, de rendre „ aux hommes leur égalité primitive, de mettre tous les biens de la terre en „ commun, le chargeant de faire le partage, comme il jugeroit à propos". Muntzer débitoit sérieusement toutes ces sottises; & on les écoutoit de même. Les révélations devinrent bientôt à la mode (2): des artisans, des valets avoient des conférences avec l'Etre suprême: les paysans même se mirent de la partie: mais plus favorisés que Muntzer, ce n'étoit point au milieu des ténebres que Dieu les visitoit; c'étoit en plein jour. Cette maladie aussi rapide dans ses progrès, & qui fut depuis aussi meurtriere dans ses effets que la peste, s'étoit étendue jusques vers les Pays-bas; un de ces prophêtes & des plus révérés étoit un Cordonnier d'un village près de Groningue. Il se tenoit couché sur un lit: c'étoit le trépied de l'oracle: un tonneau de bierre étoit le Dieu qui l'inspiroit: dans son yvresse il s'écrioit „ tuez, tuez tous ces Moines, „ exterminez tous ceux qui se mêlent de gouverner"; un autre fou, nommé Corneille, vint lui avouer en confidence qu'il étoit fils de Dieu: le Prophête lui présenta un verre de bierre, „ buvez, dit-il, & que le Saint Esprit vous „ remplisse"; une troupe de paysans s'étoit rassemblée dans la Cabanne: Corneille plein de l'esprit qu'il vient de boire s'écrie tout haut „ qu'il est fils „ de Dieu & il en prend à témoin sa mere & lui demande" si elle n'est pas „ réellement mere de Dieu?" soit crainte, soit stupidité, la bonne femme répond qu'oui: on ne pouvoit recuser un pareil témoignagne, & sur le champ Corneille est adoré. Ou devoit sans-doute enfermer & le soi-disant Dieu & les adorateurs dans un hôpital de foux. Mais comment faire? il eut fallu construire des hôpitaux aussi grands que des villes, & occuper une moitié de l'Allemagne à les garder.

Hist. d'Allemagne, 1519-1558.

Inconduite de Muntzer.

Cependant Luther aussi ardent à susciter des ennemis à Muntzer, qu'à se faire à lui-même des partisans, s'efforçoit d'indisposer le Sénat de Mulhausen contre lui. Quoique Muntzer n'ignorat point les menées de son rival il entra dans Mulhausen même, & eut l'audace d'y prêcher. Le Sénat le cita pour rendre compte de sa conduite, & lui défendit de prêcher sur certains

(1) *Sleidan. Oltius.* (2) *Hist. des Anabaptistes.*

SECT. XI. *Hist.* d'Allemagne, 1519 1558.

dogmes. Il falloit, ou être en délire (1), ou avoir une connoiffance profonde du cœur humain, pour entreprendre ce que Muntzer ofa exécuter. Il mit les femmes dans fes intérêts, &, par leurs intrigues, fit dépofer & bannir les magiftrats, & en fit élire d'autres dévoués à fes opinions: difons mieux: il devint lui-même Magiftrat, ou plutôt Roi. Après avoir fait démolir les églifes, renverfer les autels, évacuer les monafteres, il fit mettre les biens des riches en commun; le nouveau Licurgue affigna à chacun fa portion, & n'oublia pas la fienne: la populace ceffa fes travaux, & vécut dans une douce fainéantife aux dépens de la république. Un fi grand défordre, ne pouvoit durer longtemps: un Moine apoftat, nommé Pfiffer, ofa parler en maître, & fut obéi. Il alloit foulever le peuple contre Muntzer; celui-ci fut contraint de céder, d'admettre fon ennemi pour collegue, & de reconnoître l'authenticité de fa miffion fondée fur des fonges, dont ce moine amufoit le peuple. Bientôt Pfiffer devint Général d'armée: fi fes troupes n'étoient redoutables ni par leur difcipline, ni par les talents du Général, elles l'étoient au moins par leur nombre & par leur fureur. La Suabe & la Franconie s'étoient foulevées; du fond des entrailles de la terre, on avoit vu des miférables condamnés aux mines, accourir fous les drapeaux de la révolte: enfin ces Anabaptiftes réunis firent des propofitions, où il s'agiffoit moins de queftions théologiques, que d'objets appartenans au droit naturel: ils exigeoient, „qu'on leur permit de fe choifir des pafteurs du „ nombre de ceux qui fe bornoient au texte de l'Évangile; qu'on ne levât „ fur eux que des dixmes de froment, & qu'on les divifât en trois par„ ties, dont la premiere feroit employée à nourrir les pafteurs, la feconde „ à payer les fubfides communs, la troifieme à foulager les pauvres; qu'on „ leur permît la chaffe & la pêche, puifqu'ils defcendoient d'Adam, & que „ celui-ci avoit reçu de Dieu un pouvoir abfolu fur les animaux, dont tous „ les hommes avoient hérité; que les forêts fuffent communes, & qu'ils puf„ fent y prendre tout le bois néceffaire à leurs befoins; qu'on allégeât le „ fardeau des corvées; qu'il leur fût permis d'avoir des fonds de terre & „ que des taux refpectables leur affuraffent un jufte falaire pour les terres „ d'autrui qu'ils cultiveroient; que les impofitions n'excédaffent point le re„ venu des fonds; que les amendes pécuniaires fuffent réglées par l'équité „ & non par la haine ou l'avarice; que la nobleffe reftituât les paturages „ communs qu'elle avoit ufurpés; qu'on abolît la coutume de payer aux „ feigneurs des tributs onéreux après la mort d'un pere de famille, repré„ fentant qu'une veuve & un orphelin étoient affez malheureux en perdant „ leur appui." La plupart de ces propofitions étoient juftes, & ce vil ramas de payfans propofoit ce qu'un fage Légiflateur auroit du faire: c'étoit alors qu'on pouvoit reconnoître les fuites fâcheufes du Gouvernement féodal, les effets dangereux de la fervitude, auffi funefte au feigneur qu'au ferf: ce fut alors qu'il fallut convenir, que l'intérêt de la Religion en devient plus terrible, lorfqu'il fe joint à un intérêt perfonnel fondé fur la juftice.

Muntzer change le gouvernement de Mulhaufen.

Demandes des Anabaptiftes.

Luther & Mélanchton condamnerent une révolte dont-ils n'étoient point les chefs: on en vit paroître un nouveau: c'étoit Metzler (2). Ce fut fous

(1) *Gnodalius L. 3.* (2) *Sleidan. L. 4.*

la conduite de ce Général que les révoltés ravagerent les campagnes, pillerent les Abbayes, entrerent dans Winsberg, s'emparerent d'Hailbron, & rendirent à la noblesse plus de maux, qu'elle ne leur en avoit faits. Mais malgré l'aversion qu'ils aveient pour tout ce qui étoit noble, par une inconséquence naturelle au peuple, ils choisirent pour Général un gentilhomme, dont Metzler ne fut que le Lieutenant; savoir Geoffroy de Berlingen. Il ne vouloit point accepter cette dignité; mais on lui dit qu'il falloit recevoir le commandement ou la mort: peu-à-peu il s'accoutuma à être obéi; il y prit goût, & comme il avoit des talens, il fit d'un ramas de factieux, une armée docile & redoutable. Six villes voisines de la forêt noire entrerent dans la confédération dès qu'elles la virent conduite par un chef digne en effet de commander. Ce ne fut plus une émeute, mais une ligue. La ville de Wurtsbourg assiégée par les Anabaptistes, & livrée par des traîtres, fut abandonnée au pillage: le massacre fut effroyable; Berlingen ne put l'arrêter, il vit à regret des monceaux de morts entassés dans les places, des ruisseaux de sang couler dans les rues; frappé de ce spectacle, il désira d'abandonner le commandement; mais il sentit que s'il laissoit appercevoir ses remords & ses desseins, on alloit l'ajouter à tant de victimes égorgées sous ses yeux. L'Evêque de Spire, après avoir vu tout son diocese ravagé, craignoit que sa ville n'eût le sort de Wurtzbourg; déjà les rebelles campoient sous ses murs; mais le Prélat connoissoit leurs penchans, & il les appaisa en leur envoyant vingt-cinq voitures du meilleur vin.

Metzler chef de révolte.

Berlingen est élu Général malgré lui.

La Lorraine étoit en proie aux mêmes ravages; mais la durée en fut plus courte, & le Duc par une cruauté peut-être nécessaire y sçut mettre un terme; il fit massacrer en un jour six mille Anabaptistes; ses soldats en égorgerent un grand nombre d'autres malgré lui; le reste rentra dans le devoir; & cette sévérité, qu'on ne peut se rappeller sans horreur, procura à ce Duché un calme après lequel l'Allemagne soupiroit en vain. Le Landgrave de Hesse, poursuivit les factieux dans ses états avec le même zele & le même succès; mais Berlingen à la tête de quarante mille hommes tenoit encore la campagne. En Thuringe, en Saxe, & dans quelques autres contrées, des factions particulieres, ruinoient l'Allemagne en détail. Frideric, Duc de Saxe étoit mort, & Jean son frere lui avoit succédé: secondé de plusieurs autres Princes, il marcha contre les Anabaptistes. Muntzer s'étoit posté sur une montagne escarpée; ses paysans s'étoient faits des retranchemens de leurs chariots, à la maniere des Hongrois & des Polonois: malgré cette situation avantageuse, comme ils n'avoient ni munitions ni artillerie, ils demanderent à capituler; mais les Princes leur répondirent, qu'il falloit, ou être passés au fil de l'épée, ou leur livrer Muntzer & ses complices. La circonstance étoit critique, au moins pour Muntzer; il ne perdit point la tête; il joua l'inspiré. „Mes freres, dit-il, Dieu vient de m'apparoître, il m'a promis la „ victoire, je vous annonce qu'il m'a ordonné de recevoir tous les boulets „ des ennemis dans la manche de ma robe; cette robe sera votre bouclier: & un instant après un superbe arc en Ciel colore l'Atmosphere; Muntzer qui en avoit fait peindre un sur ses étendarts, fait envisager celui qui vient de paroître, comme un présage certain du gain de la bataille: en même temps il en donne le signal, & sa troupe le suit. Malgré sa prophétie, les Ana-

Sévérité du Duc de Lorraine.

SECT. XI. *Hist. d'Allemagne, 1519-1558.*

Fin tragique de Muntzer & de Pfiffer.

baptistes furent taillés en pieces & les débris de leur armée se jeterent dans Franchusen avec leur Général: cette ville fut bientôt prise; & Muntzer fut arrêté: il joua d'abord la fermeté (1); mais bientôt la force des tourmens lui fit avouer & ses desseins & ses complices; il confessa, que, quoique son projet fut d'établir l'égalité parmi les hommes, il s'étoit cependant excepté de la loi commune, & qu'il avoit résolu de se former de la Hesse & du pays de Mulhausen un état indépendant de l'Empire, où il auroit fait prêcher l'Evangile à sa maniere. Pfiffer tomba de même entre les mains des Princes: & tous deux périrent sur l'échaffaud, l'un excitant la pitié par son repentir, l'autre l'étonnement par sa constance.

Cependant François Ier sortoit de sa prison, & refusoit d'exécuter le traité de Madrid. Charles achetoit le silence de l'Aretin, sur l'imprudence qu'il venoit de commettre en rendant la liberté à son prisonnier. La guerre se rallumoit en Italie; & le triste avenir qu'elle faisoit entrevoir, mêloit un air de deuil aux fêtes occasionnées en Espagne par le mariage de Charles V, & de l'Infante Isabelle, fille d'Emanuel, Roi de Portugal. L'Allemagne n'étoit pas moins éloignée de la paix; chaque capitale étoit un théatre de discorde civile, où le parti Catholique, & la faction Luthérienne luttoient ensemble, & triomphoient tour-à-tour: à Francfort le Sénat Catholique avoit été déposé; un Sénat Luthérien étoit monté sur le même Tribunal; les nouveaux magistrats s'arrogerent le droit de nommer aux bénéfices, de régler la maniere dont l'Evangile seroit enseigné. Ils voulurent forcer les ecclésiastiques à payer les droits, à porter les armes pour la défense de la patrie, en un mot à remplir tous les devoirs qu'elle impose aux citoyens; ils défendirent aux moines de mendier, de prêcher, de se répandre dans le monde; & ne leur laisserent d'autre liberté que celle de faire pénitence, liberté dont ils n'abuserent pas: on abolit en même temps toutes les rentes, dont-ils ne pouvoient présenter des titres autentiques, & ils ne purent alléguer, comme les autres citoyens, la possession immémoriale. Dans Mayence, dans Cologne, on tenta, mais en vain, la même révolution; Ferdinand s'opposoit dans l'Autriche aux progrès du Luthéranisme, avec plus de sagesse que de violence; tout son secret consistoit, à ne donner les bénéfices importans, qu'à des Prêtres, intéressés par des motifs particuliers à demeurer fideles à la foi Catholique. Ce fut ainsi qu'il préserva l'Autriche de la contagion presque universelle. L'Electeur de Saxe employoit contre les Catholiques les mêmes armes, dont Ferdinand se servoit contre les Luthériens: la nouvelle Religion convenoit à ses profits & à son ambition; suivant Luther, l'Eglise n'étoit pas seulement composée de Prêtres, mais de tous les Chrétiens; en léguant à l'Eglise on n'avoit donc pas légué seulement aux prêtres; mais au peuple, au corps de l'Etat. Or l'Etat est représenté par le Prince, celui-ci pouvoit donc sans scrupule s'emparer de tous les biens ecclésiastiques, pour en faire un usage conforme au bien public. Docile à ces leçons, Jean abjura le Catholicisme entre les mains de Luther, il rompit toute correspondance avec le Pape, chassa tous les moines, s'empara de la moitié des revenus ecclésiastiques, & partagea l'autre moitié entre les hôpitaux & les ministres. Son exemple fut suivi par Phi-

Révolution dans Francfort.

1526.

Le Luthéranisme s'établit en Saxe.

(1) Chrytræus. Saxon. p. 286.

lippe de Heſſe, ſurnommé le Magnanime, & par une partie de l'Ordre Teutonique. Luther venoit de ſe marier; & le grand Maître s'étoit hâté de l'imiter. (1)

Hiſt. d'Allemagne, 1519-1558.

Ces révolutions conſternoient tous les Catholiques: La Diete de Spire étoit aſſemblée; on devoit y délibérer ſur les moyens de faire exécuter l'édit de Worms & de conſerver la foi dans toute ſa pureté; on y lut des lettres de l'Empereur dans leſquelles il promettoit un concile; mais comme il étoit alors brouillé avec le Pape, on ſentoit qu'il lui étoit impoſſible d'effectuer ſa promeſſe; & on ſe bornoit à lui demander un Sinode nationnal. Le Landgrave de Heſſe, & l'Electeur de Saxe firent des demandes bien plus contraires aux intentions de Charles; ils vouloient qu'on diminuât le nombre des Moines mendians, qu'on abolît les immunités Eccléſiaſtiques, que la loi de l'abſtinence fût ſupprimée, que la liberté de la prédication fut générale dans l'Empire, & qu'on accordât dans chaque ville au moins une Egliſe aux Luthériens: ces propoſitions furent rejetées ſur-tout par l'Evêque de Spire. Le Landgrave & l'Electeur, pour s'en venger, firent chanter la Meſſe à la Luthérienne, dans la cour de leurs palais: à ce ſpectacle tous les Catholiques s'indignerent, & peu s'en fallut qu'on ne prît les armes. La Diete troublée par la conduite de ces Princes ſe ſépara après avoir arrêté, qu'on enverroit des Ambaſſadeurs à l'Empereur pour le ſupplier de revenir en Allemagne, où ſa préſence ſeule pouvoit remédier à tant de maux. Mais ce Prince, occupé d'intérêts qui lui étoient plus chers que ceux de l'Egliſe, en négociations avec le Pape qu'il tenoit en priſon, & avec François I, dont les enfans étoient entre ſes mains, inquiété d'ailleurs par l'Angleterre, ne ſe diſpoſoit pas à revenir encore. (2) Le Luthéraniſme encouragé par ſon abſence & par ſes délais faiſoit chaque jour de nouvelles conquêtes. La guerre des payſans ſe ralluma: ils s'aſſemblerent de nouveau & s'avancerent avec moins d'ordre & plus de fureur, qu'ils ne l'avoient fait encore. Truchſes, Baron de Walpurg leva des troupes & marcha à la rencontre des ſéditieux; il fut vainqueur dans pluſieurs combats; mais il fit la guerre plutôt en bourreau qu'en général. Dans Creichgow; les principaux revoltés expirerent au milieu des flammes; la petite ville de Bruchſal fut un théatre de carnage: elle avoit paru la plus ardente à la révolte; elle fut auſſi la plus cruellement chatiée; quoiqu'elle n'eut fait aucune réſiſtance, on y entra, comme dans une ville priſe d'aſſaut; le Sénat & le peuple furent cités devant l'Electeur Palatin: il demande les principaux factieux; craignant la ruine totale de la ville, on les nomme; à l'inſtant même ſoixante & dix têtes tombent ſous le fer du bourreau: on traîne en priſon le reſte des coupables; mais, vers le ſoir, on les amene ſur la place, & on les range en cercle; le bourreau tire ſon coutelas, & ſuivant la file indiſtinctement il avoit déjà abattu cinq têtes, lorſque les officiers des troupes crient à l'exécuteur de ſuſpendre ſes coups; ils vont ſe jeter aux pieds de l'Electeur, & lui demandent grace pour le reſte de ces malheureux; il l'accorde, & probablement que la démarche des officiers étoit concertée avec lui. Cet exemple effraya tellement les villes voiſines, que leurs habitans conſentirent à payer

Diete de Spire.

1527.

Cruauté de Truchſes.

(1) *Spond. ad. an.* 1526. *Sleidan. l.* 6. (2) *Gnodal. L.* 4. *de tumultibus ruſticorum.*

vingt mille écus d'or, à remettre leurs armes entre les mains des Magistrats, & à ne s'en servir qu'avec leur permission.

Ce succès, peu flatteur cependant pour une ame généreuse, enflamma le courage de l'Electeur Palatin, il prit le commandement de l'armée, mais il fut assez prudent pour se laisser guider par les conseils de Truchses: les rebelles fuyoient de poste en poste, perdant chaque jour quelques canons, quelques bagages, quelques soldats; ainsi leur armée se ruinoit en détail: enfin ils trouverent un poste qu'ils crurent inaccessible; il l'étoit en effet, & Truchses, au lieu de les attaquer, dirigea la marche de l'armée vers le territoire de Mayence. Huit mille hommes s'étoient détachés du corps des rebelles & avoient investi Königshofen. La noblesse renfermée dans la place n'attendoit plus que la mort; Truchses parut, le siege fut levé: les rebelles se retrancherent dans un bois: on tenta en vain de les y forcer, mais ce que n'avoient pu le génie de Truchses & la bravoure des soldats, la faim ne tarda pas à le faire: les rebelles demanderent la vie, & ne l'obtinrent pas; six ou sept mille de ces misérables furent égorgés.

Le Baron de Warpurg couroit de victoires en victoires; il apprit que les factieux, maîtres de la ville de Wurtzbourg, assiégeoient la citadelle qui étoit demeurée fidelle à son Evêque; il y court, & les met en fuite, une partie périt dans les champs qui furent jonchés de cadavres; le reste se jeta dans des villages qui furent la proie des flammes, ainsi que leurs habitans & les malheureux qui leur avoient demandé un asile.

Défection de l'Electeur Palatin.

Soit qu'un pareil spectacle renouvellé chaque jour blessât les yeux de l'Electeur, soit qu'il fût jaloux des succès de Truchses, & qu'il fut las de n'être dans son armée qu'un soldat décoré; il rentra dans ses états, & amena une partie des troupes avec lui: cette défection alloit livrer Truchses presque sans défense à la vengeance des séditieux, lorsqu'on vit accourir le Colonel George von Fronsberg à la tête de son régiment. Cet officier étoit consommé dans l'art de la guerre; il s'étoit signalé à la bataille de Pavie: la tranquillité du Tirol étoit son ouvrage; c'étoit moins un ami qu'un rival pour le Baron de Walpurg; mais il n'avoit pas le choix: Fronsberg au courage d'un soldat unissoit l'humanité d'un philosophe: la guerre ne lui sembloit juste que lorsqu'elle étoit inévitable; d'ailleurs une victoire remportée sur des paysans lui sembloit peu digne de lui: il prit donc le parti de négocier, & se servit d'un vieux soldat qui avoit porté les armes sous ses drapeaux, & qui alors les portoit sous ceux de la révolte: le nouveau négociateur réussit; l'armée confédérée se sépara, & tous les factieux s'en retournerent dans leur patrie, sans être poursuivis; ils céderent au moment où ils avoient la supériorité du nombre & de la situation; il est donc probable, qu'ils auroient cedé de même, lorsqu'ils étoient les plus foibles, si on leur avoit proposé des conditions supportables; mais le fanatisme se mêloit au soin de la défense commune; & le fanatisme veut du sang, & ne connoît point de traités.

1527. Schwenkfeld prédicateur Anabaptiste.

Storch venoit de terminer sa carriere; mais ce Patriarche des Anabaptistes laissoit après lui des disciples capables de le remplacer: le plus enthousiaste d'entre eux étoit Schwenkfeld, gentilhomme Siléfien qui renonça à la gloire des armes, pour celle de prêcher, & d'habile officier devint Orateur médiocre. Il avoit disputé avec Luther, qui lui avoit répondu par des railleries.

Hist. d'Allemagne, 1519-1538.

Depuis, ce qui avoit été la pature de la populace, dès qu'il fut préparé par une main un peu illustre, la noblesse le savoura; & l'on vit bientôt la plûpart des gentils-hommes quitter le ton du monde, pour prendre celui de l'école, substituer des argumens à leurs propos galans & polis, & des femmes de qualité prescrire la parure & les modes de leur conversation, pour n'y admettre que les disputes théologiques. Une révolution plus considérable venoit de changer le gouvernement de la ville d'Utrecht. Henri de Baviere, Evêque de cette ville avoit supprimé les privileges des ouvriers, qui travailloient dans les enclos des Abbayes. On n'examine point si cette suppression étoit injuste ou légitime; il est certain que, dans ces circonstances, elle étoit très-dangereuse. Les Anabaptistes ne laisserent pas échapper une si belle occasion de soulever le peuple: l'Evêque, dont la vie étoit menacée par la populace en fureur, fut contraint de se retirer à Wick, tandis que, maîtres de la ville, les novateurs établissoient paisiblement leur culte, & lui donnoient une forme simple, que n'ont point les autres réligions: car ils réglerent qu'on n'adoreroit plus Dieu dans les temples, mais qu'on s'assembleroit dans des maisons particulieres, pour y prophétiser à loisir, sans craindre ni l'autorité des magistrats, ni les railleries des esprits forts.

Révolution dans Utrecht.

Henri animé par le double intérêt, & de rétablir sa réligion Catholique & de recouvrer son épiscopat, voulut entrer dans la ville les armes à la main: mais le peuple (1) avoit appellé à son secours un protecteur puissant; c'étoit Charles d'Egmont, Duc de Gueldres: ce Prince avoit des prétentions sur la Seigneurie d'Utrecht: toute la province fut conquise en un moment. L'Evêque & le chapitre leverent des troupes qui furent dissipées, presque aussitôt que rassemblées; le Prélat eut recours à Charles-Quint & le conjura de le rétablir à main armée dans ses états, mais l'Empereur, qui dans ce moment, vouloit ménager le Roi de France, dont le Duc de Gueldres étoit allié, n'offrit que sa médiation, lorsqu'on demandoit une armée; il ajouta cependant, qu'il accorderoit des secours plus réels si l'Evêque & le Chapitre vouloient consentir à l'union de leur Seigneurie au domaine des Pays-bas; la condition étoit dure; mais il falloit l'accepter, ou renoncer à la Seigneurie. Le traité de réunion fut donc conclu entre l'Evêque & le Chapitre d'une part, & les ministres de l'Empereur de l'autre. Charles-Quint ordonna aussitôt à Marguerite, Gouvernante des Pays-bas d'envoyer des troupes sur le territoire d'Utrecht, & d'en chasser le Duc de Gueldres, ordre qui ne fut que trop bien exécuté; tout ce Canton devint un théâtre d'horreur, le Duc s'enfuit, & l'Evêque rentra dans sa ville, qui n'étoit plus la sienne, mais celle de l'Empereur (2). Il s'agissoit de faire approuver par le Clergé le Conseil & les habitants, la cession que l'Evêque avoit faite; quelque éloquence que lui prêtat son infortune, il ne put réussir à les convaincre de la nécessité où il s'étoit vu reduit; un silence dédaigneux fut leur réponse, & leur mépris s'accrut tellement, que Henri, pour n'être plus en butte à leurs outrages, abandonna son diocese, & se retira en Autriche. En effet l'Evêque & le chapitre n'avoient que l'usufruit de la Seigneurie, la propriété en étoit inaliénable; la céder étoit donc non seulement une lâcheté, mais

1528.

(1) *Jean. Beam. Chron. Episc. Ultraject.* (2) *De Reb. eccl. Ultraject.*

SECT. XI. *Hist.* d'Allemagne, 1519-1558.

une injustice: la cour de Rome approuva la cession: dès lors tout parut légitime; Charles fit prendre possession de la ville en son nom, déposa les Magistrats, qui lui étoient suspects, & abolit la plûpart des privileges. Ce n'étoit point assez encore pour l'ambitieux Charles d'avoir chassé le Duc de Gueldres des Etats qu'il avoit envahis, il vouloit encore s'approprier du moins en espérance, ceux que ses ancêtres lui avoient transmis: il le contraignit à signer un traité, par lequel il fut réglé, que si le Duc ne laissoit point de postérité masculine, le Duché de Gueldres & le Comté de Zutphen appartiendroient à l'Empereur, & que s'il avoit des enfans mâles, ils épouseroient des Princesses de la maison d'Autriche.

Union des Princes Protestants.

Cependant les Princes Luthériens s'étoient apperçus que les querelles des Docteurs, en multipliant les systêmes & les sectes pourroient nuire au bien général, & fortifier leurs ennemis en les affoiblissant eux-mêmes: pour prévenir la ruine de leur confédération, ils avoient résolu d'en referrer les liens, & s'étoient assemblés à Torgaw; on y avoit vu arriver Jean, Electeur de Saxe, & Frideric son fils, Philippe, Othon, Ernest, & François, Ducs de Brunswich-Lunebourg, Philippe, Landgrave de Hesse, Henri, Duc de Mecklinbourg, Wolfgang, Prince d'Anhalt, Gebhard & Albrecht, Comtes de Mansfeld: on y avoit fait un traité d'alliance qui fut renouvellé en 1528; & on proposa d'y faire entrer les Zwingliens de Suisse; mais ce projet fut abandonné, on reconnut que la ligne des Princes Catholiques, qui avoit allarmé tous les Luthériens n'étoit qu'un mensonge imaginé par un faussaire, qui depuis alla porter sa tête sur un échaffaud.

Telle est la foiblesse de la prudence humaine, que les moyens qu'elle prend pour réparer les maux ou les prévenir, servent souvent à les faire naître; ce fut pour éteindre d'anciennes querelles, & prévenir de nouveaux différens, que Frideric de Saxe épousa Sibille, fille de Jean, Duc de Juliers, de Cleves & de Berg: la maison de Saxe avoit des prétentions sur la succession de ce Prince, en vertu des expectatives accordées par les Empereurs Frideric III & Maximilien I; à Ernest III, Electeur de Saxe, & à son frere Albert, Marquis de Misnie: il fut réglé par le contract (1), que, si le Duc Jean & la Duchesse Marie son épouse mouroient sans enfans mâles, les Principautés de Cleves, de Juliers, &c. appartiendroient à la Princesse Sibille & à ses descendans légitimes: combien ce mariage fit naître d'autres difficultés qu'on n'avoit pas prévues, c'est ce qu'on verra par ses tristes effets dans la suite de cette histoire.

Les différens de Charles V & de François I ne furent pas mieux assoupis;
1529. ils venoient de conclure une paix, dont leurs cœurs étoient loin: ce fut à Cambrai que le traité fut signé. Nous n'en citerons que les articles qui peuvent avoir quelque influence sur les affaires d'Allemagne. François I épousoit, la Princesse Eléonore sœur de l'Empereur, & se chargeoit de payer au Roi d'Angleterre tout ce que Charles lui devoit: ces dettes montoient à deux cens quatre vingt mille écus d'or. Le Roi de France s'engageoit à payer huit cens mille livres & à faire la rente du reste, &, pour le rachat de

(1) *Dumont C. dipl.*

Hist. d'Allemagne, 1519 1558.

Traité de Cambrai.

de cette rente, à faire céder à l'Empereur par la Ducheſſe Douairiere de Vendôme & par ſes autres ſujets, les terres qu'ils poſſédoient dans les Pays-bas: il étoit encore ſtipulé, que, s'il naiſſoit un fils du mariage de François avec Eléonore, il ſuccéderoit au Duché de Bourgogne; que le château d'Hesdin ſeroit évacué ſur le champ par les François; que le Roi renonceroit à toute juriſdiction ſur les Comtés de Flandres & d'Artois. Ces conditions étoient dures; mais François I ne pouvoit payer trop cher la liberté de ſes fils, qui étoient reſtés en ôtage, & la faute qu'il avoit faite à Pavie. Charles faiſoit auſſi quelques reſtitutions, & aliénoit quelques Domaines pour en gratifier des Princes du Sang Royal de France; mais ce qu'il cédoit ne pouvoit être comparé à ce qu'il acquéroit: les peuples pouvoient ſe récrier contre ces aliénations contraires à la conſtitution des Etats; ils pouvoient accuſer de parjure des Princes, qui, à leur ſacre, avoient promis ſolemnellement de ne point aliéner les dépendances de leur couronne: Charles & François devoient eux mêmes ſe reprocher de trahir leurs ſerments: mais on trouva un moyen facile pour impoſer ſilence aux peuples & à la conſcience des deux Monarques: ils s'obligerent à demander au Pape la diſpenſe des ſermens par leſquels ils étoient liés. Ainſi une bulle pouvoit, ſelon eux, changer les loix fondamentales des Etats, & abolir la premiere de toutes les loix naturelles, celle qui nous oblige à obſerver réligieuſement une promeſſe autentique, prononcée à la face des autels.

Charles V étoit porté à accélérer la paix par un motif non moins puiſſant que celui d'ajouter de nouveaux Etats à ſes domaines. Les Turcs menaçoient la Hongrie: Soliman venoit la ravager ſous prétexte de la défendre, & annuller en ſa faveur la ceſſion que Jean de Zapola avoit faite de cette couronne à Ferdinand d'Autriche; il étoit à craindre, qu'après avoir ſoumis les Hongrois, cet inſatiable conquérant, l'Alexandre des Muſulmans, ne pénétrât plus avant, & ne vînt porter le fer & la flamme juſqu'au centre de l'Allemagne. L'Empereur du fond de l'Eſpagne veilloit à la ſûreté des Etats, où il ne pouvoit réſider (1): il fit aſſembler à Spire une diete, qui devoit prendre les meſures les plus efficaces pour s'oppoſer à l'irruption des infidelles; & en même tems arrêter les progrès du Luthéraniſme. Le premier de ces deux objets étoit ſans doute le plus eſſentiel; mais le ſecond fut celui dont on s'occupa le premier, comme ſi Luther eut été plus redoutable que Soliman: on tenta, mais en vain, de ſemer la diſcorde entre les Luthériens & les Zwingliens, afin de les affoiblir par cette diviſion: le Landgrave de Heſſe ſçut les réconcilier: on diſputa, on s'aigrit (2); Ferdinand fît chaſſer de la diete les députés de Strasbourg, parce que dans cette ville on avoit aboli la meſſe, & ces Miniſtres prirent en ſe retirant le ton de la menace, „ puiſqu'on refuſe à notre patrie, (diſoient-ils) le droit d'envoyer des dé-„ putés à la diete, elle ne payera plus de taxes, & ne contribuera plus aux „ dépenſes de l'Empire." On crut rétablir la concorde en publiant un decret par lequel il étoit ordonné (3) „ que ceux, qui, juſqu'alors, avoient „ obſervé l'édit de Worms devoient continuer de le faire, & auroient le

(1) *Sleidan*, *l.* 6. *Sleidan*, L. VI.

(2) *Hiſt. d'Alſace*, T. II. L. 11.

(3) *Palavic.* L. II.

Decret rejeté par les Luthériens.

„ pouvoir d'y contraindre le Peuple, jusqu'à la tenue du Concile que l'Empereur faisoit espérer de convoquer bientôt: qu'à l'égard de ceux qui avoient changé de doctrine, & qui ne pouvoient l'abandonner sans craindre de sédition, ils s'en tiendroient à ce qui auroit été fait, sans rien innover d'avantage: que la messe ne seroit pas abolie, & que, dans les lieux où la nouvelle doctrine auroit été reçue on n'empêcheroit point de l'y célébrer; mais que l'Anabaptisme seroit défendu sous peine de la vie, suivant l'Edit de l'Empereur, qu'ils avoient ratifié; qu'à l'égard des prédications & de l'impression des livres, on observeroit les decrets des dernieres dietes de Nuremberg, c'est-à-dire, que les prédicateurs seroient circonspects, & se garderoient d'offenser personne par leurs discours, & de donner lieu au peuple de se soulever contre les Magistrats: qu'ils s'abstiendroient de proposer des dogmes nouveaux, ou qui fussent peu fondés sur l'Ecriture; mais qu'ils prêcheroient l'Evangile selon l'interprétation approuvée par l'Eglise, sans toucher aux choses qui étoient en dispute, jusqu'à la détermination du Concile, où tout seroit légitimement décidé."

Les Princes Luthériens rejeterent ce decret; ils demandoient une liberté entiere de conscience jusqu'à la tenue du Concile; ils représentoient, que la cour de Rome s'étoit jouée de la Majesté de l'Empire, qu'elle n'avoit répondu à aucun des *cent griefs* d'une maniere satisfaisante, que permettre la messe c'étoit rallumer le flambeau de la discorde, & qu'enfin ce decret équivoque, interprêté à l'avantage des deux partis seroit la source de mille maux. Les députés de quatorse villes Impériales protesterent aussi contre ce decret, & firent publier leur protestations: & de-là vint le nom de *Protestans*, que les Calvinistes de France ont depuis partagé avec eux. Tandis qu'on agitoit des questions théologiques, tandis qu'on publioit des decrets & protestations inutiles, Soliman couroit de conquêtes en conquêtes dans la Hongrie, entroit vainqueur dans Bude & s'avançoit vers les frontieres de l'Autriche. Ferdinand sentit alors quelle faute il avoit commise en s'occupant des querelles de Religion, avant de proposer à la diete la guerre contre les Turcs: c'étoit par là qu'il falloit commencer; cette question eut été plutôt décidée que l'autre; car il est plus aisé de rapprocher les sentiments divisés des Princes & des Ministres sur le plan d'une campagne, que de réunir des Docteurs acharnés à argumenter les uns contre les autres; enfin Ferdinand, pour terminer ces différens, ordonna à chacun de vivre comme il voudroit, & de croire ce qu'il lui plairoit, jusqu'à la convocation du Concile: les Protestans s'en retournerent satisfaits de cette liberté de conscience, dont ils étoient moins redevables au Roi de Hongrie, qu'aux rapides progrès de Soliman; il étoit déja devant Vienne; mais les Bourgeois unis à une garnison nombreuse & commandée par le Comte Palatin le forcerent à se retirer: il alla dans Bude couronner Jean de Zapola qui se reconnut Vassal de la Porte, & se donna un maître croyant le redevenir lui-même.

Progrès & retraite de Soliman.

Cependant l'Empereur touché des périls de son frere & plus encore de ceux qui menaçoient ses propres Etats, avoit passé d'Espagne en Italie, pour rentrer en Allemagne. Les Princes Protestants n'attendirent pas son retour, pour le prévenir contre les démarches de leurs adversaires; ils lui envoyerent des députés à Plaisance, qui lui demanderent la liberté de conscience,

& lui firent sentir, que, sans cette condition, on ne devoit attendre d'eux aucun secours contre les Turcs; le Monarque insista sur l'exécution de l'Edit de Worms & du decret de la diete de Spire; alors les députés lui firent signifier légalement leur protestation, & Charles fut si irrité de cette démarche, qu'il leur défendit de sortir de la maison où ils étoient logés, & d'écrire en Allemagne sous peine de prison & de confiscation de leurs biens: malgré ces précautions toute l'Allemagne fut bientôt informée de la réponse de l'Empereur; tous les Protestans en furent effrayés: ils résolurent dès cet instant (1) de faire une nouvelle ligue, sur un plan plus indissoluble & plus redoutable; mais avant de la conclure, le Landgrave de Hesse tenta de réunir les Luthériens & les Zwingliens, divisés de nouveau sur quelques articles de leur croyance. Les Docteurs des deux sectes s'assemblerent, exposerent leurs raisons, n'écouterent point celles de leurs adversaires; on se sépara, & chaque parti, plus ferme dans son opinion qu'auparavant, publia qu'il avoit terrassé le parti contraire. Le Landgrave ne se rebuta point, il les assembla encore; il parla longtemps sur la nécessité & les avantages de la concorde, sur les suites funestes de la mésintelligence: tous en convinrent & applaudirent à ses conseils; mais chaque parti voulant attirer l'autre à lui, aucun ne voulant rien sacrifier de sa croyance, la seconde assemblée fut aussi infructueuse que la premiere.

Hist. d'Allemagne, 1519-1558.

Députation des Protestans vers Charles-quint mal reçue.

1530.

Pendant ces démêlés, l'Empereur recevoit dans Boulogne la couronne Impériale des mains du Pape; après cette cérémonie, qui n'ajoutoit rien à ses qualités vraiment Royales, mais qui augmentoit la vénération du peuple pour lui, il indiqua une diete à Augsbourg pour y délibérer sur les affaires de Religion: il envoya en même temps des sauf-conduits à tous les Princes Protestans, & témoigna qu'il desiroit que cette diete fut générale. Avant de sortir d'Italie, il força les Florentins à reconnoître Alexandre de Médicis pour leur Souverain: ce service rendu à la famille du Pape, lui donnoit sur la reconnoissance du Pontife des droits dont-il se promettoit de faire usage. Il partit ensuite pour Augsbourg; les Princes y étoient déjà assemblés: le lendemain de son arrivée étoit le jour de la *Fête-Dieu;* il invita les Princes Protestans à se trouver à la procession; mais il essuya un refus: une messe solemnelle ouvrit la diete; l'Electeur de Saxe, devoit y paroître comme Grand Maréchal de l'Empire. Son embarras étoit extrême; assister à la messe, c'étoit en reconnoître la nécessité; s'en abstenir c'étoit risquer de perdre sa charge. Ses docteurs leverent ses scrupules; ils lui dirent qu'il pouvoit y assister comme à une cérémonie purement civile, & non comme à une cérémonie religieuse, & lui citerent l'exemple d'un Prophête qui avoit permis à un Général de s'incliner devant les idoles.

On suivit dans cette diete le même plan auquel on s'étoit attaché dans celle de Spire, on parla des affaires de Religion, avant de songer à la guerre contre les Turcs: les Protestans exposerent un abrégé de leur croyance, qu'on appella depuis la *Confession d'Augsbourg.* Les Théologiens Italiens la réfuterent; & l'on vit naître d'interminables querelles que toute la puissance de l'Empereur ne put appaiser. Le Landgrave de Hesse se retira, laissant

Confession d'Augsbourg.

(1) *Cochlæus. Sleidan.* L. 6.

SECT. XI. *Hist.* d'Allemagne, 1519-1558.

ſes ambaſſadeurs pour le repréſenter: démarche équivoque qui ne laiſſoit eſpérer que peu de ſuccès de cette aſſemblée. On indiqua une nouvelle conférence, où l'on promit de part & d'autre d'examiner paiſiblement les points controverſés, de ſe rapprocher autant qu'on le pourroit, de ſupprimer toute expreſſion amère ou injurieuſe: en effet les Luthériens montrerent moins d'opiniatreté que dans les autres conférences; ils adopterent quelques points de doctrine, qu'ils avoient combattus juſqu'alors: Mélanchton ſur-tout montra un déſir ſincere pour la paix; mais il céda plus que ſon parti ne vouloit; on lui fit un crime de ſa facilité: Luther étoit l'ame inviſible du Congrès proteſtant. Chaque jour on lui envoyoit des couriers; il ſuggéroit les objections, il dictoit les réponſes à celles des Catholiques; & bientôt les Luthériens reprirent la fougue qui les caractériſoit, & rentrerent dans le cercle étroit que leur chef avoit marqué à leur croyance: ainſi les armes théologiques s'émouſſerent contre l'opiniatreté de cette ſecte. L'Empereur ſentit bien qu'il falloit en employer de plus puiſſantes, celles de la politique, il fit traiter avec chacun des Princes proteſtans en particulier, & tenta de les ſéduire par de magnifiques promeſſes; l'Electeur de Saxe fut le premier à qui il tendit ce piege. De grands intérêts mettoient ce Prince dans la dépendance de l'Empereur, il n'avoit point encore reçu une inveſtiture permanente de ſon Electorat. L'Empereur étoit obligé de la donner ſur le champ, lorſque l'héritier d'un fief Impérial deſcendoit en ligne directe du dernier poſſeſſeur: mais l'hérédité de l'Electeur étoit collatérale; & Charles pour le contenir ne lui avoit accordé qu'une inveſtiture de deux ans, qu'il promettoit de renouveller pour le même temps, lorſqu'elle ſeroit expirée; il étoit à craindre qu'un cadet de cette famille, Catholique par ambition, n'obtînt ce qu'on avoit refuſé à ſon aîné; d'ailleurs l'Empereur n'avoit point encore confirmé le mariage du Prince Electoral avec la Princeſſe de Clèves: on offroit à l'Electeur l'inveſtiture perpétuelle, & la confirmation du mariage de ſon fils, ſi tous deux rentroient dans le ſein de l'égliſe Catholique; il répondit que ſa conſcience lui étoit plus chere que l'agrandiſſement de ſa maiſon, & cette conduite fit perdre depuis l'Electorat à ſon fils, & priva ſes deſcendans des Duchés de Clèves & de Juliers. Le Landgrave de Heſſe, ne fut ni moins généreux ni moins conſtant: il aima mieux perdre ſes expectatives ſur le Duché de Wirtemberg, & voir paſſer le Comté de Catzénellebogen dans la maiſon de Naſſau, qui le lui diſputoit, que de renoncer au Luthéraniſme: il ajouta cependant qu'il avoit une ſi haute idée de l'équité de l'Empereur, qu'il eſpéroit que la diverſité d'opinions ne l'empêcheroit pas de prononcer en ſa faveur. Dans ces conteſtations le Marquis de Brandebourg, que l'on menaça de lui ôter la tutelle d'Albert ſon neveu, fut auſſi le martyr de ſa perſévérance, & l'on peut dire, que, chez ces trois Princes, la religion n'étoit pas en ce moment un maſque politique. Après les avoir en vain attaqués en détail, l'Empereur eſſaya de les ſoumettre tous à la fois. Il les manda; ils ſe rendirent à ſes ordres; mais il n'obtint d'eux d'autre réponſe, ſinon, qu'ils ne ſe croyoient point ſéparés de l'Egliſe chrétienne; que les opinions qu'ils ſoutenoient étoient auſſi anciennes que l'Egliſe même, puiſque c'étoit le pur Evangile; qu'ils deſiroient un Concile, mais qu'ils vouloient qu'il fût libre & impartial. Il y eut de part & d'autres des repliques

Deſintéreſſement des Princes Proteſtans.

très-vives. Enfin l'Empereur leur accorda un délai jufqu'au mois d'Avril 1531, pour retourner à l'Eglife Romaine: ce terme expiré il les menaçoit de toute fa colere & de toute fa puiffance. „On défendit enfuite fous de grandes peines de foutenir publiquement aucune propofition injurieufe à l'Eglife „ Romaine (1), ou de troubler la liberté des Catholiques dans leurs états; de „ les inquiéter dans l'exercice de leur Religion; enfin de recevoir dans la „ Communion Proteftante aucun Catholique de l'un ou de l'autre fexe & „ fur-tout des Eccléfiaftiques".

Hift. d'Allemagne, 1519-1558.

Le decret n'étoit point encore lancé que les Princes Proteftants vouloient fe retirer; l'Empereur foupçonnant leur deffein, fit mettre des gardes aux portes de la ville, pour s'oppofer à leur évafion, & un meurtre qui s'étoit commis dans la ville & dont on recherchoit l'auteur, lui offrit un prétexte pour prendre cette précaution, fans paroître gêner la liberté de la diete: le decret parut enfin; entr'autres articles on y expofoit „que la doctrine „ des Luthériens avoit été réfutée dans les conférences"; ils étoient loin d'en convenir; ils prétendoient au contraire avoir réfuté les Catholiques: on difputa encore, chaque parti prétendit avoir triomphé, comme il eft d'ufage. Les Proteftans accuferent les Catholiques d'aveuglement & d'opiniâtreté; on leur répondit par de pareilles imputations; enfin ils prirent le parti de fe retirer, & de laiffer leurs officiers à la diete, qui dura encore fix femaines. Les députés de Strasbourg, de Memmingen, de Conftance & de Lindau réfifterent aux volontés de l'Empereur avec autant d'audace que les Princes; un traité qu'ils avoient conclu avec les Cantons de Berne, de Zurich & de Bafle, leur infpiroit cette confiance, & forçoit Charles à les ménager. Ils fe récrierent comme les autres Luthériens contre le decret, qui parut malgré leur oppofition. Il portoit „qu'on ne fouffriroit point ceux qui enfeignoient une „ nouvelle doctrine fur la cêne (2), fur l'adminiftration des facremens, & „ le culte des images; il ordonnoit que l'on confervât les cérémonies & les „ rites ordinaires, & qu'on gardât les formes accoutumées dans les obfeques; „ qu'on donnât les bénéfices à des perfonnes capables de les remplir; que les „ prêtres mariés abandonnaffent leurs femmes, ou qu'ils fuffent bannis; que „ toutes les ventes des biens eccléfiaftiques fuffent annulées, & toutes „ les ufurpations reftituées, qu'on prêchât & qu'on enfeignât conformément „ à cet édit, & qu'on exhortât le peuple à entendre la meffe, à invoquer „ les faints, à obferver les fêtes & les jeunes, & à rétablir les églifes & les „ monafteres qui avoient été détruits; enfin le Pape feroit prié de faire avant „ fix mois la convocation d'un Concile, pour en faire l'ouverture au plus „ tard dans un an". La Chambre Impériale fut chargée de veiller à l'exécution de ce decret, & on l'autorifa à prendre les voyes les plus rigoureufes & les plus promptes pour y parvenir.

Decret de la diete.

La diete commença elle-même à donner l'exemple de la févérité en frappant un coup terrible. Albert de Brandebourg, grand-Maître de l'Ordre Teutonique, avoit embraffé le Luthéranifme, & avoit entraîné un grand nombre de chevaliers; il avoit, fait hommage de la Pruffe Ducale au Roi de Pologne, & époufé la fille du Roi de Dannemarck; tous les officiers & che-

(1) *Barre, Hift. d'All.* ad ann. (2) *Hift. d'Allem.* ibid.

SECT. XI. *Hist.* d'Allemagne, 1519-1558.

Révolution dans l'ordre Teutonique.

valiers qui refuserent d'embrasser le Luthéranisme avoient été bannis, & chercherent un asile dans la Franconie (1); là ils élurent pour Administrateur de la Prusse Walter de Cronberg: la diete confirma cette élection; il fut nommé Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, Albert déclaré déchu de cette dignité, & mis au ban de l'Empire. L'assemblée, avant de se séparer, s'occupa encore d'autres objets. Le siege de la Chambre Impériale fut fixé à Spire; on régla les secours qu'on accorderoit à Ferdinand contre les Turcs; enfin on réforma la police générale; des loix somptuaires marquerent à chaque ordre de citoyens les bornes de son luxe; l'ivrognerie, si commune en Allemagne, fut prescrite, ou du moins prohibée; on défendit de former des associations de commerce nuisibles à l'abondance; l'intérêt de l'argent fut réduit à cinq pour cent; & l'on condamna à des peines séveres tous les histrions qui ne seroient pas attachés au service des Electeurs & des Princes de l'Empire. Il faut convenir que des législateurs qui défendent aux autres des plaisirs qu'ils se permettent à eux-mêmes, ne désirent pas que leurs loix soient observées.

Chagrins que les Electeurs Protestans causent a l'Empereur.

Le Conseil de Régence onéreux à l'Empire, & gênant pour l'Empereur fut aboli: mais Ferdinand, en perdant le titre & l'autorité de Vicaire en fut dédommagé, par une expectative plus capable de flatter un ambitieux; Charles V, qui vouloit assurer la dignité Impériale dans sa famille avoit indiqué une diete à Cologne, où il se proposoit de faire proclamer son frere, Roi des Romains. Les Princes Protestans, pour se venger de tous les chagrins que l'Empereur leur avoit causés à Augsbourg, refuserent de se rendre à cette assemblée, & la déclarerent illégale: Frideric, fils de l'Electeur de Saxe ne s'y trouva que pour s'opposer à l'élection du Roi des Romains; il s'y opposa en vain: Ferdinand fut élu; on en informa tous les Protestans qui garderent un silence dédaigneux & politique; ils s'étoient assemblés à Smalkalde: c'étoit là qu'ils avoient conclu cette ligue célebre qui fut la base de la puissance du parti Protestant; elle ne fut d'abord conclue que pour cinq ans, un secours mutuel en étoit l'objet: on se proposoit encore de faire annuller l'élection de Ferdinand; & ce fut dans cette vue que Frideric, fils de l'Electeur de Saxe alla en Baviere, pour en engager l'Electeur à entrer dans la Ligue. „ Quoi! lui dit-il, on élit un Roi des Romains, sans que tout l'Empire concoure à cette élection & vous n'êtes point allarmé, vous à qui nous offririons la couronne Impériale, si Charles terminoit sa carriere! ne sentez-vous pas combien une pareille innovation est funeste à nos intérêts & surtout aux vôtres; ne voyez vous pas, que, si l'usage s'introduit de donner à l'Empereur un successeur avant sa mort, il sera assez puissant pour faire élire ou son frere ou son fils; que dès lors *l'élection* ne sera plus qu'un vain mot, que la couronne sera réellement héréditaire dans une seule famille; que l'Allemagne ne sera plus qu'une Monarchie gouvernée par un Despote, dont les Electeurs seront les esclaves"? Ces raisons étoient convainquantes; la suite à prouvé combien la prévoyance de Frideric étoit juste, & quel intérêt la Maison de Baviere avoit à suivre ses conseils; mais l'Electeur étoit un Prince irrésolu, lent à prendre un parti, promt à s'en repentir dès qu'il l'avoit pris.

(a) Sleidan. l. 8.

On attendoit de la France & de l'Angleterre des fecours plus réels (1); François I[er], qui perfécutoit les Proteftans dans fes états, les protégeoit en Allemagne. Ce Prince, fans fe déclarer ouvertement pour la nouvelle Ligue, cherchoit à la foutenir, & à rompre celle de Suabe, formée en faveur de la Maifon d'Autriche, & qui fubfiftoit depuis plus de foixante ans: Langei fut le Négociateur qu'il choifit pour diffoudre cette confédération; il y réuffit; & conclut enfuite un traité avec les Princes Proteftans: cette négociation fembloit n'avoir d'autre objet que d'affûrer la liberté, les privileges des villes libres, & de maintenir l'équilibre & la fûreté des dix Cercles; mais on s'apperçut par la fuite, que le but de François I[er], étoit moins de fervir l'Empire, que de nuire à l'Empereur. Le Roi de Dannemarck, n'entra dans la ligue qu'en qualité de Duc de Holftein, & poffeffeur de plufieurs fiefs de l'Empire; la République de Lubec calculoit, avant de fe déclarer, & les fecours qu'elle feroit obligée de donner, & ceux qu'elle pourroit attendre de la Ligue, fi Chriftiern foutenu par l'Empereur fon beau-frere, venoit l'attaquer: plufieurs Princes attendoient que la ligue pût au moins balancer les forces du refte de l'Empire, pour fe joindre à elle. Cependant la Chambre Impériale informoit contre les Luthériens: on voyoit accourir à Spire des délateurs de tout état, conduits par des motifs différens, les uns par le fanatifme, d'autres par la haine, le plus grand nombre par l'avarice. Mais toutes les confifcations prononcées par la Chambre furent fans effet; il eut fallu en confier l'exécution à des armées, la feule idée d'une guerre civile glaçoit tous les courages; on fçavoit que ces guerres toujours funeftes à l'état, qui les voit éclorre dans fon fein, ne font utiles qu'à l'étranger qui les fomente; Charles en rédoutoit tellement les effets qu'il permit à quelques Princes de négocier un accommodement entre les deux parties: tout le fuccès de leur médiation fut de donner lieu à une nouvelle affemblée des Proteftans, à Francfort; où ils annullerent de nouveau l'élection du Roi des Romains; ils eurent la hardieffe d'en informer l'Empereur. Ce Prince, pour les appaifer, fit ceffer toutes les pourfuites de la Chambre Impériale, & invita les négociateurs, l'Archevêque de Mayence & le Comte Palatin, à tenter une feconde fois les voyes de pacification: mais comment accorder des Proteftans avec des Catholiques, lorfque le Landgrave de Heffe, faifoit des vains efforts pour concilier les Luthériens avec les Zwingliens? toutes les entrevues fe bornerent à des difcours vagues; les Proteftans juroient qu'ils étoient de bonne-foi, qu'ils étoient prêts à renoncer à leurs opinions, dès qu'elles feroient clairement réfutées; qu'ils s'en rapporteroient à la décifion du Concile, pourvu qu'il fût libre & impartial; reftriction dont leurs antagoniftes conclurent que ce Concile étoit inutile, & qu'ils ne le trouveroient ni libre ni impartial, s'il n'adoptoit leurs fyftêmes.

Hift. d'Allemagne, 1519-1558.

Les Proteftans s'oppofent à l'élection du Roi des Romains.

L'Anabaptifme perfécuté, prefque anéanti & par les Catholiques & par les Luthériens, venoit de renaître dans la Moravie. Hutter & Scherding en étoient les chefs: ils avoient fçu infpirer à leurs profélites le goût du travail & de la frugalité; les feigneurs dans le choix des fermiers préféroient aux Catholiques ces laborieux fectaires, auffi refpectables par leur droiture qu'u-

Perfécution que fouffrent les Anabaptiftes.

(1) *Mém. de du Bellay.*

SECT. XI. *Hist. d'Allemagne, 1519 1558.*

tiles par leur industrie. Ferdinand ferma les yeux sur leurs vertus & ne vit que leurs opinions, il ordonna au Maréchal de Moravie de les chasser: cet ordre ne fut que trop fidelement exécuté. Hutter fut puni du dernier supplice; ses disciples plus malheureux encore ne trouverent point d'asile dans l'Allemagne; les Princes Catholiques & Protestans leur défendirent l'entrée de leurs états; traitement atroce, dont leur vertu auroit du les affranchir, quand bien même leur erreur l'auroit mérité.

Ces proscriptions avoient dépeuplé la Moravie; elles avoient même indigné la plupart des Catholiques, habitans de la Hongrie & de la Bohême: Soliman vouloit profiter d'une occasion si favorable & rentrer à main armée dans ces états. L'Empereur n'ignoroit point ses desseins & ses préparatifs: il en étoit allarmé, & les Protestans, pour redoubler son inquiétude, déclaroient hautement, qu'ils ne contribueroient point à la guerre contre les Turcs, si on ne leur accordoit tout ce qu'ils demandoient (1). On leur fit des offres; on leur laissoit la liberté de persister dans leurs opinions jusqu'au Concile, pourvu qu'ils n'en ajoutassent point de nouvelles, que leurs ministres ne prêchassent point au-delà de leur jurisdiction, & que la ligue rendit hommage au Roi des Romains; ce dernier article fut rejeté avec hauteur; ils exigeoient que Ferdinand renonçât à ce titre qui lui assuroit la couronne Impériale, que si l'Empereur avoit besoin d'un coadjuteur, il fût élu dans une diete libre & générale; qu'enfin par un édit irrévocable, il fut réglé qu'à l'avenir on n'éliroit aucun Roi des Romains du vivant de l'Empereur; ils ajoutoient „ (2) que „ l'Empereur & les Electeurs régleroient les conditions & conviendroient „ des articles qui seroient observés à l'avenir dans l'élection d'un Roi des „ Romains: que sa Majesté Impériale feroit incessamment publier une paix „ au sujet des disputes de Religion: que, sans égard aux decrets ni aux édits „ faits dans les dietes de Worms & d'Augsbourg, il seroit fait défenses très-„ expresses à ceux des deux partis de s'inquiéter les uns les autres, & de se „ maltraiter sous prétexte de Religion: que les Protestans ne feroient aucune „ innovation, & ne publieroient aucun écrit de leur confession, que celui „ qui avoit été presenté à la diete d'Augsbourg: qu'ils n'attireroient à eux „ ni ne prendroient sous leur protection les sujets d'autres Princes, & qu'ils „ n'entretiendroient aucune correspondance avec les étrangers, excepté pour „ le commerce; qu'on n'empêcheroit point les Ecclésiastiques d'exercer „ leur jurisdiction dans les lieux où ils étoient établis, & qu'on les laisseroit „ tranquilles dans l'exercice de leurs fonctions: ... que l'Empereur envoye-„ roit à la Chambre Impériale de nouveaux ordres de suspendre l'exécution „ des sentences rendues en matiere de Religion & de ne rien innover sur „ cette matiere sous quelque prétexte que ce fut; qu'à ces conditions, ils „ rendroient à l'Empereur toute l'obéissance qui lui étoit due, & qu'ils lui „ donneroient, pour soutenir la guerre contre le Turc, toute l'assistance que „ demandoient les conjonctures actuelles, & que leurs forces proportionnées „ à leur zele pourroient permettre". L'Archevêque de Mayence fit à ces demandes une réponse équivoque, qui lui attira de la part des Protestans une ré-

Nouvelle reclamation des Protestans contre l'élection du Roi des Romains.

(1) *Seckendorff. Hist. Luth.* (2) *Hist. d'All. du P. Barre.*

réponſe très-ferme & nullement ambigüe. On convint d'aſſembler une diete à Nuremberg; conférence qui ne fut pas moins tumultueuſe que les autres; cependant on parvint à ſigner un traité par lequel il étoit ſtatué „ qu'il y auroit entre l'Empereur & les Etats de l'Empire une paix générale, juſqu'à la convocation d'un Concile libre œcuménique & chrétien: que perſonne, pour cauſe de Religion, ne pourroit faire la guerre à quelque autre Prince, ni le dépouiller de ſes états; qu'il y auroit entre tous une amitié ſincere & une concorde chrétienne: que l'Empereur tacheroit de faire indiquer un Concile dans ſix mois, & d'en procurer la tenue dans un an: enfin, qu'il ſuſpendroit tous les procès intentés, pour fait de Religion, contre l'Electeur de Saxe & ſes alliés, juſqu'au futur Concile ou à la prochaine diete: " le Landgrave de Heſſe fut le ſeul qui refuſa de ratifier cet accord: l'élection de Ferdinand étoit ſelon lui l'objet le plus important & le traité ne renfermoit rien de poſitif ſur la validité ou la nullité de cette élection.

Hiſt. d'Allemagne, 1519-1558.

L'Empereur eut bientôt lieu de s'applaudir d'avoir fléchi ſon orgueil juſqu'à accorder aux Proteſtans des conditions raiſonnables: ils ne ſe bornerent pas aux ſecours qu'ils avoient promis; ils envoyerent le double de leurs contingens: aux ſommes qu'ils étoient obligés de payer ils ajouterent cent cinquante mille florins: il dut ſentir alors les heureux effets de la tolérance; il dut connoître de quels efforts généreux les hommes ſont capables, lorſqu'on briſe le ſceptre de fer, dont le fanatiſme les a frappés, & que la meilleure maniere d'aſſervir les cœurs eſt de rendre la liberté aux eſprits. Jamais ce zele, ce concert du corps Germanique n'avoient été plus néceſſaires; les Turcs ravageoient la Hongrie; pluſieurs détachemens avoient pénétré dans l'Allemagne; on avoit vu flotter leurs enſeignes juſques ſous les murs de Lintz: le Comte Palatin les força à rejoindre leur armée, les pourſuivit, les tailla en pieces, & eut la gloire de voir ce Soliman, la terreur de l'Europe & de l'Aſie, fuir devant lui, retourner à Conſtantinople, toujours ſûr de trouver dans les faveurs de ſes maîtreſſes, de quoi ſe conſoler des diſgraces de la guerre. 1532.

L'Electeur de Saxe venoit d'expirer, & Jean Frideric lui avoit ſuccédé: le fils allarmoit encore plus l'Empereur que le pere ne l'avoit inquiété; c'étoit un jeune Prince, avide de nouveautés, ami de Luther qu'il appelloit ſon Mécène, bravant les périls, ennemi de toute autorité qui n'étoit pas la ſienne, eſprit d'ailleurs ouvert aux conſeils de ceux qui étoient au-deſſous de lui, rebelle aux ordres de tout ce qui étoit au-deſſus. Le célebre Perenot de Granvelle arriva à ſa cour, ſous prétexte de lui faire, de la part de l'Empereur, ce qu'on appelle un compliment de condoléance, mais en effet pour l'engager à reconnoître le Roi des Romains & à travailler à la deſtruction du Luthéraniſme: il lui fit ſentir combien il étoit dangereux de traverſer les projets d'un Prince auſſi puiſſant que Charles, que de toutes les maiſons ſouveraines d'Allemagne, celle que l'Empereur étoit le plus jaloux d'abbaiſſer étoit celle de Saxe, & que réſiſter à ce Monarque, c'étoit aſſurer ſa propre ruine. Ce ton menaçant n'effraya point l'Electeur; cependant il ne fronda pas ouvertement la volonté de Charles; le Luthéraniſme, diſoit-il, n'étoit plus dans la Saxe une ſecte obſcure, mais une Religion générale éri-

Négociation auprès du nouvel Electeur de Saxe.

gée en loi d'état; il falloit donc attendre des tems plus favorables pour extirper les profondes racines qu'il y avoit jetées; la ligue de Smalkalde n'étoit pas moins redoutable que l'Empereur; elle pouvoit tourner ses forces contre celui qui l'abandonneroit, & les démarches que l'Empereur exigeoit étoient impossibles, jusqu'à ce que la ligue eut été dissipée par la voie de la négociation. Granvelle n'obtint point de l'Electeur de réponse plus satisfaisante.

L'Empereur étoit passé en Italie, où il avoit eu une entrevue avec le Pape: il pressoit le Pontife d'assembler un Concile: mais Clément exigeoit, qu'il fût assemblé dans une ville d'Italie, que l'Empereur y fût présent, tant qu'il dureroit & que les Luthériens se soumissent d'avance à ses décisions; un

1533. Nonce accompagné d'un Ministre Impérial partit pour se rendre successivement dans les différentes cours des Princes Protestans, & leur faire agréer ce que le Pape exigeoit: il y avoit encore une condition qui déplût aux Princes assemblés à Smalkalde; il étoit dit que le Concile se tiendroit suivant les canons & suivroit les formes consacrées par l'usage & les loix de l'Eglise. Cette proposition paroissoit obscure: dans les premiers tems de l'Eglise les questions se décidoient dans les Conciles par le texte de l'Ecriture Sainte; mais dans les Conciles subséquens on avoit admis les interprétations & les commentaires des Docteurs: les Princes consentoient à se soumettre à un Concile qui procederoit suivant la forme antique; & refusoient de reconnoître celui où l'on recevroit d'autres décisions que celles qui seroient prises dans les livres saints: ils s'en tinrent à cette résolution, & un nouveau Nonce qu'on leur envoya ne put la leur faire changer.

Mais quand le Concile auroit pu mettre fin aux querelles Théologiques, il y avoit de plus grands différens à terminer; & les intérêts politiques n'étoient pas moins chers aux Princes Protestans que ceux de la Religion. Le

Affaire de Wirtemberg. Duché de Wirtemberg étoit devenu un flambeau de discorde; en 1519 le Duc avoit été chassé de ses états par la ligue de Suabe, pour s'être fait justice par ses mains contre ses sujets révoltés, au lieu de s'adresser à la ligue, pour obtenir vengeance: Christophe, fils du Duc détrôné implora d'abord la protection de François I; & tandis que ce Prince délibéroit sur les moyens de cacher les secours qu'il lui procureroit, l'affaire fut portée à la diete de Nuremberg: le Roi des Romains s'étoit emparé du Duché, comme d'un fief vacant; de sorte qu'il devenoit juge & partie; la maison d'Autriche, inquiétée d'ailleurs par les Turcs, aimoit mieux pourtant paroître céder en apparence que de soulever tous les Allemands contre elle, & de s'attirer sur les bras toutes les forces de France: la sentence fut favorable à Christophe; mais Ferdinand satisfait d'avoir avoué son usurpation, différoit de la réparer en restituant le Duché. La ligue de Smalkalde résolut de faire exécuter, les armes à la main, le jugement de la diete; le Landgrave de Hesse avoit ému tous les cœurs en faveur du jeune Duc, & leur avoit inspiré pour lui une compassion noble & généreuse: il alla lui même solliciter François I, qu'un double motif engageoit à prendre la défense de Christophe, la gloire de secourir un infortuné, & le plaisir de nuire à Charles V. Ce n'étoient pas des troupes que l'on demandoit: toute la ligue étoit prête à prendre les armes pour le Duc, mais on manquoit d'argent; François I, quoiqu'épuisé par des guerres ruineuses & par sa rançon, en trouva encore dès qu'on lui proposa

Hist. d'Allemagne, 1519-1558.

d'humilier la maison d'Autriche. Christophe possédoit sur la frontiere du Comté de Bourgogne le pays de Montbelliard, qu'il engagea (1) à François I pour une somme de 100000 écus d'or, à condition, que, si cette somme n'étoit pas rendue dans trois ans du jour de l'emprunt, cette Principauté seroit réunie à la couronne de France: on étoit convenu encore, que, si les 100000 écus n'étoient pas suffisans pour recouvrer le Duché, le Roi prêteroit une somme pareille, qu'il ne redemanderoit jamais, pourvu qu'après que le Landgrave se seroit rendu maître du pays de Wirtemberg, il portât ses armes victorieuses en Italie, afin d'y favoriser le Roi très-chrétien dans le recouvrement du Duché de Milan. Le Landgrave satisfait du succès de sa négociation, courut en Allemagne, leva quinze mille hommes avec l'argent de François I & le fit si secretement, que la Cour de Vienne n'en fut informée que lorsqu'il se mit en marche (2). 1534.

Les Impériaux étoient campés près de Lautzen: le Comte Palatin les commandoit; on les avoit armés sous différens prétextes, & on les tenoit prêts à tout événement. Le Landgrave de Hesse vient fondre sur eux à l'improviste; le Comte Palatin donne ses ordres dans cette surprise aussi tranquillement, qu'il les eut donnés dans une bataille méditée depuis long-tems; un coup de fauconneau lui brise le talon; il dissimule la douleur qu'il ressent; sourit aux soldats, personne ne s'apperçoit qu'il est blessé; il demeure en cet état plus d'une heure à cheval, commandant, combattant, toujours avec sang froid. Cependant la douleur le met hors de combat, on l'emporte; ses soldats le croient mort: une terreur panique passe de rang en rang; ils s'enfuient laissant leur artillerie aux vainqueurs; & bientôt le Landgrave eut soumis tout le Duché de Wirtemberg. Cette révolution, & la conquête de Montbelliard par les François rendirent Ferdinand moins difficile sur les conditions d'un arrangement avec les Protestans; ceux-ci de leur côté firent voir qu'ils n'opposoient point l'opiniâtreté à la modération; satisfaits de la liberté qu'on accordoit aux consciences ils consentirent à reconnoître ce Prince pour Roi des Romains; ils convinrent de plus, qu'à l'avenir on ne procederoit point du vivant de l'Empereur, à l'élection d'un Roi des Romains, avant que les motifs de cette élection eussent été examinés par les Electeurs, qui ne l'approuveroient pas sans nécessité: que, si les sentimens étoient partagés l'élection seroit nulle & illégale, que Jean Frideric seroit confirmé dans la possession de l'Electorat de Saxe, & que son contract de mariage avec Sibille de Clèves seroit ratifié par l'Empereur.

Accommodement avec les Protestans.

Le Duc Ulric de Wirtemberg, pere de Christophe, vivoit encore; il avoit recueilli tout le fruit de la derniere expédition; & l'amitié que le Landgrave avoit jurée au fils avoit encore été plus utile au pere: il étoit rétabli dans ses états; Ferdinand par une transaction solemnelle lui en confirma la possession; & celui-ci convint de le reconnoître pour Roi des Romains, de lui envoyer une ambassade, & de ne s'allier jamais avec aucun ennemi de la maison d'Autriche. Ce dernier article étoit contraire au traité conclu avec François I; il l'étoit même aux devoirs de la reconnoissance: & suivant le cours ordinaire des choses un puissant Monarque dut être étonné d'avoir

Mécontentement du Pape.

(1) *Hortleder T. 1. l. 3.* (2) *Sleidan. l. 9.*

SECT. XI. *Hist.* d'Allemagne, 1519-1558.

protégé un petit Prince, ſans qu'il lui en revint aucun fruit pour lui-même; mais François I n'étoit pas celui qui murmuroit le plus haut contre ces deux traités; le Pape s'en plaignoit plus amerement encore: rendre aux Proteſtans un Duché qu'on avoit uſurpé ſur eux, le rendre lorſqu'on ne pouvoit le leur enlever, lui ſembloit un attentat contre la Religion: on lui repréſenta, mais en vain, que ſi l'on n'eut pas fait la paix avec eux, ils pouvoient porter dans d'autres pays Catholiques leurs armes triomphantes & leurs dogmes. Guillaume, Duc de Baviere, qui, depuis ſi longtems, doutoit s'il devoit ſe joindre à la ligue de Smalkalde, ou s'en éloigner, ſe détermina enfin à ſe réconcilier avec la maiſon d'Autriche; il approuva l'élection de Ferdinand, jura de le ſervir envers & contre tous, & de défendre la foi Catholique contre toutes les attaques du Proteſtantiſme; il promettoit auſſi de porter les armes, lorſqu'on l'exigeroit, ou contre les Turcs, ou contre le Roi d'Angleterre, qui venoit de ſe ſéparer de l'Egliſe Romaine, & qui avoit chaſſé de ſa couche Catherine d'Arragon, pour y admettre Anne de Boulen. Clément VII vit avant de mourir commencer cette grande révolution, & Paul III ſon ſucceſſeur la vit s'affermir.

Révolution dans Munſter.

Le Luthéraniſme faiſoit de nouvelles conquêtes en Allemagne, dans Munſter il lutta contre la foy Catholique; on y vit tour-à-tour les chanoines chaſſés par les miniſtres, & les miniſtres réprimés par les chanoines. Rothman étoit dans cette ville le héros des Proteſtans, c'étoit un homme de la lie du peuple: mais dans les querelles de Religion, l'être le plus vil eſt ſouvent le plus à craindre: cependant Rothman n'avoit pas cette inflexibilité de caractere qu'affectoient les autres Luthériens; il ſe fit ſacramentaire, croyant plaire au Sénat; il ſe montra même aſſez diſpoſé à devenir Anabaptiſte, pour peu qu'on l'en preſsât: comme il changeoit de ſecte à chaque inſtant, ſes partiſans prirent le nom de Rothmaniſtes: rien ne fut ſacré pour eux; ils renverſerent les ſtatues des ſaints, pillerent les égliſes, & remirent entre les mains du Sénat les tîtres des poſſeſſions eccléſiaſtiques. L'Evêque aſſembla des troupes & menaça d'inveſtir la ville; mais inveſti lui-même par les rebelles il fut contraint de s'enfuir, laiſſant ſes chanoines à la merci des Rothmaniſtes; on les chargea de fers, & on ne leur rendit la liberté qu'à condition que les Evangéliques régneroient ſeuls dans la ville (1). Ils ſe trompoient: on y vit accourir de nouveaux Docteurs, qui prêcherent la néceſſité d'un ſecond baptême. Rothman lui-même, après avoir été leur antagoniſte, devint leur partiſan: des docteurs Catholiques, ſe réunirent à des docteurs Proteſtans contre ces Anabaptiſtes; on diſputa, le Sénat qui avoit l'ambition de prononcer ſur les querelles théologiques, comme ſur les affaires civiles, déclara que les Anabaptiſtes avoient été vaincus par leurs adverſaires, & les chaſſa par un decret. Cet acte fut ſans force; le peuple ſe ſouleva; & les Anabaptiſtes, ennemis nés de la magiſtrature, ſe multiplierent; le Sénat effrayé de leurs complots révoqua l'arrêt de banniſſement, & auſſitôt, on vit accourir de tous les Cantons de la Weſtphalie de nouveaux renforts. Parmi ces miſérables il s'éleva deux prophêtes; l'un étoit boulanger, il quita le nom de Jean Mathis pour celui d'Enoc: l'autre étoit tailleur, il s'appelloit Jean

(1) *Hiſt. des Anabaptiſtes depuis* 1521 *juſqu'en* 1701.

Becold; mais le nom d'Elie lui sembla plus capable d'en imposer au peuple & il le prit; ils parcouroient les rues en criant *faites pénitence*, en même temps ils pilloient les biens des ecclésiastiques Luthériens & Catholiques; c'est ainsi qu'ils faisoient pénitence. A la tête de cinq-cens audacieux ils s'emparerent de l'Arsenal, & firent publier, que quiconque refuseroit un second baptême n'avoit qu'à choisir entre le bannissement ou la mort, ce decret fut accompagné de plusieurs décharges d'artillerie: l'argument étoit sans replique: le Sénat sortit de la Ville, la laissant sans Juges, sans loix, abandonnée à un peuple furieux; il eut cependant assez de sagesse pour créer un nouveau Sénat, mais Mathis détruisit bientôt cette institution, il soutint que toute magistrature séculiere étoit contraire aux maximes de l'Evangile, & les Sénateurs n'attendirent pas pour descendre de leur Tribunal, qu'on vînt les y égorger. Jean Mathis fut donc seul Souverain dans Munster, & y établit une espece de Théocratie, il étoit en même temps, Pontife, Roi, Magistrat & Général; son premier soin fut de rassembler des provisions, & d'aguerrir ses bourgeois; il en forma des régiments, leur donna des officiers, une solde, & un code militaire; en même temps il appella les Anabaptistes de Hollande, & les menaça de la colere céleste, s'ils ne vendoient leurs biens pour venir partager ses périls: on vit une foule de Hollandois accourir au port de Munickdam, où ils s'embarquent & vont aborder à Swart-Water: le Gouverneur de cette place fit arrêter cette petite armée, &, par provision, fit trancher la tête à tous les chefs de vaisseau. Ce revers étonna Mathis, mais n'abbatit point son courage: il fait relever les fortifications de Munster. Ingénieur & Manœuvre, il travaille & dirige les travaux; il promet aux ouvriers une gloire éternelle dans une autre vie: c'est ainsi qu'il les paye; & ce salaire les encourage plus que des largesses réelles: enfin après avoir tout prévu pour sa défense, il se prépare lui-même à l'attaque, & s'avance au-devant des troupes de l'Evêque; mais il tombe dans une embuscade, & y périt.

Hist. d'Allemagne, 1519-558.

Le Sénat est chassé par les Anabaptistes.

Jean de Leide lui succéda, malgré la concurrence & les intrigues de Knipper-Dolling & de Rothman, qui vouloient former avec lui un triumvirat: l'Evêque voulut profiter de la terreur que la mort de Mathis avoit répandue parmi les habitans, mais Jean de Leide, par sa fiere contenance, par ses discours audacieux, les avoit déjà rassurés (1); & l'Evêque après quelques tentatives inutiles pour surprendre la ville, fut contraint de changer le siege en blocus. Le nouveau Prophête profita du repos que lui laissoient les assiégeans pour donner à son gouvernement une forme qu'il changea lui-même six semaines après; il choisit douze Juges à l'imitation de ceux d'Israël: mais leur autorité lui ayant donné de l'ombrage, il se fit proclamer Roi par le peuple & fut couronné; aussitôt il affecte un faste Royal, nomme les Grands Officiers de la Couronne, & publie un édit qu'il croit être la base de la Monarchie qu'il vient de fonder. Cette révolution indigna la plupart des Princes Allemands; ils ne voyoient pas sans inquiétude un homme du peuple s'élever un trône dans une contrée, où eux-mêmes n'en avoient pas; ils envoyerent des secours à l'Evêque; celui ci les reçut avec joie, & sçut peu en profiter; sa vie étoit exposée à mille dangers, dont ceux de la guerre n'étoient

1535. L'Evêque de Munster met le siege devant cette ville.

Jean de Leide est proclamé, Roi par la populace.

(1) *Corvin. de Obsid. Monast. lit. ad G. Spalatin.*

SECT. XI. *Hist.* d'Allemagne, 1519-1558.

pas les plus grands; le fanatiſme lui en préparoit de plus difficiles à éviter: une femme du peuple s'imagina qu'elle étoit Judith, & que le Prélat étoit Holopherne; elle ſortit réſolue de l'approcher avec la même adreſſe, & de l'aſſaſſiner avec la même aſſurance: mais elle fut arrêtée, & l'Evêque lui fit trancher la tête: les Anabaptiſtes ſoutinrent le ſiege pendant un an.

Conduite & exploits de Charles V, progrès de Calvin.

Les Princes Allemands ſe plaignoient de l'indifférence de Charles V, qui laiſſoit l'Allemagne en proie au fanatiſme, à la révolte; & loin d'être ſenſible à leurs plaintes, plus jaloux de défendre l'Eſpagne où il étoit Roi, que l'Allemagne où il n'étoit qu'Empereur, il paſſa en Afrique pour y renverſer l'Empire naiſſant du célebre corſaire Barberouſſe, dont le voiſinage l'inquiétoit: il partit, triompha, paſſa en Sicile, ſéjourna à Naples, parcourut l'Italie, & ſembla oublier l'Allemagne: on y traitoit encore l'affaire du Concile; on s'y débattoit ſur le lieu, ſur la forme de cette aſſemblée: elle devenoit plus néceſſaire que jamais: un nouveau chef de ſecte venoit de s'élever, différent des autres par ſes opinions, mais ſemblable, peut-être même ſupérieur à eux par ſes talens. C'étoit Jean Calvin; après avoir répandu ſes dogmes dans quelques villes de France, il paſſa à Genève, & de-là à Ratisbonne, où il prêcha publiquement. Sa Doctrine ne différoit principalement de celle de Luther, qu'en ce que celui-ci croyoit à la préſence réelle de Jeſus Chriſt, dans l'Euchariſtie, & que l'autre prétendoit qu'il n'y étoit qu'en figure.

1536.

L'Empereur loin d'accorder des ſecours contre les rebelles de Weſtphalie, faiſoit des levées pour ſe défendre en Italie contre les François. En même temps il marioit Marguerite ſa fille à Alexandre de Médicis, qu'il créoit Duc de Toſcane; tout occupé des affaires de ſa famille & des ſiennes, il négligeoit celles de l'Empire; le Pape l'en fit ſouvenir, & l'excita à faire la guerre aux Princes Luthériens; l'Empereur, qui avoit des ennemis plus importans à combattre ne demandoit contre ceux-ci qu'un Concile (1). Le Pape le promit; mais on commençoit à ſe laſſer des promeſſes de la Cour de Rome, qui, ſous différens prétextes, en retardoit toujours l'exécution. De plus grands démêlés traverſoient cette négociation, les querelles de Charles V & de François I, pour le Duché de Milan & celui de Bourgogne, s'aigriſſoient de plus en plus.

Charles V veut offrir à François I de vuider leurs querelles dans un combat ſingulier, on s'oppoſe à ce deſſein.

Charles offroit de ſe battre en duel contre ſon ennemi, pourvu que les deux Duchés fuſſent le partage du vainqueur: cette propoſition, que François eût acceptée avec joie, ne fut point approuvée par les Allemands, ni même par les Eſpagnols chez qui tout combat ſingulier étoit une action héroïque: l'Empereur fut donc obligé de la rétracter; & cette bravade infructueuſe ne fit que lui donner un ridicule dans l'Europe: au reſte on trouva au-moins de la prudence dans ſa rétractation, & à juger du ſuccès du combat par les forces, l'adreſſe & le courage des deux combattans, il eſt probable que Charles V n'eût pas été vainqueur: cependant Henri, Roi d'Angleterre, qui, Luthérien au fond du cœur, faiſoit cependant bruler les

Le Roi d'Angleterre, veut entrer dans la Ligue de Smalkalde.

Luthériens, & qui envoyoit à l'échaffaud Anne de Boulen, qu'il avoit adorée, négocioit en même temps pour entrer dans la ligue de Smalkalde: comme ſa conduite n'annonçoit pas un zele bien affermi, on voulut lui impoſer des conditions qui puſſent lui lier les mains; ils exigerent donc qu'il adoptât

(1) *Mém. de du Belloy.*

la confeffion d'Augsbourg, qu'il ne convînt point, fans leur confentement, du lieu où fe tiendroit le Concile, qu'il y défendroit la confeffion d'Augsbourg de tout fon pouvoir, que fi le Pape parvenoit à affigner le lieu qui lui plairoit, Henri protefteroit avec eux contre les délibérations de cette affemblée, qu'il prendroit le titre de Protecteur de la ligue, qu'il romproit toute correfpondance fervile avec la cour de Rome, qu'il ne donneroit aucun fecours à leurs ennemis, qu'il fourniroit cent-mille écus pour les befoins de la Ligue, & deux cens-mille, fi la guerre duroit longtems. Ces propofitions n'étoient pas toutes du goût du Roi d'Angleterre, quelques articles de la confeffion d'Augsbourg lui déplaifoient; il vouloit qu'on fe rapprochât de fes idées & que des docteurs commençaffent le Traité avant que des Ambaffadeurs vinffent le conclure. Ainfi la négociation traîna en longueur.

Hift. d'Allemagne, 1519 1558.

Différend entre l'Empereur & le Roi de France au fujet de l'inveftiture du Duché de Milan.

Une autre affaire non moins importante fembloit devoir être plutôt décidée, puifqu'elle donnoit aux Princes Proteftans un prétexte pour agir contre l'Empereur. Ce Monarque retenoit le Duché de Milan & en refufoit l'inveftiture aux enfans de François I; le Roi de France s'adreffa aux Princes comme Juges nés des différens qui pouvoient s'élever entre l'Empereur & les feudataires de l'Empire, & il leur envoya Langei: Charles n'ignorant pas le fujet de fa miffion, chargea quelques perfonnes affidées d'arrêter ce négociateur, de le tuer même fi elles pouvoient. Cet ordre ne fut point exécuté; mais il ne ternit pas moins la gloire de celui qui l'avoit donné: les calomnies que cet Empereur avoit femées dans l'Empire contre François I, étoient encore des armes perfides, qu'on n'excufe pas même dans les mains du faible, & qui font plus odieufes encore dans celles d'un Monarque, à qui fa puiffance offre mille moyens de fe venger. Langei diffipa dans un manifefte toutes les impreffions défavorables que les lettres de Charles-quint avoient répandues contre François I; il repréfentoit qu'il ne falloit pas regarder fon maître comme ennemi de l'Empire, parce qu'il étoit ennemi de l'Empereur, que la plupart des différens que François I, avoit eus avec Charles, étoient occafionnés par les états héréditaires de ce Prince; que les guerres qui pourroient s'allumer encore n'empêcheroient pas le Roi de France d'obferver religieufement les traités particuliers qui fubfiftoient entre lui & plufieurs Princes de l'Empire, qu'enfin en les prenant pour juges entre Charles & lui au fujet du Duché de Milan, il témoignoit affez de quels fentimens il étoit pénétré pour eux. Le fuccès de cet écrit fut plus heureux que Langei lui-même ne l'avoit efpéré; plufieurs Princes permirent à François I, de lever dans leurs états des troupes qu'on à connues longtems en France fous le nom de Lansquenets (1).

François I, s'adreffe aux Princes Allemans, comme Juges naturels de cette querelle.

Pendant ces négociations les Anabaptiftes bloqués dans Munfter fiers de l'abondance qui y régnoit, fembloient ne pas s'appercevoir que leurs murs étoient inveftis, & fi l'on en excepte la liberté de fortir dont ils étoient privés, tout s'y paffoit comme pendant la paix la plus profonde. Cependant Jean de Leide qui promettoit à fes croyans des fecours miraculeux & inépuifables, fe défioit lui-même du fuccès de fes prophéties; il fentoit la néceffité de faire lever le blocus avant que les provifions fuffent épuifées; il fit partir Gerin, vieux foldat affez éloquent, homme adroit, qui trompa les

(1) *Sleidan. L. IX.*

Sect. XI. Hist. d'Allemagne, 1519-1558.

Mouvemens des Anabaptistes de Hollande.

gardes des assiégeans, parcourut la Frise, & la Hollande, rassembla une armée d'Anabaptistes, & la posta dans un monastere, attendant qu'elle fût assez grossie par les nouvelles recrues, pour balancer les forces de l'Evêque. Ce délai donna le tems au Gouverneur de la Frise de rassembler une armée & d'assiéger ces Anabaptistes dans l'Abbaye où ils étoient retranchés: ils se battirent en désespérés, périrent de même & on ne compta que vingt-six soldats & quelques femmes qui échapperent au carnage. Gerin eut le bonheur d'être de ce nombre & s'enfuit à Amsterdam. D'un autre côté les cercles du Rhin assemblés à Coblentz envoyoient à l'Evêque des hommes & de l'argent; sept forts élevés autour de la place, ne la foudroyoient point encore, mais étoient prêts à la foudroyer au premier signal; un large fossé empêchoit l'entrée des convois, & comme le peuple, comptant sur la protection du Ciel n'avoit point ménagé ses vivres, la famine commençoit à se faire sentir. Jean de Leide promettoit toujours des miracles, mais le peuple étoit las de se nourrir de promesses; il fallut ouvrir les portes aux moins patiens. Jean de Leide vit partir sans regret ces bouches inutiles; il promit aux autres pour le jour de Pâques la victoire & du pain: parmi les auditeurs il se trouva un incrédule, affamé, qui s'évada, se livra à l'Evêque, introduisit un détachement dans la place, & ouvrit une porte aux assiégeans. Les Evêques sont terribles dans leur vengeance: les rues furent jonchées de cadavres; le sang coula de toutes parts; ni la vieillesse, ni l'enfance, ni la beauté ne furent épargnés; des milliers d'hommes furent égorgés pour avoir été dupes d'un imposteur, & l'Evêque fit un vaste cimetiere de la ville où il vouloit régner.

Un Bourgeois de Munster, livre la ville à l'Evêque: Carnage horrible que font les vainqueurs.

Cependant sa prudente cruauté respecta les jours de Jean de Leide, & réserva sa victime à un plus grand supplice; ce malheureux ne perdit rien de sa fierté; il y mêla même un peu de cette gayeté qui désarme quelquefois un vainqueur prêt à frapper: on le traîna en présence de Waldeck; il affecta, en voyant le Prélat, un air calme & même un ton familier. „Malheureux, lui „ dit l'Evêque, la destruction de mon peuple est ton ouvrage; ce sang dont „ les rues sont inondées, c'est toi qui l'a versé: ces flammes qui dévorent les „ maisons, c'est toi qui les as allumées: tu m'as rendu cruel malgré moi: „ mais si je le fus envers mes sujets, je le serai bien plus envers le traitre qui „ les a soulevés contre moi". Jean de Leide sourit à cette déclamation. „ Mon cher Waldeck, dit-il, de quoi vous plaignez vous? Votre Ville étoit „ sans défense; je l'ai fortifiée: votre peuple ignoroit l'art des combats; je „ l'ai aguerri: tout ce que j'ai fait pour moi, va vous servir à vous même. „ Vous allez recueillir le fruit de mes travaux; & vous m'en devez quelque „ reconnoissance; il est vrai, que ma résistance a un peu épuisé vos finances: „ j'avoue que je vous ai forcé à emprunter quelqu'argent. Mais je vais vous „ offrir un moyen de payer vos dettes, de réparer vos pertes, & même de „ vous enrichir à jamais; enfermez moi dans une cage; promenez moi dans „ toutes les foires de l'Europe; annoncez que vous montrez le *Roi de Sion*; „ car c'est ainsi que je m'appelle: il n'est point de curieux qui ne donne volontiers un florin pour voir deux choses aussi rares que vous & moi". Tu „ seras content (dit l'Evêque), tu seras enfermé dans une cage; mais autrement que tu ne penses". On le promena en effet de ville en ville, on l'expos[a]

Discours de Jean de Leide, a l'Evêque de Munster.

posa à toutes les insultes de la populace: enfin on le ramena dans Munster, & dans la place même où il commandoit en Roi, où il se montroit revêtu des marques du rang qu'il avoit usurpé, à l'endroit même où il avoit élevé son trône; on dressa l'échaffaud qui lui étoit destiné : il y monta suivi du Gouverneur qu'il avoit établi dans Munster, & de l'un de ses Conseillers d'Etat. Nous épargnerons au lecteur le tableau des tortures qu'on leur fit souffrir avant de leur donner la mort; ils la reçurent comme une grace; & dès cet instant l'Anabaptisme éteint dans le sang de ses auteurs & de leurs sectaires n'osa plus reparoître dans Munster.

Hist. d'Allemagne, 1519-1558.

Supplice de ce malheureux.

La diete assemblée à Worms ne fut pas aussi sensible que l'Evêque l'avoit espéré, à son desastre & à sa ruine; elle prétendit que les dépouilles des Munstériens l'avoient assez indemnisée de ses dépenses, & qu'il ne lui étoit dû aucun dédommagement: du reste elle régla, que l'ancien gouvernement seroit rétabli dans Munster, que cette Principauté seroit soumise à l'Empire, comme auparavant, que les fortifications construites par les Anabaptistes seroient rasées ainsi que les forts élevés par Waldeck, que la noblesse, les magistrats, les citoyens que la guerre avoit forcés de sortir de la ville recouvreroient leurs dignités & leurs biens; & telle fut la fin de cette révolution, étonnante par la foiblesse de ses auteurs, déplorable par tous les maux dont elle fut la cause, & qui auroit pu changer la face de la Westphalie, si les deux armées d'Anabaptistes Hollandois n'avoient été, l'une arrêtée, l'autre détruite avant d'approcher des murs de Munster.

La diete de Worms ordonne que Munster sera remis dans l'état où il étoit avant les troubles.

Dans le Nord Christiern III, Roi de Dannemarck à peine monté sur le trône, laissoit déjà entrevoir son penchant pour le Luthéranisme, & sa haine contre le Clergé. La République de Lubec aussi puissante par ses armes, que respectable par son commerce, soutenoit contre lui une guerre, où elle balança au moins les forces de ce Prince : Marguerite, Gouvernante des Pays-Bas, avoit sçu indisposer les habitans de Coppenhague contre leur Roi, & Christiern voyoit le sceptre prêt à échapper de ses mains (1). L'Empereur voulut profiter de cette circonstance pour placer une de ses créatures sur le trône de Dannemarck; par là il espéroit maintenir la foi Catholique dans cette contrée, & terminer à son avantage les anciens démêlés des Empereurs avec cette Puissance: le Comte Palatin étoit celui qu'il vouloit couronner. Ce Prince avoit épousé Dorothée, fille de Christiern II. Charles écrivit à l'Electeur de Saxe & au Landgrave de Hesse, de réunir leurs forces, pour placer la couronne de Dannemarck sur la tête d'un Prince, membre de l'Empire, qui en seroit toujours ami, & qui avoit sur le Royaume des droits incontestables: ces droits ne parurent pas si évidens aux deux Electeurs; ils répondirent, que la couronne de Dannemarck n'étoit point héréditaire, mais élective, qu'elle n'appartenoit pas au Comte Palatin, puisqu'il n'avoit point été élu, & que son mariage avec la fille de Christiern ne lui laissoit rien à réclamer que la dot de son épouse. Cette réponse ne fut pas agréable à un Prince, qui désiroit secretement de rendre la couronne Impériale héréditaire dans sa maison; au reste il est probable, que si le Comte eut été Luthérien, ses droits prétendus auroient été moins contestés par les Electeurs. La démarche

Affaires du Nord.

(1) *Regloman Chron. Lubec. Huitfeld. Tom. IX. Seckendorf. L. III.*

Sect. XI. Hist. d'Allemagne, 1519-1558.

de l'Empereur ne réuſſit qu'à lui faire un ennemi de Chriſtiern III, il en eut bientôt un plus rédoutable dans Guſtave, Roi de Suede, qui fit alliance avec François I, & ſe joignit à la ligue de Smalkalde: juſques là, la Suede n'avoit joué aucun rôle dans les affaires de l'Europe. Ses intérets avec le Dannemarck étoient les ſeuls qu'elle connut; Guſtave ſentit toute la grandeur de l'Etat qu'il avoit conquis, & il voulut que ce Royaume, devenu à la fois le prix de ſa bravoure, & le fruit de ſon genie par la forme qu'il lui donnat, ſe rendit reſpectable aux étrangers par une puiſſante influence ſur les intérêts des contrées les plus éloignées.

On s'occupe de nouveau de la convocation d'un Concile.

On remit en délibération l'affaire du Concile: les Italiens vouloient qu'il ſe tînt à Mantoue, & les Proteſtans ne pouvoient conſentir à ce choix; ils trouvoient trop de danger à traverſer l'Italie, même avec des ſauf-conduits & exigeoient de plus que, ni le Pape, ni ſes adhérens ne fuſſent Juges dans cette aſſemblée; en un mot ils faiſoient aſſez entendre qu'ils ne ſe ſoumettroient au jugement du Concile qu'à condition qu'il ſeroit impartial; on vit toutes leurs raiſons expoſées dans un long manifeſte qu'ils répandirent dans l'Europe; dès cet inſtant on auroit dû prévoir que le Concile ſeroit inutile, & que jamais ſes déciſions n'auroient de poids, à moins que les Prélats ou du moins une partie de ceux qui devoient le compoſer ne fuſſent eux-mêmes Luthériens; tant de difficultés, ſans ceſſe renouvellées, jamais applanies firent encore ſuſpendre la convocation de cette aſſemblée.

L'Empereur eſt cité par François I, à la cour des pairs.

1537. François I, plus occupé de ſes intérets que de ceux de l'Egliſe, fit alors une bravade qu'on eut pardonnée tout au plus à un Pape, ou à un Prince Eſpagnol; il cita Charles V à la chambre des pairs; on ſe doute bien qu'il ne comparut pas; ce tribunal le déclara rebelle & coupable de félonie, & déclara les Comtés d'Artois & de Charlois confiſqués au profit du Roi de France. La guerre ſe ralluma entre ces deux Princes; mais une trêve conclue à Carmagnolle en ſuſpendit pour quelque temps la fureur; & une autre trêve, arrêtée l'année ſuivante, promit, mais vainement à l'Europe un calme de dix

1538. ans. On prévit que l'Empereur en profiteroit pour s'occuper des affaires d'Allemagne; on ſe trompoit; ce Prince aimoit à voyager; ſoit qu'une inquiete inconſtance l'y portat, ſoit que ſa vanité fut plus flattée en parcourant ſes domaines qu'en ſe fixant dans un ſeul, ſoit enfin que connoiſſant tout le pouvoir de l'œil du maître, il voulut veiller par lui-même ſur la conduite de ſes miniſtres dans ſes différens états: il montra toujours peu d'attachement pour l'Empire, ſans-doute parce que ſa puiſſance y étoit limitée & rencontroit ſans ceſſe des obſtacles. Il fallut qu'une diete aſſemblée à Francfort pourvut en ſon abſence aux beſoins qui naiſſoient des circonſtances actuelles. Il y fut réglé „(1) 1°. que l'Empereur accorderoit aux Proteſtans une trêve de „ quinze mois, pour avoir le temps de s'inſtruire mieux des points qui con„ cernoient la Religion; 2°. que l'accord de Nuremberg, & l'édit de Ratis„ bonne demeureroient dans leur entier & ſeroient confirmés; 3°. qu'en cas „ qu'on ne pût s'accorder ſur le fait de la Religion durant cette trêve la paix „ ne laiſſeroit pas de continuer juſqu'à la diete générale; 4°. que durant la „ même trêve l'Empereur ſuſpendroit toutes les procédures & proſcriptions

La diete de Francfort, fait des reglemens pour tacher de concilier les Proteſtans & les Catholiques.

(1) *Hiſt. d'Allem. P. Barre & de l'Emp. P. Heiſſ.*

„ faites contre les Proteſtans par la Chambre Impériale, ſur ce qui concernoit la Religion, en quelque lieu que ce fut; 5°. que tout ce qui pourroit être fait contr'eux ſur cet article ſeroit nul & ſans force; 6°. que la juſtice leur ſeroit rendue ſans aucune acception de Perſonne & ſans qu'on put leur faire aucun reproche en matiere de Religion; 7°. que durant la trêve les Proteſtans ne recevroient aucun Prince, état, ni ville dans leur confédération; 8°. qu'ils étoient obligés d'accorder au Clergé Catholique la permiſſion d'exiger les revenus annuels dont ils étoient en poſſeſſion; 9°. que, ſous le bon plaiſir de l'Empereur on aſſigneroit un jour où les Catholiques & les Proteſtans s'aſſembleroient à Nuremberg pour les affaires de la Religion, 10°. que dans cette aſſemblée on n'appelleroit point le Légat du Pape, que l'Empereur & le Roi des Romains pourroient y avoir leurs Ambaſſadeurs, & qu'on rapporteroit aux Etats abſens tout ce qui y auroit été décidé; 11°. que les déciſions ſeroient ſouſcrites par l'Empereur & le Roi des Romains, ou par leurs Ambaſſadeurs; 12°. que durant la trêve on s'abſtiendroit de part & d'autre de tous préparatifs de guerre, & que, ſi quelqu'un avoit intérêt de la faire, il en déclareroit le ſujet, afin que chaque particulier pût pourvoir à ſa défenſe, & jouir de la liberté de l'Empire; 13°. qu'on ne comprendroit dans ce traité aucun Anabaptiſte, ni Sacramentaire, mais ſeulement ceux qui ſuivoient la confeſſion d'Augsbourg; 14°. que les Proteſtans & les Catholiques tiendroient prêts leurs ſecours pour faire la guerre aux Turcs". Il ne reſtoit plus qu'à faire ratifier ce traité par l'Empereur qui étoit en Eſpagne; le Pape lui envoya un Nonce pour empêcher cette ratification; ce miniſtre repréſenta à l'Empereur que tout accord avec les Proteſtans étoit auſſi contraire à ſes intérêts qu'à ceux de la Religion, que ſa complaiſance pour eux ne gagneroit pas leurs cœurs, & qu'ils le haïroient toujours comme Catholique, que, d'un autre côté il ſeroit odieux aux Catholiques pour avoir traité avec leurs ennemis, qu'ainſi il ne pourroit compter ſur l'attachement d'aucun des deux partis, que les Proteſtans après avoir uſurpé dans leurs pays les biens de l'égliſe envahiroient bientôt (1) ceux de leurs voiſins Catholiques, qu'enfin pluſieurs exemples prouvoient qu'un Empereur couroit riſque de tomber du trône, s'il laiſſoit dominer une Religion qu'il ne ſuivoit pas. L'Empereur différa de ratifier le traité, non que les diſcours du Nonce l'euſſent perſuadé, mais parce qu'avant de prendre un parti, il vouloit voir de quel côté pencheroit la balance après avoir été ſi longtemps agitée. 1539.

Charles V punit ſévérement la révolte des Gantois.

La révolte des Gantois donnoit d'autres ſujets d'inquiétude: leurs privileges enfreints en furent le motif ou le prétexte; ils eurent l'imprudence d'offrir leur hommage à François I, & la honte d'eſſuyer un refus: Charles traverſa la France, & rencontra les Ambaſſadeurs des Gantois qui venoient implorer ſa clémence. *Dites à vos compagnons que j'irai les trouver comme Souverain & comme Juge, avec le ſceptre & l'épée à la main*, fut ſa réponſe: l'effet ſuivit de près la menace; il les traita non en Juge comme il le leur avoit dit, mais en Tyran pour qui la vengeance eſt un plaiſir. Il étoit encore à Gand lorſqu'il reçut les Ambaſſadeurs du Roi de Dannemarck: Chris-

(1) *Palavicini.* L. IV.

SECT. XI. *Hist.* d'Allemagne, 1519-1558.

tiern III, n'étoit pas ſans allarmes; d'un côté l'Electeur Palatin, prétendoit lui enlever ſa couronne, à cauſe de la Princeſſe Dorothée ſon épouſe; & Charles qui aſpiroit à la Monarchie univerſelle, croyoit que Chriſtiern II, en épouſant ſa ſœur, lui avoit donné le droit de ſuccéder aux trois couronnes de Suede, de Norwege & de Dannemarck, & de rétablir en ſa faveur le traité de Colmar: Il étoit donc important pour Chriſtiern III, de ſe faire reconnoître Roi par le Corps Germanique. Tel étoit le but de cette députation, mais on amuſa les Ambaſſadeurs, au lieu de les ſatisfaire, & Chriſtiern ſe hâta de faire alliance avec François I, afin d'oppoſer du moins l'appui de ce Prince à l'ambition du Monarque Autrichien.

1540.

Mort de George de Saxe, il exclut de ſa ſucceſſion les Princes Luthériens.

Sur ces entrefaites George de Saxe, Souverain de Miſnie, & de Thuringe, mourut; c'étoit un eſprit froid & ſage, Catholique ſans fanatiſme & ennemi des nouveautés; il ne laiſſoit qu'un frere, qui n'avoit pas ſçu diſſimuler ſon attachement au Luthéraniſme, le teſtament de George appelloit à ſa ſucceſſion le Duc Henri, & après lui ſes deux fils Maurice & Auguſte, puis tous les Princes de la Maiſon de Saxe, chacun ſelon ſon rang; mais il exigeoit que ſon ſucceſſeur ſe déclarât Catholique avant de prendre poſſeſſion de ſon héritage, & que ſes deſcendans fuſſent fideles au même culte: ſans cette condition ils étoient deshérités, & s'il ne ſe trouvoit dans la maiſon de Saxe aucun Prince Catholique, cette riche ſucceſſion paſſoit aux mâles de la maiſon d'Autriche.

Le Duc Henri ſe met en poſſeſſion des Etats de George & n'en fait pas moins profeſſion de Luthéraniſme.

Le Duc Henri ne voulut renoncer ni à la ſucceſſion, ni au Luthéraniſme; il n'adopta point cette maxime qu'*un royaume vaut bien une meſſe*. Il réſolut d'annuller par les armes ce teſtament, où ſon frere prétendoit lui vendre ſa ſucceſſion au prix de la liberté de ſa conſcience, & demanda des ſecours à la ligue de Smalkalde. Cette démarche étoit imprudente; le Landgrave de Heſſe étoit gendre de George; il avoit beaucoup d'ambition, de très-petits Etats, & un grand nombre d'enfans mâles à pourvoir. L'Electeur de Saxe, avoit auſſi quelques droits ſur des Provinces où ſon ayeul paternel avoit régné, il lui ſuffiſoit de ſe faire Catholique, il agrandiſſoit ſes domaines, & formoit dans l'Allemagne une Puiſſance capable de donner de l'ombrage à la maiſon d'Autriche. Henri devoit donc craindre que l'un de ces deux Princes ne fit ſervir à ſes propres intérêts les troupes qu'il demandoit. Mais le zele Religieux inſpire quelquefois même aux Princes une probité ſcrupuleuſe; loin de dépouiller leur parent (1), ils lui conquirent ſon héritage à main armée: les deux fils de Henri y furent établis, exigerent le ſerment de fidélité, détruiſirent le culte Catholique, y ſubſtituerent le rite Luthérien, & s'emparerent des revenus Eccléſiaſtiques: l'Allemagne & Charles lui-même virent cette révolution d'un œil tranquille.

Charles V, retient le Duché de Gueldres, & amuſe le Duc de Lorraine par de vaines promeſſes.

Cependant l'Empereur demeuroit toujours maître du Duché de Gueldres, dont il s'étoit emparé après la mort du Duc Charles. Antoine, Duc de Lorraine fit de vaines proteſtations contre cette invaſion; l'Empereur pour différer la ceſſion qu'il devoit lui en faire, promettoit d'inveſtir de ce Duché François de Lorraine, fils d'Antoine, pourvu qu'il épouſât Chriſtine de Dannemarck; le mariage s'accomplit; & cependant Charles ne reſtitua rien. Il commençoit à vivre en bonne intelligence avec les Proteſtans, & n'ayant rien à redouter de leur part, il croyoit pouvoir impunément enfreindre le

(1) *Freidiger in vitâ Henr.*

le droit des gens; en effet il y avoit eu de nouvelles conférences entre les Protestans & les Ministres de l'Empereur: on y avoit parlé des intérêts politiques, & même de la Religion sans aigreur & sans emportement: le Légat du Pape fit tous ses efforts pour engager l'Empereur à ne plus autoriser ces sortes d'entrevues „où (disoit il) les Protestans pouvoient souffler sur leurs adversai„ res le venin de l'hérésie". Charles, qui souhaitoit la paix entre les Electeurs, afin de pouvoir faire la guerre à ses ennemis, ne se livra point au conseil du Prélat. Il permit qu'il y eut de nouvelles conférences, qui se reduisirent à indiquer un nouveau Colloque entre les docteurs des deux partis qui devoient s'assembler à Worms. (1)

Hist. d'Allemagne, 1519-1558.

L'Empereur étoit plus intéressé que jamais à ménager la Ligue de Smalkalde. François I, faisoit des préparatifs: ils ne pouvoient menacer que la maison d'Autriche; il étoit probable que ce Prince lui susciteroit des ennemis au sein de l'Allemagne; & que les Protestans y deviendroient les instrumens de la haine qu'il avoit jurée à Charles: ce Monarque affecta de les traiter comme les Catholiques, & d'effacer, par ses égards, leur attachement aux intérêts de la France. Henri de Saxe n'étoit plus; Maurice son fils régnoit sur la Misnie & la Thuringe; à force de promesses, & de bons procédés Charles-quint parvint à le détacher de la Ligue, & celui-ci sçut lui-même engager Albert de Brandebourg à y renoncer. Cette défection affoiblit à la fois, & la Ligue, & François I. Les conférences de Worms commencerent; on y disputa seulement sur la forme qu'on devoit observer dans la dispute, & l'on ne conclut rien; on se réunit à la diete de Ratisbonne: ce fut là, qu'on agita de nouveau les matieres qu'on avoit déjà traitées dans d'autres Colloques, qu'on réfuta ce qu'on avoit déjà réfuté, & que chacun prétendit avoir terrassé son Athlete comme auparavant.

L'Empereur affecte de grandes ménagemens pour les Protestans.

1541.

Charles après avoir laissé les députés des deux partis argumenter, répondre, raisonner, s'invectiver à loisir, voyant qu'il ne pouvoit parvenir à les accorder, imagina lui-même un réglement, qui sans prononcer sur les Articles de foi qu'on devoit croire ou rejeter, substituoit une Paix Politique à la Paix Religieuse qu'on lui demandoit, en lui ôtant tous les moyens de l'établir. Il exigea que l'on conservât les monasteres, qui subsistoient encore; mais il permit de réformer les moines: il mit sous la protection de l'Empire & les revenus des Ministres Protestans, & ceux des Prêtres Catholiques; il défendit aux Ministres Protestans d'employer les ruses & l'éloquence du zele convertisseur pour attirer les Catholiques à leur Religion, mais il leur permit de recevoir & d'endoctriner ceux qui, d'un mouvement libre, viendroient demander à être admis au nombre de leurs Prosélites; il annulla encore une fois tous les jugemens de la Chambre Impériale rendus contre les Protestans; ce traité flatta ceux-ci & fit un peu murmurer les Catholiques. Cependant les uns & les autres se réunirent pour la défense de l'Empire & promirent des secours contre les Turcs; ils s'engagerent même à rétablir le Duc de Savoie dans ses Etats, & à le traiter comme un Prince de l'Empire. On leva en effet une armée, qui fut taillée en pieces par les Turcs: Soliman II, maître de Bude, du jeune Roi, & de la veuve de Jean de Zapola,

Charles-quint donne du secours à Ferdinand contre les Turcs.

(1) Sleidan. L. 13.

Sect. XI. Hist. d'Allemagne, 1519-1558.

se déclara tuteur de l'un, protecteur de l'autre, pour les dépouiller tous deux. Ferdinand pour recouvrer la Hongrie offrit d'en faire hommage au Sultan & de lui payer tribut. Cette démarche étoit ignominieuse, quand bien même elle auroit réussi: elle le fut bien plus par la maniere dont l'orgueilleux Soliman y répondit, il déclara qu'il n'accorderoit la paix au Roi des Romains, qu'à condition qu'il renonceroit pour jamais à la Hongrie, & qu'il lui feroit hommage de l'Autriche. Le Sultan avoit plus de franchise que les autres Rois qui colorent leurs usurpations par de beaux prétextes, qui, dans des manifestes remplis d'érudition accumulent des mensonges historiques pour légitimer d'injustes prétentions, alléguent à chaque page l'intérêt des peuples & celui du ciel: il avouoit de bonne-foi qu'il ne connoissoit d'autre raison que sa volonté, d'autre droit que celui du plus fort, qu'il perdroit légitimement ce qu'il ne pouvoit conserver par la force, demême qu'il possédoit avec justice ce qu'il avoit acquis par elle: tel étoit son code, qui fut celui de presque tous les Princes, qui sçurent mieux le déguiser.

1542. *Contestation entre le Chapitre de Naumbourg & l'Electeur de Saxe au sujet de la nomination d'un Evêque.*

Le réglement de Charles établit en effet une paix profonde entre les Protestans & les Catholiques; mais elle fut de peu de durée: la mort de Philippe Palatin, Evêque de Naumbourg ralluma les anciennes querelles: cette ville est située dans la Misnie: l'Electeur de Saxe prétendit avoir le droit de nommer le successeur du Prélat: les Chanoines le prévinrent, ils élurent Jules Plug. Ce Théologien avoit défendu la Religion catholique dans la diete de Ratisbonne; c'en étoit assés pour que l'Electeur n'approuva point un pareil choix; il chassa Plug de ses Etats, & donna l'Evêché à Nicolas Amsfort, protestant aussi emporté que l'autre étoit zélé Catholique. Luther qui jouoit dans son parti le rôle de Souverain Pontife, applaudit à ce choix, & installa le nouvel Evêque: Celui-ci pour se montrer digne du rang auquel on venoit de l'élever, persécuta les Catholiques, & propagea le Luthéranisme par la force. Herman de Werden, Evêque de Cologne voulut suivre cet exemple. Il appella Bucer & Mélanchton, & leur permit de prêcher le Luthéranisme: mais le Chapitre & l'Université, secondés par l'autorité de l'Empereur, & par le zele du Peuple, bannirent ces Docteurs. Charles menaça même l'Evêque de le mettre au ban de l'Empire s'il osoit à l'avenir inviter, par quelques moyens que ce pût être, ses diocésains à abandonner la foi Catholique.

Diete de Spire: François I y envoye un Ambassadeur, pour detruire des bruits qui s'étoient répandus de son alliance avec les Turcs.

On convoqua une nouvelle diete à Spire où on vit paroître un Envoyé de François I qui venoit, disoit-il, pour justifier aux yeux des Princes de l'Empire la conduite de son maître, & les inviter à la concorde. On ne put refuser de l'entendre (1), & il parla avec force, mais son discours ne persuada, ni les partisans de Charles V, ni ceux qui étoient sécretement ses ennemis: on sçavoit que François I étoit intéressé à animer les Turcs contre l'Empereur, à rallumer la guerre de Hongrie, afin que Charles occupé contre Soliman ne pût défendre ses Etats d'Italie. On sçavoit qu'il avoit engagé la République de Venise à rompre l'alliance qu'elle avoit faite avec l'Empire, & dans le conseil qu'il donnoit aux Princes, d'attendre l'époque de leur réunion

(1) *Sleidan. l.* 14. *Hortens. l.* 1.

pour commencer la guerre contre les infidelles, on ne vit que le projet de laiſſer aux Turcs le tems de s'aſſurer de la ſoumiſſion des Hongrois, & de ſe fortifier dans leurs conquêtes. L'Ambaſſadeur François ſe retira fort mécontent de ſon peu de ſuccès, quoiqu'il eut dû le prévoir. *Hiſt. d'Allemagne. 1519-1558.*

Un autre obſtacle ſuſpendoit les préparatifs de guerre contre les Turcs (1). Le Duc de Brunswick, perſécuteur implacable des Luthériens, ravageoit les terres des habitans de Goſlar, excitoit tous les Catholiques du pays à prendre les armes contr'eux, & ne reſpectoit dans ſa furie, ni le droit des gens, ni le dernier traité: les Proteſtans déclarerent, qu'ils n'accorderoient à Ferdinand aucun ſecours contre les Turcs, s'il n'arrêtoit la perſécution, dont le Duc de Brunswick étoit l'auteur, les pays Catholiques l'inſtrument, & les habitans de Goſlar les victimes: on lui ordonna de ceſſer ſes brigandages: il mépriſa cet ordre, & bientôt la ville de Goſlar n'offrit qu'un ſpectacle de déſolation. Les decrets de la diete étant inutiles, l'Electeur de Saxe & le Landgrave de Heſſe eurent recours à des moyens plus efficaces; ils leverent une armée, s'emparerent de Brunswick, coururent de conquêtes en conquêtes, & inveſtirent le Duc Henri dans Wolffenbuttel, la plus forte de ſes places: il ſe croyoit en ſureté dans cet aſile, la garniſon étoit nombreuſe & aguerrie, le peuple étoit Catholique & adoroit un Prince qui penſoit comme lui, mais l'artillerie des Princes eut bientôt fait écrouler les murs; le Duc Henri, & Victor ſon fils ſe précipiterent dans le foſſé, le traverſerent à la nage, s'enfuirent à la faveur des ténebres, & ſe retirerent près du Duc de Baviere: la garniſon abandonna bientôt le parti d'un Prince qui n'avoit pas lui-même le courage de ſe défendre; ils livrerent aux confédérés les effets les plus précieux de leur Duc, jurerent de ne plus ſervir ſous ſes drapeaux, & retournerent, chacun dans leur patrie: la nobleſſe ne fut pas plus fidelle à ſon Prince fugitif; elle avoit trop gémi ſous ſa tyrannie, pour s'expoſer à une perte inévitable, en défendant la cauſe d'un tel maître. Les Princes confédérés rétablirent le Sénat de Goſlar, & rendirent aux Magiſtrats dans les autres villes leurs dignités & leur pouvoir: on s'apperçut bientôt que ce changement étoit moins l'effet de leur juſtice, que celui de l'avidité; ils repréſenterent aux Magiſtrats, qu'il falloit rétablir les fortifications des villes pour ôter au tyran toute eſpérance d'y rentrer, que le peuple épuiſé ne pouvoit ſuffire à cette dépenſe, qu'il étoit juſte qu'elle ſe fît aux dépens du clergé Catholique, qui ſeul avoit vu ſes biens reſpectés dans cette guerre; on approuva ces propoſitions, & les Princes leverent de fortes contributions ſur l'Egliſe, en emporterent le produit & remirent à d'autres tems le rétabliſſement des fortifications. *Révolution dans le Duché de Brunswick.*

Ce n'étoit pas aſſés d'avoir forcé le Duc de Brunswick à prendre la fuite, ſa dépoſſeſſion n'étoit point légale, ſi elle n'étoit ratifiée par la diete aſſemblée à Nuremberg: la maiſon de Baviere s'efforçoit d'entraîner les eſprits dans le parti de ce Prince, diſſimuloit ſes crimes, & ne parloit que de ſes malheurs: cependant la diete ne prononça rien de déciſif ſur ſon ſort; elle laiſſa de même impuni l'outrage que les armes Impériales avoient reçu du Duc de Cleves; ce Prince en attendant que l'on terminât ſes différens avec l'Em- 1543.

(1) *Hortleder L 4.*

SECT. XI. Hist. d'Allemagne. 1519-1558.

1543.

pereur, avoit taillé en pieces les troupes de ce Monarque; & fier de l'appui de François I qui lui avoit envoyé cent mille écus, il sembloit vouloir tenir tête à l'Empereur & même à l'Empire. On discuta encore les moyens de faire la guerre aux Turcs; il falloit fortifier les places limitrophes, & contribuer à leur rétablissement; mais les Protestans se plaignirent de l'inégalité de la repartition; & n'adopterent point le *réces* de la diete. Il restoit encore une affaire importante à décider & ce fut la seule sur laquelle on statua d'une maniere solide & durable. Il s'agissoit de prononcer (1) si le Duché de Lorraine étoit un fief relevant de l'Empire, ou une Souveraineté libre & indépendante: Antoine avouoit qu'il étoit Vassal de l'Empire pour quelques seigneuries particulieres: mais il prétendoit que son Duché étoit indépendant: il offroit de prouver, que, dans les tems reculés, cette indépendance reconnue de toute l'Allemagne n'avoit reçu aucune atteinte, que c'étoit depuis peu d'années qu'on avoit commencé à le faire contribuer aux charges de l'Empire, & à procéder contre lui & contre ses vassaux par appel à la Chambre Impériale; il vouloit que son Duché fut sous la sauvegarde & la protection de l'Empire; & que cependant cette protection ne l'obligeât à aucune servitude; que sa souveraineté fut exempte de toutes procédures & mandemens de l'Empire; que cette Puissance le traitât, quant à son Duché, non comme un vassal, mais comme un allié; du reste, il offroit de contribuer d'une certaine somme à raison des fiefs qu'il tenoit de l'Empire; pourvu que cette somme fût proportionnée au peu de revenu qu'il tiroit de ces fiefs. On lui accorda, ou plutôt on lui vendit la protection qu'il demandoit; on l'obligea ainsi que ses successeurs à payer à la Chambre Impériale les deux tiers de la taxe d'un Electeur: le Duc consentit à tout & s'estima trop heureux de voir, à ce prix, l'indépendance de son Duché reconnue par la diete. Cet acte conclu à Nuremberg le 26 d'Août 1543, insinué à la Chambre Impériale le 29 du même mois, fut depuis renouvellé & confirmé à Prague en 1603 par l'Empereur Rodolphe.

Indépendance du Duché de Lorraine.

Plusieurs suffrages accumulés sur la même tête.

Ce fut dans cette diete de Nuremberg qu'on vit pour la premiere fois un même Souverain avoir plusieurs suffrages; jusques-là ils avoient été personnels; & le possesseur de plusieurs Principautés n'avoit qu'une seule voix: cette disposition étoit sage, & empêchoit un Prince trop puissant de faire prévaloir par le nombre des suffrages accumulés sur sa tête, un avis contraire au bien du reste de l'Empire & conforme à ses intérêts particuliers. En vain objecteroit-on que le Prince représente le peuple, que tous les peuples qui forment le corps Germanique ont le droit de voter, & que celui qui regne sur plusieurs peuples & les représente doit par conséquent avoir plusieurs suffrages: oui: le Prince représente le peuple; mais il ne le consulte pas; & s'il le consultoit, lorsque deux nations qu'il représenteroit, formeroient des vœux contraires, il se verroit obligé d'être en contradiction avec lui-même & de voter pour & contre un avis. Cependant on dérogea dans la diete à l'ancien usage, & le Cardinal Albert de Brandebourg exerça à la fois le suffrage Electoral de Mayence & celui de l'Archevêché de Magdebourg.

Char-

(1) *Corvingius. de Sin. Imp.*

Hist. d'Allemagne, 1519-1558.

Charles, à qui François I donnoit de nouvelles inquiétudes, se ligua avec le Roi d'Angleterre contre la France. La cour de Rome, qui prétendoit encore avoir, sur les Rois, l'empire qu'un précepteur exerce sur ses éleves, trouvoit mauvais, qu'on fit la guerre ou la paix sans sa permission; le Pape étoit indigné de voir l'Empereur se liguer avec un Roi qui avoit secoué le joug de Rome; mais Charles-Quint étoit un éleve indocile, qui avoit plus d'une fois chatié son maître, qui ne souffroit point le ton de la menace, & qui pardonnoit à peine celui du reproche: il répondit aux plaintes du saint Pere d'un ton ferme, comme tous les Rois auroient dû, dans tous les tems, répondre aux Papes. „ Je me suis ligué avec un Roi chrétien: car „ il n'a pas cessé de l'être en cessant de reconnoître votre jurisdiction: vous „ regardez cette alliance comme un sacrilege; cependant, lorsque les Pro- „ testans sont venus se ranger sous mes drapeaux pour défendre la chrétienté, „ vous ne m'avez pas fait un crime d'avoir accepté leurs services. Les Pro- „ testans d'Angleterre sont-ils plus hérétiques, plus ennemis de Dieu que „ ceux d'Allemagne? ce n'est pas tout: François I, mon ennemi a traité „ avec Soliman, ennemi de l'Evangile, ennemi de tous les Princes chrétiens, „ & votre ennemi particulier; vous ne l'avez pas ignoré, & vous avez gar- „ dé le silence; mais les motifs de votre conduite sont aisés à saisir, Fran- „ çois I, a sçu engager les Turcs à respecter vos possessions en Afrique, & „ dès lors vous n'avez vu rien que de légitime dans son alliance avec les en- „ nemis du nom chrétien; vous ne pouvés dissimuler l'intelligence de vos „ Cardinaux avec les Turcs, & toute la terre est informée que lorsque votre „ capitale fut frappée de terreur, au bruit de leur descente à Ostie, le Car- „ dinal Caspy, rassura le peuple épouvanté, en lui disant, qu'il avoit du „ crédit parmi ces infideles, & qu'ils n'étoient pas si ennemis du Saint Siege, „ qu'on le pensoit". Il n'y avoit rien à répondre à de pareilles raisons; aussi le Pape se tut, & souffrit des traités qu'il ne pouvoit rompre.

Fermeté de Charles V envers le Pape.

Charles venoit de reparoître en Allemagne, & se préparoit à se venger du Duc de Cleves; déjà 45000 hommes, dont il y en avoit 7700 de cavalerie, s'étoient rangés sous ses drapeaux, y compris le secours que le Prince d'Orange lui avoit amené des Pays-bas, de 14000 hommes, dont 4000 à cheval: les Electeurs n'avoient point voulu contribuer à la perte d'un Prince, dont ils avoient sollicité la grace, & dont tout le crime étoit de ne vouloir pas être opprimé. L'Empereur entra en personne dans le Duché de Juliers; & investit Duren: cette ville située sur le Roër, étoit bien fortifiée, les magasins regorgeoient de munitions de toute espece; (1) un officier qui unissoit l'expérience à la bravoure, commandoit une garnison assez nombreuse pour défendre la ville, & non pour l'affamer. L'Empereur fit offrir au Gouverneur une capitulation honorable. „ Cette proposition m'afflige, dit ce brave homme, car elle me prouve que „ l'Empereur n'a jamais entendu parler de moi; il ne me l'auroit pas faite, „ s'il m'avoit connu; mais il va me connoître, & j'espere qu'il conviendra, „ qu'il m'a mal jugé, en me parlant de capitulation". Cette fiere réponse ne fut point démentie par sa conduite: il vit, sans s'émouvoir, les murailles s'écrouler sous les coups redoublés de l'artillerie; il se présenta le premier

Siege de Duren.

(1) *Schlichtenhorst. Chron. de Gueldr. b. 12.*

Sect. XI. Hist. d'Allemagne, 1519-1558.

fur la bréche pour recevoir les aſſaillans; mais dès le premier choc il fut tué; les Eſpagnols entrerent dans la place, & l'on vit alors commettre le plus effroyable carnage dont on eut entendu parler depuis longtems; ſoldats, enfans, femmes, vieillards, tout fut paſſé au fil de l'épée: rien de vivant ne reſta dans la ville, que les vainqueurs, ou plutôt les bourreaux. Charles vit ce maſſacre avec la même tranquillité qu'il l'avoit ordonné. Cet exemple de barbarie, qui ne lui ſembloit qu'une juſte ſévérité, répandit la terreur dans Juliers & dans les places voiſines; dès qu'on vit que la vengeance de Charles confondoit les innocens avec les coupables, qu'elle condamnoit de ſang froid tout un peuple à la mort, pour avoir été fidelle à ſon Prince, le Duc ne trouva plus ni ſujets, ni amis: on courut au devant de Charles pour lui apporter, en tremblant, les clefs des villes. Le Duc attendoit toujours l'armée Françoiſe, qui devoit arriver ſous la conduite du célebre Annebaut, mais, ne la voyant point paroître, il prit un parti cruel pour ſa fierté, & le ſeul qui convint à ſa fortune, celui d'aller ſe jeter aux pieds de l'Empereur; dans cette démarche il auroit pu du moins mettre moins d'aviliſſement qu'il ne fit, & paroître céder non à la crainte de périr lui-même, mais à celle de voir périr ſes ſujets: il ne parut ſonger qu'à ſon propre ſalut.

Sévérité de Charles V.

Humiliation du Duc de Cleves.

L'Empereur étoit aſſis, la tête couverte; ſon geſte étoit fier, ſes regards menaçants; il fronçoit le ſourcil, & les ſpectateurs les moins intéreſſés à cette ſcene n'étoient pas moins frappés de terreur, que Guillaume de Cleves lui-même: il entra d'un pas lent & incertain, les yeux fixés à terre, non comme un vaſſal qui paroît devant ſon ſeigneur, mais comme un coupable qu'on traine devant le Juge qui va prononcer ſur ſon ſort. Il fondoit en larmes; il ſe mit à genoux & d'une voix étouffée il begaya ces mots: „très-Auguſte „ Empereur, je ſçais tout ce que j'ai mérité, votre vengeance n'égalera ja- „ mais mon crime. Je viens me livrer à votre colere, ou ſi ma ſituation „ touche votre cœur magnanime, recevoir ma grace, dont je me ſens indi- „ gne." L'Empereur abbaiſſa ſur lui un regard non de pitié, mais de mépris (1). „ Votre crime eſt ſi énorme, lui dit-il, que l'humiliation où je „ vous vois reduit, ne fait accume impreſſion ſur mon cœur: vous avez ſçu „ me forcer à être inſenſible, moi qui n'ai jamais vu les larmes des malheu- „ reux, ſans me ſentir prêt à en répandre moi-même: j'ai fait ferment de- „ vant tous mes officiers de ne vous pardonner jamais; non, que la ven- „ geance ait des charmes pour moi; mais parce que l'Empire, que vous avez „ offenſé, veut être vengé par mes mains; parce qu'il faut effrayer ceux qui „ pourroient vous imiter: vous ſçavez combien je ſuis fidelle à ma parole, „ & d'après la connoiſſance que vous avez de mon exactitude à la remplir, „ vous ne devez attendre que votre perte. Mais tel eſt mon penchant pour „ la clémence, que, ſatisfait de l'exemple de ſévérité que j'ai donné dans „ Duren, je veux bien violer mon ferment en votre faveur & vous faire „ grace." A ces mots, Guillaume embraſſa les genoux de l'Empereur. Ce Prince le releva & lui permit de baiſer ſa main; il lui donna une nouvelle inveſtiture de ſes Etats, qui, diſoit-il, avoient vaqué par ſa félonie. Ils conclurent enſuite un traité qui portoit (2) „ que ſa Majeſté Impériale

(1) *Pontan. Chron. Geld. p.* 842.

(2) *Dumont Corps Dipl.* Tom. IV. p. 11.

„ avoit bien voulu, par sa clémence naturelle, pardonner au Seigneur Guillaume, Duc de Cleves, & à ceux qui avoient embrassé son parti; qu'il déclaroit lui avoir remis son crime, aux pressantes sollicitations des Seigneurs Electeurs de Cologne, Palatin du Rhin, & du Seigneur Henri, Duc de Brunswic, qui l'en avoient prié; que, pour mieux faire sentir au Duc Guillaume les effets de sa clémence, & montrer aux dits Electeurs & au Duc de Brunswic le cas qu'il faisoit de leur recommandation, sa Majesté Impériale vouloit entierement oublier toutes les offenses qu'elle avoit reçues du Duc Guillaume, que ce Prince feroit à l'avenir une profession constante de la Religion Catholique, Apostolique, & Romaine, qui avoit été celle de tous ses prédécesseurs; que, s'il étoit survenu quelque changement dans son pays, il s'obligeoit de bonne-foi à remettre toutes choses dans leur premier état; que le dit Seigneur Duc Guillaume promettoit tant pour lui que pour ses descendans, obéissance & fidélité à l'Empire, à Sa Majesté Impériale, & au Roi des Romains; qu'il s'engageoit à renoncer dès à présent & pour l'avenir, à l'alliance qu'il avoit faite avec les Rois de France & de Dannemarck, & à toute autre qu'il pourroit avoir conclue au préjudice de l'Empire & de l'Empereur; qu'il ne feroit jamais de ligue avec quelque Prince que ce fût sans en donner avis à Sa Majesté Impériale & au Roi des Romains, & sans les y comprendre; qu'il renonçoit alors & pour toujours, tant en son nom qu'en celui de ses successeurs & héritiers à toute prétention sur le Duché de Gueldres, de quelque nature qu'elles fussent, qu'il s'engageoit à assister l'Empereur de toutes ses forces, pour reduire les villes & les autres places de ce Duché, qui ne voudroient pas lui rendre l'obéissance qu'elles lui devoient; qu'enfin les deux forteresses de Hemberg & de Sittart demeureroient pendant dix ans au pouvoir de l'Empereur & du Roi de Romains, & qu'ensuite elles seroient restituées au Duc de Cleves." Quelque tems après, soit que l'Empereur comptât sur la bonne-foi du Duc, soit qu'il l'eût tellement affoibli qu'il ne le crut pas dangereux, il lui donna le Gouvernement du Duché de Gueldres, sous condition, que le mariage de Guillaume avec l'Infante de Navarre n'ayant point été consommé, il épouseroit Marie, fille du Roi des Romains, & veuve de Sforce, Duc de Milan. Ce mariage fut précédé d'un autre plus important encore pour la maison d'Autriche; ce fut celui de l'Infant Dom Philippe, fils de l'Empereur, avec Dona Maria, fille de Jean III, Roi de Portugal.

Hist. d'Allemagne, 1519-1558.

Traité entre l'Empereur & le Duc de Cleves.

Cependant Charles ne perdoit point de vue le projet de placer les trois Couronnes du Nord sur la tête de l'Electeur Palatin, gendre de Christiern II: élever sa créature sur ces trônes, c'étoit y monter soi même, & réaliser enfin la grande chimere de la Monarchie universelle. On flattoit les rebelles de Suede, on excitoit ceux qui ne l'étoient pas à le devenir. On traitoit avec Christophe, Comte d'Oldenbourg, avec Albert, Duc de Mecklinbourg, avec l'Archevêque de Brême, les villes de Lubec & de Dantzick, & plusieurs villes de Vandalie: quoique la Suede fut le théatre de ces mouvemens, le Roi de Dannemarck prévit bien que l'orage le menaçoit aussi; & qu'on vouloit rétablir en faveur du Palatin le traité de Colmar, où son Royaume étoit compris: il prévint les coups qu'on vouloit lui porter; & déclara la

Vues de Charles-Quint sur le Nord.

1544.

guerre à l'Empereur: elle fut de peu de durée & se termina par un traité, dont nous ne citerons que les articles qui eurent quelque influence sur les affaires d'Allemagne (1). On promettoit de part & d'autre une paix constante & sincere. Le Roi de Dannemarck renonçoit à toutes les alliances contraires aux intérêts de l'Empereur; il promettoit de ne donner aucun secours aux ennemis de Charles, & ce Prince prenoit le même engagement: le Roi de Dannemarck promettoit encore de payer la dot de chacune des filles de Christiern II.

Aversion des Protestans contre le Duc de Brunswic.

Libre des soins que lui avoit causé la guerre avec cette Puissance, Charles assembla une diete à Spire: il demanda des secours contre les Turcs & contre le Roi de France; le Roi des Romains s'unit à lui pour demander de l'assistance contre Soliman. Avant qu'on répondit à ces demandes d'une maniere décisive, les Protestans représenterent, que la présence du Duc de Brunswick les indignoit, que sa tyrannie avoit justifié la révolte de ses sujets, qu'il méritoit d'être mis au ban de l'Empire, comme perturbateur de la tranquilité publique, qu'ils ne le regardoient plus comme un membre du corps Germanique, & qu'ils ne pouvoient ni traiter, ni délibérer avec lui. L'Electeur de Saxe & le Landgrave de Hesse avoient été les principaux moteurs de ce différend: Henri, loin de convenir de ses torts, opposa l'outrage à l'outrage. „ La Chambre Impériale, disoit-il, à reconnu mon innocence par un arrêt „ solemnel: l'équité de ma cause n'est donc plus un problême: ceux qui „ m'ont dépouillé de mes états sont donc les seuls perturbateurs du repos „ public: eux seuls méritent donc d'être mis au ban de l'Empire. C'est „ l'Electeur de Saxe, c'est le Landgrave de Hesse: ce sont ceux en un mot „ qui veulent me bannir de la diete, je veux rentrer dans mes Etats, & tenir dans cette assemblée la place que ma naissance & mon rang, m'y ont „ assignée." On remit à un autre jour l'examen de cette affaire, qui en effet tomba dans l'oubli, du moins pour quelque tems; on s'occupa ensuite de la guerre contre François I son alliance avec les Turcs fut pour les Electeurs le signal d'un soulevement fanatique, qui n'eut point étonné dans une assemblée de Cardinaux à Rome, mais fut presque incroyable dans une diete composée de chefs si prudens & présidée par Charles V. On résolut de ne plus lui donner le titre de Roi: on y substitua les noms de *Scythe*, de *Rénégat*, de *Barbare*, *d'ennemi de Jésus-Christ & de son Eglise.* Un Hérault vint de la part de François I. demander un sauf-conduit pour les Ambassadeurs de ce Prince: on l'arrêta; on refusa de lire les lettres qu'il apportoit; on le renvoya ignominieusement, en le menaçant de le faire périr, s'il osoit reparoître.

Fidélité des Suisses envers la France.

C'étoit peu d'outrager le Roi de France; on chercha à lui enlever ses amis. Le corps Helvétique avoit envoyé des troupes à François I; on écrivit aux Cantons qu'une telle alliance étoit contraire aux intérêts de la Religion, que François, qui n'avoit rien de *très-chrétien* que le nom, étoit l'ami des Turcs, & travailloit avec eux à la ruine de la Chrétienté: les Suisses répondirent, que cette intelligence avec les Turcs étoit une calomnie forgée par les ennemis du Roi de France, que ce Prince s'étoit assez justifié sur cet

(1) *Dumont. Corps. Dipl.*

article, qu'au reste le Gouvernement ne pouvoit s'oppofer à l'ardeur martiale, & au zele généreux qui pouffoit la jeuneffe à s'enroller fous les enfeignes Françoifes, qu'ainfi l'Empire ne pouvoit attendre des Suiffes que leur médiation, fi on vouloit en venir à un accommodement avec François I: ce n'étoit pas là l'intention de la diete, Charles avoit infpiré à tous les Princes affemblés la haine qui l'animoit contre le Monarque François. *Hift. d'Allemagne, 1519 1558.*

Avant de congédier la diete l'Empereur donna l'inveftiture de la Grande-Maitrife de l'ordre de Pruffe à Wolfang Melking: l'Ambaffadeur de Pologne protefta contre cet Acte; il prétendoit qu'après la mort d'Albert de Brandebourg, la Pruffe entiere devoit revenir à la Pologne, comme fief de cette Couronne. On remit les Etats du Duc de Brunswick en féqueftre entre les mains de l'Empereur, jufqu'à ce que fes querelles avec les Princes Proteftans fuffent terminées à l'amiable. On fufpendit de nouveau l'exécution des Edits de Worms & d'Augsbourg, & l'on confirma les réglemens qui autorifoient la liberté de confcience jufqu'à la tenue du Concile. Les Catholiques murmurerent; le Nonce du Pape protefta contre le decret; mais Charles le fit publier: Paul III en fut irrité; il écrivit à l'Empereur une lettre dictée par le reffentiment, où, à travers le zele pour la foi on diftinguoit aifément le fouvenir amer de fes procédés envers la maifon Farnèfe. David Œdatius, Camérier du Pape, remit ce bref à l'Empereur: il l'accompagna de reproches audacieux fur la tolérance de ce Prince envers les Proteftans. „ Le Pape eft „ bien heureux, répondit froidement l'Empereur, que les Princes de la li„ gue de Smalkalde, ne m'ayent pas propofé de me faire Proteftant; car, „ s'ils me l'avoient propofé, je ne fçais pas ce que j'aurois fait". Cette réponfe rapportée à Rome accrut la mauvaife idée qu'on avoit des fentimens de Charles touchant la Religion; & l'on regarda la victoire des François à Cérifolles non comme l'effet de leur courage, mais comme un jufte chatiment, dont le Ciel puniffoit l'apathie & la molleffe de l'Empereur. *Mécontentement du Pape.*

Charles fentit bientôt la néceffité de ne plus confier à des Généraux la fortune de fes armes; il entra lui-même en France à la tête d'une armée, prit Luxembourg, & affiéga Saint Dizier. Ce fut devant cette place, que le Prince d'Orange perdit la vie; il étoit fils unique, & n'avoit point encore difpofé de fa main (1). Il laiffoit de grands biens, qui fuivant le droit naturel devoient être partagés. Guillaume de Naffau fon coufin germain avoit des droits inconteftables fur ceux qu'il tenoit de fa mere; & les biens maternels qui étoient ceux de la maifon de Châlons devoient paffer dans celle de Longueville: mais cette famille étoit Françoife, & c'étoit aux yeux de Charles-quint un crime, qui l'excluoit de toute hérédité. Saint Dizier fe rendit, l'Empereur pourfuivit fes conquêtes; & termina la guerre par le traité de Crespi, où l'on ne ftatua que fur les affaires d'Italie. Il ne reftoit plus qu'à réconcilier l'Empereur avec le Pape; le Nonce y parvint; le Concile étoit 1545. enfin indiqué à Trente; & déjà les Légats du Pape s'y étoient rendus: cette convocation avoit été notifiée aux Princes Proteftans, & l'Empereur les avoit invités à y envoyer leurs Miniftres; il y envoya lui-même fes Ambaffadeurs, & le Roi des Romains fuivit cet exemple: en même temps on affembla une

(1) *Sagit. fucceſ. Princ. Araus.*

Sect. XI. Hist. d'Allemagne, 1519-1558.

diete à Worms, où les Proteſtans déclarerent, qu'ils ne pouvoient reconnoître un Concile convoqué par le Pape, & qu'on ne devoit pas leur donner leurs ennemis pour juges; ils ajouterent que c'étoit à la Diete, non à un Concile illégitime, à prononcer ſur les diſputes de Religion, en rétabliſſant la paix par un decret ſolemnel; enfin ils prierent l'Empereur d'indiquer lui même un Concile impartial, & qui ſe tînt au centre de l'Allemagne. L'Empereur, ſourd aux ſollicitations du Nonce de Rome & de l'Ambaſſadeur de France ne voulut point forcer les Proteſtans à reconnoître le Concile de Trente. Il ſe contenta d'établir un Conſeil de Théologiens à Ratisbonne; quatre Docteurs de chaque parti devoient y diſputer ſur les queſtions, qui ſeroient propoſées; & deux autres devoient faire les fonctions d'Arbitres & de médiateurs, & s'efforcer de rapprocher les opinions contraires.

Troubles à Cologne.

Le Clergé & l'Univerſité de Cologne, porterent à la diete des plaintes contre leur Archevêque, qui, Luthérien dans l'ame, ne s'en tenoit pas à la tolérance ordonnée, & perſécutoit ouvertement les Catholiques. Charles (1) ordonna aux membres du corps Germanique de ceſſer toutes vexations contr'eux; à l'Archevêque de rétablir les choſes dans leur premier état; & le cita à ſon tribunal. Le Pape, qui ſur ces matieres prétendoit avoir le droit de juger les ſujets d'un autre Souverain, cita l'Archevêque à Rome à peu-près au même terme que l'Empereur lui avoit marqué: il étoit impoſſible de paroître devant deux Tribunaux à la fois; c'étoit offrir à l'Electeur un prétexte pour ſe diſpenſer de paroître devant aucun. On trouva encore plus de réſiſtance de la part de Henri, Duc de Brunswick: l'Empereur lui avoit ordonné de pourſuivre ſes droits en juſtice, & lui avoit défendu de prendre les armes ſous peine d'être mis au ban de l'Empire; mais le caractere altier, impatient, & féroce de ce Prince s'indignoit de la lenteur ordinaire des voyes judiciaires: le glaive étoit un juge plus convenable à ſa vengeance; il aſſembla des troupes & recommença tous les ravages, qui avoient ſoulevé la Ligue de Smalkalde contre lui. On eut dit qu'il ne vouloit régner que ſur un déſert, tout fut livré aux flammes; il menaça Hanovre de la même deſtruction; le Comté de Tecklenbourg, fut un théatre de carnage; enfin il vint mettre le ſiege devant Wolfenbuttel, le boulevard de ſon Duché. Juſques là les Proteſtans l'avoient vu d'un œil tranquille, déſoler un pays qu'ils avoient pris ſous leur protection; ils croyoient que l'Empereur excitoit ſecretement le Duc à enfreindre les défenſes qu'il lui avoit faites; mais enfin les cris des Brunswicois les émurent; ils formerent une petite armée, dont la ligue déféra le commandement au Landgrave de Heſſe. Erneſt de Brunswic, & Maurice de Saxe s'unirent à lui; le Duc inexorable, invincible, lorſqu'il maſſacroit des payſans, tremblant & déconcerté, dès qu'il avoit en tête des Généraux & des ſoldats, leva le ſiege avec précipitation. Jean de Brandebourg ſon gendre offrit ſa médiation pour la paix: il engagea Maurice, gendre du Landgrave, à y travailler: mais les conditions qu'on voulut impoſer au Duc étoient ſi dures qu'il ne put les accepter: on vouloit qu'il remit ſes états entre les mains de Maurice, qu'il le choiſit pour arbitre, & qu'il s'engageât à réparer les ravages dont il étoit auteur. La guerre recommença, le Duc

(1) *Sleidan.* L. XVI.

toujours fuyant, & toujours pourfuivi, reçut plufieurs échecs, vit fon armée détruite en détail, demanda une trêve, effuya un refus, envoya de nouveaux députés qui revinrent fans réponfe; enfin, fe voyant enveloppé de toutes parts, il n'eut plus d'autre reffource que d'implorer la clémence des vainqueurs; ils exigerent qu'il mît bas les armes; il fallut y confentir: le fier Henri, la tête nue, l'air humilié, vint jouer devant le Landgrave de Heffe, fon égal, le role ignominieux que le Duc de Cleves avoit joué devant l'Empereur: fes foldats jetoient leurs fufils, leurs épées devant ceux du Landgrave; les officiers dépofoient leurs enfeignes à fes pieds. Henri étoit accompagné de Victor fon fils, dont tout le crime étoit d'aimer trop un pere injufte & cruel; le Landgrave les reçut avec une dureté, qui les rendoit intéreffans, malgré leur barbarie: „ Si j'étois le feul arbitre de votre fort, dit-il, „ la mort feroit le chatiment de vos injuftices; mais je n'ai été dans cette „ occafion que le bras de la Ligue; elle exige que je vous faffe grace de la „ vie, j'y confens; je ne vous rends point la liberté, vous en abuferiez bientôt; & mon indulgence feroit caufe des maux que vous feriez encore éprouver à ces malheureux habitans, fur lefquels vous ne méritez plus de régner: „ voyez l'état où vous êtes, & fongez quelle faute vous avez commife, „ en ne vous foumettant pas au féqueftre ordonné par l'Empereur".

Hift. d'Allemagne, 1519-1556.

Humiliation d'Henri.

Philippe députa auffi-tôt vers Charles pour le prier de mettre ces deux Princes au ban de l'Empire; ce Monarque loin de vouloir enorgueillir les Proteftans par la perte de leurs ennemis exhorta les Princes de la Ligue à agir en vainqueurs magnanimes, à congédier leurs troupes & à n'employer contre leurs prifonniers que les voyes de la juftice & celles de la douceur. Cette réponfe fortifia les foupçons qu'on avoit eus, & fit croire aux Proteftans, que Charles avoit été en effet le moteur fecret des hoftilités de Henri: on prétendit même que la Cour de Rome y avoit eu part, & que Henri & Victor avoient été les inftrumens de fon reffentiment contre les Proteftans, qui refufoient d'avance de fe foumettre au Concile de Trente: cette affemblée étoit l'arme politique dont Charles fe fervoit pour en impofer à la ligue; il avoit indiqué une diete à Ratisbonne; il leur promettoit de s'oppofer à l'ouverture du Concile, s'il étoit fatisfait de leur docilité dans la diete; il les menaçoit de le faire ouvrir au plutôt, & de faire procéder contre eux, s'ils réfiftoient à fes volontés; ainfi il apportoit toujours des délais à cette ouverture, afin d'avoir le temps de confolider fes deffeins, & de s'affurer des fuffrages des Proteftans. La cour de Rome n'étoit pas trompée par fes prétextes; elle n'ignoroit pas les raifons de fa lenteur. Paul III infiftoit toujours pour l'ouverture du Concile; Charles propofa un tempérament qui ne plut pas au Pontife; ce fut de s'occuper d'abord de la réforme des mœurs des eccléfiaftiques, avant d'examiner les dogmes. Paul III étoit loin de fuivre ce Confeil. Aux yeux du Clergé Romain il étoit plus important de régler ce qu'il falloit croire, que ce qu'il falloit faire; & une profeffion de foi étoit plus néceffaire aux hommes, qu'un traité de morale.

1546.

Mort de Luther, l'Electeur Palatin embraffe la Religion Luthérienne.

Le Pape ouvrit le Concile; Luther ne vit point cette rédoutable affemblée, qui devoit le foudroyer; il mourut à Islebe le 18 Février 1546. Ses yeux, avant de fe fermer virent un illuftre profélite, autrefois perfécuteur, embraffer fa doctrine: c'étoit l'Electeur Palatin: il défendit à fes fujets de reconnoitre

l'autorité du Pape; & reçut dans ses états la confession d'Augsbourg; pendant que ce Prince abandonnoit la Religion qu'il avoit si longtems défendue; on disputoit à Ratisbonne, où toute la prudence des modérateurs échouoit contre l'animosité des deux partis. La diete succéda à ces conférences; mais avant qu'elle s'ouvrit les Princes Protestans s'assemblerent à Francfort sur le Mein; là on résolut de resserrer de nouveau l'Alliance de Smalkalde, & on se promit mutuellement des secours d'hommes & d'argent, si elle étoit attaquée. Cette prévoyance étoit sage: le Pape excitoit l'Empereur à déclarer la guerre aux Protestans; le Monarque Autrichien n'avoit pas besoin qu'on l'animât contre eux; la tolérance qu'il leur avoit accordée n'étoit qu'une loi dictée par la nécessité, qu'il se proposoit de revoquer, dès que les circonstances le permettroient: le souvenir des outrages qu'il en avoit reçus, n'en étoit pas moins profondément gravé dans son ame; il n'avoit pas oublié le refus qu'ils avoient fait de reconnoître Ferdinand pour Roi des Romains, les inquiétudes qu'ils avoient donné à toute l'Allemagne sur le projet de rendre la couronne Impériale héréditaire, enfin toutes les tracasseries qu'ils lui suscitoient dans les dietes, où le reste de l'Empire docile & tremblant devant lui, attendoit pour voter que l'Empereur eût dit de quel côté devoient se tourner les suffrages. Ce Prince avoit secretement ordonné au Président de la Chambre Impériale de favoriser les Catholiques au préjudice des Luthériens; mais avant de se déclarer ouvertement contre ces derniers, il falloit être tranquille du côté de la Turquie. On conclut une trêve avec Soliman; l'Empereur fit alors des préparatifs dans les Pays-bas & dans l'Italie, les Luthériens étoient trop clair-voyans pour ne pas appercevoir le but de cet armement. Le Landgrave de Hesse fit part à Granvelle des allarmes de la Ligue. Ce Ministre l'assura que l'Empereur étoit mieux disposé en faveur des Luthériens que jamais, que ces préparatifs n'étoient destinés qu'à la défense de ses états héréditaires, & que, par le peu de suite qu'il devoit amener à la diete, on jugeroit & de la confiance qu'il avoit en eux, & de celle qu'ils devoient avoir en lui. Le Landgrave crut tout ce que le ministre voulut lui persuader; Navius, envoyé par l'Empereur pour dissiper les soupçons des Luthériens, trouva le Landgrave très-crédule, & les autres très-défians. Philippe ne balança point à aller trouver l'Empereur, muni d'un sauf-conduit de ce Prince: cet exemple encouragea l'Electeur Palatin; & Guillaume Mazbach, envoyé du Duc de Wirtemberg. Le Landgrave justifia l'assemblée de Francfort, soutint qu'il ne s'y étoit rien passé de contraire à la tranquillité de l'Empire: il ajouta que, quant au Concile de Trente, ils ne pouvoient s'y soumettre, parce qu'il n'étoit ni libre, ni impartial; que des exemples récens apprenoient aux Luthériens à se défier des Catholiques Italiens, que tout paroissoit permis à la cour de Rome, lorsqu'elle croyoit venger la Religion, qu'on avoit vu tout récemment un Avocat accourir de Rome pour égorger son frere qui étoit Protestant, & que, si la vie des Réformés n'étoit pas en sureté en Allemagne, elle seroit encore plus exposée en Italie. L'Empereur répondit vaguement & de maniere à laisser aux Protestans toutes leurs craintes sur les dangers que leurs représentans & leurs docteurs pouvoient courir en Italie.

Inquiétudes des Luthériens.

Char-

Hist. d'Allemagne, 1519-1558.

Charles conçut un nouveau chagrin d'un événement qui donna plus de considération à la Ligue de Smalkalde : François I accepta la médiation des Princes Proteſtans pour terminer ſes différens avec le Roi d'Angleterre; la paix fut en effet ſignée, mais les Princes ne conſerverent pas longtems cette ſcrupuleuſe impartialité qui convient à des Arbitres: ils négocierent avec Henri VIII pour leurs intérêts particuliers; ils lui demandoient des ſecours, s'ils étoient attaqués par l'Empereur: le Roi d'Angleterre voulut les leur vendre trop cher; ne prétendant pas moins qu'à devenir le chef de la ligue, & à avoir ſur eux la même autorité que Charles exerçoit ſur le reſte de l'Allemagne: ce deſſein étoit déguiſé ſous des conditions en apparence avantageuſes à la ligue; mais les Princes ne prirent pas le change; les propoſitions d'Henri furent rejetées; on ſe contenta de lui mander, que, s'il vouloit envoyer cent mille écus aux Confédérés, ils préféreroient ſon alliance à celle de François I.

Crédit de la Ligue de Smalkalde.

Cependant Rome n'avoit point encore (1) prononcé ſur le ſort de l'Archevêque de Cologne: on ſe rappelle les murmures qui s'étoient élevés contre ce Prélat, les efforts qu'il avoit faits pour élever le Luthéraniſme ſur les ruines du Catholiciſme dans ſes états, & les menaces infructueuſes, dont l'Empereur avoit voulu l'effrayer. Le Pape l'excommunia: on ne pouvoit déſaprouver cette conduite, l'Archevêque lui-même s'étoit excommunié, en ſe détachant de l'Egliſe; mais le Pontife devoit borner là les effets de ſon courroux: il ne devoit pas uſurper une puiſſance qui n'appartient qu'à l'Empereur & à l'Empire, celle de priver un Electeur de ſon Electorat, de le dépouiller de ſes états, & de dégager ſes ſujets du ſerment de fidélité. Par une autre Bulle Paul III ordonnoit à tous les diocéſains de Cologne d'obéir à Adolphe, Comte de Schaumbourg, Coadjuteur de l'Archevêque Herman: Charles, qui vit ſon autorité léſée par cette ſentence, s'oppoſa à l'exécution: il traita même l'Archevêque avec plus de ménagement, lorſqu'il vit le Pape s'arroger le droit de le chatier.

Diete de Ratisbonne.

On convoqua une nouvelle diete à Ratisbonne (2) les Princes Proteſtans invités à s'y trouver en perſonne, ſe contenterent d'y envoyer des députés. Charles s'étendit beaucoup ſur la néceſſité de rétablir la concorde dans l'Empire: „des affaires importantes, dit-il, m'appelloient en Eſpagne: je les ai „ ſacrifiées au bien de l'Empire, l'intérêt général me ſera toujours plus cher „ que le mien; imitez mon zele, & ne ſortons de cette aſſemblée qu'après „ avoir fait la paix, ou pris des moyens ſûrs pour la faire": les Proteſtans demanderent un Concile national; outre le danger de s'expatrier un Concile général leur ſembloit trop tumultueux; les peuples ont différens préjugés, différens ſyſtêmes; comment réunir tant d'opinions? il falloit, diſoient-ils, qu'une Nation fixât elle-même ſa croyance. Charles repréſenta que les Conciles Nationnaux n'étoient inſtitués, que pour la réformation des mœurs; que les articles eſſentiels de la foi n'étoient point de leur reſſort; que le paſſé n'avoit que trop démontré l'inſuffiſance & même l'abus des Colloques, où les Docteurs n'apportoient de part & d'autre qu'une invincible opiniâtreté, qui ſe fortifioit encore par leurs querelles: les Proteſtans ne furent point ſatisfaits de

(1) *Palavic.* L. V. VI. (2) *Sleid.* L. XVII.

SECT. XI. *Hist.* d'Allemagne, 1519-1558.

cette réponſe; & ils s'écrierent qu'ils ne reconnoîtroient jamais le Concile de Trente. Charles indigné de leur obſtination fit ſecretement armer des troupes; il diſtribua de l'argent à ſes partiſans pour de nouvelles levées, & l'on vit dans les Pays-bas des corps de cavallerie & d'infanterie prêts à fondre ſur l'Allemagne au premier ſignal; les députés des Proteſtans demanderent à l'Empereur (1) la cauſe de ces préparatifs, ſi, les ayant aſſemblés pour la paix, il alloit leur déclarer la guerre, & s'il vouloit prouver par des maſſacres la vérité de la foi Catholique: „non, répondit Charles V, mon deſſein n'eſt „ pas de trancher par le glaive les queſtions ſur leſquelles nous ſommes divi„ ſés: mais la Majeſté de l'Empire eſt attaquée, & j'en ſuis le vengeur: des „ eſprits factieux troublent la tranquillité publique, & je veux les punir; je „ ſçaurai diſtinguer les coupables, & les chatier, il ne s'agit point ici de guerre „ de Religion; je ſuis le défenſeur des loix civiles, & je veux les faire exé„ cuter": en même temps il invita les villes Catholiques, & même les villes Luthériennes à s'unir à lui pour rendre le calme à l'Empire, troublé par des séditieux.

Faction en faveur de Henri de Brunswick.

Henri de Brunswick, étoit toujours priſonnier entre les mains du Landgrave de Heſſe; Jean de Brunswick ſon neveu s'étoit uni à Albert de Brandebourg pour le délivrer; & Jean de Brandebourg, gendre de Henri s'étoit aſſocié à la même entrepriſe; ils alloient la tenter lorſqu'Albert leur expoſa ces réflexions. „ L'affaire d'Henri de Brunswick, leur dit-il, intéreſſe la „ Religion: s'il ne s'agiſſoit, que d'un intérêt politique, le Landgrave de „ Heſſe ſeroit ſeul contre nous; mais dès que la Religion eſt compromiſe „ dans cette querelle, vous verrez tous les Proteſtans accourir ſous les dra„ peaux de nos ennemis; quel ſera l'effet de cette guerre? celui de rendre „ la captivité d'Henri plus dure: attendons, pour briſer ſes fers, une occaſion „ plus favorable: ne m'accuſez ici ni de crainte ni d'infidélité; c'eſt mon „ zele pour Henri, pour vous qui me dicte ce conſeil. Si vous m'accuſez „ de timidité, ſi vous voulez courir aux armes, je diſſiperai vos ſoupçons en „ mourant pour la cauſe commune". Ce conſeil ne fut pas ſuivi, Albert qui l'avoit donné fut lui-même élu Général, les Princes firent alliance entr'eux & réglerent leurs contingens. L'Empereur applaudit à ce projet, ratifia la confédération, promit des troupes, & laiſſa eſpérer qu'il les commanderoit en perſonne: cette réſolution de Charles ne fut pas longtems ignorée; elle fut pour les Proteſtans le ſignal d'une révolte générale; une armée formée par les villes & les Princes Luthériens vint camper à Günsberg, & reconnut Sébaſtien Schertelin pour ſon Général, en attendant l'arrivée de l'Electeur de Saxe & du Landgrave de Heſſe. Charles, malgré la fermeté de ſon caractere, fut allarmé de ces préparatifs, & quoiqu'il eût cru d'abord, qu'il pouvoit écraſer cette ligue avec les ſeules forces de l'Empire, il eut recours au Pape: on conclut un traité qui portoit, que le Pontife donneroit deux cens mille écus pour les frais de cette guerre, qu'il enverroit en Allemagne douze mille hommes d'Infanterie Italienne, & cinq cens chevaux légers; qu'il accorderoit à l'Empereur pour l'année préſente, la moitié des revenus eccléſiaſtiques d'Eſpagne, qu'il lui permettroit d'aliéner les biens des monaſteres

Ligue contre l'Empereur.

(1) *Bell. Smalkald. ap. Freher.* T. III.

de ce Royaume, jusqu'à la concurrence de cinq cens mille écus; que le Pape partageroit avec l'Empereur les dépouilles des vaincus; que Charles ne pourroit faire aucun accord avec les Protestans avant six mois, sans la participation du Pape; qu'après ce terme expiré on feroit de nouvelles conventions, si la guerre duroit encore; que, si quelque Souverain déclaroit la guerre à l'Empereur tandis qu'il auroit les armes à la main contre les Protestans, le Pape lanceroit contre lui toutes les foudres du Vatican (1).

Hist. d'Allemagne, 1519-1558.

Les Puissances voisines se virent sollicitées par les deux partis; les Suisses & Venise par les Protestans pour ne pas accorder de passage sur leurs terres aux troupes Italiennes, & par le Pape pour se liguer avec l'Empereur & lui contre les Luthériens. L'Allemagne fut bientôt inondée de manifestes, où l'Empereur d'un côté, les Protestans de l'autre, grossissoient les outrages qu'ils avoient reçus, & dissimuloient ceux qu'ils avoient faits. Nous ne rendrons point compte de tous ces écrits. Les Princes n'ont point renoncé à l'usage de les répandre, quoiqu'ils n'ignorent pas que les peuples ne se laissent pas séduire par ces vains prétextes, & que même un motif véritable n'obtiendroit pas leur confiance, s'il se trouvoit énoncé dans un Manifeste. L'Empereur pour fortifier son parti ou du moins pour lier les mains de deux Princes qu'il redoutoit, maria les Princesses Anne & Marie, filles de Ferdinand, avec Albert fils du Duc de Baviere, & Guillaume Duc de Cleves; par le premier de ces contracts Albert renonçoit à tous les droits, qu'il pouvoit prétendre du chef de ses ancêtres sur la succession de Ferdinand; l'Archiduchesse pourvue d'une dot de quatre cens mille florins, renonçoit de même à tout ce qu'elle pouvoit attendre des auteurs de sa vie : mais, si les fils ou neveux de Ferdinand ne laissoient point de postérité masculine, les couronnes de Bohême de Hongrie, & l'archiduché d'Autriche retournoient à la Princesse Anne, comme s'il n'y avoit point eu de rénonciations.

Cependant les Protestans s'étoient rendus maîtres des passages des Alpes, par lesquels les Italiens devoient entrer en Allemagne; bientôt ils entrerent dans Dillingen: Donawert résista ou parut résister pendant quelques jours, & ouvrit ses portes; enfin le Landgrave de Hesse & l'Electeur de Saxe parurent, suivis de leurs troupes; outre ces deux puissans Princes on comptoit parmi les confédérés, Jean Ernest, frere de l'Electeur de Saxe; Jean Frideric fils du même Electeur; Philippe de Brunswick & les quatre Princes ses fils, Ernest, Albert, Jean & Wolfgang; François, Duc de Lunenbourg; Wolfgang, Prince d'Anhalt; Christophe de Henneberg; George de Wirtemberg, frere du Duc Ulric; le Comte de Mansfeld & ses deux fils, Jean & Wolrade; le Comte Louis d'Oettingen & son fils; le Comte Guillaume de Furstemberg; le Comte d'Oldembourg, & les Comtes de Beuchlingen & de Heideck; Henri de Schomberg, & Theodoric Tauben : nous ne nommons point ici les officiers moins recommandables par leurs titres que par leur bravoure, & plus utiles peut-être, que les Princes. On se doute bien que le Landgrave de Hesse: & l'Electeur de Saxe ne tarderent pas a être mis au ban de l'Empire; &, quoiqu'il soit ridicule de décreter des Princes, qui sont à la tête de leurs armées, on se feroit bien gardé de manquer à cette formalité: on les

Les Confédérés sont mis au ban de l'Empire.

(1) *Sleidan.* L. XVII. *Belcar.* L. XXIV. *Thuan.* L. II & *Henleder.*

SECT. XI. *Hist.* d'Allemagne, 1519-1558.

bannit, tandis qu'ils s'avançoient, faisant des conquêtes ; on dégagea leurs sujets du serment de fidélité, tandis qu'une multitude de Luthériens qui n'étoient pas même leurs sujets alloient leur jurer une obéissance sans bornes, enfin on déclara leurs états vacans, lorsque, non contents de les conserver, ils conqueroient ceux de leurs voisins. Ils envoyerent à Charles une déclaration de guerre dans les formes: on lisoit sur l'adresse cet injurieux équivoque: *a celui qui se dit Empereur.* Le Monarque refusa de le recevoir & menaça celui qui l'apportoit de lui faire présent *d'une corde au lieu d'un collier d'or* s'il osoit revenir.

L'Empereur étoit campé à Landshut, où les Italiens vinrent le joindre: ils étoient commandés par Octavio Farnèse, Duc de Camérino, petit fils du Pape. Ferdinand Alvares de Tolede, Duc d'Albe, qui mérita par ses exploits la confiance de Charles, par ses ruses, l'estime des politiques, & par ses cruautés l'horreur de tous les siecles, fut celui, que l'Empereur choisit pour commander en chef à tous ces corps réunis des différentes parties de l'Europe: les deux armées s'avancerent l'une vers l'autre avec la même confiance, & se rencontrerent vers Ingolstadt sur les bords du Danube (1); il y eut d'abord quelques escarmouches, quelques attaques partielles, où les Protestans remporterent ces légers avantages qui ne décident point du sort de la guerre, mais qui excitent l'audace du soldat, & lui font désirer de plus grands combats. Déjà ils n'étoient qu'à une lieue du camp de l'Empereur; leur armée se développoit en forme de croissant; l'artillerie étoit au centre; ils marcherent dans cet ordre avec la contenance la plus fiere jusqu'à mille pas des Impériaux: alors leur artillerie foudroya l'armée de l'Empereur, qui, voyant quatre batteries s'élever, la rangea en bataille, fit construire des retranchements, solides & impénétrables, & attendit que l'imprudence de l'ennemi hazardât une attaque. Il ne put cependant mettre un frein à l'ardeur de Vitelli, Colonel Italien, qui s'avanca jusqu'aux premiers rangs des Confédérés, action plus digne d'un Chevalier errant, que d'un bon officier ; cependant l'Electeur de Saxe, témoin de sa témérité, ne put s'empêcher de dire: „ Si Charles avoit un grand nombre de Héros pareils à celui là, toute l'Allemagne seroit bientôt subjuguée, & l'Europe entiere ne pourroit lui résister". Conrad Kraffter veut aussi-tôt lui prouver qu'il est dans l'armée des alliés, des soldats qui peuvent égaler Vitelli. Il part, suivi de dix cavaliers, court sus aux ennemis, se précipite au milieu d'eux, porte des coups terribles, reçoit plusieurs blessures, tombe sous son cheval, & dans cet état combat encore, défie les plus intrépides, & offre de se battre seul à seul contre quiconque osera se présenter. Ces actions que les Généraux désaprouvent, mais qu'ils sont obligés de permettre, ne changeoient rien à la situation respective des armées. L'Empereur étoit résolu de ne point compromettre dans une bataille la gloire de ses armes; les renforts que reçurent les alliés, & qui leur donnerent la supériorité du nombre le confirmerent encore dans cette pensée: le Landgrave, voyant qu'il ne pouvoit lui faire changer de résolution, passa le Danube, & fit une marche forcée pour prévenir la jonction

Les deux armées en présence.

(1) *Sleidan.* L. XVIII.

du Comte de Buren, qui amenoit au camp Impérial les troupes qu'il avoit levées dans les Pays-Bas; mais ce Général aidé des Conſeils de Céſar Maggi, ſçut éviter ſa rencontre, & faire faire à une armée épuiſée de fatigues, une marche longue, pénible, & non interrompue, ſans qu'il échappat un murmure: quoique l'ennemi fut très-loin, le Comte faiſoit ſonner l'allarme à chaque inſtant, & le ſoldat perſuadé de la réalité du danger redoubloit de forces & d'ardeur pour s'en tirer.

Hiſt. d'Allemagne, 1519-1558.

L'Empereur fortifié par cette jonction voulut hazarder le ſiege de Neubourg; le Duc d'Albe repréſenta les dangers d'une pareille entrepriſe, & les ſuites qu'elle auroit, ſi elle ne réuſſiſſoit pas; tandis qu'il cherchoit à détourner l'Empereur de cette expédition, les habitans vinrent mettre aux pieds de Charles les clefs de leur ville. Cependant les armées s'étoient rapprochées, & déjà elles étoient en préſence ſans s'en douter: un brouillard épais les cachoit l'une à l'autre; lorſque le ſoleil reparut, on fut un peu ſurpris de ſe trouver dans la néceſſité d'en venir aux mains; on combattit, ou plutôt on commença un combat qu'on n'acheva point: après quelques chocs infructueux, Charles donna le ſignal de la retraite; les Eſpagnols frémirent; Buren, de dépit, jeta ſon caſque par terre; mais il fallut obéir, & renoncer à une victoire que le ſoldat jugeoit certaine, & dont Charles doutoit: il fut attaqué dans ſa retraite, mais ſans fruit, & dans ce choc les alliés perdirent Albert de Brunswick, qui n'ayant aucun des talents d'un Général, mais tous les défauts d'un ſoldat Allemand, s'étoit enivré avant de combattre. Donawert, Dillingen & Lawingen tomberent au pouvoir des Impériaux. Les alliés les ſuivoient toujours, plutôt pour les obſerver, que pour les combattre: ils ſe bornoient à de légeres eſcarmouches; leur ardeur s'étoit ralentie; ils avoient adopté le principe que Charles avoit ſuivi d'abord, celui de ne hazarder aucune action déciſive: jamais cependant les circonſtances ne les avoient mieux favoriſés; les Impériaux manquoient de vivres & de fourages; des maladies plus terribles que le canon leur enlevoient chaque jour un grand nombre de ſoldats, fléau qui eut fait dire, qu'il étoit viſiblement un effet du courroux céleſte, s'il eut frappé les Proteſtans (1).

Mort d'Albert de Brunswick.

Enfin les Généraux & les ſoldats étoient tellement découragés, qu'on délibéra dans le Conſeil de l'Empereur ſi on ne licentieroit pas ſon armée; ſi ce Monarque par des diſcours dignes de ſa grandeur & de ſon courage, n'eut pas enflammé ces cœurs attiédis, on laiſſoit les confédérés ſoumettre toute l'Allemagne, ſans coup férir; auſſi fallut il ſe borner à tenir la campagne, à obſerver, ſans hazarder de combat, &, les deux partis reſterent pendant longtems dans l'inaction, les confédérés ne s'occupant qu'à attirer des villes à leur faction, l'Empereur s'efforçant d'en détacher quelques chefs. Un bruit vrai ou calomnieux, qui ſe répandit alors indiſpoſa tous les eſprits contre la Cour de Rome & contre tous ceux qui avoient embraſſé ſa cauſe; un Italien avoit été arrêté en Thuringe: on prétendit, que les tortures lui avoient arraché l'aveu du plus exécrable des projets; le Pape lui avoit, diſoit-on, fait remettre de l'argent ainſi qu'à d'autres complices: pour prix de ces largeſſes, ils devoient mettre le feu aux villes Luthériennes, & empoiſonner les principaux

(1) *Thuan.* L. II. *Sleidan.* L. XVIII. *Hortenſ.* L. IV. *Avila.* L. I.

SECT. XI. *Hist.* d'Allemagne, 1519-1558.

Maurice de Saxe tourne ses armes contre les Saxons.

Chefs des confédérés: ceux-ci reçurent dans le même temps une nouvelle plus affligeante & moins douteuse; Maurice de Saxe, quoique Protestant lui-même, avoit tourné ses armes contre les Saxons Protestans, & les avoit taillés en pieces (1): l'Electeur se voyoit forcé de se détacher de l'armée de la ligue pour aller en personne défendre ses états: cette défection nécessaire, que les alliés ne pouvoient désaprouver, les força à faire des propositions de paix. La premiere condition qu'exigea l'Empereur fut, que les états de l'Electeur de Saxe demeurassent à sa discrétion, & les confédérés étoient trop unis, pour immoler ainsi un de leurs chefs à la vengeance de leur ennemi. La guerre se prolongea fort avant dans la saison, où la nature, par l'intempérie du climat, force les hommes à suspendre le cours de leurs cruautés: Charles eut quelques succès, & le plus beau de tous fut de pardonner aux vaincus; ce n'étoit plus ce furieux qui repaissoit ses yeux cruels du spectacle des morts entassés dans Duren. Ulm se rend; il pardonne aux habitans; l'Electeur Palatin vient se jeter à ses pieds; il le releve & l'embrasse; sa vengeance se borna à quelques contributions nécessaires à l'entretien de son armée: Francfort lui ouvrit ses portes & il auroit poussé plus loin ses conquêtes, si le Pape, jaloux de ses succès & craignant de trop aggrandir sa puissance, ne se fut hâté de rappeller ses troupes. Un des prétextes, qu'il allégua pour justifier cette désertion, fut qu'on ne lui avoit point fait part des contributions qu'on avoit levées; on sera moins étonné de voir l'avarice se mêler au zele de la Religion dans le cœur d'un Pontife, quand on songera que les héros la mêlent quelquefois à la gloire, & que le vainqueur de Denain, n'étoit pas moins jaloux de s'enrichir que de s'immortaliser.

Une maladie cruelle venoit de délivrer Charles-Quint d'un rival pour lequel il avoit conçu autant d'estime que de haine, & qui, seul dans l'Europe, balança la gloire de cet Empereur par des qualités opposées aux siennes; François I, ami des arts, protecteur des sçavans & sçavant lui-même, étoit bon Politique, & encore meilleur Général (2). Charles en apprenant la mort de ce héros ne put s'empêcher de dire „ la France à perdu un grand Souverain, „ je ne sçais quand la nature pourra en produire un semblable: " il est doux de louer un ennemi qui n'est plus. Henri VIII descendit au tombeau dans le même tems, & les confédérés se virent privés de deux alliés puissans, qui les secouroient secretement de leurs finances, & qui, peut-être, se seroient par la suite déclarés ouvertement pour eux. L'Empereur tâcha alors de ruiner la ligue en détail; il en avoit détaché Maurice de Saxe; il parvint à attirer à lui le Duc de Wirtemberg, & lui fit jurer, qu'il renonceroit à son alliance avec l'Electeur de Saxe, & le Landgrave de Hesse (3), qu'il aideroit au contraire l'Empereur à les réduire, qu'il puniroit tous ceux de ses sujets qui porteroient les armes contre l'Empereur ou le Roi des Romains; qu'il proscriroit dans ses Etats tout commerce avec les rebelles; & qu'il livreroit à Charles l'artillerie & toutes les munitions dont les confédérés l'avoient fait dépositaire; qu'il payeroit trois cens mille écus d'or pour les frais de la guerre; & que pour sureté de ce payement, il livreroit trois villes à

(1) *Chytræus.* L. XVIII. *Hortens.* L. V, *Arnold Vita Mauritii.* (2) Voyez notre Tome XXXI. pag 71. (3) *Hortleder. Hortens.* L. V. *Sleidan.* L. XVIII.

l'Empereur. C'étoit acheter bien cher la haine éternelle des Proteſtans & l'inconſtante amitié de Charles-Quint. La ville d'Augsbourg ne ſe rendit pas plus difficile ſur les conditions de ſa réconciliation; celle de Strasbourg ſuivit cet exemple. D'un autre côté, l'Empereur ſouffrit, que, de l'avis du peuple & du clergé, & même du conſentement de l'Archevêque de Cologne, la ſentence lancée contre lui par le Pape fut exécutée: Herman renonça à l'Archevêché, & quoiqu'il eut encore quelques amis, qui pouvoient former une faction en ſa faveur, il ne voulut point expoſer aux déſaſtres d'une guerre civile un peuple qu'il aimoit. Sa retraite lui mérita l'eſtime des Catholiques, mais non celle de ſon ſucceſſeur Adolphe de Schaumbourg, dont la haine n'épargna rien pour rendre la ſituation d'Herman plus humiliante & plus dure. Malgré tous ces revers l'Electeur de Saxe, ſe défendoit encore dans ſes Etats, triomphoit de Maurice, & chargeoit de chaînes Albert de Brandebourg & le Landgrave de Leuchtemberg, que le ſort des armes lui avoit livrés (1).

Hiſt. d'Allemagne, 1519-1558.

La révolte de la Bohême inquiétoit encore plus Charles & Ferdinand. Les peuples de ce Royaume s'étoient ligués entr'eux, & il étoit à craindre, qu'ils ne s'alliaſſent avec les confédérés; en effet la négociation étoit déjà entamée; & tandis qu'on la continuoit, les Thuringiens, profitant de la captivité du Marquis Albert de Brandebourg, entroient ſur ſes terres & mettoient tout à feu & à ſang. L'Electeur de Brandebourg, irrité de voir ſon parent dans les fers & ſes terres ravagées, renonça à la neutralité qu'il avoit gardée juſqu'alors, & ſe déclara pour l'Empereur. Le Duc de Cleves, beau-frere de l'Electeur de Saxe ne put voir ſans allarmes la ſituation embaraſſante de ce Prince, qui perdoit tout, s'il ſuccomboit, qui gagnoit peu, s'il triomphoit; il tenta de le réconcilier avec l'Empereur; mais le fier Charles-Quint exigea que l'Electeur vînt ſe rendre à diſcrétion, & la guerre continua. L'Electeur ſe mit en défenſe, remplit ſes places de garniſons, & trouva encore aſſez de ſoldats pour faire quelques conquêtes ſur l'Elbe: l'Empereur reparut alors à la tête de ſon armée, & quittant le ſyſtême de rigueur, qu'il avoit d'abord adopté, ſoumit des villes par la force de ſes armes, & ſe les attacha par ſa clémence; il paſſa l'Elbe (2) à la vue des Saxons; ce fut dans ce paſſage que dix Eſpagnols tenterent une action hardie, qui mérite de trouver place dans l'hiſtoire; les premieres troupes qui tenterent de traverſer le fleuve furent repouſſées; elles revinrent à la charge & attaquerent des barques, d'où les Saxons foudroyoient l'armée Impériale; ceux-ci ne pouvant ou n'oſant plus les défendre, les abandonnerent au courant de l'eau: à cette vue les dix braves ſe jettent à la nage tenant leurs épées entre leurs dents, & malgré le feu de l'artillerie parviennent aux barques; quelques Saxons les défendoient encore, ils en tuent trente-cinq, & amenent les barques ſur l'autre rive: conquête heureuſe en ce moment, où il falloit faciliter le paſſage de l'infanterie & de l'artillerie. L'Empereur traverſa donc le fleuve avec ſon armée, & ſe rendit maître du rivage; on vit bien qu'il falloit en venir aux mains; & que cette bataille ſeroit le terme de la guerre, ou du moins forceroit l'un ou l'autre parti à demander la paix.

Succès de Charles V.

(1) *Avila* L. II. *Hortleder &c.* (2) *Deſcript. pugn. Mulberg ap. Suard.* Tom. II. &c.

L'Electeur est fait prisonnier.

Le Duc d'Albe rangea l'armée Impériale en bataille, lança d'abord contre les Saxons les Croates, terribles dans la mêlée, terribles dans la retraite, semblables aux anciens Scythes, & montés sur des chevaux presque autant agguerris que leurs maîtres; il est certain que ces troupes contribuerent beaucoup au gain de la bataille; le massacre des Saxons fut affreux: l'Electeur fit pour rallier ses troupes, & faire changer la fortune, tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand Capitaine; mais, voyant qu'il ne pouvoit lutter contre le génie du Duc d'Albe, contre le bonheur de Charles, & contre la terreur dont ses propres soldats étoient frappés, il songea à sa sureté. Déjà il approchoit d'un bois, dont l'épaisseur lui auroit offert un sûr asile, lorsqu'il fut reconnu; assailli de tous côtés, il se défendit avec beaucoup de bravoure, mais une blessure le mit hors de combat & il rendit les armes. On le conduisit vers l'Empereur, le sang couloit à gros bouillons de sa blessure; son courage, ses talents, son malheur, tout parloit pour lui; les soldats Impériaux le regardoient d'un œil respectueux; mais leur maître le reçut avec mépris. „ Très-puissant & très-clément Empereur.... dit le vaincu, Charles l'interrompit. „ La fortune vous à fait changer de ton, dit-il; qu'est deve-„ nu le tems où vous ne m'appelliez que Charles de Gand?" (1) en même tems il tourna bride, & ordonna qu'on gardât avec soin, & l'Electeur & Ernest de Brunswick qui étoit prisonnier comme lui.

Il est condamné à mort.

Mulberg se rendit aux vainqueurs; & bientôt les habitans de Wirtemberg virent paroître sous leurs murs l'armée triomphante; ils n'en furent point effrayés, & menacerent de traiter Albert de Brandebourg leur prisonnier, comme on traiteroit l'Electeur de Saxe dans le camp de l'Empereur: cette menace ne fit qu'irriter davantage ce Monarque contre son malheureux ennemi. La Duchesse Sibille & ses Enfans s'étoient renfermés dans la ville: l'héroïne donnoit à la garnison l'exemple d'une ardeur martiale & d'une intrépidité au-dessus de son sexe. Charles crut que l'Electeur pourroit engager son épouse à lui livrer la ville; mais pour le porter à cette démarche, il falloit l'intimider; & la peur avoit peu de prise sur une ame telle que la sienne (2). L'Empereur le fit condamner à mort, comme coupable de félonie; il n'avoit pas dessein sans doute de faire exécuter un arrêt qui auroit pu lui faire perdre & l'estime de l'Allemagne, & peut-être l'Empire qui lui étoit plus cher que tout le reste. Cependant le Secrétaire du Conseil de guerre alla signifier cet ordre sanglant à l'Electeur, qui étoit alors avec Ernest de Brunswick. Il le lut d'un œil sérein, & répondit d'une voix ferme. „ Ce n'est pas à mon âge qu'on doit regretter la vie; l'honneur, qui fut „ toujours ma premiere loi, & ces cheveux blancs dont ma tête est couverte „ doivent apprendre à l'Empereur que je n'achetterai pas quelques jours de „ plus par une lâcheté. En vain croit-il ternir ma gloire par mon supplice; „ un supplice injuste ne déshonore que celui qui l'a ordonné: j'entrevois les „ desseins de Charles; il a cru, que la peur de la mort me feroit agir au-„ près de ma femme & de mes enfans, pour leur faire rendre Wirtemberg; „ je la mériterois en effet cette mort qu'il me prépare, si je m'abbaissois à la „ craindre un moment. Quel sera le fruit de son artifice, & de sa barbarie? je

(1) *Sleidan.* L. XIX. (2) *Hortleder* T. 2. L. 3.

„ je mourrai & Wirtemberg ne fe rendra pas". En finiffant ces mots il demanda un jeu d'échecs, joua gaiment, gagna deux parties, & parut fort content de fa bonne fortune.

Hift. d'Allemagne 1519 1558.

Charles avoit eu foin de répandre cette fentence, afin qu'on vînt arrêter fon bras prêt à frapper, & qu'il fe rendît maître des conditions auxquelles il feroit grace: en effet l'Electeur de Brandebourg & le Duc de Cleves accoururent auprès de l'Empereur, & s'efforcerent d'exciter fa compaffion pour un héros, fi grand même dans fa difgrace: Maurice de Saxe lui même, Maurice ennemi de Jean Frideric, fe jeta aux pieds de l'Empereur, pour le fléchir: ce Prince, après avoir longtemps réfifté, lui dit enfin. „ Vous le vou-„ lez; je vous donne fa vie: fongez que vous vous en repentirez un jour". Mais il s'en falloit bien que cette grace fut entiere, & les conditions auxquelles on lui donnoit la vie étoient plus dures que la mort même ; il falloit que l'Electeur renonçât & en fon nom & au nom de fes enfans à la dignité Electorale, & qu'il la remît entre les mains de l'Empereur, pour en difpofer à fon gré; on exigeoit qu'il livrât Wirtemberg & Gotha; qu'il rendît la liberté à Albert de Brandebourg, & à Chriftophe, Landgrave de Leuchtenberg, & qu'il ne la leur vendît pas; qu'il reftituât tous les biens Eccléfiaftiques, & ceux qu'il avoit enlevés à différens Seigneurs & au Grand-Maître de Pruffe; que l'Empereur fût arbitre de fes prétentions fur Lubec & fur Hall; qu'il renonçât à toute alliance contraire aux intérêts de Charles & de Ferdinand, enfin, que Henri & Victor de Brunswik fuffent élargis. l'Empereur n'attendit pas que le malheureux Prince eut confenti à fa ruine, pour donner fes états au Duc Maurice, & à Ferdinand, Roi des Romains: on ne lui laiffa que la ville de Gotha & fes dépendances, & une penfion de cinquante mille écus d'or réverfible à fes enfans: pardonner ainfi, c'étoit punir; Jean Frideric aimoit mieux perdre la vie que de foufcrire à des conditions fi dures; mais vaincu par les larmes de fa femme & de fes enfans, il figna l'acte de fa dépofition; le Duc Maurice prit poffeffion de Wirtemberg; l'armée Saxonne fut bientôt diffipée; & les partifans de Jean Frideric s'eftimerent heureux de rentrer dans leurs héritages, & d'y trouver la tranquillité. Le Landgrave de Heffe reftoit encore à foumettre: l'Empereur s'avança contre lui; le Landgrave effrayé de la chute de fon allié demandoit la paix; on négocia; mais on étoit loin de s'accorder: on crut que la préfence du Landgrave feroit plus que tous les négociateurs; on l'invita à fe rendre auprès de Charles; il y vint fur la parole du Duc Maurice & de l'Electeur de Brandebourg; & fe préfenta devant l'Empereur; fa pofture, fes geftes, fes difcours, tout fut humble, comme il convient dans la difgrace; l'Empereur le reçut avec bonté. S'il avoit mieux connu le caractere du Monarque Autrichien, il fe feroit défié de cet air affable, qui ne lui étoit pas ordinaire. Le traité qu'on lui fit figner, étoit femblable à celui de Jean Frideric; mais on y avoit inféré un mot qui par la différence d'un *w* ou de *in* fignifioit, ou que le Landgrave ne feroit point fait prifonnier, ou qu'il le feroit pour un tems (1). Ce Prince l'interprêta en fa faveur, & ne foupçonna point un fi grand Monarque d'une rufe auffi miférable qu'odieufe: il fe trompoit; on l'arrêta ;

Le Landgrave eft arrêté.

(1) C'étoit que le Landgrave ne feroit mis, *in einige Gefängnisz*, en aucune Prifon, dont on avoit fait *ewige Gefängnisz* Prifon éternelle.

SECT. XI. Hist. d'Allemagne, 1519-1558.

tous les Princes furent indignés de la conduite de l'Empereur; on le conjura par sa gloire qu'il alloit flétrir, par la sainteté des sermens qu'il violoit, de rendre la liberté au Landgrave; il fut inflexible, & le Duc d'Albe eut la dureté de dire au prisonnier lui-même; „ quand l'Empereur ne „ vous rendroit la liberté qu'un quart d'heure avant votre mort, cet élargis- „ sement momentané suffiroit pour acquitter sa parole". La Ligue de Smalkalde étoit anéantie; mais la vengeance de l'Empereur n'étoit point encore satisfaite. George, frere du Duc de Wirtemberg, Louis d'Oettingen, Albert de Mansfeld, & Jean Heidek furent dépouillés de tous leurs biens. Frideric & Wolfgang, fils de Louis d'Oettingen reçurent sans pudeur la confiscation des états de leur pere, & virent sans pitié cet infortuné vieillard, leur malheureuse mere, & le reste de leur famille, errer dans l'Allemagne, sans secours, sans appui, livrés à la pitié des hommes plus insultante souvent que leur haine. Le Pape envoya féliciter l'Empereur sur ses victoires, & même sur l'usage qu'il en avoit fait, quoique sa sévérité & sa mauvaise foi en eussent effacé tout l'honneur.

Ce qui indisposa plus encore les Allemands, que la dureté avec laquelle on traitoit le Landgrave de Hesse-Cassel ce fut de voir des garnisons Italiennes & Espagnoles s'établir dans plusieurs villes; nouveauté dangereuse & contraire aux loix de l'Empire: on assembla une diete à Augsbourg; Charles y entra, non en Empereur qui venoit demander des conseils, mais en conquérant qui venoit dicter des loix: ce fut dans cette diete que Maurice reçut l'investiture solemnelle de l'Electorat & du Duché de Saxe: on y
1548. dressa aussi le célebre formulaire de foi appellé *interim*; c'étoit une espece de livre symbolique, qui, contenoit ce qu'on devoit croire, jusqu'à ce qu'un Concile eût prononcé sur les objets contestés; il permettoit (1) aux prêtres mariés de garder leurs femmes, & aux Protestans de communier sous les deux especes; ce formulaire trouva des contradicteurs; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le Landgrave & l'Electeur de Saxe furent les premiers qui donnerent l'exemple de le rejeter: la ville de Constance, quelques autres villes, & plusieurs Princes imiterent un prisonnier, qui, dans ses fers, montroit tant de fermeté: Charles mit tous les opposans au ban de l'Empire; & sous ce prétexte, Ferdinand s'empara de Constance; ainsi la Maison d'Autriche s'aggrandissoit par la résistance qu'on opposoit à ses volontés.

On s'occupa ensuite de la police de l'Empire; on confirma les anciennes loix prohibitives contre l'usure, l'ivrognerie, tous les vices, & tous les monopoles; on en établit de nouvelles; & celles qui regardoient le luxe des habits & des tables reprirent leur ancienne vigueur: on donna une nouvelle forme à la Chambre Impériale; les Protestans furent exclus de tous les emplois dépendans de ce tribunal: on forma une Caisse générale pour la défense de l'Empire: les Princes & les Etats furent adstreints à placer l'effigie de l'Empereur sur leurs monnoies particulieres: les dix-sept Provinces des Pays-Bas furent unies au corps Germanique, comme formant le cercle de Bourgogne; d'un côté la protection de l'Empire leur étoit accordée; de l'autre elles devoient contribuer aux charges communes comme les autres Cercles; on sentit cependant bien que la maison d'Autriche, recueilleroit tout le fruit

(1) *Palavic.* L. XI. C. 2. *Sleidan.* L. XX. *Goldaste Constit. Imp.* T. I. p. 518.

de cette incorporation, & que l'Allemagne s'imposoit presque gratuitement la nécessité de défendre les Pays-bas contre les ennemis particuliers de Charles V & de ses successeurs; cependant personne ne s'opposa à cette innovation. La diete étoit investie de troupes Italiennes & Espagnoles, & cet appareil menaçant en imposoit aux plus hardis. Cependant il ne pouvoit ébranler l'ame de l'Auguste vieillard, que Charles trainoit a son char de triomphe: Jean Frideric, le Nestor des Protestans par son age, leur Caton par sa vertu, se faisoit respecter par sa fermeté dans la disgrace, comme il s'étoit fait admirer par ses talens militaires; il avoit rejeté *l'interim;* ses enfans l'avoient imité; l'Empereur s'en plaignit au pere, fit redoubler les mauvais traitemens qu'il éprouvoit, & lui fit dire qu'il les augmenteroit encore, s'il n'ordonnoit à ses enfans d'accepter le formulaire. L'inflexible vieillard, qui, dans sa captivité, montroit le courage d'un martyr, après avoir montré celui d'un héros aux champs d'honneur, répondit au Monarque. „ Je ne permettrai point à mes enfans de faire ce que je ne me crois pas permis à „ moi-même". Paroles bien dignes du sage, qui, entendant le peuple accourir en foule à la cérémonie de l'investiture de Maurice s'étoit écrié". „ Quel triomphe pour mes ennemis! fasse le ciel qu'ils en jouissent avec „ tant de bonheur, & qu'ils en usent avec tant de sagesse, qu'ils n'ayent „ jamais besoin ni de moi ni de mes proches!" Charles-Quint si grand par sa puissance, si sublime dans ses vues, si majestueux dans tout le reste, étoit toujours petit & bas dans ses vengeances; il avoit choisi pour cette cérémonie une place sur laquelle donnoient les fenêtres de l'appartement de l'Electeur, & y fit périr par la main du bourreau plusieurs officiers qui avoient servi la ligue, comme si assez de sang n'eut pas coulé sur les champs de bataille.

Hist. d'Allemagne, 1519-1558.

1549.

Une nouvelle diete fut convoquée à Augsbourg; la Saxe étoit alors en feu; Henri de Brunswik assiégeoit la ville de ce nom; on lui ordonna de mettre bas les armes, il le fit & ses troupes se donnerent à George, Duc de Mecklinbourg, pour s'emparer de Magdebourg, dont les Catholiques, mecontens de la Régence Protestante lui avoient offert la seigneurie; cités avec leurs adhérans devant le tribunal de la diete, les Bremois obtinrent leur grace à des conditions assez dures; les Catholiques résolurent de recommencer le siege de Magdebourg & eurent la honte d'échouer dans cette entreprise. Cependant l'Empereur conçut le dessein de faire élire Roi des Romains, Philippe son fils; il tenta vainement d'engager Ferdinand à abandonner de lui-même ce titre, l'Empereur demanda alors les suffrages des Electeurs en faveur de son fils; Maurice éluda; le Comte Palatin, de même que l'Electeur de Brandebourg refuserent, & Charles céda, en demandant le titre de Vicaire perpétuel de l'Empire pour Philippe. Cette proposition ne fut pas mieux accueillie & il eut la honte d'un double refus; l'opiniâtreté des Protestans dans cette occasion étoit sage; & la conduite que Philippe tint depuis, ne prouva que trop ce qu'ils auroient du en attendre, s'ils l'avoient couronné.

1550, *Diete d'Augsbourg.*

1551.

Les chagrins que cette résistance causoit à Charles ne lui permirent pas de se livrer à la joye qu'il eût ressentie, dans tout autre tems, en apprenant la soumission des Magdebourgeois: le Duc Maurice avoit de nouveau entrepris le siege; après quelques attaques, suivies d'un accommodement il entra dans la ville & en fut élu Burggrave, on lui prêta serment de fidélité; & tout

Sect. XI. *Hist. d'Allemagne.* 1519-1558.

rentra dans l'ordre; devenu plus puiſſant pas cette conquête le Duc Maurice ſe ligua avec pluſieurs Princes Proteſtans, & bientôt avec la France contre l'Empereur; le ſort de Jean Frideric, & du Landgrave ne l'effrayoit pas; il oublioit qu'en ſe chargeant comme eux du nom de rebelle, il prenoit un nom plus odieux encore, celui d'ingrat: il commença par demander hautement la liberté du Landgrave, l'Empereur l'invita à ſe rendre près de lui pour en délibérerer enſemble: Maurice n'avoit garde de céder à une invitation ſi dangereuſe; il mit des troupes ſur pied; & ravagea les terres des Princes Eccléſiaſtiques, qui étoient occupés au Concile de Trente. Bientôt il déclara la guerre dans les formes à l'Empereur lui-même; il s'étoit ligué avec Guillaume de Heſſe, fils du Landgrave, & le Duc de Mecklinbourg: tous d'une commune voix avoient donné au Roi de France le titre de *Protecteur de la liberté Germanique;* le Marquis Albert de Brandebourg, vint ſe joindre à eux, & après avoir jeté dans l'Allemagne des manifeſtes où la réputation de Charles-quint n'étoit pas ménagée, ils ſe mirent en campagne. Bientôt ils compterent encore au nombre de leurs alliés Henri Othon, Electeur Palatin, qu'ils rétablirent dans tous les fiefs que l'ambitieux Charles lui avoit enlevés (1); enfin cette ligue parut plus redoutable que celle de Smalkalde & en effet elle eut plus de ſuccès. Charles étoit à Inſpruch dans le Tirol, d'où il veilloit ſur le Concile de Trente; un corps de trois mille Impériaux gardoit les gorges d'Ehremberg, les alliés marchent droit à eux, les forcent dans leurs retranchemens, & les contraignent à rendre les armes; peu s'en fallut que Charles lui même ne tombât entre leurs mains; il s'enfuit à Willach dans la Carinthie, & ſe hâte de rendre à Jean Frideric, Electeur de Saxe, ſa liberté, ſes biens, ſes états & toutes ſes dignités, à l'exception du titre d'Electeur. Il crut en le relachant, ſuſciter un ennemi à Maurice; il ſe trompa; Jean Frideric ne vit en lui que le reſtaurateur de ſa Religion, & oublia tous les outrages qui pouvoient le lui rendre odieux; il fit plus & continua de ſuivre l'Empereur dans ſes courſes; ne voulant pas même accepter de lui une grace, qui n'étoit qu'une juſtice. Tandis que Charles-quint fuyoit devant des Princes qu'il avoit tous, ou protégés, ou vaincus, le Roi de France ſoumettoit & les trois Evêchés & une partie de l'Alſace.

Nouvelle ligue contre l'Empereur.

1552.

Albert de Brandebourg portoit le fer & la flamme dans les terres du Grand-Maître de l'ordre Teutonique; &, après l'avoir ruiné, il exigeoit encore de lui une énorme contribution. De là il paſſa dans le territoire de Nuremberg, y commit de nouvelles cruautés; pilla Lichtenaw, n'épargna que ce qu'il n'oſoit attaquer, & par de tels procédés, crut engager la Régence de Nuremberg à ſe liguer avec les Princes confédérés. Des députés de Suabe vinrent le conjurer de ſuſpendre ſes ravages; il daigna à peine les entendre, & fit le ſiege de Nuremberg: mais enfin par l'entremiſe de l'Electeur Maurice & du Prince Guillaume de Heſſe, la paix fut faite à des conditions avantageuſes pour les confédérés, onéreuſes pour la ville de Nuremberg: on cherchoit à en procurer une plus générale à l'Allemagne; Charles-quint, qui, juſque là n'avoit traité avec les Princes Allemands qu'après les avoir vaincus, ſe voyoit réduit à traiter avec eux avant même de s'être relevé de ſes pertes: on négocioit à Paſſaw, tandis que les confédérés commettoient (2) de nouvelles

(1) *Sleidan.* L. XXXIV. *Thuan.* L. IX. (2) *Struv. Period.* 10. *Sect.* IV. § 95.

horreurs sur les terres du Grand-Maître de l'ordre Teutonique & de l'Electeur de Mayence, & que le Marquis de Brandebourg recommençoit le siege de Francfort, inutilement commencé par Maurice. Mais toutes ces hostilités furent suspendues par la nouvelle de la paix, elle fut signée aux conditions suivantes: que les confédérés mettroient bas les armes & que leurs troupes seroient congédiées avant le 12e d'Août: qu'elles pourroient à leur choix entrer au service du Roi des Romains: qu'elles ne pourroient porter les armes ni contre l'Empereur ni contre le Corps Germanique: que le Landgrave de Hesse, seroit libre dans le fort de Rhinfelt, situé sur le Rhin & relevant de ses Etats, jusqu'à ce qu'il eut donné des assurances non équivoques d'exécuter le traité fait à Hall par l'Empereur: que les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, & Wolfgang de Baviere, Duc de deux Ponts continueroient à être les cautions du Landgrave: que la contestation qui s'étoit élevée entre ce Prince & celui de Nassau, au sujet de Catzénellébogen, seroit instruite & jugée avant deux ans par les Electeurs & par des arbitres dont six seroient à la nomination de l'Empereur: que ce Monarque convoqueroit dans six mois une diete générale pour rétablir dans l'Empire une concorde durable: que jusqu'à cette époque personne ne seroit inquiété au sujet de la Religion: qu'on admettroit dans la Chambre Impériale les Protestans attachés à la confession d'Augsbourg: que Henri, Comte Palatin, qui étoit rentré à main armée dans les états, dont il avoit été dépouillé, en conserveroit la tranquille possession: que ceux qui avoient été lézés pendant la guerre, n'auroient aucune action directe contre ceux qui avoient envahi leurs biens: mais que, dans la diete on s'occuperoit des moyens de les indemniser: que l'Empereur accorderoit une amnistie générale à tous ceux qui avoient porté les armes contre lui depuis six ans: qu'avant six semaines ils jureroient de ne plus porter les armes contre Sa Majesté Impériale: que ceux qui s'étoient enrollés sous les enseignes Françoises, les quitteroient & rentreroient dans leur patrie avant trois mois: qu'Albert de Brandebourg seroit compris dans le traité, pourvu qu'avant douze jours il licentiât ses troupes: que Maurice pourroit se charger des intérêts du Roi de France auprès de l'Empereur.

Traité entre l'Empereur & les confédérés.

Tel fut le traité de Passaw qu'on appella la *paix Religieuse* & qui depuis servit de baze à celui de Westphalie; il fut observé de bonne-foi parce qu'il étoit à-peu-près également avantageux aux deux partis; & que le plus fort n'avoit point fait la loi. Le siege de Francfort fut levé: le Landgrave recouvra sa liberté: les troupes de Maurice de Saxe & de Guillaume de Hesse suivirent en Hongrie le Roi des Romains: tout rentra dans l'ordre; & les Allemands oublierent leurs désastres en apprenant ceux des Turcs près d'Agria. Mais quoiqu'il eut été réglé, qu'il n'y auroit aucune répétition contre les confédérés, l'Empereur reprit son ton despotique, dès qu'il ne vit plus ses ennemis sous les armes, & annula les traités onéreux qu'on avoit conclus avec le Marquis de Brandebourg; il exhorta même tous les Etats de l'Empire, qui pouvoient se plaindre des usurpations de ce Seigneur, à prendre les armes pour rentrer dans leurs biens; cette invitation fut reçue comme un ordre: & Albert perdit en peu de tems toutes ses conquêtes; pour se venger de l'Empereur il 1553.
prit le parti de la France, avec laquelle ce Prince étoit en guerre: mais, voyant ses services peu accueillis par Henri II, il retourna vers Charles qui fit

Sect. XI. *Hist.* d'Allemagne, 1519-1558.

en vain le siege de Metz. Celui de Therouenne fut plus heureux ; & quelques autres conquêtes le suivirent. Le Marquis de Brandebourg l'avoit accompagné; mais lorsqu'il apprit que toutes les usurpations, qu'il regardoit comme des propriétés, lui étoient enlevées, il quitta les enseignes Impériales, se jeta sur la Franconie, & mit tout à feu & à sang.

Une dietine assemblée à Francfort pria l'Empereur de prononcer sur la validité du traité de Passaw, & notamment sur l'article des restitutions: Charles répondit que la nécessité lui avoit fait signer le traité; que l'équité le lui avoit fait annuler, & que la nécessité le lui avoit fait confirmer une seconde fois, pour ménager le Marquis, dont il avoit besoin: cette inconstance, quoique motivée annonçoit peu de bonne foi; l'Empereur ajoutoit, qu'il falloit s'efforcer de terminer ces différens à l'amiable; mais forti de la Franconie qu'il avoit désolée, & portant le fer & la flamme dans le Saxe (1); une défaite sanglante pouvoit seule mettre un terme à l'ambition d'Albert; & cette défaite arriva; Maurice de Saxe rassembla ses troupes, marcha contre lui, & remporta une victoire complette; il mourut cependant d'une blessure, qu'il avoit reçue dans le combat. Comme il ne laissoit point d'enfans mâles, son frere Auguste lui succéda: celui-ci avoit autant de vertu que l'autre avoit de lumieres; il sçut rompre les mesures que Jean Frideric prenoit pour rentrer dans ses Etats, & pour donner à la Saxe le tems de se relever de ses pertes; il garda une sage neutralité entre Henri de Brunswik (2) & Albert de Brandebourg; ces deux Princes, vaincus tour à-tour, l'un par l'autre, travailloient à leur perte mutuelle, sans qu'aucun d'eux tirat quelqu'avantage de ce différend, & Albert fut mis au ban de l'Empire, dans le moment, où la fortune sembloit se déclarer en sa faveur.

Mort de Maurice de Saxe.

1554. Tandis que le Chambre Impériale s'occupoit de cette affaire, Charles ne songeoit qu'à l'aggrandissement de sa famille; il arrêtoit le mariage de Philippe son fils avec Marie d'Angleterre (3). Auguste de Saxe craignit de cette alliance la ruine de la Religion Protestante dans la Grande-Bretagne, fit de vains efforts pour la traverser & fut bientôt obligé de suspendre ses intrigues, parce que Jean Frideric commençoit à recouvrer quelque crédit auprès de l'Empereur, & reclamoit ses états; en effet il fallut conclure avec le Prince détrôné un traité qui, entr'autres articles, rétablissoit l'union héréditaire de la maison de Saxe, interrompue pendant les guerres précédentes. Jean Frideric mourut peu de jours après ce traité; sa mémoire honorée par des éloges publics, le fut bien plus encore par les larmes de ses sujets.

Traité avec Marie d'Angleterre.

Cependant Henri de Brunswick, fier du ban Impérial prononcé contre Albert, & qu'il n'avoit pas moins mérité que lui, le poursuivoit de retraite en retraite, & le forçoit enfin à chercher un asile en France; la guerre fut bientôt allumée; Henri II n'avoit pas les talents de son pere, mais l'opiniâtreté lui tenoit lieu de courage; & Charles V ne lui étoit pas moins odieux qu'à François I: le Monarque Autrichien se souvint d'avoir vaincu celui ci, & crut triompher plus aisément encore de son foible successeur, il se trompoit; & la journée de Renti lui aprit qu'un homme ordinaire, avec des talents inférieurs, mais favorisé par les circonstances, peut vaincre son maître dans l'art de la
1555. guerre. L'Empereur mécontent de ce succès ne voulut plus être témoin du

(1) *Wintzer. Hist. Pugn. &c. ap. Schard.* T. 2. (2) *Arnold. p.* 1250. *Thuan.* L. XI. XII. *Sleidan.* L. XXV. (3) *Act. Rym.* T. XV.

malheur de ses armes; il partit pour se rendre à Bruxelles & veiller de plus près sur la diete assemblée à Augsbourg; elle fut tumultueuse: il suffisoit qu'on y agitât des questions appartenantes à la Religion, pour que les esprits divisés sur ces articles, le fussent sur tous les autres. Ferdinand voulut rompre l'assemblée, mais on s'y opposa; & on ne se sépara, qu'après avoir confirmé par un nouveau decret la tolérance accordée aux Protestans. Le nouveau Pape, Paul IV en fut irrité: l'Ambassadeur de l'Empire lui représenta, que l'Empereur & les Princes s'étoient engagés par serment à maintenir la liberté de conscience, jusqu'à la décision du Concile. Un serment n'embarrassoit point un Pontife; il répondit, qu'il les en délioit; mais il ne suffisoit pas d'annuller le serment, il falloit justifier le parjure par les armes, quand les Protestans étoient au moins égaux en forces, & prêts à arracher ce qu'on leur refuseroit: cependant Paul IV, ne pardonna point à Charles & à Ferdinand, leur mollesse, & bientôt, dans les démêlés qui partageoient l'Italie, on s'apperçut de la haine, qu'il avoit jurée à la Maison d'Autriche (1).

Hist. d'Allemagne, 1519-1558.

Diete d'Augsbourg.

Charles dont la grandeur n'eut plus rien que de fastidieux pour lui, céda les Pays-bas au Prince Philippe son fils, il l'avoit déjà déclaré Roi de Naples & de Sicile, & Duc de Milan; c'est ainsi qu'il commença à démembrer ses vastes Etats, à descendre du Trône par dégrés, & qu'il abdiqua enfin solemnellement en faveur de Philippe tous ses Etats héréditaires & tout ce qu'il possédoit dans le nouveau Monde, il ne lui resta plus que la couronne Impériale, encore ce fardeau lui sembloit-il trop pesant; les Protestans & les Catholiques vinrent encore l'importuner de leurs cris tumultueux; ils vouloient, qu'il terminât toutes les querelles de la Religion; on doit bien sentir qu'un Prince ennuyé des plaisirs comme des soins de la grandeur, devoit l'être bien davantage, de toutes les disputes Théologiques; il fallut cependant les supporter encore quelque temps; parce qu'un Empereur appartient à l'Empire, beaucoup plus que l'Empire ne lui appartient; & qu'enchaîné sur son Trône dès l'instant où il consent à y monter, il ne peut en descendre que de l'aveu des Electeurs: avant de demander leur consentement, il voulut l'obtenir du Pape; Paul IV, qui lui auroit refusé la couronne, s'il ne l'avoit pas eue, lui défendit de la quitter, parce qu'il l'avoit, & lui donna ce chagrin, parce qu'il ne pouvoit lui en donner d'autres. Charles rebuté de toutes parts, résolut enfin de faire un coup d'autorité, en abdiquant cette autorité même, & d'agir en despote dans la maniere dont-il cessoit de l'être; il se démit de l'Empire, envoya toutes les marques de la dignité Impériale à Ferdinand, & se retira au monastere de Saint Just en Espagne (2). Son abdication causa une fermentation violente en Allemagne: le Pape & l'Electeur de Saxe s'efforçoient de faire casser l'acte d'abdication: on s'assembla à Francfort; la démarche de Charles-Quint parut doublement illégale: il ne pouvoit, sans le consentement des Electeurs quitter la couronne Impériale, &, s'il la quittoit, c'étoit des mains de ces mêmes Electeurs & non de celles de Charles-Quint que Ferdinand devoit la prendre. Cependant on se souvint du ton despotique avec lequel Charles avoit traité les Electeurs, des ressources qu'il avoit trouvées pour

1556-1558.

Abdication de Charles.

(1) *Palav.* L. XIII. *Raynald ad. h. ann.* N. 50. 51. (2) *Voyez notre Hist. d'Espagne.* *Tom.* XXIX. *pag.* 44.

SECT. XI. *Hist. d'Allemagne, 1519-1558.*

leur lier les mains, de la vengeance qu'il avoit exercée ſur ceux qui oſoient réſiſter à ſes volontés; & croyant que la ſervitude ſeroit moins dure ſous Ferdinand l'on ratifia l'abdication: n'ayant point la permiſſion du Pape, Ferdinand fit bien quelques difficultés & tous les Princes Eccléſiaſtiques l'applaudirent, mais on lui fit ſentir le danger qu'il y avoit à laiſſer le Trône vacant, & qu'un interregne étoit toujours orageux; il accepta donc la couronne Impériale en déclarant, qu'il enverroit au Pape une Ambaſſade ſolemnelle, pour le prier de confirmer tout ce qui s'étoit fait dans la diete de Francfort. On s'occupa enſuite de la ſouveraineté de Catzenellenbogen, conteſtée par les maiſons de Heſſe & de Naſſau: cette querelle duroit depuis longtemps; de diete en diete on l'avoit toujours remiſe, & point terminée; on prononça enfin un jugement définitif, & déclara que la Souveraineté appartiendroit au Prince de Heſſe, que celui-ci donneroit 600000 écus d'or à Guillaume de Naſſau, & qu'il lui rendroit le comté de Dietz pour 150000 (1).

Ferdinand accepte la Couronne Impériale.

Troubles dans Brême.

Il s'éleva vers le même tems une autre affaire; l'Archevêque de Brême, Chriſtophe de Brunswick étoit un de ces Princes qui croyent que la probité n'eſt qu'une qualité acceſſoire de la grandeur, qu'elle eſt même ſouvent incompatible avec elle, que pour ſoutenir ſon rang, il faut ſe livrer à toutes ſes paſſions, & qu'enfin leur pouvoir leur donne le droit de faire contribuer le reſte des hommes à la ſatisfaction de leur déſirs effrenés: ſon luxe l'avoit obéré. Les cris de ſes créanciers l'importunoient; il voulut les appaiſer; mais ce fut aux dépens de ſes ſujets; il exigea le ſixieme de leurs revenus. Il étoit dur de ſe dépouiller du fruit de ſes travaux, ou du produit de ſon patrimoine, pour payer les plaiſirs d'un Archevêque; la révolte fut générale: il leva des troupes, & la guerre s'alluma; quand une maladie occaſionnée par l'incontinence du Prelat mit fin à ces calamités. George ſon frere monta ſur ſon ſiege; il avoit des vertus, des talens; mais il falloit la vie entiere d'un Prince pour réparer les fautes de ſon prédéceſſeur, & il touchoit au terme de la ſienne.

1558.

Mort de plusieurs Princes.

Mort de Charles-Quint.

La mort ſembloit ſe plaire à frapper de grands coups: l'Electeur Palatin, les Electeurs de Trêves & de Cologne étoient deſcendus dans la tombe; ils ne firent qu'y précéder Charles-Quint; ce Prince mourut le 21 Septembre 1558. Si la ruſe eſt la véritable politique, ſi l'art de régner n'eſt que celui de tromper, ſi les Rois ſont au-deſſus des traités & peuvent les violer par intérêt après les avoir ſignés par néceſſité, ſi enfin des cruautés peuvent être rachetées par quelques actes de clémence, & des actions injuſtes par des maximes ſéveres, Charles ſera ſans doute le plus grand Monarque que l'Europe ait produit: mais ſi la bonne-foi eſt la baſe des vertus Royales, ſi un artifice ne peut-être juſtifié par le ſuccès, ſi toute ambition, qui étend nos deſirs au-delà de notre propriété eſt un vice, s'il n'eſt point de grandeur ſans juſtice, le nom de Charles doit être effacé de la liſte des grands hommes: en peſant ſes actions dans la balance de l'équité, on verra qu'il reſſembloit à Louis XI, Roi de France, qu'on s'eſt bien gardé de placer au nombre des héros, & qu'il n'en différoit, que par des connoiſſances plus profondes dans l'art de tromper (2).

SEC-

(1) *Thuan.* L. XIX. *Goldaſt. & Camerar. ad h. ann.* (2) *Leti Vie & Robertſon. Hiſt. de Charles V.*

Sect. XII. *Hist.* d'Allemagne, 1558-1648.

SECTION XII.

Contenant ce qui s'est passé en Allemagne depuis la mort de Charles V, *en* 1558, *jusqu'à la paix de Westphalie* 1648.

Ferdinand I Empereur. 1558.

FERDINAND, moins ambitieux que Charles V, (1) moins despote, moins éclairé, étoit par cela même moins redoutable pour le Corps Germanique: il n'avoit ni le génie, ni les talents de son frere; mais il possédoit une qualité plus rare sur le trône; il étoit ami sincere & constant: on peut dire même, qu'il poussa ce sentiment trop loin, & que son affection pour certains ministres ressembloit à l'obéissance: leurs conseils étoient des ordres pour lui; & ces conseils étoient souvent dictés par des passions avides ou sanguinaires. A peine étoit-il sur le trône, qu'il envoya un Ambassadeur au Pape Paul IV, pour l'assurer de son attachement au Saint Siege: ce Pontife n'avoit pas oublié les outrages qu'il avoit reçus de la maison d'Autriche; la puissance même de Charles V ne les lui avoit pas fait dissimuler; la foiblesse de Ferdinand lui inspira le dessein de s'en venger; il refusa d'entendre le Ministre de ce Prince, assembla le sacré Collége, & mit en délibération, s'il devoit reconnoître le nouvel Empereur. La docile politique des Cardinaux servit bien sa haine; selon eux „ les opérations de la Diete de Francfort étoient nulles, parceque la Cour de Rome ne les avoit point dirigées: Charles V. n'avoit pu abdiquer, sans le consentement du Pape; son successeur n'avoit donc pu être proclamé sans l'aveu de ce Pontife; & Ferdinand n'avoit d'autre parti à prendre, que de reconnoître la nullité de son élection, & d'en demander humblement la confirmation à Paul IV." Envain le Roi d'Espagne essaya de le fléchir; envain l'Ambassadeur, muni de nouveaux ordres, sollicita une audience publique; il n'obtint qu'une audience particuliere, & partit, après avoir fait une protestation authentique contre un refus si outrageant (2).

Le Pape refuse de reconnoître Ferdinand.

Affaire de la succession d'Albert de Brandebourg.

Un objet plus important occupoit la Cour Impériale. Albert Marquis de Brandebourg étoit mort l'année précédente. On se rappelle que ce Prince avoit été mis au ban de l'Empire; ses héritiers prétendoient, qu'on devoit leur restituer les fiefs, dont on s'étoit emparé après sa mort, & les indemniser pour les places, qu'on avoit démolies: les Evêques de Franconie & le Sénat de Nuremberg, vouloient que les Puissances Germaniques supportassent également les frais de la guerre. Ferdinand ordonna que les alliés payeroient à George Frédéric de Brandebourg, héritier d'Albert, une indemnité de 175000 écus d'or; & qu'il demeureroit paisible possesseur des terres conquises, qu'on lui avoit déjà restituées, & ce jugement étouffa dans sa naissance une guerre civile, qui sembloit inévitable. Un autre événement allarma davantage les Princes d'Allemagne: Melchior Zobel Evêque (3) de Wurtzbourg, Duc de Franconie, fut assassiné au milieu de sa capitale, à l'instigation d'une famille qu'il avoit opprimée: les Princes songe-

(1) Godlevæus *Hist. Abdic.* Caroli V. (2) Thuan L. 21. (3) Struv. Period. 10.

rent depuis à prendre des Gardes, eux qui, jusqu'alors, n'en avoient eu d'autres, que le respect ou l'amour de leurs sujets.

Christiern III étoit au bord de sa tombe dans un age, où l'on peut se promettre encore de longues années; (1) ami de la paix & des lettres, plus jaloux de conserver que de conquérir, il s'estimoit heureux, si ses yeux pouvoient, avant de se fermer pour jamais, voir éteindre le seul flambeau de discorde, qui put se rallumer entre le Dannemarc & l'Empire; cette Puissance prétendoit ranger sous ses loix, & le Duché de Schleswic, & la ville de Hambourg. Quant au Duché, non seulement il avoit toujours relevé de la Couronne de Dannemarc, mais il avoit été très souvent l'appanage du frere du Roi. L'ambition de Charles-Quint consultoit rarement les titres & l'histoire; Ferdinand suivit le même plan, & voulut, sans examen, obliger le Duché de Schleswic & la ville de Hambourg à fournir un contingent: tout autre Roi que Christiern auroit fait la guerre, il ne fit que des remontrances, & elles furent écoutées; mais il n'en vit pas le succès: la mort l'enleva, avant que la Chambre Impériale eut prononcé, que le Duché de Schleswic étoit indépendant de l'Empire, & ne relevoit que de la Couronne de Dannemarc. Le sort de Hambourg resta encore indécis.

1559.

Différend entre l'Empire & le Dannemarc.

Metz, Toul & Verdun demeuroient dans la même incertitude; unies à la France par le droit de conquête, réclamées par l'Empire, dont Philippe appuyoit la demande, ces villes attendoient le jugement de la Diete d'Augsbourg, pour sçavoir quel seroit leur maître. Les Rois de France & d'Espagne avoient pris cette assemblée pour Arbitre de leurs différends; ne prononçant point d'une maniere décisive, elle fit entendre aux Ambassadeurs François, qu'on laisseroit leur maître, paisible possesseur des trois Evêchés, sans cependant reconnoître la légitimité de sa possession. Henri II jouit peu de ces conquêtes; il avoit échappé à la mort dans les combats; il la trouva dans un exercice, qui n'en étoit que l'image (2). Othon Henri de Baviere, Comte Palatin, ne lui survécut pas longtems; il eut pour successeur (3) Frédéric III, qui descendoit de l'Empereur Robert de Baviere: par son testament, il laissoit le Duché de Neubourg sur le Danube à Wolfgang de Baviere, Duc des Deux-Ponts.

1560.

Cependant la Cour de Rome n'avoit point encore reconnu, ni la démission de Charles-Quint, ni l'élection de Ferdinand; mais Paul IV mourut & sa haine avec lui. Pie IV se hâta de confirmer tout ce qu'avoit fait la Diette de Francfort: ce Pape voulut convoquer de nouveau le Concile de Trente, qui s'étoit dissous; les anciennes querelles sur le lieu, où l'on devoit l'assembler, se rallumerent; le Pape surtout rejettoit la proposition d'un Concile National, parce qu'il craignoit de n'y pas regner, & d'y voir les Luthériens balancer au moins les Catholiques. Ni l'Empereur, ni les Princes d'Allemagne ne purent vaincre son opiniâtreté, & Trente fut encore indiqué pour le théâtre de la lutte Théologique, où le Luthéranisme devoit être terrassé; le Pape, instruit par les obstacles, que les Princes Protestants avoient déjà opposés à cette assemblée, tâcha de les gagner par

1561.

Pie IV confirme tout ce qu'avoit fait la Diete de Francfort.

(1) Huitfeld. *Hist. Dan.* (2) Voyez notre *Hist. de France* Tom. 31. p. 98.
(3) Adlzreitter *Annal. Boicæ gent.*

des careſſes paternelles; il leur envoya des Nonces, & leur fit remettre des lettres adreſſées ſuivant l'uſage *à nos très chers fils* &c... Ces enfants pourtant ne daignerent ſeulement pas les lire; ils déclarerent qu'ils ne reconnoiſſoient point l'autorité d'un tel pere, & qu'ils rejettoient d'avance les déciſions d'un Concile, dont tout annonçoit la partialité. Malgré leur oppoſition le Concile s'aſſembla & commença par foudroyer de l'arme redoutable de l'anathême, tous ceux qui communioient ſous les deux eſpeces; il eſt dans la nature de l'homme de regarder comme notre ennemi, tout juge qui nous condamne; auſſi les Proteſtants ne manquerent pas de citer ce jugement, comme une preuve de la partialité dont ils accuſoient le Concile.

Ferdinand, aſſez indifférent à ce qui ſe paſſoit alors en Italie, ne s'occupoit que du ſoin d'aſſurer la couronne Impériale à Maximilien ſon fils: déjà il avoit placé ſur ſa tête celle de Bohême: la Diete de Francfort, moins rebelle à Ferdinand, parce qu'il demandoit, & n'exigeoit pas, comme Charles-Quint, proclama Maximilien Roi des Romains, & la cérémonie ſe fit avec une pompe, dont, juſqu'alors, on avoit vu peu d'exemples: parmi la foule d'étrangers que cette fête avoit attirés à Francfort, on remarqua Ibrahim, que Soliman envoyoit pour propoſer à l'Empereur une trêve de huit années: dans l'ivreſſe de la joie, dont il étoit pénétré, Ferdinand oublia ſa haine contre les Turcs, tous les maux qu'ils lui avoient faits, & tous les traités qu'ils avoient violés. Ceux-ci ſe ſoumettoient à payer à l'Empire un tribut annuel de trente mille écus d'or pendant la trêve: on étoit ſûr qu'une pareille propoſition ne ſeroit pas rejettée par un Etat, dont tant de gueres inteſtines avoient épuiſé les finances. 1562.

Maximilien eſt proclamé Roi des Romains.

Ce fut dans ces circonſtances que Catherine de Médicis, Reine mere & Régente en France, femme d'un caractere inquiet, irréſolu, conſtant dans la méchanceté, changeant de penchant & d'intérêt chaque jour, fidelle ſeulement à la haine, voulut appeller près du trône François Chriſtophe Duc de Wurtemberg, pour en écarter le Prince de Condé, & le Connétable de Montmorency, dont la puiſſance lui faiſoit ombrage; elle vouloit lui remettre, ou du moins tenir avec lui, le timon de l'Etat; elle alléguoit la révolte du Prince de Condé, les desaſtres du Royaume. Le Duc répondit que tant de malheurs étoient l'effet du courroux céleſte, qu'il n'y avoit qu'un moyen pour les faire ceſſer; c'étoit d'établir le Luthéranisme en France. On devine aſſez comment cette réponſe fut reçue d'une femme, qui depuis donna l'ordre du maſſacre de la Saint Barthelemi.

La guerre s'étoit allumée entre les Livoniens & les Moſcovites: la Régence de Lubeck, de concert avec les députés des villes Anſéatiques, défendit aux marchands de porter aucune marchandiſe à Nerva, ſous peine de confiſcation & d'être déclarés infames. Un motif politique avoit dicté cette ordonnance; on craignoit que les Moſcovites éclairés par les marchands, ne commençaſſent à s'inſtruire dans les arts, & ſurtout dans celui de la guerre: les Républiques commerçantes prévoyoient, que, dès que la raiſon les éclaireroit, on verroit s'élever à Nerva un arſenal & des manufactures. Mais les temps n'étoient point arrivés; & Pierre Ier. étoit encore loin de paroître. Les marchands porterent leurs plaintes à l'Empereur; il 1563.

Ferdinand caſſe un Décret de la Régence de Lubeck.

SECT. XII. *Hist.* d'Allemagne, 1558-1648.

y fut fenfible, & leur permit de continuer leur commerce avec les Mofcovites, pourvu qu'ils ne leur portaffent, ni armes ni aucunes munitions contraires à la tranquillité de l'Empire: on croyoit l'affaire terminée; mais le commerce, dont Ferdinand rétabliffoit la liberté, devint la caufe d'une guerre fanglante entre la Suede & le Dannemarc.

Une autre guerre moins meurtriere entre deux petits Seigneurs, allarmoit cependant l'Empire. On avoit publié un ban contre Guillaume Grumbach, qui, pendant les troubles qu'avoit excités Albert de Brandebourg, avoit commis des ravages affreux fur les terres de l'Evêque de Wurtzbourg: on le foupçonna, non fans vraifemblance, mais fans preuve, d'avoir armé les mains qui avoient verfé le fang du Prélat. (1) Dépouillé de fes biens, il voulut y rentrer à main armée; il crut que la conquête en feroit plus facile, s'il commençoit par fe rendre maître de Wurtzbourg & du Chapitre: il le tenta & y réuffit; alors il fit la loi en vainqueur, & força les Chanoines à figner un traité, par lequel ils lui rendoient tous fes biens, anéantiffoient toutes les procédures faites contre les meurtriers de Zobel, & caffoient tout ce que la Chambre Impériale avoit décerné contre Grumbach; on ajouta, que, fi cet accommodement étoit annullé par l'Empereur, Fréderic, Evêque de Wurtzbourg, indemniferoit Guillaume. En effet le traité fut caffé: Grumbach fut mis encore une fois au ban de l'Empire, & ne fut point indemnifé par l'Evêque. Cet acte d'autorité fut le dernier qui fignala le regne de Ferdinand I[er].; ce Prince mourut le 25[e] de Juillet 1564. (2) Par fon teftament il laiffoit à Maximilien, l'aîné de fes fils, les Royaumes de Bohême & de Hongrie, la haute & la baffe Autriche; à Ferdinand, le Tirol, l'Alface, le Brifgau & la Souabe Autrichienne; à Charles, les Duchés de Stirie, de Carniole & de Carinthie. L'Empereur déclaroit encore, que, fi l'un de fes enfants ne laiffoit point de poftérité mafculine, fes freres lui fuccéderoient, & que cet ordre feroit obfervé, tant qu'il y auroit des mâles du fang Autrichien: il ne léguoit à fes filles que des fommes, qui leur tinrent lieu de patrimoine: du refte, il exhortoit fes enfants à vivre dans une telle union, que les intérêts de l'un devinffent ceux des deux autres, & que ces patrimoines divifés ne paruffent faire qu'un feul Etat. Telles furent les dernieres volontés de Ferdinand: il s'étoit borné à conferver ce que fon frere avoit ufurpé; mais il n'ufurpa rien lui-même; c'en fut affez pour lui mériter les regrets de l'Empire. Charles Quint en avoit moins obtenu. Dans une Monarchie, les fujets demandent un homme extraordinaire pour les gouverner; mais dans un Etat tel que l'Allemagne, qui conferve un refte de liberté, on ne défire qu'un Prince qui ait peu de lumieres, & beaucoup d'équité.

Révolution dans Wurtzbourg.

1564.

Mort & teftament de Ferdinand.

Maximilien II, Empereur. 1564.

Maximilien parvint à l'Empire dans cet âge, où le feu des paffions perd fa violence & conferve cependant à l'ame l'énergie, dont elle a befoin pour s'élever aux grandes chofes: il avoit trente-fept ans. Il vouloit regner par lui-même, & l'étude qu'il avoit faite des langues, le mettoit en état d'entretenir une correfpondance directe avec les Princes de l'Europe, & de n'être point trompé par fes Miniftres: il aimoit les hommes, les fciences,

(1) *Trafibulus Cepta.* (2) Chytræus. l. 21.

les arts & la paix, penchants presque inséparables les uns des autres : il étoit Catholique, & c'étoit, parce que son zele étoit sincere, qu'il toléroit les Protestants, & qu'il ne vouloit point étendre par des massacres une Religion, qui ne prêche que la douceur & l'humanité : des méchants voulurent allumer dans son cœur le feu du fanatisme : „ tâchons, leur répondit-il, de persuader ; mais n'égorgeons pas ; j'aime mieux des conférences „ que des guerres ; les premieres sont souvent inutiles, mais les autres sont „ toujours meurtrieres ". Il pria même le Pape d'accorder aux Protestants la Communion sous les deux especes, de compatir aux foiblesses humaines, & de permettre à des Prêtres, qui ne cessent pas d'être hommes, de former des liens que l'auteur de la nature semble avoir approuvés, en mettant dans tous les cœurs le désir de les former (1).

Hist. d'Allemagne, 1558-1648.

Son caractere & sa modération.

Les Turcs ne permirent pas à Maximilien de suivre long-temps la loi qu'il s'étoit faite à lui-même, de ne point verser de sang. La Hongrie, soulevée & conquise par eux, fut encore le théatre de la guerre ; mais Maximilien, après avoir repris une partie de ce qu'il avoit perdu, congédia son armée, dès qu'il le put, sans nuire à ses intérêts, & sans compromettre l'honneur des enseignes Impériales. On avoit une telle idée de la justice de ce Prince, que le peuple & le Sénat de Rostock ne balancerent point à le choisir pour arbitre de leurs différends. Le Sénat ne vouloit rendre aucun compte au peuple de la perception des deniers publics ; les Bourgeois prétendoient avoir le droit d'éclairer la conduite des Magistrats à cet égard. Maximilien commit une faute : ce fut de ne pas prononcer lui-même sur ce différend, & d'en remettre la décision à Jean Albert Duc de Mecklenbourg (2). Ce Prince avoit d'antiques prétentions sur la ville de Rostock ; il leva des troupes, & la place ne put prévenir sa ruine entiere, qu'en ouvrant ses portes. Le Duc y fait son entrée en triomphateur ; il assemble le Sénat & les principaux habitants : son premier coup d'état est de casser le Conseil de soixante ; il se fait présenter le décret qui permet au peuple d'élire des Tribuns dans les circonstances critiques, & le jete au feu : il demande ensuite les clefs de la ville, y cantonne son armée, & leve des contributions, especes d'épices qu'il lui sembloit juste de percevoir, ayant été nommé juge dans cette querelle. Ulric, son frere, ne le vit pas, sans jalousie, maître d'une ville dont il prétendoit au moins partager la possession ; il leva des troupes, & une nouvelle guerre alloit naître des cendres de la premiere. 1565.

Le Peuple de Rostock se souleve contre le Sénat.

L'Empereur, après avoir envoyé le Duc de Mecklenbourg, comme arbitre entre le peuple & le sénat, fut obligé d'envoyer un Ministre, comme médiateur entre les deux freres. Le sénat & le peuple, pour ôter à Jean Albert tout prétexte de rester dans la ville, se réconcilierent ; le Prince fit charger de fers les auteurs de cet accommodement, & continua toujours à dire, qu'il ne s'arrêtoit dans Rostock, que pour y rétablir la tranquillité publique ; mais, comme il sentit qu'il alloit s'attirer à la fois sur les bras, & le peuple & le sénat, il fit la paix avec son frere, acheta ses prétentions sur la ville, & y fit entrer les troupes d'Ulric. Celui-ci leva à son 1566.

(1) Thuan. L 35. Isthuanf. L. 22. (2) Lindembrog, *Chron. Rostock.*

SECT. XII. *Hist. d'Allemagne, 1558-1648.* profit une nouvelle contribution; tous deux jeterent les fondements d'une citadelle menaçante, laisserent une forte garnison dans la ville, & partirent pour aller justifier leur conduite aux yeux de l'Empereur; lorsqu'ils apprirent, qu'un décret de la chambre Impériale, mettoit la citadelle en séquestre entre les mains de Maximilien, jusqu'à ce que l'affaire fut terminée; Ulric se retira dans ses Etats; & Albert alla en Prusse, où de nouveaux troubles lui promettoient de nouvelles conquêtes.

Conduite tyrannique de Jean Albert & d'Ulric.

La Diete d'Augsbourg étoit ouverte; Maximilien, avant de s'occuper des affaires des autres, parloit des siennes, & demandoit des secours contre les Turcs (1). Comme l'on sçavoit, que la nécessité seule & non la vanité lui mettoit les armes à la main, on ne balança point à lui accorder tout ce qu'il voulut: cet objet parut si important, que la Diete s'y livra toute entiere, & qu'on remit à d'autres temps l'examen des différends, qui s'étoient élevés entre plusieurs Princes. Le succès de la guerre fut heureux; il est vrai qu'on n'avoit plus en tête le redoutable Soliman, dont quelques historiens ont loué les vertus, & qui n'eut que des talents & beaucoup de férocité. Selim, son successeur, lui ressembloit par sa cruauté, mais non par son génie. L'Empereur, après l'avoir vu fuir devant lui revint à Vienne. Sa présence y étoit nécessaire: le Luthéranisme avoit fait quelques progrès dans l'Autriche, & les Etats eux-mêmes demandoient qu'il fut permis d'en faire une profession ouverte; la réponse de ce Prince fut sage & modérée: „ Je n'ai point persécuté, dit-il, la Religion Luthérienne dans les lieux où elle est établie: mais je connois le danger „ de la différence des Cultes dans un même pays. L'Autriche est Catho„ lique; & je ne souffrirai point qu'on y professe une autre Religion; ce„ pendant, comme je ne veux point captiver les consciences, je laisse à „ ceux, qui voudront se déclarer Luthériens, la liberté de vendre leurs „ biens & de sortir de mes Etats". Cette réponse aussi ferme que raisonnable rétablit pour un temps le calme dans l'Autriche.

Sage fermeté de Maximilien contre les Protestants d'Autriche.

1567. Il étoit plus difficile (2) de le rétablir dans la Saxe: la Diete d'Augsbourg avoit confirmé l'arrêt de proscription lancé contre Grumbach & ses complices; on menaçoit de la même peine tous ceux qui lui donneroient un asyle: la Saxe étoit celui que le coupable avoit choisi; Jean Frédéric & Jean Guillaume, fils du malheureux Electeur, étoient déclarés ennemis de l'Empire, s'ils ne le livroient à la vengeance du corps Germanique. Grumbach ne resta pas oisif, il rappella aux Princes tous les maux que leur pere avoit soufferts; il leur persuada qu'on vouloit les réduire en servitude, & que, leur ôter la liberté de tendre les bras à leur ami persécuté, c'étoit, non seulement porter atteinte à leur puissance, mais violer le droit des gens: Jean Guillaume ne daigna pas écouter les conseils de cet avanturier; mais Jean Frédéric les suivit; & bientôt il fit une rupture éclatante avec son frere, pour complaire à un homme soupçonné d'un assassinat. Le perfide en méditoit un autre; il alloit armer Boem & Plasz, assassins de profession, contre les jours d'Auguste, Electeur de Saxe: après qu'on auroit fait tom-

Conjuration de Grumbach.

(1) Chytræus L. 21. pag. 555 & seq. (2) Struv. *de Maximiliano II.*

ber cette illustre tête, on rétabliroit Jean Frédéric dans l'Electorat, que son pere avoit possédé: le succès du complot paroissoit certain; déjà on dispo- soit des charges, des biens & des rangs; mais Boem & Plasz arrêtés tous deux révélerent le fatal secret: l'Electeur vint tout à coup investir la ville de Gotha, où Jean Frédéric & Grumbach traçoient ensemble le plan de la révolution: le peuple ne voulut pas s'exposer à une destruction inévitable pour sauver des assassins; il se souleva, & se rendit maître de Grumbach, de Guillaume Stein son ami, digne en effet de l'être, de Christian Bruck Chancelier de Frédéric, & de Jean Bayer. La ville capitula, elle étoit innocente; les conditions furent douces. Quant à Jean Frédéric, on le traita avec plus de rigueur; il fut contraint de remettre entre les mains de l'Empereur sa personne & tous ses domaines; en même temps on livroit à l'Electeur tous les proscrits, tous les rebelles, & les ciefs de la ville: les honneurs de la guerre étoient refusés à la garnison; les habitants prêtoient serment de fidélité à Jean Guillaume, frere de Jean Frédéric; & ce dernier perdoit, ainsi que sa postérité, tous ses droits sur le Duché de Saxe Gotha. Grumbach & ses complices reçurent sur l'échaffaud le juste prix de leurs desseins perfides, & Jean Frédéric alla traîner à Naples au fonds d'une prison, les restes d'une vie troublée par le malheur d'avoir connu un méchant. Ce Prince avoit par lui-même peu d'ambition, peu de méchanceté, mais beaucoup de foiblesse & d'ignorance; & sans Grumbach il eut vécu obscur, honnête, & peut-être estimé (1).

Hist. d'Allemagne, 1558-1648.

A peine Jean Frédéric eut-il disparu, qu'il fut oublié; c'est le sort de tous ceux qui avec de petites vues aspirant à de grandes choses, échouent dans des entreprises, dont le succès n'est réservé qu'aux grands hommes ou aux grands scélérats. La mort enleva peu de temps après, & le vieux Albert de Brandenbourg, autrefois Grand-Maître de l'Ordre Teutonique: Henri de Brunswic, dont la carriere avoit été presque aussi longue: Christophe de Wurtemberg, l'ami des lettres; & enfin Jean de Leyen, Archevêque de Treves. Celui-ci eut pour successeur Jacques d'Eltz, esprit hautain, inflexible, & qui ne mettoit à son pouvoir d'autres bornes que celles de sa volonté. Il prétendit regner en Despote, créer ou abroger les loix, établir un Sénat dévoué à ses caprices, lever & distribuer les impôts: le peuple qui ne connoissoit d'autre autorité civile, que celle des Magistrats & des loix, réclama sa liberté violée, d'un ton ferme, mais non séditieux. Le Prélat pour toute réponse investit la ville de troupes & d'artillerie: déjà les hostilités commençoient, lorsque les députés de l'Empereur & des Electeurs du Rhin parurent: ils déciderent que les prétentions respectives de l'Archevêque & des habitants seroient examinées suivant la forme établie dans l'Empire. Le Prélat se rendit avec peine à ce jugement, qui, en effet, n'en étoit pas un; la lente justice, qu'il lui promettoit, ne plaisoit pas à son impatience de regner; mais il fallut céder pour prévenir un plus grand orage.

1568.

Mort d'Albert de Brandebourg, Henri de Brunswic, &c.

Maximilien se laissoit gagner avec plus de facilité par ses sujets. La Noblesse Autrichienne n'avoit point été rebutée par la réponse, qu'il lui avoit faite, lorsqu'elle lui demanda la liberté d'embrasser la con-

(1) Thuan. L. 39. *Hist. bell.* Gothan. *Suppl.* II. p. 817 & seqq. Struv. *Pgr.* [illegible]

SECT. XII. *Hist.* d'Allemagne, 1558-1648.

fession d'Augsbourg; elle recommença ses murmures ; il y consentit enfin, sous la condition qu'elle suivroit cette profession de foi, telle qu'elle étoit dans l'origine, & qu'on ne changeroit rien aux rites établis dans la Province (1): le Pape se plaignit amérement d'une pareille tolérance ; & quoique Maximilien ne voulût, ou ne pût pas la révoquer dans cet instant, le Cardinal Commendon sçut l'y forcer. Maximilien avoit projetté le mariage d'Anne sa fille aînée avec Philippe II, Roi d'Espagne, dont l'épouse venoit de mourir. Cette union ne pouvoit se faire sans dispense; & Commendon déclara, que la Cour de Rome la refuseroit, si l'Édit de tolérance n'étoit révoqué: il le fut. Maximilien conclud la même année une autre alliance, pour laquelle il n'avoit pas besoin des faveurs ultramontaines; c'étoit le mariage d'Elisabeth sa seconde fille avec Charles IX, Roi de France. Ces deux Princesses furent présentes à Spire, où l'Empereur tint une Diete le 13 Juillet 1570, & où l'on agita vivement la querelle si la ville de Hambourg appartenoit au Duché de Holstein ou à l'Empire, qui se fortifioit par des mariages. Une Princesse de la maison de Mecklenbourg, fille du Duc Ulric, fut reçue dans la couche du Roi de Dannemarc. Enfin Maximilien, pour accroître de plus en plus la puissance de sa maison, briguoit en faveur d'Ernest son fils les suffrages des Polonois, & vouloit l'élever sur le trône, dont la mort avoit fait tomber Sigismond Auguste. Mais la nation ne vouloit pas s'imposer un joug aussi pesant que celui de la maison d'Autriche : un Prince trop puissant pouvoit opprimer la Pologne, comme il pouvoit la défendre; les Agens secrets de l'Empereur, ses Ambassadeurs même furent arrêtés (2); & Henri Duc d'Anjou obtint une Couronne, qu'il méritoit peut-être alors, parceque le vice & la superstition n'avoient point encore flétri son ame.

1569.

Mariages de deux filles de l'Empereur.

1570-1572.

Maximilien brigue envain pour Ernest son fils, la couronne de Pologne.

Philippe II avoit enfin rappellé le cruel Duc d'Albe des Pays-bas ; & quelques-unes de ses troupes y étoient congédiées. Le Duc de Saxe Lawenbourg, qui depuis long-temps cherchoit, non un prétexte, mais des troupes, pour faire la guerre à François son frere , recueillit ces soldats dispersés, en forma une armée, entra dans Ratzebourg, & livra cette ville au pillage (3). L'espoir du butin attachoit seul ces brigands à leur chef; dès qu'ils furent chargés de dépouilles, ils l'abandonnerent, & retournerent dans leur patrie. Le Duc trop digne du sort qu'il éprouvoit, alla chercher un asyle en Suede contre la vengeance de François, qui déja faisoit des levées, & se préparoit à défendre ses Etats. Il devoit craindre que la Diete assemblée à Ratisbonne ne prononçât contre lui un arrêt de proscription, qui le forçât à demeurer dans la retraite, qu'il avoit choisie. Mais Maximilien s'y occupa d'un objet qui le touchoit de plus près. Quoique, du temps de la Ligue de Smalkalde, on fût convenu qu'aucun fils ou frere de l'Empereur ne seroit élu Roi des Romains du vivant de son pere ou de son frere, cette loi avoit été enfreinte en faveur de Maximilien lui-même, & il espéroit l'enfreindre en faveur de son fils (4). Il y réussit: Rodolfe II fut couronné.

Expedition inutile du Duc de Saxe Lawembourg. 1573-1575.

La

(1) Thuan. L. 42. *Vita Commendon.* (2) Rescius *de Electione Henrici.* (3) Londorp *Cont. Sleid.* (4) Londorp L. 25. Chytræus L. 23.

La fuite de Henri Roi de Pologne donna à l'Empereur l'occaſion de briguer un autre ſceptre pour lui même. Le trône étoit déclaré vacant, parceque Henri, ſans le conſentement de la République, s'étoit évadé, non comme un Roi, mais comme un banni, pour recueillir la ſucceſſion de ſon frere Charles IX (1). Maximilien ſe mit ſur les rangs; malgré toutes les raiſons qu'on avoit de l'exclure, il prodigua l'or, trouva une faction & en fut proclamé; un autre parti proclama Etienne Battori Prince de Tranſilvanie, & ce parti l'emporta. (2) Maximilien, furieux de ſe voir enlever la couronne par un Prince, ennemi de ſa maiſon, voulut ſoutenir ſes prétentions à main armée, & demanda des ſecours, qu'il n'obtint point; on n'avoit pas ce zêle qu'on avoit montré à le ſervir contre les Turcs; parce qu'il importoit peu à l'Empire, qu'il eût un ſceptre de plus dans les mains: indigné de la froideur des Princes de l'Empire, il chercha dans le Nord des alliés plus ardents à embraſſer ſa cauſe; déja ſes Ambaſſadeurs négocioient auprès des cours de Stockholm & de Coppenhague, (3) lorsqu'ils apprirent la mort de leur maitre. Il avoit terminé le 12e Octobre une carriere bien longue, ſi l'on conſidere les douleurs presque continuelles qu'il ſouffroit, mais trop courte au gré des ſçavans qu'il aimoit, & des gens de bien, que ſa juſtice mettoit à l'abri de l'oppreſſion: il arrêta en Allemagne les coups, dont le fanatisme vouloit frapper les Proteſtants; lorsqu'en France, une nation naturellement douce étoit devenue féroce, impitoyable, par zêle pour le Catholicisme, il ſouffrit que les Princes Allemands envoyaſſent des troupes auxiliaries, non comme Philippe II pour accélerer la ruine de la France, mais pour defendre en effet un parti trop foible, que ſa ſoumiſſion n'auroit pas garanti d'une deſtruction entiere, & qui ne pouvoit desarmer ſes ennemis, qu'en triomphant d'eux.

Hiſt. d'Allemagne, 1558-1648.

1576.

Mort de Maximilien.

Maximilien avoit inſpiré les mêmes ſentiments à Rodolphe ſon fils, & l'eſprit de conquête, dont Charles-Quint étoit animé, ſembloit enſéveli dans la même tombe, que cet ambitieux Monarque: le grand projet de la Monarchie Univerſelle étoit relégué parmi les chimeres, & la maiſon d'Autriche aſſez puiſſante ne ſongeoit plus qu'à conſerver ce qu'elle poſſédoit. Les troubles des Pays-bas ſembloient être appaiſés par la pacification de Gand. Les Provinces Proteſtantes & Catholiques avoient, d'un mouvement libre, choiſi pour leur Gouverneur, l'Archiduc Mathias, lui avoient donné le Prince d'Orange pour Lieutenant; & Jean d'Autriche fut proſcrit des Paysbas avec menace de lui faire la guerre, s'il oſoit y rentrer. La ville de Dantzic s'étoit ſoulevée contre les Polonois avec plus de fureur encore, que les Provinces-unies n'en avoient montré contre les Eſpagnols; elle avoit embraſſé le parti de Maximilien contre Etienne Battori, & fidelle à Rodolphe fils de cet Empereur, elle conſervoit encore une garniſon Allemande dans ſes murs: le commerce floriſſant des Dantzicois leur avoit inſpiré tant d'audace, qu'ils oſérent ſoutenir la guerre contre Etienne Battori, dont le nom étoit déja célebre par plus d'une victoire. L'Electeur de

Rodolphe II Empereur.

1577.

Révolte des Dantzicois.

(1) V. notre Tome 31. p. 138. (2) Thuan L. 61. Merc. *Gall. Belg.* T. 2. Lib. 3. Struv. *Per.* 10. (3) Id. ib. Londorp L. 16.

SECT. XII. *Hist.* d'Allemagne, 1558-1648.

Saxe vola à leur ſecours: bientôt on fut aux priſes avec les Polonois; la fortune des armes de Battori ne ſe démentit pas: les Saxons furent défaits; & bientôt Dantzic fut inveſti; les habitants perdirent toute leur fierté à la vue des enſeignes Polonoiſes; ils demanderent la paix; elle fut conclue par l'entremiſe de pluſieurs Princes Allemands: les troupes Impériales ſortirent de la place; & Etienne reçut le ſerment de fidélité des differents corps de cette petite république. (1)

1578-1579. Rodolphe II qui voyoit bien, qu'il ne pouvoit conſerver une ville, qui ne s'étoit attachée à lui que par caprice, ne prit point de part à cette révolution. Les affaires des Pays-bas l'intéreſſoient davantage. Les troubles de Religion s'y étoient rallumés; il avoit aſſemblé une diete à Worms pour les terminer; (2) mais la fermentation étoit ſi violente que l'exploſion en paroiſſoit inévitable; & les moyens qu'on employa pour la prévenir, furent ſans effet. Il fallut prendre les armes; & après quelques ſuccès légers, ſuivis de pertes deſaſtreuſes, les Allemands ſe virent contraints de ſortir de cette contrée: le Prince Palatin ne remporta dans ſes états que la honte qu'on attache aux mauvais ſuccès. Un nouveau congrès à Cologne, fut auſſi infructueux que celui de Worms; la guerre continua dans les provinces Flamandes, & leur liberté ſe cimenta lentement du ſang de leurs habitants. L'Archiduc Mathias, las de lutter contre deux partis, ſans pouvoir les réunir, peu reſpecté dans tous les deux, abandonné par l'Empereur dans un gouvernement qu'il avoit pris ſans ſon aveu, (3) réſolut enfin de

Diete de Worms & de Cologne.

1580. ſe délivrer d'un fardeau qui lui ſembloit au deſſus de ſes forces. Il renonça au gouvernement, après avoir exhorté les Etats, à demeurer unis au Corps Germanique, dont ils étoient membres, depuis que Charles V les y avoit aſſociés: on lui accorda une penſion, & pour payer ſes ſervices d'une maniere plus diſtinguée, on voulut l'élever à l'Evêché de Liege vacant par la mort du Cardinal Groesbeck, & que Philippe II, qui ne pouvoit étouffer le reſſentiment qui l'animoit contre Mathias, brigua & obtint pour Erneſt de Baviere. Rodolphe avoit été indigné du départ ſécret de Mathias pour les Pays-bas; mais il avoit encore dans ſa famille d'autres ſujets de chagrins: l'Archiduc Ferdinand avoit épouſé Philippine Welſer fille d'un Sénateur d'Augsbourg: ce mariage diſproportionné, conclu d'ailleurs du vivant de Maximilien, & contre ſa défenſe, fut déclaré nul en Allemagne, où le préjugé de la nobleſſe a donné aux loix plus de ſévérité qu'elles n'en ont ailleurs: pluſieurs enfants avoient été les fruits de cette union. L'Empire n'avoit point voulu les reconnoitre, & les biens de Ferdinand avoient été ſubſtitués aux enfants de ſes freres. Philippine mourut, Dame par ſes vertus, & par ſes charmes, digne d'être élevée au rang de Princeſſe, mais victime, ainſi que ſes enfants, d'une orgueilleuſe politique. Ferdinand auroit dû apprendre par les ſuites de ſon premier mariage, combien il étoit dangereux de s'allier, ſans l'aveu de l'Empereur; cependant il ne tarda pas à uſer des droits de ſon veuvage, non en Prince qui conſulte l'in-

Chagrins domeſtiques de Rodolphe.

(1) Thuan. L. 65. Heidenſtein Hiſt. & Muller Hiſt. Polon. ad ann. (2) *Khevenhuller.* Tom. 1. p. 153. *Schade* P. 3. L. 4. (3) *Strada* de bello Belg. Dec. 2. Chytræus L. 24.

térêt & la volonté de l'état, mais en homme ſenſible, qui ne conſulte que ſon cœur : dans l'Empereur Rodolphe, il ne vit que ſon frere, & crut pouvoir ſe paſſer de ſon conſentement; il épouſa donc Anne Catherine, fille de Guillaume, Duc de Mantoue, & d'Eléonore d'Autriche. Cette ſeconde union, quoique plus honorable que la premiere, ne chagrina pas moins Rodolphe, à qui elle faiſoit voir l'humeur indépendante & inflexible de ſon frere: cependant, comme on n'en vit point naitre d'enfants mâles, les choſes reſtérent dans le même état.

Hiſt. d'Allemagne, 1558-1648.

1581.

Rodolphe qui auroit voulu regner ſur des peuples tranquilles, & ne s'occuper que de leur félicité, étoit loin de trouver ce calme néceſſaire au bonheur public: chaque année étoit marquée par de nouveaux troubles dans quelque partie de l'Empire. Aix-la-Chapelle étoit le théatre d'une diviſion qui pouvoit avoir des ſuites facheuſes ; il s'agiſſoit de l'élection de quatre Bourguemeſtres; deux Catholiques avoient été nommés, & les Proteſtants eurent (1) aſſez de crédit pour en faire nommer deux de leur parti. L'Empereur confirma la premiere élection, & rejeta la ſeconde: auſſitôt toute la ville eſt en armes; les chaines ſont tendues, on en vient aux mains, & le ſang coule: l'Empereur, informé de ces déſordres, & naturellement porté à la clémence, offre une amniſtie, pourvu que les premiers auteurs du tumulte ſoient chaſſés, que les biens enlevés aux Catholiques leur ſoient reſtitués, & que l'ordre renaiſſe avec la paix: on obéit après quelques remontrances aſſez vives, que l'Empereur n'écouta qu'avec indignation: les Proteſtants d'Aix furent contraints d'avouer la ſupériorité des Catholiques. Ceux de Trêves virent avec autant de dépit, Jean de Schomberg ſuccéder à Jacques d'Eltz. Schomberg étoit un Catholique zélé jusqu'à l'enthouſiasme, qui avoit juré une haine éternelle aux Proteſtants. (2)

Diſſentions dans Aix-la-Chapelle.

Un ſujet moins important, que l'élection des Magiſtrats, penſa mettre toute l'Allemagne en feu. C'étoit l'affaire du Calendrier Grégorien: celui de Jules Céſar, dans lequel on ajoutoit un jour tous les quatre ans, pour concilier l'année civile avec l'année céleſte, laiſſoit encore ſubſiſter une différence de onze minutes entre l'une & l'autre : les Peres du concile de Nicée voulurent y rémédier, mais ils ne s'occuperent que du préſent & ne ſongérent point à l'avenir ; ainſi les équinoxes continuérent à rétrograder & il étoit à craindre, que ce faux calcul ne cauſât par la ſuite un bouleverſement total dans les ſaiſons, & une diſſonance funeſte entre l'année civile, & l'année céleſte. Grégoire XIII voulut que ſon Pontificat fut l'époque d'une réforme utile & permanente dans la ſupputation des années: quoiqu'il ſe crût infaillible, il conſulta des ſçavants, qui, s'ils ne ſont pas éclairés par le Saint Eſprit, le ſont ſouvent par la raiſon; enfin il donna ſa bulle le 24 Février. Ce n'eſt pas ici le lieu d'en détailler les calculs aſtronomiques ; mais l'ordonnance la plus ſage qui ſoit émanée de la cour de Rome, celle qui devoit être reçue partout avec plus de docilité, parceque partout la ſaine raiſon a le droit de donner des ordres, fut préciſément celle qui trouva le plus de contradicteurs. La Sorbonne la rejeta,

1582.

Bulle de Grégoire XIII.

(1) *Khevenhuller* Annales Tom. 1. (2) Brouwer *Annal Trevir.*

parceque les aſtres font faits pour s'aſſervir aux volontés de l'égliſe, & non pas l'égliſe pour ſe régler ſur le cours des aſtres. Les Proteſtants la refuſérent par un motif moins ridicule, mais non moins injuſte: il ſuffiſoit qu'elle vint de Rome, pour ſoulever tous leurs eſprits: on la propoſa à la Diete d'Augsbourg; le Landgrave de Heſſe s'éleva le premier contre cette nouveauté, prétendit qu'elle portoit atteinte à la puiſſance de l'Empire, qu'il étoit de la Majeſté Impériale de perſiſter dans les anciennes erreurs aſtronomiques, & que ce nouveau Calendrier déceloit évidemment dans le Pape le deſſein de s'emparer de l'Allemagne. Gebhard Truchſes, Archevêque de Cologne, Proteſtant déclaré, qui venoit d'épouſer en ſecret une Réligieuſe, renchérit encore ſur les abſurdités que le Landgrave avoit débitées; tous les Proteſtants applaudirent à ces extravagances, & déclarérent qu'ils n'admettroient jamais une vérité, qui venoit de Rome. (1)

Diete d'Augsbourg.

C'étoit ſurtout l'Archevêque Gebhard qui échauffoit les eſprits contre les calculs aſtronomiques, quand une affaire plus importante pour lui, que le Calendrier Grégorien, le força bientôt à quitter la Diete & à rentrer dans ſes états: tout y étoit en combuſtion. Les Magiſtrats auſſi zélés pour le Catholicisme que l'Archevêque l'étoit pour le Luthéranisme, avoient rejetté la requête de ceux, qui demandoient la liberté de le profeſſer; ils avoient même ordonné à ceux qui l'avoient ſignée de ſe rendre en priſon. Cet acte de ſévérité n'empêcha point les autres Luthériens de faire une profeſſion publique de la confeſſion d'Augsbourg; les Magiſtrats furieux de cette deſobéiſſance firent pointer du canon ſur le lieu, où ſe tenoient leurs aſſemblées; (2) le Sénat & le Chapitre s'étoient ligués contre eux; l'Archevêque leva des troupes, car, dans ces temps de troubles, on voyoit autant de Prélats, que de Généraux à la tête des armées: la ville de Bonn fut contrainte d'ouvrir ſes portes; il y entra ſuivi de ſes ſoldats, & prétendit juſtifier ſa conduite auprès du Sénat, en prétextant qu'on lui avoit dreſſé des embuches ſur la route, & que cette escorte n'avoit d'autre but, que de défendre ſes jours; ajoutant qu'il ne la conſervoit, que pour défendre la ville contre les troupes qui couroient ſur les frontieres de ſon électorat: bientôt il ne diſſimula plus ſes deſſeins & demanda, qu'on lui remit les clefs de la ville; que malgré l'appareil menaçant de ſon escorte, le Sénat oſa lui refuſer: envain l'Empereur & le Pape s'efforcérent d'inſpirer à cet eſprit farouche l'amour de la paix; l'appui des Princes Proteſtants enfla ſon orgueil: il ſe fit remettre les clefs de la ville par un lâche artifice, qui auroit conduit tout autre qu'un Prince, à l'échafaud; il ſuppoſa des lettres par lesquelles le Chapitre ordonnoit à ceux qui en étoient dépoſitaires, de les lui confier: les Chanoines de Cologne appellérent la nobleſſe à leur ſecours; le Duc de Deux Ponts ſe rendit à cette aſſemblée, non comme un juge impartial, mais comme un allié de Gebhard prêt à le défendre, quelle que fut l'injuſtice, ou l'équité de ſa cauſe: on vit accourir auſſi Henri de Saxe Archevêque de Brême à la tête d'un corps nom-

Ligue du Sénat & du Chapitre de Cologne contre l'Archevêque Gebhard.

(1) Thuan L. 76. Merc. *Gall. Belg.* T. 3. L. 1. (2) Londorp L. 22. Iſſelt *de bell. Colon.* L. 1.

breux de cavallerie, résolu de périr avec ses soldats pour la défense de l'Electeur. *Hist. d'Allemagne, 1558-1648.*

La faction du Chapitre lui paroissant assez puissante pour braver les forces de Gebhard, s'arrogea un pouvoir, dont les Papes osoient à peine faire usage, depuis la révolution qui s'étoit faite dans les esprits, celui de délier les sujets du serment de fidélité; ils n'alléguoient d'autre motif de la déposition de Gebhard, que son attachement à des opinions, qu'ils ne vouloient pas adopter; raison qui ne suffit pas sans doute, pour priver un Prince de son rang, & affranchir ses Vassaux de leur devoir: envain le Comte de Solms voulut faire prévoir aux Chanoines les suites funestes d'une telle conduite: l'appui du Prince de Parme, qui leur promettoit de l'argent & des soldats, effaça l'impression, que ses discours avoient faite. Le Sénat & le Chapitre déclarérent la guerre à l'Electeur, & le Duc de Saxe Lawenbourg fut élu Général de leur Armée. Alors Gebhard jetta le masque, déclara son mariage avec Agnès de Mansfeld, & le renouvella solemnellement à la face des autels & du peuple; devenu moins violent, peut-être parceque ses ennemis lui avoient donné l'exemple de la violence, il tâcha de mettre dans ses intérêts, & les Princes Protestants, & l'Empereur lui même: on tint des assemblées sous le prétexte de terminer ces différends, mais en effet pour les échauffer: plusieurs Princes amenerent des troupes, moins pour soutenir les droits de l'Electeur, que pour profiter de ses dépouilles. Ernest de Baviere accourut de Liege pour se faire proclamer Electeur de Cologne: les Etats de Westphalie ne virent rien que de juste dans la cause de Gebhard, & l'exhortérent à la soutenir jusqu'à la derniere extrémité. L'Empereur, qui n'avoit d'autre but que de maintenir chaque Religion dans le lieu où elle étoit établie, déclara qu'un Electeur Luthérien ne pouvoit regner sur un Electorat Catholique, qu'ainsi Gebhard devoit renoncer à sa croyance ou à sa dignité: l'Archevêque répondit que sa conscience ne lui permettoit ni l'un ni l'autre. Les Protestants assemblés à Worms approuvérent les scrupules du Prélat. (1) Ils résolurent de le défendre & même de le venger; un tel soutien ne parut pas suffisant à l'Electeur; il mendia encore celui de la France; & quoique le Pape lançât contre lui tous les foudres du Vatican, il n'en fut point intimidé, parce qu'il tenoit dans ses mains des foudres plus réels. 1583.

Ernest est proclamé Electeur & Archevêque de Cologne.

Malgré ces menaces, malgré les maux passés & à attendre encore, le Sénat & le Chapitre de Cologne déférerent l'Electorat & l'Archevêché à Ernest de Baviere: il étoit déjà Evêque de Liége, de Hildesheim, & de Freisingue; mais, s'il falloit l'en croire, l'ambition & l'avidité n'avoient aucune part à tant de bénéfices accumulés sur sa tête; il ne regnoit sur ces villes, que pour y faire regner la foi Catholique. Tandis que de part & d'autre, on caballoit, on intriguoit, on combattoit, les Princes assemblés à Francfort décidoient que Gebhard devoit céder son Electorat à Ernest, & ne se réserver qu'une pension sur les revenus de cet Archevêché: ses partisans s'éleverent contre une pareille proposition; & la guerre conti-

(1) Isselt *ubi supr.*

SECT. XII. *Hist.* d'Allemagne, 1558-1648.

nua: Frédéric de Saxe Lawenbourg vint mettre le siege devant la forteresse de Hulst; Gebhard courut au secours des assiégés, qui méritoient par leur ferme résistance l'effort qu'il faisoit pour eux. Frédéric fut battu, & le champ de bataille fut surtout arrosé du sang Liégeois. Cependant les suites de cette victoire ne furent pas aussi heureuses pour Gebhard qu'il
1584. l'avoit espéré; ses ennemis bientôt relevés de leurs pertes investirent Bonn, que Truchses son frere défendit envain avec un courage héroïque: un citoyen parle de se rendre, il le charge de fers; un secours approche de la place, il est taillé en pieces par les ennemis; la terreur se répand dans la ville, bientôt de la crainte on passe à la révolte; le prisonnier est délivré. Truchses tremble pour sa propre vie, les assiégés capitulent, & Ernest entre en triomphe dans la place. Gebhard ne fut point encore abattu par cette perte, son armée s'avança à la rencontre de celle d'Ernest; mais la mauvaise fortune sembloit suivre partout l'Archevêque déposé, & décida du sort de cette bataille: de toute son armée quatre-vingt soldats échappérent au carnage, le reste périt ou par le fer ennemi, ou dans les eaux de l'Issel. Gebhard abandonné par ses amis, trahi par ses sujets, poursuivi par la Chambre Impériale, conservant encore dans sa disgrace un courage nécessaire à son bonheur, mais inutile à sa fortune, alla chercher un asyle à la Haye; où le Prince d'Orange le reçut avec les égards qu'il devoit à sa naissance, à sa valeur, & surtout à sa misere (1).

Défaite & fuite de Gebhard.

Diete de Rothenbourg.

La Diete assemblée à Rothenbourg ne fit rien en faveur du malheureux Archevêque; ni aucune voix s'éleva pour demander sa grace: on agita encore l'affaire du Calendrier Grégorien, que les Protestants reçurent en-
1585. fin, en déclarant, qu'ils ne l'acceptoient point, pour obéir au Pape, mais seulement pour obéir à l'Empereur & à l'Empire (ils auroient dû ajouter) & à la raison. La treve avec les Turcs étoit prolongée pour neuf ans; les troubles de Cologne étoient appaisés: Gebhard retiré dans les Pays-bas ne faisoit que se plaindre, & ne songeoit point encore à se venger; pour comble de malheur il avoit vu le Prince d'Orange son protecteur expirer sous les coups d'un assassin: une mort moins affreuse avoit enlevé Auguste
1586. Electeur de Saxe. Toute l'Allemagne étoit tranquille, & les Protestants, ne trouvant plus de dangers à courir dans leur patrie, en alloient chercher en France sous la conduite du Baron de Dohna, & sous les drapeaux du Roi de Navarre. L'Empereur céda aux instances de Philippe Roi d'Espagne, & des Princes Lorrains, qui vouloient exclure (2) Henri du droit de succession à la couronne de France. Une bulle l'en déclaroit déchu, & le traitoit de *génération bâtarde*. Rodolphe ordonna au Baron de licentier ses troupes & de rentrer dans l'Empire: celui-ci répondit, que les Protestants assemblés avoient résolu de ne pas souffrir, qu'un écrit aussi extravagant qu'injurieux enlevât une couronne à un Prince si digne de la porter; qu'il n'avoit point agi de son propre mouvement, & qu'il y étoit autorisé par tous les Princes Luthériens: l'ordre de l'Empereur fut moins puissant que les
1587. propositions que Henri III fit faire aux Luthériens Allemands, il sçut tellement les gagner par de riches promesses qu'ils abandonnerent le héros

Le Baron de Dohna va au secours du Roi du Navarre.

(1) Isselt L. 4. Chytræus p. 470. (2) *Hist. de l'Alsace*, P. 2. L. 6.

qu'ils avoient défendu & revinrent en Allemagne, fans commettre de ravages fur leur route, chofe prefque inouie alors. *Hift.* d'Allemagne, 1558-1648.

On croyoit la guerre de Cologne éteinte pour jamais: cependant on la vit bientôt fe rallumer. Schenk s'empara de Bonn au nom de Gebhard, & mit tout à feu & à fang dans l'Electorat, pour engager les habitants à rappeller l'Archevêque: c'étoit un moyen bien étrange pour gagner les cœurs, mais il crut arracher par la violence, ce qu'il n'efpéroit pas obtenir par des bienfaits. Erneft effrayé voulut renoncer à un rang, qui lui coûtoit tant de périls & d'allarmes: Sixte-Quint traita ce projet de foibleffe, ranima le courage du Prince Bavarois, & lui envoya Alexandre Farnefe Duc de Parme pour diffiper la faction de Gebhard, dont en effet il eut le bonheur de triompher (1).

Etienne Battori n'étoit plus. C'étoit le fort de la maifon d'Autriche, de demander, d'obtenir, & de perdre prefque au même inftant la couronne de Pologne. Rodolphe ne voulut pas fuivre l'exemple de Maximilien II, & fe mettre fur les rangs (2). Mais il propofa l'Archiduc Maximilien, 1588.
qui ne fut ni plus habile, ni plus heureux que le dernier Empereur: tandis qu'on le proclamoit, une autre faction couronnoit Sigismond Prince de Suede: on prend les armes: Maximilien vaincu deux fois, s'enfuit en Siléfie; affiégé dans Witzen, il eft pris & reçoit des fers, au lieu d'une couronne. Cet affront, qu'effuyoit la maifon d'Autriche, ranima l'audace de fes ennemis. Schenk tenta de furprendre Nimegue; il avoit armé des bateaux pour cette expédition; celui qu'il montoit fut fubmergé, & il y périt à l'age de quarante ans. Gebhard en perdant fon défenfeur ne perdit pas l'efpérance; il vint en Allemagne, où il ne trouva que des cœurs attiédis, fes amis lui ouvrant leurs bourfes & lui refufant leurs bras (3). Tandis qu'il alloit de chateaux en chateaux, mendiant des fecours, tandis que les Proteftants chaffés des Pays-bas alloient s'établir dans Aix-la-Chapelle, l'Archiduc Maximilien fortoit de fa prifon, après avoir juré de ne plus prendre le titre de Roi (4); Gebhard, avec l'argent que lui avoient donné fes amis, trouvoit des foldats, & levoit des contributions dans plufieurs villes de l'Electorat.

L'Archiduc Maximilien vaincu & fait prifonnier, au lieu d'être couronné en Pologne.

Un Miniftre de Henri IV Roi de France parcouroit toutes les cours 1590.
Proteftantes & demandoit des fecours pour fon maître, qui, reconnu par la partie la plus faine de la nation, avoit encore à combattre la partie la plus redoutable, le clergé & la populace: Chriftiern Electeur de Saxe, entraina plufieurs Princes dans le parti du Héros Béarnois (5): peut-être auroit-il marché en perfonne contre la Ligue, fi la mort ne l'avoit enlevé à la fleur de fon age, & détruit la puiffante confédération qui devoit chaffer de la France les Princes Lorrains, & les troupes Efpagnoles, en y éta- 1591.
bliffant le culte de Luther, à côté de celui de Calvin. L'Empire perdit encore plufieurs têtes illuftres, Guillaume Duc de Cleves, Jean Cafimir Prince Palatin, Guillaume Landgrave de Heffe, enfin le Comte de Manderfcheid Evêque de Strasbourg: ce fut de tous ces Princes celui dont la

(1) Strada *Dec.* 2. L. 8. (2) Londorp L. 28. Chytræus, Thuan.
(3) Meshovius. Thuan. L. 96. (4) Ifluanf. L. 26. (5) *Mém. de Nevers*, T. 2. Thuan. L. 101.

SECT. XII. *Hist.* d'Allemagne, 1558-1648.

Guerre civile en Alsace.

mort causa le plus de troubles; on vit à la fois deux élections, l'une faite par les Catholiques, l'autre par les Protestants: les premiers appellerent à l'Evêché le Cardinal de Lorraine, persécuteur des Protestants, & qui, au besoin, eut été leur bourreau: les autres nommérent Jean Georges de Brandebourg; & le Sénat se prépara à justifier ce choix par la force des armes. L'Empereur crut prévenir la guerre civile, qui alloit embraser l'Alsace, en donnant à Ferdinand son frere l'administration de l'Evêché, & une puissance illimitée pour terminer ce différend: les Protestants ne voulurent point l'admettre pour juge, ils prétendoient que l'Empire seul pouvoit prononcer sur cette contestation: cependant le Cardinal de Lorraine
1592. 1593. s'avança à la tête d'une armée; la prise de Kochersberg fut sa premiere expéditon, tous les soldats furent passés au fil de l'épée; un seul fut épargné, à condition qu'il serviroit de bourreau à son Commandant: le Prélat fit quelques autres conquêtes, & s'y comporta d'une maniere aussi contraire à la Religion & aussi conforme à son caractere altier & féroce; mais il fut vaincu par le Prince d'Anhalt à qui le Sénat avoit déféré le commandement de son armée. L'Empereur ordonna aux deux partis de mettre bas les armes, & d'attendre le jugement des commissaires, qu'il devoit nommer; c'étoient Wolfgang Brandell, Archevêque de Mayence; Jules, Evêque de Wurtzbourg; Ferdinand, Archiduc d'Autriche; Louis, Landgrave de Hesse; Philippe Louis de Baviere, Comte Palatin; & Frédéric Guillaume, Administrateur de l'Electorat de Saxe: comme dans le Corps Germanique, les affaires trainent toujours en longueur, on renvoya celle-ci à une assemblée qui devoit se tenir à Francfort sur le Mein, & l'on ordonna que toutes choses resteroient dans l'état où elles se trouvoient alors (1).

1594, 1595. Après une assemblée particuliere de plusieurs Princes Protestants à Heilbronn, dont l'Electeur Palatin dirigea les délibérations, & où l'on agita les griefs du parti Religionnaire, contre l'Empereur; il y eut une Diete à Ratisbonne, dont le seul objet d'attention fut la Hongrie; on accorda des secours à l'Empereur contre les Turcs qui la désoloient; cette guerre fut sanglante & dura plusieurs années: l'Allemagne en étoit tellement allarmée, qu'on oublioit toutes les affaires intérieures pour s'occuper des périls de la Hongrie; & de l'Autriche, qui étoit en proie à des dissentions intestines;

Révolte des paysans Autrichiens.

les paysans soulevés par la tyrannie des Seigneurs avoient pris les armes, tout y étoit en combustion; il étoit à craindre que les Turcs ne profitassent de cette révolte; on se hâta de la calmer: on étoit loin de songer à punir, heureux de pardonner, si le pardon étoit accepté: il le fut & tout rentra dans l'ordre: les troupes Impériales au bruit du soulevement des pay-
1596. sans, imitérent leur exemple; elles n'étoient point payées; elles saccagerent les villes, les bourgades, pour s'indemniser de la solde que leur Prince leur refusoit (2): enfin quelques supplices & beaucoup d'argent appaisérent cette sédition; & à peine fut elle calmée, qu'on reprit les armes contre les Turcs. On se flattoit envain cependant que la tranquillité continueroit de regner dans l'Autriche, tandis que la Hongrie seroit un théâtre de

(1) Thuan. L. 104. Khevenhuller, T. 3, 4. Schadæus &c.
(2) Isthuanf. L. 27, 28. Struv. *Per.* 10. S. 7. Londorp L. 39.

de carnage: on se trompoit; les seigneurs avoient recommencé leurs exactions, & les paysans leur révolte: déjà ceux-ci avoient chargé de chaines les Magistrats les plus dignes de leur vénération; déjà par leurs brigandages réciproques, ils se ruinoient les uns les autres, en se plaignant de l'énormité des taxes: (toujours le peuple, lorsqu'il se souleve, sçait augmenter les maux, dont il demande le remede;) il fallut opposer des troupes à cette multitude; elle fut envelopée par la cavalerie: les chefs eurent la tête tranchée, & tout le reste se dissipa; bientôt ils se rassemblérent, commirent de nouveaux ravages, essuyerent de nouveaux chatiments; mais toujours insolents loin de leur ennemi, toujours fuyants à son approche, & dangereux par leur désordre même, ils firent à l'Autriche autant de mal que les Turcs en faisoient à la Hongrie: enfin pourtant ils rentrerent dans leurs habitations: car la fureur du peuple est une maladie, qui a un période marqué, & à moins que le fanatisme ne la soutienne, elle s'évanouit bientôt.

Hist. d'Allemagne, 1558-1648.

1597.

Philippe II n'étoit plus; on pensoit, qu'avec lui devoient finir la tyrannie, le fanatisme, & la guerre des Pays-bas: mais les Espagnols, loin de mettre un terme à tant de cruautés, en étendirent le théâtre; ils pénétrerent dans l'Allemagne, la ville d'Orsoy se rendit, sans coup-férir; la citadelle parut se préparer à la défense, on présenta aux soldats de la garnison des capucins pour les confesser, & des bourreaux pour les pendre, & à cette vue, ils se rendirent: presque toutes les villes du Duché de Cleves ouvrirent leurs portes, & ne se racheterent du pillage qu'en payant de fortes contributions. Tandis que les ennemis poursuivoient leurs conquêtes, on convoquoit des assemblées, on écrivoit à l'Empereur, on délibéroit au lieu de combattre: une Diete s'ouvrit à Ratisbonne, où au lieu de s'occuper de la situation pressante du Duché de Cleves, Rodolphe tourna encore les yeux des Princes vers la Hongrie; non seulement il vouloit défendre ce Royaume; il aspiroit à étendre les bornes de sa domination; Sigismond Battori lui céda la Transilvanie & la Walachie; semblable dans son inconstance, à tous les Princes qui ont abdiqué, il s'en répentit bientôt; ces états le virent bientôt reparoître, il prétendoit, que les indemnités qu'on lui avoit accordées, n'étoient point proportionnées à la cession qu'il avoit faite, & il fallut prendre les armes contre lui; la guerre ne le fatiguoit pas moins que les affaires; le rang suprême plaisoit à son ambition; mais il vouloit n'en connoître que les plaisirs, & dès qu'il vit qu'il falloit tenter encore le hazard des combats, il céda la Transilvanie à son cousin le Cardinal André Battori; celui-ci soutint la guerre avec plus de courage que d'habileté, fut vaincu & s'enfuit; on le poursuivit dans sa retraite; on l'atteignit, & ne lui fit pas grace de la vie.

1598.

Diete de Ratisbonne

1599.

L'Empereur, tranquille du côté de la Transilvanie, s'occupa enfin des affaires intérieures d'Allemagne, il résolut d'en faire chasser les Espagnols (1). On marcha contre eux, la mesintelligence des Généraux Allemands fit échouer leurs opérations; en servant mieux Mendoza, que la valeur de ses troupes. De nouvelles révolutions dans l'Orient détournerent encore vers la Hongrie les soins que l'Empereur devoit à l'Allemagne (2).

1600-1602.

(1) Grot. *de reb. Belg.* (2) Istuanf. L. 32.

Sigismond Battori avoit reparu dans la Tranſilvanie, le Waivode de Walachie remporta ſur lui une victoire éclatante & s'empara de la Moldavie au nom de Rodolphe; mais, en paroiſſant travailler à la grandeur de la maiſon d'Autriche, il ne travailloit qu'à la ſienne; il ſe déclara contre le Monarque qu'il avoit ſervi, fut vaincu & vint implorer ſa clémence: les Tranſilvains & les Walaques ne ſuivirent point l'exemple du Waivode; Battori remonta pour quelque temps ſur ſon trône, il fut défait, demanda la paix & ne l'obtint pas. Cependant les troupes Impériales occupées dans cette contrée furent inutiles au reſte de l'Allemagne, combattirent longtemps avec divers ſuccès, tantôt contre Battori, tantôt contre les Turcs, & ravagerent plus de pays, qu'ils n'en conquirent (1).

Le différend au ſujet de l'Evêché de Strasbourg eſt terminé. 1603-1604.

Dans une autre Diete qui s'aſſembloit à Ratisbonne, on parloit enfin du différend, qui s'étoit élevé au ſujet de l'Evêché de Strasbourg; Frédéric Duc de Wurtemberg en fut médiateur: on convint que Jean Georges de Brandebourg céderoit l'Evêché au Cardinal de Lorraine, & que celui-ci lui donneroit une ſomme de 130000 écus d'or: quelque motif que l'on ſuppoſe à ce traité, il eſt bien difficile d'en écarter un ſoupçon de ſimonie. Le Duc de Wurtemberg, qui ſe chargeoit de payer une ſomme aux créanciers de Georges de Brandenbourg, une autre à lui-même, devoit poſſéder pendant trente années la ville & le bailliage d'Obernach. Ce terme expiré, le Cardinal de Lorraine ou ſes ſucceſſeurs pouvoient racheter cette ſeigneurie pour 400000 écus d'or: telle fut l'affaire la plus importante, qui ſe traita dans cette Diete (2).

Siege de Brunswic.

Le Duc de Brunswic, Henri Jules donna l'année ſuivante, à l'aſſemblée des Princes un démêlé plus difficile à terminer. Il voulut s'emparer de la ville de Brunswic. Elle portoit ſon nom: c'en étoit aſſez à ſes yeux, pour qu'il eût ſur elle des droits inconteſtables: il eut le chagrin de voir ſes troupes fuir devant quelques bourgeois audacieux, conduits par deux jeunes téméraires; après les avoir ralliées, il mit plus d'ordre dans ſon camp, plus de combinaiſon dans ſes attaques; il combla le lit de l'Ocker pour inonder la ville, & employa contre elle un élement plus terrible encore que l'eau; c'eſt à lui qu'on attribue l'exécrable invention d'une bombe, qui s'attache aux toits, aux murailles, & conſume les maiſons, ſans qu'on puiſſe arrêter les progrès de l'incendie. L'Empereur lui ordonna envain de lever le ſiege; fier de l'appui du Roi de Dannèmarc, ſon beau-frere, qui étoit venu dans ſon camp, il réduiſit la ville aux dernieres extrêmités; mais le courage des habitants étoit encore au deſſus des maux qu'ils éprouvoient: le Prince Danois offrit envain ſa médiation, & ſe retiroit pour ne pas s'expoſer à de nouveaux refus (3); le Duc fut contraint d'accepter une trêve, pendant laquelle on parlementa, ſans rien conclure: enfin Henri Jules voyant approcher les troupes des villes Anſéatiques, qui

1605-1606.

venoient au ſecours des Brunswicois, leva le ſiege, quand ces Auxiliaires commirent des ravages plus affreux encore, que ceux, dont le Duc s'étoit rendu coupable. Il fallut que l'Empire leur ordonnât de ſe retirer; & el-

(1) Thuan. L. 126. Khevenhuller T. 5. (2) Thuan. L. 130. Khevenh. T. 6. Londorp T. 3. (3) Londorp & *Hiſt. temp.*

Hist. d'Allemagne, 1558-1648.

les n'obéirent, que lorſque leur avidité fut raſſaſſiée de butin. La régence de Brunswic s'occupa à effacer les traces de tant de maux, qu'on fait en un jour, & qu'on répare à peine en pluſieurs années.

Une Proceſſion de Catholiques inſultée par des Proteſtants cauſa une révolution plus réelle dans Donawert. Les Brunswicois s'étoient défendus contre le Duc de Brunswic; les habitants de Donawert n'eurent pas le même courage contre le Duc de Baviere; il y avoit cent quatre-vingt-ſept ans que cette ville avoit ſécoué le joug des Ducs; & qu'elle ſe gouvernoit par ſa propre régence: le Duc de Baviere voyant les Proteſtants aux priſes avec l'Abbé de Sainte Croix, dont ils avoient inſulté la banniere, anima l'Empereur contre cette ville, & lui fit voir dans cette émeute une révolte générale; Rodolphe mit la ville au ban de l'Empire. Le Duc n'attendoit que cet arrêt, pour s'en déclarer l'exécuteur, & ſe rendre maître de la place; (1) il y envoya Bernshauſe à la tête de dix mille hommes bien armés. Comme il y avoit deux partis dans la ville, la conquête en étoit aſſurée; & l'on ne pouvoit douter qu'elle ne fut bientôt livrée par l'un ou par l'autre; les Proteſtants ſe hâterent d'ouvrir les portes, à condition qu'on leur laiſſeroit le libre exercice de leur Religion. C'eſt ainſi qu'une ville libre retomba dans ſon ancienne ſervitude, tandis qu'un excès de tyrannie de la part des Eſpagnols affranchiſſoit pour jamais les Pays-bas, de leur odieuſe domination.

1607-1608. Le Duc de Baviere s'empare de Donawert.

L'indépendance de la République des Provinces-unies fut enfin reconnue par ſes oppreſſeurs même, & pour ne rien conſerver qui pût altérer ſa liberté, elle ſe ſépara du Corps Germanique. L'Empereur en parut affligé; il ſçavoit quel parti on pouvoit tirer de ce peuple induſtrieux, qui déjà, malgré tant de maſſacres, commençoit à ſe multiplier; mais il avoit du côté de la Hongrie des chagrins plus cuiſans à dévorer: l'ambition de l'Archiduc Mathias s'indignoit du ſecond rang; il vouloit regner, à quelque prix que ce fût; partout il cherchoit des créatures; partout il ſuſcitoit des ennemis à l'Empereur; il travailloit ſécrettement à ſe faire reconnoître Souverain de l'Autriche, de la Stirie, de la Moravie, & du peu de Domaines qui reſtoient encore à ſon frere en Hongrie: il leva une armée, il publioit qu'il n'avoit d'autre deſſein que d'obéir à Rodolphe, & de le ſervir contre ſes ennemis; bientôt il laiſſa appercevoir ſes vues ambitieuſes; Rodolphe ſe vit contraint de demander aux Princes de l'Empire du ſecours contre ſon frere; il lui offrit la paix & eſſuya un refus. L'Archiduc entra en Bohême & s'avança juſques ſous les murs de Prague; l'Empereur fut réduit à céder à ce rebelle la couronne de Hongrie (2), l'Autriche, la Bohême (s'il ne laiſſoit point d'enfants mâles), l'adminiſtration avec le titre de Marquis de la Moravie, & la Seigneurie temporelle de l'Evêché d'Olmutz: enfin on régla, que, ſi Rodolphe laiſſoit des enfants mâles en bas âge, leur tutelle appartiendroit à l'Archiduc, & que, dès cet inſtant, il pouvoit prendre le titre de *Roi de Bohême déſigné.* Si la néceſſité peut forcer un Prince à ſigner un traité ſi deſavantageux, peut-elle contraindre un pere à livrer ſes enfants à la merci d'un oppreſſeur, dont il connoît l'avidité?

Projets ambitieux de l'Archiduc Mathias.

(1) Struv. *Per.* 10. *Sect.* 7. (2) Dumont. *Corps Dipl.* T. V.

SECT. XII. *Hist.* d'Allemagne, 1558-1648.

L'article de la tutelle étoit fans doute le plus honteux de tous, & celui qui montroit le plus de foibleffe dans Rodolphe. Au refte, ce Prince ne le figna peut-être, que parcequ'il étoit réfolu de ne jamais s'engager dans les liens du mariage. Le nouveau Souverain permit l'exercice de la Religion Luthérienne dans quelques villes, & dans tous les châteaux des Seigneurs, qui l'avoient embraffée; ce n'étoit pas qu'il eût aucun penchant pour cette Religion; mais on le menaçoit d'un foulevement général, s'il vouloit gêner les confciences, & il craignoit que Rodolphe n'en profitât pour réclamer tout ce qu'il lui avoit fi lachement cédé; il accorda même aux Proteftants le droit de briguer les charges de judicature, dont on les avoit exclus.

1609. En Bohême l'Empereur avoit été obligé d'accorder de plus grands avantages aux Proteftants; la foibleffe du gouvernement excitoit leur audace, & l'on vit, en Allemagne, fe former la *Ligue Evangélique*, plus puiffante & plus fatale à la Religion Catholique que toutes les autres. La mort de Jean Guillaume, Duc de Cleves, en fut l'occafion (1). Marie, Ducheffe de Juliers, époufe de Jean III, ayeul de Jean-Guillaume, avoit apporté dans la maifon de Cleves, les Seigneuries de Juliers, de Berg, & de Ravensberg; Jean Guillaume ne laiffoit point d'enfants mâles, & fa fucceffion devoit appartenir à fes fœurs, & à leurs héritiers; mais cet héritage étoit trop beau pour ne pas exciter de grands démêlés. Jean Sigismond, Electeur de Brandebourg, qui avoit époufé la fille aînée de Marie Eléonore de Cleves; Wolfgang Guillaume, Comte Palatin, fils d'Anne de Cleves; Jean II, Duc de Deux-Ponts, fils de Magdeleine; & Charles d'Autriche, Marquis de Burgaw, époux de Sibylle de Cleves; en outre les Princes de Saxe, en vertu d'une difpofition de l'Empereur Maximilien; Charles de Cleves, Duc de Nevers; & enfin Robert de la Marck, Comte de Maulevrier, qui portoient le nom & les armes du feu Duc; tels étoient les prétendants à cette fucceffion: quelque belle qu'elle fût, il n'y avoit pas de quoi fatisfaire tant de concurrents. Rodolphe les cita tous à fa cour, & leur défendit de fe mettre en poffeffion des états vacants: dans cette défenfe, qui ne fembloit dictée que par le defir d'épargner à ce pays les horreurs d'une guerre civile, les Princes de Brandebourg & de Neubourg, virent un deffein formé de s'emparer de cet héritage; ils fe hâtèrent d'en prendre l'adminiftration, efpérant par la fuite s'en attribuer la propriété. L'Empereur les déclara criminels de Leze-Majefté, & menaça de mettre au ban de l'Empire tous ceux qui embrafferoient leur défenfe; en même temps, il ordonna à l'Archiduc Léopold de s'emparer de ces états, fous prétexte de les mettre en féqueftre. Henri IV fe vit follicité à la fois & par l'Empereur, & par les deux prétendants. La reconnoiffance lui dicta fon choix; la maifon d'Autriche l'avoit perfécuté; les Princes Proteftants l'avoient fecouru. Mais, Rodolphe fçut perfuader aux Allemands, que les François n'accouroient, que pour s'enrichir par le pillage, & ne laiffer aux compétiteurs d'autre héritage qu'un défert; il rendit la conduite de Henri IV fufpecte, même à ceux qu'il vouloit fecourir, & ce Prince fe laffa de fecourir des alliés, qui foupçonnoient fa bonne foi.

Affaire de la fucceffion de Cleves.

(1) Cont. Chytræi p. 160; Ludolph L. 9, c. 2.

On s'attendoit à voir la guerre s'allumer, & l'on craignoit, qu'au milieu de ces discordes, la maison d'Autriche n'accablât les Protestants: l'Electeur Palatin, Frédéric IV (1), quoique Calviniste, s'unit à eux & jetta les fondements de la *ligue Evangélique*: il en fut le Chef; les membres étoient le Duc de Wurtemberg; Maurice, Landgrave de Hesse-Cassel; Joachim Ernest, Marquis d'Anspach; Frédéric, Marquis de Bade-Dourlach; Christiern, Prince d'Anhalt; & la plupart des villes Luthériennes. Les Catholiques sentirent aussitôt la nécessité d'opposer une confédération à celle qui venoit d'éclore, & formerent la *ligue Catholique* sous la protection de l'Empereur; elle étoit composée du Duc Maximilien de Baviere, qui en fut déclaré Chef; des Electeurs de Mayence, de Cologne, de Treves; de l'Archevêque de Saltzbourg; des Evêques de Bamberg, de Wurtzbourg, & d'Aichstet; des Archiducs d'Autriche; du Pape; du Roi d'Espagne; enfin de Jean Georges de Saxe, & du Landgrave de Hesse-Darmstadt, tous deux Protestants, mais jaloux du commandement qu'on avoit déféré à l'Electeur Palatin.

Hist. d'Allemagne, 1558-1648.

Mort du Roi de France, de l'Empereur, & de plusieurs autres Princes.

Les soupçons des Protestants sur la bonne foi de Henri IV étoient dissipés; ils avoient reconnu, que c'étoit un artifice de la maison d'Autriche; ils conclurent un traité avec ce Prince, qui leur rendit son amitié que leur défiance avoit blessée; il se préparoit pour marcher en personne à leur secours, lorsque le fanatisme, qui avoit déjà armé tant de bras contre ses jours, les termina enfin par un des coups les plus funestes, qu'il ait jamais conduits (2). La mort du héros releva les espérances de la maison d'Autriche. Mathias se réconcilia avec son frere, & lui rendit la Moravie, quoique avec beaucoup de peine. (3) Rodolphe, n'ayant plus rien à craindre de la part de ce Prince, s'occupa de la succession de Cleves; & adjugea provisionnellement ce Duché à l'Electeur de Saxe: mais les Alliés sécondés par les François s'emparérent de Juliers; conquête qui ne réparoit point la perte qu'ils venoient de faire: Frédéric IV, Electeur Palatin, étoit mort, laissant à Jean Duc de Deux Ponts l'administration de ses états & la tutelle de ses enfants; disposition qui fut confirmée par l'Empereur, quoiqu'elle fût attaquée par Philippe Louis, Comte Palatin de Neubourg; le premier avoit été préféré à cause de son attachement au Calvinisme, qui étoit la Religion dominante dans le Palatinat. Christiern II ne lui survécut pas longtemps. Ce Luthérien, l'un des plus fermes appuis de la ligue Catholique, laissa tous ses fiefs à Jean Georges, son frere.

1610.

1611.

Rodolphe venoit de céder la couronne de Bohême à l'Archiduc Mathias; mais il ne voulut jamais consentir à ce qu'il fut élu Roi des Romains; & la mort enleva cet Empereur avant qu'on lui eut désigné un successeur: il expira le 10 Janvier 1612. Quoique les Princes sçachent assez s'affranchir de tout ce que le mariage peut avoir de gênant, celui-ci vécut célibataire; il se plut à donner à différentes Princesses des espérances qu'il n'avoit pas dessein de réaliser: dans les traités, il stipuloit pour ses enfants à naître, quoiqu'il fût bien résolu, de n'en avoir jamais; il aimoit la paix; il l'achetoit souvent au prix de ses plus chers intérêts. Quoiqu'il eût des qua-

(1) Puffendorf *Rer. Suec.* L. 1. *Sect.* 10. (2) V. notre T. 31. p. 251 *& suiv.*
(3) Dumont. T. 5. p. 2. Khevenh. T. 7.

lités estimables, & même des vertus, il faut convenir que son amitié ressembloit beaucoup à une lâche complaisance; il étoit beau de pardonner à son frere; mais il étoit honteux de lui céder tout ce qu'il avoit usurpé. Si Rodolphe eût vécu plus longtemps, Mathias l'auroit dépouillé de tout ce qu'il possédoit; peut-être même auroit il tenté de lui enlever la couronne Impériale. Cet Empereur se livra trop à son goût pour les sciences & surtout pour la méchanique: semblable à cette Princesse qui indigna la Suede & par la maniere dont elle regna, & par celle dont elle cessa de regner, il passoit sa vie avec des artistes; leur attelier étoit son palais: son aversion pour les affaires, étoit une suite de sa passion pour les arts; un horloger, un peintre obtenoient de lui de longs entretiens; ou plutôt à l'air docile dont il les écoutoit, on eut dit que c'étoient eux qui lui donnoient audience. A peine accordoit il quelques moments à ses ministres; du reste humain, affable avec le peuple, ennemi du fanatisme & de l'intolérance, ne persécutant pas même les persécuteurs; c'étoit plutôt un honnête homme, qu'un bon Prince: Mathias lui reprocha un jour le ton familier qu'il prenoit avec le peuple: „ si notre rang, dit Rodolphe, nous éleve au dessus „ des hommes, nos foiblesses nous en rapprochent; heureux, quand nous „ ne descendons pas au dessous „ (1)

L'Archiduc Mathias est élu & couronné Empereur à Francfort. 1612.

Dans des circonstances moins malheureuses, la mort de Rodolphe eut peut-être été suivie des troubles les plus funestes: le refus constant qu'avoit fait cet Empereur, de consentir à l'élection d'un Roi des Romains, offroit une belle occasion aux maisons rivales de celle d'Autriche de lui enlever la couronne Impériale; mais, dans l'état d'anarchie & de division, où l'ambition des Princes Protestants & la mollesse de Rodolphe avoient plongé l'Empire, il n'y avoit que le seul Archiduc (2) Mathias, qui fut en état de rétablir l'ordre dans le Corps Germanique, & d'en imposer aux étrangers; ses vastes Etats servoient de boulevard à l'Empire du côté de la Turquie; & les sceptres de Bohême & de Hongrie le désignoient pour successeur de Rodolphe, mieux que n'eût pu faire le titre de Roi des Romains. Les Electeurs sentirent, que, si Mathias n'étoit déclaré chef de l'Empire, il pourroit en devenir l'ennemi le plus redoutable; & la crainte qu'inspiroit sa puissance, contribua autant à son élection, que la haute idée qu'on avoit de ses talents. Mathias fut proclamé d'une voix unanime Roi des Romains, à Francfort le 3 Juin, & il fut sacré Empereur le 14 du même (3) mois par l'Archevêque de Mayence, qui remplit dans cette cérémonie les fonctions de l'Electeur de Cologne, qui n'avoit point encore reçu la consécration Archiépiscopale.

Principaux articles de la Capitulation de Mathias.

On présenta au nouvel Empereur, avant son couronnement, les articles de sa Capitulation, espece de traité par lequel les Electeurs restreignent dans des limites très étroites, une autorité, qu'ils ne donnent qu'à regret: la Capitulation de Mathias portoit en substance, qu'il (4) confirmeroit les Unions Electorales de 1519 & 1521 comme loix fondamentales de l'Empire; qu'il feroit tous ses efforts pour conserver l'Empire, & recouvrer

(1) Schad. P. 3. L. 37. Ludolph. L. 12. *c.* 2. *n.* 8. Khevenhuller T. 7. Mercur. *Gallo-Belg.* T. 9. L. 1. (2) Mercur. *Gallo-Belgic.* T. 9. (3) *Histor. coron. Imper*, *p.* 155. (4) *Capitul. Mathiæ.*

les fiefs, qui en avoient été enlevés; qu'il ne prendroit aucunes mesures pour rendre la Couronne Impériale héréditaire dans sa famille; que le Conseil Aulique seroit soumis aux mêmes réglemens que la Chambre Impériale; qu'enfin, s'il arrivoit à l'avenir, qu'un Empereur, prié par les Electeurs de consentir à l'élection d'un Roi des Romains, s'y opposât, sans alléguer aucune raison solide de son refus, ils auroient la liberté de passer outre. Les Electeurs s'attendoient à éprouver les plus grandes difficultés pour faire agréer ces articles à l'Empereur; ils éprouverent autant de joie que de surprise en le voyant signer la Capitulation, sans donner la moindre marque de mécontentement: Mathias se souvint alors, sans doute, qu'une pareille complaisance pour la Diete de Presbourg lui avoit valu le trône de Hongrie. Les Ambassadeurs de Bohême demanderent à être admis aux délibérations touchant la rédaction des articles de la Capitulation; c'étoit la premiere fois qu'ils faisoient cette demande: elle fut rejettée d'une voix unanime, & ce n'est qu'au commencement de ce siecle que les Rois Electeurs de Bohême, ont obtenu de n'être privés d'aucune des prérogatives des membres du College Electoral.

Hist. d'Allemagne, 1558-1648.

L'Impératrice Anne d'Autriche fut couronnée, par l'Archevêque de Mayence, deux jours après le Sacre de son époux: l'Abbé de Fulde remplit en cette occasion les fonctions de sa charge d'Archi-Chancelier des Impératrices. L'Empereur se préparoit à quitter le séjour de Francfort, lorsqu'il reçut les plaintes du Sénat de Cologne, au sujet d'une nouvelle ville qui venoit de s'élever tout-à-coup au sein de l'Allemagne. Les Luthériens, las de la persécution rigoureuse, qu'ils éprouvoient de la part du Sénat, avoient formé le dessein de transporter leur commerce & leurs fortunes à Mulheim, village aux environs de Cologne, entre Rheindorf & Sundorf: les Princes de Brandebourg & de Neubourg, possesseurs des Duchés de Juliers & de Cleves, appuyerent ce nouvel établissement de tout leur crédit, & en firent agréer le plan aux Etats assemblés à Duisbourg: à peine l'édit qui érigeoit Mulheim en ville fut il publié, qu'on vit des milliers de Luthériens s'atteler à l'ouvrage; l'espoir de n'être plus troublés dans l'exercice de leur Religion, accroît leurs forces & redouble leur activité; les uns creusent un large canal, capable de recevoir les plus forts batteaux; les autres bâtissent un temple & des habitations pour la nouvelle colonie: on voit s'élever de tous côtés des bastions & des contrescarpes sur lesquels tonne déja le canon, qui a été souvent la derniere raison des Théologiens, ainsi que des Rois. En peu de mois un village indigent est transformé en une cité florissante, & ce qui avoit détruit tant de villes de fond en comble, eut enfin la gloire d'en avoir créé une: la Régence de Cologne allarmée à juste titre, adressa ses plaintes au Chef de l'Empire: Mathias défendit aux Luthériens d'élever de nouveaux édifices, & ordonna aux Princes de Neubourg & de Brandebourg de faire suspendre les travaux, & de faire démolir les fortifications de Mulheim; après quelques difficultés ces Princes reçurent cet ordre, quoiqu'ils ne laisserent pas pour cela d'encourager sous main la continuation des travaux. (1)

Couronnement de l'Impératrice.

Plaintes du Sénat de Cologne.

La Régence de Cologne obtient de l'Empereur, que les nouvelles fortification faites à Mulheim soient démolies.

(1) Schadæus *Cont. Sleid.* P. 4. L. 1. Merc. *Gall. Belg.* T. 7.

SECT. XII. *Hist.* d'Allemagne, 1558-1648.

L'Empereur se prépare à la guerre contre les Turcs.

L'Empereur eut voulu entretenir la paix avec toutes les Puissances voisines, pour se livrer tout entier aux soins du gouvernement: mais on étoit menacé d'une rupture du côté des Turcs: la Transilvanie étoit toujours un objet de discorde entre les deux Empires; il y avoit alors trois factions dans cette province; celle des Turcs, qui prétendoient qu'elle leur apartenoit par droit de conquête; celle de la maison d'Autriche, qui se fondoit sur l'accord fait avec Botschkai, par lequel il avoit été statué que la Transilvanie appartiendroit après la mort de ce Prince aux Archiducs d'Autriche, Rois de Hongrie; enfin un troisieme parti réclamoit les anciens privileges de la nation, & prétendoit que Botschkai n'avoit pu transmettre à d'autres une autorité, dont il n'étoit que dépositaire. Ce fut à la faveur de ces dispositions de la Noblesse, que Gabriel Battori parvint à se faire proclamer Waivode: il envoya aussitôt après son élection, un Ambassadeur à Mathias, pour le supplier de confirmer le choix qu'on avoit fait de lui, & les ministres convinrent avec cet envoyé, que, si les Turcs attaquoient la Transilvanie, Battori recevroit des garnisons Allemandes dans ses forteresses:
1613. l'Empereur, qui regardoit la guerre avec l'Empire Ottoman, comme inévitable, convoqua les Etats de Hongrie à Presbourg; il demanda qu'il lui fut permis de faire entrer ses troupes dans ce Royaume: les Grands répondirent avec fierté, qu'ils n'avoient pas besoin de troupes étrangeres pour se défendre: quelques-uns ne lui dissimulerent pas même, que les troupes Allemandes ne leur causoient pas moins d'effroi que celles du Sultan. Après de grands débats, on convint que si les Turcs rompoient la trêve, les troupes Impériales entreroient en Hongrie, mais qu'elles seroient commandées par un nombre égal d'officiers Allemands & Hongrois. (1)

Diete de Ratisbonne.

L'Empereur espérant qu'il éprouveroit moins de difficultés de la part d'une Diete de l'Empire, & qu'il en obtiendroit des secours puissans, la convoqua à Ratisbonne, nonobstant que la ville de Nuremberg fut indiquée par la Bulle d'Or pour le lieu où les Empereurs doivent tenir la premiere Diete après leur élection. Le Landgrave de Hesse fit l'ouverture de l'assemblée par un discours, où il exposa en peu de mots, quels devoient être les objets des délibérations. Pucher, Secrétaire de l'Empereur, prit ensuite la parole, (2) & après avoir donné une idée des malversations & des abus qui s'étoient glissés dans plusieurs branches de l'administration, il indiqua les remedes qu'il falloit y apporter, traça un tableau pathétique des malheurs que les Turcs faisoient éprouver à la Hongrie, & conclut par demander une subvention de cinq ans. Mais, les membres qui composoient la Diete, étoient trop occupés des dissentions intestines, pour prendre un vif intérêt à une guerre étrangere: les Protestants (3) vouloient qu'avant de délibérer sur la demande de l'Empereur, on leur rendît justice sur plusieurs griefs; ils exigeoient qu'on réprimât les usurpations continuelles du Conseil Aulique, qui avoit enlevé à la Chambre Impériale la connoissance des affaires de Religion, quoique, par les Constitutions Impériales, il dût se borner

Plaintes des Protestants contre les Catholiques.

(1) Schadæus *ubi supr.* (2) Londorp T. 1. Part. 1. C. 38. Helvic L. 5. p. 140. (3) Ludolph. L. 13. c. 2. Khevenhuller T. 7. p. 56.

borner à ce qui concernoit l'investiture des fiefs de l'Empire, & l'exécution des traités de paix: ils demandoient encore, que l'attachement à la Confession d'Augsbourg ne fût point un motif d'exclusion à la dignité de Président de la Chambre Impériale; que dans tous les Tribunaux il y eût un égal nombre d'officiers choisis dans les deux communions; qu'on ne refusât plus aux Protestants, qui s'étoient emparés des Principautés ecclésiastiques, le rang qu'ils devoient occuper dans les Dietes; enfin ils insistoient sur le rétablissement de la ville de Donawert dans ses anciens droits de Ville Impériale.

Hist. d'Allemagne, 1558-1648.

Les Catholiques ne garderent point un timide silence; (1) ils accuserent à leur tour les Protestants d'avoir violé les décrets de 1566, qui ne permettoient que deux Religions dans l'Empire, la Romaine, & la Luthérienne, suivant la Confession d'Augsbourg; d'avoir introduit dans l'Empire de nouvelles sectes, démoli les églises & persécuté le clergé catholique: Mathias s'efforçoit envain de calmer les esprits, & d'engager les deux partis à oublier leurs querelles, pour ne songer qu'au danger de l'Empire: chaque jour les libelles se multiplioient, les haines s'envénimoient, & l'Empereur voyoit s'éloigner la délibération qui faisoit l'objet de ses desirs. Pendant qu'on perdoit ainsi le temps à Ratisbonne à se calomnier réciproquement, on aprit que les Turcs étoient entrés en Transilvanie, s'étoient emparés de plusieurs places importantes & menaçoient la haute Hongrie d'une irruption prochaine: Mathias saisit cette occasion pour redoubler ses instances auprès des Protestants, & les engager à remettre l'examen de leurs demandes à une autre Assemblée; mais il eut le chagrin de partir pour Vienne, sans avoir rien obtenu. Les Catholiques se soumirent à payer un subside assez considérable; mais les Protestants jurérent de ne rien payer, avant qu'on leur eût rendu justice. Sur ces entrefaites la peste se déclara à Ratisbonne; la terreur qu'inspiroit ce fléau eut bientôt terminé les débats en dispersant les membres de la Diete; & comme si l'Empire n'eut point encore essuyé assez de calamités, des tremblements de terre affreux désolérent la Westphalie, & ruinerent la ville de Freidberg. (2)

Les Protestants refusent de fournir aucun subside, qu'on ne leur ait rendu justice sur les différens griefs qui font l'objet de leur plainte.

Cependant l'amitié, qui avoit regné entre les Princes possesseurs des Duchés de Cleves & de Juliers, commençoit à se refroidir: il s'éleva entre eux au sujet de leurs droits respectifs de légeres contestations qui dégénérerent en animosités graves; & de part & d'autre on se prépara à soutenir ses prétentions les armes à la main (3): plusieurs Puissances offrirent leur médiation; l'on étoit au moment de voir cette grande querelle assoupie pour jamais, par le mariage du Duc de Neubourg, avec la fille de l'Electeur de Brandebourg: mais l'humeur violente de l'Electeur, fit évanouir ces espérances: dans une orgie, où l'on célébroit le retour de la concorde, l'Electeur s'emporta jusqu'à donner un soufflet à son gendre futur. Le Duc, furieux, se jetta dans les bras du Duc de Baviere, dont il épousa la fille. En même temps, pour s'assurer la protection de l'Empereur & l'appui de la Régence de Cologne, il fait démolir les fortifications de

1614. Les deux Princes possesseurs des Duchés de Cleves & de Juliers se brouillent & se préparent à la guerre.

(1) Schadæus *Sleid. Contin.* P. 4. L. 2. (2) Goldast P. 25. Meyer. T. 1. p. 701. (3) Teschenmacher *Ann. Juliæ, &c.*

Mulheim, malgré les oppositions des commissaires de l'Electeur de Brandebourg. Le Duc de Neubourg fait plus: il abjure le Luthéranisme &, par cette action, il se concilie l'amitié de la Ligue Catholique & même de la Cour de Madrid; (1) mais en adoptant la Religion Catholique, il n'en adopta point l'intolérance & il fit publier qu'il permettoit le libre exercice des deux Religions dans ses Etats.

Les maisons de Hesse, de Brandebourg & de Saxe renouvellent leur alliance.

De son côté, l'Electeur de Brandebourg ne négligeoit rien pour se faire de puissans amis; il renouvella avec les Princes (2) des maisons de Saxe & de Hesse les anciens pactes de confédération & de succession réciproque, qui avoient subsisté entre ces familles, & celle de Brandebourg: les Hollandois qui avoient d'abord joué le rôle de médiateurs, se déclarerent en faveur de l'Electeur; ils s'emparerent de Juliers; (3) ils protesterent en même temps qu'ils n'avoient d'autre dessein que de mettre cette ville en séquestre, jusqu'à ce que le différend des deux Princes possesseurs fût terminé; mais leur démarche indigna toute l'Allemagne. Le Marquis Spinola, (4) en qualité de commissaire de l'Empire, s'avança à la tête de trente mille hommes vers Aix-la-Chapelle, qui étoit sous la protection de l'Electeur de Brandebourg; la tranchée étoit à peine ouverte, que la ville capitula. Les Catholiques furent rétablis dans le Sénat, dont les Protestants les avoient chassés: cette conquête fut suivie de celles de Duren & de plusieurs autres places, qui ouvrirent leurs portes au Général Espagnol: le Duc de Neubourg, après s'être emparé de plusieurs places, du Comté de Berg, joignit le Marquis Spinola près de Cologne. Les Alliés détruisirent le peu de fortifications qui restoient à Mulheim & dirigerent leur marche vers Wesel: cette place intéressoit la République des Provinces-unies pour couvrir ses villes au-delà du Rhin & de l'Issel: le Prince Maurice, qui s'étoit avancé au secours des assiégés, ne put empêcher cependant la ville de capituler; mais la prise d'Emmerick l'en consola. (5)

Acommodement entre le Duc de Neubourg & l'Electeur de Brandebourg.

Les deux Princes possesseurs commençoient à s'appercevoir des suites funestes que pouvoit avoir leur mésintelligence; les Espagnols & les Hollandois agissoient en maîtres dans les villes, dont ils s'étoient emparés; on saisit cette circonstance pour engager les deux prétendans à accepter la médiation des Rois de France, de Dannemarck, & d'Angleterre, & à envoyer des députés à Santhen, lieu indiqué pour les conférences. On arrêta dans cette assemblée, qu'en attendant que les droits des deux Princes fussent fixés d'une maniere irrévocable, on n'admettroit aucunes troupes dans les places des deux Duchés, que du consentement mutuel des deux Princes; que l'Electeur de Brandebourg auroit l'administration exclusive du Duché de Cleves, du Comté de la Marck, & de celui de Ravensberg; que le Duc de Neubourg jouiroit au même titre, des Duchés de Juliers & de Berg; que l'Electeur & le Duc nommeroient alternativement aux bénéfices & aux offices de judicature; qu'enfin les troupes étrangeres évacueroient les places, dont elles s'étoient emparées: cet article étoit le plus difficile à faire exécuter; les Hollandois & les Espagnols différerent sous di-

(1) Mercur. *Gallo-Belgic.* T. 10. Lib. 3. (2) Capson *de Pacto confrat. Saxon.* C. 1. *Sect.* 14. (3) Mercur. *Gallo-Belg.* T. 10. Lib. 3. (4) Piacesius. p. 288. (5) Mercur. *François à l'an* 1614. p. 527.

vers prétextes de retirer leurs garnisons, & les Princes possesseurs en voyant leurs forteresses au pouvoir de leurs auxiliaires, eurent lieu de réfléchir sur le danger que court un Prince foible, qui commet le soin de sa vengeance à un protecteur puissant.

Hist. d'Allemagne, 1558-1648.

Suite de la guerre de Hongrie.

Les Turcs faisoient de nouveaux progrès en Hongrie; Battori fut mis en fuite par le Pacha Ogli & se retira sous le canon de Waradin: la plus grande partie de son armée l'abandonna: ce Prince infortuné n'ayant ni le courage de survivre à sa disgrace, ni celui de se donner la mort, obtint de la pitié d'un de ses soldats ce triste & dernier service. Betlem-Gabor fut proclamé par les Turcs Waivode de Transilvanie. Les Gouverneurs de Lippa & de plusieurs autres villes apporterent leurs clefs, aux pieds de ce nouveau Souverain. Tandis que les armes du Sultan triomphoient sur les bords du Danube, les Perses, les Arabes & les Cosaques se jetterent à la fois sur les terres de l'Empire Ottoman: le Sultan, qui avoit besoin de toutes ses forces, pour résister à tant d'ennemis, fut le premier à faire des propositions de paix à l'Empereur: elle fut aussi avantageuse aux Impériaux que la guerre leur avoit été fatale; Kanisca, Agria, Albe Royale, Pest & Bude rentrerent sous la domination de la maison d'Autriche.

1615.

Les Turcs concluent un traité de paix avec l'Empereur.

Henri Jules de Brunswick étoit mort avant d'avoir pu forcer les habitants de Brunswick à recevoir ses loix; Frédéric Ulric, son fils, succéda (1) à ses états, sans succéder à sa haine: il fit faire des propositions avantageuses aux révoltés; mais ces fiers Républicains, dont l'alliance qu'ils venoient de conclure avec les villes Anséatiques redoubloit l'arrogance, rejetterent les offres de leur nouveau Souverain avec hauteur, & affecterent autant de mépris pour le fils qu'ils avoient montré d'animosité contre le pere: le jeune Duc irrité fit avancer une puissante armée contre eux: les assiégés se défendirent avec ce courage que donne la liberté, à des hommes, qui ne la doivent qu'à eux mêmes. Chaque jour étoit marqué par des sorties vigoureuses, où ils avoient l'avantage. Christiern IV, Roi de Dannemarck, vint au secours du Duc son neveu; il fit des propositions de paix & on y répondit par des décharges d'artillerie. Cependant l'hiver approchoit: le siége traînoit en longueur; douze mille soldats du Duc étoient péris sous les murs de Brunswick; les maladies commençoient à faire des ravages horribles dans l'armée: le Duc n'avoit plus qu'à choisir entre une retraite honteuse, & la destruction entiere des restes de son armée. Le Landgrave de Hesse offrit sa médiation: la réputation de justice & d'intégrité de ce Prince engagea les assiégés à le choisir pour arbitre de leur différend: la paix fut conclue au monastere de Steterbourg, à des conditions également satisfaisantes & pour le Duc de Brunswick & pour ses sujets. (2)

Frédéric-Ulric de Brunswick forme le siege de Brunswick.

Traité de paix entre le Duc de Brunswick & les habitans de cette ville.

1616-1617.

Cependant Mathias songeoit à se donner un successeur, ce Prince, ainsi que ses freres Maximilien & Albert, n'ayant point d'enfans; Philippe III avoit des prétentions sur la succession, mais il s'en désista en faveur de l'Archiduc Ferdinand, de la branche de Stirie, fils de l'Archiduc Charles

(1) Meteranus Lib. 32. p. 155. Schadæus p. 320. (2) Meyeri Londorp. *Suppl.* T. 2. p. 21. Schadæus P. 4.

Sect. XII. Hist. d'Allemagne, 1558-1643.

& petit-fils de l'Empereur Ferdinand I. Ce Prince, par la haine qu'il avoit jurée aux Proteſtants, par ſon talent pour diſſimuler ſes véritables ſentimens, en couvrant ſes projets d'ambition & de vengeance, du voile de la modération & de l'amitié, enfin par ſes maximes ſur la religion des ſermens, montroit déjà qu'il étoit du même ſang que Charles V: ces qualités, qu'on a malheureuſement cru longtemps néceſſaires aux grands Rois, avoient mérité à Ferdinand de la part du Roi d'Eſpagne, des ſentimens d'eſtime que les Rois ne devroient accorder qu'à la vertu. Mathias préſenta l'Archiduc aux Etats de Bohême, il leur dit (1), que ſe trouvant ſans enfans il avoit cru devoir adopter l'Archiduc Ferdinand pour ſon fils & qu'il ne croyoit pas pouvoir mieux reconnoître le zele qu'ils lui avoient toujours témoigné, qu'en les exhortant à le couronner, & à lui aſſurer la ſucceſſion éventuelle de Bohême: les Catholiques répondirent à ce diſcours par des cris de joie; mais les Proteſtants exigerent que l'Archiduc confirmât les privileges qui leur avoient été accordés par Rodolphe II en 1609: le nouveau Roi jura aux pieds des autels & à la face de la nation, de ne jamais les troubler dans le libre exercice de leur religion; quand au ſortir de cette cérémonie ſainte, & tandis que les Proteſtants font retentir l'air de cris de *Vive Ferdinand*, *le protecteur*, *le reſtaurateur de nos privilèges*, ce Prince ſe renferme dans ſon oratoire, & là, proſterné aux pieds d'un Jéſuite, révoque le ſerment ſolemnel qu'il vient de faire, & jure à ces mêmes Proteſtants une haine implacable. Il fut couronné le 29 Juin de l'année 1617.

Mathias fait couronner l'Archiduc Ferdinand Roi de Bohême.

Une funeſte expérience apprit bientôt aux Proteſtants le peu de confiance qu'ils devoient avoir aux promeſſes de leur nouveau Souverain; ils avoient (2) bâti deux temples ſur les terres de l'Archevêque de Prague & de l'Abbé de Brunau; les Catholiques les firent détruire & la cour de Vienne approuva leur conduite: les Proteſtants furent conſternés, mais leur abattement ſe tournant tout-à-coup en rage, ils s'aſſemblent dans la place publique de Prague & jurent de mourir plutôt que de ſouffrir qu'on porte la moindre atteinte à leurs privileges. Le Comte de *Thurn* ou de la Tour ſe met à leur tête; ils ſe rendent au château, pénétrent dans la ſalle où le Conſeil étoit aſſemblé (3), & dans les premiers mouvements de leur fureur irritée par la réponſe hautaine de deux de ſes membres, ils les précipitent par les fenêtres: c'étoient les Barons de Slabata & de Martinitz; Fabricius, Secrétaire du Conſeil eut le même ſort: la chûte ne fut cependant funeſte à aucun, & Fabricius, dont un pareil ſaut n'avoit point déconcerté la gravité, conſerva aſſez de ſang froid pour faire des excuſes au Baron de Slabata, ſur lequel il étoit tombé. Après une telle action il n'étoit plus poſſible de reculer: les révoltés s'aſſurent du château & des forteresses de Prague, reçoivent le ſerment de la garniſon, nomment trente directeurs pour adminiſtrer les affaires du Royaume, & banniſſent de la ville les Jéſuites, & tous les citoyens ſoupçonnés d'attachement pour l'Empereur. Telle fut l'origine de cette guerre déſaſtreuſe, qui déchira l'Em-

1618.

Révolte des Proteſtants de Bohême.

Les révoltés s'emparent de Prague.

(1) Khevenhuller T. 8. p. 375. Mercur. *Gallo-Belgic.* T. 7. p. 885.
(2) Maſenius *Ann. Trevir.* L. 23. p. 460. (3) Struvius *Per.* 10. *Sect.* 8. p. 1050. Papus *Epitome rer. Germ.* p. 8.

pire pendant trente ans: des millions d'hommes périrent, parce qu'un moine avoit persuadé à un Prince superstitieux que c'étoit une action méritoire aux yeux de Dieu de violer ses serments. *Hist.* d'Allemagne, 1558-1648.

Ferdinand, élevé dans les principes de la politique Espagnole, eut voulu qu'on envoyât une armée contre les rebelles; mais le Cardinal Kléfel, Evêque de Vienne & premier-Ministre de l'Empereur, à qui une longue expérience avoit appris à se défier des événements & à ne pas risquer le sort d'un Etat, pour satisfaire un mouvement de vengeance, conseilla à Mathias de n'employer la force qu'à la derniere extrêmité. Une haine secrette divisoit le premier-Ministre & Ferdinand. Kléfel s'étoit opposé au dessein que l'Empereur avoit formé de lui céder la Bohême sans aucune restriction: il l'avoit engagé à ne renoncer (1) qu'au titre de Roi & à s'en réserver toute l'autorité. Les mêmes précautions furent observées par Mathias, lorsqu'il fit couronner Ferdinand Roi de Hongrie à Presbourg, le 1 Juillet 1618. Dès lors Ferdinand se livra tout entier à son ressentiment: il eut été difficile d'engager Mathias à éloigner son Ministre; l'Archiduc eut recours à des moyens plus courts pour assouvir sa vengeance: il fit arrêter le Cardinal, au milieu de Vienne, & le fit conduire secrettement dans une forteresse du Tirol, où il resta jusqu'en 1623. L'Empereur fut frappé d'étonnement à la nouvelle de l'enlévement de son Ministre; & le chagrin qu'il en conçut, joint aux nouvelles qu'il recevoit de Bohême, le firent tomber dans une langueur secrette, qui le conduisit au tombeau.

L'Archiduc Ferdinand est couronné Roi de Hongrie.

Le Cardinal Kléfel est enlevé par ordre de Ferdinand.

Les Protestants, commandés par le Comte de la Tour, s'étoient emparés de Krumlaw & bloquoient Budweiss: ce n'étoit plus une confédération de quelques rebelles rassemblés à la hâte, c'étoit une ligue composée de presque tous les Etats Protestants de l'Allemagne; les Etats de Brunswick, de Hollande, de Silésie & de la haute Autriche s'étoient déclarés en faveur des mécontens. Les Généraux que l'Empereur envoya contre eux furent repoussés, & les Bohémiens porterent le ravage jusqu'aux fauxbourgs de Vienne.

Telle étoit la triste situation de l'Empereur, lorsqu'il mourut à Vienne le 10 Mars 1619. Ce Prince démentit les grandes espérances qu'il avoit données avant de parvenir à l'Empire; il fut bon citoyen, bon ami, bon général, mais trop foible Empereur; il fut révéré des étrangers, mais il ne sçut point se faire respecter de ses sujets & de sa famille: l'humeur altiere de Ferdinand lui causa les mêmes chagrins, que lui-même avoit autrefois fait éprouver à Rodolphe II. Il disoit en mourant à l'Archiduc: *faites goûter à vos sujets le bonheur de votre gouvernement & tâchez de leur rendre votre domination insensible.* L'Impératrice l'avoit précédé dans la tombe: elle étoit morte le 14 Décembre de l'année précédente (2). Mathias n'eut point d'enfans de cette Princesse, & ne laissa qu'un fils naturel, nommé Mathias d'Autriche.

1619. *Mort de l'Empereur Mathias.*

La mort de Mathias redoubla l'arrogance des mécontens; ce fut envain que Ferdinand leur fit offrir de confirmer tous les privileges (3) qui leur avoient été accordés par les Rois ses prédécesseurs; ils ne répondirent aux

Ferdinand fait faire aux rebelles des propositions de paix, qui sont rejetées.

(1) Struvius *Per.* 10. *Sect.* 8. p. 2054. Khevenhuller T. 9. p. 21.
(2) Struvius *Per.* 10. *Sect.* 8. p. 2055. (3) Khevenhuller T. 9.

Sect. XII. *Hist.* d'Allemagne, 1558-1648.

Le Comte de la Tour assiége Vienne. *Défaite du Comte de Mansfeld.* *La Tour reprend le chemin de Bohême.*

propoſitions de paix que par des cris de guerre : en même temps les Etats de la haute Autriche, de la Moravie, de la Siléſie & de la Luſace refuſerent de prêter à l'Archiduc ferment de fidélité, & le Comte de la Tour vint camper ſous les murs de Vienne. Dans la conſternation, où ſon arrivée imprévue avoit jetté la capitale de l'Autriche, il lui eut été aiſé de s'en emparer ; mais il perdit un temps précieux, à prendre des meſures pour aſſurer le ſuccès de ſon entrepriſe. Tandis qu'il s'occupoit à régler le plan de légiſlation qu'il devoit donner à la République qui alloit s'élever ſur les ruines de la maiſon d'Autriche, la nouvelle de la défaite du Comte de Mansfeld près de Budweiſs vint déconcerter ſes projets de grandeur ; il fut forcé de regagner la Bohême, pour s'oppoſer aux progrès du Comte de Bucquoy, qui ſe préparoit à pourſuivre juſqu'à Prague les débris de l'armée des rebelles.

Diete de Francfort. Les Etats de Bohême prétendent exercer le droit de ſuffrage attaché à cet Electorat, à l'excluſion de Ferdinand.

Cependant la Diete Electorale étoit aſſemblée à Francfort, pour élire un Empereur ; lorſque les Electeurs parurent diſpoſés à donner leur ſuffrage à Ferdinand, on lui diſputoit le droit d'être admis parmi les membres du College Electoral ; les Ambaſſadeurs des Etats de Bohême avoient repréſenté à l'aſſemblée, que Ferdinand ne s'étant point mis en poſſeſſion du trône de Bohême ne pouvoit exercer la voix Electorale de ce Royaume, & que ſi l'adoption de Mathias, & l'hommage involontaire qu'ils avoient été forcés de lui rendre, lui donnoient quelque droit à leur couronne, il en étoit déchu par l'atteinte qu'il avoit porté à leurs privileges ; ils ſoutenoient que le trône étant vacant, c'étoit aux ſeuls repréſentants des Etats à exercer le droit de ſuffrage attaché à la Bohême. La prétention des Etats fut fortement appuyée par Frédéric V, Electeur Palatin, ennemi ſecret de Ferdinand ; cependant, malgré les efforts de cet Electeur & les proteſtations des Ambaſſadeurs, le College Electoral reconnut l'Archiduc pour légitime Roi-Electeur de Bohême. L'Electeur Palatin ne ſe rebuta point par ce mauvais ſuccès, il propoſa à ſes collégues d'élire le Duc Maximilien de Baviere ; ce Prince avoit un puiſſant parti, & ſi la Cour de France lui eut accordé ſon appui, la couronne Impériale eut peut-être échappé pour jamais à la maiſon d'Autriche ; mais Richelieu ne regnoit pas encore, ſous le nom de Louis XIII, & le Connétable de Luynes dévoué, pour ne pas dire vendu, à la faction Eſpagnole, fut le premier à engager l'Electeur à ſe déſiſter de ſes prétentions : ainſi l'élection de Ferdinand ne ſouffrit plus d'obſtacles (1) ; il fut proclamé Empereur le 28 Août, & ſacré le 10 Septembre ſuivant par l'Archevêque de Mayence.

Le Duc de Baviere refuſe la couronne Impériale.

Les Conféderés dépoſent Ferdinand & proclament l'Electeur Palatin.

Mais, tandis que Ferdinand acquéroit un Empire, il perdoit un Royaume : les Etats de Bohême, de Moravie & de Siléſie, convoqués à Prague, le dépoſerent ſolemnellement le 27 Août. L'aſſemblée s'occupa enſuite de l'élection d'un nouveau Roi. Tous les ſuffrages ſe réunirent en faveur de l'Electeur Palatin : mais ce Prince parut d'abord moins flatté du nouveau rang qu'on lui deſtinoit, qu'effrayé par les dangers auxquels il alloit s'expoſer : le Roi d'Angleterre, beau-pere de Electeur, étoit d'avis qu'il congédiât les députés de la confédération : les Electeurs de Brande-

(1) Khevenhuller T. 9. p. 416. Mercur. *Gallo-Belgic.* p. 140.

bourg & de Saxe l'y exhortoient; la Princeſſe ſa mere l'en conjuroit: mais l'Electrice Eliſabeth d'Angleterre, le Maréchal de Bouillon & le fameux Abraham Scultetus, ſçurent faſciner les yeux de Frédéric, & lui dérober la profondeur de l'abîme où il alloit ſe précipiter. Le Prince donna une audience publique aux députés, & reçut leur hommage; on remarqua qu'en ſignant le Diplôme de ſon élection il ne put retenir ſes larmes; préſage ſiniſtre des malheurs qui devoient ſuivre cette démarche imprudente. L'Electeur fut couronné à Prague (1) le 4 Novembre, par l'Adminiſtrateur des Huſſites, au défaut de l'Archevêque, qui s'étoit retiré à Budweiſs au commencement des troubles. Le nouveau Roi ſe hâta de faire alliance avec le Waivode Betlem Gabor, qui, maître de Presbourg & de preſque toute la haute Hongrie, avoit reçu l'hommage d'une partie de la nobleſſe de cette contrée. Bientôt on vit entrer dans l'Autriche le Waivode à la tête d'une armée de Tranſilvains & de Bohémiens: on portoit devant lui un étendard, ſur lequel on voyoit deux chevaliers qui ſe donnoient la main; au deſſous on liſoit cette deviſe: *Confederatio & Concordia.* Le Comte de la Tour commandoit les *Evangéliques*: le Comte de Bucquoy avoit le commandement de l'armée Impériale; il avoit fait élever à une lieue du pont de Vienne des retranchements, dont l'étendue & la hauteur raſſuroient les habitants de la capitale; en effet, quoiqu'attaqués avec beaucoup d'ardeur, ils furent défendus avec tant de fermeté, que la Tour donna le ſignal de la retraite. Le Waivode Gabor reprit la route de Hongrie & s'enferma dans Presbourg.

Hiſt. d'Allemagne, 1558-1648.

L'Electeur Palatin accepte la couronne contre l'avis du Roi d'Angleterre, ſon beau-pere.

Le nouveau Roi fait alliance avec Betlem Gabor.

Les conféderés font une tentative ſur Vienne & ſont obligés de ſe retirer.

Une révolution ſubite en Siléſie y mit le gouvernement dans les mains des *Evangéliques* & briſa le joug Autrichien: tout étoit en combuſtion dans l'Allemagne; les Proteſtants s'aſſemblérent à Nuremberg, les Catholiques à Wurtzbourg, & chaque parti prit des meſures pour accabler l'autre. Le Marquis de Brandebourg-Anſpach, Betlem Gabor, le Prince d'Anhalt, & le Duc de Saxe-Weimar, ſecondoient l'Electeur Palatin, les uns en lui envoyant des troupes, les autres en faiſant faire des diverſions utiles à ſa ſûreté. Cependant ce Prince ne reçut aucun ſecours (2) de l'Angleterre, dont il devoit le plus en attendre; Jacques I, ſon beau-pere, qui lui avoit conſeillé de refuſer la couronne de Bohême, ne l'aidoit point à la conſerver: „ eſt-il juſte, diſoit ce Prince, que pour favoriſer la folle ambition de mon gendre, je faſſe la guerre à la maiſon d'Autriche qui „ ne m'a fait aucun mal? " Les Princes Catholiques écrivirent à l'Electeur, pour l'engager, tandis qu'il en étoit temps encore, à abandonner une entrepriſe qui ſeroit néceſſairement la cauſe de ſa ruine, & des plus grands maux dans l'Empire: l'Empereur le ſomma de quitter & les armes & la couronne: on répondit que cette couronne étoit élective, que les Etats de Bohême pouvoient ſeuls juger de la validité de l'élection. En même temps ces Etats voulurent engager l'Electeur de Saxe à garder la neutralité; mais le voyant réſolu à ſe liguer avec Ferdinand, ils eſſayerent de ſoulever les Saxons contre lui: ils ne réuſſirent qu'à irriter ce Prince, & à lui inſpirer des projets de conquête; en effet il ſe rendit maître de pluſieurs villes de

1620.

L'Empereur ſomme l'Electeur Palatin de quitter la couronne qu'il avoit uſurpée.

(1) Londorp T. 1. L. 4. c. 91. Khevenhuller T. 9. p. 627.
(2) Wilſon *Hiſt. Brit.*

SECT. XII. *Hist.* d'Allemagne, 1558-1648.

Luface, & la Bohême trembla pour fes frontieres: les habitants de cette contrée, féduits par les riches promeffes de leur nouveau Souverain, avoient cru que tous les tréfors de l'Angleterre alloient leur être prodigués; mais, lorfqu'ils virent Frédéric, abandonné par fon beau-pere, indigent fur le trône, leur demander à eux-mêmes l'argent qu'ils attendoient de lui, ils murmurerent; la plupart quitterent fes drapeaux: les villes qui l'avoient reçu avec enthoufiafme ne le revirent qu'avec crainte; l'armée Impériale trouva des conquêtes faciles. Frédéric ofa tenter le fort des combats, perfuadé qu'une victoire fuffiroit pour lui ramener les efprits aliénés (1); ce fut à la vue de Prague, que fe donna la bataille qui décida du fort de la Bohême. Frédéric fut vaincu, & s'enfuit en Siléfie; les vainqueurs entrerent dans la capitale, & chargerent de fers les chefs de la faction Palatine. Ferdinand mit alors au ban de l'Empire & l'Electeur & fes alliés; les Etats de Siléfie fe hâterent de prévenir par leur foumiffion la vengeance du Monarque Autrichien. Jacques voulut envain commencer un accommodement: Ferdinand méprifa un Prince qui avoit fi lâchement abandonné fon gendre; &, quant à Frédéric, il ne crut point qu'il fut de la dignité de l'Empire de traiter avec un ennemi, dont le fort des armes avoit fait un coupable. Le Roi de Dannemarck offrit fa médiation; elle fut reçue avec plus d'égards, mais fans fruit: on exigeoit qu'après avoir renoncé à la couronne de Bohême, l'Electeur cédât le haut Palatinat au Duc de Baviere: cette condition parut trop dure; mais le Duc, aidé par les Efpagnols, conquit ce qu'on ne vouloit pas lui abandonner. Mansfeld le força bientôt à la retraite, & conferva les Etats de l'Electeur, tandis que ce Prince, forti de la Siléfie, fe retiroit en Hollande; où un ennemi de l'Efpagne & de la maifon d'Autriche étoit fûr de recevoir un accueil favorable. Les Rois de Dannemarck & d'Angleterre firent de nouveaux efforts pour fléchir l'Empereur; mais, à toutes leurs propofitions, Ferdinand ne répondit, qu'en rappellant toute la conduite de l'Electeur, fes intrigues, fes vues ambitieufes, fes démarches turbulentes. Celui-ci, du fonds de la Hollande, nommoit un Commiffaire Général dans les Etats qu'il avoit perdus; c'étoit le Duc de Jægerndorf: cet officier, plus habile ou plus heureux que fon maître, prit Tropaw, Neiffe, Glatz, les terres de Schmirfitzky en Bohême, Coftolitz, &c. leva de fortes contributions dans d'autres villes, & ravagea ce qu'il ne put ou conquérir, ou conferver: mais ces fuccès n'empêcherent pas les principales têtes du parti de Frédéric de tomber fous le fer d'un bourreau.

L'Electeur Palatin eft vaincu & mis au ban de l'Empire. 1621.

Plufieurs Princes offrent inutilement leur médiation.

L'Electeur Palatin fe retire en Hollande.

Cette févérité, loin d'abattre entiérement le parti de Frédéric, fit un effet tout contraire; l'indignation que cauferent les fupplices, augmenta l'intérêt qu'infpiroient fes malheurs. Chriftiern de Brunswick, & le Prince de Bade-Dourlac s'unirent pour défendre le Palatinat; le Landgrave de Heffe Caffel embraffa auffi fa caufe, moins par amitié pour lui que par haine contre le Landgrave de Darmftadt qui fervoit la maifon d'Autriche (2). Chriftiern fut vaincu, fe retira dans la Weftphalie, & y commit des ravages cruels qui ne réparoient point fa défaite. Mansfeld, plus

Chriftiern de Brunswick ravage la Weftphalie. 1622.

(1) Struv. (2) Merc. *Gallo-Belg.* Carafa.

Hist. d'Allemagne, 1558-1648.

plus guerrier, moins brigand, s'emparoit de l'abbaye de St. Maur, d'Haguenau, de Saverne, & d'une partie de l'Alsace; tandis que la cour de Vienne se livroit à la joie & célébroit par des fêtes pompeuses le mariage de Ferdinand avec Eléonore de Gonzague, sœur de Ferdinand Duc de Mantoue, le Comte poursuivoit ses conquêtes, forçoit le Général Tilly à lever le siege de Dilsberg, l'attiroit dans une embuscade, tailloit son armée en pieces, se rendoit maître de Ladenbourg, délivroit Haguenau assiégé par l'Archiduc Léopold, ravageoit les états du Landgrave de Darmstadt, & le faisoit prisonnier. Le Duc de Brunswick qui n'étoit que féroce, continuoit ses ravages dans la Westphalie. Mais Tilly, Gonzales & Anholt, marcherent à sa rencontre, & le forcerent à prendre la fuite, abandonnant son artillerie, ses drapeaux, & tout son bagage. Cependant on pressoit l'Empereur de rendre le calme à l'Allemagne, & de traiter avec l'Electeur: „ eh! répondit Ferdinand, puis-je faire grace à „ un Prince qui, chaque jour, aggrave & multiplie ses crimes! qui fait „ ravager les plus belles provinces par ses généraux? Quand il n'aura plus „ à sa solde les proscrits, qui mettent tout à feu & à sang, alors je pour„ rai écouter ma clémence". On crut, que, par ces proscrits, il désignoit le Duc de Brunswick & le Comte de Mansfeld: l'Electeur qui désiroit la paix les congédia tous deux; alors le Comte de Tilly, & l'Archiduc Léopold, firent sans obstacles les progrès les plus rapides. En Bohême les armes Impériales prospéroient avec la même facilité: un nouvel édit menaça les rebelles du dernier suplice, chassa de Prague les Ministres Luthériens, & étouffa les dernieres semences de la révolte. Frédéric sentit alors quelle faute il avoit faite, en congédiant ce Mansfeld que toutes les Puissances se disputoient, & qui connoissant le peu de confiance qu'on doit avoir dans l'amitié des Princes, ne sçavoit encore auquel il s'attacheroit, mais paroissoit résolu de ne jamais retourner près de l'ingrat qui l'avoit sacrifié à une vaine espérance de paix (1).

L'Empereur épouse Eléonore de Gonzague.

Succès du Comte de Mansfeld.

L'Electeur sur une fausse lueur d'accommodement congédie Brunswick & Mansfeld.

1623.

On commençoit à croire que l'espérance de cette paix pourroit se réaliser: l'Empereur avoit indiqué une Diete à Ratisbonne: quelques esprits étoient favorablement disposés pour l'Electeur Palatin: il offroit de renoncer à la Bohême & à toutes les provinces incorporées, pourvu qu'on lui laissât ses états, tels qu'il les possédoit avant la guerre: mais l'Empereur, loin de consentir à les lui rendre, demanda qu'on donnât au Duc de Baviere l'investiture des états de ce rebelle; il le peignit comme le fléau de l'Empire, comme un homme incapable de repentir, & tramant des complots dans les tenebres au moment même où on lui accorderoit le pardon de ceux qu'il avoit déja fait éclatter. Cette proposition fut vivement débattue; les Catholiques penchérent pour la sévérité, les Evangéliques pour la clémence: Ferdinand fit triompher le parti des premiers, & le Duc Maximilien de Baviere fut déclaré Electeur & Archipanetier de l'Empire (2) à la place de Frédéric Comte Palatin. La Diete se sépara ensuite: on ne devoit pas croire que Frédéric se verroit tranquillement dépouiller de sa dignité; avant de reprendre les armes, il

La Diete de Ratisbonne donne les états de l'Electeur Palatin au Duc de Baviere.

(1) Khevenhuller T. 9. *Theat. Europ.* T. 1. (2) Merc. *Gall. Belg.*

SECT. XII. *Hist. d'Allemagne, 1558-1648.*

1624.

tenta la voie des négociations, & fit intervenir la médiation de l'Angleterre. Ferdinand déclara que son intention n'étoit pas de rendre au Palatin ses états & son rang, mais qu'il restitueroit les domaines à son fils aîné, & que Frédéric en feroit Administrateur; qu'après la mort du Duc de Baviere, on rétabliroit le Palatin dans sa dignité d'Electeur: la cour de Londres qui penchoit toujours pour la paix, pressa Frédéric d'accepter ces propositions; il les crut illusoires, & les rejetta: ainsi les choses resterent dans la même situation. On craignoit toujours de voir la guerre se rallumer; les habitants du Duché de Cleves & des environs ressentoient les mêmes allarmes; l'Electeur de Brandebourg & le Duc de Neubourg n'avoient pas encore partagé cette succession: enfin, par une transaction, ils convinrent, que le Duché de Cleves, les Comtés de la Marck, de Ravensperg & de Ravenstein demeureroient à l'Electeur de Brandebourg & que le Duc de Neubourg auroit en partage les Duchés de Berg & de Juliers. Ils s'engageoient à défendre réciproquement leurs états. L'Empire ne voyoit pas, sans inquiétude, ces ligues partielles qui nuisoient à la Ligue générale du corps Germanique & l'atténuoient par dégrés: l'année précédente le Roi de Dannemarck, l'Electeur de Brandebourg, les Ducs de Brunswick, de Holstein & de Mecklenbourg, les villes Anséatiques de Brême, de Hambourg, de Lubec, & de Lunebourg en avoient formé une pour la défense de la Basse Saxe.

L'Electeur de Brandebourg & le Duc de Neubourg, partagent les Duchés de Cleves & de Juliers.

La Cour de Vienne conclut un traité de paix avec Betlem Gabor.

En Hongrie Gabor avoit été vaincu par les Impériaux; peu d'années auparavant il s'étoit fait proclamer Roi par les Etats; il fut contraint de renoncer à ce titre, & de se reconnoître vassal de Ferdinand: mais on lui donna pour indemnité de vastes & riches Seigneuries. Cette libéralité fit murmurer tout l'Empire: „ quoi, disoit-on, c'est ainsi qu'on traite un „ étranger, tandis qu'on dépouille sans pitié un Electeur"? Le Palatin trouva enfin des amis, qui crurent qu'il n'avoit pas moins de droits que le Waivode sur la clémence de l'Empereur; l'Angleterre & le Dannemarck se liguerent en sa faveur: Mansfeld, oublia son ressentiment, & promit de le servir: enfin les Etats de Basse Saxe se déclarerent pour lui, & conferent au Roi de Dannemarck le commandement de leurs troupes, qui ne sembloient levées que pour la défense du pays (1). Pendant que les confédérés rassembloient leurs forces près de Brême, sous les ordres du Monarque Danois, le Comte de Tilly s'avança le long du Weser, & vint investir Nienbourg, ville commerçante, où les provisions de bouche affluoient de toutes parts; mais l'abondance regnoit dans la ville, & la disette se faisoit sentir dans le camp; il fallut abandonner cette entreprise & remonter les bords du Weser, pour trouver des subsistances. Sur ces entrefaites Jacques I mourut; Prince médiocre dans ses vertus, dans ses vices, dans ses talents, ami constant, mais foible, aussi mauvais négociateur, que mauvais guerrier; le Comte Palatin ne perdoit rien en perdant son beau-pere: le Roi de Dannemarck lui restoit: ce Prince avoit dans le caractere tout ce qui forme le guerrier, un desir insatiable de gloire, une activité tempérée par la patience, une intrépidité à l'épreuve des plus grands périls, des

1625-1627.

Le Roi de Dannemarck, embrasse la défense de l'Electeur Palatin.

Mort de Jacques I.

(1) Londorp T. 3.

mœurs frugales; mais, manquant de lumieres & d'expérience (1), il fut vaincu par le Comte de Tilly, laissant plus de cinq mille hommes sur le champ de bataille. Le Comte de Tilly avoit un sang froid, qui le rendoit terrible même dans la déroute, & qui, dans la victoire, lui en laissoit saisir tous les avantages. Le Comte Palatin venoit de perdre un ami qui lui étoit plus utile encore que Tilly n'étoit ennemi dangereux: c'étoit le Comte de Mansfeld qu'une phtisie enleva à l'age de quarante ans; avant d'expirer il se fit revêtir de ses habits militaires, passa ses troupes en revue & les exhorta à mourir pour la défense de la liberté & des privileges de l'Empire. Sa mort fut l'époque de tous les malheurs des alliés: chaque jour étoit marqué par quelques échecs, convois enlevés, postes forcés, villes surprises, tout prospéroit aux Impériaux.

Mort de Mansfeld.

Le Roi de Dannemarck, après avoir fait de vains efforts pour résister au Comte de Tilly rentra dans ses états: il n'avoit sous ses ordres que de nouvelles levées, qui n'avoient connu la guerre que par leurs défaites. Sa retraite consterna les confédérés; & causa parmi eux des défections funestes au parti du Comte Palatin: les Etats du Duché de Brunswick implorerent la clémence de Ferdinand: le Marquis de Bade-Dourlach suivit cet exemple, & l'Electeur de Brandebourg ordonna à ses sujets enrollés sous les enseignes Danoises de les quitter sous peine de confiscation de leurs biens. Le Comte Palatin abandonné par une partie de ses alliés, voyant les autres, ou vaincus, ou chancellans, demanda la paix; mais il vouloit jouir alternativement avec le Duc de Baviere de la dignité Electorale, & cette condition fut rejettée. Les succès du Comte de Tilly, la mort de Mansfeld, la fuite des Danois avoient enflé l'orgueil de Ferdinand, qui ne dissimula plus ses projets ambitieux: il aspiroit au despotisme, & ne s'en cacha plus; il laissa voir ouvertement le dessein de rendre la couronne Impériale héréditaire dans la maison d'Autriche: il vouloit que tout l'Empire n'eût d'autre Religion que la sienne, d'autre loi que sa volonté, & que les Electeurs ne fussent plus que des courtisans occupés à briguer un sourire de leur maître. Ses troupes vivoient à discrétion & sans choix dans tous les états; il distribuoit les bénéfices ecclésiastiques aux cadets de sa famille, & ayant déjà placé la couronne de Hongrie sur la tête de Ferdinand Ernest son fils; il donna encore celle de Bohême à cet Archiduc.

L'Empereur rejette les nouvelles propositions que l'Electeur Palatin lui fait faire. 1628.

L'Empereur fait couronner Roi de Hongrie & de Bohême, l'Archiduc Ferdinand.

Cependant le Roi de Dannemarck, après avoir rassemblé de nouvelles forces, rentra en Allemagne où il fit quelques conquêtes & qui lui furent bientôt enlevées par les Impériaux. Enfin on parla sérieusement de paix; & le congrès fut indiqué à Lubec: les Ministres Danois demandoient la restitution des conquêtes faites sur eux, & des prisonniers; ils exigeoient que la Basse Saxe conservât la liberté de conscience, & les fils du Roi de Dannemarck (2), tout ce qui leur avoit été donné par élection dans l'Empire: les Ministres de l'Empereur exigeoient que le Roi de Dannemarck ne prît plus aucune part aux affaires d'Allemagne, qu'il renonçât aux Duchés de Holstein, de Schleswic, au pays de Dithmarsen & à toutes ses prétentions sur quelques Seigneuries dans la Basse Saxe & dans la Westphalie: qu'il cédât

(1) Struvius *Per.* 10. *Sect.* 9. (2) Puffendorf L. 1. §. 54.

Sect. XII. Hist. d'Allemagne, 1558-1648.

le Juthland à l'Electeur de Saxe, pour fureté de ce qui étoit dû à ce Prince; qu'il payât à Ferdinand & à fes alliés tous les frais de la guerre; qu'il fermât le paffage du Sund aux vaiffeaux des Puiffances ennemies de l'Empire & de la maifon d'Autriche; enfin qu'il n'augmentât point les droits de péage pour les vaiffeaux qui porteroient le pavillon Impérial. On fent bien que de pareilles conditions ne pouvoient être acceptées: après des difcuffions très vives, les Miniftres Impériaux fe rendirent moins difficiles & le traité fut conclu aux conditions fuivantes; que le Roi de Dannemarck ne prendroit part aux affaires d'Allemagne, que lorfque le Duché de Holftein y feroit intéreffé; que les Princes fes fils ne pofféderoient plus d'archevêchés, ni d'évêchés dans l'Empire; qu'il ne feroit tenu à aucune indemnité pour les frais de la guerre; que les conquêtes faites fur lui, feroient reftituées; qu'il céderoit aux Maifons de Schleswic & de Holftein Gottorp, l'ifle de Femeren, & la partie des ifles de Wardt & de Sulde qui leur appartenoit par droit d'hérédité. Après avoir empêché Chriftiern de fe mêler des affaires de l'Empire, l'Empereur voulut s'ingérer lui-même dans celles du Dannemarck, & empêcher le Roi de faire la guerre au Duc de Holftein qui avoit embraffé le parti de Ferdinand: le Monarque Danois fut contraint de facrifier fon reffentiment à la crainte que lui infpiroit un Prince, qui animé par le fuccès de cette premiere guerre ne demandoit pas mieux que d'en entreprendre une feconde.

1629. Traité de paix conclu entre la cour de Vienne & le Roi de Dannemarck.

1630. L'Empereur publie un édit, par lequel il oblige les Proteftants à reftituer tout ce qu'ils avoient ufurpé depuis le traité de Paffau.

Dès que Ferdinand ne vit plus les Proteftants appuyés par des Princes étrangers, il ne balança plus à leur porter les coups qu'il méditoit depuis longtemps. Par un édit, il les obligea de reftituer tous les biens & toutes les dignités eccléfiaftiques dont ils s'étoient emparés depuis le traité de Paffau: les Princes Luthériens s'oppoferent à l'exécution de cet édit, ils prétendoient qu'une pareille reftitution ne pouvoit être ordonnée que par une Diete générale: l'Empereur nomma des Commiffaires pour faire exécuter fes ordres, & leur donna une armée pour fe faire obéir; elle étoit commandée par le Général Walftein: les Princes Proteftants, renouerent leur confédération & ne montrant plus cette confiance hardie qui mettoit tous leurs deffeins à découvert, leur Ligue en fut plus dangereufe; elle négocia fecrettement avec Guftave Adolphe, ennemi déclaré de la maifon d'Autriche, & le plus habile guerrier de fon fiecle (1).

Diete de Ratisbonne. Les Proteftants demandent qu'on annulle l'Edit de reftitution.

Les Catholiques étoient dans une fécurité profonde. Dans la Diete de Ratisbonne, ils parlerent avec ce ton impérieux que donne la fupériorité des forces; les Proteftants demanderent que l'Empereur révoquât l'Edit de *reftitution;* l'affaire fut longtemps débattue; les Catholiques exigeoient que l'édit eût toute fa force: Ferdinand écoutoit les deux partis & ne vouloit pas rebuter les Luthériens avec trop de hauteur, parcequ'il avoit befoin de leurs fuffrages & qu'il vouloit faire élire fon fils Roi des Romains; il trouva beaucoup de réfiftance dans les deux factions; toutes deux fe réuniffoient dans leur haine contre le Général Walftein, & vouloient qu'il fût dépofé; ce fut dans ce moment que les Proteftants, pour intimider Ferdinand, laifferent appercevoir leur intelligence avec la Suede. Walftein qui

(1) Londorp T. 4. Khevenhuller T. 11.

ne connoissoit pas les talents de Gustave, ou qui avoit une trop haute idée des siens, dit à l'Empereur: „ Sire, faites approcher de la Diete une „ partie de vos troupes: que le reste dirige sa marche vers les états de „ ceux, qui s'opposent à vos volontés: alors vous les verrez soumis & „ tremblants devant vous; ils vous menacent du Roi de Suede! ils oublient que Walstein est encore dans l'Empire; si Gustave ose mettre le „ pied dans l'Allemagne, je vous réponds de l'en chasser avec des verges". Cette bravade ne fit pas l'effet que Walstein en avoit attendu; l'Empereur lui ôta le commandement de l'armée, & le remit dans les mains du Comte de Tilly, quoique le Duc de Baviere le demandât. Gustave fut moins lent à se déclarer que les Protestants: au milieu même de la Diete de Ratisbonne il fit paroître un manifeste où il exposoit les raisons de sa rupture. „ L'Empereur avoit intercepté des lettres, que le Prince Suédois écrivoit „ à Gabor & avoit maltraité son courier: il avoit secouru le Roi de Pologne contre la Suede: il avoit défendu aux Suédois de faire des levées „ dans l'Allemagne: les Ducs de Mecklenbourg, cousins-germains de Gustave, avoient été dépouillés de leur Principauté: Ferdinand avoit fait „ équiper une flotte pour enlever à la Suede l'empire de la Mer Baltique: „ plusieurs vaisseaux Suédois avoient été confisqués par son ordre & contre „ le droit des gens: il avoit refusé d'admettre les Ambassadeurs Suédois, „ lorsqu'à Lubec, on traitoit de la paix avec le Dannemarck: il avoit déclaré Gustave ennemi de l'Empire & avoit excité les Princes Catholi„ ques à lui refuser le titre de Roi:" telles étoient les causes de la guerre dont il apportoit le flambeau, du moins c'étoient les seules qu'il laissât paroître. Gustave avoit déjà rassemblé ses troupes; il étoit assuré de trouver de bons soldats, parce qu'il étoit lui-même le premier soldat de son armée; il ne manqua jamais d'habiles officiers, parceque ce n'étoit point à la cour, mais dans les camps, que se faisoient les promotions, que les grades militaires n'étoient point distribués par les femmes, & qu'ils étoient toujours le prix des services longs ou éclatants. Du premier pas il conquit une partie de la Poméranie; l'Angleterre lui envoya six régiments commandés par Hamilton, de sorte qu'il put garder ses conquêtes, sans affoiblir son armée (1).

Hist. d'Allemagne, 1558-1648.

Le Roi de Suede s'unit aux Protestants & déclare la guerre à l'Empereur.

Les Suédois s'emparent d'une partie de la Poméranie.

Ferdinand qui jusqu'alors avoit méprisé Gustave, apprit à le craindre; il lui écrivit pour l'engager à abandonner son entreprise. Gustave reçut la lettre, la lut, & dit en souriant: „ je ne puis écrire maintenant; je répon„ drai à l'Empereur, quand je serai guéri de la blessure que l'aigle m'a „ faite au bras". Tout conquérant est sûr de trouver des amis; & les Princes, que la raison d'état rend peu délicats sur le choix de leurs alliés, se rangent presque toujours du côté du plus fort. Louis XIII se ligua avec Gustave, à condition que ce Prince conserveroit la Religion Romaine dans les conquêtes où il la trouveroit établie: cet article offroit aux Princes Catholiques d'Allemagne un prétexte pour demeurer neutres; & ôtoit à l'Empereur les moyens de donner à cette guerre l'apparence d'une guerre de Religion, artifice qui avoit déjà réussi plus d'une fois à la maison d'Autri- 1631.

(1) Khevenhuller & Londorp *ubi supr.* Puffendorf L. 1. §. 58. & L. 2.

SECT. XII. *Hist.* d'Allemagne, 1558-1648.

Les Protestants s'assemblent à Leipsig.

che. Les Protestants assemblés à Leipsig n'avoient point encore pris les armes pour seconder celles de Gustave; puissants par leur union, puissants par le voisinage de l'armée Suédoise, ils déclarerent à Ferdinand qu'ils ne vouloient plus supporter les charges énormes dont il accabloit l'Empire, ni ouvrir le passage sur leurs terres aux troupes Autrichiennes, qui les ravageoient, & que s'il refusoit de les satisfaire, ils employeroient la force pour l'y contraindre: en même temps ils résolurent de lever quarante mille hommes, & d'établir un Conseil permanent, qui veilleroit à la sûreté des Etats Protestants. A ces préparatifs l'Empereur n'opposoit encore que des édits & des lettres comminatoires: déjà Gustave étoit maître de Francfort sur l'Oder, de Colberg, de Demmin, avant que Ferdinand sortît de son orgueilleuse inertie & laissât un libre cours à l'ardeur du Comte de Tilly. Ce Général assiégea Magdebourg, espérant en faire le boulevard de l'Empire & arrêter les progrès de l'armée Suédoise; en effet il l'emporta d'assaut; mais il la fit réduire en cendres, & de toute cette ville, il ne resta que les remparts, une église, & quelques cabanes de pêcheurs: les Electeurs de Saxe & de Brandebourg tremblerent au bruit de ce désastre, & différerent de se déclarer pour Gustave. Ce Prince marcha droit à Berlin, & força l'Electeur, à lui livrer Spandau pour sûreté du passage de ses troupes tant que la guerre dureroit. On vit bien alors qu'il falloit l'avoir ou pour ami, ou pour ennemi; &, entre ces deux partis, il n'y avoit point à balancer: le Landgrave de Hesse se hâta de réclamer son appui; Gustave s'engagea à lui faire restituer tous les fiefs que l'Empereur avoit envahis dans ses états; il consentit à y recevoir les troupes Suédoises, & à mettre son armée sous les ordres de Gustave (1).

Le Comte de Tilly assiege & brûle la ville de Magdebourg.

Les troupes Autrichiennes qui revenoient d'Italie avoient forcé les Protestants de Suabe & de Franconie à se détacher de la Ligue de Leipsig: le Comte de Tilly fit de vains efforts pour engager l'Electeur de Saxe à suivre l'exemple de cette défection: Jean Georges ne se laissa point abuser par de vaines promesses; il trouvoit plus de réalité dans la protection de Gustave, & plus de danger à la refuser. Il traita avec ce Prince, & lui remit le commandement des troupes; il s'engagea à fournir des vivres à l'armée Suédoise, tant qu'elle seroit occupée à la défense de son Electorat; & à ne faire aucune paix particuliere avec l'Empereur. Bientôt les armées se trouverent en présence sous les murs de Leipsig; Gustave qui avoit autant de prudence que de courage, ne vouloit point hazarder une action générale avant d'avoir étudié le caractere, le génie des étrangers qu'il avoit sous ses ordres; mais l'Electeur qui vouloit se délivrer des hôtes incommodes qu'il avoit sous ses ordres, dit qu'il iroit seul à l'ennemi, si l'on refusoit de le suivre: l'attaque fut enfin résolue. Le Roi de Suede commandoit l'aîle droite, il avoit derriere lui le célebre Bannier digne éleve d'un tel maître: le Colonel Teufel conduisoit le corps de bataille; & l'aîle gauche étoit commandée par le Maréchal de Horn & l'Electeur de Saxe. Dans l'armée Impériale Tilly s'étoit placé au centre, le Comte de Furstemberg à la droite, le Comte de Pappenheim à la gauche: elle étoit sortie de ses re-

L'Electeur de Saxe conclut un traité d'alliance offensive & defensive avec la Suede.

(1) Puffendorf L. 3.

tranchements contre l'avis du Comte de Tilly, qui, voyant les Alliés s'avancer dans le plus bel ordre, parut consterné, & laissa voir dans ses gestes, dans ses regards un présage infaillible de sa défaite. L'artillerie engagea le combat; (1) un mouvement que firent les Impériaux laissa un intervalle entre leur centre & leur aile gauche. Gustave sçut profiter de cette circonstance, & fit faire un feu si terrible que le régiment de Holstein fut entiérement massacré, & les autres mis en désordre. Tilly vint fondre sur l'Electeur de Saxe, dont les troupes ne firent pas même une molle résistance, & ce Prince, qui vouloit marcher seul à l'ennemi, s'enfuit & se jetta dans Eulenbourg. Cette défection n'étonna point Gustave, il ne vit dans la retraite de son Allié qu'une plus grande moisson de gloire pour lui même; il renversa la cavalerie Autrichienne, s'empara du canon de l'infanterie, & la força à chercher une retraite dans un bois voisin: on ne leur donna pas le temps d'y élever des retranchements; on les pressa de tous côtés: le Comte de Tilly, quoique affoibli par trois blessures, combattit longtemps, ralliant ses troupes, les ramenant à la charge, & forçant les Suédois à douter encore de la victoire; mais dès qu'il eut perdu ses forces, ses soldats perdirent tout leur courage & s'enfuirent; il chercha lui même une retraite; il alloit être pris, lorsque le Duc de Saxe Lawenbourg accourut à son secours, & le conduisit à Hall.

Bataille de Leipsig, où les Impériaux sont défaits par les Suédois.

Tandis que les Suédois entroient vainqueurs dans Leipsig, que l'Empereur menacé de la révolte des Protestants d'Autriche délibéroit sur le choix d'un asyle, & que Gustave conduisoit vers Mayence ses troupes victorieuses, le Comte de Tilly rassembloit les débris de son armée. Charles Duc de Lorraine lui amenoit des troupes fraiches, & qui ne respiroient que la guerre: mais rien ne pouvoit arrêter le rapide torrent qui inondoit l'Allemagne: un espace de plus de cent lieues depuis l'Elbe jusqu'au Rhin fut conquis par Gustave. Mayence ne couta aux Suédois que quelques jours de siege; ils passerent le Rhin à la vue des troupes Espagnoles qui n'oserent s'y opposer; & Gustave qui joignoit un peu de vanité à sa grandeur, fit élever une pyramide sur le bord de ce fleuve. Frédéric le pria de le rétablir dans son Palatinat; Gustave voulant lui montrer, qu'il sçavoit refuser les Principautés, comme il sçavoit les donner, fut insensible à sa priere: cependant il lui laissa entrevoir quelque espérance pour l'avenir, & lui permit de l'accompagner au champ d'honneur. Pendant ce temps les villes envoyoient leurs clefs au devant du conquérant, il triomphoit sans avoir la gloire de combattre. La terreur avoit passé même au delà de l'Allemagne: à la faveur de cette consternation générale l'Electeur de Saxe s'étoit emparé de la Bohême, lorsque Prague fut pour lui ce que Capoue avoit été pour Annibal, & au bruit de tant de succès, la ville de Brême, les Etats de Basse Saxe, les villes Protestantes, les Comtes de Weteravie & de Westerwald, & toute la Ligue de Leipsig ne balancerent plus à se déclarer pour Gustave. Dans le Conseil de Vienne on accusoit le Comte de Tilly de tous les malheurs de l'Empire; on lui ôta le commandement de l'ar-

Conquêtes rapides de Gustave.

(1) Chemnits, p. 207. Puffend. L. 3.

1632.

mée, & on lui donna un corps de troupes destiné seulement à couvrir la Franconie & les Provinces voisines. (1)

Walstein qu'on avoit déposé avec tant d'ignominie, & qui, dans son exil, sourioit peut-être à l'humiliation de la maison d'Autriche, fut rappellé; il rejetta quelque temps le commandement avec dédain, puis, satisfait d'avoir rendu à l'Empereur outrage pour outrage, il accepta le rang qu'on lui restituoit. Ferdinand envoya des Ambassadeurs à Rome; ils y peignirent de la maniere la plus touchante les malheurs de l'Empire; & la ligue de la France, de la Hollande, de l'Angleterre, de la Suede, & de l'Allemagne elle même, contre l'Allemagne: que la maison d'Autriche, qui, dans tous les temps, avoit été l'appui du Saint Siege, étoit prête à être accablée par tant d'ennemis: ils demanderent quelques secours d'hommes, ou du moins quelqu'argent pour subvenir aux besoins les plus pressans. Le Pape leur promit un jubilé, & des indulgences sans bornes; c'est tout ce qu'ils en obtinrent. Quoiqu'abandonné par une Cour, qui devoit lui être inviolablement attachée, quoique trahi par des amis foibles ou perfides, Ferdinand eut la consolation de voir l'Electeur de Mayence (2) & le Duc de Baviere lui demeurer fidelles, au milien de cette défection générale. Tilly, en perdant son rang, sembloit avoir perdu son génie; il laissa Gustave entrer en Franconie presque sans résistance; il le vit donner des loix dans Nuremberg, puis, côtoyant les frontieres de la Suabe, rétablir dans Donawert l'ancien gouvernement, & rendre à cette ville son indépendance. Le Monarque Suédois ne fut que trop secondé dans toutes ces conquêtes, par les villes même qu'il conquéroit: toutes vouloient s'affranchir de la tyrannie, ou du moins changer de tyrans: enfin le Comte de Tilly croyant trouver sur les bords du Lech une situation avantageuse, s'y campa, & y fit élever des retranchements; mais il n'en étoit point d'impénétrables à l'audace des Suédois; Gustave osa l'attaquer & le défit; Tilly frappé d'un boulet à la cuisse fut transporté à Ingolstadt, où il mourut. Ce guerrier malheureux, mais habile, commit peu de fautes & cependant essuya beaucoup d'échecs; mais la postérité n'a point jugé ses talents par ses succès, & l'a placé parmi les grands Genéraux.

Gustave entra vainqueur dans Augsbourg, y rétablit la Religion Luthérienne, se fit reconnoître Souverain par les Magistrats, & reçut d'eux le serment de fidélité; mais le fils du Comte de Tilly, à qui le sang de son pere encore fumant, enseignoit son devoir, défendit avec tant de bravoure la ville d'Ingolstadt où ce héros avoit terminé sa carriere, que le Roi de Suede fut contraint d'en lever le siege. Munich par contre ouvrit ses portes aux Suédois; cette ville étoit le temple des arts; le palais du Duc, les édifices publics, offroient de tous côtés un spectacle digne de la Grece & de Rome; des officiers aussi féroces qu'ignorants conseillerent au Roi de livrer aux flammes tant de chefs-d'œuvres des arts. „ A Dieu ne plaise „ (dit-il) que nous imitions la barbarie des Goths, en détruisant de si „ beaux ouvrages; le génie a le droit d'être respecté dans la guerre, lors même

Munich se rend aux Suédois.

(1) Puffend. L. 3. *Theat. Europ.* T. 2. (2) Siri, *Mem. recond.* T. 7. & *eod. ib.*

„ même que l'humanité ne l'eſt plus. " Le Duc de Baviere ne perdit *Hiſt. d'Allemagne, 1558-1648.*
pas toute eſpérance, en perdant ſa capitale ; il joignit ſes troupes à celles de Wallſtein, & les nouvelles qu'on recevoit de Bohême ranimoient les Impériaux. Ce Royaume avoit été reconquis en peu de jours; & Wallſtein promettoit à ſes ſoldats les mêmes ſuccès en Allemagne; en effet la terreur, dont ils étoient frappés, ſe diſſipa ; (1) & lorsque Guſtave vint les attaquer dans leurs retranchements, ils ſoutinrent avec la plus grande intrépidité des charges furieuſes & redoublées qui durerent dix heures. Le Roi de Suede fit ſa retraite en grand Capitaine, réſolu de réparer bientôt cet échec dans une bataille: ce fut près de Lutzen que les armées ſe rencontrerent; ni l'une ni l'autre n'avoit eu le temps de réparer ſes forces par quelques jours de repos: Guſtave commença l'action à la tête de ſes gardes, il força les retranchements, s'empara de l'artillerie des Allemands & la tourna contre eux: bientôt, attaqué dans ce poſte, il voit ſes ſoldats s'enfuir en deſordre : „ Lâches, leur dit il, demeurez du moins aſſez longtemps pour „ voir mourir votre Roi, qui ne peut ſurvivre à votre honte." Ce peu de mots les ramene au combat; le poſte & l'artillerie ſont emportés une ſeconde fois; le combat devint plus furieux; les retranchements étoient attaqués & défendus avec le même acharnement. Enfin Guſtave fut tué au fort de la mêlée, ſoit que les Impériaux ne le connuſſent pas, ſoit qu'il y eut un deſſein formé contre ſa vie; on ignore les circonſtances de ſa mort: tout ce qu'on ſçait c'eſt qu'il étoit percé de coups honorables, & qu'il mourut en héros, comme il avoit vécu. Le cheval de Guſtave étant revenu au camp, couvert du ſang de ſon maître qu'il avoit laiſſé ſur le champ de bataille, on s'écria *le Roi eſt mort!* & ce cri paſſa de rang en rang; on devoit craindre qu'en cet inſtant toute l'armée ne s'enfuit en desordre; mais la fureur fut le ſeul ſentiment que la mort du Roi inſpira aux ſoldats; ils jurerent de le venger; & chargerent les Impériaux avec tant d'ardeur, que ceux ci perdirent leurs poſtes, rompirent leurs rangs, &, ſourds à la voix de leurs officiers, commencerent à prendre la fuite. La victoire étoit décidée pour les Suédois, lorsque le Comte de Pappenheim arriva avec des troupes fraiches; il rallia les fuyards, & rétablit le combat; mais frappé d'un coup mortel, on l'emporta couvert de ſang & presque expirant: la nuit ſuſpendit les coups ; les Autrichiens, à la faveur des tenebres, ſe retirerent, laiſſant les Suédois maîtres du champ de bataille & de l'artillerie Impériale. (2)

Bataille de Lutzen.

Guſtave admiré, mais envié par tous les Rois, emporta dans ſa tombe plus d'eſtime & de gloire, que de regrets : le ſeul Frédéric Electeur Palatin parut vivement frappé de cette perte ; il étoit malade, lorsqu'on lui porta cette fatale nouvelle ; elle accrut ſes maux, & il expira le 19 Novembre. Charles Louis, ſon fils aîné, étoit encore en bas age: Philippe Louis, frere de Frédéric, ſe chargea de la tutelle, jusqu'à ce que le jeune 1633.
Prince fut capable de reconquérir ſes états ou d'en ſolliciter la reſtitution. Dès cet inſtant, la Ligue de Leipſig parut chanceller dans ſon affection pour

(1) Loccen. *Hiſt. Suec.* L. 8. Lotichius. L. 53. (2) Puffendorf L. 4. Loccen. L. 8. *& alii.*

SECT. XII. *Hist.* d'Allemagne, 1558-1648.

Constance de la cour de Suede dans son attachement aux intérêts de la Ligue.

la Suede : cependant cette Puissance n'avoit point abandonné les Confédérés, (1) elle restitua à l'héritier de Frédéric, la Dignité Electorale, & lui en fit exercer les fonctions dans l'assemblée des Protestans à Heilbron. Ce fut là, qu'après quelque temps d'irrésolution, l'alliance fut renouvellée: on convint de resserrer l'union des Cercles du Rhin, de Suabe, & de Franconie pour la défense commune; & leur intelligence avec la cour de Stockholm : on remit entre les mains du célebre Oxenstiern, Chancelier de Suede, la direction générale des affaires : on établit un Conseil subordonné à ce chef, & on déclara ennemi de l'Empire tout Prince Protestant, qui refuseroit de s'unir aux Confédérés; le seul Electeur de Saxe ne voulut point ratifier ce traité. Quoiqu'une pareille Ligue annonçât une nouvelle guerre, la France offroit sa médiation pour la paix générale, &, on négocioit à Leutmeritz: mais les conditions, que vouloient imposer l'Electeur de Saxe & le Marquis de Brandebourg, étoient si dures, que la Cour de Vienne ne put les accepter.

La guerre continua ; les deux partis furent tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, & les peuples toujours opprimés: Walstein fit quelques conquêtes en Siléfie ; les Suédois s'emparerent des villes forestieres; le Duc de Saxe-Weimar se rendit maître de Ratisbonne, & de Straubingen; & le Maréchal de Horn attaqua Philipsbourg avec le même succès. L'Allemagne protégée & désolée par les étrangers, qui se disoient tous, vengeurs de la liberté Germanique, voyoit les Suédois, les François, les Anglois, les Hollandois, les Espagnols parcourir ses provinces le fer & la flamme à la main. Le Duc de Lorraine Charles IV se déclara pour la maison d'Autriche; la situation de ses états ne lui permettoit pas de demeurer neutre dans ces grandes querelles : Louis XIII lui déclara la guerre; le Duc entra dans la Franche-Comté; mais il fut vaincu, & le Comte de Salm, qui s'étoit joint à lui, se vit contraint de céder à la France Haguenau, le château de Hohenbaar, Reichshofen & ses droits sur Saverne. Telle étoit la situation de l'Empire, lorsqu'on découvrit une conspiration qui devoit, si elle eut réussi, rendre inévitable la ruine de la maison d'Autriche. Walstein connoissoit assez peu les Rois, pour en exiger de la reconnoissance, & s'étonner de leur ingratitude; indigné des mauvais procédés des Cours de Vienne, de Madrid, & de Munich, n'ayant point assez de vertu pour mépriser les outrages, il résolut de trahir ses maîtres, & de se donner aux Protestants : il négocia avec eux; il comptoit sur le mécontentement de la plupart des officiers, qui se plaignoient de Ferdinand; & sur l'amour des soldats, dont il étoit adoré: la maison d'Autriche étoit accablée, si ce Général passoit dans le parti contraire avec son armée : les Suédois ne purent concevoir cette perfidie, ils crurent qu'il leur tendoit un piege : enfin parmi ses confidens, il se trouva un homme, nommé Piccolomini, qui crut qu'il n'y avoit point de lacheté à trahir un traître; il révéla tout le complot à l'Empereur.

Conspiration de Walstein : il est assassiné.

1634. L'Empereur douta d'abord de la réalité de cette trahison ; il crut que c'étoit une calomnie forgée par les ennemis de Walstein; mais on allégua

(1) Siri *Mem. recond.* Tom. 7. Puffend. L. 5.

tant de preuves, que ses yeux ne purent se fermer au jour de l'évidence; Walstein, Duc de Fridland, fut déclaré rebelle, déchu de tous ses titres, & mis au ban de l'Empire: on cacha quelque temps cet arrêt: malgré ces précautions, celui ci aprit bientôt que la cour de Vienne étoit informée de ses desseins; il délibéroit sur le parti qu'il devoit prendre; lorsque dans son camp même il se tramoit une conspiration contre lui, & les chefs des conjurés étoient ses créatures. (1) On commença par égorger plusieurs de ses amis: enfin il fut lui même assassiné. Ce crime n'avoit point été ordonné par l'Empereur; mais il en recueilloit le fruit; c'étoit assez pour qu'on rejettât sur lui toute l'horreur de cet attentat. Le Colonel Freiberger, Lieutenant du Duc de Fridland, saisit cette occasion pour rassembler tous les Siléfiens sous l'étendard de la révolte: „ telle est, disoit il, l'odieuse politique de la maison d'Autriche: elle ne paye les services „ qu'on lui rend, que par ses soupçons: tout mérite extraordinaire, lui „ fait ombrage. Walstein, Tertski, Kinski, Illo, Neuman ont expiré „ sous le poignard: elle conduisoit les coups: un sort pareil attend tous „ ceux qui l'ont servie avec gloire. Bientôt les Autrichiens & les Espagnols seront les maîtres de votre province: attendez vous que ces superbes étrangers aient dans leurs mains les clefs de vos villes, pour les défendre?" Ce peu de mots accrut l'indignation qu'avoit excitée le meurtre du Général: tous résolurent de secouer le joug Antrichien; Freiberger ouvrit la Silésie aux Suédois; ils soumirent les principales villes. Mais Freiberger assiégé par les Autrichiens dans Troppaw, fut contraint de se rendre: il demanda la liberté; les Impériaux la lui promirent: & contre la foi du traité, ils le chargerent de chaînes, persuadés que la sainteté des sermens n'oblige point envers un rebelle, & il fut conduit à Vienne: tandis qu'on lui faisoit son procès, Frédéric Guillaume de Saxe, Duc d'Altenbourg, pénétroit dans la Lusace à la tête des Saxons. (2) D'Arnheim, à la tête d'un autre corps de troupes de la même nation, força les retranchements des Impériaux, leur tua quatre mille hommes, leur prit trente-six drapeaux, vingt-sept cornettes, neuf pieces de canon, & tous leurs bagages. Les Suédois, non moins heureux, s'emparerent de Francfort sur l'Oder; mais cette conquête étoit loin de les dédommager de la perte de Ratisbonne: cette ville, après avoir résisté quelque temps aux Autrichiens commandés par le Roi de Hongrie, avoit été forcée de capituler. Les vainqueurs laissérent aux Magistrats, & aux habitants de l'une & de l'autre Religion, leurs dignités, leurs biens, & leur liberté de conscience, qui leur étoit plus chere que tout le reste. On ne fit aucune poursuite contre les habitants qui avoient fait alliance avec la Suede, & la garnison obtint tous les honneurs de la guerre, qu'elle méritoit par son courage.

Hist. d'Allemagne, 1558-1648.

Soulevement en Silésie.

Jusques là les Suédois n'avoient point encore démenti cette haute réputation qu'ils avoient acquise sous la conduite du grand Gustave. Mais une sanglante défaite leur aprit bientôt qu'ils n'étoient plus invincibles. Ils étoient commandés par le Maréchal de Horn, & secondés par des troupes Saxonnes que conduisoit le Duc de Saxe-Weimar; les Impériaux assié-

(1) Ludolph. Puffend. Struv. *Per.* 10. *Sect.* 9. *& alii.* (2) Khevenhul. T. 12.

Defaite des Suédois à Nordlingue.

geoient Nordlingue, ville de Suabe assez forte: ils avoient dans leur camp, le Roi de Hongrie, le Cardinal Infant, Gouverneur des Pays-bas, le Duc de Baviere, le Duc de Lorraine, dont la présence les animoit; & Picolomini, Galas, Jean de Wert, Léganes & los Balbaces, dont l'expérience les rassuroit: les ennemis s'étoient emparés d'une hauteur inaccessible. Le Duc de Weimar eut l'imprudence de descendre dans la plaine; les Impériaux n'avoient point compté sur cette faute, mais ils en profiterent, comme s'ils l'avoient prévue: (1) le premier succès fut pour les Suédois, ils se rendirent maitres d'un poste, qui dominoit sur toute l'armée Catholique, & qui fut envain défendu par l'infanterie Impériale & la cavalerie Espagnole: ils y passerent la nuit du 5 au 6 Septembre; la conquête de ce poste ne les dédommageoit point de la position redoutable qu'ils avoient abandonnée; ils ne s'en aperçurent que trop le lendemain. Dès la pointe du jour une vive canonade annonça la sanglante action qui se préparoit: les Suédois se rangerent en bataille; Weimar commandoit la gauche, Cratz la droite, & le Maréchal de Horn le corps d'armée; une pluie qui survint & que le vent portoit dans les yeux des Autrichiens, leur cacha la marche des Suédois, qui s'avancerent jusqu'aux pieds des retranchements, sur la colline où l'armée Impériale étoit campée: les fossés furent comblés avec des fascines; les Suédois s'élancerent sur les Impériaux: ceux ci résisterent d'abord, céderent ensuite, puis repousserent les Suédois; enfin repoussés à leur tour, ils s'enfuirent en desordre vers la ligne des Espagnols, qui leur préséntérent leurs piques menaçantes, & à cette vue ils reprirent leurs rangs: mais d'Idiaques comptant peu sur des troupes effrayées, se fit suivre de ses seuls Espagnols, attaqua les Suédois, & les mit en déroute, sans que le Maréchal de Horn pût les rallier. Le Duc de Weimar avoit le même sort à l'aile gauche; après avoir poussé les Généraux Galas & Léganes jusqu'au poste du Roi de Hongrie, il fut accablé par la cavalerie Hongroise & Napolitaine, & vit toute l'aile gauche enveloppée; il sçut la dégager, & courut au secours du centre qui plioit sous l'effort des Impériaux; il rétablit le combat; les Suédois firent des prodiges de valeur, prodiges inutiles, qui ne firent que retarder leur défaite & la rendre plus meurtriere: le Duc de Lorraine prit de sa main l'étendard du Duc de Saxe-Weimar; le Maréchal de Horn se laissa prendre lui même: Cratz, Hofkirchen, & plusieurs autres officiers rendirent les armes: huit mille Suédois resterent sur le champ de bataille; mais la poursuite fut plus meurtriere que le combat: l'impitoyable Jean de Wert ne fit quartier à aucun des vaincus, qu'il put atteindre; il en massacra neuf mille, & depuis Nordlingue jusqu'à Ulm & Wurtemberg, tous les champs furent jonchés de cadavres. Drapeaux, étendards, bagages, canons, tout demeura au pouvoir des vainqueurs.

La Suabe & la Franconie se soumirent; les Impériaux pénétrerent jusques dans la haute Alsace; pour leur fermer l'entrée de la basse Alsace, les Suédois remirent Philipsbourg aux François (2): par ce traité, toute l'Alsace fut mise sous la protection du Roi de France, qui devoit particu-

(1) Merc. Franc. (2) Rec. *des traités de paix par Léonard.*

lierement veiller à la sûreté de Colmar & de Schlettstadt: les garnisons des villes Alsaciennes devoient prêter serment de fidélité à Louis XIII: leurs jurisdictions conservoient leur existence, leur forme, & tous leurs droits: Brisach devoit être remis aux François, lorsqu'on en auroit fait la conquête: la garde du pont de Strasbourg étoit confiée à la Régence de cette ville: enfin Louis XIII formoit une nouvelle confédération, avec la Ligue Protestante. A peine ce traité étoit il signé, qu'on aprit que Philipsbourg avoit été escaladé par les Impériaux, & que Spire leur avoit ouvert ses portes; mais les François leur enleverent presque aussitôt cette derniere conquête: en Alsace, ils triompherent du Duc de Lorraine, & Louis XIII, qui jusqu'alors n'avoit fait que protéger ses Alliés sans agir directement contre la maison d'Autriche, se déclara ouvertement contre elle (1). L'enlévement de Philippe Christophe de Sötern, Electeur de Trêves, offrit à Louis XIII, ou pour mieux dire au Cardinal de Richelieu, une occasion de déclarer une guerre directe à la maison d'Autriche. Ce ministre, qui travailloit à la grandeur de son maître, parceque cette grandeur étoit la sienne, ne cherchoit qu'à resserrer les bornes de la puissance de cette famille, qui gouvernoit une partie de l'Europe, & faisoit trembler le reste. L'Empereur & l'Infant Ferdinand firent arrêter l'Electeur; il fut enfermé dans le château de Teuves près de Bruxelles. Le Cardinal, qui en France fit tomber les plus illustres têtes & les moins coupables, s'intéressa ou du moins parut s'intéresser au sort d'un étranger, qui avoit perdu sa liberté; on conclut un traité de ligue offensive avec la Hollande. (2). *Hist.* d'Allemagne, 1558-1648. 1635.

Déjà on partageoit les conquêtes, avant de sçavoir quel seroit le succès de la guerre. Le Luxembourg, Namur, le Hainaut, l'Artois, & la Flandre devoient être le partage de la France: on cédoit aux Etats Généraux le Marquisat du Saint Empire, la Seigneurie de Malines, le Duché de Brabant, Hulst & le pays de Gand: en même temps on négocioit avec les Protestants assemblés à Worms, & la France promettoit d'entretenir leur armée commandée par le Duc de Saxe-Weimar. L'Electeur de Saxe étoit indigné de la préférence qu'on donnoit au Duc; la cour de Vienne sçut profiter de cette jalousie, pour l'attirer à son parti: par un traité conclu à Prague, on convint de laisser aux Protestants de Saxe les biens ecclésiastiques, qui ne relevoient pas immédiatement de l'Empire, & qui étoient en leur puissance; quant à ceux sur lesquels l'Empire avoit un Domaine direct, ils devoient les conserver pendant quarante ans; mais dans le premier article on ne comprenoit que les biens, dont ils s'étoient rendus maîtres avant le traité de Passau, & dans le second ceux dont ils étoient encore en possession avant le 12 Novembre 1627: on laissoit le libre exercice de la Religion Catholique, & de la Confession d'Augsbourg dans tout l'Empire, à l'exception des états héréditaires de la maison d'Autriche, qui devoient demeurer Catholiques; le Duc de Baviere conservoit l'Electorat Palatin, & n'étoit tenu qu'à payer des pensions à la veuve & au fils de Frédéric; on restituoit à tous les Protestants, qui signeroient le traité, les biens dont ils jouissoient avant la guerre, à condition qu'ils resti- *Traité de Prague.*

(1) Puffendorf L. VII. Adlzr. P. 3. L. 20. (2) Siri *Memor. recond.* T. 8.

tueroient tous ceux dont les armes de Gustave les avoient rendus maîtres; on remettoit aussi le Duc de Lorraine en possession de tout ce qui lui avoit été enlevé; la forteresse de Philipsbourg rentroit sous la domination Impériale; & l'on accordoit une amnistie générale à tous les Etats, qui ratifieroient ce traité. C'est ainsi que, de part & d'autre, on partageoit les conquêtes avant de s'être mis en campagne: l'appas des restitutions engagea plusieurs Puissances Germaniques à signer cet accord; de ce nombre furent les Ducs de Lunebourg & de Mecklenbourg, les Princes d'Anhalt, les villes de Nuremberg, d'Ulm, de Donawert, & de Francfort sur le Mein. L'Empereur fidelle à sa parole, fit, dès l'instant même, toutes les restitutions auxquelles il s'étoit engagé. La Régence de Colmar cependant, loin d'accéder à ce traité, traita avec Richelieu, & reçut dans ses murs une garnison Françoise.

Peu de temps après le Duc de Saxe-Weimar traita avec la France, & prêta serment de fidélité à Louis XIII qui le reconnut Général de l'armée Luthérienne : pendant ces négociations on s'étoit livré plusieurs combats (1), qui, sans décider du sort de la guerre, affoiblissoient les deux
1636. partis. Le Duc de Saxe-Weimar s'étoit rendu maître de Saverne: Bannier, à la tête des Suédois & de quelques Prussiens, tailloit en pieces les Saxons près de Parchim, & l'Electeur se vengea de cet échec par la conquête de Magdebourg; enfin on en vint à une action plus décisive: la plaine de Wittstock en fut le théâtre; les Suédois dans cette journée vengerent la mort de leurs compagnons massacrés à Nordlingue; six mille Impériaux demeurerent sur le champ de bataille; sept mille rendirent les armes; quatre mille déserterent; huit mille chariots, trente pieces de canon resterent au pouvoir des vainqueurs (2). Cette défaite ne fit que hâter le cou-
1637. ronnement de Ferdinand déjà Roi de Hongrie, qui fut élu Roi des Romains; on sentoit la nécessité de donner un successeur ou plutôt un collegue à un Prince infirme, que son génie & ses forces abandonnoient dans le moment où l'Empire en avoit le plus besoin. En effet ce Prince touchoit au terme de sa carriere: on le sollicitoit, d'un ton menaçant, de rétablir l'Electeur Palatin; mais il n'étoit plus en état de prendre un parti: il avoit plus d'ambition que de courage, plus d'orgueil que de véritable fierté, & les victoires des Suédois abrégerent sa vie; il mourut le 15 Février 1637. Ce Prince, que quelques historiens ont trop vanté, ne fut grand, que lorsque la fortune le favorisa; & cette grandeur même fut ternie par des vengeances outrées: s'il avoit sçu mettre des bornes à sa puissance, il l'auroit conservée toute entiere; il perdit tout, parce qu'il aspira au despotisme, & qu'il se crut au dessus des loix. Il avoit eu de Mariamne, fille de Guillaume Duc de Baviere, sa premiere épouse, Ferdinand III son successeur, & Léopold Guillaume Grand-Maître de l'Ordre Teutonique. Mariamne, sa fille aînée, avoit épousé Maximilien Duc de Baviere, & Cecile Renée s'étoit unie à Uladislas Roi de Pologne. Léopold, son frere avoit épousé la Princesse Claude, fille de Ferdinand Grand-Duc de Toscane: ce Prince avoit précédé son frere dans la tombe; mais il laissoit

(1) Puffendorf L. 8. (2) Ib. & Khevenh. T. 12. *Théat. Europ.* T. 3.

de ſon mariage les Princes Ferdinand Charles, Sigismond François, & deux Princeſſes. C'eſt de cette tige qu'eſt deſcendue la branche d'Autriche Inſpruck (1).

Ferdinand III Empereur.

L'Allemagne, enſanglantée pendant près de dix-huit ans par les fureurs de la guerre, allumée par l'intolérance de Ferdinand II, ſe flattoit de voir renaître les douceurs de la paix, ſous l'empire de ſon ſucceſſeur. Les conférences, ſur ce grand objet, continuoient de ſe tenir à Cologne & à Hambourg: loin d'y envoyer des Ambaſſadeurs, comme les Miniſtres de Vienne l'avoient eſpéré, la France, la Suede, ainſi que leurs alliés Proteſtants, faiſoient les plus grands préparatifs de guerre. Il paroît que les Impériaux fatigués des lenteurs apparentes de leurs ennemis, commencerent les premieres hoſtilités, en s'emparant d'Hermenſtein, malgré la vigoureuſe défenſe de la Saludie, Commandant de la place, qui en ſoutint le ſiege, jusqu'à la fin du mois de Juin 1637.

Les Impériaux prennent Hermenſtein.

Cependant, Bernard de Saxe (2), Duc de Weimar, redoutable par les leçons qu'il avoit priſes, ſous les drapeaux de Guſtave-Adolphe, & pouvant, à la tête d'une armée que Louis XIII lui fourniſſoit, ſignaler la haine qu'il avoit jurée à la maiſon d'Autriche, s'avançoit en Franche-Comté; le paſſage de la Saone lui fut diſputé par le Duc de Lorraine, qui avoit fait avancer toute ſa cavalerie, commandée par le Colonel Merci: Weimar le battit, lui tua plus de huit cents hommes, & fit environ mille priſonniers. Merci, ayant rallié ſa cavalerie, voulut réparer ſon honneur, en tentant une ſeconde action, mais il ne fit que redoubler ſa honte. Cette premiere victoire, ſuivie de quelques autres ſuccès, paroiſſoit devoir retenir Weimar en Franche-Comté; mais comme ſon projet étoit de porter ſes armes au delà du Rhin, il entra en Alſace, où le Général de Wert ne tarda pas à venir l'attaquer; & quoiqu'il eût amené dix-huit eſcadrons de cavalerie, il fut forcé d'abandonner ſon entrepriſe: le Duc, maître des bords du Rhin, du côté de l'Allemagne, voulut s'emparer de Kentzingen, lorſque de Wert, ayant envoyé un ſecours au Commandant de cette place, effaça ſa faute, en forçant ſon ennemi d'en commettre une ſemblable. Cependant, le tems s'écouloit depuis que Weimar avoit paſſé le Rhin, ſans avoir pu obliger de Wert à tenter le hazard d'une action déciſive; il aprit que le Duc de Lorraine étoit entré en Alſace, & ſe détermina alors à repaſſer le Rhin: de Wert, profitant de l'éloignement du Duc de Weimar, contraignit les François d'abandonner tous les forts qu'ils avoient élevés dans le village de Wittenweyer.

Weimar attaque inutilement Kentzingen.

Le Landgrave de Heſſe-Caſſel venoit de terminer ſa carriere: ce Prince, après avoir vu la Ligue bien cimentée, entre la France, la Suede & les Provinces-unies (3), avoit conçu le deſſein d'en profiter, pour rétablir la maiſon Palatine dans ſes états; quand la fievre l'ayant ſurpris, il en mourut regretté des Proteſtants dont il étoit le plus ferme défenſeur. Cette mort du Landgrave inquiéta le Duc de Weimar, ſon ami, qui craignoit que cette perte ne décourageât les Proteſtants attachés à la maiſon de Heſſe; mais ſa prudence ſçut ramener à ſa faction ceux qui paroiſſoient vou-

Mort du Landgrave de Heſſe-Caſſel.

(1) *Ubi ſupr.* & Adlzreit. P. 3. Struv. *Per.* 10. *Sect.* 9.
(2) *Merc. Franc.* Tome 22. (3) Puffendorf L. 9.

Sect. XII. *Hist.* d'Allemagne, 1558-1648.

1638.

loir s'en détacher: le 29 Janvier 1638, il sort de ses quartiers, & forme le hardi projet de se rendre maître des villes Forestieres: rien ne lui résiste, que Rhinfeld, qui pouvoit soutenir toute la longueur du siege le plus opiniâtre. Le 7 Février, Weimar fit ouvrir la tranchée devant cette place; on crut qu'elle seroit bientôt rendue: l'intrépidité du Gouverneur, donna le tems aux Impériaux de venir à son secours, & les deux armées s'étant rangées en bataille, l'aile droite du Duc de Weimar tomba avec tant de furie, sur l'aile gauche des ennemis, commandée par le Général de Wert, qu'elle fut bientôt enfoncée: l'aile gauche de Weimar (1) ne réussit pas si bien, mais ayant eu le tems de rallier sa cavalerie, l'ennemi ne fit plus que soutenir ses efforts, & se retira en assez bon ordre à la faveur de la nuit. Le 1 Mars, Weimar ayant joint le Colonel Tupadel, marcha en bataille contre les Autrichiens, qui, dispersés dans des villages, cherchoient de quoi vivre. Ce Général, s'étant emparé de quatre pieces de canon, les tourna contre la cavalerie ennemie & la mit en fuite; quant à l'infanterie de Jean de Wert, une partie en avoit été mise en embuscade dans un fossé; le Duc l'ayant découverte, la prit en flanc, tailla en pieces plus de deux cents soldats & força le reste de se retirer: Jean de Wert & le Duc de Savelli, s'opiniâtrant à ne pas reculer, y furent enveloppés & faits prisonniers, avec cinq cents hommes, & la défaite des Impériaux fut complette.

Combat entre les François, & les Impériaux.

Défaite des Impériaux.

Le vainqueur, toujours indigné d'avoir été forcé d'abandonner Rhinfeld, fit une seconde fois le siege de cette ville, & le Gouverneur au bout de six jours demanda à capituler (2); on lui accorda des conditions honorables, dans la crainte que, si l'on donnoit un assaut, il ne se défit de quelques prisonniers de considération qu'il gardoit dans sa place. La prise de Rhinfeld fut suivie de celles de Neubourg, de Rotelen & de Fribourg, où le Duc conduisit lui-même ses troupes à l'assaut. Weimar, après ces expéditions glorieuses, s'approcha de Brisach: la situation de cette place & ses fortifications en rendoient l'attaque difficile (3); la maison d'Autriche n'avoit rien épargné pour la fortifier à la moderne, & Rheinach, Officier de mérite, y commandoit une bonne garnison; d'un autre côté, le nombre des troupes du Duc étoit trop peu considérable, pour ne point craindre les troupes Impériales, & celles du Duc de Lorraine, qui se préparoient à secourir les assiégés: ainsi la prudence & la nécessité exigeoient qu'on se bornât à bloquer cette place pour l'affamer. Le Comte Jean de Götz, à qui l'Empereur avoit confié le commandement de son armée, trompa la vigilance de Weimar, en faisant entrer toutes sortes de provisions dans Brisach: il s'avança ensuite jusqu'à Kentzingen, mais le Duc l'obligea de repasser le Rhin. Götz, qui avoit ordre de tout risquer pour ravitailler Brisach, se rendit à Wellstadt, où le Duc de Savelli le joignit avec deux mille chevaux, deux mille hommes de pied, & quantité de chariots chargés de vivres: delà ils vinrent camper à Wittenweyer. Le Duc de Saxe Weimar, ayant appris par ses coureurs l'approche de l'ennemi, marcha à sa rencontre: le 10 d'Août les deux armées se chargerent avec furie; l'aile gauche commandée par Weimar poussa si vivement l'aile droite

Prise de Rhinfeld, Neubourg, &c.

Brisach secouru.

(1) Wassemberg p. 427. (2) Carve *Itiner.* c. 35. (3) Puffend. L. 10.

te des Impériaux, que le Duc de Savelli qui la conduisoit, s'enfuit précipitamment, après avoir reçu deux coups de pistolets dans les reins : l'aile gauche, où commandoit Götz, se battit avec tant d'acharnement, que Tupadel perdit trois canons : le Vicomte de Turenne se mêlant, l'épée à la main, parmi les ennemis, encourageoit les François, qui alloient prendre la fuite ; & Weimar, averti du danger où étoit l'aile droite de son armée, se jetta avec impétuosité sur les Autrichiens. Le combat devint alors plus terrible : la victoire demeura incertaine pendant cinq heures, & la nuit seule sépara les deux armées : cependant, quoique le Général Götz avoit pris 14 drapeaux & 8 étendarts, & avoit fait prisonnier le Colonel Tupadel qui s'étoit trop risqué ; les Autrichiens abandonnerent le champ de bataille aux François, laissant quinze cents morts sur la place, sans compter ceux qui furent noyés dans le Rhin.

Sect. XII. Hist. d'Allemagne, 1558-1648.

Combat entre les Autrichiens, & les François.

La garnison de Brisach se vit alors sans ressource ; le Duc de Weimar, après s'être emparé de plusieurs places considérables, devint maître du cours du Rhin. Brisach se rendit après avoir éprouvé toutes les horreurs de la famine ; le Gouverneur ayant même été obligé de mettre des gardes aux cimetieres, afin d'empêcher les habitans de déterrer les morts pour s'en nourrir. Weimar entra le 19 Décembre dans la ville & fit des reproches au Baron de Reinach, de l'inhumanité avec laquelle il avoit traité ses prisonniers, en leur refusant jusqu'à du pain. Dès qu'on sçut à Paris la prise de Brisach, Louis XIII dépêcha un de ses gentilshommes, sous prétexte d'en faire compliment à Weimar, mais en effet, pour porter des instructions secrettes, au Comte de Guébriant (1), d'employer toute son adresse, afin d'engager le Duc à céder Brisach, à la couronne de France. Weimar n'avoit pour tout bien que l'honneur d'être issu de la branche aînée de la maison électorale de Saxe ; son peu de fortune lui inspiroit une haine mortelle contre les héritiers de Charles-Quint, qui avoit dépouillé Jean-Frédéric, son bisayeul, de ses états & de sa dignité ; il croyoit que la conquête de Brisach lui assuroit le Comté de Brisgaw, appartenant à la maison d'Autriche, & qu'il pourroit le lui enlever par représailles : il méditoit même d'en faire un établissement, dont les fondemens seroient inébranlabes, à cause de la situation avantageuse de Brisach ; il étoit d'ailleurs maître du Rhin, & assez fort pour résister à ses ennemis avec le secours de la France. Louis XIII, de son côté, vouloit bien que le Duc tirât quelques avantages de la France, mais il désiroit être le maître de Brisach, pour se conserver un passage au-delà du Rhin, & pour fermer aux Impériaux l'entrée de l'Alsace & de la Lorraine ; la négociation, dont Guébriant étoit chargé, paroissoit fort délicate ; il avoit obtenu de Weimar une promesse de se rendre à Paris ; mais le Duc, sous différens prétextes, trouvoit toujours le moyen d'en éluder l'exécution. La cour de France, ennuyée d'un si long retardement, ordonna à Guébriant de presser le Duc de s'expliquer sur la cession de Brisach ; il répondit : *me demander ma conquête, c'est demander à un galant homme, le sacrifice de son honneur ;* mais, dans la crainte qu'une réponse si positive n'indisposât Louis XIII, il

Négociations du Roi de France pour engager Weimar à lui céder Brisach.

(1) Siri *Memor. recond.* T. 8.

Sect. XII. *Hist.* d'Allemagne, 1558-1648.

envoya Erlach faire des excuſes à ce Prince, & lui donna pouvoir de négocier auprès de Sa Majeſté, ſans néanmoins rien promettre au Roi ſur la ceſſion de Briſach.

1639. *Maladie de Weimar.*

Pendant ce temps, le Duc ſe vit arrêté dans le cours de ſes victoires, par une maladie cruelle, fruit de ſon intempérance; dès qu'il eut repris ſes forces, il réſolut de retourner en Alſace, pour y paſſer le Rhin, & donner plus d'étendue à ſes conquêtes: il commença par le ſiege de Thann, où il ſe rendit vers le milieu du mois de Mai; & fit jetter dans la ville une ſi prodigieuſe quantité de boulets rouges, que les habitans effrayés ouvrirent leurs portes au vainqueur. Ferdinand III, qui redoutoit les approches du Duc, fit agir auprès de lui pour l'engager dans ſes intérêts; mais Weimar ne crut point devoir ſe fier à des promeſſes, dont il n'avoit point d'autre garant, que la bonne foi de ſon plus grand ennemi; ainſi on lui vit redoubler ſes efforts, pour ſe diſpoſer à paſſer le Rhin. La mort ne permit pas qu'il exécuta ſes vaſtes projets; il tomba malade & mourut à Neubourg le 18 Juillet 1639 dans ſa 35e. année: comme ſa mort parut également avantageuſe à la maiſon d'Autriche, & à la France, on ſoupçonna ces deux Puiſſances de l'avoir avancée; ſoupçon qui ne ſe confirma point. Le Duc avoit ordonné par ſon teſtament, que ſes conquêtes ſeroient remiſes entre les mains de celui de ſes freres qui voudroit en prendre poſſeſſion; que dans le cas, qu'aucun d'eux ne voulût de cette ſucceſſion, il la donnoit à Louis XIII, préférablement à tout autre Prince: il laiſſa pluſieurs legs à ſes officiers, il donna ſon cheval de bataille au Comte de Guébriant. C'étoit à qui s'enrichiroit des conquêtes du Duc, mais le Roi de France, plus à portée d'en profiter que les autres prétendans, fit un traité avec les Officiers Weimariens; Guébriant fut chargé d'en négocier les articles, dont le principal, étoit que tous les officiers feroient ferment de conſerver les places conquiſes pour le ſervice du Roi de France & de ne jamais les remettre entre les mains de qui que ce ſoit, ſans un ordre exprès de Sa Majeſté Très-Chrétienne. Ainſi finit cette importante négociation, qui rendit le Roi de France Souverain de preſque toute l'Alſace & d'une partie du Briſgaw.

Mort de Weimar.

Louis XIII, Souverain de l'Alſace.

Les Suédois durant ces affaires dans l'Alſace, firent pluſieurs conquêtes en Poméranie, après avoir triomphé près de Wittſtock ſur les Impériaux: ceux-ci eurent plus de bonheur ſous le Comte de Hatzfeld en Weſtphalie, où ils battirent le Comte Palatin Charles Louis, de ſorte qu'il eut de la peine à ſe ſauver dans Minden, ayant perdu tout ſon canon, & ſon frere, ainſi que le Comte de Ferentes & pluſieurs autres de ſes officiers, ayant été faits priſonniers (1).

On recommençoit alors à parler d'une paix générale: les Puiſſances intéreſſées avoient envoyé leurs Miniſtres à Hambourg, où le Congrès étoit aſſemblé. Ruſzdorf, chargé des intérêts de Charles Louis Comte Palatin, y exigea qu'on rendît à ſon maître les honneurs dûs aux Rois de l'Europe; dans une Lettre qu'il avoit écrite à Louis XIII, il ne l'avoit qualifié que de *Dignité Royale*, omettant celle de *Majeſté*. La cour de France

(1) Puffendorf L. 10. Lotich. *Rer. Germ.* L. 7.

Hist. d'Allemagne, 1558-1648.

avoit renvoyé cette Lettre: ſingulier dans ſes prétentions, ce Prince vouloit que le Monarque François lui donnât le titre de *Sérénité*, comme faiſoit le Roi de Pologne, & que ſes Ambaſſadeurs fuſſent couverts aux audiences du Roi. On lui répondit que la langue françoiſe ne connoiſſoit point le terme de *Sérénité* & que le Roi ne le donnoit à aucun Prince: qu'en France, on ne ſe gouvernoit point par des exemples, & que l'Electeur devoit plutôt ſuivre celui du Roi de Pologne & de la République de Veniſe, qui donnoient au Roi de France la *Majeſté*, quoiqu'ils n'en reçuſſent que le *Vous*.

La France, de ſon côté, étoit fort mécontente du Roi de la Grande-Bretagne, & paroiſſoit peu diſpoſée à conclure un traité avec lui: les Hollandois avoient auſſi leurs démêlés particuliers avec les Anglois, & les conjectures ne permettoient pas d'eſpérer ſitôt un raccommodement. Salvius, Miniſtre de Suede, conteſtoit tous les articles, & le Comte d'Avaux ſe contentoit de faire beaucoup de politeſſes qui embarraſſoient l'Ambaſſadeur d'Angleterre: telle étoit la diſpoſition des choſes, lorſque la cour de France, prévoyant de ne pouvoir engager les Etats-Généraux à rompre le traité de neutralité qu'ils avoient faits avec l'Empereur, tourna ſes vues du côté des Etats de l'Empire dont les intérêts étoient partagés. Outre les alliés de la maiſon d'Autriche & ceux de la France qui faiſoient deux partis ennemis, il y avoit encore une eſpece de tiers-parti, qui étoit neutre. La France s'attacha ſurtout à gagner Amélie, veuve de Guillaume Landgrave de Heſſe-Caſſel; le Prince ſon époux, lui avoit laiſſé la tutelle de ſes enfans & l'adminiſtration de ſes états: dans ſon teſtament il avoit recommandé les uns & les autres au Roi de France, perſuadé que Georges, Landgrave de Heſſe-Darmſtadt, ſon ennemi & zélé partiſan de l'Empereur, profiteroit des troubles qui agitoient l'Allemagne, pour dépouiller les enfans mineurs qu'il laiſſoit; en effet, il obtint de Ferdinand III des Lettres patentes qui l'établiſſoient adminiſtrateur de la Baſſe-Heſſe. Tant que l'habile Princeſſe ſe ſentit trop foible pour réſiſter aux Impériaux, elle gagna du temps, par un traité de paix conclu à Mayence le 25 Juillet 1639: le moment vint où elle ſe tourna vers la France, pour conclure avec elle un traité, qui la mit en état de ſoutenir la guerre; il fut négocié à Dorſtein par Amontot, conſeiller du Roi de France, & conclu le 22 d'Août 1639 (1).

La Princeſſe de Heſſe-Caſſel conclut un traité d'alliance avec le Roi Très-Chrétien.

Ce traité chagrina beaucoup moins la maiſon d'Autriche que les progrès de Bannier dans la Saxe & dans la Bohême. Le 1 Février 1639, ce Général avoit paſſé l'Elbe (2), avec dix-huit mille hommes & quatre-vingt pieces de canon; il n'avoit pas plus de quatre ou cinq mille écus dans ſa caiſſe, mais la confiance de ſes ſoldats en ſon habileté, ne leur permettoit pas de ſe plaindre de l'extrême néceſſité, où ils étoient réduits: en effet, Bannier obligea le Duc de Lunebourg à fournir tout ce qui manquoit à l'armée Suédoiſe: le Colonel Wrangel, qui peu auparavant avoit quitté le parti des Suédois l'embraſſa de nouveau, lui remit la ville de Gardeleben, joignit ſon armée avec 800 chevaux & 300 mouſquetaires, & lui

Expédition de Bannier dans la Saxe & dans la Bohême.

(1) Dumont *Corps Dipl.* T. 6. P. 1. (2) Puffendorf L. 11.

Sect. XII. *Hist. d'Allemagne, 1558-1648.*

fournit toutes fortes de provifions: entré dans la Mifnie, à la tête de 25000 hommes, il foumit Kemnitz, Schneeberg, Annaberg & Marienberg; la reddition de toutes ces places ne lui coûta que la peine d'y entrer. Le fiege de Freiberg arrêta quelque tems la rapidité de fes conquêtes; étant informé que les Saxons marchoient au fecours de cette place, il leva le fiege, vint à leur rencontre & leur livra bataille. La victoire, quelque tems incertaine, fe déclara pour lui; les Saxons furent chaffés jufqu'aux portes de Dresde avec une fi grande confufion, que la ville auroit été emportée par les Suédois, fi la nuit ne les eût retenus. Bannier, dont Freiberg avoit retardé la marche triomphante, revint reprendre le fiege de cette ville; mais Maracini, qui commandoit les Saxons, s'avança à la tête de nouvelles troupes, pour fecourir la place: Bannier fut contraint de lever le fiege & de fe retrancher fur une éminence. Réfolu de réparer par le gain d'une bataille, la perte d'une ville qu'il ne pouvoit foumettre, le Général Suédois difpofa fes troupes au combat; s'étant mis à la tête de fon régiment, pour attaquer l'aîle auche des ennemis, il y eut un combat furieux, dont le fort fut longtems indécis; mais Torftenfon étant furvenu avec fon régiment de cavalerie, décida la victoire en faveur des Suédois: l'aîle gauche des Saxons prit la fuite & porta l'épouvante dans l'aîle droite; la terreur fut fi grande, que la moitié de cette troupe jetta fes armes fans ofer combattre. (1)

Défaite des Saxons.

Par cette victoire, la Thuringe, la Vétéravie, la Saxe, la Mifnie, & les provinces voifines demeurerent au pouvoir des Suédois; le Major Pfuhl acheva de défaire les reftes de l'armée Saxonne, & fans donner le tems aux vaincus de fe reconnoître, il attaqua un corps de troupes que Maracini avoit ralliées, les tailla en pieces &, pour comble de gloire, fit ce Général prifonnier. Pendant que Bannier & fes Généraux jettoient la confternation dans la Saxe & la Bohême, le Général Konigsmark faifoit la même chofe dans la Franconie, & Axel Lillie prenoit des villes dans le Mecklenbourg & dans le Brandebourg. Les places fe rendoient, fans presque fouffrir de fiege, & la plupart, pour fe mettre à couvert de l'orage, demandoient la neutralité. Le Cercle de la Baffe-Saxe & les Villes Anféatiques promirent à la Régence de Suede de ne fournir ni troupes ni argent à l'Empereur, ou à fes alliés. Bannier, que la victoire accompagnoit toujours, après avoir mis obftacle à ce que le Comte de Hatzfeld, avoit entrepris pour arrêter fes progrès, rentra en Bohême pour attaquer les Impériaux, campés fur la Montagne Blanche, à quelque diftance de Prague; mais ceux-ci, avertis de fa marche, fe retirerent dans la ville, & les Suédois s'emparerent, fans beaucoup de peine, de Konigfaal. Il fembloit que la prife de cette ville dut être le dernier exploît de Bannier. On voulut alors le féduire par l'idée flatteufe de joindre, à la gloire acquife par fes conquêtes, l'honneur de donner la paix à l'Empire & à la Suede: fa femme qui avoit beaucoup de crédit fur fon efprit, le difpofa peu à peu, à l'inftigation du Comte de Schlick, Préfident du Confeil de guerre en Bohême: Bannier fut ébloui par l'ambition d'obtenir deux Duchés en

Les fuites de ces défaites.

On veut féduire Bannier.

(1) Puffendorf L. 11.

Siléſie, avec la qualité de Prince de l'Empire, qu'on lui offroit, en récompenſe d'une pacification ſi utile à la maiſon d'Autriche. Il ſeroit difficile d'affirmer que Schlick agit ſincerement ; peut-être ne vouloit-il qu'amuſer le Maréchal, jusqu'à l'arrivée de Picolomini que Ferdinand III avoit mandé des Pays-bas, avec un corps d'armée de douze mille hommes, pour rétablir ſes affaires en Bohême : quoiqu'il en ſoit, un médecin, envoyé par Schlick, ſous prétexte de voir la Maréchale, qui étoit indiſpoſée, entama ſecrettement la négociation ; mais Bannier reconnut bientôt qu'on avoit cherché à le tromper, lorsqu'il vit arriver à Prague l'Archiduc Léopold, avec un corps de cinq mille hommes, & le Général Picolomini avec un autre de douze mille. *Hiſt. d'Allemagne, 1556-1648.*

Pendant que tout étoit en mouvement, au ſujet de la ſucceſſion du Duc de Weimar, un nouveau concurrent plus dangereux que tous les autres, s'étoit mis ſur les rangs. C'étoit Charles-Louis, Prince Palatin ; dès qu'il eut appris la mort de Weimar, il paſſa à Londres, où le Roi lui promit l'argent qu'il demandoit : ſa Majeſté Britannique, perſuadée qu'il ſeroit difficile de réuſſir, dans cette négociation, ſans l'appui de la France, inſinua à Bellievre, Ambaſſadeur de cette Couronne, qu'en reconnoiſſance d'un ſi bon office rendu à ſon neveu, elle pourroit bien entrer dans la ligue, entre la France & la Suede, contre la maiſon d'Autriche. *L'Electeur*, ajouta ſa Majeſté Britannique, *s'en va ſur le Rhin; il paſſera par la France & ira trouver le Roi Très-Chrétien, pour achever la concluſion de cette affaire.* Bellievre écouta les propoſitions du Roi d'Angleterre, & ne répondit rien, ſur des choſes qu'il prévoyoit ne devoir pas être du goût de Louis XIII, ni de Richelieu. Le Comte Palatin partit *incognito* pour Paris: Richelieu, averti de l'arrivée du Palatin, ordonna de l'arrêter à Moulins, & le fit conduire à Vincennes, d'où il ne ſortit qu'après avoir affirmé par écrit, qu'il n'avoit pas eu deſſein de ſe mettre, malgré le Roi, à la tête des troupes Weimariennes : enfin on lui permit de ſortir de France, vers la fin de Juillet 1640.

Bannier ayant reçu quelque renfort de troupes qui venoient de Thuringe, marcha vers Picolomini, dans le deſſein de lui livrer bataille. Cependant, comme il ſentoit l'infériorité de ſon armée, ſur celle de ſon adverſaire, il deſiroit que les François, commandés par le Duc de Longueville, ſe joigniſſent aux Suédois: cette jonction, après quelques difficultés, ſe fit ; mais Picolomini, par l'art qu'il employa pour ſe retrancher avec avantage, rendit inutiles les efforts des confédérés.

Révolution dans le Portugal. La fin de l'année 1640 fut marquée par un grand évenement, qui diminua beaucoup la puiſſance de la maiſon d'Autriche. Les Portugais ſecouerent le joug que les Eſpagnols leur avoient impoſé, & proclamerent Roi de Portugal, Jean Duc de Bragance, qui jamais ne ſe ſeroit déterminé à monter ſur un trône qui lui appartenoit, ſans les efforts de Louiſe de Gusman ſa femme. Cependant les Electeurs s'étoient raſſemblés à Nuremberg, pour délibérer ſur les moyens de donner la paix à l'Empire : comme on ne pouvoit rien y régler ſur la paix générale, ſans le conſentement des Puiſſances qui étoient en guerre, on propoſa d'inviter à la Diete de Ratisbonne, leurs Plénipotentiaires. Tandis que la Diete de Ratisbonne tenoit *Propoſitions de paix.*

ses séances, Bannier forma le projet de dissiper cette assemblée, & même de surprendre la ville. La fortune, qui se joue des têtes couronnées, mit alors l'Empereur sur le point d'être surpris : ce Prince, comptant aller à la chasse, se reposoit sur une garde avancée qu'il avoit postée à quelque distance de Ratisbonne ; mais la cavalerie Suédoise, ayant paru subitement, enleva cette garde : la litiere, les oiseaux & tous les équipages de l'Empereur qui étoient sortis de la ville, furent pris, & Ferdinand auroit eu le même sort, s'il fut parti une heure plutôt. Le 26 Février
1641. 1641, Guébriant, qui commandoit l'avant-garde des armées Françoise & Suédoise, plaça son artillerie sur le bord du Régen, riviere qui étoit entre les Confédérés & Ratisbonne, & salua l'Empereur & la Diete, de cinq cents volées de canon, qu'il fit tirer contre la ville. *Affront dont Ferdinand fut si piqué*, dit un historien, *qu'il parut perdre sa contenance & sa fermeté ordinaire.* (1)

L'Empereur, délivré enfin du facheux voisinage des armées Françoise & Suédoise qui venoient de se séparer, donna des ordres pour assembler un corps de troupes, afin de se venger de l'insulte que Bannier & Guébriant lui avoient faite. Picolomini ne tarda pas à rejoindre avec son armée le Maréchal Geleen, qui talonnoit celle de Bannier: celui-ci se sauvoit à travers la forêt de Bohême, & les Généraux Autrichiens l'y poursuivirent; au sortir de cette forêt Bannier passa la riviere de Pleisze avec ses troupes; Picolomini arriva & fit passer sa cavalerie à la nage, de sorte que les Suédois se trouverent enfermés entre le Pleisze & la Muldaw. La perte du Général Suédois paroissoit inévitable, mais par un de ces coups de l'art, qui valent des victoires, & qui sont d'autant plus glorieux, que la fortune n'y a point de part, Bannier posta quelques troupes dans un moulin, & fit une si vigoureuse résistance, que lui & son corps d'armée furent en sûreté à Zwickaw, lorsque les Impériaux crurent l'avoir forcé dans ce moulin ; toute l'Allemagne admira cette retraite, & Geleen & Picolomini s'accusoient l'un l'autre d'avoir manqué ce coup. (2)

Mort de Bannier.

Peu après selon les uns, par le poison, & selon d'autres, accablé sous le poids des fatigues de la guerre, Bannier mourut à Halberstadt le 20 de Mai 1641, âgé de 40 ans & quelques mois. (3) Ce grand homme égala presque la réputation de Gustaphe-Adolphe, dont il étoit l'éleve dans le métier de la guerre. La mort du Général Suédois fit renaître les espérances de l'Empereur, & du Duc de Baviere; mais les Suédois & les François, commandés par le Comte de Guébriant, les défirent auprès de Wolfenbuttel. Torstenson, aussi élevé sous la discipline du grand Gustave, succéda à Bannier, & ce choix de la Régence de Suede, fut universellement applaudi. Le Comte d'Avaux & Salvius négocioient alors une grande affaire: il s'agissoit de renouveller entre la France & la Suede, le traité d'alliance qui devoit expirer en 1642: le Comte d'Avaux insistoit sur ce que la durée de l'alliance ne fut point limitée, & les Suédois ne voulurent pas se lier les mains, de conclure une paix particuliere avec l'Empereur, au

Torstenson succede à Bannier.

(1) *Hist. de* Guebriant. L. 4. c. 1. (2) Merc. François T. 24. (3) Puffendorf L. 13. *Nani Hist. Venet.* L. 11.

cas qu'il offrit des conditions avantageuses: on contesta longtemps sur ces deux articles; enfin on convint, qu'en cas de trêve, le traité dureroit jusqu'à la conclusion de la paix, mais que la France ne payeroit alors à la Suède que 7500 livres par an (1).

1642. Les progrès de Guébriant sur le Rhin ne découragerent point Picolomini qui commandoit en Moravie l'armée Impériale, de marcher contre Torstenson, mais le Général Suédois rendit sa diligence inutile; Picolomini résolut de vaincre par artifice, celui qu'il ne pouvoit subjuguer par la force: il séduisit Seckendorf, Colonel Suédois, & la récompense qu'il lui promit, en fit un traître. Pendant que Torstenson punissoit la trahison de Seckendorf, le Duc de Saxe-Lawenbourg, qui commandoit un corps de troupes Autrichiennes, entreprit de faire rentrer la Silésie sous l'obéissance de Ferdinand, & y réussit; cependant le peu de durée de ses conquêtes, en mérite à peine le nom. Torstenston reprit bientôt toutes les places que le Duc de Saxe avoit conquises dans cette province, & entreprit le siege de Leipsig. Léopold qui s'approchoit pour la secourir, dirigea si bien la marche de ses troupes, qu'il mit les Suédois entre cette ville & son armée: Torstenson se trouvant entre deux feux, imagina de faire filer ses troupes par un passage, & de s'éloigner dans une plaine, à une lieue de Leipsig; ce qui fit croire aux Autrichiens qu'il vouloit éviter le combat; mais le Général Suédois, ayant rangé son armée en bataille, marcha droit à l'ennemi qui fut complettement battu; Picolomini ne s'étoit sauvé qu'avec douze cavaliers dans Leipsig, & le quitta, ne doutant point que Torstenson ne revint assiéger cette place, & l'y enfermer. En effet l'arrivée des troupes Françoises, au camp des Suédois, obligea la ville & la citadelle à se rendre, après la défense la plus opiniâtre: ensuite Torstenson alloit bloquer Freiberg, & tandis que Léopold, Picolomini, Hatzfeld, & Wahl, Généraux Autrichiens, s'étoient assemblés à Pilsen pour délibérer sur les moyens de secourir cette place, il se disposoit à donner un second assaut, lorsque Picolomini, à la tête de quatorze mille hommes, l'obligea de lever le siege.

Torstenson bat les Impériaux, & Leipsig est conquise.

Levée du siege de Freiberg.

Tandis que toutes les Provinces d'Allemagne éprouvoient les horreurs de la guerre, on prenoit à Hambourg des mesures pour la terminer: on fixa les conférences pour la paix générale au mois de Juillet 1643, & les peuples crurent enfin toucher à la fin de leurs malheurs. Cette joie universelle fut troublée en France par la mort de Louis XIII, qui méritoit, peut-être, de se voir placé parmi les héros, si Richelieu ne lui avoit pas enlevé la partie la plus brillante de sa gloire (2). Les Suédois, incertains si le nouveau gouvernement de France ne changeroit point de politique, se proposoient secrettement de faire leur paix particuliere avec la maison d'Autriche; mais le Duc d'Enghuien, en se couvrant de lauriers, par la célebre bataille de Rocroy, cinq jours après la mort de Louis XIII, les rassura (3). Le Duc de Lorraine qui commandoit dans l'armée Bavaroise, venoit de rompre le traité qu'il avoit fait avec la France: ce Prince, inquiet & amateur des nouveautés, passoit légerement d'un parti à l'autre; & fut toujours malheureux, soit qu'il agit par lui-même, soit que,

1643.

Mort de Louis XIII.

(1) Puffendorf *ib.* Vassor *Hist. de Louis XIII.* T. 10. (2) Vassor *ibid.* & notre T. 31. *Hist. de France*, *Sect.* 12. (3) Notre dit T. 31. p. 372.

Mort de Guébriant.

par ſes conſeils, il détermina les autres à agir. Le Comte de Guébriant faiſoit le ſiege de Rothweil & cette ville, deſtinée à être le terme de ſes conquêtes, devoit être auſſi ſon tombeau: en viſitant la tranchée, il reçut dans le bras, un coup de fauconneau, dont il fut mortellement bleſſé; mais, avant de mourir, il eut la conſolation d'entrer en vainqueur dans Rothweil.

Traité entre la Suéde & le Dannemarck.

Cependant, on attendoit avec impatience qu'on s'aſſemblât à Munſter: toutes les cours de l'Europe, intéreſſées aux négociations de la paix, avoient nommé leurs Plénipotentiaires, & le temps de cette paix ſi ardemment deſirée n'étoit pas encore venu. Sur ces entrefaites, Torſtenſon reçut un ordre de la cour de Suede, de marcher vers le Holſtein: Chriſtiern, Roi de Dannemarck, allarmé de cette irruption, s'en plaignit à Torſtenſon, comme d'une rupture de traités faits depuis peu avec la Suede; ce Général n'en continua pas moins pourtant le cours de ſes conquêtes, dans la province de Jutland. Vainement la maiſon d'Autriche cherchoit les moyens de rendre les Danois irréconciliables avec les Suédois, la France, à qui la guerre entre ces deux couronnes, donnoit beaucoup d'inquiétude, prenoit des meſures pour la terminer: la Thuillerie eut le bonheur d'y réuſſir, & fit un traité ſatisfaiſant pour la Suede, onéreux pour les Danois, offenſant pour l'Empereur; à qui l'on ôtoit toute eſpérance de retirer aucun avantage de la rupture entre la cour de Stockholm & celle de Copenhague.

1644. Caſſovie priſe par Ragotski.

Situation facheuſe de l'armée Impériale.

La France & la Suede n'étoient pas les ſeuls ennemis de la maiſon d'Autriche. Ragotski, Waivode de Tranſilvanie, qui jusques là n'avoit presque pas été connu, devint célebre, par la diverſion qu'il fit en Hongrie; il ſe mit en campagne, à la tête de trente mille hommes, & s'empara de la plupart des places ſituées entre la ville de Caſſovie & celle d'Epéries: l'Empereur, pour s'oppoſer à la rapidité des progrès de Ragotski, remit le commandement de ſes troupes au Comte de Bouchain; ce Général entra en Hongrie avec huit mille Allemands; il comptoit ſur un renfort de trente mille Hongrois, mais la difficulté que ceux-ci trouverent à ſe raſſembler, facilita la priſe de Caſſovie, dont le Waivode ſe rendit maître au mois de Mars 1644. L'armée du Comte de Bouchain étant trop foible pour oſer tenter quelque entrepriſe qui pût changer la ſituation de la Hongrie, l'Empereur en donna le commandement au Général Götz, qui força le Waivode à prendre le parti de la retraite. Le desordre regnoit dans les troupes Impériales en Hongrie; l'armée de l'Empereur étoit encore en plus mauvais état dans la baſſe-Saxe: le Comte de Gallas ſon Général, fuyoit devant les Suédois: Torſtenſon, qui le ſuivoit de près, ne lui laiſſa que l'avantage d'un retranchement qui, en le mettant à l'abri de l'attaque des Suédois, ne le garantit point de la diſette qui commençoit à affamer ſes troupes. Gallas, qu'on ne pouvoit vaincre, mais qu'on pouvoit ſoumettre, ne pouvoit ſe retirer de ſa ſituation, que l'épée à la main, ou en uſant de ſtratagême: il prit ce dernier parti; il détacha le Colonel Donep, & lui ordonna de marcher vers Eisleben: Donep partit de nuit: Torſtenſon ayant eu avis de cette marche, prit la meilleure partie de ſa cavalerie, pour couper la retraite à ce détachement. Alors Gallas, voyant l'armée Suédoiſe ſans cavalerie, crut l'occaſion favorable pour décamper,

& le

& le fit avec toute la diligence poſſible ; il arriva à Magdebourg ; mais l'infatiguable Torſtenſon le ſuivit de ſi près, qu'il le replongea dans l'extrémité terrible dont il croyoit avoir ſauvé ſes troupes : la miſere devint ſi affreuſe, qu'un grand nombre de ſoldats déſerterent, pour ſervir dans l'armée Suédoiſe ; les autres, irrités contre Gallas, entreprirent de faire ſauter ſon logement par une mine qui, heureuſement, fut découverte. Torſtenſon qui tenoit les Autrichiens, comme aſſiégés, détacha une partie de ſon armée, pour continuer à les affamer, & partit, avec douze mille hommes pour la Bohême. Gallas, à qui la ruſe n'avoit point réuſſi, crut devoir employer la force & eut enfin le bonheur de ſe ſauver dans le Cercle de Leutmeritz.

Hiſt. d'Allemagne, 1558-1648.

Cependant l'armée Suédoiſe, plus formidable que jamais, marchoit vers Prague, dans l'eſpérance de faire priſonnier l'Empereur qui y réſidoit. Ferdinand III ſe refugia à Vienne ; après avoir raſſemblé tout ce qu'il pouvoit de troupes en Bohême. On voyoit dans les deux armées la même ardeur pour combattre ; & aucune des deux ne vouloit quitter la bonté de ſa ſituation, pour attaquer l'ennemi : on prit enfin, de part & d'autre, la réſolution d'en venir aux mains près de Janowitz : l'avantage paroiſſoit égal des deux côtés, lorsque le Général Götz, s'étant trop avancé, fut tué d'un coup de fuſil, & cette perte des Impériaux, entraîna celle de la bataille ; leur cavalerie battit en retraite du côté d'un ravin, qu'elle repaſſa à la faveur décharges que faiſoit le régiment de cuiraſſiers, commandé par le Colonel Schiffer : cette vaillante troupe n'a jamais paru avec plus d'éclat que dans cette funeſte journée ; expoſée à un feu violent d'artillerie & de mousqueterie, qui la prenoit de front & en flanc, elle ne ceſſa de combattre, quoiqu'abandonnée de l'infanterie & d'une partie de la cavalerie : elle revint plus de ſix fois à la charge, avec une intrépidité digne de ſa réputation : il fallut enfin céder à la valeur & au nombre des Suédois, qui eurent une victoire complette & firent priſonniers le Comte de Hatzfeld, Merci, Schiffer & pluſieurs autres officiers du premier rang. (1) Torſtenſon, après avoir vaincu les Impériaux & s'être emparé de pluſieurs villes, avoit rendu les Suédois maîtres du Danube du côté de la Moravie ; toutes les places de cette province ſe rendoient avant que d'être attaquées ; c'étoit plutôt un voyage qu'une conquête. Brinn ſeul oſa réſiſter, Torſtenſon en fit le ſiege & la terreur ſe répandit dans Vienne. L'Empereur humilié ſe retira à Ratisbonne ; l'Impératrice tremblante, ainſi que toute la Nobleſſe, ſe ſauva en Stirie. On emporta tous les meubles & ce qu'il y avoit de plus précieux ; les baſtions & les remparts qui tomboient en ruine, furent réparés ; quelques vieux régimens ſe jetterent dans la place : on fit prendre les armes aux bourgeois & aux étudians : on remplit les magazins, & l'on ſe prépara à ſoutenir opiniâtrément un ſiege, auquel Torſtenſon ne penſoit point encore.

Mort du Général Götz.

L'Electeur de Baviere effrayé des conquêtes que firent les François d'un autre côté, prenoit toutes ſes meſures pour arrêter leurs progrès. Le Général Merci, Commandant des troupes Bavaroiſes, ſachant que Turenne

(1) Puffendorf L. 17. Adlzr. P. 3. L. 30.

avoit choisi Mariendal pour y établir son quartier général, résolut d'aller l'y attaquer, sans lui donner le temps de rassembler ses forces dispersées dans les villes voisines. Turenne, qu'on ne surprenoit pas facilement, fit tête à l'ennemi, eut même quelques avantages, mais fut obligé de se retirer. Le Duc d'Enghuien, que la Cour de France avoit envoyé en Allemagne, avec un renfort de huit mille hommes, fit changer la face des affaires; la bataille de Nordlingue est connue. Le Vicomte de Turenne, de son côté, pour finir la campagne qu'il avoit si glorieusement commencée, entreprit de rétablir l'Electeur de Trêves dans ses états: ce Prince, après avoir été prisonnier pendant dix ans, vint enfin reprendre possession de sa capitale, au milieu des acclamations de ses sujets. Ce Prélat témoigna publiquement les grandes obligations qu'il avoit au Roi de France, son bienfaiteur (1).

Bataille de Nordlingue.

Prise de Leipsig par Konigsmarck.

L'Electeur de Saxe, faisoit tous les jours de nouvelles pertes. Konigsmarck, à la tête d'une armée Suédoise, venoit de lui enlever Leipsig, ainsi que beaucoup d'autres places considérables: trop foible, pour s'opposer à la ruine entiere de ses états, il eut recours à la négociation; il fit une trêve de six mois avec le Général Suédois, dont un des principaux articles, étoit que Leipsig resteroit à la Suede, à qui la province de Misnie payeroit tous les mois, une contribution de douze mille florins. Ce traité déplut à la maison d'Autriche, qui se flattoit que les troupes Saxonnes causeroient une puissante diversion à ses ennemis. L'armée de Konigsmarck se joignant à celle de Torstenson, l'Empereur n'avoit point assez de troupes pour leur résister; ce qui le contraignit de négocier avec Ragotski qui en occupoit une partie, & ce traité fut conclu à des conditions peu avantageuses à la maison d'Autriche: le Waivode, qui avoit sçu profiter à propos de la situation facheuse où se trouvoit l'Empereur, montra plus d'habileté encore, lorsqu'en abandonnant ses alliés, il trouva le moyen de se conserver leur amitié, comme une ressource contre l'Empereur, s'il manquoit à exécuter un des articles du traité.

Traité entre l'Empereur & Ragotski.

Congrès de Munster.

Enfin la paix étant devenue nécessaire, même aux vainqueurs, Munster fut choisi pour le Congrès; lorsque la différence des Religions mit encore un grand obstacle aux négociations; les Protestants ne pouvoient ignorer qu'on avoit dessein de les affoiblir, puisque c'étoit là un des principaux motifs de la guerre, & les Suédois demandant la sécularisation de plusieurs évêchés dont ils prétendoient retenir les fiefs, la France étoit fort embarrassée; car ayant fait des traités particuliers avec les Protestants, elle étoit obligée de les soutenir: de l'autre côté, elle craignoit qu'on ne l'accusât d'avoir abandonné les intérêts de l'église, & que la maison d'Autriche qui tachoit de rendre cette Couronne odieuse, par sa liaison avec ceux qu'elle appelloit des hérétiques, ne continuât à la décrier, si elle appuyoit les prétentions des Suédois. L'intérêt de l'Empereur, quoiqu'il avoit reçu des coups trop violens de la main des Protestants pour les aimer, exigeoit cependant qu'il détachât les Suédois de la France; dans cette vue, il aima mieux leur abandonner des abbayes & des évêchés, que de voir démembrer quelques provinces de ses états héréditaires; ce ne fut donc que

(1) V. notre *Hist. de France*, Sect. 13. T. 31. p. 377.

pour épargner le domaine de sa maison, qu'il prodigua celui de l'église: de sorte qu'on vit, dans la suite, que la paix se fit aux dépens du médiateur, qui fut le Pape, & qu'on arracha à l'église Romaine plusieurs grands bénéfices. Au milieu de ces débats importans qui pouvoient retarder le moment de la paix, on vit naître de la part, des Puissances belligérantes, des prétentions qui, pour le malheur des peuples, devoient produire le même effet; savoir des disputes sur le cérémonial; & celles-ci étant réglées, il s'éleva entre les trois Colleges, des Electeurs, des Princes & des Etats de l'Empire, une contestation d'un autre genre: après bien des divisions, on convint, que chacun des trois Colleges, seroit partagé dans les deux villes où se tenoit le Congrès, & afin que tous les députés Catholiques ne s'assemblassent pas à Munster, ni tous les Protestants à Osnabrug, on conclut, *que les uns & les autres s'établiroient en égal nombre dans les deux villes, & qu'ils se communiqueroient leurs délibérations, pour terminer leurs affaires d'un commun accord, avec la liberté de passer de l'une à l'autre ville, selon le besoin.*

Hist. d'Allemagne, 1558-1648.

Disputes sur le cérémonial.

Des dispositions aussi sages paroissoient devoir éloigner tout sujet de contestation; quand les Protestants, ayant, ou croyant avoir à se plaindre sur ce qui concernoit leur Religion, & fiers de l'appui des Suédois, renouvellerent la guerre. Torstenson recommençoit à répandre la consternation dans tous les pays de la maison d'Autriche, tandis que la Suede, tranquille au sein d'une paix profonde, jouissoit de la gloire de ses armes. L'Empereur retourné à Vienne depuis peu, fut obligé, parceque la peste ravageoit cette ville, d'en sortir, pour se réfugier à Lintz: d'un autre côté, Konigsmarck, tantôt en Bohême, tantôt en Siléfie, surprenoit des places & les rançonnoit. Torstenson cependant touchoit à la fin de sa derniere campagne & les douleurs de la goutte l'obligerent de quitter le service, n'ayant pas encore 40 ans; il se retira en Suede, couvert de lauriers, après avoir été l'admiration & la terreur de l'Allemagne: mais Charles-Gustave Wrangel lui succéda dans le commandement de l'armée, & avoit également appris l'art militaire sous le célebre Gustave-Adolphe: les Généraux Suédois accoutumés à vaincre, étoient autant de héros qui se succédoient avec le même courage & le même bonheur. Les succès multipliés de cette redoutable Puissance, en étendant sa gloire, étendoient ses prétentions; elle résolut de continuer la guerre, persuadée qu'elle ne pourroit rien obtenir que par la force des armes; en conséquence, la Suede desiroit ardemment la jonction de l'armée Françoise avec celle des Suédois: cette jonction se fit; mais il falloit auparavant que le Vicomte de Turenne passât au travers des Impériaux: son armée étant trop foible pour oser l'entreprendre, ce Général eut recours à la ruse, & feignit d'avoir ordre de se joindre au Prince d'Orange qui étoit dans la Gueldre. Ce Prince ayant préparé un pont de bateaux à Wesel, les François y passerent le Rhin; les Impériaux qui n'avoient pu pénétrer le dessein d'une marche si détournée, apprirent avec frayeur que l'armée Françoise étoit au delà du Rhin; & ils résolurent aussitôt d'aller les attendre sur les bords du Mein: Turenne, par une des plus belles marches qu'aucun Général ait jamais faite, prévint l'ennemi par sa diligence; la marche des armées Françoise & Suédoise ne fut plus depuis

La guerre recommence.

L'Empereur se réfugie à Lintz.

Torstenson se retire en Suede.

Wrangel lui succede. 1646.

Jonction des armées Françoise & Suédoise.

1647.

qu'un enchaînement de nouvelles conquêtes dans la Suabe & la Franconie.

Ferdinand IV couronné Roi de Bohême.

L'Empereur venant de faire couronner Roi de Bohême, à Prague, son fils aîné Ferdinand (1), prit la route de Presbourg, dans le dessein d'y faire reconnoître son fils, Roi de Hongrie, & d'y terminer le différend entre les Catholiques & les Protestants; mais ces derniers faisant valoir leurs prétentions, avec d'autant plus de hauteur, qu'ils pouvoient empêcher le couronnement du jeune Ferdinand, il fut contraint de rétablir les Protestants dans tous leurs privileges, & de leur restituer quatre-vingt-dix temples. Le plus fidelle des alliés de l'Empereur, le Duc de Baviere, si longtemps le soutien, ou la victime de la maison d'Autriche, surprit toute l'Europe, par le traité qu'il fit avec la France (2). Les Suédois ne tarderent pas à profiter de l'avantage que la défection du Duc de Baviere leur donnoit: le Général Wrangel entra en Bohême & fit le siege d'Egra; l'Empereur fut obligé de se mettre lui-même à la tête de ses troupes, qui refusoient d'obéir à Mélander, sous prétexte qu'il étoit Protestant; & à peine fut-il arrivé, qu'il courut encore une fois le risque d'être surpris par un détachement des ennemis, quand l'escorte des fourageurs arriva à propos pour le sauver.

Traité du Duc de Baviere avec la France.

L'Electeur de Baviere rentre dans le parti de l'Empereur. 1648.

Pendant que l'Empire étoit ainsi en proye aux armes de la Suede, on fut très étonné d'apprendre que l'Electeur de Baviere venoit de rentrer dans le parti Impérial; il publia contre les Ministres & les Généraux de Suede une espece de manifeste pour justifier sa conduite. Les Suédois y répondirent, & ces préliminaires furent aussitôt suivis d'une guerre ouverte. La jonction des Bavarois donnoit une grande supériorité aux Impériaux; Wrangel sentit tout le danger auquel il étoit exposé, mais trop habile, pour ne pas prévenir le malheur dont il étoit menacé, il forma le dessein de se rapprocher de Konigsmarck, qu'il joignit avec la plus grande diligence. Le sort qui paroissoit favoriser les armes Autrichiennes, occasionna différentes impressions dans l'assemblée qui continuoit de se tenir à Munster: les uns relevoient, avec orgueil, les espérances de l'Empereur, tandisque les autres l'obligeoient, avec timidité, d'accorder tout ce qu'on exigeoit de lui.

Suite du Congrès de Munster.

Réunion nouvelle des Armées Françoise & Suédoise.

Cependant le Général Wrangel s'avançoit dans le dessein de joindre une seconde fois son armée à celle du Vicomte de Turenne; peu de temps après cette jonction, le défaut de vivres obligea les Généraux à prendre des routes différentes; Wrangel se proposoit d'entrer en Baviere & d'y établir le théâtre de la guerre, mais le Vicomte de Turenne s'y opposa: le Général Suédois reprocha au Vicomte que la France paroissoit entretenir de secrettes intelligences avec la Baviere; il est vrai que Louis XIV n'avoit aucune envie de ruiner l'Electeur de Baviere, il vouloit seulement le punir, d'avoir rompu le traité d'Ulm, & le contraindre, par la force des armes, à abandonner une seconde fois l'Empereur, afin de forcer ce Prince d'accorder à la France les conditions qu'elle exigeoit: c'étoit là toute la politique de la cour de France. Les deux Généraux, nouvellement réunis,

(1) *Theat. Europ.* T. 4. p. 1139. (2) Londorp T. 6. p. 182.

marcherent ensemble, pour chasser les Impériaux au-delà du Danube; le Vicomte qui commandoit l'avant-garde de l'armée des confédérés, fit harceler l'ennemi par ses dragons, pendant que sa cavalerie s'avançoit au grand trot; les François furent d'abord repoussés, mais le Vicomte les fit soutenir par son régiment de cavalerie, qui renversa les Impériaux & se rendit maître de leur canon: le Général Mélander qui commandoit l'avant-garde, étant accouru pour réparer ce desordre, reçut deux blessures qui le mirent hors de combat; les Impériaux allarmés s'ébranlerent, & le canon ennemi continuant de les écraser, jetta la terreur dans l'armée Impériale: Mélander, porté sur des piques, par quatre grenadiers, & couvert de sang, pouvoit à peine parler; la colere & la douleur semblant lui rendre quelques forces, il tenta de rallier quelques régimens, quand une volée de canon ayant tué deux grenadiers & emporté les piques, Mélander renversé, mourut sur le champ, & dans le moment la déroute devint générale. Le Vicomte & Wrangel arriverent près de la ville de Rain & entreprirent d'en forcer le pont, dont la tête étoit défendue par un petit fort; la garnison, se voyant attaquée vivement, mit le feu à des fascines, d'où il se communiqua au pont: le Vicomte, pour arrêter l'incendie, fit passer à la nage deux compagnies de soldats, qui arriverent à temps, pour éteindre le feu; le pont fut conservé, & les alliés passerent le Leck, malgré le canon de la ville; & alors les deux Généraux victorieux entrerent dans la Baviere, qu'ils trouverent presque déserte, parceque l'épouvante en avoit fait fuir les habitans (1).

Hist. d'Allemagne, 1558-1648.

Mort de Mélander. Défaite des Impériaux.

Turenne & Wrangel maîtres de la Baviere.

Cette chaîne de malheurs qui entouroit l'Allemagne, devoit sans doute lui faire desirer la paix: il en survint de nouveaux; Konigsmarck qu'aucun obstacle n'arrêtoit, parcequ'il étoit également habile à les prévoir, & à les prévenir, forma le hardi projet de faire des conquêtes avec un corps composé seulement de huit à neuf mille hommes; ses succès passerent de beaucoup les espérances qu'une armée si peu forte avoit pu faire concevoir. Après la prise de plusieurs places importantes, il osa prendre la téméraire résolution de surprendre la ville de Prague. Comme le secret est l'ame de ces sortes d'entreprises, il dissimula son dessein & fit courir le bruit qu'il vouloit assiéger Pilsen; il s'en approcha en effet, mais c'étoit pour attirer de ce côté là une partie des troupes Impériales qui auroient pu faire échouer son projet; ces mesures furent si bien prises, que les habitans de Prague, exempts de tout soupçon, sur le sort qui les menaçoit, vivoient dans la sécurité la plus profonde. Konigsmarck ayant fait cacher ses troupes dans un bois, s'avança la nuit, à la faveur de l'obscurité; les soldats eurent des rameaux verds à leurs chapeaux pour se reconnoître; cent mousquetaires marchoient à la tête, suivis de trente hommes armés de haches & de gros marteaux, pour rompre les portes & abattre les ponts-levis: vers le milieu de la nuit, ils arriverent à la Montagne, qu'on nomme *Weissenberg*: là, Konigsmarck entendit dans la ville un bruit qui l'inquiéta; mais ayant reconnu que c'étoit la patrouille, il lui laissa le temps d'achever sa ronde; ensuite, les fantassins se coulerent sans bruit derriere le

Siege de Prague par Konigsmarck.

(1) Puffendorf L. 20.

SECT. XII. *Hist.* d'Allemagne, 1558-1648.

couvent des Capucins; la premiere sentinelle fut à l'instant précipitée dans le fossé, & la seconde prit la fuite. De-là, les Suédois marchant à la porte qui est du côté du couvent de Strohof, surprirent le corps de garde & le passerent au fil de l'épée: dans le moment la porte fut enfoncée & le pont abattu. L'infanterie qui attendoit à peu de distance de la place, accourut aussitôt & se jetta impétueusement dans la ville. Konigsmarck averti, par les cris de la joie & par ceux de la terreur, y entra avec sa cavalerie, & dans l'instant tout fut soumis. Fier du succès brillant de sa témérité, il crut cependant devoir consulter la prudence avant de pénétrer dans la vieille Prague, où il n'ignoroit pas, qu'il y avoit une garnison de huit cents hommes; & s'il ne recevoit point promptement des renforts, loin de pouvoir emporter la vieille ville, à peine pouvoit-il se flatter de conserver sa conquête. Wittenberg, qui faisoit la guerre en Silésie, accourut à son secours, tandis que le Comte de Bouchain se jetta précipitamment dans la vieille Prague pour la défendre. Cette ville, ainsi partagée entre les Suédois & les Impériaux, devint le théâtre d'une guerre fort vive qui dura près de trois mois. Un corps de huit à neuf cens hommes, commandé par Charles-Gustave, Prince Palatin, étant arrivé de Suede pour renforcer la petite armée du Comte de Konigsmarck, ce Général entreprit alors de réduire la vieille ville. Les habitans, désespérant d'être secourus, demanderent à capituler; le Prince Gustave refusa les conditions: cependant la vieille Prague étoit battue en brêche; les bombes pleuvoient sur les maisons & la moitié de la ville étoit en cendres, lorsque la crainte de perdre cette place & tout le Royaume de Bohême, détermina enfin l'Empereur à conclure la paix.

Prise de Prague, nommée la petite.

Le Comte de Bouchain vient au secours de la vieille Prague.

Suites des négociations pour la paix.

Jusqu'alors les négociations de Munster & d'Osnabrug avoient toujours varié: parmi les difficultés chaque jour renaissantes, une des principales, étoit de savoir, si l'on céderoit à la Cour de France, l'Alsace en fief de l'Empire, ou en souveraineté: la maison d'Autriche, voyant qu'il n'y avoit point de milieu, & ne pouvant se résoudre à donner cette province en fief, pour ne point donner au Roi de France, le droit de suffrage dans les Dietes, prit le parti de la céder en pleine souveraineté; de façon qu'elle n'eut plus désormais aucun rapport à l'Empereur ni à l'Empire. *Sine omni ad Imperatorem Imperiumve respectu:* ce sont les termes d'un Historien Allemand très-attaché à la maison d'Autriche (1). Une nouvelle difficulté qui pouvoit encore reculer le moment de la paix, c'est que chaque Puissance vouloit remplir ses coffres, pour se dédommager des frais qu'elle avoit faits. Les Suédois surtout menaçoient de ne point quitter leurs armes, si l'on ne leur donnoit cinq millions d'écus, dont trois étoient destinés au trésor de la Couronne, & les deux autres, aux officiers & aux soldats. Après de longues contestations, sept Cercles s'engagerent à les payer. Cependant le traité entre l'Empereur & la Suede fut lu & arrêté le 6 d'Août 1648. Les Ambassadeurs Suédois protesterent, par écrit, que ce traité n'auroit son exécution que lorsque la paix avec la France seroit conclue. On y travailloit efficacement; mais l'Empereur voulant retenir

Les Suédois exigent cinq millions d'écus, qu'on leur donne.

(1) Adam Adami *Pacific. Westphal. C.* 16. *n.* 1.

dans le traité le titre de Landgrave d'Alsace, l'Ambassadeur de France s'y opposa avec tant de vigueur que les Impériaux renoncerent à leurs prétentions: on régla ensuite plusieurs articles moins importans sans doute, mais qui cependant, manquerent plusieurs fois de faire écrouler l'édifice qu'on élevoit avec tant de peine. Toutes les difficultés étant applanies, on termina enfin, après cinq ans de guerre & de travaux politiques, cette fameuse négociation dont le succès tenoit toute l'Europe en suspens.

Hist. d'Allemagne, 1558-1648.

Fin des négociations pour la paix.

Ce fut la paix des Espagnols avec les Provinces-unies qui accéléra celle que l'Empereur fit le 6 d'Août à Osnabrug avec la Suede & les Protestants; celle entre Ferdinand & Louis XIV ne se conclut que le 24 d'Octobre à Munster. Voici le précis des principaux Articles de ces fameux Traités. La *France* eut la souveraineté des trois Evêchés de Metz, Toul & Verdun & de la ville de Pignerol, cédée par la paix de Quietasque; la ville de Brisach & ses dépendances; le Sundgaw & les Landgraviats de la haute & basse Alsace. La cession de ces derniers se fit sur le pied que l'Empire & la maison d'Autriche les avoient possédés, en conservant aux Etats de ces provinces, ci-devant Etats immédiats de l'Empire, *tous les droits & privileges particuliers qui étoient compatibles avec la souveraineté de S. M. T. C.* Enfin le droit de tenir garnison à Philipsbourg. La *Suede*, outre cinq millions d'écus en argent comptant, eut pour sa part, l'Archevêché de Bremen sécularisé, l'Evêché de Verden converti en Principauté séculiere, la Poméranie citérieure, Stettin, l'isle de Rugen & la ville de Wismar dans le Mecklenbourg; le tout pour être tenu en fief de l'Empire, avec trois voix à la Diete pour Bremen, Verden & la Poméranie. La *République des Suisses* fut déclarée libre, souveraine & exempte de la jurisdiction de l'Empire.

Par rapport aux Princes & Etats de l'Empire, il avoit été réglé & arrêté, que *l'Electeur de Brandebourg* seroit dédommagé de la perte de la Poméranie citérieure, par la cession qu'on lui fit de l'Archevêché de Magdebourg sécularisé, & des Evêchés de Halberstadt, de Minden & de Camin, déclarés Principautés séculieres, avec quatre suffrages à la Diete. Les *Ducs de Mecklenbourg*, eurent en échange de Wismar, les Evêchés de Schwerin & de Ratzebourg, érigés en Principautés séculieres, avec deux voix à la Diete, & deux Commanderies considérables de l'Ordre de St. Jean, Mirow & Nemerow. Les *Ducs de Brunswick-Lunebourg-Hanovre*, & à leur défaut ceux de *Wolffenbuttel*, obtinrent la Prévôté de Walckenried, & l'alternative perpétuelle dans l'Evêché d'Osnabrug; de maniere qu'à un Evêque Catholique élu par le Chapitre, doit succéder un Evêque Protestant issu de la maison de Hanovre. Le Landgrave de *Hesse-Cassel* reçut, outre la somme de 600000 écus en especes, la plus grande partie du Comté de Schaumbourg, & l'Abbaye de Hirschfeld, déclarée Principauté séculiere, avec un suffrage à la Diete. Le *Comte Palatin* fut remis en possession de tout le bas Palatinat, & de tous ses autres droits, excepté le haut Palatinat qui resta à *la Baviere*, & le Bergstrasse, que *l'Electeur de Mayence* conserva en rendant les sommes pour lesquelles elle avoit été engagée. De plus, on établit en faveur du *Comte Palatin*, une huitieme dignité Electorale, qui doit subsister dans sa maison, tant que la maison

Ducale & Electorale de Baviere aura des héritiers mâles, & sera supprimée lorsque l'une ou l'autre des maisons Palatine ou de Baviere sera éteinte. (Cas qui vient d'arriver.) Du reste, tous les autres Princes & Etats de l'Empire furent purement & simplement rétablis dans toutes les terres, droits & prérogatives dont ils avoient joui avant les troubles de Bohême en 1619.

Par les dispositions relatives à *l'état public de la Religion*, la transaction de Passau de 1552 & la paix de Religion de 1555 furent confirmées dans toute leur étendue. La Religion Réformée devoit participer à l'avenir à tous les droits acquis aux Luthériens. La Religion, en général, devoit être remise par toute l'Allemagne sur le pied où elle étoit le 1 Janvier 1624, excepté dans le Palatinat, où l'on se régleroit sur l'état de l'année 1619. Tous les biens ecclésiastiques possédés par les Protestants en 1624 & par l'Electeur Palatin en 1619, leur resteront. Tout bénéficier Catholique ou Protestant perdra son bénéfice dès qu'il changera de Religion. Tout membre immédiat de l'Empire aura le droit de changer & de réformer la Religion dans ses terres, autant que l'état de l'année 1624 & les pactes faits avec ses sujets le lui permettront. L'autorité spirituelle du Pape & des Prélats Catholiques d'Allemagne sera suspendue, ou plutôt abolie à l'égard des Protestants. Les sujets des Princes d'Allemagne qui embrasseront une autre Religion que celle qui étoit la Religion de l'Etat en 1624, pourront être tolérés par leur Prince : mais s'il ne veut pas leur accorder la liberté de conscience, il sera obligé de leur donner trois ans pour sortir de sa domination. La Chambre Impériale sera composée de vingt-quatre membres Protestans & de vingt-six Catholiques. L'Empereur recevra six Protestans dans le Conseil Aulique. On choisira pour les Dietes de députation un nombre égal d'Etats Catholiques & Protestans, excepté quand on les convoquera pour une cause extraordinaire, alors les députés seront tous de la Religion qui regarde la cause. A la Diete & dans tous les Tribunaux de l'Empire, rien ne pourra être conclu à la pluralité de toutes les voix des Catholiques contre toutes les voix des Protestans. Lorsqu'à la Diete le suffrage du Corps des Protestans sera contraire à celui des Catholiques, on ne pourra plus rien arrêter que par la voye d'une composition amiable. Si le même cas arrive dans les deux Tribunaux, on a établi l'usage que les causes seront portées à la Diete générale.

Voici encore ce qui concerne le *Gouvernement public*. Les Princes & Etats d'Allemagne assemblés aux Dietes, auront un suffrage décisif dans toutes les délibérations de l'Empire, principalement quand il sera question de faire des loix nouvelles ou d'en interprêter d'anciennes, de déclarer la guerre, de lever des troupes, d'exiger des contributions, de lever des subsides dans l'Empire, de bâtir des forteresses, de faire la paix & des alliances, &c. de maniere que leur consentement sera essentiellement requis pour prendre ces résolutions. On renvoya à la Diete prochaine ce qui regardoit l'élection d'un Roi des Romains du vivant de l'Empereur, la formation d'une Capitulation perpétuelle qui serviroit à tous les Empereurs futurs, la maniere de mettre un Etat au ban de l'Empire, & les arrangemens à prendre au sujet de la matricule, de la réformation de la justice,

& d'autres

& d'autres objets qui regardent le bien de tout le Corps Germanique. Le Collège des Villes Impériales, qui depuis longtems avoient assisté aux délibérations comitiales sans pouvoir rien déterminer, reçut un suffrage décisif, tel que ceux du College des Electeurs & des Princes. Dans toutes les délibérations sur des matieres qui pourroient tourner au préjudice d'un Etat de l'Empire, ou lui faire perdre un droit légitimément acquis, on ne décidera rien à la pluralité des suffrages ni autrement, que par la voye d'un accommodement à l'amiable. Le Conseil Aulique de l'Empereur suivra l'ordonnance & les procédures usitées dans la Chambre Impériale. Enfin on confirma à tous les Etats particuliers, le droit de pouvoir faire des alliances avec des Princes étrangers, pourvu qu'elles ne soient point contre l'Empereur ni contre l'Empire. (1)

Hist. d'Allemagne, 1558-1648.

Tels furent les principaux Articles des Traités de Munster & d'Osnabrug, & la France, ainsi que la Suede, se chargerent de la garantie de tout ce qui étoit contenu dans les deux traités, qui devoient être regardés comme un seul. Dès que ces traités furent signés par les Ministres assemblés dans les deux Congrès, on les publia à Munster & à Osnabrug, & l'on dépêcha des couriers à tous les Généraux d'armées, pour faire cesser les hostilités. Pendant ce tems, le Nonce Chigi déclamoit avec violence contre les Evêques qui se prêtoient à l'exécution des traités. Innocent X étoit irrité; ce Pape n'avoit pas prévu qu'en voulant maintenir l'équilibre entre les Puissances de l'Europe, il étoit impossible d'affoiblir la maison d'Autriche, qu'il n'aimoit pas, sans agrandir les Protestans qu'il aimoit encore moins. Il publia lui-même une protestation en forme de bulle, dans laquelle il annulloit & privoit de toute force & effet les articles des traités, qu'il trouvoit préjudiciables *à la Religion Catholique*, *au Culte Divin*, *au Siege Apostolique Romain*, *aux Eglises inférieures & à l'Ordre ecclésiastique*, *comme aussi à leurs jurisdictions*, *autorités*, *immunités*, *franchises*, *libertés*, *exemptions*, *privileges*, *droits*, &c. Cette bulle imprudente n'eut pas un meilleur succès que les clameurs du Nonce Chigi. L'Empereur eut le courage de la faire déchirer & l'on n'en parla plus.

Opposition d'Innocent X aux traités de paix.

L'affaire des ratifications fut beaucoup plus embarrassante; l'Empereur fut le premier qui envoya la sienne; celles de Suede & de France tarderent à venir; les Espagnols, excités par le Pape, & plus encore par le désespoir de se voir abandonnés de l'Empire, redoubloient leurs efforts, pour faire rompre l'acte authentique qui les en séparoit; peu s'en fallut qu'ils ne renversassent toutes les négociations: d'un autre côté, les Suédois ne se pressoient pas de faire l'échange des ratifications; ils la remettoient de jour en jour, jusqu'à ce qu'ils eussent amené les Impériaux au point qu'ils desiroient. Les François étoient dans le même cas. Les députés des Etats de l'Empire, impatiens de voir retarder cet échange des ratifications, déclarerent au nom du Corps Germanique, que tout ce qui devoit être exécuté, & ne l'étoit pas encore, le seroit effectivement & de bonne foi, dès que l'échange seroit fait.

Ratification des traités.

(1) V. Dumont *Corps Diplom.* Tom. 6. P. 1.

SECTION XIII.

Histoire d'Allemagne depuis la Paix de Westphalie en 1648, jusques à l'avénement de Joseph I au trône de l'Empire en 1705.

SECT. XIII. *Hist.* d'Allemagne, 1649-1705.

ENFIN le 18 de Février 1649 les Plénipotentiaires des différentes Puissances délivrerent mutuellement les ratifications du traité de paix & l'on ne pensa plus qu'à travailler à sa plus prompte exécution; les Etats de l'Empire presserent ce dernier point, cependant il ne fut réglé qu'après un intervalle de seize mois environ & les conférences furent ensuite transférées à Nuremberg. Pendant que les Etats de l'Empire, de concert avec la France & la Suede, mettoient à exécution les traités de Westphalie & de Nuremberg, le Pape Innocent X, s'y opposoit de toutes ses forces; il fit paroitre en 1651, une bulle datée de 1648, dans laquelle il condamnoit l'érection du huitieme Electorat, comme ayant été faite sans *l'autorité Apostolique;* d'ailleurs, le Pontife ne pouvoit pas souffrir qu'on accordât à ceux qui refuserent de reconnoitre sa suprématie & son infaillibilité la liberté de conscience, l'entrée dans les charges publiques, le droit de bâtir des temples, & qu'on dépouillât le clergé Catholique de ses biens, pour les donner à perpétuité à de tels hérétiques. Dès que cette bulle parut en Allemagne, le célebre Jurisconsulte Conringius se chargea d'y répondre & le fit avec le plus grand succès : le Pape dut être humilié d'avoir compromis son autorité, lors même qu'il ne pensoit qu'à l'établir. Le Duc de Neubourg, dont les sentimens ne s'éloignoient pas de ceux du Pape, sur la nature des biens ecclésiastiques, prétendit avoir le droit d'en ôter une partie aux Protestans de ses états ; l'Electeur de Brandebourg, ayant pris leur défense, on en vint aux armes de part & d'autre, & cette étincelle alloit rallumer l'incendie qui venoit d'embraser l'Allemagne, lorsque l'Empereur envoya ses Ministres aux deux Princes, dont la querelle fut renvoyée à la décision de la Diete prochaine.

Les conférences sont transférées à Nuremberg. 1649-1652.

Nouvelle opposition de la part du Pape.

Réfutation de la bulle du Pape.

L'Allemagne, épuisée par les fatigues de la guerre, commençoit à jouïr des avantages de la paix. La plupart des Princes vivoient dans les douceurs d'une union qui enfin laissoit respirer leurs peuples; ils se rendirent de fréquentes visites, se donnerent des fêtes, rappellerent les arts, & laisserent à la sagesse de leurs Ministres le soin de régler les légers différends qui restoient à terminer; un des plus considérables concernoit l'évacuation de Franckendal par les troupes Espagnoles; leur opiniâtreté à ne pas vouloir rendre cette place à l'Electeur Palatin, faisoit encore douter de la solidité de la paix; & lorsqu'enfin ils la céderent, la ville de Heilbron leur fut confiée en échange. Il ne fut pas aussi facile de régler les différends qui restoient entre la Suede & l'Electeur de Brandebourg, au sujet de la Poméranie ultérieure; ce Prince n'étoit point encore entré en possession de tout ce qui lui avoit été adjugé par le traité d'Osnabrug: cependant, la Reine de Suede vouloit qu'on admît dans la Diete les députés qu'elle y envoyoit en qualité de Duchesse de Poméranie; les différentes négociations que cette

affaire occasionna, déterminerent l'Empereur à remettre au mois de Juin, la Diete qu'il avoit indiquée à Ratisbonne, au mois de Janvier précédent. Ferdinand III. qui brûloit d'impatience de voir son fils aîné Roi des Romains, n'attendit pas l'ouverture de la Diete pour en faire la demande; les Electeurs charmés des avantages que l'Empereur leur fit voir dans cette élection, lui accorderent leurs suffrages : le seul Ministre de Brandebourg s'y opposa; il eût l'adresse de représenter, d'une maniere assez séduisante, que les circonstances actuelles, ne permettoient pas qu'on fit cette élection, avant la mort de l'Empereur; il observoit que très souvent la jalousie du commandement avoit soulevé le pere contre le fils, & qu'enfin deux factions qui auroient des chefs aussi puissans, pourroient renverser l'Empire, au lieu d'y maintenir la paix & la prospérité. Après que l'Empereur eut vaincu cette opposition, il pria les Electeurs de se rendre à Augsbourg, pour procéder à l'élection de son fils; & elle s'y fit d'un consentement unanime le 30 Mai 1653. (1) L'Empereur, satisfait dans ses vœux, retourna à Ratisbonne avec les Electeurs, & l'on commença l'ouverture de la Diete: on y examina le mémoire du Duc de Lorraine qui, pour évacuer les places qu'il occupoit dans l'Empire, exigeoit un million de richdalers; on convint de lui donner, en trois termes, 200000 richdalers; convention qui n'eut pas lieu, parce que plusieurs Electeurs, ainsi que les villes libres, refuserent de contribuer à la somme qu'on avoit promise au Duc de Lorraine. L'Empereur qui redoutoit la vengeance de ce Prince, le fit arrêter à Bruxelles, le 26 Février 1654. Le Duc, au desespoir, envoya au Comte de Ligneville qui commandoit son armée, un billet caché dans un pain, finissant par ces mots: *Quittez promptement les Espagnols, tuez tout, brûlez tout, & souvenez-vous de Charles de Lorraine.* Mais soit qu'il en fut empêché ou ne voulut pas, il n'en fit rien.

Hist. d'Allemagne, 1649-1705.

L'Empereur fait reconnoitre son fils Roi des Romains. 1653.

Ouverture de la Diete de Ratisbonne. 1654.

Cependant, la Diete de Ratisbonne continuoit ses séances avec beaucoup de solemnité & très peu de fruits ; il s'éleva des plaintes contre la France, au sujet de la cession de l'Alsace: ces plaintes cesserent à l'arrivée du Sieur Caset de Vautorte, Envoyé de sa Majesté Très Chrétienne. Vers ce tems, Christine, Reine de Suede, étonnoit l'Europe, en renonçant volontairement à la couronne, pour jouïr en paix dans le sein des arts, de la liberté qu'elle aimoit; cette Princesse préfera le plaisir de s'instruire, à la gloire de régner; sa conduite fut louée & blamée tour-à-tour: les Protestans ont calomnié cette Reine, parcequ'elle avoit abjuré leur communion, & les Catholiques lui firent un mérite de sa conversion, qui n'étoit qu'une suite du projet qu'elle avoit formé de passer le reste de ses jours à Rome. Avant son abdication, elle engagea les Etats de Suede, à élire en sa place, son cousin Charles-Gustave. (2) Les premiers soins de ce Monarque se porterent sur la ville de Brême, qui en qualité de *Ville Impériale*, avoit droit de séance dans les Dietes ; sans examiner la validité de ses prétentions, on la confirma dans ses prérogatives. Le terme prescrit pour finir la Diete de Ratisbonne, approchoit ; ce qui obligea les Etats à ne s'arrêter qu'aux articles les plus pressans & à renvoyer les autres à la pro-

Christine abdique la couronne de Suede.

Charles-Gustave élu Roi de Suede.

(1) *Theatr. Europ.* Tom. 3. (2) Puffendorf *Hist. Car. Gustav.* L. 1.

chaine Diete, que l'on devoit tenir à Francfort. L'Electeur de Saxe fut élu chef de l'union Protestante, l'Electeur de Baviere fut nommé celui de l'union Catholique. Enfin le 16 Mai 1654 les délibérations furent signées & ce jour fut le dernier de l'assemblée de Ratisbonne. Le 19 du même mois, l'Empereur avec sa cour, partit de Ratisbonne pour se rendre à Vienne. La joye avec laquelle il fut reçu dans cette ville, fut troublée par la maladie de Ferdinand IV. Roi des Romains. Ce Prince mourut, de la petite verole, le 9 Juin, âgé de 20 ans & la cour de Vienne, consternée de ce malheur, se retira à Ebersdorf.

Fin de la Diete de Ratisbonne. Mort de Ferdinand Roi des Romains.

Casimir, Roi de Pologne, venoit de protester contre l'élévation de Charles-Gustave, sur le trône de Suede, prétendant que cette couronne lui appartenoit, comme ayant été usurpée sur lui par le pere de Gustave le grand. Charles indigné de cet affront marcha contre Casimir qu'il trouva campé à Lowitz; les Polonois furent battus dans trois batailles différentes & furent poursuivis jusqu'à Warsovie, où Charles entra victorieux. Dès que le Roi de Suede se vit maître de la Pologne, il convoqua les Etats, & se fit prêter serment de fidélité, après avoir inutilement tenté de s'y faire reconnoître Roi. L'Electeur de Brandebourg intimidé par le nombre des victoires de Charles, qui s'avançoit vers la Prusse Ducale, envoya ses Ministres au camp du Roi de Suede pour traiter avec lui; ce traité donna de l'ombrage à la maison d'Autriche, qui craignoit que cette alliance ne rendît les Suédois trop puissans: on leva une armée considérable & les Etats de Bohême & d'Autriche fournirent à l'Empereur des sommes très fortes. Ce Prince venoit de conclure la Diete de Presbourg, où il avoit réussi à faire couronner Roi de Hongrie, son fils l'Archiduc Léopold. Ferdinand fit revenir de Flandre, en Siléfie, le Comte de Montecuculli, pour commander l'armée qu'on y préparoit; le dessein de l'Empereur n'étoit pas d'attaquer les Suédois, mais de les empêcher de rien entreprendre sur les Etats d'Allemagne: néanmoins, pour occuper les Princes & les autres Etats, il assembla à Francfort la Diete qu'il avoit indiquée à la fin de celle de Ratisbonne. Il étoit question d'y régler des conventions entre les Catholiques & les Protestants pour établir leurs droits réciproques, sujet difficile à traiter & qui ne pouvoit pas se terminer promptement (1).

1655.

Prise de Warsovie par le Roi de Suede.

L'Archiduc Léopold élu Roi de Hongrie.

Diete de Francfort.

Pendant que les Protestants & les Catholiques s'occupoient fortement à la discussion de leurs intérêts, soit par leurs discours, soit par leurs écrits, l'Empereur travailloit à déterminer les Ducs de Modene & de Savoye à faire la paix avec l'Espagne, les menaçant de leur déclarer la guerre en cas de refus. Le Roi de Suede concluoit un nouveau traité avec l'Electeur de Brandebourg. Sapieha assiégeoit Warsovie. Le Général Wittenberg qui commandoit dans la place quinze cents Suédois, la défendit avec vigueur; mais Casimir, ayant joint Sapieha avec quarante mille hommes, obligea Wittenberg de se rendre à discrétion. Casimir victorieux se flattoit de chasser les Suédois de la Pologne; Gustave fit avancer son armée vis-à-vis Warsovie & livra bataille aux Polonois; Casimir fit les prodiges de

1656.

Siege de Warsovie par Sapieha.

(1) Londorp T. 7. p. 1051. T. 8. p. 1 & *seqq.*

valeur qu'on doit attendre d'un Prince qui combat pour sa couronne; mais l'ascendant des Suédois l'emporta & Gustave maître du champ de bataille le fut encore de Warsovie, qui lui ouvrit ses portes. Les Polonois désespérés implorerent le secours de l'Empereur, qui voulut bien leur en accorder, à condition qu'après la mort du Roi Casimir, ils placeroient sur leur trône son fils l'Archiduc Charles-Joseph.

Hist. d'Allemagne, 1649-1705.

Defaite des Polonois : reprise de Warsovie.

Ce traité sembloit faire toucher les Suédois au terme de leur gloire, lorsque Ferdinand mourut à Vienne le 2 d'Avril 1657, âgé de 49 ans. Ce Prince étoit monté sur le trône Impérial pendant que toutes les fureurs de la guerre déchiroient le Corps Germanique: borné aux seules forces de ses Etats héréditaires, il éprouva souvent l'impossibilité de résister aux efforts des différens peuples, qui tous l'assailloient en même tems; la France, du côté de l'occident, avoit déployé contre lui, des forces qu'elle ne se connoissoit pas elle-même; la Suede, du côté du nord, s'étoit précipité dans le centre de l'Empire; Ragotski, dont on eut méprisé la foiblesse dans des tems moins funestes, avoit choisi le moment de l'humiliation de la maison d'Autriche, pour oser l'insulter, du côté de l'orient; & enfin pour comble de maux, les horreurs de la guerre civile regnoient entre les propres vassaux de l'Empire, qui paroissoit devoir expirer sous tant de coups réunis. La paix seule pouvoit calmer la furie de tant d'orages soulevés contre lui. L'Empereur fut contraint de l'acheter, par le sacrifice d'une partie de ses Etats, & tandis que ses prédécesseurs s'étoient rendus redoutables par la hauteur de leur despotisme, il fut réduit au simple titre de chef de République. Quant à son caractere, on prétend qu'il étoit libéral, mais peu éclairé dans sa libéralité, il accordoit indifféremment des bienfaits qui doivent n'appartenir qu'au mérite; il aimoit ses peuples & il en fut aimé; ce dernier trait dispense de tout autre éloge. On lui reproche, d'avoir cru trop facilement que le choix seul, qu'un Roi fait des personnes à qui il accorde sa confiance, leur donne les qualités qui leur manquent; d'après ce préjugé, il admit dans son Conseil, des gens qui furent les auteurs de plusieurs entreprises funestes, dont il fut si longtems la victime. Enfin si sa vie n'excita point l'admiration de l'Allemagne, du moins sa mort en excita les regrets (1).

Mort de l'Empereur. 1657.

L'Empereur, en mourant, avoit laissé trois enfans mâles, dont l'aîné, Léopold-Ignace, n'étoit âgé que de seize ans & dix mois: le trône Impérial lui sembloit destiné; cependant sa trop grande jeunesse fut une des objections que plusieurs Etats proposerent; d'ailleurs la crainte de rendre l'Empire héréditaire dans la maison d'Autriche, fut une nouvelle raison de retarder l'élection de Léopold. Ce Prince, déclaré Roi de Bohême en 1654, & Roi de Hongrie en 1655, gouvernoit ces Etats sous la tutelle de l'Archiduc Léopold-Guillaume, son oncle; il conclut à Vienne le 27 de Mai le traité que son pere avoit entamé avec Casimir, Roi de Pologne; Montecuculli, à la tête des troupes Autrichiennes, s'empara de Cracovie, où Ragotski avoit laissé une forte garnison. Le Roi de Suede se plaignit d'une hostilité qui portoit atteinte au traité de Westphalie; à quoi on lui

Interregne.

Prise de Cracovie par Montecuculli.

(1) Struv. *Per.* 10. *Sect.* 10. *Diar. Europ.* T. 8.

SECT. XIII. *Hist. d'Allemagne, 1649-1705.*

répondit que les Suédois avoient les premiers manqué de bonne foi, en s'alliant avec le Waivode de Transilvanie, vassal de la maison d'Autriche.

Guerre de l'Evêque de Munster contre ses sujets.

Bernard van Galen, proclamé Evêque de Munster, dans un festin qu'il donna aux chanoines ses confreres, avoit sous l'habit ecclésiastique les inclinations d'un guerrier; il saisit l'occasion de les développer, en contestant les privileges, dont jouissoient les villes placées sur le territoire de Munster. Le Magistrat de cette ville, pour s'opposer aux prétentions de l'Evêque, envoya demander aux Hollandois qu'ils comprissent Munster dans le traité qu'ils avoient fait en 1656 avec les Villes Anséatiques; la lenteur des Etats Généraux à se déterminer, donna le temps à van Galen d'investir la ville, où il fit jetter une si grande quantité de boulets rouges, que plus de deux cents maisons furent consumées; les bourgeois désespérés firent plusieurs sorties & tuérent un grand nombre des partisans du Prélat: les Hollandois, après avoir vainement offert leur médiation, prirent enfin le parti de secourir Munster, & l'Evêque redoutant l'orage qui s'élevoit contre lui, se vit forcé de faire à la bourgeoisie des propositions qui lui firent ouvrir les portes de la ville (1).

Diete à Francfort pour l'election d'un Empereur.

L'Archevêque de Mayence ayant convoqué la Diete Electorale pour le 4 d'Août 1657: la plupart des Ambassadeurs des Cours étrangeres, arrivent à Francfort; le Maréchal de Grammont y exposa, au nom du Roi de France, qu'il falloit satisfaire aux plaintes que l'on formoit, sur les contraventions faites aux traités de Munster & d'Osnabrug, avant de se disposer à élire un Empereur, & l'Electeur de Mayence entra dans les vues de la France. Après avoir pris toutes les précautions nécessaires, on indiqua

1658. l'ouverture de la Diete Electorale pour le 9 d'Avril 1658. L'Electeur de Mayence, qui avoit la direction des affaires, appuyoit l'Archiduc Léopold-Guillaume, oncle de Léopold Roi de Hongrie, dans ses prétentions à la Couronne Impériale; on soupçonna cependant, que l'objet véritable de ce Prélat, l'un des plus habiles politiques de l'Allemagne, étoit de gagner du temps par des délibérations inutiles jusqu'au moment où le jeune Léopold auroit atteint l'âge de dix-huit ans.

Le Duc de Neubourg perd l'espérance de regner.

Le Duc de Neubourg vint se mettre sur les rangs; les Ambassadeurs de France lui proposerent d'abord de se faire élire Roi de Pologne; il écouta cette proposition sans l'accepter; l'Electeur de Mayence lui envoya Boinebourg pour le détourner d'un projet si dangereux & le séduire par l'espérance de parvenir à l'Empire; le Duc ayant refusé l'offre de la France, le même envoyé de Mayence vint ensuite montrer à ce Prince l'impossibilité de son élection à l'Empire, & dans un moment il perdit deux trônes qui paroissoient à son choix.

L'Electeur de Baviere refuse, par politique, la couronne Impériale.

Quelques suffrages se réunirent en faveur de l'Electeur de Baviere. Les Ambassadeurs de France ne doutoient point du succès. Mais le Prince, forcé de dissimuler, fit déclarer en plein college, par ses envoyés à Francfort, que *si tous les Electeurs vouloient l'élire il secoueroit la tête, pour faire tomber la couronne Impériale à ses pieds.* Le Comte de Grammont fit vainement le voyage de Munich pour le déterminer à accepter une couronne, qu'on lui offroit, tandis que d'autres prétendans, à qui on ne l'of-

(1) *Annales des Provinces-Unies, ad ann.* Alpen *Vita* C. B. van Galen.

froit point, réunissoient tous leurs efforts pour l'obtenir. L'Electeur redoutoit les hazards d'une élection incertaine, & craignoit de perdre la Baviere, en voulant obtenir l'Empire; il répondit aux instances réiterées de sa mere: *Madame, j'aime mieux être un riche Electeur, qu'un Empereur pauvre;* il est vrai que ses états & ses finances étoient augmentés; il conservoit toujours un service d'or, de trente millions, qu'il tenoit de Guillaume V. son ayeul.

Hist. d'Allemagne, 1649-1705.

Le refus véritable, ou simulé, du Duc de Baviere, applanissoit le chemin à Léopold, Roi de Hongrie & de Bohême; le caractere sombre de ce jeune Prince, son amour pour la retraite, ne donnoient pas lieu de croire qu'il vengeroit un jour les malheurs de l'Allemagne. Dès qu'on eut jetté les yeux sur lui, il se rendit à Francfort, où, sans daigner se montrer, il occupa son loisir à jouer aux quilles dans le jardin des Ambassadeurs d'Espagne; il attendoit le moment, où, sûr de jouer un rôle plus digne de lui, il monteroit sur le théâtre. Cependant, les suffrages des Electeurs étoient tellement partagés, qu'il dépendoit de celui de Brandebourg, de faire pencher la balance du côté de la maison d'Autriche, ou de quelqu'autre Prince. Les Ambassadeurs de France avoient taché de gagner l'Electeur Palatin, qui, instruit par les revers de son pere, avoit appris à connoître les hommes & à s'en défier: la France tira de grands avantages de la division des Electeurs; trois agissoient de concert avec elle; celui de Mayence qui vouloit éviter à sa patrie une guerre si longtemps funeste; celui de Cologne qui desiroit voir la couronne Impériale sur la tête de l'Electeur de Baviere qui étoit de sa maison; & le Palatin, à qui, avec de l'argent, on faisoit faire tout ce qu'on vouloit. La France, n'ayant enfin aucun intérêt d'empêcher l'élection de Léopold, tous les suffrages se réunirent en sa faveur; il fut élu le 18 de Juillet 1658, & le nouvel Empereur signa sa capitulation, où, entr'autres articles, il s'engagea à observer avec fidélité la paix de Westphalie (1). Pendant que Léopold montoit sur le trône Impérial, les Electeurs de Mayence & de Cologne, formerent le projet de rétablir la paix entre la Couronne de France & celle d'Espagne, persuadés que le repos de l'Allemagne en dépendoit: mais les difficultés renaissant de tous côtés, on fut obligé de renvoyer l'exécution de ce projet à l'année suivante. Les Ambassadeurs de France qui s'étoient rendus à Francfort, profiterent de leur séjour en cette ville pour ménager un traité entre Sa Majesté Très Chrétienne, le Roi de Suede & plusieurs Electeurs; le but de cette alliance étoit que les troupes Allemandes des Pays-bas fussent dans l'impuissance de secourir les Espagnols: ce traité, qui fut nommé *la Ligue du Rhin*, fut conclu à Francfort le 4 d'Août, & signé le 15 du même mois, par le Roi de France (2).

Politique du Roi de Hongrie & de Bohême.

Léopold est élu Empereur.

Le premier usage que Léopold fit de son autorité, fut de donner de nouveaux secours au Roi de Dannemarck; ce Prince se trouvoit dans une situation plus critique que jamais. Charles-Gustave indigné que Frédéric, après avoir signé le traité de paix de Rothschild, eut refusé d'en exécuter les conditions, étoit descendu en Zélande, & assiégeoit Copenhague; le

L'Empereur accorde des secours au Roi de Dannemarck. 1659.

(1) Wagner *Hist. Léop.* L. 1. Thulden L. 9. *Mém. de Grammont* T. 2.
(2) *Diar. Europ.* T. 1. Londorp T. 8. *Corps Dipl.* T. 6. p. 2.

SECT. XIII. *Hist. d'Allemagne, 1649-1705.*

Comte de Souches, eut ordre de l'Empereur, de faire une diverſion en Poméranie, & aſſiégea Stettin (1); mais il ne fut pas plus heureux dans cette entrepriſe, que l'Electeur de Brandebourg, qui, dans le même temps, fut obligé de lever le ſiege de Greifswalde. Ces mouvemens de l'Empereur & de l'Electeur de Brandebourg pour ſecourir le Dannemarck, étant autant d'infractions au traité de Weſtphalie, dont le Corps Germanique étoit garant, les Electeurs, qui, l'année précédente, avoient ſigné la Ligue du Rhin, en porterent leurs plaintes à la Diete de Francfort & on y convint, que, ſi l'Empereur & l'Electeur ne retiroient leurs troupes de la Poméranie, les Princes ligués ſe déclareroient pour le Roi de Suede: le Comte Palatin-Duc de Neubourg fut un de ceux qui déclamerent avec le plus de chaleur contre la conduite de Léopold, & Louis XIV, qui venoit de confirmer la Ligue du Rhin, reconnut ce zele du Comte Palatin de la maniere la plus éclatante, en engageant le Roi Catholique à rendre à la maiſon de Neubourg la ville de Juliers, que l'Eſpagne tenoit en ſequeſtre depuis longtemps: cette reſtitution fut une des conditions de la paix des Pyrénées (2), qui fut enfin conclue le 7 Novembre de cette année entre la France & l'Eſpagne par les ſoins du Cardinal Mazarin. Léopold cependant, laiſſa murmurer le Corps Germanique & continua la guerre; une flotte Hollandoiſe ayant obligé Charles-Guſtave, en diſperſant la ſienne, à lever le ſiege de Copenhague, les troupes Impériales réunies à celles des Rois de Dannemarck & de Pologne, chaſſerent les Suédois de l'iſle de Fionie, & s'emparerent du Holſtein, & d'une partie de la Poméranie; la France, la Hollande & l'Angleterre ſe réunirent pour forcer les Puiſſances belligérantes à conclure la paix, & menacerent de regarder celui des deux Rois, qui refuſeroit leur médiation, comme ennemi; mais Charles-Guſtave, dont l'ame ſe roidiſſoit contre les revers, rejetta une offre qu'il eut faite lui-même dans des temps plus heureux: la mort de ce Prince rendit la tranquilité au Nord, & le traité d'Oliva (3) conclu ſous les auſpices de Louis XIV, en aſſurant la couronne au jeune Charles XI, confirma les principaux articles de celui de Rothſchild.

Diete à Francfort.

Mort de Charles-Guſtave. Paix d'Oliva. 1660.

Troubles dans la ville de Munſter.

La ville de Munſter étoit en proie à de nouvelles diviſions: l'Evêque Bernard van Galen peu ſatisfait du traité de pacification de 1658 (4), avoit demandé juſtice à l'Empereur, & la déciſion de Léopold fut peu favorable aux habitans de Munſter; la Régence fut condamnée à céder les portes, les murailles & le mot du guet à l'Evêque, qui étoit venu, les armes à la main (5), demander l'exécution de cette ſentence: il ravagea les environs de la ville, brûla les moiſſons, pilla les villages & forma le ſiege de Munſter, dont les habitans ſe défendirent d'abord avec intrépidité; mais la République de Hollande ne leur ayant point envoyé les ſecours qu'elle leur avoit promis, ils demanderent à capituler. L'Evêque reçut les députés d'un front ſévere: *Convenez*, dit-il, *devant Dieu & devant les hommes que*

La ville de Munſter ſe ſoumet à l'Evêque Bernard de Galen.

(1) *Theatr. Europ.* T. 8. p. 1143. Puffendorf *de reb. Caroli Guſtavi* L. 6.
(2) *Recueil des traités de paix à l'an* 1659. *Notre Tome* 31. p. 430.
(3) *Traités de paix.* T. 3. p. 705. (4) *Ann. des Provinces-unies à l'an* 1660. p. 62.
(5) Aitzema L. 40. p. 663.

que vous n'êtes que des rebelles; & les Députés voulant repliquer, il les interrompit, & leur dit d'une voix terrible: *apportez vos clefs aux pieds de votre maître & de votre vainqueur*, *trop heureux qu'il daigne vous pardonner à ce prix*. Il fallut céder: on remit la ville au Prélat, qui pour mettre un obstacle permanent aux entreprises de la Régence, fit bâtir une Citadelle, devenue célebre sous le nom de *Lunette de Munster*.

Hist. d'Allemagne, 1649-1705.

L'Europe étoit en paix & la tranquillité regnoit dans l'Empire, lorsque les Turcs troublerent ce calme profond: le jeune George Ragotski second du nom, venoit d'être tué dans un combat qu'il avoit livré aux Ottomans près de Clausenbourg (1). La veuve & le fils de ce Prince implorerent la protection de Léopold; ils lui remirent les comtés de Zathmar & de Zambolich. Le Comte de Souches s'avança vers la Transilvanie à la tête d'une puissante armée, mais il ne put empêcher Ali-Pacha de s'emparer de Waradin; cette place étoit importante & sa perte pouvoit entraîner celle de la Hongrie; lorsque Léopold en reçut la nouvelle, il en parut consterné, & fit sur le champ appeller le Comte de Portia pour lui apprendre ce facheux événement; le ministre ne laissant appercevoir aucune émotion sur son visage, demande une carte de Hongrie, & montrant Waradin à l'Empereur dit froidement: *la perte n'est pas grande*, *ce n'étoit qu'une étable à cochons;* cette réponse ne calma point Léopold; il se retira dans son appartement & s'abstint d'aller à la chasse ce jour là; ce qui fit dire au grand veneur: *Dieu me d....*, *si ces bagatelles ne font beaucoup de tort aux divertissemens de l'Empereur.* Cependant la Transilvanie étoit en proye à de nouveaux troubles, Achatius Berchay, à qui les Turcs avoient donné la Principauté après la mort de Ragotski, avoit renoncé à un rang qui ne lui promettoit que des infortunes & des dangers: le Prince Kémini avoit été proclamé par les Etats; mais le Sultan qui prétendoit avoir seul le droit de donner un maître aux Transilvains, déclara Michel Abaffi Prince de Transilvanie: Jean Kémini marcha à la rencontre de son concurrent & perdit la vie dans le combat. L'Empereur eut voulu envoyer de nouvelles troupes contre les Turcs, mais d'un côté les Hongrois refusoient de recevoir les garnisons Allemandes (2) dans leurs places, & de l'autre les Princes de l'Empire différoient de fournir à Léopold les secours qu'il leur demandoit.

Les Turcs s'emparent de Waradin. 1661.

Les Turcs donnent la Principauté de Transilvanie à Michel Abaffi.

Ce Prince avoit convoqué une Diete à Ratisbonne, dont l'ouverture se fit le 20 du mois de Janvier (3). L'Archevêque de Saltzbourg fit part à l'assemblée du danger que couroient les frontieres de l'Empire menacées de tous côtés par les Turcs, & il exhorta les membres de la Diete, à s'unir à l'Empereur pour s'opposer aux progrès des infidelles. On lui répondit, qu'avant de délibérer sur les secours qu'on devoit accorder à Léopold, l'assemblée avoit à s'occuper d'objets plus importans; que quelques hostilités commises par les Turcs en Transilvanie, ne prouvoient pas que le dessein du Sultan fût de déclarer la guerre à l'Empire; qu'il falloit commencer par examiner les objets sur lesquels le traité de Westphalie n'avoit

Diete de Ratisbonne. L'Empereur demande du secours au Corps Germanique. 1663.

(1) V. *notre Hist. de l'Emp. Ottoman*, T. 23. p. 135.
(2) Du May, *Mém. des guerres de Transilvanie & de Hongrie*, T. 1.
(3) Londorp T. 8. p. 965. *Théatr. Europ.* T. 9. p. 976.

SECT. XIII. *Hist.* d'Allemagne, 1649-1705.

point prononcé, & qu'enfin l'Empereur n'avoit point le droit de régler l'ordre des délibérations. Tandis qu'on perdoit ainsi un temps précieux en disputes futiles, les Turcs s'emparoient de Neuhausel : les Electeurs de Mayence, de Saxe, de Brandebourg profiterent de cette circonstance pour engager l'assemblée à s'occuper de la demande de l'Empereur: on convint de faire marcher une armée en Hongrie, & l'on mit à exécuter cette résolution autant de lenteur, qu'on avoit mis à la prendre; lorsque l'armée parut sur les frontieres de l'Empire, les Turcs étoient déja maîtres de toute la haute Hongrie.

Le Roi de France envoie six mille hommes d'élite au secours de l'Empereur. 1664.

Léopold, mécontent & du Corps Germanique, qui montroit si peu de zele pour ses intérêts, & des Hongrois qui refusoient de recevoir des garnisons Allemandes dans leurs villes, s'adressa aux Princes étrangers (1). Le Pape lui permit de lever une contribution sur les biens ecclésiastiques d'Autriche & de Bohême: le Roi de Suede lui envoya quatorze cents hommes: Louis XIV (2) montra un zele encore plus actif pour la défense d'une cause, qui lui étoit étrangere; il fit partir deux mille chevaux & quatre mille fantassins, sous les ordres du Comte de Coligny & du Marquis de la Feuillade: une foule de jeunes Seigneurs briguerent la permission de suivre cette armée: c'étoit cet intérêt que les Puissances étrangeres prenoient à la guerre de Hongrie qui fit rougir les Princes de l'Empire de leur indifférence; & les Princes de la Ligue du Rhin fournirent de nouvelles troupes: la conduite de l'armée fut confiée au Prince de Bade & au Comte Raimond de Montecuculli: le Grand Vizir, après avoir ravagé la Croatie, s'avançoit à grandes journées vers Vienne, lorsqu'il trouva les Impériaux retranchés près du village de Saint-Godard sur les bords du Raab. Des deux côtés on vit bien qu'il falloit en venir aux mains; un jeune Turc impatient de se signaler fort de son rang, il s'avance monté sur un cheval richement enharnaché, défie les Impériaux, & fait voltiger son sabre sur sa tête pour appeller le plus brave d'entr'eux à un combat singulier: le Chevalier de Lorraine part, l'attaque, l'étend sur la poussiere, amene son cheval & revient au petit galop. Cependant les Turcs avoient attaqué un passage défendu par les Hongrois: ceux-ci ne peuvent soutenir le choc des Janissaires; ils se retirent en désordre; quelques fuyards courent vers Montecuculli: leur frayeur exagere le danger; *tout est perdu*, s'écrient-ils. *Comment tout est perdu*? répond le Général, *& je n'ai point combattu!* aussitôt il se jette au milieu des fuyards, les rallie, les ramene à la charge & chasse les Turcs du poste, dont ils s'étoient emparés; le Vizir résolu d'engager une action générale, fait passer le fleuve à ses troupes; les Impériaux s'avancent à leur rencontre & sont culbutés par la cavalerie Turque; alors les troupes Françoises & des alliés du Rhin paroissent, & rétablissent le combat; la victoire balançoit longtemps, mais enfin leur valeur la décide & le Vizir s'enfuit, laissant seize mille soldats sur le champ de bataille.

Bataille de Saint-Godard.

L'Empereur conclut avec la Porte une trêve de vingt ans.

Cette victoire offroit une belle occasion à l'Empereur de reconquérir les places que les Turcs lui avoient enlevées, quand Portia, qui craignoit de perdre l'empire qu'il avoit sur l'esprit de son maître, si la guerre duroit

(1) Ricaut *Hist. des Empereurs Turcs* T. 3. (2) *Mémoires Chronol. pour servir à l'Hist. Universelle de l'Europe, depuis* 1600 *jusques en* 1716.

plus longtemps, se hata de conclure avec le Vizir une trêve de vingt ans: elle fut signée à Témesward le 10 Août & par ce traité (1) l'Empereur reconnoissoit Abaffi pour Prince de Transilvanie, consentoit à ce que les villes de Waradin & de Neuhausel restassent au Sultan. La forteresse de Zeckelheide, devoit être démolie, & les Turcs renonçoient à leurs prétentions sur les comtés de Zathmar & de Zambolich. Ce traité honteux révolta toute l'Europe; les Hongrois en furent indignés; ils arrêterent le Sécrétaire, porteur du traité; on lui ota ses chevaux & son argent, & ce ne fut pas sans peine, qu'il obtint qu'on lui rendît ses dépêches. On a formé plusieurs conjectures sur les motifs qui engagérent la cour de Vienne à cette étrange démarche; & en France l'on crut que le plus puissant en fut l'ombrage que Louis XIV donnoit à la maison d'Autriche, en joignant la gloire d'avoir sauvé l'Empire, à celle de l'avoir fait trembler.

Hist. d'Allemagne, 1649-1705.

Jean Philippe de Schoenborn, Electeur de Mayence, assiégeoit Erfort: les habitans de cette capitale de la Thuringe, soumise depuis longtemps aux Archevêques de Mayence, devoient être punis par l'Electeur, pour avoir refusé de le nommer dans leurs prieres publiques; & tel étoit le motif de la guerre qu'il leur avoit déclarée, c'étoit pour les forcer à prier Dieu pour lui, qu'il assiégeoit leur ville; les François, qui retournerent de la Hongrie, allerent secourir l'Electeur, & ce fut à leur valeur que ce Prince fut redevable de la réduction de la place. Pour reconnoître ce service important, l'Archevêque de Mayence fit présent à Louis XIV, du tombeau de Childeric, qui avoit été découvert en 1654 à Tournai & depuis avoit été transporté en Allemagne. Tandis qu' Erfort se soumettoit à l'Electeur, un autre Prélat désoloit la Westphalie; le secours que les Hollandois avoient voulu donner à la ville de Munster, fut le motif ou plutôt le prétexte de cette guerre: Bernard van Galen, occupé de sa vengeance, avoit redemandé aux Etats Généraux la ville de Borchelo, sur laquelle il formoit des prétentions; son impatience ne lui permet pas d'attendre la réponse des Hollandois & sachant que la République, toute occupée de sa Guerre Navale avec les Anglois, avoit négligé ses forces de terre, il se jette sur la province d'Overissel où il met tout à feu & à sang: delà il passe dans le pays de Drente qu'il ravage, & après s'être emparé de Kloster & d'Appel, il paroit sous les murs de Groningue: les habitans des pays voisins, s'y étoient retirés avec leurs effets les plus précieux. Cette riche proye excitoit la cupidité de l'Evêque: les tentes de ses soldats regorgeoient d'or & de butin; & le camp de l'Evêque de Munster ressembloit plutôt à celui d'un Chef de barbares, qu'à celui d'un Prince Ecclésiastique du Saint Empire Romain. La *Stadhouderesse* de Frise qui s'étoit renfermée dans les murs de Groningue, exhorta les habitans à mourir plutôt que de se rendre, fit réparer les fortifications, distribua ses pierreries & sa vaisselle à la garnison, & l'encouragea plus encore par son exemple, que par ses discours: les assiégés firent la plus belle défense; & van Galen apprenant que les Hollandois s'avançoient vers Munster, il fut obligé d'abandonner ce siege pour voler au secours de la capitale de ses états: cepen-

L'Archevêque de Mayence soumet la ville d'Erfort.

Guerre entre l'Evêque de Munster & les Hollandois. 1665.

(1) *Traités de paix.* T. 4. p. 87. Londorp T. 9. p. 830.

SECT. XIII. *Hist.* d'Allemagne, 1649-1705.

dant il n'étoit pas sans inquiétude sur le sort de la guerre; le Roi d'Angleterre lui promettoit des secours, mais il aima mieux accepter la médiation des Electeurs de Mayence & de Brandebourg & signa les conditions que lui dicterent les arbitres, attendant une occasion plus favorable de satisfaire son ambition & sa vengeance, comme nous verrons bientôt.

Les Electeurs de Mayence & de Brandebourg sont choisis pour arbitres entre l'Evêque & les Hollandois.

1666.

Traité définitif qui regle le partage de la succession de Juliers.

Guerre entre l'Electeur Palatin & l'Archevêque de Mayence au sujet du droit de Wildfangiat.

Cette année vit finir la longue querelle que la succession de Cleves & de Juliers avoit fait naître; le traité de Cleves conclu le 16 Septembre donna enfin d'une maniere permanente à l'Electeur de Brandebourg le duché de Cleves & les comtés de la Marck & de Ravensberg: le Comte Palatin Duc de Neubourg eut en partage les duchés de Juliers & de Berg. Le Palatinat avoit été dévasté par la guerre de trente ans; la plupart des villages n'étoient plus que des monceaux de ruines; dans plusieurs endroits on voyoit des femmes labourer la terre, & toute cette province jadis si opulente n'offroit plus aux yeux qu'un immense désert. (1) Les moyens dont se servit l'Electeur pour repeupler cette contrée, l'exposérent à une nouvelle guerre, & à de nouveaux désastres; il fit revivre le droit de *Wildfangiat*, tombé depuis longtemps en désuétude: en vertu de ce droit les Electeurs Palatins pouvoient réduire dans une espece de servitude les étrangers, qui venoient s'établir dans leurs Etats: les bâtards qui naissoient dans les terres de leur domination avoient le même sort. Enfin les Electeurs Palatins avoient assujetti à ce droit les étrangers qui s'établissoient sur les terres des trois Electeurs Ecclésiastiques, dans les Evêchés de Worms, de Strasbourg & de Wurtzbourg, & dans une partie de la Lorraine: l'Electeur Palatin se servit du prétexte de ce droit absurde, pour enlever aux Princes, ses voisins, une foule d'agriculteurs, & des familles entieres furent contraintes d'abandonner leurs fertiles campagnes, pour aller défricher les déserts du Palatinat: l'Archevêque de Mayence & le Duc de Lorraine, prirent les armes pour révendiquer leurs sujets: le Prince de Lillebonne attaqua les troupes du Palatin retranchées près de Franckendal, força leurs lignes, les tailla en pieces, & l'Electeur Palatin effrayé de ces succès, proposa une trêve; les vainqueurs l'accepterent, quand bientôt violée par celui même qui l'avoit demandée, (2) l'Electeur Palatin se jette sur le comté de Falckenstein, y commet les même ravages, dont ses états avoient été le théâtre; & se flatte de surprendre Kiesloch, dont le Prince de Lillebonne le força à lever le siege. Cependant l'Electeur commençoit à craindre que cette guerre n'entraînât la ruine entiere de ses états; il accepta la médiation de la France & de la Suede. Les Princes belligérants envoyerent leurs députés au congrès de Heilbron, & les plénipotentiaires des deux couronnes, en confirmant l'Electeur Palatin dans la possession du droit de *Wildfangiat*, prirent de justes mesures pour prévenir l'abus qu'il pouvoit en faire.

Congrès de Heilbron, où cette affaire est acommodée.

1667.

Léopold paroissoit plus occupé des troubles qui agitoient la Hongrie que de ceux de l'Empire; les Hongrois s'étoient plaints à la cour de Vienne de l'infraction de leurs privileges; ils avoient demandé qu'on retirât les

(1) *Diar. Europ.* T. 12. Londorp T. 9. p. 337. Thulemar *de Octovir.* C. 18.
(2) *Mémoires de Beauveau.* p. 281.

garnisons Allemandes, qu'on avoit introduites dans leurs villes sous prétexte de les défendre contre les Turcs. La cour ne répondit à ces demandes, qu'en envoyant de nouvelles troupes en Hongrie; alors l'audace du peuple ne connut plus de bornes ; & les chefs de l'état indignés de ce que le Conseil Impérial ne leur laissoit aucune part dans le gouvernement, ne firent aucun effort pour contenir la fureur des mécontens. Les Comtes de Serini, de Frangipani, de Nadasti & de Tättembach, se mirent à la tête des rebelles: les Turcs offrirent de faire marcher cent mille hommes à leur secours & le secret de la conspiration n'avoit point encore éclatté, lorsqu'un valet de chambre du Comte de Tättembach, dévoila aux officiers de Léopold le crime de son maître & le nom de ses complices. Une lettre du Comte de Frangipani jetta un nouveau jour sur les complots qui se tramoient contre la maison d'Autriche; l'Empereur convoqua une assemblée à Neusohl dans le dessein de pacifier, s'il étoit possible, les troubles dans leur naissance ; mais les Hongrois demanderent avec hauteur qu'on restituât aux Protestans les temples qu'on leur avoit enlevés, que les troupes Allemandes eussent ordre d'évacuer les places, dont elles s'étoient emparées, & qu'enfin ils ne fussent plus privés du plus sacré & du plus ancien de leur privileges, celui de se défendre eux-mêmes. Les Ministres de l'Empereur firent de vains efforts pour calmer les esprits, & l'on ne s'occupa plus à Vienne que du projet de soumettre les mécontens par la voie des armes.

Conspiration en Hongrie contre l'Empereur. 1668.

Léopold convoque les Etats à Neusohl. 1669.

L'affaire du comté de Saarwerden que le Comte de Nassau, soutenu de Louis XIV, réclamoit du Duc de Lorraine, occupoit alors la Diete de Ratisbonne, qui ordonna à ce dernier de céder au Comte de Nassau quelques villages du dit comté, en attendant que cette affaire fut terminée ; sur ces entrefaites Charles de Lorraine s'allioit avec l'Empereur, qui demanda du secours à la Diete & par son commissaire fit part aux trois colleges de la 1670.
révolte du Comte de Serini & de son intelligence avec les Turcs: le Corps Germanique promit à l'Empereur 26000 hommes, lorsque les disputes qui s'éleverent dans l'assemblée, sur la quantité de troupes que chaque Cercle devoit fournir, rendirent inutiles pour l'Empereur la bonne volonté de la Diete. Tandis qu'on délibéroit à Ratisbonne sur la maniere dont on devoit secourir l'Empereur, le Général Spankau s'emparoit de Schaketorn, où les Comtes de Serini & de Frangipani s'étoient retirés ; ces deux Seigneurs eurent le bonheur de se sauver, mais trahis bientôt après, par le Comte de Kéri qui leur avoit donné un asyle, ils furent arrêtés & conduits à Vienne: le Comte de Nadasti eut le même sort; c'étoit celui des conjurés contre lequel on formoit les imputations les plus graves, on l'accusoit d'avoir fait périr l'interprête Panajotti, qui avoit découvert son intelligence avec la Porte, d'avoir tenté d'empoisonner Léopold dans (1) une fête à laquelle il l'invitoit, enfin d'avoir poussé la barbarie jusqu'à donner la mort à son épouse qui avoit voulu le détourner de ces complots funestes. On instruisit le procès des coupables; ils avouerent qu'ils avoient eu dessein

(1) *Mémoires historiques du Comte Betlem Niclos. Mémoires pour l'histoire de l'Europe, depuis 1600 jusqu'en 1716.*

SECT. XIII. *Hift.* d'Allemagne, 1649-1705.

de fecouer le joug de la maifon d'Autriche ; mais ils nierent conftamment qu'ils euffent jamais eu le projet d'attenter aux jours de Léopold: ils fubirent leur fort avec courage, & moururent en victimes de la liberté, & non pas en vils criminels.

Louis XIV négocie avec les Princes de l'Empire. 1671.

Tandis que Léopold s'occupoit à étouffer la rebellion de Hongrie, Louis XIV négocioit avec les principaux chefs du Corps Germanique; l'objet du Monarque François étoit d'engager les Princes de l'Empire à s'unir avec lui contre la Hollande; il ne (1) pouvoit pardonner à cette fuperbe République, de l'avoir forcé, par l'alliance qu'elle avoit contractée avec l'Angleterre & la Suede, à figner la paix d'Aix-la-Chapelle ; des reffentimens perfonnels fe joignoient aux raifons politiques qui engageoient le Roi à déclarer la guerre aux Hollandois. Les Etats généraux avoient fait frapper une médaille, où le Bourguemeftre Jofué Van-Beuningen, étoit répréfenté adreffant ces paroles au foleil, *Sol fta & ne moveare :* Louis, qui peut-être eut pardonné à la République la triple alliance, ne put lui pardonner cette infulte ; il fit demander à l'Electeur de Baviere la main de fa fille aînée pour le Dauphin, & à l'Electeur Palatin celle de la Princeffe Charlotte Elifabeth pour le Duc d'Orléans ; ces mariages furent le fceau de l'alliance fecrette que Louis XIV contracta contre les Hollandois, avec ces deux Electeurs, ainfi qu'avec l'Evêque de Munfter, & l'Electeur de Cologne: le Duc de Hanovre & l'Evêque d'Ofnabrug (2) s'engagerent à obferver une exacte neutralité; leur exemple fut fuivi par l'Empereur & la plus grande partie du Corps Germanique: le Roi de Suede que le Sieur Courtin avoit engagé à renoncer à la triple alliance, promit d'attaquer les Etats d'Allemagne, qui oferoient fe mêler de la guerre de Hollande: le Commandeur de Grémonville fit de vains efforts, auprès de Léopold, pour lui faire figner un pareil traité; la reconnoiffance lui en faifoit un devoir, mais la politique ne lui permit pas de fuivre les mouvemens de fon cœur. L'Electeur de Brandebourg fut le feul des Princes de l'Empire, qui fe déclara en faveur de la Hollande ; ce Prince, peut-être parcequ'il craignit d'expofer le duché de Cleves à la vengeance des Etats généraux, promit d'envoyer au fecours de la République 25000 hommes : le Dannemarck enbraffa auffi la défenfe des Etats généraux, plus par haine contre la Suede que par tout autre motif: les Anglois indignés que la Hollande ofât leur difputer l'empire des Mers, épouferent la querelle du Roi de France.

Mariages du Dauphin avec la fille aînée de l'Electeur de Baviere, & du Duc d'Orléans avec la Princeffe Palatine.

Succès de Louis XIV. 1672.

Bientôt Louis XIV parut fur la fcene; l'Electeur de Cologne ouvrit aux François tous les paffages de fon pays, & fouffrit que fes principales villes leur ferviffent de places d'armes. L'armée Françoife paffa le Rhin; les Provinces de Gueldre, d'Utrecht & d'Overyffel furent envahies: l'Electeur de Cologne & l'Evêque de Munfter s'emparerent de Deventer, de Zwol, de Campen, de Swart-Sluis & de plufieurs autres villes; le dernier affiégea Coevorde, où la garnifon fit la plus belle réfiftance, quand réduite à la derniere extrémité, & manquant à la fois de munitions de guerre & de bouche, elle demanda à capituler à des conditions honora-

L'Electeur de Cologne & l'Evêque de Munfter s'emparent de plufieurs villes.

(1) *Mémoires fervant à l'Hift. Univerf. de l'Europe, depuis* 1600 *jufqu'en* 1716.
(2) Dumont *Corps Diplom.* T. 7. p. 150, 151.

bles; l'Evêque le promit & viola sa parole; il fit désarmer ces braves soldats & par un rafinement de vengeance odieux, au lieu de les faire conduire à Harlingue par le chemin le plus court, il leur fit faire un long détour, sans leur fournir de vivres: la plupart de ces malheureux expirerent sur le chemin exténués de faim & de fatigues. Bernard van Galen poursuivant le cours de ses conquêtes, s'étoit promis d'entrer triomphant dans Groningue, & d'y célébrer la messe le jour de Saint-Louis; mais Charles Rabenhaupt qui commandoit dans la place, se défendit avec tant d'intrépidité, que le Prélat fut obligé de donner le signal de la retraite: le siege de Groningue fut une seconde fois l'époque de sa honte; les Hollandois le chasserent de tous les postes dont il s'étoit emparé dans la Province de Groningue & reprirent Coevorde, qui servoit de place d'armes aux Munstériens.

Louis XIV, tandis que la République humiliée imploroit sa clémence, ternissoit l'éclat de sa gloire par les conditions dures, auxquelles il mettoit la paix. L'Electeur de Brandebourg n'épargnoit rien pour la défense de la cause qu'il avoit embrassée: ce Prince excitoit le Corps Germanique à se déclarer en faveur des Hollandois, qu'il étoit intéressant pour l'Empire d'affoiblir, mais dangereux de laisser accabler: ces motifs agirent puissamment sur l'esprit de Léopold; il conclut un traité de ligue offensive & défensive (1) avec les Etats généraux, il promit d'envoyer au secours de la République une armée de 25000 hommes; les troupes Impériales joignirent celles de l'Electeur sur les bords du Weser. Montecuculli en prit le commandement, & s'avança vers Cologne; son dessein étoit de joindre le Prince d'Orange: le Maréchal de Turenne (2), passa le Rhin à Wesel & déconcerta les projets du Général Allemand. L'armée combinée fit un mouvement pour gagner le Palatinat & passer le Rhin à Coblentz, mais le Maréchal fit de nouveau échouer ce projet, en venant camper près de Mulheim & Montecuculli fut forcé de se retirer à Friedberg: le Général François profita de l'inaction où il l'avoit réduit, pour punir l'Electeur de Treves de l'intelligence qu'il entretenoit avec l'Empereur. Les troupes Françoises mirent cet Electorat à contribution; conduite sévere qui intimida l'Archevêque de Mayence & l'Electeur Palatin, jusques à refuser passage sur leurs terres aux Impériaux: l'unique ressource qui restoit à Montecuculli étoit d'aller passer le Rhin à Strasbourg, & le Prince de Condé (3) venoit de faire brûler le pont de cette ville.

L'Empereur donne du secours aux Hollandois.

Marche hardie du Maréchal de Turenne, qui empêche la jonction des Impériaux & des Hollandois. Les François mettent à contribution les terres de l'Electeur de Treves.

Les Impériaux désespérant alors de joindre leurs alliés, se mirent en marche au milieu du mois de Décembre, pour aller prendre des quartiers en Westphalie. Le dessein de l'Electeur de Brandebourg étoit de se jetter sur les terres de l'Electeur de Cologne & de l'Evêque de Munster; déjà les Impériaux étoient arrivés sur les terres de Bernard van Galen & y vivoient à discrétion; le Prélat avoit en même temps à combattre & contre les forces réunies de deux puissans ennemis & contre les cris du peuple mutiné, qui lui reprochoit d'avoir causé ses malheurs; il étoit prêt à remet-

(1) *Mémoires de* Dumont T. 7. (2) *Hist. du Maréchal de Turenne* L. 5.
(3) *Mémoires servant à l'histoire du grand Condé.*

Turenne fait une marche forcée pour secourir l'Evêque de Munster.

1673. Les Alliés repassent le Weser & se séparent.

L'Electeur de Brandebourg, conclut un accommodement avec la cour de France.

tre ses principales villes (1) aux Généraux de l'Empereur, lorsqu'on apperçut les enseignes du Vicomte, qui avoit fait une marche forcée, au milieu de l'hiver, pour secourir ce Prélat & changer la face des affaires; il s'empare de tout ce qui appartenoit à l'Electeur de Brandebourg dans la Westphalie, poursuit les Impériaux, les harcelle, & les force à repasser le Weser: ils crurent trouver un asyle dans l'Evêché de Hildesheim, Turenne les en chasse encore & les force à se séparer. Les troupes de Léopold se retirerent en Franconie & de-là passèrent en Bohême: celles de l'Electeur eurent ordre de prendre leurs quartiers d'hiver dans la Principauté d'Halberstadt. Tel fut le terme de cette campagne célebre, où Turenne triompha sans combattre, & qui fut plus glorieuse pour ce Général & plus utile pour la France, que ne l'eussent été plusieurs victoires. Cette suite constante d'échecs & de revers produisit un effet bien différent & sur l'esprit de Léopold, & sur celui de l'Electeur de Brandebourg. L'Empereur irrité que les François avoient pénétré jusque dans ses Etats héréditaires (2), publia un mandement Impérial, par lequel il ordonnoit aux officiers qui étoient au service de l'Evêque de Munster & de l'Archevêque de Cologne de mettre bas les armes. L'Electeur de Brandebourg, au contraire, abandonna le parti des Hollandois, &, par le traité conclu à Saint-Germain le 18 Avril, s'engagea à ne prendre aucune part dans la guerre actuelle, pourvu cependant que le Corps Germanique ne déclarât point la guerre à la France. Cette Puissance rendit à l'Electeur toutes les places fortes du duché de Cleves, dont elle s'étoit emparée, & même celles que les Hollandois retenoient depuis longtemps.

Congrès de Cologne pour la conclusion de la paix générale.

Cependant les Hollandois commençoient à respirer après tant de désastres; l'Angleterre occupée de divisions intestines, ne donnoit plus à la France que de foibles secours; les Princes de l'Empire qui d'abord avoient montré le plus de zele en faveur de cette Puissance, intimidés par les menaces de Léopold ne paroissoient pas disposés à continuer la guerre; le Roi de Suede saisit cette circonstance pour proposer sa médiation: malgré les ressentimens secrets que la République & la cour de Vienne nourrissoient contre ce Prince, sa proposition fut acceptée. Cologne fut le lieu indiqué pour le congrès. Les Puissances intéressées y envoyerent leurs Plénipotentiaires, après avoir exigé de l'Empereur une assurance positive pour la neutralité de cette ville, & la sûreté des Ministres qui y traiteroient de la paix. L'ouverture des conférences se fit avec la plus grande pompe: les bals, les fêtes se succéderent, & l'objet dont on s'occupa le moins fut celui, pour lequel on s'étoit assemblé. Tandis que les délibérations traînoient en longueur, le Roi de France faisoit de nouvelles conquêtes, Mastricht fut emporté (3); les Hollandois n'eurent plus d'autre ressource que d'inonder leur pays: cette République ne put se sauver qu'en mettant, ainsi qu'autrefois celle d'Athênes, une immense étendue d'eau entre son vainqueur & elle; son seul espoir étoit dans le secours que lui amenoit Montecuculli. L'armée Impériale avoit été grossie dans sa marche par les troupes des Ducs

(1) *Mémoires de* Dumont T. 2. *Histoire du Vicomte de Turenne.*

(2) *Mémoires de* Dumont T. 2. (3) *Ibidem. Mémoires servant à l'Histoire de l'Europe, depuis* 1600 *jusqu'en* 1716.

Hist. d'Allemagne, 1649-1705.

Ducs de Lorraine & de Saxe & montoit à près de 40000 hommes. Le Maréchal de Turenne, qui voulut s'oppofer à la jonction des Alliés & des Hollandois, ne fut pas auffi heureux que l'année précédente; l'Evêque de Wurtzbourg contre la promeffe qu'il avoit faite au Vicomte, livra aux Impériaux le pont de fa capitale; le Général François trop foible pour s'oppofer aux alliés qui s'emparerent de Bonn, pénétra dans l'Electorat de Treves & dans le Palatinat (1); fon deffein étoit d'intimider les deux Electeurs, dont l'amitié commençoit à chanceler, & qu'on accufoit d'avoir traité fecrétement avec les ennemis de la France. Cette conduite du Maréchal de Turenne, produifit un effet contraire à celui que l'on en attendoit: les deux Electeurs ne diffimulerent plus leurs fentimens & porterent leurs plaintes au Chef de l'Empire. Léopold faifit cette occafion pour engager la Diete de Ratisbonne à fe déclarer contre le Roi de France; il repréfenta que ce Prince, au mépris des promeffes les plus folemnelles, étoit entré fur les terres de l'Empire; qu'en fatiguant le Palatinat & en s'emparant de Treves le Roi de France montroit affez qu'il ne fe borneroit pas à la conquête de la Hollande & qu'il étoit temps de mettre un frein à fon ambition, dont l'Empire avoit tout à redouter.

Démarches de l'Empereur pour engager le Corps Germanique à fe déclarer contre la France.

Tandis que Léopold accufoit ainfi Louis XIV de manquer à fa parole, il violoit la fienne à Cologne, d'où le Prince Guillaume Egon de Furftemberg, miniftre de l'Electeur, fut enlevé; (2) l'Empereur le fit conduire à Vienne, où il fut enfermé dans une étroite prifon. On connoiffoit l'attachement de ce Seigneur pour la France; il avoit fait de la part du Roi des offres fi avantageufes au Corps Germanique, que la cour de Vienne avoit tremblé de voir évanouir tous fes projets: l'Europe fut indignée de cette action, la maniere dont la cour de Vienne la juftifia, révolta encore davantage: mais Léopold cherchoit à irriter les efprits, bien plus qu'à les appaifer: quel que fût l'événement de la guerre, il la fouhaitoit ardemment; peut-être que fon deffein étoit d'affoiblir les Electeurs par une guerre longue & immenfe, d'avoir occafion d'entretenir des troupes Autrichiennes dans leurs provinces, & qu'il lui importoit peu de vaincre les François, pourvu qu'il ruinât fourdement les forces du Corps Germanique. Une nouvelle infulte faite au Roi de France, affura le Confeil Autrichien de la rupture des conférences pour la paix: des chariots couverts des livrées du Roi de France furent arrêtés dans les rues de Cologne (3), & 50000 écus que le Roi envoyoit à fes Ambaffadeurs au congrès furent pillés. Dès-lors toutes les efpérances de conciliation difparurent, Louis XIV rappella fes Ambaffadeurs, le congrès fut diffous & l'on ne s'occupa plus de part & d'autre que de préparatifs de guerre. En un moment il fe fait une révolution générale dans l'Empire contre la France: les Ducs de Brunswick, le Landgrave de Heffe, les Electeurs de Mayence & de Treves fe liguent avec l'Empereur; l'Electeur de Brandebourg change de parti avec la fortune; l'Electeur Palatin qui nourriffoit un reffentiment ineffaçable contre la France, fut le plus ardent à fe déclarer, & remplit

Enlevement du Prince de Furftemberg. 1674.

Nouvelle infulte faite au Roi Très-Chrétien.

Prefque tous les Princes de l'Empire fe déclarent contre la France.

(1) *Hiftoire du Vicomte de Turenne.* (2) Londorp T. 10. p. 131. 139. *Laguille Hift. d'Alface* T. 2. (3) *Mémoires de* Dumont T. 3.

L'Ambassadeur du Roi Très-Chrétien à la Diete de Ratisbonne, reçoit ordre de se retirer.

l'Allemagne de ses clameurs: les Evêques de Cologne & de Munster furent les derniers à abandonner le parti de Louis XIV; & l'Electeur de Baviere & le Duc de Neubourg, furent les seuls, qui, malgré les sollicitations de Léopold, persisterent à ne prendre aucun parti: l'Electeur de Baviere surtout montra le plus grand éloignement pour cette guerre, & accusa hautement Léopold de tous les maux auxquels l'Empire alloit être exposé. Robert, Abbé de Gravelle, Ambassadeur de France à la Diete, eut ordre de sortir de Ratisbonne & l'Empire déclara publiquement la guerre au Roi de France.

Le Duc de Lorraine & le Comte de Caprara font une vaine tentative pour secourir la Franche-Comté.

Le Duc de Lorraine, implacable ennemi de Louis XIV, se réunit au Comte de Caprara, qui commandoit un corps d'Autrichiens; ces deux Généraux s'avancerent vers la Suisse, où ils espéroient passer pour aller secourir la Franche-Comté; mais les Suisses, qui, du haut de leurs montagnes, voyoient les progrès rapides que Louis XIV faisoit en Franche-Comté, craignirent d'attirer sur eux sa vengeance & refuserent le passage. Le Duc cherche à pénétrer en Alsace, & y trouve Turenne, qui lui présente la bataille; le Duc se retire & l'armée de Turenne tombe sur son arriere-garde: le Duc de Lorraine ramene alors ses troupes dans le Palatinat & campe entre Heidelberg & Philipsbourg, où le Duc de Bournonville devoit bientôt conduire l'armée Impériale (1). Le Maréchal de Turenne résolut d'empêcher cette jonction; il quitte son camp de Haguenau, passe le Rhin près de Philipsbourg, entre dans le Palatinat, trouve les ennemis campés près de Sintzheim, s'empare de la ville & du château en moins d'une heure, marche aux ennemis & les contraint après un combat opiniâtre à lui céder le champ de bataille. Le Vicomte ne s'amuse point à poursuivre les vaincus, il revient à Philipsbourg, & fait prendre du repos à ses soldats dans cette partie du Palatinat qui est en deçà du Rhin; ils y vécurent à discrétion & oublierent les fatigues que leur avoit causés une marche de trente-cinq lieues, faite en quatre jours, & le combat de Sintzheim. La mémoire de ravages qu'ils y exercerent, n'est point encore effacée; la plupart des paysans abandonnerent leurs chaumieres & se retirerent dans les bois ou sur les montagnes.

Combat de Sintzheim.

Cependant le Vicomte, sur un faux avis qu'il reçut que le Duc de Bournonville, Général des troupes de l'Empereur, marchoit vers Philipsbourg, s'avança pour secourir cette place; il s'apperçut, mais trop tard, que ce bruit étoit sans fondement, & qu'il avoit été la dupe du Duc de Lorraine, qui, pendant son absence, s'étoit joint au Duc de Bournonville. Le Vicomte honteux de sa méprise repasse le Rhin & le Neckre, & marche aux ennemis: le Duc de Lorraine & son collegue n'ont pas plutôt apris son arrivée, qu'ils donnent le signal de la retraite & abandonnent le Palatinat; leur arriere-garde fut taillée en pieces par les François près de Ladenbourg: le Palatinat fut en proye à de nouveaux ravages; les paysans avoient exercé d'horribles vengeances sur les soldats François, qui étoient tombés entre leurs mains; on voyoit leurs membres dispersés çà & là dans la campagne; les uns avoient été brûlés à petit feu, d'autres avoient été

Turenne fait ravager le Palatinat par ses troupes.

(1) *Histoire du Vicomte de Turenne* T. 2. *Mémoires du M. D. L. F. Relation de la Campagne d'Allemagne en l'année* 1674.

pendus à des arbres par les pieds, & on les y avoit laissé expirer. Les soldats en voyant ce triste spectacle, se livrent à tous les transports de leur rage, ils massacrent tout ce qui se présente, sans distinction, ni d'âge, ni de sexe; en un moment vingt-cinq villages & cinq villes, sont la proye des flammes. L'Electeur du haut de son château de Manheim, voit cet horrible incendie, & le massacre de ses sujets: dans l'excès de son desespoir il envoie un cartel à Turenne; le Vicomte répondit modestement que sa vie n'étoit point à lui, mais à son Roi, & qu'il ne pouvoit accepter sa proposition sans son consentement; & du reste, il excusa les cruautés qu'avoient exercé ses soldats, sur celles que les habitans du Palatinat avoient commises. Le récit de ces ravages sera toujours une tache à la gloire de Turenne: envain en a-t-on rejetté l'horreur sur Louvois; le Vicomte qui avoit assez de force pour gagner des batailles contre l'ordre formel du Ministre, devoit aussi en avoir assez pour lui résister lorsqu'il lui ordonnoit d'être cruel & impitoyable. *Mais*, ainsi que l'a dit un homme célebre (1), *Turenne aimoit mieux être appellé le pere des soldats qui lui étoient confiés, que des peuples qui, selon les loix de la guerre, sont toujours sacrifiés.*

Hist. d'Allemagne, 1649-1705.

Cependant l'armée du Duc de Bournonville & du Duc de Lorraine, avoit été grossie par les troupes de Zell, de Wolfenbutel, de Saxe, de Hesse, de Munster, de Cologne, de Treves, de Lunebourg, & de divers Cercles de l'Empire. Elle montoit à quarante mille hommes, & restoit dans l'inaction entre Francfort & Mayence; les Généraux, après avoir longtemps attendu l'Electeur de Brandebourg qui s'avançoit à la tête de vingt-cinq mille hommes, passerent le Rhin à Mayence. Le Duc de Lorraine toujours occupé de l'idée de reconquérir ses états, vouloit y faire une irruption, à la tête de la cavalerie, tandis que le Duc de Bournonville s'opposeroit à Turenne avec l'infanterie; l'Electeur Palatin, qui voyoit avec peine que les Allemands achevoient de ruiner son pays, proposoit de son côté de mener les troupes vers la haute Alsace: cet avis fut préféré. L'armée Impériale repassa le Rhin, pour pénétrer dans l'Alsace, par le pont de Strasbourg. Les Magistrats voulant refuser le passage, la populace gagnée par les largesses des émissaires de l'Empereur se mutina & demanda à grands cris qu'on livrât le pont aux alliés, & les Impériaux, maîtres du pont de Strasbourg, s'étendirent depuis le Rhin jusqu'aux montagnes de Saverne. Jamais Turenne ne s'étoit vu dans une position plus facheuse; il n'avoit que vingt-cinq mille hommes; on en comptoit trente mille dans le camp des alliés, où l'on en attendoit encore vingt mille qui s'avançoient sous la conduite de l'Electeur de Brandebourg: la disette qui regnoit dans le camp des François, faisoit sentir, mieux que tout le reste, la nécessité de prévenir cette jonction. Turenne crut qu'il falloit hazarder une bataille; il marcha droit aux Impériaux, & les attaqua près d'Ensisheim (2): avant d'engager une action générale, il crut nécessaire d'emporter un poste où les Impériaux s'étoient retranchés à l'extrêmité

Combat d'Ensisheim.

(1) *Siecle de Louis XIV, par M.* de Voltaire, Chap. 11.
(2) Ramsay *Hist. du Vicomte de Turenne*, T. 2. *Mém. de M. D. L. F.*

SECT. XIII. *Hist.* d'Allemagne, 1649-1705.

d'un petit bois; de cette conquête, légere en apparence, dépendoit selon lui le sort de la bataille, & il ne se trompoit point. Le Duc de Boufflers fut chargé de cette attaque; deux fois vainqueur & deux fois repoussé, soutenu enfin par des troupes fraiches, il se rendit maître du poste & de douze pieces de canon qui le défendoient. Turenne avoit été obligé de dégarnir le centre de son armée pour porter du secours aux assaillans; les Impériaux s'en étoient apperçus, ils se précipiterent sur la ligne qui étoit dégarnie, & la rompirent: le Vicomte, avec ce sang froid qui ne l'abandonna jamais, rétablit l'ordre, & repoussa les Impériaux: la nuit termina le combat sans que la victoire fut entiérement décidée; mais les Impériaux en céderent l'honneur au Vicomte, & pendant la nuit abandonnerent le champ de bataille couvert de trois mille Autrichiens morts ou mourans; ils mirent la riviere d'Ill entre eux & les François. L'arrivée de l'Electeur de Brandebourg & de l'Electeur Palatin releva leur courage; l'armée Impériale s'étant ainsi accrue, Turenne abandonna l'Alsace pour sauver la Lorraine, où il prit ses quartiers, forçant les Impériaux à quitter les leurs; il fit ensuite quelques excursions, & rencontrant six mille cavaliers Allemands près de Muhlhausen, il les tailla en pieces. Le combat de Turckheim ne fut pas moins fatal aux armes Impériales; il fallut aller chercher des quartiers au delà du Rhin; & l'armée qui étoit composée de cinquante mille hommes, ruinée en détail par ces combats, se trouva diminuée de moitié.

L'Electeur de Brandebourg joint les Impériaux.

Combat de Turckheim.

1675.

Tandis que le Vicomte triomphoit utilement en Alsace, le Prince de Condé eut avec les Hollandois l'inutile bataille de Senef; ces Républicains demanderent la paix; & par l'orgueil de Louis XIV, toutes leurs propositions furent rejettées: en Poméranie, les Suédois avoient conquis une partie de cette province (1). L'Electeur de Brandebourg étant alors occupé vers le Rhin, pour le salut de l'Empire, la Diete de Ratisbonne ne put lui refuser la garantie de ses états: vaine assurance qui ne dissipa point ses allarmes; il connoissoit la lenteur des opérations de la Diete; & le péril étoit pressant: les Suédois s'étoient divisés en plusieurs corps; il étoit aisé de les ruiner en détail; l'Electeur accourut, & ils le virent paroître au moment où ils le croyoient encore en Alsace; il s'étoit fortifié par quelques alliances, & plusieurs Princes d'Allemagne lui avoient fourni des troupes; ses défaites l'avoient instruit, & les victoires de Turenne étoient autant de leçons pour lui, comment on cache la marche d'une armée, comment on donne le change à son ennemi, comment, dans une marche forcée, on ranime les forces du soldat abattu: il tomba sur les Suédois près de Fehrberlin; la sécurité de ceux-ci étoit si profonde, qu'ils n'avoient pas pris les précautions ordinaires, qu'on prend, même loin de l'ennemi, pour mettre un camp à l'abri de toute insulte. Cette confiance leur coûta cher; l'Electeur croyant que le succès dépendoit de l'activité, & que la marche lente de l'infanterie, donneroit aux Suédois le temps de voir le péril & de s'en garantir; il commença l'attaque avec sa seule cavalerie: elle lui suffit pour les vaincre; leur déroute fut entiere, & les restes de leur armée, toujours harcelés, furent poursuivis jusqu'en Poméranie. Cette vic-

L'Electeur de Brandebourg surprend & taille en pieces l'armée Suédoise.

(1) *Mémoires de* Dumont T. 3.

Hist. d'Allemagne, 1649-1705.

toire causa plus de joie en Allemagne, que toutes celles de Turenne n'y avoient répandu de terreur : depuis longtemps on étoit si peu accoutumé aux succès, que celui-ci fit une révolution générale dans les esprits: plusieurs Princes voulurent avoir part à la gloire que des commencemens si heureux sembloient promettre à l'Electeur ; le Roi de Dannemarck, les Ducs de Brunswick & de Lunebourg se liguérent avec lui ; tout le Nord de l'Allemagne sentit combien étoient dangereux les secours qu'on avoit demandés aux Suédois ; leur perte fut jurée, & l'on résolut de leur enlever toutes leurs conquêtes. Dans la consternation, où les Suédois étoient plongés, ils laisserent Fréderic-Guillaume emporter les forteresses de Wollin, de Wolgast, & de l'isle d'Usedom : au bruit de ces succès toute l'Allemagne se ranima ; la cour de Vienne reprit son ancienne fierté : mais une nouvelle plus heureuse encore pour l'Empire, plus fatale à la France, se répandit tout à coup, & ne fut que trop confirmée. Turenne venoit d'être tué près de Sasbach, pleuré dans son camp, & regretté même dans l'autre : l'armée Françoise n'essuya plus que des échecs ; elle tenta envain de forcer les alliés à lever le siege de Treves ; elle fut battue, & l'on sentit quel homme l'on avoit perdu. Cependant l'Evêque de Munster, guerrier infatigable autant que féroce, entroit à main armée dans la Principauté de Verden ; les forteresses de Brémerfurt, de Buxtehude, & de Carlstadt se rendirent aux Ducs de Brunswick & de Lunebourg, & dans tout le duché de Brême, les Suédois ne conservérent que Stade.

Mort de Turenne.

Le Roi de Dannemarck fait arrêter le Duc de Holstein-Gottorp, & le force à signer un traité désavantageux.

Le Roi de Dannemarck s'étoit déclaré : mais il n'agissoit point encore (1) ; le Duc de Holstein-Gottorp lui donnoit de l'inquiétude, il connoissoit l'attachement de ce Prince aux intérêts de la Suede ; le Duc ne le dissimuloit pas ; il étoit entré ouvertement dans l'alliance conclue entre la Suede, la France, & l'Angleterre, en 1672. Le Roi de Dannemarck crut ne devoir rien entreprendre avant d'être délivré d'un voisin si redoutable ; & peu délicat sur le choix des moyens de s'en débarrasser, il proposa au Duc une entrevue à Rendsbourg ; là ils devoient terminer leurs anciens différends ; là ils devoient se jurer une amitié durable. Le Duc se trouve au rendez-vous ; il entre dans Rendsbourg au bruit de l'artillerie ; on lui prodigue autant d'honneurs qu'au Roi lui-même : mais bientôt les portes de la ville se ferment ; le Duc est arrêté ; on prétend même qu'à cette trahison on ajouta des traitemens plus odieux encore & qu'on le menaça de la mort ; on le contraignit de livrer aux troupes Danoises toutes ses places fortifiées, & de renoncer à tout ce qui lui étoit accordé dans le Duché de Schleswich par les traités de Gluckstadt, de Rothschild, & de Coppenhague. Le Duc s'évade, & va chercher un asyle à Hambourg ; là il proteste contre un traité arraché par la force, & signé par la crainte : loin que cette perfidie excite en Allemagne les sentimens qu'elle devoit y faire naître, le Conseil Aulique de Léopold condamne l'infortuné Duc à restituer à celui de Holstein-Ploen tout ce qu'il lui avoit enlevé dans la succession d'Oldenbourg. Christiern, ne craignant plus, que pendant l'ab-

(1) *Hist. Dan. &* Puffendorf *Introduct.* L. 6.

SECT. XIII. *Hist. d'Allemagne, 1649-1705.*

fence de ses troupes, l'ennemi qu'il vient de dépouiller porte le ravage au fonds du Juthland, envoie deux armées à la fois, l'une navale qui se joint à la Flotte Hollandoise; l'autre de terre, qui pénetre dans la Poméranie, dans la Basse-Saxe, & s'empare de Damgarten & de Wismar. Le Duc de Lorraine ne fut pas témoin de ces succès; il mourut: c'étoit un Prince d'un caractere plus singulier que grand, plutôt bisarre que sage; avare & prodigue tout à la fois; populaire, & cependant accablant le peuple d'impôts; ennemi du luxe, méprisant la noblesse, & exigeant d'elle les services les plus généreux: il laissa ses états à Charles, son neveu; & ce jeune Prince alla, suivi des troupes Lorraines, se joindre à l'armée Impériale. A l'autre extrémité de l'Allemagne la mort venoit d'éteindre la famille des Piastes dans la personne de Georges-Guillaume, Duc de Lignitz, en Silésie: on réunit ses états au domaine de cette riche & fertile province.

Mort du Duc de Lorraine.

Extinction de la maison de Lignitz.

Les Alliés partagent leurs conquêtes.

Les Alliés poursuivoient leurs conquêtes; on vit l'instant où, après avoir fait la guerre aux Suédois, ils alloient se la livrer les uns aux autres pour le partage des terres qu'ils avoient conquises: l'Empereur nomma des commissaires, pour prévenir, par un jugement stable, des débats si funestes. (1) Ils donnérent au Roi de Dannemarck Carlstadt, le pays de Wursten, Lée, & tous les bailliages voisins, assis le long du Weser: au Duc de Lunebourg-Zell, Staden, Boxtehude, le territoire de Kédingen, le vieux & le nouveau Walde, & toute cette partie qui avoisine cette rive de l'Elbe: l'Évêque de Munster eut en partage, le territoire de Verden, Rottenbourg, Ottersberg, Bremer-Vehrde, & les bailliages de Bergstatten, Fedingshause & Wildeshausen.

1676.

La jeunesse du Duc de Lorraine n'avoit point empêché l'Empereur de lui confier le commandement de son armée; il est des hommes privilégiés, qui pensent dans un âge où d'autres ne font que sentir, à qui un génie inné tient lieu d'expérience, & qui donnent des leçons avant d'en avoir reçu. Charles étoit de ce petit nombre; (2) dès le premier pas, il remporta un avantage sur le Duc de Luxembourg, & ne lui laissa que la gloire de faire vers Saverne une belle retraite; il brûloit d'en venir avec ce Général à une action plus décisive; un ordre de Léopold dirigea sa marche vers Philipsbourg, dont il fit le siege: cette ville fut défendue, comme il le désiroit, avec beaucoup de valeur, & il y trouva tous les périls, toutes les difficultés que cherchoit son courage; mais en combattant les hommes, il ne s'attendoit pas à combattre la nature, & à lutter contre les élémens. Déja ses travaux étoient avancés, ceux de la garnison étoient presque ruinés, tout lui promettoit un prompt succès: le Rhin se déborde, les tentes sont emportées, les tranchées sont comblées, les batteries sont entraînées, le soldat fuit vers les hauteurs: le Rhin rentre enfin dans son lit; il faut recommencer le siege, élever de nouveaux retranchemens, &, pour comble d'embarras, Luxembourg s'avance au secours des assiégés. Charles le force à la retraite; il croit que Dufay, voyant disparoître les François, va se rendre; il le pouvoit, sans honte; il en est sommé: „ L'estime du Duc de Lorrai-

Siege de Philipsbourg.

(1) *Theatr. Europ.* T. 11. (2) *Hist. de Lorraine* L. 39. Tom. 3. *Mém. de Beauveau.*

„ ne, dit-il, m'eſt trop chere pour vouloir la perdre; c'eſt, en me dé- *Hiſt. d'Allemagne,*
„ fendant, que je veux la mériter. Philipsbourg n'eſt pas en ſi mauvais *1649-1705.*
„ état qu'il le penſe; ſi'l veut envoyer quelques officiers pour viſiter nos
„ fortifications, ils en jugeront par leurs yeux." Le ſiege dura quelque temps encore, mais enfin il fallut ſe rendre. Dufay obtint la capitulation que méritoit ſa bravoure. Le Duc de Luxembourg s'empara de Montbelliard pour fermer à Charles l'entrée de la France; la ſaiſon étant avancée, l'armée Impériale alla prendre ſes quartiers dans la Suabe & dans la Franconie.

Le Duc de Lorraine en ſortit, dès que la ſaiſon put le permettre, pour voler au ſecours du Prince de Saxe-Eiſenach, que les François tenoient bloqué dans une iſle du Rhin. Mais il arriva trop tard: la famine avoit forcé le Prince Saxon à capituler; il avoit promis, & pour ſes troupes & pour lui-même, de ſe retirer au fonds de l'Allemagne, & de ne plus porter les armes contre les François pendant cette campagne: ceux-ci s'emparérent de Fribourg: Stettin ſe rendit à l'Electeur de Brandebourg, & Chriſtianſtadt au Roi de Suede. Le Roi de France comptoit peu ſur ſes Alliés d'Allemagne; il ſçavoit que les liens, qui les attachoient à la maiſon d'Autriche, pouvoient ſe renouer auſſi facilement qu'on les rompoit; le Comte Palatin de Neubourg ne juſtifia que trop cette défiance; il retourna au parti de l'Empereur, & lui jura l'inviolable amitié qu'il avoit jurée à Louis XIV; les François, pour ſe venger de ſa défection, ravagerent ſon duché de Juliers & y mirent tout à feu & à ſang; car dans la guerre, encore plus que dans la paix, c'eſt toujours ſur le peuple, que tombe le châtiment des fautes du Souverain. Cependant l'Electeur de Brandebourg couroit de conquête en conquête dans la Poméranie: des eſcadres Suédoiſes apportoient du ſecours à cette province; mais la flotte combinée de Dannemarck & de Hollande, l'empêcha d'aprocher des côtes. Tandis qu'on ſe battoit dans preſque toutes les parties de l'Allemagne, on négocioit à Nimegue, ou plutôt on s'y faiſoit une guerre politique, moins meurtriere, mais non moins difficile à terminer que l'autre; le congrès étoit ouvert depuis longtemps, & rien n'étoit conclu: la France avoit donné l'excluſion aux Miniſtres Plénipotentiaires du Duc de Lorraine; ils y furent admis enfin; mais ils n'y portérent pas l'eſprit de paix, le ſeul qui devroit animer des Ambaſſadeurs. 1677. *Négociations à Nimegue.*

La maiſon d'Autriche étoit encore plus embarraſſée du côté de l'Orient. Les Hongrois réclamoient leurs priviléges, on accrut leur ſervitude; ils envoyoient des Ambaſſadeurs à Vienne; (1) on ne les reçut, que pour les menacer; enfin le feu de la révolte ſe ralluma: les Turcs la protégeoient, & le célebre Tékéli la conduiſoit: il fit des conquêtes, battit l'armée Impériale en pluſieurs rencontres, & força enfin les Autrichiens à conclure une trêve avec lui. Tékéli avoit été ſoutenu par la cour de France, qui cherchoit à occuper l'Empereur de tous côtés à la fois: cette Puiſſance n'étoit pas la ſeule qui apportât des obſtacles à la paix par ſon opiniâtreté ſur certains articles; on eſſuyoit encore de plus grandes diffi- 1678.

(1) *Vie de Tékéli.*

SECT. XIII. Hist. d'Allemagne, 1649-1705.

cultés de la part de l'Allemagne. Dès l'année précédente on avoit vu s'élever dans la Diete une discussion, qui avoit presque rompu les conférences de Nimegue à peine commencées. Le traité de Westphalie accordoit aux Etats de l'Empire le droit de concourir à toutes les délibérations sur la paix & sur la guerre: comment exercer ce droit au milieu de tant d'intérêts compliqués? une députation pouvoit-elle ménager les prétentions opposées de tant de Princes? & si tous ces Princes, tous ces Etats y envoyoient leurs Députés, quelle confusion dans le congrès? Enfin, après bien des contestations on chargea l'Empereur des intérêts de l'Empire auprès du congrès, & il devoit s'en reposer sur ses ministres. Mais il ne pouvoit rien conclure sans l'approbation de la Diete: (1) cependant on permit aux Princes d'envoyer des ministres particuliers pour veiller à leurs intérêts, & ne pas les laisser entiérement à la disposition des ministres Impériaux. Quel titre donner à ces plénipotentiaires subalternes? Nouvelle difficulté: les plus petits Princes vouloient que leurs représentans fussent traités d'Excellence: on rejetta cette orgueilleuse prétention, & l'on ne laissa à leurs ministres que le simple titre d'Envoyés. Pendant qu'on disputoit sur des mots, la guerre continuoit, de vains titres coûtoient la vie à des milliers d'hommes. La conquête de Gand & d'Ypres, qui se rendirent à Louis XIV; d'autres conquêtes en Alsace, deux combats près de Rhinsfeld & de Gengenbach, où le Maréchal de Créqui écrasa les Impériaux, firent sentir la nécessité d'accélérer les opérations du congrès, & d'arrêter par une paix solide les progrès de Louis XIV: elle fut enfin conclue: plusieurs traités se succéderent avec autant de promptitude qu'on avoit mis de lenteur à les concevoir; le premier entre la France & la Hollande, un autre entre l'Espagne & la France, un autre entre la France & l'Empire; c'est de celui ci que nous allons nous occuper: ce fut celui qui fit naître les plus grandes difficultés. Nous remarquons cependant encore sous cette Année, que Léopold venant d'épouser la fille du Duc de Neubourg & devant des complaisances à l'Electeur de Brandebourg, confirma d'autorité Impériale la transaction passée entre eux à Cleves en 1666 par raport à la succession de Juliers & de Cleves, sauf les droits de la Maison de Saxe.

Difficultés dans le Congrès.

Léopold n'aspiroit enfin qu'à terminer ses différends avec la France: (2) & envain le Roi de Dannemarck, & l'Electeur de Brandebourg lui avoient représenté, qu'il les abandonnoit dans le moment où ses secours leur étoient plus nécessaires. Louis XIV vouloit que de ce traité celui de Westphalie fut la base; que le Roi de Suede rentrât en possession de tous les états d'Allemagne, dont la propriété lui avoit été confirmée à Munster; que les Princes de Furstemberg fussent rétablis dans leurs domaines; enfin, que tous ceux qui s'étoient alliés avec lui n'eussent point à s'en répentir. Ces propositions convenoient à Louis XIV, elles importoient aussi à la tranquilité de l'Empire, & Léopold ne les rejettoit pas; mais il exigeoit, que le Duc de Lorraine, son beau-frere, fut mieux traité: la cour de France offrit à ce Prince une alternative un peu dure; il falloit qu'il perdît, ou le Duché de Bar, ou Nancy: on exigeoit encore des passa-

La Paix est conclue.

1679.

(1) *Vita Leopold.* (2) *Act. & Mém. de négoc. pour la paix de Nimegue.*

passages dans ses Etats, pour établir des communications entre les frontieres de France & l'Alsace; on lui donnoit Toul en échange de Nancy, & une prévôté en échange de celle de Longwy; enfin on lui refusoit la restitution de Marsal: il est certain que ces échanges étoient disproportionnés, & que les communications entre la France & l'Alsace devoient allarmer & le Duc de Lorraine & l'Empereur lui-même: celui-ci demandoit encore, que les villes d'Alsace rentrassent dans tous leurs droits, & qu'elles fussent remises dans l'état, où elles étoient avant la guerre.

Quant au Duc de Lorraine, il ne pouvoit consentir à perdre le Duché de Bar; il étoit prêt à souscrire à la perte de Nancy, pourvu que les autres conditions fussent moins dures; Louis XIV étoit inexorable & déclara, que, si les conditions qu'il imposoit à l'Alsace & à la Lorraine, n'étoient acceptées dans toute leur étendue, il alloit rappeller ses ministres & recommencer la guerre; il menaçoit de profiter alors de tous les avantages que la victoire pourroit lui donner, & d'imposer les conditions les plus rigoureuses: il fallut recevoir la loi, quelque dure qu'elle fût, de peur d'être forcé d'en recevoir de plus dures encore. Le traité fut enfin signé par les ministres de Léopold: on ne portoit aucune atteinte au Traité de Westphalie: le Roi de France renonçoit au droit de protection & de garnison perpétuelle dans la ville de Philipsbourg: Léopold renonçoit de même à ses droits sur Fribourg & sur les trois villages qui en dépendent: le passage sur les terres de l'Empire étoit ouvert aux François depuis Brisac jusqu'à Fribourg. Louis XIV rétablissoit le Duc de Lorraine dans ses états, mais il gardoit Nancy, la prévôté de Longwy, & quatre chemins, qui communiquoient de Nancy à Saint Dizier, à l'Alsace, à la Franche-Comté & à Metz; il cédoit à Charles la ville de Toul, comme il l'avoit promis. On rétablissoit dans tous leurs états, biens, & dignités les trois Princes de Furstemberg, & tous leurs officiers. Quant aux Princes qui refusoient de ratifier le traité, parce qu'ils ne vouloient pas perdre les conquêtes qu'ils avoient faites sur la Suede, & qui leur avoient coûté tant de sang, (c'étoient le Roi de Dannemarck, l'Electeur de Brandebourg, l'Evêque de Munster, les Princes de la maison de Lunebourg, l'Evêque d'Osnabrug, les Ducs de Zell & de Wolfenbutel,) l'Empereur & le Roi de France offroient leur médiation pour leur accommodement avec la cour de Stockholm: mais, si la paix étoit impraticable, l'Empereur promettoit en son nom, & au nom des Etats qui étoient dans sa dépendance, de garder la plus exacte neutralité; le Roi de France se chargeoit de les forcer par les armes à conclure la paix; & pour lui laisser les passages libres, on souffroit qu'il retînt plusieurs places jusqu'à la fin de cette guerre: le Roi de Suede fit de même sa paix avec Léopold, & le traité fut encore calqué sur celui de Westphalie. La fierté du Duc de Lorraine fut indignée des conditions qu'on lui imposoit, il accusoit l'Empereur d'ingratitude, & fermoit les yeux sur la nécessité qui avoit forcé ce Monarque à faire le sacrifice des intérêts de son allié; il refusa de signer le traité, résolu de perdre tout, ou de tout reconquérir. Le Pape fit aussi ses protestations, il ne pouvoit lire qu'avec des yeux courroucés un traité, dont la base étoit celui de Westphalie, qui accordoit tant d'avantages aux Protestans,

SECT. XIII. *Hist.* d'Allemagne, 1649-1705.

Les Princes de la maison de Brunswick Lunebourg, de Zell, de Wolfenbuttel, & l'Evêque d'Osnabrug, après bien des contestations signerent enfin un traité, par lequel ils restituoient à la Suede, moyennant trois cens mille écus que la France devoit leur payer, toutes leurs conquêtes dans le duché de Bremen, à la réserve de la prévôté de Dovern, du bailliage de Tedinghausen, & des droits des duchés de Bremen & de Verden, situés dans les états de ces Ducs; la possession perpétuelle de ces objets leur fut assurée par le Roi de Suede. Il restoit encore un traité particulier à conclure entre l'Evêque de Munster, & la Suede: si Bernard van Galen eut encore été sur le siege épiscopal, jamais on n'auroit pu dompter l'humeur féroce & turbulente de ce Prélat, né pour être un chef de pirates, plutôt que pour être Evêque: il étoit mort; mais le souvenir de ses cruautés lui avoit survécu; & sa mémoire étoit en exécration dans toute la Westphalie. Ferdinand de Furstemberg lui avoit succédé; il avoit des mœurs douces, un cœur sensible, une ame honnête, un goût décidé pour les lettres: la paix ne fut pas longue à conclure avec un homme de cette trempe, & moyennant cent mille écus que Louis lui paya, il restitua à la Suede tout ce que son prédécesseur avoit enlevé à cette couronne. Le Roi de Dannemarck, & l'Electeur de Brandebourg refusoient seuls de mettre bas les armes; les Ambassadeurs de France leur déclarerent que, si avant deux mois ils ne consentoient à la paix, Louis XIV les forceroit à donner la ville de Lipstadt à l'Evêque de Cologne, & à payer tous les frais de la guerre. Le Roi de Dannemarck déclaroit hautement qu'il vouloit la continuer: l'Electeur tergiversoit, partagé entre la crainte d'être vaincu, & le désir de conserver ses conquêtes; alors Louis XIV envoya dans le duché de Cleves une armée qui le soumit en peu de jours: l'Electeur écrivit au Roi de France une lettre, dont le style exprimoit le répentir, qu'inspire la nécessité. Louis fut inflexible, & par un traité signé à Saint Germain en Laye le 29 Juin, l'Electeur fut contraint de restituer toutes ses conquêtes. Enfin le Roi de Dannemarck suivit cet exemple, & accepta les mêmes conditions.

Mécontentement des Princes de l'Empire. 1680.

Une partie de l'Europe déféra à Louis XIV le surnom de Grand, & les Princes de l'Empire donnoient des noms bien différents à Léopold, qu'ils accusoient d'avoir sacrifié leurs intérêts, au besoin qu'il avoit de repos, pour s'occuper des affaires de Hongrie: Charles Louis, Electeur Palatin, se plaignoit de la cession de l'Alsace, où il possédoit quelques domaines; d'autres demandoient, qu'on leur payât les frais de la guerre; quelques-uns même, des indemnités plus considérables; tous se répentoient d'avoir remis dans les mains de l'Empereur les intérêts de l'Empire. On eut bientôt d'autres sujets de mécontentement (1). Louis XIV, qui, même au sein de la paix, se tenoit toujours en garde, faisoit élever les remparts de Sar-Louis & de Huningue: Vauban présidoit à ces travaux, & son génie répondoit de la sureté de l'Alsace. Cette Province avoit d'autant plus besoin d'être protégée par ces deux places, que les contestations anciennes, entre la France d'une part, l'Empereur & l'Empire de l'autre, n'é-

(1) Struvius *Per.* 10. *Sect.* 11. Puffendorf L. 18.

toient pas clairement terminées; le Traité de Westphalie avoit laissé quelqu'obscurité dans les cessions faites à Louis XIV relativement à l'Alsace; ce Prince prétendoit avoir la Souveraineté de tous les fiefs d'Allemagne, qui relevoient des trois évêchés Metz, Toul, & Verdun: on avoit négligé de faire éclaircir ces articles par le Congrès de Nimegue: Louis XIV étoit intéressé à ce qu'ils ne le fussent pas; il vouloit être juge & partie dans cette affaire; en effet, il établit à Metz une Chambre *des Réunions*, chargée de faire rentrer sous sa domination toutes les dépendances féodales des trois évêchés. Ce tribunal, dont l'impartialité étoit fort suspecte, lui adjugea tout le Hundsruck, le duché des Deux-Ponts, les comtés de Sarbruck, de Veldentz, de Salm, de Sponheim, de Bitsch, de Hombourg & de Créange, & beaucoup d'autres Seigneuries. Le Conseil de Brisac se signala par un même zele, il réunit à la couronne l'évêché de Strasbourg, les abbayes de Murbach, de Lure & d'Andlau, la prévôté de Weissenbourg, & une grande partie de l'évêché de Spire, des comtés de Hornbach, de Lichtenberg, &c. Le Parlement de Besançon ne demeura pas oisif; il voulut conquérir aussi par des arrêts; il ordonna la réunion du comté de Montbelliard, & de quelques autres Seigneuries. Enfin la Chambre de Metz, qui craignoit de voir son zele surpassé par celui des Magistrats de Brisac & de Besançon, rappella encore au domaine de la Couronne toutes les dépendances du comté de Chiny, qui formoient un tiers du duché de Luxembourg, la Souveraineté du duché de Bouillon, le pays situé entre la Sambre & la Meuse, & quelques terres incluses dans l'évêché de Liege.

Hist. d'Allemagne, 1649-1705.

Chambre Royale des Réunions.

On prévoyoit en France que l'Empereur & l'Empire ne garderoient pas le silence sur ces réunions; en effet le murmure fut général; on blama les ministres Impériaux de n'avoir pas proposé au Congrès d'interprêter les clauses obscures du Traité de Westphalie; on blama l'Empereur de n'avoir pas prévu les suites de la cession de l'Alsace: ce Prince fit des remontrances; Louis XIV les renvoya à la chambre de Metz, comme il eut renvoyé à quelqu'un de ses Parlemens la requête d'un de ses sujets. Léopold fut irrité d'un procédé si dédaigneux: il résolut d'en tirer vengeance, & proposa à la Diete de recommencer la guerre; mais tous les Etats épuisés d'hommes & d'argent ne pouvoient plus que gémir & murmurer. Rallumer la guerre, c'étoit s'exposer peut-être à conclure une paix encore plus ignominieuse & plus funeste que la premiere; on aima mieux tenter la voie de la négociation, & l'on convoqua à Francfort un Congrès, qui devoit discuter les droits de Louis XIV avec des commissaires nommés par ce Prince: mais ce Monarque, qui s'aperçut de la terreur qu'il inspiroit aux Allemands, étoit loin de rien céder de ses prétentions, & il ne voyoit dans ce Congrès, que l'avantage de faire ratifier par les Etats de l'Empire les opérations de sa chambre des réunions.

Découragement des Etats de l'Empire.

Tel étoit l'état des choses, lorsqu'Auguste Duc de Saxe mourut; il fut, dans cette maison, le dernier Administrateur de l'archevêché de Magdebourg; ce fief passa dans la maison de Brandebourg, & procura à l'Electeur Frédéric-Guillaume la seconde place sur le banc des Princes séculiers à la Diete générale de Ratisbonne: ce Prince céda à la maison d'Anhalt, 1681.

SECT. XIII. *Hist.* d'Allemagne, 1649-1705.

Strasbourg se soumet au Roi de France.

par un traité conclu le 7 Janvier 1681, la féodalité des seigneuries de Köthen, & de Bernbourg, ne se réservant pour lui, que le droit de succession éventuelle, dans le cas d'extinction de la ligne masculine d'Anhalt. Cet arrangement exécuté presque sans obstacles, intéressa peu l'Allemagne: un autre objet attira son attention & excita une indignation générale (1): la ville de Strasbourg se soumit au Roi de France, qui lui conserva ses privileges; on vit aussitôt une fermentation générale dans l'Empire; un cri de guerre rétentit dans toutes les parties de l'Allemagne; on vouloit, à main armée, arracher à Louis XIV cette nouvelle conquête, & renverser les projets d'un Prince qui étendoit les bornes de sa puissance par la maniere dont il usoit de la paix, comme il l'avoit étendue par la guerre. Le Roi de Suede, qui l'accusoit d'avoir sacrifié les intérêts de ses alliés aux siens, invitoit tout le Corps Germanique, à se réunir contre lui, & lui promettoit de le seconder; déjà, sans consulter ses forces, sans prévoir quels moyens on avoit pour faire la guerre, quelles ressources on trouveroit, si elle étoit malheureuse, on alloit la déclarer; quand le Roi de Dannemarck & l'Electeur de Brandebourg, représenterent, combien il étoit dangereux d'en venir à une rupture dans l'état d'épuisement, où se trouvoit l'Allemagne, que les succès seroient peu avantageux & les revers très funestes, qu'il falloit laisser au Corps Germanique le temps de réparer ses forces, qu'enfin il falloit tenter au moins la voie de la négociation, avant d'en venir à ces extrêmités. On suivit ce conseil; & l'affaire fut portée au Congrès de Francfort: on y vit arriver le Comte de Rosenberg, Ministre Plénipotentiaire de l'Empereur, les Députés des trois Colleges de l'Empire, & Harlay & Saint Romain, Ministres du Roi de France: ceux-ci connoissoient l'attachement opiniâtre des Allemands au cérémonial; ils n'avoient en vue que de prolonger la négociation, & de faire naître tant de différends sur la forme, qu'on n'eut pas le temps d'examiner le fonds: ils présenterent des cahiers écrits en françois: toute l'Allemagne, qui parle françois aujourd'hui, en fut révoltée; ils exciterent ensuite les Ambassadeurs de l'Empereur à refuser à ceux des Electeurs le titre d'Excellence; ceux-ci traiterent de même les Ministres des Princes: Harlay & Saint Romain échaufferent adroitement ces querelles, & jouerent si bien leur rolle, qu'on auroit cru qu'ils attachoient beaucoup d'importance à l'étiquette. Pendant tous ces débats, dont on s'occupoit sérieusement à Vienne & à Francfort, & dont on rioit à Paris, l'autorité de Louis XIV s'affermissoit dans Strasbourg; il jouissoit, en attendant, qu'on lui disputât sa jouissance: l'examen de l'affaire des réunions fut renvoyée à la Diete générale; mais comme on prévoyoit qu'il faudroit prendre les armes tôt ou tard, & que l'ambition de Louis XIV ne seroit jamais rassasiée, si l'on n'y mettoit un frein, on mit l'Empire dans un état respectable de défense; on fit de nouvelles levées, & l'on rendit les troupes plus redoutables encore par la nouvelle
682. discipline à laquelle on les assujetit. Charles-Gustave, toujours persuadé que le Roi de France avoit trahi ses intérêts, quoiqu'il les eût soutenus,

(1) *Histoire d'Alsace* L. 23.

ſe ligua avec les Provinces-Unies pour s'oppoſer aux infractions du traité de Nimégue. *Hiſt. d'Allemagne, 1649-1705.*

Léopold s'efforçoit d'inſpirer aux Etats de l'Empire les mêmes ſentimens & les mêmes deſſeins; il vouloit venger l'honneur des armes Impériales, & rendre au Corps Germanique ſa prépondérance; il trouva la plupart des cœurs attiédis (1); une eſpece d'égoïſme régnoit dans chaque partie de l'Empire. Cependant, après bien des difficultés, les Cercles du haut Rhin, de Suabe, & de Franconie s'unirent avec l'Empereur pour s'oppoſer aux réunions que Louis XIV continuoit ſans obſtacles: cet exemple eut beaucoup plus de pouvoir, lorſqu'on vit un Prince étranger, le Roi de Suede, autrefois ennemi du Corps Germanique, s'empreſſer à le ſuivre: quoiqu'il y fût moins porté par ſon zele pour l'Allemagne que par ſa haine contre Louis XIV, cette démarche fit rougir les Princes qui languiſſoient dans une honteuſe indifférence pour la choſe publique; l'Electeur de Saxe, les Ducs de Baviere & de Lunebourg, & le Landgrave de Heſſe-Caſſel accéderent au Traité; mais le Roi de Dannemarck & l'Electeur de Brandebourg demeurerent fidelles à la France; leur attachement à cette Couronne parut s'accroître en raiſon des préparatifs qu'on faiſoit contre elle. L'Empereur, pour multiplier ſes alliés prodiguoit les plus hautes faveurs; le comté de Waldeck fut érigé en Principauté de l'Empire: la Diete fut ouverte aux Princes de ce nom: leur ſuffrage fut admis; dangereux avantage qui leur attira la haine des Landgraves de Heſſe-Caſſel, qui les comptoient au nombre de leurs vaſſaux, & qui conteſterent toujours la validité de ce même ſuffrage, dont ils paroiſſoient ſi vains. *Ligue pour l'execution du Traité de Nimégue.*

Louis XIV, ſoit qu'il déſirât la guerre, ſoit qu'il eſtimât l'Empire trop foible pour la lui déclarer, reculoit chaque jour les frontieres de ſes états par de nouvelles réunions: la chambre de Metz lui adjugea le marquiſat de Franchimont, & l'abbaye de Stavelot: ces ſentences étoient exécutées auſſitôt que prononcées: c'étoit le partage du Lion, & les preuves des droits de S. M. T. C. ſur la plupart de ces ſeigneuries, dépouillées de tout prétexte illuſoire, ſe réduiſoient à dire „ *cela m'appartient*, *parce-* „ *que cela me convient* ". On croyoit que l'effet de la derniere Ligue ſeroit d'armer enfin l'Empire contre un voiſin ambitieux, qui, toujours conquérant, uſurpoit tantôt par des arrêts, & tantôt par ſes armes: Léopold s'écrioit que la Majeſté de l'Empire étoit avilie, que la guerre la plus déſaſtreuſe lui nuiroit moins, que la honte de ſouffrir tranquillement qu'il fût ainſi démembré: la Suede, la Hollande, l'Eſpagne, appuyoient ces diſcours, & promettoient de venger l'Allemagne & l'Europe entiere de l'orgueil d'un homme, qui ſe croyoit au deſſus de toutes les puiſſances; la guerre fut encore une fois ſur le point de ſe rallumer, quand l'Electeur de Brandebourg ſçut encore détourner l'orage, dont ſon allié étoit menacé; d'ailleurs Louis XIV avoit des agens ſecrets, qui parcouroient la Hongrie, excitant les rebelles à recouvrer leur antique liberté: Tékéli recevoit de France des ſommes conſidérables. La Porte même étoit l'inſtrument des deſſeins de la cour de Verſailles, & l'Empereur Turc, dirigé par 1683.

(1) Wagner *Hiſt. Leopoldi* L. 7.

SECT. XIII. *Hist.* d'Allemagne, 1649-1705.

Siege de Vienne par les Turcs.

le Roi Très-Chrétien, croyoit ne consulter que sa propre haine contre les Autrichiens, en servant les projets de Louis XIV. Une armée de deux cens mille Turcs, trouva la Hongrie ouverte & soumise, pénétra en Autriche, & parut sous les murs de Vienne, après avoir battu plusieurs fois les troupes Impériales, qui vouloient arrêter sa marche triomphante. L'Empereur étoit déja sorti de sa capitale; elle fut bientôt investie: le Duc de Lorraine, trop foible pour attaquer une si grande armée, courut à Presbourg, s'empara de cette ville, & remporta sur les rebelles une victoire complette (1).

Ce Prince revint ensuite, & pour troubler les opérations du siege de Vienne, & pour empêcher la jonction des Hongrois & des Turcs (2); mais, malgré toute son activité, Tékeii vint grossir de ses troupes une armée qui n'avoit pas besoin de l'être. Le siege & la défense continuoient avec une ardeur égale: les murs étoient réparés presque aussitôt qu'abattus; des sorties vigoureuses portoient l'allarme dans le camp; des attaques imprévues jettoient le trouble dans la ville; dans le camp des Turcs, on doutoit du succès du siege, dans la ville on doutoit du succès de la défense; tous les doutes s'évanouirent, lorsque Sobieski parut. Le Monarque Polonois avoit déja écrasé plusieurs fois les forces Ottomannes; c'étoit aux victoires qu'il avoit remportées sur eux, qu'il devoit sa Couronne: le Duc de Lorraine, ainsi que les Electeurs de Saxe & de Baviere avec leurs troupes, & le Prince de Waldeck avec celles des Cercles, se joignirent à lui, & l'on marcha droit aux Turcs. Charles occupa la gauche vers le Danube; l'Electeur de Saxe s'étoit placé à la droite des Autrichiens, & celui de Baviere, à la droite des Saxons; Sobieski étoit au centre de l'armée Polonoise. Les Chrétiens s'étoient rendus maîtres des hauteurs de Schalenberg; une batterie élevée à l'extrêmité d'un bois foudroyoit les Turcs; les escarmouches durerent plusieurs jours; & le Duc de Lorraine tailla en pieces un corps de Janissaires, qui venoit se joindre aux assiégeans. On en vint enfin à une action décisive; les Turcs, las d'être exposés au feu des assiégés, à celui des Polonois, sortirent de leurs lignes, &, s'étendant depuis les montagnes jusqu'au Danube, se rangerent en bataille; l'artillerie Polonoise porte le desordre dans leurs rangs; au moment où l'on veut les rétablir, un corps de hussards vient les rompre de nouveau; bientôt toute l'armée Chrétienne fait une attaque générale; Sobieski à la tête de ses soldats, observe, commande, & combat tout à la fois: les Turcs reculent, mais ils ne fuient pas encore; le Duc de Lorraine pénetre dans leur camp; dès lors le carnage fut affreux, & cependant la victoire ne fut point encore entiérement décidée avant la nuit. Les Chrétiens se préparoient à l'achever le lendemain, lorsque le Vizir Kara Mustapha ne leur en laissa pas le temps, & s'enfuit avec son armée, abandonnant son artillerie, le Grand Etendard de l'Empire Ottoman, & tous ses équipages. Au bruit de cette victoire Léopold accourut: il eut été plus digne de sa grandeur de combattre lui-même & de partager les périls de ses alliés, mais peut-être qu'il

(1) *Ubi supr.* L. 8. & *Hist. des Guerres de Hongrie*, Tome 2.

(2) Puffendorf *Rer. Brand.* L. 18. *Vie de Tekel. Théatr. Europ.* Volchem. *Diar. obsid. Viennæ. Hist. de J. Sobieski.*

ne le fit pas, parce qu'apparemment Sobieski auroit refusé de se soumettre aux déférences qu'il croyoit lui appartenir comme Empereur; du moins les deux Monarques désirant de se voir alors, Léopold se rendit fort difficile sur la maniere, dont il recevroit & rendroit le salut. Sobieski fut indigné de voir que l'Empereur fit une difficulté sur l'étiquette à celui qui lui avoit conservé ses états; & le Duc de Lorraine qui sentit toute l'injustice de la conduite de Léopold, en étant consulté sur la maniere dont il recevroit Sobieski, lui dit: *à bras ouverts, il a sauvé l'Empire.* Enfin, lorsqu'un Seigneur Polonois s'avança pour baiser la botte de l'Empereur: *Palatin, point de bassesse*, lui dit le Roi Soldat; & il tourna bride: ainsi les deux Monarques se séparerent fort mécontents l'un de l'autre; mais le Roi de Pologne avoit sur l'Empereur l'avantage que donnent de grands services; & Léopold oublia qu'on ne se dégrade jamais, en ne mettant point de bornes à sa reconnoissance. Sobieski plus magnanime ne se lassoit point pour cela d'être utile, & d'obliger un Prince, en secret jaloux de son bienfaiteur: il prit Strigonie & d'autres places & termina ainsi la campagne.

Hist. d'Allemagne, 1649-1705.

La guerre s'étoit rallumée entre la France & l'Espagne au sujet du territoire d'Alost, dont Louis XIV s'étoit emparé, en vertu du traité de Nimegue: l'incendie se propagea dans le Nord; & le Roi de Dannemarck fier de l'appui de la cour de Versailles renouvella la persécution, qu'il avoit déjà fait éprouver au Duc de Holstein-Gottorp. Christiern réunit le Schleswic Ducal à sa couronne; le Duc, trop peu secouru par la Suede, s'enfuit encore à Hambourg. Le succès de cette usurpation invite le Prince Danois à en tenter d'autres; il prétend que Louis XIV lui a cédé ses chimériques droits sur la seigneurie de Jeveren, & en chasse le Prince d'Anhalt-Zerbst, à qui ce territoire étoit échu dans la succession d'Oldembourg.

D'un autre côté, le Maréchal de Créqui s'étoit rendu maître de la forteresse de Luxembourg; (1) dès cet instant le Roi de France se crut Duc de Luxembourg, & voulut user de tous les droits dont ses prédécesseurs avoient joui; tel étoit celui d'avouerie sur Treves; en vertu de ce droit il ordonna qu'on démolit les fortifications de cette place: jamais la féodalité n'eut des conséquences plus funestes, ne fit naître des abus plus grands, que dans ce temps malheureux, où la chambre de Metz attaquoit, anéantissoit les propriétés, & donnoit à des peuples paisibles, & éloignés des frontieres de la France, un nouveau maître & de nouvelles loix. La Hollande, que le voisinage des armées Françoise & Espagnole, inquiétoit, se ligua avec la France, pour faire terminer à l'amiable tous les différends, qui avoient allumé la guerre entre les deux Couronnes: Léopold, à peine revenu de la frayeur que les Turcs lui avoient causée l'année précédente, encore inquiet sur le sort de la Hongrie, ne songeoit plus à prendre les armes contre la France; il applaudit à cette négociation: & l'Espagne dénuée des secours qu'elle attendoit de l'Autriche, céda à Louis XIV la ville de Luxembourg, le comté de Beaumont, & la Principauté de Chimay; la cour de France lui restitua tout ce qu'elle lui avoit enlevé depuis le 20 Août 1683, soit par la force des armes, soit par les jugemens de la Chambre des réunions. Léopold, malgré le chagrin que lui donnoient ces

1684.

Trêve de vingt ans.

(1) *Hist. de Louis XIV.*

SECT. XIII. *Hist.* d'Allemagne, 1649-1705. usurpations, malgré le désir qu'il avoit de les recouvrer, & d'abaisser la puissance du Monarque François, céda à la nécessité, & conclut avec lui une trêve de vingt ans: par ce traité signé à Ratisbonne, Louis XIV demeura maître de Strasbourg, & de toutes les villes & seigneuries, qui avoient été réunies à sa couronne avant le 1r. Août 1683; il restitua à l'Empire tout ce qu'il avoit envahi depuis cette époque: mais ce qui restoit encore entre ses mains, suffisoit pour animer la maison d'Autriche contre lui, & nourrir des semences de guerre, que le temps pouvoit faire éclorre.

L'Empereur crut n'avoir pas acheté trop cher une paix momentanée, dont il avoit besoin, pour repousser les forces Ottomannes, & rétablir son autorité presque anéantie en Hongrie: il forma contre les Turcs cette ligue redoutable, qu'on appella *Sainte*, quoique la Religion n'en fût que le prétexte, & qui fut depuis détruite ou du moins affoiblie par un Cardinal François (1). Le Roi de Pologne, le Pape Innocent XI, & la République de Venise, réunirent leurs forces à celles de Léopold; mais le Duc de Lorraine après quelques succès (2), trahi par les Ministres de Vienne, qui avoient résolu sa perte, mal obéi par les Généraux Allemands jaloux de sa gloire, fit devant Bude une campagne malheureuse & meurtriere; & ceux qui avoient causé ses malheurs, ne manquerent pas de lui en faire des crimes aux yeux de la cour de Vienne.

Sainte ligue contre les Turcs.

1685.

Dans l'intérieur de l'Allemagne, la mort d'un Electeur avoit fait naître un nouveau sujet de discorde. Charles Louis Palatin, dernier rejetton de la branche de Simmeren, venoit de terminer une vie fort agitée, & recommandable par quelques actions d'éclat. Jaloux de la grandeur de l'Empire, il s'étoit élevé avec fureur contre la cession de l'Alsace: il avoit même refusé de rendre hommage à Louis XIV pour les fiefs qu'il y possédoit. Philippe Guillaume Duc de Neubourg, avoit sur le Palatinat & sur ses dépendances des droits incontestables; tout ce qui avoit formé le patrimoine de Simmeren lui appartenoit encore; il étoit le premier en rang dans la branche des Deux-Ponts; le droit d'ainesse, la bulle d'or, les anciens pactes de famille, tout l'appelloit à cette succession; d'ailleurs, par une convention passée à Halle en Suabe, l'Electeur avoit confirmé la disposition de la loi, & l'avoit reconnu pour son héritier: malgré des droits si bien prouvés, il trouva un concurrent, c'étoit le Comte Palatin de Veldentz; celui-ci, en comptant les dégrés de parenté, se trouvoit le plus proche de tous les collatéraux; il exposa ses prétentions; mais, lorsqu'il vit qu'il ne pouvoit les faire valoir que l'épée à la main, lorsqu'il songea qu'il attaquoit le beau-pere de l'Empereur, lorsque tout le College Electoral se déclara pour le Duc de Neubourg, il garda le silence, & laissa passer cette riche succession dans les mains de Philippe Guillaume.

Affaire de la succession Palatine.

La Duchesse d'Orléans, soutenue par la France, se montra plus opiniâtre; elle étoit sœur de l'Electeur; les meubles & les biens *allodiaux* lui appartenoient; dans les biens meubles, elle vouloit que l'on comprît l'artil-

(1) *Hist. du Card. de Polignac.* (2) *Vie de Charles V. Duc de Lorraine.*
(3) Thucelius. *Act. publ.* T. 3. *Corps Dipl.* T. 7. p. 1.

tillerie des places, & quant aux biens *allodiaux*, elle leur donnoit tant d'étendue, que, ſi l'on eut écouté ſes demandes, l'Electeur n'auroit pas conſervé la dixieme partie de la ſucceſſion: il objecta les loix de l'Allemagne; on leur oppoſa celles de France: les débats furent très vifs: enfin on convint d'une négociation, eſpece d'accommodement qui reſſemble aſſez à un procès, mais qui eſt toujours moins funeſte que la guerre. Une autre conteſtation portée à la Chambre Impériale, donna de nouvelles inquiétudes; les Munſtériens avoient montré dans tous les temps un caractere ſi turbulent, une diſpoſition ſi prochaine à la révolte, un tel amour des nouveautés, qu'il étoit à craindre que la querelle, qui venoit de s'élever dans leurs murs, ne fût la cauſe de quelque révolution: cette ville avoit ſes Patrices; les Nobles, comme pour ſe venger de l'autorité, que la Magiſtrature donnoit ſur eux aux citoyens qui en étoient revêtus, leur refuſerent le titre de Nobles de race & d'armes. La Chambre ſe hâta de terminer ce différend, qui pouvoit avoir des ſuites fâcheuſes; elle prononça en faveur des Patrices: il étoit d'autant plus important de maintenir la paix dans l'Allemagne, qu'une foule de Proteſtants réfugiés, l'inondoit de toutes parts, & pouvoit y porter l'eſprit de faction, comme elle y portoit l'induſtrie & les arts. (1) Louis XIV qui avoit dépeuplé ſes états par tant de guerres entrepriſes par humeur & ſoutenues par vanité, les dépeuploit davantage par le fatal Edit, qui révoquoit celui de Nantes. Dans les batailles & dans les ſieges, il n'avoit perdu que des ſoldats; par cette révolution il perdoit des artiſans, des laboureurs, des négocians. Ceux qui étoient morts pour ſon ſervice aux champs d'honneur, étoient inutiles à ſes ennemis, & ſervoient encore la France après leur mort, par l'exemple glorieux qu'ils laiſſoient à leurs compagnons; mais les réfugiés étoient en même temps une perte pour la couronne, une acquiſition pour ſes ennemis; ils porterent en Allemagne, leurs richeſſes, qu'on n'avoit pu leur enlever, parceque leur génie en étoit la ſource, & cette ſoif de vengeance qui anime les perſécutés; la proſpérité des manufactures, qui avoit couté tant de veilles & de travaux à Colbert, fut détruite en un jour; & l'Etat, qui avoit tant de fois vu renaître les reſſources de ſes finances, par le commerce, après les avoir épuiſées par la guerre, s'ôta tout eſpoir de les voir renaître un jour: ces infortunés furent accueillis dans toutes les villes Proteſtantes d'Allemagne; on leur donna des habitations, des ſecours, & des moyens d'exercer leur induſtrie.

Hiſt. d'Allemagne, 1649-1705.

Troubles dans Munſter.

Proteſtants François réfugiés en Allemagne.

Ces bannis avoient preſque tous des mœurs auſteres, ce goût du travail que donne la néceſſité, ce caractere mélancolique, effet de l'infortune, & cet enthouſiaſme qu'inſpire la Religion; leur malheur les rendoit intéreſſans, leurs talens les rendoient utiles, leur reſſentiment les rendoit dangereux: dans toutes les villes, ils inſpirerent au peuple, contre Louis XIV, une haine qui réjaillit ſur toute la nation Françoiſe. On déteſta leurs compatriotes qui les pleuroient, comme le Monarque qui les perſécutoit. Les Princes, voyant les eſprits bien diſpoſés à ſoutenir une guerre contre la France, ne chercherent plus qu'une occaſion de la déclarer; on la trouva

1686.

(1) *Hiſt. de Louis XIV.*

SECT. XIII. *Hist.* d'Allemagne, 1649-1705.

bientôt; le Duc d'Orléans ne cessoit point de réclamer au nom de la Duchesse, son épouse, les terres Allodiales de la succession de Charles Louis; les Principautés de Simmeren, de Lauteren, le Comté de Sponheim étoient surtout les objets de son ambition; il demandoit encore d'autres villes, d'autres seigneuries, & ce Prince sembloit vouloir former une nouvelle Chambre des *réunions*, qui alloit encore démembrer l'Empire. L'Electeur représenta à l'Empereur, au College Electoral, & à tous les Etats, que sa cause étoit la cause commune; que la Couronne de France ne tarderoit pas à s'approprier, tout ce qu'il céderoit au Duc d'Orléans; que l'Empire, après avoir perdu l'Alsace, perdroit encore une partie du Palatinat; que la molesse honteuse avec laquelle on écoutoit les demandes de la Cour de France, l'enhardiroit à en faire de plus injustes, & qu'après lui avoir accordé tant de possessions qui ne lui étoient pas dues, il ne seroit plus temps de mettre un terme à son ambition. Le Prince d'Orange, Stadhouder de la Hollande, appuyoit ces raisons, & ne cherchoit que des alliés pour accabler Louis XIV: enfin la conspiration devint générale, l'Empereur, le Roi d'Espagne, le Roi de Suede, la République de Hollande, les Electeurs de Saxe & de Baviere, les Cercles de Suabe, de Franconie, de Haute Saxe, & de Baviere, l'Electeur Palatin, celui de Brandebourg, & le Cercle du Haut Rhin se liguérent à Augsbourg pour faire observer, dans toute leur étendue, les Traités de Munster, de Nimegue, & de Ratisbonne, & en peu de temps soixante mille hommes furent rassemblés sous les ordres de l'Electeur de Baviere. Louis XIV parut mépriser ces préparatifs; accoutumé à vaincre, il sembloit même dédaigner de combattre; il faisoit fortifier l'Alsace & bornoit là tous ses soins pour la guerre qui alloit éclater: telle étoit aussi la confiance du Ministere Autrichien, qu'il refusa la paix aux Turcs qui la demandoient; la prise de Bude, l'humiliation des Hongrois qui avoient reconnu la puissance *absolue* de Léopold, & le droit d'hérédité de la maison d'Autriche, lui inspiroient cet orgueil. L'Archiduc Joseph, fils de l'Empereur, fut couronné Roi de Hongrie à l'âge de neuf ans; ces succès étonnerent la cour de France; elle fit proposer à l'Empereur de convertir la trêve de vingt ans en une paix perpétuelle, & elle essuya un refus: Léopold que la victoire de Mohatz, & la conquête de l'Esclavonie, rendoient aussi vain que Louis XIV, traitoit les Puissances avec hauteur: il ne voulut point accorder au Czar le titre de Majesté que d'autres couronnes étoient disposées à lui déférer: il ne pouvoit le lui décerner sans le consentement des Electeurs: tel fut son prétexte.

Prétentions de la Duchesse d'Orléans renouvellées sur la succession Palatine.

1687.

Cependant la trêve de Ratisbonne n'étoit point encore rompue; on se menaçoit, on armoit, & on restoit tranquille: enfin les intrigues du Pape d'enlever au Cardinal de Furstemberg, le titre de Coadjuteur de l'archevêché de Cologne, pour en revêtir le Prince Clément de Baviere, Evêque de Ratisbonne, la joie indécente que l'Allemagne en fit éclater & les démarches que l'Empire avoit faites pour légitimer cette élection illégale, irriterent tellement Louis XIV, qu'il déclara la guerre; il se plaignoit encore de ce qu'on avoit formé à Augsbourg une confédération contraire à ses intérêts, de ce qu'on refusoit de changer la trêve en une paix permanente, enfin de ce que l'on contestoit à la Duchesse d'Orléans ses droits sur le Palati-

La guerre est declarée.

1688.

nat. Son armée passa le Rhin; (1) elle annonça son entrée en Allemagne par la conquête de Keiserslauter & d'autres places: Heilbron se rendit presque sans résistance: Augsbourg ne se racheta que par une forte contribution; presque toute la Suabe fut désolée: l'Electorat de Mayence fut exposé aux mêmes ravages; une autre armée qui y pénétra, soumit la capitale, s'empara d'Heidelberg, de tout le Palatinat & dans toutes ces villes répara les fortifications; travaux, dont les Allemands profiterent dans la suite: le but de ces opérations militaires étoit de fermer aux Alliés l'entrée de la Haute Alsace, & d'entreprendre ensuite le siege de Philipsbourg, dont la conquête devoit, beaucoup mieux encore, garantir cette province: la saison étoit avancée, il étoit à craindre qu'on ne fût forcé, ou à lever le siege, ou à le changer en blocus; mais le Dauphin étoit à la tête de l'armée; le Duc de Bourbon, le Prince de Conty, & le Duc du Maine l'accompagnoient, & les François, commandés par leurs maîtres, ne voyoient rien d'impossible; en effet Philipsbourg, défendu par une garnison nombreuse, par des fortifications solides, rempli de munitions de guerre & de bouche, se rendit après dix-neuf jours de tranchée ouverte.

Hist. d'Allemagne, 1649-1705.

Conquêtes des François en Allemagne.

Après tant de conquêtes Louis XIV crut que Léopold, devenu plus modeste, écouteroit des propositions de paix; il offroit la restitution de toutes les villes qu'il venoit de prendre, pourvu que le Cardinal de Furstemberg fût mis en possession de l'Electorat de Cologne, & que la trêve fût convertie en une paix perpétuelle: ces conditions furent rejettées avec hauteur & le Dauphin poursuivit ses conquêtes, se rendit maître de Manheim & de Frankendal, sur lesquels la Duchesse d'Orléans avoit des prétentions; il soumit Oppenheim, Spire, Treves, Worms, &c. & porta la terreur jusques dans le centre de l'Allemagne. Le Marquis de Louvois avoit dirigé cette campagne, fatale à l'Empire, peu utile à la France, & qui facilita à Guillaume, Prince d'Orange, les moyens de détrôner Jacques II son beau pere, le seul ami qui restât à Louis XIV dans l'Europe: la cour de France auroit peut-être prévenu cette révolution, en employant contre la Hollande, les forces qu'on occupa à faire ailleurs des conquêtes qu'il fallut restituer. Le nouveau Roi ne tarda pas à se liguer contre Louis XIV avec la République, à laquelle il devoit son élévation: 1689.
ces deux Puissances s'engagerent à faire tous leurs efforts pour placer la couronne d'Espagne sur la tête d'un Archiduc, dans le cas où Charles II mourroit sans postérité, à accélerer, autant qu'il seroit possible, l'élection d'un Roi des Romains, & à réunir les suffrages des Electeurs en faveur du Roi de Hongrie. On remarquoit dans ce traité autant de haine contre la France, que de zele pour la maison d'Autriche, & il faut convenir que la cour de Versailles, dirigée par des prêtres, & par un ministre féroce, s'étoit rendue odieuse à toute l'Europe; les François même avoient blâmé hautement la docile cruauté de Turenne, qui pour plaire à Louvois avoit ravagé le Palatinat; mais le Ministre qui n'entendoit pas les murmures de sa conscience, entendit moins encore ceux de la nation; un nouvel ordre, plus affreux que le premier, fut envoyé aux Généraux qui commandoient

Incendies dans le Palatinat.

(1) *Journ. Hist. de Louis XIV. Mém. Chron. pour servir à l'Hist. de l'Europe.*

SECT. XIII. *Hist. d'Allemagne, 1649-1705.*

en Allemagne, & fut mieux exécuté encore; en un moment le Palatinat, le Margraviat de Bade-Bade, celui de Bade-Dourlach, n'offrirent aux yeux que des ruines & des cendres; les soldats couroient de maisons en maisons, le flambeau d'une main, pour allumer l'incendie, l'épée de l'autre, pour écarter les habitans qui vouloient l'éteindre; toute cette contrée ne fut qu'un vaste bucher: on laissa la vie aux habitans; ils erroient au milieu des villes, des bourgs, des villages, consumés par les flammes, tournant les yeux vers leur patrie qui n'étoit plus, cherchant un asyle & ne trouvant que des débris encore fumans: à l'aspect des François occupés à cette destruction, on crut revoir les Huns, les Goths, & les Tartares; les chefs-d'œuvres des arts ne furent point épargnés; la rage stupide du soldat s'attachoit de préférence aux plus beaux édifices; Spire, Worms, Frankendal, Oppenheim, quarante autres villes furent ruinées jusqu'aux fondements; quant aux bourgs & aux villages, il seroit impossible de les compter; les morts ne furent pas plus respectés que les vivans; la profane avarice du soldat, alla chercher des richesses jusques dans les cercueils; elle ouvrit même ceux des Empereurs. La Chambre Imperiale de Spire fut anéantie, comme le reste; les Magistrats qui composoient cet auguste Tribunal, après avoir erré longtems, s'arrêterent à Wetzlar, où ils fixerent leur séjour: au récit de ces horreurs, les soldats indignés demanderent qu'on les menât à l'ennemi; deux armées se rassemblerent, l'une sous les ordres de l'Electeur de Brandebourg, l'autre commandée par le Duc de Lorraine; celle-ci s'empara de Mayence; l'autre prit Rhinbergen, Keiserswerth & Bonn; enfin les troupes Françoises furent battues à Walcourt dans les Pays-bas par les Alliés: tels furent les évenemens les plus mémorables de cette campagne.

Le Roi de Dannemarck étoit demeuré fidelle à la France; mais ce Royaume épuisé d'hommes & d'argent, en trouvoit à peine assez pour se défendre. Christiern V se vit resserré par l'Electeur de Brandebourg, le Roi de Suede, & les Ducs de Brunswick-Lunebourg; envain espéroit-il que Louis XIV le tireroit du mauvais pas, où il s'étoit engagé; il fut contraint de signer la transaction d'Altona, par laquelle il restitua au Duc de Holstein-Gottorp les Duchés de Schleswick & de Holstein, pour les posséder en toute souveraineté, conformément aux traités de Coppenhague & de Fontainebleau; & celui ci renonça à toutes ses prétentions sur la succession d'Oldenbourg. Une autre succession divisoit les esprits en Allemagne; c'étoit celle de François-Jules, dernier Duc de Saxe-Lawenbourg, qui ne laissa point d'enfans mâles; l'Electeur de Saxe, les Princes d'Anhalt, les Ducs de Lunebourg-Zell & de Hanovre, les filles du Duc François Jules, qui mettoient ce Duché au nombre des terres Allodiales, (1) prétendoient à cet héritage, & l'affection de l'Empereur pour la maison de Brunswick Lunebourg la lui fit adjuger. L'Electeur de Saxe lui rendit ses droits, en se réservant celui de succession éventuelle; les filles du feu Duc avoient épousé le Comte Palatin de Neubourg, & le Margrave de Bade-Bade: les vastes possessions de François-Jules en Bohême

Mort de François-Jules, Duc de Saxe Lawenbourg.

(1) *Gazette de France.*

furent leur partage: quant à la maison d'Anhalt, elle se borna à de vaines protestations, & ne recueillit de cette immense succession, que le frivole honneur d'ajouter à ses armes, celles de Lawenbourg.

L'Archiduc Joseph est élu Roi des Romains. 1690.

Léopold avoit fait dans cette affaire un essai de sa puissance: certain du succès, il ne balança plus à proposer l'élection du Roi des Romains. L'Archiduc Joseph, Roi de Hongrie, fut élu, comme son pere le désiroit; il n'étoit encore que dans sa douzieme année: un des articles de sa Capitulation fut, que, si l'Empereur mouroit avant que ce Prince eut atteint l'âge de dix-huit ans, le timon de l'État seroit remis dans les mains des Vicaires de l'Empire. (1) Les colleges inférieurs n'avoient point été consultés sur ces dispositions: ils protesterent; mais leurs protestations furent rejettées. La maison d'Autriche venoit d'acquérir un nouvel Allié. C'étoit le Duc de Savoie, qui avoit toujours aimé les François, & dont les hauteurs du Ministre leur firent un ennemi; la cour de Vienne le traita d'Altesse Royale, titre que lui refusoit la fierté de Louvois; c'en fut assez pour l'attirer au parti Autrichien: mais, si d'un côté Léopold gagnoit un allié, de l'autre il perdoit un véritable ami, trésor bien précieux pour les Rois; que toute leur puissance ne peut leur procurer, & que toutes leurs richesses ne pourroient payer. (2) Une mort prématurée enleva Charles V Duc de Lorraine: tout l'Empire le regretta, les Princes Autrichiens le pleurerent, & Louis XIV qui louoit rarement, dit en aprenant sa mort: „ c'est une perte pour l'Empire, & même pour le genre humain: la „ moindre qualité de Charles étoit d'être Prince: c'étoit le plus grand, „ le plus sage, & le plus généreux de mes ennemis." Dans ses derniers momens il écrivit à l'Empereur ce peu de mots: „ Sacrée Majesté, je „ serois parti d'Inspruck pour aller recevoir vos ordres: mais un plus grand „ maître m'appelle; je parts pour aller lui rendre compte d'une vie, que „ je vous avois consacrée; je vous supplie de vous souvenir que je laisse „ une femme qui vous appartient d'assez près, des enfans sans biens, & „ des sujets opprimés." Il laissoit quatre fils; Léopold I, que le traité de Ryswic rétablit dans son Duché; Charles Joseph, qui parvint à l'Electorat de Treves; Joseph Innocent, qui mourut sur un champ de bataille, & Antoine Joseph, Abbé de Stavelo. La mort de ce héros sembloit avoir abattu le courage des Impériaux: les Electeurs de Saxe & de Baviere, qui pouvoient conquérir la Franche Comté, ne firent que l'inquiéter. Luxembourg triompha des Alliés à Fleurus, Catinat battit le Duc de Savoie à Staffarde, les Turcs taillerent en pieces les Impériaux dans plusieurs combats; mais l'année suivante le Prince de Bade effaça par la victoire de Salankemen la honte de ces défaites. 1691. Le Roi d'Espagne, dont les troupes avoient reçu un nouvel échec dans les Pays-bas, se vit contraint de confier le gouvernement & la défense de ces provinces à l'Electeur de Baviere, qui avoit épousé sa niece.

Louis XIV sentoit combien avoit été fatale à ses intérêts, la conduite dure & hautaine du Ministre qu'il venoit de perdre; la mort de Louvois lui laissoit la liberté d'agir d'après l'impulsion de son cœur honnête; il cher-

(1) *Struv. Per. 10. Sect. 11.* (2) *Vie du Duc de Lorraine.*

Sect. XIII. *Hist.* d'Allemagne, 1649-1705.

cha à ramener le Duc de Savoie (1), & lui fit des offres d'autant plus capables de le détacher de la Ligue, qu'elles étoient sinceres, & que Louis descendoit rarement aux petites fourberies politiques; mais le Duc déclara, qu'il seroit fidele à la Ligue.

1692.

La cour de France manquant d'Alliés, avoit de bons Généraux; & ceux ci sont presque toujours plus utiles que les autres: les Alliés se font payer fort cher, des services qu'ils n'ont souvent pas rendus, & Catinat ne demandoit seulement pas le payement des foibles pensions, qui lui étoient accordées. Tandis que Luxembourg triomphoit à Steinkerke, une autre armée passoit le Rhin (2), & s'emparoit de Pfortzheim: le Prince Administrateur de Wurtemberg pendant la minorité du Duc son neveu, accourut au secours de cette place; il crut la sauver, & ne put se sauver lui-même; les François étoient déja maitres de la ville, & le Maréchal de Lorges, pour tromper l'Administrateur, fit jouer l'artillerie, comme si le siege continuoit encore; l'Administrateur donna dans le piege, il s'avança imprudemment, & se vit tout à coup enveloppé: il voulut se retirer; mais sa retraite fut une déroute; il fut contraint de rendre les armes: le Baron de Soyer, qui commandoit un corps de Bavarois, ne put échapper à la poursuite des François; il fut pris. Le Landgrave de Hesse, fut forcé de lever le siege d'Ebernbourg, & tout le Duché de Wurtemberg demeura exposé aux ravages des François.

Léopold veut créer un neuvieme Electorat.

Cependant on traitoit au sein de l'Empire une grande affaire qui sembloit exiger plus de loisir, qu'on n'en avoit alors pour la conclure: par un traité signé à Vienne le 22 Mars, Léopold s'étoit engagé à obtenir le consentement du College Electoral, pour conférer la dignité Electorale à Ernest-Auguste, Duc de Brunswick-Lunebourg-Hanovre & à ses descendans mâles; à ce titre il devoit ajouter celui de Grand Banneret du Saint Empire Romain: le Duc, outre son contingent, promit d'entretenir au service de l'Empereur six mille hommes de troupes réglées, & de lui payer cinq cens mille écus, tant que la guerre dureroit; il s'engageoit encore à contribuer de toutes ses forces, pour placer la couronne d'Espagne sur la tête d'un Archiduc d'Autriche, si Charles II mouroit sans postérité; à rétablir le Roi de Bohême, dans toutes les prérogatives attachées au titre d'Electeur, enfin, dans les élections futures des Empereurs & des Rois des Romains, à ne faire usage de son suffrage Electoral, qu'en faveur d'un Prince de la maison d'Autriche. Cette promesse engageoit aussi toute sa postérité à voter pour le sang Autrichien; clause évidemment contraire à la liberté Germanique & même à la liberté naturelle & à la saine raison: tout Electeur est juge dans la Diete, & le Duc Ernest-Auguste agissoit, comme un Magistrat qui s'engageroit par serment à prononcer dans tous les temps en faveur de telle partie, contre toutes celles qui pourroient avoir quelque différend avec elle; toute élection suppose de l'impartialité dans les Electeurs, un mérite éminent dans celui qui est élu; il étoit possible que dans l'avenir toute une génération Autrichienne n'offrît aucun Prince digne de la couronne Impériale: d'ailleurs, quand un Electeur auroit pu sacrifier

Traité entre l'Empereur & Ernest-Auguste.

(1) *Act. & Mém. des Négoc. de Ryswyc.* (2) *Journ. hist. de Louis XIV.*

ainſi ſa liberté, avoit-il le droit de captiver celle de ſes deſcendans? Ce n'eſt pas cependant le ſeul exemple d'un pareil engagement qu'offre l'hiſtoire du Corps Germanique. Enfin l'Empereur en propoſant la création du neuvieme Electorat, n'éprouva aucune réſiſtance de la part des Electeurs de Mayence, de Baviere, de Saxe, & de Brandebourg; mais l'Electeur Palatin, ceux de Treves, & de Cologne ſe récrierent contre cette nouveauté; elle donnoit de la prépondérance au parti Proteſtant, & rompoit l'équilibre de l'Empire; d'ailleurs ce projet avoit été formé ſans leur participation: ainſi, au motif du bien général, ſe joignoit celui de leurs droits violés, ou, ſi l'on veut, de leur vanité offenſée. Les Princes applaudirent à cette réclamation; ils prétendoient auſſi, qu'on ne pouvoit, ſans leur aveu, rien changer à la conſtitution de l'Empire; on avoit proteſté d'avance contre tout ce que Léopold feroit pour aſſurer l'exécution de ſon deſſein. D'un autre côté, le Duc de Wolfenbuttel, ſe plaignoit de ce qu'on élevoit la branche cadette de ſa maiſon, au préjudice de la branche aînée. Le Duc de Wurtemberg, Grand Guidon de l'Empire, fut offenſé du titre de Grand Banneret, dont le nouvel Electeur alloit être revêtu. Malgré tous ces obſtacles, Léopold, qui vouloit établir ſa puiſſance abſolue dans l'Empire, comme il l'avoit fait reconnoître en Hongrie, inveſtit du neuvieme Electorat les Miniſtres plénipotentiaires du Duc de Lunebourg-Hanovre, & prétendit, que cette création importoit au ſalut de l'Empire, qui avoit beſoin de s'attacher ſes membres par de nouvelles faveurs, pour les animer tous contre Louis XIV, leur ennemi commun (1). On ne réuſſit qu'à les animer contre la maiſon d'Autriche & contre le nouvel Electeur: une ligue particuliere ſe forma pour anéantir cet Electorat à peine créé; elle étoit compoſée des Evêques de Bamberg, de Wurtzbourg, d'Eichſtadt, & de Hildesheim, des Ducs de Saxe-Gotha, de Saxe-Cobourg, de Brunswick-Wolfenbuttel & de Mecklenbourg, du Roi de Dannemarck en qualité de Duc de Holſtein-Gluckſtadt, du Landgrave de Heſſe-Caſſel, & des Margraves de Brandebourg-Culmbach, & de Bade-Bade; tous ces Confédérés prirent le titre de *Princes correſpondans*. La cour de France ſourioit à ces débats; elle les échauffoit par des émiſſaires ſecrets, & ſe préparoit à profiter de la meſintelligence du Corps Germanique. On preſſentit à Vienne ces menées dangereuſes; & Léopold déclara, qu'il ſuſpendoit l'effet de l'inveſtiture, juſqu'à ce qu'elle eut été approuvée par l'Empire; l'Electeur lui-même, par une abdication volontaire & conditionnelle, renonça à ſa dignité, juſqu'à ce que cette formalité fut remplie: ainſi la Ligue parut diſſipée & le calme rétabli dans l'interieur de l'Allemagne. Les François firent peu de progrès dans cette contrée, parce qu'une armée, avantageuſement ſituée, ſagement commandée, ſans hazarder aucune action, ſe contenta de leur fermer le paſſage. Louis XIV offrit la paix, & propoſa de s'en rapporter au jugement de la République de Veniſe ſur l'affaire des réunions; mais il ne fut point écouté: le calme regnoit dans l'Empire, & tant que le Corps Germanique étoit en paix avec lui-même, il ſe croyoit invincible; peu s'en falloit cependant que

Hiſt. d'Allemagne, 1649-1705.

1693.

Léopold ſuſpend l'effet de l'inveſtiture.

(1) Struvius *Per.* 10. *Sect.* 11. *Theatr. Europ.* T. 11. Thucel. *Elect. jur. publ.* C. 2, 3.

ces espérances de succès ne s'évanouissent, & que la mort de Jean Louis d'Elteren, Evêque de Liege, & celle de Léopold Louis, Comte Palatin, Duc de Veldentz, ne fissent renaître tous les maux, dont on croyoit avoir tari la source.

1694. Les suffrages des Chanoines de Liege étoient partagés; une faction avoit proclamé Joseph Clément de Baviere, Electeur de Cologne; un autre parti avoit élu Louis Antoine, Comte Palatin de Neubourg, Grand-Maître de l'Ordre Teutonique & frere de l'Electeur Palatin: la cour de Vienne s'étoit déclarée pour celui-ci; pendant cette contestation il mourut: on la croyoit terminée par cet évenement, lorsque sa faction se réunit en faveur de son frere, Evêque de Breslau: la cour de Rome tonna contre cette nouvelle élection; la faction se tut, & l'Electeur de Cologne monta sans obstacles sur le Siége Episcopal de Liege. Les différends qu'occasionna la mort de Léopold Louis ne furent pas sitôt terminés; avec lui, s'étoit éteinte la branche de la maison Palatine de Veldentz: l'Electeur Palatin, comme chef de la maison Palatine, le Roi de Suede, comme Chef de la branche des Deux-Ponts, le Comte Palatin de Birkenfeld, en vertu d'un ancien testament, se disputoient cette succession. Chacun exposa ses droits avec plus de chaleur, que de clarté; le crédit de Léopold fit pencher la balance en faveur de l'Electeur Palatin; on lui donna toutes les terres de
1695. cet héritage situées en Allemagne; quant à ce qui étoit situé en Alsace, la querelle dura longtemps encore, & fut terminée par le Conseil de Colmar en faveur du Comte Palatin de Birkenfeld: on parvint de même à appaiser les esprits dans le Cercle du haut Rhin, où les Protestans refusoient de reconnoître pour Directeur le Comte Palatin de Neubourg, Catholique enthousiaste, qui affichoit l'intolérance, mais qui, malgré la cabale Luthérienne, conserva le *Directoire*. La campagne s'étoit passée en marches & en contremarches; & Louis XIV avoit entamé des négociations non moins infructueuses que les opérations de ses Généraux. Il réussit
1696. mieux l'année suivante. Le Duc de Savoie se détacha de la Ligue, pour laquelle il avoit montré tant de zele: ce Prince, après avoir fait sa paix, voulut la procurer au reste de l'Europe; sa médiation ne fut pas plus utile, que celle du Pape, du Roi de Portugal, & de la République de Venise, qui travailloient aussi à ce grand ouvrage. Louis XIV étoit trop ambitieux dans ses prétentions, l'Empire trop opiniâtre dans ses refus. Cependant les armées restoient en présence, & s'observoient, sans combattre: la cour de Vienne paroissoit plus inquiéte du côté de la Suede, que du côté de la France; & si la mort de Charles XI n'eut prévenu l'o-
1697. rage qu'on redoutoit, l'Empire auroit eu deux guerres à soutenir. La branche de Mecklenbourg-Gustrow s'étoit éteinte l'année précédente, par la mort du Duc Gustave-Adolphe; les Ducs de Schwerin & de Strélitz prétendoient à cette succession: l'Empereur la mit en séquestre; enfin ce grand procès fut décidé, le Duc de Mecklenbourg-Schwerin triompha de son foible adversaire & le Comte d'Eck fut chargé de l'exécution de ce jugement. Le Roi de Suede, l'Electeur de Brandebourg, & les Ducs de Brunswick, Directeurs du Cercle de Basse-Saxe, prétendirent que leur autorité étoit lésée par celle de ce Commissaire; le Roi de Suede fit des prépara-

Différend pour la succession de Mecklenbourg-Gustrow.

tifs

tifs de guerre pour soutenir ses prétentions; & il alloit entrer à main armée dans la basse-Saxe; mais la mort l'arrêta, & délivra l'Europe d'un Prince turbulent, l'Empire d'un voisin dangereux, la France d'un ennemi irréconciliable.

Hist. d'Allemagne, 1649-1705.

Cependant on négocioit à Ryswic (1); les premieres difficultés étoient applanies, & l'on commençoit à s'occuper sérieusement de l'objet pour lequel on s'étoit assemblé; l'Empire, qui s'étoit répenti d'avoir remis ses intérêts entre les mains de Léopold, lors du Congrès de Nimégue, se garda bien de les lui confier pour celui de Ryswic; il y envoya une députation solemnelle, composée de quatre Ministres du College des Electeurs, de vingt-quatre Ministres du College des Princes, & de quatre députés des Villes, dont deux Catholiques, & deux Protestants. Cette multitude de négociateurs sembloit annoncer que la négociation seroit longue & sans fruit; mais de part & d'autre, on étoit las de s'égorger, & la paix étoit devenue un besoin pour les Rois, comme pour les peuples; & l'on conclut, comme à Nimegue, plusieurs traités particuliers entre les Puissances belligérantes. Par celui qui rétablissoit la paix entre l'Empire & la France, Louis XIV demeuroit en possession de la ville de Strasbourg, & de toutes les Seigneuries d'Alsace, qu'il avoit réunies à sa Couronne; il restituoit à l'Empereur Fribourg & Brisac, à l'Empire les forteresses de Kehl & de Philipsbourg, & toutes les villes, terres, & seigneuries qu'il avoit réunies hors de l'Alsace, avec cette clause expresse, que dans tous les pays restitués, l'exercice de la Religion Catholique demeureroit dans le même état, où il étoit à l'époque de la conclusion du Traité de Ryswic: on démolit de part & d'autre tous les forts construits dans les isles du Rhin, & sur la rive droite de ce fleuve, vis-à-vis du Fort-Louis, de Strasbourg, & de Huningue. On rendit au Duc de Lorraine la possession libre & indépendante de son Duché, à condition qu'il abattroit les fortifications de toutes ses places: celles de Longwy & de Sar-Louis demeurerent à la France; cette Puissance donna un équivalent, & obtint les passages qu'elle exigeoit. Quant aux objets de la succession Palatine, contestés entre l'Electeur Palatin & la Duchesse d'Orléans, on nomma des commissaires pour examiner leurs prétentions respectives; & si leurs opinions étoient partagées, ils devoient prendre le Pape pour juge.

Traité de Ryswic.

Les Lorrains volerent au devant de leur Duc; ils virent avec joie l'héritier & l'image du héros, qui n'ayant pu défendre sa patrie l'avoit du moins honorée par son courage. Tandis que ce Prince remontoit sur le trône de ses peres, l'Allemagne voyoit un de ses Princes monter sur celui de Pologne: cette République avoit perdu un Roi qu'elle admiroit, qu'elle n'aimoit pas, un Roi dont Charles XII disoit „ grand homme, tu ne „ devois jamais mourir": paroles qui furent répétées par toute l'Europe. Sobieski n'étoit plus: l'avarice de la Reine son épouse nuisit à ses fils, & les empêcha de lui succéder: deux factions proclamerent en même temps l'une le Prince de Conty, l'autre l'Electeur de Saxe; le premier fut mal secondé 1698.
par Louis XIV, qui avoit sacrifié des flottes & des armées pour Jacques II,

(1) *Act. Mém. Nég. de Ryswic.*

Sect. XIII. *Hist.* d'Allemagne, 1649-1705.

L'Electeur de Saxe est reconnu Roi de Pologne.

& qui fit peu de sacrifices pour son parent. Le parti de Frédéric-Auguste prévalut; il avoit vendu des droits féodaux, pour acheter une couronne: il avoit cédé à la maison de Brunswick-Lunebourg, moyennant une somme de six cens mille écus, ses prétentions sur la succession de Lawenbourg; & l'Electeur de Brandebourg avoit profité de cette circonstance pour acheter de lui, les avoueries de l'Abbaye de Quedlinbourg, & de la ville Impériale de Nordhausen. C'étoit avec cet argent qu'il avoit gagné les suffrages, trafic odieux & avilissant, qui se renouvelle à chaque élection, & dont ne rougit pas cette Noblesse, qui croiroit se dégrader en faisant un commerce honnête. Frédéric-Auguste abjura la Religion Luthérienne; la Pologne parut croire à la sincérité de sa conversion; en Allemagne on y crut si peu, qu'on lui conserva le *Directoire* du Corps Evangélique, & que les Protestants ne balancerent pas à le charger de leurs intérêts. L'abjuration politique de Frédéric-Auguste, les allarmoit beaucoup moins que l'article du traité de Ryswic, par lequel la Religion Catholique devoit être maintenue dans tous les pays restitués, où Louis XIV l'avoit rétablie avant le traité: l'Electeur Palatin, à la faveur de cet article, se livroit à tous les mouvemens de son zele pour le Catholicisme. Les Protestants crurent toucher au moment où ils alloient voir leur culte aboli dans le Palatinat. L'Electeur de Brandebourg, s'imagina que la persécution qu'essuyoient les Luthériens, lui donnoit le droit de persécuter les Catholiques d'Halberstadt & de Minden. C'est ainsi que de part & d'autre, on suivoit l'esprit d'une Religion qui défend les représailles, & qui ne nous permet, dans quelque secte que ce puisse être, de nous venger des outrages, que par des bienfaits. De cette conduite respective, on vit naitre des animosités, qui pouvoient rallumer les guerres de Religion, dont le flambeau sembloit éteint depuis le traité de Westphalie.

Léopold parut prendre peu de part à ces troubles; un intérêt qui lui étoit plus particulier, tournoit ses yeux vers l'Espagne. Charles II vivoit encore, & déjà l'on se disputoit sa succession, on la partageoit, on faisoit
1699. des traités & même des préparatifs de guerre: en effet Charles étoit sur le bord de sa tombe; Léopold prétendoit être son héritier universel, à l'exclusion des femmes; il étoit chef de la branche cadette de la maison d'Autriche, à laquelle, selon lui, appartenoit la succession de la branche aînée au défaut de postérité masculine; il oublioit, que, dans l'ordre de la succession Castillane, les descendans femelles excluent les collatéraux mâles. D'après cette disposition, le Dauphin de France, neveu de Charles II & petit-fils de Philippe IV par sa mere; le Prince Electoral de Baviere, petit-fils du même Prince, mais par une mere née du second lit; le Duc d'Orléans, frere de Louis XIV & petit-fils de Philippe III, par sa mere Anne d'Autriche, avoient des droits préférables à ceux de Léopold, aussi petit-fils de Philippe III, mais né d'une fille cadette: après lui venoit le Duc de Savoye, arriere-petit-fils de Philippe II, par Catherine sa bisayeule. Le Roi de France négocia avec le Roi d'Angleterre & les Provinces-Unies & conclut un traité de partage, qui donnoit au Prince Electoral de Baviere, l'Espagne, les Pays-bas & les Indes; au Dauphin, les Royaumes de Naples & de Sicile; à l'Archiduc Charles, second fils de Léopold, le Duché

de Milan. Charles II, indigné d'un procédé que l'on n'auroit pas envers le dernier des hommes, dont on craindroit de troubler les derniers momens par des idées affligeantes, annulla ce traité par un teſtament, qui inſtitua le Prince de Baviere ſon héritier univerſel: mais la mort du Prince Electoral changea la face des affaires; on fit un nouveau traité de partage, que Charles II annulla par un nouveau teſtament, dans lequel il inſtituoit le Duc d'Anjou ſon héritier univerſel, & mourut un mois après, ſans prévoir que ſa derniere volonté ſeroit la cauſe d'une guerre ſanglante entre les maiſons d'Autriche & de Bourbon. (1)

Hiſt. d'Allemagne, 1649-1705.

1700.

Plaintes inutiles du Duc de Holſtein & du Roi de Suede à la Diete de Ratisbonne.

Cependant Charles XII étoit aux priſes avec des ennemis qui avoient mépriſé ſa jeuneſſe, & qui avoient regardé ſes états, comme un pays qui alloit appartenir au conquérant le plus heureux; déjà les Saxons étoient entrés dans la Livonie, & les Danois dans le Duché de Holſtein: le Roi de Suede & le Duc porterent leurs plaintes à la Diete de Ratisbonne; on les écouta, ſans les ſatisfaire (2). Charles n'attendit plus de ſecours que de lui-même; il lui étoit plus aiſé de gagner une bataille ou de conquérir une province, que de déterminer une Diete à prendre un parti; il fit la guerre, & laiſſa les Etats d'Allemagne délibérer à loiſir dans leurs aſſemblées. D'ailleurs le Corps Germanique étoit occupé d'intérêts plus preſſans; Léopold avoit donné une ſeconde inveſtiture à Erneſt-Auguſte; & les Princes *correſpondans* lui refuſoient toujours le titre d'Electeur, lui fermoient conſtamment l'entrée du College Electoral. Ils s'appuyoient ſur le traité de Weſtphalie, qui ſtatuoit qu'un nouvel Electorat ne pourroit être créé ſans le concours des trois Colleges; enfin ils convinrent de lever vingt-quatre mille hommes, & de s'oppoſer à cette création; ils réclamerent même l'aſſiſtance de Louis XIV & de Charles XII. Celui-ci étoit trop occupé de ſes conquêtes, pour prendre part à cette affaire; mais le Roi de France déclara, qu'en qualité de garant du traité de Weſtphalie, il s'oppoſoit à l'érection du neuvieme Electorat, & qu'il prendroit les armes, s'il le falloit, pour l'anéantir: il s'eſtima heureux de fomenter les diſcordes inteſtines de l'Empire dans le moment où la ſucceſſion d'Eſpagne, alloit le mettre aux priſes avec la maiſon d'Autriche. En effet Léopold proteſta contre le teſtament du feu Roi Charles II: il expoſa ſes droits; la maiſon de Bourbon fit valoir les ſiens: on diſputa quelque temps; enfin on employa de part & d'autre la derniere raiſon des Souverains, les bras & le ſang du ſoldat. L'Empereur ſe repentit alors d'avoir aigri les eſprits par ſon obſtination à vouloir ériger la Hannovre en Electorat; il demanda des ſecours pour conquérir l'Eſpagne; les Etats lui déclarerent qu'ils étoient réſolus de garder une exacte neutralité; que, ſimples ſpectateurs de cette grande querelle, ils ne conſpireroient, ni à faire réuſſir ni à faire échouer ſes deſſeins. Les Cercles de Suabe & de Franconie, ſe liguerent de nouveau pour leur défenſe commune, au cas que l'orage vînt à fondre ſur ces contrées. L'Electeur de Brandebourg ſçut profiter des beſoins de l'Empereur, & de l'abandon où tout le Corps Germanique laiſſoit ſon chef; il aſpiroit à faire ériger en Royaume le Duché de Pruſſe; l'Empereur,

Adreſſe de l'Electeur de Brandebourg.

1701.

(1) V. notre Tom. 31, p. 201. & *ſuiv.* (2) *Hiſtoire de Charles XII.*

SECT. XIII. *Hist. d'Allemagne, 1649-1705.*

gagné par les promeſſes de ce Prince, y conſentit (1): l'Angleterre, la Hollande, la Pologne, la Suede, le Dannemarck, la Ruſſie, toutes ces Puiſſances intéreſſées à le ménager, lui déférerent le titre de Majeſté. Enfin les Etats d'Allemagne, ces mêmes Etats, qui s'oppoſoient à la création d'un Electorat, approuverent l'érection d'un Royaume. La France & l'Eſpagne ne voulurent point reconnoître le nouveau Roi. Le Pape montra plus de véhémence; il prétendoit que le droit de créer des Royaumes n'appartenoit qu'à lui. Quant à l'Ordre Teutonique, le ſouvenir de ſes anciens droits ſur la Pruſſe, fut le motif de ſon oppoſition. Le nouveau Roi tint ſa parole, & ſeconda de tout ſon pouvoir l'auguſte maiſon à laquelle il devoit ſa couronne; il lui prodigua l'or, plus néceſſaire encore que les ſoldats : ce ne fut pas ſeulement dans ſon différend avec la maiſon de Bourbon, qu'il lui témoigna ſa reconnoiſſance; il ſçut renverſer tous les efforts que la cour de Verſailles faiſoit pour s'attacher les Princes *correſpondans*: il ſçut enfin faire accepter par les oppoſans la promeſſe que Léopold leur fit, de terminer bientôt cette affaire, d'une maniere ſatisfaiſante pour tous les Etats de l'Empire. Quant aux ſecours que Léopold déſiroit, tout ce qu'il put obtenir, ce fut une nouvelle aſſurance d'une exacte neutralité; elle ne fut pas même obſervée, avec cette bonne foi qu'il avoit droit d'attendre; l'Electeur de Baviere, Gouverneur Général des Pays-bas, reçut des garniſons Françoiſes dans les villes Flamandes: l'Electeur de Cologne, ſon frere, ſuivit cet exemple; & l'on vit les enſeignes Françoiſes arborées ſur les remparts des places fortes de l'Electorat de Cologne, & de la citadelle de Liege. Léopold, n'attendant plus du Corps Germanique, que des trahiſons ſecrettes, chercha des Alliés hors de l'Allemagne, & forma avec le Roi d'Angleterre & la Hollande cette ligue fameuſe, qu'on appella la Triple Alliance: les Puiſſances confédérées réſolurent d'attaquer d'abord les Pays-bas, le Duché de Milan, le Royaume de Naples, & les iſles de la Méditerranée. Nous ne ſuivrons point les armées dans toutes ces expéditions étrangeres à l'hiſtoire d'Allemagne, d'autant plus qu'il en a été parlé ailleurs dans cet ouvrage. (2)

Infidélité des Electeurs de Baviere & de Cologne.

Triple Alliance.

1702. La concluſion de ce traité fit plus d'effet que l'Empereur n'en avoit eſpéré: lorſque les Etats virent Léopold fortifié par ces alliances redoutables, lorſqu'on put ſe promettre un heureux ſuccès de la guerre, on parut plus diſpoſé à l'entreprendre. L'Empereur repréſenta alors, combien il étoit dangereux de laiſſer ainſi la maiſon de Bourbon s'aggrandir; qu'elle avoit été, dans tous les temps, ennemie du Corps Germanique; qu'il étoit de l'intérêt de l'Empire qu'un Prince Autrichien montât ſur le trône d'Eſpagne, non ſeulement parce que l'Allemagne pourroit en tirer des ſecours directs, mais parce que ſi elle étoit attaquée par le Roi de France, un Roi d'Eſpagne, ami des Allemands, feroit du côté des Pyrenées d'utiles diverſions en leur faveur. Ces raiſons, que Léopold avoit déjà inutilement expoſées dans d'autres temps, entraînerent tous les eſprits; & la Diete déclara la guerre à la France. Les Electeurs de Baviere & de Cologne

Les Etats de l'Empire ſe liguent avec l'Empereur.

(1) *Mémoires de Lamberti*, T. I. (2) *Voyez dans notre* T. 29. *Hiſt. d'Eſpagne, Section* 16 *vers la fin & Section* 17.

ſentirent alors la faute qu'ils avoient faite, en ſe liguant avec Louis XIV; ils voulurent la réparer; toutes leurs propoſitions de paix furent rejettées; on ne leur répondit, qu'en faiſant entrer des troupes dans l'Electorat de Cologne. Le Roi de France, pour indemniſer ſon allié, d'un état qu'il étoit menacé de perdre, lui fit céder les Pays-bas par Philippe V. La guerre commença avec différens ſuccès; Keiſerswerth, Liege & pluſieurs autres places ſe rendirent aux Hollandois & leurs alliés, Treves au Maréchal de Tallard, Landau au Roi des Romains, & le Marquis de Villars qui faiſoit l'eſſai de ces talens qui conſolerent la vieilleſſe de Louis XIV, remporta une victoire ſignalée ſur le Margrave de Bade à Fridlingue : l'Electeur de Baviere ne demeura pas oiſif; il entra dans la Suabe, & par les conquêtes d'Ulm & de Memmingen, s'ouvrit une communication avec la France (1).

Hiſt. d'Allemagne, 1649-1705.

1703.

La campagne ſuivante offrit des événements plus funeſtes; le Comte de Tallard joignit ſes troupes à celles de l'Electeur de Cologne, & força la capitale de cet Electorat à garder, ou du moins à promettre la neutralité: en même temps des garniſons Françoiſes entroient ſans réſiſtance dans les villes de Lorraine. L'Empereur avoit ſçu, par des négociations ſagement conduites, mettre dans ſes intérêts & le Duc de Savoie, & le Roi de Portugal; il ſçut même ranimer le courage de la Régence de Cologne, qu'une terreur panique avoit forcé à jurer de ne lui donner aucun ſecours. Rhinberg fut pris & Bonn, la ſeule ville qui reſtât fidele à l'Electeur, ne put réſiſter à l'artillerie deſaſtreuſe des alliés commandés par Marlborough. En France, on déſeſpéroit du ſuccès de cette campagne, ſi les troupes Françoiſes ne ſe joignoient aux Bavarois. L'Electeur étoit alors dans le Tirol: le Général François fut attaqué près de Munderkingen, & triompha des Impériaux; Chriſtiern de Brunswick-Hanovre, entraîné dans leur déroute, ſe noya dans le Danube. Cette victoire ouvrit à Villars & à l'Electeur de Baviere un chemin libre pour ſe joindre; ils combinerent leurs opérations, & leur concert en aſſura le ſuccès: ils battirent le Comte de Styrum près de Donawerth: Briſac ſe rendit au Duc de Bourgogne après treize jours de tranchée ouverte: cette place pouvoit faire une plus longue réſiſtance; Léopold crut que l'Empire avoit beſoin d'un exemple, capable d'effrayer tous les officiers lâches ou perfides, qui pourroient oublier leur devoir; le Gouverneur eut la tête tranchée; le Comte de Marſigli, ſon Lieutenant, fut dégradé des armes; ſupplice plus cruel que celui qui avoit terminé les jours du Gouverneur; il n'avoit fait qu'obéir, mais les juges déclarerent qu'il n'avoit pas dû ſigner la capitulation; qu'il avoit pu l'empêcher, &, qu'en lui laiſſant la vie, l'Empereur lui faiſoit grace. Le public fut moins ſévere que ſes juges; ſon innocence fut reconnue, mais la ſentence ſubſiſta; & le préjugé, qui en étoit une ſuite néceſſaire, ne fut point effacé: cependant la mort d'un Gouverneur, le deshonneur de ſon Lieutenant, ne réparoient point les malheurs des alliés. Le Maréchal de Tallard, Général d'un mérite médiocre, mais d'un orgueil exceſſif, qui ſembloit conduit par cette fortune preſque incroyable qui juſqu'alors avoit

Sévérité de Léopold.

(1) *Hiſt. du Duc de Marlborough.*

SECT. XIII. *Hist.* d'Allemagne, 1649-1705.

1704.

femblé préfider aux armes de Louis XIV, écrafa les forces des confédérés dans la plaine de Spire.

On fe promettoit de relever dans la campagne fuivante l'honneur des armes Impériales. Le Prince Eugene de Savoie, dont la cour de France fe répentoit d'avoir dédaigné les fervices, guerrier habile & profond, quelquefois malheureux, toujours redoutable, qui effuya plus d'un échec & ne commit pas une faute, devoit à la tête de vingt-cinq mille hommes garder les lignes de Bihel & de Stolhoffen. (1) Le Prince de Bade avec des troupes des Cercles, & le Duc de Marlborough avec les Anglois & les Hollandois dirigeoient leur marche vers la Baviere; l'un & l'autre obéiffoient & commandoient tour-à-tour, expédient fingulier qu'on avoit imaginé pour prévenir les effets de leur rivalité: ils forcerent les lignes de Schellenberg gardées par les Bavarois, firent plufieurs conquêtes; &, perfuadés que c'en étoit affez pour jetter la terreur dans l'ame de l'Electeur, (tandis que le Prince de Bade affiégoit Ingolftadt avec une partie des troupes alliées,) ils lui firent des propofitions de paix; qu'il parut écouter, mais il ne vouloit que donner aux François le temps de fe joindre à lui; on s'apperçut trop tard de fon deffein: nonobftant les fecours qu'il avoit reçus, on réfolut d'en venir à une bataille, & ce fut près de Bleinheim qu'elle fe donna.

Bataille de Bleinheim ou de Hochftet.

L'armée Françoife des Maréchaux de Marfin & Tallard (2) & celle du Duc de Baviere étoient campées fur un même front; la premiere avoit le Danube à fa droite; l'autre s'étendoit dans la plaine jufqu'aux montagnes: ces deux armées étoient féparées par un grand efpace. Chacune avoit fon centre & fes aîles: Tallard avoit logé la plus grande partie de fon infanterie dans le village de Bleinheim, le Duc de Baviere une partie de la fienne dans le village de Bolftadt; un ruiffeau, dont les bords étoient marécageux, couvroit le front de ces deux armées. Les troupes des Alliés plus fagement difpofées ne formoient qu'une feule armée, dont la droite étoit commandée par le Prince Eugene, la gauche par le Général Churchil, frere du Duc, & le centre par le Duc de Marlborough. Une vive canonnade jetta le défordre dans l'aîle gauche des Alliés: mais bientôt ils reprirent leurs rangs; on fentit la néceffité d'engager l'action, & de ne pas laiffer les foldats expofés à une deftruction inutile; la droite marcha aux Bavarois. Cinq charges fucceffives ne purent rompre leurs rangs; ils prirent même des canons, des drapeaux, des timbales, des foldats, & déjà l'on entendoit de leur côté quelques cris de victoire, lorfque l'armée du Maréchal de Tallard commençoit à perdre tout efpoir de vaincre. Après avoir reçu les Anglois avec beaucoup de fermeté dans trois attaques, après avoir perdu & repris leurs rangs dans la quatrieme, les François virent la cavalerie des Alliés s'ouvrir tout à coup & leur montrer au milieu d'elle dix-huit bataillons qu'ils n'avoient pas apperçus & qui s'avançoient dans le plus bel ordre; alors ils pafferent de la furprife à la terreur; la cavalerie fut renverfée fur fes propres lignes: à la faveur de cette confufion les Alliés parvinrent à féparer l'aîle droite des ennemis de leur armée, & à fe rendre maîtres d'un terrein affez vafte. Tallard accourt à toute bride; mais, foit

(1) *Hift. du Prince Eugene.* (2) *Mém. de Feuq. Relations de la bat. de Hochftet.*

Hist. d'Allemagne, 1649-1705.

que la foibleffe de fa vue le trompe, foit qu'il foit emporté par la fougue de fon cheval, il fe jette au milieu des efcadrons Impériaux, & eft pris; aucun de fes Lieutenants ne fonge à le remplacer; perfonne ne commande, chacun fonge à foi. Les troupes qui étoient dans le village de Bleinheim reftent dans une immobile ftupidité; elles pouvoient rétablir le combat & même rappeller la victoire; mais il eft des momens de vertige où une nation s'oublie & perd fon caractere: vingt-huit bataillons, quatre efcadrons, tous compofés de foldats aguerris, d'officiers habiles, fe laiffent envelopper dans ce village & rendent les armes fans combattre. Le Duc de Baviere & le Maréchal de Marfin l'ayant appris, firent leur retraite en laiffant plus de la moitié de l'armée Françoife & Bavaroife au pouvoir des Alliés, & leur abandonnant la Suabe & la Baviere, pour regagner avec peine les bords du Rhin avec fes foibles reftes. Telle fut cette bataille de Bleinheim ou de Hochftet, qui releva la fierté Autrichienne, abattit celle de Louis XIV, & fut l'époque où commencerent les malheurs de ce Prince que la fortune avoit toujours careffé.

L'Electeur de Baviere, qui prévoyoit quel alloit être le fort de fes Etats, fut allarmé pour fon époufe & pour fes enfans; il leur manda de fe réfugier à Ulm, la feule place qui fit encore une foible refiftance; mais une indifpofition arrêta l'Electrice dans Memmingen: le Prince de Bade lui fit dire qu'elle n'avoit rien à craindre pour fa perfonne, que, quelque part qu'elle fût, fon afyle feroit facré; il lui offrit même de l'appuyer de tout fon crédit auprès de l'Empereur pour obtenir la grace de fon époux: rasfurée par ces promeffes, elle retourna à Munich. En effet elle dépêcha un député à Vienne, & bientôt les Miniftres Impériaux vinrent lui préfenter un traité, qui contenoit la ruine entiere de fon époux: on avoit ftipulé qu'elle livreroit à Léopold toutes les places de Baviere, & toutes les conquêtes de l'Electeur dans le Tirol; qu'elle congédieroit les milices, & qu'elle feroit démolir les fortifications de Munich faites depuis quatre années: on ne lui laiffoit pour elle que cette ville & quatre cens gardes. Elle frémit à la lecture de cet acte; les Miniftres infifterent; elle verfa des larmes; ils furent inflexibles, & elle figna enfin ce fatal traité. Tandis que cette Princeffe infortunée foufcrivoit à fa perte & à celle de fon époux, Ulm tomboit aux mains des Alliés; le Duc de Marlborough fe rendit maitre de Treves, le Prince héréditaire de Heffe-Caffel réduifoit la ville & le château de Trarbach, & l'Electeur fon époux avoit été forcé de fe réfugier en France: Léopold enflé de ces fuccès ordonnoit qu'on chaffât de Ratisbonne les Miniftres de Cologne & de Baviere; mais les foldats Bavarois qui gardoient les portes de la ville, menacerent d'y mettre le feu fi l'on faifoit cet outrage aux repréfentans de leurs maîtres.

Traité de l'Electrice avec l'Empereur.

Laubanie réparoit dans Landau par une glorieufe défenfe la honte dont fes compatriotes s'étoient couverts à Hochftet, & forçoit le Roi des Romains, qui avoit pris le commandement de l'armée, à convenir, *qu'il y avoit de la gloire à vaincre de pareils ennemis.* Les éclats de bombe, en difperfant du gravier de tous côtés, ôterent la vue à ce brave Commandant; mais ils ne lui ôterent point les yeux de l'ame, cette prévoyance qui presfent les malheurs, cette préfence d'efprit qui les répare; on le vit fe trai-

Sect. XIII. *Hist.* d'Allemagne, 1649-1705.

ner sur les breches, & observer à *tâtons* les progrès du canon qui, pendant ce temps, tiroit sur lui; il ne capitula, que, lorsque la ville fut entierement démantelée, & cette conquête (1) coûta aux Impériaux neuf mille trois cens vingt-deux hommes tués ou blessés. Cependant la jalousie des Généraux Allemands & Hollandois n'étoit plus un sentiment secret que l'on cachât sous le masque de la politesse. Le Prince de Hesse défendit à ses soldats d'obéir aux Officiers Hollandois; d'autres refuserent à la République la liberté de faire des recrues sur leurs terres; enfin le Prince de Bade s'indigna de voir ses pareils exécuter les ordres d'une Puissance étrangere, & leur donna ouvertement l'exemple de la desobéissance.

1705. Mécontens de leurs Alliés, les Allemands le furent bientôt d'eux-mêmes. Il y eut une révolution fameuse dans la Chambre Impériale; l'Electeur de Treves, grand juge de ce tribunal, en avoit confié les fonctions au Baron d'Ingelheim: ses hauteurs y occasionnerent des divisions, qui allerent jusques à faire fermer entiérement cette Chambre, au grand détriment de la justice durant sept ans. Le Cercle de Suabe refusa de fournir son contingent: le Prince Eugene, qu'on envoyoit en Italie, voulut abdiquer le commandement: jamais l'Allemagne n'avoit été ni plus heureuse dans la guerre, ni plus redoutable, ni en même temps plus découragée; on avoit vu le Corps Germanique, dans ses malheurs, montrer autrefois plus de constance, qu'il n'en faisoit voir alors, dans sa prospérité: le peu de succès des troupes Impériales en Italie acheva de refroidir le zele du Corps Germanique. Léopold ne le vit pas; sa mort, arrivée le 5 Mai 1705, lui épargna ce chagrin, & elle le moissonna âgé de 65 ans, dont il en avoit regné 47. Il avoit été marié trois fois; de sa premiere épouse Marguerite Thérese, seconde fille de Philippe IV Roi d'Espagne, il avoit eu, outre deux fils & une fille qui moururent enfans, Marie Antoinette qui épousa Maximilien Marie, Electeur de Baviere. Claude-Félicité d'Autriche-Inspruck, sa seconde femme, eut deux filles qui ne vécurent que peu de mois; mais Eléonore-Magdelaine Thérese, Princesse Palatine de Neubourg, lui en donna plusieurs de l'un & de l'autre sexe, Joseph I qui regna; Léopold Joseph mort à l'âge de deux ans; Charles VI qui regna après son frere; Marie Elisabeth, Gouvernante des Pays-bas, morte en 1741; Marie Anne, qui épousa Jean V Roi de Portugal; Marie Thérese, morte à l'âge de 12 ans; Marie Josephe Colette, qui n'en atteint que 16; Marie Magdelaine, Directrice de l'Ordre des Dames de la croix étoilée, qui vécut jusqu'en 1743; & enfin Marie Marguerite, qui ne vécut que neuf mois.

(1) *Journ. du Prince de Bade.*



APPENDICE

APPENDICE

DU

QUARANTIEME VOLUME DE

L'HISTOIRE D'ALLEMAGNE (1).

CONTENANT

LA BULLE D'OR (2),

OU

CONSTITUTION

De l'Empereur Charles IV, au sujet des Elections des Empereurs, des fonctions des Electeurs, des successions & droits des Princes de l'Empire. Faite partie à Francfort (3) *le* 10 *Janvier* 1356, *partie à Metz le* 25 *Décembre de la même année.*

Au nom de la sainte & indivisible Trinité. *Ainsi soit-il.*

Charles par la grace de Dieu, Empereur des Romains toujours Auguste & Roi de Bohême, à la mémoire perpétuelle de la chose. Tout Royaume divisé en soi-même sera désolé; & parce que ses Princes se sont fait compagnons de voleurs, Dieu à répandu parmi eux un esprit d'étourdissement &

(1) Nous avons donné page 165 de ce Volume une petite analyse de cette piece intéressante; mais comme les Anglois l'ont jointe à leur édition, nous nous croyons obligés de la donner en entier.

(2) L'original que l'on conserve à Francfort est une maniere de Registre contenant plusieurs cahiers de parchemin, sans aucune relieure ni couverture. L'on a percé ce Registre par le milieu, pour y faire passer un cordon d'or, les bouts duquel sont rattachés par un sceau d'or, un peu plus grand que les pieces de trente sols d'à présent. Ce sceau est creux, on y voit d'un côté la figure de Charles IV dans un trône: on lit dans l'exerguë *Carolus IV, Rom. Imper. semper Augustus, Rex Bohemiæ.* Sur le revers on remarque une maniere de porte de Ville, au milieu *Aurea Roma.* Le caractere en est assez lisible pour le tems, mais cet original n'est guere correct. Elle est soigneusement conservée dans une boëte de bois quarrée, on ne l'appella Bulle d'Or, qu'à cause du sceau & du cordon d'Or.

(3) C'est une erreur: La premiere Partie de la Bulle d'Or fut faite à Nuremberg.

de vertige, afin qu'ils marchent comme à tâtons en plein midi, de même que s'ils étoient au milieu des ténebres; il a ôté leurs chandeliers du lieu où ils étoient, afin qu'ils foient aveugles & conducteurs d'aveugles. Et en effet ceux qui marchent dans l'obfcurité fe heurtent, & c'eft dans la divifion que les aveugles d'entendement commettent des méchancetés. Dis, (1) Orgueil, comment aurois-tu régné en Lucifer, fi tu n'avois appellé la diffention à ton fecours? Dis, Satan envieux, comment aurois-tu chaffé Adam du Paradis, fi tu ne l'avois détourné de l'obéiffance qu'il devoit à fon Créateur? Dis, Colére, comment aurois-tu détruit la République Romaine, fi tu ne t'étois fervi de la divifion pour animer Pompée & Jules à une guerre inteftine, l'un contre l'autre? Dis, Luxure, comment aurois-tu ruiné les Troyens, fi tu n'avois féparé Hélene d'avec fon mari? Mais toi, Envie, combien de fois t'es-tu efforcée de ruiner par la divifion l'Empire Chrétien, que Dieu a fondé fur les trois Vertus Théologales, la Foi, l'Efpérance & la Charité, comme fur une fainte & indivifible Trinité, vomiffant le vieux venin de la diffenfion parmi les fept Electeurs, qui font les colomnes, & les fept principaux membres du faint Empire, & par l'éclat defquels le faint Empire doit être éclairé comme par fept flambeaux, dont la lumiere eft fortifiée par les fept dons du faint Efprit? C'eft pourquoi étant obligés, tant à caufe du devoir que nous impofe la dignité Impériale dont nous fommes revêtus, que pour maintenir notre droit d'Electeur, en tant que Roi de Bohême, d'aller au devant des dangereufes fuites, que les divifions & diffenfions pourroient faire naître à l'avenir entre les Electeurs dont nous fommes du nombre: nous, après avoir mûrement délibéré en notre Cour & Affemblée folemnelle de Nuremberg, en préfence de tous les Princes Electeurs, Eccléfiaftiques, & Séculiers, & autres Princes, Comtes, Barons, Seigneurs, Gentilshommes & Villes, étant affis dans le Trône Impérial avec les Ornemens en main, & la Couronne fur la tête, par la plénitude de la puiffance Impériale, avons fait & publié, par cet Edit ferme & irrévocable les Loix fuivantes, pour cultiver l'union entre les Electeurs, établir une forme d'élection unanime, & fermer tout chemin à cette divifion déteftable, & aux dangers extrêmes qui la fuivent. Donné l'an du Seigneur mil trois cens cinquante-fix, indiction neuvieme, le dixieme Janvier, de notre Regne le dixieme, & de notre Empire le fecond (2).

CH. I. Comment & par qui les Electeurs doivent être conduits au lieu où fe fera l'Election d'un Roi des Romains.

I. Nous déclarons & ordonnons par le préfent Edit Impérial qui durera éternellement, de notre certaine fcience, pleine puiffance & autorité Impériale, que toutes les fois qu'il arrivera à l'avenir d'élire un Roi des Romains (3) pour être Empereur, & que les Electeurs, fuivant l'ancienne & louable coutume, auront à faire voyage au fujet de telle Election, chaque Prince Electeur fera obligé, en étant requis, de faire conduire & efcorter furement

(1) Cet endroit eft un véritable fermon, où l'on fait réclamer l'Empereur contre les fept péchés mortels.

(2) Le manufcrit porte le premier, mais c'eft une faute.

(3) L'Empire étoit alors fort brouillé par la multitude des prétendans à la dignité Impériale, & les chemins fi peu fûrs en Allemagne, que l'on ne pouvoit marcher fans efcorte. C'eft ce qui donna lieu à ce Chapitre, qui naturellement ne devroit pas être le premier.

& ſans fraude par ſes pays, terres & lieux, & plus loin même s'il peut, tous ſes Co-électeurs ou leurs députés vers la Ville où l'Election ſe devra faire, tant en allant qu'en retournant, ſous peine de parjure, & de perdre (mais pour cette fois ſeulement) la voix & le ſuffrage qu'il devoit avoir dans cette Election; déclarant celui ou ceux qui ſe feront rendus en ceci négligens ou rébelles avoir encouru dès-lors leſdites peines, ſans qu'il ſoit beſoin d'autre déclaration que la préſente.

II. Nous ordonnons de plus & mandons à tous les autres Princes qui tiennent des fiefs du ſaint Empire Romain, quelque nom qu'ils puiſſent avoir, comme à tous Comtes, Barons, Gens de guerre & Vaſſaux, tant Nobles que non Nobles, Bourgeois & Communautés de Bourgs, de Villes & de tous autres lieux du ſaint Empire, qu'ils ayent, lorſqu'il s'agira de procéder à l'Election d'un Roi des Romains pour être Empereur, à conduire & eſcorter ſurement & ſans fraude, comme il a été dit, par leurs territoires, & ailleurs le plus loin qu'il ſe pourra, chaque Prince Electeur ou les députés qu'il envoyera à l'Election; pour leſquels auſſi-bien que pour lui, il leur aura demandé ou à aucun d'eux tel ſauf-conduit; & en cas que quelqu'un ait la préſomption de contrevenir à notre préſente Ordonnance, qu'il encoure auſſi toutes les peines ſuivantes; ſavoir, en cas de contravention par les Princes, Comtes, Barons, Gentilshommes, Gens de guerre & Vaſſaux, la peine du parjure & la privation de tous les fiefs qu'ils tiennent du ſaint Empire Romain, & de tous autres quelconques; comme auſſi de toutes leurs autres poſſeſſions de quelque nature qu'elles ſoient; & à l'égard des Communautés & Bourgeois contrevenans à ce que deſſus, qu'ils ſoient auſſi réputés parjures, & qu'avec cela ils ſoient privés de tous les droits, libertés, priviléges & graces qu'ils ont obtenus du ſaint Empire, & encourent en leurs perſonnes & en leurs biens le ban & la proſcription Impériale; & c'eſt pourquoi nous les privons dès-à-préſent, comme pour lors, le cas arrivant, de tous droits quelconques. Permettons auſſi à tous & un chacun de courre ſus aux proſcrits, & de les attaquer, offenſer & outrager impunément d'autorité privée, ſans pour ce demander autre permiſſion des Magiſtrats, ni avoir à craindre aucune punition de la part de l'Empire ou de quelqu'autre que ce ſoit; attendu que leſdits proſcrits ſont convaincus de crime & de félonie envers la République, & même contre leur honneur & leur ſalut, ayant mépriſé témérairement & comme rébelles, déſobéiſſans & traîtres, une choſe importante au bien public.

III. Nous ordonnons & mandons auſſi aux Bourgeois de toutes les Villes & aux Communautés, de vendre ou faire vendre à chaque Electeur ou à leurs Députés pour l'Election, tant en allant qu'en retournant, à prix raiſonnable & ſans fraude, les vivres & autres choſes dont ils auront beſoin pour eux & pour ceux de leur ſuite; le tout ſous les mêmes peines ci-deſſus mentionnées à l'égard deſdits Bourgeois & Communautés que nous déclarons par eux encourues de fait.

IV. Que ſi quelque Prince, Comte, Baron, homme de guerre, Vaſſal, Noble ou Ignoble, Bourgeois ou Communauté de Villes, étoit aſſez téméraire pour apporter quelque empêchement ou tendre quelques embuches aux Electeurs ou à leurs Députés, allant pour l'Election du Roi des Romains ou en revenant, & les attaquer, offenſer ou inquieter en leurs perſonnes ou en

celles de leurs domeſtiques & ſuite, ou même en leurs équipages, ſoit qu'ils n'euſſent pas jugé à propos de le demander; nous déclarons celui-là & tous ſes complices avoir encouru de fait les ſuſdites peines ſelon la qualité des perſonnes, ainſi qu'il eſt ci deſſus marqué.

V. Et même ſi un Prince Electeur avoit quelque inimitié, différend ou procès avec quelqu'un de ſes Collégues, cette querelle ne le doit point empêcher de donner, en étant requis, ladite conduite & eſcorte à l'autre ou à ſes Députés pour ladite Election, à peine de perdre ſa voix en l'Election, pour cette fois là ſeulement, comme il eſt dit ci-deſſus.

VI. Comme auſſi ſi les autres Princes, Comtes, Barons, Gens de guerre, Vaſſaux, Nobles & Ignobles, Bourgeois & Communautés des Villes vouloient du mal à quelque Electeur ou à pluſieurs, ou s'il y avoit quelque différend ou guerre entr'eux, ils ne laiſſeront pas ſans contradiction ou fraude aucune, de conduire & d'eſcorter le Prince Electeur ou les Princes Electeurs ou leurs Députés, ſoit en allant au lieu où ſe devra faire l'Election, ſoit en s'en retournant, s'ils veulent éviter les peines dont ils ſont menacés par cet Edit, leſquelles ils encourront de fait au même tems qu'ils en uſeront autrement.

VII. Et pour une plus grande fermeté & plus ample aſſurance de toutes les choſes ci-deſſus mentionnées, Nous voulons & ordonnons que tous & chacun les Princes Electeurs & autres Princes, Comtes, Barons, Nobles, Villes ou leurs Communautés promettent par lettres, & par ſerment toutes leſdites choſes & qu'ils s'obligent de bonne foi & ſans fraude de les accomplir & mettre en effet; & que quiconque refuſera de donner telles Lettres, encoure de fait les peines ordonnées pour être exécutées contre les Refuſans, ſelon la condition des perſonnes.

VIII. Que ſi quelque Prince Electeur ou autre Prince relevant de l'Empire, de quelque qualité & condition qu'il ſoit, Comte, Baron ou Gentilhomme, leurs ſucceſſeurs ou héritiers, tenans des fiefs du ſaint Empire, refuſoit d'accomplir nos Ordonnances & Loix Impériales ci-deſſus & ci-après écrites, ou qu'il eût la préſomption d'y contrevenir; ſi c'eſt un Electeur, que dès-lors ſes Co-électeurs l'excluent dorénavant de leur ſociété, & qu'il ſoit privé de ſa voix pour l'Election, & de la place, de la dignité & du droit de Prince Electeur; & qu'il ne ſoit point inveſti des fiefs qu'il tiendra du ſaint Empire. Et ſi c'eſt quelqu'autre Prince ou Gentilhomme, comme il a été dit, qui contrevienne à ces mêmes Loix, qu'il ne ſoit point non plus inveſti des fiefs qu'il peut tenir de l'Empire, ou de qui que ce ſoit qu'il les tienne; & cependant qu'il encoure dès-lors les mêmes peines perſonnelles ci-deſſus ſpécifiées.

IX. Et encore que nous entendions & ordonnions que tous Princes, Comtes, Barons, Gentilshommes, Gens de guerre, Vaſſaux, Villes & Communautés ſoient obligés indifféremment de donner ladite eſcorte & conduite à chaque Electeur ou à ſes députés, comme il a été dit; nous avons toutefois eſtimé à propos d'aſſigner à chaque Electeur une eſcorte & des conducteurs particuliers ſelon les pays & les lieux où il aura à paſſer, comme il ſe verra plus amplement par ce qui ſuit.

X. Premiérement le Roi de Bohême Archiéchanſon du ſaint Empire ſera conduit par l'Archevêque de Mayence, par les Evêques de Bamberg &

de Wirtzbourg, par les Burgraves de Nuremberg, par ceux de Hohenloë, de Vertheim, de Bruneck & de Hanau, & par les Villes de Nuremberg, de Rotembourg, & de Windesheim.

XI. L'Archevêque de Cologne Archichancelier du faint Empire en Italie fera conduit par les Archevêques de Mayence & de Trêves, par le Comte Palatin du Rhin, par le Landgrave de Heſſe, par les Comtes de Catzenellenbogen, de Naſſau, de Dietz, d'Iſſembourg, de Weſterbourg, de Runckel, de Limbourg & de Falckenſtein, & par les Villes de Wetzlar, de Geylnhauſen & de Fridberg.

XII. L'Archevêque de Trêves Archichancelier du faint Empire dans les Gaules & au Royaume d'Arles, fera conduit par l'Archevêque de Mayence, par le Comte Palatin du Rhin, par les Comtes de Spanheim & de Veldens, par les Burgraves & Wildgraves de Naſſau, d'Iſſembourg, de Weſterbourg, de Runckel, de Limbourg, de Diets, de Catzénellenbogen, d'Eppenſtein & de Falckenſtein & par la Ville de Mayence.

XIII. Le Comte Palatin du Rhin Archimaître d'Hôtel du faint Empire fera conduit par l'Archevêque de Mayence.

XIV. Le Duc de Saxe, Archimaréchal du faint Empire fera conduit par le Roi de Bohême, les Archevêques de Mayence & de Magdebourg, les Evêques de Bamberg & de Wirtzbourg, le Marquis de Miſnie, le Landgrave de Heſſe, les Abbés de Fulden & de Hirchsfelt, les Burgraves de Nuremberg, ceux de Hohenloë, de Wertheim, de Bruneck, de Hanau & de Falckenſtein; comme auſſi par les Villes d'Erford, Mulhauſen, Nuremberg, Rotembourg & Windesheim.

XV. Et tous ceux qui viennent d'être nommés feront pareillement tenus de conduire le Margrave de Brandebourg, Archichambellan du faint Empire.

XVI. Voulons en outre & ordonnons expreſſément que chaque Prince Electeur qui voudra avoir tel ſauf-conduit & eſcorte, le faſſe duement ſavoir à ceux par leſquels il voudra être conduit & eſcorté, leur indiquant le chemin qu'il prendra, afin que ceux qui font ordonnés pour ladite conduite, & qui en auront été ainſi requis, s'y puiſſent préparer commodément & aſſez à tems.

XVII. Déclarons toutefois que les préſentes conſtitutions faites au ſujet de ladite conduite, doivent être entendues, enſorte que chacun des ſuſnommés, ou tout autre qui n'a pas peut-être été ci-deſſus dénommé, à qui dans le cas ſuſdit il arrivera d'être requis de fournir ladite conduite & eſcorte, ſoit obligé de la donner dans ſes terres & pays ſeulement, & même au-delà ſi loin qu'il le pourra: le tout ſans fraude, ſous les peines ci-deſſus exprimées.

XVIII. Mandons & ordonnons de plus, que l'Archevêque de Mayence qui tiendra alors le Siége, envoye ſes Lettres Patentes par Courriers exprès à chacun deſdits Princes Electeurs, Eccléſiaſtiques & Séculiers ſes Collégues, pour intimer ladite Election, & que dans ces Lettres ſoit exprimé le jour & le terme dans lequel vraiſemblablement elles pourront être rendues à chacun de ces Princes.

XIX. Ces Lettres contiendront que dans trois mois, à compter du jour qui y ſera exprimé, tous & chacuns les Princes Electeurs ayant à ſe rendre à Francfort ſur le Mein en perſonne, ou à y envoyer leurs Ambaſſadeurs

par eux autentiquement autorisés & munis de procuration valable, signée de leur main & scellée de leur grand sceau, pour procéder à l'Election d'un Roi des Romais, futur Empereur.

XX. Or, comment & en quelle forme ces sortes de Lettres doivent être dressées, & quelle solemnité y doit être observée inviolablement, & en quelle forme & maniere les Princes Electeurs auront à dresser & faire leurs Pouvoirs, Mandemens & Procurations pour les Députés qu'ils voudront envoyer à l'Election, cela se trouvera plus clairement exprimé à la fin de la présente Ordonnance; laquelle forme en cette endroit prescrite, ordonnons de notre pleine puissance & autorité Impériale, être en tout & par tout observée.

XXI. Quand les choses seront venues à ce point que la nouvelle certaine de la mort de l'Empereur ou du Roi des Romains sera arrivée dans le Diocèse de Mayence: Nous commandons & ordonnons que dès-lors dans l'espace d'un mois, à compter du jour de l'avis reçu de cette mort, l'Archevêque de Mayence par ses Lettres Patentes en donne part aux autres Princes Electeurs, & fasse l'intimation dont il est ci-dessus parlé. Que si par hazard cet Archevêque négligeoit ou apportoit de la lenteur à faire ladite intimation; alors les autres Princes Electeurs, de leur propre mouvement sans même être appellés, & par la fidélité avec laquelle ils sont obligés d'assister le saint Empire, se rendront dans trois mois, ainsi qu'il a été dit, en ladite Ville de Francfort pour élire un Roi des Romains, futur Empereur.

XXII. Or chacun des Princes Electeurs ou ses Ambassadeurs ne pourront entrer dans le tems de ladite Election en ladite Ville de Francfort, qu'avec deux cens chevaux seulement, parmi lesquels il pourra y avoir cinquante Cavaliers armés, ou moins s'il veut, mais non pas davantage.

XXIII. Le Prince Electeur ainsi appellé & invité à cette Election, & n'y venant pas, ou n'y envoyant pas ses Ambassadeurs avec ses Lettres Patentes scellées de son sceau, contenant un plein, libre & entier pouvoir d'élire un Roi des Romains, ou bien y étant venu ou y ayant envoyé à son défaut ses Ambassadeurs; si ensuite le même Prince ou sesdits Ambassadeurs se retiroient du lieu de l'Election, avant que le Roi des Romains (1) futur Empereur eût été élu, & sans avoir substitué solemnellement & laissé un Procureur légitime afin d'y agir pour ce que dessus; que pour cette fois il soit privé de sa voix pour l'Election, & du droit qu'il y avoit, & qu'il a ainsi abandonné.

XXIV. Enjoignons & mandons aussi aux Bourgeois de Francfort, qu'en vertu du serment que Nous voulons qu'ils prêtent à cette fin sur les saints Evangiles, ils ayent à protéger & à défendre avec tout soin, fidélité & vigilance, tous les Princes Electeurs en général, & un chacun d'eux en particulier, ensemble leurs gens, & chacun des deux cens Cavaliers qu'ils auront amenés en ladite Ville, contre toute insulte & attaque, en cas qu'il arrivât quelque dispute ou querelle entr'eux, & ce envers & contre tous; à faute dequoi ils encourront la peine de parjure, avec perte de tous leurs

(1) Il paroît par-là que Charles IV avoit déjà entrepris de faire élire le malheureux Wenceslas son fils à cette dignité; & de conserver par ce moyen l'Empire dans sa famille.

droits, libertés, graces & indults qu'ils tiennent ou pourront tenir du ſaint Empire; & feront dès auſſi-tôt mis avec leurs perſonnes & tous leurs biens au ban Impérial. Et dès-lors comme dès-à-préſent il ſera loiſible à tout homme, de ſa propre autorité, ſans être obligé de recourir à un Magiſtrat, d'attaquer impunément ces mêmes Bourgeois, que nous privons en ce cas dès-à-préſent comme pour lors de tout droit, comme traitres, infidelles & rébelles à l'Empire, ſans que ceux qui les attaqueront pour ce ſujet en doivent appréhender aucune punition de la part du ſaint Empire ou d'aucune autre part.

XXV. De plus leſdits Bourgeois de la Ville de Francfort n'introduiront & ne permettront ſous quelque prétexte que ce ſoit de laiſſer entrer en leur Ville aucun Etranger, de quelque condition ou qualité qu'il puiſſe être, pendant tout le tems qu'on procédera à l'Election, à l'exception ſeulement des Princes Electeurs, leurs Députés ou Procureurs, chacun deſquels pourra faire entrer deux cens chevaux comme il a été dit.

XXVI. Mais ſi après l'entrée des mêmes Electeurs il ſe trouvoit dans la Ville ou en leur préſence quelque étranger, leſdits Bourgeois, en conſéquence du ſerment qu'ils auront prêté pour ce ſujet en vertu de la préſente Ordonnance ſur les ſaints Evangiles; comme il a été ci-devant marqué, ſeront obligés de le faire ſortir incontinent & ſans retardement, ſous les mêmes peines ci-deſſus prononcées contr'eux.

CH. II. De l'Election du Roi des Romains.

I. Après que les Electeurs ou leurs Plénipotentiaires auront fait leurs entrées en la Ville de Francfort, ils ſe tranſporteront le lendemain du grand matin en l'Egliſe de ſaint Barthélemi Apôtre, & là ils feront chanter la Meſſe du ſaint Eſprit, & y aſſiſteront tous juſqu'à la fin, afin que le même ſaint Eſprit éclairant leurs cœurs, & repandant en eux la lumiere de ſa vertu, ils puiſſent être fortifiés de ſon ſecours pour élire Roi des Romains & futur Empereur un homme juſte, bon & utile pour le ſalut du peuple Chrétien.

II. Auſſi-tôt après la Meſſe, tous les Electeurs ou les Plénipotentiaires s'approcheront de l'Autel ou la Meſſe aura été célébrée; & là les Princes Electeurs Eccléſiaſtiques, l'Evangile de ſaint Jean, *In principio erat Verbum, &c.* étant expoſé devant eux, mettront leurs mains avec revérence ſur la poitrine, & les Princes Electeurs Séculiers toucheront réellement de leurs mains ledit Evangile, à quoi tous avec toute leur famille aſſiſteront non armés. Et alors l'Archevêque de Mayence leur préſentera la forme du ſerment; & lui avec eux, & eux ou les Plénipotentiaires des abſens avec lui prêteront le ſerment en cette maniere.

III. *Je N. Archevêque de Mayence, Archichancelier du ſaint Empire en Allemagne, & Prince Electeur, jure ſur ces ſaints Evangiles ici mis devant moi, par la foi avec laquelle je ſuis obligé à Dieu, & au ſaint Empire Romain, que ſelon tout mon diſcernement & jugement, avec l'aide de Dieu, je veux élire un Chef temporel au peuple Chrétien, c'eſt-à-dire, un Roi des Romains futur Empereur qui ſoit digne de l'être autant que par mon diſcernement & mon jugement je le pourrai connoître; & ſur la même foi je donnerai ma voix & mon ſuffrage en ladite Election ſans aucun pacte ni eſpérance d'intérêt, de récompenſe ou de promeſſe, ou d'aucune choſe*

semblable de quelque maniere qu'elle puisse être appellée: Ainsi Dieu m'aide, & tous les Saints (1).

IV. Après avoir prêté serment en la forme & maniere susdite, les Electeurs ou les Ambassadeurs des absens procéderont à l'Election; & dès-lors ils ne sortiront plus de la Ville de Francfort, qu'auparavant ils n'aient, à la pluralité des voix, élu & donné au monde, ou au peuple Chrétien un Chef temporel, à savoir un Roi des Romains futur Empereur.

V. Que s'ils différoient de le faire dans trente jours consécutifs, à compter du jour qu'ils auront prêté le serment; alors les trente jours expirés, ils n'auront pour nourriture que du pain & de l'eau (2); & ne sortiront pas de ladite Ville qu'auparavant tous, ou la plus grande partie d'eux, n'aient élu un Conducteur ou Chef temporel des fidelles, comme il a été dit.

VI. Or après que les Electeurs ou le plus grand nombre d'eux l'auront ainsi élu dans le même lieu, cette Election tiendra, & sera réputée comme si elle avoit été faite par tous unanimement, sans contradiction d'aucun.

VII. Et si quelqu'un des Electeurs ou desdits Ambassadeurs avoit tardé quelque peu de tems à arriver à Francfort, & que toutefois il y vînt avant que l'Election fût achevée; Nous voulons qu'il soit admis à l'Election en l'état qu'elle se trouvera lors de son arrivée.

VIII. Et d'autant que par une coutume ancienne, approuvée & louable, tout ce qui est ci dessus écrit a été invariablement observé jusqu'à présent: Nous, pour cette raison, voulons & ordonnons de notre pleine puissance & autorité Impériale, qu'à l'avenir celui qui de la maniere susdite aura été élu Roi des Romains, aussi-tôt après son Election, & avant qu'il puisse se mêler de l'administration des autres affaires de l'Empire, confirme & approuve sans aucun délai par ses Lettres & son sceau à tous & chacun les Princes Electeurs, Ecclésiastiques & Séculiers, comme aux principaux Membres de l'Empire, tous leurs priviléges, lettres, droits, libertés, immunités, concessions, anciennes coutumes & dignités, & tout ce qu'ils ont obtenu & possédé de l'Empire jusqu'au jour de son Election; & qu'après qu'il aura été couronné de la Couronne Impériale, il leur confirme de nouveau toutes les choses susdites.

IX. Cette confirmation sera faite par le Prince élu à chacun des Princes Electeurs en particulier, premiérement sous le nom de Roi, & puis renouvellée sous le titre d'Empereur; & sera tenu ledit Prince élu d'y maintenir sans fraude & de son bon mouvement les mêmes Princes en général, & chacun d'eux en particulier, bien loin de leur y donner aucun trouble ou empêchement.

X. Voulons enfin & ordonnons qu'au cas que trois Electeurs présens, ou les Ambassadeurs des absens élisent un quatrieme d'entre eux, savoir un Prince Elec-

(1) Ce serment a été changé depuis que quelques Electeurs se sont séparés de l'Eglise Romaine, ils disent présentement, *Ainsi Dieu me soit en aide & ses saints Evangiles.*

(2) S'ils avoient suivi ce Réglement lors de l'Election de Léopold, ils se seroient plus pressés de l'achever; ils trouverent bon de s'en dispenser, en disant qu'ils avoient beaucoup d'autres affaires à régler, quoiqu'ils n'y ayent fait que celle-là. L'Election dura néanmoins onze mois.

Electeur préſent ou abſent Roi des Romains, la voix de cet élu, s'il eſt préſent, ou la voix de ſes Ambaſſadeurs, s'il étoit abſent, ait ſa vigueur, & augmente le nombre & la plus grande partie des éliſans à l'inſtar des autres Princes Electeurs.

CHARLES Quatrieme, par la grace de Dieu, Empereur des Romains toujours Auguſte, & Roi de Bohême à la mémoire perpétuelle de la choſe. CH. III. *De la ſéance des Archevêques de Mayence, de Cologne & de Trêves.*

Au nom de la ſainte & indiviſible Trinité, & à notre plus grand bonheur. Ainſi ſoit-il.

I. L'union & la concorde des vénérables & illuſtres Princes Electeurs, fait l'ornement & la gloire du ſaint Empire Romain, l'honneur de la Majeſté Impériale, & l'avantage des autres Etats de cette République, dont ces Princes ſoutiennent l'édifice ſacré, comme en étant les principales colomnes par leur piété égale à leur prudence. Ce ſont eux qui fortifient le bras de la puiſſance Impériale; & l'on peut dire que plus le nœud de leur amitié mutuelle s'étreint, plus le peuple Chrétien jouït abondamment de toutes les commodités qu'apportent la paix & la tranquillité.

II. C'eſt pourquoi pour d'orénavant prévenir les diſputes & les jalouſies qui pourroient naître entre les vénérables Archevêques de Mayence (1), de Cologne, & de Trêves, Princes Electeurs du ſaint Empire, à cauſe de la primauté ou du rang qu'ils doivent avoir pour leurs ſéances dans les Aſſemblées Impériales & Royales, & faire enſorte qu'ils demeurent entr'eux dans un état tranquille de cœur & d'eſprit, & puiſſent travailler unanimement & employer tous leurs ſoins aux affaires, & avantages du ſaint Empire pour la conſolation du peuple Chrétien; Nous avons par délibération & par le Conſeil de tous les Electeurs, tant Eccléſiaſtiques que Séculiers, arrêté & ordonné, arrêtons & ordonnons, de notre pleine puiſſance & autorité Impériale par ce préſent Edit perpétuel & irrévocable, que leſdits vénérables Archevêques auront ſéance; ſavoir celui de Trêves, vis-à-vis la face de l'Empereur; celui de Mayence, tant en ſon Diocèſe & en ſa Province, ſoit même hors de ſa Province dans l'étendue de ſa Chancellerie Allemande (excepté en la Province de Cologne ſeulement) à la main droite de l'Empereur: ainſi que l'Archevêque de Cologne l'aura en ſa Province, & en ſon Diocèſe, & hors de ſa Province en toute l'Italie & en France, à la main droite de l'Empereur; & ce en tous les Actes publics Impériaux; de même qu'aux Jugemens, Collations & Inveſtitures des Fiefs, Feſtins, Conſeils, & en toutes leurs autres Aſſemblées où il s'agira, & ſe traitera de l'honneur & du bien de l'Empire Romain. Voulant que cet ordre de ſéance ſoit obſervé entre leſdits Archevêques de Cologne, de Trêves & de Mayence, & leurs Succeſſenrs à perpétuité, ſans que l'on puiſſe à jamais y apporter aucun changement ou y former aucune conteſtation.

CH. IV. *Des Princes Electeurs en commun.*

ORDONNONS auſſi que toutes les fois que l'Empereur ou le Roi des Romains ſe trouvera dans les Aſſemblées Impériales, ſoit au Conſeil, à Table où en toute autre rencontre avec les Princes Electeurs, le Roi de Bohême comme Prince couronné & ſacré occupe la premiere place immédiatement après l'Archevêque de Mayence ou celui de Cologne; ſavoir, celui d'eux deux, qui pour lors, ſelon la qualité des lieux & variété des Provinces, ſera aſſis au côté droit de l'Empereur, ou du Roi des Romains, ſuivant la teneur de ſon

(1) Il paroît aſſez par cet endroit, & par pluſieurs autres, que l'Electeur de Mayence eſt le premier ſans conteſtation.

privilége; & que le Comte Palatin occupe après lui la ſeconde place du même côté droit; qu'au côté gauche le Duc de Saxe occupe la premiere place après l'Archevêque, qui ſera aſſis à la main gauche de l'Empereur; & que le Marquis de Brandebourg ſe mette après le Duc de Saxe.

II. Toutes & quantesfois que le ſaint Empire viendra à vaquer, l'Archevêque de Mayence aura le pouvoir qu'il a eu d'ancienneté d'inviter par Lettres les autres Princes ſes confreres de venir à l'Election.

III. Tous leſquels, ou ceux d'entr'eux qui auront pu ou voulu aſſiſter à ladite Election étant aſſemblés pour y procéder, ce ſera à l'Electeur de Mayence, & non à un autre de recueillir particulierement les voix de ſes Co-électeurs en l'ordre ſuivant.

IV. Il demandera premierement l'avis à l'Archevêque de Trêves, à qui nous déclarons que le premier ſuffrage appartient, ainſi que nous avons trouvé qui'l lui avoit appartenu juſqu'à préſent; ſecondement à l'Archevêque de Cologne, à qui appartient l'honneur & l'Office de mettre le premier le Diadême ſur la tête du Roi des Romains; troiſiemement au Roi de Bohême qui tient la primauté par l'éminence, le droit & le mérite de ſa dignité Royale entre les Electeurs Laïques; en quatrieme lieu, au Comte Palatin du Rhin; en cinquieme lieu, au Duc de Saxe; & en ſixieme lieu, au Marquis de Brandebourg. L'Archevêque de Mayence ayant ainſi & en l'ordre ſuſdit, recueilli les ſuffrages de tous, fera entendre aux Princes ſes confreres, & leur découvrira ſes intentions, & à qui il donne ſa voix, en étant par eux requis.

V. Ordonnons auſſi qu'aux cérémonies des feſtins Impériaux le Marquis de Brandebourg, donnera l'eau à laver les mains à l'Empereur ou au Roi des Romains; le Roi de Bohême lui donnera la premiere fois à boire, (lequel ſervice toutefois il ne ſera pas tenu de rendre avec la Couronne Royale ſur la tête conformement aux privileges de ſon Royaume, s'il ne le veut de ſa propre & libre volonté); le Comte Palatin du Rhin ſera tenu d'apporter la viande; & le Duc de Saxe exercera ſa charge d'Archi-maréchal, comme il a accoutumé de faire de toute ancienneté.

Ch. V. Du droit du Comte Palatin du Rhin, & du Duc de Saxe.

I. De plus toutes les fois que le ſaint Empire viendra à vaquer, comme il eſt dit, l'Illuſtre Comte Palatin du Rhin, Archi-maître d'Hôtel du ſaint Empire Romain, ſera Proviſeur ou Vicaire de l'Empire dans les parties du Rhin & de la Suabe, & de la Jurisdiction de Franconie; à cauſe de la Principauté ou du privilége du Comte Palatin, avec pouvoir d'adminiſtrer la Juſtice, de nommer aux Bénéfices Eccléſiaſtiques, de recevoir le revenu de l'Empire, d'inveſtir des Fiefs, & de recevoir les foi & hommage de la part & au nom du ſaint Empire; toutes leſquelles choſes toutefois ſeront renouvellées en leurs tems par le Roi des Romains après avoir été élu, auquel les foi & hommage devront être de nouveau prêtés, à la réſerve des fiefs des Princes, & de ceux qui ſe donnent ordinairement avec l'Etendard, dont nous réſervons ſpécialement l'inveſtiture & la collation à l'Empereur ſeul, ou au Roi des Romains. Le Comte Palatin ſaura toutefois qu'il lui eſt défendu expreſſément d'aliéner ou d'engager aucune choſe appartenant à l'Empire pendant le tems de ſon adminiſtration ou Vicariat (1).

(1) Cette qualité a toujours été conteſtée à l'Electeur de Baviere par le Palatin,

II. Et nous voulons que l'Illustre Duc de Saxe, Archi-maréchal du faint Empire, jouiffe de même droit d'adminiftration dans les lieux où le Droit Saxon eft obfervé, en toutes les mêmes manieres & conditions qui font ci-deffus fpécifiées.

III. Et quoique par une coutume fort ancienne il ait été introduit que l'Empereur ou le Roi des Romains eft obligé de répondre dans les caufes intentées contre lui par devant le Comte Palatin du Rhin, Archimaître-d'Hôtel, Prince Electeur du faint Empire, (1) le dit Comte Palatin ne pourra toutefois exercer cette Jurifdiction qu'en la Cour Impériale où l'Empereur ou le Roi des Romains fera préfent en perfonne, & non ailleurs.

Nous ordonnons qu'en toutes les cérémonies & affemblées de la Cour Impériale qui fe feront d'orénavant; les Princes Electeurs Eccléfiaftiques & Séculiers tiendront invariablement leurs places à droite & à gauche felon l'ordre & la maniere prefcrite, & que nul autre Prince de quelqu'état, dignité, prééminence ou qualité qu'il foit, ne leur puiffe être ou à aucun d'eux préféré en aucunes actions quelconques, qui regardent les Affemblées Impériales, foit en marchant, féant ou demeurant debout; avec cette condition expreffe que le Roi de Bohême nommément, précédéra invariablement dans toutes & chacune des actions & célébrations fufdites des Affemblées Impériales, tout autre Roi, quelque dignité ou prérogative particuliere qu'il puiffe avoir, & pour quelque caufe ou cas qu'il y puiffe venir ou affifter.

CH. VI. *De la comparaifon des Princes Electeurs avec les autres Princes communs.*

CHARLES quatrieme par la grace de Dieu, Empereur des Romains toujours Augufte & Roi de Bohême, à la mémoire perpétuelle de la chofe.

CH. VII. De la fucceffion des Princes Electeurs. *Au nom de la fainte & indivifible Trinité, & à notre plus grand bonheur.* Ainfi foit-il.

I. Parmi les foins innombrables que nous apportons journellement pour mettre en un état heureux le faint Empire où nous préfidons par l'affiftance du Seigneur; notre principale application eft à faire fleurir & à entretenir toujours parmi les Princes Electeurs du faint Empire une union falutaire & une concorde & charité fincere; étant certain que leurs confeils font d'autant plus utiles au monde Chrétien, qu'ils fe trouvent éloignés de toute erreur, que la charité régne plus purement entr'eux, que tout doute en eft banni, & que les droits d'un chacun font clairement déclarés & fpécifiés. Certes il eft généralement manifefte & notoire à tout le monde, que les Illuftres, le Roi de Bohême, le Comte Palatin du Rhin, le Duc de Saxe & le Margrave de Brandebourg, le premier en vertu de fon Royaume & les autres en vertu de leurs Principautés ont droit, voix & féance en l'élection du Roi des Romains futur Empereur, avec les Princes Eccléfiaftiques leurs Co-électeurs, avec lefquels ils font réputés comme ils font en effet vrais & légitimes Princes Electeurs du faint Empire.

II. Néanmoins afin qu'à l'avenir on ne puiffe fufciter aucun fujet de fcandale & de divifion entre les fils de ces Princes Electeurs Séculiers touchant

depuis le Traité de Munfter, qui femble l'adjuger affez clairement au premier. L'Empereur Jofeph a cru terminer cette conteftation en faveur de l'Electeur Palatin fon oncle, mais elle n'eft pas finie.

(1) Cet endroit eft une reconnoiffance d'un droit anciennement établi, & fuivi d'un ufage conftant jufqu'aux derniers Empereurs qui ont prétendu s'en difpenfer; mais ce n'eft pas la feule contravention qui ait été faite à la Bulle d'Or, & aux autres Conftitutions de l'Empire.

lesdits droit, voix & faculté d'élection, & qu'ainsi le bien public ne coure aucun risque d'être retardé ou troublé par des délais dangereux, Nous, avec l'aide de Dieu désirant en prévenir les périls à venir.

III. Statuons & ordonnons de notre puissance & autorité Impériale par la présente Loi perpétuelle, que cas avenant que lesdits Princes Electeurs Séculiers, & quelqu'un d'eux vienne à décéder, le droit, la voix & le pouvoir d'élire sera dévolu librement & sans contradiction de qui que ce soit à son fils aîné légitime & Laïque, & en cas que l'aîné ne fût plus au monde, au fils aîné de l'aîné semblablement Laïque.

IV. Et si ledit fils aîné venoit à mourir sans laisser d'enfans mâles légitimes Laïques, le droit, la voix, & le pouvoir de l'élection seront dévolus, en vertu du présent Edit, à son frere puîné descendu en ligne directe légitime paternelle, & ensuite au fils aîné Laïque de celui-ci.

V. Cette succession des aînés & des héritiers de ces Princes sera perpétuellement observée en ce qui regarde le droit, la voix & le pouvoir susdit.

VI. A cette condition & ensorte toutefois que si le Prince Electeur ou son fils aîné, ou le fils puîné Laïque venoit à décéder laissant des héritiers mâles légitimes Laïques mineurs, le plus âgé frere de ce défunt aîné sera Tuteur & Administrateur desdits mineurs, jusqu'à ce que l'aîné d'entr'eux ait atteint l'âge légitime, lequel âge en un Prince Electeur voulons & ordonnons être à toujours de dix-huit ans accomplis; & lorsque l'Electeur mineur aura atteint cet âge, son Tuteur ou Administrateur sera tenu de lui remettre incontinent & entiérement le droit, la voix & le pouvoir, avec l'office d'Electeur & généralement tout ce qui en dépend.

VII. Et si quelqu'une de ces Principautés venoit à vaquer au profit de l'Empire, l'Empereur ou le Roi des Romains d'alors en pourra disposer comme d'une chose dévolue légitimement à lui & au saint Empire.

VIII. Sans préjudice néanmoins des priviléges, droits & coutumes de notre Royaume de Bohême, pour ce qui regarde l'élection d'un nouveau Roi en cas de vacance, en vertu desquels les regnicoles de Bohême peuvent élire un Roi de Bohême suivant la coutume observée de tous tems, & la teneur desdits priviléges obtenus des Empereurs ou Rois nos prédecesseurs; auxquels priviléges nous n'entendons nullement préjudicier par la présente Sanction Impériale, au contraire ordonnons expresssément que notredit Royaume y soit maintenu, & que ses priviléges lui soient conservés à perpétuité selon leur forme & teneur.

CH. VIII. *De l'immunité du Roi de Bohême & des habitans dudit Royaume.*

I. COMME les Empereurs & Rois nos prédécesseurs ont accordé aux illustres Rois de Bohême nos ayeuls & prédécesseurs, aussi-bien qu'au Royaume & à la Couronne de Bohême, le privilége qui par grace a été accordé, & qui a eu son effet dans ledit Royaume, sans interruption depuis un tems immémorial, par une louable coutume incontestablement observée pendant tout ce tems, & prescrite par l'usage sans contradiction & interruption aucune, qui est qu'aucun Prince, Baron, Noble, Homme de guerre, Vassal, Bourgeois, Habitant, Paysan & autre personne de ce Royaume & de ses appartenances, de quelque état, dignité, prééminence ou condition qu'il puisse être, ne puisse, pour quelque cause ou sous quelque prétexte, ou par quelque personne que ce soit, être ajourné & cité hors le Royaume, & par de-

vant d'autre Tribunal que celui du Roi de Bohême & des Juges de ſa Cour Royale; Nous, déſirant renouveller & confirmer ledit indult, uſage & privilége; Ordonnons de notre autorité & pleine puiſſance Impériale par cette Conſtitution perpétuelle & irrévocable à toujours, que ſi nonobſtant ce privilége, coutume & indult, quelque Prince, Baron, Noble, Vaſſal, Bourgeois ou Payſan, ou quelqu'autre perſonne ſuſdite étoit citée ou ajournée à quelque Tribunal que ce fût hors du Royaume, pour cauſe quelconque, civile, criminelle ou mixte, il ne ſoit nullement tenu d'y comparoître & d'y répondre en aucun tems en Perſonne ou par Procureur; & ſi le Juge étranger, & qui ne demeure point dans le Royaume, quelqu'autorité qu'il ait, ne laiſſe pas de procéder contre les défaillans ou le non-comparant, & de paſſer outre juſques à jugement interlocutoire ou définitif, & de rendre une ou pluſieurs Sentences dans les cauſes & affaires ſuſdites de quelque maniere que ce ſoit; Nous déclarons de notre autorité & pleine puiſſance Impériale toutes leſdites citations, commandemens, procédures, ſentences & exécutions faites en conſéquence généralement quelconques, nulles & de nul effet, ſans qu'il puiſſe être rien exécuté ou attenté au préjudice de ce privilége.

II. Surquoi Nous ajoûtons expreſſément & ordonnons par cet Edit Impérial, perpétuel & irrévocable de la même pleine puiſſance & autorité, que comme dans ledit Royaume de Bohême il a été toujours & de tems immémorial obſervé qu'il n'étoit permis à aucun Prince, Baron, Noble, Homme de guerre, Vaſſal, Citoyen, Bourgeois, Payſan, ou tout autre Habitant du Royaume de Bohême ſuſdit, de quelque état, prééminence, dignité ou condition qu'il ſoit, d'appeller à autre Tribunal de quelconques Procédures, Sentences interlocutoires & définitives, Mandemens ou Jugemens du Roi de Bohême ou de ſes Juges; comme auſſi de l'exécution deſdites Sentences & Jugemens rendus contre aucun d'eux par les Tribunaux du Roi, du Royaume & des autres Juges ſuſdits, & s'il arrive qu'au préjudice de ce l'on interjette de tels appels, qu'ils ſoient déclarés nuls, & que les appellans encourrent dès-lors réellement & de fait la peine de leur cauſe.

CH. IX. *Des mines d'or, d'argent & autres métaux.*

Nous ordonnons par la préſente Conſtitution perpétuelle & irrévocable, & déclarons de notre ſcience, que nos ſucceſſeurs Rois de Bohême, comme auſſi tous & chacuns les Princes Electeurs Eccléſiaſtiques & Séculiers, préſens & à venir, pourront juſtement & légitimement avoir & poſſéder toutes les mines & minieres d'or, d'argent, d'étain, de cuivre, de fer & de plomb, & de toutes ſortes d'autres métaux; comme auſſi les ſallines découvertes, ou qui ſe découvriront avec le tems en notre dit Royaume & dans les terres & pays ſujets audit Royaume. De même que leſdits Princes dans leurs Principautés, terres, domaines & appartenances, avec tous droits, ſans en excepter aucun, comme ils peuvent ou ont accoutumé de les poſſéder; pourront auſſi donner retraite aux Juifs, & recevoir à l'avenir les droits & les péages établis par le paſſé, tout ainſi qu'il a été juſqu'à préſent obſervé & pratiqué légitimement par nos prédéceſſeurs Rois de Bohême d'heureuſe mémoire, & par les Princes Electeurs & leurs prédéceſſeurs, ſuivant l'ancienne, louable & approuvée coutume & le cours d'un tems immémorial.

CH. X. *De la monnoye.*

I. Nous ordonnons de plus que le Roi de Bohême, qui après nous ſuccédera à ce Royaume pourra pendant le tems de ſon regne faire battre mon-

noye d'or & d'argent en tous les endroits & lieux de ſon Royaume ou terres en dépendantes qu'il lui plaira & ordonnera, dans la forme & maniere juſqu'à préſent obſervée dans ledit Royaume, ainſi que de tout tems il a été loiſible à nos prédéceſſeurs Rois de Bohême de faire, ſuivant la poſſeſſion continuelle qu'ils ont de ce droit. Voulons & ordonnons auſſi par la préſente conſtitution Impériale & grace perpétuelle que les Rois de Bohême puiſſent acheter & acquérir des autres Princes, Seigneurs, Comtes & de toute autre perſonne, des Châteaux, terres héritages de quelque nature qu'ils puiſſent être, en recevoir en don & par engagement, à condition qu'ils ſeront tenus de les laiſſer en la même nature qu'ils les auront trouvés, fiefs comme fiefs, franc-alleu comme tel, &c. en ſorte toutefois que des biens que les Rois de Bohême, auront ainſi acquis ou reçus, & qu'ils auront jugé à propos d'unir au Royaume de Bohême, ils ſeront obligés d'en payer les redevances ordinaires & accoutumées qui en étoient dues à l'Empire.

II. Laquelle préſente Conſtitution & grace nous étendons auſſi en vertu de notre préſente Loi Impériale à tous les Princes Electeurs, tant Eccléſiaſtiques que Séculiers & leurs ſucceſſeurs & légitimes héritiers, aux charges & conditions ci-deſſus preſcrites.

CH. XI. *De l'Election des Princes Electeurs.*

ORDONNONS auſſi que les Comtes, Barons, Nobles, Feudataires, Vaſſaux, Officiers, Gens de guerre, Citoyens, Bourgeois, & toutes autres perſonnes de quelque état, dignité & conditions qu'elles ſoient, qui ſeront ſujettes des Egliſes de Cologne, Mayence & Trêves, ne devront ni ne pourront à l'avenir, comme ils n'ont pu ni du par le paſſé être citées, tirées ni traduites hors le territoire ni les termes & limites de la juriſdiction deſdites Egliſes & de leurs dépendances, à l'inſtance de quelque demandeur que ce ſoit, ni obligées de comparoître en juſtice pardevant d'autres Tribunaux & Juges, que par devant les Juges ordinaires des Archevêchés de Mayence, de Trêves & de Cologne, comme nous trouvons que de tout tems il a été ainſi obſervé.

II. Et s'il arrivoit que nonobſtant notre préſente Conſtitution quelqu'un des Sujets des Egliſes de Trêves, de Mayence & de Cologne fût ajourné ou cité pour quelque cauſe que ce ſoit, civile, criminelle ou mixte, ou autre affaire, par devant quelqu'autre Juge hors des territoires, termes & limites deſdites Egliſes ou d'aucunes d'icelles, celui qui aura été cité ne ſera nullement tenu de comparoître ou de répondre; déclarant la citation, les Procédures & Sentences interlocutoires ou définitives rendues ou à rendre contre les défaillans par tels Juges qui ſeront hors du reſſort deſdites Egliſes, & tout ce qui s'en ſeroit enſuivi par exécution ou autre attentat, nul & de nul effet.

III. A quoi nous ajoûtons expreſſément que les Comtes, Barons, Feudataires, Nobles, Vaſſaux, Officiers, Gens de guerre, Citoyens, Payſans, & tous autres Sujets deſdites Egliſes de quelque état, dignité ou condition qu'ils ſoient, ne pourront pas appeller des Procédures, Sentences interlocutoires & définitives, ou Mandemens deſdits Archevêques & de leurs Egliſes ou de leurs Officiaux, ou Juges Séculiers, non plus que des exécutions faites ou à faire en conſéquence contr'eux dans la Juriſdiction de l'Archevêque ou deſdits Officiaux, à quelqu'autre Tribunal que ce ſoit, pendant que la Juſtice ne ſera point déniée aux complaignans dans les Tribunaux deſdits Ar-

chevêques & de leurs Officiaux ; faifons défenfes à tous autres Juges de recevoir femblables appellations, & les déclarons nulles & fans effet.

IV. Mais en cas de déni de Juftice, Nous permettons à tous les fufnommés à qui la Juftice aura été déniée, d'appeller non pas indifféremment à tout autre Juge ordinaire ou Subdélégué, mais immédiatement au Tribunal de la Cour Impériale & au Juge qui y préfidera alors, caffant & annullant toutes les procédures qui auront été faites ailleurs au préjudice de cette Conftitution.

V. Laquelle en vertu de notre préfente Loi Impériale nous étendons auffi aux illuftres Comte Palatin du Rhin, Duc de Saxe, & Marquis de Brandebourg, Princes Electeurs Séculiers ou Laïques, & à leurs fucceffeurs héritiers & fujets, en la même forme & maniere que deffus.

CH. XII. De l'Affemblée des Princes Electeurs.

Au nom de la fainte & indivifible Trinité, & à notre plus grand bonheur. Ainfi foit-il.

I. CHARLES quatrieme par la grace de Dieu, Empereur des Romains toujours Augufte, & Roi de Bohême, à la mémoire perpétuelle de la chofe. Parmi les divers foins qui occupent continuellement notre efprit pour le bien public, notre Hauteffe Impériale a confidéré que les Princes Electeurs du faint Empire qui en font les bafes folides & les colomnes immobiles, ne pouvant pas avoir commodément communication enfemble, à caufe de leur trop grand éloignement les uns des autres, il eft néceffaire que pour le bien & le falut du même Empire ils s'affemblent plus fouvent que de coutume; afin que comme ils font informés des abus & défordres qui régnent dans les Provinces qui leur font connues, ils puiffent en faire rapport, en conférer enfemble, & avifer aux moyens d'y apporter le reméde par leurs falutaires confeils, & leur fage prévoyance.

II. C'eft pourquoi dans notre Cour folemnelle tenue par notre Alteffe à Nuremberg avec les vénérables Princes Electeurs Eccléfiaftiques, & les illuftres Princes Electeurs Séculiers, & plufieurs autres Princes & grands Seigneurs, après une mure délibération avec les mêmes Princes Electeurs, & de leur avis pour le bien & le fait commun, Nous avons jugé à propos avec lefdits Princes Electeurs, tant Eccléfiaftiques que Séculiers, d'ordonner qu'à l'avenir les mêmes Princes Electeurs s'affembleront en perfonne une fois l'an; en une de nos Villes Impériales, quatre femaines confécutives après la Fête de Pâques; & que pour la préfente année au même tems prochainement venant, il fera célébré par Nous, & les mêmes Princes une Conférence, Cour ou Affemblée de cette forte en notre Ville Impériale de Metz; & alors en l'un des jours de la tenue de ladite Affemblée, il fera par Nous & de leur avis nommé un lieu auquel ils auront à s'affembler l'année fuivante. Et cette préfente Conftitution ne durera que tant qu'il plaira à Nous & à eux; & pendant qu'elle aura lieu, Nous prenons en notre protection & fauve-garde lefdits Princes Electeurs, tant en venant en notre Cour qu'en y fejournant & s'en retournant.

III. Et afin que la négociation & l'expédition des affaires communes concernant le falut & le repos public, ne foient point retardées par les feftins qui fe font ordinairement en femblables Affemblées; Nous ordonnons auffi, de leur confentement unanime, que pendant lefdites Affemblées il ne fera loifible à qui que ce foit de faire aucun feftin général aux Princes; mais bien des repas particuliers qui n'apportent point d'empêchement à l'expédition des affaires, & cela même avec modération.

CH. XIII. *De la révocation des Priviléges.*

STATUONS & déclarons auſſi par notre préſent Edit Impérial, perpétuel & irrévocable, que tous les priviléges & toutes Lettres de conceſſion que Nous ou les Empereurs & Rois des Romains nos prédéceſſeurs de glorieuſe mémoire, aurions octroyés de notre propre mouvement, ou d'une autre maniere ſous quelques termes que ce pût être, ou que Nous ou nos ſucceſſeurs Empereurs & Rois pourroient à l'avenir accorder à qui que ce ſoit, & de quelque état, prééminence ou condition qu'il ſoit; même aux Villes, Bourgs, ou Communautés de quelques lieux que ce ſoit, pour des droits, graces, immunités, coutumes ou autre choſe, ne pourront préjudicier, ni déroger aux libertés, Juriſdictions, droits, honneurs, & Seigneuries des Princes Electeurs du ſaint Empire, Eccléſiaſtiques & Séculiers, ni d'aucun d'eux; encore que dans leſdits priviléges & leſdites lettres accordées, comme dit eſt, en faveur de quelques perſonnes que ce ſoit, & de quelque prééminence, dignité & état qu'elles ſoient, ou deſdites Communautés, il fût expreſſément porté qu'elles ne pourroient être révoquées, ſi ce n'eſt en cas qu'on eût ſpécialement, & de mot à mot inſéré dans tout le corps & contenu deſdites lettres cette clauſe de non révocation; leſquels priviléges & lettres, en tant qu'ils préjudicient & dérogent en quelques choſes aux libertés, Juriſdictions, droits, honneurs, & Seigneuries deſdits Princes Electeurs, ou d'aucun d'eux, Nous avons, de notre certaine ſcience, pleine puiſſance & autorité Impériale, révoqué & caſſé, révoquons & caſſons, entendons & tenons pour révoqués & caſſés par ces préſentes.

CH. XIV. *De ceux auſquels on ôte les biens féodaux comme étant indignes.*

ET D'AUTANT qu'en pluſieurs lieux de l'Empire les Vaſſaux & Feudataires font à contre-tems & malicieuſement une réſignation ou déſiſtement verbal des fiefs qu'ils tiennent de leurs Seigneurs, pour avoir lieu après ladite réſignation de les défier & de leur déclarer la guerre, & ſous prétexte d'une hoſtilité ouverte, pouvoir attaquer, envahir, occuper & retenir leſdits fiefs & terres au préjudice des mêmes Seigneurs; Nous ordonnons par cette Conſtitution perpétuelle que telles & ſemblables Réſignations ou renonciations ſeront réputées comme non faites, ſi elles ne ſont faites librement & réellement, & ſi les réſignataires ne ſont mis en poſſeſſion corporelle & réelle deſdits fiefs; enſorte que ces faiſeurs de défi ne troublent jamais ou par eux ou par d'autres, & ne donnent conſeil, faveur & aſſiſtance à quelqu'un pour troubler ou inquiéter leurs Seigneurs dans les fiefs ou bénéfices qu'ils auront réſignés; Voulons que ceux qui feront le contraire & attaqueront leurs Seigneurs dans leurs bénéfices & fiefs réſignés, en quelque maniere que ce ſoit, ou les troubleront ou endommageront, ou prêteront conſeil, aſſiſtance ou faveur à ceux qui commettront ſemblables attentats, perdent en même tems, & par cela même leſdits fiefs & bénéfices, & ſoient déclarés infâmes, & mis au Ban de l'Empire; ſans qu'ils puiſſent jamais rentrer ſous quelque prétexte que ce ſoit dans leſdits fiefs & bénéfices; & ſans qu'on les leur puiſſe de nouveau en aucune maniere conférer: Déclarant que la conceſſion ou l'inveſtiture qu'on leur en pourroit avoir donnée enſuite, contre la préſente Conſtitution, ſoit ſans aucun effet. Ordonnons en dernier lieu que ceux ou celui qui oſeront ou oſera agir frauduleuſement contre leur Seigneur, ou ſon Seigneur, & les iront attaquer de deſſein prémédité, ſans avoir fait ladite réſigna-

fidation, ſoit que le défi ait été fait ou non fait, encourent par cela même leſdites peines en vertu de la préſente Sanction.

I. Nous déſaprouvons auſſi, condamnons, & de notre certaine ſcience déclarons nulles toutes conſpirations, conventicules ou ſociétés illicites, déteſtées & défendues par les Loix dans & hors des Villes, entre Ville & Ville, entre Particuliers & Particulier, entre Ville & Particulier, ſous prétexte de parenté, de Bourgeoiſie, ou telle autre couleur qu'elle puiſſe être: comme auſſi toutes confédérations & pactes, & toutes coutumes ſur ce introduites, que nous tenons plutôt pour corruption; leſquelles les Villes ou perſonnes de quelque dignité, condition ou état qu'elles puiſſent être auroient fait juſqu'à préſent, ou préſumeroient de faire à l'avenir, ſoit entr'eux, ſoit avec d'autres ſans l'autorité des Seigneurs dont ils ſont Sujets, Officiers ou Serviteurs, ou demeurans dans leur détroit, ces mêmes Seigneurs n'étant pas nommément exceptés; ainſi qu'elles ont été défendues & caſſées par les ſacrées Loix des divins Empereurs nos prédéceſſeurs; à l'exception toutefois des confédérations & ligues que l'on ſçait avoir été faites par les Princes, les Villes, & autres pour la conſervation de la Paix générale des Provinces & pays entr'eux; leſquelles réſervant ſpécialement par notre déclaration, Nous ordonnons qu'elles demeurent dans leur force & vigueur, juſques à ce que nous trouvions à propos d'en ordonner autrement. CH. XV. *Des Conſpirations.*

II. Nous ordonnons que tout particulier qui oſera à l'avenir faire des ligues, conſpirations & pactes de cette ſorte contre la diſpoſition de cet Edit & de notre ancienne Loi ſur ce publiée, outre la peine portée par la même Loi, encourra dès-lors la note d'infamie, & la peine de l'amende de dix livres d'or, & que toute Ville qui pareillement violera notre préſente Loi encourra auſſi la peine de l'amende de cent livres d'or, avec la perte & privation de ſes priviléges Impériaux; deſquelles amendes pécuniaires la moitié en ſera applicable au Fiſc Impérial, & l'autre au Seigneur du détroit, au préjudice duquel leſdites ligues auront été faites.

I. Au reste il Nous a été ſouvent fait plainte que certains Bourgeois & Sujets des Princes, Barons & autres, cherchant à ſecouer le joug de leur ſujetion originaire, & même par une entrepriſe téméraire n'en tenant aucun compte, ſe font recevoir Bourgeois d'autres Villes, comme ils l'ont fait plus fréquemment par le paſſé, & que nonobſtant qu'ils continuent de réſider en perſonne dans les terres, Villes, Bourgs & Villages de leurs premiers Seigneurs, qu'ils ont oſé & oſent abandonner par cette fraude, ils prétendent jouïr des libertés des Villes, où par ce moyen ils ont acquis le droit de Bourgeoiſie (1), & être par elles protégés; leſquels Bourgeois ſont vulgairement appellés en Allemagne *Pfalburgers*. Or d'autant qu'il n'eſt pas juſte que quelqu'un profite de ſon dol & de ſa fraude, Nous, après avoir ſur ce pris l'avis des Princes Electeurs Eccléſiaſtiques & Séculiers, & de notre certaine ſcience, pleine puiſſance & autorité Impériale, avons ordonné & ordonnons par cette préſente Loi perpétuelle & irrévocable, que leſdits Bourgeois & Sujets qui ſe mocqueront ainſi de ceux ſous la ſujetion deſ- CH. XVI. *Des Pfalburgers ou gens déchus de leur Bourgeoiſie.*

(1) Les Juriſconſultes Allemands ne ſont pas d'accord entr'eux du véritable ſens de cet article.

quels ils font, ne pourront de ce jour à l'avenir dans toutes les terres, lieux & Provinces du faint Empire, jouïr en aucune façon des droits & libertés des Villes, où par une telle fraude ils fe feront ou fe font fait recevoir jufqu'à préfent Bourgeois; fi ce n'eft que fe transférant réellement en perfonne dans lefdites Villes pour y établir un domicile actuel, & y faire une réfidence continuelle, vraye & non feinte, ils y fubiffent les impofitions accoutumées, & les charges municipales; & fi quelques-uns y ont été reçus, ou le font à l'avenir, leur reception fera réputée nulle; & les reçus, de quelque dignité, condition & état qu'ils foient, ne jouïront en aucun cas & fous quelque prétexte que ce foit des droits & libertés defdites Villes: & ce nonobftant quelconques droits & priviléges obtenus, & coutumes obfervées en quelque tems que ce foit, lefquels en tant qu'ils font contraires à notre préfente Loi : Nous, de notre certaine fcience & pleine puiffance Impériale, les révoquons par ces préfentes, & ordonnons qu'ils foient privés de toute force & valeur.

II. A la réferve & fans préjudice à toujours touchant ce que deffus, des droits que les Princes, Seigneurs & autres perfonnes qui de cette maniere ont été ou feront à l'avenir abandonnés, ont fur les perfonnes & les biens de leurs Sujets qui les abandonnent ainfi, & pour ceux qui contre la difpofition de notre préfente Loi ont ofé par le paffé, ou oferont à l'avenir recevoir lefdits Bourgeois & Sujets d'autrui, s'ils ne les renvoyent abfolument dans un mois après la publication à eux faite des préfentes, Nous déclarons que toutes les fois qu'ils tranfgrefferont notre préfente Loi, ils encourront la peine de l'amende de cent marcs d'or pur, dont la moitié fera applicable irrémiffiblement au Fifc Impérial, & l'autre aux Seigneurs de ceux qui auront été ainfi reçus.

CH. XVII. *Des Défis.*

I. Nous déclarons en outre que ceux qui feignant d'avoir jufte raifon de défier quelqu'un, l'auront envoyé défier à contre-tems, en des lieux où il n'a pas fon domicile établi, & où il ne demeure pas ordinairement, ne pourront pas avec honneur ravager fes terres ni brûler fes maifons, ou par autre voye endommager fes héritages (1).

II. Et d'autant qu'il n'eft pas jufte que le dol & la fraude foient profitables à perfonne, Nous voulons & ordonnons par cette préfente Conftitution perpétuelle, que les défis faits ou à faire à l'avenir de cette forte à quelques Seigneurs ou autres gens que ce foit, avec lefquels on auroit été en fociété, familiarité, ou honnête amitié, foit de nulle valeur; & qu'il ne foit nullement permis fous prétexte de tel défi, d'outrager quelqu'un par incendies, pilleries & faccagemens; à moins que le défi n'eût été dénoncé publiquement pendant trois jours naturels à la perfonne même défiée, ou dans le lieu de fon domicile ordinaire & accoutumé, & que par témoins fuffifans il ne fût rendu témoignage de cette dénonciation. Ordonnons que quiconque ofera défier & attaquer quelqu'un en la maniere fufdite; encoure dès lors la note d'infamie, comme s'il n'avoit été fait aucun défi, & qu'il foit châtié comme traître par tous Juges, fuivant la rigueur des Loix.

III. Défendons & condamnons auffi toute forte de guerres & querelles in-

(1) Autre marque du mauvais état où fe trouvoit alors l'Empire.

justes, & pareillement les incendies, les ravages & les violences injustes, les péages & impositions illicites & non usitées, comme aussi les exactions que l'on a coutume de faire pour les sauf-conduits & les sauves gardes que l'on veut faire prendre par force aux gens ; & ce sur les peines dont les saintes Loix ordonnent que cesdits attentats soient punis.

A vous Illustre & magnifique Prince, Seigneur, &c. Margrave de Brandebourg, Archichambellan du saint Empire Romain, notre Co-électeur & très-cher ami. Nous vous intimons par ces présentes l'Election du Roi des Romains, qui pour causes raisonnables doit être faite incessamment, & vous appellons selon le devoir de notre Charge & la coutume à ladite Election, afin que dans trois mois consécutifs, à compter de tel jour, &c. Vous ayez à venir par vous-même ou par vos Ambassadeurs ou Procureurs, soit un ou plusieurs ayant charge & mandement suffisant, au lieu du, selon la forme des Loix sacrées qui ont été sur ce faites, pour délibérer, traiter & convenir avec les autres Princes vos & nos Co-électeurs de l'Election d'un Roi des Romains, qui par la grace de Dieu sera après créé Empereur; & pour y demeurer jusqu'à la consommation de cette Election, & autrement faire & procéder comme il est exprimé dans les Loix sacrées sur ce établies; à faute de quoi Nous y procéderons finalement avec les autres Princes & nos Co-électeurs, suivant que l'ordonne l'autorité desdites Loix, nonobstant votre absence ou celle des vôtres. CH. XVIII. Lettres d'Intimation.

Nous N. par la grace de Dieu, &c. du saint Empire, &c. savoir faisons à tous par ces présentes; Que comme pour des causes raisonnables l'on doit incessamment procéder à l'Election d'un Roi des Romains; & que nous désirons ardemment, ainsi que nous y oblige l'honneur & état du saint Empire, qu'il ne soit exposé à aucuns éminens dangers; Nous ayant une ferme persuasion & une confiance sincère en la fidélité, suffisance & prudence de nos chers & bien amés tels, &c. les avons faits, constitués & ordonnés; comme nous les faisons, constituons & ordonnons avec tout droit, maniere & forme le mieux & le plus efficacement que nous pouvons, nos véritables & légitimes Procureurs & Ambassadeurs spéciaux, eux ou chacun d'eux solidairement, en sorte que la condition de celui qui occupera ne soit pas meilleure; mais que ce qui aura été commencé par l'un se puisse finir & duëment terminer par l'autre; & ce pour traiter par tout avec les autres Princes nos Co-électeurs; tant Ecclésiastiques que Séculiers, convenir avec eux & conclure sur le choix d'une personne qui ait les qualités propres à être élu Roi des Romains; & pour assister aux Traités qui se feront sur l'Election d'une telle personne, & y traiter & délibérer pour nous en notre place & en notre nom; comme aussi pour en notre même nom & place nommer la même personne, & consentir qu'elle soit éluë Roi des Romains & élevée au saint Empire; & pour faire sur notre propre conscience tout serment qui sera nécessaire, convenable & accoutumé; même pour en ce qui concerne les choses susdites ou quelqu'une desdites choses, substituer & révoquer solidairement un autre ou d'autres Procureurs, & faire toutes & chacunes choses qui seront nécessaires & utiles à faire en ce qui concerne les affaires susdites jusqu'à la consommation des Traités de cette Nomination, Délibération & Election, ou telles autres semblables & aussi utiles & importantes choses, encore qu'elles ou quelqu'une d'icelles demandassent un Mandement plus spécial, ou qu'elles CH. XIX. Forme de Procuration à donner par le Prince Electeur qui envoyera ses Ambassadeurs à l'Election.

fussent de plus grande conséquence & plus particulieres que les susdites; le tout comme nous pourrions faire nous-mêmes, si nous étions personnellement présens aux négociations desdits Traités de Délibération, Nomination & Election future, ayant & voulant avoir, & promettant fermement d'avoir perpétuellement agréable & pour ratifié tout ce qui sera négocié, traité ou fait, ou de quelque maniere ordonné dans les affaires susdites, ou en quelques-unes d'icelles par nos susdits Procureurs ou Ambassadeurs, comme aussi par leurs Subdélégués ou par ceux qui seront substitués par eux, ou par quelqu'un d'eux.

CH. XX. De l'union des Principautés des Electeurs & des droits y annexes. *Au nom de la sainte & indivisible Trinité & à notre plus grand honneur.* Ainsi soit-il.

CHARLES Quatrieme par la grace de Dieu, Empereur des Romains, toujours Auguste & Roi de Bohême, à la perpétuelle mémoire de la chose.

Comme toutes & chacunes les Principautés en vertu desquelles l'on sçait que les Princes Electeurs Séculiers ont droit & voix en l'Election du Roi des Romains futur Empereur, sont tellement attachées & inséparablement unies à ce droit & aux fonctions, dignités & autres droits y appartenans & en dépendans, que le droit & la voix, l'office & la dignité, & les autres droits qui appartiennent à chacune desdites Principautés, ne peuvent écheoir qu'à celui qui posséde notoirement la Principauté avec la terre, les vasselages, fiefs, domaines & ses appartenances, Nous ordonnons par ce présent Edit impérial, perpétuel & irrévocable, qu'à l'avenir chacune desdites Principautés demeurera & sera si étroitement & indivisiblement conjointe & unie avec la voix d'Election, l'office & toutes autres dignités, droits & appartenances concernant la dignité Electorale, que quiconque sera paisible possesseur d'une desdites Principautés, jouïra aussi de la libre & paisible possession du droit, de la voix, de l'office, de la dignité & de toutes autres appartenances qui le concernent, & sera réputé de tous vrai & légitime Electeur; & comme tel on sera tenu à l'inviter, recevoir & admettre, & non autres, avec les autres Princes en tout tems & sans contradiction aucune aux Elections des Rois des Romains, & à toutes les actions qui concerneront l'honneur & le bien du saint Empire, sans qu'aucune des choses susdites, attendu qu'elles sont ou doivent être inséparables, puisse être en aucun tems divisée ou séparée l'une de l'autre, ou puisse en jugement ou dehors être répétée séparément, ou évincée par Sentence; voulant que toute audience soit refusée à celui qui demandera l'une sans l'autre, & que si par surprise ou autrement il l'obtenoit, & qu'il s'en ensuivît quelque Procédure, Jugement, Sentence ou quelqu'autre semblable attentat contre notre présente Constitution, le tout en tout ce qui pourroit émaner en quelque façon que ce pût être, soit de nul effet & actuellement nul.

CH. XXI. *De l'ordre de la marche entre les Archevêques.*

I. OR d'autant que nous avons suffisamment expliqué au commencement de nos présentes Constitutions l'ordre de la séance lorsque les Princes Electeurs seront ci-après obligés de s'assembler avec l'Empereur ou le Roi des Romains; surquoi nous avons appris qu'il y avoit eu par le passé plusieurs disputes: nous avons aussi cru qu'il étoit expédient de prescrire l'ordre par eux observé aux Processions & marches publiques.

II. C'est pourquoi nous ordonnons par ce présent Edit Impérial & perpétuel que toutes les fois que dans les Assemblées générales où seront l'Empereur ou le Roi des Romains & lesdits Princes l'Empereur ou le Roi des Romains voudra sortir en public & en cérémonie, & qu'il sera porter de-

vant lui les ornemens Impériaux, l'Archevêque de Trêves marchera le premier & le ſeul devant l'Empereur ou le Roi en ligne droite & diamétrale, en ſorte qu'entre l'Empereur ou le Roi & lui, il n'y ait que les Princes à qui il appartient de porter les marques Impériales ou Royales.

III. Mais quand l'Empereur ou le Roi marchera ſans faire porter leſdites marques, alors le même Archevêque précédera l'Empereur ou le Roi en la maniere ſuſdite ; en ſorte qu'il n'y ait abſolument perſonne entr'eux, les deux autres Archevêques Electeurs gardant dans leſdites Proceſſions chacun la place qui lui a été ci-deſſus aſſignée pour la ſéance, ſelon la Province en laquelle ils ſe trouveront.

POUR déclarer le rang que les Princes Electeurs doivent tenir en marchant avec l'Empereur ou avec le Roi des Romains en public & en cérémonie, & dont nous avons ci-deſſus fait mention, nous ordonnons que toutes les fois que pendant la tenuë d'une Diéte Impériale, il faudra que les Princes Electeurs marchent proceſſionellement avec l'Empereur ou le Roi des Romains en quelques actions ou ſolemnités que ce ſoit, & qu'ils y portent les ornemens Impériaux ou Royaux, le Duc de Saxe portant l'Epée Impériale ou Royale, marchera immédiatement devant l'Empereur, étant au milieu entre lui & l'Electeur de Trêves, ledit Electeur de Saxe aura à ſa droite le Comte Palatin du Rhin qui portera le Globe ou la Pomme Impériale, & à ſa gauche le Marquis de Brandebourg portant le Sceptre, tous trois marchant de front; le Roi de Bohême ſuivra immédiatement l'Empereur ou le Roi des Romains, ſans que perſonne marche entre l'Empereur ou ledit Roi & lui.

CH. XXII. *De l'ordre de la marche des Princes Electeurs, & par qui ſont portées les marques honoraires.*

I. TOUTES les fois qu'on célébrera en ſolemnité la Meſſe devant l'Empereur ou le Roi des Romains, & que les Archevêques de Mayence, de Trêves & de Cologne, ou deux d'entr'eux s'y trouveront préſens, on obſervera à la confeſſion qui ſe dit à l'entrée de la Meſſe, au baiſer de l'Evangile & de la paix qu'on préſente après l'*Agnus Dei*, & même aux bénédictions qui ſe donnent à la fin de la Meſſe, & à celles qui ſe font à l'entrée de table & aux graces qui ſe rendent après le repas, cet ordre que nous avons eſtimé à propos d'y établir de leur avis & conſentement, qui eſt que le premier aura cet honneur le premier jour; le ſecond le ſecond jour, & le troiſieme le troiſieme jour.

CH. XXIII. *Des bénédictions des Archevêques en la préſence de l'Empereur.*

II. Nous déclarons en ce cas que l'ordre de la primauté ou poſtérité entre les Archevêques doit être réglé ſur l'ordre & le tems de leur conſécration. Et afin qu'ils préviennent les uns les autres par des témoignages d'honneur & de déférence, & que leur exemple oblige les autres Electeurs à s'honorer mutuellement; nous déſirons que celui que cet ordre, touchant les choſes ſuſdites, regardera le premier, faſſe à ſes Collégues une civilité & une honnêteté charitable pour les inviter à prendre cet honneur; & qu'après cela il procéde aux choſes ſuſdites ou à quelqu'une d'elles.

I. SI quelqu'un étoit entré dans quelque complot criminel, ou auroit fait ferment ou promeſſe de s'y engager avec des Princes & Gentilshommes, ou avec des particuliers & autres perſonnes quelconques, même roturiéres pour attenter à la vie des Revérends & Illuſtres Princes Electeurs du ſaint Empire Romain, tant Eccléſiaſtiques que Séculiers ou de quelqu'un d'eux, qu'il périſſe par le glaive, & que tous ſes biens ſoient confiſqués comme criminel de lèze Majeſté; car ils ſont partie de notre corps; & en ces rencontres les loix

CH. XXIV. *Les Loix ſuivantes ont été publiées en la Diete de Metz le jour de Noël l'an 1356.*

par Charles IV. Empereur des Romains toujours Auguste, Roi de Bohême, assisté de tous les Princes Electeurs du saint Empire, en présence du vénérable Pére en Dieu le Seigneur Théodoric Evêque d'Albe, Cardinal de la sainte Eglise Romaine, & de Charles fils aîné du Roi de France, Illustre Duc de Normandie & Dauphin de Viennois.

punissent la volonté avec la même sévérité que le crime même. Et bien qu'il fût juste que les fils d'un tel parricide mourussent d'une pareille mort, parce que l'on en peut appréhender les mêmes exemples; néanmoins par une bonté particuliere nous leur donnons la vie. Mais nous voulons qu'ils soient frustrés de la succession de leur mere ou ayeule; comme aussi de tous les biens qu'ils pourroient espérer par droit d'hérédité & de succession, ou par testament de leurs autres parens & amis, afin qu'étant toujours pauvres & nécessiteux, l'infamie de leur pere les accompagne toujours; qu'ils ne puissent jamais parvenir à aucun honneur & dignité, même à celles qui sont conférées par l'Eglise, & qu'ils soient réduits à telle extrémité, qu'ils languissent dans une nécessité continuelle, & trouvent par ce moyen leur soulagement dans la mort, & leur supplice dans la vie. Nous voulons aussi que ceux qui oseront intercéder pour telles sortes de gens, soient notés d'une infamie perpétuelle.

II. Pour ce qui est des filles de ces criminels, en quelque nombre qu'elles puissent être, nous ordonnons qu'elles prennent la Falcidie ou la quatrieme partie en la succession de leur mere, soit qu'elle ait fait testament ou non, afin qu'elles ayent plutôt une médiocre nourriture de filles qu'un entier avantage ou nom d'héritiers. Car en effet la Sentence doit être d'autant plus modérée à leur égard, que Nous sommes persuadés que la foiblesse de leur séxe les empêchera de commettre des crimes de cette nature.

III. Déclarons aussi les émancipations que telles gens pourroient avoir faites de leur fils ou filles depuis la publication de la présente Loi, nulles & de nul effet. Pareillement nous déclarons nulles & de nulle valeur toutes les constitutions de dot, donations, & toutes les aliénations qui auront été faites par fraude & même de droit depuis le tems qu'ils auront commencé à faire le premier projet de ces conspirations & complot. Si les femmes ayant retiré leur dot se trouvent en cet état, que ce qu'elles auront reçu de leurs maris à titre de donations, elles le doivent réserver à leurs fils lors que l'usufruit n'aura plus lieu; qu'elles sçachent que toutes ces choses, qui selon la Loi devroient retourner aux fils, seront appliquées à notre Fisc, & à la réserve de la Falcidie ou quarte qui en sera prise pour les filles & non pour les fils.

IV. Ce que nous venons de dire de ces criminels & de leurs fils doit aussi être entendu de leurs satellites, complices & ministres, & de leurs fils. Toutefois si aucun des complices touché du désir d'une véritable gloire, découvre la conspiration en son commencement, il en recevra de Nous récompense & honneur: mais pour celui qui aura eu part à ces conspirations, & ne les aura révélées que bien tard, avant néanmoins qu'elles ayent été découvertes, il sera estimé digne seulement d'absolution & du pardon de son crime.

V. Nous ordonnons aussi que s'il est révélé quelque attentat commis contre lesdits Princes Electeurs Ecclésiastiques ou Séculiers, l'on puisse même après la mort du coupable poursuivre de nouveau la punition de ce crime.

VI. De même l'on pourra pour ce crime de lèze-Majesté à l'égard desdits Princes Electeurs donner la question aux serviteurs du Maître qui en aura été accusé.

VII. Ordonnons de plus par ce présent Edit Impérial, & voulons que, même après la mort du coupable, l'on puisse commencer à informer contre

lui, afin que le crime étant avéré, ſa mémoire puiſſe être condamnée, & ſes biens confiſqués. Car dès-là que quelqu'un a formé le deſſein d'un crime déteſtable, il en eſt en quelque façon coupable & bourellé en ſon ame.

VIII. C'eſt pourquoi dès que quelqu'un ſe trouvera coupable d'un tel attentat; nous voulons qu'il ne puiſſe plus ni vendre, ni aliéner, ni donner la liberté à ſes eſclaves, & même qu'on ne le puiſſe plus payer de ce qui lui eſt du.

IX. Pareillement ordonnons qu'à ce ſujet on applique à la queſtion les ſerviteurs du criminel, c'eſt-à-dire pour le crime du complot déteſtable fait contre les Princes Electeurs Eccléſiaſtiques & Sêculiers.

X. Et ſi quelqu'un de ces criminels meurt pendant l'inſtruction du procès, nous voulons que ſes biens, à cauſe qu'on eſt encore incertain qui en ſera le ſucceſſeur, ſoient mis entre les mains de la Juſtice.

CH. XXV. *De la conſervation des Principautés des Electeurs en leur entier.*

S'IL eſt expédient que toutes Principautés ſoient conſervées en leur entier, afin que la Juſtice s'affermiſſe, & que les bons & fidéles Sujets jouïſſent d'un parfait repos & d'une paix profonde; il eſt encore ſans comparaiſon beaucoup plus juſte que les grandes Principautés, domaines, honneurs & droits des Princes Electeurs, demeurent auſſi en leur entier; car là où le péril eſt le plus à craindre, c'eſt là où il faut uſer de plus grandes précautions; de peur que les colomnes venant à manquer, tout le bâtiment ne tombe en ruine.

I. Nous voulons donc & ordonnons par cet Edit Impérial perpétuel, qu'à l'avenir & à perpétuité les grandes & magnifiques Principautés, telles que ſont le Royaume de Bohême, la Comté Palatin du Rhin, le Duché de Saxe, & le Marquiſat de Brandebourg, leurs terres, juriſdictions, hommages (1), & vaſſelages, avec leurs appartenances & dépendances ne puiſſent être partagées, diviſées ou démembrées en quelque façon que ce ſoit; mais qu'elles demeurent à perpétuité unies & conſervées en leur entier.

II. Que le fils aîné y ſuccéde, & que tout le domaine & tout le droit appartienne à lui ſeul; ſi ce n'eſt qu'il ſoit inſenſé, ou qu'il ait tel autre grand & notable défaut qui l'empêche abſolument de gouverner, auquel cas la ſucceſſion lui étant défendue, Nous voulons que le ſecond fils, s'il y en a un en la même ligne, y ſoit appellé; ſinon l'aîné des freres ou parens paternel- laïque, qui ſe trouvera être le plus proche en ligne & directe & maſculine (2). Lequel toutefois ſera tenu de donner des preuves continuelles de ſa bonté & libéralité envers ſes autres freres & ſœurs, contribuant à leur ſubſiſtance ſelon ſa bonne volonté, & les facultés de ſon patrimoine; lui défendant expreſſément tout partage, diviſion & démembrement des Principautés & de leurs appartenances & dépendances en quelque façon que ce puiſſe être.

(1) Cet Article ne donne pas au ſucceſſeur de l'Electeur tous les biens de la ſucceſſion indéfiniment, comme le prétendoit l'Electeur Palatin, au procès de la ſucceſſion de l'Electeur Charles.

(2) On ne fait aucun réglement pour la ſucceſſion en ligne collatérale, & l'on ne décide pas la difficulté, s'il faut ſuivre l'ordre des lignes ou la proximité des dégrés. Queſtion qui a été depuis ſouvent agitée dans l'Empire.

CH. XXVI. *De la Cour Impériale & de sa Séance.*

I. Le jour que l'Empereur ou le Roi des Romains voudra tenir solemnellement sa Cour, les Princes Electeurs, tant Ecclésiastiques que Séculiers, se rendront à une heure ou environ au logis de la demeure Impériale ou Royale, où l'Empereur ou le Roi étant revêtu de tous les ornemens Impériaux montera à cheval, avec tous les Princes Electeurs qui l'accompagneront jusqu'au lieu préparé pour la séance, chacun en l'ordre & en la maniere qui a été ci-dessus prescrite & insérée dans l'Ordonnance qui regle les marches des mêmes Princes Electeurs.

II. L'Archichancelier dans l'Archichancellariat duquel la Cour Impériale se tiendra, portera aussi au bout d'un bâton d'argent tous les Sceaux Impériaux ou Royaux.

III. Mais les Princes Electeurs Séculiers porteront le Sceptre, la Pomme & l'Epée en la maniere qui a été dite ci-dessus.

IV. Quelques autres Princes inférieurs qui seront députés par l'Empereur, & à son choix, porteront immédiatement devant l'Archevêque de Trêves, marchant en son rang, premiérement la Couronne d'Aix la-Chapelle, & en second lieu, celle de Milan. Ce qui ne se pratiquera seulement que devant l'Empereur orné de la Couronne Impériale.

V. L'Impératrice aussi, ou la Reine des Romains, étant revêtue des habits & des ornemens de cérémonie, après l'Empereur ou le Roi des Romains, & aussi après le Roi de Bohême qui suit immédiatement l'Empereur, mais éloignée d'un espace compétent, & accompagnée de ses principaux Officiers, & de ses Filles d'honneur, & ce jusqu'au lieu de la séance.

CHAPITRE XXVII. *Des fonctions des Princes Electeurs dans les rencontres où les Empereurs ou Rois des Romains tiennent solemnellement leur Cour.*

Nous ordonnons que toutes les fois que l'Empereur ou le Roi des Romains voudra tenir solemnellement sa Cour, & où les Princes Electeurs seront obligés de faire les fonctions de leurs Charges, on observe en cela l'ordre suivant.

I. Premiérement l'Empereur ou le Roi des Romains étant assis en sa Chaire Royale, ou sur le Trône Impérial, le Duc de Saxe fera sa Charge en la maniere que nous allons dire. On mettra devant le logis de la séance Impériale ou Royale, un tas d'avoine de telle hauteur, qu'il aille jusqu'au poitrail, ou jusqu'à la selle du cheval sur lequel le Duc sera monté. Et le Duc ayant en ses mains un bâton d'argent, & une mesure aussi d'argent, qui peseront ensemble douze marcs, & étant à cheval remplira la mesure d'avoine, & la donnera au premier Palfrenier qu'il rencontrera. Après quoi fichant le bâton (1) dans l'avoine, il se retirera, & son Vicemaréchal, savoir de Papenheim, s'approchant, ou, lui absent, le Maréchal de la Cour permettra le pillage de l'avoine.

II. Dès que l'Empereur ou le Roi des Romains se sera mis à table, les Princes Electeurs Ecclésiastiques, c'est-à-dire, les Archevêques étant debout devant la table avec les autres Prélats, la béniront suivant l'ordre qui a été ci-dessus par Nous prescrit. La bénédiction étant faite, les mêmes Archevêques, s'ils y sont présens, ou bien deux, ou un d'entr'eux, prendront les Sceaux Impériaux ou Royaux des mains du Chancelier de la Cour, &

(1) Cérémonie fort sérieusement gardée jusqu'à présent.

& l'Archevêque dans l'Archichancellariat duquel la Cour ſe tiendra, marchant au milieu des deux autres Archevêques qui ſeront à ſes côtés, tenant avec lui le bâton d'argent où les Sceaux ſeront ſuſpendus; tous trois les porteront ainſi, & les mettront avec reſpect ſur la table devant l'Empereur ou le Roi. Mais l'Empereur ou le Roi les leur rendra auſſi-tôt; & celui dans l'Archicancellariat duquel les cérémonies ſe feront, comme il a été dit, pendra à ſon col le plus grand Sceau, & le portera ainſi durant tout le dîner, & après juſqu'à ce qu'il ſoit rétourné à cheval du Palais à ſon logis. Or le bâton, dont nous venons de parler, doit être d'argent du poids de douze marcs, & les trois Archevêques doivent payer chacun le tiers, tant du poids de l'argent que du prix de la façon. Le bâton & les ſceaux demeureront au Chancelier de la Cour qui en fera ce qu'il lui plaira; & c'eſt pourquoi auſſi-tôt que celui des Archevêques auquel il aura appartenu de porter le grand Sceau au col, depuis le Palais juſqu'à ſon logis, comme il a été dit, y ſera arrivé, il envoyera par quelqu'un de ſes domeſtiques audit Chancelier de la Cour Impériale ledit Sceau ſur le même cheval; & l'Archevêque ſelon la décence de ſa propre dignité, & l'amitié qu'il portera audit Chancelier de la Cour, ſera tenu de lui donner auſſi le cheval.

III. Enſuite le Marquis de Brandebourg viendra à cheval; ayant en ſes mains, un baſſin, & une éguiére d'argent du poids de douze marcs, avec de l'eau & une belle ſerviette. En mettant pied à terre, il donnera à laver au Seigneur Empereur ou au Roi des Romains.

IV. Le Comte Palatin du Rhin entrera de même à cheval, portant quatre écuelles d'argent remplies de viande, chaque écuelle du poids de trois marcs, & ayant mis pied à terre, mettra les écuelles ſur la table devant l'Empereur, ou le Roi des Romains.

V. Après eux viendra le Roi de Bohême, Archiéchanſon, étant auſſi à cheval, & tenant à la main une coupe ou gobelet d'argent du poids de douze marcs, couvert & plein de vin & d'eau; & ayant mis pied à terre, préſentera à boire à l'Empereur, ou au Roi des Romains.

VI. Nous ordonnons auſſi que ſuivant ce qui a été pratiqué juſqu'ici, les Princes Electeurs Séculiers ayant fait leurs Charges, le Vice-Chambellan de Falkenſtein ait le cheval, le baſſin, & l'éguiére du Marquis de Brandebourg; le Maître de cuiſine de Nortemberg, le cheval & les écuelles du Comte Palatin du Rhin; le Vice-Echanſon de Limbourg, le cheval & le gobelet du Roi de Bohême; & le Vice-Maréchal de Papenheim, le bâton & la meſure du Duc de Saxe. Bien entendu que c'eſt en cas que ces Officiers ſe trouvent en perſonne à la Cour Impériale ou Royale; & y faſſent les fonctions de leurs Charges, autrement, & s'ils ſont tous abſens, ou quelques-uns d'eux; alors les Officiers ordinaires de l'Empereur ou du Roi des Romains ſerviront au lieu des abſens, chacun en ſa Charge; & comme ils en feront les fonctions, auſſi jouïront-ils des émolumens.

I. LA Table Impériale ou Royale doit être diſpoſée en ſorte qu'elle ſoit plus haute de ſix pieds que les autres tables de la ſale: & aux jours des Aſſemblées ſolemnelles, perſonne ne s'y mettra que l'Empereur ou le Roi des Romains ſeul. CHAPITRE XXVIII. *Des Tables Impériales & Electorales.*

II. Et même la place & la table de l'Impératrice ou Reine sera dressée à côté, & plus basse de trois pieds que celle de l'Empereur ou Roi des Romains; mais plus haute que celle des Electeurs aussi de trois pieds. Pour les tables & places des Princes Electeurs, on les dressera toutes d'une même hauteur.

III. On dressera sept tables pour les sept Electeurs Ecclésiastiques & Séculiers au bas de la table Impériale; savoir trois du côté droit, & trois du côté gauche, & la septieme vis-à-vis de l'Empereur ou Roi des Romains, dans le même ordre que nous avons dit ici au Chapitre des Séances, & du rang des Princes Electeurs; en sorte que personne de quelque qualité & condition qu'elle soit, ne se puisse mettre entre deux, ou à leurs tables.

IV. Il ne sera permis à aucun des susdits Princes Electeurs Séculiers, qui aura fait sa Charge, de s'aller mettre à la table qui lui aura été préparée, que tous les autres Electeurs ses Collégues n'ayent fait aussi leurs Charges: Mais dès que quelqu'un d'eux, ou quelques-uns auront fait la leur, ils se retireront auprès de leur table, & se tiendront là debout jusqu'à ce que tous les autres ayent achevé les fonctions susdites de leurs Charges; & alors ils s'asseoiront tous en même tems chacun à sa table.

V. D'autant que nous trouvons par des relations très-certaines, & par des traditions si anciennes, qu'il n'y a point de mémoire du contraire, qu'il a été de tout tems heureusement observé, que l'élection du Roi des Romains futur Empereur se doit faire en la Ville de Francfort; & le Couronnement à Aix-la-Chapelle; & que l'élu Empereur doit tenir sa premiere Cour Royale à Nuremberg, c'est pourquoi Nous voulons, pour plusieurs raisons, qu'il en soit usé de même à l'avenir, si ce n'est qu'il y ait empêchement légitime.

VI. Toutes les fois que quelque Electeur Ecclésiastique ou Séculier, qui aura été appellé à la Cour Impériale, ne pourra pour quelque raison légitime, s'y trouver en personne, ou qu'il y envoyera un Ambassadeur ou Député; cet Ambassadeur, de quelque condition ou qualité qu'il soit, quoiqu'en vertu de son pouvoir il doive être admis en la place de celui qu'il représente, ne se mettra pas à la table que l'on aura destinée pour celui qui l'aura envoyé.

Enfin toutes les cérémonies de cette Cour Impériale étant achevées, tout l'échaffaut ou bâtiment de bois qui aura été fait pour la séance, & pour les tables de l'Empereur ou Roi des Romains, & des Princes Electeurs assemblés pour ces cérémonies solemnelles, ou pour donner l'investiture des fiefs, appartiendra au Maître d'Hôtel.

CH. XXIX. *Des droits des Officiers, lorsque les Princes font hommage de leurs Fiefs à l'Empereur, ou au Roi des Romains.*

ORDONNONS par le présent Edit Impérial, I. Que lorsque les Princes Electeurs, tant Ecclésiastiques que Séculiers, recevront leurs fiefs ou droits souverains des mains de l'Empereur ou Roi des Romains, ils ne soient point obligés de payer ou de donner aucune chose à qui que ce soit. Car comme l'argent que l'on paye sous ce prétexte est du aux Officiers, & que les Princes Electeurs ont la supériorité sur tous les Offices de la Cour Impériale, ayant même en ces sortes d'Offices leurs Substituts établis & gagés à cet effet par les Empereurs, il feroit absurde que des Officiers sub-

ſtitués demandaſſent de l'argent ou des préſens à leurs Supérieurs ; ſi ce n'eſt que leſdits Princes Electeurs leur veuillent donner quelque choſe de leur propre volonté & libéralité.

II. Mais les autres Princes de l'Empire, tant Eccléſiaſtiques que Séculiers, en recevant leurs fiefs, comme nous venons de dire, de l'Empereur ou du Roi des Romains, donneront aux Officiers de la Cour Impériale ou Royale, chacun ſoixante-trois marcs & un quart d'argent; ſi ce n'eſt que quelqu'un d'eux pût vérifier ſon exemption, & faire voir que par ſon privilége Impérial ou Royal il ſoit diſpenſé de payer ladite ſomme, & tous les autres droits que l'on a accoutumé de payer quand on prend l'inveſtiture; & ce ſera le Maître d'Hôtel de l'Empereur ou du Roi des Romains qui fera le partage de ladite ſomme de ſoixante-trois marcs & un quart d'argent en la maniere qui ſuit.

Premiérement, il en prendra dix marcs pour lui. Il en donnera autant au Chancelier de l'Empereur ou du Roi des Romains; aux Sécretaires, Notaires & Directeurs trois marcs, & à celui qui ſcelle pour la cire & le parchemin un quart, ſans que le Chancelier & les Sécretaires ſoient tenus de donner pour cela autre choſe, ſinon un certificat du fief reçu, ou de ſimples lettres d'inveſtiture. Semblablement le Maître d'Hôtel donnera de ladite ſomme dix marcs à l'Echanſon de Limbourg, dix au Maître de cuiſine de Nortemberg, dix au Vice-Maréchal de Papenheim, & dix au Vice-Chambellan de Falkenſtein, pourvu qu'ils ſe trouvent en perſonne à ces inveſtitures, & qu'ils y faſſent les fonctions de leurs Charges; autrement & en leur abſence, les Officiers de la Cour de l'Empereur ou du Roi des Romains qui feront la charge des abſens, & qui en auront eu la peine, en recevront auſſi le profit & les émolumens.

III. Mais lorſque le Prince monté ſur un cheval ou toute autre bête, recevra l'inveſtiture de ſes fiefs de l'Empereur ou du Roi des Romains; quelle que ſoit cette bête, elle appartiendra au grand Maréchal, c'eſt-à-dire, au Duc de Saxe, s'il eſt préſent, ſinon à ſon Vice-Maréchal de Papenheim, & en ſon abſence, au Maréchal de la Cour de l'Empereur.

Ch. XXX. De l'inſtruction des Princes Electeurs aux Langues.

I. D'AUTANT que la Majeſté du ſaint Empire Romain doit preſcrire des Loix, & commander à pluſieurs peuples de diverſes Nations, mœurs, façons de faire, & de différentes langues; il eſt juſte, & les plus ſages le jugent ainſi, que les Princes Electeurs qui ſont les colomnes & les arcs-boutans de l'Empire ſoient inſtruits, & ayent la connoiſſance de pluſieurs Langues; parce qu'étant obligés de ſoulager l'Empereur en ſes plus importantes affaires, il eſt néceſſaire qu'ils entendent pluſieurs perſonnes, & que réciproquement ils ſe puiſſent faire entendre à pluſieurs.

II. C'eſt pourquoi Nous ordonnons que les fils ou héritiers, & ſucceſſeurs des illuſtres Princes Electeurs; ſavoir du Roi de Bohême, du Comte Palatin du Rhin, du Duc de Saxe & du Marquis de Brandebourg, qui ſçavent apparemment la langue Allemande, parce qu'ils la doivent avoir appriſe dès leur enfance, étant parvenus à l'âge de ſept ans, ſe faſſent inſtruire aux Langues Latine, Italienne, Eſclavonne, en telle ſorte qu'ayant atteint la quatorzieme année de leur âge ils y ſoient ſçavans, ſelon le talent que

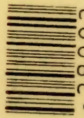
Dieu leur aura donné; ce que nous ne jugeons pas ſeulement utile, mais auſſi néceſſaire, à cauſe que l'uſage de ces langues eſt fort ordinaire dans l'Empire pour le manîment de ſes plus importantes affaires.

III. Nous laiſſons toutefois à l'option des Péres le particulier de cette inſtruction, en ſorte qu'il dépendra d'eux d'envoyer leurs fils ou les parens qu'ils jugeront leur devoir apparemment ſuccéder en l'Electorat, aux lieux où ils pourront apprendre commodément ces Langues, ou de leur donner dans leurs maiſons des Précepteurs & de jeunes Camarades, par l'inſtruction & la converſation deſquels ils puiſſent s'inſtruire dans ces Langues.

Fin du Tome XL de l'Hiſtoire Univerſelle.






009518266b

a39003